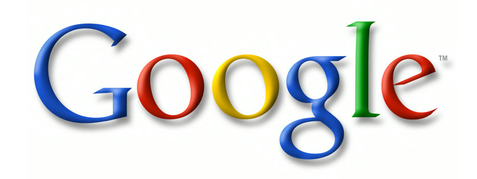
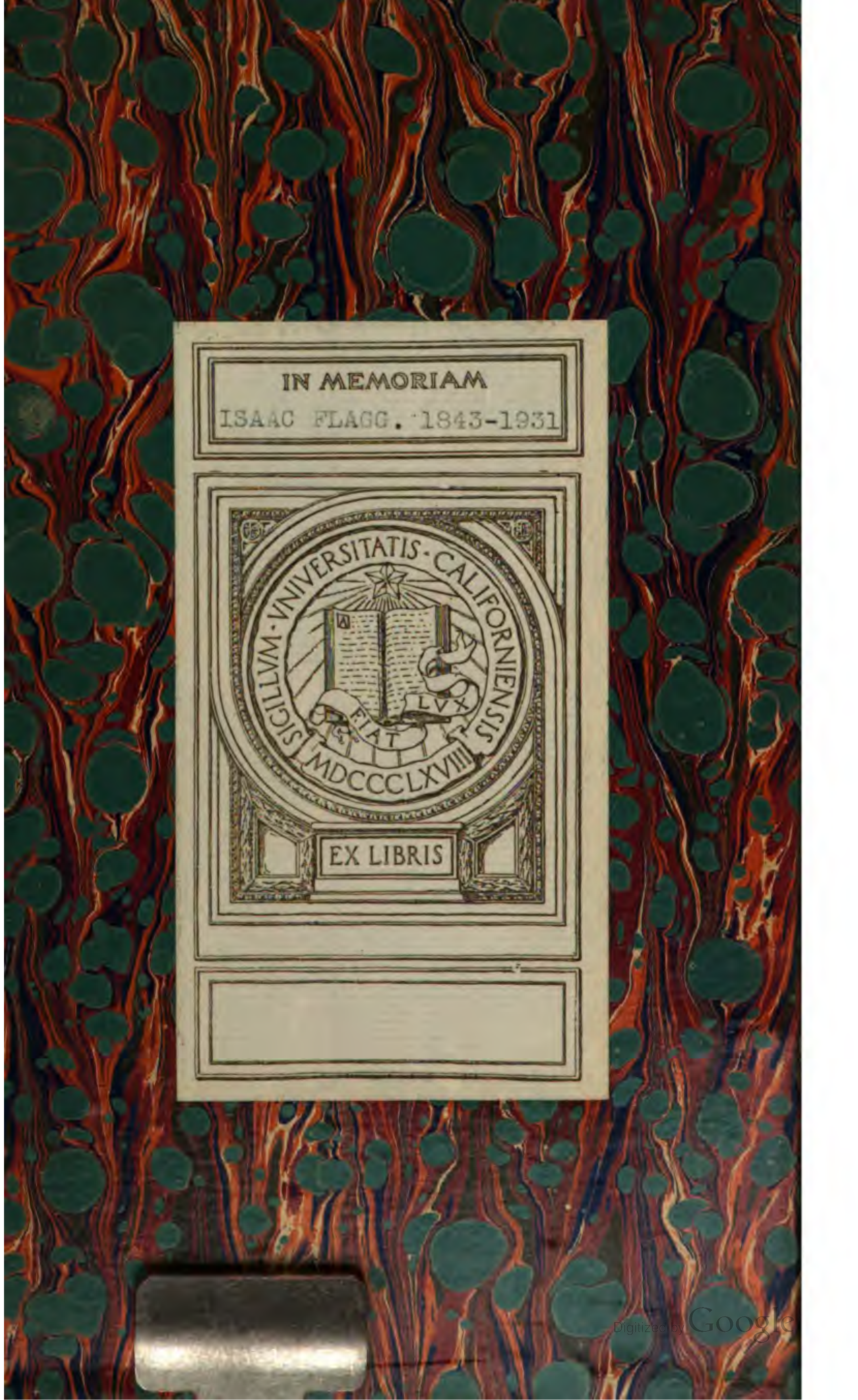



UC-NRLF
$B 62 337
Digitized by Google


IN MEMORIAM
ISAAC FLAGG. 1843-1931
SIGILLUM · UNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LUX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



ΟΜΗΡΟΥ

ΟΔΥΣΣΕΙΑ

Dans cette collection, M. A. Pierron a déjà publié :

HOMÈRE : *Iliade*. Texte grec, revu et corrigé d'après les documents authentiques de la recension d'Aristarque, accompagné d'un commentaire critique et explicatif, précédé d'une introduction et suivi des prolégomènes de Villoison, des prolégomènes et des préfaces de Wolf, de dissertations sur diverses questions homériques, etc. 2 volumes grand in-8, brochés .... 16 fr.

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ

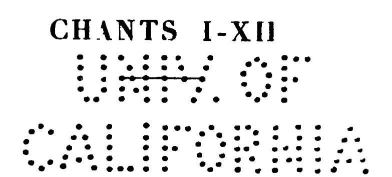
L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DIORTHOSES ALEXANDRINES
ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION
ET SUIVI
DE LA BATRACHOMYOMACHIE, DES HYMNES HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON

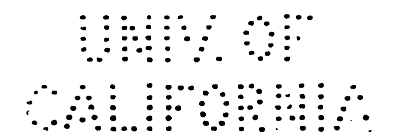
CHANTS I-XII



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1875

In memoriam
Isaac Flagg
1843-1931



INTRODUCTION

A L'ODYSSEE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

L'exemplaire athénien. — Division des chants. — Unité de l'*Odyssée*. — Une erreur des digammistes. — Éditions des villes. — Les diascévastes. — Erreur fondamentale du système de Wolf. — Les ἅπαξ εἰρημένα. — Platon et Zoïle. — L'éditeur Antimachus. — Système de Paley. — Autres éditions préalexandrines. — Confirmation de notre jugement sur Zénodote. — Zénodore. — Diatribe d'Auguste Nauck contre Aristarque. — Réfutation de ses griefs. — Réflexions sur la *science*. — Les quatre grammairiens. — Nauck et les hérodianistes. — Adversaires anciens d'Aristarque. — Homérisants divers. — Porphyre. — Scholies de l'*Odyssée*. — Catalogue de ces scholies. — Les scholies du pseudo-Didyme. — Récapitulation. — Le prétendu commentaire d'Aristarque. — Les éditions vulgaires au temps des Alexandrins

On chantait, aux fêtes des Panathénées, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'un bout à l'autre. Une loi portée par Solon, ou plus probablement par le Pisistratide Hipparque, imposait aux rhapsodes homériques l'obligation de suivre ces jours-là un ordre déterminé, au lieu de se livrer à leur fantaisie, comme ils faisaient dans les solennités vulgaires. Cet ordre était celui-là même dans lequel nous lisons encore aujourd'hui les deux épopées : il n'y a aucun doute sur ce point. Les Athéniens, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, connaissaient donc Homère tout entier, et non pas seulement des épisodes détachés de ses

poésies. Ils possédaient même, ou ils pouvaient posséder, des manuscrits complets d'Homère. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait alors dans Athènes au moins un manuscrit de ce genre : c'était celui qui servait à contrôler la récitation des Panathénées. On suppose, non sans quelque raison, qu'il était le même que ce fameux manuscrit de Pisistrate, au sujet duquel Wolf et ses disciples ont débité tant de rêveries.

L'*exemplaire athénien*, comme l'appellent les philologues, passe pour avoir péri durant les guerres Médiques. Mais ce n'est là qu'une conjecture, d'ailleurs assez vraisemblable[1]. En tout cas, Homère n'avait rien perdu à cette destruction, car on avait fait des copies du manuscrit de Pisistrate, et même en assez grand nombre. Il n'y avait pas une école à Athènes qui n'en eût une ou plusieurs, et les riches se faisaient gloire de posséder un Homère complet. Nous pouvons nous faire, d'après le *Papyrus de Bankes*[2], une idée à peu près exacte de ce qu'était un manuscrit complet d'Homère. Qu'on se figure un rouleau d'une quarantaine de feuilles. Ces feuilles avaient trois mètres environ de longueur, sur trente centimètres de largeur. Elles n'étaient écrites que d'un seul côté, et les vers formaient quinze colonnes, ou quelquefois davantage. Les colonnes du *Papyrus de Bankes* contiennent quarante vers chacune, et une seule page a suffi pour écrire plus de huit cents vers (tout le chant XXIV de notre *Iliade*). A ce compte, l'*Odyssée* entière n'exigeait pas plus d'une quinzaine de pages, et elle formait un assez mince rouleau. Elle était toute d'une teneur, n'ayant que le titre général en tête. Les rhapsodies n'y étaient pas avec leurs titres particuliers. Elles n'étaient séparées les unes

1. Jacob la Roche renvoie à Aulu-Gelle, VII, 17 (lisez VI, 17). Mais Aulu-Gelle, dans ce passage, ne nomme point le manuscrit d'Homère. Il ne parle que des livres enlevés d'Athènes par les Perses, et qui furent rendus plus tard aux Athéniens par le roi Séleucus Nicator. Ceux-là précisément n'avaient point péri. Si l'Homère de Pisistrate faisait partie de ces livres, la Roche n'est pas très-fondé à dire : « Das Exemplar des Pisistratus « ist verloren gegangen wahrscheinlich in « den Perserkriegen. » *Die homerische Textkritik im Alterthum*, p. 16, en note.

2. Voyez la description de ce manuscrit dans l'*Introduction à l'Iliade*, chapitre III, pages LVIII-LIX.

des autres que par le signe appelé coronis, qui représentait la poupe d'un navire (3). On plaçait la coronis entre deux lignes, et elle n'occupait que fort peu de place. Ajoutons que l'écriture archaïque, vu l'imperfection même de l'alphabet antérieur au quatrième siècle, ne s'étalait pas avec une excessive complaisance. Un texte en onciales, sans ponctuation, sans accents, et avec ses *compendia* forcés, exigeait à peine autant d'espace qu'il nous en faut aujourd'hui pour la cursive imprimée. Ainsi l'on peut aller jusqu'à dire que l'*Odyssée* dans laquelle Eschyle et Sophocle ont appris à lire pouvait passer presque pour un petit livre.

Les Athéniens savaient par cœur dès l'enfance les deux épopées d'Homère. C'est là ce qui explique pourquoi, dans les exemplaires à leur usage, on se dispensait de mettre les titres particuliers des rhapsodies. Au premier vers qui suivait une coronis, ils se sentaient en pays connu, et ils nommaient la rhapsodie par sa désignation accoutumée. Quand la division de chaque poëme en vingt-quatre chants eut prévalu, c'est-à-dire au temps d'Aristarque, on distingua les chants par les lettres de l'alphabet, depuis alpha jusqu'à oméga. Ces chants avaient toujours le titre de rhapsodies, mais les rhapsodies alphabétiques ne correspondent pas rigoureusement à celles des rhapsodes. Il y a quelquefois jusqu'à deux et trois rhapsodies anciennes dans un seul chant; d'autres fois, au contraire, une seule rhapsodie ancienne déborde sur deux ou plusieurs chants. Ainsi, dans l'*Iliade*, les *Exploits de Diomède* occupent le chant cinquième tout entier et une partie du chant sixième; ainsi, dans l'*Odyssée*, le *Récit d'Ulysse à Alcinoüs* embrasse quatre chants (IX-XII), et l'on regardait ce récit comme une rhapsodie unique, sauf à y tailler au besoin cinq ou six sujets de récitation : *la Cyclopée*, *Éole*, *les Lestrygons*, *Circé*, *l'Évocation des morts*, etc. Cependant les titres anciens joints à chaque lettre numérale sont en général à leur place.

On se rappelle les vers d'Étienne le grammairien sur l'*Iliade*. L'*Odyssée* a eu pareillement son poëte alphabétique, mais

celui-ci est resté anonyme, et l'on ne peut attribuer son acrostiche à Étienne. Le grammairien versifie passablement, il écrit avec netteté, on doit même dire avec une sorte d'élégance. L'anonyme ne versifie pas bien, et l'on a souvent quelque peine à deviner sa pensée. Il est vrai que son texte est çà et là fort altéré, et que la première chose à faire, avec son acrostiche, c'est d'y mettre les vers sur leurs pieds et de rétablir partout où besoin est la leçon probable.

L'unité de l'*Odyssée* est aussi éclatante que le soleil. Ceux qui ont essayé d'y signaler plusieurs épopées distinctes ont perdu leur peine et se sont fait moquer d'eux. Les moins déraisonnables d'entre ces derniers supposent que trois poëmes ont concouru à la formation de l'*Odyssée : le Retour d'Ulysse, le Massacre des prétendants* et *la Télémachie*. Mais ils avouent que ces trois poëmes, dans leur état actuel, sont tellement incorporés les uns dans les autres, que la séparation est impossible, et que même on ne voit clairement ni où commence l'un ni où l'autre finit. N'est-il pas plus naturel de reconnaître que l'*Odyssée* a un plan organique et qu'un seul poëte a conçu ce plan, mais que ce poëte a largement puisé, pour enrichir son sujet, dans les chants accumulés par la tradition épique des aèdes? Dès qu'on admet l'existence de poëmes d'une certaine longueur, il n'y a pas de raison sérieuse pour contester qu'une *Odyssée* ait pu naître ou avec ces poëmes, ou après ces poëmes. Wolf seul avait le droit, en vertu de son système, de nier l'*Odyssée*, puisqu'il niait l'existence d'Homère : mais il a eu le bon esprit de se tenir toujours dans le vague, et il n'a jamais apertement dit ce que devenaient entre ses mains les deux grandes épopées homériques.

Il n'y a pas, dans l'*Odyssée*, un grand nombre de vers interpolés, et ces vers faisaient déjà partie du poëme dès les premiers temps de la récitation des Panathénées. Les passages contestés par la critique alexandrine sont même quelquefois de ceux qui portent au plus haut degré le caractère archaïque. Je ne parle pas des incohérences et des contradictions signa-

lées çà et là par certains modernes. Ce ne sont presque toujours que de faux jugements ou de pures illusions. On trouve étonnant, par exemple, qu'Ulysse, qui avait un bâton à la main quand il est arrivé chez Eumée, en demande un plus tard à Eumée, pour assurer sa marche en descendant vers la ville : or le poëte a dit qu'Ulysse, assailli par les chiens du porcher, s'est assis à terre, et a jeté son bâton. S'informer pourquoi il ne va pas hors de la cour le ramasser, c'est se créer des difficultés sans motif. Ce qui est bien plus frappant que ces apparentes incohérences, c'est l'art merveilleux avec lequel le poëte se conforme aux données générales de sa fiction. M. Henri Weil en cite une remarquable preuve dans la différence du langage de Tirésias et de celui d'Anticlée. Le devin dit à Ulysse (XI, 115-117) qu'il trouvera sa maison au pouvoir des prétendants de Pénélope; mais Anticlée, qui ne sait que ce qu'elle a vu à Ithaque pendant sa vie, dit (XI, 184-187) que Télémaque jouit en paix des priviléges de son rang. Le même critique reconnaît aussi, chez le poëte, un vif sentiment de l'importance relative des scènes : « Il ne les charge pas toutes d'incidents; il sait courir, s'il le faut, et supprimer les détails insignifiants. Télémaque a promis un repas à ses compagnons de voyage (XV, 506); mais le poëte n'a pas promis à ses auditeurs de leur raconter ce repas : il n'en dit plus rien, et, s'ils sont bien avisés, ils ne réclameront pas. Télémaque s'est chargé de saluer Nestor de la part de Ménélas (XV, 155); cependant le poëte ne le fait pas rentrer dans la ville de Pylos, et il a raison. »

Il y a quelques épisodes, dans l'*Odyssée*, qui semblent faire double emploi, et dont à la rigueur on pourrait admettre la suppression : ainsi l'assemblée des dieux, au début du chant cinquième; ainsi les prédictions de Circé (XII, 37-141); ainsi la façon dont Ctésippe maltraite Ulysse (XX, 284-302). Mais la suppression serait difficile, pour ne pas dire impossible; et ces prétendues répétitions ne sont pas sans raison suffisante. Les dieux, au chant cinquième, ont une résolution définitive à prendre au sujet d'Ulysse; Tirésias, au chant onzième, n'a pré-

dit à Ulysse son avenir que d'une façon très-générale, et les détails où entre ensuite Circé sont loin d'être inutiles; enfin on ne voit pas bien pourquoi, parce qu'Antinoüs a jeté à la tête du mendiant un escabeau, Ctésippe à son tour ne lui jetterait pas un pied de bœuf, ne fût-ce que pour amener l'énergique réprimande que Télémaque adresse à ce jeune impertinent. Quant aux morceaux qui semblent faire le moins corps avec le plan général, la mort du chien Argus (XVII, 291-327), la bataille d'Irus et d'Ulysse (XVIII, 1-116), la chasse au sanglier sur le mont Parnasse (XIX, 413-466), ce sont là évidemment des traditions que suggérait aussitôt le nom d'Ulysse, et que le poëte, bon gré mal gré, devait à ses auditeurs; ce sont en outre les plus parfaits récits qu'il y ait dans l'*Odyssée*.

Le chant onzième paraît avoir subi du temps de Pisistrate quelques additions; mais ces additions sont peu de chose, et l'on verra, dans notre commentaire, que toutes les difficultés soulevées à propos des incohérences de ce chant ont été résolues par les anciens, et supérieurement résolues. La vraie critique cherche l'ordre, l'harmonie et la beauté. Les atomistes, qui prennent une épopée pour la désagréger, pour la réduire en fragments et presque en poudre, peuvent posséder toutes les sciences et tous les talents : ils ignorent la poésie. Même quand on ne sait quoi leur répondre, on est en droit de leur dire, avec Aristophane (*Plutus*, vers 600) : « Tu ne me persuaderas pas; non, quand tu m'aurais persuadé ! »

Les digammistes croient qu'il y a eu des exemplaires d'Homère où figurait le digamma : c'est une illusion, et rien de plus. Au temps du manuscrit des Panathénées, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la poésie éolienne, les Éoliens eux-mêmes ne s'inquiétaient du digamma que là où il leur était utile. Les vers d'Alcée et de Sappho sont pleins de fautes contre l'usage de la lettre inventée par Bentley. Quant aux Ioniens, ils ne se doutaient même pas de l'existence de cette lettre anglaise. C'est uniquement d'après l'examen de certains phénomènes prosodiques qu'on peut supposer, dans l'exemplaire athénien,

un reste plus ou moins effacé de l'influence du digamma.

On n'est pas en droit d'affirmer d'une manière absolue que toutes les *éditions des villes* fussent des éditions complètes, et qu'elles comprissent les deux épopées. Cela pourtant est plus que probable, car il y en a plusieurs dont l'*Odyssée* est citée concurremment avec l'*Iliade*. Ainsi l'on trouve, dans les *Scholies*, deux citations de l'*Odyssée* de Marseille (I, 38 et 97); ainsi, dans les *Scholies* encore, il y a un appel à l'*Odyssée* d'Argos (I, 424). Ce n'est donc pas forcer l'induction que d'admettre une *Odyssée* de Chios, une *Odyssée* de Sinope, une *Odyssée* de Cypre, une *Odyssée* de Crète. Nous avons trois variantes de l'*Odyssée* d'Éolie (XIV, 280, 331, et XVIII, 98), tandis qu'il ne reste aucune trace d'une édition éolienne de l'*Iliade*. Mais il n'y a pas plus de raison pour contester une *Éolique* complète que nous n'en avons pour contester les *Odyssées* des villes dont les *Iliades* seules sont nommées. Les peuples grecs avaient pris Athènes pour modèle, et, dès que l'exemplaire athénien contenait les deux épopées, il en était naturellement de même des exemplaires de chacune des villes homérisantes. Le raisonnement est *à fortiori* dès qu'il s'agit de l'édition cyclique, en quelque ville d'ailleurs que cette édition soit née, et quelle que soit la date qu'il faille lui assigner. En effet, les deux épopées d'Homère faisaient partie du *Cycle épique*, et au même titre l'une que l'autre.

Le texte des éditions des villes ne différait de la vulgate des rhapsodes que par des détails de peu d'importance. L'*Odyssée éolienne* elle-même n'avait rien de particulier. Son nom indiquait simplement le pays où s'était faite la copie; et l'on peut être sûr que le scribe, ou, si l'on veut, le diorthunte, tout en travaillant pour des Éoliens, n'avait conservé dans la diction d'Homère que les éolismes consacrés.

Je n'ai point parlé d'une édition de l'*Odyssée* citée par Callistrate à propos du vers XIV, 204, parce qu'on n'a pas encore bien compris le titre de cette édition : ἡ ἐκ Μουσείου. Il y avait un grand nombre d'exemplaires des deux poëmes dans le Mu-

sée; et ce titre ne désignerait quelque chose de précis que s'il s'agissait, comme le veut Karl Lehrs, d'une *Odyssée* spécialement conservée dans le temple des Muses de la grande école d'Alexandrie. Encore faudrait-il savoir à quelle sorte d'excellence cet exemplaire devait un pareil honneur. Je n'y vois, pour ma part, qu'une *ancienne* quelconque, c'est-à-dire une de ces éditions anonymes antérieures à l'alphabet de vingt-quatre lettres, et dont tout le mérite consistait à représenter l'exemplaire athénien : or les *anciennes* abondaient dans la bibliothèque du Musée.

Le mot *diascévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le Dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot, et il lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poëmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition, si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec διασκευαστής, dont *diascévaste* est la transcription littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait interpolateur. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthuntes*, c'est-à-dire correcteurs, et non diascévastes. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maladroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons. Le type du diascévaste, ce n'est point Aristarque, c'est l'outrecuidant maître d'école qui se vantait, devant Alcibiade, d'avoir chez lui un Homère tout entier corrigé de sa propre main.

Mais il faut reconnaître que M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français : or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot diascévaste la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf [1]. Quelques-

1. *Prolégomènes*, XXXIV, p. CL-CLV ; 90-93 de la 2ᵉ édition.

uns des adversaires de Wolf appellent *parti-pris* ce que je viens de nommer *chimère*. Son système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; et c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses diascévastes perfectionnant l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins, derniers architectes, à l'entendre, de la construction des épopées d'Homère.

Il est donc permis, jusqu'à un certain point, de s'étonner que l'erreur de Wolf, volontaire ou non, semble avoir été consacrée chez nous par un helléniste de premier ordre. Il manque à l'article *diascévaste* un de ces contre-articles comme M. Littré excelle à les faire pour revendiquer au besoin, contre un faux usage, les droits de la science et de la vérité. Mais ce qui est beaucoup plus étonnant que cette lacune, c'est la naïve tradition que suppose l'usage *français* du mot diascévaste. Personne ne lit les *Prolégomènes* de Wolf, pas plus en Allemagne qu'en France. Il n'y a pas plus de quinze ans que la première édition de ce livre, aussi fameux que peu connu, est épuisée ; et elle datait de 1795 ! Mais il y a un certain nombre d'axiomes, ou plutôt de contre-vérités, qui ont passé des *Prolégomènes* dans une foule d'ouvrages en toute langue, et que j'ai vu enseigner par des gens d'esprit qui ne savaient pas même la véritable orthographe du nom de Wolf. Cette doctrine se transmet comme une religion, et le scepticisme homérique n'a vécu, en définitive, que par des actes de foi. Un examen vraiment sérieux eût réduit au néant le wolfianisme dès ses premiers jours. Il suffisait de recueillir les passages grecs où il s'agit des diascévastes. Mais personne n'y songea ; et ce n'est que depuis peu qu'on a commencé à s'apercevoir combien Wolf avait eu raison de compter sur l'ignorance et la sottise de l'espèce humaine. Tout ce qui est bon dans ce qu'on appelle son système n'est pas de lui, et c'est par d'insoutenables paradoxes qu'il est devenu un grand homme.

L'histoire de l'*Odyssée*, au cinquième siècle avant notre ère,

ne diffère point de l'histoire de l'*Iliade*. Je renvoie donc ici à ce qu'on a lu ailleurs[1] sur l'exégèse des philosophes, sur les allégoristes, sur les glossographes, sur les enstatiques et les lytiques. J'ajouterai seulement quelques observations, à titre de complément, d'éclaircissement, de redressement au besoin.

Il faut distinguer, dans les ἅπαξ εἰρημένα d'Homère, trois sortes de mots distincts : ceux qu'Homère a seul employés, ceux qui se trouvent dans l'*Iliade* et non dans l'*Odyssée*, ceux qui se trouvent dans l'*Odyssée* et non dans l'*Iliade*. Il est probable que le travail des glossographes s'appliquait à toutes les sortes de ἅπαξ εἰρημένα, mais surtout à la première : ce sont ces termes-là dont il importait particulièrement de conserver la signification. Nous pouvons supposer que les glossographes ont été des maîtres d'école. Les plus intelligents sont les ancêtres des grammairiens homérisants ; quant aux autres, malgré bien des extravagances, il doit leur être pardonné à cause de la bonne intention.

Quelques philosophes ont été choqués de la façon dont j'ai caractérisé la critique d'Homère par le divin Platon. Je ne retire rien de ce que j'ai dit, et je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas rencontré sous ma plume, pour rendre ma pensée, des expressions encore plus énergiques. C'est le droit du plus humble des mortels de protester pour sa part, là où il s'agit du bon sens et de la vérité. Or il est certain que Platon a été absurde en parlant d'Homère. On est même en droit de dire qu'il a préparé Zoïle. Beaucoup des remarques de l'Homéromastix sont conformes à celles de Platon[2].

Puisque le nom de Zoïle est ici à sa place, j'en profite pour noter qu'il n'est pas toujours exact qu'une rectification ne serve à rien. M. Littré, dans son article *Zoïle*, a tenu compte de mes observations sur l'erreur lexicographique qui donne à ce nom une double antonomase, *envieux* et *critique inintelligent*. Il est vrai que M. Littré est un savant uniquement et absolument

1. *Introduction à l'Iliade*, chap. I, p. XVIII-XXVIII.
2. Voyez *Zoïle*, *Appendice* VI de l'*Iliade*, t. II, p. 579-583.

dévoué à la science, et qui n'a pas besoin, pour lui faire accueil, qu'elle se recommande de quelque illustre patron. Je suis sûr que, si jamais il remanie son livre, cet article *diascévaste*, à propos duquel j'ai dû faire des réserves, aura la contre-partie que j'ai regretté de n'y point voir.

La liste des anciens éditeurs d'Homère desquels on connaît les noms commence à Euripide le Jeune, neveu du poëte tragique. Cet Euripide avait donné les deux épopées, à supposer, comme dit Suidas, que ce travail fût de lui (εἰ μὴ ἄρα ἑτέρου ἐστίν). Pour ce qui est de savoir ce qui distinguait son édition, il est inutile de s'en préoccuper. Les renseignements font absolument défaut. Quant aux éditeurs Nessus et Léogoras, que l'on cite à propos de l'*Iliade*, ils ne sont pas même nommés à propos de l'*Odyssée*.

Le poëte ionien Antimachus de Colophon est assez souvent cité comme éditeur d'Homère : une fois seulement pour son *Odyssée*, mais vingt fois au moins pour son *Iliade*. Les Alexandrins n'approuvaient pas toujours ses leçons. Cela fait dire à certains Allemands qu'Antimachus n'avait pas suffisamment tenu compte des anciens textes, et que les leçons qui lui étaient propres n'étaient que des corrections arbitraires. Il est plus sûr, je crois, de dire qu'Antimachus avait fait un consciencieux usage de ses ressources, mais que ses ressources étaient peu abondantes, et qu'il a dû plus d'une fois se tromper. Jacob la Roche suppose, avec quelque raison, que la base de la recension d'Antimachus avait été le texte de Chios. C'est dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* des Homérides que le poëte ionien avait appris à lire ; c'est l'Homère de Chios qu'il savait par cœur ; c'est celui qu'il a dû naturellement préconiser. Mais rien ne prouve qu'il n'en ait pas eu sous la main un certain nombre d'autres.

Un Anglais de nos jours, qui passe dans son pays pour un helléniste de premier ordre, vient d'inventer un système d'après lequel Antimachus aurait été non pas seulement le diorthunte des poëtes homériques, mais l'auteur de ces poëmes. Le travail que Wolf attribuait aux quatre poëtes, ou prétendus tels,

qu'avait mis en œuvre Pisistrate, Paley l'attribue à Antimachus : c'est Antimachus, selon lui, qui a compilé les rhapsodies primitives, qui les a agencées dans un ordre raisonné, qui en a fait la suture, et qui a transformé en deux corps pleins de vie la matière inerte laissée par les aèdes. Il n'y a rien de plus insoutenable que ce paradoxe, ni même de plus étrange : les preuves de la haute antiquité d'Homère abondent et surabondent. L'étude seule de sa langue dément toutes les assertions de Paley. Qu'est-ce donc, si l'on ouvre Tyrtée, Solon, Théognis, Pindare, Eschyle, tous ces poëtes pleins de l'esprit d'Homère ? L'art grec lui-même atteste qu'Homère n'est pas un contemporain de Socrate et de Platon.

On se figure peut-être que Paley, par son invention bizarre, s'est fait tort dans l'esprit de ses compatriotes. Il n'en est rien du tout. Les Anglais trouvent le système admirable, et ils se disent avec une satisfaction non dissimulée : « L'Angleterre a enfin son Frédéric-Auguste Wolf ! » Il est vrai que le journalisme, en fait d'études homériques, n'est pas le plus compétent des juges. Mais je ne puis m'empêcher de croire que Paley a fait un très-bon calcul, quand je vois avec quel respect les philologues discutent son système. Hayman y consacre 136 pages du tome deuxième de son *Odyssée*, et Munro un long article de la savante Revue nommée *the Academy* (May 1, 1873).

L'édition d'Aristote n'avait jamais été complète, et c'est l'*Iliade* seule qui figurait dans la cassette d'Alexandre. Mais l'*Odyssée* n'avait pas été moins que l'*Iliade* l'objet des discussions d'Aristote, auteur des *Problèmes homériques*. Il nous reste plusieurs des questions et solutions d'Aristote afférentes à l'*Odyssée*.

Le poëte Aratus de Soli, contemporain d'Aristote, avait fait une diorthose de l'*Odyssée*, mais on ne dit pas qu'il ait travaillé sur l'*Iliade*. Sa recension même n'est qu'un simple souvenir, car nous n'avons pas une seule des leçons d'Aratus.

Rhianus le Crétois, poëte et grammairien comme Aratus, est souvent cité dans les scholies de l'un et de l'autre poëme. Il les

avait revus et corrigés tous les deux. La forme même de quelques-unes des citations de Rhianus semble indiquer qu'au texte il avait joint un travail d'exégèse, un commentaire explicatif. On trouvera dans nos notes toutes ses variantes de l'*Odyssée*. Je remarque en passant que le nom de Rhianus (Ῥιανός) est quelquefois changé par les Byzantins en Arianus (Ἀριανός).

Il y avait une *Iliade* dont l'éditeur était Philémon de Crète, ou, selon d'autres, Philémon le Critique, et l'on en a conservé quelques variantes; mais on ne cite nulle part ce Philémon comme éditeur de l'*Odyssée*. Il en est de même de Sosigène, quatre fois cité comme éditeur de l'*Iliade*, et par lequel se clôt la liste des κατὰ ἄνδρα, des diorthoses individuelles, des éditions non anonymes antérieures à celles des Alexandrins.

Jacob la Roche a recueilli et mis en ordre toutes les variantes d'Homère propres aux éditions préalexandrines, depuis Antimachus jusqu'à Sosigène[1]. Il n'y a pas une seule de ces variantes qui ait une importance un peu considérable. Elles ne sont même pas très-nombreuses, surtout celles de l'*Odyssée*, lesquelles ne dépassent pas beaucoup le chiffre de trente.

Les Alexandrins citent souvent des éditions anonymes qu'ils appellent *les communes* (αἱ κοιναί), ou *les populaires* (αἱ δημώδεις) : c'étaient les exemplaires de la vulgate, c'est-à-dire de l'Homère des Panathénées, mais en écriture du quatrième siècle, et non plus avec les obscurités de l'ancienne transcription. C'étaient les livres à l'usage de tout le monde. Quand ils ne sont désignés que par une de leurs deux épithètes générales, c'est comme si l'on disait *les mauvais textes*, par opposition aux textes qui se recommandaient du renom d'une ville ou d'un diorthunte. Mais les libraires du temps de Platon et d'Aristote ne vendaient pas uniquement des livres défectueux. Les *communes* un peu soignées ont leurs épithètes spéciales : αἱ εἰκαιότεραι, αἱ χαριέστεραι, αἱ χαριέστεραι, termes assez peu traduisibles en français, mais qui n'ont besoin d'aucune explication.

1. *Die homerische Textkritik*, p. 45-48.

Nous voici arrivés à Zénodote. Les travaux de ce critique sur l'*Odyssée* sont exactement de la même nature que ceux dont il s'était rendu coupable sur l'*Iliade ;* et je ne retire rien de ce que j'ai écrit sur ses méfaits[1]. J'aurais dû seulement, pour être d'une justice irréprochable, mentionner les arguments allégués par quelques modernes en faveur de Zénodote. Ils disent que presque toutes ses corrections devaient avoir des autorités dans les textes antérieurs au sien, et que Zénodote n'en est qu'à demi responsable. Mais c'est là un pur sophisme, et qui ne repose que sur cette pétition de principe : *tous les textes préalexandrins étaient exécrables*. D'ailleurs Aristarque dit formellement que Zénodote corrigeait de tête, et qu'il ne tenait aucun compte des textes antérieurs. C'est Wolf qui a imaginé de rejeter sur les diorthuntes des villes et sur ceux des *éditions individuelles* la responsabilité de l'entreprise grâce à laquelle Zénodote avait fini, comme disaient les anciens, par chasser Homère d'Homère même. Wolf avait besoin que le texte d'Homère, au temps de Zénodote, fût encore à l'état de matière flottante et non complétement élaborée. C'est même là une des contre-vérités fondamentales de son système : sans elle, le système n'existe plus. C'est aussi une de celles qui ont fait la plus belle fortune. J'ai cité ailleurs, à ce sujet, un spécimen des idées qui ont cours, encore aujourd'hui, parmi nos littérateurs. Voyez avec quelle assurance et avec quelle placidité ils écrivent, en guise d'histoire des poésies homériques, les monstruosités que je vais transcrire : « Quand les professeurs du Musée d'Alexandrie mirent la dernière main à ces œuvres antiques et leur firent subir un dernier remaniement, elles avaient déjà subi plusieurs élaborations de la part des éditeurs de la Grèce et de ses colonies. Ces retouches successives s'étaient répétées pendant près de quatre siècles, depuis l'époque où Pisistrate fit faire la première rédaction suivie des fragments homériques, dont la confusion et le désordre étaient extrêmes. Ce que nous possédons, c'est l'œuvre

1. *Introduction à l'Iliade*, chap. II, p. XXX-XXXIV.

des Alexandrins. » J'ai commenté avec détail cette collection de non-sens[1]. Je ne répéterai pas mon commentaire ; mais j'en rappellerai les conclusions. Il est prouvé par des faits que l'Homère des Alexandrins était exactement le même que celui des Athéniens du sixième siècle avant notre ère ; que les Alexandrins ne sont pour rien, absolument pour rien, dans l'élaboration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* que les éditeurs préalexandrins n'ont pas davantage contribué à cette élaboration ; enfin que le travail de Pisistrate, s'il n'est point une fable, n'a pu être lui-même qu'une diorthose, et n'a pas été une création d'épopées. Il faut être tout à fait dénué du sens poétique pour admettre cette création après coup ; et le succès d'une pareille doctrine ne montre qu'une chose, c'est qu'il y a peu de gens instruits qui aient lu d'un bout à l'autre les deux poëmes d'Homère. Nos littérateurs sont comme ce personnage ridicule dont les anciens attribuaient l'invention à Homère lui-même : « Margitès savait beaucoup de choses, mais il les savait toutes mal[2]. »

On pouvait encore douter, il y a sept ou huit ans, que l'homérisant alexandrin cité par Porphyre sous le nom de Zénodore fût un personnage réel : Valckenaer, Villoison et beaucoup d'autres étaient d'avis de l'identifier avec Zénodote. Cette opinion ne peut plus se soutenir aujourd'hui, car M. Emmanuel Miller a retrouvé et publié dernièrement un abrégé de l'ouvrage de Zénodore sur la diction d'Homère. Cet abrégé porte en toutes lettres le nom de l'auteur de l'ouvrage, et ce nom, en grec, est très-différent de celui de Zénodote. Zénodore occupe six pages in-4° des *Mélanges de littérature grecque* (pages 407-412). Le titre du traité complet était περὶ τῆς Ὁμήρου συνηθείας τὰ δέκα βιβλία. Celui de l'abrégé est Ζηνοδώρου τῶν περὶ συνηθείας ἐπιτομή.

« Zénodore, dit M. Miller, ne suit pas l'ordre alphabétique ; il cite et met en parallèle le sens ordinaire d'un mot, συνήθως, et le sens homérique, καθ' Ὅμηρον, κατὰ τὸν ποιητήν, ποιητικῶς....

1. *Iliade*, Appendice VIII, p. 609. — 2. Voyez Platon, *Alcibiade* II, p. 147 B.

Si la plupart de ses explications se trouvent dans les scholiastes, dans Eustathe et dans les lexicographes, il en est cependant plusieurs qui sont nouvelles.... En général, les observations de Zénodore sont sensées, justes, et font vivement regretter la perte de l'ouvrage entier. »

Les *Mélanges de littérature grecque* sont de 1868, c'est-à-dire de l'année même où j'imprimais l'*Iliade*. Voilà pourquoi j'ai reproduit jadis l'erreur des philologues sur la personne de Zénodore, et pourquoi je n'ai point cité, dans mon premier commentaire, les explications de cet homérisant. Je comblerai cette lacune à la seconde édition de mon *Iliade*, édition qui, selon toute vraisemblance, ne tardera guère. En attendant, Zénodore figure plusieurs fois, et avec honneur, dans mon commentaire sur l'*Odyssée*.

On ignore à quelle époque a vécu le quasi-homonyme de Zénodote, mais il est certainement antérieur à Porphyre, puisque Porphyre a connu son livre. On est sûr aussi, d'après les débris mêmes de ce livre, que Zénodore appartenait à l'école d'Aristarque, et même à une période florissante de cette école. Je ferais volontiers de Zénodore un contemporain de Didyme.

Je n'ai absolument rien à ajouter à ce que j'ai écrit, à propos de l'*Iliade*, sur Aristophane de Byzance[1]. J'en dirais autant pour ce qui concerne Aristarque, si Auguste Nauck ne s'était avisé, il y a quelques mois, de réduire à néant le critique alexandrin. C'est au propre que je me sers de l'expression *réduire à néant;* et nul ne s'en étonnera parmi ceux qui connaissent les procédés habituels de la polémique de Nauck : il dévore toujours son adversaire. C'est du reste un très-savant homme, plein d'esprit, plein d'idées, et jouissant en Allemagne d'une brillante réputation. Il est aujourd'hui professeur en Russie, et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Il est célèbre surtout par ses travaux sur Sophocle et Euripide. Il vient d'entreprendre la publication d'un Homère, et c'est dans la préface

1. *Introduction à l'Iliade,* chapitre II, p. xxxiv-xxxv.

du premier fascicule de cette édition nouvelle qu'il a éprouvé le besoin de faire connaître au monde ce qu'il pense d'Aristarque.

Il dit en propres termes qu'Aristarque ne savait pas le grec, et que sa réputation est tout à fait usurpée. De pareilles assertions n'ont pas médiocrement droit de nous surprendre ; mais Nauck n'a eu en vue qu'une chose, c'est de provoquer à une lutte publique les philologues de l'école de Kœnigsberg. En effet, il commence par accuser le livre de Lehrs d'être la source des préjugés qui règnent aujourd'hui sur Aristarque. Il rentre ainsi dans les traditions de l'ancienne critique allemande. Wolf ne cessait de répéter qu'Aristarque n'allait pas à la cheville d'un Bentley ou d'un Walckenaer. Bothe aimait à donner à Aristarque des leçons de grec et de prosodie. Nauck dit que le moindre écolier allemand en sait plus qu'Aristarque. Il est certain qu'Aristarque ignorait la grammaire comparée, et qu'il a fait peu d'usage de la critique conjecturale. Mais Nauck a fort mal choisi ses preuves des méfaits d'Aristarque. La principale est empruntée à la scholie du vers IV, 705 de l'*Odyssée*: ἔσχετο. αἱ Ἀριστάρχου ἔσκετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Si Nauck avait fait attention à l'ineptie de la dernière phrase telle qu'elle est imprimée, il aurait vu incontinent que la scholie devait être lue comme il suit : lemme ἔσχετο, puis ensuite : ἔσχετο αἱ Ἀριστάρχου. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσκετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. La correction est évidente, puisque le vers d'Homère, avec ἔσκετο (grec ou non), n'aurait absolument aucun sens. Qu'on juge si Nauck était fondé à écrire : « Nobis græcæ linguæ ignarus fuisse videtur egregius scilicet criticus, qui θαλερὴ δέ οἱ « ἔσκετο φωνή reponendum judicarit : an putas extitisse unquam « qui pro ἔσχε diceret ἔσκετο ? » Aristarque est pareillement convaincu d'ignorance du grec pour avoir admis chez Homère les formes en apparence contractes Τυδῆ, Μηκιστῆ, Ὀδυσῆ. Ici je remarque que les Allemands, dans leurs observations, ne tiennent jamais compte de l'accent tonique. La finale de Τυδῆα, Μηκιστῆα, Ὀδυσῆα, n'était en réalité qu'une muette ; et, dès qu'elle ne comptait pas dans la mesure du vers, il était inutile de l'écrire.

L'histoire de notre poésie est pleine d'exemples analogues. Ainsi notre mot de trois syllabes *avecques* était dissyllabique au besoin ; et il est resté dissyllabique dans le français moderne, par l'effet de l'apocope. Nauck s'indigne ailleurs qu'Aristarque ait préconisé l'orthographe θαμειαί oxyton, au lieu de θαμεῖαι propérispomène : il affirme qu'Homère n'a pas connu l'adjectif θαμειός. Mais c'est là une pure affirmation, et rien de plus, puisque enfin θαμειός a été en usage chez les Grecs. Ici encore je fais observer l'importance de l'accent tonique : θαμεῖαι et θαμειαί sont deux mots tellement différents dans la prononciation, que les auditeurs des rhapsodes n'ont jamais pu avoir de doute si l'adjectif homérique était θαμειός, ou s'il était θαμύς. Dès qu'Aristarque écrit θαμειαί, c'est que les rhapsodes, à tort ou à raison, prononçaient ce mot avec l'accent sur la finale. Aristarque n'a rien inventé : il n'a été en toutes choses qu'un écho et un interprète de la tradition.

Nauck dit qu'il aurait pu multiplier à l'infini les exemples des *paradiorthoses* d'Aristarque. Tout ce qu'il a voulu démontrer, c'est qu'Aristarque n'était pas un critique parfait, mais un homme sujet à d'énormes erreurs de toute sorte, et qui ne savait pas bien le grec (*linguæque græcæ minus gnarum*).

Tout ceci est à l'adresse directe de Lehrs et de ses disciples. Aussi ne tarderons-nous pas à entendre le fracas de la bataille provoquée par cette agression. Je laisse Nauck à ses ennemis naturels ; mais je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur ce que sont en train de devenir les auteurs classiques entre les mains de la *science*. J'ai vu, il y a quelques mois, une édition des *Odes* d'Horace, où je n'ai pas retrouvé cinquante des vers que je savais par cœur depuis mon enfance. L'auteur dit qu'il a appliqué rigoureusement au texte les principes de la critique moderne, et que ses corrections sont une restauration du véritable poëte, gâté par dix-huit siècles d'altérations de tout genre. Et il croit sincèrement ce qu'il dit ! et il annonce qu'avant vingt ans tout le monde dira comme lui, et qu'il n'y aura plus d'autre Horace que le sien ! L'idée que la

science peut tout est une des chimères favorites de notre temps. Les Allemands surtout sont en proie à cette chimère. Quand leur science se tient dans les bornes légitimes, elle produit quelquefois des merveilles. Mais elle s'infatue trop souvent d'elle-même, et elle tombe du premier coup dans l'extravagance. Vous ne ferez jamais comprendre à un Allemand qui croit parler français que son informe jargon n'appartient à aucune langue humaine. Il sait le français ! Il va vous l'écrire d'une plume courante ; que dis-je ! il va faire des vers français. Voyez M. de Redwitz. Il avait à faire chanter les Français dans son poëme ; il croit les avoir fait chanter en vers français :

> Ha, vous, Prussiens, l'Autriche n'est pas la France !
> Vous serez battus, et avec élégance.
> Ha, vive la guerre allemande, ha, vive le Rhin !
> Ce n'est qu'une promenade jusqu'à Berlin.

Les travaux de l'école d'Aristarque, comme ceux du maître lui-même, avaient porté également sur les deux épopées homériques. Il y avait un livre d'Aristonicus sur les signes de l'*Odyssée ;* Didyme avait commenté l'*Odyssée* de la même façon qu'il avait commenté l'*Iliade ;* Hérodien et Nicanor avaient donné chacun un pendant à cette *Prosodie* et à cette *Ponctuation* qu'on se rappelle. Mais l'*Odyssée* n'a point eu de scholiaste A ; et les reliques de ces importants ouvrages sont dispersées de tous les côtés. Il est même fort rare que les citations des quatre grammairiens soient accompagnées des noms de leurs auteurs ; mais les ouvrages d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor avaient chacun un objet si marqué, un caractère si précis, que rien n'est moins difficile, dans la plupart des cas, que de restituer les noms. Jacob la Roche, dans son édition critique de l'*Odyssée*, nomme habituellement chacun des quatre grammairiens. J'ai suivi son exemple ; souvent même, là où il se contente d'une note anonyme, j'ai reconnu les droits de l'écrivain original.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que Nauck, si dur pour

Aristarque, fût bien tendre pour les homérisants d'Alexandrie. Il les met sur la même ligne que leur maître. Mais il y en a un surtout qui est l'objet de ses mépris : c'est Hérodien, c'est-à-dire celui que Lehrs et les philologues de l'école de Lehrs ont le plus comblé de louanges, et auquel ils ont élevé un monument splendide. On se souvient qu'Auguste Lentze avait publié, en 1867, le premier volume d'une édition complète d'Hérodien. Cette édition, qui est un chef-d'œuvre de typographie, a été achevée sous la direction de Lehrs lui-même, après la mort de Lentze, par deux professeurs de Kœnigsberg, Arthur Ludwich et Eugène Plew. Le tome premier était énorme ; le tome second se compose de deux parties presque aussi grosses chacune que le tome premier (Leipzig, 1868 et 1870). Le format est majestueux, le papier de toute beauté, l'impression élégante, et en caractères néo-alexandrins. On dirait que Nauck en veut personnellement à Hérodien de cette magnificence, lui qui en est réduit aux vulgaires types de Hirschfeld, à son papier de chandelle, à son banal in-16, à ses correcteurs de hasard. Ce qui est certain, c'est qu'il a trouvé, à propos d'Hérodien, une admirable occasion de rabaisser toute une classe de philologues. Il a fait mieux encore, car il est parvenu à envelopper dans le mépris où il plonge l'homérisant alexandrin, jusqu'au respectable Vallauri, qui n'en peut mais pourtant de l'admiration exagérée dont Hérodien est l'objet. Après s'être indigné que je ne sais quel philologue allemand se fût figuré avoir réfuté Elmsley en lui opposant l'autorité nue d'Hérodien, Nauck écrit la phrase que voici : « Cet exemple nous fait connaître qu'il y a, même parmi les philologues allemands, des Vallauri, c'est-à-dire des ganaches qui, grâce à leur ignorance, ont en horreur l'art critique. » *Efficitur ut cognoscamus etiam inter Germaniæ philologos esse quosdam Vallaurios, id est homines judicio destitutos et criticæ artis propter ignorantiam osores*[1].

1. Voyez la *Préface* de son *Odyssée*, p. XIII, note 4.

Aristarque eut, parmi ses contemporains, plus d'un adversaire. J'ai parlé ailleurs de Cratès[1]. Mais tous les adversaires d'Aristarque n'étaient pas à Pergame. Callistrate, par exemple, était comme lui un des disciples d'Aristophane de Byzance. On l'appelle même l'Aristophanien, quoiqu'il ait été peu fidèle aux leçons de leur commun maître. Il avait publié et commenté les deux poëmes d'Homère, et il est plusieurs fois cité dans les *Scholies de l'Odyssée*. Quant à Pius, que l'on croit disciple de Cratès, il appartient à une génération postérieure à celle d'Aristarque. Ce Pius, qui était quelque Grec romanisé, avait commenté l'*Odyssée* et fait un ouvrage contre les athétèses.

Le *Grand Étymologique* contient un nombre très-considérable d'explications empruntées aux homérisants alexandrins. Celles-là sont depuis longtemps banales chez les modernes. Mais M. Emmanuel Miller a trouvé il y a quelques années, à Florence, un manuscrit du *Grand Étymologique* beaucoup plus ancien et beaucoup plus complet que tous les autres, et il a publié, dans ses *Mélanges de littérature grecque*, tout ce que Gaisford n'avait pas connu. Ce supplément a plus de trois cents pages in-4°, sans compter un appendice de vingt-deux pages comme addition au *Petit Étymologique*. J'ai largement profité, dans mon commentaire de l'*Odyssée*, des nouvelles ressources fournies par M. Miller aux philologues. J'en ferai autant lorsque je reverrai, avant la réimpression, mon commentaire de l'*Iliade*.

Porphyre est plus souvent cité dans les *Scholies de l'Odyssée* qu'aucun autre commentateur, et les notes empruntées à ses *Questions homériques* ne sont guère moins reconnaissables, quand elles sont anonymes, que si on lisait en tête : *de Porphyre*. On peut dire que leur forme les classe soudain. C'est presque toujours une ἀπορία (la position d'un problème) suivie d'une λύσις, de la solution de ce problème. Ces discussions sont quelquefois très-développées. Elles sont d'un très-grand intérêt, sinon toujours par l'importance des choses, du moins parce

1. *Introduction à l'Iliade*, chapitre II, p. XI-XII.

qu'elles nous représentent au vif comment on s'exerçait dans les écoles, non pas au siècle de Porphyre seulement, mais plusieurs siècles avant Porphyre. Nous avons là, sans nul doute, la tradition exacte des enstatiques et des lytiques[1].

Si Porphyre n'était qu'un philosophe, rien n'empêcherait de supposer qu'il tire de sa tête ces questions souvent bizarres, ces réponses souvent bizarres elles-mêmes. Mais ce philosophe était un savant universel, un érudit de premier ordre. Souvenons-nous que c'est à lui qu'on doit tout ce que l'on sait sur les enstatiques et les lytiques, et que sans lui nous n'aurions encore sur Zoïle que des légendes ridicules et contradictoires[2]. J'ajoute que Porphyre homérisant n'est pas du tout un philologue à mépriser. Il abuse de l'allégorie, cela est incontestable; mais plus d'une fois aussi il parle net et parle bien : Aristarque en personne ne désavouerait pas le langage du philosophe. Porphyre était aristarchien en principe, sinon toujours en fait, car elle est de lui cette parole tout aristarchienne : « J'explique Homère par Homère lui-même[3]. »

J'ai remarqué ailleurs que le petit livre des *Questions homériques* serait doublé si on le réimprimait en y joignant les additions fournies par les *Scholies de Venise*. Angelo Mai, Buttmann et Dindorf ont accru la masse des notes de Porphyre, autant pour le moins que l'avait fait Villoison[4].

Les scholies antiques de l'*Odyssée* dérivent des mêmes sources que les scholies antiques de l'*Iliade*. Ce sont des extraits de ces livres alexandrins dont nous avons tant parlé, à propos de Villoison et du manuscrit de Venise[5]. Les auteurs originaux sont bien loin d'être toujours nommés dans ces extraits; mais ils se révèlent à chaque instant d'eux-mêmes. Il y a

1. Voyez dans l'*Introduction à l'Iliade*, chapitre I, p. XXIV, ce qui concerne les enstatiques et les lytiques, et l'explication de ces deux termes transcrits du grec.

2. Voyez l'*Appendice* VI de l'*Iliade*, t. II, p. 579-582.

3. *Scholies* B (Venise), au vers VI, 201 de l'*Iliade* : ἀξιῶν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν, αὐτὸν ἐξηγούμενον ἑαυτὸν ὑπεδείκνυον.

4. Voyez dans l'*Introduction à l'Iliade*, chap. II, p. XLVIII-XLIX, ce qui concerne Porphyre.

5. Voyez dans l'*Introduction à l'Iliade*, chap. IV, p. LXXXIV-LXXXVII, ce qui concerne ces livres.

des milliers de passages où l'on est en droit d'écrire, à côté de la note, le nom du critique qui en a fourni le texte ou tout au moins la substance[1]. C'est ce que fait souvent Jacob la Roche quand il cite, dans son commentaire, quelque scholie de l'*Odyssée*. C'est ce que nous ferons bien plus souvent que lui encore, nous dont le commentaire a pour base les scholies mêmes. Mais les richesses de la science sont très-inégalement distribuées sur les diverses parties du poëme. Elles surabondent aux premiers chants; plus loin, elles ne sont que suffisantes; au delà du douzième chant, on n'a plus le nécessaire; aux derniers chants, c'est une sorte de pénurie.

Il n'y a guère d'espoir que l'équilibre soit jamais rétabli. Guillaume Dindorf, qui a plus que doublé la masse des scholies de Buttmann, en désespère lui-même[2]. En effet, presque tout ce qu'il y a d'antique chez Eustathe se trouve dans les scholies que nous possédons. Il nous faudrait une bonne fortune comme celle qui a mis aux mains de Villoison un manuscrit de l'*Iliade* antérieur à tous ceux que connaissait Eustathe, et analogue à ceux dont s'étaient servis Apollonius, Étienne de Byzance, et les autres grammairiens grâce auxquels nous possédons, sur l'*Odyssée*, tant de documents ignorés d'Eustathe, et qui manquent dans les scholies du poëme.

Quoi qu'il en soit, nous avons lieu de nous féliciter, si nous comparons les ressources critiques dont nous disposons aujourd'hui avec celles qu'on avait sous la main au commencement de notre siècle. Il y a cinquante ans à peine que les *Scholies de Milan* sont publiées, et que Buttmann a pu faire un premier recueil général de respectable étendue. Quand Wolf travaillait sur l'*Odyssée*, il ne connaissait, en fait de scholies, que celles

1. Cette observation est de Guillaume Dindorf, *Préface des Scholies*, p. LXXI : « Ex ejusdem Porphyrii Quæstionibus Homericis alia plura, quæ nunc sine nomine posita leguntur in scholiis Odysseæ, excerpta esse nemini obscurum esse potest, qui operis illius rationem cognitam habeat.... Idem de antiquioribus grammaticis dicendum, Aristonico, Didymo, Herodiano, Nicanore, quorum annotationes multas.... non difficile est in scholiis Odysseæ quantumvis decurtatis dignoscere. »

2. Dindorf, p. III : « . . . jactura, ut videtur, irreparabili, quum jam Eustathii temporibus nulli usquam codices exsti-

du pseudo-Didyme et les *ramenta* viennois de l'éditeur Alter[1]. La collection de Guillaume Dindorf, malgré ses lacunes, est donc un trésor inestimable. L'éditeur des *Scholies de l'Odyssée* a rendu, en sa vie, bien des services à la littérature grecque, et de bien considérables ; mais il n'en a jamais rendu un plus méritoire qu'en consacrant de longues années à revoir Buttmann, à le corriger, à le compléter, à chercher des scholies nouvelles. Les deux volumes de Dindorf ont été imprimés aux frais de l'Université d'Oxford, et la *Clarendon press* a tâché d'en faire un chef-d'œuvre typographique[2].

Je vais donner, d'après Dindorf lui-même, le catalogue raisonné de toutes les scholies admises dans sa Collection.

M. *Scholia Marciana*. Les *Scholies* M proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 613 de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Elles ont été recueillies par Cobet pour Dindorf. Ce sont les plus développées et les mieux conservées de toutes ; mais elles ne vont que jusqu'à la fin du quatrième chant : au delà, il n'y a presque plus rien[3].

H. *Scholia Harleiana*. Les *Scholies* H proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 5674 du British Museum (fonds Harley). On peut voir, à la fin du premier volume de l'*Odyssée* de Hayman, le *fac-simile* d'une page entière du manuscrit Harléien, texte et scholies. Les *Scholies* H sont souvent identiques aux *Scholies* M, et elles ne sont guère moins bien conservées ; mais leur grand avantage, c'est de s'étendre à tout le poëme[4]. Dindorf ne s'est pas contenté de reproduire ce que Buttmann en avait jadis imprimé : il a profité des additions

« tisse videantur, qui scholia multo quam « nostri aut locupletiora aut emendatiora « præberent, qualibus antiquiores grammatici usi sunt, ...qui multarum rerum « memoriam servarunt quæ in scholiis « Odysseæ, qualia nunc habemus, desiderantur. »

1. Voyez plus loin, jusqu'à la p. XXXIII, ce qui concerne les scholies de l'*Odyssée* anciennes ou nouvelles.

2. *Scholia Græca in Odysseam ex codicibus aucta et emendata edidit Gulielmus Dindorfius. Oxonii : e typographeo academico.* 1855, 2 vol. in-8°. L'impression est très-belle, mais il y a dans le livre beaucoup de fautes typographiques.

3. Dindorf, p. IV : « Est autem hic codex omnium qui adhuc investigati sunt « integerrimus in scholiis ad libros Odysseæ quattuor primos : quo magis dolendum est scholia vetera tantum non plane « deficere in reliquis rhapsodiis. »

4. Voici la description de Dindorf, *Préface*, p. V : « Scholia sunt antiqua et opti-

nombreuses qu'avait fournies à Cramer une collation plus exacte du manuscrit Harléien, et il a vérifié le tout sur le manuscrit même.

Q. B. E. *Scholia Ambrosiana*. Les lettres par lesquelles on désigne ces scholies sont celles qui marquent, dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, les places respectives des trois manuscrits d'où Angelo Mai les a tirées : Q, 88, partie supérieure; B, 99, *id.;* E, 89, *id.* Les *Scholies* Q sont beaucoup plus importantes que les *Scholies* B et que les *Scholies* E. Elles sont du même genre que celles du manuscrit de Saint-Marc et du manuscrit de Harley : elles les confirment, ou les rectifient, ou suppléent à leur silence. Les *Scholies* B sont fort courtes, empruntées assez souvent à Eustathe, et elles manquent pour les derniers chants de l'*Odyssée*[1]. Les *Scholies* E ne vont pas au delà du neuvième chant. Elles sont plus développées que les *Scholies* B, mais ce n'est trop souvent qu'un luxe inutile. Il y a du bon pourtant, et, comme les *Scholies* B, elles ont ajouté quelque chose au trésor commun[2].

Les scholies de Milan ont été publiées par Angelo Mai en 1819, dans le même volume que la prétendue *Iliade peinte*. Buttmann, en 1821, les a reproduites dans sa Collection. Angelo Mai a corrigé quelquefois le texte sans raison suffisante. Buttmann regrettait, par exemple, qu'il n'eût pas toujours respecté les leçons du manuscrit principal, surtout dans les citations d'Homère. Mais aujourd'hui, comme le remarque Dindorf, cet inconvénient n'a aucune gravité, les *Scholies* Q étant presque partout identiques à d'autres dont on a le texte parfai-

« mæ notæ, qualia ad rhapsodias quattuor « primas codicis Veneti M esse supra dice- « bam, quocum plurima communia habet « liber Harleianus. »

1. Dindorf, p. XII-XIII : « Scholia habet « plerumque breviora usque ad rhapsodiæ « φ initium, quorum pars aliqua cum « scholiis codicum quos supra descripsi- « mus consentit, alia plurima originis sunt « multo recentioris, velut quæ passim ex « Eustathio inseruit interpolator; ....quod, « nisi per se satis manifestum esset, scho- « lion ad λ, 315 adscriptum extra dubita- « tionem poneret, his verbis finitum, καθὰ « καὶ ἐν τοῖς τοῦ Περιηγητοῦ δεδήλω- « ται, quibus Eustathius uti solet ubi com- « mentarios suos in Dionysium Periegetam « memorat. »

2. Dindorf, p. XIII : « Insunt rhapsodiæ « Odysseæ novem primæ cum scholiis satis « copiosis, partim bonis et antiquis, par- « tim levibus et inutilibus »

tement exact, et puisé à des sources meilleures que celle où puisait Mai[1]. En effet, le manuscrit de l'*Odyssée* dont les marges ont fourni les *Scholies* Q n'est que du quatorzième siècle, tandis que M et H sont du treizième. Je ne parle pas de l'autorité de B et de E, qui sont de cent ans au moins postérieurs au principal Ambrosien lui-même. Dindorf n'a donc pas eu besoin de faire collationner les *Scholies* Q.

T. *Scholia Hamburgensia*. Dindorf ne nous dit pas pourquoi il désigne par la lettre T le choix des scholies qu'il a fait lui-même dans l'énorme commentaire qui remplit les marges et les entrelignes du manuscrit de Hambourg. Ce manuscrit ne contient que les quatorze premiers chants de l'*Odyssée*. Une grande partie du commentaire est empruntée à Eustathe. Les notes d'origine antique sont généralement conformes aux *Scholies* Q; mais il y en a beaucoup qui sont uniquement dans T, et qui ont une haute valeur[2].

P. *Scholia Palatina*. Les *Scholies* P proviennent des marges d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Heidelberg, ancienne bibliothèque Palatine. Il n'y a guère de bon que les scholies des chants IV-VII. Encore ne sont-elles, pour la plupart, que la répétition de ce qu'on lit dans H et dans Q. Buttmann avait donné les scholies palatines.

R. *Scholia Florentina* ou *Laurentiana*. C'est un extrait des scholies d'un manuscrit de Florence, qui n'en a d'antiques que sur les quatre premiers chants. Dindorf dit qu'il doit à Cobet les *Scholies* R; mais il ne dit point pour quelle raison il les nomme R, et non pas F ou L. On comprend qu'il n'ait pas pu appeler H les scholies de Hambourg, puisqu'il avait déjà la let-

1. Dindorf, p. IX : « Quod etsi Maium « aut non fecisse mallemus aut monito lec- « tore fecisse, tamen hodie excussis aliis « scholiorum codicibus, iisque partim me- « lioribus, minoris momenti est quam « Buttmanno esse videbatur, veriti, opi- « nor, ne Maius diversas quibus scholiastæ « usi sint lectiones vulgata substituta edi- « tionum scriptura passim obscuraverit, « quod vix usquam factum esse videtur. »

2. Dindorf, p. XII : « Nam codex Ham- « burgensis non solum multum confert ad « aliorum librorum vel vitia corrigenda vel « lacunas explendas, sed etiam scholia multa « solus servavit ex bonis et antiquis fontibus « derivata, quod scriptorum qui citantur « nomina confirmant; inter quæ unum est « ceteris reconditius, Ariæthi in scholio ad « χ 495, historiarum scriptoris ex perpaucis « tantum fragmentis adhuc cogniti. »

tre H dans sa nomenclature; mais il n'y avait ici aucun inconvénient pareil. Les scholies R n'ont qu'une médiocre importance.

D. *Scholia Dindorfiana*. C'est là, je crois, le sens de la lettre choisie par l'éditeur. Leur nom aurait dû être *Scholies* P, car elles proviennent d'un des manuscrits de notre Bibliothèque nationale. Mais la lettre P est depuis longtemps consacrée à la désignation des scholies de Heidelberg, et il y a d'autres scholies de Paris dans la collection. Dindorf est le premier qui ait fait connaître celles qu'il appelle D : il avait donc bien le droit de les qualifier de manière à consacrer le souvenir d'un travail méritoire.

Le manuscrit qui lui a fourni ces scholies porte le n° 2403. Il a porté d'abord le n° 287, puis le n° 2794. Il provient, comme beaucoup de nos autres manuscrits grecs, de la bibliothèque de Jean Hurault de Boistallier, l'ambassadeur de Louis XIV à Venise. C'est un volume de forme carrée, écrit sur papier de coton, d'une main élégante et d'une encre très-noire. Il est du quatorzième siècle. Il contient, outre plusieurs ouvrages divers, l'*Odyssée* entière en cent trente-trois feuillets : 176-308. Les scholies sont abondantes aux marges des trois premiers chants du poëme; plus rares, et ajoutées après coup, aux marges des chants IV-X; presque nulles ensuite, et jusqu'au bout. Il n'y a pas beaucoup de notes, dans les *Scholies* D, qui fussent entièrement nouvelles pour Dindorf; mais il les y a trouvées, en général, plus complètes et plus correctes qu'on ne les possédait auparavant. Ainsi il a pu rétablir, grâce aux *Scholies* D, le nom de Porphyre dans une foule de passages d'où ce nom avait disparu. Ainsi encore, des pages mutilées, altérées, presque inintelligibles, ont repris, grâce au même secours, leur intégrité, leur figure, leur sens[1]. J'ai moi-même étudié notre ma-

1. Dindorf, p. XIII-XIV : « Est optimæ « notæ liber, qui non solum Porphyrii « nomen scholiis multis, ubi ejus memoria « in aliis codicibus excidit, adscriptum ser- « vavit, sed etiam multum confert ad alio- « rum codicum scholia vel emendanda vel « redintegranda, ut in primo statim ejus « scholio (p. 12, 31; 14, 26, ed. nostræ), « videre licet, quod vitiis et lacunis multis « deformatum ex codice Harleiano ediderat « Cramerus ego emendatius exhibui ex D, « qui id in initio scriptum habet fol. 176 « ante textum Odysseæ, qui incipit fol. « 177. »

nuscrit n° 2403. Tout ce qu'en dit l'éditeur des *Scholies* D est d'une parfaite exactitude. De même pour ce qu'il va dire de notre n° 2894, que j'ai aussi moi-même étudié.

S. Ce sont encore des scholies de Paris. Dindorf aurait pu les nommer C, c'est-à-dire *Scholia Crameriana*, puisque c'est Cramer qui les a le premier fait connaître. Il est vrai que le travail de Cramer est très-incomplet et très-fautif, et que Dindorf a eu presque tout à refaire.

Le manuscrit n° 2894 de la Bibliothèque nationale, qui a fourni les *Scholies* S, est de la même époque, de la même matière et du même format que le manuscrit n° 2403, mais mal conservé et d'une encre très-pâle. Les marges sont usées en beaucoup d'endroits, ce qui rend la lecture des scholies souvent difficile, quelquefois impossible. Il ne faut donc pas s'étonner si Cramer n'a donné qu'une imparfaite ébauche de transcription[1]. Dindorf est parvenu, à force de patience, et aidé de son expérience en fait de scholies homériques, à transcrire intégralement et correctement les *Scholies* S, même aux endroits en apparence les plus désespérés. Ces scholies sont bonnes et antiques, mais peu développées, et elles ne vont guère loin au delà du deuxième chant[2]. L'*Odyssée*, dans le manuscrit n° 2894, vient à la suite de l'*Iliade*, du feuillet 209 au feuillet 333, et les deux poëmes ont leurs pages divisées en deux colonnes de chacune vingt-deux vers.

N. *Scholia Marciana altera*. Ce n'est qu'un choix très-restreint fait par Cobet dans les scholies plus que médiocres d'un manuscrit de Venise, qui contient l'*Odyssée* et deux des poëmes d'Hésiode[3].

1. Dindorf, p. XIV : « Unde factum ut « Cramerus.... ea fere tantum afferret, quæ « lectu faciliora essent, reliqua non attin- « geret, plura etiam non recte legeret. « Quos errores ego infra corrigam vera « codicis scriptura apponenda. »

2. Dindorf, p. XIV : « Scholia et glossemata in Odysseam, quæ desinunt post « rhapsodiæ tertiæ versum 48 (fol. 219, b), « bona sunt et antiqua, etsi minus quam « in codice Harleiano cognatisque libris « copiosa. »

3. Dindorf, p. XIV : « N. Venetus Mar- « cianus class. IX codex IV, ex quo non- « nulla excerpsit Cobetus.... Scholia.... « brevia sunt et plerumque futilia et vix « quidquam continent cujus, post excussos « libros alios, ullus esse usus possit. »

Vind. Dindorf cite quelquefois, sous cette désignation, les scholies qu'Alter a tirées de trois manuscrits de Vienne en Autriche. C'est dire *Scholia Vindobonensia*. Elles ne valaient pas la peine d'être reproduites intégralement : aussi Dindorf abuse-t-il peu de la permission d'y faire des emprunts[1].

V. *Scholia vulgata*. Les *Scholies* V, comme l'indique l'appellation adoptée par Dindorf, sont celles que l'on connaît depuis des siècles. Elles étaient souvent désignées sous le titre de *petites Scholies*, par opposition à l'énorme masse du commentaire d'Eustathe. Elles ont longtemps porté, mais un peu indûment, celui de *Scholies de Didyme*. On les cite quelquefois par une expression qui rappelle et corrige cette attribution insoutenable : *pseudo-Didyme*.

C'est à cause de la nature particulière des *Scholies* V que Dindorf ne parle d'elles qu'après avoir énuméré et apprécié toutes les autres, et non point parce qu'il les aurait jugées inférieures aux dernières dont il vient d'être question. Le *pseudo-Didyme* de l'*Odyssée* n'a pas moins de valeur que le *pseudo-Didyme* de l'*Iliade*. C'est dire que Dindorf ne méprise nullement les *Scholies* V. Mais ce commentaire n'a point été recueilli sur les marges d'un exemplaire de l'*Odyssée ;* mais il existe *per se*, dans des manuscrits spéciaux ; mais il a été imprimé, et maintes fois réimprimé, comme livre, avant de figurer au bas des pages d'un éditeur d'Homère ; enfin les autres scholies ne sont publiées que d'hier, tandis que celles-là étaient déjà aux mains des hellénistes de la Renaissance.

L'édition princeps du pseudo-Didyme est de l'an 1528. Elle a été imprimée à Venise, en un volume petit in-8 de 127 feuillets, dans la maison d'Alde Manuce, par François d'Asola, le gendre du célèbre typographe et son continuateur. Le livre aurait dû être anonyme, comme l'était le commentaire antique de l'*Iliade* publié à Rome en 1517 par Janus Lascaris, et que

1. Dindorf, p. xv : « Denique excerptis « quibusdam brevium scholiorum e libris « Vindobonensibus tribus (5, 56 et 133) « usi sumus, ab Altero propositis in editione Odysseæ Vindobonensi a. 1794, « quæ exigui momenti sunt. »

François d'Asola lui-même, en le réimprimant quatre ans plus tard (1521), avait laissé sans nom d'auteur. Mais l'éditeur vénitien, durant l'intervalle de 1521 à 1528, se persuada que les deux recueils de notes homériques, celui de Lascaris et le sien, étaient les deux parties d'un même tout, et que ce tout n'était autre chose que le commentaire de Didyme sur Homère. En effet, il n'hésite point à dire, dans la première phrase de sa courte préface, en parlant du recueil anonyme : « Lorsque je publiais le commentaire de Didyme sur l'*Iliade*[1]. » Il n'a donc pas manqué de donner, et en grec et en latin, aux scholies de l'*Odyssée*, un titre conforme à sa conviction : Διδύμου τοῦ παλαιοτάτου εἰς τὴν Ὀδύσσειαν ἐξήγησις, *Didymi antiquissimi auctoris interpretatio in Odysseam.*

Le manuscrit sur lequel Asola imprimait n'existe plus. Ce n'était, comme toujours chez les Aldes, qu'une copie récente, et sur papier vulgaire, de quelque manuscrit ancien et précieux[2]. Il est très-possible que cet apographe portât le nom de Didyme ; mais alors ce serait une supercherie du copiste, pour donner au livre plus d'importance, et par conséquent une plus haute valeur vénale. C'est ainsi qu'en ont souvent usé les Byzantins[3]. On possède plusieurs manuscrits du pseudo-Didyme. Il n'y en a pas un seul qui porte le nom du prétendu auteur. Un de ces manuscrits est aussi entier et aussi complet que celui dont s'est servi Asola, mais beaucoup plus ancien, car il est du onzième siècle, ou tout au plus du commencement du douzième : c'est peut-être même l'original du manuscrit d'Asola. Or il n'est pas moins anonyme que les autres. Rien ne justifie donc le titre de l'Aldine[4].

Le pseudo-Didyme est l'abrégé d'un commentaire plus étendu,

1. « Franciscus Asculanus Lectori S. D. « Cum Didymi interpretationem in Iliada « ederem.... »

2. Dindorf, p. XVIII, en note : « Aldum « non veteres membranas, sed recentes « codices chartaceos, qui vili pretio haberi « possent, typothetis suis tradidisse ostendi « in Præfat. ad schol. Aristoph., vol. I, « p. VIII. »

3. Voyez plus bas, p. XXXIV, ce qui concerne le prétendu commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée*.

4. Dindorf, p. XV : « Didymi nomen, « in nullo, ut videtur, codice inventum, « neque scholiis in Iliadem in editionibus « Romana et Aldina præscriptum, primum « apparet in scholiorum in Odysseam edi- « tione Aldina. »

composé presque en entier de notes antiques, ou plutôt formé à la manière de celui du scholiaste A, c'est-à-dire donnant des citations textuelles d'homéristes alexandrins. Didyme avait naturellement fourni la plus forte part à la compilation primitive. Voilà ce qui est incontestable, et ce que démontre à chaque instant la confrontation des petites scholies avec des grandes. Il y a beaucoup de Didyme dans le pseudo-Didyme; mais il y a trop d'autres choses aussi pour qu'on puisse maintenir le titre inventé par Asola, même restreint au sens d'un *epitome*. D'ailleurs, parmi les ouvrages de Didyme, ce n'est pas le commentaire uniquement qu'avait mis à contribution le compilateur. Le livre sur la diorthose d'Aristarque n'avait guère été moins fréquemment dépecé. Il est probable aussi que les curieuses légendes conservées dans le pseudo-Didyme proviennent d'un ouvrage spécial attribué à Didyme et intitulé *Histoires*. C'était une collection de récits de toute nature, empruntés aux vieux logographes, aux mythologues, aux poëtes et aux autres narrateurs[1].

Les gloses du pseudo-Didyme ne sont pas toutes de source très-pure. Il y en a souvent de puériles; mais il y en a d'excellentes aussi, et qui ont leur utilité, soit pour mieux entendre le texte d'Homère, soit pour en apprécier les diverses leçons. Les résumés où le pseudo-Didyme concentre les discussions des Alexandrins n'ont pas toujours une extrême importance, au prix des amples extraits qui remplissent les grandes scholies; mais ils servent à vérifier ces extraits, à les corriger, à les compléter. Dans maints passages, surtout vers la fin du poëme, les grandes scholies sont muettes, et le pseudo-Didyme parle encore : c'est dire que, grâce à lui, on n'est jamais privé, avec l'*Odyssée* même, des ressources de l'exégèse antique. Les légendes, par exemple, sont le triomphe du pseudo-Didyme. Quelques-uns des récits qu'il mentionne d'après Acusilaüs, Apollodore, Pindare, Platon, etc., se trouvent chez d'autres

1. Dindorf, p. xvii : « ....neque improbabile est hæc uno omnia opere ἱστοριῶν nomine inscripto comprehensa fuisse, sive id Didymi, sive alius fuit. »

scholiastes, ou chez Eustathe même; mais le plus grand nombre n'existent nulle part que chez lui. On voit que les *petites scholies*, pour avoir perdu le titre de *Commentaire de Didyme*, font figure encore, et très-bonne figure, même à côté des trésors retrouvés dans notre siècle.

Dindorf ne s'est pas contenté, comme ses prédécesseurs, en reproduisant le pseudo-Didyme, de donner purement et simplement le texte de l'Aldine ou celui de quelqu'une des copies de l'Aldine. Barnes lui-même n'avait pas fait autre chose, sauf d'insignifiantes additions, bien qu'il eût en main deux manuscrits plus ou moins complets de l'ouvrage. Le nouvel éditeur a tout revu et corrigé sur l'ancien et excellent manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, manuscrit jusque-là ignoré, et qu'il a le premier fait connaître. C'est celui dont nous avons dit plus haut qu'il avait été peut-être l'original de l'apographe employé par Asola[1]. Hayman a fait faire le *fac-simile* d'une page du manuscrit d'Oxford. On peut voir, par ce spécimen, combien était heureuse la trouvaille de Dindorf. C'est une perle qu'il a déterrée. Il n'y a pas beaucoup de manuscrits grecs qui égalent le manuscrit d'Oxford pour la netteté, la correction et l'élégance.

Voici un petit tableau alphabétique où se résume tout ce qu'on vient de lire à propos des scholies diverses de l'*Odyssée*:

B. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 1) : passables.

D. Scholies de Dindorf; Parisiennes (n° 1) : bonnes.

E. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 2) : médiocres.

1. Dindorf ne va pas jusque-là; mais la ressemblance qu'il signale (p. xviii) entre le texte d'Asola et celui d'Oxford autorise cette conclusion : « Huic codici plane « gemellus fuit is ex quo Asulanus hanc « scholiorum collectionem primum edidit : « qui quotiescumque ab libro Bodleiano « discrepat, omnis scripturæ diversitas est « ejusmodi ut non aliorum veterum libro« rum auctoritati tribuenda sit, sed aut « scribæ, cujus apographum Aldus typo« thetis mandavit negligentiam, aut inter« polatoris, sive is Asulanus, sive alius fuit, « temeritatem produt. »

H. Scholies harléiennes : excellentes.

M. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 1) : excellentes.

N. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 2) : très-médiocres.

P. Scholies palatines, ou scholies de Heidelberg : passables.

Q. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 3) : bonnes.

R. Scholies florentines ou laurentiennes : médiocres.

S. Scholies parisiennes (n° 2) : bonnes.

T. Scholies de Hambourg : quelques-unes excellentes.

Vind. Scholies de Vienne : très-médiocres.

V. Scholies vulgaires, petites scholies, pseudo-Didyme : commentaire précieux.

Lorsqu'une scholie est identique à elle-même, ou à peu près, dans plusieurs manuscrits différents, Dindorf ne la donne qu'une fois, sauf à signaler en note les diversités de texte, qui ne sont presque jamais que des fautes de copiste. Mais la scholie est alors accompagnée de l'indication de toutes ses sources différentes. Cette énumération des sources est toujours dans l'ordre alphabétique, quel que soit le mérite respectif de chaque leçon. Nous faisons comme Dindorf chaque fois qu'il y a lieu, mais nous mettons l'indication en tête de la scholie citée dans notre commentaire, et non point à la suite de cette scholie. Dans le cas où la scholie nous a révélé son auteur probable, nous écrivons un nom propre ; mais alors ce nom est immédiatement suivi, entre parenthèses, de l'indication qui aurait précédé seule une scholie anonyme.

Le commentaire d'Eustathe sur l'*Odyssée* n'est pas aussi étendu que son commentaire sur l'*Iliade*, mais c'est uniquement parce que la bibliothèque du commentateur était moins riche en scholies sur l'*Odyssée*. Eustathe n'a point changé de méthode en changeant de poëme : il dit à chaque instant des choses inutiles, ou du moins qui sont à côté du sujet. Les rhéteurs

sont ses critiques favoris, ceux dont il aime à transcrire les bavardages. Quand ses scholies lui fournissent quelque passage emprunté aux grammairiens de l'École d'Alexandrie, il ne manque presque jamais d'omettre le nom de l'auteur, ou de le remplacer par quelqu'une de ces vagues mentions : *les scholiastes*, *le scholiaste*, *les anciens*. Ajoutez qu'il n'y a que bien peu de ces documents antiques qu'on ne trouve pas dans nos scholies; et l'utilité qu'on peut retirer d'Eustathe consiste principalement, sinon uniquement, à vérifier la transmission du texte ou de la doctrine.

J'ai déjà dit, à propos du commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade*, l'équivalent de ce qui précède [1]. Cette fois-ci je copie Dindorf, et c'est à lui que je renvoie ceux qui ont taxé de rigueur outrée mon premier jugement [2]. Si Dindorf a raison ici, je n'ai pas eu tort là, car les deux cas sont absolument semblables.

Il y a, dans la bibliothèque de la ville de Berne, un catalogue grec du quinzième siècle, où l'on trouve, sous le n° 52, la mention suivante : Ἀριστάρχου καὶ ἄλλων τινῶν ἑρμηνεία εἰς Ὀδύσσειαν. Ce catalogue a été imprimé en 1839. Quelques-uns ont pu croire, d'après cet apparent témoignage, que le commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée* subsistait encore il y a trois ou quatre cents ans, et qu'on pouvait espérer le retrouver un jour. Mais le Byzantin qui a rédigé le catalogue grec de Berne forge quelquefois des titres de pure fantaisie, ou, si l'on veut, interprète à sa façon les titres que portaient les manuscrits. Le prétendu commentaire d'Aristarque et autres n'était qu'un recueil de scholies, ou même que l'appellation arbitraire des scholies que ce Byzantin lisait aux marges d'un exemplaire de

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. II, p. L-LII.

2. Dindorf, p. III : Contra quæ Eustathius ex scholiis excerpsit, prioribus « interpretibus modo non memoratis, modo « communi τῶν σχολιαστῶν, vel τοῦ σχολιαστοῦ, vel τῶν παλαιῶν nomine appellatis, ea tantum non omnia, etsi interdum minus recte scripta, in codicibus « qui hodie supersunt inveniuntur : reliqua « vel ipsius Eustathii sunt, in rhetorica « potissimum interpretatione occupati, ve « adventiciæ doctrinæ copiis constant, a « proposito sæpe alienis, quibus Eustathius

l'*Odyssée*. Aristarque est assez souvent nommé dans les scholies antiques : on ne peut donc s'étonner qu'à demi de l'invention du Byzantin à propos du nº 52. Ce nom illustre faisait valoir le manuscrit[1]. On a vu plus haut que François d'Asola a mis arbitrairement sous le nom de Didyme les petites scholies de l'*Odyssée*.

Les éditions vulgaires, au temps des Alexandrins, étaient, comme je l'ai dit plus haut, de deux sortes : les négligées et les soignées. Ces deux qualifications sont l'équivalent moral des termes qui servent, en grec, à les distinguer les unes des autres : αἱ κοιναί et αἱ εἰκαιότεραι. Ce qu'on sait des *communes* ne laisse aucun doute sur leur incorrection; la qualification même des autres prouve que c'étaient des exemplaires de choix, œuvre de scribes intelligents et consciencieux. Mais il ne faut pas croire que les soignées fussent toujours les plus conformes au texte d'Aristarque. C'est même le contraire, en ce qui concerne l'*Odyssée*. Il est vrai que nous n'avons, dans les scholies, qu'un assez petit nombre de citations et des κοιναί de ce poëme, et de ses εἰκαιότεραι.

Les κοιναί sont mentionnées six fois dans les scholies de l'*Odyssée* (IV, 495, 668; V, 34, 217; XVII, 160, 270). Une de ces mentions, l'avant-dernière, se rapporte à des vers interpolés; mais les cinq autres signalent des leçons, et les leçons qu'elles signalent sont toutes des leçons d'Aristarque.

Les εἰκαιότεραι sont mentionnées cinq fois dans les scholies de l'*Odyssée* (I, 117; II, 182; V, 232; XIV, 428; XIX, 83). Toutes ces mentions se rapportent à des leçons, et à des leçons qui diffèrent de celles d'Aristarque. La note n'indique pas toujours l'opposition des deux textes; mais, là où le texte

« commentarios suos in Homerum exornavit « et ad tantam qua laborant molem auxit. »

1. Dindorf, p. IV, en note : « Sed manifestum est nihil esse tribuendum illi « inscriptioni, quam ut aliorum codicum « inscriptiones finxit scriptor catalogi, qui « haud dubie natione Græcus fuit, non alio « argumento usus quam quod Aristarchi « nomen præ ceteris clarum esse nosset et « sæpe ab scholiastis memoratum videret. »

des εἰκαιότεραι est seul cité, on sait exactement quel était le texte d'Aristarque.

Dans les scholies de l'*Iliade*, l'expression αἱ εἰκαιότεραι est quelquefois remplacée par αἱ χαριέστεραι, qui en est tout à fait synonyme; mais αἱ χαριέσταραι ne se trouve point, ou plutôt ne se trouve plus, dans les scholies de l'*Odyssée*.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

Les manuscrits de l'*Odyssée*. — Traces des signes d'Aristarque. — Ponctuation byzantine. — L'édition de Bekker. — Jugement du linguiste Francis Meunier. — L'*Odyssée* d'Ameis. — Plan du travail. — Perfectionnements successifs. — Excellence du commentaire. — L'*Odyssée* de Hayman. — Le texte. — Corrections. — Les renvois marginaux. — Les variantes. — Le commentaire. — Préface du premier volume. — Observations. — Les six Appendices du premier volume. — Le deuxième volume de Hayman. — L'*Odyssée* de Jacob la Roche. — Plan de cette édition critique. — La Roche et Aristarque. — Orthographe alexandrine. — Athétèses. — Commentaire de la Roche. — Les manuscrits. — La Roche et ses critiques. — L'*Odyssée* d'Auguste Nauck. — Plan de l'éditeur. — Observations sur ce plan. — Disparition de Wolf. — Le commentaire de Nauck.

Les manuscrits de l'*Odyssée* que nous possédons dérivent tous, sans exception aucune, des éditions *vulgaires* d'Alexandrie, les uns des *négligées*, les autres des *soignées*. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse considérer comme représentant le texte de quelqu'une des éditions savantes. Ce que ces manuscrits ont de commun avec la recension d'Aristarque, c'est ce que cette recension avait peu à peu communiqué aux éditions vulgaires. C'est ainsi que les leçons aristarchiennes des κοιναί se trouvent dans un grand nombre de manuscrits byzantins. Les manuscrits contiennent, ou peu s'en faut, tous les vers qu'on lisait dans le texte d'Aristarque, et les vers qu'on y trouve en plus sont rarement de ceux qu'Aristarque avait retranchés ou obélisés. Mais le fond principal, c'est la vulgate antérieure aux travaux des Alexandrins. Aussi peut-on dire, jusqu'à un certain point, que, si les manuscrits sont conformes au texte de quelque recension antique, c'est à celui de la recension d'Aristophane de Byzance ; car ce critique avait été plus fidèle qu'Aristarque, sauf certains cas particuliers, à la vulgate antique. Si

les Byzantins, au lieu de copier des éditions vulgaires du troisième ou du quatrième siècle après Jésus-Christ, avaient eu entre les mains des éditions vulgaires du temps des Ptolémées, à peine y trouverait-on la moindre trace de la critique d'Aristarque. C'est ce qu'on est en droit d'affirmer d'après le caractère des papyrus de l'*Iliade*[1]. Ces papyrus nous apprennent même que nos manuscrits n'ont rien perdu, sous le rapport de la correction, à dériver de textes moins antiques. En effet, il n'y a guère de manuscrit de l'*Odyssée*, même parmi les mauvais, qui soit aussi scandaleusement incorrect que tel des papyrus de l'*Iliade;* et les bons, malgré tous leurs défauts, celui d'Oxford par exemple, sont infiniment supérieurs au meilleur de tous ces papyrus.

Les signes critiques d'Aristarque manquent presque absolument dans la plupart des manuscrits de l'*Odyssée*, et ceux même des manuscrits qui ont conservé le plus de signes en ont très-peu encore. Non-seulement les signes critiques ne sont pas nombreux, mais ils se réduisent à deux espèces à peine. Il n'y a guère que l'obel qui soit assez fréquent. La diple elle-même est absente, à plus forte raison la diple pointée ; et l'astérisque, que l'on rencontre quelquefois, n'a plus la valeur que lui avait assignée Aristarque : tantôt il est à une place où il faudrait l'obel, tantôt il est un simple renvoi à une scholie marginale, qui porte elle-même l'astérisque. La seule diple que Jacob la Roche ait aperçue dans tous les manuscrits qu'il a si soigneusement collationnés n'était qu'un obel mal fait, ou, si l'on veut, cette diple tenait indûment la place d'un obel. On s'étonnera peu de l'absence de la diple dans les manuscrits, quand on saura qu'elle n'est mentionnée formellement que quatre fois dans les scholies de l'*Odyssée*. Quant aux obels, ils sont généralement à la place qu'ils doivent occuper. On ne s'étonnera pas non plus de cette exactitude ; car, presque partout où est restée, sur le vers marqué de l'obel, une scholie antique, cette scholie dit formellement que le vers était obélisé.

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. III, p. xxv-xxx.

Le signe grammatical nommé hyphen (ἡ ὑφέν) est très-fréquent dans les manuscrits : les Byzantins en ont même fait abus. On ne se servait de l'hyphen, au temps d'Hérodien et de Nicanor, que pour marquer à l'œil l'unité des composés d'usage, c'est-à-dire de ceux où les composants avaient conservé leur forme intégrale : Ἀρηΐφιλος, δυοκαίδεκα, etc. L'hyphen n'avait d'ailleurs une utilité réelle que dans les textes non accentués. L'écriture étant continue, on savait, grâce à l'arc de cercle placé sous les deux ou trois mots juxtaposés, que chacun de ces groupes de lettres ne comptait que pour un seul mot et devait être prononcé avec un accent unique. Or les manuscrits donnent souvent avec l'hyphen de vrais composés, des mots dont l'unité ne peut être l'objet du moindre doute : ὀλιγηπελίης, ὀνομακλήδην, ποντοπορεύων, etc. De plus, l'hyphen des Byzantins unifie quelquefois des expressions qui avaient conservé chez les Alexandrins leurs parties distinctes, et dont les Alexandrins signalaient même la vraie nature par le signe opposé à l'hyphen (l'hypodiastole, la virgule séparative) : τὸ πρῶτον, τὸ πάρος, τὸ πρίν, etc. C'est des Byzantins que provient l'écriture vulgaire, τοπρῶτόν, τοπάρος, τοπρίν, et l'hyphen qui consacrait dans leurs textes l'unité de ces prétendus mots, est un témoignage faux et absolument dénué de valeur.

Je ne parle pas de la ponctuation des phrases. Tout le monde sait que les manuscrits grecs sont très-mal ponctués. Les scribes byzantins mettaient les points à peu près au hasard, ou plutôt selon leur caprice. Les autres signes de ponctuation ne sont pas mieux distribués dans les manuscrits. Les traditions de Nicanor se sont perdues de très-bonne heure, si tant est qu'elles aient jamais sérieusement prévalu contre l'universelle négligence. L'*Iliade* du Palimpseste syriaque, antérieure de sept ou huit siècles aux manuscrits de l'*Odyssée*, est plus mal ponctuée qu'eux ; à peine même peut-on dire qu'elle soit ponctuée. Les signes de ponctuation y sont aussi rares que défectueusement placés[1].

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. III, p. LIV-LXVI.

Je remarque en passant que tout n'est pas mauvais, en fait de ponctuation, dans la pratique byzantine. Ce sont les Byzantins qui se sont les premiers servis du point-et-virgule et de la parenthèse. C'est certainement chose utile de noter nettement l'interrogation et l'intercalation, bien que l'attention suffise, dans la plupart des cas, pour saisir et suivre le mouvement de la phrase. L'excès de clarté ne nuit point, et nous n'avons pas tort de profiter de ce qu'il y a de bon chez les pauvres héritiers du génie antique.

Je n'ai rien à changer, absolument rien, au jugement que j'ai porté, dans l'*Introduction à l'Iliade*[1], sur l'édition d'Homère publiée en 1858, à Bonn, par Emmanuel Bekker; mais j'ai la bonne fortune de pouvoir confirmer ce jugement par des preuves démonstratives. Je les emprunte à un mémoire spécial de M. Francis Meunier, l'éminent et regretté linguiste. M. Meunier a écrit une histoire complète du digamma dans la langue grecque. Son mémoire sur l'Homère de Bonn est un chapitre de cette histoire, encore inédite, et le seul que l'auteur ait publié. On le lit dans le cinquième *Annuaire* de l'Association des hellénistes de France[2]; mais je le connaissais, dès avant cette publication, par la lecture qu'en avait faite l'auteur, en 1870, dans une des séances de la Société de linguistique.

Bekker change ἑός, tantôt en Ϝεός, tantôt en ἐϜός. Ces deux formes sont également barbares. Le primitif de ἑός est σεϜός, qui est au latin *sovos*, d'où *suvus*, puis *suus*, comme νέϜος est à *novos* et *novus*. Si l'on ôte le sigma initial, il reste nécessairement ἑϜός avec l'esprit rude, et non ἐϜός avec l'esprit doux ; quant à Ϝεός, il est impossible. « Remplacer, dit M. Meunier, περὶ σῆμα ἑοῦ ἑτάροιο (*Iliade*, XXIV, 416) par περὶ σῆμα Ϝεοῦ ἑτάροιο, c'est remplacer *circa monumentum sui amici* par *circa monumentum vui umici*. Il fallait περὶ σῆμα σεϜοῦ ἑτάροιο. Remplacer ἑή τέ μιν ὤλεσεν ἀλκή (*Iliade*, XVI, 753) par ἐϜῄ τέ μιν ὤλεσεν ἀλκή, c'est remplacer *suaque eum perdidit virtus*, par *uaque eum perdidit virtus*.

1. Chap. VI, p. CXXX-CXXXIII. — 2. Année 1871, p. 87-91.

Il fallait ἐϜή τέ μιν ὤλεσεν ἀλκή. » Si Bekker était dans son droit, on n'aurait plus qu'à changer ὅς tantôt en Ϝῦς (par un digamma), tantôt en ὃς (par un esprit doux). L'absurdité saute aux yeux, et M. Meunier n'insiste pas. Ϝεοῖ et Ϝεέ, pour ἑοῖ et ἑέ, ne sont pas moins barbares que Ϝεός pour ἑός. Il faudrait σεϜοῖ et σεϜέ.

Bekker change εἰνατέρων (*Iliade*, VI, 378, et XXIV, 769) en Ϝεινατέρων. Les grammairiens disputent sur la forme primitive du mot εἰνάτηρ, mais ils sont parfaitement d'accord sur un point fondamental : c'est que ce mot n'a jamais eu le digamma. Le latin *janitrix* prouve qu'il y avait un *j* dans la syllabe initiale, et non un Ϝ, et qu'on disait ou *j*ανάτηρ ou ἐ*j*ανάτηρ. Cette dernière forme, selon M. Meunier, est la plus probable. Le *j* tombé, εα est devenu ει, comme dans πόλεις pour πόλεας. Curtius dit que ει est pour εα, qui, en grec, répond souvent au *ja* du sanscrit ; mais Bekker ne gagne rien à ce que *j*ανάτηρ soit devenu ἐνάτηρ.

Le mot εἵμαρτο, chez Bekker, est écrit Ϝείμαρτο (*Iliade*, XXI, 281 ; *Odyssée*, V, 312, et XXIV, 34). Or Ϝείμαρτο, comme dit M. Meunier, est un monstre. En effet, εἵμαρτο est pour σέσμαρτο. Les intermédiaires sont σέμμαρτο et σείμαρτο, où il n'y a pas la moindre trace de digamma.

Bekker écrit Ϝῴχεον à plusieurs reprises, et dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, et une fois Ϝῳχήθην (*Iliade*, II, 668). Il fallait, ou respecter ᾤχεον et ᾠχήθην, ou écrire Ϝοίχεον et Ϝοιχήθην. La syllabe Ϝῳ nous donne une consonne suivie de l'augment temporel, ce qui est contradictoire.

On peut rétablir le digamma partout où Ϝο est devenu ο, parce que le Ϝ a disparu tout entier ; mais là où Ϝο est devenu ω on ne doit pas rétablir le digamma, puisqu'il subsiste dans ω, du moins en partie. Ainsi ἐϜῳνοχόει, ἐϜωθεν, ἐϜώλπειν, εἰϜώργειν, etc., sont de purs barbarismes. Il y en a bien d'autres, que signale M. Meunier, mais sur lesquels on pourrait, à la rigueur, prendre parti pour Bekker. Aussi M. Meunier ne les condamne-t-il pas absolument. Du reste il n'a guère voulu donner qu'un spécimen. La liste complète des formes barbares inventées par Bekker n'en finirait pas : *delassare valent Fabium*, dit le sa-

vant linguiste. Voici la conclusion du travail de M. Meunier sur l'édition de Bekker : « Elle a pour titre, *Carmina Homerica Immanuel Bekker emendabat et annotabat*. Le mot *emendabat* pourrait céder sa place à un autre. »

Ce que j'ai dit de l'*Iliade* de Bothe, de celle de G. Dindorf, de celle de Fæsi, etc., s'applique à leur *Odyssée*. Je passe donc à l'*Odyssée* d'Ameis. Elle a paru pour la première fois en 1856. Elle a été réimprimée en 1861, en 1864 et en 1868. C'est, comme l'indique le titre même, un livre de classe[1]. Le commentaire qui accompagne le texte est purement explicatif. Mais ce qu'Ameis nous donne, ce sont les résultats d'un véritable travail critique. Son texte et son commentaire en fournissent à chaque instant des preuves manifestes, je ne dis pas à un œil quelconque, mais à celui de tout homérisant. Aussi ne m'étonné-je point que Jacob la Roche dise, dans la préface de son édition critique, qu'il est très-redevable à Ameis : *Ameisio permulta me debere libentissime profiteor*. Je ne m'étonne pas davantage que Bernhardy, le célèbre historien de la littérature grecque, n'ait pas dédaigné la dédicace de l'*Odyssée* d'Ameis[2]. Rien de mieux mérité non plus que le grand succès de ce livre.

Ameis, dans sa préface de 1856, rend compte avec détail de ce qu'il a fait, ou du moins voulu faire. Il a pris pour base le texte de Bekker, mais, comme l'indique la date, un texte antérieur à celui de Bonn, et qui n'était que le texte de Wolf par-ci par-là corrigé. Il a perfectionné ce texte à l'aide des améliorations indiquées par Guillaume Dindorf et par d'autres, mais surtout d'après ses recherches personnelles. Il est franchement

1. *Homers Odyssee, für den Schulgebrauch erklært von Dr. Karl Friedrich Ameis, Professor und Prorector am Gymnasium zu Mühlhausen in Thüringen. Vierte vielfach berichtigte Auflage*. Leipzig, 1868, 2 vol. in-8°.

2. Voici cette dédicace : « Dem Herrn « geheimen Rath Dr. Gottfried Bernhardy, « Oberbibliothekar und Professor der clas- « sischen Philologie an der Universitæt zu « Halle, Ritter des rothen Adlerordens, als « eine wahre ὅόσις ὀλίγη τε φίλη τε aus « innigster Verehrung und Dankbarkeit ge- « widmet. » On voit là que Bernhardy n'est pas uniquement un auteur célèbre. C'est un personnage dans son pays, et même un personnage considérable, comme l'indiquent ses titres de conseiller secret, de bibliothécaire en chef de l'Université de Halle, de professeur de philologie classique dans cette Université, et surtout celui de chevalier de l'Aigle-Rouge.

aristarchien. Quand il change quelque leçon, ce n'est jamais pour y substituer rien d'arbitraire, c'est pour rétablir une leçon d'Aristarque indûment exclue.

Aristarque a donné la règle fondamentale qui doit guider tout commentateur : « S'occuper uniquement de ce qu'a dit le « poëte. » C'est ce principe qu'Ameis a eu sans cesse présent à la pensée, et qu'il a partout mis en pratique [1]. Ses notes sont courtes, mais pleines de choses. Il ne tombe jamais dans la prolixité, mais il n'affecte nullement le laconisme. Les points qui avaient besoin d'être développés sont rejetés dans un *Appendice* (*Anhang*) : le commentaire proprement dit se borne à l'indispensable.

Ameis fait une longue énumération des livres dont il s'est servi, et des savants dont les communications écrites ou verbales l'ont aidé à mener à bien son œuvre. Mais son originalité et son vrai mérite, c'est d'avoir surtout puisé à la source antique. Aussi n'est-il pas toujours d'accord avec les modernes. Il les loue plus qu'il ne les imite, et il a parfaitement raison.

En Allemagne un philologue est quelqu'un, et se croit naturellement quelque chose. Ameis dit adieu à son *Odyssée* sur un ton lyrique : « Et maintenant, ô mon esquif, prends ta course « avec le poids de ta première cargaison ! Es-tu destiné à dis- « paraître sans traces dans le ballottement actuel de la publi- « cité littéraire, ou bien dois-tu quelque temps surnager ? C'est « chose entièrement au pouvoir de celui qui est suspendu sur « les eaux, et qui commande aux vagues. »

Ameis, dans ses préfaces de 1861, 1864 et 1868, parle des perfectionnements successifs qu'il a apportés à son travail, afin de le rendre de plus en plus digne de la faveur publique. Le fait le plus considérable, c'est que l'*Appendice* est peu à peu devenu un volume, et qu'il a fallu le séparer du livre dont il n'était primitivement qu'un fascicule. Chacune des trois préfaces

1. Voici comment il s'exprime à ce sujet, *Préface*, p. XII : « .....in der Erklärung den Aristarchischen Grundsatz μηδὲν ἔξω τῶν φραζομένων ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ περιεργάζεσθαι nie aus den Augen « zu verlieren. »

a son final poétique comme la première. Le début de la strophe de 1861 est pédantesque : « Puisse l'ouvrage, après le renouvel- « lement de sa χλαῖνα et de son χιτών, être en état de garder ses « anciens amis et d'en gagner de nouveaux ! » La strophe de 1864 est un peu longue ; mais elle se termine par une phrase heureuse, à l'adresse des autres homérisants : « Nos routes sont « diverses, mais nous allons au même temple. » La strophe de 1868 est irréprochable : « Ainsi je laisse partir cet ouvrage pour « sa quatrième course à travers le monde, avec mes meilleurs « souhaits, et avec la recommandation d'être content de son « sort ; car, dans la vie des livres et des hommes, il ne s'agit pas « de savoir combien large ou étroit est un cercle d'activité, mais « plutôt combien il est utile et rempli. » On ne saurait mieux dire.

Ameis a donné dans son commentaire beaucoup de choses dont Fæsi ne parle point, et qui pourtant sont tout à fait à leur place, même dans un livre destiné aux écoliers. Ces choses sont empruntées ou aux traditions alexandrines, ou aux découvertes de la philologie comparative. Pour le reste, il ne le cède à Fæsi sous aucun rapport. Dès le premier vers de l'*Odyssée*, on voit en quoi diffèrent les deux commentateurs. Fæsi n'a qu'une note sur ce vers : elle concerne πολύτροπον. Ameis, avant d'expliquer πολύτροπον, s'est arrêté un instant sur ἄνδρα, puis sur ἔννεπε. Il dit, à propos de ἄνδρα, qu'on doit l'entendre comme s'il y avait τὸν ἄνδρα [1]. Il donne, d'après Curtius, l'étymologie de ἔννεπε [2]. Il ne cite ni Aristarque ni Curtius, ayant à ménager l'espace et regardant avec raison comme faits acquis et l'observation de l'un et les rapprochements de l'autre. C'est par les notes de ce genre qu'Ameis révèle le labeur auquel il s'est livré. D'ailleurs il n'abuse jamais de sa science. Il ne fait entrer, dans l'enseignement des classes, que le certain, que l'essentiel, ou tout au moins l'utile. Il est extrêmement sobre en ce qui concerne les

1. Voici sa note : « Ἄνδρα, *den* Mann : « denn Homer kennt noch nicht den attischen Artikel. »

2. « Ἔννεπε ist durch Assimilation aus « ἔνσεπε (=*insece*) entstanden, vom Compositum ἐν-σέπω. »

étymologies. Dans les cas analogues à ἔννεπε, il n'hésite point; au contraire, partout où le doute est possible, il laisse la question aux recherches ultérieures des savants spéciaux[1]. En somme, l'*Odyssée* d'Ameis est un des meilleurs livres classiques qu'on ait mis jamais aux mains de la jeunesse studieuse.

Nous n'avons encore que les deux premiers volumes de l'édition de Hayman, et ces deux volumes ne contiennent que les douze premiers chants de l'*Odyssée*[2]. Mais nous n'avons pas besoin d'attendre l'achèvement de l'édition pour parler de l'œuvre entière. Le troisième et dernier volume annoncé ne nous apprendra rien de nouveau, puisqu'il ne fera que continuer et compléter le texte et le commentaire. Hayman nous a donné, dès son premier volume, toute sa science et toutes ses idées : il le dit expressément lui-même[3]. Quand il ne le dirait pas, on s'en apercevrait bien vite : cela saute aux yeux. Nous avons là, sous le titre de *Préface*, une introduction historique et critique de plus de cent pages. Nous avons, sous le titre d'*Appendices*, cent cinquante-deux pages de dissertations sur toute sorte de sujets : grammaire, mythologie, archéologie, etc.

L'Allemand Ameis enseigne dans un gymnase; l'Anglais Hayman est aussi un professeur de l'enseignement secondaire. Il était, lors de son premier volume, *maître-chef*, comme qui dirait principal ou proviseur, à l'*école* de Cheltenham : il est aujourd'hui principal de l'école de Rugby. On sait que les *écoles* anglaises répondent aux gymnases allemands. On sait aussi que le chef d'une école est toujours un professeur, le professeur qui fait la classe la plus élevée. Cette classe répond

1. Voici comment il parle des étymologies, dans sa préface de 1856 : « Hier hat « vorsichtige Sparsamkeit als Regel ge- « dient, so dass nicht ohne Resignation auf « den Reiz mancher lockenden Stimme ver- « zichtet wurde. Denn das Etymologisieren « ist ein Zuckergebackenes, an dem man « nach Kinderweise gern nascht, wenn « man einmal davon gekostet hat. »

2. *The Odyssey of Homer, edited with marginal references, various readings, notes and appendices, by Henry Hayman, B. D., late fellow of St-John's college, Oxford*. Londres, 1866 et 1873, grand in-8°. Dans le premier volume, Hayman s'intitule *headmaster* (principal) *of the Cheltenham school*; aujourd'hui il dit *headmaster of Rugby school*.

3. *Préface* du premier volume, p. CIII : « A first volume must needs bear the « weight of many questions which relate « to subjects spread over the whole poem, « and which, when settled once, are settled « once for all. »

à la *troisième* de nos lycées, ou à peu près : car les humanités, la littérature, la philosophie, les sciences, en Angleterre, appartiennent à l'enseignement supérieur. Hayman est un ancien agrégé du collége de Saint-Jean à Oxford ; il est auteur d'*Exercices pour la traduction en vers grecs et latins ;* il collabore au *Dictionnaire de la Bible* du docteur Smith. C'est lui qui nous apprend ces détails, dans le titre du premier volume de son ouvrage.

Le texte de Hayman est à peu près celui de Bekker, mais du Bekker de 1858, encore que l'éditeur anglais cite plusieurs autres textes comme ayant aussi servi de base à sa recension, et qu'il dise avoir fait grand usage, pour cette recension, des *Scholies* et d'Eustathe. Il admet le digamma, et il l'admet partout où l'a introduit Bekker : de là pour lui la nécessité de suivre Bekker dans ses corrections métriques, même les plus hasardées. Seulement il laisse aux mots, dans le vers, leur forme habituelle : il a réservé une place au-dessous du texte où figurent, avec la lettre archaïque, tous les termes à tort ou à raison digammisés par Bekker. Je le renvoie, de ce chef, à M. Francis Meunier[1].

Hayman aurait bien voulu, je crois, échapper à la nécessité du digammisme. Il reconnaît que rien n'est moins certain que la restitution générale du digamma dans Homère ; il ne donne cette portion de son travail que comme un pur essai[2]. D'après cela, il aurait dû s'abstenir. Mais le digamma homérique est une invention anglaise. Un éditeur anglais d'Homère est condamné, bon gré mal gré, au digamma. Hayman s'est donc exécuté.

Il n'y a que deux passages de l'*Odyssée* où Hayman ait corrigé le texte par conjecture. Ces deux corrections sont insignifiantes : III, 33, τἆλλά τ'ἔπειρον, au lieu de ἄλλα τ'ἔπειρον, et, IV, 665, ἐκ δὲ τόσων ἀέκητι, au lieu de ἐκ τόσσων δ' ἀέκητι. On se de-

1. Voyez plus haut, pages XXXIX-XLI, les observations de M. Francis Meunier sur l'Homère de Bonn et son jugement sur Bekker.

2. *Préface*, p. XCIII : « I have already « indicated the uncertainties which beset « this question, and regard this portion « of the work as tentative merely. »

mande quel profit le lecteur d'Homère peut tirer de pareils changements, que rien n'appelle et que Hayman, dans ses notes, justifie par de pauvres raisons. Qu'importe qu'il y ait τἆλλα, III, 461 ? le vers est tout autre que III, 33. Quant à la différence grammaticale que Hayman cherche à établir entre ἐκ τόσσων δ' ἀέχητι et ἐκ δὲ τόσων ἀέκητι, c'est une chimère, et rien de plus.

A côté du texte, à la marge droite du recto et à la marge gauche du verso, Hayman a une colonne de concordances avec les passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que rappellent les vers de chaque page. Ces *références*, comme on dit en anglais, abrégent beaucoup le commentaire, mais cet avantage est racheté par de graves inconvénients. Le plus grave, c'est la difficulté ou plutôt l'impossibilité d'arriver, dans une pareille accumulation de chiffres et de lettres de diverse sorte, à une correction vraiment satisfaisante. Ensuite le texte est maculé de signes de renvoi, et la note n'est presque jamais en face de son signe : il faut la chercher, dans la colonne, ou plus haut ou plus bas. Les références de Hayman sont donc d'un usage pénible. C'est dire qu'elles ne serviront pas à grand'chose. J'ajoute qu'elles enlaidissent beaucoup les pages du livre.

Entre la bande réservée aux mots digammisés et les notes du commentaire proprement dit, Hayman donne, dans une seconde bande, les principales variantes du texte. Ce ne sont que de brèves indications, sans discussion aucune. Même dans le commentaire, Hayman discute très-peu les leçons. La partie critique est ce qu'il y a de plus faible dans son travail, ou, pour mieux dire, de plus nul.

Les notes du commentaire sont presque toutes des notes grammaticales : je parle des notes développées. La plupart du temps, Hayman se contente de renvoyer à tel ou tel de ses *Appendices*. La grammaire de Hayman est souvent tout imaginaire, car il ne fait aucun usage, absolument aucun, des documents alexandrins. Il dit qu'il a eu constamment, en écrivant son commentaire, les *Scholies* sous les yeux. On doit croire ce qu'il

dit : sans cette assurance, on ne se douterait pas même qu'il ait jugé à propos d'ouvrir les deux volumes de Dindorf. Il ne se sert pas davantage des lexicographes anciens. En revanche, il cite à chaque instant Jelf et Donaldson, surtout Donaldson. Il cite même Gladstone. L'ouvrage de Gladstone sur Homère est ridicule; mais un homme puissant, en Angleterre, est toujours une autorité, même dans les choses où il n'entend rien. En définitive, il y a très-peu d'utilité réelle à tirer des notes de Hayman : *sunt verba et voces*. Ces notes sont évidemment les dictées que le maître-chef de Cheltenham ou de Rugby fait apprendre par cœur à ses élèves. On sait, en effet, que les professeurs anglais ne professent point, et que tout se passe, entre eux et les écoliers, en corrections écrites, en cahiers dictés et en récitations.

La *Préface* du premier volume de Hayman est un véritable ouvrage. C'est une introduction aux poëmes d'Homère, et spécialement à l'*Odyssée*. Cette introduction se divise en quatre parties : 1° Vues générales; 2° Anciens éditeurs et commentateurs; 3° Manuscrits et scholies de l'*Odyssée*; 4° La présente édition.

La première partie est de beaucoup la plus développée : elle occupe plus de la moitié de la *Préface*. C'est une dissertation littéraire sur l'origine et la composition des poëmes homériques. Hayman croit à l'unité de chacune des deux épopées; il croit même que l'une et l'autre sont l'œuvre d'un seul et même poëte. Il admet d'ailleurs qu'elles n'ont été que fort tard consignées par écrit. Son opinion sur l'unité de poëte est fortement motivée, et cette réfutation des chorizontes est ce qu'il y a de plus remarquable dans la dissertation. Au reste, Hayman n'apprend rien, et ne peut rien apprendre, à ceux qui ont lu Wolf et les adversaires de Wolf. J'ajoute que sa dissertation manque d'ordre, et que tout y est à peu près pêle-mêle; mais c'est là un défaut qui n'en est un que pour nous : les Anglais sont aussi peu exigeants sur le *ponere totum* que les Allemands eux-mêmes.

La deuxième partie de la *Préface* de Hayman se compose

d'une série de courtes notices sur les travaux critiques dont le texte d'Homère a été l'objet depuis le sixième siècle avant notre ère jusqu'au temps d'Eustathe. C'est un résumé tel quel de ce qu'on lit dans les *Prolégomènes* de Villoison, dans ceux de Wolf, dans le livre de Lehrs sur Aristarque. Hayman n'a sur toutes les choses dont il s'agit dans cette histoire du texte que des connaissances de seconde main : aussi va-t-il flottant quelquefois entre les opinions les plus contraires. Ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher, par exemple, une idée claire et nette de Zénodote, ni d'Aristophane de Byzance, ni d'Aristarque même. Il ne lit pas toujours ses autorités avec une attention suffisante. Ainsi, dans sa note sur les signes alexandrins, il répète l'absurde banalité relative à l'astérisque[1]. Il avait pourtant sous les yeux, quand il écrivait cette note, la dernière page des *Prolégomènes* de Villoison. Il est vrai que la définition de l'astérisque, dans l'*Anecdotum* de Venise, n'est pas de la plus parfaite clarté ; mais les exemples, c'est-à-dire les astérisques qu'on voit, chez Villoison, à la marge du texte de l'*Iliade*, éclaircissent ce qu'il y a d'obscur dans l'*Anecdotum*. Les mots ἔνθα καλῶς εἴρηνται, etc., signifient *répétition légitime*, et non point *passage remarquable*[2]. Hayman pouvait s'en assurer en donnant du pouce à quelques feuillets du volume qu'il avait sur sa table. Il a mieux aimé s'en tenir à la tradition vulgaire fondée sur l'erreur d'Eustathe.

J'ai déjà remarqué que Hayman ne fait aucun usage de l'exégèse alexandrine. C'est dire quelle sorte d'intérêt il peut porter aux Alexandrins et à leurs commentaires. Je n'exprimerai que la vérité stricte en qualifiant d'insipide la deuxième partie de sa *Préface*, car il n'y a d'un peu développé que ce qui concerne les trois premiers critiques du Musée.

Le catalogue des manuscrits, dans la troisième partie de la *Préface*, se compose de notices ou empruntées à des livres connus, ou envoyées à Hayman par des bibliothécaires de Mi-

1. Voici la phrase même de Hayman relative à ce signe, *Préface*, p. LXIII : « The asterisk denoted such verses as « were especially admirable and apposite. »

2. Voyez notre *Appendice* II à l'*Iliade*, tome II, p. 526.

lan, de Paris, de Venise, etc. Hayman dit lui-même qu'il n'a étudié aucun des manuscrits de l'*Odyssée*[1]. Il ajoute avec raison que son texte n'eût pas beaucoup gagné à être revu d'après les leçons fournies par un manuscrit quelconque. On se demande alors pourquoi il s'est donné tant de peine afin d'avoir un catalogue aussi complet que possible. Voici la réponse à cette question. L'enseignement anglais, à tous les degrés, a uniquement en vue une montre publique. Il s'agit, pour les candidats aux honneurs, non pas d'être, mais de paraître. Hayman fournit de la matière à ses écoliers pour leurs futurs examens. Aussi regrette-t-il de n'avoir pu dresser un catalogue plus complet encore. Ce n'est pas sa faute si certaines bibliothèques n'ont point fait droit à ses requêtes. Il cite ces bibliothèques peu communicatives, comme il a cité celles qui lui étaient venues en aide. La liste est assez curieuse : le Vatican, Leipzig, Strasbourg, Augsbourg, Bâle, Saint-Pétersbourg, Moscou, l'Escurial. Encore avait-il frappé à la porte de plusieurs bibliothèques (*to the principal libraries*) dans les villes de Strasbourg, Augsbourg et Bâle.

La quatrième partie de la *Préface* a pour épigraphe la phrase où Porphyre dit, d'après Aristarque, qu'on doit expliquer Homère par Homère lui-même[2]. Hayman croit avoir satisfait à cette condition par la colonne marginale des références[3]. Il se fait illusion. Ce n'est pas à si bon marché qu'un interprète remplit son devoir : le *confer* n'a de sens net qu'après exégèse. Les références sont des pièces justificatives, et rien de plus : on n'y recourt même point, si l'on n'a pas été averti d'avance de ce qu'on y doit trouver, des nuances qui modifient l'expression,

1. *Préface*, p. XCIII : « As regards the « text adopted, it rests on no collation of « MSS; nor, if I had enjoyed the leisure « to collate any one, ... would this edi- « tion probably have been perceptibly im- « proved by the labour. »

2. Porphyre ne parle que de sa pratique personnelle en fait d'exégèse homérique; mais le principe d'Aristarque est manifeste sous ses paroles. *Iliade*, VI, 201, *Scholies* B : ἀξιῶν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν, αὐτὸν ἐξηγούμενον ἑαυτὸν ὑπεδείκνυον.

3. *Préface*, p. XCII : « In the present « edition the attempt has been, by means « of a margin giving parallel and illustra- « tive passages, to make Homer as far as « possible his own scholiast. »

des circonstances qui la mettent dans son jour, en un mot des différences de la ressemblance. Hayman nous laisse trop à faire. Il reconnaît lui-même que ce qu'il exige de nous n'est pas mince besogne; car il suppose que plus d'un lecteur n'aura ni le temps ni la patience nécessaires[1]. Ajoutez l'ennui dont j'ai parlé plus haut, cette fatigue du regard montant et descendant à travers lettres et chiffres, et vous trouverez que Hayman n'aurait pas mal fait de s'épargner les énormes frais typographiques de sa concordance.

Une autre illusion de Hayman, c'est de croire que, si l'on n'use point de ses références, on pourra suppléer, à l'aide de son commentaire, au défaut de l'étude principale[2]. Ce commentaire est trop spécial et trop incomplet : il présuppose les confrontations de passages; il n'en est pas l'équivalent.

Hayman dit qu'une des raisons pour lesquelles il n'a pas collationné de manuscrits, c'est qu'aujourd'hui la division du travail est un principe, et qu'autre chose est la préparation des matériaux, autre chose leur mise en œuvre[3]. Cette raison est mauvaise. Mais Hayman n'a pas l'air de se douter que collationner des manuscrits de l'*Odyssée*, c'est perdre son temps et sa peine. Tous ces manuscrits sont trop récents pour avoir par eux-mêmes la moindre autorité. La publication des scholies a mis leur nullité critique dans tout son jour. On verra plus loin que Jacob la Roche, malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, n'est parvenu qu'à faire sur cette nullité critique la plus irrésistible évidence.

Les six *Appendices* de Hayman sont des travaux remarquables, et qui tous font honneur à son érudition; mais j'ai peur qu'ils n'aient pas toute l'utilité que s'en promet l'auteur. Beaucoup de ceux à qui il dit en note : *Allez voir tel appendice, tel*

1. *Préface*, p. XCII : « For those who « lack the leisure or the perseverance to « make use of this margin, it is hoped the « notes provide a secondary assistance. »

2. Voyez la phrase citée dans la note précédente.

3. *Préface*, p. XCII : « Is it, further, « advantageous in the present day to adopt « the economy obtained by dividing the « labours of collating and editing, the pre- « paration of the material and the diges- « ting and selecting from it. »

numéro de cet appendice, n'iront rien voir et ne sauront rien, tandis que, si la note parlait elle-même, ils auraient appris quelque chose. La science qu'il faut aller chercher n'est pas une science pour tous. Hayman a trop sacrifié au désir de ne pas se répéter : le premier devoir du professeur, comme disait énergiquement Victor Cousin, c'est la résignation au rabâchage. Hayman a préféré la concentration, et, pour parler son langage, *le plein traitement*, toutes les fois qu'il s'est agi de questions qui se reproduisent souvent dans l'interprétation d'Homère[1].

L'*Appendice* A est tout grammatical. C'est une suite de vingt-deux articles plus ou moins étendus, où sont expliqués un grand nombre de mots et de formes homériques. Dans ces articles, comme dans son commentaire, Hayman fait uniquement usage des modernes, et surtout de ses chers Anglais. Aristarque et son école n'existent pas pour lui, sinon dans la phrase où il dit qu'il a toujours eu sous les yeux, en écrivant ses notes, les *Scholies* de Dindorf. L'*Appendice* B est la continuation de l'*Appendice* A ; mais il n'a qu'un article : c'est un essai de distinction entre les synonymes ἅλς, θάλασσα, πέλαγος et πόντος. L'*Appendice* C est consacré à quelques points de mythologie, et l'*Appendice* D à quelques points de géographie. Hayman, dans l'*Appendice* E, analyse avec grand détail le caractère des principaux personnages de l'*Odyssée*, Ulysse, Pénélope, Télémaque, Pallas, Égisthe, Antinoüs, Eurymaque, Ménélas, Hélène. L'*Appendice* F, c'est-à-dire le sixième et dernier, est divisé en deux parties, dont l'une est intitulée *The homeric galley* et l'autre *The homeric palace :* c'est la description d'un vaisseau et celle d'une maison de roi, telles qu'on peut les tracer d'après les vers d'Homère.

Le volume de Hayman se termine par plusieurs pièces intéressantes, deux surtout, qui sont deux *fac-simile :* l'un de ces *fac-simile* représente une page du manuscrit Bodléien, texte

1. Voici la phrase même de Hayman, *Préface*, p. XCII : « The Appendices contain discussions of such points as seemed « to require rather fuller treatment than « could be extended to them in the footnotes. »

et scholies marginales; l'autre est la reproduction d'une page du manuscrit des *Petites Scholies* trouvé dans la bibliothèque de l'université d'Oxford par Guillaume Dindorf. Hayman donne ensuite deux peintures archaïques, d'après deux vases grecs du British Museum : l'une nous montre un char traîné par deux chevaux, et que mène un homme assis; l'autre est un portrait de Pallas. L'inscription indique que ce dernier ouvrage est athénien, et que le vase qu'il décore a été décerné en prix à un vainqueur dans quelqu'un des jeux publics de la ville d'Athènes. Voici les lettres de cette inscription, sauf que je ne les mets point de droite à gauche : ΤΟΝΑΘΕΝΕΟΝΑΘΛΟΝΕΜΙ, c'est-à-dire, en transcrivant comme on prononçait, τῶν Ἀθηνέων ἆθλόν εἰμι. Les deux dernières pièces jointes au volume sont des plans du palais d'Ulysse, c'est-à-dire des illustrations, comme l'indiquent leurs titres, à la deuxième partie de l'*Appendice* F.

Le deuxième volume de Hayman n'a paru qu'en 1873. Ce volume ne nous mène encore qu'au chant XII. La longue préface de Hayman est consacrée à la réfutation du paradoxe de Paley sur l'identité d'Antimachus et d'Homère. Il est bizarre qu'on éprouve le besoin de discuter des choses aussi dénuées de sens. Le commentaire des chants VII-XII ne diffère pas de celui des chants I-VI. Il y a quelques appendices au deuxième volume, mais ils sont tous géographiques ou mythologiques.

Le travail le plus considérable qui ait été fait sur l'*Odyssée* est celui du professeur autrichien Jacob la Roche, un des plus dévoués homérisants de notre siècle. C'est ce qu'on nomme une édition critique[1]. Le titre semble dire que l'éditeur a établi son texte uniquement d'après les manuscrits; mais il n'en est rien du tout. La base réelle sur laquelle il s'est appuyé, c'est la recension d'Aristarque, telle que nous la connaissons par le témoignage des grammairiens de l'école d'Alexandrie. La Roche garde la leçon des manuscrits tant qu'il peut, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle concorde soit

1. *Homeri Odyssea. Ad fidem librorum optimorum edidit J. la Roche. Accedunt tabulæ XI, specimina librorum exhibentes*, 2 vol. in-8°. Leipzig, 1867-1868.

avec la leçon authentique d'Aristarque, soit avec cette leçon présumée ; mais il n'hésite jamais à en faire le sacrifice dès qu'elle n'est qu'une tradition byzantine[1]. Ainsi partout on lit, chez la Roche, en dépit de l'unanimité même des manuscrits : ἔδεισεν, ἀπολήξω, καὶ κεῖνος, τεθνηώς, ἑστήκει, ἔχηα, ἐθέλω, ἕλκον, ὁπλίσσατο, ὄτρυνον, ἐθήσετο, ἐδύσετο, ἦχι, αὔτως, ἠδὲ γένοντο, πολλὰ μόγησα, etc.; et non point ἔδδεισεν, ἀπολλήξω, κἀκεῖνος, τεθνειώς, εἱστήκει, ἔκηα, θέλω, εἷλκον, ὡπλίσσατο, ὤτρυνον, ἐθήσατο, ἐδύσατο, ἧχι, αὔτως, ἠδ' ἐγένοντο, πόλλ' ἐμόγησα, etc. En effet, comme dit la Roche, l'autorité des manuscrits, en pareille matière, est absolument sans valeur (*quum hac in re librorum auctoritatem non magni faciendam esse intelligerem*).

La Roche corrige quelquefois le texte en vertu de l'analogie, mais il ne pousse point jusqu'à la rigueur l'application du principe. Par exemple, de ce qu'on est forcé d'écrire, XVIII, 93, ἄνεω, et non point ἄνεῳ, il n'en conclut pas que le mot doive être partout sans iota souscrit. Il a conservé, XVII, 223, ῥυτῆρα γενέσθαι, bien qu'il y ait un peu plus haut, vers 187, ῥυτῆρα λιπέσθαι[2].

Bekker, comme on sait, est contraint bien souvent, par le digamma, de faire subir au texte des modifications considérables. La Roche, qui ne remonte pas au delà des Alexandrins, n'admet aucune correction de ce genre[3]. S'il a conservé

1. *Prolegomena*, p. XXV : « De textu, « qualem libri exhibent, si quis quæstio- « nem habere vult, ante omnia illud est « examinandum, quæ ratio intercedat inter « libros manuscriptos et recensiones gram- « maticorum Alexandrinorum, quarum ad « fidem carmina sunt restituenda. Harum « longe præstantissima omnium judicio et « habita est et etiam nunc habetur Aristar- « chea, cui jam a veteribus oppositæ sunt « quæ vocantur αἱ κοιναί. » *Præfatio*, p. II : « A libris meis invitus recessi, et, ... ubi ab « Aristarchi vel alius grammatici partibus « contra libros steti, ubicumque ab iis re- « cessi, certas rationes secutus sum, ne « lectio carminis editionibus vulgaribus, « ex quibus codices nostri orti sunt, quam « Aristarcheæ recensioni fieret similior. »

2. *Præfatio*, p. III : « Analogiæ tantum « tribui quantum tribuendum est ut tex- « tus sibi conveniat; sed non eo progres- « sus sum, ut omnibus locis ἄνεω scriberem.... »

3. P. IV : « Textus propius accedit ad al- « teram Bekkeri editionem, si locos propter « digammum correctos exceperis, quam ad « primam. » P. III : « Quum ultra Alexandri- « norum recensiones non regredi constitui, « digammi rationem habui fere nullam, nisi « librorum auctoritas accessit. Itaque λ 284 « Μινυείῳ.... scripsi non propter digam- « mum, sed quia libri meliores in his scrip- « turis consentiunt. Rursus ϑ 495 οἱ ῥ' Ἴ- « λιον.... invitis libris non mutavi. »

certains hiatus, ce n'est pas à raison du digamma réel ou supposé, mais parce qu'il les a trouvés dans les meilleurs manuscrits. Ainsi il écrit Μινυείῳ, XI, 284; ἐγὼ εἴπω, XII, 213, et XIII, 179; τόγε ἴστε, XXI, 110. C'est par la même raison encore qu'en certains cas il n'a point fait de changements métriques, là où, le digamma étant donné, on ne pourrait plus scander le vers. Il a laissé, par exemple, οἵ ῥ' Ἴλιον, VIII, 495; μηδ' οἱ, XI, 442; χάρψε μέν οἱ, XIII, 430; μέν τ' οἰχῆες, XVIII, 533. Ces leçons deviennent fausses dès qu'on suppose, avec Bekker, Ϝίλιον, Ϝοι, Ϝοιχῆες, ou écrits ou prononcés.

La Roche n'a point pour Aristarque une aveugle adoration. Il ne lui suffit pas, pour adopter une leçon, que cette leçon se recommande du nom d'Aristarque[1]. On sait que la paradose alexandrine n'était pas toujours absolument identique à la recension du maître. La Roche donne souvent raison aux disciples. Il préfère, en général, l'orthographe d'Hérodien à celle d'Aristarque. Ainsi, dans les mots paroxytons suivis d'une enclitique, il met un accent aigu sur la finale : ἄρά σφισι, ἔνθά κεν, ἔσάν οἱ, γενέσθαί τε. Mais ici l'orthographe d'Hérodien n'a nullement la valeur que la Roche lui prête. Le deuxième aigu n'est point un accent tonique, mais une sorte d'hyperdiastole, un signe qui ne peut avoir d'utilité que dans l'écriture continue, et dont nous n'avons que faire, nous qui séparons tous les mots grecs les uns des autres. La preuve en est ailleurs encore que dans l'impossibilité de faire sonner deux aigus consécutifs. La Roche me la fournit lui-même dès les deux premiers mots de l'*Odyssée*. Texte : ἄνδρά μοι. Note : ἄνδρα μοι *Aristarchus*. Est-il admissible qu'Aristarque et Hérodien aient prononcé l'un d'une façon, l'autre d'une autre, ces trois syllabes? Non ; mais ce qui se comprend très-bien, quand on tient compte des faits paléographiques, c'est qu'Hérodien ait imaginé un perfectionnement matériel, car son aigu à la finale n'est pas autre chose. L'écriture courante

1. *Prologomena*, p. XXV : « Ceterum « moneo non omnes Aristarchi scripturas « jam ea de causa quia Aristarchi sunt « esse recipiendas. »

est ΑΝΔΡΑΜΟΙ. Premier progrès : Aristophane de Byzance et Aristarque figurent la prononciation des syllabes : ἀνδρὰμοὶ[1]. Deuxième progrès : les graves disparaissent comme inutiles : ἄνδραμοι. Troisième progrès : ἄνδράμοι, c'est-à-dire une peinture pour l'œil non pas du ton seulement, mais aussi de la nature de l'énonciation. Hérodien dit, au moyen de sa sténographie : « Ne prenez pas ceci pour un trissyllabe proparoxyton; c'est un dissyllabe paroxyton suivi d'une enclitique. » Je répète que la séparation des mots dans l'écriture rend inutile ici toute diastole. Il n'y a pas plus pour nous nécessité d'en mettre une en haut avec Hérodien dans ἔσαν οἱ qu'une en bas dans εἰσίν οἱ avec Nicanor[2].

La Roche écrit, comme Bekker et les bekkériens, ἐπεὶ ᾗ, τί ᾗ, ὥς. Là encore, bien qu'on puisse alléguer Hérodien (mais les témoignages sont obscurs), là encore l'orthographe vulgaire, qui est alexandrine aussi, semble préférable. Dindorf l'a démontré pour ἐπειή et τιή[3]. Quant à ὥς, cela est presque manifeste de soi. Mais il y a beaucoup de points sur lesquels on ne peut que féliciter la Roche d'avoir rompu avec la pratique des modernes et rendu aux règles antiques leur autorité légitime. Il s'en applaudit avec raison lui-même, et ce n'est pas moi qui le blâmerai d'avoir protesté contre les légèretés de cette prétendue science qui n'a pour les Alexandrins que sarcasmes et mépris[4]. La Roche ajoute, après avoir mentionné quelques-unes de ses réformes orthographiques, que ce qui l'a surtout déterminé à se conformer aux traditions de l'école d'Aristarque, c'est qu'il a bien souvent trouvé dans ses manuscrits des traces de l'usage alexandrin[5]. Peut-être aurait-il dû se dispenser de nous le dire. Les manuscrits de l'*Odyssée* sont tous postérieurs au douzième siècle, et il n'y en a pas un, nous l'avons déjà remarqué, même le

1. Voyez notre *Appendice* I à l'*Iliade*, tome II, p. 600.
2. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, page VIII.
3. Voy. sa *Préface* de l'*Iliade*, p. XIII-XIV.
4. *Præfatio*, p. IV : « In orthographia « leges a veteribus constitutas diligentius « observavi quam qui ante me Homerum « ediderunt. Qua in re iis assentiri non « possum, qui subtilitati veterum irridentes novas leges introduxerunt et a « scribendi ratione a veteribus tradita « recesserunt. »
5. *Præfatio*, p. IV : « ....præsertim « quum in libris quoque tales scripturæ « multis locis sint servatæ. »

meilleur, qui ne fourmille de fautes. J'ai peur que ces leçons données par la Roche comme antiques ne soient la plupart du temps des lapsus de scribe, et rien de plus.

Toutes les fois qu'un mot peut se résoudre en deux ou plusieurs mots, la Roche les sépare les uns des autres : χάρῃ κομόωντες, δάκρυ χέων, etc. Les anciens disputaient sur ce point ; mais l'usage était à peu près libre. On n'a de règles formelles que pour certaines particularités. Ainsi ΔΙΙΦΙΛΟΣ se prononçait en deux mots, et avait deux accents : Διὶ φίλος. Au contraire, ΑΡΗΙΦΙΛΟΣ n'avait qu'un accent, et ne formait qu'un mot unique : Ἀρηΐφιλος. L'hypodiastole et l'hyphen, au temps de Nicanor, signalaient ces faits grammaticaux. Rien n'empêche un éditeur, dans les choses qui sont *ad libitum*, de prendre le parti qu'il veut. La Roche n'a donc pas dépassé son droit; mais son exemple n'oblige absolument personne. Je crois qu'il vaut mieux ne faire la séparation des mots que dans les cas où nous sommes sûrs, comme pour Διὶ φίλος, que l'agglutination n'était point admise. Peu importe la symétrie : les langues sont pleines de bizarreries et de contradictions.

La Roche, pour donner à ses manuscrits une importance critique, ne met entre crochets que les vers qui manquent ou dans tous, ou dans le plus grand nombre d'entre eux[1]. De cette façon l'athétèse n'est plus qu'une curiosité paléographique ; car il y a plus d'un vers dont l'authenticité est contestable, encore qu'il soit dans tous les manuscrits ; et l'absence d'un vers quelconque dans la vulgate byzantine ne prouve rien du tout contre l'authenticité de ce vers, toutes les fois qu'il figurait dans la paradose alexandrine, et qu'il n'a point été suspect d'interpolation aux yeux des anciens, et qu'il porte en lui-même des signes satisfaisants d'authenticité. Tous les manuscrits connus de l'*Odyssée* dérivent de κοιναί, c'est-à-dire de textes ordinairement très-mal soignés, et dont les défectuosités étaient perpé-

1. *Præfatio*, p. IV : « Versus damnavi « eos tantum qui a libris vel omnibus vel « pluribus absunt ; eos qui in libris feruntur, etiamsi Homero abjudicandi aut « alieno loco positi videantur, uncis non « inclusi. »

tuelles. Si l'on admettait l'autorité des manuscrits en matière d'athétèse, il faudrait l'admettre aussi en matière de surcharge. Nous aurions donc à intercaler dans l'*Odyssée* plus de cinquante vers donnés par les manuscrits, vers qui pourtant, comme on le verra en leur lieu, n'ont aucun droit à l'honneur que leur ont fait ou les scribes alexandrins des κοιναί, ou les copistes byzantins dont nous avons l'ouvrage. Mais il est évident que la Roche s'est proposé, et voilà tout, de fournir des documents à l'érudition. C'est pour les Allemands qu'il travaille, et non pour nous. Ce qui nous semble étrange ou sans utilité est probablement ce que ses lecteurs d'outre-Rhin goûtent le plus; car l'enseignement littéraire chez les Allemands consiste surtout en discussions d'authenticité, en confrontations de variantes, en solutions de problèmes philologiques.

La Roche a mis au bas des pages un commentaire continu. Ce commentaire est purement critique. Il se divise dans chaque page en deux parties : la première partie est consacrée aux leçons des manuscrits, la seconde aux leçons des Alexandrins. Il va sans dire que celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, du moins pour nous. Au reste l'éditeur s'est bien gardé de donner toutes les variantes byzantines : les trois quarts de ces variantes ne sont que des fautes de copistes. Il ne signale que celles qui ont, selon lui, quelque importance[1] : encore y en a-t-il beaucoup, dans celles-là mêmes, qu'il n'aurait pas mal fait de supprimer.

On peut dire, d'une façon générale, que la Roche n'a tiré de son énorme labeur sur les manuscrits aucun résultat pratique. Sa méthode même le condamnait d'avance à cette stérilité. Dès que l'on prend pour type la paradose alexandrine et qu'il n'y a pas de texte byzantin qui dérive d'une *Odyssée* savante, on est bien sûr de ne rien trouver, ou à peu près rien, dans les manuscrits. Mais c'est bien quelque chose de savoir pertinemment que les manuscrits ne peuvent servir à rien pour perfectionner le texte de l'*Odyssée*. Cette vérité est aujourd'hui,

1. *Præfatio*, p. IV : « Sed eas tantum « librorum scripturas attuli ex quibus ali- » quid redundaret : vitia librorum maxi- « mam partem neglexi. »

grâce à la Roche, et en dépit de la Roche peut-être, éclatante comme l'évidence. Le savant et consciencieux professeur de Vienne n'a donc pas perdu son temps. D'ailleurs les *Prolégomènes*, où il fait la description des manuscrits sur lesquels il a travaillé, et où il résume sous divers chefs bien ordonnés toutes les particularités que lui ont présentées ces manuscrits, sont un ouvrage plein de renseignements de toute sorte, la plupart nouveaux, quelques-uns importants, presque tous curieux. C'est dans les *Prolégomènes* de la Roche, par exemple, qu'on apprend ce que sont devenus les signes critiques qu'Aristarque avait appliqués à l'*Odyssée*.

Les variantes citées dans la partie haute du commentaire proviennent de dix-huit sources différentes : les cinq manuscrits de Vienne, les quatre manuscrits de Venise, le manuscrit de Munich, le manuscrit de Gonzague, le manuscrit d'Oxford, le manuscrit de Meermann ou de Phillips, le manuscrit de Stuttgart, le manuscrit de Breslau, Eustathe, les deux éditions qui représentent des manuscrits aujourd'hui perdus (la Florentine et la Romaine). La Roche a collationné lui-même, et avec le soin le plus minutieux, dix manuscrits (ceux de Vienne, de Venise et de Munich). Pour les cinq autres manuscrits, il s'en est rapporté aux collations connues[1]. Les leçons du manuscrit de Gonzague sont citées d'après Villoison, celles du manuscrit d'Oxford d'après Porson, celles du manuscrit de Meermann ou de Phillips d'après le *Classical Journal*, celles du manuscrit de Stuttgart d'après Rieckher, celles du manuscrit de Breslau d'après Ernesti. Les textes que la Roche a personnellement dépouillés, ou n'avaient jamais été collationnés par aucun philologue, ou ne l'avaient été que très-imparfaitement[2]; et il a pu

1. *Prolegomena*, p. v : « Præter Eustathium et duas illas editiones quarum « scripturas passim adposuimus, Florentinam et Romanam, quindecim codicibus « usi sumus, quos exceptis quinque ipsi « contulimus ea qua opus est diligentia. »

2. *Præfatio*, p. III : « In comparanda « hac nova Odysseæ editione ante omnia « id mihi proposueram, ut textum ederem « qui optimorum librorum aucteritate « niteretur, et in adnotatione de fide « cujusque scripturæ rederem rationem. « Itaque excussi libros manuscriptos aut « nondum adhibitos, aut non ea diligentia collatos, ut fructus ex iis perciperetur. »

d'autant mieux en accomplir le dépouillement, que tous ces manuscrits lui ont été livrés par les bibliothèques pour tout le temps nécessaire au travail exigé par chacun d'eux[1]. Il ne s'est pas contenté de les faire connaître philologiquement et pour ainsi dire moralement : il donne en *fac-simile* des spécimens de tous, sauf un seul, qui n'est que du seizième siècle, qui ne contient que six chants de l'*Odyssée*, et qui est d'une extrême incorrection[2]. En revanche, un des manuscrits a quatre spécimens, un autre en a deux. Je sais, pour ma part, un gré infini à la Roche de cette collection paléographique. Ses onze pages de *fac-simile*, ne servissent-elles qu'à apprendre à lire les vieilles écritures grecques, seraient encore, dans son édition, un mérite ajouté à tant d'autres.

La *Préface* de la Roche se termine par quelques lignes sur lesquelles il convient peut-être de s'arrêter un instant. Nous nous figurons volontiers que la France est le seul pays où il suffise qu'un livre ait quelque mérite pour qu'il se heurte à des détracteurs. Mais ce qu'on ne sait pas ou qu'on sait peu, c'est que les Allemands se dévorent parfaitement entre eux. La Roche a été traité en Allemagne comme s'il était un Français : il est vrai que son nom n'est nullement tudesque, et que c'est en Autriche qu'il est professeur. Aussi n'espère-t-il pas, pour la nouvelle œuvre par laquelle il continue les études de toute sa vie, un succès incontesté. Il y a des gens, comme il dit, qui ne trouvent jamais rien de bon. J'ajoute : sinon ce qu'ils font eux-mêmes, ou ce que font leurs amis, ou ce que font les chefs de leur coterie. Il cite nominativement, parmi ces difficiles, le critique prussien qui a voulu faire passer pour un livre sans valeur son beau travail sur l'histoire du texte d'Homère dans l'antiquité. La Roche lui lance l'apostrophe de Diomède à Pâris

1. *Præfatio*, p. IV : « Hac occasione « oblata, bibliothecarum præfectis, qui « summa cum liberalitate librorum manu- « scriptorum copiam mihi fecerunt, gra- « tias ago quam maximas. »

2. Voici comment il en parle dans ses *Prolegomènes*, p. V : « B. Codex Vin- « dobonensis, n° 307, chartaceus forma « minore, seculo XVI scriptus, complecti- « tur foliis 90 sex primos Odysseæ libros. « Codex vitiis cujusvis generis refertus non « est magni faciendus. »

(*Iliade*, XI, 388-390) : « Te voilà bien fier de m'avoir égratigné la plante du pied. Je m'en soucie aussi peu que si le coup venait d'une femme ou d'un enfant écervelé ; car il est sans force, le trait d'un lâche, d'un homme de rien[1]. »

L'édition d'Homère par Auguste Nauck n'en est encore qu'à son premier fasicule, et ce fascicule contient seulement la moitié de l'*Odyssée* : *Homeri Odyssea cum potiore lectionis varietate. Pars prior. Berolini, apud Weidmannos.* 1874, in-8°. L'éditeur nous apprend pour quelle raison il a commencé son travail par l'*Odyssée* plutôt que par l'*Iliade :* c'est parce que Jacob la Roche a augmenté considérablement les ressources critiques de l'*Odyssée* en faisant connaître les leçons de manuscrits ou imparfaitement collationnés jusqu'ici, ou même absolument inconnus. Cela revient à dire que Nauck a voulu attendre, pour l'*Iliade*, l'entier achèvement de la publication de la Roche, laquelle n'est terminée que depuis quelques mois. Rien de plus sage que cette temporisation, vu surtout le système que Nauck veut appliquer au texte du poëte. Plus le critique aura de leçons sous les yeux, plus riche sera sa matière à conjectures. Les meilleurs manuscrits d'Homère sont pleins de leçons absolument mauvaises, et les plus mauvais en fournissent quelquefois d'excellentes.

On se rappelle quel mépris Nauck professe pour Aristarque, pour Hérodien, et en général pour tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie : aussi n'est-il pas aisé de se figurer à quel type réel il rapporte le texte d'Homère. Ce n'est point à la vulgate byzantine : elle est trop grossièrement défectueuse ; ce n'est point à la paradose alexandrine : elle ne vaut pas beaucoup mieux ; c'est encore moins à la diorthose d'Aristarque, car elle a été établie sur de faux principes, et à peine sait-on où la re-

1. *Præfatio*, p. IV : « Hæc Odysseæ editio, qualiscumque est, si viris doctis probatur, id quod volui me assecutum esse puto ; sed omnibus nec placere studeo, nec, si vellem, possem. Sunt enim quibus nihil omnino satisfaciat, quorum in numero est criticus ille Regimontanus, Arthurus Ludwich, qui nuper in librum meum *die homerische Textkritik im Alterthum* vehementissime est invectus. Huic accino verba poetæ : Νῦν δέ μ' ἐπιγράψας.... »

trouver. L'Homère de Nauck, comme celui de Bekker, est donc une pure conception de l'esprit. L'éditeur ne nous a encore dessiné que quelques linéaments de son type ; mais il nous édifiera plus tard à ce sujet dans un livre spécial, où l'on verra les motifs de ses corrections en apparence les plus hasardées (*Préface*, p. XI). Il fait, en définitive, uniquement ce qu'avait fait Bekker, en revendiquant le droit de soumettre à l'examen toute leçon homérique quelconque, quelles qu'en soient les apparentes autorités. On peut même dire qu'il suit un système tout à fait analogue à celui de Bekker. Ainsi la forme du vers a chez lui une suprême importance. La correction la plus remarquable qu'il ait fait subir à certains noms propres a pour but, comme les diérèses de Bekker, de remplacer le spondée par un dactyle : Εὐρυκλέεια, ϝίην Ἡρακλεείην. Il donne même une démonstration à sa manière (p. XII) que telle a été la forme primitive. Mais, s'il change à chaque instant la vulgate, il n'introduit qu'assez rarement ses corrections dans le texte même. Il se contente en général de les proposer au jugement du lecteur. C'est là, ce semble, une sorte de faiblesse, et même de contradiction. Car enfin, si Nauck est vraiment sûr de sa science, on ne voit pas très-bien pourquoi il ne nous en fait pas complétement jouir. Nous devrions contempler ses restaurations en leur place, et dans toute leur nouvelle splendeur. Bekker, en réalité, est infiniment moins timide que cet apparent révolutionnaire. Cela prouve que Bekker a une foi plus vive dans son idéal, et qu'il croit plus résolûment aux merveilles créées par sa science. Nauck n'est au fond qu'un sceptique qui s'exerce, et qui veut faire admirer les ressources de son esprit. Il reconnaît du moins que ses corrections ne sont que des probabilités, tandis que Bekker donnait presque toutes les siennes pour l'évidence même. Un caractère bien remarquable de la critique de Nauck, c'est qu'elle ne fait à peu près aucun usage de la grammaire comparative. Le digamma, qui joue un si grand rôle chez Bekker, n'en joue aucun chez Nauck, sinon pour certains hiatus qu'on attribue communément à la chute de cette consonne dans la

transcription du sixième siècle. On pourrait conclure de là que Nauck lui-même a un type historique devant les yeux : ce serait l'Homère du sixième siècle, l'exemplaire athénien. Mais il préfère incontestablement ne s'enfermer dans aucune époque déterminée, afin de donner plus libre carrière à ses facultés d'invention.

L'enseignement de ce que nous appelons littérature est nul absolument dans les écoles d'Allemagne, même les plus élevées : ce qui en tient lieu, ce sont des discussions d'authenticité et des comparaisons de variantes ou de corrections. Un philologue éphectique tel que Nauck fait donc agréable besogne pour des Allemands, quand il fournit matière à ces terribles batailles philologiques qui remplissent les classes de gymnase, les cours d'université, les académies, les feuilles savantes. On admet aujourd'hui qu'un texte de poëte se renouvelle en moyenne tous les dix ans. Reste à savoir ce que penseraient les auteurs, s'ils revenaient sur la terre et s'ils lisaient les ouvrages qui continuent de porter leurs noms : « Ils les prendraient en horreur, » disait jadis Léon Allatius. Combien plus vraie serait cette parole, surtout pour Homère, après ce que nous voyons dans notre siècle ! Il faut dire cependant que l'école historique, en Allemagne même, continue d'être florissante, et que les émules de Lehrs n'ont pas encore dit leur dernier mot.

C'est un curieux spectacle que la disparition complète de Wolf dans ces tempêtes de la science. A Kœnigsberg, on a ruiné, au nom de la réalité historique, les prestiges de sa renommée. Aujourd'hui Nauck ne lui fait pas même l'honneur de le mentionner. Il ne connaît que quatre hommes qui aient jamais bien mérité d'Homère : Bentley, Buttmann, Payne Knight, Bekker. Ainsi voilà Wolf lui-même enveloppé et anéanti dans l'innombrable nombre de ces impuissants qui ont en vain cherché par quelle méthode on pouvait restaurer le vrai texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Nauck, pour bien marquer les corrections qui lui sont personnelles, les fait précéder d'un astérisque. Il dit qu'il a tâché de ne pas multiplier au delà de son droit ces signes de pro-

priété. Si on lui signale quelque empiétement sur le bien d'autrui, il se hâtera de faire aussitôt la restitution. Au reste il est accoutumé, dit-il, en ces sortes de choses, beaucoup plus à laisser prendre son bien qu'à s'emparer de celui des autres, et ce nouvel ouvrage ne le montrera pas infidèle à lui-même : « Tout ce que je souhaite, ajoute-t-il en terminant, c'est que cette édition des poëmes d'Homère compte plus de corrections qu'aucune de celles qui aient jamais paru, quand même pas une seule de ces corrections ne me serait due, quand même toutes les miennes auraient été devancées » (p. xv).

P. S. — La nouvelle édition de l'*Iliade* a eu, en 1870, le prix principal de l'Association pour l'encouragement des études grecques. La nouvelle édition de l'*Odyssée* n'aura pas le même honneur. Ce n'est pas que l'Association s'interdise de couronner deux fois la même personne : c'est parce qu'elle m'a choisi il y a deux ans pour son secrétaire. Le secrétaire fait partie du bureau et de toutes les commissions, surtout de la commission des prix. Il ne peut donc pas se décerner des prix à lui-même. D'ailleurs les membres du bureau et ceux du comité d'administration se sont exclus, dès l'origine, de toute candidature aux récompenses. On comprend, sans que j'aie besoin de le dire, pourquoi j'ai tenu à présenter ces observations. Il ne me reste plus qu'à remercier les deux excellents auxiliaires que m'avaient donnés MM. Hachette pour la révision définitive de mon travail. L'un est M. Bétolaud, l'habile et consciencieux traducteur des *OEuvres morales* de Plutarque ; l'autre est M. Rouch, membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques, helléniste et correcteur très-distingué. Ces deux philologues, dont le premier m'avait déjà aidé pour l'*Iliade*, ont lu au moins une fois chacun, sur les épreuves, le texte et les notes de l'*Odyssée*. Je dois aussi à leur science et à leur zèle beaucoup d'idées utiles et de perfectionnements critiques.

Paris, le 15 mars 1875.

A. PIERRON.

APPENDICE

A L'ÉDITION DE L'ILIADE.

L'*Iliade*, à son apparition, n'a pas été trop mal accueillie. Je ne citerai rien des nombreux articles favorables à cette publication, pas même de ceux qui ont été écrits par des maîtres, tels que M. Egger dans le *Journal des Savants*, ou le docteur Munro dans la célèbre Revue anglaise *the Academy*. Mais il m'est impossible de passer sous silence le rapport de M. Jules Girard, aujourd'hui membre de l'Institut, au nom de la commission des prix de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Je ne choisis pas dans ce rapport : je le donne *in extenso*, tel qu'on le lit imprimé, pages XLVIII-L de l'*Annuaire* de l'Association pour l'année 1870.

« Nous ne saurions nous flatter d'avoir souvent à couronner « des livres qui présentent une pareille somme de travail et de « mérite, et qui puissent contribuer aussi efficacement à propa- « ger l'intelligence des lettres grecques. Il n'y a pas de plus « grand sujet d'étude qu'Homère ; il n'y avait pas à faire en « France de travail plus important ni plus difficile qu'une édi- « tion des poëmes homériques, et il ne fallait pas moins que « l'ardeur et la science de M. Pierron pour atteindre aux résul- « tats qu'il nous paraît avoir obtenus.

« M. Pierron s'est proposé de donner un texte de l'*Iliade* « établi et commenté, non-seulement d'après les derniers tra- « vaux, mais par un examen attentif des scholies de Venise. « Guidé surtout par le livre de Lehrs, *de Aristarchi studiis* « *Homericis*, il a cru pouvoir ressaisir dans la plupart des cas la « tradition d'Aristarque, conservée par ses disciples, et princi-

« palement par Aristonicus, et il s'est attaché à faire ressortir « la supériorité du plus illustre chef de l'école d'Alexandrie sur « tous les autres critiques de l'antiquité. Telle est la matière du « travail considérable dont les résultats sont rassemblés dans « le texte et dans le commentaire, dans une Introduction déve-« loppée et dans des Appendices. L'Introduction est une his-« toire raisonnée de la transmission des poëmes homériques. « Elle embrasse donc une discussion sur les travaux des an-« ciens, depuis l'époque de Pisistrate jusqu'au moyen âge; une « description et une appréciation des papyrus et des manuscrits; « enfin une exposition des travaux des éditeurs modernes avant « et après la découverte de Villoison. Les Appendices sont des-« tinés à insister sur quelques détails d'un intérêt particulier. « En y comprenant des analyses et des extraits des *Prolégo-« mènes* de Villoison et de Wolf, ainsi que des *Préfaces* de ce « dernier, l'auteur a été conduit à donner aussi par extraits « quelques-uns des principaux systèmes sur les origines de « l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

« On voit combien de ressources sont réunies et mises à la « disposition du public dans les deux volumes de M. Pierron. « Son *Iliade* est une initiation commode à l'intelligence du « texte et aux diverses parties de la question homérique. Si l'on « éprouve quelque hésitation à partager toute sa confiance dans « des matières aussi incertaines; si le doute et la contradiction « sont possibles sur quelques points; si enfin, à côté de cer-« taines analyses ou de certaines reproductions qui ne semblent « pas indispensables, on peut regretter dans les Appendices des « omissions importantes, par exemple celles des systèmes de « Godefroi Hermann, de Nitzsch, de Welcker et de Lach-« mann, d'un autre côté, il faut pleinement reconnaître des « mérites éminents de choix et de décision qui permettent à « l'auteur, dans son Introduction, de parcourir jusqu'au bout « la vaste carrière qu'il s'était tracée, et, dans la constitution « du texte ainsi que du commentaire qui l'accompagne, de di-« riger presque toujours avec une grande sûreté le lecteur

« d'Homère. Aussi la commission propose-t-elle à l'unanimité « de décerner à M. Pierron, pour son édition de l'*Iliade*, le « prix ordinaire de l'Association (1000 francs). »

Je ne connais guère M. Jules Girard que par ses beaux livres, et je n'ai jamais su les noms des membres de la commission dont il était l'organe. Il y a donc quelque chance pour que ce qu'on vient de lire soit l'expression de la pure vérité.

Au printemps de 1869, quand l'*Iliade* parut, Sainte-Beuve vivait encore, car il n'est mort qu'à l'automne de cette année-là; et l'on sait qu'il conserva jusqu'au dernier jour, en dépit d'intolérables souffrances, non-seulement toute sa lucidité d'esprit et toute sa passion pour l'étude, mais tout son merveilleux talent d'écrivain. Je connaissais Sainte-Beuve de temps presque immémorial. Nous avions jadis plusieurs amis communs; et Charles Labitte, son plus cher disciple, avec qui j'étais intimement lié, m'avait présenté à lui dès 1840. J'ai horreur des coteries, et je ne m'enrôlai point dans celle où m'entraînait Labitte, n'ayant aucune vocation pour la littérature de Revues, et ne me sentant d'autre aptitude que cette patience obstinée, grâce à laquelle on vient à bout des sujets les plus ingrats et les plus difficiles. C'est chez l'éditeur Charpentier, avec qui Labitte m'avait fait traiter pour ma traduction du *Théâtre d'Eschyle*, que j'ai été présenté à Sainte-Beuve. Mais je cultivai très-peu cette connaissance. Quand il me rencontrait, il ne dédaignait pas de s'arrêter et d'entrer en conversation avec moi. Il y a telle de ces causeries, au Luxembourg ou sur son boulevard Mont-Parnasse, qui a duré plus d'une heure. Je lui ai très-rarement écrit, et c'est à peine si je possède de lui trois ou quatre autographes. Je ne suis jamais entré qu'une seule fois dans sa maison, et c'est lui-même qui m'en avait fait franchir le seuil : c'était par un beau jour de printemps, et il voulait me faire admirer ses lilas en fleur.

MM. Hachette envoyaient à Sainte-Beuve tous les volumes de la Collection grecque et latine. Dès que le tome premier de l'*Iliade* fut broché, je demandai qu'on le lui envoyât sans

attendre la publication de l'ouvrage; puis je lui écrivis, une quinzaine après, afin de savoir s'il avait reçu le volume et s'il comptait faire pour l'*Homère* de la Collection ce qu'il avait fait peu auparavant pour le *Virgile*. Je reçus dès le lendemain la réponse suivante :

« Ce 4 avril 1869.

« Cher monsieur,

« J'ai en effet reçu le tome premier de votre *Iliade*. J'ai lu « ou plutôt je lis et relis en bien des parties votre *Introduction*. « C'est là un grand travail, et qui paraît plein de nouveauté. « J'ai trop entrevu les difficultés d'une semblable étude pour « me permettre de faire autre chose que de m'y instruire, d'y « regarder par tous les bouts, de porter respect au travailleur « intrépide et hardi, et d'attendre le jugement du petit nombre « des vraiment compétents. Vous me ferez lire le livre de « Karl Lehrs : j'en étais pour mon compte à peine à Bekker. « J'avais aussi de Kœchly une plus haute idée, un peu par « ouï-dire, et aussi pour l'avoir éprouvé dans le Quintus de « Smyrne.

« J'étais plus à l'aise quand vous parliez de Voltaire en tant « qu'humaniste, et que je regimbais contre quelques-unes de « vos appréciations : ici je ne suis pas même un disciple, et « je regrette bien de n'avoir point, dans ma vie si diminuée « et si envahie, le temps de redevenir un écolier.

« Tout à vous avec respect,

« SAINTE-BEUVE. »

J'aurais pu supprimer la phrase où Sainte-Beuve fait allusion à mon ouvrage de 1866 sur les études de Voltaire; mais c'est là précisément ce qui me rend sa lettre plus précieuse. Il avait été fort choqué de cet ouvrage, surtout après les louanges dont m'avait comblé M. Laurentie : au bout de trois ans il ne m'avait

pas encore pardonné. Les psychologues noteront aussi, dans l'allusion au dissentiment de l'humaniste, un nouvel exemple de ce trait de caractère qu'on a tant reproché à Sainte-Beuve : le petit coup de griffe dans l'éloge en apparence le plus sympathique. Quoi qu'il en soit, mon *Iliade* fut le livre dont Sainte-Beuve s'occupa le plus en 1869, et qui fut le plus, jusqu'au jour de sa mort, l'objet de ses remarques et de ses éloges. Deux des amis qui l'ont assisté jusqu'à son dernier jour m'ont même cordialement remercié des bonnes heures de lecture et de conversation qu'il avait dues à ces deux volumes.

Quand Sainte-Beuve mourut, j'étais mourant moi-même ; mais j'avais eu la chance de le rencontrer dans une de ses dernières sorties. C'était deux mois plus ou moins après sa lettre. Il prenait l'air et le soleil à quelques pas de chez lui, sur le boulevard Mont-Parnasse. Là il me renouvela tous les témoignages de sa sympathie, et de ce qu'un autre appellerait son admiration. Nous discutâmes plusieurs questions homériques ; puis, avant de me quitter, il me dit : « Ne manquez pas de présenter votre *Iliade* à l'Académie française, pour le prix Bordin. » Ceci me parut un peu extraordinaire ; et je lui répondis, comme on faisait au moyen âge : *Græcum est, non legitur*. Il combattit mes scrupules, et il les fit disparaître : « Le titre du prix, me dit-il, est *haute littérature*. Or il n'y a pas de littérature plus haute que celle de votre *Introduction* et de vos *Appendices*. Ce sont même des chapitres tout neufs d'histoire littéraire. De plus, votre commentaire contient les éléments d'une traduction de l'*Iliade* plus exacte et plus poétique que tout ce qui existe en ce genre. »

Je suis persuadé que, si Sainte-Beuve avait vécu, une fois maître du sujet, par exemple, après la lecture du livre de Lehrs, il aurait écrit cette Étude sur Homère dont il se défend dans sa lettre. Sa science d'homériste était beaucoup plus étendue et beaucoup plus profonde qu'il ne lui plaît de le dire. On en a la preuve dans les articles où il a touché directement ou incidemment à quelqu'une des questions que soulève le nom

d'Homère. En tous cas, personne n'avait lu plus souvent et avec plus de soin l'*Iliade* et l'*Odyssée*, surtout l'*Iliade*. Or il ne résistait jamais à sa passion ; et l'on a vu celle dont il s'était épris pour la nouvelle histoire des destinées du texte de son épopée favorite. C'eût été pour lui un délice d'analyser, de commenter et de discuter cette histoire.

Il y a un témoignage bien frappant de la place qu'Homère occupait dans la pensée de Sainte-Beuve. Je le trouve dans sa réponse du 14 avril 1865 à une lettre du vénérable M. Giguet, un des plus heureux traducteurs du poëte. M. Giguet a fait don de cet autographe de Sainte-Beuve à l'Association pour l'encouragement des études grecques. Il est imprimé *in extenso* dans le même *Annuaire* d'où j'ai transcrit le rapport de M. Jules Girard (1870, p. 16-17). Voici tout ce qui n'est pas relatif à l'observation critique faite à Sainte-Beuve par M. Giguet :

« J'ai toujours eu une idée que le manque de fortune et de « loisir m'a empêché de mettre à exécution. J'avais autrefois « parlé à M. Fortoul de fonder au Collége de France une « chaire *homérique*, exclusivement consacrée à l'explication « d'Homère et aux questions qui s'y rapportent, comme les « chaires dantesques en Italie ; mais, à défaut de cela, mon « idée eût été de fonder une petite *Société* ou *Académie* « *homérique*. Il y aurait eu dans la salle des séances une « bibliothèque homérique complète, contenant tous les textes, « toutes les pièces du procès, éditions, dissertations, scho- « lies, etc. On se serait réuni, par exemple, une fois par « mois. On aurait discuté et même disputé en sens divers ; « tous les écrits publiés à l'étranger et intéressant Homère « eussent été analysés, épluchés. Comme le grec d'Homère « est relativement facile, on aurait pu, par ce large et beau « canal, se rattacher à l'ancienne Grèce, même sans être « à proprement parler un helléniste et un érudit. Enfin c'é- « tait un rêve qui s'en est allé en nuages comme tant de « rêves. Je ne vous demande, monsieur, pour celui qui « l'avait conçu, qu'un peu de cette indulgence que les

« homéristes jurés peuvent accorder à un simple amateur « d'Homère. »

Parmi les hommes éminents qui me faisaient l'honneur de porter quelque intérêt à mes travaux homériques, il n'y en avait pas qui m'eût plus vivement encouragé que ce docte, éloquent et spirituel vieillard qui vient de mourir membre de l'Institut, et qui avait été jadis célèbre sous les noms de Dubois du *Globe*, puis de Dubois de la Loire-Inférieure. Je le visitais très-souvent, pour jouir de sa conversation si originale et toute pleine de souvenirs politiques et littéraires des anciens jours. Bien qu'il s'obstinât à ne rien publier, pas même les écrits qui avaient fait sa gloire de publiciste, et qui avaient failli, avant 1830, le mener à l'Académie française; bien qu'il fût déjà presque octogénaire et affligé d'une cécité à peu près complète, il n'avait rien perdu de sa passion pour les lettres anciennes. Je lui avais donné mon *Iliade*, et il s'était fait lire mon *Introduction*, mes *Appendices*, de longues pages de mon commentaire. Je lui contai ma conversation avec Sainte-Beuve, et il prit feu aussitôt pour l'idée du prix Bordin. En ce temps-là il était encore assez ingambe, et il y voyait encore suffisamment pour se conduire : il sortait même régulièrement tous les jours. Le jour même où il avait approuvé la suggestion de Sainte-Beuve, il partit de son pied léger pour le palais Mazarin, et tout résolu de m'assurer le patronage du secrétaire perpétuel. Il n'eut pas beaucoup à faire pour en venir à bout; car Villemain, qui avait reçu le livre, et qui était un esprit particulièrement curieux de poésie grecque, connaissait déjà mon travail aussi parfaitement que M. Dubois lui-même. M. Dubois, qui était intime avec Villemain, l'entretint plusieurs mois dans ces excellentes dispositions. Mais Villemain tomba malade à la fin de l'année, et ne s'en releva pas. Quand il mourut, au printemps de 1870, la commission du prix Bordin n'avait pas même commencé ses travaux préliminaires.

La disparition successive de Sainte-Beuve et de Villemain m'avait ôté toute espérance; car mon ouvrage avait besoin d'un

introducteur, pour ne pas être exclu par la question préa.able. Un helléniste seul pouvait le faire accepter par des non-hellénistes. Je ne sais pas quels étaient les membres de la commission du prix Bordin; mais il est probable qu'on n'y avait mis aucun des hellénistes de l'Académie. Je dois donc avoir été éliminé à première vue, et sans qu'on ait lu une page de ce que Sainte-Beuve appelait *des chapitres tout neufs d'histoire littéraire*. J'en juge ainsi à ce que mon nom n'a pas même été mentionné lorsque l'Académie, longtemps après la guerre, décerna ses prix de 1870. Si mon ouvrage avait été discuté, la commission aurait dit, dans ses procès-verbaux, la raison qui lui avait fait rejeter un travail littéraire aussi considérable. Comme je n'avais point d'illusion, je n'ai pas eu de mécompte. Je ne regrette même pas les trois exemplaires qu'il m'en a coûté. Qui sait s'ils n'induiront pas ceux qui les possèdent à se remettre au grec et à homériser? Cela est peut-être déjà fait.

Je devais avoir avec l'*Iliade*, à quelques années de là, des plaisirs auxquels je ne m'attendais guère. M. Foucart, aujourd'hui professeur au Collége de France, me confia quelques pages de grec qu'il avait trouvées dans les papiers de feu Charles Blondel, ancien membre de notre École d'Athènes. C'était un spécimen des scholies qui se trouvent aux marges d'un manuscrit de l'*Iliade* appartenant à la bibliothèque de Vatopédi, couvent du mont Athos. M. Foucart me pria d'examiner ces scholies, afin de voir s'il n'y en avait pas d'inédites, et que l'on pourrait publier dans l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Je fis le travail demandé. Il n'y avait qu'un très-petit nombre des scholies qui fussent inédites. Mais j'avais constaté que presque toutes les scholies de Blondel correspondent à celles du scholiaste A, c'est-à-dire à celles du *Marcianus* par excellence. Ainsi le manuscrit où elles ont été copiées est un équivalent plus ou moins parfait de ce *Marcianus*. S'il n'était qu'un équivalent du *Marcianus* mutilé, il ne serait qu'une curiosité bibliographique. Mais deux des scholies de Blondel se rapportaient à des lacunes du scholiaste A, et par conséquent l'on

pouvait espérer de retrouver à Vatopédi le complément de ce merveilleux commentaire antique découvert à Venise par Villoison. Dès que je fus convaincu de l'importance du renseignement fourni par les scholies de Blondel, je rédigeai une note sur ces scholies, mais sans nommer Vatopédi, afin de réserver l'étude du manuscrit à quelqu'un des membres de notre École d'Athènes. J'ai lu cette note au comité de l'Association pour l'encouragement des études grecques, dans la séance mensuelle du 8 janvier 1874, et elle a été imprimée dans l'*Instruction publique* du 15 de ce même mois.

Voici les preuves sur lesquelles reposait mon induction :

Le *Marcianus* est mutilé au chant cinquième. Les vers 336-635 de ce chant y manquent. Or on lit, chez Blondel, la scholie du vers V, 515. C'est l'explication du mot ἀρτεμέα par Hérodien. Il n'y a aucun doute possible sur l'auteur de l'explication, car la note se termine par ces deux mots : οὕτως Ἡρωδιανός. Le vers V, 515 est répété dans le chant septième. Mais c'est bien aux marges du chant cinquième que Blondel avait copié sa scholie, car il a écrit en tête de cette note la majuscule E, et non la majuscule H. Je remarque en passant que la répétition du vers V, 515 n'a point de note dans le scholiaste A : c'est parce que ce vers avait été expliqué quelques pages auparavant.

Au chant dix-septième, les vers 277-577 manquent dans le *Marcianus*. Blondel a deux scholies sur ce chant. Or une de ces deux scholies a pour lemme παυρότεροι.... γὰρ αἰεί, mots qui désignent le vers 364. On connaissait par les lexicographes l'explication vraie ou fausse du mot ἀρτεμέα, mais sans en connaître l'auteur. Ici la scholie de Blondel nous révèle un fait absolument inconnu : c'est que Zénodote condamnait les vers 364 et 365 (Ζηνόδοτος τοῦτον καὶ τὸν ἑξῆς ἀθετεῖ). Les notes du scholiaste A où il s'agit de Zénodote sont toutes d'Aristonicus, l'abréviateur d'Aristarque; et, comme celle-ci est suivie d'une réfutation, elle portait primitivement la diple pointée (>·). On a donc le droit d'écrire en tête : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι.

Aristonicus dit, comme l'avait dit Aristarque, que l'athétèse des vers XVII, 364-365 n'a pas le sens commun (χωρὶς λόγου). Ce n'est pas une raison, selon eux, parce qu'un passage d'Homère contient l'éloge des Grecs, et même un éloge splendide, pour que ce passage soit une interpolation (καίτοι μέγιστον ἔχοντας τῶν Ἑλλήνων ἔπαινον). Blondel copiait son manuscrit tel quel, avec toutes les fautes d'orthographe et de ponctuation. Cette scholie-ci est mal ponctuée dans sa copie, et semble même y dire des choses contradictoires. Mais tout devient parfait si l'on met χωρὶς λόγου entre deux points, et si l'on fait attention que ἔχοντας se rapporte à τοὺς δύο στίχους sous-entendu. Les abréviateurs retranchent tout ce qui n'est pas indispensable, et le style des scholies est plein d'ellipses : les fautes de transcription achèvent souvent de changer les scholies en énigmes.

M. Egger assistait à ma lecture du 8 janvier. Il en fut très-vivement frappé, et il vint chez moi visiter et les feuillets de Blondel et ses calques, deux petits *fac-simile*, l'un du texte, l'autre des scholies de Vatopédi. Il constata que le nom de Vatopédi était répété plusieurs fois dans ces pièces. Sa conclusion fut que, si un helléniste allait à Vatopédi, il n'y perdrait pas son temps. Les jeunes gens sont seuls vraiment propres à de pareils voyages. C'est dire que je n'eus pas un instant l'idée d'aller moi-même chercher le complément du commentaire d'Aristonicus, Didyme, Hérodien et Nicanor. M. Egger avait hâte qu'il y eût quelqu'un sur la route de Vatopédi, et il me pressait de faire une pétition au ministre de l'instruction publique, pour qu'il envoyât un philologue au mont Athos. Je m'excusai par des raisons qu'on devine. Ce fut M. Egger lui-même qui écrivit au ministre. La pétition, qui eût à coup sûr été rejetée venant d'un infime, fut accueillie avec une extrême faveur. Le ministre (M. de Fourtou) convoqua aussitôt une commission présidée par son secrétaire général (M. Desjardins). Je ne reviens pas encore de ma surprise d'avoir été appelé à faire partie de cette commission, et surtout de n'y avoir trouvé,

en fait de commissaires, que des hommes parfaitement compétents. Ceux qui savent comment les choses se passent d'ordinaire à la rue de Grenelle n'ont pas besoin que je leur dise pourquoi. Il y avait là M. Egger, M. Beulé, M. Alexandre Bertrand et M. Albert Dumont. La commission fut unanime en quelques minutes, et M. Dumont, sous-directeur de l'École d'Athènes, qui n'était à Paris qu'en passant, repartit pour Rome, où est sa section, avec l'argent de la mission dans sa poche : c'est lui qui avait choisi le voyageur. On avait même fait très-largement les choses : on l'avait autorisé à adjoindre au philologue un historien, et à leur fournir à tous deux les moyens de faire en Orient, pendant cinq ou six mois, des recherches en tous genres. Cette mission a été très-fructueuse. Elle est même déjà célèbre, bien qu'elle ne soit connue encore que par le rapport de M. Albert Dumont au ministre de l'instruction publique, par celui de M. Egger à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par les récompenses honorifiques décernées aux deux explorateurs. Les deux rapporteurs reconnaissent que c'est la note sur les scholies de Blondel qui a été la cause occasionnelle des riches récoltes des savants voyageurs, M. l'abbé Duchesne et M. Bayet.

M. l'abbé Duchesne, le philologue de l'expédition, a tiré du manuscrit de l'*Iliade* trente pages de scholies inédites. On saura plus tard ce que ces scholies ajoutent à nos connaissances. Si peu que ce soit, ce sera beaucoup pour la mémoire de Blondel. Il n'y a pas foison d'hellénistes qui aient à leur avoir même le simple équivalent de ce que Blondel ajoute à ce qu'on savait avant lui sur le vers V, 515 et sur les vers XVII, 364-365. Je suis heureux, quant à moi, d'avoir revendiqué publiquement pour cet infortuné jeune homme un peu de notoriété dans le monde des homérisants.



ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΟΔΥΣΣΕΙΑΝ ΚΑΤΑ ΡΑΨΩΔΙΑΝ.

I. Ἄλφα θεῶν ἀγορήν, Ὀδυσείδῃ Παλλάδα θάρσος.
II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἠΐα γρηὸς, πλοῦν μετ' Ἀθηνᾶς.
III. Γάμμ', ὑπὸ Νέστωρ δέκτο, συνῶρθ' υἱὸς υἷι, θεὰ πτῆ.
IV. Δέλτα, μάθ' ἀμφὶ πατρὸς παρ' Ἀτρεΐδα λοχώμενος υἱός.
V. Ἔ, πλεῖ ἐπὶ σχεδίης Ὀδυσεὺς πόντῳ κεαθείσης.
VI. Ζῆτα δὲ, Ναυσικάα κόμισ' ἐν Σχερίῃ Ὀδυσῆα.
VII. Ἦτα δ', εὖ φρονέουσ' Ὀδυσεῖ Σχερίης βασιλῆες.
VIII. Θῆτα δ', ἄθλοις Φαίηκες Ὀδυσσῆος πείρηθεν.
IX. Ἰῶτα τὰ Λωτοφάγων Κικόνων τε, Κυκλώπεσσι ξύν.
X. Κάππα δὲ Λαιστρυγόνων ἔχει, Αἰόλου, ἔργα τε Κίρκης.
XI. Λάμβδα δ', ἐν Ἀΐδεω ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν Ὀδυσσεύς.
XII. Μῦ Σειρῆνας ἔχει, Πλαγκτὰς, βοῦς τ' Ἠελίοιο.
XIII. Νῦ, Ἰθάκης ἐπέβη, Φαιήκων πομπῇ, Ὀδυσσεύς.
XIV. Ξῖ δ', Ὀδυσῆ Εὔμαιος ἀργῷ ξείνισσεν ὑφορβός.
XV. Οὖ, ἐπέβη Ἰθάκης, Λακεδαίμονος ἔξ, Ὀδυσείδης.
XVI. Πῖ δ', ἄρα Τηλέμαχος ἀναγνωρίζει πατέρα ὅν.
XVII. Ῥῶ, βάλες, αἰπόλε τε μνηστήρ τε, κύων ὃν ἀνέγνω.
XVIII. Σῖγμ' ἔριν Ἴρου, εὖχος Ὀδυσσεῦς, δῶρά τ' ἀνάκτων.
XIX. Ταῦ δ', ἀναγνωρίζει γρηῦς ἐξ οὐλῆς Ὀδυσῆα.
XX. Ὗ δὲ, Θεοκλύμενος κακὰ δὴ μαντεύετ' Ἀχαιοῖς.
XXI. Φῖ δὲ, βιὸν προτίθησιν ἄεθλον Πηνελόπεια.
XXII. Χῖ δ', Ὀδυσεὺς μνηστῆρας ἐκαίνυτο νηλέϊ χαλκῷ.
XXIII. Ψῖ δ', ἀναγνωρίζει πόσιν ὅν ποτε Πηνελόπεια.
XXIV. Ὦ δ', Ὀδυσεὺς σὺν πατρὶ καὶ υἱέϊ μάρνατ' Ἀχαιοῖς.

ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ.... Ce titre est copié sur celui que portent les vers du même genre composés pour l'*Iliade* par Étienne le Grammairien. Mais les manuscrits qui donnent les acrostiches de l'*Odyssée* disent simplement, ἐπιγραφαὶ ἔμμετροι : *titres versifiés*. La poésie d'Étienne n'est pas, certes, d'un ordre bien élevé; mais elle est bien supérieure à celle-ci par la correction, par la clarté, et même par une sorte d'élégance. On ignore le nom de l'auteur des ἐπιγραφαὶ ἔμμετροι. Si c'est un Alexandrin, c'est à coup sûr un Alexandrin des plus bas siècles.

I. Ἀγορήν dépend de ἔχει sous-entendu; ou, si l'on ne met qu'une virgule après θάρσος, il dépend de ἔχει exprimé au second vers. La vulgate ἀγορή suppose le verbe ἐστί. — Ὀδυσείδῃ.... θάρσος, apposition à Παλλάδα : Pallas audace au fils d'Ulysse, c'est-à-dire les encouragements de Pallas à Télémaque. La vulgate Ὀδυσηΐδι Παλλάδι n'offre aucun sens raisonnable; car Ὀδυσηΐς ne pourrait signifier que fille d'Ulysse. Mais il n'y a pas à s'étonner qu'un Byzantin à qui on lisait *Odysídi* ait écrit Ὀδυσηΐδι au lieu de Ὀδυσείδῃ. C'est une simple faute d'iotacisme. On pourrait, à la rigueur, conserver Παλλάδι, dans le sens de ὑπὸ Παλλάδος, d'après l'exemple Ἀχιλῆϊ δαμασθείς, *Iliade*, XXII, 55. Mais ces deux datifs l'un sur l'autre feraient le plus détestable effet. C'est Bothe qui a proposé la réforme du vers, et qui, tout en le donnant altéré, l'a parfaitement restitué dans sa note critique.

II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἤϊα γρηός. Bothe : βῆτ' ἀγορὴν, γρηὸς δ' ἔχει ἤϊα. Mais il avoue lui-même qu'il n'a fait la correction que pour avoir un rhythme plus agréable. — Ἤϊα γρηός, les vivres de la vieille : les provisions de voyage fournies à Télémaque par Euryclée.

III. Ὑπό doit être joint à δέκτο. Il s'agit du paternel accueil fait par Nestor à Télémaque. — Συνῶρθ' υἱὸς υἷι, un fils s'élança avec un fils, c'est-à-dire Pisistrate et Thrasymède, fils de Nestor, courent au-devant du faux Mentor et de Télémaque. La vulgate συνῶρτο δ' ὃς υἷι est inadmissible, puisque Nestor ne bouge pas (voy. IV, 36, 39). Bothe justifie très-bien la correction, qui est de lui : « Falsum ὅς, quo « Nestor significaretur. Scilicet δ' ὅς ortum est ex υἱός, quæ vox prio« rem corripit, ut passim apud Homerum. » On a vu, *Iliade*, VI, 130, υἱός avec la première brève; et il y en a plusieurs exemples homériques. — Θεὰ πτῆ, *vulgo* θεὰ ἔπτη avec synizèse. Dindorf suppose que l'auteur supprimait la finale de θεὰ : « Pronuntiavit θε' ἔπτη imperite. » C'est plutôt la première de ἔπτη qu'il a fait disparaître.

IV. Παρ' Ἀτρεῖδα. Ceci semble dénoter une main byzantine; car un Alexandrin eût écrit παρά avec le génitif ou le datif (de la bouche de Ménélas, ou chez Ménélas), et il n'eût point inventé un accusatif Ἀτρεῖδα. Bothe corrige le vers, mais en le rendant peu intelligible : Δέλτα, μάθ' Ἀτρείδα πατρὸς ἀμφὶ λοχώμενος υἱός.

V. Πόντῳ, c'est-à-dire ἐν πόντῳ.

VIII. Πείρηθεν, c'est-à-dire ἐπειρήθησαν, au sens actif : firent l'épreuve.

IX. Ἰῶτα, dissyllabe par synizèse, ou, si l'on veut, parce que la voyelle initiale était prise comme *i* latin consonne (*j*). Bothe : « Vox

« ἰῶτα δισσυλλάϐως pronuntianda est, more Latinorum. » — Le vers est très-altéré dans les manuscrits. La plupart des éditeurs lisent : Λωτοφάγων, Κικόνων σὺν Κυκλώπεσσιν Ἰῶτα. — Κυκλώπεσσι ξύν. On verra dans l'*Odyssée*, XV, 410, un vers terminé par Ἀτρέμιδι ξύν.

X. Κάππα δὲ.... *vulgo* Κάππ' ἔχει Αἰόλου, Λαιστρυγόνος, ἔργα τε Κίρκης. On peut, à la rigueur, admettre Αἰόλου avec la seconde longue, vu l'accent, et Λαιστρυγόνος au lieu de Λαιστρυγόνων. Mais ce vers lui-même n'est déjà qu'un arrangement arbitraire des choses incohérentes fournies par les manuscrits.

XI. Ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν est une correction, au lieu de ψυχαῖς ἐνέτυχεν que donnent les manuscrits, et qui est impossible. Quelques-uns corrigent ἐνέτυχεν en ἐνετύγχαν(ε). Mais l'aoriste paraît presque indispensable : *aoristo opus est*, comme dit Bothe.

XII. Βοῦς τ(ε) a été changé par Bothe en τὰ δέ, dont βοῦς lui semble la glose : « Sed βοῦς videtur esse ab interprete. » C'est une pure hypothèse. Bothe ajoute : τὰ Ἠελίοιο *ut* τὰ Λωτοφάγων. Mais τὰ Λωτοφάγων lui-même n'est qu'à demi certain. D'ailleurs, les exemples ne sont pas identiques, et δέ devrait s'élider devant Ἠελίοιο.

XIV. Ξῖ, δ' Ὀδυσῆ.... Le vers, dans les manuscrits, est réduit à n'être qu'une ligne de mauvaise prose : Ξῖ δ' Ὀδυσῆα ξείνισεν Εὔμαιος ἀγρῷ ὑφορϐός.

XV. Οὖ est le nom ancien de la lettre O, quand elle était encore longue et brève, et qu'elle représentait par un seul caractère la diphthongue ου.

XVII. Βάλες, tu frappas. Le chevrier Mélanthius et le prétendant Antinoüs frappent Ulysse, l'un d'un coup de pied et l'autre d'un escabeau. — Κύων, un chien : Argus. — Ὅν, démonstratif : celui-ci, c'est-à-dire celui qui fut frappé, Ulysse. — Ἀνέγνω. Cette reconnaissance a lieu entre le coup porté par Mélanthius et le coup porté par Antinoüs. Mais la forme de l'apostrophe a amené une prolepse, et l'ordre des faits n'a pu être observé.

XVIII. Ὀδυσσεῦς. On verra ce génitif dans l'*Odyssée*, XXIV, 398. Bothe a refait le vers comme il suit, sous prétexte que ἔριν Ἴρου devait être une glose : Σίγμα δ' ἔριν εὖχός τ' Ὀδυσῆος, δῶρά τ' ἀνάκτων.

XIX. Γρηῦς, une vieille : Euryclée. — Dindorf, en tête des *Scholies*, donne ainsi le vers : Ταῦ δ' ἀναγνωρίζει ἐξ οὐλῆς γρηῦς Ὀδυσῆα.

XX. Ὗ δὲ,... Variante : Ὗ δὲ, Ζεὺς θάρσυνεν Ὀδυσσέα καὶ σχέθ' Ἀχαιούς.

XXII. Δ(έ) manque dans les manuscrits. Mais l'analogie exigeait son rétablissement.

XXIV. Μάρνατ(αι). Les manuscrits donnent μάχετ(αι), leçon impossible, puisque la première syllabe de ce mot est brève. C'est évidemment une glose qui s'est substituée au terme qu'elle servait à expliquer. Bothe, qui trouve sans doute l'expression trop précise, la remplace par μίσγετ(ο) ou μίσγετ(αι), qui a l'inconvénient d'être un peu trop vague, et sur lequel on se tromperait sans doute, si Bothe ne le donnait comme un équivalent de μάχετ(αι). Il dit, en effet, à propos de la leçon des manuscrits: « Est id, opinor, interpretamentum « τοῦ μίσγετο sive μίσγεται. »



ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

ΘΕΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΑΘΗΝΑΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ ΤΗΛΕΜΑΧΟΝ. ΜΝΗΣΤΗΡΩΝ ΕΥΩΧΙΑ.

Invocation (1-10). Délibération des dieux au sujet d'Ulysse (11-95). Minerve, sous la figure d'un ancien hôte d'Ulysse, se rend au palais d'Ithaque, où les prétendants de Pénélope se livrent à leurs déportements (96-112). Télémaque fait bon accueil au prétendu étranger, et s'entretient longuement avec lui (113-318). Le fils d'Ulysse, après le départ de son hôte, se sent tout réconforté; il va rejoindre les prétendants, qui écoutaient chanter l'aède Phémius, et il prend désormais le ton d'un homme et d'un chef de famille (319-364). Les prétendants sont avertis par Télémaque qu'il les sommera, dès le lendemain, dans l'assemblée générale du peuple, d'avoir à quitter le palais; ils s'étonnent de ce langage; ils demandent des explications, puis ils continuent, jusqu'à la fin du jour, leur fête un instant interrompue (365-424). Télémaque passe la nuit à réfléchir aux conseils que lui a donnés son hôte (425-444).

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ

1. Ἄνδρα μοι ἔννεπε. L'aède, selon Homère, n'est que l'écho des Muses. Ce sont les Muses qui savent les faits antiques, et qui les révèlent à leurs favoris : ceux-ci répètent au vulgaire des hommes les récits merveilleux des déesses de la poésie. Voyez les vers II, 484-486 de l'*Iliade* et la note sur ces trois vers. Voyez aussi, *Iliade*, I, 1, la note sur ἄειδε. — Ἄνδρα équivaut à τὸν ἄνδρα. Ce n'est pas d'un héros quelconque qu'il s'agit. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'article proprement dit n'existe point dans Homère. — Ἔννεπε, selon Curtius, est pour ἔνσεπε, identique au vieux latin *insece*, c'est-à-dire *insequere* : cours après, saisis, explique,

πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν·
πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω·
πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν,
ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων.

raconte. Personne n'ignore qu'Ennius a rendu ἔννεπε par *insece :* « Virum mihi, Camœna, insece versutum. » — Πολύτροπον, *versutum*, fécond en ressources. Il est évident que l'épithète πολύτροπος doit être prise en bonne part, et comme un équivalent des autres qualifications homériques d'Ulysse : πολύφρων, πολύμητις, πολυμήχανος. L'idée de ruse est comprise dans l'expression, aussi bien que celle d'habileté à se tirer d'affaire en toute circonstance. Nous en avons la preuve dans la façon même dont Ulysse fera, IX, 19-20, les honneurs de sa personne, devant les Phéaciens assemblés : Εἴμ' Ὀδυσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν Ἀνθρώποισι μέλω, καί μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει. Homère admirait la ruse; et un homme *sachant se retourner*, comme nous disons familièrement, est nécessairement pour lui un homme digne de louanges. On discutait pourtant, dans les écoles antiques, la question de savoir si Homère, en appelant Ulysse πολύτροπον, avait loué ou blâmé son héros. Nous avons même l'ἔνστασις et la λύσις, telles que les présentait Antisthène. Mais les Grecs faisaient des difficultés sur tout, et posaient souvent sans raison légitime des problèmes homériques. Il n'est pas douteux d'ailleurs que le mot πολύτροπος, chez Homère, ait un sens moral; et l'explication vulgaire s'appuie sur une tradition qui remonte jusqu'aux Homérides. L'auteur de l'*Hymne à Mercure* s'est servi deux fois de l'épithète πολύτροπος (vers 13 et vers 439), pour caractériser son jeune dieu. Antisthène, dans sa λύσις, fait de πολύτροπος un synonyme de σοφός, habile; les Alexandrins donnent des équivalences analogues : ἔμπειρος, συνετός, etc. Ennius et Cicéron traduisaient πολύτροπον par *versutum.* Aussi n'avons-nous point admis l'interprétation de certains modernes : *ayant beaucoup roulé par le monde.* Cette interprétation supprime une pensée, puisque alors ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη n'est plus que la glose de πολύτροπον. Peu importe qu'il y ait, dans Homère, des tautologies analogues. Ainsi on lit plus loin, vers 299-300 : πατροφονῆα..., ὅ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Tout nous crie que πολύτροπον exprime une chose, et ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη une autre chose. — Horace a traduit, *Art poétique*, vers 141-142, le début de l'*Odyssée ;* mais il n'a rendu ni πολύτροπον, ni ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη. — Au lieu de πολύτροπον, quelques anciens lisaient πολύκροτον, mauvaise correction de diascévaste.

2. Ἱερόν est une simple épithète d'honneur. Cependant quelques anciens y voyaient une idée religieuse. *Scholies* E et V : διὰ τὸ κτισθῆναι ὑπὸ θεῶν. ἢ διὰ τὴν πρὸς Δία εὐσέβειαν. — Ἔπερσεν. C'est Ulysse qui commandait les hommes enfermés dans le cheval de bois. Voyez, VIII, 500-520, le chant de Démodocus.

3. Νόον. Horace traduit ce mot par *mores.* C'est évidemment le vrai sens. Zénodote avait changé νόον en νόμον, correction rejetée par Aristarque, comme faussant la pensée. D'ailleurs νόμος n'est point un mot d'Homère; et, comme dit Karl Lehrs, fût-il dix fois dans Homère, la leçon de Zénodote n'en vaudrait pas mieux : « præ egregio νόον, malam illam et falsam, « etiamsi decies νόμος apud Homerum le« geretur. »

4. Ὃν κατὰ θυμόν se lie, d'après Nicanor (*Scholies* Q, S et V), à ἀρνύμενος, et non à πάθεν ἄλγεα : ἐνταῦθα στικτέον εἰς τὸ ἄλγεα, εἶτα ὃν κατὰ θυμὸν ἀρνύμενος. Cette explication est réfutée par le vers XIII, 90 : Ὃς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθ' ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν. Nicanor n'a pas été bien inspiré ici en rejetant la ponctuation d'Aristarque.

5. Ἀρνύμενος, *captans*, tâchant d'avoir. C'est l'explication ordinaire. Avec ce sens, ψυχήν ne peut signifier que *vie sauve.* Mais les anciens n'étaient point d'accord sur l'interprétation du passage. Quelques-uns regardaient ἀρνύμενος, à cette place, comme synonyme de ἀντικαταλλάσσων. De cette façon, Ulysse ferait complète abnégation de lui-même. *Scholies* Q et V : αὐτὸς ἀπολέσθαι θέλων ἵνα σώσῃ τοὺς ἑταίρους. Cela est bien raffiné. L'Ulysse

Ἀλλ' οὐδ' ὧς ἑτάρους ἐρρύσατο, ἱέμενός περ·
αὐτῶν γὰρ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο·
νήπιοι, οἳ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος Ἠελίοιο
ἤσθιον· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.
Τῶν ἁμόθεν γε, θεά, θύγατερ Διός, εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

d'Homère, sans être égoïste, ne fait pas si bon marché de sa personne, et songe avant tout, comme on dit, à conserver sa peau. Laissons donc à ἀρνύμενος sa signification traditionnelle, confirmée par les paroles mêmes d'Ulysse, XXIII, 253 : Νόστον ἑταίροισιν διζήμενος, ἠδ' ἐμοὶ αὐτῷ. C'est ainsi que l'entendait Horace, dans ces vers où il peint l'indomptable énergie d'Ulysse, et qui sont directement inspirés du texte même de l'invocation de l'*Odyssée* : « Qui « domitor Trojæ multorum providus urbes Et mores hominum inspexit, latumque per æquor, *Dum sibi, dum sociis* « *reditum parat*, aspera multa Pertulit, ad« versis rerum immersabilis undis (*Épîtres*, I, II, 19-22). » Voyez d'ailleurs les exemples homériques ἀρνύμενοι, ἀρνύμενος, ἀρνύσθην, *Iliade*, I, 159; VI, 446; XXIII, 160. Ils s'expliquent tous d'une façon analogue au sens que nous préférons ici : *expetentes, provehens, assequi conabantur*. — Le mot ἀρνύμενος, dans l'*Odyssée*, est un ἅπαξ εἰρημένον.

6. Οὐδ' ὧς, *ne sic quidem*, pas même ainsi, c'est-à-dire pas même au prix de tant de maux endurés.

7. Αὐτῶν. Quelques-uns lisent αὐτοί, comme au vers 33. Mais nous savons, par de sûrs témoignages, que αὐτῶν était ici la leçon d'Aristarque et de tous les Alexandrins. De plus, presque tous les manuscrits donnent αὐτῶν. Hayman préfère la correction byzantine, mais il ne dit pas pourquoi. Αὐτῶν σφετέρῃσιν a son exact équivalent en latin : *suis ipsorum*. Enfin le sujet n'a pas besoin d'être exprimé.

8-9. Κατά doit être joint à ἤσθιον.

8. Ὑπερίονος. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VIII, 480. Didyme (*Scholies* V) prenait ici le mot comme épithète : ἐπιθετικῶς, ἀπὸ τοῦ ὑπὲρ ἡμᾶς ἰέναι. C'est plutôt le nom patronymique : *fils d'Hypérion*. Ὑπερίων est une syncope, pour Ὑπεριονίων.

9. Νόστιμον ἦμαρ, le jour du retour, ou simplement le retour, comme δούλιον ἦμαρ signifie l'esclavage, ἐλεύθερον ἦμαρ la liberté, etc.

10. Τῶν ἁμόθεν γε,... Hayman croit ce vers interpolé, et il le met entre crochets. Il donne deux raisons d'athétèse : ἁμόθεν, ou, comme il écrit, ἀμόθεν, est inconnu dans l'usage épique, et Διός, devant εἰπέ, ne peut avoir la finale brève. La première raison est détestable; car il faudrait, à ce compte, retrancher tous les vers où se trouve un mot une seule fois employé par Homère et inusité chez les poëtes épiques postérieurs. L'autre raison ne vaut que pour ceux qui veulent que le verbe εἰπεῖν ait eu toujours et partout le digamma. Bekker lui-même, tout digammiste qu'il est, laisse le vers dans le texte, et écrit εἰπέ sans ϝ, comme tout le monde. — Τῶν est un partitif, et il dépend de εἰπέ. Il est aussi en rapport avec ἁμόθεν. Le poëte veut savoir quelques-uns des faits qui concernent Ulysse; mais il laisse à la Muse le soin de choisir parmi les aventures du héros, et de commencer le récit à sa guise. — Ἁμόθεν est l'opposé de οὐδαμόθεν, et il équivaut à ἀπό τινος τόπου, ἀπό τινος μέρους. En y rattachant τῶν, qui joue un double rôle, et en traduisant l'idée contenue dans γε, on a le sens que j'ai indiqué plus haut. Didyme (*Scholies* S et V) : τῶν περὶ τὸν Ὀδυσσέα ὁπόθεν θέλεις πράξεων ἀπό τινος μέρους ἀρξαμένη διηγοῦ ἡμῖν. Cette explication se trouve aussi, dans les *Scholies*, sous une forme plus courte : ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. — Curtius explique ἁμόθεν comme Didyme et comme tous les Alexandrins; car il le traduit par *von irgendwoher* (de quelque part, de quelque lieu). Seulement, il lui donne l'esprit rude. — Dans l'Homère-Didot, ἁμόθεν a eu regard *partim*, et γε, *certe*. Il fallait *undecumque* et *saltem*. L'idée *partim* est contenue dans τῶν, et non exprimée dans ἁμόθεν. Le poëte est plus modeste que ne le ferait la certitude d'être obéi par la Muse. — Καὶ ἡμῖν, à nous aussi, c'est-à-dire à

Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες, ὅσοι φύγον αἰπὺν ὄλεθρον,
οἴκοι ἔσαν, πόλεμόν τε πεφευγότες ἠδὲ θάλασσαν·
τὸν δ' οἶον, νόστου κεχρημένον ἠδὲ γυναικὸς,
Νύμφη πότνι' ἔρυκε Καλυψὼ, δῖα θεάων,
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, λιλαιομένη πόσιν εἶναι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ἔτος ἦλθε, περιπλομένων ἐνιαυτῶν,
τῷ οἱ ἐπεκλώσαντο θεοὶ οἶκόνδε νέεσθαι
εἰς Ἰθάκην (οὐδ' ἔνθα πεφυγμένος ἦεν ἀέθλων,
καὶ μετὰ οἷσι φίλοισι), θεοὶ δ' ἐλέαιρον ἅπαντες
νόσφι Ποσειδάωνος· ὁ δ' ἀσπερχὲς μενέαινεν
ἀντιθέῳ Ὀδυσῆϊ, πάρος ἣν γαῖαν ἱκέσθαι.
Ἀλλ' ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ' ἐόντας
(Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,

moi et à ceux qui m'entendront répéter ces chants.

11. Ἔνθ(α), alors, c'est-à-dire au temps où prend le récit. La Muse, et Homère avec elle, se jette ici, comme parle Horace, *in medias res*, sauf à raconter plus tard, par la bouche d'Ulysse, ce qui s'était passé depuis le départ de Troie jusqu'au moment dont il s'agit dans cette entrée en matière. — Je n'ai pas besoin de rappeler que le début de l'*Énéide* ressemble à celui de l'*Odyssée*, comme l'invocation de Virgile est une imitation et un développement de l'invocation d'Homère. — Ἄλλοι. Ce sont les héros qui avaient aidé Ulysse à prendre Troie.

13. Τόν équivaut ici à ἐκεῖνον, et non pas simplement à αὐτόν. Ulysse était le plus grand de tous les héros qui avaient survécu. C'est ce qu'exprime τόν emphatique. — Γυναικός. L'amour d'Ulysse pour sa femme explique pourquoi Calypso perdait ses peines. Didyme (*Scholies* H et V) : ἠδὲ γυναικὸς οἰκείως προσέθηκεν, ἵνα καταφρονήσῃ καὶ θεᾶς ἐρώσης.

14. Καλυψώ. Cette nymphe était, selon Homère, une fille d'Atlas, et elle habitait une île appelée Ogygie. Voyez plus loin, vers 52 et 85.

15. Σπέσσι. Ancienne variante, σπέεσιν ou σπέεσι. *Grand Étymologique* Miller : σπέα· σπέος, σπέεος, ἡ εὐθεῖα τῶν πληθυντικῶν σπέεα, καὶ συγκοπῇ σπέα, ὥσπερ κλέος, κλέεα καὶ κλέα· ἄειδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν (*Iliade*, IX, 189)· σπέεος, σπέεσι.... ὅταν οὖν γένηται σπέσι, συγκοπή ἐστιν, οἷον· ἐν σπέεσι γλαφυροῖσιν.

17. Τῷ, *quo*, c'est-à-dire *in quo anno*. — Οἱ ἐπεκλώσαντο, avaient filé pour lui : lui avaient assigné par leurs décrets.

18. Οὐδ' ἔνθα, *ne tum quidem*, pas même alors. Ulysse, en effet, aura fort à lutter pour redevenir maître dans son palais et dans son île.

19. Θεοὶ δ(έ). La conjonction n'est point redondante. Elle équivaut à τότε, et elle correspond à ἀλλ' ὅτε δή. Cette sorte de reprise est très-fréquente chez Homère.

20. Μενέαινεν. Neptune vengeait son fils Polyphème, dont Ulysse avait crevé l'œil unique.

22. Ὁ μέν. Il s'agit de Neptune. — Αἰθίοπας. Les dieux aimaient à visiter les Éthiopiens, et à séjourner parmi eux. Voyez les vers I, 423-424 de l'*Iliade*, et, à ce vers 423, la note sur Αἰθιοπῆας. — Μετεκίαθε. Ancienne variante, μετεκείαθε. *Scholies* H : τὸ κει δίφθογγον διὰ τὸ μέτρον. Cette correction était absolument inutile ; car l'accent suffit, chez Homère, surtout à l'antépénultième, pour rendre longue une syllabe brève.

23. Αἰθίοπας. Ancienne variante, Αἰθίοπες. Avec cette leçon, Αἰθίοπες, τοί équivaudrait à οἳ Αἰθίοπες, lesquels Éthiopiens. Voyez, *Iliade*, VI, 395, la note sur Ἠετίων, ὅς. — La reprise de la phrase par la répétition du mot Αἰθίοπας est le seul exem-

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος),
ἀντιόων ταύρων τε καὶ ἀρνειῶν ἑκατόμβης.
Ἔνθ' ὅγε τέρπετο δαιτὶ παρήμενος· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
Ζηνὸς ἐνὶ μεγάροισιν Ὀλυμπίου ἀθρόοι ἦσαν.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Αἰγίσθοιο,
τόν ῥ' Ἀγαμεμνονίδης τηλεκλυτὸς ἔκταν' Ὀρέστης·
τοῦ ὅγ' ἐπιμνησθεὶς ἔπε' ἀθανάτοισι μετηύδα·
Ὢ πόποι, οἷον δή νυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται.
Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ

ple d'épanalepse qu'il y ait dans l'*Odyssée*. Eustathe : παρασημειοῦνται οἱ παλαιοὶ τὸν ποιητὴν ἐν μὲν Ἰλιάδι πολλαῖς ἐπαναλήψεσι χρήσασθαι· ἐνταῦθα δὲ, μιᾷ, τῇ κατὰ τοὺς Αἰθίοπας. Cette note provient du commentaire d'Aristarque. Voyez la note sur le vers XXII, 128 de l'*Iliade*. Je rappelle que l'expression οἱ παλαιοί, dans Eustathe, désigne les Alexandrins, et que les passages où elle se trouve sont presque toujours des citations d'Aristarque, arrivées de main en main jusqu'aux compilateurs que compile Eustathe.

24. Δυσομένου, en regard de ἀνιόντος. C'est ainsi qu'Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 381-382, dit, en parlant des Pléiades, δυσομενάων au futur, après avoir dit ἐπιτελλομενάων au présent. Bothe, dans ses *Addenda et emendanda*, veut que δυσομένου, chez Homère, ne soit qu'une faute de copiste, et ne doute point qu'il faille écrire δυομένου. Il n'y a aucune trace de cette leçon δυομένου, ni dans les *Scholies*, ni dans les manuscrits, ni chez Eustathe. La seule variante connue est δυσσομένου, orthographe évidemment fautive. L'exemple d'Hésiode justifie suffisamment la vulgate. Il y a d'ailleurs, selon moi, une vraie raison de préférer δυσομένου à δυομένου. C'est pendant le jour que s'accomplissaient, au temps d'Homère, tous les actes de la vie sociale : le soleil dont parle le poëte est sur l'horizon ; l'occident est le côté où *il se couchera*. — Suivant quelques modernes, δυσομένου est un aoriste, et non un futur. C'est δύσετο qui a inspiré cette hypothèse, dont les anciens n'ont pas eu l'idée. Elle est peu plausible, et en tout cas fort inutile. — Ὑπερίονος est le synonyme de ἡλίου, et non plus, comme au vers 8, un simple qualificatif.

26. Οἱ δέ, mais eux, à savoir, ἄλλοι : les autres dieux.

29. Ἀμύμονος ne peut avoir ici un sens moral. C'est une épithète purement honorifique; et, en effet, Égisthe était un grand personnage, un homme de noble race. C'est donc sans raison que Payne Knight et Dugas Montbel taxent d'absurdité le vers 29, et condamnent par conséquent, avec celui-là, les vers 30 et 31. Didyme (*Scholies* H, P et V) : κατὰ γένος ἀγαθοῦ. Hayman rapproche les expressions anglaises *honourable*, *gallant*, *learned*, *gentleman*, qui ne sont que des termes de politesse, et qui ont perdu, dans l'usage, leur signification première et précise.

31. Ἔπε' ἀθανάτοισι μετηύδα. Ancienne variante, ἔπεα πτερόεντα προσηύδα.

32. Ὢ πόποι. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 254. — Οἷον, *qualiter*, de quelle façon, dans le sens de *voyez comme*. Il ne faut pas traduire par *quantum*, par *combien*. Ce n'est pas ὅσον.

33. Καί, selon Aristarque, est redondant. *Scholies* H, M et Q : σημειοῦται Ἀρίσταρχος λέγων τὸν καί σύνδεσμον περιττεύειν. De cette façon, Jupiter dit que les hommes sont toujours les artisans de leurs propres malheurs. Il est probable qu'Aristarque n'entendait pas περιττεύειν dans un sens absolu ; car le mot καί fortifie l'expression, dès qu'il ne la restreint pas. Je le traduirais volontiers par *oui*. Tous les modernes lui donnent son sens ordinaire : *etiam*, aussi. Mais les dieux d'Homère ne frappent jamais un mortel sans

σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπέρμορον ἄλγε' ἔχουσιν·
ὡς καὶ νῦν Αἴγισθος ὑπέρμορον Ἀτρείδαο
γῆμ' ἄλοχον μνηστήν, τὸν δ' ἔκτανε νοστήσαντα,
εἰδὼς αἰπὺν ὄλεθρον· ἐπεὶ πρό οἱ εἴπομεν ἡμεῖς,
Ἑρμείαν πέμψαντες, ἐΰσκοπον Ἀργειφόντην,
μήτ' αὐτὸν κτείνειν μήτε μνάασθαι ἄκοιτιν·
ἐκ γὰρ Ὀρέσταο τίσις ἔσσεται Ἀτρείδαο,
ὁππότ' ἂν ἡβήσῃ τε καὶ ἧς ἱμείρεται αἴης.

qu'il l'ait mérité pour une cause ou pour une autre. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est de mêler quelquefois la passion à la raison, et de ne pas rester dans la juste mesure. Ils pèchent souvent, ou par un excès de sévérité, ou par un excès d'indulgence.

34. Ὑπέρμορον, orthographe d'Aristarque. D'autres Alexandrins écrivaient ὑπὲρ μόρον en deux mots, leçon préférée par Bekker, Hayman et d'autres. Le sens est exactement le même avec l'une et l'autre écriture. Hérodien dit que l'orthographe est à volonté. On a vu ὑπέρμορα dans l'*Iliade*, II, 155, forme qui ne peut pas se résoudre en deux mots, et qui semble prouver l'existence de l'adjectif ὑπέρμορος. *Grand Étymologique* Miller : γίνεται ὑπέρμορος ὡς ὠκύμορος, καὶ τὸ οὐδέτερον ὑπέρμορον, καὶ τὸ πληθυντικὸν ὑπέρμορα. Mais il reconnaît qu'ici, comme au vers de l'*Iliade*, XX, 30, ὑπὲρ μόρον en deux mots est soutenable : καὶ τοῦτο καὶ τὸ ἐν Ὀδυσσείᾳ, νῦν Αἴγισθος ὑπὲρ μόρον, κατὰ διάλυσιν ἀναγινώσκουσιν, ὁμοίως τῷ μὴ καὶ ὑπὲρ μοῖραν δόμον Ἄϊδος (*Iliade*, XX, 336).

37. Οἱ, *ipsi*, à lui-même.

38. Ἑρμείαν.... Le vers était fort différent dans le texte de Marseille. Didyme (*Scholies* H et M) : ἡ Μασσαλιωτικὴ γράφει· Πέμψαντες Μαίης ἐρικυδέος ἀγλαὸν υἱόν. — Ἑρμείαν. La forme épique du nom d'Hermès est Ἑρμείας. Mais on verra une fois Ἑρμῆς, XXIV, 1. — Πέμψαντες. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient πέμψαντε. Ceux qui admettaient ce duel l'expliquaient ou par ἐγὼ καὶ ἡμεῖς, ou par ἐγὼ καὶ Ἥρη. Dans le premier cas, c'est le même sens au fond qu'avec πέμψαντες. Dans le second, c'est une allusion à un des attributs spéciaux de Jupiter et de Junon. *Scholies* H, M et Q : γαμήλιοι γὰρ οὗτοι. La vulgate a l'avantage de la netteté; et c'est pour cela sans doute qu'Aristarque l'a préférée. — Ἐΰσκοπον. Un manuscrit donne διάκτορον. Cette leçon, impossible à la suite de πέμψαντες, provient évidemment des textes qui portaient πέμψαντε. — Ἀργειφόντην. Voyez la note II, 103 de l'*Iliade*. Homère n'ayant nulle part fait allusion au mythe d'Io, l'interprétation vulgaire de l'epithète Ἀργειφόντης (meurtrier d'Argus) était contestée par quelques anciens; mais celles qu'ils y substituaient ne sont guère plausibles. *Scholies* S : ἢ τὸν ἀργὸν καὶ καθαρὸν φόνου, ἢ τὸν φονεύσαντα Ἄργον, τὸν πολυόμματον, ὃς ἐφύλασσε τὴν Ἰώ, ἢ τὸν φονέα τῆς ἀργίας, ἢ ὅστις τοὺς ἀργοὺς καὶ ἀπράκτους λογισμοὺς ἀναιρεῖ.

39. Κτείνειν. Ancienne variante, κτεῖναι.

40. Τίσις ἔσσεται. Remarquez le passage du discours indirect au discours direct. Aristarque (*Scholies* H) : ἐντεῦθεν ἐκ τοῦ διηγηματικοῦ μετῆλθεν ἐπὶ τὸ μιμητικόν. Jupiter reproduit, comme il va le dire plus bas, les paroles mêmes de Mercure. Voyez, au vers 42, ὡς ἔφατ' Ἑρμείας. — Ἀτρείδαο désigne Agamemnon, et il dépend de τίσις : vengeance d'Atride sera, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon sera vengé. Aristarque (*Scholies* H) : τὸ δὲ Ἀτρείδαο οὐ κατὰ τοῦ Ὀρέστου, ἀλλὰ κατὰ τοῦ Ἀγαμέμνονος τέτακται. Cependant on voit, par d'autres scholies, que quelques Alexandrins entendaient *Atride* d'Oreste lui-même, comme *Éacide* se dit d'Achille, qui n'était pourtant que le petit-fils d'Éacus. Mais l'explication rigoureuse est préférable, et grammaticalement et pour la précision du style.

41. Ἱμείρεται est au subjonctif, pour ἱμείρηται. Ancienne leçon ἐπιβήσεται.

Ὣς ἔφαθ' Ἑρμείας, ἀλλ' οὐ φρένας Αἰγίσθοιο
πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέων· νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀπέτισεν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
καὶ λίην κεῖνός γε ἐοικότι κεῖται ὀλέθρῳ.
Ὣς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.
Ἀλλά μοι ἀμφ' Ὀδυσῆϊ δαΐφρονι δαίεται ἦτορ,
δυσμόρῳ, ὃς δὴ δηθὰ φίλων ἄπο πήματα πάσχει,
νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης.
Νῆσος δενδρήεσσα, θεὰ δ' ἐν δώματα ναίει,

43. Ἀθρόα, en masse, c'est-à-dire d'un seul coup. — Πάντ(α), tout : tous les crimes qu'il a commis. — Ἀπέτισεν a pour sujet Αἴγισθος sous-entendu. — Achille dit à Hector, *Iliade*, XXII, 271 : νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀποτίσεις Κήδε' ἐμῶν ἑτάρων, οὓς ἔκτανες ἔγχεϊ θύων.

44. Γλαυκῶπις. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 206. J'ajoute ici que Curtius rapproche γλαυκός, γλαυκῶπις, γλαῦξ et γλαύσσω, et que γλαυκός lui-même signifie, selon lui, *brillant* (*licht, schimmernd*). Il traduit donc γλαυκῶπις par *lichtæugig* (aux yeux brillants). Il cite le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1280 : διαγλαύσσουσιν ἀντὶ τοῦ φωτίζουσιν ἢ διαλάμπουσιν, ὅθεν καὶ ἡ Ἀθηνᾶ γλαυκῶπις, καὶ ἡ γλήνη ἡ κόρη τοῦ ὀφθαλμοῦ, παρὰ τὸ γλαύσσειν, ὅ ἐστι λάμπειν. Euripide donne à la lune l'épithète de γλαυκῶπις. Il est impossible, par conséquent, de justifier la traduction vulgaire : aux yeux bleus, aux yeux d'azur. Minerve a les yeux brillants, voilà tout; et Homère ne dit point de quelle couleur étaient proprement les yeux de Minerve.

45. Ὦ πάτερ.... On a vu ce vers, *Iliade*, VIII, 31.

46. Λίην, comme le latin *nimis*, signifie *beaucoup* aussi bien que *trop*; et καὶ λίην est une affirmation très-énergique : *oui, certes*.

49. Ὃς δὴ δηθά. Les Grecs ont aimé de tout temps les allitérations. — Πήματα πάσχει. Ancienne variante, τῆλ' ἀλάληται.

50. Ἀμφιρύτῃ signifie que l'île est située loin de toute terre, et qu'elle n'a en vue ni le continent ni aucune autre île. Si elle était comme une des îles de l'Archipel, elle serait bien entourée d'eau, mais la mer ne roulerait pas librement autour d'elle. — Au lieu de ἀμφιρύτῃ, Strabon lisait Ὠγυγίῃ, le nom de l'île. — Ὀμφαλός, le nombril, c'est-à-dire le point central. Bothe : « Sic urbs Delphorum dicebatur umbilicus terræ. » Le développement ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης prouve que ἀμφιρύτῃ n'est pas une simple épithète poétique. Minerve ne fait point une description; elle explique comment Ulysse n'a pas pu se sauver. Aucun navire ne fréquente les parages d'Ogygie; et Ulysse a beau être le premier nageur du monde, il lui faut prendre son parti, car il ne sait pas même de quel côté il aurait chance de trouver une terre habitée. — Quelques anciens faisaient ici de ὀμφαλός un synonyme de βάθος. Mais presque tous lui laissaient le sens ordinaire. Didyme (*Scholies* V) : μέση τῆς περὶ αὐτὴν θαλάσσης.

51. Νῆσος δενδρήεσσα, sous-entendu ἐστί. Quelques-uns prennent ceci pour une épanalepse, et ne mettent qu'une virgule après θαλάσσης. Hayman : « Epanalepsis « with case varied by attraction of ὀμ« φαλός preceding. » On a vu plus haut, note sur le vers 23, qu'Aristarque n'avait signalé, dans l'*Odyssée*, qu'une seule épanalepse. Eustathe, au vers 24, nous a conservé l'opinion d'Aristarque sur ce passage-ci : τὸ δὲ νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ, νῆσος δενδρήεσσα, οὐκ ἐπανάληψις εἶναι δοκεῖ, διότι οὐχ ὁμοιοπτώτως ἔχει. D'après cette doctrine, Ἠετίων, *Iliade*, VI, 395, n'est point une épanalepse; et, si l'on écrivait Αἰθίοπες au lieu de Αἰθίοπας, *Odyssée*, I, 23, il n'y aurait plus un

Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος, ὅστε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
μακρὰς, αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
Τοῦ θυγάτηρ δύστηνον ὀδυρόμενον κατερύκει,
αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἱμυλίοισι λόγοισιν
θέλγει, ὅπως Ἰθάκης ἐπιλήσεται· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς,
ἱέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
ἧς γαίης, θανέειν ἱμείρεται. Οὐδέ νυ σοί περ

seul exemple d'épanalepse dans la seconde des épopées homériques. D'ailleurs on peut discuter sur la ponctuation. Hayman suit Dindorf et Bekker. Ameis et La Roche, comme les éditeurs vulgaires, séparent θαλάσσης de νῆσος par un point.

52. Ἄτλαντος θυγάτηρ. Hésiode, dans la *Théogonie*, vers 359, range Calypso parmi les filles de l'Océan et de Téthys. — Ὀλοόφρονος. Minerve, fille de Jupiter, parle en ennemie des Titans. Atlas avait été un des révoltés punis par Jupiter. — Quelques anciens rapportaient ὀλοόφρονος à θαλάσσης. D'autres prétendaient que la terminaison ος n'était qu'une addition parasite, et que les premiers textes écrits donnaient ΟΛΟΟΦΡΟΝ, c.-à-d. ὀλοόφρων, se rapportant à Calypso. Didyme (*Scholies* H, P, Q et V) : οἱ δὲ τὸ ἑξῆς, θαλάσσης ὀλοόφρονος..... ἢ ἐγέγραπτο κατὰ τὴν ἀρχαίαν γραφήν· εἶτά τις μὴ νοήσας προσέθηκε τὸ ος. Enfin on discutait sur l'orthographe du mot, qui devait, selon quelques-uns, porter l'esprit rude, et par conséquent n'avait pas un sens défavorable. Didyme (mêmes *Scholies*) : οἱ δὲ ἐδάσυναν, ἵν' ᾖ περὶ τῶν ὅλων φρονοῦντος. Mais ce sont là des subtilités, et il n'y a lieu de rien changer ni à la ponctuation ni à l'écriture. Hérodien (*Scholies* H) : ἄμεινον δὲ ψιλοῦντας ἀκούειν τοῦ τὰ ὀλέθρια φρονοῦντος. Virgile, *Énéide*, IV, 747, qualifie Atlas d'une épithète défavorable (*Atlantis duri*), et cela dans un vers inspiré certainement par un souvenir de l'*Odyssée*.

53. Ἔχει, *sustinet*, soutient. Le ciel, selon Homère, est comme un toit porté par des colonnes, et ces colonnes posent sur le dos d'Atlas. Si Atlas n'était pas là, le ciel s'écroulerait. Cependant quelques anciens donnaient à ἔχει un sens moral. *Grand Étymologique* Miller : ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς, ἀντὶ τοῦ φυλάσσει ἢ ἐπιμελεῖται. La tradition des poëtes ne permet pas d'adopter cette explication. Homère entend physiquement la chose. — Κίονας. Dans le *Prométhée* d'Eschyle, Atlas n'a sur son dos qu'une seule colonne; mais c'est la colonne centrale, celle qui soutient le toit, et, comme parle Eschyle, vers 349, *la colonne du ciel et de la terre*, c'est-à-dire une colonne qui va de la terre au ciel, ou, selon l'expression d'Homère, qui les sépare, qui les tient à distance. Voyez la note suivante.

54. Ἀμφὶς ἔχουσιν, *distinent*, tiennent à distance. Sans les colonnes, le ciel ne serait plus un toit. Il viendrait s'appliquer sur la terre.

56. Αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι. Quelques manuscrits donnent αἰεὶ δ' ἐν μαλακοῖσι, leçon que Bothe a préférée. Mais l'exemple de Sophocle allégué par lui à ce sujet, ἐν λόγοις πείσειν, *Philoctète*, vers 1310-1311, ne prouve point que ἐν ait rien à faire dans le vers de l'*Odyssée*.

57. Ἐπιλήσεται doit être pris pour le futur même, et non pour un subjonctif, où la longue serait changée en brève. Homère dit, *Iliade*, I, 136 : ὅπως ἀντάξιον ἔσται. Cet exemple ne laisse aucun doute sur la question.

58. Καὶ καπνόν, *vel fumum*, ne fût-ce que la fumée. Ulysse ne demande même pas à revenir dans sa chère Ithaque; il désire seulement la voir encore, ne fût-ce que de loin. Les passages latins qu'on cite comme des imitations de ceci (Ovide, *Pontiques*, I, III, 33 et Rutilius, *Itinéraire*, I, 195) ne rappellent qu'imparfaitement l'admirable tableau d'Homère.

59. Ἧς γαίης dépend de ἀποθρώσκοντα, et non de καπνόν. — Θανέειν ἱμείρεται

ἐντρέπεται φίλον ἦτορ, Ὀλύμπιε. Οὔ νύ τ' Ὀδυσσεὺς
Ἀργείων παρὰ νηυσὶ χαρίζετο ἱερὰ ῥέζων
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ; Τί νύ οἱ τόσον ὠδύσαο, Ζεῦ;
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
Πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην,
ὃς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν, πέρι δ' ἱρὰ θεοῖσιν
ἀθανάτοισιν ἔδωκε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
Ἀλλὰ Ποσειδάων γαιήοχος ἀσκελὲς αἰεὶ
Κύκλωπος κεχόλωται, ὃν ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν,
ἀντίθεον Πολύφημον, ὅου κράτος ἔσκε μέγιστον

peut s'expliquer de deux manières. Ulysse, désespéré de ne plus revoir sa patrie, refuse l'immortalité que lui offre Calypso, et ne désire plus que la mort. C'est l'interprétation ordinaire. Mais quelques-uns entendaient, d'une façon à la fois plus fine et plus expressive, qu'Ulysse serait heureux de ne point survivre, une fois qu'il aurait vu la fumée s'élever de son île. *Scholies* M et Q : τινὲς δὲ λείπειν φασὶ τὸ τούτου τυχών.

60. Οὔ νύ τ' est pour οὔ νύ τοι. Il s'agit spécialement des sacrifices en l'honneur de Jupiter. La syllabe οι s'élide rarement; mais il y a des exemples incontestables de cette élision. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VI, 165.

62. Τροίῃ. Chez Homère, Τροίη est ordinairement la plaine d'Ilion, et n'est presque jamais la ville. Voyez dans l'*Iliade*, I, 129, la note sur Τροίην. Ici il n'y a aucun doute sur le sens. Il s'agit évidemment du camp des Grecs sur le rivage de la Troade. — Payne Knight supprime le vers 62, mais pour une raison qui n'a de valeur qu'aux yeux de ceux qui admettent qu'Homère disait ΤροϜίῃ avec digamma; car alors ce mot est un anapeste et non plus un spondée. Bekker lui-même écrit Τροίῃ, ainsi que tout le monde, et garde le vers. Dugas Montbel approuvait l'athétèse de Payne Knight, comme donnant au style quelque chose de plus dégagé et de plus rapide. — Ὠδύσαο. Le mot Ὀδυσσεύς se rattache à ὀδύσσομαι. On suppose que le poëte a joué avec intention sur le rapprochement des deux mots. Ce n'est qu'une supposition, mais non déraisonnable; car les Grecs ont aimé de tout temps les exercices de ce genre.

64. Ἕρκος ὀδόντων. Voyez la note IV, 350 de l'*Iliade*. La formule ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων est assez fréquente chez Homère.

65 Ἔπειτ(α), ensuite, c'est-à-dire désormais, ou plutôt jamais. — Θείοιο. Aristarque faisait remarquer cette épithète, qui est en effet bien remarquable dans la bouche de Jupiter, parlant d'un simple mortel né d'un homme et d'une femme ordinaires. L'honneur fait au héros est justifié par les deux vers suivants : Ulysse est tout à la fois le plus intelligent et le plus pieux des mortels.

66. Περί se joint à ἐστί, mais πέρι s'explique à part. La plupart des éditeurs écrivent le second comme le premier, et le joignent à ἔδωκε du vers suivant. Mais presque tous les manuscrits donnent πέρι adverbe, à la deuxième place; et l'on n'a jamais entendu περιδίδωμι comme signifiant *donner plus que personne*. Au reste, l'interprétation de la phrase ne présente aucune difficulté. Didyme (*Scholies* H et V) : ὑπερθεῖ τὸν νοῦν τῶν ἀνθρώπων καὶ συνέσει καὶ εὐσεβείᾳ.

69. Κύκλωπος, génitif causal : à propos du cyclope.

70. Ἀντίθεον doit être pris dans son sens ordinaire. Polyphème était affreux et d'un caractère abominable; mais il était de naissance divine, et il avait une taille et une force prodigieuses, ce qui suffit pour justifier l'emploi homérique de l'épithète.

πᾶσιν Κυκλώπεσσι· Θόωσα δέ μιν τέκε Νύμφη,
Φόρκυνος θυγάτηρ, ἁλὸς ἀτρυγέτοιο μέδοντος,
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι Ποσειδάωνι μιγεῖσα.
Ἐκ τοῦ δὴ Ὀδυσῆα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
οὔτι κατακτείνει, πλάζει δ' ἀπὸ πατρίδος αἴης.
Ἀλλ' ἄγεθ', ἡμεῖς οἵδε περιφραζώμεθα πάντες
νόστον, ὅπως ἔλθῃσι· Ποσειδάων δὲ μεθήσει
ὃν χόλον· οὐ μὲν γάρ τι δυνήσεται ἀντία πάντων
ἀθανάτων ἀέκητι θεῶν ἐριδαινέμεν οἶος.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
εἰ μὲν δὴ νῦν τοῦτο φίλον μακάρεσσι θεοῖσιν,
νοστῆσαι Ὀδυσῆα δαΐφρονα ὅνδε δόμονδε,
Ἑρμείαν μὲν ἔπειτα, διάκτορον Ἀργειφόντην,
νῆσον ἐς Ὠγυγίην ὀτρύνομεν, ὄφρα τάχιστα

— Quelques anciens prétendaient que ἀντίθεον est ici en mauvaise part : τὸν θεομάχον, l'ennemi des dieux. Mais il n'y a rien, dans la légende de Polyphème, qui concorde avec cette explication. — Ὅου, diérèse de οὗ : *cujus*, duquel. — Ἔσχε, *vulgo* ἐστί. Je crois que Dindorf et Bekker ont bien fait de préférer ἔσχε, qui répond mieux à la réalité des choses. Depuis la vengeance d'Ulysse, Polyphème n'est plus rien, et un enfant se rirait de cette force auparavant si redoutée. Didyme (*Scholies* V) : ἔσχεν· ὑπῆρχεν. Cette note constate la tradition aristarchienne.

71. Πᾶσιν Κυκλώπεσσι équivaut à ἐν πᾶσι Κυκλώπεσσι. Polyphème était le plus fort de tous les cyclopes. — Δέ est explicatif, et il a presque le sens de γάρ. Aucun des cyclopes n'avait pour père un dieu aussi puissant que Neptune.

72. Μέδοντος. Aristophane de Byzance lisait μέδοντι, se rapportant à Ποσειδάωνι. Phorcys, il est vrai, n'était pas le roi des mers; mais il était un des princes de la mer, et cela suffit pour que μέδοντος ne soit point déplacé après son nom. La correction d'Aristophane détruit le naturel de la phrase.

73. Ἐν σπέσσι n'a pas besoin d'être déterminé, et se rattache simplement à μιγεῖσα. Peu importe à qui appartiennent ces grottes.

74. Ἐκ τοῦ, depuis cela, c'est-à-dire depuis qu'Ulysse a crevé l'œil de Polyphème. Quelques-uns entendaient, plus vaguement, ἐκ ταύτης τῆς αἰτίας (voilà pourquoi).

76. Ἡμεῖς οἵδε, nous que voici, c'est-à-dire nous tous qui nous intéressons à Ulysse. Neptune était seul de l'autre parti. Voyez plus haut, vers 19-20.

77. Ὅπως ἔλθῃσι. Jupiter ne doute pas du succès, dès que les dieux se donneront la peine de vouloir et d'être bien résolus. — Δέ, comme au vers 71, est explicatif; mais il équivaut ici à *oui*, plutôt qu'à *en effet*, γάρ donnant plus loin ce sens.

80-81. Τὸν.... Voyez plus haut les vers 44-45 et les notes sur ces deux vers.

82. Φίλον (ἐστί), *gratum est*, plaît.

83. Δαΐφρονα. Ancienne variante, πολύφρονα.

85. Ὠγυγίην. L'île de Calypso appartient à une géographie tout à fait fantastique, et c'est perdre son temps que de chercher dans quelle partie de la mer elle pouvait être située. Le nom même de cette île semble dire qu'elle ne répond à aucune réalité; car ce nom est simplement le féminin de l'adjectif ὠγύγιος, qui signifie anti-

Νύμφῃ ἐϋπλοκάμῳ εἴπῃ νημερτέα βουλήν,
νόστον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος, ὥς κε νέηται.
Αὐτὰρ ἐγὼν Ἰθάκην ἐσελεύσομαι, ὄφρα οἱ υἱὸν
μᾶλλον ἐποτρύνω, καί οἱ μένος ἐν φρεσὶ θείω,
εἰς ἀγορὴν καλέσαντα καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πᾶσι μνηστήρεσσιν ἀπειπέμεν, οἵτε οἱ αἰεὶ
μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς.
Πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἠμαθόεντα,

que. — Le texte d'Antimachus donnait Ὠγυλίην. Cette Ogylie existait en effet dans la mer de Crète. Mais ce n'est point dans cette mer qu'Ulysse a fait naufrage avant d'être poussé chez Calypso, c'est dans les parages de Thrinacrie. Quelque loin qu'il ait été entraîné par les vagues qui l'ont porté neuf jours, il n'est point venu à Ogylie. *Scholies* H, M, P et Q : ἐν τῇ κατ' Ἀντίμαχον Ὠγυλίην γράφεται, διαφέρουσι δὲ οἱ τόποι· τὴν μὲν γὰρ Ὠγυγίαν ἐντὸς εἶναι πρὸς ἑσπέραν, τὴν δὲ Ὠγυλίαν κατὰ Κρήτην Ἡσίοδός φησι κεῖσθαι. Cette note est un lambeau textuel du commentaire de Didyme. — Nous disons, avec Didyme, que l'Ogygie d'Homère ne pouvait être située qu'à l'occident de la Grèce; mais nous nous en tenons à cette vague indication. — Ὀτρύνομεν est au subjonctif, pour ὀτρύνωμεν.

86. Νημερτέα βουλήν, *certum consilium*, (notre) résolution bien arrêtée. Voyez, *Iliade*, I, 514, νημερτὲς μὲν δή μοι ὑπόσχεο. La volonté des dieux a des effets infaillibles, quand elle s'est prononcée après délibération.

87 Νόστον est une apposition à βουλήν. — Ὥς κε νέηται. Ancienne variante, ὥς κεν ἵκηται. Mais la répétition de l'idée de retour donne une grande énergie à l'expression, tandis que *afin qu'il aille* n'est qu'une platitude inutile.

88. Ἰθάκην. Ancienne variante, Ἰθάκηνδ(ε). Le royaume d'Ulysse se composait de plusieurs îles, dont Ithaque était loin d'être la plus considérable, et même d'une partie du continent voisin de ces îles. Voyez l'*Iliade*, II, 631-637. Mais c'est à Ithaque qu'était la capitale du royaume. — Quand Homère nomme Ithaque, il entend indifféremment l'île ou la ville, et c'est le contexte qui détermine le sens. Ici il s'agit de la ville. — Ἐσελεύσομαι. Anciennes variantes, ἐπελεύσομαι et διελεύσομαι. Ἐσελεύσομαι, selon Cobet, n'est qu'une glose pour ἐπιείσομαι, qu'il regarde comme la vraie leçon. Il propose la même correction, XVII, 52. Le mot ἐπιείσομαι a été conservé au vers XV, 504. Voyez la note sur ce vers. — Οἱ υἱόν, le fils à lui, c'est-à-dire son fils : Télémaque.

89. Μᾶλλον. Jusqu'à présent Télémaque n'a qu'une sourde indignation qui n'ose point éclater. Il faut que cette indignation éclate. Minerve mettra au cœur du jeune homme une force extraordinaire. De là μᾶλλον. Bothe : « Magis quam adhuc per « ætatem licuit. » Avant ceci, Télémaque n'était qu'un enfant; il sera tout à l'heure un chef de famille et un roi. — Θείω pour θῶ. Ancienne variante, θήσω.

90. Καρηκομόωντας. Voyez, dans l'*Iliade*, la note II, 11.

91. Ἀπειπέμεν, *interdicere*, de faire sommation de déguerpir. Les prétendants de Pénélope s'étaient installés dans le palais même d'Ulysse, et y vivaient, comme on dit, à discrétion.

92. Ἀδινά, *plurima*, en très-grand nombre. Hérodien écrivait ἁδινά avec l'esprit rude, orthographe adoptée par Bekker, Ameis et La Roche. Mais pourquoi distinguer par l'esprit ἀδινός de ἅδην? — Εἰλίποδας. Voyez, *Iliade*, VI, 424, la note sur εἰλιπόδεσσι. *Scholies* P et Q : εἰλίποδας λέγει βόας ὡς ποιοῦντας τὴν τῶν ποδῶν κίνησιν ὥσπερ ἑλικοειδῆ. Il suffit d'avoir vu marcher les bœufs, surtout quand ils sont sous le joug, pour comprendre que l'épithète doit être prise au sens littéral. La seule traduction exacte du mot est *tourne-pieds*.

93. Ἐς Σπάρτην. Télémaque y verrait

νόστον πευσόμενον πατρὸς φίλου, ἤν που ἀκούσῃ,
ἠδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν.
Ὣς εἰποῦσ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα
[ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν
ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.
Εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξέϊ χαλκῷ,

Ménélas. — Ἐς Πύλον. Il y verrait Nestor et ses fils. — Ἠμαθόεντα. Ancienne variante, ἠμαθόεσσαν. Le nom de la capitale du royaume de Nestor était des deux genres. On verra, II, 308, ἐς Πύλον ἠγαθέην. On a vu, *Iliade*, I, 252, ἐν Πύλῳ ἠγαθέῃ, et, II, 77, Πύλοιο.... ἠμαθόεντος. — Il y avait deux villes du même nom de Pylos appartenant à Nestor, l'une en Messénie, l'autre en Triphylie. On ne sait pas quelle est celle des deux qu'habitait le vieux roi. Voyez la note II, 252 de l'*Iliade*. — Au lieu de πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε, Zénodote écrivait πέμψω δ' ἐς Κρήτην τε. Par suite, le vers 285 se trouvait modifié comme il suit : Κεῖθεν δὲ Κρήτηνδε παρ' Ἰδομενῆα ἄνακτα. Mais ces leçons ont été rejetées par Aristarque, comme fausses et absurdes. C'est à Sparte, et non en Crète, qu'ira Télémaque, et c'est à Ménélas qu'il fera visite, et non à Idoménée. Voyez la note III, 313-318.

95. Κλέος ἐσθλὸν.... ἔχῃσιν. On a vu, *Iliade*, XVII, 143, ἦ σ' αὔτως κλέος ἐσθλὸν ἔχει (la réputation dont tu jouis n'est nullement fondée). Il ne peut donc s'agir ici que du renom futur de la piété filiale de Télémaque. Eustathe : ὡς κοπιάσαντα ὑπὲρ τοῦ πατρός. Cependant quelques-uns voulaient que le sens fût douteux, et qu'on pût entendre le vers 95 comme une simple répétition de l'idée contenue dans le vers précédent : ὅπου φήμη ἔχει εἶναι τὸν Ὀδυσσέα. Eustathe semble d'abord incertain : ὅτι σχῆμα ἀμφιβολίας τὸ, Ἠδ' ἵνα μιν κλέος.... Mais il se ravise après avoir cité les deux explications, et il dit de celle qui est la seule admissible : καὶ ἔστι κρείττων αὕτη ἡ ἔννοια. — Ἔχῃσιν. Dans le texte de Rhianus, il y avait λάβῃσιν, et alors précédé de ἀνθρώποισι sans ν. Mais l'exemple de l'*Iliade* que nous venons de citer condamne cette leçon. — Le voyage décrété par Minerve était taxé d'absurdité par les enstatiques. *Scholies* E et M : ἄτοπος δοκεῖ εἶναι Τηλεμάχου ἡ ἀποδημία, πρῶτον μὲν κίνδυνον προξενοῦσα τῷ νέῳ, δεύτερον ἐπανάστασιν τῶν μνηστήρων ἀπειλοῦσα, τρίτον οὐκ ὠφελοῦσα τὴν ζήτησιν τοῦ πατρός. Mais les lytiques ne manquaient pas de raisons pour justifier Minerve, et par conséquent le poëte. Mêmes *Scholies* : ἀλλ' ἔδει τὸν ἐν γυναιξὶ τεθραμμένον, λύπαις τεταπεινωμένον, ῥητορειῶν οὐ πεπειραμένον οὐδεπώποτε, πολύτροπον γενέσθαι παραπλησίως τῷ πατρὶ, καὶ τοῦτο κερδάναι τῇ πλάνῃ, καὶ κοινωνεῖν τῷ πατρὶ τῶν κατορθωμάτων ἐν τῇ μνηστηροκτονίᾳ. Il importe en effet qu'Ulysse, en rentrant dans sa patrie, trouve un fils digne de lui, capable de comprendre ses desseins et de l'aider efficacement à les accomplir.

96-98. Ὣς εἰποῦσ' ὑπὸ ποσσὶν.... On a vu ces trois vers, sauf les deux premiers mots, *Iliade*, XXIV, 340-342, mais appliqués à Mercure. Aristarque prononçait l'athétèse contre les vers 97 et 98 ; et déjà avant lui ils avaient été condamnés par d'autres éditeurs, comme prêtant à Minerve ce qui ne lui appartenait à aucun titre. On ne les lisait même pas dans le texte de Marseille. *Scholies* M et T : προηθετοῦντο κατ' ἔνια τῶν ἀντιγράφων οἱ στίχοι, κατὰ δὲ τὴν Μασσαλιωτικὴν οὐδ' ἦσαν. καὶ ταῖς ἀληθείαις μᾶλλον ἁρμόσει ἐπὶ Ἑρμοῦ· ἴδιον γὰρ αὐτοῦ τοιούτοις ὑποδήμασι κεχρῆσθαι. Cette note est, comme ce qu'on a lu au vers 38, une citation textuelle du commentaire de Didyme. — J'admets l'athétèse, avec Bekker, Ameis et plusieurs autres. Dindorf et La Roche ne mettent pas les vers 97-98 entre crochets. La Roche maintient même les trois vers suivants, qui sont universellement rejetés ; mais c'est uniquement parce qu'ils sont dans ses manuscrits.

99-101. Εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος.... Le premier de ces trois vers est emprunté à l'*Iliade*, X, 135, et les deux autres pareil-

βριθὺ, μέγα, στιβαρὸν, τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν
ἡρώων, τοῖσίντε κοτέσσεται ὀβριμοπάτρη].
Βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα·
στῆ δ' Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος,
οὐδοῦ ἐπ' αὐλείου· παλάμῃ δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,
εἰδομένη ξείνῳ, Ταφίων ἡγήτορι Μέντῃ.
Εὗρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας. Οἱ μὲν ἔπειτα
πεσσοῖσι προπάροιθε θυράων θυμὸν ἔτερπον,

lement, V, 746-747. Minerve ne va point à la bataille, et elle n'a aucun besoin de l'arme terrible ici décrite. Didyme (*Scholies* M et T) : καὶ ἡ τοῦ δόρατος ἀνάληψις πρὸς οὐδὲν ἀναγκαῖον. Aristarque mettait, comme plus haut, des obels et des astérisques. Didyme (*Scholies* M et V) : ἀθετοῦνται μετὰ ἀστερίσκων, ὅτι ἐν τῇ Ε τῆς Ἰλιάδος καλῶς. Il manque probablement quelques mots dans cette note ; car elle ne mentionne que les vers 100 et 101. Ajoutez, entre ὅτι et ἐν τῇ Ε : ἐν τῇ Κ καί. En effet, le vers 99 était certainement compris dans l'athétèse.

101. Ὀβριμοπάτρη, la fille d'un père puissant, c'est-à-dire la fille de Jupiter, Minerve. — Bekker et La Roche écrivent ὀμβριμοπάτρη, orthographe de plusieurs manuscrits. Mais cette orthographe n'est point exacte; car l'étymologie est βρίθω, et non ὄμβρος. Voyez Curtius, au mot ὄβριμος. Nous écrivons sans μ, comme faisait Apollonius à l'exemple d'Aristarque.

102. Βῆ δὲ.... On a vu ce vers plusieurs fois dans l'*Iliade* : II, 167; IV, 74; XXII, 187.

103. Ἰθάκης ἐνὶ δήμῳ, dans le peuple d'Ithaque, c'est-à-dire dans la ville des Ithaciens, dans la capitale d'Ulysse. L'exemple Τρώων ἐνὶ δήμῳ, vers 237, a un sens plus vague, car il désigne la plaine d'Ilion, autant et plus que la ville même. Ici le sens est précisé par ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος. Didyme (*Scholies* P et V) : δήμῳ· τόπῳ ἐν Ἰθάκῃ ὅπου ἦν τὸ Ὀδυσσέως βασίλειον. La ville se nommait Ithaque, comme l'île, et cette ville était la seule qu'il y eût dans l'île : c'est du moins la seule que cite Homère.

104. Οὐδοῦ, selon quelques anciens, était ici pour ὁδοῦ. Mais il n'y a aucune raison de ne pas lui laisser son sens ordinaire. Voyez, XVII, 196, la note sur οὐδός. — Ἔγχος. Cette lance a l'aspect le plus vulgaire, et n'est certainement point l'arme *lourde*, *longue* et *redoutable* dont Pallas se servait dans les batailles. Mentès n'est qu'un mortel comme un autre; et la déesse, en prenant la figure de ce mortel, est restée dans la vraisemblance. Cela est si vrai, que Télémaque prend la lance du faux Mentès, et la met dans l'armoire d'Ulysse, sans se douter qu'il manie autre chose qu'un bois quelconque ayant une pointe d'airain.

105. Ταφίων, des Taphiens : du peuple de l'île de Taphos. L'île de Taphos était une des Échinades, et faisait partie du royaume de Mégès, neveu d'Ulysse. Voyez l'*Iliade*, II, 625-630. — Ἡγήτορι. Mégès habitait Dulichium, et était le suzerain de Mentès, chef ou roi de Taphos.

107. Πεσσοῖσι est un ἅπαξ εἰρημένον, et on ignore absolument en quoi consistait le jeu dont parle ici Homère. Les uns expliquaient πεσσοί par κύβοι (dés), les autres par ψῆφοι (cailloux). Dans le premier cas, c'était ou un jeu de pur hasard, ou, comme le trictrac, un mélange du hasard et de la combinaison; dans le second cas, c'était quelque chose d'analogue à notre jeu de dames. La πεσσεία ou πεττεία des Grecs du temps de Périclès est elle-même fort mal connue; et ce qui la concerne ne prouve rien pour une époque aussi reculée que celle où nous portent les vers d'Homère. — Les étymologies données au mot πεσσός sont toutes plus ou moins arbitraires : πίπτω, παίζω, πέντε, πίσυρες. Qu'on prenne celle qu'on voudra, on n'en saura pas davantage sur la signification primitive de πεσσός. Hayman identifie les πεσσοί de l'*Odyssée* aux *chaturunga* des Purânas, c'est-à-dire aux quatre parties à

ἥμενοι ἐν ῥινοῖσι βοῶν, οὓς ἔκτανον αὐτοί.
Κήρυκες δ' αὐτοῖσι καὶ ὀτρηροὶ θεράποντες
οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον ἐνὶ κρητῆρσι καὶ ὕδωρ,
οἱ δ' αὖτε σπόγγοισι πολυτρήτοισι τραπέζας
νίζον ἰδὲ πρότιθεν, τοὶ δὲ κρέα πολλὰ δατεῦντο.
Τὴν δὲ πολὺ πρῶτος ἴδε Τηλέμαχος θεοειδής·
ἧστο γὰρ ἐν μνηστῆρσι, φίλον τετιημένος ἦτορ,
ὀσσόμενος πατέρ' ἐσθλὸν ἐνὶ φρεσίν, εἴποθεν ἐλθὼν
μνηστήρων τῶν μὲν σκέδασιν κατὰ δώματα θείη,

quatre pièces et quatre pions; mais l'unique preuve alléguée par lui, c'est que πεσσοί vient de πίσυρες (quatre). Voyez son *Appendix* A, n° 5. — L'étymologie πίπτω (ἔπεσον) n'est admissible que si on fait de πεσσοί un synonyme de κύβοι. Les deux autres étymologies n'apprennent rien du tout, et sont évidemment fausses.

110. Οἱ μέν se rapporte aux hérauts. — Ἐνὶ κρητῆρσι. *Grand Étymologique* Miller : κρατῆρες· ἀπὸ τοῦ γινομένου ἐλέγετο· κρᾶμα γὰρ ἐγένετο· οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον.

111. Οἱ δ(έ) se rapporte aux serviteurs.

112. Νίζον ἰδέ, leçon d'Aristarque, *vulgo* νίζον καί. — Πρότιθεν (c'est-à-dire προετίθεσαν), τοὶ δέ, *vulgo* προτίθεντο, ἰδέ. Avec la vulgate, ce sont les mêmes serviteurs qui épongent les tables, les mettent devant chaque convive, puis coupent les viandes. Avec la leçon d'Aristarque, qu'ont adoptée Dindorf, Bekker, Fæsi, Ameis, Hayman, il y a des serviteurs particuliers qui font office d'écuyers tranchants, et qui travaillent en même temps que les hérauts et les nettoyeurs de tables. Cela est plus naturel, et, comme dit Hérodien, beaucoup mieux suivi. *Scholies* E et M : ἄμεινόν φησιν Ἡρωδιανὸς ἀναγινώσκειν, καὶ πρότιθεν, τοὶ δέ. καὶ γὰρ ὁ λόγος οὕτω μᾶλλον ἀκόλουθος· οἱ μὲν οἶνον ἔμισγον, οἱ δὲ σπόγγοισι νίζον, οἱ δὲ κρέα ἐμέριζον. La Roche a maintenu προτίθεντο, ἰδέ, qu'il donne, mais à tort, comme la leçon d'Hérodien. La note qu'on vient de lire prouve au contraire qu'Hérodien rejetait cette leçon. Voyez plus bas la note des vers 141-142.

115. Ὀσσόμενος. Voyez la note I, 105 de l'*Iliade*. Le verbe ὄσσομαι vient de ὄσσε, et il signifie proprement *voir*. Mais Homère l'emploie toujours dans un sens moral. Lehrs : « Ὄσσεσθαι non, ut quidam faciunt, ducendum ab ὄσσα ut significet *dicere*, sed ab oculis (ὄσσε), significatque et oculis videre, et, per « translationem, animo videre. » Suivant Curtius, ὄσσε est pour ὀκιε, et ὄσσομαι pour ὀκjομαι. Comparez le latin *oculus*. — Les anciens n'admettaient pas l'explication de ὄσσομαι par ὄσσα. Du reste, elle ne donnerait ici qu'un non-sens, car ἐνὶ φρεσίν détermine avec précision ce que le poëte veut dire. *Scholies* S : τοῖς ὀφθαλμοῖς ὑποβλέπων. *Scholies* V : ἀνειδωλοποιούμενος καὶ φανταζόμενος, προσδοκῶν· ἢ τοῖς ὀφθαλμοῖς ἀποβλέπων. La première partie de cette dernière note vient de Didyme.

116. Μνηστήρων τῶν μέν n'est pas une simple hyperbate, pour τῶν μὲν μνηστήρων, car τῶν équivaut à ἐκείνων, *istorum*. L'idée contenue dans μνηστήρων est reprise, renforcée et précisée : « des prétendants, oui, des misérables qui sont là; » et la particule μέν indique l'opposition avec Ulysse, mentionné au vers suivant : τιμὴν δ' αὐτὸς ἔχοι. — On explique ordinairement la phrase sans tenir compte de la valeur homérique de τῶν. Quelques-uns entendent, par μνηστήρων, *quod attinet ad procos*, ce qui laisse du moins à τῶν un sens (αὐτῶν, τούτων, ou même ἐκείνων). Mais cette subtilité est inutile. Il n'y a qu'à appliquer simplement le principe d'Aristarque relatif à ὁ, ἡ, τό dans Homère. — Σκέδασιν.... θείη, *dispersionem faceret*. Cette expression se retrouve ailleurs, XX, 225; et il y en a de tout à fait analogues, XXIV, 476 et 485.

τιμὴν δ' αὐτὸς ἔχοι καὶ κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.
Τὰ φρονέων, μνηστῆρσι μεθήμενος, εἴσιδ' Ἀθήνην.
Βῆ δ' ἰθὺς προθύροιο, νεμεσσήθη δ' ἐνὶ θυμῷ
ξεῖνον δηθὰ θύρῃσιν ἐφεστάμεν· ἐγγύθι δὲ στὰς
χεῖρ' ἕλε δεξιτερὴν καὶ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Χαῖρε, ξεῖνε, παρ' ἄμμι φιλήσεαι· αὐτὰρ ἔπειτα
δείπνου πασσάμενος μυθήσεαι ὅττεό σε χρή.
  Ὣς εἰπὼν ἡγεῖθ'· ἡ δ' ἕσπετο Παλλὰς Ἀθήνη.
Οἱ δ' ὅτε δή ῥ' ἔντοσθεν ἔσαν δόμου ὑψηλοῖο,

117. Τιμήν, *honorem*, (sa) prérogative, c'est-à-dire tous les droits de la royauté maintenant usurpés par les prétendants, et particulièrement la jouissance du τέμενος, du domaine affecté au titre de roi. Voyez, *Iliade*, VI, 194, la note sur τέμενος τάμον. — Αὐτός, *ipse*, lui-même en personne, c'est-à-dire à l'exclusion de tout autre. Ulysse resterait seul roi et seul maître, puisque les envahisseurs de ses droits auraient été mis en déroute. — Κτήμασιν. Ancienne variante, δώμασιν, reprise par quelques modernes. L'expression générale paraît mieux convenir ici, après le mot τιμήν. Les exemples 397 et 402 sont fort différents de celui-ci, et, quoi qu'en dise La Roche, ils ne justifient point la préférence accordée à δώμασιν. Je ne parle pas de l'inconvénient d'avoir δώμασιν immédiatement après δώματα, négligence de style sans importance chez Homère, qui a des répétitions bien plus choquantes; mais je note que les meilleurs textes antiques donnaient κτήμασιν. Didyme (*Scholies* M) : γράφεται καὶ κτήμασιν ἐν ταῖς εἰκαιοτέραις, κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.

119. Ἰθὺς προθύροιο, *recta in vestibulum*, droit au perron. L'étranger est devant la porte du palais, et n'ose point entrer avant qu'on l'y convie : Télémaque sort à sa rencontre. Didyme (*Scholies* Q et V) : ἐπορεύθη ὡς ἐπὶ τὸ πρόθυρον οὐκ ἔνδον, ἀλλὰ πρὸ τοῦ οἴκου, ἐν τῷ τυκτῷ καλουμένῳ δαπέδῳ. L'expression signalée dans cette note comme synonyme de πρόθυρον, se trouve au vers IV, 627. Quant à l'emploi du génitif pour marquer la direction, nous avons vu, *Iliade*, XII, 106, ἰθὺς Δαναῶν, sans compter d'autres passages qui ne s'expliquent bien que de la même façon, mais où le sens passe pour douteux.

123. Χαῖρε, ξεῖνε. Bothe propose d'écrire χαῖρ', ὦ ξεῖνε, afin d'éviter ce qu'il regarde comme une consonnance désagréable. Mais ces finales non accentuées s'entendaient à peine ; et l'*homœoteleuton* dont parle Bothe n'existe pas plus que nos mots *chaire* et *chaîne* ne riment ensemble. Ajoutez que χαῖρ', ὦ ξεῖνε n'est point dans les variantes. — Φιλήσεαι, tu seras aimé, c'est-à-dire tu seras traité en ami. Le moyen est ici dans le sens du passif; et nous avons vu, *Iliade*, III, 207 et ailleurs, le verbe φιλέω employé pour désigner l'hospitalité.

124. Πασσάμενος. Le verbe auquel appartient ce participe est toujours pris en bonne part chez Homère. Voyez la note I, 464 de l'*Iliade*. Dans le grec postérieur, πατέομαι désigne la goinfrerie. — Μυθήσεαι. Ancienne variante, μυθήσεο. — Ὅττεο. Rhianus écrivait ὅττευ, leçon préférée par quelques Alexandrins à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et M) : ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν ἄμεινον ἐγέγραπτο ὅττευ σε χρή, ὡς ἀλλαχοῦ ὅττευ χρηΐζων. L'exemple allégué se trouve au vers XVII, 121. Mais il n'y a point identité, car le dactyle, au cinquième pied, vaut mieux que le spondée; et là, ὅττευ commence le vers.

125. Ἡ n'est point un article. Il signifie *elle*, et Παλλὰς Ἀθήνη précise le sens. On a vu souvent cette forme de style dans l'*Iliade*. Nous devons toujours nous rappeler que ὁ, ἡ, τό, chez Homère, sont des mots ayant leur valeur propre, même là où l'on est dispensé de les traduire.

126. Δόμου. Il s'agit de la grande salle

ἔγχος μέν ῥ' ἔστησε φέρων πρὸς κίονα μακρὴν,
δουροδόκης ἔντοσθεν ἐϋξόου, ἔνθα περ ἄλλα
ἔγχε' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἵστατο πολλά·
αὐτὴν δ' ἐς θρόνον εἷσεν ἄγων, ὑπὸ λῖτα πετάσσας
καλὸν, δαιδάλεον· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν·
πὰρ δ' αὐτὸς κλισμὸν θέτο ποικίλον, ἔκτοθεν ἄλλων
μνηστήρων, μὴ ξεῖνος ἀνιηθεὶς ὀρυμαγδῷ
δείπνῳ ἀδήσειεν, ὑπερφιάλοισι μετελθὼν,

où se réunissaient les hommes, et non pas de la maison en général. Voyez plus bas, vers 255. C'est ce qu'on a plus tard appelé ἀνδρών, mot qui n'est point dans les poésies homériques. — Ὑψηλοῖο. La grande salle du palais, comme on va le voir au vers suivant, était soutenue par de longues colonnes. Ce qui frappait, c'était donc avant tout la hauteur de la construction. La variante ποιητοῖο est mauvaise en elle-même et va mal ici.

128. Δουροδόκης. On suppose que cette armoire était pratiquée dans la colonne même. Didyme (*Scholies* E et V) : νοητέον δὲ ἀπεξύσθαι τοὺς κίονας, καὶ ἐνταῦθα ἀποτίθεσθαι τὰ δόρατα. Eustathe donne la chose d'une manière à peu près affirmative : ὅτι δουροδόκη ἐστὶ, ...ἢ μάλιστα, εἰς κίονα ἐγγεγλυμμένη. Mais Homère n'en dit rien du tout. Il dit plutôt que l'armoire était appliquée contre la colonne, puisque la lance de Mentès, une fois dans l'armoire, est dressée πρὸς κίονα μακρήν, et non point ἐν κίονι μακρῇ. L'épithète ἐϋξόου (bien polie) ne donne aucune lumière sur la question.

128-129. Ἄλλα ἔγχε(α).... πολλά. Les critiques alexandrins admiraient ici ce qu'ils appellent l'économie d'Homère. Voilà un arsenal tout prêt pour le jour de l'extermination des prétendants. *Scholies* E : οἰκονομικῶς δὲ εἶπεν, ἔνθα περ ἄλλα..., ἵνα μὴ ἀπορήσῃ τις ἔμπροσθεν ὅτι, ποῦ εὑρέθησαν τὰ δόρατα πρὸς φόνον τῶν μνηστήρων.

130. Ὑπό doit être joint à πετάσσας.

131. Καλὸν,... On a vu un vers presque tout semblable, *Iliade*, XVIII, 390.

132-133. Ἔκτοθεν ἄλλων μνηστήρων, *seorsum ab aliis* (*scilicet*) *procis*. Le mot μνηστήρων précise le terme vague ἄλλων, et amène tout naturellement les raisons pour lesquelles Télémaque choisit une place à l'écart. C'est donc bien à tort que Payne Knight et Dugas Montbel voient ici une difficulté grammaticale, et en concluent que les vers 133-135 ont été ajoutés par quelque maladroit interpolateur. Ils donnent, à la vérité, deux autres motifs d'athétèse : 1° les prétendants ne sont point encore dans la salle; 2° ἀδήσειεν est un terme impropre. Mais ces motifs n'ont rien de sérieux. Les tables des prétendants sont en place; Télémaque sait donc où il faut se mettre pour ne pas se trouver parmi ces bruyants et insolents convives, et pour avoir avec l'étranger un entretien confidentiel. Quant à l'impropriété de ἀδήσειεν, c'est un rêve, et rien de plus. Voyez la note suivante.

134. Ἀδήσειεν, *vulgo* ἀδδήσειεν. Anciennes variantes, ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν. Payne Knight et Dugas Montbel supposent que ἀδήσειεν est pour ἀηδήσειεν, et ils repoussent le mot à cause de l'impossibilité d'une pareille contraction. Mais ce mot vient de ἄδος, ou, si l'on veut, de ἄδην. Voyez, *Iliade*, X, 98, la note sur ἀδηκότες. Voyez aussi Curtius, p. 572. Le doublement du δ est inutile, dans ἀδήσειεν comme dans ἀδηκότες. — Les deux variantes ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν doivent leur origine à la fausse étymologie donnée par quelques anciens au verbe ἀδέω, c'est-à-dire ἀ privatif et ἡδύς. D'ailleurs la synizèse de αη n'est guère admissible. — Hérodien paraît s'être séparé d'Aristarque au sujet de l'étymologie de ἀδέω, car il éprouve le besoin d'expliquer pourquoi ce verbe ne prend pas l'esprit rude, et il en trouve la raison dans la règle des synalèphes : c'est dire clairement que la première syllabe de ἀδέω, selon lui, est contractée de α privatif et de η provenant de ἡδύς. *Scholies* Q :

ἠδ' ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο.
Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων·
δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
παντοίων, παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα·

ψιλωτέον τὸ ἀδήσειεν· ὅταν γὰρ ἐν συναλοιφῇ τὸ ψιλούμενον ἐν ἀρχῇ φωνῆεν ἐπικρατήσῃ, καὶ τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐπικρατεῖ, οἷον· ὦ ἑταῖρε, ὦταῖρε.

138. Νίψασθαι équivaut à ὥστε νίψασθαι (*ad lavandum*). — C'était une cérémonie religieuse, et non point un usage de propreté. *Scholies* E, H, M et Q : πρὸ τῶν βρωμάτων ἐνίπτοντο, ἵνα εὐαγῶς ἐπὶ τὰς σπονδὰς ἔλθωσι, μετὰ δὲ ἄριστον οὐκέτι. C'est surtout après le repas que l'opération eût été nécessaire, s'il s'agissait de se nettoyer les mains; or on ne donnait à laver qu'avant le repas.— Παρά, auprès, c'est-à-dire à portée, par conséquent devant eux. — Ἐτάνυσσε τράπεζαν. L'idée de longueur, contenue dans le verbe, doit s'entendre de la table. La traduction *stravit mensam* est insuffisante. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 486 et VIII, 69. J'ajoute que les Alexandrins eux-mêmes expliquaient ici comme je propose de le faire. Cela est évident par ce qu'on lit dans les *Scholies* H : ἐπιμήκεις γὰρ αἱ ἀρχαῖαι τράπεζαι. Il faut donc traduire : *elle mit une table longue*, ou, si l'on veut, *une table allongée*. Voyez la note IV, 135. La table n'était ni carrée, ni ronde. On pouvait s'y asseoir au moins deux à côté l'un de l'autre, ou bien, quand on était deux assis à côté l'un de l'autre, comme ici Télémaque et son hôte, la table servait pour les deux. Le service se faisait par le côté libre, en face des deux convives attablés.

140. Εἴδατα.... Ce vers est regardé par quelques philologues modernes comme interpolé; mais Hayman est le seul éditeur qui ait tenu compte de l'athétèse. Il faut pourtant bien qu'on serve sur la table autre chose encore que du pain; car remarquez que Hayman met entre crochets pareillement les vers 141 et 142, qui du moins combleraient la lacune. L'objection que les viandes sont déjà sur les tables manque de fondement; car Homère, au vers 112, ne parle que d'une opération faite avant qu'on servît, et, les tables des prétendants fussent-elles chargées déjà, celle de Mentès et de Télémaque ne l'est point encore, puisqu'on la pose à l'instant même. Au reste, le vers est bien homérique, car on le verra reparaître avec le précédent, et comme lui incontesté, VII, 176. — Χαριζομένη παρεόντων. Ancienne variante, χαριζομένη παρ' ἐόντων. Les deux écritures donnent le même sens : *largiens de præsentibus*, faisant largesse des provisions dont elle avait la garde. Didyme (*Scholies* V) : ἐκ τῶν παρεόντων ἐπιδιδοῦσα. *Scholies* E, M et Q : ἐκ τῶν ὄντων ἀφθόνως παραβάλλουσα.

141-142. Δαιτρὸς δὲ.... Ces deux vers ont été mis entre crochets par Wolf, et, après lui, par presque tous les éditeurs. Bekker les rejette au bas de la page. Ils avaient été taxés d'interpolation par quelques anciens; car Athénée, qui n'est qu'un écho de la science alexandrine, les attaque en forme, livre V, p. 193, B, comme absolument inutiles. Si l'intendante a déjà servi beaucoup de mets, l'écuyer tranchant n'a nul besoin, selon lui, d'apporter des viandes, et les deux vers 139-140 ont dit tout ce qu'il y avait à dire. Eustathe cite les observations d'Athénée; mais il montre que les vers 141-142 ne font point double emploi avec les deux précédents : τὴν μὲν ταμίην ἕωλα παραθέσθαι, τὸν δ' αὖ δαιτρὸν ἑτεροῖα παντοῖα πρόσφατα ποικιλίας τε χάριν καὶ πρὸς φιλοφροσύνης ἔνδειξιν. Plusieurs passages de l'*Odyssée* nous montrent la ταμίη apportant des mets sur la table, et ces mets sont toujours

κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν θάμ' ἐπῴχετο οἰνοχοεύων.
Ἐς δ' ἦλθον μνηστῆρες ἀγήνορες· οἱ μὲν ἔπειτα
ἑξείης ἕζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.
Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·
σῖτον δὲ δμωαὶ παρενήνεον ἐν κανέοισιν,
κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο

des ὄψα. Voyez III, 480; V, 267; VI, 77. Dans ce dernier passage, Homère ne parle des ὄψα qu'après avoir dit ἐδωδὴν παντοίην. Mais c'est dans une corbeille qu'a été servie cette ἐδωδή. Le mot παρεόντων, ou, si l'on veut, les mots παρ' ἐόντων prouvent pareillement que εἴδατα πολλά ne contient point l'idée de viandes rôties et encore chaudes. La ταμίη fournit des hors-d'œuvre, des friandises, des entrées; le δαιτρός a donc affaire à son tour, et les viandes de toute sorte dont la table de Mentès et de Télémaque est chargée après les petits préliminaires de la ταμίη, sont tout autre chose que du superflu : c'est le nécessaire même, le solide, les mets de résistance, le vrai repas. Quant à l'objection de quelques-uns, que le δαιτρός n'était qu'un découpeur, et qu'il ne servait point à table, c'est une pure subtilité. Le δαιτρός dont il s'agit ici est un serviteur de Télémaque, et non pas un des découpeurs du vers 112, qui travaillent pour une armée : encore ne voit-on pas pourquoi ceux-ci ne mettraient pas eux-mêmes sur les tables les plateaux où ils ont dressé les viandes découpées. Il n'est pas question de serviteurs spéciaux pour cet objet. Quand les prétendants s'asseyent, les tables sont déjà chargées de viandes : on ne leur apporte que du pain; car tout le reste est devant eux, et ils n'ont qu'à prendre. Voyez plus bas, vers 149. Bothe avait donc raison de maintenir les vers 141-142. Les deux derniers éditeurs de l'*Odyssée*, Ameis et La Roche, ont supprimé, comme Bothe, les crochets de Wolf, et je les supprime à mon tour sans aucune sorte de scrupule.

143. Κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν.... Construisez : κῆρυξ δὲ ἐπῴχετο θαμὰ, οἰνοχοεύων αὐτοῖσιν. Ce héraut, comme le δαιτρός de tout à l'heure, est un homme de la maison d'Ulysse, et non pas un de ces hérauts dont il est question trois vers plus bas. Il se nommait Médon. L'expression θάμ' ἐπῴχετο montre, comme disaient les anciens, et l'empressement du héraut à faire son office, et la cordialité avec laquelle Télémaque traite son hôte. — Ce n'est pas par hypothèse que nous rapportons αὐτοῖσιν à οἰνοχοεύων plutôt qu'à ἐπῴχετο. Voyez, *Iliade*, I, 597-598, θεοῖς.... οἰνοχόει. Le verbe ἐποίχομαι s'emploie souvent d'une manière absolue; quand il a un complément, ce complément est à l'accusatif. Le datif qui l'accompagne quelquefois avec l'accusatif marque l'instrument. On se rappelle Κύπριν ἐπῴχετο νηλέϊ χαλκῷ, *Iliade*, V, 330. On verra plus bas, vers 324, μνηστῆρας ἐπῴχετο.

146. Κήρυκες. Chacun des prétendants avait amené avec lui son κῆρυξ, qui faisait près de lui fonction de valet de chambre et d'échanson.

147. Παρενήνεον, *accumulabant*, entassaient. Didyme (*Scholies* E, P et V) : παρεσώρευον. Aristarque dit que les prétendants voulaient avoir trop pour avoir assez. Voyez, XIX, 61, la note sur σῖτον πολύν. — Bekker écrit παρενήεον. Mais ce n'est là qu'une correction arbitraire.

148. Κοῦροι δὲ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 470 et la note sur ce vers.

149. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers IX, 91 et la note sur ce vers.

150. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers, I, 469 et les notes sur ce vers. — Les manuscrits ne donnent pas tous dans le même ordre les vers empruntés à l'*Iliade*, et quelques-uns en ajoutent un quatrième, qui viendrait après Κοῦροι δὲ... : Νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν. Voyez, *Iliade*, I, 471, la note sur ce vers.

μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,
μολπή τ' ὀρχηστύς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός.
Κῆρυξ δ' ἐν χερσὶν κίθαριν περικαλλέα θῆκεν
Φημίῳ, ὅς ῥ' ἤειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκῃ.
Ἦτοι ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν ἀείδειν·
αὐτὰρ Τηλέμαχος προσέφη γλαυκῶπιν Ἀθήνην,
ἄγχι σχὼν κεφαλήν, ἵνα μὴ πευθοίατο ἄλλοι·
Ξεῖνε φίλ', ἦ καί μοι νεμεσήσεαι ὅττι κεν εἴπω;

151. Ἄλλα (d'autres choses) est précisé par μολπή τ' ὀρχηστύς τε.

152. Μολπή ne signifie pas le chant, mais une gesticulation cadencée. Seulement cette cadence était réglée par la musique, c'est-à-dire par la cithare et les voix. Didyme (*Scholies* V) : ἡ μετ' ᾠδῆς παιδιά. Voyez, *Iliade*, I, 472, la note sur μολπῇ. L'idée de chant n'est que l'accessoire dans μολπή, et non le principal. — Ἀναθήματα signifie proprement, des choses placées dessus, et, par suite, des compléments, des ornements, des embellissements. Didyme (*Scholies* E et V) : πληρώματα, κοσμήματα. ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν τοῖς θεοῖς ἀνατιθεμένων. Je remarque, à ce propos, que ἀνάθημα, dans le sens d'offrande religieuse, n'est lui-même qu'une application particulière du sens général. Les offrandes se déposaient, au temps d'Homère, sur les genoux de la divinité, qui était représentée assise : de là l'emploi du mot ἀνάθημα. Voyez, dans l'*Iliade* VI, les vers 92, 273 et 303.

153. Κῆρυξ, un héraut. Ce n'est pas Médon, mais un des nombreux hérauts qui servaient les prétendants. — Κίθαριν. La cithare ou phorminx était l'instrument qu'on appela plus tard la lyre, et qui n'avait que quatre cordes avant les innovations de Terpandre. Voyez l'*Iliade*, IX, 186-187, et la note sur le second de ces deux vers. — Περικαλλέα θῆκεν. Bekker, περικαλλέ' ἔθηκεν, leçon adoptée par Jacob La Roche, sauf le ν éphelcystique, qu'il ne met point aux fins de vers. Mais ce n'est point ici la même accentuation que dans ἄλγε' ἔθηκεν, *Iliade*, I, 2.

155. Φορμίζων, jouant de la phorminx, c'est-à-dire jouant de la cithare. Κιθαρίζω et φορμίζω, c'est tout un pour Homère, puisqu'on a vu, *Iliade*, XVIII, 569-570, φόρμιγγι.... κιθάριζε. — Quelques anciens identifiaient φορμίζω avec φροιμίζω, c.-à-d. προοιμιάζω, préluder; mais il n'est qu'un dérivé de φόρμιγξ, comme κιθαρίζω est un dérivé de κίθαρις. D'ailleurs l'idée de prélude est exprimée formellement ici, à côté même de φορμίζων, dans ἀνεβάλλετο.

156. Γλαυκῶπιν. Voyez plus haut la note du vers 44.

157. Ἄγχι σχὼν κεφαλήν, tenant (sa) tête près (de celle de Minerve), c'est-à-dire s'approchant de l'oreille de Minerve, lui parlant à l'oreille. On se rappelle que Télémaque était assis à côté du faux Mentès. — Πευθοίατο ἄλλοι, *vulgo* πευθοίαθ' οἱ ἄλλοι. Notre vulgate est une correction de Zénodote, qui n'aimait pas les hiatus. Je rétablis, d'après Aristarque, la leçon des textes antiques. *Scholies* K et M, au vers IV, 70, reproduction de celui-ci : πευθοίαθ' οἱ ἄλλοι. οὕτως Ζηνόδοτος. ὁ δὲ Ἀρίσταρχος, πευθοίατο ἄλλοι, χωρὶς τοῦ ἄρθρου, ὡς Ἡρωδιανός φησιν. Bothe lui-même, qui a laissé οἱ, comme tous les éditeurs sans exception, dit pourtant, à propos de la leçon d'Aristarque : « quæ « scriptura cur repudietur non intelligo, « cum utroque modo (ἄλλοι et οἱ ἄλλοι) « loqui soleat Homerus, nec magis hic « offendat hiatus quam in verbis ἠρᾶτο « Ὀδυσσῆος (III, 64), Οὐλύμποιο ἀπό « (*Iliade*, XIV, 154) aliisque passim con- « similibus. » Ici on pourrait défendre la vulgate, à cause du sens moral que donnerait οἱ ἄλλοι rigoureusement interprété : *isti* (*scilicet*) *ceteri*. Mais le vers IV, 70 ne se prête point à une pareille explication. Télémaque, dans ce vers, prend la précaution par délicatesse de cœur (*Scholies* E : ὅπως μὴ δόξεις κολακεύειν), et non par crainte d'être entendu d'un tas de misérables.

158. Ἦ καί μοι.... Cette précaution

Τούτοισιν μὲν ταῦτα μέλει, κίθαρις καὶ ἀοιδή,
ῥεῖ', ἐπεὶ ἀλλότριον βίοτον νήποινον ἔδουσιν,
ἀνέρος, οὗ δή που λεύκ' ὀστέα πύθεται ὄμβρῳ,
κείμεν' ἐπ' ἠπείρου, ἢ εἰν ἁλὶ κῦμα κυλίνδει.
Εἰ κεῖνόν γ' Ἰθάκηνδε ἰδοίατο νοστήσαντα,
πάντες κ' ἀρησαίατ' ἐλαφρότεροι πόδας εἶναι
ἢ ἀφνειότεροι χρυσοῖό τε ἐσθῆτός τε.
Νῦν δ' ὁ μὲν ὣς ἀπόλωλε κακὸν μόρον· οὐδέ τις ἡμῖν
θαλπωρή, εἴπερ τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
φῇσιν ἐλεύσεσθαι· τοῦ δ' ὤλετο νόστιμον ἦμαρ.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·

oratoire est toute naturelle, vu la liberté avec laquelle Télémaque va s'exprimer, devant un inconnu, sur le compte des prétendants. Eustathe : λέγει τοῦτο Τηλέμαχος πρὸς τὸν Μέντην, ὅτε, πρινὴ ἐρωτηθῆναι ὑπὸ τῆς Ἀθηνᾶς, σκώπτει τοὺς μνηστῆρας. Le compilateur ajoute : ἐμφαίνοντος τοῦ ποιητοῦ, φορτικὸν εἶναι τὸ ἁπλῶς κωμῳδεῖν. Mais cette leçon de goût, fournie par quelque rhéteur ancien, ne s'accorde nullement avec le passage. Le ton de Télémaque n'a rien, absolument rien de comique.

159. Τούτοισιν, à ces gens-là : aux misérables que voilà. Il faut donner au mot toute son énergie.

160. Ῥεῖ(α), *facile*, sans obstacle, c'est-à-dire et pourquoi non? Quelques anciens ôtaient à cette expression sa valeur propre, en rattachant ῥεῖ(α) à ce qui va suivre, comme dépendance de ἔδουσιν. *Scholies* E et Q : τὸ ἑξῆς, ἐπεὶ ῥεῖα. La ponctuation vulgaire donne un sens bien préférable à celui qu'on obtient avec cette hyperbate. — Νήποινον est le commentaire de ῥεῖ(α). Il n'y a personne pour exiger une ποινή, une compensation du prix des choses que les prétendants s'approprient et consomment. On prend d'ordinaire νήποινον comme adverbe : *impune*, impunément. Il est plutôt adjectif, se rapportant à βίοτον, car Homère dit νήποινος, νήποινον, et le fait accorder partout avec son substantif. Des deux façons le sens reste le même.

162. Κυλίνδει. Dans le grec ordinaire, ce verbe est contracte; chez Homère, il est toujours baryton. *Scholies* M : παρὰ τῷ ποιητῇ βαρύνεται ἀεί. Cette remarque d'Hérodien est justifiée par les exemples κυλίνδεται, κυλινδόμενος, etc. Voy., XI, 598, la note sur κυλίνδετο. Il est d'ailleurs évident qu'on doit ici sous-entendre ὀστέα à l'accusatif.

164-165. Ἐλαφρότεροι.... ἢ ἀφνειότεροι. L'attraction est la même en latin. Nous n'avons conservé les deux comparatifs que dans l'expression adverbiale *et plus tôt que plus tard*, sans doute à cause de l'impossibilité de dire, *et plutôt tôt que tard*, ce qui serait la forme régulière. Rappelez-vous l'exemple de La Fontaine, *Fables*, II, II, vers 15.

165. Χρυσοῖο, en or, c'est-à-dire en bijoux d'or. Il ne s'agit que de ce qu'ils portent sur eux. Voyez l'*Iliade*, II, 872, et la note sur ce vers. — Ἐσθῆτος, en vêtement, c'est-à-dire en beaux habits, puisque l'idée de magnificence est dans ἀφνειότεροι.

166. Κακὸν μόρον, expression adverbiale : *malo fato*, de male mort. En effet, ἀπόλωλε ne peut pas avoir son complément à l'accusatif.

167. Θαλπωρή. Ancienne variante, ἐλπωρή.— Εἴπερ, *etiamsi*, quand bien même.

168. Φῇσιν pour φῇ. Didyme (*Scholies* V) : φαίη, εἴπῃ. Quelques manuscrits donnent φησίν à l'indicatif, mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* H, M et Q), : τὸ φῇσιν σὺν τῷ ι (l'iota adscrit, que nous souscrivons), ὡς τὸ, δῷσι πόλιν Τροίην (*Iliade*, I, 129). Hérodien (mêmes *Scholies*) : προπερισπαστέον· ἐν παρολκῇ γάρ ἐστιν ἡ σιν.

169. Ἀλλ' ἄγε μοι.... On a déjà vu ce

Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες;
ὁπποίης τ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο; πῶς δέ σε ναῦται
ἤγαγον εἰς Ἰθάκην; τίνες ἔμμεναι εὐχετόωντο;
Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὀΐομαι ἐνθάδ' ἱκέσθαι.
Καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὄφρ' εὖ εἰδῶ·
ἠὲ νέον μεθέπεις, ἦ καὶ πατρώϊός ἐσσι
ξεῖνος; ἐπεὶ πολλοὶ ἴσαν ἀνέρες ἡμέτερον δῶ
ἄλλοι, ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων.

vers, *Iliade*, X, 384, et on va le revoir un peu plus bas, vers 206.

170. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Ameis met une virgule après τίς. Mais cette ponctuation ne convient point à une formule où l'ellipse ne fait aucune difficulté, et dont la rapidité est le principal mérite. Il est certain que Télémaque dit : « Qui (es-tu, et) d'où es-tu parmi les hommes ? » en français, avec une ellipse analogue à celle du grec : « Qui es-tu, et de quel pays ? » — Aristarque et son école voulaient qu'on écrivît εἰς sans accent, pour montrer qu'il n'appartient pas, comme le prétendaient quelques-uns, à εἶμι, *aller*. Mais cela est inutile, car εἶς, *vas-tu?* ne donnerait aucun sens, et c'est arbitrairement qu'on traduirait, *viens-tu?* Hérodien (*Scholies* M) : ἐγκλιτέον τὴν εἰς. Eustathe : εἰ δὲ δίχα τόνου ἐστὶν, ὅπερ ἀρέσκει τοῖς ἀκριβεστέροις τῶν παλαιῶν, ῥῆμά ἐστιν ἐγκλιτικὸν ὑπαρκτικὸν, ἀπὸ τοῦ εἰμὶ ῥήματος, τοῦ τὸ ὑπάρχειν δηλοῦντος.

171-173. Ὁπποίης.... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation. Voyez la note XIV, 187-190.

171. Ὁπποίης τ(ε), *vulgo* ὁπποίης δ(έ). Didyme (*Scholies* H et M) : Ἀρίσταρχος, ὁπποίης τε. — Télémaque demande à son hôte si le navire sur lequel il est venu était à lui ou à un autre. *Scholies* M et Q : ξένης ἢ ἰδίας. — Remarquez l'emploi de l'adjectif ὁποῖος dans l'interrogation directe, au lieu de ποῖος. Mais quelques-uns supposent κατάλεξον sous-entendu.

172. Εὐχετόωντο a été changé par plusieurs éditeurs en εὐχετόωνται, qui n'est qu'une mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* V) : ἐκαυχῶντο. Ainsi les Alexandrins lisaient l'imparfait.

173. Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν.... n'est ni une naïveté ridicule ni une ironie sans raison, mais une sorte de proverbe insulaire, qui constate l'impossibilité de venir autrement que sur un navire. *Scholies* E, M et Q : ἠθικὸν τοῦτο, ὡς τὸ, οὐ γὰρ ἀπὸ δρυός ἐσσι (*Odyssée*, XIX, 163)· ὡς εἰ ἔλεγε, πεζὸν μὲν γάρ σε ἀδύνατον ἐληλυθέναι.

175. Ἠὲ.... ἦ. Ἠέ équivaut à πότερον, *utrum*. Au lieu de ἦ (ou bien) Bekker et d'autres écrivent ἦ, *num*, est-ce que. Avec cette leçon, il faudrait, ce semble, un point d'interrogation après μεθέπεις, car ἦ ne peut être le second terme d'une alternative. La note alexandrine sur laquelle on s'appuie pour écrire ἦ, n'est nullement concluante. *Scholies* E et M : ὁ δεύτερος η περισπᾶται· ἐρωτηματικὸς γάρ ἐστι. C'est dire que le premier η (ἠέ) n'est point interrogatif; or il l'est manifestement. Laissons donc l'accentuation traditionnelle. — Νέον (tout récemment) équivaut à πρῶτον ou πρῶτα : pour la première fois. — Μεθέπεις. Ancienne variante, μεθέπῃ, dans le même sens qu'à l'actif.

176. Ἴσαν. Ancienne variante, ἔσαν. Mais cette leçon est inadmissible; car le verbe εἰμί (être) ne peut se construire avec l'accusatif. C'est probablement sur cet ἴσαν que se fondaient ceux qui, au vers 170, prenaient εἰς pour la seconde personne du présent εἶμι, aller. Mais ἴσαν lui-même ne signifie pas, *sont venus*. Il signifie : sont entrés dans, ont fréquenté; et c'est encore le sens propre du mot (aller).

177. Καὶ κεῖνος, lui aussi. Télémaque explique comment Ulysse a pu avoir tant d'amis. — Ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων, il était visiteur d'hommes, c'est-à-dire il voyageait beaucoup, et il contractait des liens d'hospitalité avec beaucoup d'hommes. *Scholies* E : παρὰ πολλοῖς ἀνθρώποις ξενιζόμενος. Mêmes *Scholies* : ἐπερχόμενος

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
Μέντης Ἀγχιάλοιο δαΐφρονος εὔχομαι εἶναι
υἱός, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω.
Νῦν δ' ὧδε ξὺν νηῒ κατήλυθον ἠδ' ἑτάροισιν,
πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον ἐπ' ἀλλοθρόους ἀνθρώπους,
ἐς Τεμέσην μετὰ χαλκόν, ἄγω δ' αἴθωνα σίδηρον.

καὶ ἐπιδημῶν. Cette interprétation de ἐπίστροφος est justifiée par les vers XVII, 485-486, où le verbe ἐπιστρωφάω signifie *visiter :* θεοὶ.... ἐπιστρωφῶσι πόληας, les dieux visitent les cités. Mais plusieurs faisaient de ἐπίστροφος un synonyme de ἐπιμελής, de φροντιστής, de φιλόξενος (ἐπιστροφὴν καὶ ἐπιμέλειαν ποιούμενος τῶν ἀνθρώπων). D'autres entendaient, par ἐπίστροφος, qu'Ulysse avait le talent de se faire bien venir partout, de s'acquérir partout des amitiés. *Scholies* B : ἐπιστρεπτικὸς ἦν τῶν ἀνθρώπων. εἰς ἑαυτὸν ἔστρεφε τοὺς ἀνθρώπους ὑπὸ τῆς ἰδίας ἀρετῆς καὶ φρονήσεως καὶ εὐγενείας. Eustathe : πάσχων ἐκ τῶν ἄλλων ἐπιστροφὴν, καὶ ἀγαπώμενος.—Bothe écrit ἐπιστρόφος paroxyton, pour marquer son sens actif. Mais les anciens l'employaient avec la même accentuation, et comme actif et comme passif. Eustathe : ἔστι δὲ τὸ ἐπίστροφος μέση λέξις· πάθος τε γὰρ δηλοῖ καὶ ἐνέργειαν. Ceci est une phrase du commentaire d'Hérodien, ou peut-être de celui de Didyme, mais c'est pour sûr un témoignage alexandrin du bon temps.

180. Εὔχομαι εἶναι (je me vante d'être) n'est guère, dans la langue homérique, qu'une simple affirmation, sans aucune idée de jactance. Voyez, en effet, la note I, 91 de l'*Iliade*. Il est évident que les matelots dont Télémaque a dit, avec une expression plus forte encore, vers 172, τίνες ἔμμεναι εὐχετόωντο ; n'étaient point pour lui des bravaches, et que le jeune homme demandait simplement à son hôte : « A quel peuple appartenaient-ils ? » — Il y a pourtant des passages où il faut prendre εὔχομαι εἶναι au pied de la lettre. Ainsi quand Glaucus vient d'énumérer les héros ses aïeux, et qu'il termine en disant à Diomède, *Iliade*, VI, 211 : Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι. C'est un sentiment du même genre que celui qu'exprime Gertrude dans *Guillaume Tell*, I, II : « Des edeln Ibergs Tochter rühm' ich « mich. » Mais l'imitation de Schiller ne prouve point que εὔχομαι εἶναι doive partout s'entendre sans atténuation aucune.

181. Ταφίοισι. Voyez plus haut la note du vers 105.

182. Ὧδε, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme tu vois. *Scholies* M et Q : οὕτως ὡς ὁρᾷς. Il faut bien se garder de faire de ὧδε une dépendance de κατήλυθον. La traduction *huc* est fausse, ici comme partout chez Homère. Voyez, dans l'*Iliade*, la note XVIII, 392. Jamais le poëte n'a employé ὧδε comme adverbe de lieu. Cette observation d'Aristarque, si souvent répétée dans les *Scholies* de l'*Iliade*, l'est quatre fois ici même. E, M, Q et V : τὸ δὲ ὧδε οὐδέποτε κεῖται παρὰ τῷ ποιητῇ τοπικῶς, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως.

183. Πλέων est monosyllabe par synizèse. — Ἐπ' ἀλλοθρόους. Ancienne variante, ἐς ἀλλοθρόους. — Le mot ἀλλόθροος a le même sens que βαρβαρόφωνος. En effet, la ville de Témèse, nommée au vers suivant, était dans une contrée dont le peuple ne parlait point grec.

184. Τεμέσην. Témèse était dans l'île de Cypre. Quelques anciens identifiaient la Témèse d'Homère avec Temsa ou Tempsa, autrement Brindes, en Italie. Mais l'expression μετὰ χαλκόν semble bien indiquer un voyage au pays qui était par excellence le marché au cuivre, et qui doit au cuivre son nom. Les Grecs n'allaient pas chercher de l'airain à Tempsa, et Tempsa n'existait peut-être pas au temps d'Homère. — Σίδηρον. Le fer avait une très-grande valeur comme objet d'échange, bien qu'on ne sût guère le travailler, et bien qu'il ne servît encore qu'à un petit nombre d'usages. Mais les objets qu'on faisait avec le fer étaient de première utilité : enclumes, marteaux, socs de charrue, pointes de flè-

Νηῦς δέ μοι ἥδ' ἕστηκεν ἐπ' ἀγροῦ, νόσφι πόληος,
ἐν λιμένι Ῥείθρῳ, ὑπὸ Νηΐῳ ὑλήεντι.
Ξεῖνοι δ' ἀλλήλων πατρώϊοι εὐχόμεθ' εἶναι
ἐξ ἀρχῆς, εἴπερ τε γέροντ' εἴρηαι ἐπελθὼν
Λαέρτην ἥρωα, τὸν οὐκέτι φασὶ πόλινδε
ἔρχεσθ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐπ' ἀγροῦ πήματα πάσχειν,
γρηῒ σὺν ἀμφιπόλῳ, ἥ οἱ βρῶσίν τε πόσιν τε
παρτιθεῖ, εὖτ' ἄν μιν κάματος κατὰ γυῖα λάβῃσιν,
ἑρπύζοντ' ἀνὰ γουνὸν ἀλωῆς οἰνοπέδοιο.

ches; car c'est à peu près là tout ce qui est en fer dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

185-186. Νηῦς δέ μοι.... Ces deux vers manquaient dans plusieurs des textes antiques. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : προηθετοῦντο δὲ ὑπὸ Ἀριστοφάνους· κατ' ἔνια δὲ τῶν ἀντιγράφων οὐδ' ἐφέροντο. La préposition πρό (avant), dans προηθετοῦντο, signifie : *avant l'athétèse d'Aristarque*.

185. Ἥδ(ε) (*hæcce*) équivaut à τῇδε, *hic* ou *illic* : là-bas. L'hôte de Télémaque montre le côté où se trouve le port. — Ἕστηκεν, *stat*, est debout : a sa poupe dressée. Le navire, dans le port, avait toujours sa proue tournée vers la mer, pour être en un instant prêt au départ. On n'avait qu'à lever les εὐναί, grosses pierres qui tenaient lieu d'ancres, et à détacher les amarres. Virgile, *Énéide*, VI, 902, se sert du verbe *stare*, comme ici Homère de ἵστημι : *stant littore puppes*.— Ἐπ' ἀγροῦ, *propter agrum*, c'est-à-dire *propter littus* : près du rivage. On ne tirait à terre que les navires qui devaient être fort longtemps sans se remettre en voyage. Un peu plus bas, vers 190, ἐπ' ἀγροῦ est dit au propre : dans la campagne. — Πόληος, de la ville, c'est-à-dire de votre ville. Il n'y avait qu'une seule ville, celle qu'on nommait Ithaque, comme l'île même.

186. Ῥείθρῳ. Le Rhithron devait évidemment son nom au ruisseau dont l'embouchure formait ce port, situé au nord de la ville : ῥεῖθρον, ῥέεθρον, cours d'eau. — Νηΐῳ. Quelques-uns confondaient le Néion avec le Nérite. Mais c'étaient deux montagnes distinctes, comme on le voit par le texte même de l'*Odyssée*. *Scholies* E, M, Q et T : διαφέρει Νήριτον καὶ Νήϊον· δύο δέ ἐστιν ὄρη τῆς Ἰθάκης. Le Nérite sera nommé, XIII, 351 : Τοῦτο δὲ Νήριτόν ἐστιν ὄρος καταειμένον ὕλῃ. Le Néion reparaîtra, III, 81 : Ἡμεῖς δ' ἐξ Ἰθάκης Ὑπονηΐου εἰλήλουθμεν.

187. Εὐχόμεθ' εἶναι. Voyez plus haut la note du vers 180. — Cet exemple-ci est un des plus remarquables du sens atténué de l'expression. Télémaque n'avait aucun souvenir de Mentès, avant les explications de son hôte. Il ne se vantait donc pas d'avoir des liens d'antique amitié avec lui et les siens. Mentès affirme un fait, voilà tout.

188. Ἐξ ἀρχῆς (*ab initio*) équivaut à ἐκ παλαιοῦ : depuis une époque reculée. Voyez II, 254. Nous avons des hyperboles du même genre : *de tout temps*, *de temps immémorial*. Il ne s'agit quelquefois que d'un assez petit nombre d'années. Ici nous sommes déjà à la troisième génération, puisque l'hôte invoque le témoignage de Laërte, l'aïeul paternel de Télémaque. — Εἴρηαι. On a vu, vers 168, φῇσιν au subjonctif à la suite de εἴπερ.

190. Πήματα. Ancienne variante synonyme, ἄλγεα.

192. Παρτιθεῖ, forme épique pour παρατίθησι : *apponit*, met sur la table.

193. Ἑρπύζοντ(α), *reptantem*, marchant péniblement. *Scholies* M : μετὰ ὀδύνης καὶ ἀνίας ἠρέμα βαδίζοντα διὰ τὸ γῆρας. Laërte devait être plus que septuagénaire. Dans l'*Iliade*, XXIII, 225, ἑρπύζων est employé pour désigner une démarche lente, mais volontairement lente; car c'est du ποδώκης qu'il s'agit, d'Achille en personne. Voyez la note sur ce vers. Achille marche la tête baissée autour du bûcher de Patrocle, et à la façon d'un vieillard au dos voûté. Cet

Νῦν δ' ἦλθον· δὴ γάρ μιν ἔφαντ' ἐπιδήμιον εἶναι,
σὸν πατέρ'· ἀλλά νυ τόνγε θεοὶ βλάπτουσι κελεύθου.
Οὐ γάρ πω τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀδυσσεύς,
ἀλλ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ,
νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ· χαλεποὶ δέ μιν ἄνδρες ἔχουσιν,
ἄγριοι, οἵ που κεῖνον ἐρυκανόωσ' ἀέκοντα.
Αὐτὰρ νῦν τοι ἐγὼ μαντεύσομαι, ὡς ἐνὶ θυμῷ
ἀθάνατοι βάλλουσι καὶ ὡς τελέεσθαι ὀΐω,
οὔτε τι μάντις ἐών, οὔτ' οἰωνῶν σάφα εἰδώς.
Οὔτοι ἔτι δηρόν γε φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης
ἔσσεται, οὐδ' εἴπερ τε σιδήρεα δέσματ' ἔχῃσιν·
φράσσεται ὥς κε νέηται, ἐπεὶ πολυμήχανός ἐστιν.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
εἰ δὴ ἐξ αὐτοῖο τόσος παῖς εἶς Ὀδυσῆος.

exemple ne prouve donc pas qu'ici l'explication alexandrine soit fausse, et que ἑρπύζοντα, même en parlant du vieux père d'Ulysse, signifie simplement *incedentem*, marchant. — Ἀνὰ γουνόν n'est pas pour ἐν γουνῷ, mais doit être pris littéralement. Le vieillard parcourt son domaine en tout sens, de long en large, de bas en haut. C'est parce qu'il a passé des heures à se traîner *tout à travers*, qu'il est harassé et ne tient plus sur ses jambes.

194. Μιν, lui, c'est-à-dire Ulysse, comme l'explique, au vers suivant, l'apposition σὸν πατέρ(α).

195. Κελεύθου, *quod attinet ad iter*, c'est-à-dire *ad reditum*. Eschyle offre une construction semblable, *Agamemnon*, vers 119 : βλαβέντα λοισθίων δρόμων. Les Grammairiens appellent cela le génitif de la circonstance.

197. Που, *alicubi*, quelque part. Minerve sait parfaitement où est Ulysse; mais elle parle dubitativement, comme eût fait un homme quelconque. Elle se conforme au rôle qu'elle a pris. De là ces violences supposées d'hommes sauvages dont il va être question.

198. Ἔχουσιν équivaut à κατέχουσιν : *retinent*, retiennent.

199. Ἄγριοι, οἵ που.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et Hayman le met entre crochets. Cette condamnation est tout à fait arbitraire. Non-seulement Minerve fait bien d'insister sur son idée d'obstacle, mais c'est pour elle un devoir absolu de le faire. Il ne faut pas que le jeune homme puisse dire : « Comment ne serait-il pas mort, puisque nous ne l'avons pas revu? »

200. Τοι, *tibi*, à toi.

200-201. Ἐνὶ θυμῷ.... βάλλουσι, *injiciunt animo*, suggèrent.

202. Μάντις est celui qui devine par inspiration, et οἰωνῶν σάφα εἰδώς celui qui devine au moyen des signes fournis par les oiseaux. Mais le même homme pouvait avoir les deux prérogatives. Ainsi Calchas, qui fait dans l'*Iliade*, I, 93-100, fonction de μάντις, a été appelé auparavant, I, 69, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος.

203. Ἔτι a la finale brève; c'est la césure qui la rend longue.

204. Ἔχῃσιν a pour sujet δέσματ(α), et pour complément αὐτόν sous-entendu. — C'est la troisième fois déjà que nous rencontrons dans ce chant le subjonctif à la suite de εἴπερ. Voyez les vers 168 et 188.

205. Φράσσεται au futur, pour φράσεται : *excogitabit*, il imaginera. — Ὥς κε νέηται, *quomodo redeat*, un moyen de retour.

207. Τόσος, comme s'il y avait τόσος ὤν, *tantus quum sis*, grand comme te voilà. Il ne s'agit que de la taille. Hayman

Αἰνῶς μὲν κεφαλήν τε καὶ ὄμματα καλὰ ἔοικας
κείνῳ· ἐπεὶ θαμὰ τοῖον ἐμισγόμεθ' ἀλλήλοισιν,
πρίν γε τὸν ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, ἔνθα περ ἄλλοι
Ἀργείων οἱ ἄριστοι ἔβαν κοίλης ἐπὶ νηυσίν·
ἐκ τοῦ δ' οὔτ' Ὀδυσῆα ἐγὼν ἴδον οὔτ' ἐμὲ κεῖνος.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
Μήτηρ μέν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ ἔγωγε

rapproche l'expression de Virgile, *Énéide*, I, 606 : « qui tanti talem genuere parentes ? » mais c'est au moral qu'Énée parle ainsi, et non au physique.

208. Μέν, *vulgo* γάρ. Dindorf a conservé la vulgate, qui est d'ailleurs une leçon ancienne. Bekker écrit μήν. Mais il est évident que μέν, ici comme dans un grand nombre de passages homériques, a le sens de μήν. — Aristophane de Byzance et Aristarque avaient rejeté la leçon γάρ. *Scholies* H, M, Q et R : Ἀριστοφάνης καὶ Ἀρίσταρχος, αἰνῶς μέν, καὶ ἔχει τι εἶδος ἡ γραφὴ αὕτη. Il y a deux exemples de μέν pour μήν, à peu de distance l'un de l'autre, *Iliade*, I, 269 et 273.

209. Ἐπεὶ θαμὰ.... Télémaque pourrait s'étonner qu'après vingt ans et plus Mentès eût un souvenir si présent d'Ulysse. Ceci prévient l'objection. — Τοῖον (*taliter*) équivaut à ὡς νῦν καὶ ἡμεῖς, ἐγὼ καὶ σύ : comme nous faisons maintenant toi et moi.

210. Ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, s'être embarqué pour la Troade. Il y a ellipse de l'idée de navire ou de flotte, car ἀναβαίνω signifie simplement *monter*.

211. Οἱ ἄριστοι, *illi fortissimi*, ces vaillants qu'on renomme. C'est le développement de ἄλλοι, qui désigne en général les confédérés. Il faut tenir compte de οἱ. La traduction *alii principes* est insuffisante.

212. Ἐκ τοῦ. Ancienne variante, ἔκτοτε. C'est le même sens. Didyme (*Scholies* V) : ἔκτοτε· ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου. — Οὔτ' ἐμὲ κεῖνος. Ameis et La Roche écrivent οὔτ' ἔμ' ἐκεῖνος. L'écriture varie dans les manuscrits. On y trouve aussi οὔτε με κεῖνος. La vulgate, d'après l'accentuation même, semble préférable. D'ailleurs la forme ἐκεῖνος n'est nulle part nécessaire dans la diction homérique. Partout où elle a été introduite, on pouvait s'en passer. La forme épique suffit. Tout ce qu'on peut dire pour ἐκεῖνος, c'est qu'Aristarque ne l'a point absolument proscrit, et qu'il en admettait l'usage là où le vers y gagnait pour l'harmonie. *Scholies* E, H, M et Q, au vers 177 : τῇ γὰρ ἐκεῖνος οὐ χρῆται, εἰ μὴ ἀναγκασθῇ ὑπὸ μέτρου· οὕτως Ἀρίσταρχος. Nous sommes fort mauvais juges de la différence d'harmonie signalée par Aristarque ; et c'est arbitrairement que certains éditeurs écrivent tantôt κεῖνος, tantôt ἐκεῖνος. La règle formulée à ce sujet par Voss ne pourrait faire autorité que si nous savions par quelque témoignage qu'elle soit conforme à la tradition des rhapsodes. On se sert de κεῖνος, d'après cette règle, quand le mot qui précède est le plus important des deux, et de ἐκεῖνος dans le cas contraire. Ainsi c'est κεῖνος qui devrait être ici, à cause de ἐμέ, et ἐκεῖνος au vers 177, où καί n'a qu'une importance secondaire ; et c'est à rebours du principe de Voss qu'Ameis et La Roche ont décidé dans les deux circonstances.

214. Ἀγορεύσω. Ancienne variante, καταλέξω, correction suggérée par le vers 206, mais tout à fait inutile.

215-216. Μήτηρ μέν τέ μέ φησι.... Il faut remarquer que Télémaque n'a jamais vu Ulysse, ou tout au moins ne peut se souvenir de lui, et qu'il ne sait de son père que ce que lui en a dit sa mère. Télémaque est à peu près dans la même situation que le Néoptolème de Sophocle, dont le mot est dans toutes les mémoires : « On dit que je suis fils d'Achille (*Philoctète*, vers 240-241). » La réflexion n'a d'ailleurs rien d'offensant pour la vertu de Pénélope ; car ce n'est que l'expression d'une vérité incontestable. Porphyre : καὶ τὸ οὐκ οἶδα οὐκ ἀπιστοῦντός ἐστιν,

οὐκ οἶδ'· οὐ γάρ πώ τις ἑὸν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.
Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον μάκαρός νύ τευ ἔμμεναι υἱὸς
ἀνέρος, ὃν κτεάτεσσιν ἑοῖς ἐπὶ γῆρας ἔτετμεν.
Νῦν δ' ὃς ἀποτμότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων,
τοῦ μ' ἔκ φασι γενέσθαι, ἐπεὶ σύ με τοῦτ' ἐρεείνεις.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Οὐ μέν τοι γενεήν γε θεοὶ νώνυμνον ὀπίσσω
θῆκαν, ἐπεὶ σέγε τοῖον ἐγείνατο Πηνελόπεια.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
Τίς δαίς, τίς δὲ ὅμιλος ὅδ' ἔπλετο; τίπτε δέ σε χρεώ;
Εἰλαπίνη ἠὲ γάμος; ἐπεὶ οὐκ ἔρανος τάδε γ' ἐστίν.
Ὥς τέ μοι ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως δοκέουσιν

ἀλλ' αὐτὸν τὸν Ὀδυσσέα φησὶν ἀγνοεῖν οὐχ ἑωρακώς. Ceux qui citent ici le vers de Molière, « C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit (*l'Étourdi*, I, II), » rapprochent deux choses qui n'ont rien de commun, une plaisanterie d'un goût douteux et une naïveté antique. Quant à l'écriture μέν τέ μέ φησι, au lieu de μέν τ' ἐμέ φησι, c'est la leçon alexandrine, et Dindorf lui-même, qui ne l'a point admise dans son édition, l'a laissée, et dans le lemme des scholies relatives au vers 215, et dans une citation faite par Porphyre à propos du vers IV, 387. Bekker, Fæsi, Ameis, La Roche écrivent τέ μέ, et Bothe, il y a longtemps, avait adopté cette dernière leçon, et donné les raisons qui la lui faisaient préférer.

216. Γόνον, *genus*, équivaut à πατέρα, car il ne s'agit pas de la race entière. — Αὐτός, *ipse*, par sa science propre, c'est-à-dire sans l'avoir appris par un témoignage. Porphyre : οὐδὲ γὰρ ἂν δύναιτό τις τοὺς γονέας ἐξ αὑτοῦ γνῶναι.

218. Κτεάτεσσιν ἑοῖς ἐπί, *vulgo* ἔπι Mais la préposition ἐπί conserve son accent sur la finale. Ce principe d'Aristarque est rappelé ici dans sa formule habituelle : *Scholies* B et E : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν ἐπί. Cette note signifie aussi qu'il ne faut pas joindre ἐπί au verbe ἔτετμεν.

222. Μέν. Bekker, μήν. Cette correction est inutile, puisque μέν, chez Homère, est souvent affirmatif. — Ὀπίσσω, *in posterum*. Minerve dit que la gloire de la race ne dégénérera point dans la personne de Télémaque, et qu'on parlera un jour du fils d'Ulysse comme on parle aujourd'hui d'Ulysse lui-même.

225. Τίπτε δέ σε χρεώ; On se souvient que χρεώ équivaut souvent à χρεὼ ἱκάνει, qui est l'expression complète. De là σε à l'accusatif. — Minerve demande à Télémaque pourquoi ces convives sont dans le palais, quelle raison le force à les y tolérer, quel besoin il a d'eux et de leur tapage.

226. Εἰλαπίνη ἠέ. Il y a synizèse, et les deux η comptent pour une seule syllabe. Un grand nombre de manuscrits donnent εἰλαπίν' ἠέ, et Bothe, qui trouve la synizèse des deux η un peu dure, dit dans ses *Addenda* que le premier mot du vers est εἰλαπινά ou εἰλάπινα : « Quod intelligas « εἰλαπινά ab εἰλαπινός, accentu retracto. « Malim tamen εἰλάπιν', εἰλάπινα, quo- « niam dicitur εἰλαπίνη, h. e. βρώματα « sive ἐδέσματα εἰλάπινα, quemadmodum « εἰλαπίνη est δαὶς εἰλαπίνη vel quiddam « ejusmodi. » Ces hypothèses sont inutiles. C'est précisément quand deux syllabes sont identiques qu'elles se fondent le plus naturellement dans la prononciation.

227. Ὥς τέ μοι, *vulgo* ὥστε μοι. *Scholies* Q : τὸ ὡς ἀντὶ τοῦ ὅτι. τὸ δὲ ἑξῆς, ὅτι μοι δοκοῦσιν ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως. Avec la leçon vulgaire, le sens est le même; mais alors il faut expliquer ὥστε comme s'il y avait ὡς simplement. La leçon alexandrine dispense de cette hypothèse; car τε, chez Homère, est souvent redondant. L'ex-

δαίνυσθαι κατὰ δῶμα. Νεμεσσήσαιτό κεν ἀνὴρ
αἴσχεα πόλλ' ὁρόων, ὅστις πινυτός γε μετέλθοι.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ξεῖν', ἐπεὶ ἂρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλᾷς,
μέλλεν μέν ποτε οἶκος ὅδ' ἀφνειὸς καὶ ἀμύμων
ἔμμεναι, ὄφρ' ἔτι κεῖνος ἀνὴρ ἐπιδήμιος ἦεν·
νῦν δ' ἑτέρως ἐϐόλοντο θεοὶ κακὰ μητιόωντες,
οἳ κεῖνον μὲν ἄϊστον ἐποίησαν περὶ πάντων
ἀνθρώπων· ἐπεὶ οὔ κε θανόντι περ ὧδ' ἀκαχοίμην,
εἰ μετὰ οἷς ἑτάροισι δάμη Τρώων ἐνὶ δήμῳ,
ἠὲ φίλων ἐν χερσὶν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.
Τῷ κέν οἱ τύμϐον μὲν ἐποίησαν Παναχαιοί,

plication d'Ameis par une comparaison, ὡς ὑϐρίζοντες, affaiblit la pensée. Ce sont de vrais déportements que signale l'hôte de Télémaque.

229. Αἴσχεα πολλ(ά) équivaut à πάντα ταῦτα τὰ αἴσχεα.

232. Μέλλεν sert à affirmer le fait. Nous employons aussi *devoir* en ce sens.

234. Ἐϐόλοντο. Ancienne variante, ἐϐάλοντο. La forme βόλομαι est homérique, et il n'y avait aucun motif d'ôter d'ici ἐϐόλοντο. Voyez βόλεται, *Iliade*, XI, 319, et la note d'Aristarque sur ce mot. La forme βόλομαι paraît même la plus ancienne, car le verbe latin correspondant, *volo*, a la première syllabe brève. D'ailleurs, *bo* et *bou* différaient fort peu par le son, et s'écrivaient absolument de même avant l'alphabet d'Euclide : ΒΟ. La lettre Ο se nommait primitivement *ou*, et elle était longue ou brève selon l'exigence du mètre. Voyez le vers XV de chacun des *Acrostiches* en tête des deux poëmes, et l'*Appendice* VII à la suite de l'*Iliade*. — Avec la leçon ἐϐάλοντο, le sens est au fond le même qu'avec ἐϐόλοντο. En effet, ἑτέρως ἐϐάλοντο équivaut à μετέϐαλον : ont changé d'idée. C'est une métaphore empruntée à l'action de lancer les dés. La chance, autrefois favorable à Ulysse, lui est contraire aujourd'hui. Mais le verbe qui marque la volonté est bien préférable à celui qui suppose les dieux s'en rapportant au hasard. C'est même une réflexion profonde que leur attribue κακὰ μητιόωντες. — Je ne parle point de la variante ἐόλοντο, qui ne donne aucun sens.

235-236. Περὶ πάντων ἀνθρώπων, *præ ceteris hominibus*, plus qu'aucun homme au monde.

236. Θανόντι équivaut à περὶ αὐτοῦ θανόντος, ou simplement à θανόντος, génitif causal. Il y a un emploi analogue du datif, II, 249 : οὔ κέν οἱ κεχάροιτο γυνή.

237-238. Ἑτάροισι et φίλων donnent ici deux idées distinctes. Le premier désigne les compagnons de guerre, et le second les membres de la famille et les amis dans l'acception propre du terme. *Scholies* E, Q et T : τοὺς ἑταίρους ἀπὸ τῶν φίλων διαιρεῖ ὁ ποιητής. Cela est évident de soi, puisque au vers 237 nous sommes en Troade, et au vers 238 à Ithaque. Les explications prolixes et embrouillées qui suivent la remarque chez les trois scholiastes n'ont de valeur que comme étude de synonymes sur les mots qui expriment l'amitié.

238. Τολύπευσεν, sous-entendu κε ou ἄν : il aurait dévidé ; il aurait achevé. La guerre est comparée à un peloton dont on déroule le fil jusqu'au bout.

239. Τῷ est pris adverbialement : *tunc*, alors, c'est-à-dire s'il avait péri devant Troie. — Οἱ est enclitique : à lui ; à Ulysse. — Παναχαιοί, les Grecs confédérés. Les guerriers tués au siége ou morts pendant le siége avaient des tombeaux en Troade, même quand on avait retiré leurs cendres du bûcher pour les rapporter en Grèce.

ἠδέ κε καὶ ᾧ παιδὶ μέγα κλέος ἤρατ' ὀπίσσω.
Νῦν δέ μιν ἀκλειῶς Ἅρπυιαι ἀνηρείψαντο·
Οἴχετ' ἄϊστος, ἄπυστος, ἐμοὶ δ' ὀδύνας τε γόους τε
κάλλιπεν· οὐδ' ἔτι κεῖνον ὀδυρόμενος στεναχίζω
οἶον, ἐπεί νύ μοι ἄλλα θεοὶ κακὰ κήδε' ἔτευξαν.
Ὅσσοι γὰρ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι,
Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὑλήεντι Ζακύνθῳ,
ἠδ' ὅσσοι κραναὴν Ἰθάκην κάτα κοιρανέουσιν,
τόσσοι μητέρ' ἐμὴν μνῶνται, τρύχουσι δὲ οἶκον·
ἡ δ' οὔτ' ἀρνεῖται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτὴν
ποιῆσαι δύναται· τοὶ δὲ φθινύθουσιν ἔδοντες
οἶκον ἐμόν· τάχα δή με διαραίσουσι καὶ αὐτόν.
Τὸν δ' ἐπαλαστήσασα προσηύδα Παλλὰς Ἀθήνη·

241. Ἅρπυιαι. Les Harpyies, chez Homère, ne sont nulle part autre chose que la personnification des tempêtes. Voyez, *Iliade*, XVI, 150, les notes sur Ἅρπυια Ποδάργη. Cependant quelques-uns prenaient ici Ἅρπυιαι dans le sens consacré par les poëtes postérieurs à Homère. *Scholies* E : ἢ τὰ ἁρπακτικὰ ὄρνεα. D'autres confondaient les Harpyies avec les Érinyes ou Furies. *Scholies* B : ἢ αἱ τιμωρητικαὶ θεαί. D'autres laissaient dans le vague la personnification. *Scholies* V : δαίμονες, ἢ ἄνεμοι ἁρπακτικοί. Mais l'explication ἄνεμοι ἁρπακτικοί est certainement la vraie. On la trouve aussi sous la formule αἱ τῶν ἀνέμων συστροφαί. Télémaque dit que son père a péri dans un naufrage.

242. Οἴχετ(ο), *vulgo* ᾤχετ(ο). Ameis, Bekker, Fæsi et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque, constatée par Apollonius et par les *Scholies* B. L'ancienne écriture OI se lisait indifféremment οι et ῳ (ωι); mais Homère n'use guère de l'augment que là où le mètre l'exige, ou tout au moins l'harmonie du vers.

246. Δουλιχίῳ. Dans l'*Iliade*, II, 625, Dulichium faisait partie du royaume de Mégès, neveu d'Ulysse. C'était une des Échinades; mais on ignore laquelle. — Σάμῃ. Samé, la Samos de l'*Iliade*, II, 634, est Céphalonie, nom qui rappelle celui des Céphalléniens, terme général sous lequel sont compris, *Iliade*, II, 631, tous les peuples du royaume d'Ulysse. Quant à la variation Σάμη, Σάμος, voyez la note d'Aristarque relative à Σάμον, *Iliade*, II, 634. — Ζακύνθῳ. Voyez, au même vers de l'*Iliade*, la note sur οἳ τε Ζάκυνθον ἔχον.

247. Ἰθάκην κάτα. Quelques anciens joignaient la préposition au verbe, et écrivaient Ἰθάκην κατακοιρανέουσιν. Cette orthographe était préférée par Ptolémée l'Ascalonite. La vulgate est la leçon d'Aristarque.

251. Τάχα, bientôt. Télémaque ne dit pas *peut-être;* car τάχα est toujours adverbe de temps chez Homère. Dans certains cas, on pourrait en douter, sans les affirmations répétées d'Aristarque et de tous les critiques alexandrins. Ici le doute n'est pas possible, puisque τάχα est suivi de δή, *bien sûr*. Cependant, ici même, Didyme rappelait le principe (*Scholies* V) : αὕτη ἡ λέξις οὐ τίθεται παρὰ τῷ ποιητῇ διστακτικῶς ὡς ἐν τῇ συνηθείᾳ, ἀλλ' ἑκάστοτε ἀντὶ τοῦ ταχέως. — Διαραίσουσι, *vulgo* διαρραίσουσι. Jacob La Roche a rétabli l'orthographe exacte. Aristarque : διαραίσουσι διὰ τοῦ ἑτέρου ρ. Le ρ n'a pas besoin d'être doublé pour rendre longue la syllabe qui précède.

252. Ἐπαλαστήσασα est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais Homère dit ἀλαστήσας ἠλάστεον, *Iliade*, XII, 163, et XV, 21. Il dit aussi ἄλαστε et ἄλαστον. Ces mots marquent toujours une émotion douloureuse, ou un sentiment qui dérive de cette émotion. Voyez les notes XII, 163 et XXII, 261.

Ὢ πόποι, ἦ δὴ πολλὸν ἀποιχομένου Ὀδυσῆος
δεύῃ, ὅ κε μνηστῆρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφείη.
Εἰ γὰρ νῦν ἐλθὼν δόμου ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν
σταίη, ἔχων πήληκα καὶ ἀσπίδα, καὶ δύο δοῦρε,
τοῖος ἐὼν οἷόν μιν ἐγὼ τὰ πρῶτ' ἐνόησα,
οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ πίνοντά τε τερπόμενόν τε,
ἐξ Ἐφύρης ἀνιόντα παρ' Ἴλου Μερμερίδαο·

L'équivalent exact de ἐπαλαστήσασα est δεινοπαθήσασα.— Quelques anciens entendaient : ἀναστενάξασα, ayant gémi. D'autres rapportaient le mot à παλάμη, et entendaient : μετὰ τῶν παλαμῶν τύψασα αὐτόν. Cette dernière interprétation est arbitraire, et tout à fait mauvaise; mais on peut admettre le sens dérivé *ayant gémi*, et même la traduction par *indignée*, ou encore, à toute force, par le *commiserata* de l'Homère-Didot. Pour ma part, je rendrais littéralement ἐπαλαστήσασα : douloureusement émue.

253. Ὢ πόποι. Voyez plus haut, vers 32, la note sur cette expression.

254. Δεύῃ, *indiges*, tu as besoin. Ancienne variante, δεύει, qui n'est que l'orthographe attique substituée à l'orthographe ionienne. Dans l'écriture du sixième siècle, δεύῃ et δεύει s'écrivaient de même : ΔΕΥΕ, puisque le caractère Ε représentait tout à la fois ε, η, ει et ηι. Mais la vulgate est la vraie leçon. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : ἐν τῇ κατὰ Ἀριστοφάνην ἐγέγραπτο δεύῃ. Il paraît que la lecture δεύει avait fait naître chez quelques-uns une bizarre idée : ce δεύει était, selon eux, pour δεῖ, et πολλὸν δεύει était identique à πολλοῦ δεῖ. Mais j'ignore comment ils expliquaient la phrase. Cette absurdité est constatée par la note qui suit la mention que je viens de transcrire, mention qui est certainement de Didyme : ἵν' ᾖ πρὸς τὸν Τηλέμαχον ὁ λόγος, ἀλλὰ μὴ πολλοῦ δεῖ. —Ἐφείη, l'optatif pour le subjonctif. Hermann proposait même de lire ἐφείῃ, c'est-à-dire de changer l'optatif en subjonctif.

255. Εἰ γὰρ.... On explique cette phrase en donnant à εἰ son sens ordinaire : *si*. Les anciens y voyaient plutôt un souhait. En effet, εἰ, chez Homère, est quelquefois pour εἴθε, et un souhait semble assez bien à sa place après l'exclamation qui précède. Quand il y a un besoin, on désire les moyens d'y satisfaire. Les enstatiques disaient : « Le *souhait* de Minerve est absurde (ἄτοπος ἡ εὐχὴ τῆς Ἀθηνᾶς). » Les lytiques répondaient naturellement : « Le *souhait* de Minerve n'est point absurde. » Porphyre a résumé les arguments pour et contre, et son résumé nous a été conservé par les scholiastes H, E, M et Q. Il n'y a aucune scholie qui fasse de la phrase autre chose qu'un souhait. Quant à Eustathe, il est muet sur le vers 255, et il ne discute que la question de savoir si Ulysse, dans les conditions indiquées par Minerve, aurait raison des prétendants. Cependant l'explication par *si* donne un sens très-plausible. — Suivant quelques modernes, il ne faut pas s'inquiéter de déterminer avec précision la valeur de εἰ, et Minerve dit tout à la fois, selon eux : *Que je voudrais voir Ulysse revenir!* et *car si Ulysse revenait*. Mais cette confusion est impossible; car le ton diffère, selon qu'on exprime un vœu ou qu'on donne une raison. Il faut donc opter entre l'interprétation antique et l'interprétation moderne. Je préfère l'interprétation antique. C'est certainement la tradition constatée par l'intonation des rhapsodes. —Ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν, *in primis foribus*, sur le seuil de la porte extérieure. *Scholies* S : ἐν αὐταῖς ταῖς πρώταις ταῖς αὐλείαις θύραις. Le commentateur ajoute : προοικονομεῖ πόθεν ἔσται ἡ μνηστηροκτονία. C'est de là en effet qu'Ulysse, au chant XXII, commencera le massacre des prétendants. Cette note alexandrine constate que l'*Odyssée* a un plan, et que ce poëme n'est point l'œuvre du temps et du hasard.

256. Δύο δοῦρε. Les héros portaient habituellement un dard dans chaque main. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers III 18; XXI, 145, etc. Nous avons cité là, III, 18, le vers de Virgile, *Bina manu*....

259. Ἐξ Ἐφύρης. Il s'agit d'Éphyre

ᾤχετο γὰρ καὶ κεῖσε θοῆς ἐπὶ νηὸς Ὀδυσσεύς,
φάρμακον ἀνδροφόνον διζήμενος, ὄφρα οἱ εἴη
ἰοὺς χρίεσθαι χαλκήρεας· ἀλλ' ὁ μὲν οὔ οἱ
δῶκεν, ἐπεί ῥα θεοὺς νεμεσίζετο αἰὲν ἐόντας·
ἀλλὰ πατήρ οἱ δῶκεν ἐμός· φιλέεσκε γὰρ αἰνῶς·
τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς,
πάντες κ' ὠκύμοροί τε γενοίατο πικρόγαμοί τε.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται,
ἤ κεν νοστήσας ἀποτίσεται, ἠὲ καὶ οὐχί,

en Thesprotie, et non pas de la ville fondée par Sisyphe, ni de l'Éphyre d'Élide. Voyez la note II, 659 de l'*Iliade*. — Ἴλου. Ancienne variante, Ἴρου. Cet Ilus ou Irus et son père Merméros sont d'ailleurs fort peu connus. D'après Apollodore, Merméros était fils de Phérès, et par conséquent frère d'Admète.

260. Καὶ κεῖσε, là aussi, c'est-à-dire de même qu'il vint chez nous à Taphos. Il n'y a nul besoin de considérer καί comme redondant.

261. Ὄφρα οἱ εἴη. Ancienne variante, ἤν που ἐφεύροι. C'est une formule empruntée à l'*Iliade*, IV, 88, etc., mais qui ne change rien à l'idée. — Zénodote écrivait ὄφρα δαείη, ce qui donne un autre sens : apprendre à composer le poison que désire Ulysse. Aristarque fait remarquer que cette leçon ne concorde pas bien avec le verbe *donner* employé à la suite, car donner n'est pas enseigner. *Scholies* H et M : ἐλέγχεται δὲ ἐκ τοῦ ἑπομένου, ἀλλὰ πατήρ οἱ δῶκεν· οὐ γὰρ ἕπεται τὸ διδάσκειν τῷ δοῦναι, ἀλλ' ἡ χρῆσις τῇ δόσει παρέπεται. Cette note est l'explication de la diple pointée dont Aristarque avait marqué le vers 261.

262. Ἰοὺς χρίεσθαι. Il est remarquable que les héros, dans l'*Iliade*, ne se servent point de flèches empoisonnées; car Ménélas, Diomède, Eurypyle y sont blessés par des flèches, et guérissent pourtant. Une autre remarque à faire, c'est qu'Ulysse, dans l'*Iliade*, ne se sert jamais de l'arc, et que même il n'a point d'arc, puisqu'il emprunte (X, 260) l'arc de Mérionès ou Mérion. Les anciens ont beaucoup discuté sur ces faits; et les scholiastes nous ont conservé des pages entières de ces discussions. Ce sont des débris du commentaire de Didyme, ou tout au moins de celui de Porphyre, et des témoignages assurés concernant un épisode de la guerre entre les ènstatiques et les lytiques.

264. Αἰνῶς. Nous employons quelquefois notre adverbe *terriblement* dans le sens favorable qu'Homère donne à αἰνῶς, pour rendre raison d'une chose extraordinaire. Je traduirais même ici αἰνῶς par *terriblement*, comme je crois qu'on doit le traduire dans le vers fameux (*Iliade*, III, 158) où Homère caractérise le charme souverain de la beauté d'Hélène. Sans la terrible affection d'Anchialus pour Ulysse, le devoir aurait eu le dessus à Taphos comme il avait eu le dessus à Éphyre.

265. Τοῖος ἐὼν.... ὁμιλήσειεν. La conjonction εἰ est sous-entendue. L'ellipse de *si*, en latin et même en français, n'est pas rare, et dans des cas où le mot à suppléer n'est même évident qu'après réflexion. Je n'ai pas besoin de rappeler le *sineret dolor* de Virgile et notre *n'était que*. Chez Homère, εἰ est donné dans la phrase dont τοῖος ἐών est la reprise; et le mouvement de la pensée exige même qu'on dise, *oui, si*, avant de traduire le deuxième τοῖος ἐών.

267. Ἐν γούνασι, sur les genoux, c'est-à-dire sous la main, dans la main. Voyez dans l'*Iliade*, XVII, 514, la note sur cette expression.

268. Ἤ κεν νοστήσας.... Les deux possibilités indiquées dans cette alternative justifient l'emploi du pluriel ταῦτα au vers précédent. D'ailleurs le doute porte à la fois et sur νοστήσας et sur ἀποτίσεται. Car Ulysse reviendra ou ne reviendra pas, et, revenu, pourra ou ne pourra pas faire jus-

οἶσιν ἐνὶ μεγάροισι· σὲ δὲ φράζεσθαι ἄνωγα,
ὅππως κε μνηστῆρας ἀπώσεαι ἐκ μεγάροιο.
Εἰ δ' ἄγε, νῦν ξυνίει, καὶ ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων·
αὔριον εἰς ἀγορὴν καλέσας ἥρωας Ἀχαιούς,
μῦθον πέφραδε πᾶσι, θεοὶ δ' ἐπιμάρτυροι ἔστων.
Μνηστῆρας μὲν ἐπὶ σφέτερα σκίδνασθαι ἄνωχθι·
μητέρα δ', εἴ οἱ θυμὸς ἐφορμᾶται γαμέεσθαι,
ἂψ ἴτω ἐς μέγαρον πατρὸς μέγα δυναμένοιο·
οἱ δὲ γάμον τεύξουσι, καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα

tice des prétendants. Il ne faut donc pas expliquer νοστήσας à part, puisque le retour d'Ulysse, humainement parlant, n'est qu'une hypothèse. C'est comme s'il y avait κε νοστήσει et κεν ἀποτίσεται, ou, ainsi que le veulent quelques-uns, κε νοστήσῃ et κεν ἀποτίσηται. Les deux idées sont fondues en une seule expression, et κεν détermine la valeur de νοστήσας aussi bien que celle de ἀποτίσεται. Quelques-uns même le rapportent uniquement à νοστήσας, car la vengeance, selon eux, est certaine, si Ulysse remet le pied à Ithaque. Ils exagèrent. Cela sera ainsi; mais Mentès est censé n'en rien savoir.

271. Εἰ δ' ἄγε, *eia age*, eh bien donc. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 302.

272. Ἥρωας Ἀχαιούς désigne ici le peuple d'Ithaque, et non pas seulement les principaux personnages du pays.

273. Πέφραδε ne signifie point *dic*, ni même *edissere*, mais *indica*, *ostenta*. Lehrs: « Hoc dictum est fere ut ἔπος πάντεσσι « πιφαύσκων. » Voyez cette dernière expression, XXII, 131. Nulle part Aristarque n'admet φράζω, chez Homère, dans le sens de *dire*. Voyez la note XIV, 285 de l'*Iliade*. — Ἐπιμάρτυροι. Ancienne variante, ἐπὶ μάρτυροι en deux mots, leçon reprise par Bekker, Hayman et La Roche. Alors ἐπί se joint à ἔστων, et le sens de la phrase reste le même. La leçon byzantine ἐπιμάρτυρες n'est qu'une mauvaise correction; et Tzetzès, qui la donne, aurait dû se souvenir qu'Homère dit toujours μάρτυροι, et jamais μάρτυρες. On verra même, XVI, 423, μάρτυρος au singulier. Mais je dois dire que Zénodote avait introduit partout la forme vulgaire μάρτυρες. Voyez la note I, 338 de l'*Iliade*.

275. Μητέρα δ', εἴ οἱ.... L'accusatif μητέρα est amené par ce qui précède, comme on en a vu un exemple, *Iliade*, VI, 425. Seulement, ici la phrase sera reprise par ἂψ ἴτω, c'est-à-dire avec μήτηρ pour sujet et non plus par τήν, qui là reproduit μητέρα. L'anacoluthe est donc bien plus extraordinaire. Cependant elle n'a elle-même rien de vraiment choquant. Minerve, après avoir dit μητέρα (δέ), cherche la suite de son idée, s'arrête un instant, et oublie la manière dont elle a commencé la phrase. Nicanor: δεῖ ὑποστίζειν εἰς τὸ μητέρα, καὶ μιμεῖσθαι τὸν διασκεπτόμενον. — Didyme regardait la leçon μητέρα comme une erreur de diascévaste, ou même une simple faute de copiste, et il mettait le nominatif. *Scholies* E, H et M: τῇ ἀρχαίᾳ συνηθείᾳ ἐγέγραπτο ΜΕΤΕΡ ἀντὶ τοῦ ΜΗΤΗΡ. τοῦτο ἀγνοήσας τις προσέθηκε τὸ α. Il manque sans doute quelque chose dans la note; car l'addition de l'alpha suppose une première transcription défectueuse du ΜΕΤΕΡ archaïque : ΜΗΤΕΡ. Mais μητέρα, vu la forme même de la phrase, semble plutôt la leçon primitive. L'anacoluthe ὁ δ(ὲ).... πεποιθώς, ῥίμφα ἑ, *Iliade*, VI, 510-511, est, sous forme inverse, l'exact équivalent de μητέρα δ(ὲ).... ἂψ ἴτω. — Homère fourmille d'anacoluthes : il aime les phrases interrompues; et on ne doit point le juger d'après les règles de la construction oratoire.

276. Πατρός. Le père de Pénélope se nommait Icarius, et il habitait sur le continent voisin d'Ithaque. Il était originaire de Lacédémone, et même, dit-on, frère de Tyndare.

277. Οἱ δέ (*illi vero*) désigne le père et la mère de Pénélope. *Scholies* E : συνεκ-

πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε φίλης ἐπὶ παιδὸς ἕπεσθαι.
Σοὶ δ' αὐτῷ πυκινῶς ὑποθήσομαι, αἴ κε πίθηαι·
νῆ' ἄρσας ἐρέτῃσιν ἐείκοσιν, ἥτις ἀρίστη,
ἔρχεο πευσόμενος πατρὸς δὴν οἰχομένοιο,
ἤν τίς τοι εἴπῃσι βροτῶν, ἢ ὄσσαν ἀκούσῃς
ἐκ Διός, ἥτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισιν.
Πρῶτα μὲν ἐς Πύλον ἐλθὲ, καὶ εἴρεο Νέστορα δῖον·
κεῖθεν δὲ Σπάρτηνδε παρὰ ξανθὸν Μενέλαον·
ὃς γὰρ δεύτατος ἦλθεν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Εἰ μέν κεν πατρὸς βίοτον καὶ νόστον ἀκούσῃς,
ἦ τ' ἂν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίης ἐνιαυτόν·

δοχικῶς οἱ περὶ τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα Ἀστεροδίαν. — Ἔεδνα, autrement dit ἕδνα, vu l'ensemble de la phrase, signifie évidemment, dans ce passage, des cadeaux qui seraient faits par le père à sa fille; mais on suppose avec raison que cette dot se composerait d'une partie de ce que le fiancé aurait donné à Icarius. On peut maintenir à ἔεδνα son sens ordinaire (cadeaux de noces faits par le fiancé), en admettant que le fiancé donnait directement à la fiancée une partie des objets précieux stipulés par le père. Ainsi l'expliquait Didyme (*Scholies* V) : δῶρα τὰ διδόμενα ὑπὸ τοῦ γαμοῦντος τῇ γαμουμένῃ.

279. Σοὶ δ' αὐτῷ.... Ce vers manquait, selon certains témoignages, dans l'édition de Rhianus. Didyme (*Scholies* H et M) : οὗτος δὲ ὁ στίχος ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν οὐκ ἦν. Cobet pense que cette note n'est pas à sa place, et que c'est le vers 283 qui avait été supprimé par Rhianus. En effet, le vers 279 est à peu près indispensable à la suite des idées, tandis que le vers 283 n'est qu'une banalité qui pourrait disparaître sans beaucoup de dommage. — Bekker et Hayman citent la note sur Rhianus comme afférente au vers 278; La Roche, comme afférente au vers 280. Ces deux vers-là, du moins, ne sont pas absolument indispensables. Mais c'est bien σοὶ δ' αὐτῷ, c'est-à-dire le vers 279, que visent, à tort ou à raison, les *Scholies* H et les *Scholies* M.

282. Ὄσσαν n'est que le bruit public, tandis que εἴπῃσι désignait un renseignement. Voy., sur le mot ὄσσα, la note XXIV, 413.— Ἀκούσῃς. Ancienne variante, ἀκούσας, qui ôte à la phrase toute précision.

283. Ἐκ Διός. On rapportait aux dieux, et particulièrement à Jupiter, les *on dit* qui couraient, et dont l'origine était inconnue. Aussi le mot ὄσσα, chez Homère, donne-t-il toujours l'idée de quelque chose de divin. Aristarque : ὄσσα, ἡ θεία κληδών. Voyez, *Iliade*, I, 93, la note sur Ὄσσα personnifiée. Ainsi, à la rigueur, ἐκ Διός n'ajoute rien à l'essence de la signification de ὄσσα, et l'on comprend que Rhianus ait pu supprimer le vers 283. Voyez plus haut la note du vers 279. Mais on comprend mieux encore que tous les éditeurs antiques aient laissé un développement qui est si conforme au génie d'Homère et à ses habitudes de style.

285. Κεῖθεν δὲ.... Zénodote : Κεῖθεν δὲ Κρήτηνδε παρ' Ἰδομενῆα ἄνακτα. Voyez plus haut les notes du vers 93. C'est une mauvaise correction faite à ce vers 93, qui avait donné naissance à cette variante non moins mauvaise. Télémaque n'ira point en Crète. Voyez la note III, 313-318.

286. Ὅς est démonstratif, comme s'il y avait οὗτος, sinon γάρ serait tout à fait redondant. — Δεύτατος. Ménélas avait erré durant huit ans, et n'était de retour à Sparte que depuis deux ans. Pas un des héros du siége n'était rentré aussi tard dans ses foyers. — Payne Knight supprime le vers 286, mais sans raison sérieuse.

287. Βίοτον καὶ νόστον. Si Ulysse est vivant, on est sûr qu'il fera usage de toutes ses ressources pour revoir Ithaque; et voilà pourquoi la vie d'Ulysse et son retour, poétiquement c'est tout un.

288. Ἦ τ' ἄν,... τλαίης, eh bien! tu patienteras. Le mot τ(ε), ici comme dans

εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσῃς μηδ' ἔτ' ἐόντος,
νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
σῆμά τέ οἱ χεῦαι, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεΐξαι
πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δοῦναι.
Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ ταῦτα τελευτήσῃς τε καὶ ἔρξῃς,
φράζεσθαι δὴ ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
ὅππως κε μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν
κτείνῃς, ἠὲ δόλῳ ἢ ἀμφαδόν· οὐδέ τί σε χρὴ
νηπιάας ὀχέειν, ἐπεὶ οὐκέτι τηλίκος ἐσσί.
Ἦ οὐκ ἀΐεις οἷον κλέος ἔλλαβε δῖος Ὀρέστης
πάντας ἐπ' ἀνθρώπους, ἐπεὶ ἔκτανε πατροφονῆα,
Αἴγισθον δολόμητιν, ὅ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα;
Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε),
ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆα θοὴν κατελεύσομαι ἤδη
ἠδ' ἑτάρους, οἵ πού με μάλ' ἀσχαλόωσι μένοντες·
σοὶ δ' αὐτῷ μελέτω, καὶ ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ξεῖν', ἤτοι μὲν ταῦτα φίλα φρονέων ἀγορεύεις,

une foule de passages, n'a qu'une valeur purement euphonique.

291. Σῆμα. On pouvait rendre les derniers devoirs à un héros, en faisant sur un cénotaphe les cérémonies funèbres qu'on eût faites sur le vrai tombeau. — Χεῦαι. Anciennes variantes χεῦσαι et χεῦσον. — Κτερεΐξαι. Ancienne variante, κτερέιξον. Le δοῦναι du vers suivant montre qu'il faut partout l'infinitif. Aristarque (*Scholies* H) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τὸ ἀπαρέμφατον ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ. Mais χεῦαι vaut mieux que χεῦσαι.

293. Τελευτήσῃς τε καὶ ἔρξῃς équivaut à ἔρξας τελευτήσῃς.

297. Νηπιάας pour νηπιᾶς, νηπιέας, de νηπιέη, qui est la forme homérique de νηπιεία. — Τηλίκος, *tantulus*, assez petit. En effet, Télémaque a vingt et un ans. Ce n'est donc plus pour lui le temps des enfantillages.

298. Ἦ οὐκ. Ces deux mots ne comptent ici que pour une seule syllabe.

300. Ὅ οἱ, *vulgo* ὅς οἱ. Didyme (*Scholies* M) : ἄνευ τοῦ σ Ἀρίσταρχος, ὅ οἱ πατέρα. Hayman a repris la vulgate, abandonnée par tous les éditeurs récents. — Οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Homère insiste sur l'idée contenue dans πατροφονῆα. C'est beaucoup plus qu'une simple tautologie. — Payne Knight retranche le vers 300, et Dugas Montbel dit qu'il a raison. Il faut pourtant bien qu'Égisthe soit nommé, et qu'Homère ait dit toute sa pensée.

301. Φίλος, le nominatif dans le sens du vocatif.

302. Ἄλκιμος ἔσσ(ο), sois vaillant. — Les anciens admiraient cette péroraison du discours de Minerve. *Scholies* M et S : ταῦτα λοιπὸν εἰδυῖα τὸ φιλότιμον τῶν νέων λέγει. Cicéron cite le vers 302, *Épîtres familières*, XV, 18.

305. Μελέτω (*curæ sit*) a pour sujet sous-entendu τοῦτο ou ταῦτα (ce que je viens de dire), et est développé par ἐμῶν ἐμπάζεο μύθων.

ὥστε πατὴρ ᾧ παιδὶ, καὶ οὔποτε λήσομαι αὐτῶν.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον, ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,
ὄφρα λοεσσάμενός τε τεταρπόμενός τε φίλον κῆρ,
δῶρον ἔχων ἐπὶ νῆα κίῃς, χαίρων ἐνὶ θυμῷ,
τιμῆεν, μάλα καλὸν, ὅ τοι κειμήλιον ἔσται
ἐξ ἐμεῦ, οἷα φίλοι ξεῖνοι ξείνοισι διδοῦσιν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Μή μ' ἔτι νῦν κατέρυκε, λιλαιόμενόν περ ὁδοῖο.
Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι δοῦναι φίλον ἦτορ ἀνώγῃ,
αὖτις ἀνερχομένῳ δόμεναι οἶκόνδε φέρεσθαι,
καὶ μάλα καλὸν ἑλών· σοὶ δ' ἄξιον ἔσται ἀμοιβῆς.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὄρνις δ' ὣς ἀνοπαῖα διέπτατο· τῷ δ' ἐνὶ θυμῷ

309. Ὁδοῖο. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif du désir. Il se retrouve, au vers 315, avec un mot (λιλαιόμενον) qui ne laisse aucun doute sur ce point. Cependant quelques-uns voient ici ou le génitif causal, ou l'ellipse d'une préposition.

312. Τιμῆεν. Ce n'est pas simplement l'épithète de δῶρον, un peu éloignée de son substantif par une licence fréquente chez les poëtes; c'est une reprise qui équivaut à δῶρον τιμῆεν : *oui, un cadeau de prix;* c'est un premier commentaire de χαίρων ἐνὶ θυμῷ, commentaire qui se poursuit jusqu'à la fin de la phrase.

316. Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι. Ancienne variante : δῶρον, ὅτι κέν μοι. Nitzsch propose de changer κε en σε. Mais cette correction est absolument inutile.

317. Δόμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

320. Ἀνοπαῖα, selon Hérodien, est le pluriel neutre de ἀνοπαῖος, *invisible*, et équivaut à ἀοράτως, *hors de vue*. C'est Eustathe q donne avec le plus de détails cette interprétation : διὸ καὶ Ἡρωδιανὸς τὸ ἀνοπαῖα, καὶ οὐδέτερον οἶδε πληθυντικὸν, καὶ προπερισπᾷ, καὶ ὡς ἐπίρρημα λαμβάνει, ἀντὶ τοῦ ἀοράτως, καθάπερ τὸ πυκνὰ ἀντὶ τοῦ πυκνῶς καὶ καλὰ ἀντὶ τοῦ καλῶς, νοήσας ἐκεῖνος τὸ τοιοῦτον ἀνοπαῖα, οὐ μετὰ τῆς ἀνά προθέσεως, ἀλλὰ στέρησιν τοῦ ὀπτάνεσθαι. — L'adjectif ἀνοπαίος, ou, comme on l'accentuait aussi, ἀνόπαιος, a été employé par Empédocle pour caractériser le feu, par conséquent avec un sens qui n'est point négatif, et qui doit rappeler ἀνά, en haut. Quelques anciens expliquaient aussi ἀνοπαῖα, chez Homère, par ἀνά. Mais Minerve ne se contente pas de s'élever en l'air, elle disparaît. — Aristarque écrivait ἀνόπαια, et en faisait un substantif féminin, le nom même de l'oiseau à qui Minerve est comparée, quel que fût d'ailleurs cet oiseau, dont l'espèce n'est pas connue. Mais le nom de l'oiseau n'importe nullement ici; et l'on comprend parfaitement que l'interprétation d'Aristarque ait été rejetée par Hérodien. Quelques modernes préfèrent pourtant cette interprétation. Édition Didot : *Anopæa*. Seulement l'éditeur s'est mis en contradiction avec lui-même, en écrivant, dans le texte, ἀνοπαῖα propérispomène, l'orthographe d'Hérodien. — Hayman, dans son *Appendix* A, 13, donne du moins des raisons. Mais de ce qu'Homère nomme ordinairement les oiseaux auxquels il compare ses personnages, il ne s'ensuit pas que l'oiseau soit ici nommé, puisque le nom est inutile. La Roche, le dernier éditeur, écrit ἀνοπαῖα, comme avant lui tout le monde à peu près, même Bekker et Dindorf. Fæsi et Ameis donnent ἀνόπαια, comme a fait Hayman, et en font aussi le nom de l'oiseau. — Il y a une dernière leçon ancienne, ἀν' ὀπαῖα en deux mots. Avec cette leçon,

θῆκε μένος καὶ θάρσος, ὑπέμνησέν τέ ἑ πατρὸς
μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν. Ὁ δὲ φρεσὶν ᾗσι νοήσας,
θάμβησεν κατὰ θυμόν· ὀΐσατο γὰρ θεὸν εἶναι.
Αὐτίκα δὲ μνηστῆρας ἐπῴχετο ἰσόθεος φώς.
Τοῖσι δ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτός, οἱ δὲ σιωπῇ
εἵατ' ἀκούοντες· ὁ δ' Ἀχαιῶν νόστον ἄειδεν
λυγρόν, ὃν ἐκ Τροίης ἐπετείλατο Παλλὰς Ἀθήνη.
Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν ἀοιδὴν

Minerve s'envole par un trou du toit (ὀπαῖον), qui servait d'issue à la fumée. Voss a traduit en ce sens; mais cette préférence pour une leçon mauvaise ne nous oblige à rien. Hayman : « Voss' authority « here is of little weight. » — Je crois que Lehrs s'est trompé en rapportant à ce vers-ci un passage d'Aristonicus cité par Orion : ὀπή, τόπος τετρημένος, ἀφ' οὗ τις δύναται ὀπήσασθαι καὶ περιβλέπεσθαι. Ce passage s'applique bien mieux à l'interprétation de πολυωπῷ, XXII, 386. Voyez la note sur ce passage. Il ne faut pas prêter à Aristonicus la leçon ἀν' ὀπαῖα, qui n'est qu'une imagination enfantine. — Je remarque, en passant, que le lemme ἀνόπαια, dans le *Grand Étymologique* Miller, n'est point exact; car l'explication, τὴν τετρημένην κεραμίδα ἐπὶ τῆς ὀροφῆς, se rapporte à ὀπαῖα. — Τῷ, *illi*, à lui : à Télémaque.

325. Ἀοιδός. Cet aède, ce chanteur, se nommait Phémius. Voyez plus bas, au vers 337, Φήμιε.

326. Εἵατ(ο), *sedebant*, restaient assis.

327. Λυγρόν. Phémius décrivait la tempête dans laquelle périt Ajax le Locrien, et qui dispersa la flotte des confédérés dès le jour même de leur départ. — Ἐπετείλατο. Tout le monde sait que la tempête avait été soulevée par Minerve. Il s'agit donc de l'effet produit par la volonté de la déesse sur le sort des vainqueurs de Troie. Cependant quelques-uns voulaient qu'il s'agît de l'inspiration qui avait déterminé l'aède à choisir cet épisode. *Scholies* E : φησὶν ὅτι ἡ Ἀθηνᾶ προσέταξε τῷ Φημίῳ ἵνα τὸν ἐκ τῆς προνοίας νόστον τῶν Ἀχαιῶν εἰς οἰκείαν ἀοιδὴν ἔχῃ. Mais Minerve n'est pour rien dans le choix fait par l'aède, et l'explication grammaticale du vers 327 ne permet point que ἐπετείλατο s'applique à Phémius. Il est d'ailleurs inutile de donner à ce mot une autre signification que celle qu'il doit avoir d'après le sens du verbe ἐπιτέλλω, ἐπιτέλλομαι. C'est sans motif sérieux que quelques anciens prenaient ici ἐπετείλατο comme un équivalent de ἐπετέλεσε. Les *Scholies* H, qui donnent cette équivalence, prêtent à Phémius une intention morale : ταῦτα δὲ ᾖδε νουθετῶν τοὺς μνηστῆρας ἐκ τῶν περὶ Κασάνδρας καὶ Αἴαντος, μὴ ὀρέγεσθαι ἀσεβῶν γάμων. Mais rien n'est moins évident; et la remontrance, en tout cas, aurait été entièrement perdue. L'aède a choisi un sujet intéressant et pathétique; voilà tout.

328. Ὑπερωϊόθεν, comme ἐξ ὑπερωΐου, ἐξ ὑπερῴου : *ex parte superiore domus*, de l'étage supérieur. C'est en haut de l'escalier, et non au rez-de-chaussée qu'habitait Pénélope; mais on a tort de dire que l'appartement des femmes était toujours au premier étage. On a la preuve du contraire au chant VI de l'*Iliade*, vers 321, 375, 503, et ailleurs. Pénélope s'est retirée en haut par nécessité, ou par modestie. Au temps d'Ulysse, elle habitait en bas. La chambre nuptiale était certainement au rez-de-chaussée. Voyez la description qu'en fait Ulysse même, XXIII, 190-204. — Φρεσὶ σύνθετο. L'impression du chant a pénétré jusqu'au fond de l'âme de Pénélope. La traduction *animo advertit* est insuffisante et inexacte. Il s'agit de tout autre chose encore que d'avoir entendu et attentivement écouté. Homère exprime l'émotion de Pénélope à la voix de Phémius. — Cependant quelques anciens prenaient φρεσὶ σύνθετο pour une simple opération intellectuelle. C'est ce qu'on voit par cette note alexandrine que nous a conservée Eustathe : τὸ δὲ σύνθετο φρεσὶν ἀντὶ τοῦ ἐπιμελῶς ἤκουσε· νοῦς γὰρ ὥσπερ ὁρᾷ, οὕτω καὶ

κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια·
κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεβήσετο οἷο δόμοιο,
οὐκ οἴη· ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἕποντο.
Ἡ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο δῖα γυναικῶν,

ἀκούει. Il faut, selon moi, laisser à φρεσί son sens propre, et traduire l'expression littéralement. Les entrailles elles-mêmes sont bouleversées.

329. Πηνελόπεια est l'unique forme qu'ait employée Homère pour désigner la femme d'Ulysse; ce sont les poëtes postérieurs qui ont dit Πηνελόπη, et qui nous ont transmis, par l'intermédiaire des Romains l'orthographe *Pénélope*, au lieu de *Pénélopée*. — Le vers 329 est suivi de celui-ci, dans un des manuscrits de Vienne : Ἐξ ποσὶν ἐμβεβαυῖα τριδάκτυλος ἐξεφαάνθη. Cette plaisanterie grammaticale se rapporte à la forme du vers 329, lequel est τριδάκτυλος. Il y a même une variante du vers 329, où ne se trouvent non plus que trois ductyles : Καλὴ Πηνελόπεια γυνὴ κλεινοῦ Ὀδυσῆος. Bothe croit que l'absurde énigme de Pénélope aux *six pieds* et aux *trois doigts* a pris la place d'un vers authentique, qu'il rétablit ainsi : Ἐν ποσὶν ἐμβεβαυῖ' ἀριδείκετος ἐξεφαάνθη. Il trouve naturellement ce vers admirable; mais personne n'est de son avis. En tout cas, le vers serait mal placé, puisque Pénélope est encore à l'étage supérieur; et la phrase d'Homère ne concerne que la descente de l'escalier.

332-334. Ἡ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο.. . Ces vers ont fait accuser Pénélope d'inconvenance et de coquetterie, par certains Grecs habitués à des mœurs moins naïves que celles des temps héroïques. *Scholies* H : αἰτιᾶται ἐκ τῶν ἐπῶν τούτων Δικαίαρχος τὴν παρ' Ὁμήρῳ Πηνελόπην.... οὐδαμῶς γὰρ εὔτακτον εἶναί φησι τὴν Πηνελόπην, πρῶτα μὲν ὅτι πρὸς μεθύοντας αὕτη παραγίνεται νεανίσκους, ἔπειτα τῷ κρηδέμνῳ τὰ κάλλιστα μέρη τοῦ προσώπου καλύψασα, τοὺς ὀφθαλμοὺς μόνους ἀπολέλοιπε θεωρεῖσθαι. περίεργος γὰρ ἡ τοιαύτη σχηματοποιΐα καὶ προσποίητος, ἥ τε παράστασις τῶν θεραπαινίδων ἑκάτερθεν εἰς τὸ κατ' ἐξοχὴν φαίνεσθαι καλὴν οὐκ ἀνεπιτήδευτον δείκνυσι. Aristarque et les siens répondaient en taxant Dicéarque d'ignorance : φαμὲν οὖν ὅτι τὸ καθόλου ἔθος ἀγνοεῖν ἔοικεν ὁ Δικαίαρχος. Ils faisaient observer que les femmes libres, chez Homère, figuraient, sans qu'on en fût choqué, aux banquets mêmes des hommes. Ils rappelaient les exemples d'Hélène et d'Arété, fournis par l'*Odyssée*. Ils citaient les vers VI, 287-288 de ce poëme, où l'on voit que c'est aux jeunes filles seules que l'usage imposait de se tenir à l'écart, quand la famille recevait des hôtes sous son toit. L'acte de Pénélope n'avait donc rien que de naturel, dès qu'elle redoutait de nouvelles tortures morales, et voulait que Phémius changeât le sujet de ses chants : οὐδὲν ἄτοπον ἐλθεῖν τὴν Πηνελόπην, ἵνα παύσῃ τὸν ᾠδόν, ὃς Ἀχαιῶν νόστον ἄειδε λυγρόν. Quant à l'accusation de coquetterie, on ne saurait la porter contre Pénélope que par suite d'une fausse interprétation du vers 334. Pénélope ne fait point le manége dont parle Dicéarque; et c'est précisément pour cacher ses yeux qu'elle se voile les joues; car elle pleure, ou elle a du moins les yeux pleins de larmes. Il ne faut pas qu'on la voie pleurer. On peut même dire que le geste décrit par Homère équivaut à celui de s'essuyer les yeux : τὴν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς καλύπτραν, ἣν κρήδεμνον ἔφη, ταῖς χερσὶν ἐφελκυσαμένη τὰ δάκρυα ἀποκαλύπτειν ἐβούλετο, καὶ ἀποψᾶν τῷ κρηδέμνῳ τὰ δάκρυα. Pour ce qui concerne les deux servantes, par le contraste desquelles Pénélope aurait fait valoir sa beauté, les Alexandrins notaient que la reine suivait simplement l'usage, et que l'épithète par laquelle Homère caractérise chacune des deux femmes dont elle est accompagnée achève de justifier sa conduite : ἥ τε τῶν θεραπαινίδων κατάστασις ἦν μὲν ἐξ ἔθους ταῖς παλαιαῖς· ἐξαιρεῖ δὲ τὴν Πηνελόπην τῆς βλασφημίας ἡ προσθήκη· οὐ γὰρ ἐξ ἐκείνων ἕπονται τῶν μεγίστων, αἳ πᾶσαι ἀναιδείης ἐπέβησαν (XXII, 424), ἀλλ' ἀμφίπολος αὐτῇ κεδνὴ ἑκάτερθε παρέστη, τουτέστι σώφρων. — Cette discussion, dont les *Scholies* H nous ont conservé les détails, et dont nous n'avons fait que citer les traits principaux, montre que

στῆ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
ἄντα παρειάων σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·
ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἑκάτερθε παρέστη.
Δακρύσασα δ' ἔπειτα προσηύδα θεῖον ἀοιδόν·
  Φήμιε, πολλὰ γὰρ ἄλλα βροτῶν θελκτήρια ᾔδης,
ἔργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τάτε κλείουσιν ἀοιδοί·
τῶν ἕν γέ σφιν ἄειδε παρήμενος, οἱ δὲ σιωπῇ
οἶνον πινόντων· ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς
λυγρῆς, ἥτε μοι αἰεὶ ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ
τείρει, ἐπεί με μάλιστα καθίκετο πένθος ἄλαστον.

la folie de Zoïle n'est point un phénomène isolé dans l'histoire de la critique chez les Grecs, puisque voici un paradoxe, aussi absurde qu'aucun de ceux qu'on reproche à Zoïle, soutenu par Dicéarque, c'est-à-dire par un philosophe célèbre, par un écrivain distingué, et cela dans le livre même qui avait fait sa réputation d'écrivain, dans la *Vie de la Grèce*. Cramer : *haud dubie* ἐν Ἑλλάδος βίῳ. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons insisté, et dans l'*Introduction à l'Iliade*, et dans l'étude sur Zoïle qui forme l'*Appendice* VI du poëme, sur le caractère sophistique de la plupart des problèmes posés dans les écoles grecques à propos des poésies d'Homère, et sur les bizarreries littéraires dont ne se sont point gardés les philosophes les plus illustres eux-mêmes.

334. **Κρήδεμνα.** Le κρήδεμνον n'était pas la même chose que l'ὀθόνη, ou voile proprement dit. C'était une pièce d'étoffe qui servait de coiffure, mais dont les bouts pendaient aux deux côtés du visage, ou se rabattaient sur les yeux et les joues. La composition du mot en montre le sens. *Scholies* S : κρήδεμνον τὸ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς περιβόλαιον, καρήδεμνον καὶ ἐν συλλήψει κρήδεμνον. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 184 et la note sur ce vers. Il n'y a aucun doute sur la valeur de κρη dans le mot κρήδεμνον; quant à celle de δεμνον, il n'y en a pas davantage, car la racine δε contient l'idée de lier; et Curtius lui-même place κρήδεμνον entre δεσμός et διάδημα.

337. **Πολλὰ γάρ.... ᾔδης.** Homère motive d'avance la prière que Pénélope va faire à Phémius. Ce tour, qu'on emploie aussi en latin et en français, est fréquent chez Homère. *Scholies* M et S : ἔθος Ὁμηρικὸν ἀπὸ τοῦ γάρ ἄρχεσθαι. On se rappelle l'exemple de Corneille : *César, car le Destin....* — Ἤδης, *vulgo* οἶδας. Aristarque dit en termes formels que οἶδας n'est point une forme homérique : ἐν οὐδετέρᾳ γὰρ τῶν ποιήσεων ἐχρήσατο τῷ οἶδας. Zénodote écrivait ᾔδεις, ou, selon d'autres, εἴδεις. Aristarque ne répugnait point, dit-on, à la leçon de Zénodote. *Scholies* H et M : Ἀρίσταρχος δὲ οὐ δυσχεραίνει τῇ γραφῇ. Cela ne peut s'appliquer qu'à ᾔδεις, qui est au fond identique à ᾔδης. Aristarque n'a pu approuver le présent εἴδεις. Pénélope reproche à Phémius de ne pas avoir chanté un des autres sujets qu'il *connaissait*. — Bekker et Hayman sont les seuls éditeurs qui n'aient pas conservé οἶδας. La Roche l'a conservé, parce qu'on ne sait pas bien si Aristarque écrivait ᾔδεις, ᾔδης ou οἶσθα : « Ipse Aristarchus quid scripserit non liquet. » Mais ce doute n'a pas de raison sérieuse. La diple sur le vers I, 86 de l'*Iliade*, que La Roche donne à l'appui de son doute, n'a trait qu'à la conjugaison de οἶδα, qui fait toujours, chez Homère, οἶσθα à la seconde personne; et il s'agit ici d'un autre temps que οἶδα, et qui dit mieux que οἶδα ce que Pénélope doit dire.

338. **Κλείουσιν,** *celebrant*, illustrent.

340. **Ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς.** Ce chant que Pénélope prie Phémius de cesser, c'est le retour des héros, marqué par des malheurs dont Ulysse a eu sa part. Didyme (*Scholies* H) : τῆς τῶν Ἀχαιῶν ὑποστροφῆς καὶ τῆς τοῦ Ὀδυσσέως πλάνης.

Τοίην γὰρ κεφαλὴν ποθέω, μεμνημένη αἰεὶ
ἀνδρός, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Μῆτερ ἐμή, τί τ' ἄρα φθονέεις ἐρίηρον ἀοιδὸν
τέρπειν ὅππη οἱ νόος ὄρνυται; Οὔ νύ τ' ἀοιδοὶ
αἴτιοι, ἀλλά ποθι Ζεὺς αἴτιος, ὅστε δίδωσιν
ἀνδράσιν ἀλφηστῇσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἑκάστῳ.
Τούτῳ δ' οὐ νέμεσις Δαναῶν κακὸν οἶτον ἀείδειν·
τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἄνθρωποι,
ἥτις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται.

343. Κεφαλήν équivaut à ψυχήν. On se rappelle que le vers de l'*Iliade*, I, 3, Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς..., a pour variante, XI, 55, Πολλὰς δ' ἰφθίμους κεφαλὰς.... Racine a naturalisé chez nous ce sens moral du mot *tête :* « Que de soins m'eût coûtés une tête si chère ! » — Μεμνημένη. Ameis prend ce participe dans un sens absolu, car il met une virgule après αἰεί. De cette façon, ἀνδρός devient un génitif causal.

344. Ἀνδρὸς, τοῦ κλέος.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et il dit, dans son *Annotatio :* ἠθέτει Ἀρίσταρχος. Cette athétèse est en effet mentionnée dans une note d'Aristonicus, *Iliade*, IX, 395. Elle est fondée sur ce que Ἑλλάς, chez Homère, n'a jamais qu'un sens restreint, et ne désigne point la nation en général. Mais il n'y a aucune raison de prendre ici Ἑλλάδα pour la Grèce entière; et la note d'Aristonicus paraît surchargée. En effet, Ἑλλάδα équivaut à Ἄργος τὸ Πελασγικόν, et μέσον Ἄργος désigne l'Argos des Achéens. C'est la réunion des deux termes qui donne l'idée complète. Rien n'empêche donc de laisser à Ἑλλάδα son sens homérique. *Scholies* E et M : Ἑλλάδα τὴν Θεσσαλίαν φησί. Si l'on retranche le vers 344, la phrase d'Homère est mutilée, tandis qu'avec ce vers nous avons un admirable tableau de la renommée d'Ulysse.

346. Φθονέεις, *invides*, refuses-tu? Ancienne variante, φρονέεις, qui ne donne aucun sens satisfaisant, soit avec l'explication du *Scholiaste* E, συνετίζεις, soit avec celle du *Scholiaste* M, διδάσκεις.

347. Ὅππη οἱ νόος ὄρνυται, *utcunque illi mens impellitur*, au gré de son inspiration personnelle.

348. Αἴτιοι et αἴτιος, *culpandi* et *culpandus*. Télémaque justifie le choix du sujet chanté par Phémius. Les faits du passé sont ce qu'ils sont; les aèdes ne sont point responsables de ce qui a été l'œuvre de la divinité. Eustathe : οὐ κεῖνται ὑπὸ αἰτίασιν οἱ ἀοιδοί, τὰς δυσπραγίας τῶν ἀνθρώπων ᾄδοντες. Virgile s'est évidemment inspiré des paroles de Télémaque, dans celles qu'il prête à Vénus, *Énéide*, II, 601-603 : « Non tibi Tyndaridis facies invisa « Lacænæ, Culpatusve Paris, divum, inclementia divum Has evertit opes. »

349. Ἀλφηστῇσιν. L'épithète spéciale à la race humaine n'a été employée par Homère qu'ici et au vers VI, 8. C'est l'idée de civilisation que contient le mot ἀλφηστής, soit qu'on s'en tienne au sens ordinaire de ἀλφάνω, synonyme de εὑρίσκω, soit qu'on remonte à la racine ἀλφ, qui contient l'idée de travail. Curtius rend ἦλφον par *erwarb*, et rapproche le sanscrit *rabh* (agir vigoureusement), le latin *labos* ou *labor*, l'allemand *arbeit*. C'est en effet par leur industrie, c'est-à-dire par les inventions de leur esprit et l'activité de leur corps, que les hommes trouvent moyen de soutenir leur vie, et de la rendre plus facile, plus assurée, plus agréable.

350. Οὐ νέμεσις, c'est-à-dire οὐ νέμεσίς ἐστι : il ne faut pas qu'on s'indigne. C'est le droit de l'aède de choisir son sujet où il veut, et c'est son intérêt de le choisir dans les événements qui fournissent à l'émotion, et qui laisseront un long souvenir de ses chants.

352. Ἀκουόντεσσι.... ἀμφιπέληται. Le chant de l'aède enveloppe pour ainsi dire l'auditoire, afin de pénétrer dans toutes les

Σοὶ δ' ἐπιτολμάτω κραδίη καὶ θυμὸς ἀκούειν·
οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς οἶος ἀπώλεσε νόστιμον ἦμαρ
ἐν Τροίῃ, πολλοὶ δὲ καὶ ἄλλοι φῶτες ὄλοντο.
Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,
ἱστόν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε

oreilles et dans tous les esprits. C'est ce qu'exprime le mot ἀμφιπέληται. Il faut tenir compte de ἀμφί, et la traduction *adsit* est insuffisante. — Νεωτάτη ne peut pas signifier ici que le dernier chant qu'on a entendu est celui que l'on préfère. Rien ne serait plus faux qu'une pareille affirmation. Il s'agit, dans νεωτάτη, de la nouveauté du sujet; et Télémaque désigne le chant le plus nouveau, le plus neuf, celui qui n'a point encore été usé par les redites comme ceux dont la matière est ancienne, et passée à l'état de lieu commun. C'est avec raison qu'on a rapproché ici le mot de Pindare, *vieux vins et chants nouveaux*. Eustathe, qui cite ce passage de Pindare, cite aussi d'autres exemples analogues, et particulièrement celui-ci, qui est de Timothée : οὐκ ἀείδω τὰ παλαιά· καινὰ γὰρ κρείσσω.

355. Ἐν Τροίῃ équivaut ici à τῶν ἐν Τροίῃ, et se rapporte à οἶος : seul d'entre les héros qui ont combattu en Troade; seul d'entre les confédérés grecs. Si l'on rapporte ἐν Τροίῃ à ἀπώλεσε (a perdu), on fait dire à Télémaque une absurdité, puisque Pénélope et lui savaient bien qu'Ulysse n'était point mort durant le siége. On peut aussi prendre ἐν Τροίῃ comme une expression générale équivalente à ἐν τοῖς Τρωϊκοῖς, qui comprend non-seulement ce qui s'est passé au siége, mais la préparation de l'entreprise et les événements du retour. En tout cas, il est difficile d'admettre la façon dont quelques anciens expliquaient le passage. *Scholies* Q et V : ἐν Τροίῃ πολλοί· ἀδιαστόλως ἀναγνωστέον. Ceci veut dire qu'il n'y a point de virgule entre Τροίῃ et πολλοί, et que chacun des deux vers 354 et 355 forme une phrase à part. Il n'y a pas, dans tout Homère, de construction aussi dure que celle que supposerait ἐν Τροίῃ rapporté à ὄλοντο. Mais c'est avec une parfaite raison que les deux scholiastes reconnaissent l'impossibilité de rattacher ἐν Τροίῃ au verbe ἀπώλεσε, puisque ce serait dire qu'Ulysse est mort en Troade : ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἐν Τροίᾳ ἀπώλετο.

356-359. Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers VI, 490-493 et les notes sur ces quatre vers. L'appropriation à l'*Odyssée* a forcé de changer le πόλεμος du troisième vers en μῦθος, et de remplacer la mention des guerriers troyens par la revendication que fait Télémaque de son droit comme chef de maison : τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ. Quelques-uns prennent τοῦ comme conjonctif. Devant γάρ, il a plutôt la valeur de αὐτοῦ. Des deux façons il faut entendre τοῦ comme s'il y avait ἐμοῦ. Eustathe : ἐγὼ γὰρ οἰκοδεσποτῶ· ὃ κατωτέρω σαφέστερον φράζει, λέγων (vers 397)· Αὐτὰρ ἐγὼν οἴκοιο ἄναξ ἔσομ' ἡμετέροιο. Le mot οἶκον, dans le premier des quatre vers, a ici le sens restreint d'*appartement*, tandis qu'Andromaque, au chant VI de l'*Iliade*, doit aller de la porte Scée *à la maison*. — Les vers 356-359 étaient marqués d'astérisques et d'obels, dans le texte d'Aristarque. Nous avons cinq témoignages de l'athétèse. *Scholies* E, H, M, Q et R : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ, ἄμεινον λέγων αὐτοὺς ἔχειν ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. Plusieurs éditeurs antiques avaient même fait disparaître les vers 356-359. *Scholies* H, Q et R : ἐν δὲ ταῖς χαριεστέραις γραφαῖς οὐδ' ἦσαν. — Nous n'avons point de renseignements sur les motifs de l'athétèse d'Aristarque. Mais il est évident pour moi que c'est διὰ τὸ ἀπρεπές. Le critique n'approuvait pas que Télémaque prît avec sa mère un ton de commandement, et il ne reconnaissait comme légitime la répétition des paroles d'Hector à Andromaque que dans la bouche d'Ulysse, XXI, 350-353 : approbation constatée par les mots καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. C'est ici un des cas où Aristarque aurait mieux fait de ne point suivre les errements de Zénodote. Télémaque parle comme il doit parler, une fois pénétré des conseils de Minerve. Ce n'est plus l'enfant timide d'il y a quelques heures : c'est le

ἔργον ἐποίχεσθαι· μῦθος δ' ἄνδρεσσι μελήσει
πᾶσι, μάλιστα δ' ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ.
Ἡ μὲν θαμβήσασα πάλιν οἶκόνδε βεβήκει·
παιδὸς γὰρ μῦθον πεπνυμένον ἔνθετο θυμῷ.
Ἐς δ' ὑπερῷ' ἀναβᾶσα σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν,
κλαῖεν ἔπειτ' Ὀδυσῆα, φίλον πόσιν, ὄφρα οἱ ὕπνον
ἡδὺν ἐπὶ βλεφάροισι βάλε γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Μνηστῆρες δ' ὁμάδησαν ἀνὰ μέγαρα σκιόεντα·
πάντες δ' ἠρήσαντο παραὶ λεχέεσσι κλιθῆναι.

représentant d'Ulysse, c'est le maître du palais, c'est l'homme qui a conscience de ses doits et de ses devoirs comme chef de famille et comme roi. Si l'on retranche les vers 356-359, les vers 360-361 n'ont plus aucune raison d'être; car il n'y a rien, absolument rien, dans tout ce que Télémaque a dit auparavant, vers 346-355, qui explique pourquoi Pénélope s'étonne, et admire la sagesse dont vient de faire preuve son fils. Que si l'on supprime les vers 360-361, on est forcé d'admettre une lacune dans le texte; car ἐς δ' ὑπερῷ' ἀναβᾶσα ne peut pas suivre immédiatement le discours de Télémaque. Cependant Payne Knight n'a fait disparaître que 356-359, et Bekker n'a rejeté au bas de la page que ces quatre vers. Ce sont les seuls aussi qu'aient mis entre crochets Dindorf, Fæsi et Ameis. Dugas Montbel, qui approuve Payne Knight, dit que οἶκον, vers 356, est impropre, puisque la scène se passe dans l'intérieur du palais, et que Télémaque n'a pas pu dire à sa mère d'aller *à la maison*. Si cette critique était fondée, le vers 360 devrait disparaître, à cause de οἰκόνδε βεβήκει, ou du moins subir la correction θάλαμόνδε, jadis proposée par quelques-uns. Mais cette critique n'est point fondée; car οἶκος signifie *appartement*, aussi bien que *maison*. Voici ce qu'on répondait à ceux qui changeaient εἰς οἶκον ἰοῦσα en σύ γ' εἰσελθοῦσα, et οἰκόνδε en θάλαμόνδε (*Scholies* E, H, M, Q et R) : ἀγνοοῦσιν ὡς Ὅμηρος τὸν οἶκον ποτὲ μὲν καθολικῶς λαμβάνει, ἄλλοτε δὲ μερικῶς· ἐπὶ τοῦ ἀνδρῶνος ἢ τῆς γυναικωνίτιδος. ὡς ἐκεῖ (XXI, 688)· Σιγῇ δ' ἐξ οἴκοιο Φιλοίτιος ἆλτο θύραζε. —Dindorf, dans l'édition de Paris, n'admettait point encore l'athétèse. Hayman et La Roche regardent les vers 356-359 comme très-bien à leur place; et Hayman dit avec raison qu'ils conviennent et à la personne et à la circonstance : « They suit the occa« sion and the speaker. Telemachus con« scious of new strength (321), is some« what full of self-assertion. » En effet, il y a eu métamorphose de l'adolescent en homme énergique et résolu.

360. Οἰκόνδε, à (son) appartement. Voyez, dans la note précédente, ce qui concerne εἰς οἶκον.

361. Ἔνθετο θυμῷ, comme le θαμβήσασα du vers précédent, se rapporte évidemment au conseil ou à l'espèce d'ordre contenu dans les vers 356-359, et justifie ceux qui ont protesté contre l'athétèse de ces quatre vers. Pénélope est frappée de la gravité du langage de Télémaque, et elle met en dépôt dans son propre cœur les observations de cette jeune et soudaine sagesse. *Scholies* H, Q et R : τὴν αἰφνίδιον σύνεσιν ἐκπλαγεῖσα τοῦ παιδός.

365. Ὁμάδησαν. Il ne s'agit point d'un tapage quelconque, mais du bruit des conversations relatives à l'incident, et particulièrement des exclamations soulevées par la grossière concupiscence dont témoigne le vers qui va suivre. C'est ce qui force Télémaque à intervenir, et à rappeler les prétendants à la décence. *Scholies* E, Q et S : ἐθορύβησαν κοινολογούμενοι περὶ τῆς Πηνελόπης, ὅτι συνετὴ γυνὴ, ὅτι εὔμορφος· ὅθεν Τηλέμαχος μὴ ἐνεγκὼν ἐξήλεγξε τὴν ὕβριν.

366. Παραὶ λεχέεσσι κλιθῆναι, c'est-à-dire παρακλιθῆναι αὐτῇ ἐν λέχεσι. Payne Knight retranche le vers, comme une sotte réflexion de scholiaste. On a vu, par la note

Τοῖσι δὲ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἤρχετο μύθων·
Μητρὸς ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες,
νῦν μὲν δαινύμενοι τερπώμεθα, μηδὲ βοητὺς
ἔστω· ἐπεὶ τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ
τοιοῦδ' οἷος ὅδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν.
Ἠῶθεν δ' ἀγορήνδε καθεζώμεσθα κιόντες
πάντες, ἵν' ὑμῖν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποείπω,
ἐξιέναι μεγάρων· ἄλλας δ' ἀλεγύνετε δαῖτας,
ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους.
Εἰ δ' ὑμῖν δοκέει τόδε λωΐτερον καὶ ἄμεινον
ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἑνὸς βίοτον νήποινον ὀλέσθαι,
κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἐόντας,
αἴ κέ ποθι Ζεὺς δῷσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι·
νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἔντοσθεν ὄλοισθε.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ὀδὰξ ἐν χείλεσι φύντες

sur le vers 365, combien cette suppression est peu plausible. — Payne Knight dit que κλιθῆναι est une fausse écriture, et qu'il faudrait κλινθῆναι, qui ne peut pas être mis après λεχέεσσι. Mais cet argument philologique contre la quantité du vers 366 est sans valeur aucune. Homère laisse ou ôte le ν à volonté, et fait ι long ou bref selon le besoin.

369. Δαινύμενοι τερπώμεθα. C'est comme si Télémaque disait : « Laissons Phémius reprendre son chant. » Le chant faisait partie du festin même. Je dis le chant épique, celui que n'accompagnaient ni les tours de bateleur ni la danse. Les récréations musicales et chorégraphiques venaient après le festin. Voyez plus haut le vers 152 et la note sur ce vers.

370. Τόδε, *vulgo* τόγε. Bekker, Fæsi, Hayman : τό γε, en deux mots. Ameis et La Roche ont rétabli le vers tel qu'on le lit IX, 3, même chez ceux qui lisent ici τόγε ou τό γε. La tous les manuscrits donnent τόδε. La Roche : « Conf. I, 3, ubi « libri in hac scriptura consentiunt. » Au contraire, ici les manuscrits varient. D'ailleurs τό γε en deux mots ne se trouve dans aucun. — Ἀοιδοῦ. La correction ἀοιδήν, proposée par quelques-uns, est absolument inutile, et altère la limpidité de la diction.

371. Αὐδήν. Ancienne variante, ἀυτην.

373. Μῦθον ἀπηλεγέως ἀποείπω. Voyez l'*Iliade*, IX, 309, et la note sur ce vers.

374. Ἀλεγύνετε, *curate*, c'est-à-dire *parate :* procurez-vous.

375. Ἀμειβόμενοι, *alternantes*, (en vous traitant) tour à tour. Eustathe croit qu'il s'agit de festins par écot, de piqueniques : καὶ ἦν καὶ τοῦτο ἔρανος. C'est une erreur. Télémaque dit : « Donnez-vous des festins les uns aux autres, en faisant les frais chacun à votre tour, et cela dans vos maisons »

378. Κείρετ(ε). C'est une sorte de moisson que les prétendants font dans les biens d'Ulysse. La traduction *absumite* n'est point inexacte, mais elle ne donne que le sens dérivé.

379. Αἴ κε. Ancienne variante, εἴ κε, leçon adoptée par Bekker. Mais αἴ κε était préféré par les anciens. Didyme (*Scholies* M) : αἱ δὲ χαριέστεραι διὰ τοῦ α. Hayman, Ameis et La Roche ont conservé αἴ. — Δῷσι pour δῷ. Voyez, *Iliade*, I, 129, la note sur cette forme homérique.

380. Νήποινοι est la contre-partie de νήποινον, vers 378. Hayman : « As my « substance is wasted without compensa- « tion, so may your death be; *id est*, be « unavenged. »

Τηλέμαχον θαύμαζον, ὃ θαρσαλέως ἀγόρευεν.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·
Τηλέμαχ', ἦ μάλα δή σε διδάσκουσιν θεοὶ αὐτοὶ
ὑψαγόρην τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέως ἀγορεύειν·
μὴ σέγ' ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλῆα Κρονίων
ποιήσειεν, ὅ τοι γενεῇ πατρώϊόν ἐστιν.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀντίνο', ἦ καί μοι νεμεσήσεαι ὅττι κεν εἴπω;
Καί κεν τοῦτ' ἐθέλοιμι, Διός γε διδόντος, ἀρέσθαι.
Ἦ φῄς τοῦτο κάκιστον ἐν ἀνθρώποισι τετύχθαι;
Οὐ μὲν γάρ τι κακὸν βασιλευέμεν· αἶψά τέ οἱ δῶ
ἀφνειὸν πέλεται, καὶ τιμηέστερος αὐτός.
Ἀλλ' ἤτοι βασιλῆες Ἀχαιῶν εἰσὶ καὶ ἄλλοι
πολλοὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέοι ἠδὲ παλαιοί·
τῶν κέν τις τόδ' ἔχῃσιν, ἐπεὶ θάνε δῖος Ὀδυσσεύς·

382. Ὃ pour ὅτι, ou plutôt dans le sens de ὅτι, car le neutre du conjonctif suffit pour signifier *parce que*.

384. Ἦ μάλα δή σε.... Antinoüs parle d'un ton ironique.

386-387. Μή σέ γ(ε).... βασιλῆα Κρονίων ποιήσειεν est encore une ironie. Antinoüs compte bien que jamais Télémaque ne sera roi, au moins dans le sens qu'a ici le mot βασιλεύς. Car le fils d'Ulysse, même si un des prétendants régnait sur Ithaque, serait toujours un βασιλεύς du genre de ceux dont il est question au vers 394 : un prince, un grand personnage, un riche propriétaire.

389. Ἦ καί μοι.... Au lieu de cette formule interrogative, la plupart des manuscrits donnent, εἴπερ μοι καὶ ἀγάσσεαι ὅττι κεν εἴπω, qui ne serait suivi que d'une simple virgule. Cette leçon est antique, et paraît avoir été jadis la vulgate. Didyme (*Scholies* M) : ἐν ἐνίοις γράφεται νεμεσήσεαι. εἰ καὶ μέλλεις θαυμάζειν. Le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même; car νεμεσήσεαι ne peut guère être pris que comme synonyme de δυσαρεστήσεις. La Roche a hésité s'il n'adopterait pas εἴπερ μοι καὶ ἀγάσσεαι, mais il a fini par se résigner au vers habituel des interlocuteurs modestes.

390. Τοῦτ(ο), cela, c'est-à-dire la royauté.

392. Οἱ, à lui : à celui qui est roi. Au lieu de rattacher οἱ à πέλεται, on peut entendre : οἱ δῶ, la maison à lui, c'est-à-dire sa maison. Voyez la note du vers II, 486 de l'*Iliade*.

394. Βασιλῆες. Le mot βασιλεύς, chez Homère, signifie ordinairement chef d'état; mais il signifie aussi, comme *rex* en latin, un grand personnage quelconque. Les βασιλῆες dont il s'agit ici sont tous les principaux d'Ithaque, tous ceux qui sont en état de disputer à Télémaque la royauté, ou, comme il dit, de la tenir d'une préférence de Jupiter. *Scholies* H et Q : ἐπιτήδειοι εἰς τὸ ἄρχειν. Le seul héritage que Télémaque ne consente point à perdre, c'est celui de la maison et des richesses paternelles. D'ordinaire, le fils aîné d'un roi succédait à son père; mais la loi n'était pas toujours respectée. Le peuple faisait souvent roi un autre que l'héritier naturel; et cet autre était censé légitime, comme ayant pour lui la volonté de Jupiter, l'investiture divine. La légende des monarchies héroïques est pleine de révolutions; et ces révolutions sont la matière habituelle de la tragédie grecque, même dans le peu que nous possédons du théâtre antique.

αὐτὰρ ἐγὼν οἴκοιο ἄναξ ἔσομ' ἡμετέροιο
καὶ δμώων, οὕς μοι ληΐσσατο δῖος Ὀδυσσεύς.
Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ηὔδα·
Τηλέμαχ', ἤτοι ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται,
ὅστις ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλεύσει Ἀχαιῶν·
κτήματα δ' αὐτὸς ἔχοις καὶ δώμασι σοῖσιν ἀνάσσοις.
Μὴ γὰρ ὅγ' ἔλθοι ἀνὴρ, ὅστις σ' ἀέκοντα βίηφιν
κτήματ' ἀποραίσει, Ἰθάκης ἔτι ναιεταώσης.
Ἀλλ' ἐθέλω σε, φέριστε, περὶ ξείνοιο ἐρέσθαι,
ὁππόθεν οὗτος ἀνὴρ, ποίης δ' ἐξ εὔχεται εἶναι
γαίης, ποῦ δέ νύ οἱ γενεὴ καὶ πατρὶς ἄρουρα·
ἠέ τιν' ἀγγελίην πατρὸς φέρει ἐρχομένοιο,
ἦ ἑὸν αὐτοῦ χρεῖος ἐελδόμενος τόδ' ἱκάνει;
Οἷον ἀναΐξας ἄφαρ οἴχεται, οὐδ' ὑπέμεινεν

400. Ἦτοι ταῦτα.... Voyez plus haut le vers 267 et la note sur ce vers.

402. Δώμασι σοῖσιν, *vulgo* δώμασιν οἷσιν. Ameis seul a maintenu la vulgate; Dindorf, qui écrivait jadis οἷσιν, s'est décidé pour σοῖσιν. Le sens est le même avec les deux leçons; car *propriis* ne peut être ici qu'un synonyme de *tuis*.

403. Μὴ γὰρ.... est une assurance formelle donnée à Télémaque que ses biens seront respectés. Eurymaque dit : « Qu'il prenne garde, celui qui viendrait; » et non pas : « Je crains qu'un homme vienne. » Eurymaque parle en ami, quoique ses actes, comme dit le scholiaste S, ne concordent point avec son langage : οἱ μὲν λόγοι μέτριοι, τὰ δὲ ἔργα μαχόμενα. — Βίηφιν. Ancienne variante, βίηται.

404. Ἀποραίσει, *vulgo* ἀπορραίσει. Le doublement effectif du ρ est inutile; car cette lettre, comme δ, λ, ν, a souvent, chez Homère, la valeur d'une lettre double. Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Bekker et Hayman donnent l'optatif au lieu du futur : ἀπορραίσειε, la dernière syllabe élidée et remplacée par une apostrophe. — Ναιεταώσης, l'actif au lieu du passif : étant habitée; ayant encore sa population. Aristarque (*Scholies* B) : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὸ ἐνεργητικὸν ἀντὶ παθητικοῦ, ᾠκισμένης οὔσης, ἤτοι ἡμῶν ζώντων. C'est ainsi que nous nous-mêmes disons, en français, *rue passante*, *couleur voyante*, etc.

406. Εἶναι, suivant quelques anciens, était ici pour ἰέναι. Mais il est évident que εὔχεται εἶναι a le même sens ici que partout. Le mouvement est suffisamment marqué par la préposition ἐξ. L'étranger a dû dire le pays dont il se vante d'être, et *d'où il est venu à Ithaque*.

407. Ποῦ δέ νύ οἱ.... n'est point une répétition oiseuse de ce qui précède; car le mot δέ a le sens de δή, comme si souvent chez Homère. Eurymaque précise la question, et il lui donne un tour plus vif et presque impératif : *oui, où est sa famille*.

408. Ἐρχομένοιο. Ancienne variante, οἰχομένοιο. Mais Eurymaque, qui veut obtenir quelque chose de la complaisance de Télémaque, ne doit point se servir d'une expression qui signifierait qu'Ulysse est mort. Il doit, au contraire, laisser au jeune homme une espérance. Didyme (*Scholies* E, Q, R et S) : ἄμεινον δὲ εὐφημίζεσθαι τὴν ἄφιξιν τὸν Εὐρύμαχον ὑποθωπεύοντα Τηλέμαχον πρὸς τὸ μαθεῖν περὶ τοῦ ξένου. Cette remarque explique la préférence d'Aristarque pour ἐρχομένοιο.

409. Τόδ(ε) est pris adverbialement : *huc*, ici. Aristarque (*Scholies* H et S) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τόδε ἀντὶ τοῦ τῇδε.

410. Οἷον, *qualiter*, de quelle façon. C'est notre *comme* exclamatif.

γνώμεναι· οὐ μὲν γάρ τι κακῷ εἰς ὦπα ἐῴκει.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Εὐρύμαχ', ἤτοι νόστος ἀπώλετο πατρὸς ἐμοῖο·
οὔτ' οὖν ἀγγελίῃ ἔτι πείθομαι, εἴποθεν ἔλθοι,
οὔτε θεοπροπίης ἐμπάζομαι, ἥντινα μήτηρ
ἐς μέγαρον καλέσασα θεοπρόπον ἐξερέηται.
Ξεῖνος δ' οὗτος ἐμὸς πατρώϊος ἐκ Τάφου ἐστίν·
Μέντης δ' Ἀγχιάλοιο δαΐφρονος εὔχεται εἶναι
υἱός, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσει.
Ὣς φάτο Τηλέμαχος· φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω.
Οἱ δ' εἰς ὀρχηστύν τε καὶ ἱμερόεσσαν ἀοιδὴν
τρεψάμενοι τέρποντο, μένον δ' ἐπὶ ἕσπερον ἐλθεῖν.
Τοῖσι δὲ τερπομένοισι μέλας ἐπὶ ἕσπερος ἦλθεν·
δὴ τότε κακκείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος.

411. Γνώμεναι équivaut à ὥστε ἡμᾶς γνῶναι τίς ἦν· *Scholies* S : ὥστε γνωρισθῆναι παρ' ἡμῶν. — Κακῷ, *ignobili*, à un homme de peu. Il ne s'agit pas ici de vertu ni de vice, mais de l'air plus ou moins distingué du personnage. Le visage de cet étranger avait frappé Eurymaque par quelque chose de noble et de vraiment majestueux. Voyez le vers XIV, 126 de l'*Iliade*.

413. Ἐμοῖο. Ancienne variante, ἐμεῖο, qui paraît avoir été la leçon de Zénodote, et qu'ont vivement repoussée Aristarque et son école. *Scholies* H, M et S : ἀγνοοῦντές τινες ἐμεῖο γράφουσιν· ὁμοίως ἐν Ἰλιάδι, μνῆσαι πατρὸς σεῖο, δέον κτητικῶς. Ce renvoi au vers XXIV, 486 de l'*Iliade* prouve que cette note vient d'Aristonicus, et qu'elle était l'explication d'une diple pointée d'Aristarque.

414. Ἀγγελίῃ. Eustathe lit ἀγγελίαις, mauvaise correction byzantine. Bekker lui-même laisse l'hiatus, parce que ἔλθοι prouve qu'il y a ἀγγελίη. C'est par erreur que Hayman attribue à Eustathe la leçon ἀγγελίης, qui est impossible, à moins qu'on n'en fasse, par l'iota souscrit, un datif pluriel, ἀγγελίῃς, forme épique de ἀγγελίαις. — Ἔλθοι a pour sujet ἀγγελίη sous-entendu.

415. Ἥντινα. Ancienne variante, εἴ τινα. Hérodien : ἄμεινον δέ ἐστι δασύνειν. En effet, Pénélope est femme, et elle doit sans cesse recourir aux devins. Télémaque ne partage point cette superstition. *Scholies* E, Q et S : ἐξεφαύλισεν ὡς γυναικεῖον ὂν ταῖς τοιαύταις μαντείαις πιστεύειν. Cette note, qui suit la citation d'Hérodien, n'y est liée par aucune conjonction. C'est une citation de Didyme.

417-419. Ξεῖνος.... Voyez plus haut les vers 175-176, 180-181, et la note sur le vers 105. Télémaque dit ce que lui a déclaré son hôte, et ne peut dire que cela; car il n'est nullement tenu de se compromettre personnellement par la révélation de ce qu'il croit la vérité.

424. Δὴ τότε κακκείοντες.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 606 et la note sur ce vers. Ancienne variante : Δὴ τότε κοιμήσαντο, καὶ ὕπνου δῶρον ἕλοντο. C'est aussi un emprunt à l'*Iliade* (VII, 482 et IX, 713). Avant Aristophane de Byzance, c'est cette leçon même qui était la vulgate. *Scholies* E, H, M, Q et R : μεταποιηθῆναι δέ φασιν ὑπὸ Ἀριτοφάνους τὸν στίχον. Ce qu'ajoute Didyme, car cette note est de lui, signifie que le changement opéré par Aristophane avait des précédents, et qu'il s'appuyait sur les textes des villes, puisque l'*Argolique* seule donnait la vulgate d'alors : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστέθειται. Le sens

Τηλέμαχος δ', ὅθι οἱ θάλαμος περικαλλέος αὐλῆς
ὑψηλὸς δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,
ἔνθ' ἔβη εἰς εὐνήν, πολλὰ φρεσὶ μερμηρίζων.
Τῷ δ' ἄρ' ἅμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε κέδν' εἰδυῖα
Εὐρύκλει', Ὦπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο·
τήν ποτε Λαέρτης πρίατο κτεάτεσσιν ἑοῖσιν,
πρωθήβην ἔτ' ἐοῦσαν, ἐεικοσάβοια δ' ἔδωκεν·
ἶσα δέ μιν κεδνῇ ἀλόχῳ τίεν ἐν μεγάροισιν,
εὐνῇ δ' οὔποτ' ἔμικτο, χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός·
ἥ οἱ ἅμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε, καί ἑ μάλιστα
δμωάων φιλέεσκε, καὶ ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα.

n'est pas douteux; car il faut sous-entendre ὁ στίχος (le vers changé par Aristophane), c'est-à-dire Δὴ τότε κοιμήσαντο....

425. Αὐλῆς dépend de ὅθι : à l'endroit de la cour où. Quelques anciens le rapportaient à χώρῳ du vers suivant. Il vaudrait mieux en faire un génitif local que de supposer une construction aussi dure. De toute manière le sens reste le même. Les θάλαμοι, ou chambres à coucher, s'ouvraient d'ordinaire sous la galerie qui bordait la cour; et c'est dans la galerie même qu'on couchait pendant la belle saison. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers VI, 242-250 et XXIV, 644. Télémaque chez Ménélas, Ulysse chez Alcinoüs, couchent ὑπ' αἰθούσῃ. Il est inutile de donner ici au mot αὐλῆς un sens plus général qu'à l'ordinaire. Il s'agit de la cour, de la cour extérieure du palais, et uniquement de cette cour.

426. Δέδμητο appartient au verbe δέμω, bâtir, et non à δάμνημι. — Περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ. Le θάλαμος de Télémaque formait un pavillon à part, puisqu'on pouvait en faire le tour; mais la porte était protégée par un abri analogue à la galerie extérieure du palais. Le mot περισκέπτῳ doit être pris dans un sens dérivé, car il ne s'agit point ici d'un belvédère. Le pavillon n'était habité que la nuit, et n'avait certainement point de fenêtres. Il était *dans un endroit isolé;* voilà tout ce que dit Homère. Au reste, je n'ai pas besoin de remarquer que le palais d'Ulysse était dans la partie haute de la ville, selon les usages royaux, et dominait la ville comme un fort.

428. Δαΐδας, le pluriel pour le singulier : une torche. Euryclée a la main droite libre, comme on va le voir au vers 436.

429. Εὐρύκλει(α). C'est Euryclée qui avait soigné jadis l'enfance d'Ulysse. On va voir qu'elle a été pareillement la nourrice de Télémaque, c'est-à-dire la femme chargée de veiller à tous ses besoins durant le bas âge. C'est la mère qui allaitait son enfant. Voyez l'*Iliade*, XXII, 83. La nourrice n'était qu'une servante spéciale.

431. Ἐεικοσάβοια, une valeur de vingt bœufs. *Scholies* E et Q : εἴκοσι βοῶν τιμήν. C'est par un anachronisme sans excuse que quelques anciens faisaient de ἐεικοσάβοια vingt pièces d'or portant l'effigie d'un bœuf : εἴκοσι νομίσματα ἐγκεχαραγμένους ἔχοντα βοῦς (mêmes *Scholies*). L'échange se faisait contre des objets en nature, et la valeur d'un bœuf était prise pour unité : ainsi le bouclier de Diomède était estimé neuf bœufs, et celui de Glaucus cent bœufs. Voyez l'*Iliade*, VI, 236. C'est avec toute sorte d'objets en nature que les Grecs achètent du vin, *Iliade*, VII, 472-475; et l'usage de la monnaie est bien postérieur non-seulement au temps du siége de Troie, mais à l'époque même où vivait Homère.

433. Ἔμικτο, sous-entendu αὐτῇ. — Χόλον δ' ἀλέεινε équivaut à χόλον γὰρ ἀλέεινε.

435. Φιλέεσκε, elle aimait de tout temps. Le fréquentatif n'est pas sans dessein; et *amabat* ne rend que ἐφίλει. Il s'agit d'une affection qui date des premiers jours de la vie de Télémaque, et qui n'a jamais cessé un instant.

Ὤϊξεν δὲ θύρας θαλάμου πύκα ποιητοῖο·
ἕζετο δ' ἐν λέκτρῳ, μαλακὸν δ' ἔκδυνε χιτῶνα·
καὶ τὸν μὲν γραίης πυκιμηδέος ἔμβαλε χερσίν.
Ἡ μὲν τὸν πτύξασα καὶ ἀσκήσασα χιτῶνα,
πασσάλῳ ἀγκρεμάσασα παρὰ τρητοῖς λεχέεσσιν,
βῆ ῥ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θύρην δ' ἐπέρυσσε κορώνῃ
ἀργυρέῃ, ἐπὶ δὲ κληῖδ' ἐτάνυσσεν ἱμάντι.
Ἔνθ' ὅγε παννύχιος, κεκαλυμμένος οἰὸς ἀώτῳ,
βούλευε φρεσὶν ᾗσιν ὁδὸν τὴν πέφραδ' Ἀθήνη.

436. Ὤϊξεν a pour sujet Euryclée. — Πύκα ποιητοῖο, artistement construit. *Scholies* S : πυκνῶς, καλῶς κατεσκευασμένου.

437. Ἕζετο a pour sujet Télémaque.

438. Γραίης. Ancienne variante, γρηός. — Πυκιμηδέος désigne un haut degré de réflexion, la prudence et la sagesse à leur comble. *Scholies* P : τῆς πυκνὰ καὶ συνετὰ μήδεα ἐχούσης.

439. Τὸν.... χιτῶνα, *illam* (*scilicet*) *tunicam*. Il n'y a aucun inconvénient à traduire simplement, *la tunique;* mais l'explication rigoureuse doit tenir compte de τόν, surtout étant ainsi éloigné de son substantif.

440. Τρητοῖς est synonyme de τορνευτοῖς. Voyez la note sur le vers III, 448 de l'*Iliade*.

441. Ἐπέρυσσε κορώνῃ, *attraxit annulo*, elle tira avec l'anneau. Didyme (*Scholies* E et V) : ἐπεσπάσατο τῷ κόρακι λεγομένῳ. *Scholies* Q : κορώνη.... λέγεται δὲ καὶ ὁ κίρκος τῆς θύρας.

442. Κληῖδ(α), le verrou. Didyme (*Scholies* E, H, M, Q, S et V) : τὸ λεγόμενον ὑφ' ἡμῶν κλεῖθρον. — Ἐτάνυσσεν, elle allongea, c'est-à-dire elle fit entrer dans la gâche. — Ἱμάντι, avec la courroie. Le verrou était à l'intérieur; mais on pouvait le manœuvrer du dehors à l'aide de deux courroies, dont l'une servait à fermer et l'autre à ouvrir la porte. Quand Euryclée a ouvert la porte, vers 436, elle a tiré une des deux courroies; maintenant elle tire l'autre. Il ne s'agit point ici d'un loquet; car la courroie, avec un loquet, ne sert que pour ouvrir, et la porte, aussitôt tirée, est fermée. Didyme (*Scholies* E, H, M, Q, S et V) : δύο δὲ εἶχεν ἱμάντας ἐξηρτημένους διά τινων τρήσεων, ὃν μὲν ἐκ δεξιῶν, ὃν δὲ ἐξ ἀριστέρων, εἰς τὸ δύνασθαι καὶ ἀνοῖξαι καὶ κλεῖσαι. Il y a d'autres explications anciennes; mais celle-ci est la seule qui tienne compte du sens propre des mots du texte. Rien d'ailleurs n'était plus facile, avec ce système, que de se garantir contre l'invasion des fâcheux. On faisait rentrer à l'intérieur les deux courroies.

443. Οἰὸς ἀώτῳ, d'une fleur de brebis, c'est-à-dire d'une fine laine, d'une chaude couverture. *Scholies* H : τῷ ἄνθει τῆς οἰός ὅ ἐστι τῇ σισύρᾳ, ἤγουν τῷ ἐξ ἁπαλῶν ἐρίων γεγονότι περιβολαίῳ.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Β.

ΙΘΑΚΗΣΙΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΤΗΛΕΜΑΧΟΥ ΑΠΟΔΗΜΙΑ.

Télémaque convoque l'assemblée du peuple, et expose aux citoyens ses griefs contre les prétendants (1-79). Réponse d'Antinoüs au discours de Télémaque, et réplique de Télémaque au discours d'Antinoüs (80-145). Présage envoyé par Jupiter, et interprété par le vieil augure Alithersès ; risées d'Eurymaque au sujet de cet oracle menaçant (146-207). Télémaque et les prétendants continuent de ne point s'entendre, et l'assemblée se termine sans résultat (208-259). Minerve, sous la figure de Mentor, console Télémaque, et lui promet de l'accompagner à Pylos et à Sparte (260-295). Télémaque, à l'insu de sa mère, prépare les provisions nécessaires pour le voyage (296-381). Minerve procure à Télémaque un navire et des rameurs, et endort de bonne heure les prétendants ; puis elle fait aussitôt équiper le navire, et mettre à la voile dès le soir pour Pylos (382-434).

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ὤρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσῆος φίλος υἱός,
εἵματα ἑσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὤμῳ,
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
βῆ δ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῷ ἐναλίγκιος ἄντην.
Αἶψα δὲ κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν
κηρύσσειν ἀγορήνδε καρηκομόωντας Ἀχαιούς.
Οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ' ἠγείροντο μάλ' ὦκα.

1. Ἦμος.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 477 et la note sur ce vers.

3. Περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὤμῳ. Ancienne variante, περὶ δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος (*Iliade*, II, 43). — Ὤμῳ. Le baudrier auquel était suspendu le glaive descendait de l'épaule droite au flanc gauche.

4. Ποσσὶ δ' ὑπὸ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers II, 44, et la note sur ce vers. Ceux qui mettaient, au vers 3, μέγα βάλλετο φᾶρος, ajoutaient après celui-ci le vers qui le suit dans le chant II de l'*Iliade* : Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν....

6-8. Αἶψα δὲ κηρύκεσσι.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 50-52, et la note sur le deuxième de ces trois vers.

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ἀγορήν, παλάμῃ δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,
οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο.
Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.
Τὸν δ' ἄρα πάντες λαοὶ ἐπερχόμενον θηεῦντο·
ἕζετο δ' ἐν πατρὸς θώκῳ, εἶξαν δὲ γέροντες.
Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἥρως Αἰγύπτιος ἦρχ' ἀγορεύειν,
ὃς δὴ γήραϊ κυφὸς ἔην καὶ μυρία ᾔδη.
Καὶ γὰρ τοῦ φίλος υἱὸς ἅμ' ἀντιθέῳ Ὀδυσῆϊ
Ἴλιον εἰς εὔπωλον ἔβη κοίλῃς ἐνὶ νηυσίν,
Ἄντιφος αἰχμητής· τὸν δ' ἄγριος ἔκτανε Κύκλωψ
ἐν σπῆϊ γλαφυρῷ, πύματον δ' ὡπλίσσατο δόρπον.

9. Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἤγερθεν.... Voyez l'*Iliade*, I, 57.

11. Δύω κύνες ἀργοί, *vulgo* κύνες πόδας ἀργοί. Bekker, Fæsi, Hayman, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon alexandrine. *Scholies* M : Τηλέμαχος διὰ τὸ ἀσφαλέστερον καὶ τὴν ἐπήρειαν τῶν ἐχθρῶν δύο ἐκέκτητο. Dindorf lui-même, qui a gardé la vulgate dans son texte, a dû laisser le lemme des *Scholies* E, M et Q : ἅμα τῷγε δύω κύνες. Si le nombre n'est pas réduit par le mot δύω, Télémaque est accompagné d'une meute. C'est déjà bien assez de deux chiens pour aller ailleurs qu'à la chasse. Virgile, *Énéide*, VIII, 461-462, confirme la leçon δύω : « Nec « non et gemini custodes limine ab alto « Procedunt gressumque canes comitantur « herilem. » Le passage où se trouvent ces vers latins n'est qu'une traduction plus ou moins libre de ce qui précède notre vers 11.

13. Τὸν δ' ἄρα.... Virgile a développé en deux vers, à propos de Camille, *Énéide*, VII, 812-814, ce tableau de l'admiration populaire.

14. Θώκῳ. C'était un siége de pierre ou de marbre. Voyez le vers VIII, 6, et, dans l'*Iliade*, XVIII, 504. Il y avait des siéges et des bancs dans les lieux d'assemblée publique, comme plus tard dans les théâtres. — Εἶξαν. Les vieillards font honneur au fils d'Ulysse, et ne lui disputent point le droit de s'asseoir à la première place. — Γέροντες est dit au propre, et non pas dans le sens d'hommes du conseil, comme ces gérontes de l'*Iliade*, dont faisait partie le jeune Diomède lui-même. C'est bien un vieux qui va parler. Aristarque (*Scholies* E, H, M et Q) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) γέροντας νῦν τοὺς πρεσβυτέρους ἀκουστέον, ὧν ἂν εἴη καὶ ὁ διαλεγόμενος νῦν. Il n'y a point de conseil à Ithaque; et tout ce qui précède, comme tout ce qui va suivre, nous montre une pure anarchie, la plus complète absence de gouvernement. Mais, aux temps héroïques, on respectait la vieillesse, et les vieillards avaient toujours, dans les cérémonies publiques, le pas sur les jeunes gens. Leur privilége ici, c'est d'être assis aux premiers rangs, près du siége royal.

15. Ἥρως marque aussi bien la distinction du rang et des mérites civils que la supériorité des vertus militaires.

19-20. Ἄντιφος.... D'après une scholie trouvée par Jacob La Roche, Aristarque avait mis l'obel à chacun de ces deux vers : ἀθετοῦνται οἱ δύο στίχοι καὶ ὀβελίζονται. A la rigueur, on peut les retrancher; mais il vaut certainement mieux que φίλος υἱός soit précisé par Ἄντιφος αἰχμητής, et qu'on sache ce qu'est devenu ce fils, surtout avec τρεῖς δέ οἱ ἄλλοι ἔσαν, qui constate sa mort.

20. Πύματον.... δόρπον. Il ne s'agit pas du dernier repas fait par Polyphème pendant sa vie, mais seulement du compagnon d'Ulysse que Polyphème a mangé le dernier. — Ὁπλίσσατο, *vulgo* ὡπλίσσατο. Je rétablis, avec Jacob La Roche, l'orthographe d'Aristarque.

Τρεῖς δέ οἱ ἄλλοι ἔσαν, καὶ ὁ μὲν μνηστῆρσιν ὁμίλει,
Εὐρύνομος, δύο δ' αἰὲν ἔχον πατρώϊα ἔργα·
ἀλλ' οὐδ' ὧς τοῦ λήθετ' ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων.
Τοῦ ὅγε δακρυχέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω·
οὔτε πω ἡμετέρη ἀγορὴ γένετ' οὔτε θόωκος,
ἐξ οὗ Ὀδυσσεὺς δῖος ἔβη κοίλῃς ἐνὶ νηυσίν.
Νῦν δὲ τίς ὧδ' ἤγειρε; τίνα χρειὼ τόσον ἵκει
ἠὲ νέων ἀνδρῶν, ἢ οἳ προγενέστεροί εἰσιν;
Ἠέ τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυεν ἐρχομένοιο,
ἥν χ' ἡμῖν σάφα εἴποι, ὅτε πρότερός γε πύθοιτο;
ἦέ τι δήμιον ἄλλο πιφαύσκεται ἠδ' ἀγορεύει;
Ἐσθλός μοι δοκεῖ εἶναι, ὀνήμενος. Εἴθε οἱ αὐτῷ

22. Αἰέν, deuxième leçon d'Aristarque. Il avait écrit d'abord ἄλλοι. Didyme (*Scholies* H) : διχῶς Ἀρίσταρχος, δύο δ' ἄλλοι ἔχον καὶ δύο δ' αἰὲν ἔχον. — Αἰὲν ἔχον, *perpetuo habebant*, occupaient leur vie à. — Ἔργα, les travaux, c'est-à-dire la culture des champs.

23. Ἀλλ' οὐδ' ὥς, *sed ne sic quidem*, mais pas même ainsi, c'est-à-dire bien qu'ayant encore trois de ses fils vivants. Les Alexandrins remarquaient, à ce propos, combien Homère est un peintre exact de la nature humaine. *Scholies* E, H, M, Q et S : τὸ συμβαῖνον εἰς τοὺς γονέας παρεφύλαξεν. οὐ γὰρ οὕτως ἡ τῶν ζώντων παρουσία εὐφραίνει ὡς ἡ τοῦ ἑνὸς ἀπώλεια λυπεῖ.

24. Τοῦ, *vulgo* τοῖς, correction byzantine. Ancienne variante, τούς. Ici τοῦ est un génitif causal, et il équivaut à ἕνεκα αὐτοῦ. Il va avec δακρυχέων, tandis que τοῖς ou τούς dépendraient des verbes. *Scholies* M : ὑπὲρ τούτου.

26. Οὔτε πω ἡμετέρη, *vulgo* οὔτε ποθ' ἡμετέρη. Je rétablis la leçon d'Aristarque, qui est plus précise que la vulgate, bien qu'au fond le sens soit le même. Égyptius, en disant *pas encore*, dit *voici la première fois*, ce qui amène à merveille ses expressions d'étonnement. La leçon d'Aristarque est constatée par les *Scholies* H, M, S : Ἀρίσταρχος, οὔτε πω.—Θόωκος, comme θῶκος, mais dans un sens plus général que le θώκῳ du vers 14 : *consessus*, séance.

28. Ὧδ(ε), *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà réunis. La traduction de ὧδε par *huc* est fausse, ici comme partout ailleurs dans les vers d'Homère. Voyez la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — Ἵκει. La leçon ἥκει, signalée par Hayman, d'après une correction que mentionne Bekker, ne se trouve que dans un seul manuscrit, et n'est en réalité qu'une faute d'iotacisme.

29. Νέων ἀνδρῶν dépend de τίνα, de même que ἐκείνων, qu'il faut sous-entendre après ἤ, devant les mots οἳ προγενέστεροί εἰσιν.

30. Στρατοῦ.... ἐρχομένοιο. Quelques anciens entendaient ceci d'une armée prête à envahir Ithaque. Mais il s'agit évidemment de l'armée partie avec Ulysse, et dont on attendait depuis dix ans le retour On ignorait sa complète destruction; et στρατοῦ ἐρχομένοιο, *de exercitu veniente*, équivaut à περὶ νόστου τῶν στρατιωτῶν : sur le retour de nos soldats. Didyme (*Scholies* H, Q, S) : τινὲς, πολεμίων στρατοῦ· ἄμεινον δὲ, τοῦ ἐπὶ Ἴλιον στρατεύσαντος.

31. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Ancienne variante, ὅτι. Les deux mots ici donnent le même sens à peu près; mais ὅτε est plus précis. On ne peut d'ailleurs expliquer, comme font les Byzantins, ὅτε par ἡνίκα, qui est faux ou tout au moins inexact, vu le contexte.

33. Ὀνήμενος, *utilis*, un homme qui

Ζεὺς ἀγαθὸν τελέσειεν, ὅ τι φρεσὶν ᾗσι μενοινᾷ.
Ὣς φάτο· χαῖρε δὲ φήμῃ Ὀδυσσῆος φίλος υἱός,
οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν ἧστο, μενοίνησεν δ' ἀγορεύειν·
στῆ δὲ μέσῃ ἀγορῇ· σκῆπτρον δέ οἱ ἔμβαλε χειρὶ
κῆρυξ Πεισήνωρ, πεπνυμένα μήδεα εἰδώς.
Πρῶτον ἔπειτα γέροντα καθαπτόμενος προσέειπεν·
Ὦ γέρον, οὐχ ἑκὰς οὗτος ἀνήρ (τάχα δ' εἴσεαι αὐτός),
ὃς λαὸν ἤγειρα· μάλιστα δέ μ' ἄλγος ἱκάνει.
Οὔτε τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυον ἐρχομένοιο,
ἥν χ' ὑμῖν σάφα εἴπω, ὅτε πρότερός γε πυθοίμην,
οὔτε τι δήμιον ἄλλο πιφαύσκομαι οὐδ' ἀγορεύω·
ἀλλ' ἐμὸν αὐτοῦ χρεῖος, ὅ μοι κακὸν ἔμπεσεν οἴκῳ,

rend service, c'est-à-dire un citoyen dévoué au bien public. Hayman prend ὀνήμενος dans le sens passif, et sous-entend εἴη : *may be gratified*, c'est-à-dire *I wish him well!* Cette explication avait déjà été proposée par quelques anciens. *Scholies* B : εἰς τὸ ὀνήμενος λείπει τὸ εἴη, ἀντὶ τοῦ, εἴη ὀνηθησόμενος. Mais les souhaits pour le bonheur de celui qui a eu la bonne idée de convoquer les citoyens se trouvent immédiatement après le mot ὀνήμενος. — Si l'on conteste à ὀνήμενος le sens actif, qu'il a pourtant, on n'a nul besoin de recourir à une ellipse peu naturelle, et il suffit d'entendre : digne de récompense. C'est ainsi que l'expliquaient la plupart des anciens. *Scholies* H, Q et S : ἄξιος ὀνήσεως. Cette interprétation revient, pour la pensée, à celle qui s'offre naturellement ; car on ne récompense un homme que pour des services rendus.

34. Ὅ τι (*quodcumque*) est dit d'une façon générale; mais le vieillard suppose un bon dessein actuel, et comprend spécialement dans son vœu l'accomplissement de ce dessein.

35. Φήμῃ équivaut ici à κληδόνι, à μαντείᾳ. Télémaque prend les bonnes paroles d'Égyptius comme un présage favorable, comme une manifestation de la volonté divine touchant le succès de sa cause. *Scholies* E : λέγει δὲ τὸν λόγον τοῦ Αἰγυπτίου, ὃν ὡς μαντείαν ἐνδεξάμενος ὁ Τηλέμαχος ἐχάρη οἰωνιζόμενος ἐκ τούτου ὅτι τὰ κατὰ σκοπὸν αὐτῷ πάντα εἰς τέλος ἀχθήσεται.

39. Καθαπτόμενος. On a vu καθάπτεσθαι, *Iliade*, I, 582, dans le sens le plus favorable, puisqu'il est accompagné de ἐπέεσσι.... μαλακοῖσιν. Télémaque ne fait point de reproches au vieillard, et καθαπτόμενος signifie seulement *alloquens*. Aristarque (*Scholies* B) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τὸ καθάπτομαι ἐπὶ δύο λαμβάνεται, ἐπὶ καλοῦ καὶ κακοῦ. *Scholies* H et S : τὴν ἀπότασιν τῶν λόγων ποιούμενος. Zénodore dans Miller : καθάπτεσθαι, ἐπὶ τοῦ ἐπιπλῆξαι καὶ ἐπὶ τοῦ ἀνειμένως καὶ μετὰ μαλακίας λέγειν.

41. Ἤγειρα. Zénodote écrivait ἤγειρε, mauvaise correction rejetée par Aristarque : « Avec ἤγειρε, disait Aristarque, il faudrait *lui* et non pas *moi*, pour complément à ἱκάνει. » Didyme (*Scholies* H et M) : ἐλέγχεται δὲ διὰ τοῦ, μάλιστα δέ με· ἐχρῆν γὰρ αὐτόν.

42-44. Οὔτε τιν' ἀγγελίην.... Voyez plus haut les vers 30-32 et les notes sur ces trois vers.

42. Ἔκλυον. Zénodote, ἤϊον. Aristarque trouvait cette correction ridicule, parce que la forme ἤϊον appartient au verbe εἶμι (aller), et non point au verbe ἀΐω (entendre), dont l'imparfait homérique est ἄϊον sans augment. C'est ainsi qu'il faut paraphraser la note de Didyme (*Scholies* H et M) : γελοίως γράφει Ζηνόδοτος ἤϊον, ἀπὸ τοῦ ἀΐειν, ὅ ἐστιν ἀκούειν.

45. Ὃ est dans le sens de ὅτι, et non point un conjonctif se rapportant à χρεῖος. Aristarque (*Scholies* B, H et M) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ὃ μοι, ἀντὶ τοῦ ὅτι μοι. — Κακόν.

δοιά · τὸ μὲν πατέρ' ἐσθλὸν ἀπώλεσα, ὅς ποτ' ἐν ὑμῖν
τοίσδεσσιν βασίλευε, πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν ·
νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μεῖζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα
πάγχυ διαραίσει, βίοτον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσσει.
Μητέρι μοι μνηστῆρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελούσῃ,
τῶν ἀνδρῶν φίλοι υἷες, οἳ ἐνθάδε γ' εἰσὶν ἄριστοι·
οἳ πατρὸς μὲν ἐς οἶκον ἀπερρίγασι νέεσθαι
Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐεδνώσαιτο θύγατρα,

Aristophane de Byzance écrivait κακά, qui allait avec δοιά. C'est contre cette leçon qu'est dirigée la note de Nicanor, qui demande un signe de ponctuation après οἴκῳ (*Scholies* S et V) : μετὰ τοῦτο ὑποστικτέον.

46. Δοιά est pris adverbialement : *duppliciter*, de deux façons. *Scholies* E : Ἀρίσταρχος τὸ δοιά ἀντὶ τοῦ διχῶς ἀκούει. D'autres anciens expliquaient δοιά comme une ellipse : δοιὰ κακά. *Scholies* M : ἐπειδὴ εἶπε κακὸν ἑνικῶς, ὡς λαμβανόμενος ἑαυτοῦ ἐπάγει, οὐχ ἓν κακὸν, ἀλλὰ δύο. Les deux explications donnent un sens identique.

46-47. Ἐν ὑμῖν τοίσδεσσιν, *inter vos istos*, parmi vous que voilà. On écrit ordinairement τοῖσδεσσι avec circonflexe; mais cette orthographe n'est point exacte. Voyez la note XIII, 258.

48. Νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μεῖζον, sous-entendu κακὸν ἔμπεσεν οἴκῳ. C'est par rapport à la maison que la mort d'Ulysse est un malheur moindre que ce qui se passe aujourd'hui. Il s'agit, non pas des sentiments de Télémaque, mais d'une comparaison entre la perte d'un homme et l'anéantissement d'une race royale. Hayman : « In reference to his house, the suitors' « licence and pillage were worse than his « father's death. » On peut considérer aussi μεῖζον comme une hyperbole destinée à produire de l'effet, et à soulever plus énergiquement l'indignation de l'assemblée contre les prétendants de Pénélope. *Scholies* M et Q : οὐχ ὡς προκρίνων τοῦ πατρὸς τὴν οὐσίαν, ἀλλὰ τὴν κατηγορίαν αὔξων τῶν νέων.

49. Διαραίσει, *vulgo* διαρραίσει. Voyez la note I, 251 sur διαραίσουσι.

50. Ἐπέχραον. Aristophane de Byzance, ἐπέχρων. — Entre les vers 50 et 51, Aristophane de Byzance intercalait les deux suivants, empruntés au chant I, 245-246 : Ἄλλοι θ' οἳ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὑλήεντι Ζακύνθῳ. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies* H et M), Télémaque ne s'adresse qu'aux prétendants Ithaciens, les seuls redoutables : οὐκ ὀρθῶς· περὶ γὰρ τῶν ἐν Ἰθάκῃ φροντίζει μόνων, οὓς ἀπελάσας, οὐκ ἂν ἐφρόντισε τῶν λοιπῶν. Les Ithaciens n'étaient que douze; les étrangers étaient bien plus nombreux, car il y avait une centaine de prétendants, comme on le voit aux vers XVI, 247-251. Mais chacun des étrangers ne valait que comme un seul individu, ou à peu près; car les serviteurs venus avec eux n'étaient qu'une dizaine, tandis qu'un seul Ithacien représentait les forces de toute une opulente famille. C'est ce qu'on répondait aux calculs d'Héraclide, et à cette question qu'il faisait à propos du discours de Télémaque (*Scholies* H, M, Q et R) : πῶς ὁ Τηλέμαχος κατασμικρύνει ἐν τῇ δημηγορίᾳ συστέλλων τὸ πλῆθος εἰς μόνους τοὺς Ἰθακησίους;

52. Πατρός, du père (de Pénélope). — Οἶκον. Ceci suppose que le vieil Icarius n'habitait pas bien loin d'Ithaque. Voyez la note I, 276. Quelques anciens en concluaient qu'il habitait Ithaque même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'habitait point Sparte sa patrie; car Télémaque, à Sparte, ne va pas le voir, et ne parle aucunement de lui.

53. Ὡς κ(ε). Ancienne variante, ὅς κ(ε). — Ἐεδνώσαιτο ne signifie point qu'Icarius fournira une dot à Pénélope, mais qu'il s'entendra avec le prétendant par elle agréé, au sujet des ἔεδνα, c'est-à-dire des cadeaux que celui-ci devra faire. Voyez, I, 277, la note sur ἔεδνα. Icarius échan-

δοίη δ' ᾧ κ' ἐθέλοι καί οἱ κεχαρισμένος ἔλθοι.
Οἱ δ' εἰς ἡμέτερον πωλεύμενοι ἤματα πάντα,
βοῦς ἱερεύοντες καὶ ὄϊς καὶ πίονας αἶγας,
εἰλαπινάζουσιν πίνουσί τε αἴθοπα οἶνον
μαψιδίως· τὰ δὲ πολλὰ κατάνεται. Οὐ γὰρ ἔπ' ἀνὴρ
οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκεν, ἀρὴν ἀπὸ οἴκου ἀμῦναι.
Ἡμεῖς δ' οὔ νύ τι τοῖοι ἀμυνέμεν· ἦ καὶ ἔπειτα
λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα καὶ οὐ δεδαηκότες ἀλκήν.

gera sa fille contre les cadeaux du fiancé. On peut traduire ici ἐεδνόομαι dans la simple acception de *marier*.

54. Καί οἱ.... ἔλθοι, sous-entendu le sujet ὅς, dont l'idée est dans ᾧ.

55. Ἡμέτερον, notre (maison). Ancienne variante, ἡμετέρου, c'est-à-dire οἶκον ἡμετέρου (ἐμοῦ) πατρός.

58. Μαψιδίως, *temere*, sans règle aucune. Ils ne boivent pas selon la soif, ils ne mangent pas selon la faim; il ne s'agit pour eux que de passer agréablement les journées. — Τὰ δέ, *ista autem*, or les choses gaspillées par eux. — Πολλὰ κατάνεται, se détruisent en grande quantité. On peut, si l'on veut, unir πολλά à τάδε. Alors Télémaque dirait : « Nos immenses richesses périssent » — Apollonius, au mot ἄνεται, cite κατάνεται, et en fait un synonyme de καταλύεται, de ἀναλοῦται. Quelques anciens entendaient, par τὰ δὲ κατάνεται, l'accomplissement des mauvais desseins des prétendants. Mais alors πολλά faisait difficulté. Télémaque parle de la chose détruite, et non du plan de destruction. *Scholies* S : ταῦτα δὲ πολλὰ ὄντα καταναλίσκεται. C'est ce que prouve l'hyperbole même du vers 64 : οἶκος ἐμὸς διόλωλε. — Ἔπ(ι), c'est-à-dire ἔπεστι : *adest*, est ici.

59-60. Ἀμῦναι et ἀμυνέμεν équivalent à ὥστε ἀμῦναι, ὥστε ἀμυνέμεν.

60. Ἦ καὶ ἔπειτα, *vulgo* ἢ καὶ ἔπειτα. L'écriture ancienne permettait de transcrire indifféremment Ε par ἦ ou par ἢ. Hérodien approuve également l'une et l'autre transcription. C'est qu'en effet, quelque orthographe qu'on adopte, le sens de la phrase reste le même. Le ton seul était différent. Avec ἦ, Télémaque dit : « Ou bien (si je n'usais pas de ce pouvoir) je ne serais désormais qu'un lâche. » Il dit, avec ἦ : « Certes (sans cela), je serais un lâche. » — Mais il semble que ἢ fait mieux sentir que la phrase est conditionnelle. Hayman, qui écrit ἤ, explique comme nous, qui préférons la conjonction : « And we are « no ways able to repel (the wrong); sure « enough in that case (*i. e.* in case we « were) we should be (lit. shall be) poor « creatures, and incapable of a bold deed; « of course I would resist, if I had only « the power. » — La note d'Hérodien est donnée par les *Scholies* H : οἱ μὲν γράφουσι περισπωμένως, οἱ δὲ ὀξυτόνως· καλῶς δὲ ἔχουσι καὶ τὰ δύο. — Quelques-uns croient que Télémaque, en disant ἡμεῖς, désigne, avec lui-même, sa mère et son grand-père. Ils rapprochent les deux vers d'Ovide, *Heroïdes*, I, 97-98 : « Tres sumus imbelles numero, sine viribus, uxor, « Laertesque senex Telemachusque puer. » Mais comment appliquer à une femme et à un vieillard le reproche de n'être pas belliqueux? Il s'agit donc de Télémaque seul. L'emploi du pluriel pour le singulier est tout ce qu'il y a de plus habituel chez les poëtes; on trouve même le pluriel à côté du singulier dans la même phrase, dans le même vers. Euripide, *Hippolyte*, vers 244 : αἰδούμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι, et vers 660 : ἄπειμι, σῖγα δ' ἕξομεν στόμα. Le futur ἐσόμεσθα dans le sens conditionnel ne présente pas non plus la moindre difficulté quelconque.

61. Λευγαλέοι, ici comme partout, est pris en mauvaise part. *Scholies* S : ἀσθενεῖς, ἀδύνατοι. Le sens donné au mot λευγαλέος, par Mme Dacier et Dugas Montbel, *terrible*, est tout à fait imaginaire. Il n'a été inventé que pour expliquer ἐσόμεσθα par *je serai*, et pour faire de la phrase une menace. Mais Télémaque ne pense qu'à Ulysse comme vengeur; et un

Ἦ τ' ἂν ἀμυναίμην, εἴ μοι δύναμίς γε παρείη.
Οὐ γὰρ ἔτ' ἀνσχετὰ ἔργα τετεύχαται, οὐδ' ἔτι καλῶς
οἶκος ἐμὸς διόλωλε· νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί,
ἄλλους τ' αἰδέσθητε περικτίονας ἀνθρώπους,
οἳ περιναιετάουσι· θεῶν δ' ὑποδείσατε μῆνιν,
μή τι μεταστρέψωσιν, ἀγασσάμενοι κακὰ ἔργα.
Λίσσομαι ἠμὲν Ζηνὸς Ὀλυμπίου ἠδὲ Θέμιστος,
ἥτ' ἀνδρῶν ἀγορὰς ἠμὲν λύει ἠδὲ καθίζει·
σχέσθε, φίλοι, καί μ' οἶον ἐάσατε πένθεϊ λυγρῷ
τείρεσθ', εἰ μή πού τι πατὴρ ἐμός, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,
δυσμενέων κάκ' ἔρεξεν ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε δυσμενέοντες,
τούτους ὀτρύνοντες. Ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἴη

futur aussi contingent que celui dont il prétendrait faire peur n'eût pu que faire hausser les épaules aux prétendants. — Οὐ δεδαηκότες équivaut à *nescii*, *imperiti*. Il s'agit d'une absolue incapacité militaire.

64. Νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί (*indignemini vel ipsi*) signifie que les faits sont flagrants et criants; que les Ithaciens n'ont pas besoin que Télémaque excite leur indignation par ses discours; que cette indignation éclaterait spontanément, à l'aspect de pareils désordres.

65-66. Περικτίονας.... οἳ περιναιετάουσι, insistance homérique, analogue à celle qu'on a vue, I, 299-300. Ici, pas plus que là, ce n'est une simple tautologie, ni surtout une tautologie vicieuse. Tous les orateurs, dans leurs discours, ont des formes analogues. Télémaque, après avoir dit, *nos voisins*, précise et complète sa pensée : « Oui, les peuples qui habitent autour d'Ithaque. » Aussi faut-il une virgule après ἀνθρώπους.

66. Μῆνιν, le ressentiment. Voyez, *Iliade*, I, 1, la note sur ce mot.

67. Μή τι μεταστρέψωσι, craignant qu'ils ne changent en quelque point (à votre égard), c.-à-d. qu'ils cessent de vous être favorables, et qu'ils vous deviennent hostiles. Le verbe μεταστρέφω est pris intransitivement, comme au vers XV, 203. On écrit même ordinairement μήτι en un seul mot. Hayman : « Sometimes νόον follows, « completing the sense, here μῆνιν preceding suggest some such word. » — Ἀγασσάμενοι est dit en très-mauvaise part, et signifie stupéfaits, indignés. *Scholies* E : τινὲς τὸ ἀγασσάμενοι ἀντὶ τοῦ μεμψάμενοι ἐκλαμβάνουσιν. οὐκ ἔστι δέ, ἀλλὰ σημαίνει τὸ ἐκπλαγέντες, ὡς ἐπί τινι μεγάλῳ παρανομήματι δηλονότι.

68. Θέμιστος. On a vu, *Iliade*, XV, 87, Θέμιστι, et, XX, 4, Θέμιστα. Homère se sert en outre de l'accusatif pluriel θέμιστας, *Iliade*, XVI, 387, pour signifier les procès. La déclinaison Θέμις, Θέμιδος n'est point homérique. Suivant les *Scholies* S, Θέμιστος appartenait au dialecte éolien.

71. Εἰ μή που, *nisi forte*, à moins que. Télémaque admettrait, dans ce cas, que les citoyens lésés par Ulysse eussent droit à une compensation, et il se résignerait à subir patiemment les avanies dont il vient de se plaindre : τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε (vers 73).

74. Τούτους, *istos*, ces gens-là : les misérables qui me dévorent. — Ὀτρύνοντες est dit hyperboliquement, pour οὐ κωλύοντες, οὐκ ἐπέχοντες. Les pères des prétendants ithaciens auraient pu empêcher leurs fils de se livrer à ces déportements ; et c'était le devoir du peuple entier de faire respecter la maison d'Ulysse. Laisser libre carrière aux folies d'une jeunesse sans vergogne, c'est se faire complice de ces folies, c'est les autoriser, les déchaîner, les encourager. *Scholies* E : οὐς γάρ τις κωλύειν δυνάμενος, διὰ τὸ εἶναι κύριος αὐτῶν,

ὑμέας ἐσθέμεναι κειμήλιά τε πρόβασίν τε.
Εἴ χ' ὑμεῖς γε φάγοιτε, τάχ' ἄν ποτε καὶ τίσις εἴη.
Τόφρα γὰρ ἂν κατὰ ἄστυ ποτιπτυσσοίμεθα μύθῳ,
χρήματ' ἀπαιτίζοντες, ἕως κ' ἀπὸ πάντα δοθείη·
νῦν δέ μοι ἀπρήκτους ὀδύνας ἐμβάλλετε θυμῷ.
Ὣς φάτο χωόμενος, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ,
δάκρυ' ἀναπρήσας· οἶκτος δ' ἕλε λαὸν ἅπαντα.

ἐᾷ πλημμελεῖν, οὗτος ἂν εἴη ἀντικρὺς ὁ τὴν τῆς ἀδικίας ἐξουσίαν αὐτοῖς δεδωκώς.

75. Ὑμέας, vous, c'est-à-dire des hommes d'Ithaque, et non pas des étrangers, comme étaient la plupart des prétendants. La suite explique cette préférence. Il n'y a pas de recours contre celui dont les biens sont hors de portée, et dont la personne seule est sous notre main. Télémaque ne parle point de vengeance, mais de compensation matérielle. — Πρόβασιν est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. C'est l'équivalent abstrait du concret πρόβατα, mais de πρόβατα dans l'acception générale de *troupeaux*. Voyez la note XIV, 124 de l'*Iliade*. Il s'agit des bœufs et des porcs aussi bien que des moutons. Didyme : τὴν κτῆσιν τῶν τετραπόδων. Eustathe commente assez bien πρόβασιν. Mais les scholiastes E et S gâtent l'explication de Didyme, en faisant de πρόβατα le synonyme de πρόσοδον et de περιουσίαν, sous prétexte que le revenu et la richesse proviennent de la possession des troupeaux. *Scholies* E : ἀφ' ἧς (κτήσεως) προβαίνει ἡ οὐσία. *Scholies* S : ἀπὸ τοῦ προβαίνειν ἐκ τούτου (τοῦ κεκτῆσθαι τετράποδα) τὴν οὐσίαν.

76. Τίσις, *pensatio*, une satisfaction pour le dommage éprouvé.

77. Μύθῳ, d'après l'explication ordinaire, dépend de ποτιπτυσσοίμεθα, ou, comme quelques-uns écrivaient, προτιπτυσσοίμεθα. Suivant Nicanor, μύθῳ va avec ἀπαιτίζοντες du vers 78, et ποτιπτυσσοίμεθα équivaut à προστερνιζοίμεθα, ἀχώριστοι γενοίμεθα. Seulement il ne ponctuait pas avant μύθῳ, parce que le cinquième pied du vers hexamètre ne doit pas être séparé du sixième par une ponctuation, et que la voix suffisait pour marquer le rôle de μύθῳ dans la phrase. *Scholies* H, M et Q : καὶ ἔδει μὲν ἡμᾶς ὑποστίζειν εἰς αὐτό, τὸ δὲ μύθῳ τοῖς ἑξῆς ἀποδιδόναι. ἀλλ' οὐδέποτε ὁ εἰκοστὸς χρόνος τοῦ ἡρωϊκοῦ στιγμὴν ἐπιδέχεται. L'explication de Nicanor donne plus d'énergie à la pensée de Télémaque; mais ce qui justifie l'interprétation vulgaire, c'est l'exemple IV, 647, προσπτύξατο μύθῳ.

78. Χρήματ(α). Ce mot, qui est plusieurs fois dans l'*Odyssée*, ne se trouve nulle part dans l'*Iliade*. C'est un effet du hasard, et rien de plus. Il est évident que χρῆμα est aussi ancien que χράομαι, dont le poëte de l'*Iliade* s'est servi plusieurs fois; et l'on ne peut rien conclure de ce qu'il dit toujours κτήματα, tandis que l'*Odyssée* donne tantôt κτήματα, tantôt χρήματα. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent χρήματα comme une expression plus précise que κτήματα, et par conséquent plus récente. Cette remarque n'est pas fondée, car c'est l'idée de jouissance et d'usage qui amène celle de prendre pour soi ou d'acquérir; ou plutôt il y a concomitance des deux idées, et qui dit l'une a nécessairement dit l'autre. Ainsi χρήματα ne prouve nullement que l'*Odyssée* appartienne à une époque de la langue grecque postérieure aux temps de l'*Iliade*. — Ἕως. C'est ici le seul passage d'Homère où ce mot subisse la diérèse, et où il compte pour deux syllabes.

80. Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ. C'est le même geste que celui d'Achille irrité contre Agamemnon, *Iliade*, I, 245. Les expressions sont identiques. Construisez : προσέβαλε δὲ γαίῃ σκῆπτρον.

81. Δάκρυ' ἀναπρήσας. Voyez, *Iliade*, IX, 433, la note sur cette expression. Zénodote écrivait δάκρυα θερμὰ χέων, leçon empruntée au vers VII, 426 de l'*Iliade*. Aristarque rejetait cette correction comme affaiblissant la pensée. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : ἐκλέλυκε τὴν μεγαλειότητα τοῦ στίχου.

Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν, οὐδέ τις ἔτλη
Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν·
Ἀντίνοος δέ μιν οἶος ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Τηλέμαχ' ὑψαγόρη, μένος ἄσχετε, ποῖον ἔειπες,
ἡμέας αἰσχύνων· ἐθέλοις δέ κε μῶμον ἀνάψαι.
Σοὶ δ' οὔτι μνηστῆρες Ἀχαιῶν αἴτιοί εἰσιν,
ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἥ τοι πέρι κέρδεα οἶδεν.
Ἤδη γὰρ τρίτον ἐστὶν ἔτος, τάχα δ' εἶσι τέταρτον,
ἐξ οὗ ἀτέμβει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Πάντας μέν ῥ' ἔλπει, καὶ ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἑκάστῳ,
ἀγγελίας προϊεῖσα· νόος δέ οἱ ἄλλα μενοινᾷ.

82. Οὐδέ, *vulgo* οὔτε. La leçon οὔτε n'était qu'une faute de copiste, perpétuée par les Byzantins. *Scholies* S : οὐδέ τις ἔτλη· οὐδεὶς δὲ ἐτόλμα.

84. Ἀντίνοος. Ce prétendant était le plus violent de tous, et le grand meneur de la troupe. Voyez XXII, 48-53.

86. Ἀνάψαι, sous-entendu ἡμῖν : attacher après nous; imprimer sur nous.

87. Μνηστῆρες Ἀχαιῶν. Cette manière de dire *les prétendants achéens* (ceux des Achéens qui sont prétendants) avait choqué, ce semble, quelques anciens. Il est dit, dans les *Scholies* M, qu'au lieu de Ἀχαιῶν certains textes portaient ἀχέων, dépendant de αἴτιοι, et que la pénultième de ἀχέων, à cause de son accent, pouvait compter pour une longue : γράφεται καὶ ἀχέων, ἤγουν τῶν θλίψεων. ἡ ὀξεῖα παρὰ τῷ ποιητῇ ἐκτείνει. Mais cette correction était absolument inutile. Au reste, je ne crois pas qu'il faille rapprocher μνηστῆρες Ἀχαιῶν, comme le fait Hayman, de υἷες Ἀχαιῶν et de κοῦροι Ἀχαιῶν, qui sont des expressions complètes et toutes naturelles.

88. Ἀλλὰ φίλη μήτηρ. Ajoutez : αἰτίη ἐστί σοι. — Τοι n'est point pour σοι, mais sert ici à l'affirmation. — Πέρι, adverbe : *eximie*, comme pas une femme au monde. Hérodien lisait περί, préposition, qu'il joignait au verbe. *Scholies* M : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν περί· ἔστι γὰρ περίοιδεν. Avec les deux leçons, le sens est le même.

89. Τάχα δ' εἶσι τέταρτον, et bientôt la quatrième (année) s'en ira, c'est-à-dire va être finie. La traduction de εἶσι par *aderit* est fausse. Voyez plus bas, vers 107, ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος. Cette quatrième année n'est donc plus à venir. Eustathe : ταχὺ, ὅσον οὔπω δίεισι καὶ συμπληροῦται καὶ τὸ τέταρτον. Cette note dérive d'Hérodien (*Scholies* M) : προπερισπαστέον τὸ εἶσι· σημαίνει γὰρ τὸ διελεύσεται, πληρωθήσεται. τὸ δὲ τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως.

90. Ἀτέμβει, *frustratur*. Il est inutile de donner ici à ce verbe un sens dérivé, comme *eludit*. La traduction *lædit*, *vexat* est fausse, car ἀτέμβω, quoi qu'en dise Eustathe, ne vient point de ἄτη, puisque ἄτη commence par une longue. *Scholies* S : στερίσκει, λυπεῖ, ξηραίνει τὴν ἐπιθυμίαν. On voit clairement, d'après cela, que l'explication alexandrine ne remonte point à l'idée de ἄτη.

91. Ἔλπει a le sens actif. *Scholies* S : ἐλπίζειν ποιεῖ. — Ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἑκάστῳ. Pénélope, en déclarant qu'elle prendra une résolution à telle ou telle époque, fait par là-même une promesse à chaque prétendant. L'expression dont se sert Antinoüs n'est que le développement de celle dont il vient de se servir : πάντας μέν ῥ' ἔλπει. Pénélope n'est point une coquette; elle ne s'amuse d'aucun prétendant; elle les laisse se créer à eux-mêmes leurs illusions personnelles.

92. Οἱ, comme s'il y avait αὐτῆς. — Ἄλλα, d'autres choses (que l'exécution de la promesse faite par message).

Ἡ δὲ δόλον τόνδ' ἄλλον ἐνὶ φρεσὶ μερμήριξεν·
στησαμένη μέγαν ἱστὸν ἐνὶ μεγάροισιν ὕφαινεν,
λεπτὸν καὶ περίμετρον· ἄφαρ δ' ἡμῖν μετέειπεν·
Κοῦροι, ἐμοὶ μνηστῆρες, ἐπεὶ θάνε δῖος Ὀδυσσεύς,
μίμνετ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον, εἰσόκε φᾶρος
ἐκτελέσω (μή μοι μεταμώνια νήματ' ὄληται),
Λαέρτῃ ἥρωϊ ταφήϊον, εἰς ὅτε κέν μιν
Μοῖρ' ὀλοὴ καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο·
μή τίς μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιϊάδων νεμεσήσῃ,
αἴ κεν ἄτερ σπείρου κῆται, πολλὰ κτεατίσσας.
Ὣς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.
Ἔνθα καὶ ἠματίη μὲν ὑφαίνεσκεν μέγαν ἱστόν,
νύκτας δ' ἀλλύεσκεν, ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο.
Ὣς τρίετες μὲν ἔληθε δόλῳ καὶ ἔπειθεν Ἀχαιούς·
ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὧραι,

93. Δόλον τόνδ' ἄλλον. Après l'épuisement d'un subterfuge, Pénélope avait recours à un autre. Celui dont il va être question est bien un autre, puisqu'il est le dernier.

94. Στησαμένη, ayant dressé. Le métier sur lequel on tendait la chaîne était vertical, et non horizontal. Le mot στησαμένη est donc pris dans le sens propre. Voyez les vers XXIII, 761-763 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers. — Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristophane de Byzance écrivait ἐνιμμεγάροισιν. Voyez plus bas, vers 338, la note sur ὅθι νητός.

97. Μίμνετ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον. On explique d'ordinaire en faisant de τὸν ἐμὸν γάμον une dépendance de ἐπειγόμενοι. Il vaut mieux, je crois, le rattacher à μίμνετε, et prendre ἐπειγόμενοι dans le sens absolu : pressés, si pressés que vous soyez. La pensée, dans les deux cas, reste la même. *Scholies* E : φησὶ δὲ μὴ ἐξεῖναι μνηστεύεσθαι ἱστοῦ ἑστῶτος.

98. Μεταμώνια. Ancienne variante, μεταμώλια.

102. Κῆται, *vulgo* κεῖται. Voyez la note XIX, 32 de l'*Iliade*. Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait maintenu κεῖται, mais comme subjonctif. Buttmann dit que κεῖμαι, d'après l'ancien usage, est indifféremment indicatif ou subjonctif, et Hayman dit comme lui. Ce qui est vrai ici, c'est que les textes donnaient, avant le quatrième siècle ΚΕΤΑΙ, qui se lisait indifféremment κεῖται ou κῆται. Mais la langue parlée distinguait, et nous n'avons pas le droit de maintenir une confusion dissipée par la transcription perfectionnée du quatrième siècle. Wolf a donc eu raison de rétablir la leçon alexandrine.

104. Ἠματίη, *interdiu*, pendant le jour. *Scholies* S : δι' ὅλης τῆς ἡμέρας.

105. Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire pendant la nuit. Ancienne variante, νύκτωρ. — Ἀλλύεσκεν, fréquentatif de ἀνέλυεν, modifié par le besoin de la quantité.

106. Τρίετες. Il s'agit des trois années complètes dont il a été question plus haut, vers 89. Voyez la note sur ce vers. — Quelques anciens voulaient qu'on écrivît ici διετες, et, au vers suivant, ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον. Mais c'est qu'ils avaient très-mal entendu le vers 89. Voyez la note qui va suivre.

107. Ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὧραι signifie simplement *durant le cours de la quatrième année*, c'est-à-dire *depuis peu*. Ceux qui ne comprenaient pas bien τάχα δ' εἴσι τέταρτον, vers 89, faisaient une difficulté au sujet de ce vers-ci

καὶ τότε δή τις ἔειπε γυναικῶν, ἣ σάφα ᾔδη,
καὶ τήνγ' ἀλλύουσαν ἐφεύρομεν ἀγλαὸν ἱστόν.
Ὣς τὸ μὲν ἐξετέλεσσε, καὶ οὐκ ἐθέλουσ', ὑπ' ἀνάγκης·
σοὶ δ' ὧδε μνηστῆρες ὑποκρίνονται, ἵν' εἰδῇς
αὐτὸς σῷ θυμῷ, εἰδῶσι δὲ πάντες Ἀχαιοί.
Μητέρα σὴν ἀπόπεμψον, ἄνωχθι δέ μιν γαμέεσθαι
τῷ ὅτεῴ τε πατὴρ κέλεται καὶ ἁνδάνει αὐτῇ.
Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει γε πολὺν χρόνον υἷας Ἀχαιῶν,
τὰ φρονέουσ' ἀνὰ θυμὸν ἅ οἱ πέρι δῶκεν Ἀθήνη,
ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς,
κέρδεά θ', οἷ' οὔπω τιν' ἀκούομεν οὐδὲ παλαιῶν,
τάων αἳ πάρος ἦσαν ἐϋπλοκαμῖδες Ἀχαιαί,

et du précédent. Ils y changeaient τρίετες en δίετες, et τέτρατον en δὴ τρίτον. Aristarque rejetait bien loin cette correction, comme on le voit par sa diple sur le vers 89, que nous ont conservée les *Scholies* H et M : ἡ διπλῆ πρὸς τὸ ἑξῆς δοκοῦν ἀσυμφώνως λέγεσθαι ὡς τρίετες.... (106), ἀλλ' ὅτε τέτρατον.... (107)· οὐδὲν δὲ ἐναντίον ἔχει τὰ ἔπη· τὸ γὰρ τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως, τὸ δὲ εἶσι ἀντὶ τοῦ δίεισι. — Peut être devrait-on, après le vers 107, intercaler celui-ci : Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἤματα πολλὰ τελέσθη Voyez la note X, 470 et la note XIX, 153.

110. Τό se rapporte à φᾶρος ou à σπεῖρον, car ἱστόν est un accusatif masculin. Mais le manteau, le linceul et le tissu, c'est tout un. Quelques-uns entendent : τὸ ἔργον, ce travail.

111. Ὧδε, *sic*, comme je te vais dire. — Ὑποκρίνονται, *respondent*. Dans la langue ordinaire, on dit ἀποκρίνονται.

114. Ὅτεῳ. C'est le seul passage d'Homère où ce datif compte pour trois syllabes. Mais il y a, chez Homère, des exemples analogues. Ainsi le nom de Pénélée, Πηνέλεως, commence à tous les cas par un dactyle. Voyez l'*Iliade*, II, 494 ; XIII, 92 ; XVI, 335 ; XVII, 597. Hérodien (*Scholies* E, M et Q) : ὅτεῳ, ὡς Πηνέλεῳ. τὸ γὰρ τῷ, μετὰ τὸ γενέσθαι ὅτῳ, διῃρέθη ὡς τὸ ὅτου, ὅτεο, καὶ ἐν πλεονασμῷ τοῦ τ εἰρήσεται (lisez μυθήσεαι) ὅττεό σε χρή (*Odyssee*, I, 124). — Πατὴρ κέλεται. Le vieil Icarius avait son prétendant préféré. Il pressait Pénélope d'épouser Eurymaque ; et les fils d'Icarius, les frères de Pénélope, partageaient sa prédilection. Voyez XV, 16-17. — Καὶ ἁνδάνει αὐτῇ. Le sujet du verbe est ὅστις, dont l'idée est contenue dans ὅτεῳ. Voyez plus haut le vers 54 et la note sur ce vers.

115. Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει. Ancienne variante, εἰ δέ τ' ἀνίησιν. C'est le même sens ; mais ce sens est plus précis avec la vulgate. Les deux leçons ne sont d'ailleurs que deux façons de transcrire le même texte, ΕΔΕΤΑΝΙΕΣΕ, car le ν final n'est point indispensable, et ceux des rhapsodes qui prononçaient ι pour ει ne l'ajoutaient certainement pas. Il a été intercalé par les métriciens alexandrins.

116. Τά (*ista*) est développé dans les deux vers qui suivent. Il s'agit des éminentes qualités dont Pénélope est douée, et dont elle a si longtemps profité pour se garder des prétendants. — Πέρι, adverbe. Minerve a comblé Pénélope de ses dons, plus que pas une autre femme.

117. Φρένας ἐσθλάς est dit de l'intelligence seulement, de l'esprit d'invention, des talents supérieurs, et non pas des vertus morales. Antinoüs ne peint que les mauvais côtés de la nature de Pénélope ; je dis mauvais, non pas en eux-mêmes, mais par rapport au point de vue des prétendants, qui ont hâte d'en finir.

119. Ἦσαν, étaient : existaient. Voyez, I, 289, μηδ' ἔτ' ἐόντος. Homère emploie souvent le verbe εἶναι dans le sens de ζώειν

Τυρώ τ' Ἀλκμήνη τε ἐϋστέφανός τε Μυκήνη·
τάων οὔτις ὁμοῖα νοήματα Πηνελοπείῃ
ἤδη· ἀτὰρ μὲν τοῦτό γ' ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν.
Τόφρα γὰρ οὖν βίοτόν τε τεὸν καὶ κτήματ' ἔδονται,
ὄφρα κε κείνη τοῦτον ἔχῃ νόον, ὅντινά οἱ νῦν
ἐν στήθεσσι τιθεῖσι θεοί. Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ
ποιεῖτ', αὐτὰρ σοίγε ποθὴν πολέος βιότοιο·
ἡμεῖς δ' οὔτ' ἐπὶ ἔργα πάρος γ' ἴμεν οὔτε πη ἄλλῃ,

(ζῆν). — Ἀχαιαί. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve ce féminin de Ἀχαιοί. Payne Knight signale ce fait comme une preuve d'interpolation. Il n'y a pas plus de raison de retrancher le vers là où Homère a dit Ἀχαιαί au lieu de Ἀχαιϊάδες ou Ἀχαιΐδες, que pour retrancher ceux où il dit Τρῳαί, et non Τρωϊάδες. Au reste, Payne Knight retranche non-seulement le vers 119, mais encore les trois suivants, sans qu'on voie ce que le texte gagne à la suppression; mais on voit bien ce que le texte perd en bonhomie et en gracieux laisser-aller. Cette espèce d'argumentation par exemples est homérique par essence.

120. Τυρώ. C'était la mère de Nélée et de Pélias, fils de Neptune. Elle était fille de Salmonée. — Ἀλκμήνη, la femme d'Amphitryon, la mère d'Hercule. — Ἐϋστέφανος. Ancienne variante, ἐϋπλόκαμος. — Μυκήνη. Cette héroïne, qui nous est peu connue, avait été célébrée par les poëtes cycliques. C'était une sœur d'Io. *Scholies* B, E, H et Q : Μυκήνη Ἰνάχου θυγάτηρ καὶ Μελίας τῆς Ὠκεανοῦ, ἧς καὶ Ἀρέστορος Ἄργος, ὡς ἐν Κύκλῳ φέρεται.

121. Ὁμοῖα.... Πηνελοπείῃ équivaut à ὁμοῖα τοῖς νοήμασι Πηνελοπείης, car on ne peut pas prendre ὁμοῖα comme adverbe. C'est la même ellipse que κόμαι, Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι, à propos du guerrier Euphorbe. Voyez la note sur le vers XVII, 51 de l'*Iliade*.

122. Τοῦτό γ' ἐναίσιμον, *illud* (*quod*) *saltem honestum* (*sit*), ce que commanderait la loyauté. Antinoüs parle en prétendant. C'est ce qu'il ne faut pas oublier, en expliquant ce passage. Son ἐναίσιμον n'est que ce qu'il regarde comme juste, et non pas ce qui est juste en soi, toujours et partout. Quelques anciens construisaient : ἐνόησέ γε τοῦτο οὐκ ἐναίσιμον. *Scholies* S : τοῦτο δὲ οὐ πρεπόντως οὐδὲ προσηκόντως ἐβουλεύσατο. Mais l'hyperbate est inadmissible; οὐκ ἐνόησεν est une antithèse à ce qui précède, et non pas la répétition d'une plainte déjà exprimée.

123. Ἔδονται a pour sujet μνηστῆρες sous-entendu. Aristophane de Byzance écrivait βίοτός τε τεός, et prenait ἔδονται dans le sens passif.

126. Ποιεῖτ(αι), elle se fait, c'est-à-dire elle acquiert. — Ποθήν, *desiderium*, le regret d'avoir perdu. Apollonius lisait ποθή, et non ποθήν. La vulgate est bien préférable; car Antinoüs veut indisposer Télémaque contre sa mère. C'est volontairement que Pénélope, selon Antinoüs, cause ces désastres.

127. Ἡμεῖς δ' οὔτ' ἐπὶ ἔργα.... Antinoüs donne la conclusion de l'hypothèse posée au vers 115 (εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει....), et l'on peut considérer tout le développement intermédiaire comme une parenthèse. *Scholies* H, M et Q : οὕτως τὸ ἑξῆς· τὰ δὲ λοιπὰ διὰ μέσου. De cette façon, δ(έ), au vers 127, signifie *alors*, ou *eh bien donc*. On peut aussi dire qu'il y a un ἔστω sous-entendu après le vers 115, comme après la phrase analogue, *Iliade*, I, 135. Voyez la note sur ce dernier passage. Mêmes *Scholies* H, Q et M : δυνατὸν δὲ καὶ Ὁμηρικῷ ἔθει ἀπολύσασθαι. εἴωθε γὰρ ὁ ποιητὴς τῷ εἰ μηδὲν ἀνταποδιδόναι, οἷον· ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας. C'est l'exemple auquel je viens de renvoyer. Cette explication a été adoptée par Bothe : « Antapodoton mutata constructione; neque enim procedit apodosis, quam vel 125, verbis μέγα μὲν, etc., vel 127, fieri putat Eustathius. » Telle est sa note générale sur les vers 115-125. Il est évident d'ailleurs que la difficulté est uniquement dans les

πρίν γ' αὐτὴν γήμασθαι Ἀχαιῶν ᾧ κ' ἐθέλῃσιν.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀντίνο', οὔπως ἔστι δόμων ἀέκουσαν ἀπῶσαι
ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε· πατὴρ δ' ἐμὸς ἄλλοθι γαίης,
ζώει ὅγ' ἦ τέθνηκε· κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειν
Ἰκαρίῳ, αἴ κ' αὐτὸς ἑκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

mots, et non dans les idées. Tout se tient admirablement au fond; et ceux qui écoutaient les rhapsodes ne se sont jamais doutés qu'Antinoüs eût pu mieux dire ce qu'il voulait dire. Il a fallu, pour qu'on vît le défaut de liaison, qu'on pesât les mots écrits, qu'on les alignât à la règle, qu'on exigeât une syntaxe absolument irréprochable. — Ἐπὶ ἔργα. Il s'agit particulièrement des travaux de la campagne. Voyez plus haut, vers 22, la note sur ἔργα.

127-128. Πάρος..... πρίν, pléonasme analogue à πρὶν.... πρίν, si fréquent chez Homère : *ante...*, *scilicet ante quam*.

130-137. Ἀντίνο', οὔπως ἔστι.... Les anciens admiraient beaucoup la façon dont Télémaque fait justice d'Antinoüs et de ses arguments. Remarquez en effet qu'il ne répond qu'à ce qui mérite réponse, et qu'il en appelle aux sentiments les plus vifs et les plus profonds de l'âme. Pour produire toute l'impression désirable sur ceux qui l'écoutent, il substitue aux expressions euphémiques d'Antinoüs l'abominable réalité de la chose : chasser celle qui m'a porté dans ses entrailles, celle qui m'a allaité à sa mamelle. Les autres raisons sont bien fortes; mais c'est là surtout ce qui fait éclater le cri généreux : « Non, je ne prononcerai jamais un pareil ordre! » *Scholies* H, Q et V : καὶ οὗτος τεχνικῶς ἄγαν τὴν ἀντίρρησιν ποιεῖται. περὶ γὰρ τῆς ἀπάτης καὶ τῆς ὑποσχέσεως σιωπᾷ. παρατηρήσας δὲ ὅπη μάλιστα ἀπερυθριάσει Ἀντίνοος, πρὸς τοῦτο τὴν ἀντίρρησιν ποιεῖται. ἔστι γὰρ πρόσφορον ἐν πλήθει τὸν ὑπὲρ τῆς φύσεως λόγον ἀντικαταστῆσαι. ὅρα δὲ καὶ τὴν ὑπαλλαγὴν τοῦ ῥήματος· ὁ μὲν γὰρ ψιλῶς εἶπεν ἀπόπεμψον, ὁ δὲ οὐκ ἄν φησιν ἀπώσασθαι. καὶ ὁ μὲν μητέρα, ὁ δέ, ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε. καὶ ἐπὶ τούτοις τὸ μῦθον ἐνίψω. Ces belles observations ne sont peut-être point de la main d'Aristarque même, on saura tout à l'heure pourquoi (voyez la note du vers 137); mais c'est Didyme pour le moins qui les a rédigées.

131. Πατὴρ δ' ἐμός, quant à mon père, c.-à-d. quant aux motifs de conduite que doit me suggérer la pensée : « Ulysse est-il mort ou vivant? » Bothe : « Dicit primam, « eamque præcipuam causam, cur amittere « ab se matrem adhuc non possit, quia « incertum sit vivatne Ulysses an perierit. »

132-133. Κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειν Ἰκαρίῳ. Il s'agit de la τίσις à payer, et non pas de la restitution de ce que nous appelons la dot. Télémaque n'a aucun droit de considérer comme sien ce qui appartient à sa mère, ce qui doit la suivre partout; mais il est passible d'une τίσις, d'une amende au profit du père, de dommages-intérêts qu'Icarius fera monter le plus haut possible, si Pénélope, sans avoir en rien démérité, est exclue de la maison conjugale. Eustathe dit que les anciens, c'est-à-dire Aristarque et son école, rejetaient cette explication, et qu'ils sauvaient la dignité du caractère de Télémaque en ponctuant après ἀποδοῦναι, et non après Ἰκαρίῳ. De cette façon, πόλλ' ἀποδοῦναι s'entendrait de tous les malheurs près de fondre sur la tête de Télémaque. Les *Scholies* B, M et V donnent le texte des commentaires dont Eustathe ne connaît que le résumé. Voici la raison qu'alléguaient les Alexandrins, pour préférer leur ponctuation et leur interprétation : ἐπεὶ εἰ περὶ χρημάτων ἔλεγε, σμικρολόγος ἂν ἐφαίνετο. Cette raison est mauvaise, et se sent du pays et du temps où écrivait Aristarque. Nous sommes, avec Télémaque, dans une époque naïve, où rien n'est petit, et où l'on se dépite aussi vivement d'une perte, qu'on se félicite d'une augmentation d'avoir. Le motif allégué par Télémaque n'était vil aux yeux de personne, et c'est au contraire un de ceux auxquels les assistants ont dû le mieux acquiescer. Laissons donc la ponctuation naturelle.

133. Ἑκών. Ancienne variante, ἐγών,

Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς κακὰ πείσομαι, ἄλλα δὲ δαίμων
δώσει· ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσετ' Ἐρινῦς,
οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων
ἔσσεται· ὥς οὐ τοῦτον ἐγώ ποτε μῦθον ἐνίψω.
Ὑμέτερος δ' εἰ μὲν θυμὸς νεμεσίζεται αὐτῶν,
ἔξιτέ μοι μεγάρων, ἄλλας δ' ἀλεγύνετε δαῖτας,
ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους.
Εἰ δ' ὑμῖν δοκέει τόδε λωΐτερον καὶ ἄμεινον
ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἑνὸς βίοτον νήποινον ὀλέσθαι,
κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἐόντας,
αἴ κέ ποθι Ζεὺς δῷσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι.
Νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἔντοσθεν ὄλοισθε.

adoptée par Bekker, Hayman et La Roche. Cette correction est exécrable; car c'est précisément parce que Télémaque aura renvoyé sa mère ἑκών, c'est-à-dire *sponte*, sans que rien justifiât cette violence, qu'Icarius sera exigeant sur la quotité de la compensation. — Hayman ne veut point de ἑκών, parce que ce mot, selon lui, fausse la quantité. Comme tous les bons Anglais, il est digammiste, et il croit fermement qu'Homère disait ϝεκών. C'est aussi la croyance à ϝεκών qui avait sans nul doute engagé Bekker à proscrire ἑκών. Quant à La Roche, il a préféré ἐγών, parce que c'est la leçon du plus grand nombre des manuscrits. Mais ἑκών est certainement la leçon d'Aristarque; car c'est bien cette leçon que suppose la phrase de Didyme (*Scholies* B, M et V) qui commence par φασὶ γάρ, ἔθος ἦν, εἴ τις ἑκὼν ἐξ οἴκου. D'ailleurs l'hyperbate Ἰκαρίῳ αἴ κ' αὐτὸς n'est guère naturelle, et Homère aurait mis αἴ κε devant Ἰκαρίῳ, s'il avait voulu dire ce que les Alexandrins lui font dire. L'agencement régulier des mots ne l'eût pas beaucoup embarrassé, vu les ressources infinies dont disposait sa versification.

134. Ἐκ γὰρ τοῦ πατρός. On entend, par le mot πατρός, le père de Pénélope, Icarius. Alors la phrase n'est qu'une répétition de l'idée contenue dans πόλλ' ἀποδοῦναι Ἰκαρίῳ. Les anciens repoussaient généralement cette explication. Remarquez en effet que Télémaque doute qu'Ulysse soit mort. Si Ulysse revenait! Il s'agit donc des vengeances qu'exercerait Ulysse à son retour. Eustathe : ἐκ τοῦ πατρὸς κακά φησι πείσομαι, ὅ ἐστιν ἐκ τοῦ Ὀδυσσέως, εἰ τυχὸν ἐπανέλθοι. Ce qu'Eustathe note en quelques mots se trouve plus ou moins développé dans les *Scholies* B, E, H, Q et V. Télémaque doit parler successivement des maux qui le menacent de la part de son père, de la part des dieux et de la part des hommes.

135. Ἀρήσετ' Ἐρινῦς. Les Érinyes ou Furies prenaient la défense des parents contre les enfants coupables. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers IX, 55 et 571 et la note sur ce dernier vers.

137. Ἔσσεται· ὥς.... Ce vers était marqué de l'obel par Aristarque. Nicanor (*Scholies* H et M) : ἀθετεῖται μὲν ὑπὸ Ἀριστάρχου, στικτέον δὲ ὅμως μετὰ τὸ ἔσσεται, ἵνα τὸ ὥς κέηται ἀντὶ τοῦ οὕτως. La raison d'athétèse alléguée par Aristarque, c'est que le vers était superflu. *Scholies* M et V : Ἀρίσταρχος ἀθετεῖ.... περισσὸς γάρ ἐστι. La réfutation de l'athétèse prononcée par Aristarque se trouve dans la scholie alexandrine que nous avons citée plus haut, à propos de tout ce passage, note 130-137. Ne vaut-il pas mieux, en effet, qu'il y ait une conclusion formellement exprimée? Cependant Payne Knight retranche le vers, et Dugas Monthel approuve cette suppression.

139-145. Voyez les vers I, 374-380 et les notes sur ces sept vers.

Ὣς φάτο Τηλέμαχος· τῷ δ' αἰετὼ εὐρύοπα Ζεὺς
ὑψόθεν ἐκ κορυφῆς ὄρεος προέηκε πέτεσθαι.
Τὼ δ' ἕως μέν ῥ' ἐπέτοντο μετὰ πνοιῇς ἀνέμοιο,
πλησίω ἀλλήλοισι τιταινομένω πτερύγεσσιν·
ἀλλ' ὅτε δὴ μέσσην ἀγορὴν πολύφημον ἱκέσθην,
ἔνθ' ἐπιδινηθέντε τιναξάσθην πτερὰ πολλά,
ἐς δ' ἰδέτην πάντων κεφαλάς, ὄσσοντο δ' ὄλεθρον·
δρυψαμένω δ' ὀνύχεσσι παρειάς ἀμφί τε δειράς,
δεξιὼ ἤϊξαν διά τ' οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν.
Θάμβησαν δ' ὄρνιθας, ἐπεὶ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν·

146. Τῷ, à lui : à Télémaque. Ancienne variante, τώ au duel. Mais les aigles n'ont point encore été nommés, et ce démonstratif ou cet article fausserait le sens. Au contraire, τῷ est excellent : les aigles viennent pour Télémaque.

148. Τώ, eux deux : les deux aigles. — Ἕως est monosyllabe par synizèse. Il est pris ici adverbialement : *aliquantisper*, pendant un certain temps. *Scholies* H, M et S : ἀντὶ τοῦ τέως. Voyez le vers XIII, 143 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Bothe n'admet point l'équivalence de ἕως et de τέως. Il explique la phrase par une ellipse : τὼ δ' ἐπέτοντο, ἕως μέν ῥ' ἐπέτοντο. Le sens, au fond, reste le même. — Au lieu des deux mots ἕως μέν, quelques anciens paraissent avoir lu εἴως.

150. Πολύφημον est pris dans un sens matériel : *clamosam*, bruyante.

151. Πολλά. Ancienne variante, πυκνά, correction inutile, car πολλά et πυκνά, ici, c'est tout un. Ailleurs, V, 53, il y a πυκινὰ πτερά. Mais l'uniformité d'épithète n'est nullement nécessaire ; et les deux exemples de l'*Iliade*, XI, 454 et XXIII, 879, πτερὰ πυκνά, ne prouvent pas davantage qu'il faille changer la vulgate. — Bekker et quelques autres préfèrent πυκνά comme plus poétique.

152. Ἐς δ' ἰδέτην. Ancienne variante, ἐς δ' ἱκέτην. Mais ἱκέτην ne ferait que répéter l'idée exprimée au vers 150, tandis que ἰδέτην la complète. Les deux aigles planent au-dessus des têtes. — Ὄσσοντο. Les aigles regardent la foule, et ce sont leurs regards qui constituent le présage. Car le mot ὄσσομαι, comme je l'ai déjà dit, vient de ὄσσε, et non de ὄσσα. — Au lieu de ὄσσοντο, Rhianus écrivait ὄσσαντο. C'était toujours le même verbe et le même sens.

153. Παρειάς ἀμφί τε δειράς, comme s'il y avait ἀμφὶ παρειάς ἀμφί τε δειράς, ou ἀμφὶ παρειάς τε καὶ δειράς. Il y a des ellipses analogues chez les poëtes latins, particulièrement chez Horace. Ainsi *ludo fatigatumque somno*.

154. Δεξιὼ ἤϊξαν. La droite, pour Homère, c'est l'orient. Voyez le vers XII, 239 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. *Scholies* E, Q et S : ἀνατολικοί. δεξιὰ γὰρ τὰ ἀνατολικὰ λέγει ὁ Ὅμηρος. Les deux aigles étaient venus du couchant, comme tous les augures funestes ; voilà pourquoi ils s'envolent vers l'orient : ils continuent leur route, après avoir plané un instant au-dessus de l'assemblée. — Αὐτῶν, d'eux, c'est-à-dire des Ithaciens. Aristophane de Byzance lisait αὔτως, ou, selon quelques-uns, οὕτως, ou même simplement αὖτις. Ce qui l'engageait sans doute à ne pas conserver αὐτῶν, c'est que plusieurs se figuraient que αὐτῶν se rapporte aux deux aigles. Mais διά suffit pour montrer l'absurdité de cette imagination. Si les deux aigles retournaient *dans leurs habitations et dans leur ville*, ils ne passeraient point *au travers*. Je ne prête rien aux Grecs en supposant pour occasion, à la correction d'Aristophane, une interprétation plus que bizarre. Cette interprétation se lit encore dans les *Scholies* B : πόλιν πλάττει ἰδίαν τοῖς ἀετοῖς ὁ Ὅμηρος. Il est vrai que l'ineptie est un peu palliée par la phrase qui suit celle-là : εἴποι δ' ἄν τις καὶ πόλιν αὐτῶν τὰς τῶν ὀρῶν κορυφάς.

ὥρμηναν δ' ἀνὰ θυμὸν ἅπερ τελέεσθαι ἔμελλον.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἥρως Ἁλιθέρσης
Μαστορίδης· ὁ γὰρ οἶος ὁμηλικίην ἐκέκαστο
ὄρνιθας γνῶναι καὶ ἐναίσιμα μυθήσασθαι·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω·
μνηστῆρσιν δὲ μάλιστα πιφαυσκόμενος τάδε εἴρω.
Τοῖσιν γὰρ μέγα πῆμα κυλίνδεται· οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς
δὴν ἀπάνευθε φίλων ὢν ἔσσεται, ἀλλά που ἤδη
ἐγγὺς ἐὼν τοίσδεσσι φόνον καὶ Κῆρα φυτεύει
πάντεσσιν· πολέσιν δὲ καὶ ἄλλοισιν κακὸν ἔσται,
οἳ νεμόμεσθ' Ἰθάκην εὐδείελον. Ἀλλὰ πολὺ πρὶν

156. Ἔμελλον. Ancienne variante, ἔμελλεν. Le pluriel est plus conforme à l'usage d'Homère, comme le dit ici Aristonicus (*Scholies* H, M et S) : τοῦτο γὰρ Ὁμήρῳ σύνηθες.

157. Ἁλιθέρσης. Tous les éditeurs, à l'exception de La Roche, écrivent ce nom avec l'esprit rude. Les Alexandrins lui donnaient l'esprit doux. Hérodien (*Scholies* E et M) : τὸ Ἀλιθέρσης ψιλωτέον, εἰ καὶ παρὰ τὸ (lisez τοῦ) ἅλς ἐγένετο, εἰς ἰδιότητα τοῦ ὀνόματος. Les Alexandrins ne conservaient l'esprit rude dans les mots composés, que si le composant qui l'avait fourni conservait sa signification dans l'ensemble. Les noms propres ne sont point des noms significatifs, et l'idée de mer n'a que faire ici.

158. Οἶος est dit par excellence, comme quelquefois *unus* en latin. Alithersès est, entre tous les hommes de sa génération, le plus habile à interpréter les présages. — Ὁμηλικίην équivaut à ὁμήλικας. C'est l'abstrait pour le concret.

159. Ἐναίσιμα est pris dans son sens étymologique : *fatalia*, les choses réglées par le Destin. *Scholies* S : τὰ ὑπὸ τῆς αἴσης πεπρωμένα. L'explication de quelques-uns, τὰ καθήκοντα, ne convient nullement ici.

162. Εἴρω, *dico*, je dis. Ce verbe, si usité au futur, ne se retrouve qu'une fois au présent, vers XIII, 7.

163. Τοῖσιν, *in illos*, sur eux ; car le verbe κυλίνδεται équivaut à ἐπικυλίνδεται. *Scholies* S : τούτοις μεγίστη βλάβη ἐπέρχεται.

165. Ἐγγὺς ἐών. Les enstatiques soulevaient à propos de ceci une difficulté : « Ulysse est loin, disaient-ils, car il est dans l'île d'Ogygie. » Quelques-uns résolvaient la difficulté en faisant ici de ἐγγύς un adverbe de temps. *Scholies* H et S : τὸ ἐγγὺς οὐ τοπικῶς νῦν, ἀλλὰ χρονικῶς· ἐν Ὠγυγίᾳ γὰρ ἦν. Mais pourquoi Ulysse ne serait-il pas déjà dans l'île des Phéaciens? D'ailleurs c'est être bien exigeant que de vouloir, dans un oracle, l'absolue exactitude des mots. Alithersès sent la *prochaine arrivée* d'Ulysse ; c'est donc qu'Ulysse est *proche*. Sa science lui révèle des choses futures, mais elle ne le renseigne que vaguement sur tout le reste. Il parle selon la vraisemblance, et ἐγγὺς ἐών est tout naturel dans sa bouche. — Τοίσδεσσι, *istis*, à ces misérables.

167. Εὐδείελον est pour εὐδέελον, εὔδηλον. Ithaque est une île montagneuse, qu'on voit de loin. L'explication par δείλη ne donne qu'un non-sens ; car Ithaque est exposée à l'orient, et même au midi et au nord, tout aussi bien qu'au couchant. On a vu δέελον dans l'*Iliade*, X, 466. Voyez la note sur ce vers. Les deux interprétations sont chez Apollonius et dans les *Scholies* ; mais je crois que ceux des anciens qui expliquaient εὐδείελον par δείλη prenaient Ἰθάκην pour la ville, et non pour l'île entière. De cette façon, le mot avait un sens ; mais les paroles d'Alithersès embras-

φραζώμεσθ' ὥς κεν καταπαύσομεν· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
παυέσθων· καὶ γάρ σφιν ἄφαρ τόδε λώϊόν ἐστιν.
Οὐ γὰρ ἀπείρητος μαντεύομαι, ἀλλ' εὖ εἰδώς·
καὶ γὰρ κείνῳ φημὶ τελευτηθῆναι ἅπαντα,
ὥς οἱ ἐμυθεόμην, ὅτε Ἴλιον εἰσανέβαινον
Ἀργεῖοι, μετὰ δέ σφιν ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.
Φῆν κακὰ πολλὰ παθόντ', ὀλέσαντ' ἄπο πάντας ἑταίρους,
ἄγνωστον πάντεσσιν ἐεικοστῷ ἐνιαυτῷ
οἴκαδ' ἐλεύσεσθαι· τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ηὔδα·
Ὦ γέρον, εἰ δ' ἄγε, νῦν μαντεύεο σοῖσι τέκεσσιν,
οἴκαδ' ἰών, μή πού τι κακὸν πάσχωσιν ὀπίσσω·
ταῦτα δ' ἐγὼ σέο πολλὸν ἀμείνων μαντεύεσθαι.
Ὄρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο
φοιτῶσ', οὐδέ τε πάντες ἐναίσιμοι· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ὤλετο τῆλ'· ὡς καὶ σὺ καταφθίσθαι σὺν ἐκείνῳ
ὤφελες. Οὐκ ἂν τόσσα θεοπροπέων ἀγόρευες,
οὐδέ κε Τηλέμαχον κεχολωμένον ὧδ' ἀνιείης,

sent évidemment tous les Ithaciens, ceux de la campagne comme ceux de la ville.

168. Αὐτοί, *sponte*, d'eux-mêmes : sans y être contraints.

169. Ἄφαρ dépend de τόδε, qui est là pour le verbe, et non pas de λώϊον. Ce que les prétendants ont de mieux à faire, c'est de *cesser incontinent* leurs désordres. *Scholies* B, Q et S : καὶ γὰρ λώϊον αὐτοῖς ἐστι τὸ ἄφαρ παύσασθαι.

170. Μαντεύομαι. Ancienne variante, μαντεύσομαι. Didyme (*Scholies* H) confirme l'authenticité de la vulgate : αἱ χαριέστεραι, μαντεύομαι.

171. Κείνῳ est emphatique : à ce héros, c'est-à-dire au grand Ulysse.

176. Τελεῖται. Tout n'est pas accompli, puisque Ulysse n'est pas encore sur le sol d'Ithaque. Mais le devin est sûr que tout sera bientôt accompli, et il parle selon sa vue présente des choses.

178. Εἰ δ' ἄγε, or çà! Aristarque (*Scholies* B) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τὸ εἰ ἀντὶ τοῦ εἶα. Quelques-uns voient ici une ellipse. Bothe : *si unquam, age nunc vaticinare.* Le sens, au fond, reste le même; car νῦν suppose que ce ne sera pas la première fois qu'Alithersès ait fait la besogne à laquelle le renvoie Eurymaque.

179. Ὀπίσσω, *in posterum*, en arrière : dans l'avenir.

180. Ταῦτα, ces choses-ci, c'est-à-dire les choses qui concernent Ulysse. — Ἀμείνων, sous-entendu εἰμί. Ancienne variante, ἀμείνω. On croit que c'était une leçon de Zénodote; car Zénodote admettait des nominatifs en ω. Autrement le vers, avec ἀμείνω, serait dénué de sens.

182. Ἐναίσιμοι, *fatales*, annonçant les décrets du Destin. Cet adjectif n'a plus le sens passif comme au vers 159, mais il est pris de même étymologiquement. *Scholies* H, M et S : μαντικοί, τὸ εἱμαρμένον σημαίνοντες.

184. Τόσσα, tant de choses, c'est-à-dire tant de sottises, toutes ces sottises.

185. Ἀνιείης. Les Alexandrins inter-aspiraient ce mot avec l'esprit rude (ἀνἱείης), pour bien marquer sa provenance et sa signification. C'est ce que dit le mot

σῷ οἴκῳ δῶρον ποτιδέγμενος, αἴ κε πόρῃσιν.
Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
αἴ κε νεώτερον ἄνδρα, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς,
παρφάμενος ἐπέεσσιν ἐποτρύνῃς χαλεπαίνειν,
αὐτῷ μέν οἱ πρῶτον ἀνιηρέστερον ἔσται·
[πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεται εἵνεκα τῶνδε·]
σοὶ δὲ, γέρον, θωὴν ἐπιθήσομεν, ἥν κ' ἐνὶ θυμῷ
τίνων ἀσχάλλῃς· χαλεπὸν δέ τοι ἔσσεται ἄλγος.
Τηλεμάχῳ δ' ἐν πᾶσιν ἐγὼν ὑποθήσομαι αὐτός·
μητέρ' ἑὴν ἐς πατρὸς ἀνωγέτω ἀπονέεσθαι·
οἱ δὲ γάμον τεύξουσι καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα
πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε φίλης ἐπὶ παιδὸς ἕπεσθαι.
Οὐ γὰρ πρὶν παύσεσθαι ὀΐομαι υἷας Ἀχαιῶν

δασυντέον d'Hérodien, dans les *Scholies* H, M, Q, R et V. Voyez la page III des *Prolégomènes* de Villoison, et ma note sur cette page (*Iliade*, tome II, page 501). Quelques-uns rattachaient ἀνιείης à ἀνιάω. Mais, comme dit Hérodien, on devrait alors écrire ἀνιώῃς. Le même commentateur ajoute que l'expression d'Homère est empruntée au terme de chasse *lancer les chiens*. Télémaque est un chien qu'Alithersès lance contre les prétendants : ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν κυνηγῶν τῶν ἐφιέντων τοὺς ἱμάντας τοῖς κυσί.

187. Ἀλλ' ἔκ τοι.... Vers emprunté à l'*Iliade*, II, 257.

188. Παλαιά τε πολλά τε équivaut simplement à πολλὰ παλαιά. Cependant on peut, à la rigueur, distinguer les deux idées. Alithersès, en qualité de vieillard, connaît les traditions du pays, et, en qualité de devin, il sait une foule de choses.

189. Παρφάμενος, ayant induit en erreur par des discours.

190. Ἀνιηρέστερον, comme ἀνιηρότερον. Il est probable que primitivement ἀνιηρός et d'autres adjectifs avaient deux formes, une en ος et une en ης, car les prosateurs ioniens ont des comparatifs en έστερος et des superlatifs en έστατος, là où il faut, selon l'usage ordinaire, ότερος et ότατος. Je ne parle pas des poëtes, qui sont menés souvent par les besoins de la versification. On lisait indifféremment, au vers I, 122, de l'*Iliade*, φιλοκτεανέστατε et φιλοκτεανώτατε. Les Alexandrins appelaient ἀνιηρέστερον un atticisme : entendez par là une forme analogue à celles qu'on trouve chez les poëtes attiques. *Scholies* S : Ἀττικὸν, ὡς τὸ πτωχέστερον. Bekker écrit ἀνιηρώτερον. Mais cette correction est totalement inutile. Elle paraît du reste avoir quelque antécédent. *Grand Etymologique* Miller : πῶς οὐκ ἀνιαρώτερον; εἴρηται ἀνιαρὸς γάρ.

191. Πρῆξαι δ' ἔμπης.... Ce vers est inutile, et ne paraît point avoir figuré dans les textes antérieurs aux derniers Byzantins. Il n'est point commenté dans les *Scholies;* Eustathe lui-même ne le connaît pas. On l'a emprunté textuellement, sauf la platitude εἵνεκα τῶνδε, à l'*Iliade*, I, 562. Dans certains manuscrits, le vers finit par οἶος ἀπ' ἄλλων.

192-193. Ἐνὶ θυμῷ dépend du verbe ἀσχάλλῃς.

194. Ἐν πᾶσιν, *coram omnibus*, en présence de l'assemblée du peuple. — Αὐτός. Quelques-uns proposent de lire αὔτως : *sic*, comme voici.

196-197. Οἱ δὲ γάμον τεύξουσι.... Voyez les vers I, 277-278 et les notes sur ces deux vers.

198. Πρίν, auparavant, c'est-à-dire avant que Pénélope se soit décidée à faire un choix sous l'influence d'Icarius et de toute la famille.

μνηστύος ἀργαλέης, ἐπεὶ οὔτινα δείδιμεν ἔμπης,
οὔτ' οὖν Τηλέμαχον, μάλα περ πολύμυθον ἐόντα·
οὔτε θεοπροπίης ἐμπαζόμεθ', ἣν σὺ, γεραιὲ,
μυθέαι ἀκράαντον, ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον.
Χρήματα δ' αὖτε κακῶς βεβρώσεται, οὐδέ ποτ' ἶσα
ἔσσεται, ὄφρα κεν ἥγε διατρίβησιν Ἀχαιοὺς
ὃν γάμον· ἡμεῖς δ' αὖ ποτιδέγμενοι ἤματα πάντα,
εἵνεκα τῆς ἀρετῆς ἐριδαίνομεν, οὐδὲ μετ' ἄλλας

202. Ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον enchérit sur ἀκράαντον. Non-seulement le devin ne gagne rien à faire usage de son art, mais il rend plus violente encore la haine que lui portent les prétendants.

203. Βεβρώσεται a ici le sens passif : seront dévorés. Cependant on peut soutenir que *se dévoreront* est une traduction suffisante. Eurymaque n'a pas besoin de dire ce que feront ses émules et lui. Les auditeurs le savent de reste.

203-204. Οὐδέ ποτ' ἶσα ἔσσεται, et ne seront jamais égaux, c'est-à-dire iront diminuant sans cesse. Ce naïf commentaire de βεβρώσεται paraît inepte à quelques modernes. Aussi rejettent-ils l'explication fournie à Eustathe par la tradition alexandrino-byzantine : ἀεὶ ἐλαττωθήσεται. Le mot ἶσα, selon eux, est pris substantivement, et il est le sujet de ἔσσεται. — Voss entend, que jamais l'équité ne sera respectée, et que les déportements des prétendants se perpétueront sans relâche, tant que Pénélope tardera à choisir un époux. Nitzsch prend ἶσα dans le sens de τίσις, compensation. C'est faire dire à Eurymaque : « Nous ne payerons jamais le prix de ce que nous aurons dévoré. » Bothe et tous ceux qui le copient admettent l'explication de Voss; mais c'est l'explication de Nitzsch qui a aujourd'hui la préférence. Fæsi : « Ἶσα, « substantivisch, Gleiches, d. h. Ausglei« chung, Ersatz. » Ameis : « Ἶσα, sub« stantiviert : Ausgleichung, *Ersatz*, wie « τίσις 76. » Hayman : « Ἶσα, equiva« lent, *i. e.* compensation, so κατ' ἶσα, « ἐπ' ἶσα. » Cette idée de compensation n'est pas très-naturelle. Eurymaque sait fort bien qu'il n'y a aucun moyen légal d'obliger à restitution les déprédateurs, surtout ceux qui ne sont pas d'Ithaque même; et il ne redoute rien de la force, comme il vient expressément de le dire. Laissons donc Eurymaque parler le langage naïf, et si l'on veut trivial, des hommes de son temps.

206. Τῆς ἀρετῆς n'est point dit en général, et la traduction *propter virtutem* est fausse. Il ne s'agit pas, dans ces deux mots grecs, de mérite à déployer, de prix à remporter; il s'agit des qualités de Pénélope elle-même, et εἵνεκα τῆς ἀρετῆς signifie *propter illius virtutem*. D'ailleurs il n'y a rien de sous-entendu, car τῆς dépend de ἀρετῆς. Fæsi : « Τῆς hængt von « ἀρετῆς ab. » Ameis : « Τῆς, d. i. ταύ« της, der Penelope, ist von ἀρετῆς « abhængig. » Voyez un exemple tout à fait semblable à celui-ci, *Iliade*, IX, 133, 275 et XIX, 176 : τῆς εὐνῆς. Nous avons donné, au premier de ces passages, l'explication d'Aristarque. Ici nous retrouvons Aristarque fidèle à lui-même. *Scholies* H, M, Q et R : Ἀρίσταρχος λείπειν φησὶ τὸ ἄρθρον ἵν' ᾖ, εἵνεκα τῆς ταύτης ἀρετῆς. Ἰακὸν δὲ τὸ ἔθος εἶναι. — Il faut d'ailleurs prendre au sens homérique la vertu de Pénélope. Ses perfections de tout genre sont comprises dans le mot *vertu* : l'esprit, la beauté, l'art même de tisser de belles étoffes. — Aristophane de Byzance prononçait l'athétèse contre le vers 206, sous prétexte que la vertu, chez Homère, n'est jamais prise au sens moral. Mêmes *Scholies* : Ἀριστοφάνης δὲ ὑπώπτευε τὸν στίχον, νεωτερικὸν λέγων ὄνομα τὸ τῆς ἀρετῆς. Ce scrupule était mal fondé; car le mot ἀρετῆς n'a point ici une acception trop récente (νεωτερικόν), et que n'ait pu connaître Homère. Sa signification concorde très-bien, si l'on veut, avec les autres exemples homériques de ἀρετή. *Scholies* S : τὰ κοσμοῦντα αὐτὴν πάντως λέγει. Remarquons aussi que l'athétèse du

ἐρχόμεθ', ὥς ἐπιεικὲς ὀπυιέμεν ἐστὶν ἑκάστῳ.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Εὐρύμαχ' ἠδὲ καὶ ἄλλοι, ὅσοι μνηστῆρες ἀγαυοί,
ταῦτα μὲν οὐχ ὑμέας ἔτι λίσσομαι οὐδ' ἀγορεύω·
ἤδη γὰρ τὰ ἴσασι θεοὶ καὶ πάντες Ἀχαιοί.
Ἀλλ' ἄγε μοι δότε νῆα θοὴν καὶ εἴκοσ' ἑταίρους,
οἵ κέ μοι ἔνθα καὶ ἔνθα διαπρήσσωσι κέλευθον.
Εἶμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἠμαθόεντα,
νόστον πευσόμενος πατρὸς δὴν οἰχομένοιο·
ἤν τίς μοι εἴπῃσι βροτῶν, ἢ ὄσσαν ἀκούσω
ἐκ Διός, ἥτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισιν.
Εἰ μέν κεν πατρὸς βίοτον καὶ νόστον ἀκούσω,
ἦ τ' ἂν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίην ἐνιαυτόν·
εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσω μηδ' ἔτ' ἐόντος,
νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν
σῆμά τέ οἱ χεύω καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεΐξω

vers 208 avait pour conséquence forcée la disparition des vers 206 et 207, qui n'iraient plus ensemble, et que le discours d'Eurymaque, sans ces trois vers, finit bien sèchement. Peut-être Aristophane remplaçait-il τῆς ἀρετῆς par une autre leçon; mais cela est médiocrement vraisemblable. *Scholies* H, M, Q et R : πιθανὸν δὲ συναθετεῖν αὐτῷ καὶ τὸν πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸν μετ' αὐτόν. — Pour revenir à l'explication d'Aristarque, on a dû remarquer que la scholie fait allusion au principe fondamental si souvent rappelé à propos des vers de l'*Iliade* : « L'article proprement dit n'existe point chez Homère. »

209. Ἀγαυοί. Ancienne variante, Ἀχαιοί.

210. Ταῦτα équivaut à περὶ τούτων : *de his*, sur ce sujet. Voyez, *Iliade*, VI, 239, εἰρόμεναι (Ἕκτορα) παῖδας.

213. Διαπρήσσωσι. Quelques anciens voyaient dans ce verbe une forme de διαπεράω. Mais l'exemple πρήσσοντε κέλευθον, *Iliade*, XIV, 282, prouve que c'est bien l'idée de *faire* ou d'*accomplir* qu'Homère veut exprimer. Comparez le latin *iterfacio*. C'est διά qui fournit l'idée de *traversée*, laquelle n'a aucun besoin d'être deux fois dans le mot.

214-223 Εἶμι γάρ.... Voyez les vers I, 281-292 et les notes sur ce passage. Télémaque répète, en abrégeant un peu, *et mutatis mutandis*, les paroles de Minerve. Les dix vers de cette répétition sont marqués, dans le manuscrit des *Scholies* M, de signes semblables à des antisigma : Ͻ. Or l'antisigma n'a que faire ici. Cobet croit que ces Ͻ sont des diples; mais, comme il le remarque lui-même, le signe qui conviendrait à ce passage, c'est l'astérisque, et avec l'astérisque l'obel. Il croit que les vers 214-223 sont une interpolation, et que cette interpolation avait été condamnée par ceux qu'il nomme, à la façon de Heyne, les *anciens critiques* : « Totus « locus videtur spurius ac recte ab antiquis « criticis ὠβελισμένος. » Il n'y a nulle part aucune trace de cette prétendue athétèse; et les Ͻ mis par un Byzantin quelconque à la marge des vers répétés prouvent, et voilà tout, que ce Byzantin était un ignorant, et qu'il n'avait pas la tradition alexandrine. J'ajoute que Cobet est le seul moderne qui trouve que Télémaque n'a pas eu à donner ces détails, et que son discours est vraiment fini au vers 213, après le mot κέλευθον.

222. Χεύω. Une note des *Scholies* H et M attribue à Aristarque l'inepte leçon χεύω.

πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δώσω.
Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη
Μέντωρ, ὅς ῥ' Ὀδυσῆος ἀμύμονος ἦεν ἑταῖρος,
καί οἱ ἰὼν ἐν νηυσὶν ἐπέτρεπεν οἶκον ἅπαντα,
πείθεσθαί τε γέροντι καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσειν·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω·
μή τις ἔτι πρόφρων, ἀγανὸς καὶ ἤπιος ἔστω
σκηπτοῦχος βασιλεύς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδώς,
ἀλλ' αἰεὶ χαλεπός τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι·
ὡς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσῆος θείοιο
λαῶν, οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν.
Ἀλλ' ἤτοι μνηστῆρας ἀγήνορας οὔτι μεγαίρω

Mais le texte de la note est évidemment altéré. Ce χείω appartient spécialement à un autre critique; et voici, selon Dindorf, comment on doit rectifier la note : Πτολεμαῖος ὁ τοῦ Ὀροάνδου χείω γράφει, Ἀρίσταρχος δὲ καὶ Ἡρωδιανὸς χεύω, ἵν' ᾖ ἐνεστὼς ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. J'ajoute que cette réflexion finale sur la signification future de χεύω fait croire que la leçon de Ptolémée était le futur même, χεύσω, et que χείω n'est qu'un lapsus de scribe. Ptolémée avait corrigé Homère en grammairien méticuleux; Aristarque et Hérodien ont revendiqué pour le poëte le droit d'exprimer le futur par le présent. Nous parlerions nous-même comme Télémaque : « Dans le cas où..., alors j'élève un tombeau. »

226. Ἰών, allant, c'est-à-dire en s'en allant : à son départ. Le sujet est Ὀδυσσεύς sous-entendu, comme le prouve ce qui suit.

227. Γέροντι. Grâce à une erreur plus que bizarre, quelques-uns entendaient, par ce mot, Laërte et non Mentor. Eustathe ne donne même que cette explication, qu'il n'a certes pas inventée : τὸ δὲ πείθεσθαι γέροντι, ὅ ἐστι τῷ Λαέρτῃ, φιλοπατορίαν διδάσκει. ὡς γὰρ οἱ κατ' οἶκον τῷ Μέντορι, οὕτως αὐτὸς τῷ τοῦ Ὀδυσσέως πατρὶ πείσεται. Je n'ai pas besoin, je crois, de démontrer que πείθεσθαι γέροντι équivaut à ὥστε πάντας τοὺς ἐν οἴκῳ πείθεσθαι τῷ γέροντι Μέντορι. — Φυλάσσειν a pour sujet Μέντορα sous-entendu : *utque Mentor custodiret.*

231. Αἴσιμα est pris au sens moral : *recta*, des choses justes, c'est-à-dire le sentiment de la justice.

232. Ῥέζοι. Ancienne variante, ῥέζων.

233. Ὡς (*quia*), *vulgo* ὧς (*adeo*). J'ai admis l'orthographe et la ponctuation de Nicanor. Il ne faisait pas de ῥέζοι une fin de phrase complète, et il prenait ὡς comme conjonction. Sa note a été conservée dans les *Scholies* Q : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ ῥέζοι· τὸ γὰρ ὡς ἀντὶ τοῦ ὅτι ἐστίν. Dindorf, qui admet ici la leçon vulgaire, écrit ὡς après une virgule, au chant V, où le passage est répété en entier, vers 8-12, mais placé dans la bouche de Minerve. Ce qui est singulier, c'est qu'il dit, dans sa note sur la phrase de Nicanor, que la leçon vulgaire est la meilleure, et qu'il s'y est conformé dans les deux cas : « Ego utrobique ὥς prætuli cum plena post ῥέζοι interpunctione. » Quelle que soit la leçon qu'on adopte, le sens reste au fond le même. Mentor rend raison d'un souhait en apparence barbare.

234. Πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν, et (pour lesquels) il était doux comme un père. La phrase n'est que coordonnée, mais son rapport avec ce qui précède est évident : la conjonction δέ équivaut à καὶ οἷς, ou plutôt, d'après l'habitude homérique, à καὶ αὐτοῖς.

235. Μεγαίρω, comme le latin *invideo*,

ἔρδειν ἔργα βίαια κακορραφίῃσι νόοιο·
σφὰς γὰρ παρθέμενοι κεφαλὰς κατέδουσι βιαίως
οἶκον Ὀδυσσῆος, τὸν δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.
Νῦν δ' ἄλλῳ δήμῳ νεμεσίζομαι, οἷον ἅπαντες
ἧσθ' ἄνεῳ, ἀτὰρ οὔτι καθαπτόμενοι ἐπέεσσιν
παύρους μνηστῆρας κατερύκετε πολλοὶ ἐόντες.
Τὸν δ' Εὐηνορίδης Λειώκριτος ἀντίον ηὔδα·
Μέντορ ἀταρτηρέ, φρένας ἠλεέ, ποῖον ἔειπες,
ἡμέας ὀτρύνων καταπαυέμεν. Ἀργαλέον δὲ
ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι μαχήσασθαι περὶ δαιτί.

est synonyme de *vetare*, empêcher. Mentor laisse les prétendants en faire à leur tête.

236. Κακορραφίῃσι. Ancienne variante, κακοφραδίῃσι.

237. Σφάς est adjectif, et il se rapporte à κεφαλάς.

237-238. Κατέδουσι.... οἶκον, mangent la maison. Il est inutile, je crois, de justifier ou d'expliquer cette énergique expression. Je transcris pourtant la note alexandrine. *Scholies* Q et S : μετωνυμικῶς, τὰ ἐν τῷ οἴκῳ.

239. Ἄλλῳ δήμῳ, *cetero populo*, contre tous ceux des citoyens qui ne sont pas des prétendants.

240. Ἄνεῳ, *muti*, sans voix. Dans d'autres passages homériques, on écrit ἄνεω sans iota souscrit, et on le prend comme adverbe : *silenter*, en silence. Ici, à côté de ἅπαντες, c'est un adjectif. *Scholies* H et M : σὺν τῷ ι τὸ ἄνεῳ. εὐθεῖά ἐστι πληθυντικὴ ἀπὸ τοῦ ἄνεως. Cette note est de Didyme. Aristarque, dit-on, écrivait partout ἄνεω adverbe, et Hérodien, partout aussi, ἄνεῳ adjectif. Didyme variait l'orthographe, ce semble, selon les circonstances. — Curtius regarde ἄνεως comme identique à ἀνᾶϝος, ἄναυος, et le tire de la racine αϝ, qui contient l'idée de souffler. Un homme ἄνεως est celui qui ne souffle mot. Les anciens donnaient une explication analogue, comme on le voit par Eustathe : ἀπὸ τοῦ ἄνω (lisez ἄω), ἄναυος ἄναος, καὶ Ἀττικῶς ἄνεως, ὡς Μενέλεως. — Le sens de tous les passages d'Homère où se trouve le mot reste le même, soit avec les deux orthographes de Didyme, soit avec l'orthographe unique dite d'Aristarque, ou l'orthographe unique dite d'Hérodien. Mais la double orthographe semblait généralement préférable. Eustathe : καὶ πληθυντικόν, ἄνεῳ· εὕρηται δέ που καὶ ἀντὶ ἐπιρρήματος (c'est-à-dire écrit ἄνεω).

241. Κατερύκετε. Rhianus lisait καταπαύετε. Ce n'était pas une restitution de tel ou tel vieux texte, mais une correction que le critique jugeait opportune, vu le καταπαύσομεν et le παυέσθων des vers 168-169, et le καταπαυέμεν qu'on va avoir plus bas, vers 244. A quoi bon cette uniformité? Rien n'est plus faux que le principe par lequel les philologues systématiques condamnent un poëte à se servir toujours du même mot pour exprimer la même pensée. C'est la négation de la nature et de l'art. Il faut tenir compte des ondulations de l'esprit, et des caprices mêmes qui ont pu déterminer telle ou telle préférence. Ne mutilons pas les libertés de la diction. Je n'approuve donc point Bekker, Ameis, Hayman et La Roche d'avoir adopté la leçon de Rhianus, et je conserve la vulgate avec Dindorf et Fæsi.

243. Ἠλεέ. Voyez, *Iliade*, XV, 128, la note sur ἠλέ.

244. Ἀργαλέον δέ, sous-entendu ἂν εἴη ou quelque chose d'analogue. Le mot δέ est explicatif : « Car ce serait une rude entreprise. »

245. Ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι, à des hommes même plus nombreux (que ne sont les prétendants). Ancienne variante, ἀνδράσι καὶ παύροισι. Avec cette leçon, il s'agirait du peu de monde dont dispose Télémaque; mais on ne voit pas bien quel serait le sens de καί. Léocrite dit que les prétendants sont invincibles. *Scholies* H, M et Q : ἄμεινον δὲ καὶ πλεόνεσσι

Εἴπερ γάρ κ' Ὀδυσεὺς Ἰθακήσιος αὐτὸς ἐπελθὼν
δαινυμένους κατὰ δῶμα ἐὸν μνηστῆρας ἀγαυοὺς
ἐξελάσαι μεγάροιο μενοινήσει' ἐνὶ θυμῷ,
οὔ κέν οἱ κεχάροιτο γυνή, μάλα περ χατέουσα,
ἐλθόντ'· ἀλλά κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίσποι,
εἰ πλεόνές οἱ ἕποιντο· σὺ δ' οὐ κατὰ μοῖραν ἔειπες.

γράφειν, ἵν' ᾖ ἐπὶ τῶν κωλυόντων· εἰ δὲ καὶ πλείονες κωλύοιέν, φησί, περιέσονται εὐωχούμενοι. Cette excellente note est certainement de Didyme. — Μαχήσασθαι, sous-entendu ἡμῖν : de combattre contre nous. Léocrite entend : de nous vaincre, d'avoir raison de nous. — Περὶ δαιτί, *de cœna*, au sujet du festin, c'est-à-dire au sujet de la ruine que nous infligeons, par nos festins, à la maison d'Ulysse. Bothe paraphrase περὶ δαιτί comme si Homère avait dit ἐν δαιτί : *cum opulantibus saturisque.* L'exemple qu'il cite à l'appui, *Iliade*, XIX, 160-170, n'a aucun rapport avec des banqueteurs; et cette interprétation attribue à Léocrite une contre-vérité manifeste. Laissons aux Byzantins, que compile Eustathe, l'idée que c'est grâce au festin même qu'Ulysse aura dans les prétendants d'invincibles adversaires. Remarquez que nous avons, dans la note de Didyme, en même temps que la justification de καὶ πλεόνεσσι, le commentaire de ἐν δαιτί : (οἱ μνηστῆρες) περιέσονται εὐωχούμενοι. Léocrite dit : « Nous repousserions l'attaque, et nous n'en banqueterions ni plus ni moins. » Ce n'est pas pour avoir banqueté qu'ils seraient les plus forts, c'est parce qu'ils sont jeunes et vigoureux, et qu'ils n'ont peur de rien ni de personne. Les gens ivres et trop bien repus se laissent tuer presque sans défense.

247. Δαινυμένους indique le fait général, et non pas tel ou tel repas de la journée. Il s'agit de la déprédation qui fournit matière aux festins des prétendants. Les préparatifs de chaque festin sont contenus dans δαινυμένους, tout autant que les festins eux-mêmes. Si l'on particularise, ce sera un moment quelconque des repas, et non pas celui de la plénitude et de l'ivresse. — Ἑόν. Ancienne variante, ἕο, c'est-à-dire οὗ dans le sens de ἑαυτοῦ. Les *Scholies* M et S donnent cette leçon sous la forme ἕω, mais cette diérèse de οὗ n'existe point dans Homère. Le mot ne peut être que ἕο. C'est d'ailleurs une correction détestable : κακῶς, comme la note alexandrine caractérise la préférence de ceux qui ne voulaient point de ἑόν.

249-250. Οὔ κέν οἱ κεχάροιτο.... ἐλθόντ(ι), *non ipso lætaretur reverso*, n'aurait point à se féliciter du retour de son époux.

250. Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même. — Ἐπίσποι a pour sujet Ὀδυσσεύς, exprimé au commencement de la phrase.

251. Εἰ πλεόνές οἱ ἕποιντο, *vulgo* εἰ πλεόνεσσι μάχοιτο. Je rétablis, avec Fæsi et Ameis, la leçon de la paradose alexandrine. Notre vulgate était rejetée par les Alexandrins comme donnant un sens ridicule, à moins qu'on ne fît de πλεόνεσσι l'équivalent de σὺν πλεόνεσσι. *Scholies* H, M et Q : εἰ πολλοὶ αὐτῷ ἕποιντο, ἢ εἰ πολλοὺς ὀπαδοὺς ἔχοι. τινὲς δὲ γελοίως γράφουσιν, εἰ πλεόνεσσι μάχοιτο. δύναται καὶ οὕτως νοεῖσθαι, εἰ σὺν πολλοῖς μάχοιτο. Mais l'ellipse de σύν est une hypothèse peu admissible; et Léocrite n'a pas pu dire qu'Ulysse rencontrerait une mort honteuse s'il attaquait une troupe plus nombreuse que la sienne : c'est le contraire seul qui serait vrai. — Hayman maintient la leçon vulgaire; mais il considère le vers comme inutile et absurde, et il le met entre crochets. Ce remède héroïque n'est point nécessaire. Il manquerait même quelque chose à la rodomontade de Léocrite, si le poëte lui avait fait simplement dire, *Ulysse périra;* tandis que tout est parfait si Léocrite ajoute : « Quand même une troupe plus nombreuse que la nôtre aiderait son attaque. » — Bothe, qui rejette la vulgate, ne veut point de εἰ πλεόνές οἱ ἕποιντο, et il propose deux corrections, εἰ πλεόνεσσιν ἕποιτο et εἰ πλέονες συνέποιντο : l'une qu'il a mise dans son texte, et l'autre qu'il affirme dans ses *Addenda et emendanda.* Mais le lemme de la note alexandrine est manifestement, comme l'a donné Buttmann,

Ἀλλ' ἄγε, λαοὶ μὲν σκίδνασθ' ἐπὶ ἔργα ἕκαστος·
τούτῳ δ' ὀτρυνέει Μέντωρ ὁδὸν ἠδ' Ἀλιθέρσης,
οἵτε οἱ ἐξ ἀρχῆς πατρώϊοί εἰσιν ἑταῖροι.
Ἀλλ', ὀΐω, καὶ δηθὰ καθήμενος, ἀγγελιάων
πεύσεται εἰν Ἰθάκῃ, τελέει δ' ὁδὸν οὔποτε ταύτην.
  Ὣς ἄρ' ἐφώνησεν· λῦσαν δ' ἀγορὴν αἰψηρήν.
Οἱ μὲν ἄρ' ἐσκίδναντο ἑὰ πρὸς δώμαθ' ἕκαστος,
μνηστῆρες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θείου Ὀδυσῆος.
  Τηλέμαχος δ' ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,
χεῖρας νιψάμενος πολιῆς ἁλός, εὔχετ' Ἀθήνῃ·
  Κλῦθί μευ, ὁ χθιζὸς θεὸς ἤλυθες ἡμέτερον δῶ,

εἰ πλέονές οἱ ἕποιντο. Dindorf, comme éditeur des *Scholies*, en convient lui-même : « Scripsi cum Buttmanno εἰ πλέονές οἱ « ἕποιντο, quod postulat explicatio scho- « liastæ. » Au reste, la deuxième leçon de Bothe donne un sens identique à la restitution alexandrine de Buttmann ; mais sa première leçon mettrait Ulysse à la suite des Ithaciens, et non point, comme cela doit être, à leur tête. J'ajoute que Dindorf, qui conserve la vulgate dans son texte d'Homère, a du moins traduit ou fait traduire πλεόνεσσι par *cum pluribus*, qui ne peut désigner que les aides d'Ulysse. Voyez l'Homère-Didot, publié sous la responsabilité de Dindorf.

253. Ὀτρυνέει, *accelerabit*, ou mieux *properabit* : aura bientôt fait de préparer. Léocrite se moque des deux amis de Télémaque; mais il compte sans Minerve, qui suppléera à l'insuffisance des ressources de Mentor et d'Alithersès.

256. Εἰν Ἰθάκῃ, dans Ithaque, c'est-à-dire sans bouger d'Ithaque. — Οὔποτε montre bien que ὀτρυνέει, vers 253, est une ironie. *Scholies* Q : ὡς μὴ δυναμένου τοῦ Μέντορος καὶ τοῦ Ἀλιθέρσου παρασχεῖν αὐτῷ τὰ ἐπιτήδεια πρὸς τὸ πλέειν.

257. Λῦσαν, leçon d'Apollonius, *vulgo* λῦσεν. Il ne s'agit que du fait, comme au vers I, 305 de l'*Iliade*. — Αἰψηρήν, l'adjectif pour l'adverbe : en toute hâte. Voyez, *Iliade*, XIX, 276, la note sur la phrase. — Au lieu de αἰψηρήν, plusieurs textes antiques donnaient λαιψηρήν. Mais il est inutile, après ἀγορήν, d'avoir une consonne initiale.

260. Θῖνα. Ancienne variante, θινί. Nicanor (*Scholies* H, M, Q, R et S), semble indifférent entre les deux leçons, et se contente d'indiquer la diversité de la ponctuation dans la phrase, selon qu'on a θῖνα ou θινί. Mais il dit que θῖνα est la leçon d'Aristarque ; seulement il ne le dit que d'après Didyme, et la vulgate de son temps semble avoir été θινί, leçon qu'il cite la première.

261. Ἀθήνῃ. Le poëte parle pour lui et pour nous ; car Télémaque ignore le nom de la divinité dont il a reçu la visite : il sait que c'est un être divin, et voilà tout. C'est l'observation que fait Didyme (*Scholies* B, P, Q, S et V) : ὁ μὲν Τηλέμαχος ἁπλῶς θεὸν ἐπικαλεῖται (vers 262)· ἀγνοεῖ γὰρ τίς ἦν θεῶν ὁ φανεὶς αὐτῷ· ὁ δὲ ποιητὴς εὔχετ' Ἀθήνῃ φησίν. — Que si Télémaque, avant la prière, se lave les mains avec de l'eau de mer (πολιῆς ἁλός), et non avec de l'eau douce, c'est qu'on attribuait à l'eau de mer une vertu particulière de purification. Voyez l'*Iliade*, I, 313. Au reste, l'ablution avant la prière n'était pas une formalité indispensable. Voyez, par exemple, Chrysès qui s'apprête à prier, *Iliade*, I, 34-36. Mais Chrysès s'est lavé les mains, I, 449, quand il fait sa seconde prière à Apollon.

262. Κλῦθί μευ, *vulgo* κλῦθί μοι. Dindorf est le seul des éditeurs récents qui ait conservé la vulgate. — Ὁ est conjonctif, comme dans l'exemple Σίσυφος.... ὁ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν, *Iliade*, VI, 153. Ancienne variante, ὅς. C'était une correction absolument inutile. Ce qui est plus inutile encore, et même nuisible, c'est de donner un accent à ὁ. Il faut que le mas-

καί μ' ἐν νηῒ κέλευσας ἐπ' ἠεροειδέα πόντον,
νόστον πευσόμενον πατρὸς δὴν οἰχομένοιο,
ἔρχεσθαι· τὰ δὲ πάντα διατρίβουσιν Ἀχαιοί,
μνηστῆρες δὲ μάλιστα, κακῶς ὑπερηνορέοντες.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· σχεδόθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη,
Μέντορι εἰδομένη ἠμὲν δέμας ἠδὲ καὶ αὐδήν·
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τηλέμαχ', οὐδ' ὄπιθεν κακὸς ἔσσεαι οὐδ' ἀνοήμων,
εἰ δή τοι σοῦ πατρὸς ἐνέστακται μένος ἠΰ,
οἷος κεῖνος ἔην τελέσαι ἔργον τε ἔπος τε.
Οὔ τοι ἔπειθ' ἁλίη ὁδὸς ἔσσεται οὐδ' ἀτέλεστος.
Εἰ δ' οὐ κείνου γ' ἐσσὶ γόνος καὶ Πηνελοπείης,
οὐ σέγ' ἔπειτα ἔολπα τελευτήσειν ἃ μενοινᾷς.

culin du conjonctif ionien ὁ, ἡ, τό soit distinct de ὃ, neutre du conjonctif ordinaire. — La phrase n'a point de vocatif, ou plutôt le vocatif est sous-entendu : (*o deus*) *qui deus hesternus venisti*, ô divinité qui es venue hier.

265. Διατρίβουσιν, *morantur*, retardent, c'est-à-dire empêchent. Télémaque avait demandé un navire et vingt compagnons : rien ne lui a été accordé. L'expression τὰ πάντα, *toutes ces choses*, dont il vient de se servir, désigne les moyens d'accomplir le voyage par mer, et l'exécution du plan suggéré par Minerve, c'est-à-dire la visite à Nestor et à Ménélas.

267. Σχεδόθεν, *e proximo*, d'une petite distance. Télémaque ne voit pas soudainement le faux Mentor devant lui. — On fait ici de σχεδόθεν un synonyme de σχεδόν, et on lui donne οἱ pour complément. C'est fausser le sens des mots, et supprimer un détail utile à la vraisemblance du récit. Le mot οἱ dépend de ἦλθεν.

270. Ὄπιθεν, *in posterum*, dans l'avenir. Homère appelle l'avenir *ce qui est derrière nous*, c'est-à-dire ce qui n'est pas encore arrivé. On a vu ὀπίσσω, I, 222, dans le même sens qu'a ici ὄπιθεν, et dit aussi par Minerve, et dans l'expression d'une pensée analogue.

271. Εἰ δή τοι.... On peut considérer cette phrase comme l'équivalent de celle-ci : « Car je suppose que tu es un vrai fils d'Ulysse. » Nicanor (*Scholies* M et S) dit qu'on peut mettre un point après le vers 270, et faire de εἰ δή τοι le commencement d'une période qui ne se terminerait qu'avec le vers 273 : ὁ στίχος καὶ τοῖς ἑπομένοις καὶ τοῖς ἡγουμένοις δύναται συνάπτεσθαι. Cependant la ponctuation ordinaire semble préférable, vu la suite naturelle des idées.

273. Ἔπει(τα), *igitur*, en conséquence : dès lors, ou alors.

274-280. Εἰ δ' οὐ κείνου.... Payne Knight retranche ces sept vers, comme inutiles et comme pleins de choses ridicules. Dugas Montbel approuve la suppression. C'est vouloir qu'Homère ne soit pas Homère. La tautologie des vers 276 et 277, que Dugas Montbel incrimine spécialement, a sa raison d'être dans l'importance même du principe qu'il s'agit de mettre en pleine et parfaite lumière. Remarquez d'ailleurs que c'est un vieillard qui est censé parler, et que ces moralités sont bien dans le caractère des vieillards.

274. Γόνος, fils, c'est-à-dire vraiment fils. Voyez le vers 271. Mentor ne peut pas douter que Télémaque ne soit né d'Ulysse et de Pénélope. Mais Télémaque n'a encore rien fait qui prouve un esprit supérieur. Les vers 276-277 précisent la portée de l'hypothèse faite par l'ami d'Ulysse, ou, ce qui revient au même, par Minerve sous la figure de cet ami.

275. Οὐ σέγ(ε). Ancienne variante, οὐ σέ τ(ε).

Παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται·
οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.
Ἀλλ' ἐπεὶ οὐδ' ὄπιθεν κακὸς ἔσσεαι οὐδ' ἀνοήμων,
οὐδέ σε πάγχυ γε μῆτις Ὀδυσσῆος προλέλοιπεν,
ἐλπωρή τοι ἔπειτα τελευτῆσαι τάδε ἔργα.
Τῷ νῦν μνηστήρων μὲν ἔα βουλήν τε νόον τε
ἀφραδέων, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι·
οὐδέ τι ἴσασιν θάνατον καὶ Κῆρα μέλαιναν,
ὃς δή σφι σχεδόν ἐστιν, ἐπ' ἤματι πάντας ὀλέσθαι.
Σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δηρὸν ἀπέσσεται ἣν σὺ μενοινᾷς·
τοῖος γάρ τοι ἑταῖρος ἐγὼ πατρώϊός εἰμι,
ὅς τοι νῆα θοὴν στελέω καὶ ἅμ' ἕψομαι αὐτός.

277. Οἱ πλέονες, comme s'il y avait οἱ μὲν πλέονες : *isti quidem, scilicet plures*. On peut à la rigueur, avec les noms de nombre, prendre ὁ, ἡ, τό comme un simple article; mais il vaut mieux, même ici, lui conserver sa valeur. Il n'y a point d'article dans Homère. — Κακίους. Homère, comme Hésiode, comme tous les poëtes antiques, croit que le monde va sans cesse dégénérant. Ce n'est pas seulement la fameuse strophe d'Horace, *Ætas parentum pejor avis*..., qu'on devrait citer ici, s'il était besoin de citer quelque chose, mais des milliers de vers grecs et latins. J'aime mieux rappeler la formule homérique οἷοι νῦν βροτοί εἰσι, et les éloquents regrets du vieux Nestor comparant les hommes qu'il voit avec les héros qu'il a jadis vus sur la terre.

278. Ἀλλ' ἐπεὶ.... Mentor, en sa qualité d'ami, admet naturellement que Télémaque ne fait point partie du grand nombre, mais de l'élite, et qu'il n'est point un fils dégénéré.

279. Οὐδέ, c'est-à-dire καὶ ἐπεὶ οὐ. Mentor est sûr que Télémaque a en lui ce que le vieillard, au vers 271, avait l'air de supposer absent peut-être. On voit la progression, et le discours marche selon les règles de la plus stricte vraisemblance.

280. Ἔπειτα. Voyez plus haut la note du vers 273.

281. Τῷ. Ancienne variante, τώ. On rapportait sans doute ce duel à βουλήν τε νόον τε. Cela paraît bien cherché et bien mauvais, tandis que τῷ marquant la conséquence est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel. Dès que le voyage doit réussir, Télémaque n'a pas à s'inquiéter d'autre chose que de s'apprêter et de partir au plus vite.

284. Ὅς. Bothe est choqué de ce conjonctif, qui se rapporte au premier des deux substantifs, et non au second ou à tous les deux; et il propose d'écrire ὡς « Inelegantem orationem Κῆρα μέλαιναν, « ὅς, etc. Ponamus, quod egregio vate di- « gnum sit, ὡς δή.... ὀλέσθαι, h. e. ὅτι « ὀλέσθαι πάντας σχεδόν σφίν ἐστιν ἐπ' « ἤματι, imminere jam illis uno die omni- « bus interitum. » Rien de plus inutile qu'un pareil perfectionnement de la diction d'Homère. La syntaxe du poëte est plus libre que celle qui a prévalu après lui, voilà tout ce qu'il y a à dire; et d'ailleurs ὅς s'explique plus facilement que ὥς. — Ἐπ' ἤματι équivaut ici à ἰῷ.... ἤματι qu'on a vu dans l'*Iliade*, VI, 422 : *uno eodemque die*, en un seul et même jour. Mentor ne dit pas simplement qu'ils périront *quelque jour*, mais que ce sera un massacre rapide et complet; et c'est ainsi en effet que les choses se passent dans l'*Odyssée*. Mentor, qui est Minerve, prophétise avec une absolue certitude. — Ὀλέσθαι, après ἐστί, est évidemment pour ὥστε ὀλέσθαι : *ut perierint*, de manière à avoir péri, c'est-à-dire de telle façon qu'ils périront.

286-287. Τοῖος.... εἰμὶ, ὅς, *talis*....

Ἀλλὰ σὺ μὲν πρὸς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ὁμίλει,
ὅπλισσόν τ' ἤϊα, καὶ ἄγγεσιν ἄρσον ἅπαντα,
οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι, καὶ ἄλφιτα, μυελὸν ἀνδρῶν,
δέρμασιν ἐν πυκινοῖσιν· ἐγὼ δ' ἀνὰ δῆμον ἑταίρους
αἶψ' ἐθελοντῆρας συλλέξομαι. Εἰσὶ δὲ νῆες
πολλαὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέαι ἠδὲ παλαιαί·
τάων μέν τοι ἐγὼν ἐπιόψομαι ἥτις ἀρίστη,
ὦκα δ' ἐφοπλίσσαντες ἐνήσομεν εὐρέϊ πόντῳ.
Ὣς φάτ' Ἀθηναίη, κούρη Διός· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
Τηλέμαχος παρέμιμνεν, ἐπεὶ θεοῦ ἔκλυεν αὐδήν.
Βῆ δ' ἴμεναι πρὸς δῶμα, φίλον τετιημένος ἦτορ·
εὗρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας ἐν μεγάροισιν,
αἶγας ἀνιεμένους, σιάλους θ' εὕοντας ἐν αὐλῇ.
Ἀντίνοος δ' ἰθὺς γελάσας κίε Τηλεμάχοιο·

sum, *qui* (car moi, ton ami de père en fils), je suis à même de.

289. Ἤϊα, *viatica*, des provisions de voyage. Voyez, *Iliade*, XIII, 103, la note sur ce mot. Ici ἤϊα est dans son sens propre. *Scholies* E et Q : τὰ εἰς τὸ ἰέναι ἐπιτήδεια, ἤτοι ἐφόδια, ἰήϊα, καὶ ἀποβολῇ τοῦ πρώτου ι, ἤϊα. On peut contester la dérivation; mais il y a certainement dans le mot une idée de mouvement, et sa racine est la même que celle de ἰέναι.

290. Μυελὸν ἀνδρῶν, *medullam hominum*, moelle des hommes, c'est-à-dire nourriture par excellence. C'est grâce à elle que les hommes sont forts et vigoureux. *Scholies* E : μυελὸν δὲ, ὡς ἰσχυροποιοῦντα τοὺς ἄνδρας.

291. Δέρμασιν, des peaux, c'est-à-dire des outres. — Πυκινοῖσιν, épaisses, c'est-à-dire capables de préserver de l'humidité la farine. Hayman : « πυκινοῖσιν, here = « *waterproof*, from the general idea of « density which resists external action. »

294. Ἐπιόψομαι, *providebo*, je choisirai après examen. Aristophane de Byzance, cité dans les *Scholies* M et Q : ἐποπτεύσομαι, περιβλέψω. — Ἥτις ἀρίστη, (*eam*) *quæ optima* (*sit*), celui qui sera le meilleur.

295. Ἐφοπλίσσαντες, ayant équipé (ce navire). — Ἐνήσομεν, nous (le) lancerons sur.

297. Ἐπεί, *postquam*, et non pas *quia* ; car Télémaque ignore que la voix qu'il vient d'entendre est celle d'une divinité.

298. Τετιημένος ἦτορ n'a pas ici le sens ordinaire d'affliction. Télémaque a seulement l'esprit préoccupé, ou, si l'on veut, inquiet. C'est à cette idée qu'il faut réduire l'expression. *Scholies* E et S : οὐκ ἐσκυθρωπακὼς, ἀλλὰ καὶ φροντίζων, ὡς ἀποδημεῖν μέλλων.

300. Ἀνιεμένους, *nudantes*, c'est-à-dire *excoriantes* : écorchant. Les Alexandrins marquaient l'origine et le sens du mot en l'interaspirant avec l'esprit rude sur l'iota. Hérodien (*Scholies* E et R) : ἀνἱεμένους δασέως, ἀπὸ τοῦ ἵημι. σημαίνει δὲ ἐκδέροντας, γυμνοῦντας. Il cite le vers XXII, 80 de l'*Iliade* : κόλπον ἀνιεμένη.... Voyez la note sur ce vers. Là ἀνιεμένη signifie *laxans*, et par suite *nudans* ; ici *laxantes* ne s'entendrait pas. — Εὕοντας, *assantes*, rôtissant : faisant rôtir. Ils tournaient eux-mêmes les broches. On voit, par ce vers, que les prétendants savaient se donner de l'occupation, et que nous n'avons pas eu tort de voir dans δαινυμένους, vers 247, l'emploi de la journée entière, et non pas uniquement les heures du festin proprement dit.

301. Γελάσας. Antinoüs traite Télémaque comme un enfant. On ne peut pas dire précisément qu'il se moque : il sourit avec un air de supériorité. — Τηλεμάχοιο.

ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τηλέμαχ' ὑψαγόρη, μένος ἄσχετε, μήτι τοι ἄλλο
ἐν στήθεσσι κακὸν μελέτω ἔργον τε ἔπος τε,
ἀλλά μοι ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, ὡς τὸ πάρος περ.
Ταῦτα δέ τοι μάλα πάντα τελευτήσουσιν Ἀχαιοὶ,
νῆα καὶ ἐξαίτους ἐρέτας, ἵνα θᾶσσον ἵκηαι
ἐς Πύλον ἠγαθέην μετ' ἀγαυοῦ πατρὸς ἀκουήν.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀντίνο', οὔπως ἔστιν ὑπερφιάλοισι μεθ' ὑμῖν
δαίνυσθαί τ' ἀκέοντα καὶ εὐφραίνεσθαι ἕκηλον.
Ἦ οὐχ ἅλις ὡς τὸ πάροιθεν ἐκείρετε πολλὰ καὶ ἐσθλὰ
κτήματ' ἐμὰ, μνηστῆρες, ἐγὼ δ' ἔτι νήπιος ἦα;
Νῦν δ' ὅτε δὴ μέγας εἰμὶ καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων
πυνθάνομαι, καὶ δή μοι ἀέξεται ἔνδοθι θυμὸς,

On a vu, I, 419, ἰθὺς προθύροιο, droit au vestibule.

302. Ἐν τ' ἄρα.... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Iliade*, et on le reverra dans l'*Odyssée*.

303-304. Τοι dépend de μελέτω : *tibi curæ sit*.

305. Μοι est explétif, comme notre *moi* dans *prends*-moi *le bon parti*. — Ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, mange et bois. L'infinitif est dans le sens de l'impératif.

306. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire ce que Télémaque avait demandé aux Achéens ou Ithaciens dans l'assemblée, et qu'Antinoüs va rappeler. — Τοι.... τελευτήσουσιν, *tibi perficient*. Rien ne manquera pour assurer le succès du voyage : bon navire, excellents rameurs. On se rappelle que Léocrite avait déclaré le voyage impossible. Antinoüs est moins féroce. Il veut bien que le désir de Télémaque se réalise; mais il est convaincu, comme Léocrite, qu'Ulysse est mort, et que les prétendants peuvent en sécurité continuer leur train de vie habituel.

310. Ὑπερφιάλοισι. Les prétendants eux-mêmes se donnaient l'épithète de ὑπερφίαλοι. Voyez le vers XXI, 289.

311. Ἀκέοντα, *silentem*, sans protester. Ancienne variante, ἀέκοντα, *invitum*, à contre-cœur. On pourrait croire, d'après les *Scholies* M, que la paradose alexandrine donnait ἀέκοντα, car ἀκέοντα y est cité comme une leçon propre à Rhianus : οὕτω γράφει Ῥιανός. γράφεται δὲ καὶ ἀέκοντα. Les deux écritures semblent aussi bonnes l'une que l'autre; mais il est bizarre d'écrire ἀκέοντα, et de mettre en regard, comme on l'a fait dans l'Homère-Didot, *invitum*. Fæsi a préféré ἀέκοντα, et il était dans son droit; mais tous les autres éditeurs ont conservé la vulgate.

312. Ἦ οὐχ, monosyllabe par synizèse.

314. Μέγας, *adultus*, devenu un homme. Télémaque se sent en possession de toutes ses facultés. Il a cessé d'être un νήπιος, un être sans parole, c'est-à-dire un enfant qui ne se rend pas compte des choses, qui ne réfléchit point, qui ne raisonne point. Aujourd'hui il comprend tout, et il a conscience de son devoir, qui est de venger Ulysse. — Καί équivaut à καὶ ὅτε : et puisque. De même, au vers suivant, καὶ δή est pour καὶ ὅτε δή. — Ἄλλων μῦθον ἀκούων. Il s'agit des observations que Télémaque a souvent entendu faire par les amis d'Ulysse sur l'indignité de la conduite des prétendants.

315. Πυνθάνομαι a un sens très-énergique; et l'on a raison de le traduire par *percipio*, ou mieux encore par *comperi*. Télémaque a l'intelligence claire et nette de ce qu'on lui dit de ses droits comme représentant d'Ulysse, comme chef de maison

πειρήσω ὥς κ' ὔμμι κακὰς ἐπὶ Κῆρας ἰήλω,
ἠὲ Πύλονδ' ἐλθὼν, ἢ αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ δήμῳ.
Εἶμι μὲν (οὐδ' ἁλίη ὁδὸς ἔσσεται ἣν ἀγορεύω)
ἔμπορος· οὐ γὰρ νηὸς ἐπήβολος οὐδ' ἐρετάων
γίγνομαι· ὥς νύ που ὔμμιν ἐείσατο κέρδιον εἶναι.
Ἦ ῥα, καὶ ἐκ χειρὸς χεῖρα σπάσατ' Ἀντινόοιο
[ῥεῖα· μνηστῆρες δὲ δόμον κάτα δαῖτα πένοντο].
Οἱ δ' ἐπελώβευον καὶ ἐκερτόμεον ἐπέεσσιν·
ὧδε δέ τις εἴπεσκε νέων ὑπερηνορεόντων·
Ἦ μάλα Τηλέμαχος φόνον ἡμῖν μερμηρίζει.

en l'absence de son père. — On peut laisser à πυνθάνομαι sa signification ordinaire, si l'on prend, comme faisaient quelques anciens, ἀκούων πυνθάνομαι pour πυνθανόμενος ἀκούω. *Scholies* B : ἀντιστροφή ἐστιν ἀντὶ τοῦ πυνθανόμενος ἀκούω. Il semble pourtant que la conscience de Télémaque ait eu besoin, pour s'éveiller tout à fait, d'être un peu aiguillonnée par d'autres. Voyez le discours de Minerve, I, 253-305. La veille même de l'arrivée du faux Mentès, le fils d'Ulysse était encore bien loin de la perfection que supposerait cette volonté personnelle de savoir et de juger. On se souvient que Minerve lui dit, I, 296-297, de cesser tout enfantillage : οὐδέ τί σε χρὴ νηπιάας ὀχέειν. Il n'est vraiment un homme que depuis hier.

316. Πειρήσω. Télémaque tire la conséquence des prémisses qu'il vient de poser. Il connaît son devoir, et il est en état de l'accomplir : il l'accomplira. *Scholies* B et S : τὸ ἑξῆς, νῦν δ' ὅτε δὴ μέγας εἰμί, πειρήσω ὥς κ' ὔμμι.... — Ἐπί doit être joint à ἰήλω.

318-319. Εἶμι.... ἔμπορος, *proficiscar aliena nave vectus*, je partirai comme simple passager. Ceci est un reproche aux prétendants. Si on lui avait accordé ce qu'il demandait, il ne serait pas réduit à faire ce que font les vulgaires voyageurs, ou, si l'on veut, les trafiquants; car trafiquant et voyageur sont termes synonymes pour Homère, puisque tout voyageur emportait avec lui des objets d'échange. *Scholies* B et Q : εἶμι μὲν ἔμπορος, ὅ ἐστιν ἐπιβάτης, ἐπὶ νηὸς ἀλλοτρίας, ἀντὶ ναυκλήρου, φησὶ, δι' ὑμᾶς ἐπιβάτης ἐσόμενος. — Νηὸς ἐπήβολος, *navis compos*, ayant un navire à moi. *Scholies* B et Q : ἐπήβολος δὲ σημαίνει, ὥς φησιν ὁ Πορφύριος, ἐπιτυχῆ, καὶ ἐγκρατῆ, καὶ δεσπότην, ἀπὸ τοῦ βάλλειν, ὅ ἐστι τοῦ σκοποῦ τυγχάνειν. D'après cette explication, ἐπήβολος signifie, littéralement, *ayant obtenu*. Ainsi le reproche aux prétendants est tout à fait direct; et Télémaque dit, selon Porphyre : « Car vous ne m'avez point accordé le navire que je demandais. » C'est l'interprétation que développe Hayman; mais, ce qui est bizarre, le commentateur anglais ne nomme point Porphyre, et l'on dirait qu'il croit inventer du nouveau : c'est du vieux d'il y a seize siècles. En tout cas, le reproche direct aux prétendants est articulé au vers 320 en toutes lettres.

321. Σπάσατ(ο). Ancienne variante, σπάσεν. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque.

322. Ῥεῖα· μνηστῆρες.... Ce vers a été condamné comme inutile par Aristophane de Byzance et par Aristarque. *Scholies* M, Q et R : ὁ στίχος οὗτος ἀθετεῖται ὡς περιττός. προηθέτει δὲ καὶ Ἀριστοφάνης. Hayman et La Roche sont les seuls éditeurs récents qui ne mettent point de crochets. Hayman dit qu'il faut pourtant bien qu'on retrouve les prétendants : « but « were left the suitors in 300 preparing « the banquet, and the subject is here na« turally resumed. » Mais οἱ δ(έ) au vers suivant suffit largement à cet office, puisqu'il ne peut désigner que les prétendants. D'ailleurs ῥεῖα n'est pas clair, et δόμον κάτα fait difficulté. Télémaque a tenté un effort pour dégager sa main, et ce n'est pas dans la maison que les prétendants travaillent, mais dans la cour.

Ἤ τινας ἐκ Πύλου ἄξει ἀμύντορας ἠμαθόεντος,
ἤ ὅγε καὶ Σπάρτηθεν, ἐπεί νύ περ ἵεται αἰνῶς·
ἠὲ καὶ εἰς Ἐφύρην ἐθέλει, πίειραν ἄρουραν,
ἐλθεῖν, ὄφρ' ἔνθεν θυμοφθόρα φάρμακ' ἐνείκῃ,
ἐν δὲ βάλῃ κρητῆρι καὶ ἡμέας πάντας ὀλέσσῃ.
Ἄλλος δ' αὖτ' εἴπεσκε νέων ὑπερηνορεόντων·
Τίς δ' οἶδ' εἴ κε καὶ αὐτὸς ἰὼν κοίλης ἐπὶ νηὸς
τῆλε φίλων ἀπόληται ἀλώμενος, ὥσπερ Ὀδυσσεύς;
Οὕτω κεν καὶ μᾶλλον ὀφέλλειεν πόνον ἄμμιν·
κτήματα γάρ κεν πάντα δασαίμεθα, οἰκία δ' αὖτε
τούτου μητέρι δοῖμεν ἔχειν, ἠδ' ὅστις ὀπυίοι.
Ὣς φάν· ὁ δ' ὑψόροφον θάλαμον κατεβήσετο πατρὸς,

328. Ἐφύρην. Il ne s'agit pas de Corinthe, mais d'Éphyre en Thesprotie, ville assez peu éloignée d'Ithaque. *Scholies* M : τὴν ἐν Θεσπρωτίᾳ, οὐχ, ὡς ἔνιοι, τὴν Κόρινθον. Cette note est une citation textuelle d'Aristarque. Voyez la note sur le vers II, 659 de l'*Iliade*. Il est probable que c'est surtout l'apposition πίειραν ἄρουραν qui empêchait Aristarque de voir ici l'Éphyre de Bellérophon (*Iliade*, VI, 152). On n'a jamais parlé de grasses terres arables dans l'Isthme, ni aux environs.

330. Κρητῆρι, dans le cratère, c'est-à-dire dans le grand vase où se faisait le mélange de vin et d'eau pour les convives, et où l'on puisait avec des coupes. Empoisonner le cratère, c'était empoisonner tous les prétendants.

333. Ὥσπερ Ὀδυσσεύς, sous-entendu ἀπώλετο ἀλώμενος. Les prétendants sont persuadés qu'Ulysse est mort.—Remarquez qu'il n'y a point de négation dans la phrase grecque. En français il en faut une; car, *Qui sait s'il mourra?* serait une objection qui n'a pas été faite, et fausserait la pensée. Le jeune insolent exprime une espérance.

334. Ὀφέλλειεν πόνον est dit ironiquement, car ce surcroît de besogne ne sera, comme on va voir, que le plaisir de se partager l'héritage de Télémaque. *Scholies* M : .... ἢ ἐν εἰρωνείᾳ, οὕτως ἡμῖν μείζονα παρέξει κακά· μερισόμεθα γὰρ αὐτοῦ τὰ κτήματα. D'autres l'entendaient d'une compétition plus vive entre les prétendants, à cause sans doute de la part d'héritage qui reviendrait à Pénélope. Mêmes *Scholies* : οὕτως ἂν ἡμῶν ηὔξησε τὸ κατὰ τὴν μνηστείαν ἔργον. Mais l'ironie s'accorde mieux avec le souhait contenu dans les vers 332-333. — Je remarque en passant que Hayman, qui explique le vers 334 par une ironie, ne dit pas plus qu'à propos de ἐπήβολος qu'il ne fait que répéter une tradition de l'école d'Alexandrie. J'ajoute qu'ici, comme partout où Homère se servait du mot πόνος, Aristarque avait noté le sens précis de ce mot. *Scholies* M et Q : σημείωσαι ὅτι πόνον τὴν ἐνέργειαν καὶ κακοπάθειαν λέγει ὁ ποιητής, οὐδέποτε δὲ τὴν ἀλγηδόνα. Voyez la note du vers II, 291 de l'*Iliade*.

336. Τούτου est dit avec une intention méprisante : *istius*, de ce petit garçon. Ce mot dépend de οἰκία, mais il est sous-entendu après μητέρι. — Ἠδ' ὅστις équivaut à καὶ ἐκείνῳ ὅστις : et à celui-là qui. — Ὀπυίοι, sous-entendu αὐτήν.

337. Ὣς φάν. Dans les *Scholies* E, ὡς φάν est donné comme variante, et ὡς ἔφαν comme la vraie leçon; mais ὡς ἔφαν est impossible ici. Il est probable que la note a été altérée, et que ἔφαν, au lieu d'être le lemme ou l'en-tête, n'était qu'une glose écrite au-dessus de φάν. Il y a une transformation du même genre, dans les *Scholies* H, à propos de ἐπαυξήσειε, glose de ὀφέλλειεν, changée en variante par l'introduction de γρ., comme ici φάν est précédé de γράφεται καί. Buttmann rend très-bien compte de ces grossières erreurs : « Nimi-

εὐρὺν, ὅθι νητὸς χρυσὸς καὶ χαλκὸς ἔκειτο,
ἐσθής τ' ἐν χηλοῖσιν, ἅλις τ' εὐῶδες ἔλαιον·
ἐν δὲ πίθοι οἴνοιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο
ἕστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντὸς ἔχοντες,
ἑξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες, εἴποτ' Ὀδυσσεὺς
οἴκαδε νοστήσειε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας.
Κληϊσταὶ δ' ἔπεσαν σανίδες πυκινῶς ἀραρυῖαι,
δικλίδες· ἐν δὲ γυνὴ ταμίη νύκτας τε καὶ ἦμαρ

« rum cum lectiones quoque variantes sæ- « pissime sine sigla γρ. apponerentur, alii « postea exscriptores, qui addere solerent « omissam, iis etiam subinde vocibus ad- « debant, quæ pro interpretamento appo- « sitæ essent. » — Θάλαμον. Il ne s'agit pas d'une chambre à coucher, mais d'un magasin. Ce magasin était tout à la fois un trésor, une garde-robe et un cellier, comme on va le voir par les vers qui suivent. Quelques-uns prétendent même que ce θάλαμος d'Ulysse était une voûte souterraine, une cave. Le texte ne le dit pas; et ce n'est point dans une cave que l'on serre des habits, ni même du cuivre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le magasin était plus ou moins en contre-bas du rez-de-chaussée, puisqu'on descendait pour y aller (κατεβήσετο). L'épithète ὑψόροφον donne une idée toute différente de celle de voûte.

338. Ὅθι νητός. Aristophane de Byzance écrivait, en un seul mot, ὀθιννητός, doublant le ν, comme on le faisait dans certains cas pour rendre longue une syllabe brève de nature. Suivant Aristarque, l'expédient est inutile ici, et la finale de ὅθι compte légitimement pour une longue, par le fait de la césure. *Scholies* H et M : Ἀριστοφάνης ὀθιννητός γράφει διὰ δύο νν, ὡς τὸ ἐνιμμεγάροισιν (vers 94)· Ἀρίσταρχος δὲ δι' ἑνὸς ν. Porson : « Hinc « liquet, jam olim in duas sectas divisos « fuisse grammaticos, quorum alteri in « heroici versus cæsura liquidas duplica- « verint, alteri non. » — Νητός, *accumulatus*, entassé. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais on est sûr qu'il y a eu un verbe νέω, ou νηέω, signifiant *entasser;* car on a vu, dans l'*Iliade*, IX, 137, νηησάσθω, et VII, 427, ἐπενήνεον : deux exemples où le sens est manifeste, et où l'on s'accorde à reconnaître le verbe auquel appartient νητός.

339. Ἔλαιον, selon quelques-uns, n'est pas de l'huile proprement dite, mais une préparation pour l'usage externe, ou même quelque suc odoriférant d'une onctuosité analogue à celle de l'huile. Ils ne le conjecturent qu'à raison de l'épithète εὐῶδες. Mais que savons-nous si l'odeur d'huile n'était pas agréable aux anciens? Les peuples méridionaux, encore aujourd'hui, font leurs délices de l'huile rance. C'est peut-être la rancidité qu'Homère exprime par εὐῶδες. Au reste, pourquoi n'aurait-on pas mis dans l'huile ordinaire quelque arome pour en relever la saveur et l'odeur?

340. Ἐν δέ, et dedans, c'est-à-dire dans le magasin. — Πίθοι n'a rien de commun avec ce que nous appelons des tonneaux. On mettait le vin dans de grandes jarres de terre, comme celles où nous mettons l'huile d'olive. Le πίθος, demeurant immobile à sa place, n'avait pas d'anses. La cruche à deux anses, ἀμφιφορεύς, était un pot de dimension portative, comme l'indiquent sa conformation et son nom même. C'était le πίθος des marins.

341. Ἄκρητον θεῖον. Les deux épithètes sont intimement unies. Les Alexandrins mettaient certainement l'hyphen. Il s'agit de vieux vin en nature, arrivé à toute son excellence.

345. Ἐν ne signifie plus dans l'intérieur du magasin, mais simplement dans la maison. Le magasin était fermé; on n'avait donc à veiller que sur la porte qui le fermait, c'est-à-dire à l'extérieur de cette porte. D'ailleurs il serait ridicule de dire qu'Euryclée restait nuit et jour dans le magasin, puisque nous l'avons vue, I, 428-442, rendre à Télémaque des soins domestiques, et puisque Télémaque, au vers 348, la fait venir au magasin : θαλαμόνδε καλέσσας. Mais ce qui est incontestable, c'est

ἔσχ', ἣ πάντ' ἐφύλασσε νόου πολυϊδρείῃσιν,
Εὐρύκλει', Ὦπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο.
Τὴν τότε Τηλέμαχος προσέφη θάλαμόνδε καλέσσας·
Μαῖ', ἄγε δή μοι οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσον
ἡδὺν, ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος ὃν σὺ φυλάσσεις,
κεῖνον ὀϊομένη τὸν κάμμορον, εἴποθεν ἔλθοι
Διογενὴς Ὀδυσεὺς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.
Δώδεκα δ' ἔμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.
Ἐν δέ μοι ἄλφιτα χεῦον ἐϋρραφέεσσι δοροῖσιν·
εἴκοσι δ' ἔστω μέτρα μυληφάτου ἀλφίτου ἀκτῆς.
Αὐτὴ δ' οἴη ἴσθι· τὰ δ' ἀθρόα πάντα τετύχθω·
ἑσπέριος γὰρ ἐγὼν αἱρήσομαι, ὁππότε κεν δὴ
μήτηρ εἰς ὑπερῷ' ἀναβῇ κοίτου τε μέδηται.
Εἶμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἠμαθόεντα,
νόστον πευσόμενος πατρὸς φίλου, ἤν που ἀκούσω.
Ὣς φάτο· κώκυσεν δὲ φίλη τροφὸς Εὐρύκλεια,
καί ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

qu'en qualité de ταμίη elle avait la responsabilité des trésors contenus dans le magasin, et qu'elle veillait sans cesse à leur conservation, s'assurant avec soin que la porte était en bon état et soigneusement fermée.

346. Ἔσχ' est pour ἔσκε (*erat*), et non pas pour ἔσχε de ἔχω. On peut joindre ἐν à ἔσκε : *inerat*, était dans la maison. Mais rien n'y oblige, et chacun des deux mots a son sens complet en lui-même. — Πάντ(α) est dit de tout ce qui était du domaine de la ταμίη, et non pas seulement des trésors contenus dans le magasin.

347. Εὐρύκλει', Ὦπος.... On a vu ce vers, I, 429.

350. Ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος, c'est-à-dire ὅστις ἐστὶ λαρώτατος μετὰ τόν, et en prenant τόν comme ἐκεῖνον, quand il marque l'excellence. Télémaque ne demande que du vin de deuxième qualité, et réserve pour son père le vin le plus parfait. Les anciens faisaient remarquer cette délicatesse. *Scholies* M, Q et V : χρηστὸν ἦθος ὑποφαίνει· οὐ γὰρ τὸν κάλλιστον, ἀλλὰ τὸν μετ' ἐκεῖνον δεύτερον αἰτεῖ, τὸν δὲ προτερεύοντα τῷ πατρὶ φυλάσσει.—Ὃν. Ancienne variante, ὧν, pluriel qui s'explique très-mal, et qui n'est qu'une faute de transcription datant de l'époque où l'on a commencé à distinguer pour l'œil l'omicron et l'oméga.

353. Ἄρσον, arrange : bouche. *Grand Étymologique* Miller : ἔστι γὰρ ἄρω τὸ ἁρμόζω, ὁ μέλλων ἄρσω, ὁ ἀόριστος ἦρσα, οἷον· θύρας σταθμοῖσιν ἐπῆρσεν (*Iliade*, XIV, 339), ἀντὶ τοῦ ἐφήρμοσεν· καὶ πώμασιν ἄρσον, ἀντὶ τοῦ ἐφάρμοσον.

355. Μέτρα. On ignore quelle était la quantité qu'Homère appelle une mesure. Voyez, *Iliade*, VII, 471, la note sur μέθυ χίλια μέτρα.

356. Ἀθρόα, *conferta*, rassemblées, c'est-à-dire mises ensemble sous ma main.

357. Αἱρήσομαι, j'enlèverai : sous-entendu πάντα ταῦτα, toutes ces provisions.

359. Εἶμι γάρ.... On se rappelle la variante des vers I, 95 et 285. Ici encore Aristarque faisait observer combien cette variante était fausse. *Scholies* H, M et S : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐδὲ ἐνταῦθα μνήμη τίς ἐστι τῆς Κρήτης.

Τίπτε δέ τοι, φίλε τέκνον, ἐνὶ φρεσὶ τοῦτο νόημα
ἔπλετο; Πῆ δ' ἐθέλεις ἰέναι πολλὴν ἐπὶ γαῖαν,
μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός; Ὁ δ' ὤλετο τηλόθι πάτρης
Διογενὴς Ὀδυσεὺς, ἀλλογνώτῳ ἐνὶ δήμῳ.
Οἱ δέ τοι αὐτίχ' ἰόντι κακὰ φράσσονται ὀπίσσω,
ὥς κε δόλῳ φθίῃς· τάδε δ' αὐτοὶ πάντα δάσονται.
Ἀλλὰ μέν' αὖθ' ἐπὶ σοῖσι καθήμενος· οὐδέ τί σε χρὴ
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον κακὰ πάσχειν οὐδ' ἀλάλησθαι.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Θάρσει, μαῖ', ἐπεὶ οὔτοι ἄνευ θεοῦ ἥδε γε βουλή.
Ἀλλ' ὄμοσον μὴ μητρὶ φίλῃ τάδε μυθήσασθαι,
πρίν γ', ὅτ' ἂν ἑνδεκάτη τε δυωδεκάτη τε γένηται,
ἢ αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι·
ὡς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χρόα καλὸν ἰάπτῃ.

363. Τοι, *tibi*, à toi. Ancienne variante, σοι, le mot de la prose.

365. Μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός, toi qui es (un fils) unique (et comme tel) tendrement aimé. *Scholies* S : μονογενὴς ὢν καὶ ἀγαπώμενος.

366. Ἀλλογνώτῳ, connu par d'autres, c'est-à-dire inconnu de nous. Anciennes variantes, ἀλλογνώστῳ et ἀλλογνώτων, l'une donnée par les *Scholies*, l'autre par Apollonius. Cette dernière même ne change rien au sens. *Scholies* S : ἐν τῷ ὑπ' ἄλλων καὶ οὐχ ὑφ' ἡμῶν γινωσκομένῳ πλήθει.

367. Οἱ, eux, c'est-à-dire les prétendants. — Τοι, *tibi*, à toi. — Ἰόντι équivaut à πορευθέντι : parti en voyage. — Ὀπίσσω, *in posterum*. Voyez plus haut, vers 270, la note sur ὄπιθεν. Mais ici cet avenir n'est que le temps qui suivra immédiatement le départ de Télémaque : *posthac*, dès cet instant.

368. Ὥς κε.... φθίῃς, *ut pereas*, afin que tu périsses. — Τάδε, ces choses. Euryclée montre du doigt les trésors entassés dans le magasin.

369. Ἐπὶ σοῖσι, sur ce qui est à toi : sur ton bien; jouissant de ta fortune. Le mot καθήμενος détermine le sens de ἐπί. Il ne s'agit pas d'un travail, mais d'une possession paisible et incontestée.

373. Μυθήσασθαι. Ancienne variante, μυθήσεσθαι, mauvaise correction de grammairien méticuleux. Les poëtes, dans ces sortes de phrases, se servent toujours de l'infinitif aoriste.

374. Ἑνδεκάτη τε δυωδεκάτη τε. Nous mettons *ou* et non pas *et* dans l'expression française correspondante : ou le onzième jour, ou le douzième.

375. Ἢ αὐτὴν ποθέσαι.... Pénélope ne tomberait dans le chagrin que quand elle saurait que Télémaque a pris la mer. Il y a donc ici une hystérologie; ou plutôt καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι doit être pris comme une explication de ποθέσαι, et il équivaut à ἀκούσασα ἐμὲ ἀφορμηθῆναι. Télémaque peut rester absent de la ville durant plusieurs jours sans que sa mère s'inquiète, si elle suppose qu'il soit allé voir le vieux Laërte ou quelque ami, ou qu'il soit à la chasse dans la montagne, et qu'il s'y attarde par dégoût de ce qui se passe au palais.

376. Κατὰ... ἰάπτῃ, *corrumpat*, qu'elle gâte. *Scholies* P, S et V : διαφθείρῃ. Le verbe ἰάπτω a un sens très-énergique. C'est proprement, *frapper de la main*. Télémaque semble donc avoir peur non-seulement que Pénélope flétrisse sa beauté dans les larmes, mais qu'elle se meurtrisse les joues, comme on faisait dans les funérailles. Apollonius, au lieu de ἰάπτῃ, lit ἰάψῃ. Mais Télémaque veut qu'on prenne les devants sur le désespoir de Pénélope,

Ὣς ἄρ' ἔφη· γρηῢς δὲ θεῶν μέγαν ὅρκον ἀπώμνυ.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον,
αὐτίκ' ἔπειτά οἱ οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄφυσσεν,
ἐν δέ οἱ ἄλφιτα χεῦεν ἐϋρραφέεσσι δοροῖσιν·
Τηλέμαχος δ' ἐς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ὁμίλει.
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τηλεμάχῳ δ' εἰκυῖα κατὰ πτόλιν ᾤχετο πάντη,
καί ῥα ἑκάστῳ φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον,
ἑσπερίους δ' ἐπὶ νῆα θοὴν ἀγέρεσθαι ἀνώγει.
Ἡ δ' αὖτε Φρονίοιο Νοήμονα φαίδιμον υἱὸν
ᾔτεε νῆα θοήν· ὁ δέ οἱ πρόφρων ὑπέδεκτο.
Δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί·
καὶ τότε νῆα θοὴν ἅλαδ' εἴρυσε, πάντα δ' ἐν αὐτῇ

et non pas qu'on la console dans le désespoir. — Χρόα καλόν, *corpus venustum*. Il s'agit particulièrement du visage.

377. Θεῶν μέγαν ὅρκον (deorum magnum jusjurandum) ne signifie point qu'Euryclée jure, comme faisaient les dieux, par le Styx. Le génitif θεῶν est là pour un adjectif qui n'existe point, et qui signifierait *invocatis diis*. Euryclée prononce un serment solennel en prenant les dieux à témoin, et même en nommant certains dieux comme garants de sa parole. Voyez les formules de serment chez Homère, et notamment, *Iliade*, III, 276-279. — Ἀπώμνυ équivaut simplement à ὤμνυ, comme ἀπόειπε, *Iliade*, VII, 416, à εἶπε. Dans la langue ordinaire, la préposition détermine le sens du verbe, et ἀπόμνυμι signifie *abjuro*, le contraire de *juro*.

378. Τελεύτησεν, elle eut achevé, c'est-à-dire elle eut prononcé la formule tout entière. — Τόν est emphatique, et il équivaut à μέγαν, l'épithète de ὅρκον au vers précédent.

379-380. Αὐτίκ' ἔπειτά οἱ.... Voyez plus haut les vers 349 et 354.

381. Ἐς δώματ' ἰών. On voit, par ces mots, que le magasin d'Ulysse était situé à quelque distance de la grande cour et de la salle des banquets.

382. Ἀλλ(ο), une autre chose, c'est-à-dire un dessein dont elle n'avait point fait part à Télémaque.

384. Ἑκάστῳ. Quand le nombre de vingt hommes de bonne volonté est atteint, il n'y a plus rien à faire à ce sujet. Minerve ne s'adresse *à chacun* que tant qu'elle n'a pas ses vingt rameurs.

386. Φρονίοιο Νοήμονα. Ce sont là évidemment des noms fictifs, et forgés d'après le caractère supposé des personnages. *Scholies* S : πεποίηκεν πλαστὰ ὀνόματα.

387. Ὑπέδεκτο équivaut ici à ὑπέσχετο : *promisit*, s'engagea (à fournir un vaisseau).

388. Δύσετο. Quelques-uns pensent qu'on a tort de laisser, dans le texte d'Homère, cette forme d'aoriste. C'est, selon eux, une irrégularité sans motif; et l'on devrait partout écrire δύσατο. Mais il n'y a pas de doute sur la légitimité de la vulgate. Nous pouvons du moins constater la tradition antique. Nous pouvons même citer ici la théorie alexandrine, d'après laquelle ces aoristes sont des imparfaits, formés du futur pris comme présent. Didyme : εἴωθεν ὁ ποιητὴς τοὺς μέλλοντας πολλάκις εἰς ἐνεστῶτας μετάγειν. ἔστιν οὖν τὸ ἐδύσετο παρατατικὸν ἀπὸ ἐνεστῶτος· τοῦ δύσω. Cette note, commune aux *Scholies* E, M, Q et S, est certainement un résumé de la doctrine professée par Aristarque dans ses commentaires.

389. Εἴρυσε, elle tira, c'est-à-dire elle fit tirer, elle fit lancer.

ὅπλ' ἐτίθει, τάτε νῆες ἐύσσελμοι φορέουσιν.
Στῆσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος, περὶ δ' ἐσθλοὶ ἑταῖροι
ἀθρόοι ἠγερέθοντο· θεὰ δ' ὤτρυνεν ἕκαστον.
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
βῆ δ' ἴμεναι πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο·
ἔνθα μνηστήρεσσιν ἐπὶ γλυκὺν ὕπνον ἔχευεν,
πλάζε δὲ πίνοντας, χειρῶν δ' ἔκβαλλε κύπελλα.
Οἱ δ' εὕδειν ὤρνυντο κατὰ πτόλιν· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
εἵατ', ἐπεί σφισιν ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν.
Αὐτὰρ Τηλέμαχον προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ἐκπροκαλεσσαμένη μεγάρων εὖ ναιεταόντων,
Μέντορι εἰδομένη ἠμὲν δέμας ἠδὲ καὶ αὐδήν·
Τηλέμαχ', ἤδη μέν τοι ἐϋκνήμιδες ἑταῖροι
εἵατ' ἐπήρετμοι, τὴν σὴν ποτιδέγμενοι ὁρμήν·
ἀλλ' ἴομεν, μὴ δηθὰ διατρίβωμεν ὁδοῖο.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,

389-390. Πάντα.... ὅπλ(α), *omnia armamenta*, tous les agrès.

391. Στῆσε, *statuit*, elle plaça : elle fit poster (le navire).

393. Ἄλλ(ο). Voyez plus haut la note du vers 382.

395. Ἐπί doit être joint à ἔχευεν.

396. Πλάζε signifie proprement, *elle faisait errer*. Minerve ôte aux prétendants toute conscience d'eux-mêmes. Ils ne savent plus où ils en sont, ils ne suivent plus le fil de leur pensée. *Scholies* H : πλανᾶσθαι ἢ παραφρονεῖν ἐποίει.

397. Οἱ δ' εὕδειν ὤρνυντο κατὰ πτόλιν. Il s'agit des prétendants qui n'étaient pas Ithaciens, et qui logeaient chez des hôtes. Les Ithaciens couchaient dans le palais même. *Scholies* E, P, Q et R : δεῖ νοεῖν ὅτι οἱ ξένοι τῶν μνηστήρων παρὰ φίλοις ἐκάθευδον. οὐ γὰρ ἐθάρρουν παρὰ τῶν Ἰθακησίων μνηστήρων ἐν τῷ οἴκῳ Ὀδυσσέως καθεύδειν. Cependant on peut entendre que, ce soir-là, tous les prétendants quittent le palais, et rentrent, jusqu'au lendemain, qui chez soi, qui chez son hôte. On a vu, I, 424, les prétendants s'en aller, le soir, οἶκόνδε ἕκαστος, ce qui comprend tout le monde, les Ithaciens comme les étrangers.

398. Εἷατ(ο), *sedebant*, restaient assis, c'est-à-dire restèrent à table.

402. Ἐϋκνήμιδες semble n'être que l'épithète d'honneur ordinairement accolée au nom des Achéens. Cependant les Alexandrins voulaient qu'on attribuât ici une valeur précise à ce mot. C'était, selon eux, l'équivalent de ὡπλισμένοι, bien armés, c'est-à-dire équipés en bons marins. *Scholies* E et Q : ἔνοπλοι· ἐκ μέρους τὸ πᾶν. ἢ κατὰ μετάληψιν, εὖ ὡπλισμένοι τὰ περὶ τὸν πλοῦν.

404. Ἀλλ' ἴομεν,... Zénodote prononçait l'athétèse contre ce vers, mais sans donner aucune raison plausible, et même, selon le mot d'Aristarque, par pure sottise. Aristonicus (*Scholies* M) : Ζηνόδοτος δὲ εὐήθως ἀθετεῖ αὐτόν. — Ὁδοῖο, *quod attinet ad iter*, pour ce qui concerne (notre) voyage. On appelle cela le génitif de la circonstance.

407. Ἐπὶ νῆα κατήλυθον.... Voyez la note IV, 428.

εὗρον ἔπειτ' ἐπὶ θινὶ καρηκομόωντας ἑταίρους.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειφ' ἱερὴ ἴς Τηλεμάχοιο·
Δεῦτε, φίλοι, ἤϊα φερώμεθα· πάντα γὰρ ἤδη
ἀθρό' ἐνὶ μεγάρῳ· μήτηρ δ' ἐμὴ οὔτι πέπυσται,
οὐδ' ἄλλαι δμωαί, μία δ' οἴη μῦθον ἄκουσεν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο.
Οἱ δ' ἄρα πάντα φέροντες, ἐϋσσέλμῳ ἐπὶ νηὶ
κάτθεσαν, ὡς ἐκέλευσεν Ὀδυσσῆος φίλος υἱός.
Ἂν δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἦρχε δ' Ἀθήνη,
νηὶ δ' ἐνὶ πρύμνῃ κατ' ἄρ' ἕζετο· ἄγχι δ' ἄρ' αὐτῆς
ἕζετο Τηλέμαχος· τοὶ δὲ πρυμνήσι' ἔλυσαν,
ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῖσι καθῖζον.
Τοῖσιν δ' ἴκμενον οὖρον ἵει γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ἀκραῆ Ζέφυρον, κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον.

408. Ἔπειτ(α) équivaut simplement ici à τότε : alors.

409. Ἱερὴ ἴς Τηλεμάχοιο n'est peut-être pas une simple périphrase poétique pour dire *le noble Télémaque*. C'est par une influence divine que l'enfant Télémaque a été transformé en homme; et c'est *une force divine* qui inspire tous ses actes et toutes ses paroles.

410. Ἤια φερώμεθα. Callistrate écrivait ὄφρ' ᾖα φερώμεθα. Ce n'était qu'une correction de pure fantaisie. Le mot d'Homère est ἤϊα, en trois syllabes, et non pas ᾖα. Voyez plus haut le vers 289 et la note sur ce vers.

411. Ἐμή, *vulgo* ἐμοί, qui n'est qu'une faute d'iotacisme. Même avec ἐμοί, il faut entendre, *ma mère* (la mère à moi), car πέπυσται ne peut jamais se construire avec le datif.

412. Οὐδ' ἄλλαι δμωαί, expression elliptique : ni les autres femmes, à savoir, les servantes.

414. Φέροντες. Je mets, comme Nicanor, une virgule après ce mot, pour bien marquer le sens de la phrase. *Scholies* H : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φέροντες.

416. Ἂν doit être joint à βαῖν(ε) : ἀνέβαινε, monta sur.

418. Τοί, eux, c'est-à-dire les hommes de l'équipage.

419. Ἐπί. Le *Grand Étymologique* Miller, au mot πολυκληῖσι, donne la leçon ἐνί. Mais cette leçon ne peut être qu'une faute d'écriture.

420. Ἴκμενον, favorable. Le mot οὖρος, à lui seul, signifie déjà vent favorable. Ainsi ἴκμενος οὖρος est un vent on ne peut plus favorable. — Les anciens ont très-bien vu que ἴκμενος, malgré son accent, se rattachait à ἱκνέομαι. *Scholies* B et Q : ἀπὸ τοῦ ἱκνοῦμαι, τὸ παραγίνομαι. — Curtius rapproche ἴκμενος de ἱκανός, et les fait venir l'un et l'autre de la racine Ϝικ, sanscrit *vic*, qui contient l'idée de mouvement vers quelqu'un ou vers quelque chose. Quant à οὖρος, ce mot dérive, selon Curtius, comme αὖρα et ἀήρ, de la racine ἀϜ, sanscrit *va*, qui contient l'idée de souffler : « Mit noch mehr Sicherheit kann « man οὖ-ρο-ς, gleichsam als Masculinum « von αὖρα, hieher ziehen. »

421. Ἀκραῆ. Ancienne variante, εὐκραῆ. Mais le Zéphyre d'Homère est toujours un vent très-fort, et même ordinairement un vent de tempête. Son épithète ordinaire est δυσαής. — *Ζέφυρον*. Le Zéphyre, chez Homère, est un vent d'ouest; et en effet, les pays où se rend le navire sont situés à l'est d'Ithaque. — Κελάδοντ(α). On a vu dans l'*Iliade*, XIII, 208, Ζέφυρον κελαδεινόν.

Τηλέμαχος δ' ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσεν
ὅπλων ἅπτεσθαι· τοὶ δ' ὀτρύνοντος ἄκουσαν.
Ἱστὸν δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης
στῆσαν ἀείραντες, κατὰ δὲ προτόνοισιν ἔδησαν·
ἕλκον δ' ἱστία λευκὰ ἐϋστρέπτοισι βοεῦσιν.
Ἔπρησεν δ' ἄνεμος μέσον ἱστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
στείρῃ πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε νηὸς ἰούσης·
ἡ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσουσα κέλευθον.
Δησάμενοι δ' ἄρα ὅπλα θοὴν ἀνὰ νῆα μέλαιναν,
στήσαντο κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο,
λεῖβον δ' ἀθανάτοισι θεοῖς αἰειγενέτῃσιν,
ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Διὸς γλαυκώπιδι κούρῃ.

422. Ἑτάροισιν. Ce datif se rapporte tout à la fois et à ἐποτρύνας et à ἐκέλευσεν. — Ἐποτρύνας. Ancienne variante, ἐποτρύνων.

423. Ὅπλων ἅπτεσθαι, *armamenta tractare*, de manœuvrer les agrès. — Le mot ὀτρύνοντος est au présent, parce que l'ordre de Télémaque, aussitôt donné, est accompli : ἅμ' ἔπος, ἅμ' ἔργον, comme dit le proverbe grec.

424. Μεσόδμης. Le mot μεσόδμη, c'est-à-dire μεσοδόμη, est un terme très-vague en lui-même, et dont la signification varie selon la place où il se trouve. Ici il s'agit de la poutre transversale, ou plutôt de l'appareil de poutres transversales où se plantait le pied du mât. Le contexte ne laisse aucun doute à ce sujet. Il ne faut pas traduire, quoi qu'en disent les lexicographes, μεσόδμη par *coursier*. C'est l'ἱστοδόκη, le chevalet sur lequel on abattait le mât (ἱστόν et δέχομαι), qui a droit à ce nom. Voyez le vers I, 434 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. — Même en grec et en latin, le mot μεσόδμη n'a point de synonymes. Le *basis* des traducteurs latins en est la preuve, ainsi que ce qu'on lit dans les *Scholies* E, O et T : ἔστι δὲ τοῦ πλοίου μέσος τόπος.

425. Προτόνοισιν. Ce sont les câbles au moyen desquels on assujettissait le mât, et particulièrement les deux attaches qui allaient de son sommet à la proue et à la poupe. Voyez le vers I, 434 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

426. Ἱστία. C'est le pluriel pour le singulier, car il n'y avait qu'une seule voile. — Λευκά. Cette épithète, comme le remarque Eustathe, semble indiquer que la voile était de lin. — Βοεῦσιν, avec des courroies. *Scholies* B : λώροις. τούτοις γὰρ ἐχρῶντο τὸ πρότερον, νῦν δὲ τοῖς ὠνομασμένοις κάλοις.

427-429. Ἔπρησεν δ' ἄνεμος.... Voyez l'*Iliade*, I, 481-483, et les notes sur ces trois vers. Il n'y a d'autre différence entre les deux passages que celle de ἔπρησεν et ἐν.... πρῆσεν. *Iliade*, I, 481 : ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν. Il semble, tout d'abord, qu'on devrait ramener la leçon de l'*Odyssée* à celle de l'*Iliade ;* mais ces petites variations sont bien dans la nature. Peut-être même La Roche n'a-t-il pas eu raison de rapprocher les deux leçons par une sorte de compromis, en écrivant, dans l'*Odyssée*, ἔμπρησεν au lieu de ἔπρησεν.

430. Δησάμενοι, ayant lié, c'est-à-dire ayant fixé, ayant amarré. Une fois la voile gonflée, il n'y a qu'à laisser faire le vent, qui souffle en poupe. Toute manœuvre devient inutile. Aussi la troupe va-t-elle se reposer de l'effort et se donner du bon temps. — Ancienne variante, δήσαντες.

431. Ἐπιστεφέας οἴνοιο, pleins de vin jusqu'aux bords. Voyez la note du vers I, 470 de l'*Iliade*. Ici j'ajoute l'explication si nette de ἐπιστεφέας, qu'on lit dans les *Scholies* Q : μέχρι τῆς στεφάνης μεστοὺς καὶ τοῦ χείλους.

Παννυχίη μέν ῥ' ἦγε καὶ ἠῶ πεῖρε κέλευθον.

434. Παννυχίη.... Ce vers, aux yeux de quelques anciens, était suspect d'interpolation, mais on ignore pourquoi. — Bekker fait de ce vers un commencement de phrase. On sait qu'il n'admet point la division en chants; et le vers 434 du chant II est en effet très-étroitement lié avec le vers 1 du chant III. Cependant je ne crois pas qu'une virgule soit suffisante après κέλευθον, même dans le système de Bekker. Le point en haut serait préférable. — Ἦγε ne se rapporte point à κούρῃ, bien qu'en réalité ce soit Minerve qui fasse si bien voguer le navire. Cet adjectif est ici, comme ἡ au vers 429, pour désigner le navire lui-même. — Ἠῶ est pris adverbialement, ou, si l'on veut, équivaut à κατ' ἠῶ : pendant le crépuscule du matin. — Πεῖρε κέλευθον, faisait route en traversant (les flots). La traduction *conficiebat iter* est insuffisante. Voyez, VIII, 183, κύματα πείρων. *Scholies* B, E et Q : τὸ δὲ πεῖρε ἀντὶ τοῦ ἐπέρα. Eustathe : τὸ δὲ ἔπειρεν ἀντὶ τοῦ διεπέρα.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Γ.

ΤΑ ΕΝ ΠΥΛῼ.

Arrivée de Télémaque à Pylos ; accueil que lui fait Nestor (1-74). Questions du jeune homme, et long discours du vieillard (75-200). Suite de l'entretien : Nestor réconforte Télémaque, lui donne les plus sages conseils, et se charge de le faire conduire à Sparte, où Ménélas, revenu depuis peu, lui donnera peut-être des nouvelles d'Ulysse (201-328). Minerve quitte Télémaque, mais en se laissant reconnaître et de son protégé et de Nestor (329-394). Télémaque, après avoir passé la nuit dans le palais, se met en route pour Sparte (395-485). Incidents du voyage (486-497).

Ἠέλιος δ' ἀνόρουσε, λιπὼν περικαλλέα λίμνην,
οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον, ἵν' ἀθανάτοισι φαείνοι
καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν·
οἱ δὲ Πύλον, Νηλῆος ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,

1. Λίμνην. Eschyle, dans un fragment du *Prométhée délivré*, parle d'un lac où le Soleil baignait ses chevaux pendant la nuit, et ce lac était voisin de l'Océan. Mais cette mythologie n'est point celle d'Homère ; et λίμνη, dans la langue homérique, signifie une eau quelconque, même une eau courante. Il s'agit donc ici de l'Océan, du fleuve Océan lui-même. Tout ce que les modernes ont écrit contre cette explication ne repose que sur le sens restreint de λίμνη dans la langue ordinaire. Bothe a parfaitement raison, quand il rapproche λίμνη de λίϐω, λείϐω, et quand il traduit ici λίμνην par *fluentum*. Curtius rattache λίμνη, comme λείϐω, à la racine λιϐ, laquelle contient l'idée d'eau qui coule et qui mouille. Tenons-nous-en donc à l'interprétation alexandrine, constatée par les *Scholies* B, E et P, et confirmée par la grammaire comparative : λίμνην ὁ ποιητὴς πᾶν ὕδωρ φησί, νῦν δὲ τὸν Ὠκεανόν.

2. Πολύχαλκον. Il faut prendre cette épithète au propre. Dès que le ciel était une voûte, on devait se figurer cette voûte comme formée d'un métal extrêmement solide. Voyez le vers V, 504 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Ἵν(α).... φαείνοι, *ut luceret*, pour donner de la lumière.

4. Οἱ δέ, alors eux, c'est-à-dire Télémaque et ses compagnons. — Πύλον. C'est Pylos de Messénie, au moins selon l'opinion la plus probable. Elle était située en face de l'île de Sphactérie ; et son port, formé par l'embouchure du Pamisus, passe pour être le port même de Navarin. Il y avait deux autres Pylos dans le Péloponnèse, et qui faisaient aussi partie des domaines de Nestor. Mais c'est la Pylos de Messénie qui paraît avoir été la capitale du royaume. — Νηλῆος. Pylos est appelée la ville de Nélée, parce que Nélée, père de Nestor, en avait été le fondateur. *Scholies* B, E, H, M et T : Νηλεὺς μαχεσάμενος μετὰ

Ἶξον· τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον,
ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτῃ.
Ἐννέα δ' ἕδραι ἔσαν, πεντακόσιοι δ' ἐν ἑκάστῃ
εἵατο, καὶ προὔχοντο ἑκάστοθι ἐννέα ταύρους.
Εὖθ' οἱ σπλάγχνα πάσαντο, θεῷ δ' ἐπὶ μηρί' ἔκηαν,
οἱ δ' ἰθὺς κατάγοντο, ἰδ' ἱστία νηὸς ἐΐσης
στεῖλαν ἀείραντες, τὴν δ' ὥρμισαν, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοί·
ἐκ δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἦρχε δ' Ἀθήνη.
Τὸν προτέρη προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τηλέμαχ', οὐ μέν σε χρὴ ἔτ' αἰδοῦς, οὐδ' ἠβαιόν·

Πελίου, ἐξ Ἰωλκοῦ ἧκεν εἰς Μεσσήνην, καὶ τὴν Πύλον ἔκτισε, Μεσσηνίων χώραν παρασχόντων. ἱστορεῖ Ἑλλάνικος.

5. Ἶξον, d'après la théorie alexandrine, est un imparfait, le futur ἴξω étant pris comme un second présent du verbe ἵκω. Voyez la note du vers II, 388. — Τοί, eux, c'est-à-dire les Pyliens.

6. Ἐνοσίχθονι. L'épithète habituelle de Neptune tient lieu ici de son nom même.

7. Ἐννέα δ' ἕδραι ἔσαν. Dans l'*Iliade*, II, 591-594, Nestor est cité comme roi de neuf villes; et c'est pour cela, disait-on, qu'il y a ici neuf groupes de gens assis, c'est-à-dire de convives. *Scholies* H, M et Q: ἐπεὶ ἐννέα πόλεων ἦρχεν ὁ Νέστωρ. D'autres supposaient que Pylos avait neuf quartiers. *Scholies* E, P et S : ἐννέα συνέδρια ἦν, διὰ τὸ ἐννεάπολιν εἶναι τὴν Πύλον. Selon d'autres enfin, la division par neuf symbolisait les années pleines qu'avait duré le siége de Troie. *Scholies* S : ἢ ἀπὸ τοῦ ἐννέα ἔτη ταλαιπωρεῖσθαι εἰς τὴν Τροίαν. Il est probable que le nombre des groupes était déterminé par quelque superstition relative au *chiffre* 9. — Πεντακόσιοι. Ancienne variante, πεντηκόσιοι. Cette orthographe a été rejetée par Aristarque et par Hérodien. *Scholies* H, M, Q et S : οὕτω διὰ τοῦ α τὸ πεντακόσιοι Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

8. Προὔχοντο. Ancienne variante, προὔθεντο, leçon rejetée par Aristarque.

9. Σπλάγχνα πάσαντο, *vulgo* σπλάγχν' ἐπάσαντο. Ancienne variante, σπλάγχν' ἐδάσαντο. Voyez la note du vers I, 464 de l'*Iliade*.

10. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et es compagnons.— Κατάγοντο, δ(έ). D'après les *Scholies* H et M, Aristarque écrivait κάταγον, τοὶ δ(έ), et c'est Hérodien qui a fait prévaloir la vulgate : Ἀρίσταρχος κάταγον· εἶτα τοὶ δ' ἱστία. ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς κατάγοντο. τὸ δμοιον καὶ ἐπὶ τοῦ, Νίζον καὶ προτίθεντο, ἰδὲ κρέα πολλὰ δατεῦντο (I, 112). La leçon attribuée à Aristarque est si mauvaise, qu'on peut croire qu'il y a ici quelque erreur de nom. Il est impossible de voir aucun rapport entre le vers I, 112 et cet exemple-ci. Là le bon sens demande deux sujets distincts; ici il n'y en a qu'un. On a vu d'ailleurs que là Hérodien était en parfait accord avec Aristarque, et qu'il lisait, au vers I, 112, non pas προτίθεντο, ἰδέ, mais πρότιθεν, τοὶ δέ. Les scholiastes, en ne distinguant point les deux cas l'un de l'autre, ont embrouillé les notes alexandrines, et prêté aux deux illustres critiques des contradictions qui n'existent pas. Voyez les notes sur le vers I, 112.

11. Στεῖλαν. Zénodote écrivait σεῖσαν. Mais, comme le faisait remarquer Aristarque, le verbe σείω donne une idée fausse, appliqué à l'opération dont il s'agit. On ne secoue point les voiles quand on les cargue, mais plutôt quand on les déploie. *Scholies* H, M, Q, R et T : τότε δὲ σείουσιν ὅτε θέλουσι χαλάσαι τὸ ἄρμενον. — Τήν, *illam*, c'est-à-dire *navem* : le navire.

14. Χρή. Ancienne variante, χρεί(α), sous-entendu ἐστί : même sens. — Οὐδ' ἠβαιόν, *ne tantillum quidem*, pas même le moins possible. On ne trouve jamais, chez Homère, l'adjectif ἠβαιός ni l'adverbe ἠβαιόν qu'après οὐδ(έ). Il est donc assez probable que l'η qui commence le mot n'est autre chose que la finale de οὐδέ,

τοὔνεκα γὰρ καὶ πόντον ἐπέπλως, ὄφρα πύθηαι
πατρός, ὅπου κύθε γαῖα, καὶ ὅντινα πότμον ἐπέσπεν.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἰθὺς κίε Νέστορος ἱπποδάμοιο·
εἴδομεν ἥντινα μῆτιν ἐνὶ στήθεσσι κέκευθεν.
Λίσσεσθαι δέ μιν αὐτός, ὅπως νημερτέα εἴπῃ·
ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Μέντορ, πῶς τ' ἄρ' ἴω, πῶς τ' ἂρ προσπτύξομαι αὐτόν;
Οὐδέ τί πω μύθοισι πεπείρημαι πυκινοῖσιν·
αἰδὼς δ' αὖ νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.

qu'Homère avait prise comme longue. C'est ce que pensaient Aristarque et son école; mais ils ont laissé la question indécise. *Scholies* H, M et Q : ἄδηλον πότερον ἐκ συναλοιφῆς ἐστὶ τὸ η, ἢ τοῦ ἠβαιόν τρισσυλλάβου· οἱ δὲ νεώτεροι βαιόν φασι. L'écriture ancienne était ΟΔΕΒΑΙΟΝ, qu'on pouvait lire de plusieurs manières. La transcription la plus correcte était, ce semble, οὐ δὴ βαιόν, et je crois que les Alexandrins, en admettant la forme ἠβαιός, ont introduit dans la nomenclature grecque un terme absolument inutile. — Je rappelle que δέ et δή, pour Homère, c'est tout un, et que l'écriture οὐδέ en un seul mot n'est qu'une convention arbitraire, ou, si l'on veut, qu'une habitude prise d'après les exigences de la langue raffinée des Attiques.

15. Ἐπέπλως est la seconde personne de l'imparfait de l'indicatif de ἐπίπλωμι, le même que ἐπιπλόω (naviguer sur).

16. Κύθε est pour ἔκευθε, c'est-à-dire ἔκευθεν αὐτόν : le couvrait, c'est-à-dire l'a enseveli. — Ἐπέσπεν. Ancienne variante ἐπέσπα, détestable correction de quelque glossographe. Voyez la note sur le vers II, 359 de l'*Iliade*. Dans les textes non accentués, il y avait confusion d'écriture entre certains temps de ἐφέπω et de ἐπισπάω. Mais πότμον ἐπισπᾶν ne donne pas de sens raisonnable. Le verbe homérique, dans cette périphrase de *mourir*, est certainement ἐφέπειν (*oppetere*, atteindre).

17. Ἀλλ' ἄγε νῦν. Ancienne variante, ὄφρα τάχιστα, qu'on ne pouvait expliquer qu'en faussant le sens de ὄφρα. — Ἰθὺς.... Νέστορος, droit à Nestor. Le génitif ne dépend pas de ἰθύς. Il marque par lui-même le but à atteindre; et rien n'est plus fréquent, chez Homère, que son emploi avec un verbe de mouvement. Voyez la note I, 119.

18. Εἴδομεν est au subjonctif, pour εἰδῶμεν.

19. Λίσσεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *ora*, prie. — Αὐτός, *vulgo* αὐτόν, mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* H): Ἀρίσταρχος, αὐτός, οὐκ αὐτόν. — Le vers 19 et le suivant se retrouvent plus loin : 327-328. C'est là seulement que Bekker et Hayman les trouvent bien placés. Ici Bekker les rejette au bas de la page, et Hayman les met entre crochets, sans autre explication que ceci : « These lines are set in the margine by « Bekker, and belong more fitly to 327- « 328. » Bothe avait donné le premier l'exemple de cette athétèse, mais sans la justifier, sinon en disant que les deux vers ne vont pas bien ici, et qu'ils y sont inutiles. Dindorf, Fæsi, Ameis, La Roche ne sont pas de cet avis, et nous pensons comme eux.

22. Προσπτύξομαι n'est pas pris dans son sens littéral d'embrasser. Il s'agit simplement de saluer ou d'adresser la parole : *salutabo* ou *alloquar*. Ces deux mots sont ici tout à fait synonymes. Voyez, sur le verbe προσπτύσσομαι, la note II, 77.

23. Πεπείρημαι est dit d'une façon absolue : je me suis exercé, c'est-à-dire je suis habile. Car μύθοισι est un datif instrumental, ou, selon d'autres, un équivalent de ἐν μύθοισι, de σὺν μύθοισι, ce qui revient au même. Le régime de πεπείρημαι serait un génitif ou un accusatif.

24. Νέον ἄνδρα. Le lemme des *Scholies*

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τηλέμαχ', ἄλλα μὲν αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶ σῇσι νοήσεις,
ἄλλα δὲ καὶ δαίμων ὑποθήσεται· οὐ γὰρ ὀίω
οὔ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.
Ἶξον δ' ἐς Πυλίων ἀνδρῶν ἄγυρίν τε καὶ ἕδρας,
ἔνθ' ἄρα Νέστωρ ἧστο σὺν υἱάσιν· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὤπτων, ἄλλα τ' ἔπειρον.
Οἱ δ' ὡς οὖν ξείνους ἴδον, ἀθρόοι ἦλθον ἅπαντες,
χερσίν τ' ἠσπάζοντο καὶ ἑδριάασθαι ἄνωγον.
Πρῶτος Νεστορίδης Πεισίστρατος, ἐγγύθεν ἐλθών,

K et M donne νέῳ ἀνδρί, et leur note attribue cette leçon à Rhianus : οὕτω γράφουσιν οἱ κατὰ Ῥιανόν. Ce n'est évidemment qu'une correction arbitraire du grammairien-poëte, choqué par les deux accusatifs. Mais il n'y a pas d'erreur possible, et personne n'a jamais eu à se demander quel était ici le sujet, et quel était le régime.

27-28. Οὐ γὰρ ὀίω οὐ. La seconde négation insiste avec force sur la première ; et c'est à tort que les traducteurs négligent de la rendre. Minerve dit : « Car je ne crois pas, non certes je ne crois pas. »

31. Ἄγυριν. Ancienne variante, ἀγορήν, terme impropre, puisque c'est ici une fête religieuse, et non une assemblée politique. — Ἄγυρίν τε καὶ ἕδρας est un ἓν διὰ δυοῖν. La réunion et les siéges, c'est la réunion sur des siéges, c'est-à-dire les convives assis.

33. Κρέα ὤπτων, *vulgo* κρέα τ' ὤπτων. Bekker, Ameis et La Roche : κρέατ' ὤπτων. La vulgate est impossible ; car l'α de κρέα est long, et ne peut devenir bref que devant une voyelle. Mais κρέατ(α) est fort admissible. — Ἄλλα, sous-entendu κρέα : d'autres pièces de viande. — Ἔπειρον, ils perçaient, c'est-à-dire ils embrochaient. Le mot ὀβελοῖσι, sous-entendu ici, est exprimé ailleurs. Ainsi, par exemple, *Iliade*, 465 : ὀβελοῖσιν ἔπειραν. Ces pièces qu'on embrochait allaient ensuite au feu, près de celles qui rôtissaient, ou y remplaçaient les viandes déjà rôties.

34. Οἱ, eux, c'est-à-dire les Pyliens, et particulièrement Nestor et ses fils. La curiosité a fait lever tous les convives ; et Homère est bien dans le vrai quand il dit : ἀθρόοι ἦλθον ἅπαντες.

36. Πεισίστρατος. Dans l'*Iliade*, ce fils de Nestor n'est point nommé. Il n'était qu'un enfant à la mamelle quand son père partit pour le siége de Troie. Voyez la note IV, 200-201. — Les enstatiques demandaient pourquoi c'est Pisistrate qui fait les honneurs du festin aux deux étrangers. Les lytiques répondaient : « C'est parce qu'il est de l'âge de Télémaque, et que les jeunes gens sont naturellement attirés les uns vers les autres. » Ils citaient le proverbe grec qui constate cette affinité naturelle. *Scholies* M : πρῶτος δ' ὁ Πεισίστρατος, διὰ τὸ ἰδεῖν τὸν Τηλέμαχον ἰσήλικα αὐτῷ ὄντα. *Scholies* E : παροιμία ἐστὶν ἡ λέγουσα, ἧλιξ ἥλικα τέρπει. Il vaut mieux dire, comme font d'autres anciens, que Pisistrate obéit à l'instinct généreux de la jeunesse. Mentor eût-il été seul, le fils de Nestor aurait agi de même. *Scholies* M et Q : παρέπεται γὰρ τοῖς ἀγαθοῖς τῶν νέων προλαμβάνειν τοὺς λοιποὺς ταῖς ἀγαθοεργίαις καὶ προπετεύεσθαι τὴν φιλοτιμίαν. Remarquez d'ailleurs que Pisistrate prend la main de Mentor en même temps que celle de Télémaque, et que c'est au vieillard qu'il va adresser la parole. Il sait que Nestor pratique l'hospitalité, et que cet empressement à courir au-devant des deux étrangers est conforme aux senti-

ἀμφοτέρων ἕλε χεῖρα, καὶ ἵδρυσεν παρὰ δαιτὶ
κώεσιν ἐν μαλακοῖσιν, ἐπὶ ψαμάθοις ἁλίῃσιν,
πάρ τε κασιγνήτῳ Θρασυμήδεϊ καὶ πατέρι ᾧ·
δῶκε δ' ἄρα σπλάγχνων μοίρας, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν
χρυσείῳ δέπαϊ· δειδισκόμενος δὲ προσηύδα
Παλλάδ' Ἀθηναίην, κούρην Διὸς αἰγιόχοιο·
Εὔχεο νῦν, ὦ ξεῖνε, Ποσειδάωνι ἄνακτι·
τοῦ γὰρ καὶ δαίτης ἠντήσατε δεῦρο μολόντες.
Αὐτὰρ ἐπὴν σπείσῃς τε καὶ εὔξεαι, ἣ θέμις ἐστὶν,

ments de son père. Il est le porte-voix spontané de Nestor, voilà tout. Le vieux roi, grâce à ce bon office, n'a point à se lever de son siége, et attend sans se déranger que Mentor et Télémaque viennent s'asseoir près de lui.

39. Θρασυμήδεϊ. Thrasymède, sans être un des grands héros de la guerre de Troie, figure avec honneur dans plusieurs des scènes de l'*Iliade*. Nestor, qui avait sept fils, n'en avait emmené que deux avec lui en Troade, les deux aînés, Thrasymède et Antilochus. Antilochus, l'ami d'Achille, avait péri de la main de Memnon, peu de temps après les événements racontés dans l'*Iliade*. Nestor dit lui-même plus bas, vers 111, qu'Antilochus est resté dans les plaines de Troie. C'est ce qui explique pourquoi il ne figure point ici. Les autres fils de Nestor seront mentionnés aux vers 413-414. Ils n'ont d'ailleurs aucune illustration personnelle, et leurs noms sont tout ce qu'on sait d'eux : Échéphron, Persée, Stratius, Arétus.

40. Σπλάγχνων μοίρας. Les convives, dans tout festin sacré, commençaient par manger le cœur, les poumons et le foie des victimes, ou tout au moins par y goûter (πάσασθαι). Après les entrailles, on mangeait la chair proprement dite. Ce qu'on brûlait en offrande se bornait à peu de chose : des os de cuisse couverts de graisse (μηρία), quelques morceaux crus (ὠμά), rarement des cuisses entières (μηρούς), jamais un animal entier. Voyez l'*Iliade*, I, 40, 460-461, 464, et les notes sur ces vers.

41. Χρυσείῳ δέπαϊ. Ancienne variante, χρυσέῳ ἐν δέπαϊ. Didyme (*Scholies* K et M) : χωρὶς τοῦ ἐν αἱ Ἀριστάρχου καὶ σχεδὸν ἅπασαι. — Δειδισκόμενος, allongeant le bras, c'est-à-dire tendant vers Mentor la coupe pleine. Il ne s'agit pas ici de boire à la santé des deux hôtes ; et le vers 51 montre bien que Pisistrate n'a pas bu. Les vers 45-47 n'ont même aucun sens, avec l'interprétation vulgaire de δειδισκόμενος (*propinans*, portant une santé). Le verbe δειδίσκομαι n'est qu'une forme développée de δείκνυμαι, dont le participe δεικνύμενος signifie, *Iliade*, IX, 196, tendant la main. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 3-4, δεπάεσσι δειδέχατ(ο), et, XV, 86, δεικανόωντο δέπασσιν. Ces exemples justifient le sens que nous donnons à δειδισκόμενος. — Les anciens rattachaient δειδίσκομαι à δέχω, δέχομαι, mais en prenant δέχομαι comme synonyme de δεξιοῦμαι, ce qui revient ici à la même idée qu'en identifiant δειδισκόμενος à δεικνύμενος. Voyez les notes sur les vers de l'*Iliade* plus haut cités.

44. Καὶ δαίτης. C'est bien à tort que les traducteurs ne tiennent point compte de καί. Les deux étrangers doivent des actions de grâces à Neptune, comme voyageurs sur mer ; et leur qualité de convives du dieu est une raison de plus pour qu'ils n'oublient pas de remplir leur devoir envers ce dieu.

45. Ἦ, *vulgo* ᾗ. Notre vulgate est une leçon ancienne, et il n'y a aucune différence au fond pour le sens. Nicanor lisait ᾗ, car il dit qu'on peut, si l'on veut, mettre un point après εὔξεαι. Or c'est avec ᾗ seulement que cette ponctuation semble possible ; car ἣ θέμις ἐστίν n'est point un commencement de phrase. L'orthographe d'Aristarque est la plus naturelle des deux, et c'est celle qu'ont adoptée tous les derniers éditeurs d'Homère.

δὸς καὶ τούτῳ ἔπειτα δέπας μελιηδέος οἴνου
σπεῖσαι, ἐπεὶ καὶ τοῦτον ὀΐομαι ἀθανάτοισιν
εὔχεσθαι· πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι.
Ἀλλὰ νεώτερός ἐστιν, ὁμηλικίη δ' ἐμοὶ αὐτῷ·
τοὔνεκα σοὶ προτέρῳ δώσω χρύσειον ἄλεισον.
  Ὣς εἰπὼν ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἡδέος οἴνου·
χαῖρε δ' Ἀθηναίη πεπνυμένῳ ἀνδρὶ δικαίῳ,
οὕνεκά οἱ προτέρῃ δῶκε χρύσειον ἄλεισον.
Αὐτίκα δ' εὔχετο πολλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι·
  Κλῦθι, Ποσείδαον γαιήοχε, μηδὲ μεγήρῃς
ἡμῖν εὐχομένοισι τελευτῆσαι τάδε ἔργα.
Νέστορι μὲν πρώτιστα καὶ υἱάσι κῦδος ὄπαζε·
αὐτὰρ ἔπειτ' ἄλλοισι δίδου χαρίεσσαν ἀμοιβὴν
σύμπασιν Πυλίοισιν ἀγακλειτῆς ἑκατόμβης.
Δὸς δ' ἔτι Τηλέμαχον καὶ ἐμὲ πρήξαντα νέεσθαι,
οὕνεκα δεῦρ' ἱκόμεσθα θοῇ σὺν νηῒ μελαίνῃ.

46. Τούτῳ. A celui-ci. Pisistrate montre Télémaque.

47. Σπεῖσαι, comme ὥστε σπεῖσαι : *ad libandum*, pour faire des libations. — Ὀΐομαι équivaut à οἶμαι ἀγαθὸν εἶναι, οἶμαι πρέπειν : je crois qu'il convient. C'est aussi le sens de notre locution *m'est avis*, laquelle est une traduction littérale de ὀΐομαι.

49. Ὁμηλικίη, comme ὁμῆλιξ. C'est l'abstrait pour le concret. Voyez l'*Iliade*, III, 75. Mais, dans ce dernier passage, le mot a le sens du pluriel. — (Δέ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

50. Τοὔνεκα σοί. Zénodote, τοὔνεκά τοι. Autre variante antique, τοὔνεκά σοι. Hérodien dit qu'il faut écrire σοί avec l'accent. *Scholies* H, M et Q : ἐχρῆν ὀρθοτονεῖν τὴν σοί. Quant au τοι de Zénodote, on voit, par les termes de la scholie, qu'Hérodien le trouve impropre ; mais la scholie est tronquée, et il n'est pas facile de dire en quoi Zénodote a péché. La Roche pense qu'à la rigueur τοι peut se défendre. Mais ce n'était sans doute qu'une correction de fantaisie, et il est probable que les textes des villes donnaient ΣΟΙ, et non ΤΟΙ. Cela suffit pour justifier la condamnation portée contre τοι par Aristarque et son école.

51. Χειρί, *vulgo* χερσί. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. Une main suffit pour recevoir la coupe.

52. Δικαίῳ, juste, c'est-à-dire faisant honneur à qui de droit, tenant compte des prérogatives de l'âge.

55. Μηδὲ μεγήρῃς, *neque invideas*, et ne refuse point.

56. Ἡμῖν εὐχομένοισι dépend de τελευτῆσαι, et non de μεγήρῃς, lequel se construit avec l'accusatif de la chose et le génitif de la personne. — Τάδε ἔργα, ces choses-ci, c'est-à-dire les vœux que j'ai exprimés.

58-59. Ἀμοιβὴν.... ἀγακλειτῆς ἑκατόμβης. Les Pyliens ont fait au dieu une fête splendide. Le dieu leur doit donc, en retour, quelque preuve signalée de satisfaction.

60. Πρήξαντα se rapporte successivement aux deux sujets, et il équivaut ainsi à πρήξαντας.

61. Οὕνεκα est pour τὸ οὗ ἕνεκα : *illud cujus gratia*, l'entreprise au sujet de laquelle.

Ὣς ἄρ' ἔπειτ' ἠρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα·
δῶκε δὲ Τηλεμάχῳ καλὸν δέπας ἀμφικύπελλον.
Ὣς δ' αὔτως ἠρᾶτο Ὀδυσσῆος φίλος υἱός.
Οἱ δ' ἐπεὶ ὤπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο,
μοίρας δασσάμενοι δαίνυντ' ἐρικυδέα δαῖτα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
τοῖς ἄρα μύθων ἦρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Νῦν δὴ κάλλιόν ἐστι μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
ξείνους, οἵτινές εἰσιν, ἐπεὶ τάρπησαν ἐδωδῆς.
Ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; Πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα;

62. Καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα, et elle-même accomplissait tout (ce qu'elle avait demandé à Neptune). En sa qualité de déesse, et de déesse de premier ordre, Minerve n'a besoin de personne pour que ses vœux deviennent des réalités. Elle a parlé comme devait parler l'homme dont elle a pris la figure; mais elle n'a que faire d'attendre le bon plaisir de Neptune. Eustathe : ὅτι ἐπὶ τοῦ προσποιουμένου μὲν εὔχεσθαί τι, δυναμένου δὲ ποιεῖν ἃ εὔχεται οἰκεῖον τὸ, Ὣς ἄρ' ἔπειτ' ἠρᾶτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα.

63. Ἀμφικύπελλον, à double godet. Voyez dans l'*Iliade*, I, 584, la note sur ce mot.

65. Κρέ' ὑπέρτερα est dit par opposition à σπλάγχνα. Ce sont les chairs proprement dites, et non plus les viscères. Il s'agit surtout des chairs du dos, des filets; et l'épithète ὑπέρτερα peut être prise, si l'on veut, dans son sens littéral. Didyme (*Scholies* V) : τὰ ὑπέρθετα καὶ μείζονα ἔξωθεν τῶν ἔνδον. ἔστιν οὖν νωτιαῖα· ταῦτα γὰρ ὑπερέχει τῶν λοιπῶν κρεῶν. Il y a une autre explication antique de ὑπέρτερα. *Scholies* B, H et Q : ἢ τὰ ὑπεράνω τοῦ πυρός. Mais les σπλάγχνα, qui ont fourni le premier service, avaient été *en haut du feu*, puisqu'on ne mangeait que les chairs rôtiès. Il n'y aurait plus alors de distinction exprimée.

67. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

68. Τοῖς ἄρα μύθων.... On a vu ce vers, *Iliade*, X, 205, sauf la variante τοῖσι δέ, au lieu de τοῖς ἄρα. — Ici, dans les *Scholies*, il y a une note sur Γερήνιος et une sur ἱππότα. La première épithète est interprétée de la même façon que nous l'avons expliquée dans l'*Iliade*, II, 336. Q et V : κατὰ μὲν Ἡσίοδον, ὁ ἐν Γερήνοις ἀνατραφείς. Mais le commentateur ne s'en tient point à cette tradition, car il ajoute qu'il vaut mieux voir dans l'épithète un titre d'honneur : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι ὁ ἔντιμος, κατὰ τὸ γέρας. Dans ce cas, le mot devrait s'écrire sans majuscule. Mais on a raison, ce semble, de préférer une explication autorisée par les récits de l'époque héroïque. Nestor, d'après ces récits, avait été élevé à Gérénia en Messénie, et voilà comment il n'avait pas péri dans le massacre des siens, à la prise de Pylos par Hercule. — Quant au mot ἱππότα pour ἱππότης, c'est une forme archaïque; et, comme cette forme s'était conservée dans certains dialectes grecs, c'est à ces dialectes, disait-on, qu'Homère l'avait empruntée. *Scholies* P : Εὐδαίμων ὁ Πηλουσιώτης εἶναι λέγει Μακεδονικόν, οἱ δὲ Αἰολικόν. Il vaut mieux dire que l'ancien ionien avait conservé, au moins dans l'usage poétique, une partie de la langue antérieurement parlée. Le nominatif en α est aussi légitime, pour Homère, à la première déclinaison, que peut l'être le nominatif en ης. Voyez ἠπύτα pour ἠπύτης, *Iliade*, VII, 384.

71. Πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα. La préposition est souvent omise avec les verbes neutres qui marquent un mouvement. On dit, en latin, *currere æquor*. Nous disons nous-mêmes *courir la mer*. Boileau, *Satires*, VIII, 74 : « Pour *courir l'Océan* de l'un à l'autre bout. »

Ἤ τι κατὰ πρῆξιν, ἦ μαψιδίως ἀλάλησθε,

72-74. Ἤ τι κατὰ πρῆξιν.... Ces trois vers, ainsi que le précédent, se retrouvent textuellement, IX, 252-255, quand Polyphème questionne Ulysse à son arrivée en Sicile. Suivant Aristophane de Byzance, ils ne sont bien à leur place que dans la bouche de Nestor, excepté le premier des quatre, la question banale. En effet, qu'importe à Polyphème qu'Ulysse voyage sans but ou non? et comment cet anthropophage, dans son île où les hommes ne sont que des épaves jetées par la tempête, a-t-il seulement l'idée de ce que c'est qu'un pirate? *Scholies* H, M, Q et R : τοὺς μετ' αὐτὸν (le vers 71) τρεῖς στίχους ὁ μὲν Ἀριστοφάνης ἐνθάδε σημειοῦται τοῖς ἀστερίσκοις, ὅτε δὲ ὑπὸ τοῦ Κύκλωπος λέγονται, καὶ ὀβελίσκους τοῖς ἀστερίσκοις παρατίθησιν, ὡς ἐντεῦθεν μετενηνεγμένων τῶν στίχων. πόθεν γὰρ τῷ Κύκλωπι λῃστῶν ἔννοια ᾖ, στωμυλλομένῳ φάναι· οἵ τ' ἀλόωνται ψυχὰς παρθέμενοι κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες. Aristarque, au contraire, pense qu'il n'y a qu'un cyclope qui puisse adresser à des étrangers cette question grossière : « Êtes-vous des pirates? » Il n'y a rien, dans la tenue de Mentor et de Télémaque, qui puisse donner à Nestor un pareil soupçon. Cependant il ne faut pas dire, comme on le fait, qu'aux yeux d'Aristarque les vers 72-74 étaient interpolés. Non; il accusait seulement le poëte d'inadvertance, et il lui pardonnait d'avoir mis dans la bouche de Nestor des paroles incongrues. Ce n'est pas, selon Aristarque, le seul exemple de questions hors de propos qu'on puisse relever chez Homère : « Mais il faut, dit-il, pardonner au poëte de n'être pas toujours un logicien bien rigoureux. » *Scholies* H, M, Q et R : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οἰκειότερον αὐτοὺς (τοὺς τρεῖς στίχους) τετάχθαι ἐν τῷ λόγῳ τοῦ Κύκλωπός φησιν· οὐδὲ γὰρ νῦν οἱ περὶ Τηλέμαχον λῃστρικόν τι ἐμφαίνουσι. δοτέον δέ, φησί, τῷ ποιητῇ τὰ τοιαῦτα. καὶ γὰρ ναῦν αὐτὸν (τὸν Κύκλωπα) παράγει εἰδότα· Ἀλλά μοι εἴφ', ὅπῃ ἔσχες ἰὼν εὐεργέα νῆα (IX, 460)· καὶ συνίησιν (ὁ Κύκλωψ) Ἑλληνίδα φωνήν. — Le jugement d'Aristarque sur l'inconvenance de la question de Nestor n'est point fondé en raison. Remarquez que les pirates dont parle Nestor ne sont pas des pirates proprement dits, mais des corsaires. Ce n'est pas sur tout le monde indistinctement qu'ils exercent leurs déprédations, mais sur des étrangers, sur des ennemis : κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες. On comprend qu'aucune idée d'infamie ne fût attachée à l'idée d'un pareil métier, dans un pays divisé en populations si diverses, et dans un temps où la concorde était loin de régner entre elles. Les Grecs de l'époque héroïque étaient, pour les brigandages de mer, dans ces principes que César, *Guerre des Gaules*, VI, 21, signale chez les Germains au sujet des brigandages de terre : « Latrocinia nullam « habent infamiam, quæ extra fines cujus- « que civitatis fiunt. » On peut même dire que tous les peuples imparfaitement civilisés en sont là aujourd'hui même encore. Les Romains ont mis des siècles à créer un mot pour distinguer un étranger d'un ennemi : *hostis* signifiait à la fois l'un et l'autre. — Pour revenir aux vers qui chagrinaient Aristarque, je ne connais que Payne Knight, parmi les modernes, qui les ait condamnés. Il les supprime ici; mais il les a laissés au chant neuvième. Je serais plutôt de l'avis d'Aristophane de Byzance; mais je crois qu'il n'y a rien à ôter nulle part, et qu'il faut, dans les deux passages, laisser à Homère sa naïve formule. Dugas Montbel semble approuver Payne Knight; mais il ne se prononce pas formellement. — En définitive, les vers 72-74 n'offrent aucune difficulté sérieuse. Il suffit qu'on tienne compte des temps et des lieux pour amnistier le poëte. *Scholies* M : ἰστέον ὡς οὐκ ἄδοξον ἦν τὸ λῃστεύειν παρὰ τοῖς παλαιοῖς, ἀλλ' ἔνδοξον. εἰ γὰρ ἄδοξον ἦν, οὐκ ἂν εἰς μέσον αὐτοῖς τοῦτο προήγαγε φίλοις οὖσι. Cette excellente réflexion est de Didyme. Mais Didyme ne fait là que répéter, sous une autre forme, ce que Thucydide, I, 5, avait écrit avant lui, et précisément d'après les mœurs que constatent la question de Nestor et celle de Polyphème.

72. Κατὰ πρῆξιν, *ob negotium*, pour une affaire, c'est-à-dire ayant une affaire en un lieu déterminé, soit pour le trafic ou pour tout autre objet. — Μαψιδίως, *temere*, sans but fixe, c'est-à-dire naviguant pour naviguer, et, d'après le sens du contexte, écumant la mer. *Scholies* P

οἵά τε ληϊστῆρες, ὑπεὶρ ἅλα, οἵ τ' ἀλόωνται
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες;
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα
θαρσήσας· αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη
θῆχ', ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο
[ἠδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν]·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
εἴρεαι ὁππόθεν εἰμέν· ἐγὼ δέ κέ τοι καταλέξω.
Ἡμεῖς ἐξ Ἰθάκης Ὑπονηΐου εἰλήλουθμεν·
πρῆξις δ' ἥδ' ἰδίη, οὐ δήμιος, ἣν ἀγορεύω.
Πατρὸς ἐμοῦ κλέος εὐρὺ μετέρχομαι, ἤν που ἀκούσω,
δίου Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος, ὅν ποτέ φασιν

et Q : οὐκ ἔχοντες σκοπὸν εἰς τήνδε τὴν πόλιν καὶ εἰς τήνδε ἀπελθεῖν, ἀλλ' ἁπλῶς φερόμενοι.

73. Οἵ τ(ε), *vulgo* τοί τ(ε). Je rétablis la leçon d'Aristarque, unanimement constatée par les *Scholies* H, M, Q et R. Voyez plus haut, dans la note sur les vers 72-74, la première citation de ces *Scholies*. C'était aussi la leçon de Didyme; car c'est de Didyme évidemment que proviennent les renseignements critiques sur l'opinion d'Aristarque. On ne peut guère douter que τοί τ(ε) ne soit une correction byzantine, destinée à faire disparaître l'hiatus apparent α-οἱ. Je dis hiatus apparent, car il n'y a point heurt de voyelles là où il y a diastole, et α est séparé de οἱ par une virgule. D'ailleurs, même sans diastole, α-οἱ, d'après la doctrine d'Aristarque, ne serait pas un hiatus, puisque l'esprit rude a la valeur d'une consonne. Voyez οὔ ἕθεν, *Iliade*, I, 114, et la note sur cette orthographe d'Aristarque, mal à propos changée par les Byzantins en οὐχ ἕθεν.

74. Ψυχὰς παρθέμενοι, *animas soliti objectare*, faisant métier d'exposer leurs vies. *Scholies* M : εἰς κίνδυνον παραβαλόντες τὰς ἑαυτῶν ψυχάς. On doit tenir compte du sens de l'aoriste, qui indique l'habitude; et *animas objectantes* est une traduction insuffisante.

77. Μιν, lui, c'est-à-dire Nestor.

78. Ἠδ' ἵνα μιν.... Ce vers, qu'on a vu, I, 95, n'a aucun titre à figurer ici, où il est dénué de tout sens raisonnable. Il n'y a pas un éditeur, depuis Wolf, qui ne l'ait traité comme une absurde interpolation. D'ailleurs il n'est pas mentionné dans les *Scholies*, et il manque dans la plupart des manuscrits.

81. Ὑπονηΐου, *sub Neio (sita)*, située sous le mont Néion. On a vu, I, 186, que le port d'Ithaque était abrité par cette montagne et par ses forêts : ὑπὸ Νηΐῳ ὑλήεντι. Homère, *Iliade*, VI, 396, après avoir dit que Thébé des Ciliciens était située sous le Placus couvert de bois, se sert d'un adjectif semblable à Ὑπονήϊος, pour répéter sa pensée : Θήβῃ Ὑποπλακίῃ.

82. Ἰδίη est opposé à δήμιος. C'est en qualité de fils d'Ulysse que Télémaque cherche des nouvelles, et non pas comme chargé par le peuple d'Ithaque de s'enquérir de ce qu'est devenu le roi. — Au lieu de οὐ δήμιος, Aristophane de Byzance lisait, ἐκδήμιος. Avec cette leçon, Télémaque dirait : « C'est une affaire à moi toute personnelle qui m'a fait quitter mon pays. » Mais l'antithèse est plus naturelle, et surtout bien plus expressive. Télémaque n'a pas besoin de dire qu'il a quitté son pays; et πρῆξις ἥδ(ε) signifie proprement, *l'affaire qui m'amène ici*.

83. Πατρὸς ἐμοῦ.... Construisez : μετέρχομαι ἤν ἀκούσω που κλέος ἐμοῦ πατρὸς (ὅ ἐστιν) εὐρύ. *Scholies* B, M et Q : ἔρχομαι, φησίν, ἤν πως φήμην ἀκούσω περὶ τοῦ ἐμοῦ πατρός. L'épithète εὐρύ n'est pas un simple ornement poétique; car plus la renommée d'Ulysse est éten-

σὺν σοὶ μαρνάμενον Τρώων πόλιν ἐξαλαπάξαι.
Ἄλλους μὲν γὰρ πάντας, ὅσοι Τρωσὶν πολέμιζον,
πευθόμεθ', ᾗχι ἕκαστος ἀπώλετο λυγρῷ ὀλέθρῳ·
κείνου δ' αὖ καὶ ὄλεθρον ἀπευθέα θῆκε Κρονίων.
Οὐ γάρ τις δύναται σάφα εἰπέμεν ὁππόθ' ὄλωλεν·
εἴθ' ὅγ' ἐπ' ἠπείρου δάμη ἀνδράσι δυσμενέεσσιν,
εἴτε καὶ ἐν πελάγει μετὰ κύμασιν Ἀμφιτρίτης.
Τοὔνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνομαι, αἴ κ' ἐθέλῃσθα
κείνου λυγρὸν ὄλεθρον ἐνισπεῖν, εἴ που ὄπωπας
ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἢ ἄλλου μῦθον ἄκουσας
πλαζομένου· πέρι γάρ μιν ὀϊζυρὸν τέκε μήτηρ.

due, plus Télémaque a de chances de trouver quelqu'un qui le renseigne sur le sort de son père. Si Ulysse n'était qu'un mortel obscur, l'entreprise de Télémaque courrait risque d'être sans nul résultat.

85. Σὺν σοὶ μαρνάμενον. Les anciens ont remarqué cette aimable flatterie adressée à l'amour-propre du vieillard. *Scholies* B, M et Q : τοῦτό φησι θεραπεύων τὸν γέροντα λίαν. Nestor et Ulysse, au siége de Troie, avaient souvent travaillé d'intelligence ; mais Ulysse avait joué, surtout à la fin de la guerre, un bien plus grand rôle que Nestor. L'expression dont se sert Télémaque met sur la même ligne les deux héros. Car il ne faut point exagérer, comme le faisaient quelques-uns, la portée du compliment, et dire que Télémaque réduit son père à n'avoir été qu'un aide de Nestor, une sorte de Mérionès de cet autre Idoménée. Nestor se serait récrié d'un tel excès de langage. Mais Télémaque ne dit rien qui dépasse les bornes.

87. Ἧχι, *vulgo* ᾗχι. Il ne faut point d'iota souscrit. Voyez, *Iliade*, I, 607, la note sur ce mot. Ici les *Scholies* H et M confirment et complètent la raison de l'orthographe aristarchienne : Ἀρίσταρχος δὲ τὸ ἧχι ἄνευ τοῦ ι φησί, καθάπερ καὶ τὸ ἧφι, βίηφι. En effet, ἧχι n'est autre chose que la diérèse de ᾗ, c'est-à-dire ἧῑ. La consonne intercalée est, comme le φ de βίηφι, une tradition de la prononciation archaïque, un équivalent ionien du digamma.

88. Ἀπευθέα, sans renseignement, c'est-à-dire inconnu.

89. Ὁππόθ(ι), *ubinam*, en quel lieu. L'élision de ι final est rare, excepté dans ἔστι, dans ἐπί, et dans les datifs pluriel en σι. C'est à tort que Hayman cite περί et ὅτι comme pouvant perdre leur finale. Il n'y a point de περ' pour περί, légitimement constaté ; et partout où les commentateurs disent ὅτ' pour ὅτι, nous avons vu qu'il n'était que le neutre de ὅστε épique pour ὅς, et qu'il était identique à ὅ, qu'Homère prend assez souvent dans le sens de ὅτι.

90-91. Εἴθ' et εἴτε. Bekker, ἤ θ' et ἤ τε. Rien de plus inutile que cette correction, qui d'ailleurs ne change pas le sens. On a vu, *Iliade*, I, 65, un exemple semblable à celui-ci : Εἴτ' ἄρ' ὅγ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται εἴθ' ἑκατόμβης.

91. Μετὰ κύμασιν équivaut à ἐν κύμασιν. — Ἀμφιτρίτης. Amphitrite, chez Homère, n'est qu'une personnification très-imparfaite. Ici Ἀμφιτρίτης n'est qu'un synonyme poétique de θαλάσσης. Dans les autres passages où Amphitrite semble nommée, on peut, comme ici, entendre la mer au propre.

92. Τοὔνεκα νῦν.... On a déjà vu ce vers, *Iliade*, XVIII, 457. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'idée de supplication est contenue dans ἱκάνομαι. *Scholies* E : ἅπτομαι τῶν σῶν γονάτων μετὰ ἱκετείας.

95. Πέρι, adverbe : *quam maxime*, entre tous. Bekker met le vers hors du texte, mais il ne dit pas pourquoi. Ce vers est très-bien à sa place ici, comme au chant IV, 325, d'où Bekker le rejette encore, sans dire davantage pourquoi.

Μηδέ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσεο, μηδ' ἐλεαίρων,
ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἤντησας ὀπωπῆς.
Λίσσομαι, εἴποτέ τοί τι πατὴρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεὺς,
ἢ ἔπος ἠέ τι ἔργον ὑποστὰς ἐξετέλεσσεν
δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχετε πήματ' Ἀχαιοί·
τῶν νῦν μοι μνῆσαι, καί μοι νημερτὲς ἔνισπε.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ὦ φίλ', ἐπεί μ' ἔμνησας ὀϊζύος, ἣν ἐν ἐκείνῳ
δήμῳ ἀνέτλημεν μένος ἄσχετοι υἷες Ἀχαιῶν,
ἠμὲν ὅσα ξὺν νηυσὶν ἐπ' ἠεροειδέα πόντον
πλαζόμενοι κατὰ ληΐδ', ὅπῃ ἄρξειεν Ἀχιλλεὺς,

97. Ὅπως, *quoquo modo* ou *utcumque*, et non pas seulement *quomodo*. Télémaque a demandé la pure vérité, bonne ou mauvaise. — Ὀπωπῆς. Ancienne variante, ΑΚΟΗΣ, c.-à-d. ἀκουῆς. Avec la vulgate, il faut sous-entendre καὶ ἀκουῆς, comme avec ἀκουῆς il faudrait sous-entendre καὶ ὀπωπῆς, puisque Nestor a été prié de dire tout ce qu'il sait par lui-même ou par d'autres. *Scholies* M : εἴτε ἐπὶ καλῷ οὔσης ἢ ἐπὶ κακῷ τῆς περὶ ἐκείνου ἀκοῆς εἴτε τῆς θέας. La leçon ὀπωπῆς a été préférée avec raison, à cause du mot ἤντησας, qui indique une action personnelle à Nestor. Nestor serait passif, s'il n'avait été que témoin auriculaire.

100. Πήματ(α). Les *Scholies* M donnent ἄλγεα comme ancienne variante. Ce n'est que la glose de πήματα. Comme leçon, ἄλγεα est inadmissible après πάσχετε, et c'est mal à propos qu'il est précédé, dans les *Scholies*, des lettres γρ, c'est-à-dire γράφεται.

101. Ἔνισπε. Je rétablis, comme l'a fait La Roche, ἔνισπε au lieu de ἐνίσπες, leçon adoptée par tous les éditeurs les plus récents. Ce bizarre impératif ἐνίσπες est une invention de Porson, d'après quelque faute de copiste ; et l'exemple σχές, allégué par ce philologue, ne prouve point qu'il y ait jamais eu un aoriste ἔσπην et ἐνέσπην, d'où viendrait ἐνίσπες. La Roche : « Retinui ἔνισπε cum majore parte librorum ; « ἐνίσπες in libris rarissime occurrit. » Le lemme ἐνίσπες, dans les *Scholies* imprimées, n'est lui-même qu'une correction des éditeurs.

102. Γερήνιος ἱππότα. Voyez plus haut la note du vers 68.

103. Ἐπεί, dans cette phrase, était considéré par les grammairiens anciens comme redondant, ou plutôt comme une sorte de formule oratoire. *Scholies* B : βεβαιωτικὸν καὶ ἀργόν. Ils ajoutaient que les formules de ce genre sont fréquentes chez Homère. *Scholies* H et M : Ὁμηρικὸν δέ ἐστι τὸ ἔθος. Il est plus naturel de supposer une anacoluthe ou une ellipse. Homère oublie la manière dont Nestor a commencé son discours, ou bien il compte qu'on suppléera facilement la proposition que sous-entend ἐπεί : « Je vais donc parler. » Au vers IV, 204, Ménélas commence un discours de la même façon qu'ici ; mais les deux exemples ne sont point identiques au fond. Voyez la note IV, 204.

103-104. Ἐν ἐκείνῳ δήμῳ, c'est-à-dire ἐν Τροίῃ : dans la Troade.

106. Κατὰ ληΐδ(α). Il s'agit des expéditions maritimes comme celle où Achille détruisit Thébé des Cilices, ou comme celle qui avait fait de Chryséis une portion du butin conquis dans Chryse et partagé. C'est par le pillage surtout que les Grecs vivaient dans leur camp ; mais ce qu'ils pillaient, c'étaient des villes du royaume de Priam, ou tout au moins appartenant aux alliés de Priam. — Ἄρξειεν. C'est Achille qui indiquait le but, et qui marchait en tête de chaque expédition ; mais les autres chefs n'étaient nullement obligés de le suivre. Il ne faut donc pas forcer le sens du verbe, ni en tirer l'idée d'un commandement proprement dit.

ἠδ' ὅσα καὶ περὶ ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἄνακτος
μαρνάμεθ'· ἔνθα δ' ἔπειτα κατέκταθεν ὅσσοι ἄριστοι.
Ἔνθα μὲν Αἴας κεῖται Ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς,
ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος,
ἔνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱός, ἅμα κρατερὸς καὶ ἀμύμων,
Ἀντίλοχος, πέρι μὲν θείειν ταχὺς ἠδὲ μαχητής·
ἄλλα τε πόλλ' ἐπὶ τοῖς πάθομεν κακά· τίς κεν ἐκεῖνα
πάντα γε μυθήσαιτο καταθνητῶν ἀνθρώπων;
Οὐδ' εἰ πεντάετές γε καὶ ἑξάετες παραμίμνων
ἐξερέοις ὅσα κεῖθι πάθον κακὰ δῖοι Ἀχαιοί·
πρίν κεν ἀνιηθεὶς σὴν πατρίδα γαῖαν ἵκοιο.
Εἰνάετες γάρ σφιν κακὰ ῥάπτομεν ἀμφιέποντες
παντοίοισι δόλοισι, μόγις δ' ἐτέλεσσε Κρονίων.
Ἔνθ' οὔτις ποτὲ μῆτιν ὁμοιωθήμεναι ἄντην
ἤθελ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἐνίκα δῖος Ὀδυσσεὺς
παντοίοισι δόλοισι, πατὴρ τεός, εἰ ἐτεόν γε
κείνου ἔκγονός ἐσσι· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

109. Αἴας. Il s'agit du grand Ajax, du fils de Télamon. L'autre Ajax survécut au siége, et ne périt que dans la tempête soulevée par Minerve.

112. Ἀντίλοχος. Il avait péri, comme nous l'avons déjà dit, de la main de Memnon. Voyez IV, 187-188. — Πέρι μὲν.... Voyez le vers XVI, 186 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

113. Τε. Ancienne variante, γε. — Ἐπὶ τοῖς, *præter illa*, outre ceux dont je viens de parler.

117. Πρίν, auparavant, c'est-à-dire avant que j'aie terminé mes récits. *Scholies* M : πρὶν ἀκούσαις· ὁμοία δὲ ἡ φράσις ἐκείνῃ· πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν.

118. Σφιν, à eux, c'est-à-dire aux Troyens. — Ῥάπτομεν est à l'imparfait, pour ἐρράπτομεν dans le sens de l'aoriste ἐρράψαμεν.

120. Ὁμοιωθήμεναι, sous-entendu τῷ Ὀδυσσεῖ.

121. Ἤθελ(ε), selon les Alexandrins, équivaut à ἠδύνατο. Voyez οὐδ' ἔθελε προρέειν, *Iliade*, XXI, 366, et la note sur cette expression. Les *Scholies* B et Q citent un exemple tiré du *Phèdre* de Platon, p. 230 D : οὐ θέλει τὰ δένδρα διδάσκειν με. Mais Platon personnifie les arbres, et prend son θέλει au propre. Je crois qu'il faut conserver ici à ἤθελε une signification morale. Il est synonyme de ἐτόλμα bien plus que de ἠδύνατο. Ce n'est point uniquement parce qu'ils étaient inférieurs à Ulysse que les Grecs lui accordaient sans conteste l'honneur d'être le premier des politiques, c'est parce qu'ils avaient un profond sentiment de sa supériorité. Toutes les prétentions de la vanité tombaient devant cette conviction. Dans l'exemple du vers XXI, 366 de l'*Iliade*, il s'agit d'un fait tout matériel, et où la volonté ne peut être pour rien : le fleuve n'a plus d'eau; voulût-il couler, il ne pourrait pas couler. Ici c'est tout autre chose, puisque les hommes sont toujours en possession de leur libre arbitre. Il leur est loisible de vouloir; mais ils s'abstiennent de le faire quand la raison leur montre que ce serait folie.

123. Εἰσορόωντα, *inspicientem*, quand je porte (sur toi) mes regards.

Ἦτοι γὰρ μῦθοί γε ἐοικότες, οὐδέ κε φαίης
ἄνδρα νεώτερον ὧδε ἐοικότα μυθήσασθαι.
Ἔνθ' ἤτοι εἴως μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς
οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,
ἀλλ' ἕνα θυμὸν ἔχοντε, νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ
φραζόμεθ', Ἀργείοισιν ὅπως ὄχ' ἄριστα γένοιτο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπήν,
βῆμεν δ' ἐν νήεσσι, θεὸς δ' ἐκέδασσεν Ἀχαιούς,
καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρὸν ἐνὶ φρεσὶ μήδετο νόστον
Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι

124-125. Ἐοικότες et ἐοικότα marquent une comparaison avec le langage d'Ulysse. Bothe : « Miratur Nestor sermo- « num Telemachi et olim Ulyssis simili- « tudinem. » Virgile s'est évidemment inspiré de ce passage d'Homère, quand il fait dire à Énée par Évandre, *Énéide*, VIII, 154 : « Ut te, fortissime Teucrum, Accipio « agnoscoque libens! ut verba parentis Et « vocem Anchisæ magni vultumque recor- « dor! » Si l'on traduisait ἐοικότες et ἐοικότα, sans supposer les ellipses τοῖς μύθοις Ὀδυσσέως et τοῖς ἔπεσιν Ὀδυσσέως, par *decentes* et *decentia*, on ferait dire à Nestor une double banalité; et l'interlocuteur de Télémaque n'aurait point suffisamment réparé ce qu'il y a de désobligeant dans εἰ ἐτεόν γε κείνου ἔκγονός ἐσσι. On peut, à la rigueur, réduire ἐοικότα à un sens moral; mais, pour ἐοικότες, cela est absolument impossible. Il faut bien que Nestor se reprenne, après avoir eu l'air d'exprimer un doute. C'est comme s'il disait : « Mais comment douter que tu sois le fils d'Ulysse, puisque je crois, en t'écoutant, entendre Ulysse lui-même? » Repoussons donc l'interprétation vague donnée dans les *Scholies* E : πρεσβύτεροι, φησί, τῆς ἡλικίας οἱ λόγοι, καὶ πάνυ τὸ εἰκὸς ἐν αὐτοῖς σώζεται. Je n'admets pas même, pour ma part, le compromis de Hayman, c'est-à-dire l'ellipse avec ἐοικότες, puis ἐοικότα pris comme εἰκότα. Car à quoi bon deux sens divers au même mot? Mais on peut être d'un autre avis; et voici la paraphrase de Hayman : « I am astonished as I « behold you, for indeed your words are « *like his*, and yet one would not say « that a man so much younger would « speak so *suitably*, i. e. so *sensibly*. »

125. Ὧδε, ainsi, c'est-à-dire comme tu fais en ce moment.

126. Εἴως équivaut ici à τέως : *tamdiu*, pendant tout ce temps, c'est-à-dire durant toute la guerre. *Scholies* M, P et Q : τὸ ἀναφορικὸν ἀντὶ τοῦ ἀνταποδοτικοῦ τοῦ τέως. Voyez, II, 148, la note sur ἕως. Ici comme là, Bothe explique à l'aide d'une ellipse : εἴως μέν σφι κακὰ ῥάπτομεν, τείως ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς.... Le sens reste le même.

127. Δίχ(α), *in diversam partem*, avec un avis opposé. Nestor dit qu'il n'a jamais été en désaccord avec Ulysse pour aucune mesure à prendre. *Scholies* B et E : οὐ δίχ' ἐβάζομεν, ἀντὶ τοῦ, οὐκ ἐδιχονοοῦμεν, οὐκ ἐν τῷ δημηγορεῖν, οὐκ ἐν τῷ βουλεύεσθαι, ἀλλ' ἕνα θυμόν, καὶ τὰ ἑξῆς.

128. Ἐπίφρονι βουλῇ. Ancienne variante, ἐπίφρονα βουλήν.

129. Ὄχ' ἄριστα, *quam optima*, les meilleures choses possibles, c'est-à-dire tous les succès désirables. — Γένοιτο. Ancienne variante, γένηται.

131. Βῆμεν δ' ἐν νήεσσι.... Plusieurs éditeurs regardent ce vers comme inutile, et ils le mettent entre crochets. Le vers 131 n'est pas indispensable, sans nul doute; mais enfin pourquoi Nestor n'annoncerait-il pas d'abord d'une façon générale les événements qu'il va développer en détail? Tout ce qu'il y a à dire, c'est que, dans le passage auquel les critiques le disent emprunté, XIII, 317, il est plus nécessaire qu'ici. — Dindorf et La Roche n'ont pas mis de crochets.

πάντες ἔσαν· τῷ σφεων πολέες κακὸν οἶτον ἐπέσπον,
μήνιος ἐξ ὀλοῆς Γλαυκώπιδος ὀβριμοπάτρης,
ἥτ' ἔριν Ἀτρείδῃσι μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν.
Τὼ δὲ καλεσσαμένω ἀγορὴν ἐς πάντας Ἀχαιούς,
μὰψ ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον, ἐς ἠέλιον καταδύντα
(οἳ δ' ἦλθον οἴνῳ βεβαρηότες υἷες Ἀχαιῶν),
μῦθον μυθείσθην, τοῦ εἵνεκα λαὸν ἄγειραν.
Ἔνθ' ἤτοι Μενέλαος ἀνώγει πάντας Ἀχαιοὺς
νόστου μιμνήσκεσθαι ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης·
οὐδ' Ἀγαμέμνονι πάμπαν ἑήνδανε· βούλετο γάρ ῥα
λαὸν ἐρυκακέειν, ῥέξαι θ' ἱερὰς ἑκατόμβας,
ὡς τὸν Ἀθηναίης δεινὸν χόλον ἐξακέσαιτο·
νήπιος, οὐδὲ τὸ ᾔδη, ὃ οὐ πείσεσθαι ἔμελλεν.
Οὐ γάρ τ' αἶψα θεῶν τρέπεται νόος αἰὲν ἐόντων.

134. Τῷ, *itaque*, c'est pourquoi. — Σφεων, monosyllabe par synizèse. Hérodien (*Scholies* M) dit qu'il est enclitique, mais que le monosyllabe qui le précède n'en reste pas moins périspomène : ἐγκλιτικὴ μὲν ἡ σφεων. ὅμως τὸ τῷ πάλιν περισπασθήσεται.

136. Μετ(ά), *inter*, entre.

138. Μὰψ ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον. Il ne faut point de virgule après μάψ, car il n'y a point opposition entre les idées, et ἀτάρ n'est pas toujours une disjonctive. Traduisez : inconsidérément et sans s'inquiéter de la règle. Le coucher du soleil était une heure tout à fait indue. A Rome même, les assemblées se séparaient de droit, une fois le soleil couché.

139. Οἱ n'est point article. Il signifie *isti* (ces malheureux), et il est précisé par les mots υἷες Ἀχαιῶν. — Βεβαρηότες. Anciennes variantes, βεβαρηκότες et βεβαρημένοι. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que βεβαρηότες a le sens passif.

143. Οὐδ(έ).... πάμπαν ἑήνδανε, et cela ne plaisait point du tout : et cela ne fut nullement approuvé. — Βούλετο a pour sujet Ἀγαμέμνων sous-entendu.

145. Τόν est emphatique, et τὸν.... δεινόν équivaut à δεινότατον.

146. Ὃ dans le sens de ὅτι : que. Rien de moins rare chez Homère que ὅ pour ὅτι, après les verbes qui signifient voir, savoir, reconnaître, et autres de ce genre.

147. Αἶψα, sur-le-champ, c'est-à-dire en un instant. — Les critiques de l'école de Zoïle trouvaient une contradiction entre la pensée exprimée ici par Nestor et ce que dit Phœnix dans l'*Iliade*, IX, 497 : στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί. Les lytiques répondaient aux enstatiques : « Ce sont deux personnages différents qui parlent, et il est tout naturel que leurs idées ne soient pas semblables. » Une autre raison qu'ils donnaient, c'est que Phœnix argumente, tandis que Nestor constate un fait. Enfin, disaient-ils, si l'on examine les termes, on verra que Nestor dit seulement que les dieux se laissent malaisément fléchir, mais non pas qu'ils sont inexorables. *Scholies* B, E et Q : λύοιτο δ' ἂν ἐκ τοῦ προσώπου· τὰ μὲν γὰρ λέγει ὁ Νέστωρ, τὰ δὲ Φοῖνιξ· ὥστε οὐ ταὐτὰ ἐδοκίμαζον. λύεται δὲ καὶ ἐκ τοῦ καιροῦ· τὸ γὰρ προθυμούμενον, τὸ στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί, τῷ καιρῷ ἥρμοσται. λύεται δὲ καὶ ἐκ τῆς λέξεως· πρόσκειται γὰρ τὸ αἶψα· στρέφονται μὲν γάρ, οὐκ αἶψα δέ. — Payne Knight retranche le vers 147, mais sans aucun motif sérieux. Dugas Montbel dit que ce vers était contesté par les anciens. C'est une complète erreur. Nous venons de transcrire tout ce qui nous reste

Ὣς τὼ μὲν χαλεποῖσιν ἀμειβομένω ἐπέεσσιν
ἔστασαν· οἱ δ' ἀνόρουσαν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
ἠχῇ θεσπεσίῃ· δίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή.
Νύκτα μὲν ἀέσαμεν χαλεπὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντες
ἀλλήλοις· ἐπὶ γὰρ Ζεὺς ἤρτυε πῆμα κακοῖο·
ἠῶθεν δ' οἱ μὲν νέας ἕλκομεν εἰς ἅλα δῖαν,
κτήματά τ' ἐντιθέμεσθα βαθυζώνους τε γυναῖκας.
Ἡμίσεες δ' ἄρα λαοὶ ἐρητύοντο μένοντες

des commentaires alexandrins sur le vers 147. Il n'y a rien là qui n'en confirme l'authenticité; et le τ(ε) redondant qui est entre γάρ et αἶψα n'est point, quoi qu'en disent Payne Knight et Dugas Montbel, une preuve d'interpolation. Cette licence est très-fréquente chez Homère. Elle se trouve dans les paroles mêmes de Phœnix : στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί.

148. Τώ, eux deux : les deux Atrides.

149. Ἔστασαν. Hérodien (*Scholies* M) : δασύνεται· οὐ γὰρ ἀντὶ τοῦ ἑστήκεισαν ἐκεῖ. — Οἱ. Voyez plus haut la note du vers 139.

150. Δίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή, *bifariam autem ipsis placebat consilium*, et ils étaient partagés entre les deux avis : et ils n'étaient pas d'accord sur le parti à prendre. On a vu cette expression dans l'*Iliade*, XVIII, 510.

151. Νύκτα μὲν ἀέσαμεν. On verra plus loin, vers 490, νύκτ' ἄεσαν, et deux fois encore νύκτ' ἄεσαν, XV, 40 et 188. Dans ces trois exemples, ἄεσαν signifie *dormiverunt*, ils dormirent; le contexte ne laisse aucun doute sur ce point. Il est évident que ἄημι (souffler) peut être pris dans le sens de ronfler, et par conséquent de dormir. Curtius rattache, au même radical αϝ, ἰαύω aussi bien que ἄημι, car ἰαύω, selon lui, n'est autre chose que ἰάϝω, primitivement ἀϝάω. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on doive traduire νύκτα μὲν ἀέσαμεν comme on est forcé d'entendre νύκτ' ἄεσαν : nous dormîmes pendant la nuit. Les Grecs ne dorment pas, puisqu'ils sont en proie aux passions les plus violentes (χαλεπὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντες). Mais ils ne sont plus debout, et ils ne se querellent plus dans l'assemblée. La nuit les a forcés au repos corporel, sinon au calme de l'esprit, et elle leur a donné, bon gré mal gré, le temps de souffler. — Les anciens eux-mêmes expliquaient ainsi la phrase. *Scholies* E, H, M, Q et R : ἀνεπνεύσαμεν τῆς στάσεως, ἀπὸ τοῦ ἄω. εἰ γὰρ ἐκοιμήθημεν, πῶς ὁρμαίνοντες; Porphyre développe cette interprétation. *Scholies* E, H, M et Q : Πορφυρίου. τὸ ἀέσαμεν οὐχ ἐκοιμήθημεν, ἀλλ' ἐπνεύσαμεν, ἀπὸ τοῦ ἄειν, ὅ ἐστι πνεῖν. λέγει δὲ καὶ ἀνάπνευσιν τὴν μικρὰν τῶν κακῶν παραμυθίαν, ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο (*Iliade*, XI, 801), ἀπὸ τῶν ἐκ πολέμου ἐπ' ὀλίγον ἀναπνεόντων· καὶ ἀσπασίως φεύγοντες ἀνέπνεον Ἕκτορα δῖον (*Iliade*, XI, 327)· ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στῆθι καὶ ἄμπνυε (*Iliade*, XXII, 222)· αὖτις δ' ἐμπνύνθη (*Iliade*, V, 697). ἀφ' οὗ καὶ τὸν εὑρίσκοντα πόρους εἰς ἀνάπνευσιν τῶν κακῶν, ὅπερ ἐστὶν ὁ φρόνιμος, πεπνυμένον φησίν. τὸ δὲ χαλεπὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντες ἀλλήλοις, ἀντὶ τοῦ, ἀγρυπνοῦντες καὶ χαλεπὰ μεριμνῶντες εἰς ἀλλήλους. Ainsi νύκτα μὲν ἀέσαμεν signifie : nous fîmes relâche durant la nuit; et ce qui suit montre que ce n'était qu'un relâche forcé, et que l'orage restait dans les cœurs. — Au lieu de ἀέσαμεν, quelques-uns écrivaient εἰάσαμεν : nous laissâmes (la discussion); et cette leçon avait beaucoup d'approbateurs. *Scholies* E, H, M, Q et R : ἐν δὲ ταῖς χαριεστέραις γέγραπται εἰάσαμεν, ὅπερ ἐστὶν ἄπρακτον ἀφήκαμεν. Mais ce n'était qu'une correction, comme le prouve cette note d'Hérodien (*Scholies* H et Q) sur le vers 490 : συνέσταλται τὸ α· ἀλλαχοῦ δὲ, νύκτα μὲν ἀέσαμεν.

153. Οἱ μέν. Il s'agit de ceux qui étaient du même avis que Ménélas. — Ἕλκομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste. — Εἰς ἅλα δῖαν. Ancienne variante, ἀμφιελίσσας, comme au vers 162.

αὖθι παρ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν·
ἡμίσεες δ' ἀναβάντες ἐλαύνομεν· αἱ δὲ μάλ' ὦκα
ἔπλεον· ἐστόρεσεν δὲ θεὸς μεγακήτεα πόντον.
Ἐς Τένεδον δ' ἐλθόντες ἐρέξαμεν ἱρὰ θεοῖσιν,
οἴκαδε ἱέμενοι· Ζεὺς δ' οὔπω μήδετο νόστον·
σχέτλιος, ὅς ῥ' ἔριν ὦρσε κακὴν ἐπὶ δεύτερον αὖτις.
Οἱ μὲν ἀποστρέψαντες ἔβαν νέας ἀμφιελίσσας
ἀμφ' Ὀδυσῆα ἄνακτα δαΐφρονα, ποικιλομήτην,
αὖτις ἐπ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἦρα φέροντες·
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηυσὶν ἀολλέσιν, αἵ μοι ἕποντο,
φεῦγον, ἐπεὶ γίγνωσκον ὃ δὴ κακὰ μήδετο δαίμων.
Φεῦγε δὲ Τυδέος υἱὸς Ἀρήϊος, ὦρσε δ' ἑταίρους.
Ὀψὲ δὲ δὴ μετὰ νῶϊ κίε ξανθὸς Μενέλαος,
ἐν Λέσβῳ δ' ἔκιχεν δολιχὸν πλόον ὁρμαίνοντας·
ἢ καθύπερθε Χίοιο νεοίμεθα παιπαλοέσσης,
νήσου ἐπὶ Ψυρίης, αὐτὴν ἐπ' ἀριστέρ' ἔχοντες,

157. Ἐλαύνομεν est aussi à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

158. Ἐστόρεσεν, *stravit*, aplanit. La mer devient calme, et il n'y a plus un souffle de vent. Cette circonstance était, pour des navires à rames, tout ce qu'il y a de plus favorable Glose antique : γαλήνην ἐποίησε.

161. Ὦρσε.... ἐπί, c'est-à-dire ἐπῶρσε. Tous les éditeurs écrivent ἔπι paroxyton, ici et au vers 171. C'est une fausse orthographe; car ἐπί, selon la doctrine d'Aristarque et de tous les Alexandrins, ne souffre jamais l'anastrophe, et l'on ne doit écrire ἔπι paroxyton que quand il est pour ἔπεστι. — Dans l'Homère-Didot, il y a ici ἔτι. Ce n'est pas une ancienne variante, ce n'est pas même une correction moderne. C'est une faute d'impression, car ce mot ἔτι n'a point de correspondant en regard, dans la traduction latine. — Δεύτερον αὖτις. On se querelle à Ténédos, comme on s'était auparavant querellé en Troade, et avec un résultat semblable. Cette moitié de l'armée grecque se scinde elle-même en deux moitiés.

163. Ἀμφ' Ὀδυσῆα. Ulysse, dans son récit au chant IX, ne mentionne pas cette circonstance. Il dit, vers 39 de ce chant, qu'il est allé de Troie au pays des Cicons. Mais cela ne prouve point qu'Ulysse fût resté jusqu'à ce départ auprès d'Agamemnon. Rien ne l'obligeait à rappeler une faute qu'il avait commise, et dont le récit n'avait aucun intérêt pour Alcinoüs. Payne Knight et Dugas Montbel sont donc mal fondés à prononcer l'athétèse contre le vers 163. Ils allèguent aussi l'hiatus ι-η (Ἀγαμέμνονι ἦρα). Mais cette raison n'en est pas une, et le mot ἦρα est précisément un de ceux où le digamma est probable. Bekker écrit Ϝῆρα.

164. Ἐπ(ί) doit être joint à ἦρα : ἐπίηρα φέροντες, portant des satisfactions, c'est-à-dire faisant amende honorable.

166. Ὃ dans le sens de ὅτι. Voyez plus haut la note du vers 146.

169. Πλόον ὁρμαίνοντας, agitant une navigation, c'est-à-dire délibérant sur la route qu'ils devaient prendre en mer.

170. Ἢ équivaut à πότερον, ou, si l'on veut, πότερον est sous-entendu.

171. Ψυρίης paraît être un adjectif, car l'îlot dont il est question est nommé par Strabon Ψύρα(τά), Psyres, et non Psyrie. Il est entre Lesbos et Chios, et s'appelle aujourd'hui Ipsara.

ἢ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἠνεμόεντα Μίμαντα.
Ἠτέομεν δὲ θεὸν φῆναι τέρας· αὐτὰρ ὅγ' ἡμῖν
δεῖξε, καὶ ἠνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὔβοιαν
τέμνειν, ὄφρα τάχιστα ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.
Ὦρτο δ' ἐπὶ λιγὺς οὖρος ἀήμεναι· αἱ δὲ μάλ' ὦκα
ἰχθυόεντα κέλευθα διέδραμον, ἐς δὲ Γεραιστὸν
ἐννύχιαι κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων
πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν, πέλαγος μέγα μετρήσαντες.
Τέτρατον ἦμαρ ἔην, ὅτ' ἐν Ἄργεϊ νῆας ἐΐσας
Τυδείδεω ἕταροι Διομήδεος ἱπποδάμοιο
ἵστασαν· αὐτὰρ ἔγωγε Πύλονδ' ἔχον· οὐδέ ποτ' ἔσβη

172. Μίμαντα. Le Mimas était une montagne d'Ionie, en face de Chios. On disputait donc pour savoir si l'on passerait entre Chios et Psyres, ou entre Chios et le continent. C'est la première de ces deux routes que les Grecs vont prendre.

174. Δεῖξε, sous-entendu τέρας. Le sujet est θεός, c'est-à-dire Ζεύς, Jupiter, ou, selon quelques-uns, Ποσειδῶν, Neptune.

174-175. Πέλαγος μέσον εἰς Εὔβοιαν τέμνειν. Ceci indique qu'ils n'ont point passé entre Chios et le continent. *Scholies* M : μέσον· τὸ μέσον Ψύρων καὶ τῆς Χίου. L'autre route ne menait pas directement en Eubée.

175. Τέμνειν. Bekker, τάμνειν, correction arbitraire. — Ὑπέκ doit être joint à φύγοιμεν.

176. Ὦρτο δ' ἐπί pour ἐπῶρτο δέ. Par une inconséquence plus que bizarre, les éditeurs n'écrivent point ἔπι paroxyton dans ce passage; et c'est pourtant un cas tout semblable à celui du vers 161. Mais cette fois-ci ils sont dans le vrai. — Ἀήμεναι, comme s'il y avait ὥστε devant le verbe : pour souffler. — Αἱ δέ, sous-entendu νῆες : et les navires.

177. Γεραιστόν. Géreste était un port de l'Eubée, à la pointe méridionale de l'île, et abrité par un promontoire nommé aussi Γεραιστός. Le promontoire se nomme aujourd'hui Capo Mantelo ; mais la ville voisine, Gérestro, a conservé à peu près son nom antique.

178. Ποσειδάωνι. Neptune avait, sur le promontoire de Géreste, un temple entouré d'un bois sacré.

179. Ἐπὶ.... ἔθεμεν, sous-entendu βώμῳ ou πυρί. Il s'agit d'un sacrifice. Quelques-uns font dépendre Ποσειδάωνι de ἐπί : en l'honneur de Neptune. Même ainsi, ἔθεμεν signifie qu'on met sur le feu de l'autel les cuisses des victimes. — Πέλαγος μέγα μετρήσαντες. Voilà le motif du sacrifice. Ce n'est pas une raison, parce que les Grecs payent à Neptune un tribut de reconnaissance, pour que ce soit à Neptune qu'ils s'adressent au vers 173. C'est bien plutôt au dieu des présages, à Jupiter. Tous ceux qui avaient fait une heureuse navigation devaient des actions de grâces à Neptune. Voyez la note du vers 44. Mais c'est Jupiter qui faisait connaître aux hommes, par des présages, quelle était la volonté du Destin.

180. Τέτρατον ἦμαρ. Suivant Hayman, ces quatre jours de voyage comptent à partir de l'embarquement dans le port de Troie : « The four stages were probably « Tenedos, Lesbos, Eubœa (reached in the « night), Argos. » Les Grecs ont dû rester quelque temps à Ténedos, et à Lesbos surtout. C'est donc bien plutôt à partir de Lesbos qu'il faut compter les quatre jours. Nestor ne parle que du vrai voyage, de celui qui s'est fait vers un but déterminé. *Scholies* B : ἀφ' οὗ ἐκ Λέσβου ἀνήχθησαν ἀριθμουμένων τῶν ἡμερῶν. — Ἐν Ἄργεϊ. Diomède était roi d'Argos et des contrées voisines d'Argos. Voyez en effet, dans l'*Iliade*, les vers II, 559-563.

182. Ἔχον, (*cursum*) *tenebam*, je dirigeais ma course. D'autres sous-entendent ἐμὰς νῆας, ce qui revient au même.

οὖρος, ἐπειδὴ πρῶτα θεὸς προέηκεν ἀῆναι.
Ὣς ἦλθον, φίλε τέκνον, ἀπευθής· οὐδέ τι οἶδα
κείνων, οἵ τ' ἐσάωθεν Ἀχαιῶν, οἵ τ' ἀπόλοντο.
Ὅσσα δ' ἐνὶ μεγάροισι καθήμενος ἡμετέροισιν
πεύθομαι, ἣ θέμις ἐστὶ δαήσεαι, οὐδέ σε κεύσω.
Εὖ μὲν Μυρμιδόνας φάσ' ἐλθέμεν ἐγχεσιμώρους,
οὓς ἄγ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου φαίδιμος υἱός·
εὖ δὲ Φιλοκτήτην, Ποιάντιον ἀγλαὸν υἱόν.
Πάντας δ' Ἰδομενεὺς Κρήτην εἰσήγαγ' ἑταίρους,
οἳ φύγον ἐκ πολέμου, πόντος δέ οἱ οὔτιν' ἀπηύρα.
Ἀτρείδην δὲ καὶ αὐτοὶ ἀκούετε, νόσφιν ἐόντες,
ὥς τ' ἦλθ', ὥς τ' Αἴγισθος ἐμήσατο λυγρὸν ὄλεθρον.
Ἀλλ' ἤτοι κεῖνος μὲν ἐπισμυγερῶς ἀπέτισεν.

183. Ἐπειδὴ πρῶτα, *postquam primum* ou *ex quo primum* : depuis le premier instant où. — Θεός, ici même, n'est pas nécessairement Neptune, mais plutôt, comme nous disons d'une façon vague, la divinité.

184. Ἀπευθής n'a pas le même sens passif que ἀπευθέα au vers 88. Il équivaut à μηδὲν μαθών : n'ayant rien appris, ou ne sachant rien; et οὐδέ τι οἶδα précise bien cette signification.

187. Πεύθομαι a le sens du parfait : *audivi*, j'ai entendu raconter. — Ἣ θέμις ἐστί dépend de δαήσεαι, et non de πεύθομαι. Voilà pourquoi j'ai supprimé la virgule après ἐστί, comme l'indique Nicanor dans plusieurs cas analogues.

189. Ἀχιλλῆος.... υἱός. Homère ne dit pas ici dans quel pays s'est rendu Pyrrhus ou Néoptolème; mais il le fait entendre un peu plus loin, IV, 9. Voyez la note sur ce vers. C'est en Thessalie, dans la Phthiotide, patrie de ses soldats, et chez le vieux Pélée son aïeul; et on le conclurait même avec évidence des mots εὖ.... ἐλθέμεν, appliqués ensuite à des héros rentrés *chez eux*. La tradition des poëtes postérieurs à Homère ne s'accorde point avec ceci. Le Pyrrhus des tragiques et de Virgile est roi d'Épire; et c'est en Épire qu'il est venu, après la prise de Troie. Didyme (*Scholies* V) : οἱ νεώτεροι τὸν Νεοπτόλεμον εἰς τὴν Ἤπειρον ἐλθεῖν λέγουσι.

190. Ποιάντιον.... υἱόν, fils de Pœas. Pœas, le père de Philoctète, était roi d'une partie de la Thessalie, au pied du mont Œta. La capitale de son royaume était Mélibée, et les autres villes, Méthone, Thaumacie et Olizon. Voyez l'*Iliade*, II, 716-717. Homère ignore la tradition qu'a mise en œuvre Virgile, tradition selon laquelle Philoctète serait allé fonder en Italie une ville de Pétilie. Mais elle n'est pas en contradiction avec ce que dit ici Nestor. Rien n'empêche que Philoctète se soit expatrié plus tard. De même pour Idoménée, que Nestor va nous représenter comme paisiblement rentré dans son île. Mais la cause de l'expatriation du roi de Crète ne peut pas être celle qu'ont alléguée les mythologues, puisqu'il n'avait point essuyé de tempête, et par conséquent n'avait point eu à faire le vœu qui lui fut, dit-on, si funeste. Il ne serait pas dans sa patrie, si on l'avait banni pour avoir tué son fils en mettant le pied sur le rivage de la Crète. — Les fausses leçons du chant I, vers 93 et 285, ἐς Κρήτην τε et Κρήτηνδε, prouvent que les diascévastes eux-mêmes n'ont pas connu la tradition du meurtre commis par Idoménée en Crète, et de l'exil qui en aurait été l'immédiat châtiment.

193. Νόσφιν ἐόντες, étant à distance, c'est-à-dire malgré la distance qui sépare Ithaque de Mycènes.

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι
ἀνδρός· ἐπεὶ καὶ κεῖνος ἐτίσατο πατροφονῆα,
Αἴγισθον δολόμητιν, ὅ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.
[Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὁρόω καλόν τε μέγαν τε),
ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.]
  Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
καὶ λίην κεῖνος μὲν ἐτίσατο, καί οἱ Ἀχαιοὶ
οἴσουσι κλέος εὐρὺ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι.
Αἲ γὰρ ἐμοὶ τοσσήνδε θεοὶ δύναμιν παραθεῖεν,
τίσασθαι μνηστῆρας ὑπερβασίης ἀλεγεινῆς,
οἵτε μοι ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανόωνται.
Ἀλλ' οὔ μοι τοιοῦτον ἐπέκλωσαν θεοὶ ὄλβον,
πατρί τ' ἐμῷ καὶ ἐμοί· νῦν δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης.

196. Ὡς, *adeo*, tellement. Bekker, Dindorf, Fæsi et La Roche ne mettent qu'une virgule après ἀπέτισεν. Cette ponctuation est insuffisante, car elle réduit ὡς au sens de *etenim*, c'est-à-dire à n'être plus qu'une platitude; et ὡς est si manifestement une exclamation, que Fæsi lui-même, dans son commentaire, le traduit par combien : ὡς ἀγαθόν, sc. ἐστί, *wie gut ist's*. Hayman et Ameis mettent un point, comme les anciens éditeurs, après ἀπέτισεν. — Καταφθιμένοιο. La prétendue variante ἀποφθιμένοιο n'est qu'une glose; car, avec cette leçon, παῖδα perdrait sa finale, et le vers serait faux.

197. Κεῖνος est emphatique. Il s'agit d'Oreste, *le noble fils* d'Agamemnon.

197-198. Πατροφονῆα.... Voyez les vers I, 299-300 et les notes sur le second de ces deux vers.

199-200. Καὶ σὺ, φίλος,... Voyez les vers I, 301-302 et les notes sur ces deux vers. La répétition des encouragements de Minerve n'a que faire ici, et l'on a bien raison de mettre entre crochets les vers 199-200. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηθετοῦντο οὗτοι οἱ δύο στίχοι. ἐκ γὰρ τοῦ λόγου τῆς Ἀθηνᾶς μετηνέχθησαν ἐνθάδε. La Roche est le seul des éditeurs récents qui n'ait pas mis de crochets. C'est simplement parce qu'ils sont dans ses manuscrits, et que ses manuscrits ne notent rien à leur sujet. Dindorf lui-même, qui n'avait pas mis de crochets dans l'Homère-Didot, marque, comme nous, l'athétèse. Hayman, qui a mis des crochets, croit pourtant que les vers 199-200 ne sont pas hors de propos. Mais les arguments qu'il fait valoir en faveur de cette opinion sont plus ingénieux que concluants : « These « verses recur from α, 301, but are probably genuine here also, and hint obliquely (Nestor's politeness preventing more « direct allusion to the private difficulties « even of one so much younger), at the « occasion for vigour afforded by the state « of affairs at Ithaca. This allusion draws « out a full statement of those affairs from « Telemachus. »

203. Λίην, comme le latin *nimis*, quand il a le sens de *valde* ou *graviter*. Nous disons nous-mêmes, en certaines occurrences, *payer avec usure;* mais Égisthe n'a subi que la stricte loi du talion. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Oreste.

206. Ὑπερβασίης, génitif causal : pour la transgression, c'est-à-dire en punition de leurs déportements.

209. Τετλάμεν, endurer, c'est-à-dire se résigner.

Τὸν δ' ἠμείϐετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ὦ φίλ', ἐπειδὴ ταῦτά μ' ἀνέμνησας καὶ ἔειπες,
φασὶ μνηστῆρας σῆς μητέρος εἵνεκα πολλοὺς
ἐν μεγάροις, ἀέκητι σέθεν, κακὰ μηχανάασθαι.
Εἰπέ μοι ἠὲ ἑκὼν ὑποδάμνασαι, ἦ σέγε λαοὶ
ἐχθαίρουσ' ἀνὰ δῆμον, ἐπισπόμενοι θεοῦ ὀμφῇ.
Τίς δ' οἶδ' εἴ κέ ποτέ σφι βίας ἀποτίσεται ἐλθὼν,
ἤ ὅγε μοῦνος ἐὼν, ἢ καὶ σύμπαντες Ἀχαιοί;
Εἰ γάρ σ' ὣς ἐθέλοι φιλέειν γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὡς τότ' Ὀδυσσῆος περικήδετο κυδαλίμοιο
δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχομεν ἄλγε' Ἀχαιοί·
οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας,
ὡς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.
Εἴ σ' οὕτως ἐθέλοι φιλέειν κήδοιτό τε θυμῷ,
τῷ κέν τις κείνων γε καὶ ἐκλελάθοιτο γάμοιο.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ὦ γέρον, οὔπω τοῦτο ἔπος τελέεσθαι ὀΐω·

213. Μηχανάασθαι. Ancienne variante, μητιάασθαι. Mais il s'agit d'actes, et non de projets.

214-215. Εἰπέ μοι.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Il serait difficile de deviner pourquoi.

215. Ἐπισπόμενοι θεοῦ ὀμφῇ, *secuti dei vocem*, par obéissance à quelque oracle.

216. Σφι βίας ἀποτίσεται ἐλθών. Les anciens disputaient pour savoir s'il fallait expliquer, ou ἐλθών σφι, ou ἀποτίσεταί σφι, ou bien prendre σφι βίας comme l'équivalent de βίας αὐτῶν. De toute façon, le sens est le même. Mais les nombreux exemples du datif οἱ tenant lieu du génitif αὐτοῦ semblent prouver qu'il faut entendre, *les violences à eux*, c'est-à-dire *leurs violences*. — Zénodote écrivait ἀποτίσεαι, et il corrigeait, au vers 217, ὅγε en σύγε. Cela prouve qu'il admettait comme authentiques les vers 199-200, et qu'il a voulu y faire concorder ceci, en remplaçant le vengeur Ulysse par le vengeur Télémaque.

218. Εἰ γάρ exprime ici un souhait, comme dans l'exemple XV, 545, εἰ γάρ κεν σὺ πολὺν χρόνον ἐνθάδε μίμνοις. Mais εἰ, au vers 223, est dans son sens ordinaire. Ameis : « εἰ γάρ wünschend : zu ο « 545, aber εἰ 223 als Bedingung. » La Roche, par sa ponctuation, marque qu'il adopte l'interprétation d'Ameis. Les autres éditeurs récents, depuis Bekker jusqu'à Hayman, ponctuent de telle façon, que εἰ γάρ ne peut plus signifier que *car si*. Ils mettent les vers 221-222 entre parenthèses, et font des vers 218-224 une seule phrase, interrompue au vers 220, et reprise par son premier mot au vers 223. Cela est tout à fait inadmissible, à moins qu'on ne rétablisse le texte de Zénodote, ce à quoi pourtant personne n'a songé. Il est inepte de faire dire, en somme, à Nestor : « Ulysse punira les prétendants; car, si Minerve te seconde, ils auront affaire à toi. »

219. Περικήδετο. Ancienne variante, πέρι κήδετο en deux mots séparés. *Scholies* H et M : ὑφ' ἓν τὸ περικήδετο, ἀντὶ τοῦ ὑπερεκήδετο. οὕτως Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

221. Ὧδε, *sic*, à un tel point.

224. Τις κείνων est une litote. Nestor entend bien que *tous* en seraient là.

226. Τοῦτο ἔπος, cette parole : ce que tu viens de dire.

λίην γὰρ μέγα εἶπες· ἄγη μ' ἔχει. Οὐκ ἂν ἔμοιγε
ἐλπομένῳ τὰ γένοιτ', οὐδ' εἰ θεοὶ ὣς ἐθέλοιεν.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τηλέμαχε, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαώσαι.
[Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας,
οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι,
ἢ ἐλθὼν ἀπολέσθαι ἐφέστιος, ὡς Ἀγαμέμνων
ὤλεθ' ὑπ' Αἰγίσθοιο δόλῳ καὶ ἧς ἀλόχοιο.
Ἀλλ' ἤτοι θάνατον μὲν ὁμοίϊον οὐδὲ θεοί περ
καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλκέμεν, ὁππότε κεν δὴ
Μοῖρ' ὀλοὴ καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο.]

227. Ἄγη μ' ἔχει (*stupor me tenet*), comme s'il y avait simplement ἀγητόν μοι : une chose qui cause ma stupéfaction; une chose qui passe tout ce qu'on peut imaginer. Bothe : « Bekk. *Anecd.* p. 326 : ἄγη « παρ' Ἡροδότῳ βασκανία, παρ' Ὁμήρῳ « ἔκπληξις. Germanice id dicas : gar zu « *Grosses ja sprachst du, Erstaunliches.* »

228. Οὐδ' εἰ θεοὶ ὣς ἐθέλοιεν, non pas même quand les dieux le voudraient ainsi. Cette hyperbole désespérée, que justifie si bien l'impuissance où se sent réduit Télémaque, choquait Zénodote comme une énormité morale. Aussi la remplaçait-il par une banalité : *à moins que les dieux ne le voulussent ainsi*. C'était détruire le pathétique d'Homère. *Scholies* H et M : ὑπερβολικῶς τοῦτο εἴρηκεν ἐν ἤθει· ὅπερ οὐ συνεὶς ὁ Ζηνόδοτος γράφει, εἰ μὴ θεοὶ ὣς ἐθέλοιεν.

230. Τηλέμαχε, ποῖον.... La syllabe χε est brève, et le pied χε-ποι est un ïambe, au moins apparent. Mais la césure suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque, surtout quand il y a, comme ici, diastole. Bothe : « Producitur « postrema hujus nominis, vi cæsuræ atque « interpunctionis. » J'ajoute que le π, comme le λ, le μ, le ν, le ρ, joue quelquefois le rôle d'une lettre double : ainsi dans βοῶπι πότνια Ἥρη, où l'on est forcé de doubler le π dans la prononciation. Je rappelle aussi que la lettre εἶ (E) était primitivement longue et brève, et que δέ, chez Homère, est souvent pour δή. Ce qu'on écrivait ΤΕΛΕΜΑΚΗΕ se prononçait aussi bien Τηλεμάχη que Τηλέμαχε. Si les transcripteurs du quatrième siècle ont adopté l'orthographe ΤΗΛΕΜΑΧΕ, c'est pour éviter qu'on se figurât ΤΗΛΕΜΑΧΗ comme le vocatif de Τηλεμάχης, forme qui n'existe point. Les Alexandrins ont seulement constaté le fait de l'ïambe tenant lieu de spondée; car ils ont mis le vers 230 dans leur liste des vers lagares. — Zénodote, qui ramenait tant qu'il pouvait Homère aux règles communes, avait changé le texte, pour faire disparaître l'irrégularité. *Scholies* H et M : οὗτος ὁ στίχος λαγαρός ἐστι· διὸ Ζηνόδοτος ἴσως (lisez οὕτως;) μετέγραφε· Τηλέμαχ' ὑψαγόρη, μέγα νήπιε, ποῖον ἔειπες; L'épithète ὑψαγόρη est empruntée à l'*Odyssée*, II, 85; quant à μέγα νήπιε, c'est un emprunt fait à Hésiode, qui qualifie ainsi son frère Persès. — Quelques manuscrits donnent Τηλέμαχος, et non Τηλέμαχε. Ce n'est qu'une maladroite correction de Byzantin.

231. Σαώσαι est à l'optatif : *servaverit*, aurait sauvé; peut sauver. La prétendue variante σαώσειεν des *Scholies* H est une glose. C'est la forme usuelle, mise en regard de la forme rarement usitée.

232-238. Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε,... Aristarque regardait ces sept vers comme une interpolation. Les quatre premiers n'ont, selon lui, aucun rapport avec ce qui les précède; et les trois autres sont en contradiction formelle avec ce que Minerve vient de dire. *Scholies* E, H, M, Q et R :

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Μέντορ, μηκέτι ταῦτα λεγώμεθα, κηδόμενοί περ·
κείνῳ δ' οὐκέτι νόστος ἐτήτυμος, ἀλλά οἱ ἤδη
φράσσαντ' ἀθάνατοι θάνατον καὶ Κῆρα μέλαιναν.
Νῦν δ' ἐθέλω ἔπος ἄλλο μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
Νέστορ', ἐπεὶ περίοιδε δίκας ἠδὲ φρόνιν ἄλλων·
τρὶς γὰρ δή μίν φασιν ἀνάξασθαι γένε' ἀνδρῶν·

ἀθετοῦνται στίχοι ἑπτὰ, ἀπὸ τοῦ βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε μέχρι τοῦ Μοῖρ' ὀλοή· οἱ μὲν πρῶτοι τέσσαρες ὡς οὐκ ἀκολούθως τοῖς προκειμένοις ἐπενεχθέντες, οἱ δὲ ἑξῆς τρεῖς διὰ τὸ ἀσύμφωνον· ἐναντίοι γάρ εἰσι τῷ Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαῶσαι. — On pourrait, à la rigueur, défendre les trois derniers vers; car Jupiter, dans l'*Iliade*, après avoir une fois sauvé son fils Sarpédon, est forcé ensuite, par le Destin, de le laisser périr. Ce sont pourtant ces trois-là que Bekker a rejetés. Quant à moi, trouve l'athétèse d'Aristarque parfaitement foudée, et je n'hésite point à mettre tout le passage entre crochets. Seulement je condamne les trois derniers vers, bien plus comme inutiles que comme en contradiction avec le vers 231. Cette leçon de métaphysique religieuse n'a que faire ici. — Je remarque que Hayman, qui discute sur l'authenticité de ce passage, n'a pas l'air de se douter du sens de l'expression ἀθετοῦνται, et qu'il parle ici de la même manière vague qu'on faisait avant Karl Lehrs, en vertu des erreurs de Heyne : *These lines, which were rejected by some ancient critics*. Il devait dire, *par Aristarque*, et non point, *par quelques anciens critiques*. Voyez les dernières pages (CVII-CXI) du chapitre cinquième de mon *Introduction à l'Iliade*. — 232. Βουλοίμην, *malim*, je préférerais. Voyez l'*Iliade*, I, 117. — 234. Ἤ (*quam*) a son sens bien déterminé, dès qu'on sait que βούλομαι, chez Homère, équivaut souvent à προβούλομαι. — 238. Καθέλῃσι, sous-entendu αὐτόν : s'est emparée de lui.

240. Λεγώμεθα, comme διαλεγώμεθα. Voyez l'*Iliade*, II, 435; XIII, 275 et 292. Les notes sur ces passages démontrent l'exactitude de cette assimilation.

241-242. Κείνῳ δ' οὐκέτι.... Aristarque condamnait ces deux vers comme absolument inutiles. *Scholies* H, M, Q et R : ὀβελίζονται δύο. τί γὰρ ὄφελος λέγεσθαι, τῆς Ἀθηνᾶς εἰπούσης ποῖόν σε ἔπος φύγεν; ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων. ἄλλως τε, εἰ οὕτως πέπεισται, τί ζητεῖ περὶ τῶν νόστων; Je n'ai pas besoin de rappeler que ἀθετεῖν et ὀβελίζειν sont tout à fait synonymes; mais je dois dire pourquoi je n'admets point ici l'athétèse. Télémaque est tellement obsédé de la pensée que probablement son père est mort, qu'on doit plutôt regarder les vers 241-242 comme une beauté que comme un défaut. Ils sont ἐν ἤθει, pour parler à la façon alexandrine; ils répondent bien à l'état d'esprit où se trouve en ce moment Télémaque.

241. Κείνῳ. Il s'agit d'Ulysse, et le mot κείνῳ, dans la bouche de Télémaque, signifie *à ce héros*.

244-246. Νέστορ', ἐπεὶ.... Ces trois vers ont été marqués d'obels par Aristarque, comme superflus. *Scholies* H et M : ἀθετοῦνται δὲ οἱ τρεῖς στίχοι οὗτοι ὡς περιττοί. Ils sont superflus, sans nul doute; mais les développements de ce genre ne sont pas rares chez Homère; et rien n'oblige Télémaque à la concision, dès qu'il dit, en définitive, des choses sensées. Pourquoi ne ferait-il pas sa cour à Nestor par un petit compliment?

244. Περίοιδε.... ἄλλων, il connaît mieux que tous les autres. — Φρόνιν, qui se retrouve plus loin, IV, 258, n'a pas le même sens dans les deux passages, du moins s'il en faut croire Aristophane de Byzance. Ici le mot est en bonne part (la sagesse), et là en mauvaise part (le mépris). *Scholies* E, M, Q, R et T : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης τὸ φρόνιν νῦν μὲν ἐπὶ τῆς φρονήσεως, ἐν δὲ τῷ κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε, τὴν καταφρόνησιν. Voyez la note IV, 258.

245. Ἀνάξασθαι, de ἀνάσσω, ἀνάσσομαι : avoir gouverné comme roi. — Γέ-

ὥστε μοι ἀθάνατος ἰνδάλλεται εἰσοράασθαι.
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, σὺ δ' ἀληθὲς ἔνισπε·
πῶς ἔθαν' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων;
Ποῦ Μενέλαος ἔην; Τίνα δ' αὐτῷ μήσατ' ὄλεθρον
Αἴγισθος δολόμητις; ἐπεὶ κτάνε πολλὸν ἀρείω.
Ἦ οὐκ Ἄργεος ἦεν Ἀχαιϊκοῦ, ἀλλά πη ἄλλῃ
πλάζετ' ἐπ' ἀνθρώπους, ὁ δὲ θαρσήσας κατέπεφνεν;
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι, τέκνον, ἀληθέα πάντ' ἀγορεύσω.
Ἤτοι μὲν τάδε κ' αὐτὸς ὀΐεαι, ὥς κεν ἐτύχθη.
Εἰ ζωόν γ' Αἴγισθον ἐνὶ μεγάροισιν ἔτετμεν
Ἀτρείδης, Τροίηθεν ἰών, ξανθὸς Μενέλαος·
τῷ κέ οἱ οὐδὲ θανόντι χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν,

νε(α), des générations. Dans l'*Iliade*, I, 252, Nestor est roi de la troisième génération; mais dix ans se sont écoulés depuis lors : de là le passé ἀνάξασθαι. Il a donc *commandé trois fois*, comme dit Homère, des générations d'hommes. Autrement dit, il commande la quatrième génération. Selon Porphyre, on comptait chaque génération pour trente ans. *Scholies* E : Πορφυρίου.... οἱ γὰρ παλαιοὶ τὰς γενεὰς ἐψήφιζον ἕως ἐτῶν τριάκοντα. De cette façon, Nestor serait au moins nonagénaire. Mais il est probable que l'expression d'Homère n'est qu'un à peu près, et qui indique l'âge moyen où l'homme a acquis toute sa vigueur, c'est-à-dire les années flottantes entre vingt et trente ans. Voyez la note sur τριτάτοισιν, *Iliade*, I, 252. Nestor ne doit avoir que quatre-vingt et quelques années, ce qui est suffisamment raisonnable pour un vieillard encore si vert et si alerte.

247. Σὺ δ' ἀληθὲς ἔνισπε. Ancienne variante, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν. Au lieu de ἔνισπε, Bekker, Dindorf, Fæsi, Hayman et Ameis écrivent ἐνίσπες. Voyez plus haut la note du vers 101.

249. Ποῦ Μενέλαος ἔην; question équivalente à celle-ci : « Comment Ménélas a-t-il pu laisser tuer son frère? » — Αὐτῷ, à lui : à Agamemnon.

250. Πολλὸν ἀρείω, sous-entendu αὐτοῦ : un guerrier bien plus vaillant que lui-même.

251. Ἄργεος.... Ἀχαιϊκοῦ, génitif local : dans l'Argos des Achéens, c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez la note sur Ἄργος Ἀχαιϊκόν, *Iliade*, IX, 141. — Ἦεν a pour sujet Μενέλαος, exprimé deux vers plus haut. — Anciennes variantes, Ἄργει ἔην ἐν Ἀχαιϊκῷ et Ἄργος ἔην ἐπ' Ἀχαιϊκόν. Ce ne sont que de mauvaises corrections, à la façon de celles qu'Aristarque reproche à Zénodote.

252. Ὁ δέ, et lui : et Égisthe. — Κατέπεφνεν, sous-entendu Ἀγαμέμνονα.

255. Κ' αὐτός, *vulgo* καὐτός. Aristarque ne faisait point la crase de καί et de αὐτός. De même il écrivait καὶ κεῖνος, et non κἀκεῖνος. Voyez plus bas, vers 286.

256. Ζωόν γ(ε), *vulgo* ζώοντ(α).

257. Ἀτρείδης doit être joint à ξανθὸς Μενέλαος, et par conséquent il faut que Τροίηθεν ἰὼν soit entre deux virgules.

258. Οἱ, à lui : à Égisthe. — Χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν. Le verbe a pour sujet sous-entendu les parents et les amis d'Égisthe (οἱ προσήκοντες), tous ceux qui auraient pu essayer de lui faire des funérailles et de lui dresser un tumulus. — Au lieu de ἔχευαν, quelques anciens lisaient ἔχευεν, ellipse pour ἔχευέ τις. *Scholies* E, M et Q : τινὲς, ἔχευεν, ἵνα λείπῃ τὸ τίς· ἐὰν δὲ ἔχευαν, οἱ προσήκοντες τῷ Αἰγίσθῳ· ἅμα δηλονότι ἐκώλυσεν αὐτὸς ὁ Μενέλαος. — Les scélérats étaient jetés à la voirie.

ἀλλ' ἄρα τόνγε κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατέδαψαν,
κείμενον ἐν πεδίῳ ἑκὰς ἄστεος, οὐδέ κέ τίς μιν
κλαῦσεν Ἀχαιϊάδων· μάλα γὰρ μέγα μήσατο ἔργον.
Ἡμεῖς μὲν γὰρ κεῖθι πολέας τελέοντες ἀέθλους
ἥμεθ'· ὁ δ' εὔκηλος μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο
πόλλ' Ἀγαμεμνονέην ἄλοχον θέλγεσκ' ἐπέεσσιν.
Ἡ δ' ἤτοι τὸ πρὶν μὲν ἀναίνετο ἔργον ἀεικές,
δῖα Κλυταιμνήστρη· φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῇσιν.
Πὰρ δ' ἄρ' ἔην καὶ ἀοιδὸς ἀνήρ, ᾧ πόλλ' ἐπέτελλεν
Ἀτρείδης, Τροίηνδε κιών, εἴρυσθαι ἄκοιτιν.
Ἀλλ' ὅτε δή μιν Μοῖρα θεῶν ἐπέδησε δαμῆναι,
δὴ τότε τὸν μὲν ἀοιδὸν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην,
κάλλιπεν οἰωνοῖσιν ἕλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι·
τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὅνδε δόμονδε.

260. Ἄστεος. Il s'agit de Mycènes. La leçon Ἄργεος est détestable. Agamemnon n'était point roi d'Argos; et, quoi qu'en disent les tragiques, ce n'est point à Argos qu'il a péri. Ainsi Ἄργεος ne pourrait signifier ici que le Péloponnèse; et dire qu'on aurait jeté le cadavre d'Égisthe hors du Péloponnèse, c'est dire une absurdité.

261. Μέγα est pris en mauvaise part, comme souvent notre mot *énorme*.

262. Κεῖθι, là-bas, c'est-à-dire en Troade. — Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote faisait la contraction : πολεῖς.

263. Ἄργεος, comme Ἄργεος Ἀχαιϊκοῦ. Voyez plus haut la note du vers 151. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que μυχῷ équivaut à ἐν μυχῷ.

267. Ἀοιδὸς ἀνήρ. Quelques anciens se sont imaginé que ἀοιδός était un synonyme de εὐνοῦχος, à cause du rôle que joue le personnage, et surtout à cause de l'apparence du mot ἀοιδός. *Scholies* M : ἐνταῦθα δέ τινες τὸν εὐνοῦχον νοοῦσιν, ἐκ τοῦ α στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ αἰδοίου, τὸν ἐστερημένον τῶν αἰδοίων. Mais ceci n'a rien de commun avec les mœurs orientales. Il s'agit évidemment d'un aède; et la juxtaposition de ἀοιδός et de ἀνήρ ne prouve point que ἀοιδός ait un autre sens qu'à l'ordinaire. Rien n'est plus commun, en grec, que ἀνήρ ou γυνή attachés à des mots qui signifient déjà, par eux-mêmes, que l'individu est un homme ou une femme. Les aèdes étaient les savants et les sages de l'époque héroïque. Didyme (*Scholies* E et M) explique parfaitement les motifs de la confiance d'Agamemnon : τὸ ἀρχαῖον οἱ ἀοιδοὶ φιλοσόφου τάξιν ἐπέσχον, καὶ πάντες αὐτοῖς προσεῖχον ὡς σοφοῖς, καὶ παιδευθῆναι τούτοις παρεδίδοσαν τοὺς ἀναγκαίους· ἔν τε ταῖς ἑορταῖς ἔν τε ταῖς ἀναπαύσεσιν, ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας συλλεγόμενοι, τούτων ἤκουον εἴ που γέγονεν ἐπιφανὲς ἢ καλὸν ἔργον. καὶ ὁ καταλειφθεὶς οὖν παρὰ τῇ Κλυταιμνήστρᾳ ᾠδὸς πονηρὰς ἐπινοίας ἐγγίνεσθαι ἐκώλυε, διηγούμενος ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν ἀρετάς. καὶ ἕως τούτου ἐσωφρόνει ἕως αὐτῇ παρῆν οὗτος. Suivant certaines traditions, cet aède se nommait Chariadès, ou Glaucus, ou même Démodocus, comme l'aède des Phéaciens : c'est-à-dire qu'on ignore son nom. — Démétrius de Phalère fait l'histoire du prétendu Démodocus de Mycènes, comme on peut le voir dans les *Scholies* H, M, Q et R; mais c'est un roman, et rien de plus.

268. Εἴρυσθαι, comme ὥστε εἴρυσθαι : *ut servet*, pour protéger. On verra ἔρυσθαι dans le sens de protéger, V, 484.

269. Δαμῆναι, comme ὥστε δαμῆναι.

270. Ἄγων se rapporte à Αἴγισθος, le sujet sous-entendu.

272. Τήν, elle : Clytemnestre.

Πολλὰ δὲ μηρί' ἔκηε θεῶν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς,
πολλὰ δ' ἀγάλματ' ἀνῆψεν, ὑφάσματά τε χρυσόν τε,
ἐκτελέσας μέγα ἔργον, ὃ οὔποτε ἔλπετο θυμῷ.
Ἡμεῖς μὲν γὰρ ἅμα πλέομεν Τροίηθεν ἰόντες,
Ἀτρείδης καὶ ἐγώ, φίλα εἰδότες ἀλλήλοισιν·
ἀλλ' ὅτε Σούνιον ἱρὸν ἀφικόμεθ', ἄκρον Ἀθηνέων,
ἔνθα κυβερνήτην Μενελάου Φοῖβος Ἀπόλλων
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν,
πηδάλιον μετὰ χερσὶ θεούσης νηὸς ἔχοντα,
Φρόντιν Ὀνητορίδην, ὃς ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων
νῆα κυβερνῆσαι, ὁπότε σπερχοίατ' ἄελλαι.
Ὡς ὁ μὲν ἔνθα κατέσχετ', ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,

274. Ἀγάλματ' ἀνῆψεν, *donaria suspendit*, il suspendit des offrandes. Le mot ἀγάλματα est ici dans son sens général, c'est-à-dire tout ce qui sert à l'ornement d'un temple; et les mots ὑφάσματά τε χρυσόν τε expliquent de quelle sorte d'offrandes Égisthe a décoré les temples des dieux. *Scholies* M : ἀγάλματα παρὰ τοῖς νεωτέροις αἱ στῆλαι, ἐνταῦθα δὲ τὰ ἀναθήματα.

275. Μέγα n'est plus en mauvaise part, comme au vers 261. C'est ici l'opinion d'Égisthe même sur son œuvre; et il n'y a aucun doute qu'il ne s'en applaudisse, puisqu'il vient d'en rendre grâces aux dieux, et qu'il déclare que ses espérances sont dépassées : ὃ οὔποτε ἔλπετο θυμῷ.

276. Ἅμα, *simul*, de conserve. Au lieu de ἅμα πλέομεν, Zénodote lisait ἀναπλέομεν. Mais ἀνάπλους et ἀναπλέω, chez Homère, désignent toujours la navigation de Grèce en Asie, et jamais celle d'Asie en Grèce. Voyez la note sur ἀναπλεύσεσθαι, *Iliade*, XI, 22. Il y a ici, dans les *Scholies* M, une note qui provient certainement d'Aristonicus, et qui est par conséquent une citation d'Aristarque. J'y ajoute, sans scrupule aucun, la traduction du signe, et je lis : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος ἀναπλέομεν, κακῶς· Ὅμηρος γὰρ τὸν εἰς Τροίαν πλοῦν ἀνάπλουν φησίν.

278. Σούνιον. Ce qui suit montre que c'est bien le cap Sunium, pointe méridionale de l'Attique. — Ἀθηνέων est trissyllabe par synizèse. — Le nom de la ville d'Athènes est ici pour celui du territoire de la ville, pour celui de l'Attique. Voyez plus bas, vers 294, ἐσχατιῇ Γόρτυνος, et la note sur ces deux mots. On peut aussi prendre le génitif Ἀθηνέων comme l'équivalent de l'adjectif Ἀθηναῖον, c'est-à-dire Ἀττικόν. — Le cap Sunium était consacré à Neptune : de là l'épithète ἱρόν.

280. Κατέπεφνεν. D'après l'opinion d'Homère, les hommes qui meurent subitement et sans douleur ont été tués par les traits d'Apollon. C'est Diane qui, en pareil cas, frappe les femmes. Voyez les notes des vers VI, 205 et 428 de l'*Iliade*.

282. Φρόντιν Ὀνητορίδην. Le nom de Phrontis doit être de pure invention, comme tous les noms significatifs qu'on trouve chez Homère. Ce n'est que la personnification des qualités essentielles au bon pilote : réflexion, circonspection, prudence consommée. Le nom même du père de Phrontis ne représente qu'une idée morale : Ὀνήτωρ, de ὀνίνημι, qui signifie être utile. Le prêtre troyen Onétor, mentionné dans l'*Iliade*, XVI, 604, n'avait pas plus de réalité qu'Onétor, père de Phrontis. — Ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων, surpassait les tribus des hommes, c'est-à-dire n'avait pas son pareil au monde.

283. Κυβερνῆσαι, (dans l'art) de gouverner. — Σπερχοίατ(ο), en grec ordinaire σπέρχοιντο. Ancienne variante, σπέρχοιεν, leçon adoptée par Bekker et Ameis.

284. Ὁ μέν. Il s'agit de Ménélas.

ὄφρ' ἕταρον θάπτοι, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερίσειεν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖνος, ἰὼν ἐπὶ οἴνοπα πόντον
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι, Μαλειάων ὄρος αἰπὺ
ἷξε θέων, τότε δὴ στυγερὴν ὁδὸν εὐρύοπα Ζεὺς
ἐφράσατο, λιγέων δ' ἀνέμων ἐπ' ἀϋτμένα χεῦεν,
κύματά τε τροφόεντα πελώρια, ἶσα ὄρεσσιν.
Ἔνθα διατμήξας, τὰς μὲν Κρήτῃ ἐπέλασσεν,
ἧχι Κύδωνες ἔναιον, Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

285. Ἕταρον. Il s'agit de Phrontis.

286. Καὶ κεῖνος, lui aussi, c'est-à-dire Ménélas faisant comme moi. — Quant à l'orthographe καὶ κεῖνος, voyez plus haut la note du vers 255.

287. Μαλειάων ὄρος αἰπύ. Le cap qu'Homère désigne ainsi est la pointe sud-est de la Laconie. C'est aujourd'hui le Capo Malio di Santangelo, ou vulgairement Capo Santangelo. Les tempêtes sont fréquentes et violentes dans ces parages du Péloponnèse. — Il est inutile, je crois, de remarquer que le golfe de Malée, ou golfe Maliaque, n'a rien de commun avec ceci que son nom; mais je dois noter que le nom de ce golfe thessalien n'est nulle part mentionné par Homère.

289. Λιγέων δ(έ). Une des deux éditions d'Aristarque donnait τ(ε), et non δ(έ). Didyme (*Scholies* H) : διχῶς Ἀρίσταρχος, λιγέων δέ καὶ λιγέων τε. Les deux leçons ont le même sens. — Ἐπ(ί) appartient au verbe. — Ἀϋτμένα. La forme masculine ἀϋτμήν ne se trouve qu'ici et une fois dans l'*Iliade*, XXIII, 765. Homère dit ordinairement ἀϋτμή. Curtius regarde ἀϋτμήν comme la plus ancienne forme; car elle est presque identique au sanscrit *âtman*, dont le sens primitif est *souffle*, et qui n'a eu que plus tard la signification d'âme et de personne. Curtius : *Hauch*, *Seele*, *Selbst*.

290. Τροφόεντά πελώρια. Il ne faut pas de virgule entre ces deux mots, qui sont synonymes, et dont la réunion équivaut au superlatif de l'un des deux. Les Alexandrins mettaient ici l'hyphen, comme partout où plusieurs mots appartiennent à une même idée. Voyez la note XV, 713 de l'*Iliade* et les pages I-II des *Prolégomènes* de Villoison. Voyez aussi, pour τροφόεντα, l'*Iliade*, XV, 621 et la note sur ce mot. L'écriture τροφέοντα n'est qu'une faute de copiste, et τρεφόεντα de même. — Ici Jacob La Roche a écrit τροφέοντο, au lieu de τροφόεντα, se fondant sur cette note des *Scholies* H, qu'il regarde comme complète, et que Dindorf regarde comme mutilée et altérée : Ἀρίσταρχος γράφει τροφέοντο ἀντὶ τοῦ ηὐξάνοντο. Dindorf rétablit comme il suit la scholie : τροφέοντο ἀντὶ τοῦ ηὐξάνοντο. Ἀρίσταρχος γράφει τροφόεντα. Ainsi ce lambeau du commentaire de Didyme serait la confirmation de notre vulgate. Mais nous devons, d'après ce témoignage, compter τροφέοντο parmi les anciennes variantes. J'ajoute que Dindorf, dans la restitution, aurait dû faire précéder τροφέοντο du mot τινές, et faire suivre Ἀρίσταρχος du mot δέ. — Ἶσα ὄρεσσιν. Les digammistes, ici comme dans une foule d'autres passages, sont bien forcés d'avouer qu'il y a chez Homère de vrais hiatus, et que leur panacée est souvent impuissante. Bekker lui-même n'a pas osé écrire Ϝόρεσσιν, bien qu'il ne soit pas toujours très-scrupuleux dans l'emploi de son remède; car il donne le Ϝ à une foule de mots qui ne l'ont jamais eu, et à qui la grammaire comparative n'y reconnaît absolument aucun titre.

291. Διατμήξας, ayant coupé en deux (la flotte de Ménélas). — Τὰς μέν (*has quidem naves*) désigne une des deux parties de cette flotte.

292. Ἰαρδάνου. Une rivière du nom d'Iardanus est mentionnée dans l'*Iliade*, VII, 135; mais elle était en Élide, et non en Crète. Ici les Alexandrins disent que le nominatif de Ἰαρδάνου n'est point Ἰάρδανος, et que c'est Iardanès qu'on doit appeler la rivière crétoise. *Scholies* M : ἀπὸ τῆς Ἰαρδάνης εὐθείας, ὅς ἐστι ποταμὸς Κρήτης

Ἔστι δέ τις λισσὴ αἰπεῖά τε εἰς ἅλα πέτρη,
ἐσχατιῇ Γόρτυνος, ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ·
ἔνθα Νότος μέγα κῦμα ποτὶ σκαιὸν ῥίον ὠθεῖ,
ἐς Φαιστόν, μικρὸς δὲ λίθος μέγα κῦμ' ἀποέργει.
Αἱ μὲν ἄρ' ἔνθ' ἦλθον, σπουδῇ δ' ἤλυξαν ὄλεθρον
ἄνδρες, ἀτὰρ νῆάς γε ποτὶ σπιλάδεσσιν ἔαξαν
κύματ'· ἀτὰρ τὰς πέντε νέας κυανοπρωρείους
Αἰγύπτῳ ἐπέλασσε φέρων ἄνεμός τε καὶ ὕδωρ.

293. Λισσὴ αἰπεῖά τε. Les critiques de l'école de Zoïle relevaient ici une contradiction dans les termes. *Scholies* P : ἔοικεν Ὅμηρος ἐναντιοῦσθαι. Mais ce n'est que dans un sens dérivé que αἰπύς peut être synonyme de τραχύς : il signifie proprement *haut*; et rien n'empêche qu'un haut rocher ait le flanc lisse. — Au lieu de λισσή adjectif, Cratès écrivait Λισσήν nom propre. On comprendrait mieux qu'il eût écrit Λισσή, car les Crétois appelaient ce rocher Βλισσή, mot identique à Λισσή. *Scholies* H, M et Q : τινὲς μὲν ὄνομα κύριον τὴν νῦν Βλισσὴν καλουμένην, οἷον λεῖα. ὁ δὲ Κράτης σὺν τῷ ν γράφει Λισσήν. Mais αἰπεῖά τε ne permet point de considérer λισσή comme autre chose qu'un adjectif, dans le texte de l'*Odyssée*. A propos de l'addition du β dans le nom propre Βλισσή (cap Lisse), je remarque que cette lettre jouait, selon Héraclide, dans certains dialectes, le même rôle que le digamma dans la langue des Éoliens. Voyez la p. IV des *Prolégomènes* de Villoison.

294. Ἐσχατιῇ Γόρτυνος, à l'extrémité de Gortyne, c'est-à-dire à l'extrémité du territoire de la ville de Gortyne. *Scholies* H : ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις μέρεσι τῆς Γορτυνίας. Gortyne, capitale de la Crète, n'était pas une ville maritime; mais elle n'était pas très-éloignée de la côte méridionale de l'île.

295-296. Ἔνθα Νότος.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces deux vers comme une interpolation. Ces vers ne sont pas indispensables à la suite des idées; mais c'est une de ces explications par lesquelles le poëte aime à bien fixer dans l'esprit l'image des choses. Rappelons-nous d'abord que celui qui parle est Nestor, le moins concis des orateurs. Quant à la raison philologique alléguée par Payne Knight, que ὠθεῖ n'est point homérique, Homère disant ὄθω, ὄθομαι, et ne mettant l'oméga qu'aux temps passés de ce verbe, elle est absolument sans valeur, puisqu'il n'y avait pour Homère ni omicron ni oméga, mais un son *o*, long ou bref à volonté. Le mot ὠθεῖ, dans le texte des Panathénées, était ΟΘΕΙ. C'est sa place seule qui faisait lire ὠθεῖ, la première longue et la finale accentuée, et non ὄθει, ïambe et paroxyton.

296. Ἐς Φαιστόν. La ville de Pheste était le port de Gortyne. — Μικρὸς δὲ λίθος. Il ne s'agit plus du grand cap, mais du σκαιὸν ῥίον, du petit cap qui servait de môle au port de Pheste. Didyme (*Scholies* M, Q et V) : τὸ γὰρ ὑπὸ τοῦ νότου κῦμα τὴν Φαιστὸν ἂν ἐποίει ἀλίμενον, εἰ μὴ προκείμενος ὁ λίθος ἐκώλυεν ἐντὸς μέγα γίνεσθαι κῦμα, προκαταγνυμένων περὶ αὐτὸν τῶν κυμάτων. Il paraît que ce petit cap se nommait Maléon, ce qui explique comment Zénodote avait pu avoir l'idée de changer μικρός en Μαλέου. Didyme (*Scholies* plus haut citées) : γράφει δὲ Ζηνόδοτος, Μαλέου δὲ λίθος· Μάλειον γὰρ ὀνομάζεται τὸ πρὸ τοῦ Φαιστίων λιμένος ἀκρωτήριον. Ce γάρ ne signifie point que Didyme approuve la leçon de Zénodote, mais seulement que Zénodote, cette fois du moins, pouvait alléguer une raison quelque peu spécieuse à l'appui de sa correction.

297. Αἱ μέν, reprise de τὰς μέν du vers 294. Il s'agit de la première moitié de la flotte de Ménélas.

299. Τὰς πέντε est opposé à αἱ μέν. C'est la seconde moitié de la flotte, celle où se trouvait le vaisseau monté par le roi en personne.

300. Αἰγύπτῳ désigne ici l'Égypte elle-même. Quand il s'agit, chez Homère, du fleuve Égyptus ou fleuve d'Égypte (le Nil), il y a toujours le mot ποταμός ou une

Ὣς ὁ μὲν ἔνθα πολὺν βίοτον καὶ χρυσὸν ἀγείρων
ἠλᾶτο ξὺν νηυσὶ κατ' ἀλλοθρόους ἀνθρώπους.
Τόφρα δὲ ταῦτ' Αἴγισθος ἐμήσατο οἴκοθι λυγρὰ,
κτείνας Ἀτρείδην, δέδμηντο δὲ λαὸς ὑπ' αὐτῷ.
Ἑπτάετες δ' ἤνασσε πολυχρύσοιο Μυκήνης·
τῷ δέ οἱ ὀγδοάτῳ κακὸν ἤλυθε δῖος Ὀρέστης
ἄψ ἀπ' Ἀθηναίης, κατὰ δ' ἔκτανε πατροφονῆα,
Αἴγισθον δολόμητιν, ὅ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.
Ἤτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισιν
μητρός τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγίσθοιο·

épithète caractéristique, pour le faire reconnaître.

301. Ὁ, lui : Ménélas. — Βίοτον, *victum*, des subsistances.

303. Τόφρα, *interea*, durant ce temps, c'est-à-dire pendant que Ménélas errait dans les contrées lointaines, et y faisait un grand butin.

304. Δέδμηντο, *vulgo* δέδμητο. Je rétablis la leçon d'Aristarque, constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : Ἀρίσταρχος δέδμηντο, ὡς ἡ πληθὺς ἀπονέοντο (*Iliade*, XV, 305). Voyez la note sur le passage de *l'Iliade* cité par Didyme. — Λαός équivaut ici à Μυκηναῖοι, et il désigne les Grecs du royaume d'Agamemnon.

307. Ἂψ ἀπ' Ἀθηναίης, *vulgo* ἂψ ἀπ' Ἀθηνάων. Le génitif épique de Ἀθῆναι (Athènes) est Ἀθηνέων (vers 278), et non Ἀθηνάων. C'est là sans doute ce qui a engagé Aristarque à préférer la leçon Ἀθηναίης, car Athènes, chez Homère, est aussi désignée par le nom même de Minerve. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : Ἀρίσταρχος δὲ, ἂψ ἀπ' Ἀθηναίης, ὡς ἐκεῖ· Ἵκετο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην (*Odyssée*, VII, 80). — Zénodote, pour faire concorder la tradition d'Homère avec celle qu'Eschyle avait consacrée dans les *Choéphores*, écrivait ἂψ ἀπὸ Φωκήων. Mais Homère n'est pas obligé d'avoir connu la tradition qui avait cours au siècle d'Eschyle ; et rien n'empêche qu'Oreste adulte ait quitté son père adoptif Strophius le Phocéen, pour aller habiter Athènes, et pour y préparer ses moyens de vengeance.

307-308. Κατὰ δ' ἔκτανε.... Voyez plus haut les vers 197-198, et, I, 299-300, les notes sur le second de ces deux vers.

309. Δαίνυ τάφον, il donna le repas funèbre. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 29 et la note sur ce vers. *Scholies* B : τάφος γὰρ τὸ ἐπὶ νεκροῖς δεῖπνον.

310. Μητρός τε.... Il est certain, d'après ce vers, que Clytemnestre avait péri en même temps qu'Égisthe, mais non pas qu'Oreste l'eût tuée de sa propre main. Remarquez qu'Homère ignore la poursuite d'Oreste par les Furies ; que nous voyons ici le fils d'Agamemnon vaquer paisiblement à une cérémonie toute religieuse, et que les paroles de Nestor, surtout ce qu'a dit Minerve au chant I, vers 298-299, nous montrent Oreste, après sa vengeance, régnant comblé de gloire. Clytemnestre a pu être tuée dans le soulèvement populaire provoqué par le retour du légitime roi de Mycènes. — Ne nous étonnons pas de cette divergence entre Homère et les tragiques. Le parricide d'Alcméon était aussi célèbre, sur le théâtre athénien, que celui d'Oreste ; et pourtant, comme dit Aristarque, Homère ne connaît pas le meurtre d'Ériphyle par son fils. Didyme (*Scholies* M, Q, R et T) : ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησιν ὅτι διὰ τούτων (les vers 309-310) παρυποφαίνεται ὅτι συναπώλετο Αἰγίσθῳ ἡ Κλυταιμνήστρα· τὸ δὲ εἰ καὶ ὑπ' Ὀρέστου, ἄδηλον εἶναι. οὐδὲ γὰρ τὰ περὶ τὴν Ἐριφύλην φησὶν εἰδέναι αὐτόν. — Il paraît que les deux vers 309-310 manquaient dans plusieurs textes antiques ; car la note de Didyme que je viens de transcrire commence ainsi : ἔν τισι τῶν ἐκδόσεων οὐκ ἦσαν. Mais cela ne prouve rien contre leur au-

αὐτῆμαρ δέ οἱ ἦλθε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
πολλὰ κτήματ' ἄγων, ὅσα οἱ νέες ἄχθος ἄειραν.
Καὶ σύ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἄπο τῆλ' ἀλάλησο,
κτήματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισιν
οὕτω ὑπερφιάλους· μή τοι κατὰ πάντα φάγωσιν
κτήματα δασσάμενοι, σὺ δὲ τηΰσίην ὁδὸν ἔλθῃς.
Ἀλλ' ἐς μὲν Μενέλαον ἐγὼ κέλομαι καὶ ἄνωγα
ἐλθεῖν· κεῖνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν,

thenticité. Un passage que presque tous les éditeurs antiques ont donné, et qui a été reçu et commenté par Aristarque, n'est point une interpolation. Cependant Payne Knight supprime le vers 317, et Dugas Montbel approuve la suppression faite par l'éditeur anglais. Il est absurde, selon eux, qu'Oreste ait donné un repas funèbre aux Argiens, en l'honneur de Clytemnestre et d'Égisthe, et il est bien plus naturel de croire que cette solennité avait pour but de célébrer la mémoire d'Agamemnon. C'est le sens qu'aura le vers 309, débarrassé de ce qui le précise. Mais Payne Knight et Dugas Montbel oublient qu'Agamemnon n'avait pas été privé de funérailles; car c'est près de son tombeau que s'ourdit, selon toutes les traditions, entre Oreste et sa sœur Électre, le complot qui mit fin à l'usurpation d'Égisthe. Puisque les assassins d'Agamemnon n'avaient point persévéré, après la mort du héros, dans leur abominable haine, comment le juste vengeur, une fois son devoir rempli, n'aurait-il pas eu à cœur de faire sa paix avec les Erinyes, ou, si l'on veut, avec les dieux mânes?

311. Αὐτῆμαρ, *eodem die*, le même jour : le jour même du festin.

312. Οἱ νέες (les vaisseaux à lui), comme νῆες αὐτοῦ. Il ne faut point rattacher le datif οἱ au verbe ἄειραν. — Ἄχθος, apposition à ὅσα. L'expression complète serait ἄχθος ὄντα αὐτῶν.

313-318. Καὶ σύ, φίλος,... C'est d'après ces conseils de Nestor à Télémaque que Zénodote supposait au jeune homme l'intention de faire un voyage lointain, et d'aller non point chez Ménélas à Sparte, mais en Crète chez Idoménée. C'est Nestor qui l'aurait fait changer d'avis. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : οὗτος ὁ τόπος ἀνέπεισε Ζηνόδοτον ἐν τοῖς περὶ τῆς ἀποδημίας Τηλεμάχου διόλου τὴν Κρήτην ἔναντι τῆς Σπάρτης ποιεῖν. οἴεται γὰρ ἐκ τούτων τῶν λόγων κατὰ τὸ σιωπώμενον ἀκηκοέναι τὸν Νέστορα παρὰ τοῦ Τηλεμάχου ὅτι καὶ ἀλλαχόσε περὶ τοῦ πατρὸς πευσόμενος παρεσκεύαστο πλεῖν. Voilà, ajoute Didyme, l'explication des corrections faites par Zénodote aux vers 93 et 284 du premier chant. Mais les raisons de Zénodote ne sont nullement plausibles. Remarquez que Télémaque n'a point dit à Nestor où il comptait aller, si Nestor ne lui apprenait rien de bien précis, et que le vieillard ne parle ici que le langage du plus simple bon sens. J'ajoute que, quand même Nestor supposerait à Télémaque l'intention d'aller en Crète, les corrections de Zénodote n'en seraient pas meilleures. Il est ridicule de prêter à Minerve un projet qui ne s'exécutera point (I, 93), et de lui faire suggérer à Télémaque (I, 284) une idée qui ne s'accomplira pas davantage. Minerve savait comment parlerait Nestor, et d'avance elle a dû dire ce que conseillera la sagesse du vénérable hôte de Télémaque.

315. Τοι pour σοι. Ancienne variante, δή. C'est primitivement une glose de quelque commentateur ancien, qui faisait τοι adverbe. — Κατὰ πάντα φάγωσιν, c'est-à-dire καταφάγωσι πάντα.

316. Τηϋσίην. Le mot τηΰσιος est identique à ἐτώσιος, et tous les deux ne sont que des variétés orthographiques de ταύσιος, *fait en vain :* ταύσιος n'étant que τὸ αὔτως devenu adjectif, et αὔτως étant quelquefois synonyme de μάτην. Cette explication est celle d'Hérodien même. Il y en a plusieurs autres, tant anciennes que modernes, mais toutes plus ou moins ineptes.

318. Ἄλλοθεν, *aliunde*, c'est-à-dire *e longinquo :* de loin; de bien loin.

ἐκ τῶν ἀνθρώπων ὅθεν οὐκ ἔλποιτό γε θυμῷ
ἐλθέμεν, ὅντινα πρῶτον ἀποσφήλωσιν ἄελλαι
ἐς πέλαγος μέγα τοῖον, ὅθεν τέ περ οὐδ' οἰωνοὶ
αὐτόετες οἰχνεῦσιν, ἐπεὶ μέγα τε δεινόν τε.
Ἀλλ' ἴθι νῦν σὺν νηΐ τε σῇ καὶ σοῖς ἑτάροισιν·
εἰ δ' ἐθέλεις πεζὸς, πάρα τοι δίφρος τε καὶ ἵπποι,
πὰρ δέ τοι υἷες ἐμοὶ, οἵ τοι πομπῆες ἔσονται
ἐς Λακεδαίμονα δῖαν, ὅθι ξανθὸς Μενέλαος.
Λίσσεσθαι δέ μιν αὐτὸς, ἵνα νημερτὲς ἐνίσπῃ.
Ψεῦδος δ' οὐκ ἐρέει· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.
  Ὣς ἔφατ'· ἠέλιος δ' ἄρ' ἔδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
  Ὦ γέρον, ἤτοι ταῦτα κατὰ μοῖραν κατέλεξας·

319. Ἐκ τῶν ἀνθρώπων, de chez ces hommes : de chez ces peuples. — Ὅθεν équivaut à ἐξ ὧν : de chez lesquels.

319–320. Οὐκ ἔλποιτό γε.... ὅντινα, sous-entendu οὗτος ou τις, sujet du verbe. *Scholies* Q : ὅθεν οὐκ ἄν τις προσδοκήσαι σωθῆναι, ἐκεῖνος δηλονότι ὅντινα....

320. Ἀποσφήλωσιν, auraient emporté hors de la route. Eustathe : ἀποπλανήσωσιν ὁδοῦ. εἴωθε γὰρ τὸ σφάλλειν ἐμπόδων ὁδοῦ σημαίνειν, οὗ διόρθωσις τὸ ἀνασφάλλειν. En effet, le verbe σφάλλω signifie proprement faire chanceler, faire tomber. Le latin *fallo* lui est identique, mais n'a conservé qu'un sens moral, bien que leur racine commune, σφαλ, soit une idée toute matérielle. Curtius : « Skt. « (sanscrit), *sphal*, *sphul*, *sphalâmi*, *sphu-* « *lâmi*, vacillo, concutio. »

321. Μέγα τοῖον, grande à un tel point, c'est-à-dire aussi vaste que celle où la tempête a entraîné et égaré Ménélas.

322. Αὐτόετες n'est qu'une hyperbole poétique. Nestor, qui n'avait aucune idée de la vraie distance qui sépare l'Égypte du Péloponnèse, la suppose prodigieuse, et peint sa pensée en conséquence. Ailleurs, dans le récit fictif d'Ulysse à Eumée, le poëte fait dire au prétendu Crétois qu'il n'a mis que cinq jours pour aller de Crète en Égypte. Demander à Homère la moindre précision géographique à propos des contrées qu'il ne connaît que par de vagues on-dit, c'est introduire la science où elle n'a que faire. *Scholies* H et M : ὑπερβολικῶς τοῦτό φησιν. ἐπάγει οὖν, πεμπταῖον δ' Αἴγυπτον (XIV, 257). Mêmes *Scholies* et *Scholies* Q : τῇ ταχυτῆτι δὲ τοῦ ζώου πρόσεστι καὶ μῆκος χρόνου, ὑπὲρ τοῦ ἐμφῆναι τὸ διάστημα. τὸ δὲ ὅλον ἐν ὑπερβολῇ, καὶ ὅτι ἀκμὴν ξενικὰ ταῦτα τὰ χωρία τοῖς Ἕλλησιν. La dernière de ces deux notes est un extrait textuel de Didyme ; la première, probablement aussi, mais les deux phrases qui la composent se suivent mal, et Didyme les avait liées sans doute par celle-ci, ou par quelque chose d'approchant : « Cela est si vrai, qu'Homère, dans un autre passage, réduit presque à rien la distance entre la Crète et l'Égypte, autre façon de prouver qu'il s'exprime en poëte mal renseigné, et non en géographe. »

324. Πάρα, c'est-à-dire πάρεστι ou παρέσονται. Traduisez πάρα τοι : *tu auras à ta disposition.*

325. Πάρ, comme πάρα au vers précédent, mais forcément au pluriel. En français, la traduction reste la même. — Ἔσονται. Ancienne variante, ἕψονται.

326. Ὅθι, sous-ent. ἐστί : là où habite.

327. Λίσσεσθαι δέ μιν.... Voyez plus haut les notes du vers 19.

331. Κατὰ μοῖραν, *secundum fas*, conformément à la justice, c'est-à-dire avec raison.

ἀλλ' ἄγε τάμνετε μὲν γλώσσας, κεράασθε δὲ οἶνον,
ὄφρα Ποσειδάωνι καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν
σπείσαντες κοίτοιο μεδώμεθα· τοῖο γὰρ ὥρη.
Ἤδη γὰρ φάος οἴχεθ' ὑπὸ ζόφον· οὐδὲ ἔοικεν
δηθὰ θεῶν ἐν δαιτὶ θαασσέμεν, ἀλλὰ νέεσθαι.
Ἦ ῥα Διὸς θυγάτηρ· τοὶ δ' ἔκλυον αὐδησάσης.
Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·
κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο,
νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν·
γλώσσας δ' ἐν πυρὶ βάλλον, ἀνιστάμενοι δ' ἐπέλειβον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πίον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
δὴ τότ' Ἀθηναίη καὶ Τηλέμαχος θεοειδὴς
ἄμφω ἱέσθην κοίλην ἐπὶ νῆα νέεσθαι.
Νέστωρ δ' αὖ κατέρυκε καθαπτόμενος ἐπέεσσιν·

332. Τάμνετε μὲν γλώσσας. Il s'agit de faire les dernières cérémonies du sacrifice. On coupait en morceaux les langues des victimes, on jetait ces morceaux dans le feu, puis on faisait des libations. — Les enstatiques demandaient pourquoi on offrait les langues aux dieux; et les lytiques répondaient de diverses manières, ce qui prouve qu'ils ignoraient la raison de cette coutume. Dire, comme le faisaient la plupart d'entre eux : « La langue est ce qu'il y a de meilleur dans le corps (ὅτι κράτιστον τῶν μελῶν ἡ γλῶσσα), » c'est se payer de mots. Ésope répondrait : « Oui, certes, c'est ce qu'il y a de meilleur, mais c'est aussi ce qu'il y a de pire. » — Le vers 322 est très-longuement commenté dans les *Scholies*; mais le fatras surabonde dans ces notes venues de toutes parts. Qu'on en juge par ceci, où pourtant sont allégués des noms célèbres : ἀλληγορικῶς, τάμνετε, ἀντὶ τοῦ, παιδεύετε τὰς γλώσσας, ὥστε μὴ κακολογεῖν· ἢ παραθήγετε εἰς τὸ τοὺς θεοὺς ὑμνεῖν· πρὸ γὰρ τοῦ κοιμηθῆναι δεῖ ψάλλειν. Ἀντίπατρος δὲ, ὅτι χρὴ αὐτὴν παύειν πρὸς κοίτην ἰόντας. Πορφύριος δὲ, ὡς ἐπὶ μαρτύρων τῶν θεῶν διελέγοντο. Je ne cite que la moitié de cette note, qui est dans B seul. Il est vrai qu'on trouve, un peu auparavant, la réfutation de ces absurdités. Didyme (*Scholies* V) : εὔηθες γὰρ τὸ λέγειν, σύντεμε τοὺς λόγους.

334. Τοῖο, de cela, c'est-à-dire du coucher. On peut, si l'on veut, rapporter τοῖο à κοίτοιο, ce qui revient au même.

335. Οἴχεθ' est pour οἴχετο, et non pour οἴχεται, car le soleil est couché. Voyez plus haut, vers 329. Ancienne variante, ἔρχεθ' (ἤρχετο). Zénodote écrivait ᾤχεθ' (ᾤχετο), ce qui est l'orthographe vulgaire. Mais cette correction est inutile, puisqu'il n'y a pas de doute possible sur le sens passé du verbe.

336. Δηθὰ.... θαασσέμεν, *diu sedere*, de continuer à rester assis. — Νέεσθαι, *abire*, c'est-à-dire *domum reverti* : de quitter la place pour rentrer chacun chez soi.

338. Τοῖσι δὲ.... On a déjà vu ce vers, I, 146.

339-340. Κοῦροι δὲ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 470-471 et les notes sur ces deux vers.

342. Τε πίον, *vulgo* τ' ἔπιον. La Roche a rétabli avant moi la leçon d'Aristarque.

345. Καθαπτόμενος. C'est, si l'on veut, une réprimande, mais une réprimande tout amicale; car le verbe καθάπτομαι n'a pas nécessairement un sens défavorable, puisqu'il exprime seulement l'idée de manier, de tâter, d'aborder. Le contexte seul détermine si l'expression est en bonne ou

Ζεὺς τόγ' ἀλεξήσειε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
ὡς ὑμεῖς παρ' ἐμεῖο θοὴν ἐπὶ νῆα κίοιτε,
ὥστε τευ ἢ παρὰ πάμπαν ἀνείμονος ἠὲ πενιχροῦ,
ᾧ οὔτι χλαῖναι καὶ ῥήγεα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ,
οὔτ' αὐτῷ μαλακῶς οὔτε ξείνοισιν ἐνεύδειν.
Αὐτὰρ ἐμοὶ πάρα μὲν χλαῖναι καὶ ῥήγεα καλά.
Οὔ θην δὴ τοῦδ' ἀνδρὸς Ὀδυσσῆος φίλος υἱὸς
νηὸς ἐπ' ἰκριόφιν καταλέξεται, ὄφρ' ἂν ἔγωγε
ζώω, ἔπειτα δὲ παῖδες ἐνὶ μεγάροισι λίπωνται,
ξείνους ξεινίζειν, ὅστις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Εὖ δὴ ταῦτα γ' ἔφησθα, γέρον φίλε· σοὶ δὲ ἔοικεν
Τηλέμαχον πείθεσθαι, ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.
Ἀλλ' οὗτος μὲν νῦν σοὶ ἅμ' ἕψεται, ὄφρα κεν εὕδῃ
σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· ἐγὼ δ' ἐπὶ νῆα μέλαιναν
εἶμ', ἵνα θαρσύνω θ' ἑτάρους εἴπω τε ἕκαστα.

en mauvaise part. *Scholies* E : παρακαλῶν, φιλοφρονούμενος. σημείωσαι τὸ καθαπτόμενος ἐπὶ καλοῦ.

347. Παρ' ἐμεῖο, (vous éloignant) de chez moi.

348. Ὥστε τευ ἤ.... Construisez : ὥστε παρά τευ ἢ πάμπαν ἀνείμονος ἠὲ (πάμπαν) πενιχροῦ.

349. Ὦ οὔτι, *vulgo* ᾧ οὔτε. Zénodote, ᾧ οὔπερ. — Ῥήγεα. Zénodote changeait ce mot en κτήματα. Didyme (*Scholies* M) : αἱ Ἀριστάρχου, ᾧ οὔτι· αἱ δὲ φαυλότεραι, ᾧ οὔτε. Ζηνόδοτος δὲ, Ὧ οὔπερ χλαῖναι καὶ κτήματα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ, ἀκαίρως. Je n'ai pas besoin de démontrer combien les deux corrections de Zénodote étaient mauvaises. Quant à οὔτε, notre vulgate, il ôte toute énergie au style, et on est heureux de savoir par Didyme qu'il ne se trouvait que dans des textes détestables.

351. Πάρα est pour πάρεισι.

352. Τοῦδ' ἀνδρός, selon quelques anciens, dépend de φίλος, et il se rapporte à Nestor. Un geste, disent-ils, faisait comprendre que Nestor, par τοῦδ' ἀνδρός (de cet homme-ci), entendait ἐμοῦ (de moi). Rien n'est plus commun, chez les tragiques, que ὅδε et ὅδε ἀνήρ pour ἐγώ. Eschyle va jusqu'à dire τάδε pour ἡμεῖς, dans le premier mot du premier vers des *Perses*. Mais cela n'importe nullement ici. Il est évident que φίλος est l'épithète de υἱός, comme dans tous les passages où se trouve l'expression Ὀδυσσῆος φίλος υἱός, et que τοῦδ' ἀνδρός est une apposition à Ὀδυσσῆος. Traduisez, comme s'il y avait ἐκείνου emphatique : le fils chéri d'Ulysse le noble héros. On peut aussi faire de τοῦδε un synonyme de τοιοῦδε. Ce sera le même éloge : *talis viri Ulyssis*, d'Ulysse un tel héros ; d'un héros tel qu'Ulysse. — Bothe propose de changer δή, qui précède τοῦδ' ἀνδρός, en δίς, qu'il dit synonyme de δίχα. Alors, selon lui, il n'y aurait plus de difficulté, puisque τοῦδ' ἀνδρός signifierait tout naturellement ἐμοῦ. Mais δίς n'est point synonyme de δίχα, et n'a pas le sens de *seorsum*. D'ailleurs le mot δίς ne se trouve qu'une seule fois chez Homère, *Odyssée*, IX, 491, et il signifie, là comme partout, *bis*.

353. Ὄφρ(α). Ancienne variante, εὖτ(ε).

355. Ξεινίζειν, comme ὥστε ξεινίζειν.

357. Σοί dépend, non pas de ἔοικεν, mais de πείθεσθαι, qui est au vers suivant.

Οἷος γὰρ μετὰ τοῖσι γεραίτερος εὔχομαι εἶναι·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότητι νεώτεροι ἄνδρες ἕπονται,
πάντες ὁμηλικίη μεγαθύμου Τηλεμάχοιο.
Ἔνθα κε λεξαίμην κοίλῃ παρὰ νηῒ μελαίνῃ,
νῦν· ἀτὰρ ἠῶθεν μετὰ Καύκωνας μεγαθύμους
εἶμ', ἔνθα χρεῖός μοι ὀφέλλεται, οὔτι νέον γε,
οὐδ' ὀλίγον· σὺ δὲ τοῦτον, ἐπεὶ τεὸν ἵκετο δῶμα,
πέμψον σὺν δίφρῳ τε καὶ υἱέϊ· δὸς δέ οἱ ἵππους,
οἵ τοι ἐλαφρότατοι θείειν καὶ κάρτος ἄριστοι.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,

362. Γεραίτερος est dit par comparaison avec l'âge des autres compagnons de Télémaque. Il signifie donc simplement *vieux*, ou plutôt, homme mûr, homme d'expérience. Au lieu de γεραίτερος, Zénodote écrivait γεραίτατος, expression fausse, puisque Mentor est un ami et un contemporain d'Ulysse, c'est-à-dire à peine un sexagénaire. Aristonicus (*Scholies* M) : ἀντὶ τοῦ ἁπλοῦ τοῦ γεραιός. κακῶς δὲ Ζηνόδοτος γεραίτατος γράφει.

363. Οἱ δ' ἄλλοι. Ancienne variante, ἀλλ' ἄλλοι.

364. Ὁμηλικίη équivaut à ὁμήλικες. C'est l'abstrait pour le concret.

366. Καύκωνας. Les Caucones dont il s'agit ici étaient un des peuples de la Triphylie, et faisaient probablement partie du royaume de Nestor. *Scholies* E et Q : μεταξὺ τῆς Ἠλείας καὶ Πύλου οἱ Καύκωνες οἰκοῦσιν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ, ἀπὸ Καύκωνος τοῦ Ἀρκάδος ὠνομασμένοι. Ils n'ont rien de commun avec les Caucons mentionnés dans l'*Iliade*, X, 429 et XX, 329. Ceux-ci habitaient la Paphlagonie, et leurs soldats faisaient partie intégrante de l'armée troyenne.

367. Χρεῖος. Ancienne variante, χρείως faussement attribuée à Aristarque. Il est prouvé qu'Aristarque transcrivait ΚΗΡΕΟΣ, l'unique leçon des vieux textes, selon les besoins de la quantité, et donnait, dans le sien, tantôt χρεῖος ïambe, tantôt χρείως spondée, et même une fois, dit-on, χρεώς monosyllabe. Voyez, pour le sens du mot et la diversité de son orthographe, la note du vers XI, 686 de l'*Iliade*. — Ὀφέλλεται, dans le sens de ὀφείλεται : est due.

368. Τεὸν ἵκετο δῶμα. Zénodote, τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνει. Il est vrai que Télémaque n'est point encore sous le toit de Nestor; mais il est censé y être, puisqu'il a déjà participé au sacrifice et au festin de son hôte. La correction de Zénodote était donc inutile, pour ne rien dire de plus. Peut-on, à cette heure, après une réception comme celle qu'a faite Nestor au fils de son ami, qualifier Télémaque de suppliant, bien pis encore, le représenter aux genoux de l'excellent vieillard?

371. Ὣς ἄρα φωνήσασ(α). Il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi Minerve a fait le discours qu'on vient de lire; et je ne vois pas qu'il y en ait d'autre raison que la volonté du poëte, qui a cru bon de pousser la fiction du personnage de Mentor jusqu'au bout. Les commentateurs anciens ont pourtant donné des réponses à la question des eustatiques : « Comment Minerve peut-elle mentir? » Mais ces réponses, qu'on lit chez trois des scholiastes, M, Q et surtout E, ne soutiennent pas l'examen. — Ἀπέβη. Ici on demandait pourquoi la déesse quitte Télémaque à Pylos; mais il est évident que Télémaque n'a plus besoin d'elle, et cette raison dispense de toutes les autres. Il y en a une cependant qui fait honneur à la délicatesse du poëte : c'est que Minerve, déesse, étant une vierge, aurait été déplacée à Sparte, dans les fêtes nuptiales du palais de Ménélas. *Scholies* M et Q : ἑώρα γὰρ ὁ ποιητὴς ὅτι οὐκ ἦν πιθανὸν οὐδὲ εὐσεβὲς διόλου παρεῖναι τὴν Ἀθηνᾶν τῷ Τηλεμάχῳ· ἀλλ' οὐδὲ πρὸς Μενέλαον ἐλθεῖν εὐπρεπὲς παρθένων θυομένων γάμον.

φήνῃ εἰδομένη· θάμβος δ' ἕλε πάντας ἰδόντας.
Θαύμαζεν δ' ὁ γεραιὸς, ὅπως ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν·
Τηλεμάχου δ' ἕλε χεῖρα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ὦ φίλος, οὔ σε ἔολπα κακὸν καὶ ἄναλκιν ἔσεσθαι,
εἰ δή τοι νέῳ ὧδε θεοὶ πομπῆες ἕπονται.
Οὐ μὲν γάρ τις ὅδ' ἄλλος Ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων,
ἀλλὰ Διὸς θυγάτηρ, ἀγελείη Τριτογένεια,
ἥ τοι καὶ πατέρ' ἐσθλὸν ἐν Ἀργείοισιν ἐτίμα.
Ἀλλὰ, ἄνασσ', ἵληθι, δίδωθι δέ μοι κλέος ἐσθλὸν,
αὐτῷ, καὶ παίδεσσι, καὶ αἰδοίῃ παρακοίτι·
σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἦνιν εὐρυμέτωπον,
ἀδμήτην, ἣν οὔπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνήρ·
τήν τοι ἐγὼ ῥέξω χρυσὸν κέρασιν περιχεύας.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη.
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
υἱάσι καὶ γαμβροῖσιν, ἑὰ πρὸς δώματα καλά.
Ἀλλ' ὅτε δώμαθ' ἵκοντο ἀγακλυτὰ τοῖο ἄνακτος,
ἑξείης ἕζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.
Τοῖς δ' ὁ γέρων ἐλθοῦσιν ἀνὰ κρητῆρα κέρασσεν

372. Φήνῃ εἰδομένη. Cette expression doit être prise au propre : sous la forme d'une orfraie. Ce n'est plus ici une simple comparaison, comme dans la disparition de Minerve, I, 320 : ὄρνις δ' ὣς ἀνοπαῖα διέπτατο. Voyez la note sur ce vers. Ici la déesse prend une figure d'oiseau au vol rapide. Le mot εἰδομένη le dit formellement. Voyez Μέντορι εἰδομένη, II, 268, et εἰδομένη κήρυκι, *Iliade*, II, 280. — Ἰδόντας. Ancienne variante, Ἀχαιούς.

373. Ὁ γεραιός, le noble vieillard.

375. Οὔ σε ἔολπα. Ancienne variante, οὔτι σ' ἔολπα.

376. Ὧδε, ainsi, c'est à-dire comme je les vois le faire. Voyez la note I, 182. Il ne faut pas rapporter ὧδε à νέῳ, mais à ἕπονται.

377. Οὐ μὲν γάρ τις ὅδ(ε), sous-entendu ἐστί.

378. Ἀγελείη, *vulgo* κυδίστη. Notre vulgate n'est qu'une correction de Zénodote. La Roche a rétabli la leçon d'Aristarque, constatée par les *Scholies* H et M. L'épithète κυδίστη n'est ici qu'une banalité, tandis que ἀγελείη convient admirablement à la déesse guerrière qui avait protégé Ulysse durant le siége de Troie. — Τριτογένεια. Voyez la note IV, 515 de l'*Iliade*.

379. Τοι.... πατέρ(α), le père à toi : ton père.

380. Ἵληθι. Zénodote, ἐλέαιρε, expression fausse. Nestor demande une faveur, et n'implore nullement la pitié.

382-384. Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω.... Voyez l'*Iliade*, X, 292-294, et la note sur le dernier de ces trois vers.

386. Τοῖσιν (à eux) est déterminé, au vers suivant, par υἱάσι καὶ γαμβροῖσιν.

388. Τοῖο est un titre d'honneur, comme ὁ au vers 273.

389. Ἑξείης ἕζοντο.... On a vu ce vers, I, 145.

390. Ὁ γέρων, comme plus haut, vers 373, ὁ γεραιός.

οἴνου ἡδυπότοιο, τὸν ἑνδεκάτῳ ἐνιαυτῷ
ὤϊξεν ταμίη καὶ ἀπὸ κρήδεμνον ἔλυσεν·
τοῦ ὁ γέρων κρητῆρα κεράσσατο· πολλὰ δ' Ἀθήνῃ
εὔχετ' ἀποσπένδων, κούρῃ Διὸς αἰγιόχοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πίον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
οἱ μὲν κακκείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος·
τὸν δ' αὐτοῦ κοίμησε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
Τηλέμαχον, φίλον υἱὸν Ὀδυσσῆος θείοιο,
τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν, ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ·
πὰρ δ' ἄρ' ἐϋμμελίην Πεισίστρατον, ὄρχαμον ἀνδρῶν,
ὅς οἱ ἔτ' ἠΐθεος παίδων ἦν ἐν μεγάροισιν.

391. Ἑνδεκάτῳ. Ancienne variante, ἐν δεκάτῳ. *Scholies* E : ἀμφίβολον, κἄν τε δεκάτῳ, κἄν τε ἑνδεκάτῳ. Mais ἑνδεκάτῳ paraît meilleur, ou du moins est plus conforme aux habitudes d'Homère. Voyez, par exemple, XVII, 327, ἐεικοστῷ ἐνιαυτῷ. D'ailleurs Aristarque n'a pas pu se tromper sur la vraie écriture, comme nous nous trompons quand les Byzantins ont mal formé l'esprit : HENΔEKATOI ne peut pas être confondu avec ENΔEKATOI, qui aurait été l'orthographe première de ἐν δεκατῷ.

392. Κρήδεμνον, la coiffe, c'est-à-dire le chapeau de cuir qui maintenait le bouchon de l'amphore, et qui se liait comme le couvercle de parchemin de nos flacons d'huile. On ne se servait pas encore du goudron pour assurer le vin contre le contact de l'air; le chapeau en tenait lieu. *Scholies* B, E et Q : τοῦ πίθου τὸ πῶμα μεταφορικῶς· λέγεται γὰρ (τὸ κρήδεμνον) καὶ ἐπὶ τειχῶν πόλεων. Nous avons, dans notre langage familier, une image analogue : décoiffer une bouteille. Voyez, pour les divers sens de κρήδεμνον, les notes XIV, 184 et XVI, 100 de l'*Iliade*, et la note I, 334 de l'*Odyssée*.

393. Τοῦ.... κρητῆρα, *hujus* (*vini*) *craterem*, ou, en prenant τοῦ comme partitif: *ex eo vino craterem*. C'est au fond la même chose. — Remarquez que c'est Nestor en personne qui a fait le mélange d'eau et de vin, et non pas, comme d'habitude, un simple serviteur. Le vieillard veut que la libation qu'il va faire soit tout à fait digne de Minerve. Bothe : « Minervæ libaturus « ipse miscet vinum, quæ alias puerorum « est provincia. »

394. Ἀποσπένδων. Ancienne variante, ἐπισπένδων.

395. Τε πίον. Voyez plus haut la note du vers 342, identique à celui-ci.

396. Οἱ μὲν κακκείοντες. Voyez I, 424, et, dans l'*Iliade*, la note I, 606.

397. Τόν (lui) est déterminé au vers suivant par Τηλέμαχον.

399. Τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν. Voyez l'*Iliade*, III, 448, et la note sur ce vers.

400-401. Πὰρ δ' ἄρ' ἐϋμμελίην.... Zénodote supprimait ces deux vers. Il y voyait sans doute quelque indécence (διὰ τὸ ἀπρεπές). Mais Pisistrate ne couche point avec Télémaque; il a seulement son lit à côté de celui de Télémaque, et il tient compagnie, sous le portique, à l'hôte de son père. Cette attention du vieux Nestor est toute naturelle, puisque Pisistrate est encore ἠΐθεος, c'est-à-dire un jeune homme non marié, et qui ne sacrifie rien en n'allant pas à son θάλαμος. *Scholies* H, M, Q et R : οἱ ἄλλοι γυναῖκας ἔχουσι. διόπερ οὐ συνιδὼν ὁ Ζηνόδοτος τὸ φιλότεκνον τοῦ ποιητοῦ τοὺς δύο στίχους περιέγραψεν. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Si elle venait d'Aristonicus, elle commencerait par le mot Ζηνόδοτος, qui suivait toujours la formule ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι, formule invariablement retranchée par les scholiastes de l'*Odyssée*.

400. Πάρ, *juxta* (*eum*), près de lui.

401. Ὅς οἱ.... παίδων, *qui ex illius filiis*, le datif οἱ équivalant à αὐτοῦ, selon

Αὐτὸς δ' αὖτε καθεῦδε μυχῷ δόμου ὑψηλοῖο·
τῷ δ' ἄλοχος δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.
  Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ὤρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφι Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
ἐκ δ' ἐλθὼν κατ' ἄρ' ἕζετ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν,
οἵ οἱ ἔσαν προπάροιθε θυράων ὑψηλάων,
λευκοί, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος· οἷς ἐπὶ μὲν πρὶν
Νηλεὺς ἵζεσκεν, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος·
ἀλλ' ὁ μὲν ἤδη Κηρὶ δαμεὶς Ἄϊδόσδε βεβήκει·
Νέστωρ αὖ τότ' ἐφῖζε Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν,
σκῆπτρον ἔχων. Περὶ δ' υἷες ἀολλέες ἠγερέθοντο
ἐκ θαλάμων ἐλθόντες, Ἐχέφρων τε Στράτιός τε,
Περσεύς τ' Ἄρητός τε καὶ ἀντίθεος Θρασυμήδης.
Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἕκτος Πεισίστρατος ἤλυθεν ἥρως·
πὰρ δ' ἄρα Τηλέμαχον θεοείκελον εἷσαν ἄγοντες.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
  Καρπαλίμως μοι, τέκνα φίλα, κρηήνατ' ἐέλδωρ,

l'usage homérique. On rattache vulgairement cet οἱ au verbe ἦν : *ei erat.* C'est toujours le même sens. — Ἤϊθεος est le mot qui, chez Homère, comme μειράκιον dans la prose, désigne la première jeunesse; mais il est ici dans son sens dérivé : *cœlebs*, qui n'a point encore pris femme. *Scholies* H : νέος, ἄζυξ.

402. Αὖτε καθεῦδε, leçon d'Aristarque; αὐτ' ἐκάθευδε, leçon de Zénodote.

403. Ἄλοχος δέσποινα. L'épouse de Nestor se nommait Eurydice. Voyez plus loin, vers 452. — Πόρσαινε, *vulgo* πόρσυνε. Voyez la note VII, 347. C'est le même mot. Il n'y a qu'une différence d'orthographe.

406. Ξεστοῖσι indique que c'étaient des siéges de marbre. Voyez la note du vers VI, 243 de l'*Iliade*.

408. Ἀποστίλβοντες ἀλείφατος, c'est-à-dire ὡς ἀλείφατος : *resplendentes velut unguento*, brillantes comme si elles étaient enduites d'un corps gras, c'est-à-dire comme si elles étaient frottées d'huile. Il est absurde de prendre, comme font quelques-uns, l'expression au propre. Voyez dans l'*Iliade*, XVIII, 596, un exemple tout analogue à celui-ci (ἦκα στίλβοντας ἐλαίῳ, à propos de tuniques de lin), et la note sur cet exemple. L'explication alexandrine est la même dans les deux cas; mais ici nous sommes plus riches en commentaires antiques. *Scholies* M : λείπει τὸ ὡς· ἔστι γὰρ ὡς ἐλαίου. *Scholies* B : λείπει τὸ ὡς· ὡς ἀπὸ ἀλείμματος. *Scholies* E : ἡ εὐθεῖα τὸ ἄλειφαρ. ὡς ἀπὸ τοῦ ἐλαίου. γλίσχρον δὲ ὂν τὸ ἔλαιον στιλπνὸν ποιεῖ τὸ χριόμενον, οἷον τὸ μάρμαρον. — Οἷς ἐπί pour ἐφ' οἷς. La préposition ἐπί garde toujours son accent, quelle que soit sa place, à moins qu'elle ne soit pour ἔπεστι. Elle ne doit pas être jointe ici au verbe de la phrase. *Scholies* B : ἀντίστροφον τὸ σχῆμα, ἵνα ᾖ ἐφ' οἷς. Cette note, comme toutes les précédentes, provient de Didyme, soit textuellement, soit en abrégé.

411. Οὖρος. Voyez la note du vers VIII, 80 de l'*Iliade*.

412. Περί, à l'entour, c'est-à-dire autour de lui.

416-417. Πὰρ δ' ἄρα.... Entre ces deux vers, plusieurs manuscrits en donnent un autre, emprunté à l'*Iliade*, I, 57, mais tout à fait inutile ici.

ὄφρ' ἤτοι πρώτιστα θεῶν ἱλάσσομ' Ἀθήνην,
ἥ μοι ἐναργὴς ἦλθε θεοῦ ἐς δαῖτα θάλειαν.
Ἀλλ' ἄγ', ὁ μὲν πεδίονδ' ἐπὶ βοῦν ἴτω, ὄφρα τάχιστα
ἔλθῃσιν, ἐλάσῃ δὲ βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνήρ·
εἷς δ' ἐπὶ Τηλεμάχου μεγαθύμου νῆα μέλαιναν
πάντας ἰὼν ἑτάρους ἀγέτω, λιπέτω δὲ δύ' οἴους·
εἷς δ' αὖ χρυσοχόον Λαέρκεα δεῦρο κελέσθω
ἐλθεῖν, ὄφρα βοὸς χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ.
Οἱ δ' ἄλλοι μένετ' αὐτοῦ ἀολλέες· εἴπατε δ' εἴσω
δμωῇσιν κατὰ δώματ' ἀγακλυτὰ δαῖτα πένεσθαι
ἕδρας τε ξύλα τ' ἀμφί, καὶ ἀγλαὸν οἰσέμεν ὕδωρ.

420. Θεοῦ, du dieu : de Neptune.

421. Ἐπὶ βοῦν, pour la génisse, c'est-à-dire pour nous procurer la génisse.

422. Ἔλθῃσιν a pour sujet βοῦς sous-entendu, et ἐλάσῃ a pour régime βοῦν, également sous-entendu. — Βοῶν ἐπιβουκόλος, pléonasme. Ptolémée l'Ascalonite lisait βοῶν ἐπὶ βουκόλος, et faisait ainsi de βοῶν le régime de ἐπί. Mais ἐπί, dans le sens de surveillance, se construit avec le datif. Voyez, par exemple, *Iliade*, VI, 424, et la première des deux notes sur ce vers. Nous avons la protestation d'Aristarque contre la leçon de Ptolémée. *Scholies* H : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὸ βοῶν παρέλκει καὶ μετὰ τῆς προθέσεως εἴρηται ἐπιβουκόλος.

424. Λιπέτω a le sens actif : qu'il ait laissé; qu'il laisse. — Δύ' οἴους. Ces deux-là suffiront pour garder le navire; les autres prendront part au sacrifice. Cette pieuse attention de Nestor est un trait remarquable du caractère humain et sympathique qui distinguait la race grecque, même aux temps les plus reculés. *Scholies* M et Q : Ἑλληνικώτατα, ἵνα κἀκεῖνοι τῶν ἱερῶν μετασχῶσι.

425. Χρυσοχόον. Le même artisan qu'Homère semble appeler ici *fondeur d'or* est appelé plus loin, vers 431, χαλκεύς, et il ne se servira que des outils du forgeron : l'enclume, le marteau et les tenailles. Il fera, avec le petit lingot d'or qui va lui être donné, une feuille mince, et il appliquera cette feuille autour des cornes de la génisse. Ainsi il ne faut point prendre le mot χρυσοχόος au sens que donnerait strictement l'étymologie. Nestor a dit χρυσὸν κέρασιν περιχεύας, vers 384; il dira à l'instant, ὄφρα χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ, vers 426; et le verbe περιχεύω (répandre autour) n'a dans cette expression qu'un sens figuré. Il en est de même pour l'idée contenue dans la dernière partie du composé χρυσοχόος, qui signifie simplement, un homme habile à plaquer de l'or sur les objets. C'est, si l'on veut, un orfèvre ou un doreur, mais un orfèvre et un doreur à sa façon, et non à la nôtre. Ce n'est point un fondeur d'or; et les opérations de fonte qui se faisaient dans des χόανοι ou χόανα (*Iliade*, XVIII, 470) n'ont rien de commun avec ce qui se passe ici. — Λαέρκεα, selon quelques anciens, n'était pas un nom propre, mais une épithète du χρυσοχόος ou χαλκεύς. C'était là une imagination bizarre; mais le fait est constaté dans les *Scholies* E. Ce qui est encore plus bizarre peut-être, c'est que le scholiaste ne fait aucune réserve, et qu'il met sur le même plan l'interprétation naturelle et cette folie : τινὲς τὸ ΛΑΕΡΚΕΑ φασὶν ὄνομα κύριον, τινὲς δὲ ἐπίθετον, παρὰ τοῦ ἐπαρκεῖν τοῖς λαοῖς.

427. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici.

428-429. Πένεσθαι.... ἀμφί, c'est-à-dire ἀμφιπένεσθαι : *curare* ou *apparare*, de s'occuper à préparer. On a vu ἀμφεπένοντο, *Iliade*, IV, 220, en parlant des soins donnés à un blessé (*curabant*). Le mot πένεσθαι contient déjà l'idée de travail et d'occupation; mais ἀμφί ajoute beaucoup à cette idée. Nestor veut que rien ne soit négligé, que tout soit fait vite

Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐποίπνυον. Ἦλθε μὲν ἂρ βοῦς
ἐκ πεδίου, ἦλθον δὲ θοῆς παρὰ νηὸς ἐΐσης
Τηλεμάχου ἕταροι μεγαλήτορος· ἦλθε δὲ χαλκεὺς,
ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης,
ἄκμονά τε σφῦράν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην,
οἷσίντε χρυσὸν εἰργάζετο· ἦλθε δ' Ἀθήνη,
ἱρῶν ἀντιόωσα. Γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ
χρυσὸν ἔδωχ'· ὁ δ' ἔπειτα βοὸς κέρασιν περίχευεν
ἀσκήσας, ἵν' ἄγαλμα θεὰ κεχάροιτο ἰδοῦσα.
Βοῦν δ' ἀγέτην κεράων Στρατίος καὶ δῖος Ἐχέφρων.
Χέρνιβα δέ σφ' Ἄρητος ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι
ἤλυθεν ἐκ θαλάμοιο φέρων, ἑτέρῃ δ' ἔχεν οὐλὰς

et bien. On peut construire, à la rigueur : πένεσθαι ἀμφὶ δαῖτα ἕδρας τε ξύλα τε. Mais puisque ἀμφιπένεσθαι existe, et qu'il gouverne l'accusatif, il vaut mieux joindre ἀμφί au verbe. — Dans l'Homère-Didot, ἀμφί est traduit par *undique*. Mais ἀμφί adverbe signifie *circumcirca*, et non pas *undique*; et, quand il signifierait *undique*, n'est-il pas ridicule de faire dire à un monarque opulent, et qui s'est lui-même vanté de l'être, que ses servantes auront à chercher partout dans le palais pour trouver les objets nécessaires, quand il ne s'agit que d'un festin et d'un sacrifice?

430. Ἐποίπνυον, se donnaient du mal, c'est-à-dire exécutaient avec empressement les ordres de Nestor. Voyez la note du vers I, 600 de l'*Iliade*.

432. Χαλκεύς, le forgeron, c'est-à-dire Laërcès. Voyez plus haut les deux notes sur le vers 425.

433. Ὅπλ(α). Le mot *arma*, en latin, se prend aussi dans le sens d'instruments de travail. Virgile, *Géorgiques*, I, 160 : « Dicendum et quæ sint duris agrestibus « arma. » — Χαλκήϊα, *fabrilia*, de forgeron, et non point *aenea*, d'airain. L'enclume et le marteau, tout au moins, étaient de fer; probablement aussi les tenailles, instrument fort peu compliqué. Homère donne au fer l'épithète de πολύκμητος (difficile à travailler); mais il dit formellement qu'on le travaillait; car le σόλος d'Éétion, qui est un bloc de fer fondu, ou plutôt de fonte de fer, fournira pendant cinq ans, selon Achille, aux besoins agricoles d'un grand propriétaire, et sera par conséquent transformé en instruments à l'usage de ses laboureurs et de ses pâtres : οὐ μὲν γάρ οἱ ἀτεμβόμενός γε σιδήρου ποιμὴν οὐδ' ἀροτὴρ εἶσ' ἐς πόλιν (*Iliade*, XXIII, 834-835).

436. Ἀντιόωσα. Ancienne variante, ἀντήσασα. Mais Minerve ne se contente pas d'assister au sacrifice : elle jouit des honneurs qu'on lui rend. Elle est invisible; mais le poëte sait qu'elle est là.

438. Ἄγαλμα, l'offrande. Voyez plus haut la note du vers 274.

439. Κεράων, par les cornes : en la tenant par les cornes.

440. Χέρνιβα, l'eau lustrale. Il s'agit ici de l'eau avec laquelle on se lavait les mains avant une cérémonie religieuse. — Ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι, dans une aiguière ornée de fleurs ciselées. Voyez la note du vers XXIII, 885 de l'*Iliade*. Ici le mot λέβητι est dans son sens propre (vase à verser), et non point, comme au vers I, 137, dans le sens de *bassin*. Ce n'est pas, comme là, la cuvette du πρόχοος, c'est le πρόχοος lui-même. Arétus n'apporte ici que l'aiguière, qu'il tient de la main droite par l'anse.

441. Ἑτέρῃ, sous-entendu χειρί : de l'autre main; de la main gauche.—Οὐλάς, et plus bas οὐλοχύτας, vers 445. Ce sont les grains d'orge pilés qu'on répandait sur la victime avant de l'immoler. Voyez l'*Iliade*, I, 449. Didyme (*Scholies* E, H

ἐν κανέῳ· πέλεκυν δὲ μενεπτόλεμος Θρασυμήδης
ὀξὺν ἔχων ἐν χειρὶ παρίστατο, βοῦν ἐπικόψων.
Περσεὺς δ' ἀμνίον εἶχε· γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ
χέρνιβά τ' οὐλοχύτας τε κατήρχετο· πολλὰ δ' Ἀθήνῃ
εὔχετ' ἀπαρχόμενος, κεφαλῆς τρίχας ἐν πυρὶ βάλλων.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο καὶ οὐλοχύτας προβάλοντο,
αὐτίκα Νέστορος υἱός, ὑπέρθυμος Θρασυμήδης,
ἤλασεν ἄγχι στάς· πέλεκυς δ' ἀπέκοψε τένοντας
αὐχενίους, λῦσεν δὲ βοὸς μένος· αἱ δ' ὀλόλυξαν

et V) : οὐλαὶ καὶ οὐλοχύται τὸ αὐτό. — Curtius rattache οὐλαί et οὐλοχύται à la racine Ϝελ ou Ϝαλ, et les rapproche de ἀλέω (moudre), ἄλευρον et ἄλειαρ (farine), ἄλετος (mouture). Il est évident que ces deux mots ne sont que des adjectifs, et que κριθαί (les grains d'orge) est sous-entendu.

443. Χειρί, *vulgo* χερσί. Didyme (*Scholies* H) : ἑνικῶς χειρί αἱ Ἀριστάρχου. Tous les éditeurs récents, sauf Hayman, ont rétabli la leçon d'Aristarque.

444. Ἀμνίον, le vase destiné à recevoir le sang de la victime. C'est la seule fois que ce mot se trouve chez Homère. Didyme (*Scholies* M) : ἀγγεῖον εἰς ὃ τὸ αἷμα τοῦ ἱερείου ἐδέχοντο. Ζηνόδοτος δὲ ἐν ταῖς ἀπὸ τοῦ δ γλώσσαις τίθησι τὴν λέξιν. ἅπαξ δὲ ἐνταῦθα παρ' Ὁμήρῳ ἡ λέξις. D'après l'explication de Didyme, ἀμνίον serait identique à αἰμνίον, et dériverait de αἷμα. Ce qui autorise cette étymologie, c'est que le mot αἰμνίον existait dans le dialecte crétois, et y avait le même sens qu'a ici ἀμνίον. Hérodien (*Scholies* H et M) : ἀμνίον ὡς πηνίον (il s'agit de l'accent sur la pénultième)· Κρῆτες αἰμνίον αὐτό φασι. La deuxième phrase de la note de Didyme constate que Zénodote lisait Περσεὺς δαμνίον et non Περσεὺς δ' ἀμνίον. Elle constate aussi que Zénodote doit lui-même compter parmi les glossographes, et qu'il y avait de lui un lexique homérique, encore subsistant au siècle d'Auguste. — Nicandre et Théodoridas (*Scholies* H, M, Q et R) transcrivaient comme Zénodote l'ancienne écriture ΠΕΡΣΕΥΣΔΑΜΝΙΟΝ, et ils entendaient δαμνίον dans le sens de poignard. *Scholies* E : μικρὸν μαχαιρίδιον, ὃ καὶ σφάγιον καλοῦσιν οἱ Ἀττικοί. Mais alors ce serait Persée, et non Pisistrate, qui égorgerait la victime, vers 454. Or Homère ne dit point que Persée passe le poignard à Pisistrate. D'ailleurs il semble que δαμνίον ou δάμνιον (instrument pour abattre) serait une massue plutôt qu'un couteau pointu. — Plusieurs grammairiens prétendaient que, le mot αἰμνίον existant dans la langue grecque, il fallait changer l'orthographe d'Aristarque, ἀμνίον, intercaler l'iota, et mettre l'esprit rude. *Scholies* H, M, Q et R : Πορσίλος δὲ ὁ Ἱεραπύτνιος παρὰ Ἱεραπυτνίοις ἔτι σώζεσθαι τὴν φωνὴν αἱμνίον, δασέως μετὰ τοῦ ι κατ' ἀρχὴν προφερομένην, παρὰ τοῦ αἷμα· καὶ Ἀπολλόδωρός φησιν ὡς εἰκὸς ἦν καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ οὕτως αὐτὸ προφέρεσθαι. Cette opinion n'a point prévalu chez les Alexandrins.

445. Κατήρχετο a un sens religieux, comme plus bas, vers 446, ἀπαρχόμενος. Nestor accomplit les cérémonies préparatoires du sacrifice. *Scholies* E, H, M et Q : χερνίβων καὶ οὐλοχυτῶν πρῶτος ἦρχε. C'est ce que Virgile, *Énéide*, VI, 246, appelle *libamina prima*.

447. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, I, 458.

449. Ἤλασεν, frappa (la génisse avec sa hache).

450. Αἱ (elles) est déterminé au vers suivant. — Ὀλόλυξαν ne signifie pas simplement que les femmes poussent des cris de joie. Elles font à haute voix une prière où éclatent des cris joyeux. *Scholies* M : μετὰ βοῆς ηὔξαντο. εἴρηται δὲ ἐπὶ τῶν γυναικῶν μόνων. *Scholies* E : μετὰ βοῆς ηὔξαντο· τὸν γὰρ ὀλολυγμὸν Ὅμηρος γυναικείαν εὐχὴν λέγει. Ces deux notes proviennent de la même source, le commentaire de Didyme; mais la première seule

θυγατέρες τε νυοί τε καὶ αἰδοίη παράκοιτις
Νέστορος, Εὐρυδίκη, πρέσβα Κλυμένοιο θυγατρῶν.
Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀνελόντες ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
ἔσχον· ἀτὰρ σφάξεν Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν.
Τῆς δ' ἐπεὶ ἐκ μέλαν αἷμα ῥύη, λίπε δ' ὀστέα θυμός,
αἶψ' ἄρα μιν διέχευαν, ἄφαρ δ' ἐκ μηρία τάμνον
πάντα κατὰ μοῖραν, κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
Καῖε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἴθοπα οἶνον
λεῖβε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
μίστυλλόν τ' ἄρα τἄλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,
ὤπτων δ' ἀκροπόρους ὀβελοὺς ἐν χερσὶν ἔχοντες.
Τόφρα δὲ Τηλέμαχον λοῦσεν καλὴ Πολυκάστη,

est une citation directe; car le mot ὀλολυγμός n'est nulle part dans Homère. La phrase de Didyme, εἴρηται δὲ..., sous-entend τὸ ὀλολύζειν, et non ὁ ὀλολυγμός.

452. Κλυμένοιο. Clyménus, le beau-père de Nestor, avait été roi des Minyens d'Orchomène.

453. Ἀνελόντες. Une des deux éditions d'Aristarque donnait ἀνέχοντες, qui a le même sens, mais d'une façon plus vague. Il s'agit de l'opération par laquelle on relevait, puis on tirait en arrière la tête de la victime, pour lui enfoncer le couteau dans le poitrail. *Scholies* B, H, M et Q : τὸ ἀνελόντες δηλοῖ τὸ ἄνω ἑλόντες. ἐκ τούτου δὲ τὸ αὐερύσαντες δηλοῦται. Voyez la note sur αὐέρυσαν, *Iliade*, I, 459.

456. Διέχευαν, ils dépecèrent. On met la victime en quartiers, ou, comme dit Homère, on la désagrége, on défait son ensemble, *on répand de divers côtés* les parties qui constituaient cet ensemble. Tout à l'heure les quartiers réservés pour le festin seront mis eux-mêmes en morceaux propres à être rôtis (μίστυλλον, vers 462), les broches dont on se servait ne permettant de rôtir que des pièces d'un poids médiocre, car on les tenait à la main (ὀβελοὺς ἐν χερσὶν ἔχοντες, vers 463).

457. Κατὰ μοῖραν, *rite*, selon l'usage consacré. *Scholies* B : πρεπόντως. *Scholies* E : ἐνδεχομένως. Quant à πάντα qui précède, il équivaut à πάντως, et même à ὅλως. Rien ne reste de chacune des cuisses, qui ne soit mis en morceaux. Remarquez qu'il y a μηρία, et non, comme dans l'*Iliade*, I, 460, μηρούς. — Quelques-uns entendaient κατὰ μοῖραν comme κατὰ μέρη (*Scholies* Q); mais cette explication est inadmissible, puisque μηρία signifie des morceaux de cuisse, et non pas des cuisses entières : les cuisses sont déjà tout en morceaux.

457-462. Κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν.... Voyez l'*Iliade*, I, 460-465, et les notes sur ces six vers.

463. Ἀκροπόρους, pénétrant par la pointe, c'est-à-dire aiguës. Le mot est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est manifeste, d'après celui de ses deux composants. Didyme (*Scholies* H et V) : ὀξεῖς, ὧν τὸ ἄκρον διαπερονούμενον εὐχερῶς δίεισιν διὰ τὴν ὀξύτητα. *Scholies* B et Q : τοὺς κατὰ ἄκρον πείροντας καὶ κεντῶντας. L'adjectif ἄκρος ayant aussi un sens figuré, quelques-uns paraphrasaient (*Scholies* E) : τοὺς ἄκρως πείροντας, perçant bien. C'est le même sens au fond; mais il est évident que l'idée contenue dans le premier composant, c'est le sens primitif et matériel du mot, et non sa signification dérivée.

464. Λοῦσεν. Il ne faut pas s'étonner de voir une fille de Nestor faire l'office de baigneuse. Hélène dit elle-même, IV, 252,

Νέστορος ὁπλοτάτη θυγάτηρ Νηληϊάδαο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δέ μιν φᾶρος καλὸν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα,
ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος·
πὰρ δ' ὅγε Νέστορ' ἰὼν κατ' ἄρ' ἕζετο, ποιμένι λαῶν.
Οἱ δ' ἐπεὶ ὤπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο,
δαίνυνθ' ἑζόμενοι· ἐπὶ δ' ἀνέρες ἐσθλοὶ ὄροντο,
οἶνον οἰνοχοεῦντες ἐνὶ χρυσέοις δεπάεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Παῖδες ἐμοί, ἄγε, Τηλεμάχῳ καλλίτριχας ἵππους
ζεύξαθ' ὑφ' ἅρματ' ἄγοντες, ἵνα πρήσσῃσιν ὁδοῖο.

qu'elle a fait pour Ulysse ce que Polycaste fait ici pour Télémaque. Homère attribue aux dieux les mêmes mœurs. Dans l'*Iliade*, V, 905, Hébé lave Mars, puis elle l'habille elle-même. D'ordinaire, c'étaient des servantes qui rendaient ce devoir aux hôtes. Voyez IV, 49; VIII, 454; XVII, 88, etc. Ici Nestor a voulu sans doute faire un honneur particulier au fils de son meilleur ami. — Polycaste, d'après la tradition d'Hésiode dans ses *Fragments*, devint plus tard la femme de Télémaque. Je ne parle pas d'une autre tradition, d'après laquelle Homère serait né de ce mariage.

466. Λίπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers X, 577 de l'*Iliade*.

468. Βῆ a pour sujet Τηλέμαχος sous-entendu.

469. Νέστορ(ι). L'élision de l'ι au datif singulier est très-rare. Aussi quelques anciens lisaient-ils ποιμένα, au lieu de ποιμένι, et par conséquent Νέστορ(α), au lieu de Νέστορ(ι). Cet accusatif peut se défendre, à cause du mouvement nécessaire pour aller s'asseoir. Mais ce n'est qu'une correction de métricien, et cette correction est absolument inutile.

470. Οἱ δ' ἐπεὶ.... Voyez plus haut le vers 65 et la note sur ce vers.

471. Ἐπὶ.... ὄροντο. Voyez, XIV, 104, la note sur ἐπὶ.... ὄρονται.

472. Οἶνον οἰνοχοεῦντες. La vulgate οἶνον ἐνοινοχοεῦντες est une correction byzantine. C'est donc ici un des cas les plus favorables à l'opinion des digammistes; car il est certain qu'on a dit Ϝοῖνος et Ϝοινοχοέω. Par conséquent, la finale de οἶνον aurait été primitivement longue par position. Mais le ν peut avoir la valeur d'une lettre double, comme il l'a certainement dans l'exemple fameux d'Empédocle, ὅσσον ἀλλοίοις, et dans plus d'un passage d'Homère; et cette considération suffit pour faire du trochée οἶνον un spondée. On ne peut pas supposer ici qu'Homère prononçait οἶνων, bien que la lettre οὖ (Ο) fût indifféremment longue et brève, et qu'Homère en use avec le son *o* à peu près à volonté.

473. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

476. Ὁδοῖο, selon les uns, est un génitif local, comme Ἄργεος au vers 251; mais πρήσσῃσιν n'a plus de sens, si ὁδοῖο équivaut à ἐν ὁδῷ. D'autres en font un génitif partitif; et nous disons nous-mêmes, *faire du chemin*. Mais peut-être vaut-il mieux expliquer le génitif ὁδοῖο par un accusatif sous-entendu, dont l'idée est contenue dans le verbe. Ce qui justifie cette explication, c'est qu'Homère ne dit jamais πρήσσειν ὁδοῖο que quand il s'agit des hommes; et en effet, il n'y a qu'un être doué de volonté libre qui puisse accomplir une action résolue d'avance. S'il s'agissait des chevaux, Nestor dirait ἵνα πρήσσωσι κέλευθον, car Homère emploie πρήσσειν κέλευθον pour les chevaux et les navires, plus encore que pour les hommes. Je regarde donc πρήσσειν ὁδοῖο comme une ellipse, pour πρήσ-

Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδὲ πίθοντο·
καρπαλίμως δ' ἔζευξαν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους.
Ἐν δὲ γυνὴ ταμίη σῖτον καὶ οἶνον ἔθηκεν,
ὄψα τε, οἷα ἔδουσι Διοτρεφέες βασιλῆες.
Ἂν δ' ἄρα Τηλέμαχος περικαλλέα βήσετο δίφρον·
πὰρ δ' ἄρα Νεστορίδης Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
ἐς δίφρον τ' ἀνέβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσίν·
μάστιξεν δ' ἐλάαν· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
ἐς πεδίον, λιπέτην δὲ Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον.
Οἱ δὲ πανημέριοι σεῖον ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες.
Δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί·
ἐς Φηρὰς δ' ἵκοντο Διοκλῆος ποτὶ δῶμα,

σειν πρῆξιν (ou ἔργον) δδοῖο : exécuter l'accomplissement du voyage.

479. Ἐν. Ancienne variante, ἄν.

483-484. Ἐς δίφρον.... Voyez l'*Iliade*, V, 365-366, et les notes sur le second de ces deux vers.

484. Ἐλάαν. Ancienne variante, ou plutôt ancienne glose : ἵππους.

486. Πανημέριοι, pendant tout le reste du jour. Le voyage avait commencé longtemps après le lever du soleil; mais πανημέριοι et πρόπαν ἦμαρ, chez Homère, n'ont pas un sens absolu. Voyez, *Iliade*, I, 472 et 601, les notes sur ces deux expressions. — Σεῖον ζυγόν, *quatiebant jugum*, ils agitaient le joug. C'est le conséquent pour l'antécédent, l'effet de la course pour la course elle-même. — L'accusatif ζυγόν dépend tout à la fois et de σεῖον et de ἔχοντες. On se rappelle que les deux chevaux d'un attelage étaient réunis par une traverse posant sur leur nuque. Voyez la note sur le vers V, 730 de l'*Iliade*. — Au lieu de σεῖον, Aristophane de Byzance écrivait θεῖον, c'est-à-dire ἔθεον : ils couraient. Avec cette leçon, il y a diastole, et ζυγόν ne dépend plus que de ἔχοντες. La ressemblance des sons Σ et Θ, et leur fréquente permutation d'un dialecte à un autre, expliquent comment les premiers textes écrits ont pu donner les uns ΣΕΟΝ les autres ΘΕΟΝ, car ni Aristophane ni Aristarque ne faisaient des corrections arbitraires; mais il y a de bonnes raisons de préférer, chez un poëte, l'image poétique au mot vulgaire. Didyme (*Scholies* H, M, Q, R et S) : Ἀριστοφάνης γράφει θεῖον, ἀντὶ τοῦ ἔτρεχον· εἶτα, ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες (c'est-à-dire διαστέλλων τὸ ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες, à moins qu'on ne lise, avec quelques-uns, ἀμφιέχοντες, qui serait une deuxième variante d'Aristophane). ὁ δὲ Καλλίστρατός φησιν, ὥσπερ ἐπὶ τῆς οὐριοδρομούσης νηὸς τὸ τῆς εὐπλοίας ἐμφαίνεται διὰ τοῦ, Τῆς δὲ πανημερίης τέταθ' ἱστία ποντοπορούσης (*Odyssée*, XI, 11), οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ συνεχοῦς δρόμου τῶν ἵππων τὴν ἀδιάλειπτον ἄνυσιν τῆς ὁδοῦ σημαίνει τὸ σεῖον ζυγόν.

488. Φηράς. Cette ville de Phères était située en Messénie, sur le bord de la mer, près de l'embouchure du Nédon. Quelques-uns la mettent en Laconie. En tout état de cause, elle n'appartenait point à Ménélas, et pas davantage à Nestor : c'est une des sept villes qu'Agamemnon offre en présent à Achille, pour que le héros renonce à son courroux. Voyez l'*Iliade*, IX, 151. — Διοκλῆος. Il est assez longuement question de Dioclès dans l'*Iliade*, V, 542-549, à l'occasion de la mort de ses deux fils, Créthon et Orsilochus, tués par Énée. — Quelques modernes se sont étonnés que Télémaque, à Phères, n'allât pas loger chez son oncle Eumélus, mari d'une sœur de Pénélope, mentionné un peu plus loin, IV, 798. Ils n'avaient pas fait attention que la ville habitée par Eumélus n'était point Φηραί, la Phères de Messénie, mais Φεραί, la

υἱέος Ὀρσιλόχοιο, τὸν Ἀλφειὸς τέκε παῖδα.
Ἔνθα δὲ νύκτ' ἄεσαν· ὁ δὲ τοῖς πὰρ ξείνια θῆκεν.
  Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ἵππους τε ζεύγνυντ' ἀνά θ' ἅρματα ποικίλ' ἔβαινον·
[ἐκ δ' ἔλασαν προθύροιο καὶ αἰθούσης ἐριδούπου·]
μάστιξεν δ' ἐλάαν· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.
Ἶξον δ' ἐς πεδίον πυρηφόρον· ἔνθα δ' ἔπειτα
ἦνον ὁδόν· τοῖον γὰρ ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι.
Δύσετό τ' ἠέλιος σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Phères de Thessalie : Φερῇς ἔνι οἰκία ναίων. Ils ont été trompés par l'identité des noms en latin et en français. Mais l'orthographe diffère en grec, dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée*. Comparez les vers II, 711 et IX, 151 de l'*Iliade*. On voit donc combien sont peu fondés les reproches adressés par Dugas Montbel aux critiques anciens, de n'avoir pas expliqué pourquoi Télémaque est reçu par Dioclès, et non par Eumélus.

489. Ὀρσιλόχοιο. Zénodote, Ὀρτιλόχοιο. Il écrivait de même par un τ, dans l'*Iliade*, le nom du père et du fils de Dioclès.— Ἀλφειός. Il s'agit du fleuve Alphée. Voyez l'*Iliade*, V, 544-545.

490. Νύκτ' ἄεσαν. Voyez plus haut la note du vers 151. — Θῆκεν. Ancienne variante, δῶκεν.

493-497. Ἐκ δ' ἔλασαν... Payne Knight supprime ces cinq vers, interpolés, selon lui, par ceux qui ont divisé le poëme en vingt-quatre chants. Il dit que le vers 493 est un emprunt maladroit fait à l'*Iliade*, XXIV, 323; que le vers 494 est une répétition inutile du vers 484; que πυρηφόρον, au vers 495, n'est point une forme homérique; que Télémaque et Pisistrate ont dû arriver chez Ménélas avant la nuit, et que le vers 486 n'a été répété au vers 497 que pour terminer le troisième chant avec la chute du jour. Dugas Montbel approuve ces raisons. Mais la seule qui soit bonne, c'est ce qui concerne le vers 493, que tous les éditeurs depuis Wolf, excepté Fæsi, ont mis entre crochets. Tout ce qu'on peut dire contre le mot πυρηφόρον, c'est qu'Homère emploie toujours la forme πυροφόρος, et non la forme πυρηφόρος. Mais on retrancherait des milliers de vers, si l'on voulait faire disparaître de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* tous les ἅπαξ εἰρημένα.

494. Μάστιξεν... Homère, dans l'*Iliade*, répète ce vers toutes les fois que la circonstance l'y invite; et ce vers est aussi bien placé ici qu'au vers 484.

496. Ἦνον, ils achevaient : ils achevèrent. Homère dit ἄνω et ἄνομαι, aussi bien que ἀνύω et ἀνύομαι. — Τοῖον, adverbe : *tantopere*, si fort, c'est-à-dire avec tant de rapidité.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Δ.

ΤΑ ΕΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ.

Télémaque et Pisistrate sont reçus avec une hospitalité empressée dans le palais de Ménélas (1-67). Conversation après le festin (68-154). Hélène rend la gaieté aux convives attristés par d'affligeants souvenirs (155-305). Le lendemain, Ménélas raconte ses aventures, puis il répète à Télémaque tout ce qu'il a appris en Égypte, par la bouche de Protée, sur le sort des autres héros de la guerre de Troie, et particulièrement sur celui d'Ulysse (306-619). Complot des prétendants contre Télémaque, révélé à Pénélope par le héraut Médon (620-714). Minerve rassure Pénélope au sujet du danger qui menace Télémaque (715-841). Embuscade des prétendants (842-847).

Οἱ δ' ἷξον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν·
πρὸς δ' ἄρα δώματ' ἔλων Μενελάου κυδαλίμοιο.

ΤΑ ΕΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ. Autre titre : ἄφιξις Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην.

1. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et Pisistrate. — Κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν. C'est la vallée de l'Eurotas, la Laconie, qu'Homère appelle Lacédémone, ce n'est point la ville de Sparte. De là l'épithète *creuse*, c'est-à-dire enfoncée entre de hautes montagnes. Quant à l'épithète κητώεσσαν (caverneuse, crevassée), elle se rapporte à la nature de ces montagnes, le Taygète et le Parthénius, souvent bouleversées par des tremblements de terre. Voyez les trois notes du vers II, 581 de l'*Iliade*. — Il est bien vrai qu'Homère, dans l'*Iliade*, prend deux ou trois fois Τροίη comme synonyme de Ἴλιος. On pourrait alléguer que c'est ici un exemple analogue; mais les deux épithètes ne peuvent s'appliquer à une ville, et s'opposent à l'assimilation. Nous sommes donc impérieusement forcés de laisser à Λακεδαίμονα son sens propre; et nous sommes forcés aussi, par là-même, de donner à l'aoriste ἷξον la valeur d'un plus-que-parfait : il faut bien que les voyageurs, au coucher du soleil, aient quitté la route du bord de la mer, et que non-seulement ils aient atteint la vallée de l'Eurotas, mais qu'ils aient remonté cette vallée jusque dans le voisinage de Sparte, puisqu'ils *poussaient* (ἔλων, vers 2), à cette heure-là, vers la demeure de Ménélas. Que si Homère ne parle point de l'arrivée à Sparte, ce fait est implicitement constaté par l'arrivée au palais du roi; et je rappelle cette observation d'Aristarque, si souvent répétée par les commentateurs de son école, que le poëte passe fréquemment sous silence les choses que le contexte nous révèle comme accomplies, et qui se sous-entendent d'elles-mêmes. — Pourtant je dois dire que les anciens n'étaient pas unanimes sur l'explication du vers que nous venons de commenter. *Scholies* Q : ποτὲ μὲν τὴν πόλιν καλεῖ Λακεδαίμονα, ποτὲ δὲ τὴν χώραν. Λακεδαίμονα, ἤτοι τὴν Σπάρτην. Mais on ignore comment ces contradicteurs d'Aris-

Τὸν δ' εὗρον δαινύντα γάμον πολλοῖσιν ἔτῃσιν
υἱέος ἠδὲ θυγατρὸς ἀμύμονος ᾧ ἐνὶ οἴκῳ.
Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος ῥηξήνορος υἱέϊ πέμπεν·
ἐν Τροίῃ γὰρ πρῶτον ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
δωσέμεναι· τοῖσιν δὲ θεοὶ γάμον ἐξετέλειον.
Τὴν ἄρ' ὅγ' ἔνθ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι πέμπε νέεσθαι
Μυρμιδόνων προτὶ ἄστυ περικλυτὸν, οἷσιν ἄνασσεν.

tarque et de toute l'école d'Aristarque entendaient ici κοίλην et κητώεσσαν, et faisaient concorder ces qualifications avec l'idée d'une ville; car les paraphrases ὄρεσι περιεχομένην et μεγάλην ἀπὸ τοῦ κήτους sont des interprétations arbitraires, et qui ne comptent pas pour le philologue sérieux : elles seraient ineptes, appliquées au vers II, 581 de l'*Iliade*, et il faut que la même explication convienne aux deux passages, puisqu'ils sont absolument identiques. — J'ajoute, pour terminer, que le mot Λακεδαίμων est formé de la racine λακ (déchirer), et probablement du substantif dorien δᾶ (γῆ, terre), de sorte qu'il contient déjà en lui-même les idées de cavité et de crevasse, de vallée encaissée et de terrain bouleversé, que répètent et développent les adjectifs κοίλη et κητώεσσα. Même en admettant que δᾶ n'entre pour rien dans la composition matérielle du mot, l'idée de terre ou de contrée est virtuellement dans sa signification. Curtius, *Racine* λακ, n'hésite point pourtant à nous dire : « Die topische Bedeutung im Sinne unsers « *Bruch* zeigt sich auch in λάκκας, φάραγ- « γας (Hesych.), womit wohl Λάκμων, « Λακίνιον, Λακεδαίμων.... zusammen- « hængt. »

3. Γάμον, à côté de δαινύντα, équivaut à γάμου δαῖτα : un festin de noces. Voyez δαίνυ τάφον, III, 309, et la note sur cette expression. Didyme (*Scholies* M) : ὥσπερ ἀλλαχοῦ φησὶν Ὅμηρος τάφον τὴν ἐπὶ τεθνεῶτί τινι εὐωχίαν, οὕτω καὶ νῦν γάμον τὴν ἐπὶ γάμου δαῖτα.

4. Ἀμύμονος. L'adjectif ἀμύμων est une épithète d'honneur qu'Homère applique indifféremment à la vertu, à la beauté, à la puissance et même à la richesse. Il en a décoré Égisthe même, l'assassin d'Agamemnon. Voyez le vers I, 29 et la note sur ce vers.

5. Τήν. Il s'agit d'Hermione. Voyez plus bas, vers 14. — Ἀχιλλῆος.... υἱέϊ. Achille n'avait laissé qu'un seul fils, Néoptolème, autrement nommé Pyrrhus. D'après la tradition popularisée par Virgile, tradition postérieure à Homère, et empruntée par les tragiques grecs aux poëtes cycliques, c'est à son neveu Oreste que Ménélas avait marié Hermione, et non point au fils d'Achille.

8. Ἵπποισι καὶ ἅρμασι, avec des chevaux et des chars, c'est-à-dire avec des chars traînés par des chevaux. C'est un ἓν διὰ δυοῖν. — Ces chars, qui devaient transporter en Thessalie Hermione et son cortége, n'étaient pas des δίφροι, des chars à deux places, comme celui qui vient d'amener Télémaque, mais des voitures à quatre roues, des ἀπῆναι, des ἅμαξαι. Remarquez en effet qu'Homère se sert du terme général ἅρμα. Quand il s'agit des chars de guerre, l'addition de ἵπποι à ἅρμα ou ἅρματα n'est qu'un pléonasme; mais ici le poëte a tenu à faire savoir que les voitures de Ménélas étaient attelées de chevaux, et non de mules. Ce sont des mules qui traînent la τετράκυκλος ἀπήνη de Priam (*Iliade*, XXIV, 324) ; ce sont pareillement des mules qu'Alcinoüs fera atteler à l'ἀπήνη de Nausicaa, voiture qu'Homère définit lui-même, ἅμαξαν ἐΰτροχον ἡμιονείην (*Odyssée*, VI, 72).

9. Μυρμιδόνων.... ἄστυ. C'est la ville de Phthie en Thessalie, la capitale du royaume de Pélée. Voyez les vers II, 681-685 de l'*Iliade*, et la note sur le vers I, 155 de la même épopée. On se rappelle que, d'après la tradition d'Homère, Néoptolème n'est point allé de Troie en Épire, et que la tradition consacrée par Virgile provient des tragiques grecs, qui l'avaient empruntée aux poëtes posthomériques. Voyez, dans l'*Odyssée*, la note III, 189.

Υἱέϊ δὲ Σπάρτηθεν Ἀλέκτορος ἤγετο κούρην,
ὅς οἱ τηλύγετος γένετο, κρατερὸς Μεγαπένθης,
ἐκ δούλης· Ἑλένῃ δὲ θεοὶ γόνον οὐκέτ' ἔφαινον,

10. Σπάρτηθεν dépend de Ἀλέκτορος, et non de ἤγετο, puisque le mariage se célébrait à Sparte même; et Σπάρτηθεν équivaut à τοῦ ἐκ Σπάρτης, ou mieux encore τοῦ ἐν Σπάρτῃ : le Spartiate. *Scholies* Q : ἰδίως δὲ εἴρηκεν· ἐν Σπάρτῃ γὰρ ὄντος αὐτοῦ φησὶ Σπάρτηθεν. — Ἀλέκτορος. Alector était petit-fils de Pélops, et par conséquent cousin germain de Ménélas. Son père se nommait Argius. Tous les deux sont inconnus d'ailleurs. Didyme (*Scholies* M) : οὗτος υἱὸς Ἀργείου τοῦ Πέλοπος, καὶ Ἡγησάνδρας τῆς Ἀμύκλα θυγατρός. — Κούρην. Le nom de la fiancée était, selon les uns, Iphiloché, et, selon les autres, Échémèle. Didyme (mêmes *Scholies*) : θυγάτηρ δὲ αὐτοῦ οἱ μὲν Ἰφιλόχη, οἱ δὲ Ἐχεμήλα.

11. Ὅς se rapporte à υἱέϊ. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ménélas. — Τηλύγετος, tendrement chéri. Voyez, *Iliade*, III, 175, la note sur τηλυγέτην, épithète qu'Hélène applique elle-même à sa fille Hermione. Ceux qui entendent ici, par τηλύγετος, d'après l'explication vulgaire du mot, que Mégapenthès était né dans la vieillesse de son père, ou quand son père était déjà avancé en âge, prêtent à Homère une grossière absurdité, puisque Ménélas est plus jeune qu'Ulysse, qui est à peine quinquagénaire, et que le fils de Ménélas se marie, ce qui suppose que Mégapenthès a vingt-cinq ans, un peu plus, un peu moins. — D'après Curtius, c'est au propre, et en vertu même du sens de τηλυ, que τηλύγετος exprime la tendresse paternelle ou maternelle, et non point parce que cette idée dériverait de celle de *dernier-né*. Le célèbre étymologiste rapproche τηλυ du sanscrit *kârus*, agréable (*angenehm*), *bienvenu* (*willkommen*). Mais le point essentiel est de savoir ce que τηλύγετος signifie ici; et la traduction *tendrement chéri* est excellente. — Μεγαπένθης. On suppose, d'après la composition de ce nom propre (μέγα et πένθος), que le fils de Ménélas était né dans le temps où Ménélas était encore désespéré du départ d'Hélène, c'est-à-dire un an ou deux avant la réunion des confédérés à Aulis. Mégapenthès aurait, dans ce cas, vingt et un ou vingt-deux ans. *Scholies* E, H et Q : ὁ γὰρ Μενέλαος κατὰ τὸν καιρὸν τῆς ἁρπαγῆς τῆς Ἑλένης ἐμίγη τινὶ δούλῃ, καὶ ἔτεκεν υἱόν, καὶ ἐκάλεσεν αὐτὸν φερωνύμως Μεγαπένθην· κατὰ γὰρ τὸν καιρὸν τοῦ διὰ τὴν Ἑλένην πένθους ἐτέχθη.

12. Ἐκ δούλης. Cette esclave se nommait, selon les uns, Téridaé; selon d'autres, Téris ou Tiris; enfin le poëte des *Retours*, c'est-à-dire Hagias de Trézène, l'appelle Gétis. *Scholies* M, Q, T et V : Τηριδάη γὰρ τὸ κύριον αὐτῆς ὄνομα. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : αὕτη, ὡς μὲν Ἀλεξίων, Τειρίς, ὡς δὲ ἔνιοι Τηρίς, θυγάτηρ Ζευξίππης· ὡς δὲ ὁ τῶν Νόστων ποιητής, Γέτις. J'ajoute que quelques-uns contestaient que δούλη fût une expression homérique, parce qu'Homère se sert de δμωαί pour désigner les femmes esclaves. Ils en concluaient que ce mot est le nom même de la mère de Mégapenthès : Δούλη. On trouve pourtant δούλην dans le sens de δμωήν, *Iliade*, III, 409; mais ils contestaient l'authenticité de ce vers. Didyme (mêmes *Scholies*) : τινὲς δὲ τὸ δούλης κύριόν φασι διὰ τὸ μηδέποτε οὕτω λέγειν τὸν ποιητὴν τὴν θεράπαιναν· διὸ καὶ τὸ Εἰσόκεν ἢ ἄλοχον ποιήσεται, ἢ ὅγε δούλην (*Iliade*, III, 409) ἀθετοῦσιν. Remarquez que ἀθετοῦσιν a pour sujet τινές. Il s'agit donc d'une athétèse particulière à quelques Alexandrins, et non point d'une athétèse d'Aristarque. C'est ce qui explique comment on ne trouve aucune trace de cette condamnation dans le manuscrit de Venise. On peut conclure de là qu'Aristarque considérait ici δούλης comme un adjectif. — Il ne faut pas s'étonner que Ménélas, qui n'avait point d'autre fils, traite Mégapenthès en prince royal. On se rappelle que Teucer, fils d'une esclave, jouissait chez Télamon de tous les avantages d'un enfant légitime, et qu'Ajax avait été élevé avec son frère bâtard. La tendresse réciproque des deux Télamonides est en maint endroit signalée dans l'*Iliade*. — Ἑλένῃ. Rhianus et Aristophane de Byzance mettaient ici le génitif, et non point le datif. Didyme (*Scholies* M): ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν καὶ Ἀριστοφάνην, Ἑλένης, σὺν τῷ σ.

ἐπειδὴ τὸ πρῶτον ἐγείνατο παῖδ' ἐρατεινήν,
Ἑρμιόνην, ἣ εἶδος ἔχε χρυσέης Ἀφροδίτης.
Ὣς οἱ μὲν δαίνυντο καθ' ὑψερεφὲς μέγα δῶμα,
γείτονες ἠδὲ ἔται Μενελάου κυδαλίμοιο,
τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδός,
φορμίζων· δοιὼ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτούς,
μολπῆς ἐξάρχοντος, ἐδίνευον κατὰ μέσσους.
Τὼ δ' αὖτ' ἐν προθύροισι δόμων αὐτώ τε καὶ ἵππω,
Τηλέμαχός θ' ἥρως καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός,
στῆσαν· ὁ δὲ προμολὼν ἴδετο κρείων Ἐτεωνεύς,

13-14. Ἐπειδὴ τὸ πρῶτον.... Payne Knight retranche ces deux vers, à cause de l'expression εἶδος ἔχε, qui ne lui semble point homérique. De cette façon, Hélène n'aurait jamais eu d'enfants, et la fille que marie Ménélas serait née d'une autre mère qu'Hélène. Mais Hélène elle-même, dans l'*Iliade*, III, 175, parle de la fille chérie qu'elle a laissée à Sparte, c'est-à-dire d'Hermione.

13. Ἐπειδή. On a vu dans l'*Iliade*, XXII, 379 et XXIII, 2, deux vers commençant par ce mot, c'est-à-dire ayant pour premier pied un ïambe. Voyez les notes sur ces deux vers.

15-19. Ὣς οἱ μέν.... Je ne mets point ces vers entre crochets, malgré l'exemple de Wolf et de presque tous les éditeurs qui sont venus depuis Wolf, et bien que Payne Knight les ait supprimés et que Bekker les ait rejetés au bas de la page. Athénée, il est vrai, dit (V, 9) qu'Aristarque les a interpolés dans le texte. Ainsi Aristarque aurait fabriqué les deux premiers, et emprunté les trois derniers à l'*Iliade*, XVIII, 604-606. Mais Athénée ne cite point les autorités sur lesquelles il se fonde pour alléguer un fait absolument en contradiction avec toute la pratique d'Aristarque éditeur d'Homère. C'est probablement sur de vagues on-dit sans valeur, du genre de ceux dont il est question dans les *Scholies* M et T : φασὶ τοὺς πέντε στίχους τούτους μὴ εἶναι τοῦ Ὁμήρου, ἀλλὰ τοῦ Ἀριστάρχου. Je n'ai pas besoin de remarquer combien cette note est inepte, puisque trois des prétendus vers d'Aristarque sont dans l'*Iliade*, et n'y ont jamais été contestés par personne. Quant aux raisons alléguées par Athénée contre les cinq vers, elles sont plus spécieuses que plausibles. C'est pendant la fête, quoi qu'il en dise, qu'arrivent Télémaque et Pisistrate, et non après la fête : τὸν δ' εὗρον δαίνυντα, vers 3 ; et on ne voit pas pourquoi les Argiens de Ménélas, qui n'étaient pas les Doriens de Lycurgue, n'auraient pas eu du goût pour les spectacles agréables. Quelques éditeurs récents ne condamnent que la répétition des trois vers empruntés à l'*Iliade;* mais je ne suis pas le seul à regarder les cinq vers comme à leur place, car Ameis et La Roche n'ont point de crochets dans le passage.

16. Γείτονες ἠδὲ ἔται. Le premier de ces deux mots désigne les amis que Ménélas avait aux environs de Sparte, à Amycles, à Messé, ou dans les autres villes de son petit royaume; le second désigne ses familiers, tous ceux de ses amis qui habitaient Sparte. *Scholies* E et Q : γείτονες· οἱ ἀστυγείτονες, οἱ ἐκτὸς μὲν ὄντες τῆς πόλεως πλησίον· ἔται δὲ, οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς πόλεως, οἱ συνήθεις. Zénodore dans Miller : ἔτης καὶ ἔται, οἱ πολῖται. La note des *Scholies* E et Q est pour sûr une citation de Didyme, ou textuellement ou tout au moins en substance. Le fait d'avoir été commenté par Didyme prouve que le vers 16 n'est point d'Aristarque; et, si ce vers est authentique, celui qui le précède l'est aussi par là-même.

17-19. Τερπόμενοι· μετὰ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XVIII, 604-606 et les notes sur ces trois vers.

20. Αὐτώ τε καὶ ἵππω. Ancienne variante, αὐτοί τε καὶ ἵπποι.

22. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par

ὀτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο·
βῆ δ' ἴμεν ἀγγελέων διὰ δώματα ποιμένι λαῶν,
ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Ξείνω δή τινε τώδε, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
ἄνδρε δύω, γενεῇ δὲ Διὸς μεγάλοιο ἔϊκτον.
Ἀλλ' εἴπ' ἤ σφωϊν καταλύσομεν ὠκέας ἵππους,
ἦ ἄλλον πέμπωμεν ἱκανέμεν, ὅς κε φιλήσει.
  Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηθοΐδη Ἐτεωνεῦ,
τὸ πρίν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε πάϊς ὣς νήπια βάζεις.

Ἐτεωνεύς. — Κρείων Ἐτεωνεύς. Il ne faut pas s'étonner de l'épithète donnée par Homère à un θεράπων, à un serviteur. Ce serviteur est un parent de Ménélas; il reçoit les ordres du roi, mais c'est lui qui les fait exécuter : il est le ministre de Ménélas, il commande en second, mais enfin il commande. Rappelons-nous que, dans l'*Iliade*, le héros Mérionès est perpétuellement appelé *serviteur d'Idoménée*, et le héros Patrocle, *serviteur d'Achille*. Étéonée était frère d'Alector, et par conséquent cousin germain de Ménélas et oncle de la femme de Mégapenthès. Didyme (*Scholies* M) : ὁ τοῦ Ἀλέκτορος τοῦ συμπενθεροῦ Μενελάου ἀδελφός. Didyme (*Scholies* M et Q) : κρείων ὁ ἐξέχων καὶ διάκριτος ἐν θεράπουσιν. τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ συβώτου, συβώτης ὄρχαμος ἀνδρῶν (*Odyssée*, XIV, 22). Didyme (*Scholies* B, H, M et Q) : .... συγγενὴς οὖν Μενελάου Ἐτεωνεὺς, καὶ θεράπων αὐτοῦ, ὡς Ἀχιλλέως Πάτροκλος. κρείων δὲ, ὁ ἄλλων μὲν βασιλεὺς, Μενελάου δὲ δεύτερος. Cette dernière phrase aurait dû suivre, dans les *Scholies* M, la citation relative au porcher Eumée; mais l'important, c'est qu'elle complète l'explication de κρείων.

24. Ποιμένι λαῶν, au pasteur des peuples, c'est-à-dire au roi Ménélas.

26. Δή équivaut à ἰδοῦ : *en*, voici. — Τώδε, ces deux-ci : les deux que je te montre. Hérodien (*Scholies* M) : παροξυτονητέον, ἵνα νοηθῇ δυϊκόν. Didyme (*Scholies* B et M) : τὸ τώδε δεικτικόν ἐστι, καὶ δηλοῖ τὴν ἐγγύτητα αὐτῶν.

27. Γενεῇ. Ancienne variante, γενεήν, même sens. — Ἔϊκτον. Ancienne variante, ἐΐκτην.

29. Φιλήσει, *vulgo* φιλήσῃ. La leçon d'Aristarque est constatée, dans les *Scholies* M, par une note d'Aristonicus : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ἐπὶ τοῦ ξενίζειν τὸ φιλεῖν τίθησι. παρέλκει δὲ ὁ (c'est-à-dire ὁ σύνδεσμος) κε. Si κε est redondant, la vraie orthographe est φιλήσει, et φιλήσῃ n'est qu'une correction de Byzantin ou une faute d'iotacisme.

31. Βοηθοΐδη, fils de Boéthus, ou plutôt de Boéthoüs. Hérodien (*Scholies* H et M) : Βοηθοΐδης τετρασυλλάβως. ὅμοιον δέ ἐστι τοῦ Πανθοΐδης Εὔφορβος (*Iliade*, XVI, 808). On se rappelle que le nom de Panthoüs est chez Homère Πάνθου au génitif et Πάνθῳ au datif. Virgile a même contracté le nominatif, car il donne à ce vieillard le nom de *Panthus*, *u* long (Πάνθους); mais la forme primitive est Πάνθοος. Ainsi Βοηθοΐδης équivaut à υἱὸς Βοηθόου. — On a vu plus haut qu'Étéonée était frère d'Alector, et, dans la note du vers 10, qu'Alector était fils d'Argius. Phérécyde, cité par Didyme au vers 22, parle comme il suit d'Argius : Ἄργειος δὲ ὁ Πέλοπος ἔρχεται παρ' Ἀμύκλαν εἰς Ἀμύκλας, καὶ γαμεῖ τοῦ Ἀμύκλα θυγατέρα Ἡγησάνδραν. Didyme ajoute : ἐκ τούτου δὲ γίνεται Ἀλέκτωρ. ἔστι γὰρ ἀδελφὸς τούτου.... Ἐτεωνεύς. D'après cela, Boéthoüs et Argius sont le même personnage, dont le nom propre était Argius, et Boéthoüs le surnom d'honneur; car l'adjectif βοηθόος est, chez Homère, la qualification des vaillants.

32. Νήπια βάζεις. Ménélas est surpris

Ἦ μὲν δὴ νῶϊ ξεινήϊα πολλὰ φαγόντε
ἄλλων ἀνθρώπων δεῦρ' ἱκόμεθ', αἴ κέ ποθι Ζεὺς
ἐξοπίσω περ παύσῃ ὀϊζύος. Ἀλλὰ λύ' ἵππους
ξείνων, ἐς δ' αὐτοὺς προτέρω ἄγε θοινηθῆναι.
Ὣς φάθ'· ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, κέκλετο δ' ἄλλους

de l'hésitation d'Étéonée à faire accueil aux deux étrangers; car Étéonée, qui a été le compagnon de Ménélas durant les longues traverses du retour de Troie, doit connaître les sentiments du roi sur la pratique des devoirs de l'hospitalité. — Hayman attribue l'hésitation d'Étéonée au souvenir des maux qu'avait causés à Ménélas l'introduction de Pâris dans son palais. Mais c'était là une bien vieille histoire, et depuis dix ans oubliée, puisque Ménélus avait eu complète vengeance, et qu'il s'était réconcilié avec Hélène. Étéonée, voilà tout, est un ministre un peu timide, qui n'aime pas à prendre une résolution par lui-même, et qui se maintient scrupuleusement dans son rôle de second. Il lui faut un ordre du roi.

33-36. Ἦ μὲν δή.... Ménélas ne fait pas un raisonnement en règle; mais il est facile de rétablir la suite de ses idées : « Nous avons eu souvent recours, toi et moi, à l'hospitalité d'autrui; et puissions-nous n'avoir jamais besoin d'y recourir, sous le poids de nouvelles misères! Si nous voulons mériter ce bonheur, faisons pour les étrangers ce que les étrangers ont fait pour nous. Ainsi donc, dételle les chevaux, etc. » Didyme (*Scholies* Q) a excellemment commenté l'ensemble du passage : τὸ ἑξῆς οὕτως· εἰ μὲν δὴ ἡμεῖς πολλῶν ἀγαθῶν ἐμπλησθέντες παρὰ ἀλλοδαπῶν ἀνδρῶν, ἐνταῦθα παρεγενόμεθα, ὀφείλομεν πάντως τοῖς ξένοις ὁμοίως ποιεῖν. ἀλλὰ θᾶττον λύε τοὺς ἵππους, αὐτοὺς δ' εἰσάγαγε εὐωχηθῆναι, ὅπως διὰ τούτου ὁ Ζεὺς τῆς μελλούσης ταλαιπωρίας ἡμᾶς ἐκλυτρώσηται, καὶ μὴ τοῖς παρεληλυθόσιν ἴσα παθεῖν συγχωρήσειεν.

33. Νῶϊ, nous deux. Il est évident, d'après ce mot, qu'Étéonée, bien qu'il ne soit pas nommé dans l'*Iliade*, avait accompagné Ménélas au siége de Troie, sans quoi il n'aurait point partagé les infortunes auxquelles le roi fait allusion. — Φαγόντε. Ancienne variante, φάγοντες.

34. Ἄλλων ἀνθρώπων dépend de ξεινήϊα πολλά. — Δεῦρ' ἱκόμεθ(α), nous sommes venus ici, c'est-à-dire nous sommes rentrés dans notre patrie.

35. Ἐξοπίσω περ παύσῃ ὀϊζύος, *in posterum quidem* (*nos*) *liberaverit ab ærumna*, nous ait exemptés pour l'avenir de maux à endurer, c'est-à-dire ne nous prépare point des infortunes comme celles que nous avons jadis endurées. Voyez plus haut la note des vers 33-36. Didyme (*Scholies* H et M) : δαιμονίως ἐξέφηνε τὴν γεγονυῖαν αὐτῷ πλάνην διὰ μιᾶς λέξεως. Le mot dont parle Didyme est ὀϊζύος, allusion évidente aux malheurs passés, car la prospérité de Ménélas est aujourd'hui entière et sans aucun nuage. — Ἀλλά, eh bien donc! c'est-à-dire pour obtenir cette faveur, et pour que Jupiter, le protecteur des hôtes, ne nous punisse point d'avoir manqué à ce que des étrangers sont en droit d'attendre de nous. Voyez plus haut la note des vers 33-36.

36. Προτέρω, *ulterius*, plus avant, c'est-à-dire dans l'intérieur du palais. — Θοινηθῆναι, comme ὥστε θοινηθῆναι : pour qu'ils fassent bonne chère.

37. Ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, *vulgo* ὁ δ' ἐκ μεγάροιο διέσσυτο. La vulgate donne un sens absurde, car les serviteurs qu'appelle Étéonée sont dans le palais, et non hors du palais. Étéonée ne sortira au-devant des étrangers qu'accompagné de ses gens, et pour faire honneur aux hôtes de Ménélas, et pour que les chevaux soient traités avec tous les soins désirables. Notre leçon est celle d'Aristarque. Elle a été rétablie par Fæsi, Ameis et La Roche, et longtemps avant eux par Bothe. Bekker et Dindorf ont conservé la vulgate, qui n'est pourtant, comme dit Bothe, qu'une mauvaise correction métrique (*correctio metricorum male sollicitorum*). En effet, la césure suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque; et de plus, δέ est ici devant une liquide, c'est-à-dire devant une des lettres qui comptent souvent comme doubles dans la versification du poëte. On disait, selon quelques Alexandrins, ἐνιμ-

ὀτρηροὺς θεράποντας ἅμα σπέσθαι ἑοῖ αὐτῷ.
Οἱ δ' ἵππους μὲν λῦσαν ὑπὸ ζυγοῦ ἱδρώοντας·
καὶ τοὺς μὲν κατέδησαν ἐφ' ἱππείῃσι κάπῃσιν,
πὰρ δ' ἔϐαλον ζειάς, ἀνὰ δὲ κρῖ λευκὸν ἔμιξαν·
ἅρματα δ' ἔκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα·
αὐτοὺς δ' εἰσῆγον θεῖον δόμον· οἱ δὲ ἰδόντες
θαύμαζον κατὰ δῶμα Διοτρεφέος βασιλῆος.
Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης,
δῶμα καθ' ὑψερεφὲς Μενελάου κυδαλίμοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὁρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,
ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες ἐϋξέστας λούσαντο.
Τοὺς δ' ἐπεὶ οὖν δμωαὶ λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δ' ἄρα χλαίνας οὔλας βάλον ἠδὲ χιτῶνας,
ἔς ῥα θρόνους ἕζοντο παρ' Ἀτρείδην Μενέλαον.
Χέρνιϐα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέϐητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων.

μεγάροισι : pourquoi n'aurait-on pas dit δεμμεγάροιο? La leçon d'Aristarque est constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : Ἀρίσταρχος χωρὶς τῆς ἐκ προθέσεως, ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο. βούλεται γὰρ λέγειν διὰ μεγάροιο.

41. Ζειάς, *farra*, de l'épeautre. Cette espèce de blé, au temps d'Homère, ne servait qu'à la nourriture des chevaux. Il est bien certain qu'il ne s'agit pas du blé-froment, car on verra plus loin, vers 604, πυροί τε ζειαί τ(ε). Les deux céréales étaient donc distinctes.

42. Ἅρματα δ' ἔκλιναν.... Voyez le vers VIII, 435 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

44. Θαύμαζον est pris dans un sens absolu : ils s'émerveillaient. — Κατὰ δῶμα, *per domum*, à travers la demeure : en parcourant la demeure. Suivant quelques-uns, il faut joindre κατά et θαύμαζον, et faire de δῶμα le régime du verbe : *admirabantur domum*. L'autre interprétation fait mieux comprendre que les merveilles admirées sont à l'intérieur du palais, ou, pour parler comme Homère, *à travers le palais :* δῶμα καθ' ὑψερεφές, vers 46.

45-46. Ὥστε γὰρ ἠελίου.... Construisez : αἴγλη γὰρ πέλε κατὰ δῶμα..., ὥστε (αἴγλη) ἠελίου ἠὲ σελήνης.

47. Ὁρώμενοι équivaut à ὁρῶντες. (Aristarque *Scholies* B et E) : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τὸ παθητικὸν ἀντὶ τοῦ ἐνεργητικοῦ.

48. Ἐϋξέστας, bien polies. Cette épithète indique, ce semble, que les baignoires étaient des bassins de marbre, et non de métal ; car le verbe ξέω signifie ratisser, racler et tailler, ce qui ne s'entend bien que du bois ou de la pierre.

49. Τοὺς δ' ἐπεὶ.... Ce vers, sauf le pluriel τούς au lieu de τόν, est emprunté à l'*Iliade*, XXIV, 587.

51. Παρ' Ἀτρείδην Μενέλαον. Ancienne variante, παρὰ ξανθὸν Μενέλαον.

52-58. Χέρνιϐα δ' ἀμφίπολος.... Voyez I, 136-142, et les notes sur ces sept vers.

Δαιτρὸς δὲ κρειῶν πίνακας παρέθηκεν ἀείρας
παντοίων· παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα.
Τὼ καὶ δεικνύμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Σίτου θ' ἅπτεσθον καὶ χαίρετον· αὐτὰρ ἔπειτα
δείπνου πασσαμένω εἰρησόμεθ' οἵτινές ἐστον
[ἀνδρῶν· οὐ γὰρ σφῶν γε γένος ἀπόλωλε τοκήων,

57-58. Δαιτρὸς δὲ κρείων.... Ces deux vers, que presque tous les éditeurs regardent comme interpolés dans le premier passage où on les a vus, I, 141-142, ne leur paraissent pas plus authentiques dans celui-ci. Mais ils sont parfaitement à leur place dans le chant I; il n'y a dès lors aucune raison sérieuse de les suspecter ici, car la situation est identique, et la répétition du passage doit être complète. Voyez, dans la note I, 141-142, les preuves certaines de l'authenticité.

59. Τὼ καὶ δεικνύμενος. Ménélas donne la main à ses deux hôtes, en signe de cordial accueil. Le mot δεικνύμενος signifie proprement, allongeant le bras. Voyez, III, 41, la note sur δειδισκόμενος, synonyme de δεικνύμενος. *Scholies* B et E : φιλοφρονούμενος, δεξιούμενος. Il faut renverser l'ordre de ces deux explications; car le sens moral ne doit venir qu'après l'acception rigoureuse.

61. Δείπνου ne peut pas être dit au propre, puisqu'on est à l'heure du souper. Voyez plus bas, vers 194, l'expression de Pisistrate, μεταδόρπιος, et, vers 213, celle de Ménélas, δόρπου δ' ἐξαῦτις μνησώμεθα. Lehrs pense qu'on devrait écrire δόρπου : « Si illud δείπνου πασσαμένω « tueri velis, hoc fortasse dicere licebit, « Menelaum, cum nesciat utrum peregre « advenientes hospites jam hoc die cœna- « verint annon, vocabulo paulo genera- « liore uti δείπνου. Potest enim fieri ut « quod aliis jam δόρπον, id ipsis impran- « sis δεῖπνον sit, id est prima lautior, « qua hoc die fruuntur, cœna. Attamen « quanto melius est dicere δείπνου hoc « loco a poeta non profectum, sed trans- « latum esse ex α 124, δείπνου πασσά- « μενος μυθήσεαι ὅττεό σε χρή! » Au vers XVII, 176, δεῖπνον est dit au sens général de repas, car il est dans une maxime qui s'applique aussi bien au souper qu'au dîner. — Πασσαμένω. Le verbe πάσσασθαι, chez Homère, a une signification très-adoucie. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 464 et IX, 221-222. Ménélas ne suppose donc point que Télémaque et Pisistrate aient une faim canine. Ce qu'il dit se réduit donc, en français, à ceci : *quand vous aurez pris quelque nourriture*.

62-64. Ἀνδρῶν· οὐ γὰρ.... Zénodote, Aristophane de Byzance et Aristarque s'accordaient à prononcer l'athétèse contre ces trois vers; et nous avons, dans les *Scholies* H et M, un lambeau de la note d'Aristonicus sur les trois obels d'Aristarque : προηθετοῦντο καὶ παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· τό τε γὰρ σφῶϊν οὐχ Ὁμηρικῶς μονοσυλλάβως ἐξηνέχθη, ὅ τε ἔπαινος τῶν νέων οὐκ ἀναγκαῖος. Il y avait probablement plusieurs autres motifs de condamnation, comme on le verra tout à l'heure; mais ces deux-là me semblent péremptoires, et je n'hésite point à mettre les trois vers entre crochets. Bekker les a rejetés au bas de la page; Payne Knight les avait supprimés, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. Fæsi et Ameis ont mis des crochets; mais tous les autres éditeurs récents, même Jacob La Roche, ont laissé le passage tel quel.

62. Σφῶν, de vous deux, ou à vous deux. On peut l'entendre des deux façons; mais la dernière est peut-être préférable. Aristarque, qui n'admettait pas σφῶν comme une forme légitime, donnait, dans son texte, σφῶν pour σφέων : non pas qu'il crût σφῶν meilleur que σφῶν, bien au contraire; car le pronom σφεῖς n'est jamais de la seconde personne, et le seul exemple qu'on en cite chez Homère est faux. Voyez, dans l'*Iliade*, la note X, 397-399. Le diascévaste avait écrit ΣΦΩΝ et non ΣΦΩΙΝ, et Aristarque lui laissait la responsabilité de sa maladresse. Aristarque avait ainsi un véritable dilemme contre l'authenticité du vers 62. Hérodien approuvait

ἀλλ' ἀνδρῶν γένος ἐστὲ Διοτρεφέων βασιλήων
σκηπτούχων· ἐπεὶ οὔ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν].
Ὣς φάτο, καί σφιν νῶτα βοὸς παρὰ πίονα θῆκεν
ὄπτ' ἐν χερσὶν ἑλών, τά ῥά οἱ γέρα πάρθεσαν αὐτῷ.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
δὴ τότε Τηλέμαχος προσεφώνεε Νέστορος υἱόν,
ἄγχι σχὼν κεφαλήν, ἵνα μὴ πευθοίατο ἄλλοι·

formellement la leçon d'Aristarque. *Scholies* H et M : χωρὶς τοῦ ι ἡ σφῶν (ἀντωνυμία), ὡς Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός. Cette note ne peut point être de Didyme, puisque Hérodien y est cité ; mais quelques lignes plus bas ce n'est plus un scholiaste qui parle, c'est bien Didyme : ἐπίτηδες δὲ Ἀρίσταρχος, ἀθετουμένων τῶν στίχων, καὶ ἄνευ τοῦ ι εἴασε τὴν γραφὴν, ἵνα καὶ τοῦτο πρὸς τὴν ἀθέτησιν λαμβάνῃ. Mais Apollonius Dyscole, et beaucoup d'autres sans doute avec lui, préféraient, dans le vers 62, σφῷν pour σφῶϊν à σφῶν pour σφέων, c'est-à-dire un ἅπαξ εἰρημένον à une absurdité. *Scholies* H et M : Ἀπολλώνιος δὲ, ἐν τῷ περὶ ἀντωνυμιῶν, γράφει αὐτὴν μετὰ τοῦ ι (l'iota adscrit, depuis souscrit), ἵν' ᾖ δευτέρου προσώπου, κατὰ συναίρεσιν. Dès qu'on voulait que le vers eût un vrai sens, cette correction devait prévaloir. C'est pour le même motif qu'Apollonius Dyscole que nous n'écrivons pas σφῶν sans iota. Ceux qui l'écrivaient ainsi étaient forcés, d'après le contexte, de lui donner un sens qu'il n'a point. *Scholies* E : σεσημείωται τὸ σφῶν ἐπὶ δευτέρου προσώπου λαμβανόμενον. Enfin Didyme, avant Apollonius Dyscole, avait été d'avis (*Scholies* M et V) de ne point conserver l'orthographe d'Aristarque : σὺν τῷ ι γραπτέον, ἵν' ᾖ σφῶϊν δυϊκῶς. — Ἀπόλωλε (*periit*) a une signification toute morale. Ménélas veut dire, selon Didyme (*Scholies* M et V), que Télémaque et Pisistrate ne sont point des hommes d'origine vulgaire ; que leurs pères étaient illustres, et que le renom de leur race subsiste encore : οὐ γὰρ ἀφανῶν ἐστε γονέων. Eustathe, l'écho des Alexandrins, explique de même : ἐπὶ εὖ γεγονότων καὶ περιφανῶν ἁρμόζει ὁ λόγος. Il est donc probable que l'interprétation de Didyme avait été universellement acceptée. — Suivant quelques modernes, le mot γένος, dans la phrase, équivaut à γενεή, et il doit s'entendre du caractère extérieur d'une noble race ; mais l'expression γενεῇ Διός (vers 27), alléguée à ce sujet, équivaut simplement à παισὶ Διός, et n'autorise point la conséquence qu'on en tire. Je reconnais d'ailleurs que rien ne prouve formellement que γένος n'ait pas ici un sens restreint ; et Hayman est dans son droit quand il paraphrase ainsi les paroles de Ménélas « The type of your parents is not lost in « you. » De même Bothe avait pu dire, longtemps avant l'éditeur anglais : « Γόνος, « h. e. γονή, *generatio*, sive stirps nobi- « lis, vultu totoque corporis habitu cogno- « scenda. Germanice id dicas : *unvertilgt* « *in Euch sind die Spuren der Abkunft.* » — Quoi qu'il en soit, je ne doute guère que γένος ἀπόλωλε n'ait été pour Aristarque un motif d'athétèse. Il n'y a rien, chez Homère, d'aussi vague et d'aussi obscur. L'exemple ὕδωρ ἀπολέσκετ(ο), cité par Ameis, ne justifie point γένος ἀπώλολε, car rien n'est plus clair que la phrase où se trouve cet exemple (XI, 586 : τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκετ' ἀναβροχέν), tandis qu'on est réduit à deviner ce que l'expression γένος ἀπόλωλε veut dire.

64. Κακοί, *ignobiles*, des gens de peu. Voyez la note I, 412.

65. Νῶτα βοός, un filet de bœuf.

66. Γέρα, comme honneur. Ajax, dans l'*Iliade*, VII, 321, reçoit une part d'honneur du même genre, au festin donné par Agamemnon. Voyez la note sur ce passage.

67-68. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Voyez les vers IX, 91-92 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

70. Ἄγχι σχὼν κεφαλήν.... Voyez le vers I, 157 et les notes sur ce vers.

Φράζεο, Νεστορίδη, τῷ ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
χαλκοῦ τε στεροπὴν κατὰ δώματα ἠχήεντα,
χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε, καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος.
Ζηνός που τοιήδε γ' Ὀλυμπίου ἔνδοθεν αὐλή,

71. Φράζεο, *significa tibi*, c'est-à-dire *considera :* examine. Voyez, I, 173, la note sur πέφραδε. On a vu, *Iliade*, XXIV, 354, φράζεο sans complément, et il signifie là, *attende :* fais bien attention! Il ne s'agit plus ici d'une admiration vague et générale comme celle dont les deux voyageurs ont été saisis à leur entrée dans le palais, mais d'une contemplation raisonnée, qui fasse comprendre à Pisistrate la justesse de la comparaison dont va se servir Télémaque. *Scholies* H, M et Q : ἄνω εἰπὼν οἱ δὲ ἰδόντες θαύμαζον κατὰ δῶμα, νῦν διὰ Τηλεμάχου τὰ περὶ τῆς ἐκπλήξεως ἐσήμανεν, ὅτι ἐκ τῆς τοιαύτης ὕλης (airain, or, électre, argent et ivoire) ἦν ὁ κόσμος. Ce dernier mot, qui est tout philosophique, me fait présumer que la note est empruntée à Porphyre. Didyme aurait dit ἡ Διὸς αὐλή, et non ὁ κόσμος.

72. Κατὰ δώματα, *vulgo* κὰδ δώματα, mauvaise correction byzantine de la fausse leçon des manuscrits, καὶ δώματα. Voyez plus haut, vers 44, κατὰ δῶμα, dont κατὰ δώματα est ici l'exact équivalent. Bothe, Bekker et Hayman écrivent κατά et non κάδ, orthographe que rien ici n'exige.

73. Ἠλέκτρου. Le mot ἤλεκτρον signifie proprement, *chose resplendissante.* Il est employé, en grec, dans deux acceptions : 1° métal composé d'or et d'argent; 2° ambre jaune ou succin. L'électre, mentionné ici entre l'or et l'argent, ne peut guère être que l'électre-métal. Bothe : « ....metalli genus dicit, non succinum. » C'est l'opinion générale parmi les philologues et les lexicographes. Cependant quelques-uns soutiennent qu'il s'agit de l'ambre jaune. Aux raisons vulgairement alléguées en faveur de cette opinion, à savoir les passages de l'*Odyssée*, XV, 460 et XVIII, 296, où ἠλέκτροισιν désigne des grains d'ambre jaune, Hayman en ajoute une qui donne à réfléchir : c'est que l'ambre servait déjà, dans les temps antérieurs à l'histoire, comme objet d'ornementation pour les demeures, comme richesse par excellence parmi les biens qu'on ensevelissait avec les morts : « The vast antiquity of amber, « being found, as here, in domestic orna- « mentation among the remnants of the « lacustrine villages of Switzerland, which « are apparently pre-historic, and in tombs « of the *bronze period*, gives a probability « to its rather being meant here than the « metallic ἤλεκτρον. » Mais on ne se figure pas aisément que Ménélas eût possédé assez d'ambre pour l'appliquer sur les parois avec la même profusion que l'or et l'argent. Quoi qu'il en soit, l'électre-métal se composait de quatre cinquièmes d'or et d'un cinquième d'argent, selon les uns, et avait, selon les autres, un quart d'argent contre trois quarts d'or. Les proportions de l'amalgame étaient donc un peu variables; mais c'est l'or qui était toujours, et de beaucoup, en quantité prédominante.—On rapproche naturellement le mot ἤλεκτρον du mot ἠλέκτωρ (le soleil dans tout son éclat). Curtius les rattache l'un et l'autre à la racine sanscrite *ark*, qui contient l'idée de lumière rayonnante, et d'où dérivent les substantifs *arkas* et *arkis*, dont l'un signifie tout à la fois rayon, soleil, cristal et cuivre, et dont l'autre n'a qu'une acception unique : resplendissement.

74. Ζηνός που τοιήδε.... Ancienne variante, Ζηνός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται. Telle paraît avoir été la leçon d'Aristophane de Byzance; et Séleucus la préférait à la leçon d'Aristarque, qui est restée notre vulgate. Mais il n'y a, en réalité, aucune comparaison possible, ni pour la précision du sens, ni pour la beauté de l'expression. Télémaque ne parle point de trésors entassés, il parle d'un somptueux étalage de richesses, destiné au plaisir des yeux. — Αὐλή, le palais. C'est le contenant pour le contenu. Le palais était entouré par la cour. Bothe : « A parte præcipua tota domus dicta est. » Cette explication n'est point exacte. La cour n'est point une partie du bâtiment, et il s'agit du bâtiment seul, et même de l'intérieur du bâtiment, de ce qu'on voit dans la grande salle.

ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.
Τοῦ δ' ἀγορεύοντος ξύνετο ξανθὸς Μενέλαος,
καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τέκνα φίλ', ἤτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἄν τις ἐρίζοι·
ἀθάνατοι γὰρ τοῦγε δόμοι καὶ κτήματ' ἔασιν·
ἀνδρῶν δ' ἤ κέν τίς μοι ἐρίσσεται, ἠὲ καὶ οὐκὶ,
κτήμασιν. Ἦ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεὶς,
ἠγαγόμην ἐν νηυσὶ, καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον·
Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεὶς
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην, καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς,

75. Ὅσσα.... Quelques-uns mettent un point après αὐλή. Il vaut mieux que l'exclamation ne soit point isolée, et qu'elle serve de justification à l'hyperbole de Télémaque.—Τάδ' ἄσπετα, *illa inenarrabilia*, ces merveilles indescriptibles. La traduction *hæc infinita* est inadmissible ici, puisqu'elle ne laisse à πολλά aucune valeur. Il faut donc expliquer ἄσπετα dans son sens propre. *Scholies* E : ἐκ τοῦ ἐνίσπω, τὸ λέγω, ἄσπετον, ἄρρητον. — Πολλά, sous-entendu ἐστί ou εἰσί, car Homère se sert indifféremment du verbe au singulier ou du pluriel, quand le sujet est au pluriel neutre.

77. Σφεας, monosyllabe par synizèse. Cet accusatif dépend de la préposition πρός, qui fait partie du verbe.

79. Ἀθάνατοι, impérissables. C'est le privilége des seules choses divines. *Scholies* E : ἄφθαρτοι· τὰ δὲ ἀνθρώπινα πάντα χρόνῳ φθείρονται.

80. Ἐρίσσεται est au subjonctif, pour ἐρίσσηται, ἐρίσηται. Cependant quelques-uns veulent qu'on y voie le futur même.

81. Ἐπαληθείς, *vagatus*, ayant erré par le monde.

82. Ἠγαγόμην, sous-entendu τάδε κτήματα.

83. Αἰγυπτίους. Quelques-uns regardent la syllabe γυ comme brève; d'autres font de πτιους une seule syllabe. Voyez Αἰγυπτίας, *Iliade*, IX, 382, et la note sur ce mot. — Ἐπαληθείς ne peut avoir ici un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. Ce n'est donc pas de ce participe, mais de ἱκόμην, que dépendent les accusatifs Κύπρον, Φοινίκην et Αἰγυπτίους. Ménélas dit : « Durant ces longues courses errantes, j'abordai successivement en Cypre, en Phénicie, en Égypte, en Éthiopie, etc. » On pourrait donc mettre ἐπαληθείς entre deux virgules. *Scholies* V : ἐπαληθείς· πλανηθείς· οἱ δὲ ἐπὶ τοὺς ἀληθεῖς Αἰγυπτίους, ὅτι μαντικῆς ἔμπειροι. On voit, d'après la deuxième explication, que quelques-uns étaient choqués de la répétition de ἐπαληθείς à deux vers de distance, et qu'ils le coupaient en deux mots, ἐπ' ἀληθεῖς, pour faire disparaître la défectuosité. Il est inutile de démontrer que cette correction est inepte, et que ἀληθεῖς ne signifie point μαντικοί.

84. Αἰθίοπας. Les Éthiopiens dont il s'agit ici sont évidemment des peuplades de nègres voisines de l'Égypte, et non pas ce peuple fantastique des bords du fleuve Océan dont il est question plusieurs fois dans l'*Iliade*. Les noms qui suivent prouvent que Ménélas n'est pas sorti de la Méditerranée. — Σιδονίους. Le poëte, mal renseigné sur la situation respective des contrées où a voyagé Ménélas, fait revenir le héros en arrière. Les Sidoniens devraient être nommés avant les Égyptiens.—Ἐρεμβούς. Ce peuple est absolument inconnu. Tout ce que les anciens ont écrit au sujet des Érembes est un tissu de contradictions. Cratès voulait qu'on écrivît Ἐρεμνούς, et non Ἐρεμβούς. De cette façon, il s'agirait des nègres en général, car l'adjectif ἐρεμνός signifie *sombre, noir*. C'est par erreur que les Byzantins font dire à Aristarque que les Érembes étaient les Arabes. Lehrs, III, v, § 4, *de Ulixi erroribus* : « Addo « hæc : Homerum nec Pontum nosse, nec « τὰ περὶ Αἴγυπτον καὶ Λιβύην, nec « Isthmum Africam inter et Asiam, nec

καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσιν.
Τρὶς γὰρ τίκτει μῆλα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.
Ἔνθα μὲν οὔτε ἄναξ ἐπιδευὴς, οὔτε τι ποιμὴν,
τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος·
ἀλλ' αἰεὶ παρέχουσιν ἐπηετανὸν γάλα θῆσθαι.
Ἕως ἐγὼ περὶ κεῖνα πολὺν βίοτον συναγείρων
ἠλώμην, τείως μοι ἀδελφεὸν ἄλλος ἔπεφνεν
λάθρῃ, ἀνωϊστὶ, δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο·
ὣς οὔτοι χαίρων τοῖσδε κτεάτεσσιν ἀνάσσω.

« mare Rubrum, nec τὰ κατὰ τὴν Ἀραβίαν καὶ Αἰθιοπίαν καὶ τὸν Ὠκεανόν. « Hinc patet falsum esse quod schol. dicit, « δ, 84, Ἀρίσταρχος Ἐρεμβοὺς τοὺς « Ἄραβας ἀκούει, et Eustathius, *ibid.* « (p. 1484), Ἀρίσταρχος δὲ, φασὶ, καὶ « αὐτὸς Ἐρεμνοὺς τοὺς Ἄραβας νοεῖ. » Une conjecture assez plausible, c'est celle que propose Gosselin, selon laquelle les Érembes ne seraient autre chose que les habitants de la petite île d'Arad, Arab ou Éreb, voisine de la côte de Phénicie, et tout naturellement nommés à côté des Sidoniens. Peut-être les scholiastes n'ont-ils fait que se méprendre sur le sens du τοὺς Ἄραβας, attribué à Aristarque; car Aristarque a très-bien pu appeler de ce nom les insulaires d'Éreb. La perte de l'explication qui accompagnait τοὺς Ἄραβας devait nécessairement induire en erreur les collecteurs de bribes alexandrines.

85. Ἵνα τ(ε) comme ἵνα seul : *ubi*, où. Ancienne variante, ὅθι τ(ε), synonyme de ἵνα τ(ε). — Ἄφαρ, *protinus*, incontinent, c'est-à-dire très-peu de temps après leur naissance. *Scholies* P : εὐθὺς ἅμα τῷ γεννηθῆναι. Les anciens ont sérieusement discuté sur cette fable, et cherché pour quelle raison ces cornes poussaient si vite.

86. Τρίς, trois fois. Ancienne variante, δίς (deux fois), correction détestable; car Ménélas entend bien conter une chose extraordinaire, et rien n'est moins extraordinaire que des brebis mettant bas deux fois l'an. Virgile donne ce fait, *Géorgiques*, II, 150, comme habituel en Italie : « Bis « gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos. » Il exagère, sans nul doute; mais, dans les contrées sans hiver, notre exception est la règle. Didyme (*Scholies* H et M) : τινὲς γελοίως γράφουσι, δὶς γὰρ τίκτει. πῶς γὰρ ἴδιόν τι λέγει περὶ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ προβάτων;

87. Ἄναξ, *dominus*, le propriétaire (d'un troupeau de moutons). Zénodore dans Miller : ἄναξ· ὁ βασιλεὺς καὶ οἰκοδεσπότης. — Ἐπιδευής, sous-entendu ἐστί.

89. Παρέχουσιν a pour sujet μῆλα, restreint, comme plus haut, au sens de brebis. — Θῆσθαι, à teter, et par conséquent aussi à traire; car on ne laisse pas l'agneau teter longtemps, dans les pays où les brebis servent de bêtes laitières.

90. Ἕως ἐγώ. Voyez le vers I, 193 de l'*Iliade* et la note sur ἕως ὁ, le premier pied de ce vers. — Περὶ κεῖνα, *circa illa*, c'est-à-dire *circa illas regiones*. Ménélas en côtoyait les bords.

91. Ἠλώμην, de ἀλάομαι : *errabam*, je courais au hasard. — Ἄλλος. Rien de plus naturel que la répugnance de Ménélas à articuler l'infâme nom de l'assassin. Eustathe : ὅρα ὅτι θυμῷ καὶ λύπῃ ὁ ἥρως ἐχόμενος, καὶ μισῶν τὸν μοιχὸν Αἴγισθον, οὐδὲ ὀνομάσαι αὐτὸν εἵλετο, ἀλλ' εἶπεν ἀορίστως ὡς ἄλλος αὐτὸν ἔπεφνε. Le mot ἄλλος équivaut ici à ὁ δεῖνα, et dans le sens le plus méprisant : un misérable individu.

92. Λάθρῃ avec l'iota souscrit, orthographe d'Aristarque; *vulgo* λάθρη, sans iota souscrit.

93. Ὣς οὔτοι.... A la suite de ce vers, quelques textes anciens en donnaient un autre, qui ne faisait pas grand honneur au diascévaste, car il est tout à la fois inutile et absurde. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἔν τισιν ὑπὸ τοῦτον φέρεται στίχος, Οὔτε τι βουλόμενος, ἀλλὰ κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης, γελοίως· οὐδεὶς

Καὶ πατέρων τάδε μέλλετ' ἀκουέμεν, οἵτινες ὑμῖν
εἰσίν· ἐπεὶ μάλα πολλὰ πάθον, καὶ ἀπώλεσα οἶκον
εὖ μάλα ναιετάοντα, κεχανδότα πολλὰ καὶ ἐσθλά.
Ὧν ὄφελον τριτάτην περ ἔχων ἐν δώμασι μοῖραν
ναίειν, οἱ δ' ἄνδρες σόοι ἔμμεναι, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, ἑκὰς Ἄργεος ἱπποβότοιο.

γὰρ μετὰ ἀνάγκης ἀνάσσει χρημάτων. τὸ γὰρ προειρημένον ἱκανὸν ἔχει νοῦν.

94-96. Καὶ πατέρων.... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page; mais il ne dit pas pourquoi. C'est sans doute à cause des difficultés qu'ils présentent à l'interprétation. Mais on va voir que ces difficultés sont plus apparentes que réelles.

94. Τάδε, ces choses. D'après les deux vers qui suivent, il s'agit des causes de la guerre de Troie. Ménélas regrette que ses malheurs personnels aient engendré d'épouvantables catastrophes.

95. Πολλὰ πάθον, *vulgo* πόλλ' ἔπαθον. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche sont les seuls qui aient rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Les longues souffrances dont parle Ménélas sont celles que lui a fait endurer la fuite d'Hélène. Voyez plus haut la note du vers 11 sur Μεγαπένθης. Eschyle, qui homérise si souvent, a développé avec une incomparable énergie, dans son *Agamemnon*, le thème simplement indiqué par ces trois mots d'Homère : μάλα πολλὰ πάθον. Ceux qui croient qu'il s'agit ici des maux endurés par Ménélas au siége et après le siége sont dans la plus complète erreur.

95-96. Ἀπώλεσα οἶκον εὖ μάλα ναιετάοντα,... Pâris et Hélène avaient emporté de Sparte d'immenses trésors, au moins selon Homère. Voyez l'*Iliade*, III, 70, 91 et 458. Ils n'avaient pu les faire parvenir à la mer, sans l'aide d'une partie des gens du palais; et Hélène avait emmené certainement ses femmes avec elle. Il y en a deux qui sont mentionnées dans l'*Iliade* : la vieille fileuse de laine dont Vénus prend la figure, III, 386-389, et Éthra, fille de Pitthée, III, 144; probablement aussi Clymène, nommée dans le même vers qu'Éthra. Voilà comment Ménélas peut dire que sa maison est restée vide des serviteurs et des objets de prix dont auparavant elle était remplie. C'est pour n'avoir pas fait attention à la suite des idées, qu'on s'est imaginé que ἀπώλεσα οἶκον se rapportait à la destruction du palais de Priam. Cette absurde interprétation a été adoptée par la plupart des modernes. Elle paraît avoir eu des partisans chez les anciens eux-mêmes. *Scholies* M et V : ἀμφίβολον πότερον τὸν ἑαυτοῦ (οἶκον) ἢ τὸν τοῦ Πριάμου. Eustathe signale pareillement la prétendue amphibologie; et, selon son habitude, il ne prend aucun parti. — Je dois dire que les derniers commentateurs d'Homère ne sont pas tombés dans l'erreur de Mme Dacier, de Dugas Montbel et de tant d'autres traducteurs.

96. Κεχανδότα, *continentem*, qui contenait. Voyez l'*Iliade*, IV, 24; XXIII, 268 et XXIV, 192. — Πολλὰ καὶ ἐσθλά, c'est-à-dire πολλὰ ἐσθλά, beaucoup de bonnes choses : une abondance d'objets précieux.

97. Ὧν, desquelles bonnes choses. Ménélas, dans le pillage de Troie, est rentré en possession de tout ce que lui avait enlevé Pâris; il a eu de plus sa part du butin conquis; enfin ses longues courses ont été très-fructueuses (voyez plus haut, vers 90-91). Il est donc infiniment plus riche qu'avant l'arrivée de Pâris à Sparte. Il souhaite par conséquent d'être presque pauvre; car à peine lui resterait-il le dixième de ses biens d'aujourd'hui, s'il n'avait plus que le tiers de ce qu'il possédait alors.

98. Οἱ δ' ἄνδρες, *illi autem viri*, et que les nobles guerriers. C'est un des passages où les traducteurs sont le plus manifestement dans leur tort, en négligeant de rendre le prétendu article. Le sens est mutilé, si l'on ne tient pas compte de l'épithète. — Τότ(ε), alors, c'est-à-dire durant la guerre.

99. Τροίῃ ἐν εὐρείῃ,.. Ce vers était condamné comme inutile par quelques anciens. Mais Aristarque ne l'avait point obélisé, et n'avait émis nulle part aucun doute à son sujet. Didyme (*Scholies* H et M) : ὀβελίζουσι τινὲς τὸν στίχον, λέγοντες αὐ-

Ἀλλ' ἔμπης πάντας μὲν ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων,
πολλάκις ἐν μεγάροισι καθήμενος ἡμετέροισιν,
ἄλλοτε μέν τε γόῳ φρένα τέρπομαι, ἄλλοτε δ' αὖτε
παύομαι· αἰψηρὸς δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.
Τῶν πάντων οὐ τόσσον ὀδύρομαι, ἀχνύμενός περ,
ὡς ἑνός, ὅστε μοι ὕπνον ἀπεχθαίρει καὶ ἐδωδὴν
μνωομένῳ· ἐπεὶ οὔτις Ἀχαιῶν τόσσα μόγησεν
ὅσσ' Ὀδυσεὺς ἐμόγησε καὶ ἤρατο. Τῷ δ' ἄρ' ἔμελλεν
αὐτῷ κήδε' ἔσεσθαι, ἐμοὶ δ' ἄχος αἰὲν ἄλαστον

τὸν εἶναι περιττόν. διὰ μέντοι τῶν Ἀρισταρχείων ὑπομνάτων οὐδὲν φέρεται περὶ τοῦ ἔπους. Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls modernes qui aient tenu compte de l'athétèse. — Ἄργεος ἱπποβότοιο. Il s'agit ici de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse. Voyez la note d'Aristarque sur cette expression, *Iliade*, VI, 152. Ménélas pense naturellement aux hommes de son pays, à ses amis, à ses proches. Mais on ne doit pas supposer qu'il oublie pour cela les guerriers des autres contrées grecques, et surtout ceux de l'Argos des Pélasges, qui avait fourni la plus grande victime du siége, Achille. Nous devons compléter la pensée dont il n'a donné que le premier terme. Quant au sens de Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, je n'ai pas besoin de remarquer qu'il s'agit de la Troade, et non de la ville de Troie. L'épithète suffirait à elle seule pour le démontrer; et l'on se rappelle que c'est à peine s'il y a, chez Homère, deux ou trois passages où Τροίη soit synonyme de Ἴλιος. Voyez la note sur Τροίην, *Iliade*, I, 129. Voyez aussi l'*Iliade*, II, 141 et XXI, 544, et la note d'Aristarque sur ce dernier vers.

100-103. Ἀλλ' ἔμπης... Bekker rejette ces quatre vers au bas de la page; mais c'est par un pur caprice, et personne n'a suivi cet exemple. Rien de sérieux, ni même de spécieux, ne peut motiver une condamnation que Bekker ne daigne pas nous expliquer. Le passage n'a soulevé aucun doute parmi les anciens, et il a été commenté comme authentique par Aristarque et par les hommes de l'école d'Aristarque, notamment par Didyme et Nicanor. Il y a, dans les *Scholies*, une remarque de Nicanor sur la ponctuation du vers 102 et une remarque de Didyme sur l'interprétation du vers 103.

103. Αἰψηρὸς δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο. Cette proposition n'est pas vraie d'une manière absolue. Si on l'entend comme une maxime générale, Ménélas va se mettre en flagrante contradiction avec lui-même, puisqu'il dira, vers 105, qu'il est en proie jour et nuit à une douleur inconsolable dont Ulysse est depuis dix ans l'objet. Il faut donc restreindre la réflexion de Ménélas à tout ce qui n'est pas Ulysse. C'est ainsi qu'expliquait Didyme; et cette explication est parfaite de tous points. *Scholies* V : ὁ ὑπὲρ τῶν ἄλλων μοι θρῆνος ταχέως θραύεται.

104. Τῶν πάντων, génitif causal : sur le sort de tous les nobles guerriers (qui ont péri durant le siége de Troie). Τῶν équivaut à ἐκείνων emphatique.

105. Ἑνός est aussi un génitif causal : sur le sort d'un seul. Ce qui suit montrera que ce guerrier regretté entre tous est Ulysse. — Ἀπεχθαίρει a le sens actif : rend odieux; fait prendre en horreur. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἀπεχθαίρειν ποιεῖ, ὡς πάντας μέν ῥ' ἔλπει (*Odyssée*, II, 91 et XIII, 380). Eustathe : μισητὸν ποιεῖ. ὅπερ ἐχθραίνειν φασὶν οἱ μεθ' Ὅμηρον. — Il n'y a pas d'autre exemple de cet emploi de ἀπεχθαίρω.

106. Τόσσα μόγησεν, *vulgo* τόσσ' ἐμόγησεν. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche ont rejeté la vulgate, et adopté avant nous l'orthographe d'Aristarque.

107. Ἤρατο, a supporté. Horace, *Épîtres*, I, II, 22, s'est servi du mot *pertulit*, pour peindre l'indomptable énergie d'Ulysse au milieu des plus terribles épreuves.

κείνου, ὅπως δὴ δηρὸν ἀποίχεται· οὐδέ τι ἴδμεν,
ζώει ὅγ' ἢ τέθνηκεν. Ὀδύρονταί νύ που αὐτὸν
Λαέρτης θ' ὁ γέρων καὶ ἐχέφρων Πηνελόπεια,
Τηλέμαχός θ', ὃν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ.
Ὣς φάτο· τῷ δ' ἄρα πατρὸς ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο·
δάκρυ δ' ἀπὸ βλεφάρων χαμάδις βάλε, πατρὸς ἀκούσας,
χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖϊν ἀνασχὼν
ἀμφοτέρῃσιν χερσί· νόησε δέ μιν Μενέλαος,
μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ἠέ μιν αὐτὸν πατρὸς ἐάσειε μνησθῆναι,
ἦ πρῶτ' ἐξερέοιτο ἕκαστά τε πειρήσαιτο.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑψορόφοιο
ἤλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.

109. Κείνου, génitif causal : au sujet de ce héros.

111. Ὁ est un titre d'honneur, comme dans tous les cas où il est joint à γέρων : le vénérable vieillard. Si Homère avait voulu simplement dire *le vieux Laërte*, il y aurait Λαέρτης τε γέρων, et non Λαέρτης θ' ὁ γέρων.

112. Νέον, adverbe : depuis peu. Didyme (*Scholias* M et Q) : νεωστὶ γεγονότα· ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (IX, 446. Voyez la note sur ce vers) νέον ἡβώοντα, τουτέστι νεωστὶ ἡβῶντα. Télémaque était encore dans les langes, quand son père se décida à rejoindre les confédérés. On connaît la légende où cet enfant au maillot joue un rôle, et démasque la folie simulée d'Ulysse.

113. Πατρός, génitif causal : au sujet de (son) père.

114. Πατρός ne dépend point de ἀκούσας. Il équivaut à περὶ πατρός, sous-entendu τι, ou plutôt λόγον. — On peut, si l'on veut, voir une intention poétique dans la répétition du mot πατρός. Bothe : « ἐμφατικῶς ingeminat nomen patris celeberrimi. » Mais je crois, pour ma part, qu'il n'en est rien.

115. Ἄντ' est pour ἄντα, et ὀφθαλμοῖϊν est au génitif. Voyez, I, 334, ἄντα παρείαων σχομένη.... κρήδεμνα. — Ὀφθαλμοῖϊν. Ancienne variante, ὀφθαλμοῖσιν. Avec cette leçon, ἄντα serait adverbe, et le datif dépendrait de ἀνασχών.

116. Νόησε, devina. Le mot πατρός du vers suivant ne laisse aucun doute sur le sens. Ménélas sait qui est son hôte, dès qu'il a vu les larmes et le geste de Télémaque. Voyez plus bas, vers 148-154.

119. Πειρήσαιτο, *exploraret*, chercherait à bien connaître. On peut traduire aussi par *tentaret*, d'après l'exemple de Salluste, *Catilina*, XVII : *alios tentare*, sonder les autres. Ancienne variante, μυθήσαιτο. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἔνιοι δὲ γράφουσι κακῶς, μυθήσαιτο. Il est évident, en effet, que cette leçon est mauvaise. Ménélas demanderait les détails et ne les dirait point ; il ferait seulement des questions multipliées. On trouve le verbe πειράομαι, VI, 126, dans le même sens qu'il a ici : approfondir.

120. Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε.... Voyez, dans l'*Iliade*, I, 193 et les notes sur ce vers.

121. Δ(έ) équivaut à τότε : alors.

122. Χρυσηλακάτῳ, aux flèches d'or. Voyez la note du vers XVI, 183 de l'*Iliade*. Ces flèches d'or, selon quelques Alexandrins, n'étaient autre chose que les rayons de la lune. *Scholies* E : τῇ λαμπρὰς καὶ χρυσαυγέας ἠλακάτας ἤτοι ἀκτῖνας ἐχούσῃ. Mais l'Artémis d'Homère n'est point une personnification de la lune. Voyez la note sur Ἄρτεμις ἔκτα, *Iliade*, VI, 205.

Τῇ δ' ἄρ' ἅμ' Ἀδρήστη κλισίην εὔτυκτον ἔθηκεν·
Ἀλκίππη δὲ τάπητα φέρεν μαλακοῦ ἐρίοιο·
Φυλὼ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τόν οἱ ἔδωκεν
Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ, ὃς ἔναι' ἐνὶ Θήβῃς
Αἰγυπτίῃς, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται·
ὃς Μενελάῳ δῶκε δύ' ἀργυρέας ἀσαμίνθους,
δοιοὺς δὲ τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα.
Χωρὶς δ' αὖθ' Ἑλένῃ ἄλοχος πόρε κάλλιμα δῶρα·

123. Ἅμ' Ἀδρήστῃ. Ancienne variante, ἅμα δρήστῃ. *Scholies* H et M : τρισσύλλαβος τὸ Ἀδρήστη, ὡς Ἡρωδιανὸς καὶ Ἀρίσταρχος, καὶ κύριον ἀκουστέον. τινὲς δὲ δρήστη, οἱονεὶ θεράπαινα. Il est évident qu'il faut ici un nom propre, puisque les deux autres suivantes sont nominativement désignées. — Il est à remarquer qu'aucune de ces trois suivantes n'a paru dans l'*Iliade*. Les Alexandrins raffinaient là-dessus, et ils disaient : « La femme légitime réconciliée avec son époux ne saurait décemment se faire accompagner des complaisantes qui avaient favorisé et accompagné la fuite de la femme adultère. » *Scholies* M, Q et R : σημειωτέον καὶ τὰ περὶ τῶν θεραπαινῶν. ἄλλαι μὲν γὰρ ἐν Ἰλιάδι, ἄλλαι δὲ νῦν. οὐ γὰρ εὐπρεπὲς τὰς μετεχούσας ἁμαρτήματος ἐπιτρέπειν συνεῖναι τῇ γυναικί. Mais deux des suivantes mentionnées dans l'*Iliade* étaient déjà de vieilles décrépites, et la troisième, Clymène, n'était probablement qu'une vieille aussi, bien qu'un peu moins surannée qu'Éthra et la bonne fileuse. Elles sont mortes aujourd'hui, ou bien, si elles vivent, elles ne vivent guère. Rien ne serait plus invraisemblable que leur retour en scène après dix ans écoulés. — Κλισίην équivaut ici à κλισμόν : un siége à dossier; un fauteuil. Ce qui le prouve, c'est ce qu'on va lire un peu plus bas, vers 136 : ἕζετο δ' ἐν κλισμῷ. Il y a un autre passage, XIX, 55, où κλισίη est pareillement synonyme de κλισμός. Le sens propre de κλισίη, d'après l'étymologie (κλίνω, κλίσις), est extrêmement vague : endroit où l'on peut s'appuyer ou se coucher; et l'acception *fauteuil* est plus rapprochée de la source que les acceptions usuelles : baraque de bois (*vulgo* tente), cabane de berger, hutte quelconque. Didyme (*Scholies* H et M) : ὃν ἀλλαχοῦ δι' ἑτέρων κλισμὸν ὀνομάζει· ἔστι δὲ θρόνος ἀνάκλιντρον ἔχων. *Scholies* V : δίφρον ἀνάκλιτον ἔχοντα. — Εὔτυκτον. Bekker, εὔπτυκτον, correction de pure fantaisie, et qui ne donne aucun sens raisonnable : qu'est-ce que les *plis* d'un fauteuil? Et remarquez que si Homère dit πτυκτός, il n'a employé nulle part εὔπτυκτος. Ameis est le seul éditeur qui ait adopté la correction de Bekker.

126. Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ. Ces personnes égyptiennes, qui portent des noms grecs, sont évidemment des êtres tout à fait imaginaires.

127. Αἰγυπτίῃς. Voyez plus haut, vers 83, la note sur Αἰγυπτίους. — Πλεῖστα.... κτήματα. Achille, dans l'*Iliade*, IX, 381-382, parle aussi de l'opulence de Thèbes d'Égypte, et exactement dans les mêmes termes qu'ici. Le vers 382 ne diffère même de celui-ci que par la terminaison du premier mot : Αἰγυπτίας, au lieu de Αἰγυπτίῃς.

128. Ἀργυρέας ἀσαμίνθους. Il est difficile de croire que le mot ἀσαμίνθους désigne ici des baignoires proprement dites. C'est bien assez qu'il s'agisse de lavabos plus ou moins grands et massifs. En tout cas, ce n'est pas dans ces deux baignoires d'argent que se sont baignés Télémaque et Pisistrate. Voyez plus haut la note du vers 48.

129. Τάλαντα. On ignore quel était le poids qu'Homère appelait un talent. On peut même dire que le mot talent, c'est-à-dire *pesée*, n'a eu de sens précis que bien des siècles après Homère, quand les espèces monnayées avaient une valeur à peu près fixe. Encore le talent variait-il, aux temps historiques, d'une contrée de la Grèce à une autre. *Scholies* E : τὸ τάλαντον ἦν παρὰ τοῖς ἀρχαίοις σταθμὸς ποσὸς ἀόριστος.

130. Ἄλοχος, l'épouse, c'est-à-dire Alcandré.

χρυσέην τ' ἠλακάτην τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὄπασσεν
ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο.
Τόν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλὼ παρέθηκε φέρουσα,
νήματος ἀσκητοῖο βεβυσμένον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
ἠλακάτη τετάνυστο, ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχουσα.

131. Χρυσέην, dissyllabe par synizèse. — Τάλαρον. C'est la même corbeille à ouvrage dont il a été question au vers 125, et dont Homère n'avait pas donné alors la description. — Ὑπόκυκλον, à roulettes. C'est ainsi que l'entendent, et avec raison, les derniers commentateurs. Le mot ὑπόκυκλος, formé comme ὑπόρρηνος (*Iliade*, X, 216), doit s'expliquer de la même façon, à moins de nier les règles de l'analogie. C'est Hayman qui fait cette remarque. Aussi traduit-il : *having* κύκλοι *under it*, i. e. *on wheels*. Mais nous avons mieux que cette induction, pour déterminer le vrai sens de ὑπόκυκλον : c'est le vers où il s'agit des roulettes qui rendaient mobiles les trépieds de Vulcain, *Iliade*, XVIII, 375 : Χρύσεα δέ σφ' ὑπὸ κύκλα ἑκάστῳ πυθμένι θῆκεν. Nous avons aussi la tradition alexandrine dans Apollonius et dans les *Scholies*. Ceux qui disent que cette corbeille à roulettes est une idée bizarre, et qui manque de vraisemblance, n'y ont pas mûrement réfléchi. La corbeille est lourde, puisqu'elle est en métal. On la pose à terre, à côté de la fileuse. Il faut que la fileuse puisse la rapprocher sans effort, soit avec la main, soit avec le pied; et c'est à quoi servent les roulettes. L'interprétation vulgaire, κυκλοτερῆ, n'a pas seulement le tort d'être tout arbitraire, elle manque absolument de précision. Voyez les traducteurs : les uns font la corbeille ronde; les autres la font ovale; d'autres, pour tenir compte du composant ὑπό, la font arrondie en dessous; etc. C'est Eustathe qui leur a fourni l'occasion de ces exercices variés. Mais je dois dire qu'Eustathe, qui n'invente jamais rien, avait trouvé son κυκλοτερῆ dans des notes plus ou moins antiques. Les *Scholies* M et Q, après avoir donné l'explication véritable, ajoutent : ἢ περίκυκλον, ὅ ἐστι κυκλοτερῆ. Les *Scholies* E ne se servent point du même mot, mais elles expriment la même chose : στρογγυλοειδῆ.

132. Χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράαντο, et les bords (de la corbeille) avaient une frange d'or artistement façonnée. Si l'on joint ἐπί au verbe, il faut lui conserver son sens adverbial : *supra*, c'est-à-dire *superiore parte*, à la partie supérieure. Mais il vaut mieux l'expliquer à part; il donne plus nettement l'idée de frange, et le verbe reste dans sa signification habituelle : *perfecta erant*. C'est ainsi que faisaient les Alexandrins. *Scholies* H et Q : κεκράαντο, ἀντὶ τοῦ ἀπήρτιστο ἢ κεκέραστο. Si le verbe est là expliqué à part, c'est que ἐπί a été pris comme adverbe.

134. Νήματος, de filage, c'est-à-dire de laine filée. On a vu le pluriel de ce mot, II, 98, à propos des travaux de Pénélope. — Βεβυσμένον dit plus que *repletum*. C'est *refertum*, *confertum*. Les écheveaux et les pelotons sont tassés dans la corbeille; il y en a autant qu'on a pu y en faire entrer en les pressant. Eustathe : βεβυσμένος δὲ ὁ γέμων καὶ μετὰ ὠθισμοῦ τινὸς μεστός, παρὰ τὸ βύω. — Αὐτῷ. Anciennes variantes, αὐτοῦ et αὐτόν.

135. Ἠλακάτη τετάνυστο, *colus extensa erat*, était posée une longue quenouille. Il faut tenir compte de l'idée de longueur contenue dans le verbe. Voyez, I, 138, la note sur ἐτάνυσσε τράπεζαν. Voyez aussi l'*Iliade*, I, 486 et VIII, 69, et, à ces vers, les notes sur ὑπὸ.... τάνυσσαν et ἐτίταινε. Si Homère avait dit ἔκειτο, l'expression serait inexacte; car il n'y a qu'une partie de la quenouille qui pose sur la corbeille, ou plutôt sur la laine filée dont la corbeille est pleine, et les deux bouts de la quenouille s'allongent bien au delà de la frange d'or. Eustathe, qui donne une explication très-mauvaise de τετάνυστο, a eu du moins le bon sens d'ajouter, d'après quelque source excellente : ἴσως δὲ καὶ μῆκος αὐτῆς ἡ λέξις δηλοῖ. C'est donc aux Alexandrins, et probablement à Aristarque, qu'on doit rapporter l'honneur d'avoir déterminé la valeur de τανύω et τιταίνω, dans les phrases que Dübner se vantait d'avoir le premier complétement

Ἕζετο δ' ἐν κλισμῷ, ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν.
Αὐτίκα δ' ἥγ' ἐπέεσσι πόσιν ἐρέεινεν ἕκαστα·
Ἴδμεν δή, Μενέλαε Διοτρεφὲς, οἵτινες οἵδε
ἀνδρῶν εὐχετόωνται ἱκανέμεν ἡμέτερον δῶ;
Ψεύσομαι, ἦ ἔτυμον ἐρέω; κέλεται δέ με θυμός.
Οὐ γάρ πώ τινά φημι ἐοικότα ὧδε ἰδέσθαι,
οὔτ' ἄνδρ' οὔτε γυναῖκα (σέβας μ' ἔχει εἰσορόωσαν),
ὡς ὅδ' Ὀδυσσῆος μεγαλήτορος υἷι ἔοικεν,

interprétées. Voyez la scholie citée dans la note I, 138 sur ἐτάνυσσε τράπεζαν. — Ἰοδνεφές, de couleur violet sombre, c'est-à-dire teinte en pourpre. *Scholies* B : βεβαμμένον πορφυροῦν. Quelques-uns traduisaient ἰοδνεφές par μέλαν, qui force le sens, et qui ne rend qu'un des deux composants du mot (δνοφός). Hélène n'a aucune raison de filer de la laine destinée à faire des habits de deuil. Peu importe qu'il y ait des violettes noires. Il y en a aussi de blanches. Laissons-là les exceptions, et ne pensons qu'à la violette ordinaire. Je rappelle ici que la pourpre des anciens n'était pas le rouge écarlate, mais le rouge brun et même noirâtre.

136. Ἕζετο δ' ἐν κλισμῷ. Voyez plus haut la note du vers 123 sur κλισίην.

138. Ἴδμεν δή, savons-nous bien? c'est-à-dire sais-tu bien? car Hélène ne peut parler pour elle-même. Elle suppose que Ménélas, soit par des questions, soit autrement, a appris qui étaient les deux étrangers. Et en effet, Ménélas a deviné Télémaque. Le mot δή, selon quelques-uns, équivaut ici à ἤδη. Il vaut mieux, je crois, le prendre tel qu'il est, et notre mot *bien* le traduit parfaitement.

139. Εὐχετόωνται. Ancienne variante, εὐχετόωντο. Cette leçon est mauvaise, puisque Ménélas n'a point encore fait la question *qui êtes-vous?* et qu'Hélène ignore si cette question a été faite ou ne l'a pas été.

140. Ψεύσομαι, ἦ ἔτυμον ἐρέω; vais-je me tromper, ou dire la vérité? Ancienne variante, ψεύσομαι; ἢ ἔτυμον ἐρέω. Avec cette leçon, Hélène disait : « Vais-je me tromper? Non certes! » car elle affirmait d'avance la vérité de l'induction qu'elle va faire. C'est Aristophane de Byzance qui a fixé la vraie écriture. Hérodien (*Scholies* H, M, Q et R) : Ἀριστοφάνης οὐκ ἀποφαντικῶς, ἀλλ' ἐν ἤθει. οὐκ ἀναγκαῖον δὲ περισπᾶσθαι τὸν ἤ. ὃ γὰρ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν· εἴτε ψεύσομαι εἴτε ἀληθεύσω, ὅμως ἐρῶ. Cette ponctuation et cette accentuation sont bien préférables; car l'affirmation φημί suffit amplement à elle seule. Voici la suite des idées : « Illusion ou vérité, il y a une chose qui me frappe, et cette chose, je ne puis m'empêcher de la dire; c'est qu'un de ces deux jeunes hommes est tout le portrait d'Ulysse, et qu'il ne peut être que Télémaque. » — Κέλεται δέ με θυμός, sous-entendu λέγειν : mais (mon) cœur m'invite à parler.

141. Ὧδε se rapporte à ἐοικότα : *adeo similem*, d'une si parfaite ressemblance. — Ἰδέσθαι a le sens actif : *vidisse*, avoir vu. Ancienne variante, γενέσθαι. Avec cette leçon, le sujet serait τινά.

143. Ὅδ(ε), celui-ci. Hélène montre du doigt Télémaque. — Ὀδυσσῆος.... υἷι ἔοικεν. Il y a une ellipse dans la pensée et dans la phrase; mais cette ellipse est facile à remplir. Au lieu de dire que le jeune homme ressemble trait pour trait à Ulysse, et qu'il est assurément Télémaque, Hélène dit qu'il ressemble à Télémaque, parce qu'il n'y a qu'un fils qui puisse être à tel point le portrait d'un autre homme. Elle n'a jamais vu Télémaque; mais il est tout naturel, dès que le jeune homme ressemble à Ulysse, qu'elle pense incontinent à Télémaque et prononce son nom. C'est l'instinct qui parle; mais rien au fond n'est plus logique. *Scholies* E : οὐ Τηλέμαχον εἰδυῖα ταῦτα λέγει, ἀλλ' ἐκ τοῦ χαρακτῆρος τοῦ Ὀδυσσέως. — Μεγαλήτορος. Ancienne variante, ταλασίφρονος, leçon adoptée par Bekker et Ameis.

Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ
κεῖνος ἀνὴρ, ὅτ' ἐμεῖο κυνώπιδος εἵνεκ' Ἀχαιοὶ
ἤλθεθ' ὑπὸ Τροίην, πόλεμον θρασὺν ὁρμαίνοντες.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Οὕτω νῦν καὶ ἐγὼ νοέω, γύναι, ὡς σὺ ἐΐσκεις·
κείνου γὰρ τοιοίδε πόδες, τοιαίδε τε χεῖρες,
ὀφθαλμῶν τε βολαὶ, κεφαλή τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται.
Καὶ νῦν ἤτοι ἐγὼ μεμνημένος ἀμφ' Ὀδυσῆϊ
μυθεόμην, ὅσα κεῖνος ὀϊζύσας ἐμόγησεν
ἀμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ὁ πικρὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶβεν,
χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖϊν ἀνασχών.
Τὸν δ' αὖ Νεστορίδης Πεισίστρατος ἀντίον ηὔδα·
Ἀτρεΐδη Μενέλαε Διοτρεφὲς, ὄρχαμε λαῶν,
κείνου μέντοι ὅδ' υἱὸς ἐτήτυμον, ὡς ἀγορεύεις·
ἀλλὰ σαόφρων ἐστὶ, νεμεσσᾶται δ' ἐνὶ θυμῷ,

144. Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε.... Voyez plus haut le vers 112 et la note sur ce vers.

145. Κυνώπιδος. Hélène se donne la même épithète, *Iliade*, III, 180, quand elle parle à Priam. Dans son discours à Hector, VI, 344-358, elle se nomme *chienne* au propre, et par deux fois, vers 344 et 356. Cette persistance de remords lui fait d'autant plus d'honneur, qu'elle a été une victime des artifices de Vénus, et que Ménélas lui a depuis longtemps pardonné son crime involontaire. Les anciens ont remarqué la délicatesse du moyen par lequel Homère nous rend sympathiques à la femme dont le cœur du moins est resté pur dans les plus condamnables déportements. *Scholies* E : ὁ ποιητὴς ὑπεραπολογεῖται Ἑλένης ἀεί. — Quelques modernes ont contesté les vers 145-146, à cause de ce qu'ils nomment l'inconvenance de κυνώπιδος. Cette athétèse est absurde.

146. Ἤλθε(τε). Ancienne variante ἦλθον. La vulgate est bien plus poétique, et s'entend tout aussi bien.

149. Κείνου, comme plus haut κεῖνος ἀνήρ, se rapporte à Ulysse. — Τοιοίδε, sous-entendu εἰσί, ou plutôt ἦσαν, car Ulysse n'est plus jeune, et Ménélas ne l'a pas vu depuis dix ans : il ne peut s'agir que d'Ulysse dans la fleur de l'âge, tel par exemple qu'il était quand il rejoignit les confédérés à Aulis. L'identité extérieure du père et du fils peut sembler assez extraordinaire; mais nous n'avons pas à chicaner le poëte sur le plus ou moins. Ces détails reviennent, en définitive, à ceci : « Notre hôte, des pieds à la tête, me rappelle Ulysse. » *Scholies* H : τὸ δὲ λεγόμενον, ἐκ ποδῶν εἰς κεφαλήν. La ponctuation de la phrase, dans les éditions, est insuffisante. Ménélas doit faire une pause légère à chaque trait caractéristique. Nicanor (*Scholies* M) : καθ' ἓν δὲ διασταλτέον πόδες, χεῖρες, βολαί.

150. Κεφαλή τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται, et la chevelure qui couronnait sa tête. C'est un ἓν διὰ δυοῖν. Sans cela, Nicanor aurait dit de mettre une virgule après κεφαλή τ(ε). La tête, prise à part, ne donnerait qu'une idée très-vague, au lieu que tout, de la sorte, est parfaitement précis.

151. Νῦν, maintenant, c'est-à-dire tout à l'heure : il n'y a qu'un instant.

154. Χλαῖναν πορφυρέην.... Voyez plus haut le vers 115 et les notes sur ce vers.

158-160. Ἀλλὰ σαόφρων ἐστὶ,... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation des diascévastes. Voici les raisons qu'ils donnaient pour motiver l'athétèse : « Tout ce que dit là Pisistrate

ὧδ' ἐλθὼν τὸ πρῶτον, ἐπεσϐολίας ἀναφαίνειν
ἄντα σέθεν, τοῦ νῶϊ θεοῦ ὣς τερπόμεθ' αὐδῇ.

est inutile; et Pisistrate, en le disant, dépasse les intentions de Nestor, et sort de son propre caractère. Un jeune homme n'a ni droit ni mission pour se faire le pédagogue d'un ami de son âge. Télémaque n'a nul besoin d'être un orateur habile, puisqu'il vient, non point pour conférer longuement avec Ménélas, mais pour lui demander s'il sait ce qu'est devenu Ulysse : c'est là l'unique but du voyage conseillé par Nestor. Enfin il y a, dans les trois vers, une expression qui n'est point homérique, et une autre expression qui est ridicule. » *Scholies* H, M, Q et R : παρὰ τὰ πάτρια, καὶ οὐχ ἁρμόττοντα τῷ Πεισιστράτου προσώπῳ. καὶ τὸ νεμεσσᾶται ἀντὶ τοῦ αἰδεῖται οὐχ Ὁμηρικῶς. καὶ αἱ ἐπεσϐολίαι δὲ γέλοιαι. ὅθεν Ζηνόδοτος μεταποιεῖ ἐπιστομίας ἀναφαίνειν. ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς, ὡς περιττοὶ καὶ ὑπὸ νέου παντάπασι λέγεσθαι ἀπρεπεῖς. ἄλλως τε οὐδὲ συμϐουλευσόμενος τῷ Μενελάῳ πάρεστιν, ἀλλ' εἴ τινα οἱ κληηδόνα πατρὸς ἐνίσποι (voyez plus loin, vers 317). Cette athétèse n'est point d'Aristarque, mais de Rhianus. On vient de voir que Zénodote lui-même ne changeait dans le texte qu'un seul mot. Mais Rhianus avait été jusqu'à supprimer les trois vers. Didyme (*Scholies* H) : οὐκ ἐφέροντο ἐν τῇ Ῥιανοῦ οἱ τρεῖς στίχοι. Il suffit de se souvenir que Télémaque est en proie à une émotion extrêmement vive, pour excuser Pisistrate de parler comme il fait. Non, certes, Nestor n'a point chargé son fils d'être autre chose que le compagnon de voyage de Télémaque; mais, quand Télémaque est hors d'état de bien retrouver ses idées, Pisistrate ne fait que son devoir d'ami en expliquant d'une façon honorable l'apparente étrangeté de ce silence. On verra tout à l'heure que les autres reproches de Rhianus ou de ceux qui approuvaient l'athétèse de Rhianus, ne sont pas mieux fondés. — Une erreur de chiffre, dans les *Scholies* M et R (ε au lieu de γ), a fait croire à quelques modernes que cinq vers étaient compris dans la condamnation signalée par le mot ἀθετοῦνται, ce qui est inadmissible. Dindorf : « Correxi ex scholio præcedente (note de Didyme); nam tres tantum versus 158-160 « abesse possunt. » — 158. Σαόφρων, *sana mente præditus*, c'est-à-dire ici *modestus*. Notre mot *sage*, et surtout notre expression *bien sage*, se prennent assez souvent dans le sens de *modeste*, ou, si l'on veut, de *réservé*, d'homme en garde contre lui-même. — Νεμεσσᾶται, *veretur*, il craint. Quoi qu'en disent les *Scholies* H, M, Q et R, ce n'est pas le seul passage d'Homère où le verbe νεμεσάομαι ait une signification très-adoucie. On va voir un peu plus bas, vers 195, νεμεσσῶμαι pour αἰδοῦμαι, comme ici νεμεσσᾶται est pour αἰδεῖται. De même on a vu, *Iliade*, XVI, 544, νεμεσσήθητε dans le sens de *vereamini*, car il s'agit là d'un devoir commandé par l'honneur.

159. Ὧδ(ε), *sic*, comme cela est en effet. Cet adverbe sert à insister sur ἐλθὼν τὸ πρῶτον, qui sert lui-même à rendre compte de l'excessive réserve de Télémaque. La traduction *huc* est fausse, car ὧδε, chez Homère, n'est jamais un adverbe de lieu. Voyez particulièrement la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — Ἐπεσϐολίας. Zénodote, comme on l'a vu plus haut dans la note 158-160, changeait ce mot en ἐπιστομίας. Il est certain que ἐπεσϐολίας est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais il y a ἐπεσϐόλος dans l'*Iliade*, II, 275, et exactement avec le sens concordant à celui du substantif ἐπεσϐολίη (action de lancer des paroles irréfléchies); car il s'agit d'un bavard impudent, de Thersite en personne. Quand même cet adjectif n'existerait point, ce ne serait encore ni un motif de suspicion contre le vers où se trouve ἐπεσϐολίας, ni une raison de remplacer dans le texte un mot qui s'explique de lui-même, qui est tout à fait dans la situation, et dont la correction de Zénodote n'est qu'un vague et obscur équivalent. — Ἀναφαίνειν, *proferre*, de laisser apparaître. Le sens que nous donnons à notre verbe *proférer* serait trop précis dans ce passage. On a vu, *Iliade*, I, 87, θεοπροπίας ἀναφαίνεις : tu révèles les volontés divines. Cet exemple est tout à fait analogue à celui-ci. Il faut sous-entendre, comme ici : en se servant de la voix.

160. Τοῦ.... αὐδῇ, *cujus voce*, de la voix de qui. — Νῶϊ, *ambo nos*, nous deux, c'est-à-dire Télémaque et moi. — Θεοῦ ὥς, sous-entendu αὐδῇ.

Αὐτὰρ ἐμὲ προέηκε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
τῷ ἅμα πομπὸν ἕπεσθαι· ἐέλδετο γάρ σε ἰδέσθαι,
ὄφρα οἱ ἤ τι ἔπος ὑποθήσεαι ἠέ τι ἔργον.
Πολλὰ γὰρ ἄλγε' ἔχει πατρὸς παῖς οἰχομένοιο
ἐν μεγάροις, ᾧ μὴ ἄλλοι ἀοσσητῆρες ἔωσιν,
ὡς νῦν Τηλεμάχῳ ὁ μὲν οἴχεται, οὐδέ οἱ ἄλλοι
εἴσ' οἵ κεν κατὰ δῆμον ἀλάλκοιεν κακότητα.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ φίλου ἀνέρος υἱὸς ἐμὸν δῶ
ἵκεθ', ὃς εἵνεκ' ἐμεῖο πολέας ἐμόγησεν ἀέθλους·
καί μιν ἔφην ἐλθόντα φιλησέμεν ἔξοχον ἄλλων
Ἀργείων, εἰ νῶϊν ὑπεὶρ ἅλα νόστον ἔδωκεν
νηυσὶ θοῇσι γενέσθαι Ὀλύμπιος εὐρύοπα Ζεύς.
Καί κέ οἱ Ἄργεϊ νάσσα πόλιν καὶ δώματ' ἔτευξα,
ἐξ Ἰθάκης ἀγαγὼν σὺν κτήμασι καὶ τέκεϊ ᾧ

162. Τῷ désigne Télémaque. — Ἐέλδετο. Zénodote, ὀΐετο. Cette correction est détestable; car Télémaque savait parfaitement qu'en venant à Sparte, il y verrait Ménélas. La vulgate a de plus le mérite d'expliquer pourquoi Télémaque est venu. Didyme (*Scholies* H) : Ζηνόδοτος ὀΐετο, κακῶς.

164. Πατρός, génitif causal. C'est l'absence du père qui est cause des malheurs de l'enfant. Si l'on rapportait πατρός à παῖς, on ôterait à l'expression toute son énergie.

165. Ἐν μεγάροις doit être joint à ἄλγε' ἔχει. — Μὴ ἄλλοι, dissyllabe par synizèse. On prononçait μἄλλοι. Il faut entendre à part ἄλλοι et ἀοσσητῆρες : d'autres (que lui-même comme) défenseurs. L'enfant est seul.

166. Ὁ, lui, c'est-à-dire le père. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Télémaque. Nicanor (*Scholies* H) : ἐγκλιτικὴ νῦν ἐστὶν ἡ οἱ· διὸ τοῦ συνδέσμου φυλακτέον τὸν τόνον (l'aigu sur la finale de οὐδέ).

167. Κατὰ δῆμον, *in populo*, dans le peuple (d'Ithaque).

168. Τὸν δ' απαμειβόμενος. Ancienne variante, τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας.

170. Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote écrivait πολεῖς.

171. Ἔξοχον ἄλλων. Ancienne variante, ἔξοχα πάντων.

172-180. Ἀργείων, εἰ νῶϊν.... Payne Knight a supprimé ces neuf vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. Aucun éditeur, ni avant ni après eux, n'a suspecté ce passage. On va voir, par les notes, qu'il n'y a aucune raison sérieuse de taxer d'absurdité le projet de Ménélas.

174. Κε.... νάσσα, j'aurais fait habiter, c'est-à-dire j'aurais donné pour y établir son séjour. La traduction *condidissem* est inexacte, puisque la ville existe déjà, et qu'il ne s'agit que d'en remplacer les habitants par d'autres habitants. — Ἄργεϊ, comme ἐν Ἄργεϊ : dans l'Argos (des Achéens), c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez plus haut, vers 99, la note sur Ἄργεος ἱπποβότοιο. — Δώματ' ἔτευξα. Ménélas voulait que rien ne manquât à la ville destinée à l'honneur de devenir une cité royale ; mais le palais du roi était la seule construction à faire.

175. Ἐξ Ἰθάκης ἀγαγών. Ménélas ne dit point comment il s'y serait pris pour déterminer Ulysse à changer de patrie. Il est évident que l'appât mis en œuvre aurait été la beauté de la ville offerte en cadeau et la richesse de son territoire ; car il n'y avait personne, dans l'hypothèse de Méné-

καὶ πᾶσιν λαοῖσι, μίαν πόλιν ἐξαλαπάξας,
αἳ περιναιετάουσιν, ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ.
Καί κε θάμ' ἐνθάδ' ἐόντες ἐμισγόμεθ'· οὐδέ κεν ἡμέας
ἄλλο διέκρινεν φιλέοντέ τε τερπομένω τε,
πρίν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.
Ἀλλὰ τὰ μέν που μέλλεν ἀγάσσεσθαι θεὸς αὐτός,
ὃς κεῖνον δύστηνον ἀνόστιμον οἶον ἔθηκεν.

las, qui pût empêcher Ulysse de vivre en paix à Ithaque. Didyme (*Scholies* H et Q) : ὥστε χώραν εὐδαίμονα ἀντὶ τῆς λυπρᾶς ἐκείνης ἀνταλλάξασθαι. τὸ γὰρ μόνον μετοικῆσαι ὅμοιον φυγῆς. Les exemples de transplantations de ce genre n'étaient pas rares chez les anciens.

176. Ἐξαλαπάξας, ayant dépeuplé, c'est-à-dire ayant fait évacuer. Ce qui suit montre le sens adouci du mot dans ce passage. Ménélas n'avait qu'à rendre possible l'établissement des Ithaciens; et un roi n'extermine pas ses sujets pour le seul plaisir de les exterminer. Les habitants auraient été simplement transportés ailleurs. *Scholies* B et E : τὸ δὲ ἐξαλαπάξας οὐκ ἔστι νῦν πορθήσας, ἀλλ' ἁπλῶς κενώσας, καὶ μεταστήσας τοὺς ἐνοικοῦντας εἰς ἕτερον τόπον. ἀπίθανον γὰρ τὸ ἐξαλαπάξας ἐπὶ τῶν ὑποτεταγμένων πόλεων. Nous n'avons pas à juger le procédé sommaire par lequel Ménélas se proposait de mettre une de ses villes à la disposition d'Ulysse. Le droit, dans les temps héroïques, n'était guère que le droit de la force; et cela suffit. Ménélas parle de ce qui nous semble abominable, comme de la chose la plus naturelle du monde : qui sait si, vu l'intention, il ne se croyait pas, pour ce fait même, digne des plus grands éloges?

177. Αἳ περιναιετάουσιν, (*earum*) *quæ circumhabitantur*, de celles qui sont voisines (de Sparte). Il s'agit des villes de la vallée de l'Eurotas, et particulièrement d'Amycles, de Pharis et de Brysées. Voyez les vers II, 581-585 de l'*Iliade* et les notes sur ces cinq vers.—On a vu le verbe περιναιετάω, II, 66, dans le sens actif. Ici il est dans le sens passif. Le simple ναιετάω s'emploie indifféremment des deux manières, et ναίω de même. — Ἀνάσσονται δ' ἐμοὶ αὐτῷ. Quelques-uns cherchent finesse, et veulent que Ménélas ait eu deux sortes de villes : les unes, les plus proches, qu'il gouvernait lui-même; les autres, les plus éloignées, qu'il gouvernait par des délégués. Mais le royaume de Ménélas était fort peu étendu ; et les villes les plus éloignées de Sparte n'en étaient qu'à quelques lieues. Voyez le passage de l'*Iliade* cité plus haut. Le roi gouvernait tout lui-même. Traduisons donc simplement : *et qui sont sous ma loi ;* car il y avait des villes assez voisines de Sparte qui n'appartenaient point à Ménélas : ainsi celle de Phères. Voyez la note III, 486 sur Φηράς. *Scholies* B et E : ἀπὸ τῶν πόλεων ἐκείνων, αἵτινες ὑπ' ἐμοῦ βασιλεύονται.

178. Ἐνθάδ(ε), ici, c'est-à-dire dans ce pays-ci : en Laconie. Ils se seraient vus souvent à Sparte, mais non moins souvent dans la ville d'Ulysse. *Scholies* M et Q : οὐκ ἐν τῇ Σπάρτῃ, ἀλλ' ἐν ὅλῃ τῇ χώρᾳ. Cette note est mal rédigée; mais on voit parfaitement ce qu'elle veut dire. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

181. Ἀγάσσεσθαι. Ancienne variante, ἀγάσσασθαι. Ici le verbe ἄγαμαι signifie envier, ne point accorder; et ce n'est pas le seul endroit d'Homère où il ait ce sens. Voyez la note du vers XVII, 71 de l'*Iliade*.

182. Ὃς κεῖνον δύστηνον.... Bothe voit une intention poétique dans la monotonie des quatre désinences successives : « Homœoteleuton ingratum in re ingrata. » Mais aucune des quatre finales n'est accentuée, aucune ne sonnait dans la prononciation; et l'harmonie expressive signalée par Bothe est une pure illusion de son œil. — Ἀνόστιμον. Le mot ἀνόστιμος ne se trouve nulle part ailleurs chez Homère; mais νόστιμος y est fréquent dans l'*Odyssée;* et l'on verra, XXIV, 528, ἀνόστους, accusatif de ἄνοστος, identique pour le sens à ἀνόστιμος : *reditus expers*, privé du retour.

Ὣς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο.
Κλαῖε μὲν Ἀργείη Ἑλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
κλαῖε δὲ Τηλέμαχός τε καὶ Ἀτρείδης Μενέλαος·
οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτω ἔχεν ὄσσε·
μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,
τόν ῥ' Ἠοῦς ἔκτεινε φαεινῆς ἀγλαὸς υἱός·
τοῦ ὅγ' ἐπιμνησθεὶς ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
Ἀτρείδη, περὶ μέν σε βροτῶν πεπνυμένον εἶναι
Νέστωρ φάσχ' ὁ γέρων, ὅτ' ἐπιμνησαίμεθα σεῖο

184. Κλαῖε μὲν.... Homère ne dit point pourquoi Hélène pleure; mais il n'a pas besoin de le dire : le caractère qu'il a donné à son héroïne explique les larmes qu'elle répand, puisqu'elle s'accuse d'être l'auteur de tous les maux dont les Grecs ont souffert. D'ailleurs elle est femme, partant sujette aux émotions vives; et la douleur de Ménélas suffirait à elle seule pour amener les larmes dans les yeux de cette épouse attendrie. *Scholies* E : ἡ μὲν Ἑλένη ὑπὲρ τῶν γεγονότων εἰς αὐτὴν (κλαίει), ἢ ὅτι χάρτα τοι φίλοικτον ἡ γυνή.

185. Κλαῖε δὲ.... Ἀτρείδης Μενέλαος. Ce n'est pas que Ménélas croie qu'Ulysse soit mort : il sait, par les révélations de Protée, qu'Ulysse est vivant; mais Protée lui a dit aussi qu'Ulysse est captif dans l'île d'Ogygie : il pleure donc sur les souffrances morales de son ami. Didyme (*Scholies* M et Q) : οὐχ ὅτι πέπεισται τεθνηκέναι αὐτόν· πιστεύει γὰρ αὐτὸν ζῆν, ἐξ οὗ τοῦ Πρωτέως ἀκήκοεν (voyez plus bas, vers 555-560)· ἀλλὰ τὸ μηδέπω παραγεγονέναι ἀπολοφύρεται.

187-189. Μνήσατο γὰρ.... Pisistrate n'a aucune raison de pleurer sur Ulysse, qu'il n'a jamais vu; mais le spectacle de l'émotion d'autrui l'a ému à son tour, et a ravivé en lui une douleur personnelle. C'est ainsi que les captives d'Achille, en voyant pleurer Briséis, fondent en larmes au souvenir de leurs propres infortunes. Voyez l'*Iliade*, XIX, 301-302, et les notes sur ces deux vers. *Scholies* E : κλαίουσι δὲ καὶ Πάτροκλον αἱ ἀμφίπολοι τάχα. καὶ γὰρ ἐκεῖνον πρόφασιν ἔχουσαι κλαίουσι περὶ τῶν ἰδίων. Les assistants croient que Pisistrate pleure sur Ulysse; mais le poëte, qui a le secret de ses larmes, tient à ne pas nous laisser ignorer qu'il n'en est rien, ou tout au moins qu'Ulysse est simplement l'occasion de l'attendrissement du jeune homme.

188. Ἠοῦς.... υἱός, le fils de l'Aurore, c'est-à-dire Memnon. — Ἔκτεινε. C'est en défendant son père contre Pâris qu'Antilochus périt, tué par Memnon; mais la mort d'Antilochus fut vengée par Achille son ami, qui tua Memnon peu de temps après. Voyez Pindare, *Pythiques*, VI, 28-42 et *Néméennes*, III, 110. Pindare a probablement emprunté ces traditions au poëme où Arctinus de Milet avait raconté les exploits du fils de Tithon et de l'Aurore. On se rappelle que l'*Éthiopide* (c'est le titre de l'épopée) était une continuation directe de l'*Iliade*, et même qu'elle débutait par ce vers, qui est presque en entier le dernier vers de l'*Iliade* : Ὣς οἵγ' ἀμφίεπον τάφον Ἕκτορος· ἦλθε δ' Ἀμαζών. Voyez la note relative à ce sujet, *Iliade*, XXIV, 804. — La mention d'événements postérieurs aux funérailles d'Hector, et complétant l'histoire du siége de Troie, est perpétuelle dans l'*Odyssée*. Les Alexandrins tiraient avantage de ce fait contre les chorizontes, et ils en concluaient l'unité morale des deux épopées homériques. *Scholies* Q : τὰ ἐν Ἰλιάδι παραλειφθέντα διὰ τῆς Ὀδυσσείας, ὡς μιᾶς οὔσης τῆς πραγματείας, παραδίδωσι. On pourrait affirmer, je crois, que cette phrase provient textuellement du commentaire d'Aristarque.

190. Περὶ.... βροτῶν, *supra mortales*, au-dessus des mortels, c'est-à-dire d'une sagesse toute divine. Quelques anciens écrivaient πέρι, adverbe. Avec cette leçon, βροτῶν signifie *inter mortales*, et le sens reste le même.

191. Φάσ(κε), *dicere solebat*, aimait à répéter.— Ὁ γέρων, l'auguste vieillard.

οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι, καὶ ἀλλήλους ἐρέοιμεν·
καὶ νῦν, εἴ τί που ἔστι, πίθοιό μοι· οὐ γὰρ ἔγωγε
τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδόρπιος· ἀλλὰ καὶ Ἠὼς
ἔσσεται ἠριγένεια· νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδὲν
κλαίειν, ὅς κε θάνῃσι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπῃ.
Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν,
κείρασθαί τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν.

192. Οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι,... Aristarque, dit-on, rejetait ce vers. *Scholies* H et Q : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ. Voilà tout ce que nous avons sur cette athétèse, dont il est impossible de deviner les motifs. La Roche ne met point de crochets, malgré l'exemple de Wolf et de tous les derniers éditeurs. Nous faisons comme lui; car il n'y a rien dans le vers qui présente la moindre difficulté d'aucun genre. Ce n'en est pas une de savoir s'il faut rapporter ἐνὶ μεγάροισιν à φάσ(κε) ou à ἐπιμνησαίμεθα σεῖο, doute exprimé dans les *Scholies* H, puisque sa place naturelle dans l'interprétation est entre ὅτ(ε) et ἐπιμνησαίμεθα. Ce n'en est pas une non plus, qu'Aristophane de Byzance ait préconisé l'orthographe ἐνιμμεγάροισι. Enfin ceux qui remplaçaient ἀλλήλους par ἀλλήλοις (*Scholies* H et Q) étaient tout à fait dans leur tort; car ἐρέοιμεν n'est point ici, quoi qu'ils en disent, un pur synonyme de διαλεγοίμεθα. La traduction *nos mutuo alloqueremur* fausse l'idée. Il s'agit de questions suivies de réponses. Bothe : « quando id *alter ex altero quærebamus*, « qualis tu vir esses. » C'est Pisistrate qui faisait les questions et Nestor qui répondait, cela est évident; et l'expression grecque revient à ceci : *dans ses réponses à mes questions*.

193. Εἴ τί που ἔστι, *si qua licet*, s'il y a moyen. *Scholies* B : εἴπως ἐστὶν, ἤτοι εἰ δυνατόν ἐστι. *Scholies* E : εἰ ἐνδέχεται. *Scholies* Q et R : εἴ τις μηχανή ἐστι.

194. Μεταδόρπιος équivaut à ἐν δείπνου ὥρᾳ ὤν, comme μεταδήμιος, VIII, 293, équivaut à ἐν δήμῳ ὤν. La traduction latine *inter cœnandum* n'est exacte qu'à moitié, puisqu'on ne soupe pas encore : on ne soupera que dans quelques instants. La phrase où se trouve μεταδόρπιος signifie simplement : « Ce n'est pas à l'heure où l'on va souper que les gémissements sont à leur place; remettons-les à demain. » C'est comme si Pisistrate disait : « Donnons cette soirée à la joie. »

195. Νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδέν, je n'ai d'ailleurs aucune honte. D'après ce qui précède, il faut ajouter : en temps opportun. Pisistrate parle de lui-même, et non pas d'autrui. C'est donc fausser la pensée que de traduire, comme fait Bothe : « Non « ægre fero, si quis mortuum luget. » Il faut prendre ici νεμεσσῶμαι dans le sens de αἰδοῦμαι. Voyez plus haut la note du vers 158 sur νεμεσσᾶται. De cette façon, tout se suit beaucoup mieux dans le discours. — Je remarque en passant que μέν est pour μήν, comme si souvent chez Homère. Il appuie et renforce γε.

197-198. Τοῦτό νυ καὶ γέρας.... Ces deux vers, d'une poignante mélancolie, prouvent que Pisistrate n'a point la prétention de se distinguer du vulgaire des hommes, et que lui aussi il a des larmes pour les morts. On l'a bien vu par le fait, au vers 186. Aussi ne pouvons-nous admettre ce qu'on lit dans les *Scholies* E, à propos du vers 196, sur sa prétendue insensibilité : ἔοικεν ἐνταῦθα μωρὸς εἶναι ὡς μὴ δεινοπαθῶν ὁ Πεισίστρατος καὶ ἀνάλγητος, πλὴν συνετῶς ἐποίει ἀνακτήσασθαι θέλων ἐκείνους. ἀπρεπὲς γὰρ ἀνδράσι τὸ τοιοῦτον. Quand même νεμεσσῶμαί γε μὲν οὐδέν se rapporterait à autrui, ce qui n'est pas, Pisistrate serait compris encore dans sa concession, et resterait un homme comme un autre. Remarquez d'ailleurs qu'il s'agit uniquement de l'opportunité des larmes, et non de leur légitimité. Le τὸ πρέπον allégué par le scholiaste n'a pas été connu d'Homère, car ses héros pleurent souvent.

197. Γέρας, honneur (funèbre). — Ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν, *miseris mortalibus*, pour les misérables mortels : qu'on puisse rendre aux misérables mortels.

198. Κείρασθαί τε κόμην.... Voyez le

Καὶ γὰρ ἐμὸς τέθνηκεν ἀδελφεὸς, οὔτι κάκιστος
Ἀργείων· μέλλεις δὲ σὺ ἴδμεναι· οὐ γὰρ ἔγωγε
ἤντησ' οὐδὲ ἴδον· περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι
Ἀντίλοχον, πέρι μὲν θείειν ταχὺν ἠδὲ μαχητήν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ὦ φίλ', ἐπεὶ τόσα εἶπες, ὅσ' ἂν πεπνυμένος ἀνὴρ
εἴποι καὶ ῥέξειε, καὶ ὃς προγενέστερος εἴη
(τοίου γὰρ καὶ πατρὸς, ὃ καὶ πεπνυμένα βάζεις·

récit des funérailles de Patrocle dans l'*Iliade*, et particulièrement les vers XXIII, 135-136, 152-153, 224-225.

199. Οὔτι κάκιστος, nullement le plus lâche, c'est-à-dire un des plus vaillants.

200. Μέλλεις δὲ σὺ ἴδμεναι, mais tu dois savoir (ce qui en est). C'est comme si Pisistrate disait : « Mais tu as été un des témoins de la vaillance de mon frère; et c'est à toi de faire son éloge, bien plus qu'à moi. » Didyme (*Scholies* H) : τὸ φορτικὸν τῶν τοῦ ἀδελφοῦ ἐπαίνων διέφυγε, τὸν ἀκούοντα μάρτυρα ἐπαγόμενος.

200-201. Οὐ γὰρ ἔγωγε ἤντησ' οὐδὲ ἴδον, car pour moi je ne (l')ai jamais rencontré ni vu. Diomède s'exprime exactement de même, *Iliade*, IV, 374-375, à propos de son père Tydée; et il ajoute, comme ici Pisistrate : περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι. On voit que nous n'avons pas eu tort de dire, dans la note III, 36, qu'au départ de Nestor pour la guerre, Pisistrate n'était qu'un enfant à la mamelle, ou, si l'on veut, qu'un enfant en très-bas âge. N'eût-il eu que cinq ou six ans, il se souviendrait d'avoir vu son frère.

201. Περί peut être expliqué à part, comme au vers 190; mais il n'y a ici aucune raison de ne pas le joindre au verbe : περιγενέσθαι ἄλλων, *ceteris præstitisse*. Quelques-uns, ici comme là, écrivaient πέρι, adverbe; mais Hérodien a rejeté cette orthographe, qui obscurcit le sens, et qui n'est vraiment bonne qu'au vers suivant.

202. Ἀντίλοχον, πέρι μὲν.... Pisistrate répète textuellement l'éloge fait par Nestor lui-même, III, 112.— Il y a un vers tout à fait semblable dans l'*Iliade*, XVI, 186. Voyez les notes sur ce vers. — Antilochus était, après Achille, le premier de tous les Grecs pour l'agilité. Voyez l'*Iliade*, XXIII, 756. Ce n'est que par une faveur spéciale de Minerve qu'Ulysse l'emporte sur lui à la course, dans les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle.

204-215. Ὦ φίλ', ἐπεὶ.... Le début de ce discours est tout à fait semblable à celui du discours de Nestor, III, 103. Ici comme là, ἐπεί, selon quelques anciens, n'est qu'une simple formule oratoire, dont il ne faut pas s'inquiéter dans l'explication. *Scholies* B : τὸ ἐπεί ἐνταῦθα βεβαιωτικὸν καὶ ἀργόν ἐστι. Mais les deux exemples ne sont point identiques; car, dans le premier, Nestor oublie complétement la façon dont il a commencé son discours, tandis que Ménélas fait simplement une parenthèse après le vers 105, et qu'il reprend la réponse directe au vers 212. On n'a pas même besoin de supposer l'ellipse *je vais donc parler*, pour rendre raison de ἐπεί. Tout au plus y a-t-il anacoluthe, puisque δέ, dans ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν ἐάσομεν, peut être regardé comme redondant. *Scholies* Q : τὸ ἑξῆς ἐστιν, ἐπεὶ τόσα εἶπες, ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν, περιττεύοντος τοῦ συνδέσμου. Mais il est plus naturel de supposer l'anacoluthe : alors δέ signifie *eh bien donc*. — On se dispense ordinairement de marquer la parenthèse au vers 206; mais la ponctuation ne suffit pas pour rendre le sens clair aux yeux. — Payne Knight supprime les vers 206-211, et Dugas Monthel approuve cette suppression.

206. Τοίου, tel, c'est-à-dire πεπνυμένου : plein de sagesse. Suivant les glossographes, τοίου était ici un équivalent de ἀγαθοῦ. Mais la conclusion ὃ καὶ πεπνυμένα βάζεις prouve qu'il y a comparaison, et non emphase. *Scholies* Q : ἀντὶ τοῦ τοιούτου, οὐχ ὡς οἱ γλωσσογράφοι, πάντως ἀγαθοῦ. — Ὅ, comme διό : *quare*, c'est pourquoi.

ῥεῖα δ' ἀρίγνωτος γόνος ἀνέρος, ᾧτε Κρονίων
ὄλβον ἐπικλώσῃ γαμέοντί τε γεινομένῳ τε,
ὡς νῦν Νέστορι δῶκε διαμπερὲς ἤματα πάντα,
αὐτὸν μὲν λιπαρῶς γηρασκέμεν ἐν μεγάροισιν,
υἱέας αὖ πινυτούς τε καὶ ἔγχεσιν εἶναι ἀρίστους)·
ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν ἐάσομεν, ὃς πρὶν ἐτύχθη,
δόρπου δ' ἐξαῦτις μνησώμεθα, χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ
χευάντων· μῦθοι δὲ καὶ ἠῶθέν περ ἔσονται
Τηλεμάχῳ καὶ ἐμοὶ διαειπέμεν ἀλλήλοισιν.
  Ὣς ἔφατ'· Ἀσφαλίων δ' ἄρ' ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευεν,
ὀτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.

207. Ὧτ(ε) se rapporte à ἀνέρος, et non à γόνος. C'est ce que prouve l'exemple cité : ὡς νῦν Νέστορι δῶκε.

208. Γαμέοντί τε γεινομένῳ τε. L'ordre des deux idées est interverti; c'est ce qu'on appelle un prothystéron, licence assez fréquente chez Homère. Nous verrons un peu plus loin, vers 723, l'éducation placée avant la naissance : τράφεν ἠδ' ἐγένοντο. La même hystérologie se retrouve, X, 417, et on l'a vue dans l'*Iliade*, I, 251. Il y en a une tout à fait analogue, *Odyssée*, XII, 134 : θρέψασα τεκοῦσά τε. Aux vers III, 467 et IV, 50, le manteau a été nommé avant la tunique; au vers V, 264, Ulysse sera habillé avant d'avoir été baigné : ἀμφιέσασα.... καὶ λούσασα. Les poëtes tragiques surtout se plaisent à mettre, comme nous disons, la charrue devant les bœufs; et ce qui nous semble intolérable n'était pour leurs auditeurs qu'une aimable négligence. Voyez, par exemple, le début de la *Médée* d'Euripide, où le vaisseau Argo fend les ondes avant que les pins dont il est fait aient été coupés sur le Pélion. Il suffisait que les deux idées, renversées par la parole, reprissent d'ellesmêmes dans l'esprit leur place respective.

212. Ἡμεῖς δέ. Voyez plus haut la note des vers 204-215. — Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν.

213. Ἐξαῦτις ne veut pas dire qu'on a déjà soupé une fois. Le repas dont Télémaque a eu sa part, vers 65-67, était un δεῖπνον (vers 61), et non un δόρπον. Ménélas veut que ce jour ait, *comme les autres*, son repas du soir; et ἐξαῦτις μνησώμεθα rappelle seulement qu'on n'a point encore soupé, et qu'il est temps de souper. On va voir que le souper de Ménélas est plutôt un banquet qu'un festin. Ce n'est guère qu'une collation, mais suivie d'un banquet.

213-214. Χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ χευάντων, c'est-à-dire ἐπιχεέτωσαν ὕδωρ χερσί : qu'on verse de l'eau sur les mains (des convives).

214-215. Μῦθοι δὲ καὶ ἠῶθέν περ.... C'est la réponse à la réflexion de Pisistrate, vers 194-195 : ἀλλὰ καὶ Ἠὼς ἔσσεται ἠριγένεια. Voyez plus haut la note du vers 194. La conversation a lieu, en effet, aux vers 312-619; mais Télémaque y trouve autre chose que des motifs de se lamenter.

216. Ἀσφαλίων. Ce personnage est inconnu d'ailleurs; et, comme il a un nom significatif, on ne peut guère douter qu'il soit de l'invention d'Homère. *Scholies* E : ἀρετὴ γὰρ δούλου τὸ μὴ σφάλλειν. C'est un serviteur adroit, et voilà tout.

218. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... On doit supposer qu'il s'est passé quelques heures depuis que Télémaque et Pisistrate en ont déjà fait autant, vers 67, et qu'Homère ne nous a donné qu'un sommaire de l'emploi de ces heures. Mais ne supposons pas cet intervalle aussi long que s'il s'agissait de nous. Les héros d'Homère ont un excellent appétit, et un estomac très-complaisant. On a vu, dans l'*Iliade*, les députés de l'armée

Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησ' Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα·
αὐτίκ' ἄρ' εἰς οἶνον βάλε φάρμακον, ἔνθεν ἔπινον,
νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων.
Ὃς τὸ καταβρόξειεν, ἐπὴν κρητῆρι μιγείη,

grecque faire honneur au souper que leur donne Achille, IX, 221, presque aussitôt après avoir fait honneur au souper que leur avait donné Agamemnon, IX, 91; et c'est dans les deux cas, comme ici et cent cinquante vers plus haut, la formule οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Mais rien n'empêche de prendre ceci pour une collation avant boire : mets légers et friandises; car ὀνείατα se dit de tout ce qu'on sert sur les tables, et signifie aussi bien des croquettes quelconques que des morceaux de filet de bœuf. Pourtant je ne jurerais pas que ce souper ne fût encore, en son genre, un repas notablement solide.

219. Ἄλλ(ο), une autre chose, c'est-à-dire un soin d'un autre genre.

220. Ἔνθεν se rapporte à οἶνον, et ἔνθεν ἔπινον équivaut à τὸν ἐν κρητῆρι. Voyez deux vers plus bas.

221. Νηπενθές n'est qu'un adjectif, comme ἄχολον et ἐπίληθον. Homère ne nomme point la drogue dont se sert Hélène pour égayer le banquet. Ceux qui ont jugé à propos de faire un nom à cette drogue avec sa première épithète, l'ont fait à leurs risques et périls : Homère n'en peut mais; et l'on a tort de dire, comme on fait souvent, *le népenthès d'Homère*. — Ἐπίληθον a le sens actif : faisant oublier. Les anciens disputaient sur l'orthographe du mot; mais Hérodien a consacré celle d'Aristarque (*Scholies* H et E) : ὁ Ἀσκαλωνίτης περισπᾷ μετοχὴν ἀκούων, Ἀρίσταρχος δὲ προπαροξύνει ὄνομα ἐκδεχόμενος. οὕτω δὲ καὶ ἡμῖν ἀρέσκει, ἐπεὶ καὶ τὰ προκείμενα ὀνόματα ἐπίθετα ἦν, νηπενθές τ' ἄχολόν τε. — Outre la leçon de Ptolémée, ἐπιλῆθον, il y en avait encore une autre, ἐπίληθες. Mais personne ne différait sur le sens, qui est commandé par celui de la phrase même.

222. Ὃς τὸ καταβρόξειεν, *qui illud deglutiverit*, celui qui l'aurait avalé : quiconque en aurait bu. Le mot καταβρόξειεν est un ἅπαξ εἰρημένον. On suppose un verbe βρόχω, pour rendre raison et de καταβρόξειεν, et de ἀναβρόξειε, XII, 240, et de ἀναβροχέν, XI, 586. Mais d'autres expliquent ces formes à l'aide de βιβρώσκω. Les anciens admettaient, pour καταβρόξειεν, une double dérivation, suivant qu'il s'agissait de liquide ou de solide; et ils l'écrivaient par un ο dans le premier cas, par un ω dans le second. *Scholies* H : διχῶς ἡ γραφή. *Scholies* E : γράφεται καὶ μικρὸν καὶ μέγα. ὅτε μὲν γὰρ λαμβάνεται ἀντὶ τοῦ καταπίῃ, τότε τὸ βρο μικρὸν, ἀπὸ τοῦ βρόχω· ὅταν δὲ ἀντὶ τοῦ καταφάγῃ, μέγα βρω (ajoutez : ἀπὸ τοῦ βιβρώσκω). Mais il n'y a point d'autre exemple que celui-ci; et cette théorie n'est qu'un jeu d'esprit grammatical. On est libre de choisir entre βρόχω et βιβρώσκω. Mais il vaut mieux, je crois, remonter à la racine βορ, sanscrit *gar*, qui contient l'idée générale d'avaler, sans acception de solide ni de liquide. Voyez, dans Curtius, les mots si divers de sens qui s'expliquent par cette racine. Si le grec βορά signifie nourriture, le sanscrit *garas* signifie boisson. — Ἐπὴν κρητῆρι μιγείη. Il est évident, d'après le sens propre de ces termes, que le calmant dont se sert Hélène est un liquide qui se mêle intimement au vin, et qui lui communique ses propriétés. C'est le suc des plantes pharmaceutiques dont il va être question, et non pas ces plantes elles-mêmes. Quelques-uns pourtant prétendaient que le népenthès est une herbe, et prétendaient même savoir quelle est cette herbe. D'autres voyaient ici une allégorie; et c'est, selon eux, l'éloquence d'Hélène qui a effacé les chagrins, les ressentiments, et a fait oublier toutes les misères, qui a été en un mot le népenthès, puisqu'on s'obstine à se servir de ce nom. Mais l'interprétation rigoureuse du texte ne se prête à aucune allégorie. Tout y est matériel, et matériellement exprimé. Quant à l'infusion d'une herbe dans le vin, elle pourrait être admise, en donnant à μιγείη un sens dérivé; mais elle resterait en contradiction avec ὃς τὸ καταβρόξειεν : on n'avale pas les herbes infusées dans un liquide; et Homère dit formellement qu'il

οὔ κεν ἐφημέριός γε βάλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν,
οὐδ' εἴ οἱ κατατεθναίη μήτηρ τε πατήρ τε,
οὐδ' εἴ οἱ προπάροιθεν ἀδελφεὸν ἢ φίλον υἱὸν
χαλκῷ δηϊόῳεν, ὁ δ' ὀφθαλμοῖσιν ὁρῷτο.
Τοῖα Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόεντα,
ἐσθλά, τά οἱ Πολύδαμνα πόρεν, Θῶνος παράκοιτις,
Αἰγυπτίη, τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά·

faut avaler la drogue pour qu'elle produise ses effets. Au reste, nous sommes ici en plein merveilleux; c'est un poëte qui invente, et la science n'a rien à voir dans ses imaginations.

223. Ἐφημέριος, durant tout le jour (où il en aurait bu). *Scholies* B, Q et T : διήμερος, ὅ ἐστι δι' ὅλης τῆς ἡμέρας. *Scholies* B et Q : ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐν ᾗ ἔπιεν.

226. Χαλκῷ δηϊόῳεν. Le sujet est δήϊοι, dont l'idée est contenue dans le verbe. Homère suppose un homme assistant à un combat, où il voit tomber sous les coups d'ennemis acharnés son frère ou son fils. Rien n'empêche, grammaticalement, de donner *on* pour sujet au verbe; mais c'est affaiblir ou même faire disparaître la poésie. *Scholies* Q : χείρους γὰρ αὐτομάτων οἱ βίαιοι δοκοῦσι θάνατοι. — Ὁρῷτο est dit dans un sens actif : *videret*, verrait.

227. Μητιόεντα. Ancienne variante, μητιόωντα. Avec les deux leçons, l'idée est la même, et cette idée est celle d'une préparation quelconque. La terre fournit les plantes médicinales; l'art, c'est-à-dire la réflexion appliquée (μῆτις), tire parti de leurs vertus. Cette épithète prouve qu'il ne s'agit pas d'herbes en nature, simplement conservées. — Au lieu de μητιόεντα, Bothe propose de lire μητιόεντος, se rapportant à Διός. Cette correction, toute de fantaisie, n'a pas fait fortune.

228. Πολύδαμνα, selon quelques anciens, était un adjectif, et non point un nom propre. Mais ce serait une épithète de poisons, en contradiction avec ἐσθλά. Hélène n'a pu accepter que des cordiaux, que des préparations salutaires. Aristarque et Hérodien ont donc eu bien raison de ne point admettre le prétendu adjectif. *Scholies* Q : κύριον ὄνομα ἡ Πολύδαμνα κατὰ Ἀρίσταρχον· καὶ Ἡρωδιανὸς ἄμεινον εἶναί φησιν. Voici la note même d'Hérodien (*Scholies* H et Q) : εἴτε κύριόν ἐστιν ὄνομα ἡ Πολύδαμνα, ὡς Μήθυμνα, εἴτε ἐπιθετικὸν τῶν φαρμάκων, τρίτη ἀπὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. βέλτιον δὲ ὄνομα κύριον αὐτὸ δέχεσθαι, ἐπεὶ καὶ Εὐφορίων ἐν Διονύσῳ φησί· βλαψίφρονα φάρμακα χεῦεν, Ὅσσ' ἐδάη Πολύδαμνα, Κυτηϊὰς ἢ ὅσα Μήδη. Je remarque, à propos de cette citation, que Κυτηΐάς équivaut à Κολχίς, car Cyta était une ville de Colchide, et que Μήδη est pour Μήδεια. Euphorion, comme tous les poëtes de son temps, aimait les appellations extraordinaires. Eustathe : Μήδεια ἡ ἐκ Κυταίας πόλεως, ἧς καὶ Λυκόφρων μέμνηται. Eustathe, du reste, a faussé la citation, car il écrit Κυταὶς ὅσα Μήδεια, qui ne peut être une fin de vers. — Ptolémée l'Ascalonite dit que la femme de Thon ou Thoon se nommait Thumis, et non Polydamna; et c'est pour cela qu'il prenait Πολύδαμνα comme épithète de φάρμακα. Mais Thon et Polydamna sont des personnages tout imaginaires, comme le Polybe et l'Alcandré du vers 126; et, quand bien même il y aurait eu à Canope, comme il est dit dans les *Scholies* Q, un roi du nom de Thônos, et quand même la femme de ce roi se serait nommée Thumis, on n'en pourrait rien conclure relativement au vers d'Homère. L'histoire authentique, ou supposée telle, n'a rien à voir ici.

229. Αἰγυπτίη. Voyez plus haut la note du vers 83 sur Αἰγυπτίους. — Τῇ, *ubi*, là où : et dans ce pays; et en Égypte. Le conjonctif se rapporte en effet à l'idée de pays contenue dans Αἰγυπτίη, et non à cet adjectif lui-même. Didyme (*Scholies* H) : τῇ ἀντὶ τοῦ ᾗ, τουτέστιν ὅπου, ἐν Αἰγύπτῳ δηλονότι.

229-230. Πλεῖστα φέρει.... Construisez :

ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων· ἦ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐνέηκε κέλευσέ τε οἰνοχοῆσαι,
ἐξαῦτις μύθοισιν ἀμειβομένη προσέειπεν·
Ἀτρείδη Μενέλαε Διοτρεφὲς ἠδὲ καὶ οἵδε
ἀνδρῶν ἐσθλῶν παῖδες (ἀτὰρ θεὸς ἄλλοτε ἄλλῳ
Ζεὺς ἀγαθόν τε κακόν τε διδοῖ· δύναται γὰρ ἅπαντα),
ἤτοι νῦν δαίνυσθε καθήμενοι ἐν μεγάροισιν,
καὶ μύθοις τέρπεσθε· ἐοικότα γὰρ καταλέξω.

ζείδωρος ἄρουρα φέρει μεμιγμένα πλεῖστα φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ, πολλὰ δὲ λυγρά. En effet, les plantes salutaires poussent pêle-mêle avec les plantes vénéneuses; et μεμιγμένα, malgré sa place dans la phrase, va avec πλεῖστα φάρμακα.

231-232. Ἰητρὸς δὲ ἕκαστος.... Ancienne variante : Ἰητρὸς δὲ ἕκαστος, ἐπεί σφισι δῶκεν Ἀπόλλων Ἰᾶσθαι· καὶ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης. Les *Scholies* B, H et Q attribuent cette leçon à Aristarque; mais c'est une erreur de nom évidente. Lehrs, article *Apollon :* « Apparet « de Aristarcho errorem esse in schol. Od. « δ 231. » On peut s'en convaincre en lisant les notes des vers I, 473 et V, 401 de l'*Iliade*. Péon, chez Homère, est un dieu distinct d'Apollon; et Aristarque, dans son commentaire sur l'*Iliade*, signalait à plusieurs reprises cette différence entre la mythologie homérique et la mythologie vulgaire. J'ajoute que la variante est absurde en elle-même; car il est impossible qu'un poëte de bon sens ait dit : « Tous les Égyptiens sont médecins. »

231. Ἕκαστος, sous-entendu τῶν ἐν Αἰγύπτῳ. — Ἐπιστάμενος équivaut à ἐπιστήμων ἐστι. — Περί, *supra*, au-dessus de : beaucoup plus que. Didyme (*Scholies* M et V) : ἕκαστος δὲ τῶν ἐκεῖθι ἰατρῶν ὑπὲρ τοὺς ἄλλους ἐστὶν, ἐπεὶ Παιήονος ἀπόγονοί εἰσι.

232. Ἀνθρώπων. Ancienne leçon, φαρμακέων. Ce n'est peut-être qu'une glose; car ἀνθρώπων doit être restreint aux hommes qui se connaissent en remèdes, sans quoi la comparaison serait ridicule. — Παιήονός εἰσι γενέθλης, ils sont de la race de Péon. Homère leur attribue l'origine dont se vantaient sans doute certaines familles ou écoles médicales de son temps. On sait que, plus tard, les médecins de Cos passaient encore pour les descendants d'Esculape, fils d'Apollon, c'est-à-dire, d'après la mythologie vulgaire, de Péon ou Péan lui-même. — Nous trouvons ici, dans presque toutes les *Scholies*, une citation de deux vers d'Hésiode qui prouvent que la confusion d'Apollon avec le médecin des dieux n'était point faite encore au temps du poëte des *OEuvres et Jours*, mais que déjà on donnait à Apollon un caractère analogue à celui de Péon, et que la confusion des deux guérisseurs, des deux médecins, n'a pas dû tarder beaucoup depuis lors : Εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος ὑπὲκ θανάτοιο σαώσαι, Ἢ καὶ Παιήων, ὃς ἁπάντων φάρμακα οἶδεν. L'ouvrage d'Hésiode auquel sont empruntés ces deux vers n'existe plus, et on en ignore même le titre.

233. Ἐνέηκε. Le sujet sous-entendu est Ἑλένη, et le complément sous-entendu τὸ φάρμακον.

235-238. Ἀτρείδη Μενέλαε.... Didyme (*Scholies* Q, T et V) : τὸ ἑξῆς, Ἀτρείδη Μενέλαε καὶ ὦ παῖδες, ἤτοι νῦν δαίνυσθε· Ζεὺς γὰρ ἄλλοτε ἄλλα δίδωσιν, ὡς καὶ νῦν ἡμῖν τὸ εὐωχεῖσθαι.

235. Οἵδε, ceux-ci, c'est-à-dire vous que voici. Il ne faut pas dire, comme fait Hayman, que οἵδε est de la seconde personne, mais que δαίνυσθε suppose forcément ὑμεῖς sous-entendu.

236. Ἀτάρ est explicatif, et signifie ici *en effet*. Voyez plus haut la note 235-238. *Scholies* Q : τὸ ἀτάρ ἀντὶ τοῦ δέ, τὸ δὲ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ.

237. Διδοῖ, de διδόω pour δίδωμι : *dat*, donne, ou plutôt dispense.

Πάντα μὲν οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
ὅσσοι Ὀδυσσῆος ταλασίφρονός εἰσιν ἄεθλοι·
ἀλλ' οἷον τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ
δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχετε πήματ' Ἀχαιοί.
Αὐτόν μιν πληγῇσιν ἀεικελίῃσι δαμάσσας,
σπεῖρα κάκ' ἀμφ' ὤμοισι βαλὼν, οἰκῆϊ ἐοικὼς,
ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδυ πόλιν εὐρυάγυιαν·

240. Μυθήσομαι est au subjonctif, pour μυθήσωμαι.

242. Οἷον, *quale*, ou même *quantum* : quelle action extraordinaire! Ancienne variante οἶον avec l'esprit doux, orthographe rejetée par Aristarque et par son école. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : Παρμενίσκος ἐψίλου τὸ οἶον, ἵν' ᾖ, τοῦτο μόνον ἐρῶ. ἄμεινον δὲ θαυμαστικῶς ἀναγινώσκειν. Ce qui a fait préférer l'esprit rude, c'est qu'on ne peut point sous-entendre ἐρῶ, puisque la phrase a son verbe exprimé en toutes lettres. Autrement, οἶον donnerait un sens très-énergique : « Je vais vous raconter son exploit *par excellence ;* » car οἶος, comme le latin *unus*, son équivalent, signifie souvent *entre tous*. Mais le contexte détermine ici l'orthographe et le sens. — Τόδ(ε), *hoc*, cette action-ci, c'est-à-dire l'exploit que je vais vous raconter.

243. Δήμῳ ἐνὶ.... On a vu ce vers, III, 100, et on va le revoir un peu plus bas (330).

244. Αὐτόν μιν équivaut à ἑαυτόν : lui-même. On trouve encore cette forme dans l'ionien vulgaire. Hérodote, I, 24 : ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν. — Au lieu de αὐτόν avec l'esprit doux, les manuscrits donnent αὑτόν avec l'esprit rude. C'est une mauvaise correction de Ptolémée l'Ascalonite. Hérodien (*Scholies* H) : ψιλῶς. οὐκ οἶδε τὴν αὐτῶν (lisez Ἀττικῶν) συνήθειαν ὁ ποιητής. — Le même Ptolémée écrivait μέν au lieu de μιν. Enfin Apollonius écrivait αὐτός au lieu de αὐτόν. De toute façon, le sens reste invariable; mais l'exemple d'Hérodote ne laisse aucun doute sur la vraie orthographe. Nous avons d'ailleurs le témoignage de Didyme (*Scholies* T et V), pour constater le pléonasme : δύο ἰσοδυναμοῦσαι ἀντωνυμίαι ἀντὶ τῆς μιᾶς παραλαμβάνονται. — Πληγῇσιν ἀεικελίῃσι. On a vu dans l'*Iliade*, II, 264, ἀεικέσσι πληγῇσιν. C'est tout à fait la même expression.

245. Σπεῖρα. On a vu σπείρου, II, 102, dans le sens de suaire. On verra, VI, 269, σπεῖρα, dans le sens de voiles de navire, et un peu auparavant, vers 179, σπείρων dans le sens d'étoffes quelconques. Ici σπεῖρα est synonyme de ἱμάτια (vêtements); et, avec l'épithète κακ(ά), l'expression équivaut à ῥάκη : des haillons. *Scholies* E : τὰ ἐνδύματα, ἀπὸ τοῦ διασπείρεσθαι ἐν ὅλοις τοῖς μέλεσι. προσέθηκε δὲ τὸ κακά, ἵνα ῥάκη δηλώσῃ. — L'étymologie proposée par le scholiaste E n'est nullement vraisemblable. Le sens primitif est plutôt circonvolution, enveloppe. *Scholies* B : ἀπὸ τοῦ σπειρᾶσθαι τὸ ἐντυλίσσεσθαι. Au fond, σπεῖρον est identique au féminin σπεῖρα, spire, hélice. — Οἰκῆϊ, *familiari*, c'est-à-dire *servo :* à un esclave.

246-249. Ἀνδρῶν δυσμενέων.... Bekker réduit ces quatre vers à un seul : Ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδυ πόλιν· οἱ δ' ἀβάκησαν. Hayman, qui met entre crochets tout ce que Bekker regarde comme interpolé dans ce passage, a du moins essayé de justifier l'athétèse : « A rejection pro« bably well-founded : if Odysseus κατέδυ « πόλιν οἰκῆϊ ἐοικώς, how could he do « the same thing τῷ (δέκτῃ) ἴκελος, for « the two are wholly distinct? Of course « he might have shifted his disguise, but « the assertion, that he κατέδυ πόλιν first « as one and then as the other, has all « the air of an insertion; and οὐδὲν τοῖος « ἔην, if applied to Odysseus, is languid, « if used as = οἷος οὐδεὶς ἔην, involves « some violence to the sense and the rela« tions of words. » Le passage présente en effet quelques difficultés; mais elles ne sont point insolubles : bien mieux, elles ont été résolues par les anciens eux-mêmes, comme

ἄλλῳ δ' αὐτὸν φωτὶ καταχρύπτων ἤϊσκεν,
δέκτῃ, ὃς οὐδὲν τοῖος ἔην ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

on le verra dans les notes qui vont suivre. J'ajoute que Hayman est si peu sûr d'avoir raison, qu'il finit par abandonner en partie l'athétèse de Bekker, et par en proposer une autre, à laquelle Bekker n'avait point songé, celle de οἱ δ' ἀβάκησαν πάντες : « As an alternative, we might reject from « ὃς οὐδέν in 248 to πάντες in 250. » J'ajoute aussi que Dindorf, Fæsi, Ameis et La Roche n'ont mis nulle part de crochets. — 246. Κατέδυ πόλιν. Hélène ne dit point pour quel motif Ulysse pénétrait dans une ville où il risquait sa vie. Selon les uns, c'était pour s'assurer la connivence d'Hélène dans l'entreprise suprême contre Ilion; selon les autres, c'était pour étudier le fort et le faible des remparts; selon d'autres enfin, c'était pour voir si le cheval de bois pourrait entrer par les portes. *Scholies* E et V : οἱ μὲν ἵνα μετρήσῃ τὸ τεῖχος, οἱ δὲ ἵνα πείσῃ τὴν Ἑλένην συνεργῆσαι τοῖς Ἕλλησιν. *Scholies* P et Q : ἵνα μετρήσῃ τὰς πύλας διὰ τὸν δούριον ἵππον. Tous ces motifs sont vraisemblables; et un homme aussi avisé qu'Ulysse a dû tirer de son aventureuse expédition toute sorte de fruits utiles au succès des Grecs. — Remarquez que l'événement dont il s'agit est postérieur à l'action de l'*Iliade*. C'est un de ces faits qui relient entre elles les deux épopées homériques. Voyez plus haut la note du vers 188.

247. Ἄλλῳ.... φωτί, à un autre mortel, c'est-à-dire à un homme avec lequel il n'avait rien de commun. — Αὐτόν, comme plus haut αὐτόν μιν, vers 244 : lui-même. Ici ce pronom dépend tout à la fois et de καταχρύπτων et de ἤϊσκεν. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἀπὸ κοινοῦ τὸ αὐτόν, ἵν' ᾖ, καταχρύπτων νῦν ἑαυτὸν ἤϊσκεν αὐτὸν ἄλλῳ φωτὶ καὶ οὐχ Ὀδυσσεῖ. *Scholies* E : καταχρύπτων ἑαυτὸν ὡμοιοῦτο.

248. Δέκτῃ, *mendico* (*scilicet*), à savoir, un mendiant. C'est la glose, pour ainsi dire, de ἄλλῳ φωτί. Le mot δέκτῃ est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est évident : un δέκτης est un homme qui tend la main, un homme qui demande l'aumône. L'explication par δείκνυμι est plus satisfaisante que l'explication par δέχεσθαι, car le mendiant ne reçoit pas toujours. Aristarque donne ἐπαίτης pour synonyme à δέκτης : c'est dire qu'il rapporte δέκτης au verbe dont le sens propre est *allonger le bras* (δείκνυμι). — Leschès de Lesbos, dans la *Petite Iliade*, racontait avec détail le voyage d'Ulysse; et il avait imaginé une scène où Ulysse empruntait les haillons d'un gueux nommé Dectès. Quelques-uns en concluaient que la leçon d'Homère doit être la même que celle de Leschès; car nous savons par Didyme (*Scholies* H, M, Q et T) qu'Aristarque combattait cette opinion : ὁ κυκλικὸς τὸ Δέκτῃ ὀνομαστικῶς ἀκούει, παρ' οὗ φησὶ τὸν Ὀδυσσέα τὰ ῥάκη λαβόντα μετημφιάσθαι.... Ἀρίσταρχος δὲ δέκτῃ μὲν ἐπαίτῃ, τὸ δὲ ὃς οὐδὲν τοῖος ἔην, τῷ ἐναντίῳ τὸ ἐναντίον, ὃς οὐκ ἦν τοιοῦτος, ὁ Ὀδυσσεύς, ἀλλ' ἐνδοξότατος καὶ μεγαλοπρεπέστατος, ἴκελος δὲ ἐπαίτῃ. — On peut s'assurer que le poëte désigné simplement sous le titre de ὁ κυκλικός est bien réellement Leschès, en lisant l'analyse de son poëme dans la *Chrestomathie* de Proclus. Voyez plus bas la note 259-260. Quant à la contradiction signalée par Hayman entre οἰκῆϊ et δέκτῃ, elle est purement imaginaire. Ulysse quitte le camp sous un costume d'esclave; puis, quand il est entré dans la ville, il mendie, et joue si bien son rôle de gueux, que tout le monde s'y laisse prendre. Le costume d'esclave et le costume de gueux, ici, c'est tout un, puisque ce sont des haillons (σπεῖρα κακά); et c'était aussi l'ordinaire, car on ne faisait pas beaucoup de frais pour habiller les esclaves. — Ὃς οὐδὲν τοῖος ἔην, lui qui n'était nullement tel, c'est-à-dire lui qui était tout autre chose qu'un mendiant. Voyez plus haut l'explication d'Aristarque. Cette réflexion peut paraître naïve; elle fait du moins comprendre à merveille l'art avec lequel Ulysse savait changer de caractère. Hélène, sans doute, accompagnait ces mots d'un sourire. Il n'y a donc rien là de si languissant; et c'est bien à tort que Hayman prétend le contraire. — Quelques anciens rapportaient ὅς à δέκτῃ : de cette façon, Ulysse s'était déguisé si bien, qu'on n'avait jamais vu plus accompli mendiant dans le camp des Grecs. Ici Hayman a bien raison de dire que l'explication manque de naturel. Elle

Τῷ ἴκελος κατέδυ Τρώων πόλιν· οἱ δ' ἀβάκησαν
πάντες· ἐγὼ δέ μιν οἴη ἀνέγνων τοῖον ἐόντα,
καί μιν ἀνηρώτων· ὁ δὲ κερδοσύνῃ ἀλέεινεν.
Ἀλλ' ὅτε δή μιν ἐγὼ λόεον καὶ χρῖον ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσα, καὶ ὤμοσα καρτερὸν ὅρκον,
μὴ μὲν πρὶν Ὀδυσῆα μετὰ Τρώεσσ' ἀναφῆναι,
πρίν γε τὸν ἐς νῆάς τε θοὰς κλισίας τ' ἀφικέσθαι·

est consignée dans les *Scholies* E; mais elle y est suivie aussitôt de l'explication d'Aristarque, et celle-ci développée, et non pas seulement indiquée : διοσῶς νοεῖται. ἢ γὰρ τοιοῦτον πτωχὸν κατέστησεν ἑαυτὸν, οἷος οὐ μὴ εὑρεθῇ ἄλλος εἰς τὸ ὅλον Ἑλληνικόν· ἢ τοιοῦτος ἐγένετο, οἷόν τις ὁρῶν εἶπεν ἂν μὴ εἶναι Ὀδυσσέα· τοιοῦτον εἰργάσατο ἑαυτὸν ὥστε μὴ ἴχνος ἔχειν τοῦ πρώην χαρακτῆρος. ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς ἐπὶ τοῖς Ἕλλησι τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς· πλούσιος γὰρ ἦν καὶ ἔνδοξος. — Je remarque, à propos de οὐδέν, que ce mot dit beaucoup plus que la simple négation οὐ, et que ce qu'on lit dans les *Scholies* M, τὸ δὲ δεν παρέλκει, manque d'exactitude. La vraie paraphrase de οὐδὲν τοῖος ἔην est celle qu'on vient de lire : τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς.

249. Τῷ, à lui, c'est-à-dire δέκτῃ : au mendiant; à un mendiant. — Ἀβάκησαν est opposé à ἀνέγνων (αὐτόν), et signifie par conséquent *ignoraverunt*. Le verbe ἀβακέω ne se trouve nulle part ailleurs; mais l'adjectif ἀβακός paraît avoir été en usage dans le sens de *placidus* ou *quietus;* car Sappho donne à φρένα l'épithète ἀβακήν. On explique ἀβακέω par ἀ et βάζω : être muet, être hors d'état de rien dire; et en effet, ignorer une chose, c'est être hors d'état d'en parler. Les Troyens voient Ulysse; mais ils ne peuvent dire que c'est Ulysse, car ils ne l'ont point reconnu. *Scholies* B et Q : ἠγνόησαν, οὐκ εἶπόν τι. οἱ γὰρ ἀγνοοῦντες οὐ δύνανται βάζειν. Il n'est pas probable que βάζω ait produit βακέω, mais ils ont certainement une racine commune.

250. Τοῖον ἐόντα, étant tel, c'est-à-dire malgré son déguisement. Quelques-uns traduisent : qu'il était tel; qu'il était Ulysse. C'est aussi une explication ancienne. Mais il vaut mieux sous-entendre αὐτόν, que de prendre ὄντα pour l'équivalent de εἶναι. *Scholies* H : καίπερ ἐν τοιούτῳ σχήματι ὄντα· ὃ καὶ ἄμεινον.

252. Ἐγὼ λόεον. Anciennes variantes, ἐγὼ λοῦον, ἐγὼν ἐλόευν, ἔγωγ' ἐλόευν, ἐγὼν ἐλόουν. Fæsi et Ameis ont adopté la leçon ἐλόευν. — Χρῖον. Anciennes variantes ἔχριον et ἔχρισ(α). — Dès qu'Hélène a reconnu Ulysse, il est tout naturel qu'elle veuille avoir avec lui un entretien plus intime que celui dont il est question au vers 251. C'est pour cela qu'elle lui rend elle-même les soins qu'elle eût pu déléguer à quelque servante. Didyme (*Scholies* V) : ἵνα ἀκριβέστερον τὰ κατ' αὐτὸν μάθῃ, αὐτὴ ἔλουεν αὐτόν. Reste à savoir quel motif elle a donné, afin qu'on ne s'étonnât point de voir traiter un mendiant comme un prince. Il faut croire qu'elle en imagina au moins un spécieux, puisque tout se passa selon sa fantaisie.

254. Μέν a ici, comme souvent chez Homère, le sens de μήν. Bekker écrit μήν, mais cette correction est inutile.

254-255. Πρὶν.... ἀναφῆναι, πρίν γε. Cette phrase ne doit pas être prise au pied de la lettre. Hélène gardera le secret d'une manière absolue, et non pas seulement durant le peu d'heures qui sont nécessaires à Ulysse pour se mettre en sûreté. Mais la seule chose qui importe à Ulysse, c'est de retourner au camp sans péril. Voilà pourquoi Hélène borne sa promesse au temps pendant lequel les Troyens pourraient surprendre l'illustre espion. *Scholies* E : τὸ πρίν μὴ νόει μοι τοιοῦτον, ὅτι μετὰ τὸ ἀπελθεῖν τὸν Ὀδυσσέα εἰς τὰς νῆας ἔμελλεν ἡ Ἑλένη εἰπεῖν. οὐδ' ὅλως γὰρ οὔτε πρώην οὔτε ὕστερον ἔμελλεν εἰπεῖν. τοιοῦτον γὰρ τὸ πρίν ἐνταῦθα. εἰ γὰρ εἶπεν, εὐθέως διεσπάσαντο αὐτὴν ὡς μὴ ὁμολογήσασαν. On a vu dans l'*Iliade*, I, 29 et XVIII, 283, deux passages analogues à

καὶ τότε δή μοι πάντα νόον κατέλεξεν Ἀχαιῶν.
Πολλοὺς δὲ Τρώων κτείνας ταναήκεϊ χαλκῷ,
ἦλθε μετ' Ἀργείους, κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν.
Ἔνθ' ἄλλαι Τρωαὶ λίγ' ἐκώκυον· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ
χαῖρ', ἐπεὶ ἤδη μοι κραδίη τέτραπτο νέεσθαι

celui-ci. Dans le premier, Agamemnon dit qu'il ne rendra pas la liberté à Chryséis avant qu'elle soit devenue vieille. Dans le second, Polydamas dit qu'Achille, avant de prendre Ilion, sera dévoré par les chiens. C'est comme s'ils disaient, l'un qu'il ne rendra jamais Chryséis, l'autre qu'Achille ne prendra jamais Ilion. Didyme (*Scholies* H, M, Q et T) : ἔστιν οὖν ὅμοιον τῷ τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω, καὶ οὐδέ ποτ' ἐκπέρσει.

256. Νόον, l'intention, c'est-à-dire le plan. Il s'agit du stratagème du cheval de bois. Didyme (*Scholies* P et Q) : ὃν εἶχε νῦν περὶ τῆς διὰ τοῦ ἵππου ἐπιβουλῆς. ὅτι δὲ τοῦτό φησι δῆλον ἐκ τοῦ αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρε (vers 259-260).

257. Ταναήκεϊ χαλκῷ. Hélène ne s'était pas contentée de donner à Ulysse des habits décents, elle lui avait aussi donné une épée. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : δῆλον δὲ ὡς παρὰ τῆς Ἑλένης ἔλαβε τὸ ξίφος· ἐν ῥάκεσι γὰρ παρῆλθεν εἰς τὴν πόλιν.

258. Κατὰ δὲ φρόνιν ἤγαγε πολλήν. On a vu, III, 244, qu'Aristophane de Byzance faisait ici de φρόνιν un synonyme de καταφρόνησιν. Cette explication est répétée sous plusieurs formes dans les *Scholies*. Mais *rapporter du mépris* est une expression bien obscure. Est-ce Ulysse qui méprise les Troyens, à cause du succès de sa feinte? Sont-ce les Grecs qui méprisent les Troyens, à cause des rapports que leur a faits Ulysse? D'ailleurs, à quoi bon ce mépris? Il vaut donc mieux laisser au mot φρόνις un sens analogue à celui qu'il a, III, 244. — Quelques anciens donnaient à la phrase une interprétation qui paraît de tout point excellente : « Il rapporta des renseignements en abondance. » *Scholies* E : ἕτεροι δὲ ἀντὶ τοῦ, κατήγαγε πολλὴν φρόνησιν ἤτοι γνῶσιν τῶν ἐν Τροίᾳ τοῖς Ἕλλησιν. Bothe : « Id Germani dicunt, « *Kundschaft bringen*. Voss : *Kehrt' er* « *zu Argos schaaren hinab mit reichlicher* « *Kunde*. » — Il y a encore une autre interprétation antique. *Scholies* H et Q : πολλὴν δόξαν ἀπηνέγκατο ὁ Ὀδυσσεύς. Mais il est difficile de passer de l'idée de sagesse à celle de gloire, tandis que rien n'est plus naturel que l'identification de la sagesse et du savoir : notre mot *lumières* pourrait traduire exactement φρόνιν dans les deux passages d'Homère. La traduction latine *astutiæ formam* est donc une paraphrase arbitraire. Plus arbitraire encore était une explication ancienne dont je n'ai point parlé, et dont il est question dans les *Scholies* M et V : οἱ δὲ νεώτεροι φρόνιν τὴν λείαν ἀπεδέξαντο. Il est impossible que φρόνις signifie *butin*.

259. Λίγ(α) comme λιγέα : d'une façon bruyante.

259-260. Αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρ(ε). Hélène, qui a promis à Ulysse de l'aider à faire pénétrer les Grecs dans la ville, est enchantée et du mal qu'Ulysse a fait aux Troyens, et de l'impunité avec laquelle il a accompli le massacre, et des terribles événements qui doivent être la conséquence du complot où elle s'est engagée. C'est dans le troisième des quatre chants de la *Petite Iliade*, que Leschès avait développé le thème simplement indiqué par Homère. Voici, en effet, l'analyse de ce troisième chant, telle qu'on la lit dans Photius, d'après la *Chrestomathie* de Proclus (Homère-Didot, p. 583) : καὶ οἱ Τρῶες πολιορκοῦνται. καὶ Ἐπειὸς κατ' Ἀθηνᾶς προαίρεσιν τὸν δούρειον ἵππον κατασκευάζει. Ὀδυσσεὺς δὲ αἰκισάμενος ἑαυτὸν κατάσκοπος εἰς Ἴλιον παραγίνεται, καὶ ἀναγνωρισθεὶς ὑφ' Ἑλένης περὶ τῆς ἁλώσεως συντίθεται. καὶ μετὰ ταῦτα σὺν Διομήδει τὸ Παλλάδιον ἐκκομίζει ἐκ τῆς Ἰλίου. Le quatrième chant racontait l'entrée du cheval de bois dans la ville. — C'est à l'Ἰλίου πέρσις d'Arctinus que Virgile a emprunté les épisodes de Laocoon et de Sinon. Voyez l'analyse de ce poëme (Homère-Didot, p. 584).

260. Ἐπεὶ ἤδη. Anciennes variantes, ἐπειὴ δή et ἐπεὶ ἡ δή. Les trois leçons ont

ἂψ οἶκόνδ'· ἄτην δὲ μετέστενον, ἣν Ἀφροδίτη
δῶχ', ὅτε μ' ἤγαγε κεῖσε φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης,
παῖδά τ' ἐμὴν νοσφισσαμένην, θάλαμόν τε πόσιν τε,
οὔ τευ δευόμενον, οὔτ' ἂρ φρένας οὔτε τι εἶδος.
Τὴν δ' ἀπαμειϐόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γύναι, κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἤδη μὲν πολέων ἐδάην βουλήν τε νόον τε
ἀνδρῶν ἡρώων, πολλὴν δ' ἐπελήλυθα γαῖαν·
ἀλλ' οὔπω τοιοῦτον ἐγὼν ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,

le même sens; car δή, dans la phrase, ne pourrait être qu'un équivalent de ἤδη. La leçon ἐπειὴ δή est mentionnée dans les *Scholies* E; mais on ignore quel est l'éditeur antique qui l'avait mise dans son texte. La leçon ἐπεὶ ἢ δή était celle du texte de Cratès. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ἄμεινον τὸ ΗΔΗ (les deux syllabes η et δη) χρονικῶς δέχεσθαι (de lire ἤδη, adverbe de temps), κατὰ Ἀρίσταρχον. Κράτης δὲ δύο ποιεῖ, ἢ καὶ δή· διὸ καὶ περισπᾶται τὸ ἦ. οὐδέποτε δὲ ὁ ἢ ὢν βεϐαιωτικὸς μεταξὺ τοῦ ἐπεί καὶ τοῦ δή εὑρέθη. Les manuscrits des *Scholies* donnent, dans la première phrase, τὸ ἤδη que Buttmann trouve absurde, et qu'il change en τὸν δή. Il dit en note : « Male Porsonus τὸ « ἤδη. Nam aliter accipi non poterat ἤδη « nisi χρονικῶς. Scripsit itaque Aristar- « chus ἐπειὴ δή, et τὸν δή (σύνδεσμον) « accepit χρονικῶς. » Dindorf approuve la correction et la conséquence de cette correction. Il est assez étrange que les deux éminents philologues n'aient pas vu que le prétendu ἤδη n'était point un mot réel, mais seulement la représentation des deux syllabes que séparait Cratès et qu'Aristarque réunissait. Cette simple observation aurait suffi pour les empêcher de se jeter dans l'arbitraire.

261-263. Ἄτην δὲ μετέστενον,... Comparez ce passage avec les vers III, 173-175 de l'*Iliade*.

262. Ἤγαγε. Le sujet sous-entendu est Πάρις ou Ἀλέξανδρος. Hélène n'a nul besoin de nommer le personnage, pour que les auditeurs sachent de qui elle veut parler. Mais c'est une remarquable preuve de tact, chez le poëte, d'avoir senti qu'Hélène ne devait point nommer Pâris. Homère est plein de ces délicatesses.

263. Νοσφισσαμένην dépend de ἤγαγε, et παῖδα de νοσφισσαμένην. La leçon des manuscrits et des anciennes éditions imprimées, νοσφισσαμένη, ne peut s'entendre; et la leçon admise depuis Wolf est autre chose qu'une correction, c'est une restitution autorisée par le témoignage d'Eustathe : γράφεται μὲν καὶ αἰτιατική.

264. Οὔ τευ δευόμενον, ne manquant de rien, c'est-à-dire parfaitement distingué. Quelques-uns, mais à tort, prennent τευ pour le génitif masculin. D'ailleurs, cette interprétation donne au fond le même sens que la première et la vraie; car un homme qui n'est inférieur à personne, est par là-même un homme supérieur. — Εἶδος, en figure, c'est-à-dire en beauté. Il y a de piquantes observations psychologiques dans la note de Didyme (*Scholies* H, M et Q) sur cet éloge : ἐνῆν μὲν εἰπεῖν, οὔτ' ἂρ φρένας οὔτε τι ἔργον (voyez l'*Iliade*, I, 115), ἡ δὲ τὸ εἶδος ἐπαινεῖ. διόπερ καὶ ἐξημαρτηκέναι διεϐάλλετο ἡττηθεῖσα τῆς τοῦ Πάριδος εὐμορφίας. οἱ γὰρ ἄνδρες οὐχ οὕτως ἐπὶ ταῖς φθοραῖς τῶν γυναικῶν ἀγανακτοῦσιν ὡς ἐπὶ ταῖς προαιρέσεσιν, ὅταν αἰσθωνται (Buttmann : *post hoc verbum excidit* ὑποσκελισθέντες *vel simile*) ὑπ' ἄλλων παρ' αὐταῖς.

266. Ναὶ δὴ.... On a vu un vers presque semblable, *Iliade*, I, 286; et l'on en verra un autre dans l'*Odyssée*, XVIII, 170.

269-270. Τοιοῦτον.... οἷον. Il paraît que, d'après l'opinion de quelques anciens, la phrase finissait avec le vers 269, et que οἷον était exclamatif; mais Didyme a raison de dire (*Scholies* H et Q) que l'expli-

οἷον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἔσκε φίλον κῆρ.
Οἷον καὶ τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ
ἵππῳ ἔνι ξεστῷ, ἵν' ἐνήμεθα πάντες ἄριστοι
Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.
Ἦλθες ἔπειτα σὺ κεῖσε· κελευσέμεναι δέ σ' ἔμελλεν
δαίμων, ὃς Τρώεσσιν ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι·
καί τοι Δηΐφοβος θεοείκελος ἕσπετ' ἰούσῃ.
Τρὶς δὲ περίστιξας κοῖλον λόχον ἀμφαφόωσα,

cation ordinaire est bien préférable : θαυμαστικὸς ὁ λόγος, εἰ χωρίζοιτο, ὁμοιωτικὸς δὲ, εἰ τοῖς ἄνω συνάπτοιτο· ὃ καὶ ἄμεινον.

270. Ὀδυσσῆος.... κῆρ équivaut simplement à Ὀδυσσεύς, car on ne voit pas un cœur avec les yeux (ἴδον ὀφθαλμοῖσιν).

271. Οἷον καὶ τόδ' ἔρεξε. Voyez plus haut le vers 242 et les notes sur ce vers.

272. Ξεστῷ, poli, c'est-à-dire fait de madriers polis extérieurement. — Ἵν(α), *ubi*, c'est-à-dire *in quo :* dans lequel. — Ἐνήμεθα, de ἐν et ἧμαι : *insidebamus*, nous étions postés. *Scholies* B : ἐκαθήμεθα, ἐνεβεβλήμεθα. La seconde explication rapporte ἐνήμεθα à ἐν et ἵημι. Mais les guerriers n'ont pas été jetés dans le cheval, ils y ont monté eux-mêmes. D'ailleurs, si ἧκα (j'ai lancé) existe, ἧμαι et ἥμην n'existent point comme parfait et plus-que-parfait passifs de ἵημι.

274. Κεῖσε, *illuc*, à cet endroit : à l'endroit où était le cheval. — Κελευσέμεναι.... σ' ἔμελλεν, devait t'avoir invitée : t'avait sans doute poussée à y venir. On voit que notre verbe *devoir* rend exactement le sens particulier de μέλλω dans cette phrase. Aucun verbe latin n'en peut donner l'équivalent, et la traduction de ἔμελλεν par *videbatur* fausse la pensée. J'en dis autant de l'explication ἐῴκει, qu'on lit dans les *Scholies* B.

276. Καί τοι Δηΐφοβος.... Ce vers, selon quelques anciens, avait été interpolé par ceux qui voulaient appuyer de l'autorité d'Homère la tradition d'après laquelle Déiphobe aurait succédé à Pâris comme époux d'Hélène. *Scholies* H et Q : προηθετεῖτο κατ' ἐνίους. καὶ εἴη ἂν ἐγκείμενος ὑπὸ τῶν ἱστορούντων τρίτον Δηΐφοβον γεγαμηκέναι τὴν Ἑλένην. Cette tradition, que Virgile nous a rendue familière (*Énéide*, VI, 494-527) avait été consacrée par la *Petite Iliade*. Voyez l'analyse de ce poëme. Mais ce n'est pas Leschès qui l'avait inventée. On ne voit donc pas pourquoi elle n'aurait point été admise par Homère. Il y a même une preuve qu'Homère l'avait admise, c'est qu'Ulysse et Ménélas, à peine descendus des flancs du cheval, courent à la maison de Déiphobe. Quel motif peut-on donner à cet empressement, sinon que là était Hélène? *Scholies* H et Q : καὶ δι' ἄλλων δὲ ὁ τόπος (Buttmann : *legendum videtur* ὁ λόγος, *h. e. hæc de Helena et Deiphobo narratio*) ἐμφαίνεται· Αὐτὰρ Ὀδυσσῆα προτὶ δώματα Δηϊφόβοιο βήμεναι ἠΰτ' Ἄρηα σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ (*Odyssée*, VIII, 517-518). — L'athétèse du vers 276 était donc peu fondée ; et il n'est pas probable qu'elle soit d'Aristarque, ni même d'Aristophane de Byzance : ce sont eux plutôt qui l'ont réfutée. En effet, ce que nous venons d'emprunter aux *Scholies* H et Q provient de Didyme, et Didyme n'est presque jamais que l'écho des deux maîtres de la critique. Ainsi, quand Ménélas dit à Hélène, *Déiphobe t'accompagnait*, les auditeurs n'ont pas besoin de se demander pour quelle raison c'est Déiphobe, et non pas quelque autre, puisqu'ils savent que Déiphobe était alors le mari d'Hélène. J'ajoute que, si l'on retranchait le vers 276, le vers 275 n'aurait plus aucun sens raisonnable ; car la seule chose favorable ici aux Troyens, c'est que Déiphobe soit avec Hélène. S'il n'y était pas, Hélène pourrait impunément converser avec les chefs enfermés dans le cheval de bois. Tout ce qui va suivre serait également dénué de raison.

277. Περίστιξας, tu marchas autour : tu fis le tour. Tous les éditeurs écrivent περίστειξας, qui n'est qu'une faute d'iota-

ἐκ δ' ὀνομακλήδην Δαναῶν ὀνόμαζες ἀρίστους,
πάντων Ἀργείων φωνὴν ἴσχουσ' ἀλόχοισιν.
Αὐτὰρ ἐγὼ καὶ Τυδείδης καὶ δῖος Ὀδυσσεύς,
ἥμενοι ἐν μέσσοισιν, ἀκούσαμεν ὡς ἐβόησας.
Νῶϊ μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὁρμηθέντε
ἢ ἐξελθέμεναι, ἢ ἔνδοθεν αἶψ' ὑπακοῦσαι·
ἀλλ' Ὀδυσεὺς κατέρυκε καὶ ἔσχεθεν ἱεμένω περ.
[Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν υἷες Ἀχαιῶν,

cisme ou une mauvaise correction byzantine. Les formes primitives sont στίχω, στιχάω (ὁμοστιχάει, *Iliade*, XV, 635), στιχάομαι. La forme στείχω, chez Homère, n'est qu'une licence métrique. Je n'hésite donc point à rétablir la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : Ἀρίσταρχος βραχέως. Didyme (*Scholies* V) : περιῆλθες. ἀπὸ τοῦ στίχειν, ὅ ἐστι πορευθῆναι. Il suit de là que le sens propre de στίξ est *vestigium* (trace du pied), et que στίχω et στείχω ont la même racine que στίζω. Curtius distingue la racine στιχ de la racine στιγ, l'une signifiant monter et l'autre piquer; mais le grec n'a pas besoin de στιχ pour rendre compte de στείχω. — Λόχον (la cachette, c'est-à-dire le cheval de bois) dépend tout à la fois et de περίστιξας et de ἀμφαφόωσα (palpant, tâtant).

278. Ἐκ appartient au verbe : ἐξωνόμαζες, tu nommais. — Ὀνομακλήδην, en appelant par le nom : en appelant chacun d'eux par son nom. On a vu κλήδην dans le même sens, *Iliade*, IX, 11. Voyez la note sur le passage où se trouve ce mot.

279. Πάντων Ἀργείων.... Il ne faut pas prendre au pied de la lettre tous les termes de ce vers. Ménélas dit qu'Hélène, en appelant les guerriers, parlait comme une femme grecque, et non comme une étrangère. Didyme (*Scholies* B, H, M, Q et T) : ὅ ἐστι τὴν Ἑλληνικὴν φωνὴν τῶν Ἀχαιιάδων μιμουμένη. πόθεν γὰρ ὅλα; ᾔδει, ἵνα καὶ τὰς φωνὰς αὐτῶν μιμήσηται; πάνυ δὲ γέλοιος ἡ τῶν φωνῶν μίμησις καὶ ἀδύνατος. πῶς δ' ἂν ἐπίστευον ὅτι πάρεισιν αὐτῶν αἱ γυναῖκες; Nicanor résolvait la difficulté, en rapportant πάντων Ἀργείων à ἀρίστους, et non point à ἀλόχοισιν. *Scholies* B, H, M et Q : τοῦτο ἑκατέροις δύναται προσδίδοσθαι, μᾶλλον δὲ τοῖς ἄνω, ἵνα μὴ ἀλογώτερον γένηται τὸ ζήτημα. οὐ δυνατὸν γὰρ ταῖς ἁπάντων γυναιξὶν ὁμοφωνῆσαι. Mais il y a déjà Δαναῶν, qui dépend de ἀρίστους. L'explication de Didyme semble donc préférable à celle de Nicanor. Ainsi πάντων Ἀργείων équivaut simplement à une épithète de ἀλόχοισιν. Quant à ἀλόχοισιν lui-même, c'est une ellipse pour ἀλόχων φωναῖς. Voyez la note II, 121 sur une ellipse du même genre. De cette façon, il n'y a plus de difficulté, et tous les manéges de la complice du stratagème sont ce qu'il y a de plus naturel au monde. Déiphobe a des soupçons au sujet du cheval, sans quoi Ménélas n'aurait pas dit qu'un dieu favorable aux Troyens avait amené là Hélène accompagnée de Déiphobe; mais sa femme fait disparaître tous ces soupçons, en lui faisant remarquer combien l'extérieur du cheval est lisse et sans apparence de porte aucune, et combien profond est le silence qui répond seul à l'appel du nom des héros. — Ἴσχουσ(α). Ancienne variante, εἴσχουσ(α). Homère dit ἴσχω et ἐΐσκω, mais non pas εἴσκω dissyllabe.

282. Νῶϊ, nous deux, c'est-à-dire Diomède et moi.

283. Ὑπακοῦσαι (*subauscultavisse*) équivaut ici à ἀποκριθῆναι : d'avoir répondu; de répondre

285-289. Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες.... Ces cinq vers manquaient dans presque tous les textes antérieurs à ceux des Alexandrins. Aristarque les marquait d'obels, non point pour cette raison, car ils ont un caractère homérique, mais parce que le guerrier Anticlus, qui y est nommé, n'est point un des héros de l'*Iliade*. Il disait sans doute aussi que ces vers n'ajoutent aucune circonstance intéressante au récit de Ménélas : c'est du moins l'observation sur laquelle Didyme appuie l'athétèse.

Ἄντικλος δὲ σέγ' οἶος ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν
ἤθελεν· ἀλλ' Ὀδυσεὺς ἐπὶ μάστακα χερσὶ πίεζεν
νωλεμέως κρατερῇσι, σάωσε δὲ πάντας Ἀχαιούς·
τόφρα δ' ἔχ', ὄφρα σε νόσφιν ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη.]
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀτρείδη Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,
ἄλγιον· οὐ γάρ οἵ τι τάγ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον,
οὐδ' εἴ οἱ κραδίη γε σιδηρέη ἔνδοθεν ἦεν.
Ἀλλ' ἄγετ' εἰς εὐνὴν τράπεθ' ἥμεας, ὄφρα καὶ ἤδη

Enfin Aristarque devait signaler une contradiction entre le vers 286 et les vers 282-283, puisque Ménélas et Diomède avaient précisément essayé de faire ce qu'Anticlus, selon l'interpolateur, essaye seul (οἶος). Aristonicus (*Scholies* H et Q): Ἀρίσταρχος τοὺς πέντε ἀθετεῖ, ἐπεὶ ἐν Ἰλιάδι οὐ μνημονεύει Ἀντίκλου ὁ ποιητής. Didyme (*Scholies* H) : ὁ Ἄντικλος ἐκ τοῦ Κύκλου. οὐκ ἐφέροντο δὲ σχεδὸν ἐν πάσαις οἱ πέντε. τὰ γὰρ τῆς διαθέσεως ψυχρά. On voit par cette note où l'interpolateur avait puisé. Anticlus était un des héros célébrés par les poëtes cycliques; et les vers 285-289 sont un emprunt fait ou au quatrième chant de la *Petite Iliade* ou au premier chant du *Sac d'Ilion*. Voyez l'analyse de ces deux poëmes. Mais on ne peut pas affirmer que ces vers aient été textuellement transcrits de chez Leschès ou de chez Arctinus. Si ce qui suit la note d'Aristonicus, dans les *Scholies* H et Q, est d'Aristonicus lui-même, ce critique trouvait mal fondé le motif d'athétèse relatif à la présence d'Anticlus dans le cheval de bois : ἀλλ' οὐδὲν τὸ κωλῦον οὐ βασιλέα ὄντα τοῦτον, ἀλλὰ γενναῖον, εἰς τὴν ἐνέδραν ταχθῆναι, οὐ τῶν ἡγεμόνων μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἐπιλέκτων ἐπὶ τὴν πρᾶξιν ᾑρημένων. ἄριστον νῦν (vers 272) οὐ τῷ ἀξιώματι, ἀλλὰ τῇ ἀνδρείᾳ φησίν. Quand même on admettrait cette raison, il resterait encore des motifs plus que suffisants d'athétèse. Aussi mettons-nous les cinq vers entre crochets. La Roche est le seul des éditeurs récents qui ne les y mette point; mais il a donné en note, et sans réserves aucunes, les deux témoignages d'Aristarque et de Didyme contre l'authenticité.

287. Μάσταχα équivaut ici à στόμα. Le sens propre est *maxillam*, la mâchoire. Mais on verra μάσταχα, XXIII, 76, signifiant comme ici la bouche; et on l'a même vu dans l'*Iliade*, IX, 324, désignant la becquée. Voyez, à ce dernier passage, l'explication d'Aristarque.

289. Σε.... ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη. La grande protectrice des Grecs fait échouer, en éloignant Hélène et Déiphobe, le plan de la divinité qui voulait sauver les Troyens. Voyez plus haut le vers 275.

292. Ἄλγιον, chose plus douloureuse! c'est-à-dire ton récit augmente encore ma douleur. En effet, Ulysse a sauvé les Grecs par sa présence d'esprit; et Télémaque est persuadé qu'il n'a trouvé plus tard aucun moyen de se sauver lui-même. Didyme (*Scholies* B, E, P et Q) : δεινότερον καὶ ἐπιπονώτερον τὸ περὶ Ὀδυσσέα πάθος, εἰ οὕτω σοφὸς ὢν οὐδέν τι ἀπήλαυσε τῆς σοφίας, ἀλλ' ὑπὸ τῆς εἱμαρμένης ἐκρατήθη, καὶ ὁ τοὺς ἄλλους σώσας ἑαυτὸν σῶσαι οὐ δεδύνηται. — Bothe, qui rend ἄλγιον par la formule allemande *desto schlimmer*, croit qu'il correspond à notre *tant pis*. Mais on n'a pas le droit de s'étonner qu'un Allemand ignore que *tant pis* marquerait ici la résignation. Or Télémaque n'est nullement résigné. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ulysse. Télémaque n'a pas besoin de prononcer le nom de celui qui préoccupe uniquement sa pensée. Tout le monde comprend que οἱ ne peut être que son père. — Τάγ(ε), ces choses, c'est-à-dire de pareilles preuves d'intelligence et de sagesse. Il ne s'agit pas du stratagème, ni de son succès, mais des circonstances où Ulysse avait montré comme ici une présence d'esprit extraordinaire.

294. Ἥμεας dactyle, *vulgo* ἡμέας dissyllabe par synizèse. Hérodien (*Scholies* H):

ὕπνῳ ὕπο γλυκερῷ ταρπώμεθα κοιμηθέντες.
  Ὣς ἔφατ᾽· Ἀργείη δ᾽ Ἑλένη δμωῇσι κέλευσεν
δέμνι᾽ ὑπ᾽ αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ
πορφύρε᾽ ἐμβαλέειν, στορέσαι τ᾽ ἐφύπερθε τάπητας,
χλαίνας τ᾽ ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἕσασθαι.
Αἱ δ᾽ ἴσαν ἐκ μεγάροιο, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι,
δέμνια δὲ στόρεσαν· ἐκ δὲ ξείνους ἄγε κῆρυξ.
Οἱ μὲν ἄρ᾽ ἐν προδόμῳ δόμου αὐτόθι κοιμήσαντο,
Τηλέμαχός θ᾽ ἥρως καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός·
Ἀτρείδης δὲ καθεῦδε μυχῷ δόμου ὑψηλοῖο,
πὰρ δ᾽ Ἑλένη τανύπεπλος ἐλέξατο, δῖα γυναικῶν.
  Ἦμος δ᾽ ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ὤρνυτ᾽ ἄρ᾽ ἐξ εὐνῆφι βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
εἵματα ἑσσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ᾽ ὤμῳ,
ποσσὶ δ᾽ ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·
βῆ δ᾽ ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῷ ἐναλίγκιος ἄντην,
Τηλεμάχῳ δὲ παρ᾽ ἷζεν, ἔπος τ᾽ ἔφατ᾽ ἔκ τ᾽ ὀνόμαζεν·

ἀπόλυτος ἡ ἥμεας (sous-entendu ἀντωνυμία)· διὸ τρίτη ἀπὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. Je rétablis, comme l'a déjà fait La Roche, l'orthographe alexandrine. — Ὄφρα καί. Ancienne variante, ὄφρα κεν.

295. Ὕπνῳ ὕπο, sous le sommeil, c'est-à-dire par l'effet du sommeil. C'est comme s'il y avait ὕπνῳ δαμέντες. On a vu dans l'*Iliade*, XIV, 353, ὕπνῳ καὶ φιλότητι δαμείς. *Scholies* H : περιττὴ ἡ ὑπό· ἡ δοτικὴ ἐστιν ἀντὶ γενικῆς. La deuxième explication est préférable à la première. Il n'est pas rare, chez Homère, de trouver ὑπό avec le datif, et surtout pour marquer comme ici un rapport de causalité. D'ailleurs on a déjà vu le vers entier dans l'*Iliade*, XXIV, 636, mais là avec une leçon contestée : ici ταρπώμεθα est parfaitement à sa place.

296-300. Δμωῇσι κέλευσεν.... Voyez l'*Iliade*, XXIV, 643-647, et les notes sur ces cinq vers.

301. Κῆρυξ, un héraut. Ménélas traite ses hôtes avec une solennité toute royale.

302. Οἱ μὲν.... Voyez le vers XXIV, 673 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

308. Περὶ.... θέτ᾽ ὤμῳ, il se mit autour de l'épaule, c'est-à-dire il suspendit à son épaule par un baudrier.

309. Ποσσὶ δ᾽ ὑπὸ λιπαροῖσιν.... On a vu un vers presque semblable, *Iliade*, XXIV, 340.

311. Παρ᾽ ἷζεν, *vulgo* παρῖζεν. Ancienne variante, πάριζεν. De toute façon le sens reste le même. La leçon que j'ai préférée est celle qui paraît la plus antique. Elle est justifiée par ce fait que la préposition παρά, devant une voyelle, ne souffre point l'anastrophe, surtout quand elle est séparée de son régime par un autre mot. Hérodien (*Scholies* Q) : ἐὰν ἓν μέρος λόγου ᾖ τὸ πάριζεν, προπαροξυνθήσεται, ὡς Νέστωρ αὖ τότ᾽ ἔφιζεν (III, 411)· ἐὰν δὲ ἡ παρά πρὸς τῷ Τηλεμάχῳ συντάσσηται, προπερισπᾶται. οὐκ ἀναστρέφεται δὲ ἡ παρά, ἐπεὶ κατ᾽ ἔκθλιψίν ἐστιν. ἄλλως τε καὶ μέσον πέπτωκεν ὁ δέ. On voit qu'Hérodien n'admet pas l'orthographe παρῖζεν et ἐφῖζεν. Elle est pourtant légitime, et les modernes n'ont pas tort, je crois, de l'avoir adoptée. Hérodien lui-même n'a-t-il pas dit, au vers 304 (*Scholies* H et P), προπερισπωμένως τὸ καθεῦδε? C'est un exemple tout à fait ana-

Τίπτε δέ σε χρειὼ δεῦρ' ἤγαγε, Τηλέμαχ' ἥρως,
ἐς Λακεδαίμονα δῖαν, ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης;
Δήμιον, ἦ ἴδιον; τόδε μοι νημερτὲς ἔνισπε.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀτρείδη Μενέλαε Διοτρεφὲς, ὄρχαμε λαῶν,
ἤλυθον, εἴ τινά μοι κληηδόνα πατρὸς ἐνίσποις.
Ἐσθίεταί μοι οἶκος, ὄλωλε δὲ πίονα ἔργα·
δυσμενέων δ' ἀνδρῶν πλεῖος δόμος, οἵτε μοι αἰεὶ
μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς,
μητρὸς ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες.
Τοὔνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνομαι, αἴ κ' ἐθέλῃσθα
κείνου λυγρὸν ὄλεθρον ἐνισπεῖν, εἴ που ὄπωπας
ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἢ ἄλλου μῦθον ἄκουσας
πλαζομένου· πέρι γάρ μιν ὀϊζυρὸν τέκε μήτηρ.
Μηδέ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσεο, μηδ' ἐλεαίρων,
ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἤντησας ὀπωπῆς.
Λίσσομαι, εἴποτέ τοί τι πατὴρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεὺς,

logue. Quant à l'orthographe παρίζεν, notée aussi dans les *Scholies* P, elle ne serait exacte que si l'on écrivait, au simple, ἵζεν, et non pas ἴζεν.

312. Τίπτε, *propter quod negotium*, pour quelle affaire. C'est à τί, contenu dans τίπτε, que se rapportent δήμιον et ἴδιον, et non point à χρειώ. D'autres expliquent : τί χρειώ ποτε ἤγαγέ σε δεῦρο, *quænam vero necessitas duxit te huc?* Mais c'est donner à ποτέ un sens arbitraire. Il vaut mieux prendre τίπτε, c'est-à-dire τί ποτε, pour ce qu'il est habituellement.

314. Δήμιον, ἦ ἴδιον; (est-ce pour) une affaire publique ou une affaire privée? On a vu, III, 82, πρῆξις δ' ἥδ' ἰδίη, οὐ δήμιος.

317. Κληηδόνα pour κλεηδόνα, κληδόνα : *famam*, ouï-dire. Porphyre prend ici κληηδόνα comme s'il y avait θείαν κληδόνα, car il lui donne pour glose ὄσσαν. Mais il ne s'agit point, comme dans les exemples XVIII, 117, et XX, 120, de ce que manifestent les dieux; il s'agit de ce que l'on raconte parmi les hommes. Voyez, dans l'*Iliade*, la note II, 93 sur ὄσσα. — Πατρός, génitif causal : au sujet de (mon) père. Ici, comme dans tous les cas analogues, les anciens supposaient l'ellipse d'une préposition. Didyme (*Scholies* Q) : λείπει ἡ περί, ἵνα ᾖ, εἴ τινά μοι φήμην περὶ τοῦ πατρὸς ἐνίσποις.

318. Οἶκος équivaut à βίοτος (provisions de bouche), et c'est δόμος qui, dans la phrase, désigne la demeure. On verra, XVI, 431, οἶκον ἄτιμον ἔδεις. Nous dirions très-bien, en français, *dévorer une maison*. — Ἔργα, les cultures, c'est-à-dire mes domaines. *Scholies* E : τὰ ἐκ τῶν ἰδίων κτημάτων γεώργια, ἃ δι' ἐργασίας κτᾶταί τις. On a vu ἔργα, II, 22, dans un sens analogue à celui qu'il a ici; et je remarque en passant que nos mots *labour* et *labourer* ne sont au fond que les équivalents latins de ἔργον et de ἐργάζομαι, revenus à la signification du travail par excellence, celui qui nourrit les hommes.

319-320. Οἵτε μοι αἰεὶ.... Voyez les vers I, 91-92, et les notes sur le second de ces vers.

321. Μητρὸς ἐμῆς.... Voy. le vers I, 368.

322-331. Τοὔνεκα.... Voyez les vers III, 92-101 et les notes sur ces dix vers.

ἤ ἔπος ἠέ τι ἔργον ὑποστὰς ἐξετέλεσσεν
δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅθι πάσχετε πήματ' Ἀχαιοί·
τῶν νῦν μοι μνῆσαι, καί μοι νημερτὲς ἐνισπε.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ κρατερόφρονος ἀνδρὸς ἐν εὐνῇ
ἤθελον εὐνηθῆναι, ἀνάλκιδες αὐτοὶ ἐόντες.
Ὡς δ' ὁπότ' ἐν ξυλόχῳ ἔλαφος κρατεροῖο λέοντος
νεβροὺς κοιμήσασα νεηγενέας γαλαθηνούς,
κνημοὺς ἐξερέῃσι καὶ ἄγκεα ποιήεντα
βοσκομένη, ὁ δ' ἔπειτα ἑὴν εἰσήλυθεν εὐνήν,
ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν·

333-350. Ὢ πόποι.... Ces dix-huit vers sont textuellement répétés ailleurs, XVII, 124-141.

336. Νεηγενέας. D'après les *Scholies* H et Q, Aristarque écrivait νεογενέας. Cette leçon est impossible, vu la quantité des syllabes du mot, et Cobet propose de la changer en νεοιγενέας, forme qu'on peut en effet autoriser de l'exemple Πυλοιγενής, *Iliade*, II, 54 et XXIII, 303, *né à Pylos*. Mais ce qu'on a pris pour le lemme de la scholie, c'est la leçon d'Aristarque, et ce qu'on a pris pour la leçon d'Aristarque, c'est la glose de cette leçon. Aristophane de Byzance avait corrigé les textes antiques, et donné comme il suit le vers 336 : Νεβρὸν κοιμήσασα νεηγενέα γαλαθηνόν. Voyez plus bas la note du vers 339. Les formes νεηγενέα et νεηγενέας, bien qu'étant des ἅπαξ εἰρημένα, n'ont rien d'extraordinaire; mais Didyme a dû faire une note pour dire qu'Aristarque avait rétabli la leçon antique du vers 336, et que νεηγενέας, dans ce vers, était pour νεογενέας. La scholie, qui est un débris de cette note, doit donc se lire : νεηγενέας Ἀρίσταρχος· νεογενέας, et non pas : νεηγενέας] Ἀρίσταρχος νεογενέας, comme elle est imprimée. Voici quelle était probablement la teneur de la note complète : « Le mot νεηγενής est un ἅπαξ εἰρημένον, et il est pour νεογενής. Aristarque n'a pas admis la correction d'Aristophane de Byzance; il lit νεβρούς au pluriel, et par conséquent νεηγενέας. » — Γαλαθηνούς. Voyez plus haut, vers 89, γάλα θῆσθαι.

337. Κνημούς. Ancienne variante, κρημνούς.

338-339. Εἰσήλυθεν et ἐφῆκεν. C'est l'aoriste d'habitude. Ménélas ne raconte pas un fait particulier, il rappelle ce qui se passe d'ordinaire.

339. Ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν. Il s'agit des faons nommés au vers 336. Jamais la biche n'en met bas plus de deux, ce qui d'ailleurs est très-rare. C'est même cette rareté qui avait motivé la correction faite au vers 336 par Aristophane de Byzance. Avec la leçon νεβρόν, le lion dévore ici le faon et la biche. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : Ἀριστοφάνης τὸ ἀμφοτέροισι ἐπὶ τῆς ἐλάφου καὶ τοῦ νεβροῦ λαμβάνει. ὁ γὰρ Ἀριστοτέλης ἕν φησι τίκτειν τὴν ἔλαφον, σπανίως δὲ δύο. εἰκότως δὲ Ὅμηρος τούτῳ συγχρῆται, ἵνα καὶ κατὰ τὸν ἀριθμὸν ἐμφερὲς ᾖ τὸ τῆς εἰκόνος. ὡς γὰρ οἱ μνηστῆρες πλεῖστοι πρὸς ἕνα, οὕτως καὶ οἱ νεβροὶ πρὸς τὸν ἕνα ἰσχυρότερον ἀντίκεινται. Didyme a emprunté sans nul doute aux commentaires d'Aristarque et d'Aristonicus cette justification et de la vulgate du vers 336 et de l'explication traditionnelle de ἀμφοτέροισι. Mais Aristarque et Aristonicus avaient dû noter aussi que la biche est sur ses gardes, et qu'elle a pu fuir, qu'elle a fui; et le vers 339 se prête assez mal à l'interprétation d'Aristophane, puisque le lion va seulement au gîte de la biche, et non point aux vaux de montagne (ἄγκεα) où elle paît en interrogeant attentivement du regard (ἐξερέῃσι, vers 337) tous les lieux d'alentour.

ὡς Ὀδυσεὺς κείνοισιν ἀεικέα πότμον ἐφήσει.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,
τοῖος ἐὼν οἷός ποτ' ἐϋκτιμένῃ ἐνὶ Λέσϐῳ
ἐξ ἔριδος Φιλομηλείδῃ ἐπάλαισεν ἀναστὰς,
κὰδ δ' ἔϐαλε κρατερῶς, κεχάροντο δὲ πάντες Ἀχαιοὶ,
τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς·
πάντες κ' ὠκύμοροί τε γενοίατο πικρόγαμοί τε.
Ταῦτα δ', ἅ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσεαι, οὐκ ἂν ἔγωγε

340. Κείνοισιν, à ceux-là, c'est-à-dire aux prétendants.

341. Αἲ γὰρ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, II, 371 et IV, 288.

342. Ἐϋκτιμένῃ ἐνὶ Λέσϐῳ. Ancienne variante, ἐϋκτιμένῃ ἐν Ἀρίσϐῃ. Cette variante n'est qu'un lapsus de copiste, produit par le souvenir intempestif du vers VI, 13 de l'*Iliade*. Il s'agit d'une aventure du voyage d'Aulis à la côte d'Asie, dans une relâche à Lesbos, et non point d'un exploit d'Ulysse sur l'Hellespont. Les Grecs n'allaient pas dans les villes de l'Hellespont, durant le siége, pour s'y amuser à des jeux. Ils les attaquaient, les pillaient et les brûlaient, témoin Chryse et tant d'autres.

343. Ἐξ ἔριδος.... ἐπάλαισεν, *ex provocatione luctatus est*, lutta après avoir été défié. C'est l'explication ordinaire. Mais ἐξ ἔριδος, comme ἔριδι, comme ἔριδος μένεϊ, est, dans la diction d'Homère, une expression faite pour marquer la disposition de deux adversaires prêts à se mettre aux prises. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 8 et VII, 111 et 210. Il est fort probable qu'Ulysse n'a point été le provocateur; mais ἐξ ἔριδος ne dit pas formellement qu'il ait été provoqué. — Φιλομηλείδῃ paraît être un nom propre. Si c'est un nom patronymique, on ignore le nom propre du personnage. Il est absurde de dire, comme faisaient quelques anciens, que ce personnage était Patrocle, parce que sa mère, la femme de Ménœtius, se nommait Philomèle. Didyme fait observer (*Scholies* M) que le nom patronymique n'est jamais emprunté au nom de la mère, et que Patrocle était d'un caractère tout à fait opposé à celui qu'on lui attribue en le mettant aux prises avec Ulysse : τινὲς τὸν Πάτροκλον ἤκουσαν· Φιλομήλας γὰρ ἦν υἱός. οὔτε δὲ ἀπὸ μητρὸς τὸ γένος Ὅμηρος σχηματίζει, οὔτε οἱ Ἕλληνες ἥσθησαν ἂν Πατρόκλου ἡττηθέντος· πᾶσιν γὰρ ἐπίστατο μείλιχος εἶναι (*Iliade*, XVI, 671). Il est évident que, quand même Ulysse aurait un jour lutté contre Patrocle et l'aurait abattu, ce n'est pas cette victoire sur un ami que Ménélas porterait en compte à la gloire d'Ulysse. Il s'agit d'une victoire sur un étranger, et même sur un ennemi; car l'île de Lesbos faisait partie du royaume de Priam, ou du moins reconnaissait la suzeraineté d'Ilion. Voyez le vers XXIV, 544 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. — On lit, dans les *Scholies* M et dans Eustathe, que Philomélidès était roi de l'île de Lesbos; qu'il était un lutteur de première force; qu'il provoquait à la lutte tous ses hôtes, et qu'il y provoqua les Grecs à leur relâche dans son port. Ce prétendu renseignement n'est que la paraphrase du vers 342 lui-même, et ne nous apprend rien du tout. Quant à ce que dit l'historien Hellanicus, nominativement cité dans les *Scholies* M, qu'Ulysse et Diomède surprirent par ruse Philomélidès et le tuèrent, c'est une tradition qui n'a rien de commun avec la circonstance spéciale dont parle ici Ménélas.

345-346. Τοῖος ἐὼν.... Voyez les vers I, 265-266 et la note sur le premier de ces deux vers.

347. Ταῦτα δ(έ), *de istis vero*, mais quant à ces choses. C'est ainsi qu'expliquent les modernes, et cette interprétation a l'avantage de la simplicité. Les anciens préféraient rapporter ταῦτα à εἴποιμι. Didyme (*Scholies* E, H, P et Q) : τὸ ἑξῆς, ταῦτα δ' ἅ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσεαι εἴποιμι ἔγωγε, οὐκ ἄλλα παρακλιδόν. Le sens, des deux façons, reste le même.

ἄλλα παρὲξ εἴποιμι παρακλιδὸν, οὐδ' ἀπατήσω·
ἀλλὰ τὰ μέν μοι ἔειπε γέρων ἅλιος νημερτὴς,
τῶν οὐδέν τοι ἐγὼ κρύψω ἔπος οὐδ' ἐπικεύσω.
Αἰγύπτῳ μ' ἔτι δεῦρο θεοὶ μεμαῶτα νέεσθαι
ἔσχον, ἐπεὶ οὔ σφιν ἔρεξα τεληέσσας ἑκατόμβας·
οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνῆσθαι ἐφετμέων.
Νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
Αἰγύπτου προπάροιθε, Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσιν,

348. Ἄλλα, d'autres choses (que celles-là). — Παρέξ, en déviant, c'est-à-dire en éludant la question. — Παρακλιδόν est à peu près synonyme de παρέξ, et sert à insister sur l'idée : *declinando*, en penchant de côté, c'est-à-dire en ne me tenant pas droit sur la ligne, en laissant là le vrai, en usant de subterfuges. Quelques anciens rapportaient παρακλιδόν, non point à ce qui précède, mais à ce qui suit : οὐδ' ἀπατήσω παρακλιδόν, et je ne (te) tromperai point par des subterfuges. Mais la construction, comme le remarque Didyme (mêmes *Scholies*), serait bien forcée : τὸ παρακλιδόν ἄμεινον τοῖς ἄνω συνάπτειν, διὰ τὸ ὑπέρβατον.

349. Γέρων ἅλιος νημερτής. Ce vieillard marin dont les paroles sont la vérité même est Protée, nommé plus bas, vers 465, avec la même qualification de vieillard marin. C'est le récit qu'on va lire qui a fourni à Virgile une partie de l'épisode d'Aristée. Seulement le poëte latin place le séjour de Protée dans une des îles de la Grèce, et non en Égypte.

351-352. Αἰγύπτῳ μ' ἔτι.... Construisez : θεοὶ ἔσχον ἔτι (ἐν) Αἰγύπτῳ με μεμαῶτα νέεσθαι δεῦρο. Aristophane de Byzance regardait ἔτι, dans cette phrase, comme redondant. Il est vrai que ce mot n'y a pas une importance capitale; mais il ajoute, ce semble, à la précision. Didyme (*Scholies* E, H et Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης παρέλκειν φησὶ τὸ ἔτι, ὡς τὸ, ὅν μοι δῶκε πατὴρ ἔτι δεῦρο κιούσῃ (plus bas, vers 736). Même dans le vers allégué en exemple, il vaut mieux tenir compte de ἔτι que de l'omettre dans l'interprétation.

352. Ἐπεὶ οὐ, dissyllabe par synizèse.

353. Οἱ δ(έ).... θεοί, mais eux (c'est-à-dire) les dieux. — Αἰεί se rapporte à μεμνῆσθαι, et non à βούλοντο. — Βούλοντο. On peut considérer ce passé comme attiré par ἔσχον, et par conséquent comme équivalant à βούλονται. Mais c'est plutôt l'habitude qu'il exprime (*velle solent*); car les dieux avaient quelquefois plus d'indulgence qu'ils n'en ont ici. — Μεμνῆσθαι a pour sujet ἡμᾶ; sous-entendu : que nous nous souvenions. — Ἐφετμέων, des préceptes, c'est-à-dire des divins commandements, des lois de la piété, de l'obligation de faire aux dieux des sacrifices. *Scholies* E : ἡμᾶς (μεμνῆσθαι) θυσιῶν, ἐντολῶν. ἐντολὴ γὰρ ἦν θυεῖν τοῖς θεοῖς, αὐτὸς δὲ οὐκ ἔθυσεν, ἵνα τὴν ἐντολὴν πληρώσῃ. — Zénodote suspectait l'authenticité du vers 353, à cause du mot ἐφετμέων, qui n'a dans la phrase, selon lui, aucun sens nettement perceptible. Didyme (*Scholies* E, H, P et Q) : βούλεται μὲν λέγειν θυσιῶν· ἀσαφέστερον δὲ εἴρηται. διὸ Ζηνόδοτος ἠθέτει. ποῖαι γάρ, φησίν, ἐγένοντο ἐντολαί; Zénodote n'avait pas supprimé le vers, il l'avait seulement marqué du signe de doute : c'est ce qu'indique le mot ἠθέτει. — L'athétèse de Zénodote, comme on le voit par les notes mêmes des anciens, était assez mal fondée; et il est difficile de comprendre pourquoi Wolf l'a ratifiée, pourquoi surtout les successeurs de Wolf ont suivi cet exemple. Enfin Hayman et La Roche ont supprimé les crochets, et sont rentrés dans la vraie tradition de l'école d'Alexandrie. Payne Knight était le seul qui, avant eux, eût tenu le vers pour légitime.—Je n'ai pas besoin de remarquer que ἐφετμέων est trissyllabe par synizèse, et qu'on scande comme s'il y avait ἐφετμῶν.

355. Φάρον. C'est ici qu'on s'aperçoit manifestement qu'Homère ne connaissait l'Égypte que par de très-vagues ouï-dire. Si l'île de Pharos avait été, au temps d'Ho-

τόσσον ἄνευθ' ὅσσον τε πανημερίη γλαφυρὴ νηῦς
ἤνυσεν, ᾗ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείῃσιν ὄπισθεν·
ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ὅθεν τ' ἀπὸ νῆας ἐίσας
ἐς πόντον βάλλουσιν, ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ.

mère, à la distance de la côte que suppose un jour de navigation favorable, les atterrissements du Nil ne l'auraient point encore atteinte aujourd'hui, ni même d'ici à dix mille ans; et, cinq ou six siècles après Homère, quand Alexandre la joignit à la terre ferme, elle y était déjà presque contiguë. Les anciens, qui ne se rendaient pas un compte exact de l'accroissement annuel du Delta, n'ont vu aucune difficulté à ce que la Pharos d'Homère fût à douze ou quinze lieues de l'Égypte. Didyme (*Scholies* V) : εἰκὸς τοσοῦτον εἶναι κατὰ τοὺς ἡρωϊκοὺς χρόνους τὸ διάστημα. ἔπειτα ἀπογαιωθῆναι, τοῦ Νείλου ὑπερχέοντος τὴν ἰδίαν ἰλύν. ποταμόχωστος γὰρ ἡ Αἴγυπτος κατὰ Ἡρόδοτον. On se rappelle les vers de Lucain sur Pharos dans la *Pharsale*, X, 909-914 : « .... Insula quondam In medio stetit illa mari, sub tempore vatis Proteos; at nunc est Pellæis proxima muris. » Pline lui-même dit de Pharos, V, xxxi : « Insula juncta ponte Alexandriæ, ... quondam diei navigatione distans ab Ægypto. » Quelques-uns pourtant paraissent avoir eu des scrupules; et, comme il y avait juste un jour de navigation de Pharos à Naucratis, le port le plus anciennement fréquenté par les Grecs, ils ont supposé que Ménélas parlait de la journée qu'il avait mise lui-même pour venir de Naucratis à Pharos. Mais le texte d'Homère ne se prête nullement à cette interprétation. Il s'agit d'une distance en ligne droite, de l'île à la côte; et c'est en vain que Hayman a essayé de prouver le contraire, et de donner quelque valeur à l'arbitraire hypothèse qui introduit ici la considération du port le plus voisin de Pharos. Voici ses raisons : « This leaves open the question of distance, which need not be taken as that of the shortest line from Pharos to the coast. It would suffice to consider it measured from the nearest port or frequented point, *e. g.* to Naucratis on the eastern side of the western and most ancient mouth of the Nile; and, according to Aristotle, *then the emporium* (Schol.) *of Egypt*. Or the *terminus a quo* for the day's sail might reckon from the station for ships, which, from ἀψ εἰς Αἰγύπτοιο κ. τ. λ. 581 *inf.* (cf. ξ 258), seems to have been within and perhaps some way up the river. » Cette argumentation est toute sophistique. Le passage d'Aristote allégué (*Scholies* E, H et Q) par ceux qui ne croyaient pas que le Delta se fût avancé de douze ou quinze lieues en cinq ou six siècles, et qui n'admettaient point qu'Homère fût mal renseigné sur la géographie de l'Égypte, constate simplement l'ancienne importance commerciale de Naucratis, et n'a aucun rapport réel avec ce qu'Homère a mis sur Pharos dans la bouche de Ménélas. Quant aux vers IV, 581 et XIV, 258, où il s'agit du fleuve Égyptus, c'est-à-dire du Nil, c'est plus gratuitement encore que Hayman les fait intervenir. En effet, Homère dit formellement qu'il y a extrêmement loin de Pharos au Nil. Voyez plus bas le vers 483 et la note sur ce vers. Ce qui suffit ici, ce n'est pas, quoi qu'en dise Hayman, de faire une hypothèse : c'est de prendre le texte d'Homère tel qu'il s'entend de lui-même, et tel que l'ont entendu Didyme, Lucain, Pline, et peu s'en faut tout le monde. Tant pis pour la science géographique d'Homère!

356. Ἄνευθ' ὅσσον. Ancienne variante, ἄνευθεν ὅσον.

357. Ἤνυσεν, l'aoriste d'habitude : *conficere solet*. La longueur indiquée n'est pas une mesure absolue, mais une moyenne.

358. Ἐν, dedans : dans l'île de Pharos. — Λιμήν, sous-entendu ἐστί : il y a un port. — Ἀπό doit être joint à βάλλουσιν, qui est au vers suivant.

359. Ἀφυσσάμενοι.... ὕδωρ, *aquati*, ayant fait aiguade, c'est-à-dire quand ils se sont approvisionnés d'eau potable. Le verbe ἀφύσσω signifie seulement *puiser*; mais le moyen ἀφυσσάμενοι dit qu'ils ont puisé pour eux-mêmes. *Scholies* E : τὸ ὕδωρ τῇ νηὶ κομισάμενοι. Le sujet est ναῦται, sous-entendu. — La circonstance mentionnée par Ménélas confirme notre opinion sur l'ignorance géographique d'Ho-

Ἔνθα μ' ἐείκοσιν ἤματ' ἔχον θεοί, οὐδέ ποτ' οὖροι
πνείοντες φαίνονθ' ἁλιαέες, οἵ ῥά τε νηῶν
πομπῆες γίγνονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Καί νύ κεν ἤϊα πάντα κατέφθιτο καὶ μένε' ἀνδρῶν,
εἰ μή τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, καί μ' ἐσάωσεν,
Πρωτέος ἰφθίμου θυγάτηρ, ἁλίοιο γέροντος,
Εἰδοθέη· τῇ γάρ ῥα μάλιστά γε θυμὸν ὄρινα,
ἥ μ' οἴῳ ἔρροντι συνήντετο νόσφιν ἑταίρων·
αἰεὶ γὰρ περὶ νῆσον ἀλώμενοι ἰχθυάασκον
γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.

mère. L'île de Pharos n'a point de sources, et n'a jamais pu en avoir; et il ne peut s'agir d'étangs ou de mares, dans un pays où la pluie est un rare phénomène, et où le soleil en fait incontinent disparaître la moindre trace.

361. Ἁλιαέες est une épithète générale: qui soufflent sur la mer. Ce qui suit le montre avec évidence. Le mot est un ἅπαξ εἰρημένον, mais qui s'entendrait de lui-même, n'eût-il pas été paraphrasé par Homère. Apollonius : οἱ διὰ τῆς θαλάσσης πνέοντες. *Scholies* B et E : οἱ ἐν τῇ θαλάσσῃ πνέοντες. Les vents étésiens, ou autres vents déterminés quelconques, n'ont que faire ici. Ménélas veut reprendre la mer; mais il n'y a point de vents pour enfler la voile et rendre la navigation possible (οὖροι), il n'y a qu'un calme plat.

364. Καί μ' ἐσάωσεν. Ancienne variante, καί μ' ἐλέησεν. Avec cette leçon, le vers n'était plus qu'une tautologie.

366. Εἰδοθέη. Zénodote, Εὐρυνόμη. Il est très-possible que les poëtes et les mythologues aient varié sur le nom de la fille de Protée, et même que Zénodote ait trouvé sa leçon dans tel ou tel des textes antiques d'Homère. Mais la vulgate primitive, le texte des Panathénées, portait Εἰδοθέη, et non point Εὐρυνόμη. La preuve en est qu'Eschyle, dans le drame satyrique intitulé *Protée*, qui était le complément tétralogique de l'*Orestie*, avait mis en scène la fille du vieillard marin sous le nom d'Idothée. Les Athéniens ne l'auraient pas reconnue sous celui d'Eurynome; ou du moins ils se seraient choqués de cette infidélité à leurs traditions poétiques. Didyme (*Scholies* E, H et Q) : ἀπὸ τῆς εἰδήσεως καὶ ἐπιστήμης τοῦ πατρὸς τὸ ὄνομα. καὶ Αἰσχύλος δὲ ἐν Πρωτεῖ Εἰδοθέαν αὐτὴν καλεῖ. ὁ δὲ Ζηνόδοτος γράφει Εὐρυνόμην.

367. Μ' est pour μοι, comme on le voit par οἴῳ ἔρροντι. Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'élisions de ce genre. Voyez la note du vers VI, 165 de l'*Iliade*. — Οἴῳ ἔρροντι Le verbe ἔρρω, dans tous les exemples homériques, contient toujours l'idée de malheur, de misère, de quelque chose de triste et de douloureux, jointe à celle de mouvement. L'exemple même de l'*Iliade*, XVIII, 421, αὐτὰρ ὁ ἔρρων, marque une claudication pénible, et non pas la marche ordinaire. Il n'y a donc point de raison, quoi qu'en dise Bothe, pour ôter ici à ἔρροντι son sens moral, et en faire un simple synonyme de *eunti*. Ménélas est en proie au chagrin; et οἴῳ ἔρροντι nous le représente marchant seul par la campagne, livré aux plus désolantes appréhensions. C'est ainsi que les anciens expliquaient le passage. *Scholies* P : μετὰ λύπης μόνῳ πορευομένῳ, φθειρομένῳ, καὶ μετὰ φθορᾶς βαδίζοντι. La traduction *soli reptanti* est elle-même insuffisante; car *reptare* se dit très-bien d'une promenade agréable. Voyez Horace, *Épîtres*, I, xv, 4. — Συνήντετο. Ancienne variante, συνήντεε.

368-369. Ἰχθυάασκον.... On voit ici, et dans un passage analogue, XII, 331-332, que les Grecs des temps héroïques ne regardaient pas le poisson comme une nourriture suffisante pour l'homme. *Scholies* B : ἀλλαχόσε οὐ λέγει ὁ Ὅμηρος ἐσθίειν τοὺς Ἕλληνας ἰχθύας. νῦν δέ φησι τούτους ἀγρεύειν ἰχθύας διὰ τὸ τείρεσθαι

Ἡ δ' ἐμεῦ ἄγχι στᾶσα ἔπος φάτο, φώνησέν τε·
Νήπιός εἰς, ὦ ξεῖνε, λίην τόσον, ἠδὲ χαλίφρων;
Ἠὲ ἑκὼν μεθιεῖς, καὶ τέρπεαι ἄλγεα πάσχων;
Ὡς δὴ δήθ' ἐνὶ νήσῳ ἐρύκεαι, οὐδέ τι τέκμωρ
εὑρέμεναι δύνασαι, μινύθει δέ τοι ἦτορ ἑταίρων.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ἐκ μέν τοι ἐρέω, ἥτις σύ πέρ ἐσσι θεάων,
ὡς ἐγὼ οὔτι ἑκὼν κατερύκομαι, ἀλλά νυ μέλλω
ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, οἳ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἰπὲ (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασιν)

ὑπὸ τοῦ λιμοῦ. Il ne faut pas en conclure que le poisson ne paraissait jamais sur leurs tables. Nous avons vu, dans l'*Iliade*, un pêcheur d'huîtres; et le fait d'avoir inventé l'hameçon prouve que les Grecs, sans être des ichthyophages, ne négligeaient pas absolument les ressources comestibles fournies par la pêche proprement dite. Voyez la note sur les huîtres (τήθεα), *Iliade*, XVI, 747.

370. Ἡ δ' ἐμεῦ.... Zénodote donnait autrement le vers; mais on n'a que les premiers mots de sa leçon : ἡ δέ μοι ἀντομένη. Ajoutez probablement la formule, ἔπεα πτερόεντα προσηύδα, ou bien ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν.

371. Νήπιός εἰς. On écrivait autrefois νήπιος εἶς. Mais les éditeurs récents ont tous adopté l'orthographe alexandrine, constatée par cette note d'Hérodien (*Scholies E*) : ἐγκλιτικὸν τὸ εἰς.— Λίην τόσον, à tel point trop, c'est-à-dire à un point si extraordinaire. — Ἠδέ, *vulgo* ἠέ. Mais χαλίφρων n'est point en opposition avec νήπιος, il en est le développement. La leçon ἠέ n'est primitivement qu'un lapsus de copiste. Cela est manifeste, si l'on compare le vers XIX, 530 : Παῖς δ' ἐμὸς ἕως μὲν ἔην ἔτι νήπιος ἠδὲ χαλίφρων. Dans ce dernier vers, ἠέ serait impossible.

372. Μεθιεῖς, *vulgo* μεθίεις. Il n'y a aucune raison pour que le verbe soit à l'imparfait, puisque τέρπεαι est au présent. Nous écrivons le mot comme dans le passage analogue de l'*Iliade*, VI, 523. La forme du verbe est en εω, et μεθίεις, quoi qu'en disent quelques-uns, ne peut être au présent. Voyez la note sur ἀφίει, *Iliade*, I, 25. Dans ce vers, ἀφίει est suivi de l'imparfait ἔτελλεν. Aussi avons-nous écrit μεθιεῖ, *Iliade*, X, 121.

373. Τέκμωρ, *finem*, le terme (de tes souffrances).

274. Μινύθει δέ τοι ἦτορ ἑταίρων. Ancienne variante, μινύθει δέ τοι ἔνδοθεν ἦτορ. Cette leçon n'est qu'un emprunt maladroit fait au vers 467, où Ménélas a raison de dire μινύθει δέ μοι ἔνδοθεν ἦτορ, car il ne parle que de lui-même. Idothée a raison ici de mentionner les compagnons de Ménélas. Leur découragement est la cause la plus sensible des peines du roi.

376. Ἥτις.... ἐσσι, *quæcunque es*, qui que tu sois.

377-378. Μέλλω ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, je dois avoir commis une offense envers les immortels : j'ai commis sans doute quelque offense envers les dieux. *Scholies* B, E et Q ; λείπει ἡ εἰς· ἀλλὰ ἔοικα ἡμαρτηκέναι εἰς τοὺς θεούς. Je ne sais si l'on doit dire qu'il y a une préposition sous-entendue; car Homère emploie toujours le verbe ἀλιταίνω ou absolument ou avec un simple accusatif de personne ou de chose. Voyez, dans l'*Iliade*, IX, 375; XIX, 265; XXIV, 570. J'ai déjà remarqué plus haut, à propos du vers 274, que notre verbe *devoir* rendait plus exactement μέλλω, dans les locutions du genre de celle-ci, que le grec ἔοικα et le latin *videor*.

379. Εἰπέ. Zénodote écrivait εἶπε, mais en lui donnant le sens de l'impératif. Héraclide approuvait cette leçon; mais elle a été sévèrement condamnée par Aristarque; car la note qu'on lit dans les *Scholies* H est d'Aristonicus : Ζηνόδοτος εἶπε, κακῶς· τὴν διαφορὰν γὰρ ἠγνόησεν. Je n'hé-

ὅστις μ' ἀθανάτων πεδάᾳ καὶ ἔδησε κελεύθου,
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.
Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δῖα θεάων·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
Πωλεῖταί τις δεῦρο γέρων ἅλιος νημερτής,
ἀθάνατος Πρωτεὺς Αἰγύπτιος, ὅστε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδε, Ποσειδάωνος ὑποδμώς·
τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι ἠδὲ τεκέσθαι.

siterais point à mettre, en tête de cette note, ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι. Elle est tout à fait dans le style de ces diples pointées de l'*Iliade*, où le reproche d'ignorance est si souvent adressé à Zénodote. La différence dont Zénodote n'a pas tenu compte est celle de l'impératif (εἰπέ) et de l'aoriste (εἶπε ou ἔειπε).

380. Κελεύθου, le génitif de la circonstance : *quod attinet ad iter*, en ce qui concerne le voyage. On ne peut pas faire de κελεύθου le complément de ἔδησε. Voyez la note I, 195. La traduction *arcet ab itinere* est donc tout arbitraire, bien qu'elle donne, au fond, le même sens que l'explication littérale. L'homme qui veut partir, et qui est enchaîné dans ses mouvements, ne peut pas se mettre en route.

381. Νόστον dépend de εἰπέ.

384. Πωλεῖται.... δεῦρο, circule ici, c'est-à-dire fréquente ces parages. Pharos n'est point le séjour constant de Protée; mais il y vient souvent avec son troupeau. *Scholies* B et E : πωλεῖται, ἀντὶ τοῦ ἀναστρέφεται· κατὰ Ἀττικούς, ἐπιφοιτᾷ. ἐξέτεινε δὲ τὸ ο μικρὸν διὰ τὸ μέτρον. Cette note, qui est certainement de Didyme, se lit aussi textuellement dans Eustathe.

386. Ὑποδμώς. Ce mot ne se trouve nulle part ailleurs; mais il n'offre aucune difficulté, soit qu'on entende que le serviteur (δμώς) est absolument dans la dépendance de Neptune (ὑπό), soit qu'on fasse de ὑποδμώς un simple synonyme de δμώς, qui n'est usité qu'au pluriel : δμῶες, δμώων. Apollonius : ὁ μὲν Ἡλιόδωρος, δμὼς ὑποτεταγμένος· ἔνιοι δὲ ὡς περισσὸν οὔσης τῆς προθέσεως. Cette dernière explication est la meilleure; car, si ὑπό entrait pour sa valeur dans le composé, il faudrait écrire ὑπόδμως paroxyton, et non pas ὑποδμώς oxyton. Hérodien (*Scholies* E et Q) : παρέλκει ἡ ὑπό· διαφυλάττει δὲ τὴν ὀξεῖαν. (sous-entendu τὸ ὑποδμώς). Rien n'est plus commun, dans toutes les langues, que les composés où la préposition a perdu sa valeur par l'usage; et le latin *subservire*, comme le remarque Bothe, ne signifie rien de plus ni de moins que *servire*.

387. Φασίν, on dit. Les enstatiques demandaient pourquoi Idothée a l'air de douter que Protée soit son père. Les lytiques répondaient en alléguant la naïveté antique. Ils citaient les paroles de Télémaque : « Ma mère dit que je suis le fils d'Ulysse; » ils rappelaient, avec Euripide, que la mère seule sait de science certaine que son enfant est d'elle, et que le père n'a jamais qu'une certitude morale. Porphyre (*Scholies* M) : ἐρώτησις. ἐκ ποίας διανοίας ἡ Εἰδοθέα ὁρμωμένη φησὶ πρὸς Μενέλαον τάδε· πωλεῖταί τις δεῦρο γέρων, τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι; τὸ γὰρ φασίν ἀμφιβαλλούσης ἐστὶ καὶ διανοουμένης περὶ τοῦ πατρός. ἀπόκρισις. τὰ μὲν περὶ τῶν μητέρων ἐκ γενέσεως ἱκανά φησιν Ὅμηρος ἔχειν τεκμήρια, τὸ δὲ τῶν πατέρων ἀδιόριστον εἶναι. ἔφη γάρ που· μήτηρ μέν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι. ὅθεν καὶ Εὐριπίδης· Ἀεὶ δὲ μήτηρ φιλότεκνος μᾶλλον πατρός· Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄνθ', ὁ δ' οἴεται. L'exemple homérique cité n'est point identique à celui qui concerne Idothée. Il ressemble plutôt à celui de Néoptolème dans le *Philoctète* de Sophocle. Voyez la note des vers I, 215-216. Mais tous ces exemples supposent la même pensée naïve sur l'incertitude de la paternité. Quant au passage où Euripide avait formulé cette pensée, il est tiré d'une des pièces que nous n'avons plus et dont nous ignorons même le titre.

Τόνγ' εἴ πως σὺ δύναιο λοχησάμενος λελαβέσθαι,
ὅς κέν τοι εἴπῃσιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου,
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα.
Καὶ δέ κέ τοι εἴπῃσι, Διοτρεφές, αἴ κ' ἐθέλῃσθα,
ὅττι τοι ἐν μεγάροισι κακόν τ' ἀγαθόν τε τέτυκται,
οἰχομένοιο σέθεν δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε.
  Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Αὐτὴ νῦν φράζευ σὺ λόχον θείοιο γέροντος,
μή πώς με προϊδὼν ἠὲ προδαεὶς ἀλέηται·
ἀργαλέος γάρ τ' ἐστὶ θεὸς βροτῷ ἀνδρὶ δαμῆναι.
  Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δῖα θεάων·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
Ἦμος δ' Ἠέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει,
τῆμος ἄρ' ἐξ ἁλὸς εἶσι γέρων ἅλιος νημερτής,
πνοιῇ ὕπο Ζεφύροιο, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθείς·

388. Λελαβέσθαι est pour λαβέσθαι. *Scholies* E : ἀναδιπλασιασμὸς, ὡς τετυπέσθαι. Ancienne variante, δὲ λαβέσθαι. Une autre variante, λελαθέσθαι, n'est qu'une faute de copiste; car il faut, non pas seulement que Ménélas se cache, mais qu'il se saisisse de Protée.

389. Ὅς est ici dans le sens démonstratif : *ille*, lui, c'est-à-dire Protée.

391. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή.

392. Ὅττι, *quodcumque*, tout ce qui. — Il faut y mettre beaucoup de bonne volonté pour trouver dans ce vers 392 un abrégé de la philosophie morale; car ἐν μεγάροισι prouve que tout a ici un sens particulier, et même presque matériel. On dit que Socrate aimait beaucoup ce vers, et qu'il le citait souvent; mais les philosophes qui citent les poëtes leur font presque toujours dire des choses auxquelles les poëtes n'ont jamais pensé.

395. Λόχον.... γέροντος, *insidias senis*, c'est-à-dire *in senem* : le moyen de surprendre le vieillard.

396. Με dépend tout à la fois et des deux participes et de ἀλέηται, car le verbe ἀλέομαι se construit avec l'accusatif, et signifie *éviter*. L'explication des *Scholies* E, ἐκφύγῃ, n'est point exacte, puisque ἐκφεύγω est intransitif.

399. Τοιγὰρ ἐγώ τοι,... Au lieu de la répétition du vers 383, quelques anciens textes donnaient : Τοιγὰρ ἐγὼν ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν. C'est, sauf le premier mot, un vers banal de l'*Iliade*, et qu'on y a vu notamment I, 297.

400. Ἦμος.... Voyez le vers VIII, 68 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Ἀμφιβεβήκει. Ancienne variante, ἀμφιβεβήκῃ. On croit qu'Aristarque avait varié, d'une édition à l'autre, entre les deux leçons ; mais la note de Didyme (*Scholies* H) est mutilée : δίχα Ἀρίσταρχος, ἀμφιβεβήκει. Il faut lire δίχα τοῦ ν, car, quand Aristarque a varié, le mot est διχῶς, et non point δίχα. C'est simplement la condamnation de l'orthographe ἀμφιβεβήκειν, préférée par quelques-uns au vers VIII, 68 de l'*Iliade*. Mais on suppose que Didyme avait écrit : διχῶς Ἀρίσταρχος, ἀμφιβεβήκει καὶ ἀμφιβεβήκῃ. La finale du mot étant E dans les textes antérieurs au quatrième siècle, on était libre de la transcrire par EI ou par HI (ῃ) ; mais ἦμος se construit habituellement avec l'indicatif, et il est inutile de rien changer au vers, tel qu'on l'a lu la première fois.

402. Φρικί, par le hérissement (des flots), c'est-à-dire par les vagues qui se hérissent sur la mer. Voyez le vers VII,

ἐκ δ' ἐλθὼν κοιμᾶται ὑπὸ σπέσσι γλαφυροῖσιν·
ἀμφὶ δέ μιν φῶκαι νέποδες καλῆς Ἁλοσύδνης
ἀθρόαι εὕδουσιν, πολιῆς ἁλὸς ἐξαναδῦσαι,
πικρὸν ἀποπνείουσαι ἁλὸς πολυβενθέος ὀδμήν.
Ἔνθα σ' ἐγὼν ἀγαγοῦσα, ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν,
εὐνάσω ἑξείης· σὺ δ' εὖ κρίνασθαι ἑταίρους
τρεῖς, οἵ τοι παρὰ νηυσὶν ἐϋσσέλμοισιν ἄριστοι.
Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα τοῖο γέροντος.

63 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les vers XXI, 426 et XXIII, 692.

404. Νέποδες. Le mot νέπους ne se trouve point ailleurs chez Homère; mais il a été employé par les poëtes alexandrins. Callimaque, dans les scholies de Pindare, *Isthmiques*, II, 9 : ὁ Κεῖος Ὑλλίχου νέπους. Théocrite, XVII, 25 : ἀθάνατοι δὲ καλεῦνται ἑοὶ νέποδες. Cléon de Sicile : βριαροὶ Γοργοφόνου νέποδες. Dans ces trois exemples, νέπους est synonyme de ἀπόγονος. Cette signification est confirmée par la grammaire comparative. La racine νεπ, sanscrit *nap*, latin *nepô*, marque la descendance. Curtius rapproche le νέποδες d'Homère du mot ἀνεψιός, et constate qu'il est pour νέποτες. C'est donc une pure apparence qui a fait croire que νέποδες se rapportait à la nature des phoques : sans pieds, c'est-à-dire ayant des pieds très-courts; ou bien, nageant avec leurs pieds. Toutes les explications mentionnées dans les *Scholies* se rapportent à ces deux-là. D'après la première, νέποδες serait pour νήποδες. D'après la seconde, la syllabe νε serait le radical du verbe νέω, nager. Mais les commentateurs anciens ne sont pas sans avoir connu le vrai sens de νέποδες, conservé par tradition jusqu'aux poëtes leurs contemporains. Eustathe : κατά τινα γλῶσσαν, οἱ ἀπόγονοι. Il est probable que la glose citée par Eustathe remontait plus haut que les Alexandrins eux-mêmes, et qu'elle était un débris de ces primitifs lexiques d'Homère, si souvent critiqués par Aristarque. — L'explication de νέποδες par ἀπόγονοι est donc incontestable; elle a de plus l'avantage de rendre compte du génitif καλῆς Ἁλοσύδνης. Avec chacune des deux autres explications, il faut sous-entendre ou ἀπόγονοι lui-même, ou un terme équivalent : τέκνα, παῖδες, τροφή, etc. — Ἁλοσύδνης, de la déesse marine (par excellence), c'est-à-dire d'Amphitrite. Il n'y a point de déesse nommée Halosydne, et on a vu, *Iliade*, XX, 207, ἁλοσύδνη appliqué comme épithète à la mère d'Achille. Maintenant, l'épithète est pour le nom propre. *Scholies* E, H et P : ἐπιθετικῶς, τῆς Ἀμφιτρίτης. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'Amphitrite n'est que la mer personnifiée, et que l'expression poétique d'Homère signifie seulement que les phoques, sans être des poissons, n'en sont pas moins des animaux marins. — Le mot ὕδναι est donné par Hésychius comme un synonyme de ἔγγονοι, et Curtius le regarde comme appartenant à la même famille que υἱός : « Die Wurzel ist die von ὑ-ιό-ς, συ, « indogerm. *su* zeugen. συ-δνη steht also « für συν-jη (indogerm. *su-n-já*) und « ist das Femininum zum skt. *sûn-us*, « goth. lit. *sun-us* Sohn. » Ainsi ἁλοσύδνη signifie proprement née dans la mer, ou fille de la mer. L'explication ancienne par ἐν ἁλὶ σεύεσθαι, s'agiter dans la mer, c'est-à-dire vivre dans la mer, est donc moins que vraisemblable.

406. Πικρὸν.... ὀδμήν. Voyez plus bas la note du vers 442.

408. Εὐνάσω, je mettrai dans le lit : je placerai en embuscade. Sous-entendez ὑμᾶς : vous, c'est-à-dire toi et tes compagnons. Il est évident, par le mot ἑξείης (*ex ordine*), qu'Idothée ne parle pas de Ménélas seul. Aussi le mot δ(έ) est-il explicatif, et l'équivalent de γάρ : *car il faut que tu choisisses avec soin....*

410. Ὀλοφώϊα, d'après les exemples X, 289 (ὀλοφώϊα δήνεα Κίρκης) et XVII, 248 (κύων ὀλοφώια εἰδώς), signifie *perniciosa consilia*, *malas astutias*. Mais il semble qu'ici on doive simplement entendre

Φώκας μέν τοι πρῶτον ἀριθμήσει καὶ ἔπεισιν·
αὐτὰρ ἐπὴν πάσας πεμπάσσεται ἠδὲ ἴδηται,
λέξεται ἐν μέσσῃσι, νομεὺς ὣς πώεσι μήλων.
Τὸν μὲν ἐπὴν δὴ πρῶτα κατευνηθέντα ἴδησθε,
καὶ τότ' ἔπειθ' ὑμῖν μελέτω κάρτος τε βίη τε·
αὖθι δ' ἔχειν μεμαῶτα καὶ ἐσσύμενόν περ ἀλύξαι.
Πάντα δὲ γιγνόμενος πειρήσεται, ὅσσ' ἐπὶ γαῖαν
ἑρπετὰ γίγνονται, καὶ ὕδωρ καὶ θεσπιδαὲς πῦρ·
ὑμεῖς δ' ἀστεμφέως ἐχέμεν μᾶλλόν τε πιέζειν.

artes; car il n'y a rien, dans les artifices et les ruses de Protée, qui soit en contradiction avec la loi morale, et une fille ne peut pas dire qu'elle va révéler les coquineries de son père. — Les anciens ne s'accordaient pas sur l'étymologie de l'adjectif ὀλοφώϊος. Les uns rapportent la dernière partie du mot à φάω (parler), les autres à φάος (lumière), d'autres enfin à φώς, synonyme de ἀνήρ. Mais aucune de ces trois idées ne s'adapte aux exemples de ὀλοφώϊα. Il est probable que ὀλοφώϊος n'est point un mot composé, mais une forme développée de ὀλοϝός, prononciation archaïque de ὀλοός. En effet ὀλοά (des choses funestes) suffit pour rendre compte de ὀλοφώϊα. — Τοῖο γέροντος, *illius senis*, de l'adroit vieillard. Il vaut mieux prendre τοῖο comme emphatique, que d'en faire un simple rappel de la personne. De toute manière, ce n'est point un article; et cet exemple peut être cité en preuve manifeste du principe d'Aristarque : « Il n'y a point d'article dans Homère. » On a vu τοῖο γέροντος avec un sens moral, *Iliade*, IX, 469.

411. Ἀριθμήσει καὶ ἔπεισιν, hystérologie; car il faut parcourir le troupeau pour compter les têtes. *Scholies* E : πρωθύστερον. Voyez plus bas le vers 451.

412. Πεμπάσσεται est au subjonctif, pour πεμπάσσηται, πεμπάσηται. Le verbe πεμπάζω signifie compter sur ses cinq doigts; mais il est évident qu'on doit prendre πεμπάσσεται comme s'il y avait ἀριθμήσεται, *sibi numeraverit*, sans aucun regard à la façon dont Protée s'y prend pour compter. — Les dialectes archaïques ayant conservé la forme πέμπε pour πέντε, il n'y a jamais eu doute, chez les anciens, sur l'origine du verbe πεμπάζω, littéralement : *compter par cinq*. Je remarque aussi que ce verbe ne se trouve point ailleurs dans Homère. — Καὶ ἴδηται. Ici il n'y a point hystérologie. C'est après avoir compté son bétail que Protée examine si tout est en ordre dans le troupeau, et qu'il fait une revue détaillée. On a donc raison de traduire ἴδηται par *inspexerit*, et non par *viderit*.

413. Λέξεται, *cubabit*, il se couchera. — Μέσσῃσι. Ancienne variante, μέσσοισι. — Νομεὺς ὥς. Virgile, dans son imitation, a conservé cette comparaison avec un berger, mais en changeant les circonstances : « Ipse, velut stabuli custos in « montibus olim, Considit scopulo me- « dius; » *Géorgiques*, IV, 433-434.

415. Ἔπειθ' ὑμῖν. Ancienne variante, ἔπειτ' ὔμμιν. — Κάρτος τε βίη τε. Ancienne variante, ἔργον τε ἔπος τε. Cette leçon, qui paraît d'abord absurde, donne pourtant un sens raisonnable, si l'on réduit les deux idées à une seule : l'œuvre dont je viens de parler.

416. Ἔχειν ne dépend point de μελέτω. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif : *tenete*, contenez. *Scholies* P et Q : ἀντὶ τοῦ ἔχετε.

417. Πειρήσεται, sous-entendu ἀλύξαι : il fera tous ses efforts pour s'échapper. On joint ordinairement γιγνόμενος à πειρήσεται : il fera tous ses efforts pour devenir; il deviendra, grâce à ses efforts. Mais les transformations ne coûtent à Protée que la peine de vouloir. Ce n'est point la fatigue qui le fera se rendre, c'est la conviction qu'il ne gagnerait rien à multiplier ses métamorphoses à l'infini.

419. Ἀστεμφέως, trissyllabe par synizèse. — Ἐχέμεν, comme ἔχειν au vers 416. *Scholies* Q : πάλιν ἀντὶ τοῦ ἔχετε. —

Ἀλλ' ὅτε κεν δή σ' αὐτὸς ἀνείρηται ἐπέεσσιν,
τοῖος ἐὼν οἷόν κε κατευνηθέντα ἴδησθε,
καὶ τότε δὴ σχέσθαι τε βίης λῦσαί τε γέροντα,
ἥρως· εἴρεσθαι δὲ θεῶν ὅστις σε χαλέπτει,
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα.
Ὣς εἰποῦσ' ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας, ὅθ' ἕστασαν ἐν ψαμάθοισιν,
ἤϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,
δόρπον θ' ὁπλισάμεσθ', ἐπί τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ·
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καὶ τότε δὴ παρὰ θῖνα θαλάσσης εὐρυπόροιο
ἤϊα, πολλὰ θεοὺς γουνούμενος· αὐτὰρ ἑταίρους
τρεῖς ἄγον, οἷσι μάλιστα πεποίθεα πᾶσαν ἐπ' ἰθύν.

Πιέζειν. C'est aussi le sens de l'impératif. Virgile a presque traduit le vers : « Tam tu, « nate, magis contende tenacia vincla, » *Géorgiques*, IV, 412; mais il en a bien affaibli l'expression.

420. Αὐτός. Ancienne variante, αὖτις. Cette leçon était mauvaise, et Aristarque a eu raison de la rejeter. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, αὐτός. Le mot αὖτις, à côté de ἀνείρηται, ne serait qu'un pléonasme, puisque Protée n'aurait point encore parlé.

421. Ἴδησθε. Ancienne variante, ἴδηαι. Virgile, dans son imitation du passage, a mis *videris* au singulier; mais son Aristée sera seul, tandis que Ménélas aura trois compagnons. Le pluriel, chez Homère, est donc préférable. Voyez plus haut la note du vers 408.

422. Καὶ τότε δή. Idothée ne veut pas que Ménélas se trompe sur ses prescriptions, et voilà pourquoi elle dit, *eh bien donc alors*. Ces mots, grammaticalement superflus, précisent sa pensée, et en font ressortir toute l'importance. — Σχέσθαι, *abstinete*, c'est-à-dire *desistite* : cessez. Les verbes qui marquent l'idée de cesser ou de faire cesser se construisent avec le génitif. Voyez la note sur ἀϋτῆς σχοίατ(ο), *Iliade*, II, 97-98. En latin même, Horace a dit, *Odes*, II, IX, 17-18 : *desine.... querelarum*. — Λῦσαι, *solvite*, déliez.

423. Εἴρεσθαι doit être rendu par le singulier, car c'est Ménélas seul qui parlera : *interroga*, interroge.

426. Ἐν ψαμάθοισιν doit être pris au propre : sur les sables du rivage. On tirait les navires hors de la mer, dès qu'on avait à séjourner pendant quelque temps sur la côte.

427. Κραδίη πόρφυρε. Ménélas compare son cœur à une mer dont les flots s'agitent. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) ἐν βάθει τῆς διανοίας διενοεῖτο, ἐκινεῖτο, ἐταράσσετο, ὅπερ συμβαίνει ἐπὶ τῶν ὑδάτων ἃ ἐκ βάθους κινούμενα μελαίνεται. On a vu la même expression dans l'*Iliade*, XXI, 551.

428. Ἐπὶ νῆα.... ἠδὲ θάλασσαν. Il n'y a point hystérologie, puisque le navire de Ménélas est sur le sable du rivage, et non dans la mer.

432. Καὶ τότε δή. Cette expression, comme plus haut vers 422, doit être prise pour autre chose qu'une banale formule. Ménélas précise l'instant.

434. Πᾶσαν ἐπ' ἰθύν, *ad omnem impetum*, pour toute entreprise audacieuse. *Scholies* B, E et Q : ὁρμήν, πρᾶξιν. On a vu la même expression dans l'*Iliade*, VI, 79.

Τόφρα δ' ἄρ' ἥγ' ὑποδῦσα θαλάσσης εὐρέα κόλπον,
τέσσαρα φωκάων ἐκ πόντου δέρματ' ἔνεικεν·
πάντα δ' ἔσαν νεόδαρτα· δόλον δ' ἐπεμήδετο πατρί.
Εὐνὰς δ' ἐν ψαμάθοισι διαγλάψασ' ἁλίῃσιν
ἧστο μένουσ'· ἡμεῖς δὲ μάλα σχεδὸν ἤλθομεν αὐτῆς·
ἑξείης δ' εὔνησε, βάλεν δ' ἐπὶ δέρμα ἑκάστῳ.
Ἔνθα κεν αἰνότατος λόχος ἔπλετο· τεῖρε γὰρ αἰνῶς
φωκάων ἁλιοτρεφέων ὀλοώτατος ὀδμή.
Τίς γάρ κ' εἰναλίῳ παρὰ κήτεϊ κοιμηθείη;
Ἀλλ' αὐτὴ ἐσάωσε, καὶ ἐφράσατο μέγ' ὄνειαρ·
ἀμβροσίην ὑπὸ ῥῖνα ἑκάστῳ θῆκε φέρουσα,

437. Νεόδαρτα. Si les peaux avaient été sèches, elles ne se seraient pas bien adaptées aux membres de Ménélas et de ses trois hommes, et Protée se serait aperçu de la ruse. *Scholies* E : τὰ γὰρ ξηρὰ οὐ συναρμόζονται τοῖς σώμασιν. *Scholies* P et Q : πιθανῶς, ὑπὲρ τοῦ φαντασίαν ζώντων παρέχειν. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cela, la réflexion serait inutile. Idothée veut que l'illusion soit complète, et voilà pourquoi elle apporte des peaux fraîches.

438. Εὐνὰς.... διαγλάψασ(α), ayant creusé des lits : ayant fait des creux où l'on pouvait se coucher. La prétendue leçon διαγλύψασ(α) n'est qu'une glose, la substitution du mot vulgaire au mot antique. L'adjectif γλαφυρός prouve que la forme primitive du verbe est διαγλάφω, et non διαγλύφω.

440. Εὔνησε, sous-entendu ἡμᾶς : elle nous fit coucher. Ménélas et ses compagnons se mettent à plat ventre, à la manière des phoques. La traduction *nos collocavit* est tout à fait insuffisante, puisque Homère dit comment les pseudo-phoques sont placés.

441. Ἔνθα κεν αἰνότατος, *vulgo* κεῖθι δὴ αἰνότατος. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : αἱ πλείους, ἔνθα κεν αἰνότατος, ὡς τὸ ἔνθα κε λοιγὸς ἔην (*Iliade*, VIII, 130). ἀντὶ τοῦ δυσχερέστατος. Nous employons souvent nous-mêmes notre mot *terrible* dans un sens très-adouci ; et l'on pourrait rendre ici αἰνότατος par *terriblement désagréable*.

442. Ὀλοώτατος est ici pour ὀλοωτάτη, comme πικρόν, au vers 406, est pour πικρήν. Didyme (*Scholies* P) : ὅμοιον τῷ κλυτὸς Ἀμφιτρίτη (V, 422), καὶ θερμὸς ἀϋτμή (*Hymne à Mercure*, vers 110), καὶ κλυτὸς Ἱπποδάμεια (*Iliade*, II, 742). Aux exemples poétiques cités par Didyme on peut ajouter πρώτιστον ὀπωπήν (*Hymne à Cérès*, vers 157). On se rappelle qu'Homère dit ἰφθίμη aussi bien que ἴφθιμος, et qu'il dit toujours ἀθανάτη au féminin. Il est évident que les adjectifs en ος, simples ou composés, ont eu durant des siècles les deux terminaisons féminines à volonté, ou peu s'en faut. Thucydide, dont la diction est pleine d'archaïsmes, fait lui-même de ἀπορώτερος un féminin, V, 110 : ἀπορώτερος ἡ λῆψις. — Je remarque, à propos de l'hyperbole ὀλοώτατος ὀδμή, que nous abusons de l'adjectif *mortel*, plus encore que de l'adjectif *terrible*. Nous ne dirions pas, une *très-mortelle odeur ;* mais nous dirions très-bien, *une puanteur vraiment mortelle*, ce qui est l'exact équivalent de l'expression même d'Homère.

445. Ἀμβροσίην, un divin parfum. Il ne s'agit point de l'ambroisie proprement dite. Didyme (*Scholies* V) : νῦν τὸ θεῖον καὶ εὐῶδες ἔλαιον. C'est avec une huile nommée aussi ἀμβροσίη que Junon se parfume (*Iliade*, XIV, 170), quand elle fait sa toilette avant d'aller trouver Jupiter sur l'Ida. Quelques anciens expliquaient les vers 445-446 par une allégorie. *Scholies* E : ἀλληγορικῶς ἀμβροσίην τὴν εὐελπιστίαν τοῦ ἀποτελέσματος. ὑπέμεινε γὰρ τὴν δυσωδίαν διὰ τὸ μέλλειν κατορθῶσαι

ἡδὺ μάλα πνείουσαν, ὄλεσσε δὲ κήτεος ὀδμήν.
Πᾶσαν δ' ἠοίην μένομεν τετληότι θυμῷ·
φῶκαι δ' ἐξ ἁλὸς ἦλθον ἀολλέες. Αἱ μὲν ἔπειτα
ἑξῆς εὐνάζοντο παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης·
ἔνδιος δ' ὁ γέρων ἦλθ' ἐξ ἁλός, εὗρε δὲ φώκας
ζατρεφέας· πάσας δ' ἄρ' ἐπῴχετο, λέκτο δ' ἀριθμόν.
Ἐν δ' ἡμέας πρώτους λέγε κήτεσιν, οὐδέ τι θυμῷ
ὠΐσθη δόλον εἶναι· ἔπειτα δὲ λέκτο καὶ αὐτός.
Ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες ἐπεσσύμεθ', ἀμφὶ δὲ χεῖρας
βάλλομεν· οὐδ' ὁ γέρων δολίης ἐπελήθετο τέχνης·

τὸ ἑαυτοῦ συμφέρον. Mais la phrase ne se prête point à cette explication. Tout y est matériel. Une espérance n'entrera jamais au cœur par les narines.

446. Ὄλεσσε, tua, c'est-à-dire rendit nsensible.

447. Ἠοίην, sous-entendu ὥρην : le temps du matin ; la matinée. Didyme (*Scholies* B, E, H, P et Q) : τὸν ἑωθινὸν καιρὸν τὸν ἀπὸ πρώτης ὥρας ἕως ἕκτης λέγει ἠοίην. Eustathe : ἠοίαν δὲ λέγει τὴν ἀπὸ πρωΐας ἕως ἕκτης ὥρας ἡμέραν. ὁμοίως τῷ, Ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ. ταὐτὰ γὰρ ἐκεῖ τὸ ἠὼς καὶ ἐνταῦθα τὸ ἠοίη. Voyez l'explication d'Aristarque, dans la note sur le vers cité par Eustathe, *Iliade*, VIII, 66. — Μένομεν est à l'imparfait : nous attendions; nous attendîmes. — Τετληότι θυμῷ, d'un cœur endurant, c'est-à-dire avec une patience extrême.

450. Ἔνδιος, *meridianus*, au milieu du jour. On a vu le pluriel ἔνδιοι dans le même sens que μεσημβρινοί, *Iliade*, XI, 726. Le mot ἔνδιος se rattache, selon Curtius, à la racine διϝ, sanscrit *div*, latin *diov*, comme δίαλος, δέελος, δῆλος, *dius* et *dies*. Il exprime donc le moment où la lumière du jour est dans son plus grand éclat. Les prétendues variantes εὔδιος et ἔνδειος ne sont que des fautes de copistes alexandrins. Virgile a très-exactement paraphrasé ἔνδιος : *medium sol igneus orbem hauserat* (*Géorgiques*, IV, 426-427).

451. Ἐπῴχετο, *obibat*, il parcourait, c'est-à-dire il passa en revue. Voyez plus haut ἔπεισιν (*obibit*), vers 411. — Comme Protée va constater le nombre exact de ses phoques, il s'ensuit que les quatre peaux dont Idothée avait affublé Ménélas et ses trois compagnons étaient celles de quatre phoques du troupeau paternel, qu'elle avait tués et écorchés depuis le dernier recensement, c'est-à-dire depuis la veille. Voilà pourquoi elles sont toutes fraîches. — Λέκτο δ' ἀριθμόν, et il ramassait le compte : et il compta le troupeau tout entier. Au vers suivant, le mot λέγε équivaut donc à ἠρίθμει, il comptait ou il compta ; mais, au vers 453, λέκτο signifie il se coucha : c'est le sens primitif de λέγομαι, littéralement *se disposer*, s'arranger. Aristarque (*Scholies* P et Q) : ὅτι τῇ αὐτῇ λέξει παραλλήλως οὐχ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ σημαινομένου κέχρηται. Ajoutez, en tête de cette remarque, ἡ διπλῆ, le nom du signe qui la précédait dans le commentaire d'Aristarque et chez Aristonicus.

452. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

453. Ὠΐσθη a pour sujet Πρωτεύς sous-entendu.

454. Ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες. Ancienne variante, ἡμεῖς δ' αἶψ' ἰάχοντες. Ce n'est qu'une correction de métricien ignorant. Les hiatus sont fréquents chez Homère entre les mots ἰαχή, ἰάχω et la voyelle qui les précède, ces mots ayant eu le digamma. Quant à δέ, sa quantité est *ad libitum* à cette place. Aristarque avait laissé l'hiatus.

454-455. Ἀμφὶ δὲ χεῖρας βάλλομεν. Ajoutez, αὐτῷ.

455. Ὁ γέρων, *ille senex*, l'adroit vieillard. En négligeant la valeur du prétendu article, on affaiblit incontestablement la diction d'Homère. Voyez plus haut, vers 411, la note sur τοῖο γέροντος.

ἀλλ' ἤτοι πρώτιστα λέων γένετ' ἠϋγένειος,
αὐτὰρ ἔπειτα δράκων, καὶ πάρδαλις, ἠδὲ μέγας σῦς·
γίγνετο δ' ὑγρὸν ὕδωρ, καὶ δένδρεον ὑψιπέτηλον.
Ἡμεῖς δ' ἀστεμφέως ἔχομεν τετληότι θυμῷ.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἀνίαζ' ὁ γέρων ὀλοφώϊα εἰδώς,
καὶ τότε δή μ' ἐπέεσσιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·
Τίς νύ τοι, Ἀτρέος υἱὲ, θεῶν συμφράσσατο βουλὰς,
ὄφρα μ' ἕλοις ἀέκοντα λοχησάμενος; Τέο σε χρή;
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Οἶσθα, γέρον (τί με ταῦτα παρατροπέων ἐρεείνεις;),
ὡς δὴ δήθ' ἐνὶ νήσῳ ἐρύκομαι, οὐδέ τι τέκμωρ

457. Πάρδαλις, *vulgo* πόρδαλις. Voyez dans l'*Iliade*, pour ce qui concerne l'orthographe de ce mot, les notes XIII, 103 et XXI, 577. — Σῦς, c'est-à-dire σῦς ἄγριος : sanglier. Un porc n'aurait rien eu d'effrayant.

458. Ὑγρὸν ὕδωρ, eau qui coule. L'épithète a son importance, comme le prouve la paraphrase de Virgile, *in aquas tenues dilapsus*. Ce n'est pas une eau dormante, puisque Protée cherche à s'échapper.

459. Ἔχομεν est à l'imparfait, et il faut sous-entendre αὐτόν. — Τετληότι θυμῷ. Voyez plus haut, vers 447, la note sur cette expression. Ménélas et ses compagnons sentent qu'ils tiennent toujours la personne de Protée, et ils voient que ses métamorphoses ne sont que des prestiges : aussi attendent-ils avec patience que le vieillard se lasse de lutter sans résultat. — Les enstatiques demandaient comment on avait pu retenir un lion, un léopard, etc., sans courir risque de la vie. Les lytiques répondaient que ces bêtes féroces n'avaient de redoutable que leur aspect, puisqu'elles n'avaient aucune réalité. *Scholies* V : οὐκ ἀληθῶς μετέβαλεν, ἀλλὰ φαντασίαν ἐποίει τέχνῃ μαγικῇ. *Scholies* P et Q : οὐκ ἀληθῶς, ἀλλὰ κατὰ φαντασίαν.

460. Ὁ γέρων. Voyez plus haut la note du vers 455. — Ὀλοφώϊα. Voyez plus haut, vers 411, la note sur ce mot.

461 Καὶ τότε δή. Voyez plus haut les notes des vers 422 et 432. — Ἀνειρόμενος. Ancienne variante, ἀμειβόμενος. Cette leçon était détestable, car Ménélas n'a pas encore parlé. Ce n'est primitivement qu'un lapsus de scribe, reproduit de copie en copie avec une déplorable fidélité.

462. Τοι.... συμφράσσατο βουλάς, *tecum meditatus est consilia*, s'est concerté avec toi. Au lieu de βουλάς, quelques anciens écrivaient βουλήν, qui ne change rien au sens. Nous laissons le pluriel, comme dans les passages analogues de l'*Iliade*, I, 537 et 540, dont le dernier est un vers presque semblable à celui-ci.

465. Με dépend tout à la fois de παρατροπέων et de ἐρεείνεις. — Με.... παρατροπέων, en me faisant faire fausse route, c'est-à-dire en cherchant à m'abuser. Les exemples homériques du verbe παρατρέπω ne laissent guère de doute sur le sens de παρατροπέων, qui est un ἅπαξ εἰρημένον. Le contexte à lui seul suffirait pour montrer qu'il s'agit d'une ruse. — Quelques-uns prennent παρατροπέων comme intransitif : en déviant, c'est-à-dire par un faux-fuyant, par dissimulation. La pensée reste au fond toujours la même ; mais il vaut mieux donner un complément au participe. — Ἐρεείνεις, *vulgo* ἀγορεύεις. Didyme (*Scholies* P) : Ἀρίσταρχος ἐρεείνεις γράφει, οὐκ ἀγορεύεις. La leçon d'Aristarque est bien préférable à la vulgate, par la netteté et la précision ; cependant Bekker, Dindorf et Hayman ont conservé ἀγορεύεις, qui est bien banal, et qu'on a le droit de trouver bizarre, appliqué en somme à un discours de deux vers.

466-470. Ὣς δὴ δήθ' ἐνὶ νήσῳ.... Voyez plus haut les vers 373-374 et 379-381, et les notes sur ces cinq vers, ici reproduits *mutatis mutandis*. Mais la con-

εὑρέμεναι δύναμαι, μινύθει δέ μοι ἔνδοθεν ἦτορ.
Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἰπὲ (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασιν)
ὅστις μ' ἀθανάτων πεδάᾳ καὶ ἔδησε κελεύθου,
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Ἀλλὰ μάλ' ὤφελλες Διί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν
ῥέξας ἱερὰ κάλ' ἀναβαινέμεν, ὄφρα τάχιστα
σὴν ἐς πατρίδ' ἵκοιο, πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον.
Οὐ γάρ τοι πρὶν μοῖρα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐϋκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,
πρίν γ' ὅτ' ἂν Αἰγύπτοιο, Διιπετέος ποταμοῖο,

jonction ὡς, au vers 373, signifie *en effet*, et commence une phrase, tandis qu'au vers 466 elle signifie *que* et se lie à οἶσθα. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸ ἑξῆς, οἶσθα ὡς δὴ δηθὰ ἐν νήσῳ ἐρύκομαι, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου.

472. Ἀλλά, eh bien donc. Au fond, la conjonction a son sens ordinaire ; mais il y a toute une série d'idées sous-entendues. L'expression française *eh bien donc* rend visibles ces idées. Protée dit en un seul mot ceci, ou quelque chose d'à peu près semblable : « Je ne m'obstine point, mais je vais te satisfaire ; et voici la réponse à ta question. » Les ellipses de ce genre sont fréquentes chez Homère. Didyme (*Scholies* P et Q) : Ὁμηρικὸν τὸ ἀπὸ συνδέσμου ἄρχεσθαι. — Ὤφελλες, tu devais : c'était une dette pour toi. Voyez χρεῖος ὀφέλλεται, III, 367. Il faut sous-entendre évidemment : et cette dette, tu ne l'as point payée.

473. Ῥέξας.... ἀναβαινέμεν, de t'embarquer après avoir fait, c'est-à-dire de faire avant de t'embarquer. Nicanor (*Scholies* P) dit qu'on doit mettre une virgule après καλ(ά), pour la clarté du sens : βραχὺ διασταλτέον πρὸς τὸ καλά, διὰ τὸ σαφέστερον. De cette façon, il faudrait aussi en avoir mis une après ὤφελλες. Mais ce luxe de ponctuation paraît inutile.

475-477. Πρὶν.... πρίν γ(ε), pléonasme fréquent chez Homère. Voyez la note des vers I, 97-98 de l'*Iliade*.

476. Ἐϋκτίμενον. Ancienne variante, ἐς ὑψόροφον. Bekker et Hayman ont adopté cette leçon, qui n'est probablement qu'une correction de quelque grammairien amoureux de la régularité absolue. D'ailleurs je n'ai pas besoin de remarquer qu'il y a hystérologie ; car Ménélas sera dans sa patrie avant d'entrer dans sa maison.

477. Αἰγύπτοιο. Homère ne connaît le Nil que sous le nom vague d'Égyptus, c'est-à-dire fleuve d'Égypte. Cette ignorance du vrai nom du fleuve confirme ce que nous avons dit, à propos du vers 355, sur le peu d'exactitude et de précision des renseignements d'après lesquels Homère a parlé de l'Égypte et des Égyptiens. Aristarque (*Scholies* H, M, P, Q et T) avait fait observer que plus tard, quand il y eut des relations commerciales entre la Grèce et l'Égypte, les auteurs grecs dirent toujours *le Nil*, et non plus *l'Égyptus* : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὸν Νεῖλον Αἴγυπτον ὀνομάζει. ὁ δὲ Ἡσίοδος, ὡς ὢν νεώτερος, Νεῖλον αὐτὸν οἶδεν ἤδη καλούμενον. Il est probable qu'Hésiode n'était pas le seul auteur qu'Aristarque eût cité comme sachant, longtemps avant Hérodote, le vrai nom du fleuve d'Égypte. Eschyle, qui était déjà célèbre quand Hérodote n'était pas encore né, nomme le Nil plusieurs fois, dans le *Prométhée*, dans les *Perses* et dans les *Suppliantes*, et il ne l'appelle jamais Égyptus. D'autres poëtes, antérieurs à Eschyle, avaient fait de même : ainsi l'auteur de l'épopée cyclique intitulée *Danaïde*, poëme d'où Eschyle avait précisément tiré la matière de la trilogie tragique dont les *Suppliantes* faisaient partie. C'est ce que prouve l'unique fragment de la *Danaïde* qui nous ait été conservé. Clément d'A-

αὖτις ὕδωρ ἔλθῃς, ῥέξῃς θ' ἱερὰς ἑκατόμβας
ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν·
καὶ τότε τοι δώσουσιν ὁδὸν θεοί, ἣν σὺ μενοινᾷς.
  Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
οὕνεκά μ' αὖτις ἄνωγεν ἐπ' ἠεροειδέα πόντον
Αἴγυπτόνδ' ἰέναι, δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε.
Ἀλλὰ καὶ ὣς μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
  Ταῦτα μὲν οὕτω δὴ τελέω, γέρον, ὡς σὺ κελεύεις.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,

lexandrie, *Stromates*, IV, p. 618 : τὰ ὅμοια λέγει καὶ ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιηκὼς ἐπὶ τῶν Δαναοῦ θυγατέρων ὧδε· Καὶ τότ' ἄρ' ὡπλίζοντο θοῶς Δαναοῖο θύγατρες, Πρόσθεν εὐρρεῖος ποταμοῦ Νείλοιο ἄνακτος. καὶ τὰ ἑξῆς. L'auteur de la *Danaïde* vivait probablement dans le septième siècle, c'est-à-dire à l'époque où les Grecs commencèrent à bien connaître l'Égypte. Le nom de ce poëte paraît avoir été ignoré des Alexandrins eux-mêmes; car Harpocration, qui invoque son autorité à propos du mot αὐτόχθονες, le désigne par la même périphrase que devait plus tard employer Clément : ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιηκώς. Cette circonstance atteste la haute antiquité de la *Danaïde ;* et c'est à peine si l'on pourrait faire descendre la date de cette épopée jusqu'au siècle de Solon et de Pisistrate, temps où le cycle poétique était déjà complet, et où l'épopée avait à peu près disparu, remplacée par l'élégie et par la poésie lyrique. — Διιπετέος ποταμοῖο, fleuve tombé de Jupiter, c'est-à-dire descendu du haut des airs. Il faut prendre l'expression dans son sens matériel. Homère suppose que l'Égyptus, comme la plupart des grands fleuves, a sa source dans des montagnes dont le sommet dépasse la région des nuages. Voyez dans l'*Iliade*, XVI, 174, la note sur Διιπετέος.

483. Αἴγυπτόνδ(ε), en Égypte. C'est la contrée, et non plus le fleuve, que désigne Ménélas. Cependant on peut entendre Αἴγυπτόνδε du fleuve Égyptus, car ποταμόνδε se trouve chez Homère. Des deux façons le sens est le même, puisque c'est en rentrant dans les eaux de l'Égyptus que Ménélas rentrera en Égypte. — Δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε. Cette expression, qui est parfaitement juste au vers 393, où il s'agit du voyage d'Égypte en Grèce, est pour le moins bizarre, appliquée à une navigation d'un ou deux jours. Mais tout s'explique, si Homère croit que le Nil n'a qu'une seule embouchure. Son île de Pharos n'est pas à vingt lieues de la côte; mais la côte est très-étendue, et la suivre jusqu'à l'embouchure du fleuve peut être considéré comme *une route longue et pénible.* S'il s'agissait de remonter le fleuve jusqu'à Memphis seulement, Homère serait dans la réalité; mais Ménélas n'aura autre chose à faire que de retrouver les eaux du fleuve, et de sacrifier aux dieux sur un de ses bords (vers 477-479). — Notons donc aussi le vers 483 parmi les preuves les plus caractéristiques de l'ignorance d'Homère en ce qui concerne la vraie géographie de l'Égypte.

484. Ὣς μιν ἔπεσσιν. Ancienne variante, ὣς μύθοισιν.

485. Τελέω est au futur : *perficiam*, j'accomplirai. Quelques anciens regardaient τελέω comme un présent pris au sens du futur. *Scholies* E : ἐνεστὼς ἀντὶ μέλλοντος. Mais cette doctrine n'est point exacte, bien qu'on dise souvent, dans toutes les langues, *je fais* pour *je vais faire.* Homère n'emploie jamais la forme τελέσω, et il se sert de τελέω dans des phrases où il est impossible d'y voir autre chose qu'un futur : ainsi au vers XXIII, 20 de l'*Iliade.* Voyez aussi le vers 180 du même chant XXIII, et la note sur ce vers.

486. Κατάλεξον. Ancienne variante, ἀγόρευσον. Nous laissons le vers tel qu'on l'a vu plusieurs fois dans l'*Iliade*, et tel qu'il est dans l'*Odyssée*, I, 169, 206 et ailleurs.

ἦ πάντες σὺν νηυσὶν ἀπήμονες ἦλθον Ἀχαιοί,
οὓς Νέστωρ καὶ ἐγὼ λίπομεν Τροίηθεν ἰόντες,
ἦέ τις ὤλετ' ὀλέθρῳ ἀδευκέϊ ἧς ἐπὶ νηός,
ἠὲ φίλων ἐν χερσίν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.
  Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Ἀτρείδη, τί με ταῦτα διείρεαι; Οὐδέ τί σε χρὴ
ἴδμεναι, οὐδὲ δαῆναι ἐμὸν νόον· οὐδέ σέ φημι
δὴν ἄκλαυτον ἔσεσθαι, ἐπὴν εὖ πάντα πύθηαι.
Πολλοὶ μὲν γὰρ τῶνγε δάμεν, πολλοὶ δὲ λίποντο·
ἀρχοὶ δ' αὖ δύο μοῦνοι Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
ἐν νόστῳ ἀπόλοντο· μάχῃ δέ τε καὶ σὺ παρῆσθα.

487. Ἦ. Ancienne variante, ἦ. Avec cette leçon, il fallait un point après κατάλεξον, et la phrase était une interrogation directe. Nicanor (*Scholies* Q) : ταῦτα ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον, ἵν' ὁ πρότερος σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ ἆρα διαπορητικοῦ κέηται· ἢ συναπτέον, ἵνα ὁ ἢ σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ συναπτικοῦ κέηται τοῦ εἰ. On voit, d'après cette note, que la leçon εἰ, reprise par Hayman, ne peut être considérée que tout au plus comme une glose. C'est probablement une faute d'iotacisme. Dans l'interrogation indirecte, le premier ἢ équivaut à εἰ, ou, pour parler exactement, il suppose l'ellipse de πότερον quand c'est une alternative, ou celle de εἰ quand les termes de l'interrogation sont plus de deux, ce qui est ici le cas. — Ἦλθον, sont venus, c'est-à-dire sont revenus. Le verbe latin *venire* est pris aussi quelquefois dans le sens de *redire*.

489. Ἀδευκέϊ, sans douceur, c'est-à-dire âpre, funeste. L'expression de Virgile, *funere acerbo*, est l'exacte reproduction de ὀλέθρῳ ἀδευκέϊ. La traduction *morte inopinata* suppose que l'adjectif ἀδευκής vient de ἀ privatif et δοκέω. L'exemple φῆμιν ἀδευκέα, VI, 273, prouve que cette étymologie est fausse, car il est impossible de le traduire par *famam inopinatam* ; et ceux-là même qui mettent ici *morte inopinata* mettent là *famam amaram*. Voyez l'Homère-Didot. Le sens de l'adjectif est identique dans les deux passages. Il est vrai que les anciens n'étaient point d'accord sur l'origine de ἀδευκής, ni par conséquent sur sa signification ; mais la plupart le faisaient venir de ἀ et δεῦκος, pour γλεῦκος. *Scholies* B et E : ἀδευκέϊ.... ἢ πικρῷ, ἐκ τοῦ ἀ στερητικοῦ μορίου, καὶ τοῦ γλεύκους. *Scholies* B, VI, 273 : ἀδευκέα· ἀπὸ τοῦ γλεῦκος ἀγλευκέα καὶ ἀδευκέα. *Scholies* H et Q, même vers : ἀπὸ τοῦ δεῦκος. ἀδευκέα οὖν τὴν πικρὰν καὶ δεῦκος μὴ ἔχουσαν. La grammaire comparative confirme cette explication. Rapprochez γλυκύς et *dulcis*. — Curtius dit que les aristarchiens n'ont probablement pas connu δεῦκος, forme étolienne de γλεῦκος. La dernière note que je viens de transcrire, et qui est certainement de Didyme, ne justifie point cette assertion; mais ce qui est vrai, c'est qu'ils ont interprété ἀδευκής de plusieurs manières : par δοκέω, par δεύκω (δέχομαι), par δεύκω (βλέπω), par ἀπευκής, par δεῦκος, et peut-être d'autre façon encore.

488. Νέστωρ καὶ ἐγώ. Voyez les vers III, 276-277.

490. Ἠὲ φίλων.... Voyez I, 238 et la note sur ce vers et celui qui le précède.

494. Ἐπὴν εὖ. Ancienne variante, ἐπεί κ' εὖ.

495. Δάμεν, *domiti sunt*, ont été abattus : ont péri. Dans la vulgate antique, il y avait θάνον, glose qui s'était substituée au mot figuré. Didyme (*Scholies* H) : δάμεν· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. αἱ κοινότεραι, θάνον.

496. Ἀρχοὶ.... δύο. Ces deux chefs, on va le voir par le récit de Protée, sont Ajax le Locrien et Agamemnon.

497. Ἐν νόστῳ. D'après la tradition d'Homère, c'est dans la maison d'Égisthe

Εἷς δ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ.
Αἴας μὲν μετὰ νηυσὶ δάμη δολιχηρέτμοισιν.
Γυρῇσίν μιν πρῶτα Ποσειδάων ἐπέλασσεν,
πέτρῃσιν μεγάλῃσι, καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης·

qu'Agamemnon a été tué, et cette maison était située loin de Mycènes. Voyez plus bas, vers 517-518. Voilà comment Protée peut dire qu'il a péri durant le retour. Il n'était encore qu'à la frontière de son royaume, et il n'est point rentré dans le palais de ses pères. Didyme (*Scholies* E, Q et T) : ἀμφοτέρους δὲ ἐν νόστῳ ἀπολέσθαι φησὶ, παρόσον καὶ Ἀγαμέμνων ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς ἀπώλετο, οὐ φθάσας οἴκαδε ἀνελθεῖν καὶ τοὺς φίλους ἰδεῖν καὶ συγγενεῖς. διὸ καὶ ἐν νόστῳ ἀπώλετο, ἤτοι ἅμα τῷ νοστῆσαι. *Scholies* H et V : καὶ γὰρ αὐτὸς οὐδέπω εἰς τὴν αὐτοῦ παρῆν οἰκίαν. Cette dernière note n'est qu'un résumé de la précédente. — Μάχῃ. Il ne s'agit point de tel ou tel combat particulier, mais de la guerre de Troie où tant de Grecs ont péri. Protée dit à Ménélas : « D'ailleurs tu étais là quand on se battait ; » mais c'est comme s'il lui avait dit : « Quant à ceux qui ont péri durant le siége, ou qui ont survécu à tant de combats, je n'ai nul besoin de te parler d'eux, puisque je ne dirais rien que tu ne saches comme témoin oculaire. » Bothe pense que la vraie leçon est μάχῃς, c'est-à-dire μάχαις, et non μάχῃ. Le pluriel serait en effet un plus exact équivalent de πολέμῳ. Mais Homère réunit si souvent les mots πόλεμος et μάχη, qu'on ne doit guère s'étonner qu'il les regarde comme synonymes. La correction est donc inutile; et Didyme (*Scholies* H) donne μάχῃ, comme tous les manuscrits sans exception aucune. — Le critique alexandrin remarque, à propos de la phrase de Protée, qu'elle n'est pas uniquement à l'adresse de Ménélas, et que c'est une sorte de renvoi aux événements racontés dans l'*Iliade*, renvoi fait par le poëte lui-même : τὸ μάχῃ δέ τε καὶ σὺ παρῆσθα τάχα ὁ Πρωτεύς φησι πρὸς Μενέλαον. ὁ δ' Ὅμηρος πρὸς τὸν ἀκροατὴν, ἐδιδάχθης, φησὶν, ἐν τῇ Ἰλιάδι τίνες ἀπώλοντο, καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲ θέλει αὐτοὺς πάλιν ἀναριθμεῖν. Cette remarque est un argument dirigé contre les chorizontes. — Παρῆσθα. Ancienne variante, παρῆας. Homère emploie ἦα pour ἦν, mais il n'y a pas d'exemple de la seconde personne ἦας. On a donc eu raison de rejeter ici la forme παρῆας.

498. Εἷς, *unus*, un seul (des trois chefs). Celui-là est Ulysse.

499. Αἴας. C'est le fils d'Oïlée, Ajax le Locrien. Le grand Ajax s'était donné la mort en Troade, après ce qu'on appelle le jugement des armes. — Μετὰ νηυσί, comme plus loin ἐν νηυσί, vers 513, équivaut à ἐν τῷ πλεῖν : durant la navigation. On ne peut pas traduire μετὰ νηυσὶ δάμη par *périt avec ses vaisseaux*, puisque Ajax survivra au naufrage.

500. Γυρῇσιν. Les Gyres étaient un écueil voisin de l'île de Mycone, une des Cyclades; et c'est la forme arrondie des crêtes de cet écueil qui lui avait fait donner le nom de Γυραί. Didyme (*Scholies* V) : πέτραις πλησίον Μυκόνου τῆς νήσου οὕτως καλουμέναις, ἐπεί εἰσι περιφερεῖς. Il ne faut point confondre les Gyres avec l'île de Gyare, voisine aussi de Mycone, et célèbre comme lieu d'exil au temps de Juvénal. — D'après la tradition suivie par Virgile, c'est au promontoire de Capharée qu'Ajax fit naufrage : « .... Euboïcæ cau« tes ultorque Caphereus. » (*Énéide*, XI, 260.) C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que les Gyres se trouvaient à la pointe de l'Eubée, et non dans les Cyclades. Mais ce n'est point Homère que Virgile a suivi, dans le récit de la mort du fils d'Oïlée, comme on peut le voir en comparant les vers I, 42-45 de l'*Énéide* avec ce qu'on va lire ; et son autorité n'a ici aucune valeur, puisque c'est à quelque Νόστος cyclique qu'il a puisé, et non à l'*Odyssée*. — Μιν. Ancienne variante, μέν. Cette leçon, longtemps conservée par les éditeurs, ôte à la phrase toute précision. — Ἐπέλασσεν est pris en bonne part, puisque le résultat de l'abordage est le salut d'Ajax. Neptune sauve le guerrier naufragé, en lui donnant le moyen de se réfugier sur les Gyres. — L'ancienne variante ἐδάμασσεν est une mauvaise leçon, car elle exprime une idée en contradiction avec la fin de la phrase : καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης.

καί νύ κεν ἔκφυγε Κῆρα, καὶ ἐχθόμενός περ Ἀθήνῃ,
εἰ μὴ ὑπερφίαλον ἔπος ἔκϐαλε καὶ μέγ' ἀάσθη·
φῆ ῥ' ἀέκητι θεῶν φυγέειν μέγα λαῖτμα θαλάσσης.
Τοῦ δὲ Ποσειδάων μεγάλ' ἔκλυεν αὐδήσαντος·
αὐτίκ' ἔπειτα τρίαιναν ἑλὼν χερσὶ στιϐαρῇσιν
ἤλασε Γυραίην πέτρην, ἀπὸ δ' ἔσχισεν αὐτήν·
καὶ τὸ μὲν αὐτόθι μεῖνε, τὸ δὲ τρύφος ἔμπεσε πόντῳ,
τῷ ῥ' Αἴας τὸ πρῶτον ἐφεζόμενος μέγ' ἀάσθη·
τὸν δ' ἐφόρει κατὰ πόντον ἀπείρονα κυμαίνοντα.
Ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν, ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

502. Ἐχθόμενος.... Ἀθήνῃ. Ajax avait violé Cassandre; et c'est pour ce crime que Minerve cherchait à le faire périr, et que, selon la tradition des Νόστοι et de Virgile, elle le foudroya de sa propre main.

503. Μέγ' ἀάσθη, tomba dans une grande faute. Voyez les vers XVI, 685-687 de l'*Iliade*, où Homère commente pour ainsi dire cette expression.

505. Μεγάλ(α).... αὐδήσαντος, ayant prononcé des choses grandes, c'est-à-dire débitant ses fanfaronnades. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : οὐκ ἔστι μεγάλα ἔκλυεν, ἀλλὰ μεγάλα αὐδήσαντος, τουτέστιν ὑπερήφανα εἰπόντος.

507. Γυραίην πέτρην, la roche gyréenne, c'est-à-dire celle des Gyres sur laquelle Ajax s'était réfugié. Cette expression prouve que Γυρῇσιν, au vers 500, est un vrai substantif, et que ce vers doit se terminer par une virgule, et que πέτρῃσιν est une apposition à Γυρῇσιν. Ceux qui ne mettent point de virgule après ἐπέλασσεν doivent prendre Γυρῇσιν comme un équivalent de Γυραίαις : les rochers Gyres, c'est-à-dire les rochers gyréens. Les deux explications sont identiques au fond; mais il vaut mieux mettre une virgule, et faire de Γυρῇσιν le mot principal.

508. Τὸ μέν, sous-entendu τρύφος : un des deux morceaux; une moitié de la roche. Le mot τρύφος est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens n'est nullement douteux, vu le verbe auquel il se rattache. Didyme (*Scholies* E) : ἀπόκομμα. γίνεται δὲ ἐκ τοῦ θρύπτω, ἢ ἐκ τοῦ ἔτρυφον δευτέρου ἀορίστου. — Μεῖνε. Ancienne variante, μίμνε.

509. Μέγ' ἀάσθη. Voyez plus haut la note du vers 503.

510. Τὸν δ' ἐφόρει, et il l'emportait : et il entraîna Ajax.

511. Ὣς ὁ μὲν.... Ce vers a été mis entre crochets par Wolf; et tous les éditeurs, à l'exception de Boissonade, de Bothe et de Hayman, l'ont condamné à leur tour. Mais on se trompe en disant qu'il avait été marqué de l'obel par Aristarque. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal compris la note d'Eustathe, du reste assez obscurément rédigée : τοῦτον δὲ τὸν στίχον φασὶν οἱ παλαιοὶ ἐν οὐδεμιᾷ ἐκδόσει φέρεσθαι διὰ τὸ λίαν εὐτελές. διὸ θαυμάζουσι, πῶς ἔλαθεν, Ἀρίσταρχον ὀϐελίσαι αὐτόν. On a cru que πῶς ἔλαθεν se rapportait à l'absence du vers dans les textes qui avaient servi à constituer la vulgate antique. Mais la phrase signifie que les anciens, c'est-à-dire les Alexandrins, et ici spécialement Didyme, s'étonnent qu'Aristarque ait oublié d'obéliser le vers, qui leur paraît indigne de la gravité de Protée. C'est ce qui est manifeste par la note même de Didyme (*Scholies* H et P), dont celle d'Eustathe n'est qu'une copie altérée par une suite de transcriptions inintelligentes : ἐν οὐδεμιᾷ ἐφέρετο. καὶ λίαν γάρ ἐστιν εὐτελής. θαυμάσαιμεν δ' ἂν πῶς παρέλαθε τὸν Ἀρίσταρχον ὀϐελίσαι αὐτόν. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'expression ἐν οὐδεμιᾷ. Aristarque n'a pas inventé le vers 511; il l'a pris ailleurs que dans les textes que Didyme avait encore sous les yeux, sans doute dans le texte des Panathénées, c'est-à-dire dans la vulgate des rhapsodes. On peut même dire

Σὸς δέ που ἔκφυγε Κῆρας ἀδελφεὸς ἠδ' ὑπάλυξεν
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι· σάωσε δὲ πότνια Ἥρη.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλε Μαλειάων ὄρος αἰπὺ
ἵξεσθαι, τότε δή μιν ἀναρπάξασα θύελλα
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρεν μεγάλα στενάχοντα,
ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, ὅθι δώματα ναῖε Θυέστης
τὸ πρίν, ἀτὰρ τότ' ἔναιε Θυεστιάδης Αἴγισθος.
Ἀλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖθεν ἐφαίνετο νόστος ἀπήμων,

qu'Aristarque a simplement laissé le vers à sa place, puisque cette vulgate était la base sur laquelle il travaillait. Que s'il ne l'a point obélisé, ce n'est ni par oubli ni par négligence aucune; et l'étonnement de Didyme à ce sujet prouve seulement que Didyme avait le goût plus dédaigneux qu'Aristarque, et qu'Aristarque sentait mieux que Didyme l'expressive naïveté de la diction d'Homère. Le vers est excellent de tout point; et le retrancher, c'est mutiler le récit, lui ôter sa conclusion, rompre la liaison des idées, en un mot faire tort au poëte. Eustathe, qui développe longuement le sens de la qualification εὐτελής appliquée au vers 511 par ceux qu'il nomme *les anciens*, dit que ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ est une locution plaisante, et par conséquent tout à fait inconvenante dans la bouche de Protée. C'est une locution naturelle et juste, et qui appartient par là-même à tous les styles. Bothe : « Ludicre « hoc dictum videtur homini, cum et alii « scriptores aqua haustos serio dixerint « πιεῖν ὕδωρ. » N'y eût-il aucun exemple pour justifier Homère, nous serions encore en droit de dire qu'Eustathe s'est trompé. Protée constate un fait, et voilà tout. D'ailleurs le vers 511 n'est pas le seul de son genre qu'on trouve dans l'*Odyssée*. Nous verrons notamment, XIV, 137, une fin de récit exactement semblable à celle que l'on regarde ici comme une réflexion superflue : ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλε. Il faut aussi une transition, ce semble, entre le récit de la mort d'Ajax et le récit de la mort d'Agamemnon; et la transition manque, si l'on supprime le vers 511. Bothe : « Opponitur « autem Ajax mersus Agamemnoni, qui ex « mari servatus domi periit; quæ opposi- « tio μέν et δέ particulis de more indica- « tur. » Aussi Bothe blâme-t-il Wolf d'avoir mis le vers entre crochets : « Quare « nollem Wolfii sagacitatem tantum tri- « buisse Aristarcho, ut hæc uncis inclu- « deret. » On ne s'étonnera point de la forme de ce blâme, si l'on fait attention que Bothe n'a point connu la note de Didyme, qu'il s'est mépris sur le πῶς ἔλαθεν d'Eustathe, et qu'il a commencé par dire que le vers 511, qui manque dans un de nos manuscrits, manquait jadis dans tous, comme ayant été condamné par Aristarque : « Abest hic versus ab A 5, « aberatque olim a libris omnibus, ut quem « damnasset Aristarchus. » On sait d'ailleurs que Bothe aime à trouver Aristarque en défaut.

513. Ἐν νηυσί, sur les vaisseaux, c'est-à-dire pendant sa navigation. Voyez plus haut, vers 499, la note sur μετὰ νηυσί.

514. Μαλειάων ὄρος αἰπύ. Voyez la note III, 287.

516. Μεγάλα. Ancienne variante, βαρέα.

517. Ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, à l'extrême frontière du territoire (de Mycènes). C'était, d'après une tradition mentionnée par les commentateurs alexandrins, la côte voisine de l'île de Cythère. — Ὅθι se rapporte à ἐσχατιήν, et non point à ἀγροῦ. Il ne s'agit pas du domaine héréditaire de Thyeste, il s'agit de l'emplacement de sa maison paternelle. Tous les exemples analogues confirment ce sens. Voyez plus loin, 563-564, πείρατα γαίης.... ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς. Voyez surtout, V, 238 et 489 : νήσου ἐπ' ἐσχατιῇ;, ὅθι δένδρεα, et ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, ᾧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι. Dans le dernier exemple même, ᾧ ne va point avec ἀγροῦ : il est pour ἐν ᾧ τόπῳ, et il équivaut à ὅθι. Partout c'est à l'idée de situation que se lie le membre de phrase dépendant.

ἂψ δὲ θεοὶ οὖρον στρέψαν, καὶ οἴκαδ' ἵκοντο,
ἤτοι ὁ μὲν χαίρων ἐπεβήσετο πατρίδος αἴης,
καὶ κύνει ἁπτόμενος ἣν πατρίδα· πολλὰ δ' ἀπ' αὐτοῦ
δάκρυα θερμὰ χέοντ', ἐπεὶ ἀσπασίως ἴδε γαῖαν.
Τὸν δ' ἄρ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδε σκοπὸς, ὅν ῥα καθεῖσεν
Αἴγισθος δολόμητις ἄγων, ὑπὸ δ' ἔσχετο μισθὸν
χρυσοῦ δοιὰ τάλαντα· φύλασσε δ' ὅγ' εἰς ἐνιαυτὸν,
μή ἑ λάθοι παριὼν, μνήσαιτο δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Βῆ δ' ἴμεν ἀγγελέων πρὸς δώματα ποιμένι λαῶν.

520. Ἂψ δὲ θεοὶ οὖρον στρέψαν dépend aussi de ὅτε : et comme les dieux avaient tourné en arrière le vent favorable, c'est-à-dire et comme le vent contraire soufflait toujours. — Καὶ οἴκαδ' ἵκοντο, et (comme) ils avaient abordé chez eux, c'est-à-dire et comme ses compagnons et lui se trouvaient, en définitive, sur la terre natale. — Agamemnon aurait voulu doubler le cap Malée, et aborder sur le point de la côte le plus voisin de Mycènes; mais cela était impossible. Il se résigne donc à débarquer ici, où il est déjà dans son royaume, et à faire une route plus longue qu'il ne l'avait espéré, pour se rendre de la mer à Mycènes. — En expliquant de cette façon le passage, on fait disparaître, ce semble, toutes les difficultés signalées par ceux qui prennent ὅτε, au vers 519, dans le sens de *lorsque*, et non de *puisque* ou de *comme* : interprétation qui oblige de prendre δέ, au vers 520, dans le sens de *alors*, ou à le regarder comme redondant. — Il est donc inutile de changer de place les vers 517-518, et de les faire descendre après le vers 520. Bothe et Bekker ont fait cette interversion; mais personne n'a suivi leur exemple. Quant à ceux qui voudraient qu'on mît entre crochets les vers 517-518, il est inutile de démontrer combien ils sont dans leur tort, puisque, ces vers supprimés, la présence d'Égisthe au lieu du débarquement n'est plus qu'une circonstance fortuite et sans aucune raison plausible.

522. Κύνει, comme προσεκύνει : *osculabatur*, il baisait, c'est-à-dire il baisa. Didyme (*Scholies* E) : ἁπτόμενος ἐφίλει. ἔθος εἶχον οἱ ἀποδημοῦντες τῆς πατρίδος, ὅταν ἐνδημήσωσι, κυνεῖν αὐτὴν καὶ κατασπάζεσθαι.

523. Χέοντ(ο). Avec les pluriels neutres, Homère met indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez le vers II, 135 de l'*Iliade*.

524. Σκοπός. On peut s'étonner qu'Égisthe ait eu l'idée de mettre un guetteur près de sa maison, comme s'il savait d'avance qu'Agamemnon débarquerait dans le voisinage; et en effet, Égisthe n'a pas pu deviner qu'un vent contraire forcerait Agamemnon à débarquer aux extrêmes confins de la Mycénie. Mais Protée ne dit point que ce guetteur fût le seul qu'Égisthe eût aposté sur le littoral du pays. Soyons sûrs qu'Égisthe avait pris ses précautions pour être informé quand la flotte serait en vue, quelque point qu'Agamemnon eût choisi pour aborder. Il n'a pas besoin d'aller chercher sa victime du côté de Mycènes; la Fortune lui met Agamemnon immédiatement sous la main, et il profite de la chance; voilà tout.

526. Ὅγ(ε), cet homme : le guetteur. — Εἰς ἐνιαυτόν, *in annum*, c'est-à-dire *toto anno*. Voyez plus bas le vers 595.

527. Λάθοι a pour sujet Ἀγαμέμνων sous-entendu. — Παριών. Ancienne variante, παρειών. — Μνήσαιτο δὲ θούριδος ἀλκῆς. Si Agamemnon pouvait arriver jusqu'à Mycènes, il apprendrait ce qui s'est passé en son absence; il se souviendrait, comme dit Protée, de sa vaillance impétueuse, et il prendrait ses mesures pour avoir raison d'Égisthe. Mais il ne saura rien, et la mort préviendra sa vengeance. Didyme (*Scholies* P et Q) : μνησθείη ὁ Ἀγαμέμνων τοῦ φονεῦσαι τὸν Αἴγισθον.

528. Ποιμένι λαῶν, au pasteur des peuples, c'est-à-dire au roi. Égisthe avait usurpé la royauté depuis longtemps déjà,

Αὐτίκα δ' Αἴγισθος δολίην ἐφράσσατο τέχνην·
κρινάμενος κατὰ δῆμον ἐείκοσι φῶτας ἀρίστους
εἷσε λόχον, ἑτέρωθι δ' ἀνώγει δαῖτα πένεσθαι.
Αὐτὰρ ὁ βῆ καλέων Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν, ἀεικέα μερμηρίζων.
Τὸν δ' οὐκ εἰδότ' ὄλεθρον ἀνήγαγε, καὶ κατέπεφνεν
δειπνίσσας, ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.
Οὐδέ τις Ἀτρείδεω ἑτάρων λίπεθ', οἵ οἱ ἕποντο,
οὐδέ τις Αἰγίσθου, ἀλλ' ἔκταθεν ἐν μεγάροισιν.

et il avait affermi son pouvoir à l'aide de la reine Clytemnestre, l'adultère épouse d'Agamemnon.

531. Εἷσε λόχον. D'après ce qui suit, les vingt hommes à toute épreuve se cachent dans la maison, près de la salle où doit avoir lieu le festin. — Ἑτέρωθι, *alibi*, ailleurs, c'est-à-dire dans un endroit distinct de celui où étaient cachés les assassins. La traduction *d'autre part* n'est point exacte; car ἑτέρωθι se rapporte à δαῖτα πένεσθαι, et non au verbe ἀνώγει. Elle ôte à la phrase toute précision.

532-533. Βῆ.... ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν. Égisthe descend de sa maison au rivage, pour faire honneur à son parent, au roi dont il affecte d'être encore le sujet ou le vassal. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : ὑπαντήσων αὐτῷ ἐξῆλθεν εἰς τὸν αἰγιαλὸν, ὡς δὴ τιμήσων αὐτόν. Je rappelle que l'expression ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν est un ἓν διὰ δυοῖν, et qu'elle désigne le char à deux chevaux qui portait Égisthe. On peut supposer qu'Égisthe vient tout seul, afin d'inspirer à son hôte une plus entière confiance; mais rien n'empêche d'admettre qu'il a avec lui quelques-uns de ses serviteurs, qui lui font cortége.

532. Καλέων est au futur, et non au présent : *invitaturus*, pour inviter.

534. Κατέπεφνεν. Clytemnestre était dans la maison; mais, comme on pense bien, elle n'avait point paru devant son époux. D'après la tradition d'Homère, Clytemnestre laisse à Égisthe le soin de tuer Agamemnon; mais elle ne reste pas inactive : c'est de sa main que périt Cassandre, dans un appartement voisin, d'où les cris de la victime se font entendre à Agamemnon expirant. Voyez XI, 421-422. Eschyle fait tuer Agamemnon et Cassandre par Clytemnestre elle-même; et la scène se passe, comme on sait, dans la capitale du royaume d'Agamemnon, qui est Argos chez les tragiques, et dans le palais même des Atrides.

535. Δειπνίσσας. Ancienne variante, δειπνήσας. Ce n'est que la forme vulgaire, substituée par quelque diascévaste à une forme plus antique. Il est vrai que δειπνίζω ne se trouve point ailleurs; mais ce n'est pas une raison pour rejeter δειπνίσσας, et surtout pour le remplacer par δειπνήσας, qui est intransitif, ou qui du moins ne signifierait que par exception δειπνεῖν ποιήσας. Au contraire, δειπνίσσας ne peut signifier autre chose que δεῖπνον ποιήσας ἐκείνῳ, comme paraphrasent les Alexandrins.

537. Οὐδέ τις Αἰγίσθου,... Ceci suppose qu'Agamemnon et ses amis, surpris d'abord par les assassins, ont eu le temps de faire usage de leurs armes, et ont vendu chèrement leur vie, puisque Égisthe seul a survécu. Il n'est pas question de cette résistance dans le récit du chant XI; mais elle est trop naturelle pour qu'on doive refuser d'y croire, et même d'en admettre les effets presque merveilleux. Les convives d'Égisthe étaient tous des vaillants. Mais il ne faut pas dire, comme faisaient quelques anciens (*Scholies* P et Q), que c'est à Agamemnon qu'en revient tout l'honneur : τοῦτο εἰς σύστασιν τοῦ ἥρωος, ὅτι καὶ πλειόνων ὄντων τῶν ἐπιθεμένων καὶ ἐνόπλων οὐδεὶς περιεσώθη, ἐπειδὴ ἅπαξ ᾔσθετο τῆς ἐπιθέσεως γινομένης. Il est probable au contraire qu'Agamemnon est celui qui a été frappé le plus à l'improviste, et qu'il est tombé dès le premier coup

Ὣς ἔφατ᾽· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·
κλαῖον δ᾽ ἐν ψαμάθοισι καθήμενος· οὐδέ νύ μοι κῆρ
ἤθελ᾽ ἔτι ζώειν καὶ ὁρᾶν φάος ἠελίοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τ᾽ ἐκορέσθην,
δὴ τότε με προσέειπε γέρων ἅλιος νημερτής·
Μηκέτι, Ἀτρέος υἱὲ, πολὺν χρόνον ἀσκελὲς οὕτω
κλαῖ᾽, ἐπεὶ οὐχ ἄνυσίν τινα δήομεν· ἀλλὰ τάχιστα
πείρα, ὅπως κεν δὴ σὴν πατρίδα γαῖαν ἵκηαι.
Ἢ γάρ μιν ζωόν γε κιχήσεαι, ἤ κεν Ὀρέστης
κτεῖνεν ὑποφθάμενος· σὺ δέ κεν τάφου ἀντιϐολήσαις.
Ὣς ἔφατ᾽· αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
αὖτις ἐνὶ στήθεσσι, καὶ ἀχνυμένῳ περ, ἰάνθη·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Τούτους μὲν δὴ οἶδα· σὺ δὲ τρίτον ἄνδρ᾽ ὀνόμαζε,
ὅστις ἔτι ζωὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ
[ἠὲ θανών· ἐθέλω δὲ, καὶ ἀχνύμενός περ, ἀκοῦσαι].

porté par Égisthe. La comparaison avec le bœuf assommé ou égorgé sur sa crèche suppose une mort presque instantanée, ou tout au moins un premier étourdissement qui ne laissait guère au héros l'usage de ses forces. Remarquez que son meurtrier reste vivant et sans blessure. Égisthe aurait péri, si seulement Agamemnon avait pu tirer son épée et se défendre. Didyme (*Scholies* E) : εἰ δὲ καὶ βοῦν εἶπεν, ἀλλ᾽ οὐ πρὸς ὕϐριν αὐτοῦ εἶπεν, ἀλλὰ μᾶλλον τὴν ἀνδρείαν αὐτοῦ ἐδήλωσε. κατεκτάνθη γὰρ καθήμενος ἐπὶ τῆς τραπέζης καὶ ἐσθίων, ὡς ὅταν μὲν βοῦς στερρὸς καὶ δυνατὸς ᾖ, σφαγῇ δὲ ὅμως ἐν φάτνῃ δεδεμένος καὶ ἀγνοῶν τὴν ἑαυτοῦ ἐπιϐουλήν.

539. Οὐδέ νύ μοι κῆρ. Ancienne variante, οὐδέ μοι ἦτορ.

540. Ζώειν καὶ ὁρᾶν φάος ἠελίοιο. Achille a dit dans l'*Iliade*, I, 88 : ἐμεῦ ζῶντος καὶ ἐπὶ χθονὶ δερκομένοιο. Voyez la note sur ce passage.

543. Οὕτω. Ancienne variante, αἰεί.

544. Δήομεν, *inveniemus*, nous trouverons. Voyez οὐκέτι δήετε τέκμωρ, *Iliade*, IX, 418, et la note sur cette expression.

545. Πείρα doit être pris dans le sens le plus énergique : fais tous tes efforts. — Il paraît que quelques anciens entendaient mal ce passage, qui pourtant est fort clair; car Hérodien (*Scholies* P et T) s'est cru obligé de dire quelle était l'orthographe de πείρα : βαρυτόνως, καὶ χωρὶς τοῦ ι· προστακτικὸν γάρ ἐστιν.

546. Μιν, lui, c'est-à-dire Égisthe. — Ἤ κεν. Bekker, ἠ καί, correction tout arbitraire.

547. Σὺ δέ κεν τάφου ἀντιϐολήσαις, *tu vero sepulturæ occurreris*, tu pourras du moins arriver pour assister aux funérailles. Les funérailles dont il est question sont celles de Clytemnestre et d'Égisthe. Voyez le vers III, 310 et la note sur ce vers. Ménélas arrive en effet pendant le repas funèbre qu'Oreste donnait aux Argiens (III, 309-311). Aussi quelques-uns prenaient-ils τάφου dans le sens restreint de repas funèbre. *Scholies* B et T : τοῦ δείπνου τοῦ ἐν τῇ ταφῇ. Mais il n'y a point ici, comme au vers III, 309, un verbe qui précise la signification ; et le sens général convient mieux, ce semble, dans un langage tout conditionnel. Protée ne prédit que par à peu près.

551. Τρίτον ἄνδρ(α). Voyez plus haut le vers 498.

553. Ἠὲ θανών· ἐθέλω δὲ,... Ce vers

Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Υἱὸς Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἔνι οἰκία ναίων·
τὸν δ' ἴδον ἐν νήσῳ θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντα,
Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκῃ
ἴσχει· ὁ δ' οὐ δύναται ἣν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι.
Οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,
οἵ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Σοὶ δ' οὐ θέσφατόν ἐστι, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
Ἄργει ἐν ἱπποβότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν·
ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης

est en contradiction avec ce qu'on a vu plus haut, vers 496-498. Tous les critiques alexandrins l'ont condamné comme une absurde interpolation. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἐν ἁπάσαις ἠθετεῖτο. τοῦ γὰρ Πρωτέως εἰπόντος δύο μοῦνοι ἀπόλοντο, γελοίως τρίτον ζητεῖ ἀπολόμενον.— La Roche est le seul des éditeurs récents qui ait laissé le vers tel quel dans son texte; mais c'est peut-être par oubli qu'il n'a point mis de crochets, car la seule note qu'il donne ici, c'est celle même que nous venons de transcrire. Bothe pense qu'au lieu de supprimer le vers 553, il vaudrait mieux le corriger, en remplaçant ἠὲ θανών par μηδὲ θανών. Mais cette correction, que Bothe justifie à sa manière, ne supprime point, quoi qu'il en dise, la difficulté; car ἀχνύμενός περ n'est vraiment raisonnable qu'amené par ἠὲ θανών. Dès que le héros dont Télémaque demande le nom a échappé à la mort, on doit, en ce qui concerne ce héros, espérer, et non se livrer au chagrin.

555. Ναίων ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisqu'il y a vingt ans qu'Ulysse est absent d'Ithaque. Ainsi οἰκία ναίων signifie simplement qu'Ulysse a sa maison dans Ithaque, qu'il est Ithacien.

556. Ἐν νήσῳ, dans une île. Cette expression vague est précisée par ce qui suit, et l'on n'a pas besoin d'expliquer comme s'il y avait ἐν νήσῳ Καλυψοῦς. Dès qu'Ulysse est dans le palais de Calypso, il est évident que l'île en question est l'île de Calypso. De plus je remarque qu'Homère ne dit jamais νῆσος Καλυψοῦς, et que, s'il avait voulu désigner nominativement l'île, on lirait ici ἐν Ὠγυγίῃ. Voyez, I, 85, νῆσον ἐς Ὠγυγίην.

559. Πάρα, c'est-à-dire πάρεισι : *adsunt*, sont là.

562. Ἄργει. Il s'agit de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse.

563. Ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης, dans la plaine élyséenne et aux extrémités de la terre, c'est-à-dire aux champs Élysées situés sur les derniers confins du monde. — D'après le vent qui souffle aux champs Élysées, le Zéphyre (vers 567), il est évident qu'Homère place le séjour des bienheureux à l'occident; mais rien, dans la description qui va suivre, n'indique si cette contrée est ou n'est pas une île. Hésiode et d'autres poëtes grecs assignent aux bienheureux plusieurs îles de l'Océan occidental. Il n'y a pas de contradiction entre cette idée et celle d'Homère; ou plutôt c'est la même idée, vague encore chez Homère, localisée ensuite avec plus de précision. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸ Ἠλύσιον πεδίον οἱ νεώτεροι Μακάρων εἰρήκασι νήσους. — Ce qui distingue la conception d'Homère, c'est que ses bienheureux ne sont point des morts appelés à une vie nouvelle, mais des favoris de la divinité transportés vivants dans un séjour plus agréable qu'aucun pays connu. Ses héros morts, même les plus grands, même Achille fils d'une déesse, ne sont plus que des ombres; la prairie d'asphodèle où ces ombres habitent (XI, 539) fait partie des domaines de Aïdès ou Pluton, et l'apparence de vie qu'elles y conservent n'a rien qui annonce un grand bonheur. Voyez les regrets de l'ombre d'Achille, XI, 488-491.

ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς·
τῇπερ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·
οὐ νιφετός, οὔτ' ἂρ χειμὼν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,
ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντος ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους·
οὕνεκ' ἔχεις Ἑλένην, καί σφιν γαμβρὸς Διός ἐσσι.
Ὣς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἅμ' ἀντιθέοις ἑτάροισιν
ἤϊα, πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.

—Plus tard, les champs Élysées et la prairie d'asphodèle ne feront plus qu'un : il n'y aura toujours que des ombres ; mais ces ombres seront les âmes des justes, et leur vie sera parfaitement heureuse. Voyez la description de Virgile. C'est le dernier mot de la mythologie chez les poetes antiques. — Pour revenir à Homère, il est inutile, je crois, de démontrer contre Apion que la plaine élyséenne n'était point située en Égypte ; mais on ne sera pas fâché de connaître les arguments dont ce commentateur appuyait une opinion pour le moins étrange. Ils sont résumés dans les *Scholies* H et Q : Ἀπίων διὰ πολλῶν κατασκευάζει τὴν περὶ Κάνωβον καὶ Ζεφύριον πεδιάδα Ἠλύσιον εἰρῆσθαι ἀπὸ τῆς Νείλου ἰλύος. πέρατα δὲ γῆς, τῆς Αἰγυπτίας· ἐπὶ θαλάσσῃ γὰρ κεῖται. οἷον καὶ τὸ Αἰσχύλου· Ἔστιν πόλις Κάνωβος ἐσχάτη χθονός (*Prométhée*, vers 846). κινεῖσθαι δὲ αὐτὸν οἶμαι διὰ τὸ Μενελάου τὴν χώραν ἅπασαν ἐκείνην καλεῖσθαι, ᾗ καὶ ὁ Μενελαΐτης νομὸς παράκειται. On remarquera que toutes ces subtilités de grammairien perdent leur base, dès qu'on ne lit point Ἰλύσιον, au lieu de Ἠλύσιον, ou qu'on ne regarde point Ἠλύσιον comme identique à Ἰλύσιον. Or, quelle que soit l'étymologie de l'adjectif ἠλύσιος, il ne saurait venir de ἰλύς. J'ajoute que χθονός, dans le vers d'Eschyle, a un sens restreint à l'Égypte, tandis que γαίης, dans le vers d'Homère, ce n'est pas tel ou tel pays, mais bien la terre elle-même.

564. Ἀθάνατοι πέμψουσιν. La raison de cette faveur est expliquée au vers 569. Ménélas sera exempté du sort commun aux mortels, et il deviendra une sorte de demi-dieu, parce que sa femme Hélène est fille de Jupiter. — Ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς. Rhadamanthe, selon Homère, était fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Voyez l'*Iliade*, XIV, 322. Il n'habite le séjour des bienheureux qu'à cause de sa naissance. Le mythe en vertu duquel Rhadamanthe est un des juges qui décident du sort des âmes après la mort est postérieur aux temps homériques.

567. Πνείοντος, *vulgo* πνείοντας. Didyme (*Scholies* H et P) : τὸ πνείοντος διὰ τοῦ ο, πρὸς τὸ Ζεφύροιο. Fæsi, Ameis et La Roche ont restitué la leçon πνείοντος. Quelques-uns joignaient l'adverbe λιγύ au participe, et ils écrivaient, en un seul mot, λιγυπνείοντας ou λιγυπνείοντος. Cette orthographe est condamnée par la note même de Didyme.

569. Σφιν, pour eux, c'est-à-dire aux yeux des immortels. Voyez plus haut, vers 564, ἀθάνατοι πέμψουσιν. — Quelques anciens supprimaient le vers 569, à cause de ce σφιν, placé à une si grande distance du mot auquel il se rapporte. *Scholies* H, P et Q : ἐν ἐνίοις δὲ οὐ φέρεται ὁ στίχος, διὰ τὸ ἀκύρως ἔχειν τὴν ἀντωνυμίαν. Mais il est évident que tout ce qui se trouve entre πέμψουσιν et οὕνεκ(α) n'est qu'une sorte de parenthèse ; et l'on a besoin de savoir pourquoi Ménélas doit jouir d'une vie immortelle. Didyme (*Scholies* P) : ἀθάνατοι πέμψουσιν οὕνεκα ἔχεις Ἑλένην· οὕτω τὸ ἑξῆς. — Διός. Ancienne variante, φίλος. Avec cette leçon, γαμβρός signifierait seulement parent des dieux par alliance ; mais ce serait toujours à titre de gendre de Jupiter.

570-575. Ὣς εἰπών.... Voyez plus haut les vers 425-431 et les notes sur ces sept vers, ici répétés *mutatis mutandis*.

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἠδὲ θάλασσαν,
δόρπον θ' ὁπλισάμεσθ', ἐπί τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ·
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
νῆας μὲν πάμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἅλα δῖαν,
ἐν δ' ἱστοὺς τιθέμεσθα καὶ ἱστία νηυσὶν ἐΐσης·
ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῗσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἂψ δ' εἰς Αἰγύπτοιο, Διιπετέος ποταμοῖο,
στῆσα νέας, καὶ ἔρεξα τεληέσσας ἑκατόμβας.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέπαυσα θεῶν χόλον αἰὲν ἐόντων,
χεῦ' Ἀγαμέμνονι τύμβον, ἵν' ἄσβεστον κλέος εἴη.
Ταῦτα τελευτήσας νεόμην, δίδοσαν δέ μοι οὖρον
ἀθάνατοι, τοί μ' ὦκα φίλην ἐς πατρίδ' ἔπεμψαν.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον ἐνὶ μεγάροισιν ἐμοῖσιν,

577. Πάμπρωτον ἐρύσσαμεν. Bekker, πάμπρωτα Ϝερύσσαμεν. Il est probable que le digamma n'avait rien à faire ici.

578. Νηυσὶν ἐΐσης. Anciennes variantes, νηὸς ἐΐσης et νηῒ μελαίνῃ. Ces deux leçons ne valent rien, car il y avait plusieurs navires. Une autre variante ancienne, νηυσὶν ἑῇσιν (*suis navibus*), pourrait à la rigueur se défendre, puisque chaque navire a son mât et ses voiles, ou sa voile; mais elle n'est probablement qu'une faute de transcription.

581. Εἰς Αἰγύπτοιο, dans (les parages) de l'Égyptus : dans les eaux du Nil. Voyez plus haut, vers 477, la note sur Αἰγύπτοιο. *Scholies* E : εἰς Αἰγύπτου τόπον, ὡς τὸ εἰς Ἀΐδου, καὶ εἰς μυσταγωγῶν. *Scholies* P : Ἀττικῶς, ὡς εἰς διδασκάλου. — Διιπετέος ποταμοῖο. Voyez plus haut, vers 477, la note sur l'expression Διιπετέος.

584. Χεῦ(α).... τύμβον. C'est ainsi qu'on voit Énée, dans Virgile, *Énéide*, VI, 505-506, élever un cénotaphe à la mémoire de Déiphobe : « Tunc egomet tumulum « Rhœteo in littore inanem Constitui. » — Ἄσβεστον, inextinguible, c'est-à-dire durable à jamais. Virgile met, sur le cénotaphe de Déiphobe, une inscription et des signes qui doivent conserver le souvenir du mort : *nomen et arma locum servant*. Y avait-il une inscription sur le cénotaphe dressé par Ménélas? La plupart des anciens répondent affirmativement. *Scholies* E : ἐποίησε κενοτάφιον τῷ Ἀγαμέμνονι, γράψας ἐκεῖ ἐν λίθῳ τὸ αὐτοῦ ὄνομα, καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ θανάτου, καὶ τὸ ποῦ ἦν, καὶ ὅπως πέπονθε. Mais il suffit évidemment, dans la pensée d'Homère, que les populations égyptiennes qui ont assisté aux funérailles honoraires d'Agamemnon sachent quel est le héros de qui Ménélas a voulu éterniser chez eux la mémoire, pour que le cénotaphe rappelle son nom à une lointaine postérité. Au reste, nous n'avons point à discuter sur ce qui n'est qu'une pure fiction poétique; car ce n'est que dans une Égypte tout imaginaire qu'un Grec a pu croire qu'on s'intéressait aux antiques gloires de sa race. Ici comme partout, Homère fait de l'Égypte une contrée semblable à celles qu'il a vues lui-même, et peuplée d'hommes qui non-seulement portent des noms grecs, mais qui parlent grec et sont au courant des traditions de la Grèce.

585. Νεόμην, je m'en allais, c'est-à-dire je partis, je quittai l'Égypte.

587. Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristophane de Byzance, ἐνιμμεγάροισιν.

ὄφρα κεν ἑνδεκάτη τε δυωδεκάτη τε γένηται·
καὶ τότε σ' εὖ πέμψω, δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα,
τρεῖς ἵππους καὶ δίφρον ἐΰξοον· αὐτὰρ ἔπειτα
δώσω καλὸν ἄλεισον, ἵνα σπένδῃσθα θεοῖσιν
ἀθανάτοις, ἐμέθεν μεμνημένος ἤματα πάντα.
Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἀτρείδη, μὴ δή με πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἔρυκε.
Καὶ γάρ κ' εἰς ἐνιαυτὸν ἐγὼ παρὰ σοίγ' ἀνεχοίμην
ἥμενος, οὐδέ κέ μ' οἴκου ἕλοι πόθος οὐδὲ τοκήων·
αἰνῶς γὰρ μύθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν ἀκούων
τέρπομαι. Ἀλλ' ἤδη μοι ἀνιάζουσιν ἑταῖροι

589. Δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα, et je te donnerai de beaux présents. La délicatesse des enstatiques s'offensait de ces paroles et de l'énumération qui les suit. Les lytiques leur répondaient avec raison que chaque âge a son genre de politesse, et que c'est être un peu trop exigeant de vouloir que Ménélas ne s'exprime point à la façon antique. *Scholies* P : ἄτοπόν φησι τὸ προλέγειν. ποιεῖν γὰρ δεῖ, φασί, τὰ τοιαῦτα καὶ μὴ προλέγειν, ἵνα μὴ ἀπαρνήσεται ὁ λαμβάνων. ἀλλ' ἔθει παλαιῷ τοῦτο λυτέον. Cette note est probablement empruntée à Porphyre; mais elle est toute mutilée, bien qu'on voie parfaitement de quoi il s'agit. Porphyre a dû nommer le critique qui taxait d'absurdité le passage; car φησί à lui seul n'a pas de sens. Je n'hésite guère à lire ἄτοπόν φησι Ζωΐλος. Je pense aussi que τὸ προλέγειν était suivi de quelques mots qui ôtaient à l'expression *dire d'avance* ce qu'elle a de vague et d'obscur. Quant à φασί (*dit-on*, ou *comme on dit*), il s'entend très-bien, si l'on prend la phrase où il est intercalé pour une sorte de proverbe. Sinon, il faudrait sous-entendre ou ajouter οἱ ἐνστατικοί, et c'est l'argument de l'école de Zoïle que citerait Porphyre, après avoir cité le jugement sommaire de Zoïle lui-même.

590. Τρεῖς ἵππους. Les héros d'Homère ne se servaient jamais de quadriges. Ils montaient des chars traînés par deux chevaux. Ils ajoutaient quelquefois un cheval de volée, attelé à côté des deux autres à un des bouts saillants de l'essieu. Voyez la note sur παρηορίας, *Iliade*, VIII, 87. Aristarque dit (*Scholies* B, P, Q et T) que, si les quadriges avaient été en usage, c'est quatre chevaux, et non trois, que Ménélas offrirait à Télémaque, et que les trois chevaux offerts sont à l'intention d'un bige avec auxiliaire : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐκ ἄν, εἰ τέθριππα ᾔδεσαν, τρεῖς ἵππους ἐδίδου τῷ Τηλεμάχῳ. νῦν δὲ ξυνωρίδα δίδωσι καὶ παρήορον, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι χρώμενοι, πλὴν Ἕκτορος. Les mots πλὴν Ἕκτορος renvoient au vers VIII, 185 de l'*Iliade*. Ils doivent être retranchés comme indûment ajoutés par les transcripteurs; car le vers auquel ils font allusion est une interpolation manifeste, et la note qu'on vient de lire a précisément pour but de confirmer une des preuves alléguées par Aristarque contre l'authenticité de ce vers : οὐδαμοῦ Ὅμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει. Voyez les autres preuves dans notre commentaire sur le passage.

595. Εἰς ἐνιαυτόν. Voyez plus haut, vers 526, la note sur cette expression. — Ἀνεχοίμην, j'endurerais, c'est-à-dire je resterais sans me plaindre, j'aurais grand plaisir à rester.

596. Οὐδέ κέ μ' οἴκου. Bekker, en vertu de son système : οὐδέ με Ϝοίκου.

597. Μύθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν, de tes récits et de tes discours. Ce n'est pas un pléonasme pour dire *de ta conversation*. Les deux mots sont pris chacun dans leur sens propre, bien qu'ailleurs ils soient fréquemment synonymes.

598. Ἀνιάζουσιν ἑταῖροι. Les compagnons que Télémaque a laissés à Pylos sont des amis qui l'ont suivi par affection, et

ἐν Πύλῳ ἠγαθέῃ· σὺ δέ με χρόνον ἐνθάδ' ἐρύκεις.
Δῶρον δ' ὅττι κέ μοι δοίης, κειμήλιον ἔστω·
ἵππους δ' εἰς Ἰθάκην οὐκ ἄξομαι, ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ
ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα· σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις
εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολύς, ἐν δὲ κύπειρον,
πυροί τε ζειαί τε ἰδ' εὐρυφυὲς κρῖ λευκόν.

non pas des serviteurs qui n'auraient qu'à prendre leur parti des volontés d'un maître. Il ne veut pas les mécontenter, et il se les figure en proie déjà aux ennuis d'une légitime impatience.

599. Ἠγαθέῃ. Rhianus, ἠμαθίῃ. La forme ἠμάθιος pour ἠμαθόεις n'existe pas chez Homère, et l'on ignore si la leçon de Rhianus est autre chose qu'une correction de fantaisie. — Σὺ δέ με. Ancienne variante, σὺ δέ κε, leçon qui suppose le verbe à l'optatif, et non à l'indicatif. Elle est attribuée à Aristarque. *Scholies* H : Ἀρίσταρχος, σὺ δέ κε. Dindorf : « Mira « scriptura, nisi ἐρύκοις legit Aristarchus, « quod habet H, superscripto tamen εις. » Même avec cette correction, la variante laisserait encore à désirer. La vulgate vaut mieux, car elle est plus nette et plus précise. Il ne faut pas que Télémaque ait l'air de vouloir rester. — Χρόνον, comme plus haut, vers 594, πολὺν χρόνον : *diu*, longtemps, c'est-à-dire plus longtemps que je n'aurais dû séjourner chez toi. Télémaque voudrait avoir pu quitter Sparte dès l'aube, et avoir fait déjà une bonne partie de sa route vers Pylos. — Ἐρύκεις doit être entendu littéralement : *detines*, et non point, quoi qu'en disent Bothe et d'autres, *detinere vis*. Il ne s'agit nullement des onze ou douze jours demandés par Ménélas à son hôte, mais des heures de trop que Télémaque se reproche d'avoir accordées aux charmes d'un aimable séjour. — Il y avait, selon quelques-uns, entre les vers 598 et 599, un autre vers ainsi conçu : Οὓς ἔλιπον μετὰ νηὸς ἐμῆς παρὰ Νέστορι δίῳ. Mais ce prétendu vers d'Homère n'est autre chose, comme le remarque Porson, qu'un arrangement métrique de ce qu'on lit, à propos de ἑταῖροι, dans les *Scholies* H : οὓς λέλοιπα ἐπὶ νηὸς παρὰ Νέστορι. Cette paraphrase est très-bonne; mais le texte n'a nul besoin qu'on l'y intercale, et Ménélas sait parfaitement que les amis de Télémaque qui s'impatientent à Pylos ne sont point ailleurs qu'au port où se trouve le navire, et que le navire n'est point ailleurs que chez Nestor.

600. Κειμήλιον ἔστω, *sit quod recondi possit*, qu'il soit un objet que je puisse mettre en réserve, c'est-à-dire un objet ayant de la valeur pour moi, et que je puisse joindre à ceux qui sont dans mon trésor. Ce sens est évident, d'après ce qui va suivre. Quelques-uns entendent : « Je le garderai comme un objet précieux; il aura du prix pour moi. » Mais cette explication ne convient point ici, puisque Télémaque refuse les trois chevaux. Ces chevaux ont une grande valeur, mais non pour lui. Eustathe commente très-bien l'expression d'Homère : κειμήλιον, τουτέστιν ἀπόθετόν τι. λέγει δὲ τοῦτο Τηλέμαχος, παραιτούμενος τοὺς ἵππους, οἳ οὐκ ἂν κειμηλιωθήσονται.

601-602. Ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα. Construisez : ἀλλὰ λείψω σοὶ αὐτῷ (ἵππους), ἄγαλμα ἐνθάδε. Ceux qui rendent ἄγαλμα par *oblectamentum* prêtent à Télémaque une platitude : « Je te laisserai les chevaux ici pour t'amuser. » Mais le mot ἄγαλμα est dans son sens propre, *ornamentum*, comme au vers IV, 144 de l'*Iliade*; et ἐνθάδε est autre chose qu'une dépendance de λείψω. Télémaque dit : « Mais je te les laisserai à toi-même, comme un luxe qui sied bien ici. » C'est ce que prouve tout le développement σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις.... Je remarque que le poëte Eschyle a employé ἄγαλμα (*Prométhée*, vers 466), comme Homère, à propos des chevaux : ἄγαλμα τῆς ὑπερπλούτου χλιδῆς.

603. Λωτός. Le lotus dont il s'agit ici est une espèce de trèfle.

604. Ζειαί τε ἰδ(έ), *vulgo* ζειαί τ' ἠδ(έ). Voyez le vers VI, 469 de l'*Iliade*. — Bekker écrit, ζειαί τε καί. C'est une correction tout arbitraire.

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἄρ' δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμών·
αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἱπποβότοιο.
Οὐ γάρ τις νήσων ἱππήλατος οὐδ' εὐλείμων,
αἵθ' ἁλὶ κεκλίαται· Ἰθάκη δέ τε καὶ περὶ πασέων.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,

605. Ἐν δ' Ἰθάκῃ.... Horace, *Épîtres*, I, VII, 40-43 : « Haud male Telemachus, « proles patientis Ulixi : Non est aptus « equis Ithacæ locus, ut neque planis Por- « rectus spatiis, nec multæ prodigus herbæ. « Atride, magis apta tibi, tua dona re- « linquam. »

606. Αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, *vulgo* αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος, αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, τὸ πεδίον. — Αἰγίβοτον, sous-entendu ἐστί, πεδίον ἐστί : c'est un sol qui nourrit des chèvres; c'est un pays tout plein de rochers. — Καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἱπποβότοιο, et plus élevé qu'un sol qui nourrit des chevaux : et le sol y est trop montueux pour qu'on y nourrisse des chevaux. L'explication, avec la vulgate, donne le même sens; mais si l'on dit *Ithaque*, au lieu de dire *le sol*, ἱπποβότοιο signifie, rigoureusement, *qu'une île où l'on nourrit des chevaux*, ce qui ne va pas bien avec la réflexion de Télémaque sur les îles. Nicanor (*Scholies* B, E, H, P et Q) dit avec raison que le vers 605 doit se terminer par un point; mais l'explication qu'il donne du vers 606 n'est guère plausible, bien qu'elle ait été généralement adoptée par les modernes : ἀπὸ ἄλλης δὲ ἀρχῆς τοῦτο, ἵν' ᾖ, καίτοι αἰγίβοτος οὖσα (ἡ Ἰθάκη), τῆς ἱπποτρόφου ἐμοὶ μᾶλλον ἐπέραστος. Une pareille réflexion n'a que faire ici, car elle rompt la suite des idées; et, ce qui n'est guère moins fâcheux, elle ne serait qu'une impolitesse toute gratuite, puisque Ménélas n'aime pas moins sa patrie que Télémaque la sienne. Avec la leçon d'Aristarque, il ne s'agit que des qualités physiques du sol d'Ithaque, comparées à celles du sol de la Laconie; et l'on peut affirmer, je crois, qu'Aristarque n'entendait point son ἐπήρατον πεδίον comme Nicanor entend son ἐπήρατος Ἰθάκη. Cependant, même avec la leçon que Nicanor a préférée, c'est-à-dire avec notre vulgate, le contexte se prête mal à l'explication de ἐπήρατος par ἐπί et ἐράω : aimable, digne d'amour. Nitzsch et Bothe, qui lisent pourtant ἐπήρατος, l'entendent des montagnes et des escarpements d'Ithaque. Hayman reproche à Nitzsch de s'être borné à une affirmation; mais Bothe, que l'éditeur anglais paraît ne point connaître, justifie par des preuves philologiques l'explication de Nitzsch : « Assentior Nitzschio, « ἐπήρατον Ithacam interpretanti *excelsam* « sive *arduam*. Sic *Il.* Σ (XVIII), 512, « arx vocabatur ἐπήρατος. N (*Odyssée*, « XIII), 103 : ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον « ἐπήρατον, ἠεροειδές. Hymn. Hom., *in* « *Apoll.*, 520 : Ἄκμητοι δὲ λόφον προσέβαν ποσίν, αἶψα δ' ἵκοντο Παρνησὸν « καὶ χῶρον ἐπήρατον, et 529 : Οὔτε « τρυγηφόρος ἥδε γ' ἐπήρατος, οὔτ' εὐ- « λείμων. Nec ab ἐράω duxerim hoc ad- « jectivum, sed ab ἄρω, αἴρω, ἐπαίρω, « dictumque arbitror ἐπήρατος pro ἐπή- « ρετος, α et ε litteris inter se commuta- « tis, more veterum. Est igitur ἐπήρατος « *sublatus*, *excelsus*, *conspicuus*, et a con- « sequente *egregius* sive *expetendus*, quo- « niam alta et conspicua expeti solent « potius quam humilia et obscura. » Bothe a dépassé le but, en voulant démontrer que ἐπήρατος *élevé* est identique à ἐπήρατος, *aimable*. Ce sont deux homonymes, voilà tout, et il n'y a rien qui empêche que l'un vienne de ἐπί et ἄρω, αἴρω, tandis que l'autre vient de ἐπί et ἐράω. Je remarque aussi que l'exemple πτολίεθρον ἐπήρατον de l'*Iliade* (XVIII, 512) peut être contesté; mais les autres exemples sont tout à fait probants.

607. Ἱππήλατος, sous-entendu ἐστί.

608. Δέ τε. Ancienne variante, δέ τι. — Περὶ πασέων, au-dessus de toutes, c'est-à-dire plus que pas une autre. Ithaque est par excellence, entre toutes les îles un peu importantes, celle qui a le moins de plaines et de prairies. — Le mot πασέων est dissyllabe par synizèse.

609. Μείδησεν. Ancienne variante, γή-

χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Αἵματός εἰς ἀγαθοῖο, φίλον τέκος, οἷ' ἀγορεύεις·
τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μεταστήσω· δύναμαι γάρ.
Δώρων δ', ὅσσ' ἐν ἐμῷ οἴκῳ κειμήλια κεῖται,
δώσω ὃ κάλλιστον καὶ τιμηέστατόν ἐστιν.
Δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ
ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται·
ἔργον δ' Ἡφαίστοιο· πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως,
Σιδονίων βασιλεύς, ὅτε ὃς δόμος ἀμφεκάλυψεν

θησεν. Le simple sourire convient mieux ici qu'une joie expansive.

611. Αἵματός εἰς, *vulgo* αἵματος εἰς. Ancienne variante, αἵματος ἧς. Il n'y a aucune raison de mettre le verbe au passé, bien que les poëtes fassent assez souvent usage de ἦν au lieu de εἰμί, quand la chose qui est maintenant était déjà auparavant. La leçon ἧς est mentionnée par Hérodien; et l'on comprend très-bien que plusieurs l'aient adoptée, car l'écriture archaïque ΕΣ se lit indifféremment ες, ης et εις. Quant à la leçon αἵματος εἰς, c'est une faute d'accentuation, car la seconde personne de εἰμί, quelle que soit sa forme, est enclitique. — Ἀγαθοῖο. Cratès, ὀλοοῖο. Cette leçon est si étrange, qu'on a peine à y croire. — Οἷ' ἀγορεύεις, *qualia loqueris*, c'est-à-dire *qui talia loquaris* : à en juger par la noblesse de ton langage. Voyez οἷον ἄκουσεν, *Iliade*, VI, 166, et la note sur cette expression.

612. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les présents que je te voulais faire. — Μεταστήσω équivaut à μεταλλάξω : j'échangerai (contre un autre objet); je remplacerai par un autre présent. Le terme dont se sert Ménélas signifie proprement, *je ferai une pesée qui remplacera la première*. Didyme (*Scholies* B, E, Q et T) : ἀπὸ δὲ τῶν σταθμῶν τὰς ἀμοιβὰς ποιουμένων ἡ μεταφορά, ὅταν χρυσὸν πρὸς ἄργυρον ἢ ἄλλα ἀντικαθιστῶσιν.

617. Ἔργον δ' Ἡφαίστοιο. On appelait œuvre de Vulcain tout objet d'art travaillé avec une perfection qui paraissait plus qu'humaine. Eustathe : τὸ ἔργον Ἡφαίστοιο πρὸς ὑπερβολὴν εἴρηται, κατὰ τὸν Γεωγράφον (Strabon) εἰπεῖν, ὥσπερ λέγεται καὶ Ἀθηνᾶς ἔργα τὰ καλά. — Nous voyons ici que l'orfèvrerie de Sidon était renommée en Grèce au temps d'Homère. On l'a déjà vu dans l'*Iliade*, XXIII, 743. On a vu aussi dans l'*Iliade*, VI, 289-291, l'éloge des fines étoffes tissées par les femmes sidoniennes. — Πόρεν δέ ἑ, sous-entendu ἐμοί. — Φαίδιμος. Ancienne variante, φαίδιμος adjectif. Ceux qui admettaient cette leçon étaient évidemment dans leur tort, quoi qu'en disent les anciens cités par Eustathe. Homère nomme certainement le roi; et nous ne devons pas plus nous étonner de voir un roi de Sidon ayant un nom grec, que d'avoir vu plus haut, vers 228, une Égyptienne appelée Polydamna. A quoi bon vouloir qu'Homère ait moins hellénisé la Sidonie que l'Égypte? Il ne connaît bien que son pays. La note alexandrine citée par Eustathe est de Didyme, et elle se lit dans les *Scholies* P et Q : ἄδηλον εἰ κύριον τὸ ΦΑΙΔΙΜΟΣ. τινὲς δὲ αὐτὸν Σώβαλον, οἱ δὲ Σέθλον ὀνομάζουσι. Les transcripteurs byzantins compilés par Eustathe avaient presque textuellement conservé cette note.

618. Ὅτε ὅς, *vulgo* ὅθ' ἑός. Je rétablis la leçon donnée par Aristarque dans son texte et dans ses commentaires. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως δὲ Ἀρίσταρχος καὶ τὰ ὑπομνήματα, ὅτε ὃς δόμος. Notre vulgate n'est qu'une correction de quelque Alexandrin ennemi des hiatus; à moins qu'on ne suppose une fausse lecture de ΗΟΤΕΗΟΣ, qui ne diffère de ΗΟΤΗΕΟΣ que par la position de deux lettres contiguës. — Ὃς δόμος, sa maison. Didyme (mêmes *Scholies*) : αὐτοῦ τοῦ βασιλέως. — Ἀμφεκάλυψεν, enveloppa, c'est-à-dire reçut dans ses murs et sous son toit. *Scholies* H : ἀντὶ τοῦ ὑπεδέξατο.

κεῖσέ με νοστήσαντα· τεῒν δ' ἐθέλω τόδ' ὀπάσσαι.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Δαιτυμόνες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θείου βασιλῆος.
Οἱ δ' ἦγον μὲν μῆλα, φέρον δ' εὐήνορα οἶνον·
σῖτον δέ σφ' ἄλοχοι καλλικρήδεμνοι ἔπεμπον.
Ὣς οἱ μὲν περὶ δεῖπνον ἐνὶ μεγάροισι πένοντο.
Μνηστῆρες δὲ πάροιθεν Ὀδυσσῆος μεγάροιο

619. Κεῖσέ με. Ancienne variante, κεῖσ' ἐμέ. — Κεῖσέ με νοστήσαντα, *illuc me in reditu profectum*, quand j'abordai là (à Sidon) pendant mon retour (d'Égypte à Sparte). — Τεΐν, *tibi*, à toi. *Scholies* P : ἀντὶ τοῦ σοί Δωρικῶς. C'est un de ces archaïsmes qui sont restés en si grand nombre dans le dialecte dorien. — Τόδ(ε), suivant l'explication ordinaire, équivaut à τὸν κρητῆρα. Quelques-uns le prennent comme adverbe (ici, maintenant), κρητῆρα étant sous-entendu.

621-624. Δαιτυμόνες.... Ces quatre vers sont rejetés au bas de la page par Bekker, et mis entre crochets par presque tous les éditeurs nos contemporains. Payne Knight les avait retranchés du texte, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. L'unique raison qu'on allègue pour motiver l'athétèse, c'est que ces quatre vers peuvent se rapporter aussi bien à un repas des prétendants de Pénélope qu'à un festin dans le palais de Ménélas. Cette raison a été empruntée à Eustathe ou aux copistes d'Eustathe. Mais, comme on va le voir par les notes, elle ne supporte pas un examen sérieux.

621. Δαιτυμόνες. Il s'agit des commensaux habituels de Ménélas; et ce qui suit nous montre un ἔρανος, un festin où chacun fournit son écot. Bothe : « *Convivæ* « quotidiani qui de symbolis edebant in « regia.... Similis est locus de δαιτυμόσι « Ctesii regis, quorum pocula, quæ cum « ipsis mensis afferri curaverant, suffurata « esse dicitur serva illa Phœnicia, O (XV), « 467. Nec alio pertinent ista, H (VII), « 98 : Ἔνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἑδριόωντο « μέδοντες, Πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχεσκον. *In annum habebant*, inquit, de quo ederent biberent-« que, quippe ἐρανισταί, quibus in sumptu « suo faciendum esset Cujusmodi epulæ « fuerunt seriore ævo συσσίτια illa vel « συσκήνια Laconica. » Les prétendants ne sont point des δαιτυμόνες, puisque personne ne les a invités, et ils n'ont point de δαιτυμόνες, puisqu'ils n'invitent personne. Aussi est-on forcé de donner au mot grec, si l'on veut qu'il s'agisse de ce qui se passe à Ithaque, un sens qu'il n'a point chez Homère : *les gens de bouche, les cuisiniers*, οἱ τὴν δαῖτα ἑτοιμάζοντες, οἱ μάγειροι. — Θείου βασιλῆος ne saurait se rapporter à Ulysse, dont il n'a pas été question depuis les vers 555-560. Si Homère avait voulu parler d'Ulysse, et non de Ménélas, nous aurions θείου Ὀδυσῆος, au lieu d'une expression qui n'a de sens que rapportée au roi même qui s'entretient avec Télémaque.

623. Ἄλοχοι, les épouses (des commensaux de Ménélas). Dans l'hypothèse du festin des prétendants, on est forcé d'entendre, par ἄλοχοι, les femmes du palais d'Ulysse. Ces femmes, il est vrai, servaient pour la plupart de concubines aux prétendants. Mais le mot ἄλοχος, malgré sa signification étymologique, *compagne de lit*, désigne toujours, chez Homère, une épouse légitime. Le passage de l'*Iliade*, IX, 336, où Briséis, la captive d'Achille, est qualifiée ἄλοχος, ne prouve nullement le contraire. C'est une exception, justifiée par la circonstance. Voyez les sept vers dans lesquels Achille développe sa pensée, et surtout le dernier, 343. Voyez aussi la note du vers 336 lui-même, sur ἄλοχον θυμαρέα.

625. Μνηστῆρες δὲ.... Nous passons brusquement à un récit qui n'a aucun rapport avec le titre du chant, τὰ ἐν Λακεδαίμονι. Il est évident que les deux cents et quelques vers qu'on va lire formaient primitivement une rhapsodie, ayant son titre à elle, et pouvant être chantée à part. Nous ne savons pas comment on la nommait : peut-être λόχος, *l'embuscade*; peut-être ὄνειρος Πηνελόπης, *le songe de*

δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέῃσιν ἱέντες,
ἐν τυκτῷ δαπέδῳ, ὅθι περ πάρος, ὕβριν ἔχοντες.
Ἀντίνοος δὲ καθῆστο καὶ Εὐρύμαχος θεοειδής,
ἀρχοὶ μνηστήρων, ἀρετῇ δ' ἔσαν ἔξοχ' ἄριστοι.
Τοῖς δ' υἱὸς Φρονίοιο Νοήμων ἐγγύθεν ἐλθὼν
Ἀντίνοον μύθοισιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·
Ἀντίνο', ἦ ῥά τι ἴδμεν ἐνὶ φρεσὶν, ἠὲ καὶ οὐχὶ,
ὁππότε Τηλέμαχος νεῖτ' ἐκ Πύλου ἠμαθόεντος;
Νῆά μοι οἴχετ' ἄγων· ἐμὲ δὲ χρεὼ γίγνεται αὐτῆς,
Ἤλιδ' ἐς εὐρύχορον διαβήμεναι, ἔνθα μοι ἵπποι
δώδεκα θήλειαι, ὑπὸ δ' ἡμίονοι ταλαεργοὶ
ἀδμῆτες· τῶν κέν τιν' ἐλασσάμενος δαμασαίμην.

Pénélope. Nous savons, en revanche, que quelques-uns appelaient le chant IV, non pas τὰ ἐν Λακεδαίμονι, mais ἄφιξις Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην. On a bien fait de préférer le titre qui résume la plus grande partie du chant. Quant à l'absence de transition, c'est un défaut qui ne choquait nullement les anciens. Didyme (*Scholies* B) se contente de noter ici le fait. Il le trouve plus que pardonnable, puisqu'il n'y voit qu'une figure de style : τὸ σχῆμα μετάβασις. εἰπὼν γὰρ τὰ περὶ Μενέλαον, μετέβη ἐπὶ τοὺς μνηστῆρας. Il y a une métabase plus extraordinaire encore que celle-ci, dans les *Géorgiques*, IV, 418. Là nous passons, dans un même vers, de la peinture du sacrifice de Cyrène à celle de la caverne de Protée; nous voyageons, à l'aide d'un point seul, des hautes régions de la Thessalie aux rivages lointains de l'île de Carpathos.

626. Ἱέντες est pris d'une manière absolue : *jaculantes*, en s'exerçant au jet.

627. Ἐν τυκτῷ δαπέδῳ, sur un sol travaillé avec art, c'est-à-dire sur un sol bien nivelé. *Scholies* H : κατεσκευασμένῳ καὶ λελειωμένῳ ἐδάφει. Eustathe donne une excellente paraphrase de τυκτόν, employé comme épithète du mot δάπεδον : σκευασθὲν εἰς γυμνάσιον. — Ἔχοντες, *vulgo*, ἔχεσκον. Avec la vulgate, il n'y a pas de virgule après πάρος. Je rétablis la leçon d'Aristarque, comme l'ont fait déjà Fæsi, Ameis et La Roche. Nicanor (*Scholies* P) : Ἀρίσταρχος διαστέλλει μετὰ τὸ ὅθι περ πάρος, ἵν' ᾖ τὸ ἑξῆς, μνηστῆρες δὲ ὕβριν ἔχοντες.

629. Ἀρετῇ. Il ne s'agit pas de la vaillance, mais de la noblesse d'origine. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ἀρετὴν νῦν ποιητικῶς τὴν εὐγένειαν λέγει.

633. Νεῖτ(αι), vient, c'est-à-dire viendra, reviendra.

634. Γίγνεται équivaut ici à ἵκει, ἱκάνει, ce qui rend compte de l'accusatif ἐμέ au lieu du datif ἐμοί. On a vu, au vers 463, χρή lui-même avec l'accusatif, comme étant identique à χρεώ ἵκει ou ἱκάνει.

636. Ὑπό, *subtus*, au-dessous, c'est-à-dire tetant encore leur mère. — Ταλαεργοί (*operum patientes*) s'applique non pas à ce que font ces mulets, mais à ce qu'ils seront en état de faire, une fois habitués au joug.

637. Τῶν.... τιν(ά), quelqu'un d'eux : quelqu'un de ces mulets.—Les enstatiques, pour mettre Homère en contradiction avec lui-même, affectaient de prendre τῶν dans le sens de τῶν ἵππων. Mais il est évident que Noémon laisse les cavales dans ses pâturages d'Élide, et que c'est aux ἀδμῆτες seuls que s'applique l'expression ἐλασσάμενος δαμασαίμην. Porphyre (*Scholies* E, H, P, Q et T) : δοκεῖ μαχόμενον εἶναι τῷ ὑπὸ τοῦ Τηλεμάχου λεγέμενῳ, οὐ γάρ τις νήσων ἱππήλατος (vers 607), εἴπερ οὗτος μέλλει δαμάζειν ἵππους, οὐ δυνάμενος χρῆσθαι αὐταῖς ἐν Ἰθάκῃ. ἀγνοοῦσι δ' ὅτι οὐχ ἵππους δαμάσαι βούλεται, ἀλλὰ τὰς ἡμιόνους, ἵν' ἔχῃ

Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον· οὐ γὰρ ἔφαντο
ἐς Πύλον οἴχεσθαι Νηλήϊον, ἀλλά που αὐτοῦ
ἀγρῶν ἢ μήλοισι παρέμμεναι, ἠὲ συβώτῃ.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·
Νημερτές μοι ἔνισπε, πότ' ᾤχετο καὶ τίνες αὐτῷ
κοῦροι ἕποντ'; Ἰθάκης ἐξαίρετοι, ἦ ἑοὶ αὐτοῦ
θῆτές τε δμῶές τε; δύναιτό κε καὶ τὸ τελέσσαι.
Καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὄφρ' εὖ εἰδῶ·
ἤ σε βίῃ ἀέκοντος ἀπηύρα νῆα μέλαιναν,
ἠὲ ἑκών οἱ δῶκας, ἐπεὶ προσπτύξατο μύθῳ.
Τὸν δ' υἱὸς Φρονίοιο Νοήμων ἀντίον ηὔδα·
Αὐτὸς ἑκών οἱ δῶκα· τί κεν ῥέξειε καὶ ἄλλος,

ὀρεῦσι χρῆσθαι εἰς τὰς κατ' ἀγρὸν ἐργασίας. Les mulets sont à la fois des bêtes de somme et des bêtes de labour; et la sûreté de leur pas dans les plus mauvais chemins les rend particulièrement propres au service des pays de montagnes. Le nom grec ordinaire du mulet (ὀρεύς, ionien οὐρεύς) signifie même *montagnard*; c'est l'épithète caractéristique du *demi-âne* (ἡμίονος) passé à l'état de substantif.

639. Οἴχεσθαι a pour sujet αὐτόν ou Τηλέμαχον sous-entendu.

639-640. Ἀλλά που αὐτοῦ ἀγρῶν, *sed alicubi illic agrorum*, mais quelque part là-bas dans la campagne. — Le mot αὐτοῦ est adverbe. Ce qui suit prouve qu'on croyait bien que Télémaque visitait *ses domaines*, ou du moins les domaines qu'il gouvernait en l'absence de son père; mais ἀγρῶν est pris ici dans un sens général. *Scholies* B : ἐν τόπῳ τινὶ τῶν ἀγρῶν.

640. Συβώτῃ. Il s'agit du porcher Eumée, qui jouera plus tard un rôle important dans le poëme.

641. Προσέφη,... Ancienne variante, ἀπαμείβετο, φώνησέν τε.

642. Καὶ τίνες. Ancienne variante, καί τινες, orthographe tout à fait inadmissible, même en écrivant αὐτῶν, au lieu de αὐτῷ, comme le faisaient, paraît-il, ceux qui préféraient cette orthographe. Hérodien (*Scholies* H et P) : οἱ μὲν τὸν (σύνδεσμον) καί ὀξύνουσιν, ἵν' ᾖ, καί τινες αὐτῶν, κακῶς· ἐγράφετο γὰρ ἄν, κ' εἴ τινες.

643. Κοῦροι ἕποντ'; Ἰθάκης.... Il y a deux interrogations distinctes, et c'est à tort que Bothe et d'autres ont conservé la mauvaise leçon κοῦροι ἕποντ' Ἰθάκης. L'épithète ἐξαίρετοι se rapporte à κοῦροι sous-entendu, et non à κοῦροι exprimé. Nicanor (*Scholies* P) : στικτέον μετὰ τὸ ἕποντ(ο), τὰ δὲ ἑξῆς ἐν πεύσει ἀναγνωστέον. — Ἦ. Ancienne variante, ἤ. Avec cette leçon, il faut un point et virgule après ἐξαίρετοι, et la seconde interrogation se trouve alors coupée en deux interrogations distinctes, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens du passage. Hérodien (*Scholies* P) : ὁ μὲν ἦ περισπᾶται· διαπορητικὸς γάρ. Mais il est évident qu'on a le choix entre les deux écritures, sauf à conformer la ponctuation aux exigences du mot préféré. Bekker, Ameis et La Roche, qui ont mis ἦ après une simple virgule, sont donc dans leur tort; car la conjonction, à cette place, n'est et ne peut être qu'une disjonctive.

646. Ἤ σε. Ancienne variante, εἴ σε, mauvaise correction. Rien n'est plus commun, chez Homère, que ἤ.... ἠέ dans le sens de *utrum.... an*. On sous-entend, si l'on veut, εἰ, ou plutôt πότερον. Mais cela même est inutile. Toute question double pose une alternative, et demande réponse *ou* à un terme, *ou bien* à l'autre terme.

647. Προσπτύξατο μύθῳ, (*te*) *sermone adortus est*, il est entré en pourparler avec toi. Voyez les notes des vers II, 77 et III, 22.

ὁππότ' ἀνὴρ τοιοῦτος ἔχων μελεδήματα θυμῷ
αἰτίζῃ; Χαλεπόν κεν ἀνήνασθαι δόσιν εἴη.
Κοῦροι δ' οἳ κατὰ δῆμον ἀριστεύουσι μεθ' ἡμέας,
οἵ οἱ ἕποντ'· ἐν δ' ἀρχὸν ἐγὼ βαίνοντ' ἐνόησα
Μέντορα, ἠὲ θεὸν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐῴκει.
Ἀλλὰ τὸ θαυμάζω· ἴδον ἐνθάδε Μέντορα δῖον
χθιζὸν ὑπηοῖον· τότε δ' ἔμβη νηῒ Πύλονδε.
 Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη πρὸς δώματα πατρός.
Τοῖσιν δ' ἀμφοτέροισιν ἀγάσσατο θυμὸς ἀγήνωρ·
μνηστῆρας δ' ἄμυδις κάθισαν καὶ παῦσαν ἀέθλων.
Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος μετέφη, Εὐπείθεος υἱὸς
[ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην]·
 Ὢ πόποι, ἦ μέγα ἔργον ὑπερφιάλως ἐτελέσθη
Τηλεμάχῳ, ὁδὸς ἥδε· φάμεν δέ οἱ οὐ τελέεσθαι.
Ἐκ τόσσων δ' ἀέκητι νέος παῖς οἴχεται αὔτως,

652. Μεθ' ἡμέας, comme μεθ' ἡμῖν, ἐν ἡμῖν : parmi nous. On a vu, *Iliade*, II, 143, μετὰ πληθύν pour ἐν πλήθει, et l'on verra dans l'*Odyssée*, XVI, 419, μεθ' ὁμήλικας pour ἐν ὁμήλιξι. La traduction *après nous* n'est donc point exacte, et c'est même fausser le sens que de traduire : *avec nous*. — La variante μεθ' ὑμέας ne paraît point antique, et n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. — Le mot ἡμέας ne comptait que pour deux syllabes; mais il ne se prononçait point comme ἡμᾶς. C'est la syllabe accentuée qui dominait, et l'α se faisait sentir à peine. Hérodien (*Scholies* P) : μεθ' ἡμέας· πρὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. ὀρθοτονεῖται γὰρ διὰ τὴν πρόθεσιν καὶ τὴν ἔμφασιν.

653. Οἵ est pour οἱ (*illi*, ceux-là), et il ne porte l'accent que parce qu'il est suivi d'une enclitique. Nous n'avons pas besoin de recourir ici à l'adjectif ὅς pour οὗτος, forme assez rare chez Homère.

654. Ἐῴκει. Quelques-uns écrivent ἐῴκειν, correction arbitraire et sans utilité aucune. — Ce verbe a pour sujet θεός sous-entendu.

656. Τότε, alors : quand Télémaque est parti. — Ἔμβη a pour sujet Μέντωρ sous-entendu.

659. Μνηστῆρας, *vulgo* μνηστῆρες.

661-662. Ἀχνύμενος· μένεος.... On a vu ces deux vers dans l'*Iliade*, I, 103-104. Aristarque les trouvait à leur place, appliqués à la colère d'Agamemnon; mais il les condamnait ici, sans doute parce qu'il n'y a guère, dans les paroles d'Antinoüs, que de la surprise et du dépit. Aristonicus (*Scholies* H et Q) : ἐκ τῆς Ἰλιάδος μετηνέχθησαν οὐ δεόντως οἱ στίχοι. Cette athétèse était déjà indiquée dans les *Scholies de Venise*.

664. Φάμεν δέ οἱ. Ancienne variante, φάμεν δέ μιν. Cette leçon n'était pas bonne, car les prétendants ne se sont pas bornés à croire que Télémaque ne réussirait point dans son entreprise; ils se sont figuré que le jeune homme ne pourrait pas même quitter l'île d'Ithaque : c'est ce que Léocrite disait en propres termes devant lui, II, 255-256. Didyme (*Scholies* P et H) : τινὲς, φάμεν δέ μιν, κακῶς.

665. Ἐκ appartient au verbe οἴχεται (ἐξοίχεται), et τόσσων, sous-entendu ἀνδρῶν ou μνηστήρων, dépend de ἀέκητι. — Τόσσων δ(έ). Ptolémée l'Ascalonite, τοσσῶνδ(ε) en un seul mot, orthographe adoptée par Bekker. — Αὔτως, *sic*, comme cela, c'est-à-dire impunément.

νῆα ἐρυσσάμενος, κρίνας τ' ἀνὰ δῆμον ἀρίστους.
Ἄρξει καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι· ἀλλά οἱ αὐτῷ
Ζεὺς ὀλέσειε βίην, πρὶν ἥβης μέτρον ἱκέσθαι.
Ἀλλ' ἄγ' ἐμοὶ δότε νῆα θοὴν καὶ εἴκοσ' ἑταίρους,
ὄφρα μιν αὐτὸν ἰόντα λοχήσομαι ἠδὲ φυλάξω
ἐν πορθμῷ Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης·
ὡς ἂν ἐπισμυγερῶς ναυτίλλεται εἵνεκα πατρός.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπῄνεον ἠδὲ κέλευον.
αὐτίκ' ἔπειτ' ἀνστάντες ἔβαν δόμον εἰς Ὀδυσῆος.
Οὐδ' ἄρα Πηνελόπεια πολὺν χρόνον ἦεν ἄπυστος
μύθων, οὓς μνηστῆρες ἐνὶ φρεσὶ βυσσοδόμευον·

667. Ἄρξει, il va commencer, c'est-à-dire il va se mettre à. — Καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι, être (pour nous) un fléau qui même ne fera que grandir désormais. C'est affaiblir le sens que de prendre καὶ προτέρω comme s'il y avait simplement προτέρω : *ulterius*, dans l'avenir. Il s'agit d'un avenir de plus en plus mauvais pour les prétendants. — Quelques anciens donnaient κακόν pour sujet au verbe ἄρξει. Mais cette explication manque de netteté, tandis que Τηλέμαχος, après νέος παῖς et ἐρυσσάμενος, se présente de lui-même à l'esprit, et qu'il est formellement rappelé à la fin du vers : ἀλλά οἱ αὐτῷ.

668. Πρὶν ἥβης μέτρον ἱκέσθαι, *vulgo* πρὶν ἡμῖν πῆμα φυτεῦσαι. Ancienne variante, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. J'ai rétabli, comme Bekker, Fæsi, Ameis et La Roche, le texte d'Aristarque, constaté par Didyme (*Scholies* H et Q) et même par d'autres témoignages. Le φυτεῦσαι de notre vulgate n'est pas même une leçon antique; car les éditions communes d'Alexandrie ne le donnaient pas. Didyme : αἱ δὲ κοινότεραι, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. Ce qu'on allègue en faveur de la vulgate, que Télémaque est déjà un jeune homme, et que Pénélope elle-même le répétera à plusieurs reprises (XVIII, 217 et XIX, 532), cette raison n'est point de mise quand il s'agit de l'opinion des prétendants. Télémaque n'est encore, pour Antinoüs, qu'un pur enfant, νέος παῖς (vers 665) ; et, puisque son enfance même est redoutable, il est naturel qu'Antinoüs s'effraye à l'idée de le voir dans toute sa force. Voilà pourquoi, selon lui, Télémaque doit périr avant d'avoir atteint l'âge d'homme : πρὶν ἥβης μέτρον ἱκέσθαι.

670. Αὐτόν. Bekker, αὖτις, correction arbitraire et parfaitement inutile. — Ἰόντα, allant (devant lui), c'est-à-dire à son passage : quand il passera en revenant de Pylos.

671. Ἐν πορθμῷ, *in freto*, dans le détroit. D'après l'étymologie (περάω, πόρος), le mot πορθμός indique proprement qu'il est facile de traverser en bateau d'une côte à l'autre. Comparez πορθμεύς, batelier. — Σάμοιο. Il s'agit de l'île de Samé, qu'Homère, pour le besoin de la versification, nomme Samos. Voyez, dans l'*Iliade*, II, 634, la note sur Σάμον. Ici les *Scholies* B, E et T nous ont conservé la note d'Aristarque, ou, si l'on veut, d'Aristonicus : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὴν Σάμην Σάμον εἶπεν. ἔστι δὲ Σάμος Ἰωνίας, Σάμος Θρᾴκης, Σάμος Κεφαλληνίας. Il faut sous-entendre : καθ' Ὅμηρον. Voyez la note sur Σάμῃ, I, 246.

672. Ναυτίλλεται est au subjonctif, pour ναυτίλληται. Quelques-uns regardent ce mot comme une sorte d'ironie; mais l'adverbe ἐπισμυγερῶς prouve qu'Antinoüs parle d'après la valeur exacte du verbe. Ce sera une navigation funeste en effet pour Télémaque, si le complot d'Antinoüs réussit. L'ironie eût amené dans la phrase καλῶς, ou quelqu'un de ses synonymes.

675. Ἄπυστος, non informée, c'est-à-dire ignorante.

κῆρυξ γάρ οἱ ἔειπε Μέδων, ὃς ἐπεύθετο βουλὰς,
αὐλῆς ἐκτὸς ἐών· οἱ δ' ἔνδοθι μῆτιν ὕφαινον.
Βῆ δ' ἴμεν ἀγγελέων διὰ δώματα Πηνελοπείῃ·
τὸν δὲ κατ' οὐδοῦ βάντα προσηύδα Πηνελόπεια·
Κῆρυξ, τίπτε δέ σε πρόεσαν μνηστῆρες ἀγαυοί;
Ἦ εἰπέμεναι δμωῇσιν Ὀδυσσῆος θείοιο
ἔργων παύσασθαι, σφίσι δ' αὐτοῖς δαῖτα πένεσθαι;
Μὴ μνηστεύσαντες, μηδ' ἄλλοθ' ὁμιλήσαντες,
ὕστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδε δειπνήσειαν.
Οἳ θάμ' ἀγειρόμενοι βίοτον κατακείρετε πολλὸν,
κτῆσιν Τηλεμάχοιο δαΐφρονος· οὐδέ τι πατρῶν
ὑμετέρων τὸ πρόσθεν ἀκούετε, παῖδες ἐόντες,
οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκε μεθ' ὑμετέροισι τοκεῦσιν,
οὔτε τινὰ ῥέξας ἐξαίσιον οὔτε τι εἰπὼν
ἐν δήμῳ; ἥτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλήων·

677. Κῆρυξ.... Μέδων. Ce héraut était au service des prétendants; mais sa conscience se révolte cette fois, et il fait acte d'ami à l'égard de Pénélope, qui, comme on va le voir, ne comptait guère sur les sympathies d'un tel homme.

678. Ἔνδοθι, à l'intérieur (de la cour).

682. Ἦ εἰπέμεναι. Le mot ἦ se confond, pour la quantité, avec la première syllabe de εἰπέμεναι. *Scholies* P : σημειοῦνται διὰ τὴν ἐν τῷ μέτρῳ συνίζησιν. Cette note, à l'insu du scholiaste, est un renvoi au commentaire d'Hérodien.—Bekker, mené par son digamma, supprime le mot ἦ, afin de pouvoir écrire Ϝειπέμεναι.

684. Μή, *ne*, dans le sens de *utinam ne*. Ce souhait porte sur μνηστεύσαντες, et non sur le verbe δειπνήσειαν. Il est répété par μηδ(έ) devant ὁμιλήσαντες. — Μνηστεύσαντες, sous-entendu ἐμέ. — Μηδ' ἄλλο(τε), *ne alias quidem*, pas même une autre fois. Bothe : « Optat Penelope, ut « ultimum apud se cœnent proci, nec amplius nuptiarum causa nec alias congregari soliti in domo Ulyssis. Consuetudinem indicant participia aoristorum. » Pénélope dit : « Puissent-ils, se désistant de leurs prétentions obstinées sur moi, et cessant dès aujourd'hui de se réunir.... » — Il ne faut pas lire, comme font quelques-uns, μηδ' ἄλλοθ(ι), d'abord parce que l'iota final de ἄλλοθι ne s'élide point, et ensuite parce que l'on est forcé alors de donner à ὁμιλήσαντες un sens arbitraire. La traduction *neque alio decedentes* n'est pas fausse seulement : elle supprime une pensée, et elle la remplace par une vraie platitude, par une simple apposition à μνηστεύσαντες.

685. Ὕστατα καὶ πύματα. Ces deux adverbes synonymes équivalent au superlatif de l'un ou de l'autre : tout à fait pour la dernière fois. — Δειπνήσειαν. Ancienne variante, δειπνήσαιτε. Ce n'était qu'une correction, fort inutile d'ailleurs, pour faire concorder grammaticalement la phrase avec ce qui suit, où Pénélope ne distingue plus entre Médon et les prétendants. Le passage du discours indirect au discours direct ajoute au pathétique.

686. Οἳ θαμ(ά). Ancienne variante, οἵ θ' ἅμ(α). Didyme (*Scholies* H et P) : διχῶς, οἵ θ' ἅμα καὶ οἳ θαμά, ὃ καὶ ἄμεινον.

690. Οὔτε τινὰ ῥέξας.... Construisez : οὔτε ῥέξας ἐξαίσιόν τί τινα, οὔτε εἰπὼν ἐξαίσιόν τί τινα.

691. Ἐν δήμῳ, selon quelques anciens, se rapporte à ce que font les rois. Mais Nicanor (*Scholies* B, E, P et Q) maintient la ponctuation ordinaire : βέλτιον τὸ ἐν δήμῳ τοῖς ἄνω προσδίδοσθαι. —

ἄλλον κ' ἐχθαίρῃσι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίῃ.
Κεῖνος δ' οὔποτε πάμπαν ἀτάσθαλον ἄνδρα ἐώργει·
ἀλλ' ὁ μὲν ὑμέτερος θυμὸς καὶ ἀεικέα ἔργα
φαίνεται, οὐδέ τις ἔστι χάρις μετόπισθ' εὐεργέων.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε Μέδων, πεπνυμένα εἰδώς·
Αἲ γὰρ δή, βασίλεια, τόδε πλεῖστον κακὸν εἴη.
Ἀλλὰ πολὺ μεῖζόν τε καὶ ἀργαλεώτερον ἄλλο
μνηστῆρες φράζονται, ὃ μὴ τελέσειε Κρονίων·
Τηλέμαχον μεμάασι κατακτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ,
οἴκαδε νισσόμενον· ὁ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουήν,
ἐς Πύλον ἠγαθέην ἠδ' ἐς Λακεδαίμονα δῖαν.
Ὣς φάτο· τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
δὴν δέ μιν ἀμφασίη ἐπέων λάβε· τὼ δέ οἱ ὄσσε
δακρυόφι πλῆσθεν, θαλερὴ δέ οἱ ἔσχετο φωνή.

Ἥτ' ἐστὶ δίκη, *qui utique mos est*, et telle est l'habitude. Le vers qui suit prouve que δίκη ne signifie point *justice ;* sinon, il faudrait le prendre ironiquement. Ulysse, selon Pénélope, était une exception parmi les rois. Tous les autres pratiquaient l'iniquité, ou, si l'on veut, ils n'avaient d'autre loi que leurs passions, soit antipathies, soit préférences.

692-695. Ἄλλον.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces quatre vers comme une interpolation. Mais ils n'allèguent d'autre argument, sinon que ces vers sont décousus et leur déplaisent.

692. Ἐχθαίρῃσι et φιλοίη ont pour sujet βασιλεύς sous-entendu, un roi quelconque, le roi vulgaire auquel Pénélope va encore opposer la noble image d'Ulysse.

693. Κεῖνος est emphatique : ce héros. — Ἀτάσθαλον est au neutre : *malum*, du mal. — Ἄνδρα, à un homme : à aucun homme.

694. Ὁ est pris en mauvaise part; et ὁ ὑμέτερος θυμός signifie, vos exécrables sentiments. Le prétendu article caractérise θυμός aussi énergiquement que ἀεικέα caractérise ἔργα.

695. Εὐεργέων est pris substantivement : *beneficiorum*, des bienfaits (dont vous avez été comblés par Ulysse). Je n'ai pas besoin de faire remarquer la synizèse.

697. Αἲ γάρ. Ancienne variante, εἰ γάρ, correction tout à fait mauvaise.

699. Φράζονται, *meditantur*, complotent.

701. Νισσόμενον. Ancienne variante, νεισόμενον. Avec cette orthographe, c'était le participe futur de νέομαι. Mais la forme νίσσομαι est plusieurs fois dans Homère, et νισσόμενον est excellent. *Scholies* E : νισσόμενον· ἐπανερχόμενον. Le futur n'est point nécessaire; et, le fût-il, rien n'empêcherait de considérer le doublement du sigma comme une licence métrique, et de prendre νισσόμενον pour νισόμενον.

702. Ἠγαθέην. Rhianus, ἠμαθίην. Voyez plus haut, vers 599, la note sur ἠγαθέη.

704. Ἀμφασίη, poétique pour ἀφασίη, en grec ordinaire ἀφασία. Didyme (*Scholies* B) : ἀφασίη. τὸ δὲ μ περισσόν.

705. Ἔσχετο, s'arrêta. C'est le *vox faucibus hæsit* de Virgile (*Énéide*, IV, 280). — La leçon ἔσκετο, attribuée à Aristarque, est tout à fait inadmissible, d'abord parce que cette forme moyenne du temps passé de εἰμί n'existe point, et ensuite parce que, le mot fût-il homérique, il n'aurait aucun sens dans la phrase. La voix d'une femme qui ne peut plus parler ne devient pas forte et vibrante. Il est évident pour moi que la note de Didyme a été altérée par les transcripteurs, et qu'on doit

Ὀψὲ δὲ δή μιν ἔπεσσιν ἀμειβομένη προσέειπεν·
Κῆρυξ, τίπτε δέ μοι παῖς οἴχεται; Οὐδέ τί μιν χρεὼ
νηῶν ὠκυπόρων ἐπιβαινέμεν, αἵθ' ἁλὸς ἵπποι
ἀνδράσι γίγνονται, περόωσι δὲ πουλὺν ἐφ' ὑγρήν.
Ἦ ἵνα μηδ' ὄνομ' αὐτοῦ ἐν ἀνθρώποισι λίπηται;
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Μέδων, πεπνυμένα εἰδώς·
Οὐκ οἶδ' ἤ τίς μιν θεὸς ὤρορεν, ἠὲ καὶ αὐτοῦ
θυμὸς ἐφωρμήθη ἴμεν ἐς Πύλον, ὄφρα πύθηται
πατρὸς ἑοῦ ἢ νόστον, ἢ ὅντινα πότμον ἐπέσπεν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κατὰ δῶμ' Ὀδυσῆος.
Τὴν δ' ἄχος ἀμφεχύθη θυμοφθόρον, οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη
δίφρῳ ἐφέζεσθαι, πολλῶν κατὰ οἶκον ἐόντων·
ἀλλ' ἄρ' ἐπ' οὐδοῦ ἷζε πολυκμήτου θαλάμοιο,
οἴκτρ' ὀλοφυρομένη· περὶ δὲ δμωαὶ μινύριζον

la rétablir comme il suit, dans les *Scholies* H, P et Q : αἱ Ἀριστάρχου, ἔσχετο. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσκετο, ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. Je ne fais que changer de place les mots ἀντὶ τοῦ ἐγένετο, et mettre ἔσχετο là où il y avait ἔσκετο et ἔσκετο là où il y avait ἔσχετο, c'est-à-dire mettre χ pour κ et κ pour χ. Didyme n'a pu écrire l'absurdité γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Mais il était parfaitement en droit de se moquer de ceux qui faisaient retentir la voix d'une muette, et cela au moment même où il va être dit que Pénélope fut très-longtemps à recouvrer la parole.

708. Ἵπποι, *equi*, dans le sens de *currus :* les chars. Eschyle, dans le *Prométhée*, vers 455, appelle les vaisseaux des chars aux ailes de lin : λινόπτερα ὀχήματα. —Quelques anciens reprochaient à Homère d'avoir prêté ici à Pénélope un langage plus poétique que de raison. *Scholies* P et Q : ἀλλ' ἔοικεν ὁ ποιητὴς κεχρῆσθαι ποιητικῇ ὁρμῇ, οὐ λογιζόμενος τὸ πρέπον τοῦ προσώπου.

712. Ἤ τίς μιν, *vulgo* εἴ τίς μιν. Tous les derniers éditeurs, à l'exception de Dindorf, ont rétabli la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἤ τίς μιν Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ η. La vulgate est une correction du même genre que celle que nous avons mentionnée au vers 646, et elle est tout aussi peu plausible. Voyez la note sur ce vers.

714. Πατρὸς ἑοῦ, génitif causal : *de patre suo*, au sujet de son père. *Scholies* H et T : λείπει ἡ περί. Quelques-uns font de πατρὸς ἑοῦ une dépendance de νόστον. Le sens a plus de précision avec l'explication alexandrine.

716. Ἀμφεχύθη. La douleur est comparée à un nuage ou à un brouillard. Nous avons vu dans l'*Iliade*, XVII, 591, τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα.

717. Πολλῶν, sous-entendu δίφρων.

718. Πολυκμήτου se rapporte à θαλάμοιο. Cette épithète n'est point une banalité poétique. Le θάλαμος qu'elle caractérise n'était pas une chambre quelconque, mais un chef-d'œuvre façonné des mains d'Ulysse même. Voyez-en la description, XXIII, 190-204. Didyme (*Scholies* P) : οὐ κατὰ τὸ ἐπίθετον, ἀλλ' ἔχει τὴν ἀναφορὰν πρὸς τὰ ἔργα τοῦ κατασκευάσαντος αὐτὸν Ὀδυσσέως.

719. Μινύριζον, pleuraient silencieusement. La traduction *ejulabant* n'est point exacte. *Scholies* E et Q : ἡσύχως ἔκλαιον καὶ μικρῶς· μινυὸν γὰρ τὸ μικρόν. Quand le verbe μινυρίζω s'applique au chant, il signifie *fredonner*, et non point faire retentir sa voix. Ainsi dans Eschyle, *Agamemnon*, vers 16. La grammaire comparative justifie l'explication alexandrine. Cur-

πᾶσαι, ὅσαι κατὰ δώματ' ἔσαν νέαι ἠδὲ παλαιαί.
Τῇς δ' ἀδινὸν γοόωσα μετηύδα Πηνελόπεια·
  Κλῦτε, φίλαι· πέρι γάρ μοι Ὀλύμπιος ἄλγε' ἔδωκεν
ἐκ πασέων, ὅσσαι μοι ὁμοῦ τράφεν ἠδὲ γένοντο,
ἣ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,
παντοίῃς ἀρετῇσι κεκασμένον ἐν Δαναοῖσιν·
ἐσθλὸν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος·
νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν ἀνηρείψαντο θύελλαι
ἀκλέα ἐκ μεγάρων, οὐδ' ὁρμηθέντος ἄκουσα.
Σχέτλιαι, οὐδ' ὑμεῖς περ ἐνὶ φρεσὶ θέσθε ἑκάστη
ἐκ λεχέων μ' ἀνεγεῖραι, ἐπιστάμεναι σάφα θυμῷ,
ὁππότε κεῖνος ἔβη κοίλην ἐπὶ νῆα μέλαιναν.
Εἰ γὰρ ἐγὼ πυθόμην ταύτην ὁδὸν ὁρμαίνοντα,
τῷ κε μάλ' ἤ κεν ἔμεινε, καὶ ἐσσύμενός περ ὁδοῖο,
ἤ κέ με τεθνηυῖαν ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπεν.

tius place μινυρό; et ses dérivés entre μινύω et μείων.

720. Πᾶσαι,... Ce vers déplaît à Payne Knight et à Dugas Montbel, et n'en est pas plus mauvais pour cela.

722. Πέρι, adverbe : extraordinairement. — Γάρ. Voyez, sur cette forme de style, la note du vers VII, 328 de l'*Iliade*. C'est le passage auquel renvoie ici la note d'Aristarque, qui nous a été conservée dans les *Scholies* H : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ἐν ἀρχῇ λόγου ὁ γάρ; ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι πολλοὶ γὰρ τεθνᾶσι.

723. Πασέων, dissyllabe par synizèse. — Τράφεν ἠδὲ γένοντο. Voyez dans l'*Iliade*, I, 251, la note sur cette hystérologie, qui est fréquente chez Homère.

726. Ἐσθλὸν, τοῦ κλέος... Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Ici comme là, Aristarque prononçait l'athétèse, et pour les mêmes raisons. De plus il regardait le vers comme absolument inutile. Aristonicus (*Scholies* H et Q) : περιττὸς ὁ στίχος. καὶ γὰρ προεῖπεν ἣ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλόν. καὶ οὐκ οἶδεν ὁ Ὅμηρος τὴν καθ' ἡμᾶς Ἑλλάδα, ἀλλὰ τὴν Θεσσαλικὴν οὕτω λέγει, καὶ Ἕλληνας τοὺς ἐκεῖθεν. Nous avons répondu au grief relatif à Ἑλλάδα, dans la note du vers I, 344. Quant à la répétition de ἐσθλόν, elle est tout ce qu'il y a de plus naturel; et Pénélope n'a pas moins de motifs ici qu'au chant premier de vanter le renom d'Ulysse. C'est ce que pensaient plus d'un Alexandrin; et cette opinion, que leur emprunte Eustathe, est parfaitement plausible. Je ne mets donc point de crochets. Je fais comme La Roche, le seul des éditeurs depuis Wolf qui ait laissé le vers 726 tel quel dans son texte.

727. Ἀνηρείψαντο θύελλαι. Ancienne variante, ἀποκτεῖναι μεμάασιν. Avec cette leçon, le vers était identique à ce qu'on lira ailleurs, V, 18. Aristarque l'avait d'abord adoptée; mais il l'a rejetée ensuite, et son école a fait comme lui. Didyme (*Scholies* H) : ἀνηρείψαντο θύελλαι ἡ χαριεστέρα τῶν Ἀριστάρχου, καὶ ἄλλαι πολλαὶ οὕτως.

730. Σάφα. Ancienne variante, μάλα.

732. Ὁρμαίνοντα. Ancienne variante, ὁρμηθέντα. Cette leçon faussait le sens, car on ne peut retenir celui qui est parti. Didyme (*Scholies* H et P) : τινὲς ὁρμηθέντα, κακῶς.

733. Τῷ est pris adverbialement : *sane*, à coup sûr. — Ὁδοῖο. Voyez la note du vers I, 309.

Ἀλλά τις ὀτρηρῶς Δολίον καλέσειε γέροντα,
δμῶ' ἐμὸν, ὅν μοι ἔδωκε πατὴρ ἔτι δεῦρο κιούσῃ,
καί μοι κῆπον ἔχει πολυδένδρεον· ὄφρα τάχιστα
Λαέρτῃ τάδε πάντα παρεζόμενος καταλέξῃ,
εἰ δή πού τινα κεῖνος ἐνὶ φρεσὶ μῆτιν ὑφήνας
ἐξελθὼν λαοῖσιν ὀδύρεται, οἳ μεμάασιν
ὃν καὶ Ὀδυσσῆος φθῖσαι γόνον ἀντιθέοιο.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε φίλη τροφὸς Εὐρύκλεια·
Νύμφα φίλη, σὺ μὲν ἄρ με κατάκτανε νηλέϊ χαλκῷ,
ἢ ἔα ἐν μεγάρῳ· μῦθον δέ τοι οὐκ ἐπικεύσω.
Ἤδε' ἐγὼ τάδε πάντα· πόρον δέ οἱ ὅσσα κέλευεν,
σῖτον καὶ μέθυ ἡδύ· ἐμεῦ δ' ἕλετο μέγαν ὅρκον,
μὴ πρὶν σοὶ ἐρέειν, πρὶν δωδεκάτην γε γενέσθαι,
ἢ σ' αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι·
ὡς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χρόα καλὸν ἰάπτῃς.
Ἀλλ' ὑδρηναμένη, καθαρὰ χροῒ εἵμαθ' ἑλοῦσα,
εἰς ὑπερῷ' ἀναβᾶσα σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν,
εὔχε' Ἀθηναίῃ κούρῃ Διὸς αἰγιόχοιο·

736. Ἔτι est considéré par les Alexandrins comme redondant. *Scholies* E : παρέλκον τὸ ἔτι· τὸ γὰρ κιούσῃ οὐ δέχεται αὐτό. Il vaut mieux lui donner le sens de *jam*, ce qui précisera l'instant : ἔτι δεῦρο κιούσῃ, à mon départ pour venir ici.

737. Καὶ.... ἔχει, et il soigne. Homère juxtapose l'idée au lieu de la subordonner. Il est inutile de sous-entendre ὅς. Laissons au poëte sa syntaxe naïve.

740. Λαοῖσιν, comme ἐν λαοῖσιν. — Ὀδύρεται est au subjonctif, pour ὀδύρηται. — Οἳ μεμάασιν. Les prétendants seuls ont pris part au complot; mais on comprend que Pénélope, dans sa douleur, se figure que tout le monde est d'accord avec eux, puisque tout le monde les laisse faire. Il est donc inutile de sous-entendre, devant οἵ, quelque chose qui rappelle les prétendants : κατὰ τούτους, par exemple. Je ne parle pas de la correction proposée par Bothe, λείουσιν au lieu de λαοῖσιν.

741. Γόνον. Ancienne variante, δόμον. Il y a γονῆν au vers 755. C'est la quantité qui en décide.

743. Νύμφα φίλη. Voyez le vers III, 130 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

744. Ἢ ἔα (με) ἐν μεγάρῳ, ou laisse-moi dans le palais, c'est-à-dire ou laisse-moi vivante. Quelques anciens écrivaient ἦ, et faisaient de ἔα l'imparfait du verbe εἰμί : *quæ eram in domo*. Cette leçon reviendrait, pour le sens, à *me ancillam tuam*, moi ta servante. La vulgate donne un sens bien plus satisfaisant.

746-749. Ἐμεῦ δ' ἕλετο μέγαν ὅρκον,... Voyez les vers II, 373-376 et les notes sur ces quatre vers.

750. Ὑδρηναμένη équivaut à λουσαμένη : après t'être baignée. — Χροΐ, pour le corps : pour mettre sur ton corps.

752. Εὔχε(ο). Remarquez le genre de consolation conseillé par Euryclée. Les anciens ont signalé avec raison l'admirable connaissance du cœur humain dont fait preuve le poëte. En effet, on ne dit pas à une mère qui craint pour son fils : « Ne pleure point. » On lui fait chercher espérance et force dans un appel au secours divin. *Scholies* P et Q : οὐ παραινεῖ μὴ

ἢ γάρ κέν μιν ἔπειτα καὶ ἐκ θανάτοιο σαώσαι.
Μηδὲ γέροντα κάκου κεκακωμένον· οὐ γὰρ ὀΐω
πάγχυ θεοῖς μακάρεσσι γονὴν Ἀρκεισιάδαο
ἔχθεσθ'· ἀλλ' ἔτι πού τις ἐπέσσεται, ὅς κεν ἔχῃσιν
δώματά θ' ὑψερεφέα καὶ ἀπόπροθι πίονας ἀγρούς.
  Ὣς φάτο· τῆς δ' εὔνησε γόον, σχέθε δ' ὄσσε γόοιο.
Ἡ δ' ὑδρηναμένη, καθαρὰ χροῒ εἵμαθ' ἑλοῦσα,
εἰς ὑπερῷ' ἀνέβαινε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν·
ἐν δ' ἔθετ' οὐλοχύτας κανέῳ, ἠρᾶτο δ' Ἀθήνῃ·
  Κλῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη.
Εἴποτέ τοι πολύμητις ἐνὶ μεγάροισιν Ὀδυσσεὺς
ἢ βοὸς ἢ ὄϊος κατὰ πίονα μηρί' ἔκηεν,
τῶν νῦν μοι μνῆσαι, καί μοι φίλον υἷα σάωσον·
μνηστῆρας δ' ἀπάλαλκε κακῶς ὑπερηνορέοντας.

δακρύειν· οὐ γὰρ πείσει· προτρεπομένη δὲ ἐπ' εὐχὰς καταφεύγειν, ὅθεν λεληθότως παύει τὰ δάκρυα.

753. Μιν, lui, c'est-à-dire Télémaque. — Σαώσαι, *servaverit*, pourra préserver. Hérodien (*Scholies* P) : πρὸ τέλους ἡ ὀξεῖα. ἔστι γὰρ εὐκτικόν.

754. Κάκου, de κακόομαι : afflige. Remarquez le rapprochement de κάκου et de κεκακωμένον. Les Grecs aimaient ces assonances.

755. Ἀρκεισιάδαο, du fils d'Arcésius, c'est-à-dire de Laërte.

756. Ἔχθεσθ(αι). Anciennes variantes, ἄχθεσθ(αι) et οἴχεσ(θαι).

757. Ἀπόπροθι, comme πολλὸν ἀπόπροθι : (s'étendant) beaucoup au loin, c'est-à-dire immenses. La traduction *procul sitos* fausse le sens. Voyez πολλὸν ἀπόπροθι, *Iliade*, XXIII, 832, et la note sur cette expression.

758. Εὔνησε γόον, *consopivit gemitum*, elle endormit l'accès de douleur. Hayman propose de lire νόον, sous prétexte qu'Homère n'a pu répéter le même mot dans le vers : γόον, γόοιο. Cette correction supprimerait toute la poésie de l'expression, pour doter le vers d'une qualité que ne recherchaient aucunement les anciens. Nous avons noté, dans l'*Iliade*, des faits bien plus extraordinaires que celui qui choque ici Hayman : par exemple, XII, 332-333. Voyez la note sur ce passage. Les Alexandrins ont tous lu γόον, car voici la paraphrase d'Eustathe leur copiste : ἔπαυσε τὸν θρῆνον. — Σχέθε δ' ὄσσε γόοιο, *abstinuitque* (*ejus*) *oculos a fletu*, et arrêta les larmes qui coulaient de ses yeux. Le mot γόοιο, comme l'indique ὄσσε, est pris dans un sens dérivé, tandis que γόον est dit au propre.

761. Οὐλοχύτας, *molas*, l'orge pilée. Voyez la note III, 441 sur οὐλάς.

763-764. Εἴποτέ τοι.... On ne met ordinairement qu'une virgule après le vers 762 ; mais il vaut mieux rapporter les vers 763-764 à ce qui suit qu'à ce qui précède. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ δίστιχον τοῖς ἑξῆς συνάπτειν βέλτιον.

766. Ἀπάλαλκε, détourne (loin de nous). Minerve était par excellence une divinité secourable. Voyez la note du vers IV, 8 de l'*Iliade*. Didyme (*Scholies* E) : ἀπότρεψαι. λέγεται γὰρ αὕτη Ἀλαλκομενηΐς. — Κακῶς ὑπερηνορέοντας, *male superbientes*, pleins d'une insolente perversité. Pénélope pense surtout au danger qui menace Télémaque. Il est inutile pourtant de restreindre à cette pensée l'expression d'Homère ; et l'on peut soutenir, malgré l'autorité de Didyme, que Pénélope dit plus que κακῶς βουλευομένους περὶ τοῦ Τηλεμάχου. Les prétendants sont à ses yeux des scélérats dans toute la force du terme.

Ὣς εἰποῦσ' ὀλόλυξε· θεὰ δέ οἱ ἔκλυεν ἀρῆς.
Μνηστῆρες δ' ὁμάδησαν ἀνὰ μέγαρα σκιόεντα·
ὧδε δέ τις εἴπεσκε νέων ὑπερηνορεόντων·
Ἦ μάλα δὴ γάμον ἄμμι πολυμνήστη βασίλεια
ἀρτύει· οὐδέ τι οἶδεν, ὅ οἱ φόνος υἱϊ τέτυκται.
Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε· τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὡς ἐτέτυκτο.
Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Δαιμόνιοι, μύθους μὲν ὑπερφιάλους ἀλέασθε
πάντας ὁμῶς, μή πού τις ἐπαγγείλῃσι καὶ εἴσω.
Ἀλλ' ἄγε, σιγῇ τοῖον ἀναστάντες τελέωμεν
μῦθον, ὃ δὴ καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἤραρεν ἡμῖν.
Ὣς εἰπὼν ἐκρίνατ' ἐείκοσι φῶτας ἀρίστους·
βὰν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.
Νῆα μὲν οὖν πάμπρωτον ἁλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν·
ἐν δ' ἱστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἱστία νηῒ μελαίνῃ·
ἠρτύναντο δ' ἐρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν
πάντα κατὰ μοῖραν, ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν·

767. Οἱ, le datif dans le sens du génitif, comme si souvent chez Homère. Voyez plus bas, vers 771, la note sur οἱ.... υἱϊ. La correction εὖ, proposée par quelques-uns, est donc tout à fait inutile.

771. Ὅ dans le sens de ὅτι : que. Cela est fréquent chez Homère, avec les verbes qui signifient voir, savoir, et autres analogues. — Οἱ.... υἱϊ, au fils à elle : à son fils. Didyme (*Scholies* H) : ὅτι φόνος τῷ υἱῷ αὐτῆς ηὐτρέπισται. ἡ γὰρ οἱ (ἀντωνυμία) ἀντὶ γενικῆς ἐστί.

772. Τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὡς ἐτέτυκτο, mais ils ne savaient pas ces choses comment elles s'étaient accomplies : mais ils ignoraient à quoi avait abouti leur complot.

776. Τοῖον, selon Hayman, est adverbe et va avec σιγῇ, comme au vers I, 209 il va avec θαμά. Mais les deux exemples ne sont point analogues. On peut dire ici que τοῖον se rapporte manifestement à μῦθον.

777. Μῦθον, la chose décidée dans notre entretien : le complot. — Ὁ est dans le sens de ὅς, ou plutôt de οἷος. On écrit ordinairement ὅ. Mais cette orthographe n'est guère plausible, puisque c'est le masculin de l'article, ou de ce que nous nommons ainsi, mot qui, chez Homère, est indifféremment démonstratif ou conjonctif.

782. Τροποῖς ἐν δερματίνοισιν, dans les courroies de peau. Le nom habituel de l'attache à rame est τροπωτήρ. La forme τροπός ne se trouve nulle part qu'ici, et VIII, 53, où le vers est répété. Hérodien (*Scholies* V) : (τροποῖς,) περισπωμένως. δηλοῖ γὰρ τοὺς τροπωτῆρας, περὶ οὓς αἱ κῶπαι τρέπονται καὶ στρέφονται ἐν ἱμᾶσι τοῖς περιδεδεμένοις ταῖς κώπαις. Le τροπός ou τροπωτήρ était un anneau de cuir, à travers lequel on faisait passer la rame, et qui lui fournissait son point d'appui. Il était solidement fixé au bordage ; mais la matière dont il était fait laissait à la rame la liberté de tous ses mouvements.

783. Πάντα κατὰ μοῖραν,... Wolf et la plupart des éditeurs récents regardent ce vers comme interpolé. Quelques anciens le condamnaient aussi, mais sans donner d'autre motif d'athétèse, sinon qu'il leur semblait superflu. *Scholies* M : περιττὸς δοκεῖ οὗτος ὁ στίχος. C'est un jugement tout arbitraire. Nous sommes en droit de dire qu'Homère, après avoir parlé des rames, a dû parler des voiles, et que le vers com-

τεύχεα δέ σφ' ἤνεικαν ὑπέρθυμοι θεράποντες.
Ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὥρμισαν, ἐν δ' ἔβαν αὐτοί·
ἔνθα δὲ δόρπον ἕλοντο, μένον δ' ἐπὶ ἕσπερον ἐλθεῖν.
Ἡ δ' ὑπερωΐῳ αὖθι περίφρων Πηνελόπεια
κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος, ἄπαστος ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
ὁρμαίνουσ' εἴ οἱ θάνατον φύγοι υἱὸς ἀμύμων,
ἢ ὅγ' ὑπὸ μνηστῆρσιν ὑπερφιάλοισι δαμείη.
Ὅσσα δὲ μερμήριξε λέων ἀνδρῶν ἐν ὁμίλῳ
δείσας, ὁππότε μιν δόλιον περὶ κύκλον ἄγωσιν,

plète sa pensée. Ameis et Hayman n'ont point mis de crochets, et ils ont eu bien raison. Ce qui n'est pas indispensable ne laisse pas d'être souvent utile. D'ailleurs le vers est tout ce qu'il y a de plus homérique, au moins dans chacune des deux parties qui le composent.

784. Τεύχεα, comme au vers II, 390, équivaut à νηὸς ὅπλα. Il s'agit des agrès, et non pas d'armes ou d'armures. Aussi la conjonction δέ doit-elle être prise dans le sens explicatif.—L'aoriste ἤνειχαν signifie avaient apporté. Cela est évident, puisque les agrès sont maintenant en fonction.

785. Ὑψοῦ, *alte*, en haut, c'est-à-dire au large. — Ἐν νοτίῳ, *in humido*, dans l'humide, c'est-à-dire en mer. L'expression ὑψοῦ ἐν νοτίῳ, comme le remarque Eustathe, est la contre-partie de ὑψοῦ ἐν ξηρῷ, qui caractériserait la situation du navire tiré hors de la mer. Seulement Homère ne dit nulle part ὑψοῦ ἐν ξηρῷ. Il dit, ὑψοῦ ἐπὶ ψαμάθοισι. Mais cette expression est tout à fait identique à ὑψοῦ ἐν ξηρῷ. — Quelques anciens entendaient, par ἐν νοτίῳ, *du côté du midi;* et cette explication est celle qu'a préférée Dugas Montbel, parce que le lieu de l'embuscade où ils iront se poster est au sud d'Ithaque. Mais ceux-là mêmes qui paraphrasent νοτίῳ par τῷ πρὸς νότον μέρει ajoutent aussitôt : ἢ πρὸς σύγκρισιν τῆς γῆς, ἀντὶ τοῦ ἐν τῷ διύγρῳ (*Scholies* B, E, H, P, Q et T). C'était l'explication ordinaire. Il y en a encore une autre, mais qui n'est point en contradiction avec celle-là ; c'en est plutôt le développement, et Didyme (mêmes *Scholies*) semble l'admettre comme très-plausible : ἐν βάθει τοῦ ὕδατος. ἢ ἐπὶ μετεώρῳ. εἰς τὸ νοτιώτερον τῆς γῆς, τουτέστιν ἄνω πολὺ τῆς γῆς, ἐπεὶ μετέωρα φαίνεται τὰ ἐντὸς τῆς θαλάσσης. Mais on n'a nul besoin de ces subtilités, et ἐν βάθει τοῦ ὕδατος suffit amplement. — Aristophane de Byzance ne lisait point ἐν νοτίῳ. Didyme (mêmes *Scholies*) : Ἀριστοφάνης εἰνοδίῳ, ὡς ἄν τις εἴποι ἐν ὁδῷ, ἑτοίμην εἰς τὸ πλεῖν. Lehrs pense que la vraie leçon d'Aristophane était εἰνόδιον, et le contexte de la note, surtout l'adjectif ἑτοίμην, prouve qu'il a raison. — Quelques-uns écrivaient ἐννοτίῳ en un seul mot; mais cette orthographe est défectueuse. — Τήνγ(ε), c'est-à-dire νῆα : le navire. — Ὥρμισαν, ils tinrent immobile comme dans un port : ils mouillèrent. *Scholies* P et V : ἡσύχως ἑστάναι τὴν ναῦν ἐποίησαν.

786. Μένον δ' ἐπὶ ἕσπερον ἐλθεῖν, et ils attendaient que le soir survînt : et là ils attendirent l'arrivée de la nuit.

787. Ἡ δ' ὑπερωΐῳ αὖθι. Ancienne variante, ἡ δ' ὑπερῷ' ἀναβᾶσα.

788. Κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος. Rhianus écrivait κεῖτ' ἄρ' ἄναυδος. Didyme (*Scholies* H et P) : Ῥιανὸς, κεῖτ' ἄρ' ἄναυδος. καὶ ἔστιν αὕτη χαριεστέρα ἡ γραφή. Le motif pour lequel Didyme approuve cette leçon, c'est probablement parce que l'adjectif ἄσιτος ne se trouve point ailleurs chez Homère, et qu'il fait ici double emploi avec ἄπαστος. Mais le poëte aime à insister sur sa pensée, et ἄπαστος dit plus que ἄσιτος. Le mot ἄσιτος ne peut pas avoir été inconnu à Homère; et la leçon de Rhianus paraît n'être qu'une correction tout arbitraire, produit d'une fausse idée de perfection et des exigences d'un goût raffiné.

792. Δόλιον περὶ κύκλον ἄγωσι équivaut à περικυκλώσωσι δολίως. Quelques

τόσσα μιν ὁρμαίνουσαν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος·
εὗδε δ' ἀνακλινθεῖσα, λύθεν δέ οἱ ἅψεα πάντα.
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
εἴδωλον ποίησε, δέμας δ' ἤϊκτο γυναικί,
Ἰφθίμῃ, κούρῃ φεγαλήτορος Ἰκαρίοιο,
τὴν Εὔμηλος ὄπυιε, Φερῇς ἔνι οἰκία ναίων.

anciens entendaient, par δόλιον κύκλον, un filet. *Scholies* H : κύκλον ἂν εἴποι τὸ δίκτυον. *Scholies* T : δόλον, κύκλῳ τὸ δίκτυον. Mais on ne chasse pas le lion avec un filet. Il s'agit d'un cercle de nombreux chasseurs, qui va se rétrécissant de plus en plus, et au milieu duquel le lion se trouve sans l'avoir soupçonné d'abord : l'animal n'en peut sortir qu'en recevant mille coups.

793. Νήδυμος est considéré comme synonyme de ἡδύς, bien que, d'après sa forme, il semble signifier le contraire. Buttmann pense que, partout où on lit νήδυμος, nous devrions écrire ἥδυμος. Dans les passages analogues à celui-ci, c'est le ν éphelcystique qu'on a, selon lui, indûment retranché au verbe pour le porter en tête du mot suivant; dans les autres passages, on aurait remplacé ἥδυμο; par νήδυμος, afin d'éviter l'hiatus. Cela est possible; mais on ne peut le démontrer, car ἥδυμος est une forme contestée, et νήδυμος n'existe que chez Homère. Curtius regarde la forme ἥδυμος comme légitime; et il l'a enregistrée à son rang, dans l'article relatif à la racine ἁδ, primitivement σϝαδ, sanscrit *svad*, à laquelle se rattache le grec ἡδύς aussi bien que le latin *suavis*. D'autres étymologistes, sans contester ἥδυμος, maintiennent la légitimité de νήδυμος, à cause de la racine sanscrite *nand*, qui contient l'idée de joie : *gaudere* et *exhilarare*. — Aristarque, qui a consacré νήδυμος, l'expliquait par περιέχων, *qui enveloppe*. Voici la note où Didyme (*Scholies* E) cite et développe l'explication d'Aristarque : ἀγνοοῦσί τινες, τὸ νήδυμος ὕπνος ἀποδιδόντες το ἡδύς. ἔστι δὲ νήδυμος ὁ μὴ δύνων μηδὲ περιεχόμενος, ἀλλ' αὐτὸς περιέχων. καὶ οὕτως λέγουσιν, οὐδέ μιν ὕπνος ᾕρει πανδαμάτωρ (*Iliade*, XXIV, 4). τὸ δὲ νη στερητικὸν καὶ ἐν τῷ νήγρετος. ἥδιστος καί θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς. καὶ ἐπ' ἄλλων περιεχόντων καὶ κατειληφότων τὸν δλον λέγει, ἀμφὶ δέ μιν θάνατος χύτο (*Iliade*, XIII, 544)· τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε (*Iliade*, XVII, 591), καὶ θείη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή (*Iliade*, II, 41)· θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη (*Odyssée*, XVII, 63), καὶ λιμένες ναύλοχοι ἀμφίδυμοι (*Odyssée*, IV, 846) λέγει, εἰς οὓς ἔστι δύνειν. ὅθεν καὶ δίδυμοι, δύο ἐκ μιᾶς καταδύσεως τῆς ἐκ γαστρός. La démonstration n'est pas aussi probante que le pensait Didyme; et toute liberté nous reste, soit pour préférer ἥδυμος à νήδυμος, soit pour donner à νήδυμος le sens qui nous paraîtra le mieux en harmonie avec le contexte.

794. Ἅψεα, *artus*, les articulations, par conséquent les membres, le corps. Aristarque (*Scholies* P et Q) veut qu'on entende le mot au propre, et non dans le sens dérivé : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὕτως λέγει τὰς συναφὰς τῶν μελῶν, οὐ τὰ μέλη. οὐκ οὖν ἂν εἴποιμι μηρὸν ἢ χεῖρα ἅψεα.

797. Ἰφθίμῃ, selon quelques anciens, n'est point un nom propre, mais un adjectif; et Aristarque ne condamnait pas cette opinion. Didyme (*Scholies* P) : ἀμφιβάλλει Ἀρίσταρχος πότερον ἐπίθετον τὸ ἰφθίμη, ἢ κύριον. Mais il est probable que ceux qui ôtaient à la sœur de Pénélope le nom d'Iphthimé, lui en donnaient un autre, celui de Médé, en changeant, au vers 796, δέμας en Μέδῃ. Il y a en effet, dans les *Scholies* M, un vers d'Asius qui semble autoriser cette correction : Κοῦραί τ' Ἰκαρίοιο, Μέδη καὶ Πηνελόπεια. On ne peut guère admettre que cette femme ne soit point nommée; mais rien n'oblige de l'appeler Médé plutôt qu'Iphthimé, car on la trouve aussi désignée sous le nom d'Hypsipyle et sous celui de Laodamie. Laissons donc Ἰφθίμῃ avec majuscule.

798. Εὔμηλος. Eumélus est un des personnages de l'*Iliade*. Il était fils d'Admète et d'Alceste. — Φερῇς. Il s'agit de la ville

Πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο,
εἵως Πηνελόπειαν ὀδυρομένην, γοόωσαν,
παύσειε κλαυθμοῖο γόοιό τε δακρυόεντος.
Ἐς θάλαμον δ' εἰσῆλθε παρὰ κληῖδος ἱμάντα,
στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Εὕδεις, Πηνελόπεια, φίλον τετιημένη ἦτορ;
Οὐ μέν σ' οὐδὲ ἐῶσι θεοὶ ῥεῖα ζώοντες
κλαίειν οὐδ' ἀκάχησθαι· ἐπεί ῥ' ἔτι νόστιμός ἐστιν
σὸς παῖς· οὐ μὲν γάρ τι θεοῖς ἀλιτήμενός ἐστιν.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια,
ἡδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείῃσι πύλῃσιν·
Τίπτε, κασιγνήτη, δεῦρ' ἤλυθες; Οὔτι πάρος γε
πωλέ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἀπόπροθι δώματα ναίεις·

de Phères en Thessalie, et non pas, quoi qu'en disent les *Scholies* V, de Phères en Messénie. Voyez les notes du vers III, 488.

800. Εἵως, jusqu'à ce que, c'est-à-dire afin que. C'est ainsi que ὄφρα signifie tantôt *donec* et tantôt *ut*. Hérodien (*Scholies* H): εἵως ἀντὶ τοῦ ὅπως. δασυντέον τὸ εἵως, ὅπως. — Ancienne variante, εἴ πως. Cette leçon n'était probablement qu'une correction arbitraire; car on verra plusieurs exemples de ἕως et εἵως analogues à celui-ci : V, 386; VI, 80; IX, 376; XIX, 367.

802. Παρὰ κληῖδος ἱμάντα, le long de la courroie du verrou. Elle entre, comme nous disons, par le trou de la serrure. C'est le chemin que prennent encore les fées et les revenants de nos contes. Voyez, pour ce qui concerne le verrou et sa courroie, les notes du vers I, 442.

805. Μέν est dans le sens de μήν. Mais il est inutile d'écrire μήν, comme font Bekker et Hayman. — Οὐδέ renforce la négation, et il équivaut ici à οὐδαμῶς. Au vers suivant, οὐδ(έ) est dans son sens ordinaire.

807. Θεοῖς ἀλιτήμενος, coupable envers les dieux. Le mot ἀλιτήμενος est considéré comme une forme épique de ἠλιτημένος. *Scholies* B : ὥσπερ δὲ τὸ ἀλαλήμενος καὶ ἀκαχήμενος, οὕτω καὶ ἀλιτήμενος. Hérodien (*Scholies* T) est d'avis que les participes ainsi accentués sont des présents, et non des parfaits, et que, si l'on prend ἀλιτήμενος pour ἠλιτημένος, il faut lui donner l'accent sur la pénultième : τὸ δὲ ἀλιτημένος, εἰ μὲν παροξύνεται, παρακείμενός ἐστι κατὰ συστολὴν τῆς ἀρχούσης (ἀ au lieu de ἠ). εἰ δὲ προπαροξύνεται, ἐνεστώς ἐστιν Αἰολικός, ὡς ἀλαλήμενος καὶ ἀκαχήμενος. Il est très-probable qu'Homère disait ἀλίτημι, ἀλίτημαι, et que ἀλιτήμενος proparoxyton est un éolisme, ou plutôt un archaïsme, et non pas une licence de métrique ou d'accentuation. C'est du reste un ἅπαξ εἰρημένον.

809. Κνώσσουσ' ἐν ὀνειρείῃσι πύλῃσιν, dormant dans les portes des songes, c'est-à-dire dormant profondément. Celui qui dort est censé habiter la région des songes, le palais des songes. Didyme (*Scholies* E, H, Q et V) : ἀντὶ τοῦ ἐν βάθει τοῦ ὕπνου· διὰ γὰρ τούτου ἔρχεται τὰ ὀνείρατα. Cependant l'expression d'Homère peut sembler bizarre, puisque la figure d'Iphthimé est dans la chambre de Pénélope; mais c'était évidemment une de ces locutions toutes faites qu'on emploie dans leur sens courant, sans s'inquiéter beaucoup de la valeur propre des mots qui les composent.

811. Πώλε(ο), *ventitabas*, ou, selon quelques-uns, πωλέ(αι), *ventitas*. On a le choix, car πάρος se construit aussi bien avec le présent qu'avec le passé. Charis et Vulcain, dans l'*Iliade* (XVIII, 386 et 425),

καί με κέλεαι παύσασθαι ὀϊζύος ἠδ' ὀδυνάων
πολλέων, αἵ μ' ἐρέθουσι κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
ἣ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,
παντοίῃς ἀρετῇσι κεκασμένον ἐν Δαναοῖσιν·
ἐσθλόν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος.
Νῦν αὖ παῖς ἀγαπητὸς ἔβη κοίλης ἐπὶ νηός,
νήπιος, οὔτε πόνων εὖ εἰδὼς οὔτ' ἀγοράων.
Τοῦ δὴ ἐγὼ καὶ μᾶλλον ὀδύρομαι ἤπερ ἐκείνου.
Τοῦ δ' ἀμφιτρομέω καὶ δείδια, μή τι πάθῃσιν,
ἢ ὅγε τῶν ἐνὶ δήμῳ, ἵν' οἴχεται, ἢ ἐνὶ πόντῳ·
δυσμενέες γὰρ πολλοὶ ἐπ' αὐτῷ μηχανόωνται,
ἱέμενοι κτεῖναι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἴδωλον ἀμαυρόν·
Θάρσει, μηδέ τι πάγχυ μετὰ φρεσὶ δείδιθι λίην·
τοίη γάρ οἱ πομπὸς ἅμ' ἔρχεται, ἥντε καὶ ἄλλοι
ἀνέρες ἠρήσαντο παρεστάμεναι (δύναται γάρ),
Παλλὰς Ἀθηναίη· σὲ δ' ὀδυρομένην ἐλεαίρει·
ἣ νῦν με προέηκε, τεῒν τάδε μυθήσασθαι.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε περίφρων Πηνελόπεια·
Εἰ μὲν δὴ θεός ἐσσι, θεοῖό τε ἔκλυες αὐδῆς,

disent à Thétis l'un et l'autre : πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις. C'est exactement la même observation que fait ici Pénélope à sa sœur.

812-813. Κέλεαι et πολλέων, dissyllabes par synizèse.

814-817. Ἢ πρὶν μὲν.... Voyez plus haut les vers 724-727 et les notes sur ces quatre vers.

819. Τοῦ, génitif causal : *ob hunc*, à son sujet. — Ἐκείνου est aussi génitif causal. Il désigne Ulysse.

820. Τοῦ, comme au vers précédent.

821. Ὅγε est redondant, comme quelquefois *ille* en latin. — Ἵν' οἴχεται, *quo abit*, c'est-à-dire *apud quos profectus est :* chez qui il s'est rendu.

822. Μηχανόωνται. Ancienne variante, μηχανόωσιν.

823. Ἱκέσθαι a pour sujet αὐτόν sous-entendu.

824. Εἴδωλον ἀμαυρόν, l'image obscure, c'est-à-dire simplement le fantôme. L'épithète ἀμαυρόν est l'exacte contre-partie de ἐναργές, qui indique la réalité. L'image qui apparaît à Pénélope est dénuée de toute réalité palpable, voilà ce que veut dire Homère. L'explication d'Apollonius, τὸ μὴ φαινόμενον, est inadmissible, puisque Pénélope voit le fantôme.

826. Ἔρχεται. Ancienne variante, ἕσπεται. Cette leçon, admise par Henri Estienne et par d'autres éditeurs, est née probablement de la glose ἕπεται, car, comme le remarque Buttmann, il n'y a point d'exemple du présent ἕσπομαι.

827. Δύναται γάρ. Ancienne variante, καὶ ἀμύνειν.

829. Τεΐν, *tibi*, à toi.

831. Θεός, un être divin, c'est-à-dire un fantôme et non pas ma sœur elle-même. — Θεοῖο, de la déesse : de Minerve. — Αὐδῆς. Bekker écrit αὐδήν, comme au vers II, 297. Cette correction n'a été

εἰ δ' ἄγε μοι καὶ κεῖνον ὀϊζυρὸν κατάλεξον,
εἴπου ἔτι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο,
ἦ ἤδη τέθνηκε, καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν.
  Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἴδωλον ἀμαυρόν·
Οὐ μέν τοι κεῖνόν γε διηνεκέως ἀγορεύσω,
ζώει ὅγ' ἦ τέθνηκε· κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.
  Ὣς εἰπὸν σταθμοῖο παρὰ κληῖδα λιάσθη
ἐς πνοιὰς ἀνέμων· ἡ δ' ἐξ ὕπνου ἀνόρουσεν
κούρη Ἰκαρίοιο· φίλον δέ οἱ ἦτορ ἰάνθη,
ὥς οἱ ἐναργὲς ὄνειρον ἐπέσσυτο νυκτὸς ἀμολγῷ.
  Μνηστῆρες δ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρὰ κέλευθα,
Τηλεμάχῳ φόνον αἰπὺν ἐνὶ φρεσὶν ὁρμαίνοντες.
Ἔστι δέ τις νῆσος μέσση ἁλὶ πετρήεσσα,
μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,
Ἀστερίς, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι· τῇ τόνγε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί.

adoptée par personne; elle est d'ailleurs tout à fait inutile.

832. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 302. — Κεῖνον. Il s'agit d'Ulysse.

834. Καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν, sous-entendu ἐστί.

835. Εἴδωλον ἀμαυρόν. Voyez plus haut la note du vers 824.

836. Διηνεκέως, d'un bout à l'autre : en détail ; exactement. Didyme (*Scholies* P et V) : σαφῶς, ἀκριβῶς, ἕως τέλους τὰ πάντα.

837. Κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν, car (il n'est) pas bon de prononcer de vaines paroles : car je n'ai rien de certain à t'apprendre là-dessus ; car j'ignore ce qui en est.

838. Παρὰ κληῖδα. Le fantôme s'en retourne par où il est venu. Voyez plus haut le vers 802 et la note sur ce vers.

841. Ἐναργές, *manifestum*, révélant la vérité. Cette espèce de songes est ce que les Grecs appelaient ὕπαρ. Voyez les vers XIX, 547 et XX, 90. Voyez aussi le *Prométhée* d'Eschyle, vers 486. — Νυκτὸς ἀμολγῷ, comme ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ : en pleine nuit. Voyez la note sur cette expression, *Iliade*, XI, 173. — Payne Knight supprime le vers 841, parce que, selon lui, la nuit n'est pas encore venue. Pourtant les prétendants ont déjà pris le repas du soir, et leur navire va se mettre en embuscade, quand le songe vient visiter Pénélope. Il est donc nuit. Si ce n'est pas le plus fort de la nuit, c'est au moins la nuit fermée, et cela suffit pour justifier νυκτὸς ἀμολγῷ.

845. Σάμοιο. Cette Samos est l'île de Samé, c'est-à-dire Céphalonie.

846. Ἀστερίς. Strabon nomme cette île Astéria. On croit que c'est Dascalio, bien que cet îlot soit un rocher à peu près inabordable aux navires, et qu'il réponde mal à la description d'Homère.

847. Ἀμφίδυμοι, ayant double entrée. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) : ἐξ ἑκατέρου μέρους εἴσπλους καὶ καταγωγὰς ἔχοντες.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ε.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ.

Jupiter, à la prière de Minerve, s'intéresse au sort d'Ulysse, et envoie à Calypso l'ordre de rendre au héros sa liberté (1-84). La nymphe reçoit cet ordre avec douleur, mais se résigne à y obéir (85-147). Elle va trouver Ulysse sur le rivage, et elle lui apprend que rien ne s'oppose plus à son départ (148-227). Construction du radeau et départ d'Ulysse (228-281). Naufrage d'Ulysse en vue des côtes de l'île des Phéaciens (282-332). La déesse Leucothée sauve la vie du héros (333-364). Ulysse prend terre après de grands efforts, et se réfugie dans un bois voisin du rivage, où il passe la nuit et répare ses forces épuisées (365-493).

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσιν·
οἱ δὲ θεοὶ θῶκόνδε καθίζανον, ἐν δ' ἄρα τοῖσιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ. Ce titre (*Le radeau d'Ulysse*) n'était pas le seul par lequel on désignât le chant cinquième de l'*Odyssée*. Il y a trois autres titres encore, mentionnés dans la liste imprimée en tête des *Scholies* : ἀπόπλους ἢ ἀνάπλους Ὀδυσσέως παρὰ Καλυψοῦς. Καλυψοῦς ἄντρον. τὰ περὶ τὴν σχεδίαν. Le premier de ces trois titres peut même être regardé comme double; mais le dernier n'est qu'une variante de celui qu'ont généralement adopté les éditeurs.

1-2. Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων.... Voyez les vers XI, 1-2 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

3. Θῶκόνδε, *ad consessum*, (étant venus) à l'assemblée. Le mot θῶκος signifie proprement *siége*, comme on l'a vu au vers II, 14. Chaque dieu a son siége dans la grande salle du palais de Jupiter; mais les assemblées sont plus ou moins générales. Il ne s'agit ici que d'une des réunions quotidiennes auxquelles assistaient les dieux habitants de l'Olympe, comme celle dont il est question aux vers I, 533-536 de l'*Iliade*. Dans les occasions solennelles, Jupiter convoque tous les dieux, quel que soit leur séjour ordinaire. Telles sont les deux grandes assemblées du début des chants VIII et XX de l'*Iliade*. L'assemblée actuelle ne diffère point de celle qui donnait son nom à la première rhapsodie de l'*Odyssée*, et qui n'avait pas été convoquée non plus. Dans l'une et dans l'autre, c'est sur le sort d'Ulysse qu'on délibère; mais on prend, cette fois-ci, une mesure efficace pour la délivrance du héros. Didyme (*Scholies* H, P, Q et T) : δευτέρα αὕτη περὶ τοῦ Ὀδυσσέως θεῶν ἐκκλησία. ἡ μὲν γὰρ πρώτη βουλὴ περὶ τοῦ σώζεσθαι Ὀδυσσέα, αὕτη δὲ περὶ τοῦ πῶς. κατὰ μὲν τὴν πρώτην ἐκκλησίαν ὁ Ζεὺς παρεῖχεν ἀφορμὴν τῇ Ἀθηνᾷ αὐτὸς ἐναρχόμενος τοῦ λόγου, νῦν δὲ ἡ

Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, οὗτε κράτος ἐστὶ μέγιστον.
Τοῖσι δ' Ἀθηναίη λέγε κήδεα πόλλ' Ὀδυσῆος,
μνησαμένη· μέλε γάρ οἱ ἐὼν ἐν δώμασι Νύμφης·
Ζεῦ πάτερ, ἠδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
μή τις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἤπιος ἔστω
σκηπτοῦχος βασιλεύς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδώς·
ἀλλ' αἰεὶ χαλεπός τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι·
ὡς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσῆος θείοιο
λαῶν, οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὣς ἤπιος ἦεν.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήσῳ κεῖται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκῃ
ἴσχει· ὁ δ' οὐ δύναται ἣν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι·
οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,
οἵ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν ἀποκτεῖναι μεμάασιν
οἴκαδε νισσόμενον· ὁ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουὴν
ἐς Πύλον ἠγαθέην ἠδ' ἐς Λακεδαίμονα δῖαν.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Τέκνον ἐμὸν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
Οὐ γὰρ δὴ τοῦτον μὲν ἐβούλευσας νόον αὐτὴ,
ὡς ἤτοι κείνους Ὀδυσεὺς ἀποτίσεται ἐλθών;
Τηλέμαχον δὲ σὺ πέμψον ἐπισταμένως (δύνασαι γάρ)

Ἀθηνᾶ κατάρχεται. καὶ οὐκ ἐκεῖνα λέγει περὶ τοῦ σώζεσθαι αὐτὸν, Ἀλλά μοι ἀμφ' Ὀδυσῆϊ.... (I, 48-49), ἀλλὰ τῶν πολιτῶν καταβοᾷ, ὅτι ἐπὶ τοσοῦτον ἀμνημονοῦσι τοῦ ἄρχοντος, ὥστε καὶ τῷ υἱῷ αὐτοῦ ἐπιβουλεύειν. ἐν μέσῳ δὲ κατετέθη τὰ περὶ τοῦ Ὀδυσσέως.

5. Λέγε, *recensebat*, énumérait : raconta. C'est un des exemples où l'on voit le verbe λέγειν incliner vers la signification qu'il a dans la langue ordinaire. On se rappelle que jamais, chez Homère, il ne signifie *dire*, du moins au propre. Mais on a vu λέγεσθαι, *Iliade*, XIII, 275, à peu près équivalent de διαλέγεσθαι.

6. Μέλε a pour sujet Ὀδυσσεύς sous-entendu. — Νύμφης. Il s'agit de Calypso.

8-12. Μή τις ἔτι.... Voyez les vers II, 230-234 et les notes sur ces cinq vers.

13-17. Ἀλλ' ὁ μὲν.... Voyez les vers IV, 556-560 et les notes sur ces cinq vers.

18-20. Νῦν αὖ παῖδ' ἀγαπητὸν.... Voyez les vers IV, 700-702 et les notes sur ces trois vers.

22. Ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων est une exclamation, et non une interrogation, et c'est à tort qu'on la faisait suivre autrefois du point et virgule. Quant à l'expression *barrière des dents*, voyez la note du vers IV, 350 de l'*Iliade*.

23-24. Οὐ γὰρ δὴ.... Cette phrase est nécessairement interrogative. Nicanor (*Scholies* E, P et V) : τοῦτο ἐν ἐρωτήσει προενεκτέον.

24. Ἐλθών, étant venu, c'est-à-dire à son retour dans sa patrie.

25-27. Τηλέμαχον δὲ σὺ.... Le poëte, comme le remarque Didyme (*Scholies* P

ὥς κε μάλ' ἀσκηθὴς ἣν πατρίδα γαῖαν ἵκηται,
μνηστῆρες δ' ἐν νηῒ παλιμπετὲς ἀπονέωνται.
  Ἦ ῥα, καὶ Ἑρμείαν, υἱὸν φίλον, ἀντίον ηὔδα·
Ἑρμεία· σὺ γὰρ αὖτε τά τ' ἄλλα περ ἄγγελός ἐσσι·
Νύμφῃ ἐϋπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλήν,
νόστον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος, ὥς κε νέηται,
οὔτε θεῶν πομπῇ οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων·
ἀλλ' ὅγ' ἐπὶ σχεδίης πολυδέσμου πήματα πάσχων
ἤματί κ' εἰκοστῷ Σχερίην ἐρίβωλον ἵκοιτο,
Φαιήκων ἐς γαῖαν, οἳ ἀγχίθεοι γεγάασιν·
οἵ κέν μιν πέρι κῆρι θεὸν ὣς τιμήσουσιν,

et T), tient à nous délivrer d'inquiétude au sujet du danger que court Télémaque : ἀπαλλάττει ἀγωνίας τὸν ἀκροατὴν ἐπὶ τῷ Τηλεμάχῳ.

27. Παλιμπετές. On a vu cet adverbe dans l'*Iliade*, XVI, 395, joint à ἄψ dont il est synonyme. *Scholies* V : ἐξ ὑποστροφῆς, εἰς τὰ ὀπίσω. *Scholies* P : εἰς τοὐπίσω στρεφόμενοι. — Ἀπονέωνται a la première syllabe longue par une licence ordinaire à la versification homérique, toutes les fois qu'un mot a les trois premières brèves. Pourtant on peut supposer que le π est pris comme lettre double, ou, si l'on veut, qu'il était doublé dans la prononciation. On a vu à plusieurs reprises, dans l'*Iliade*, le verbe ἀπονέομαι fournir comme ici la fin du vers.

30-31. Νύμφῃ ἐϋπλοκάμῳ.... Voyez les vers I, 86-87 et les notes sur ces deux vers.

30. Εἰπεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. Nicanor (*Scholies* P) : ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον. ἀπαρέμφατον γάρ ἐστιν ἀντὶ προστακτικοῦ τοῦ εἰπέ.

32. Οὔτε θεῶν πομπῇ.... Ce vers n'a d'autre dactyle que celui du premier pied. Voyez la note sur un vers semblable, *Iliade*, I, 44. — Θεῶν πομπῇ, *deorum ductu*, par une conduite de dieux, c'est-à-dire à l'aide de quelque secours divin, dans le genre de celui qu'avait apporté Minerve à Télémaque (II, 416-417) en lui servant de pilote. — Θνητῶν ἀνθρώπων, d'hommes mortels, c'est-à-dire de matelots ordinaires.

34. Ἤματί κ' εἰκοστῷ. C'est Aristarque qui a introduit κ(ε) entre ἤματι et εἰκοστῷ : correction autorisée par le vers IX, 363 de l'*Iliade* : Ἤματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην. Didyme (*Scholies* H) : χωρὶς τοῦ κε αἱ κοινότεραι. — Σχερίην. On suppose que la Schérie d'Homère est l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Mais il est évident, quoi qu'aient écrit anciens et modernes sur ce sujet, que le pays habité par les Phéaciens n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Schérie et son peuple n'ont jamais existé que dans l'imagination d'Homère, ou, si l'on veut, dans les contes des ports d'Ionie, recueillis et immortalisés par le poëte.

35. Ἀγχίθεοι, *propinqui diis*, presque égaux aux dieux. Cette épithète fait allusion à la vie heureuse que menaient les Phéaciens. — Cependant les Alexandrins n'adoptaient pas tous cette explication. Quelques-uns entendaient : *rapprochés des dieux par leur origine*; mais il s'agit ici du peuple, et non des rois issus de Neptune. D'autres entendaient : *commensaux des dieux*; mais il est douteux qu'un terme aussi vague que ἀγχίθεοι ait une signification aussi spéciale. Didyme (*Scholies* E) laisse le choix entre les trois interprétations; mais il les enregistre dans un ordre qui semble indiquer sa préférence pour celle qui prévaut généralement parmi les commentateurs modernes : διὰ τὴν εὐδαιμονίαν καὶ τὴν εὐπάθειαν, ἢ διὰ τὴν εὐγένειαν· ἀπὸ γὰρ Ποσειδῶνος τρίτοι εἰσὶν οἱ βασιλεῖς αὐτῶν· ἢ καθὸ οἱ θεοὶ συνδιατρίβουσιν αὐτοῖς καὶ εὐωχοῦνται διὰ τὴν φιλοξένιαν.

36. Πέρι, adverbe : *eximie*, extraordinai-

πέμψουσιν δ' ἐν νηῒ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
χαλκόν τε χρυσόν τε ἅλις ἐσθῆτά τε δόντες,
πόλλ', ὅσ' ἂν οὐδέποτε Τροίης ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς,
εἴπερ ἀπήμων ἦλθε, λαχὼν ἀπὸ ληΐδος αἶσαν.
Ὣς γάρ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἑὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος Ἀργειφόντης.
Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.
Εἵλετο δὲ ῥάβδον, τῇ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει·
τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς Ἀργειφόντης.
Πιερίην δ' ἐπιβὰς ἐξ αἰθέρος ἔμπεσε πόντῳ·

rement. — Quelques-uns lisent ici, comme dans tous les cas où le mot est suivi de κῆρι, περί préposition. Cette leçon affaiblit la pensée. Il y a désaccord, dans l'Homère-Didot, entre le texte, qui donne πέρι κῆρι, et la traduction *ex animo*, qui exigerait περὶ κῆρι. Nous suivons la leçon et l'explication d'Aristarque. Voyez la note du vers IV, 46 de l'*Iliade*.

39. Ἂν.... ἐξήρατ(ο) dit plus que *abstulisset* ou *sustulisset*. On commençait par prélever, sur le butin, la part des rois; et c'est du prélèvement attribué par le sort à Ulysse qu'il s'agit. Didyme (*Scholies* E): ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς· ὡς ἐξαίρετα ἔλαβεν, ἢ πλείονα τῶν ἄλλων. Il faut donc ajouter, à l'idée d'enlever, l'idée d'une part de roi. — Τροίης. Ancienne variante, Τροΐης trissyllabe, adjectif qu'on rapportait au substantif ληΐδος du vers suivant. Cette leçon est condamnée par Didyme (*Scholies* P) : Τροίης δισσυλλάβως, ἵνα τὴν χώραν ἀκούσωμεν. Il est vrai qu'Hérodien l'a préférée; mais la vulgate s'explique bien mieux. Voici la note d'Hérodien (*Scholies* H, P et V) : διαιρετέον. τὸ γὰρ ἑξῆς, Τροΐης ἀπὸ ληΐδος, ἀπὸ τῆς Τρωϊκῆς λείας, ἐξαίρετα ἔλαβεν. On remarquera, du reste, qu'Hérodien entend ἐξήρατ(ο) de la même façon que Didyme. Aristarque admettait, dans certains passages, Τροΐη adjectif. Voyez la note I, 129 de l'*Iliade* sur Τροίην. Mais il est probable que sa leçon était ici celle qu'a consacrée Didyme.

40. Αἶσαν, *portionem*, le lot (auquel il avait droit).

41. Ὣς, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire dans les conditions dont je viens de parler.

43-49. Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε.... Voyez l'*Iliade*, XXIV, 339-345, et les notes sur ces sept vers. Voyez aussi, à propos des vers 44-46, la note I, 96-98 de l'*Odyssée*.

47-49. Εἵλετο δὲ ῥάβδον.... Quelques anciens regardaient ces trois vers comme inutiles à cette place. Mercure, disaient-ils, n'a que faire ici de sa baguette, puisqu'il n'y a personne ni à endormir ni à éveiller. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies* P, Q et T), la baguette est l'insigne spécial de Mercure; et il n'est pas plus extraordinaire de le voir aller chez Calypso le caducée à la main, que de voir Neptune se rendre, armé du trident, chez ses amis les peuples d'Éthiopie : οὐδὲν δέ φασιν ὄφελος ἐνθάδε ῥάβδου, ὥσπερ ἐν Ἰλιάδι (XXIV, 445) πρὸς τὸ κοιμίσαι τοὺς πυλωρούς. οὐ συνορῶσι δὲ ὅτι ἴδιά τινά ἐστι θεῶν φορήματα, ὡς εἴ τις μέμφοιτο ὅτι Ποσειδῶν εἰς Αἰθιοπίαν πορευόμενος τὴν τρίαιναν ἔχει.

50. Πιερίην. D'après certains littérateurs d'aujourd'hui, l'Olympe de l'*Odyssée*

σεύατ' ἔπειτ' ἐπὶ κῦμα, λάρῳ ὄρνιθι ἐοικὼς,
ὅστε, κατὰ δεινοὺς κόλπους ἁλὸς ἀτρυγέτοιο
ἰχθῦς ἀγρώσσων, πυκινὰ πτερὰ δεύεται ἅλμῃ·

n'est qu'une montagne idéale, sans situation fixe, et dont l'existence est impossible. On voit ici que cet Olympe, quoi qu'en disent les littérateurs en question, est exactement le même que l'Olympe de l'*Iliade*, c'est-à-dire une montagne réelle, la haute montagne de Thessalie dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Mercure suit exactement la route que Junon avait prise en descendant de l'Olympe, pour aller rejoindre Jupiter sur le mont Ida. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 226 et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes de l'*Appendice* VIII, p. 604 et 606 du deuxième volume de l'*Iliade*. J'ajoute que, si l'Olympe de l'*Odyssée* était le ciel proprement dit, Mercure n'aurait pas à faire le voyage dont il va être question, et qu'il descendrait verticalement dans l'île. L'île ne serait pas loin de cet Olympe (τηλόθ' ἐοῦσαν, vers 55), elle serait dessous. Aristarque : εἰ γὰρ μὴ ἀπὸ Μακεδονίας ὁ θεὸς ἐξορμᾷ, ἀλλ' ἄνωθεν ἐξ οὐρανοῦ, οὐκ ἂν πολλὴν ἐπῆλθεν, ἕως εἰς τὴν νῆσον παραγένηται, ἀλλ' εὐθὺς κατὰ κάθετον γενόμενος.

51. Λάρῳ ὄρνιθι. L'oiseau marin que les Grecs nommaient λάρος est le goëland. Suivant quelques-uns, c'est le cormoran; suivant d'autres encore, c'est la mouette. Mais ce que les Grecs ont écrit sur le λάρος et les Latins sur le *larus* se rapporte au goëland plus qu'à aucun des autres oiseaux de mer. Virgile, dans son imitation de ce passage, ne nomme pas l'oiseau; il se contente de le décrire : « ....avi similis, quæ circum littora, circum Piscosos « scopulos humilis volat æquora juxta » (*Énéide*, IV, 254-255). — Ἐοικώς. C'est une simple comparaison. Mercure n'a pas besoin, pour voler, de prendre une figure d'oiseau. Le *similis* de Virgile traduit exactement ἐοικώς. Voyez plus bas, vers 337, la note sur αἰθυίῃ εἰκυῖα.

53. Πυκινά, suivant quelques anciens, est pris adverbialement, et il se rapporte à ἀγρώσσων. Mais cette explication est peu naturelle. Dindorf : « Dubitarunt utrum « πυκινά, pro adverbio πυκνῶς acceptum, « cum verbo ἀγρώσσων conjungendum « esset, an πυκινὰ πτερά dixisset poeta : « quem vix opus moneri non tam absurde « locuturum fuisse, ut adverbio πυκινῶς « adjectivum præferret πυκινά ita collocatum ut nemo non cum πτερά sit con- « juncturus, quum præsertim πυκινός vel « πυκνός frequens sit alarum epitheton. » Ces raisons sont sans réplique. Il est évident surtout qu'on lirait πυκινῶς dans le vers, si ἀγρώσσων πυκινῶς était vraiment la pensée du poëte. Nous avons d'ailleurs l'exemple σὺν δὲ πτερὰ πυκνὰ λίασθεν, *Iliade*, XXIII, 879, où il est impossible de prendre πυκνά pour autre chose que l'épithète de πτερά. Enfin on peut dire que c'est aux ailes des oiseaux de mer que convient particulièrement l'épithète πυκνά ou πυκινά. Cette observation est du commentateur alexandrin Pius. Eustathe : τοῦτο δὲ ἴδιον τῶν ἐναλίων ὀρνίθων, οἷα τῆς φύσεως, ὥς φησι Πῖος, τὴν πύκνωσιν παρεσχημένης τοῖς ἐξ ὑγρῶν ποριζομένοις τὸ ζῆν, ἵνα μὴ ῥᾳδίως πρὸς τὴν σάρκα διικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαίνῃ αὐτήν. Il n'y a donc aucun doute sérieux sur le sens, bien que Nicanor admette qu'on peut indifféremment prendre πυκινά comme adjectif ou comme adverbe, et placer la diastole soit après ἀγρώσσων, soit après πυκινά. La note de Nicanor est dans les *Scholies* H, P et Q : ἡ ἀμφιβολία τῆς διαστολῆς οὐδὲ τοὺς ἐξηγησαμένους ἔλαθεν. ἤτοι γὰρ ἀγρώσσων πυκινὰ, τουτέστι πυκινῶς, ἢ πυκινὰ πτερά. Les derniers mots de cette note sont altérés et mutilés dans les manuscrits; mais nous les donnons d'après la restitution de Dindorf. Ce qui suit cette note, dans les mêmes *Scholies*, n'est plus de Nicanor : c'est la citation de Pius. Seulement il y manque une ligne, la première, celle où Pius était nommé. Les scholiastes compilés par Eustathe n'avaient pas scrupuleusement respecté les termes de l'auteur. On ne sera pas fâché de voir sous sa vraie forme la remarque de Pius : τοιαύτη γὰρ, ὥς φησι Πῖος, τῶν ἐναλίων ὀρνίθων ἡ πύκνωσις τυγχάνει, τῆς φύσεως πρὸς τὴν χρείαν αὐτοῖς ταύτην σκέπην πορισαμένης, ὡς μὴ ῥᾳδίως πρὸς τὴν σάρκα διικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαίνοι. C'est Dindorf qui a complété le texte des *Scholies*, d'après les

τῷ ἴκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ἑρμῆς.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο, τηλόθ' ἐοῦσαν,
ἔνθ' ἐκ πόντου βὰς ἰοειδέος ἤπειρόνδε
ἤϊεν, ὄφρα μέγα σπέος ἵκετο, τῷ ἔνι Νύμφη
ναῖεν ἐϋπλόκαμος· τὴν δ' ἔνδοθι τέτμεν ἐοῦσαν.
Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόθι δ' ὀδμὴ
κέδρου τ' εὐκεάτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώδει,
δαιομένων· ἡ δ' ἔνδον ἀοιδιάουσ' ὀπὶ καλῇ,

indications fournies par celui d'Eustathe. — Quels sont les commentateurs (ἐξηγησαμένους) dont parle Nicanor? Peut-être s'agit-il des glossographes. Une note des *Scholies* P a tout l'air en effet d'être empruntée aux essais de ces primitifs exégètes : τὸ πυκινά δύναται καὶ τὸ πυκνῶς καὶ τὸ πυκνά.

54. Τῷ ἴκελος.... Ce vers était regardé par quelques anciens comme une interpolation. *Scholies* H, P et Q : προσέθηκέ τις οὐ δεόντως τὸν στίχον. C'est pourtant l'usage d'Homère, après une comparaison développée, de reprendre et de résumer ce qu'il vient de dire. Le vers n'est donc point inutile, quoiqu'il soit loin d'être indispensable. — Payne Knight et Dugas Montbel le condamnent, mais pour une raison purement grammaticale. La forme Ἑρμῆς, à leur avis, n'est point homérique, puisque partout, selon eux, Homère dit Ἑρμείας au nominatif. Cette raison n'est pas bonne. On verra Ἑρμῆς au vers 1 du chant XXIV. Le passage, il est vrai, est contesté. Mais Homère emploie indifféremment, pour les noms propres, la forme allongée ou la forme contracte, sans autre règle que les besoins de sa versification. Il a bien réduit le datif Ἑρμείᾳ à Ἑρμέᾳ, dissyllabe par synizèse (*Iliade*, V, 390) : pourquoi se serait-il privé du dissyllabe ionien Ἑρμέης, contracte Ἑρμῆς? Il ne s'en est servi qu'une fois, soit; mais c'est là un simple effet du hasard, et rien de plus. — Πολέεσσιν.... κύμασιν, sur les flots nombreux, c'est-à-dire sur l'immensité des vagues. — Ὀχήσατο, se porta : se transporta.

55. Τὴν νῆσον, *illam insulam*, l'île où il avait à se rendre : l'île d'Ogygie; l'île qu'habitait Calypso.

56. Ἠπειρόνδε, sur le rivage. Le mot ἤπειρος désigne ordinairement la terre ferme par opposition aux îles : ici l'opposition est entre le sol de l'île et la mer. Didyme (*Scholies* H, P et T) : καταχρηστικῶς, ἀντὶ τοῦ ἐπὶ τὸ ξηρόν, ὡς καὶ ἐπὶ τῆς Ἰθάκης, ἠπείρῳ ἐπέκελσεν (XIII, 114). — C'est à ἐκ.... βάς que se rapporte ἠπειρόνδε, et non point à ἤϊεν. Nicanor (*Scholies* P et Q) : τὸ ἤπειρον ἄμεινον τοῖς ἄνω συνάπτειν· ἐκβὰς ἐπὶ τὴν ἤπειρον ἐκ τῆς θαλάσσης.

58. Τέτμεν, *invenit*, il trouva. Voyez la note du vers VI, 374 de l'*Iliade*.

60. Εὐκεάτοιο, *fissilis*, qui se fend bien. Quelques anciens rapportaient ce mot, qui est un ἅπαξ εἰρημένον, au verbe καίω, et entendaient : *qui brûle bien*. Il est plus naturel de le rapporter à κείω, κεάζω, *fendre*, comme on fait d'ordinaire, et comme fait Curtius. Notez que κέαρνον, en grec, signifie cognée. Au reste, dès qu'on dit qu'un bois se fend bien, on dit par là même que c'est un bon bois de chauffage. — Θύου. Suivant les uns, le θύον d'Homère est le thuya; suivant les autres, c'est le citronnier. Le mot θύον est un terme très-vague; car il signifie bois parfumé (θύον ξύλον), et il y a une foule d'arbres qui répandent en brûlant une agréable odeur. On ne saura donc jamais d'une façon certaine quel est précisément l'arbre auquel pensait Homère. Virgile, qui a imité le passage, en l'appliquant à Circé, ne parle que du cèdre, dans le vers qui correspond à celui-ci (*Énéide*, VII, 13); et ce cèdre n'est pas du bois brûlant au foyer, ce sont des torches éclairant la demeure de la déesse : « Urit odoratam nocturna in lumina cedrum. » — Ὀδώδει. Bekker et quelques autres écrivent ὀδώδειν. Mais l'addition du ν, à cette place, est absolument inutile.

61. Ἀοιδιάουσ(α), forme allongée de

ἱστὸν ἐποιχομένη χρυσείῃ κερκίδ' ὕφαινεν.
Ὕλη δὲ σπέος ἀμφὶ πεφύκει τηλεθόωσα,
κλήθρη τ' αἴγειρός τε καὶ εὐώδης κυπάρισσος·
ἔνθα δέ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο,
σκῶπές τ' ἴρηκές τε, τανύγλωσσοί τε κορῶναι
εἰνάλιαι, τῇσίντε θαλάσσια ἔργα μέμηλεν.
Ἡ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
ἡμερὶς ἡβώωσα, τεθήλει δὲ σταφυλῇσιν·
κρῆναι δ' ἑξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,
πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἄλλυδις ἄλλη.
Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἠδὲ σελίνου

ἀείδουσα, ᾄδουσα. On verra, X, 227, l'indicatif du verbe : ἀοιδιάει.

62. Κερκίδ(ι). L'élision de l'iota au datif singulier est assez rare; cependant il y en a un autre exemple dans ce chant même, vers 398 : Ὀδυσῆ', pour Ὀδυσῆϊ. Voyez dans l'*Iliade*, IV, 259 et V, 5, les exemples δαίθ' pour δαιτί et ἀστέρ' pour ἀστέρι. — La κερκίς est la navette qui contient la bobine, et dont le va-et-vient fait passer la trame entre les fils de la chaîne. Voyez les notes XXIII, 761, 762 et 763 de l'*Iliade*, sur le travail du métier à tisser. Virgile, *Énéide*, VII, 14, a traduit le vers 62, mais en remplaçant la navette par le peigne, par l'instrument qui servait à donner de la consistance au tissu, en frappant sur la trame à chaque croisement des fils de la chaîne : « arguto te« nues percurrens pectine telas. » Le mot latin correspondant à κερκίς est *radius*. C'est arbitrairement que quelques-uns prennent la κερκίς pour le peigne.

66. Σκῶπες. Ancienne variante, κῶπες. Cette leçon paraît n'être autre chose qu'une faute d'orthographe. Voyez les passages de Curtius mentionnés au mot σκώψ, dans la liste des ἅπαξ εἰρημένα. — Τανύγλωσσοι équivaut à μεγαλόγλωσσοι, μεγαλόφωνοι : à la voix retentissante.

67. Θαλάσσια ἔργα se rapporte aux mœurs de ces oiseaux plongeurs et pêcheurs. Hésiode dit, *Théogonie*, vers 440 : οἷ γλαυκὴν ἐργάζονται. La paraphrase des *Scholies* P et V donne un sens trop vague : αἱ ἐν τῇ θαλάσσῃ διατριβαί. — Μέμηλεν. Ancienne variante, μεμήλει. Dans l'ancienne écriture, on négligeait le ν éphelcystique, et ΜΕΜΕΛΕ pouvait se lire aussi bien μεμήλει que μέμηλε ou μέμηλεν.

68-69. Ἡ.... ἡμερίς, *illa vitis*, une belle vigne. Didyme (*Scholies* H) : διὰ τοῦ ἡ ἐμφαίνει τὴν ἀναφορὰν καὶ ἐξοχὴν τῆς ἀμπέλου πρὸς τὰ ἄλλα δένδρη. Le mot ἡμερίς n'est autre chose qu'un féminin de ἥμερος, et ἄμπελος est sous-entendu. C'est la vigne cultivée, par opposition à la vigne sauvage, à la lambruche, très-commune dans les contrées méridionales. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : τὴν ἄμπελον εἶπεν· ἅπαξ δὲ ἐνταῦθα τὸ ὄνομα· πρὸς ἀντιδιαστολὴν τῆς ἀγρίας. Le mot ἡμερίς se retrouve chez Simonide de Céos et chez Apollonius de Rhodes.

68. Ἡ δ(έ). Les leçons ἣ δ(έ), ἧδ(ε) et ἡδ(έ) ne sont que de fausses écritures ou de mauvaises corrections. La dernière est particulièrement détestable, car elle supprime une idée. — Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même. Cet adverbe est développé dans περὶ σπείους γλαφύροιο.

71. Ἄλλη. Ancienne variante, ἄλλῃ, condamnée par Didyme (*Scholies* V) : τὸ ἄλλη εὐθεῖά ἐστιν, ὅθεν ἄνευ τοῦ ι γραπτέον.

72. Μαλακοί. Ancienne variante, μαλακοῖ(ο), et non point μαλακοῦ, comme on l'indique d'ordinaire; car Hérodien ne parle (*Scholies* V) que du circonflexe sur οι : κακῶς τινὲς περιέσπασαν. Cette note ne peut s'appliquer à μαλακοῦ, le lemme étant μαλακοί. Hérodien rejetait avec raison cette orthographe, car la finale du génitif en οιο ne s'élide jamais. — Ἴου. Le

θῆλεον· ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν,
θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθείη φρεσὶν ᾗσιν.
Ἔνθα στὰς θηεῖτο διάκτορος Ἀργειφόντης.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα ἑῷ θηήσατο θυμῷ,
αὐτίκ' ἄρ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλυθεν· οὐδέ μιν ἄντην
ἠγνοίησεν ἰδοῦσα Καλυψὼ, δῖα θεάων
(οὐ γάρ τ' ἀγνῶτες θεοὶ ἀλλήλοισι πέλονται
ἀθάνατοι, οὐδ' εἴ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει)·

roi Ptolémée Évergète prétendait qu'Homère n'a pu mettre la violette à côté de l'ache, parce que l'ache et la violette ne viennent pas dans les mêmes terrains; et il proposait de lire σίου, mot qui désigne du moins une plante des prairies, le chervis ou la gyrole : σία γὰρ μετὰ σελίνου φύεσθαι, ἀλλὰ μὴ ἴα (*Athénée*, II, 6, C). En réalité, la violette pousse partout, et on la trouve, surtout dans les pays chauds, même au milieu des marécages. Bothe : « Sibthorpius violas invenit in umbrosis « humidisque locis ad Parnassi et Atticæ « atque Arcadiæ montium radices. » D'ailleurs il s'agit d'un paysage tout imaginaire, et dont le poëte était parfaitement libre de composer les gazons à son gré. La correction de Ptolémée Évergète est donc inadmissible. Mais l'opinion d'un roi, si absurde qu'elle puisse être, a toujours des fauteurs. Aussi la leçon σίου a-t-elle été adoptée par plus d'un ancien. Eustathe, qui la trouve excellente, et qui en ignore l'origine, s'appuie précisément sur ce que plusieurs anciens ont écrit pour la préconiser : τὸ ἴου σίου τινὲς γράφουσιν, ὃ καὶ πολλοῖς ἀρέσκει τῶν παλαιῶν· ἴα γὰρ ἐν λειμῶσιν οὐκ εἰσὶν, ἀλλὰ σία, ὡς μέχρι νῦν φαίνεται, οἷς, καθὰ καὶ τοῖς σελίνοις, χρεία δαψιλοῦς ὕδατος· θάλλουσι γὰρ πλέον ἐν αὐτῷ. Les anciens dont parle Eustathe sont certainement des Alexandrins. J'aime à croire pourtant qu'ils n'étaient point de l'école d'Aristarque.

73-74. Κ(ε).... θηήσαιτο, aurait contemplé, c'est-à-dire aurait été frappé d'admiration. *Scholies* P : ἀντὶ τοῦ θαυμάσειε. Mais c'est à tort que le scholiaste ajoute : ἐν δὲ τοῖς ἑξῆς ἡμῖν συνήθως ἔνθα στὰς θηεῖτο. Le θηεῖτο du vers 75 et le θηήσατο du vers 76 doivent s'expliquer d'une façon analogue au sens de θηήσαιτο. Le premier équivaut à ἐθαύμαζε, et le second à ἐθαύμασε.

79-80. Οὐ γάρ τ' ἀγνῶτες.... Payne Knight retranche ces deux vers, qu'il regarde comme absurdes, et qu'il traite de *commenta putida et inficeta*. La réflexion du poëte est pourtant bien à sa place; et Homère a raison, ce semble, de justifier son expression οὐδέ μιν.... ἠγνοίησεν, en rappelant un des principes de la théologie polythéiste. La seule difficulté que puisse soulever ce passage, c'est qu'il ne s'accorde pas exactement avec ce que dira plus tard Ulysse, XII, 389-390. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies* P et Q), Ulysse alors mentira, ou plutôt se donnera l'air de savoir ce qu'il ne sait point : οὐ γὰρ τῷ προεωρακέναι, ἀλλὰ κατά τινα θείαν δύναμιν ἐγνώρισεν ἰδοῦσα ἡ Καλυψὼ τὸν Ἑρμῆν. ψεύδεται οὖν Ὀδυσσεὺς ὅταν λέγῃ· Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἠϋκόμοιο. Ἡ δ' ἔφη Ἑρμείαο διάκτορος αὐτὴ ἀκοῦσαι (XII, 389-390). οὐδέπω γὰρ αὐτὸν ἑωράκει. τὸ δ' οὐδ' εἴ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει, πρὸς τὰ περὶ τῶν θεῶν οἰκητήρια συμβάλλεται. ὡς γὰρ ἐπὶ ὑποκειμένων τόπων τὰ τῶν διαστημάτων λαμβάνει.

80. Εἴ τις. La leçon ἥτις, attribuée à Aristarque, n'est qu'une faute de copiste, et rien de plus. Cette leçon serait inepte, puisqu'il s'agit de tous les dieux sans exception. Ce ne sont pas des déesses uniquement qui ont un séjour particulier. D'ailleurs on vient de voir à l'instant que Didyme lisait εἴ τις. — Ναίει. Ancienne variante, ναίοι, rejetée avec raison par Aristarque. C'est un fait que tous les dieux n'habitent pas l'Olympe. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος ναίει, ὁριστικῶς.

οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα ἔνδον ἔτετμεν·
ἀλλ' ὅγ' ἐπ' ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος, ἔνθα πάρος περ,
δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων·
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείϐων.
Ἑρμείαν δ' ἐρέεινε Καλυψὼ, δῖα θεάων,
ἐν θρόνῳ ἱδρύσασα φαεινῷ, σιγαλόεντι·
Τίπτε μοι, Ἑρμεία χρυσόρραπι, εἰλήλουθας,
αἰδοῖός τε φίλος τε; Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις.
Αὔδα ὅ τι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνωγεν,
εἰ δύναμαι τελέσαι γε καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστίν.

81. Ἔτετμεν. Voyez plus haut la note du vers 58.

82. Ἔνθα πάρος περ, sous-entendu ἐκαθέζετο : à la place où il s'asseyait auparavant, c'est-à-dire à la place où il s'asseyait d'ordinaire.

83. Στοναχῇσι. Aristophane de Byzance écrivait στεναχῇσι, orthographe qui n'a point prévalu. — Ἐρέχθων, déchirant. *Scholies* B, E et H : κατατέμνων, διασχίζων.

84. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον.... Ce vers a été condamné ici par Aristarque et par son école. C'est, selon les critiques alexandrins, un emprunt maladroit à un passage qu'on lira plus bas, où il est bien placé. Voyez la note des vers 158-159. Aristonicus (*Scholies* H et P) : ὁ στίχος οὗτος περιττός· ὁ γὰρ προκείμενος ἀρκεῖ. Didyme, dans sa note sur les vers 82-84 (*Scholies* P et Q) dit la même chose qu'Aristonicus : τὸ ἔνθα πάρος περ μεταξὺ ἀναπεφώνηται. καὶ ἔστι πλήρης ὁ λόγος μέχρι τοῦ θυμὸν ἐρέχθων, ὡς μάτην προσκεῖσθαι τὸν μετ' αὐτὸν ἑξῆς, Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείϐων. Il nous est impossible d'admettre cette sentence d'un goût dédaigneux. Sans doute δάκρυα λείϐων n'ajoute rien à ce qui est déjà deux fois exprimé par κλαῖε et δάκρυσι. Mais cette redondance ne messied pas, ce semble, à la peinture d'un désespoir inconsolable. Admettons, si l'on veut, qu'Homère abuse un peu ici des larmes. N'y a-t-il pas dans δερκέσκετο une idée nouvelle, une image qui complète le tableau? Si j'avais à prononcer l'athétèse contre un des trois vers 82-84, c'est le vers 83 que je condamnerais de préférence, comme fait Hayman, et comme l'avait jadis proposé Dugas Montbel. Mais aucun retranchement n'est nécessaire. La Roche, en dépit de l'exemple de presque tous les éditeurs, a laissé le passage tel quel, et il a eu bien raison. Je ne mets donc point de crochets.

86. Σιγαλόεντι enchérit sur φαεινῷ, dont il est primitivement synonyme. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers V, 226.

87-88. Τίπτε μοι,... Voyez l'*Iliade*, XVIII, 385-386 et 424-425. Ce sont les mêmes vers, *mutatis mutandis*.

88. Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις n'a pas dans la bouche de Calypso le même sens que dans celle de Charis et dans celle de Vulcain ; car ce n'était pas la première fois que Thétis visitait le divin artisan et sa femme, tandis que Mercure n'a jamais mis le pied dans l'île d'Ogygie. Ici, *tu ne viens guère souvent* est une litote, le moins pour le plus. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : οὐ λέγει ὅτι παραγίνῃ μὲν, οὐ θαμὰ δὲ, ἀλλ' ὅτι οὐδ' ὅλως παραγίνῃ. ὡς ἐπὶ τοῦ ἐπεὶ οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν, ἐπειδὴ λίπε δῶμα Καλυψοῦς (VIII, 451-452). Mais rien n'empêche de prendre ici comme là, si l'on veut, le présent θαμίζεις comme un équivalent de l'imparfait. *Scholies* B, P et Q : ἀντὶ τοῦ ἐθάμιζες· παρεγένου οὐδ' ὅλως.

89-90. Αὔδα ὅ τι.... Voyez les vers XIV, 195-196 de l'*Iliade* et la note sur le second de ces deux vers. Nous avons ici deux scholies sur ce second vers, et toutes les deux probablement de Didyme. *Scholies* E : εἰ δύναμαι· τοῦτο πρωθύστερον. ὤφειλε γὰρ πρῶτον εἰπεῖν τὸ εἰ τετελεσμένον ἐστίν, εἶτα εἰ δύναμαι τελέσαι. *Scholies* T et V : εἰ τετελε-

['Αλλ' ἕπεο προτέρω, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θείω.]
Ὣς ἄρα φωνήσασα θεὰ παρέθηκε τράπεζαν,
ἀμβροσίης πλήσασα, κέρασσε δὲ νέκταρ ἐρυθρόν.
Αὐτὰρ ὁ πῖνε καὶ ἦσθε διάκτορος Ἀργειφόντης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δείπνησε καὶ ἤραρε θυμὸν ἐδωδῇ,
καὶ τότε δή μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Εἰρωτᾷς μ' ἐλθόντα, θεά, θεόν· αὐτὰρ ἐγώ τοι
νημερτέως τὸν μῦθον ἐνισπήσω· κέλεαι γάρ.
Ζεὺς ἐμέ γ' ἠνώγει δεῦρ' ἐλθέμεν οὐκ ἐθέλοντα·
τίς δ' ἂν ἑκὼν τοσσόνδε διαδράμοι ἁλμυρὸν ὕδωρ
ἄσπετον; Οὐδέ τις ἄγχι βροτῶν πόλις, οἵτε θεοῖσιν
ἱερά τε ῥέζουσι καὶ ἐξαίτους ἑκατόμβας.
Ἀλλὰ μάλ' οὔπως ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο

σμένον ἐστίν· εἰ φύσιν ἔχει τοῦ δύνασθαι τελειωθῆναι, ἢ δυνατόν ἐστι γενέσθαι.

91. Ἀλλ' ἕπεο προτέρω,... Ce vers appartient à l'*Iliade*, XVIII, 387, où il est très-bien placé. Mais on ne voit pas à quoi il sert ici. Mercure ne va point dans les appartements intérieurs (προτέρω), puisqu'on lui met une table dans la salle à manger; et ξείνια ne signifie point un repas. J'ajoute que le vers 91 manque dans un certain nombre de manuscrits, et que les commentateurs anciens ne paraissent nullement l'avoir connu comme appartenant à l'*Odyssée*.

94-95. Αὐτὰρ ὁ πῖνε.... Ces deux vers déplaisaient aux Alexandrins; mais il n'est pas vrai de dire, comme fait Bothe, que les Alexandrins les aient taxés d'interpolation. Ils les trouvaient plats, et par conséquent peu dignes d'Homère; mais ils ne proposaient point de les supprimer. Leur jugement, consigné dans les *Scholies* H et P, n'est qu'une appréciation littéraire : εὐτελεῖς κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν οἱ στίχοι. Ces deux vers n'ont certes rien de bien distingué; mais ils sont nécessaires au sens. On ne pourrait les ôter sans mutiler le texte. Disons, si cela nous plaît, que c'est un des passages où Homère a sommeillé. Remarquez d'ailleurs qu'il n'y a pas, dans ces deux vers, une expression qui ne soit parfaitement homérique, et que le vers 95 se trouve une seconde fois dans l'*Odyssée*, XIV, 111. Quant à la répétition de αὐτάρ, elle n'a rien de vicieux, et Bothe a tort de s'en choquer.

94. Ὁ, *ille*, lui, c'est-à-dire le dieu qui va être nommé.

98. Νημερτέως, trissyllabe par synizèse.

100-101. Τοσσόνδε.... ἁλμυρὸν ὕδωρ ἄσπετον. D'après Pline et certains modernes, l'île d'Ogygie était située à peu de distance du cap Lacinium, et par conséquent voisine des côtes de l'Italie méridionale. On voit ici que ceux qui adoptent cette opinion n'ont pas tenu grand compte du texte d'Homère. Les paroles de Mercure ne peuvent s'appliquer qu'à une contrée en dehors de toutes les mers connues des anciens. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : σαφῶς ἐδήλωσεν Ὅμηρος ὅτι ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάσσης ἡ τῆς Καλυψοῦς νῆσος τυγχάνει. L'île d'Ogygie n'est pas moins imaginaire que l'île de Schérie et que la plupart des étranges contrées où Homère fait voyager son héros.

101. Ἄσπετον était pris par quelques anciens comme une sorte d'exclamation; et Nicanor (*Scholies* P et Q) donne cette explication la première : τοῦτο δύναται κομματικῶς ἀναπεφωνῆσθαι κατ' εὐθεῖαν, ὡς ἐκεῖ· νήπιος, οὐδὲ τὰ ᾔδη (*Iliade*, II, 38). εἰ δὲ συνάπτοιτο τοῖς ἄνω, αἰτιατική ἐστιν. La ponctuation vulgaire est excellente, et c'est la seconde explication qui est de beaucoup la plus naturelle.

103-104. Ἀλλὰ μάλ' οὔπως ἐστι.... Hésiode a exprimé la même pensée, *Théo-*

οὔτε παρεξελθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἁλιῶσαι.
Φησί τοι ἄνδρα παρεῖναι ὀϊζυρώτατον ἄλλων
τῶν ἀνδρῶν, οἳ ἄστυ πέρι Πριάμοιο μάχοντο
εἰνάετες, δεκάτῳ δὲ πόλιν πέρσαντες ἔβησαν
οἴκαδ'· ἀτὰρ ἐν νόστῳ Ἀθηναίην ἀλίτοντο,
ἥ σφιν ἐπῶρσ' ἄνεμόν τε κακὸν καὶ κύματα μακρά.
Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·
τὸν δ' ἄρα δεῦρ' ἄνεμός τε φέρων καὶ κῦμα πέλασσεν.

gonie, vers 613 : οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὐδὲ παρελθεῖν. Hésiode parle d'une façon absolue, tandis qu'Homère ne signale que l'impuissance des dieux (ἄλλον θεόν) à résister aux volontés du maître suprême. Mais ce qui est impossible aux dieux est par là même beaucoup plus impossible aux hommes.

104. Παρεξελθεῖν, d'avoir esquivé : de ne point accomplir. L'orthographe παρὲξ ἐλθεῖν en deux mots n'est point exacte ; car alors l'accusatif νόον dépendrait uniquement de παρέξ, et ἁλιῶσαι manquerait de complément. — Ἁλιῶσαι, d'avoir rendu vain : de faire échouer.

105-111. Φησί τοι ἄνδρα.... Aristarque prononçait l'athétèse contre ce passage, comme on le voit par cette note d'Aristonicus (*Scholies* P et Q) : περιττοὶ οἱ στίχοι, καὶ πρὸς τὴν ἱστορίαν μαχόμενοι. οὐ γὰρ καθ' ὃν καιρὸν ὑπὸ τῆς Ἀθηνᾶς ὁ ἄνεμος ἐκινήθη καὶ οἱ ἄλλοι ἀπώλοντο, Ὀδυσσεὺς τῇ νήσῳ προσηνέχθη. οἱ δὲ τελευταῖοι δύο ἐκ τῶν μετὰ ταῦτά (133-134) εἰσι μετενηνεγμένοι. Ce jugement est d'une sévérité excessive. Mercure résume en bloc, et n'entre point dans les détails. On ne saurait donc lui faire un crime de n'avoir pas distingué spécialement entre les aventures des divers héros. Bothe : « Summatim, ut opus est, fata redeuntium Græcorum enarrat Mercurius, « non distinctis singulorum rebus gestis, « Ajacis Locri, Menelai et aliorum. Neque « enim omnes tum Græci offenderunt Minervam, nec Ulyssis inimica fuit illa, sed « fautrix et patrona maxima. » Cette apologie s'applique aux cinq premiers vers (105-109) ; et Bothe ajoute avec raison qu'on ne saurait les retrancher du texte sans dommage pour la pensée du poëte : *sine detrimento sententiæ*. Quant aux vers 110-111, il les condamne comme les avait condamnés Wolf avant lui, et comme les ont condamnés après lui tous les éditeurs, à l'exception de La Roche. Il semble pourtant que ceux-là sont une transition à peu près indispensable, et que τὸν νῦν σ' ἠνώγειν (vers 112) n'a de sens net que s'il vient de s'agir d'Ulysse. Aussi n'ai-je point mis de crochets. — Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls qui aient complétement admis l'athétèse des vers 105-111. — Fæsi met entre crochets les quatre derniers vers (108-111) ; mais il n'allègue aucun motif à l'appui de son opinion particulière. Je remarque que ἔβησαν (vers 107), sans οἴκαδ(ε), ne donne pas une idée pleine, et que le vers 108 ne peut guère se séparer du vers 107.

105. Ἄλλων, *ante alios*, que pas un autre.

106. Τῶν est emphatique, et il équivaut à ἐκείνων. C'est comme s'il y avait une épithète d'honneur.

107. Δεκάτῳ, sous-entendu ἔτει.

110. Ἀπέφθιθεν, *consumpti sunt*, ont péri. *Scholies* V : ἐφθάρησαν.

111. Δεῦρ(ο), *huc*, ici : dans cette île. Il est probable que l'athétèse d'Aristarque n'avait pas été sans contradicteurs parmi les critiques de son école ; car on trouve ici, dans les *Scholies* P et Q, une observation qui a bien l'air d'être de Didyme, sur la discrétion du langage de Mercure, c'est-à-dire sur l'art délicat avec lequel le poëte ménage les susceptibilités de Calypso, en se contentant de noter le fait de la présence d'Ulysse dans l'île d'Ogygie, et en passant sous silence ce qui l'y a retenu : δαιμονίως τὰ τοῦ ἔρωτος ἐσιώπησεν· οὐ γὰρ ὅτι τοῦτον τὸν μάταιον ἄκοντα φησὶν ἀγαπᾷς, ἀλλ' ἁπλῶς τέθεικε τὴν παρουσίαν αὐτοῦ

Τὸν νῦν σ' ἠνώγειν ἀποπεμπέμεν ὅττι τάχιστα·
οὐ γάρ οἱ τῇδ' αἶσα φίλων ἀπονόσφιν ὀλέσθαι·
ἀλλ' ἔτι οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἑὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.
  Ὣς φάτο· ῥίγησεν δὲ Καλυψώ, δῖα θεάων,
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Σχέτλιοί ἐστε, θεοί, ζηλήμονες ἔξοχον ἄλλων,
οἵτε θεαῖς ἀγάασθε παρ' ἀνδράσιν εὐνάζεσθαι
ἀμφαδίην, ἤν τίς τε φίλον ποιήσετ' ἀκοίτην.
Ὣς μὲν ὅτ' Ὠρίων' ἕλετο ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
τόφρα οἱ ἠγάασθε θεοὶ ῥεῖα ζώοντες,

112. Ἠνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. Didyme (*Scholies* P) : ἠνώγειν ἀντὶ τοῦ ἠνώγεεν, ὡς τὸ ἤσκειν εἴρια καλά (*Iliade*, III, 388). Voyez la note sur le passage cité.

113. Τῇδ(ε), *hic*, ici : dans cette île. *Scholies* H, P et T : ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ.— Ἀπονόσφιν, à l'écart de : loin de.

118. Σχέτλιοι, *improbi*, durs et cruels. — Ζηλήμονες, *invidi*, envieux. L'ancienne variante δηλήμονες n'était probablement qu'une correction motivée sur ce que ζηλήμονες est un mot qu'on ne trouve nulle part qu'ici, tandis qu'Homère a dit dans l'*Iliade*, XXIV, 33, σχέτλιοί ἐστε, θεοί, δηλήμονες. Mais la leçon ζηλήμονες est préférable ici, puisque ce sont des actes de jalousie que Calypso va reprocher aux dieux. C'est la leçon de la paradose alexandrine ou vulgate aristarchienne, comme on le voit par la note de Nicanor (*Scholies* H, P et Q) sur la ponctuation et le sens précis du vers : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ θεοί· ἐμφαντικώτερον γὰρ οὕτως. ἀμφίβολον δὲ τὸ ζηλήμονες, πότερον ὀρθῆς ἐστιν ἢ κλητικῆς. ἴσως δ' ἄν τις καὶ μετὰ τὸ ἐστέ βραχὺ διαστέλλοι, συνάπτων οὕτως, θεοὶ ζηλήμονες, ὡς οὐ δεῖ θεοὺς ὄντας ζηλοτυπεῖν. Du reste, je n'ai pas besoin de faire observer, à propos de la ponctuation, que c'est la virgule après θεοί qui vaut le mieux, et que la question si ζηλήμονες ne serait pas au vocatif est une subtilité que Nicanor eût pu se passer d'admettre comme plus ou moins légitime.

119. Ἀγάασθε équivaut à φθονεῖτε. C'est d'un œil jaloux que les dieux voient ces unions, et ils ne les supportent pas.

120. Ἀμφαδίην. Ameis supprime la virgule après ce mot, et la place à la fin du vers 119. Cette correction, proposée par Nauck, ne semble pas très-utile. — Ποιήσετ(αι) est au subjonctif, pour ποιήσηται.

121-129. Ὣς μὲν.... Payne Knight supprime tout ce passage, sous prétexte que l'histoire des amours d'Orion et de l'Aurore et de celles d'Iasion et de Cérès sont des traditions postérieures à Homère. C'est là une pure supposition. Dugas Montbel, qui approuve la suppression, allègue particulièrement, contre les vers 122, 123 et 124, des raisons que nous apprécierons plus loin.

121. Ὠρίων(α). Orion était un chasseur béotien, né à Hyrie. Euphorion dit que c'est à Tanagre qu'il fut enlevé par l'Aurore. *Scholies* P, Q et T : τούτου γὰρ ἐρασθεῖσα ἡ Ἡμέρα ἥρπασεν ἀπὸ Τανάγρας εἰς Δῆλον,... ὡς Εὐφορίων δηλοῖ. — Ἕλετο, comme on vient de le voir, est dans le sens matériel : *abstulit*, enleva. L'explication d'Eustathe, ἐξείλετο, προέκρινεν, n'est nullement exacte. Homère n'exprime que le fait de l'enlèvement. La cause est sous-entendue.

122. Ἠγάασθε. Dugas Montbel dit que le vers pèche contre la mesure, parce que la seconde syllabe du mot ἠγάασθε est brève. Mais on peut dire en général que la voyelle α, chez Homère, est *ad libitum*. D'ailleurs l'accent suffit, dans la versification homérique, pour rendre longue une

ἕως μιν ἐν Ὀρτυγίῃ χρυσόθρονος Ἄρτεμις ἁγνὴ,
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν.

syllabe brève de nature : or c'est γα qui porte l'accent. Enfin, à supposer que le mot ἠγάασθε commence réellement par un trochée, tout ce qu'il y aurait à faire, ce serait de compter cette licence parmi celles qu'on est bien forcé de reconnaître çà et là chez Homère. Bothe propose de lire τόφρα δέ οἱ ἀγάασθε. Cette correction n'est autorisée par aucune variante antique, et semble tout à fait inutile. Hayman : « Ἠγάασθε, although in thesis; cf. ἀγάασθε, 119 *sup.* : an instance of the « elasticity of epic usage as regards quan- « tity; so α (I) 39 μνάασθαι, π (XVI) « 431 μναᾶ, χ (XXII) 38 ὑπεμνάασθε. » Voyez plus bas la note du vers 129.

123. Ἕως est monosyllabe par synizèse. Ici encore Dugas Montbel signale une faute de quantité; mais il se trompe, car le mot ἕως compte partout, sauf un seul passage, comme monosyllabe. On a vu, II, 78, l'unique exception homérique. — Ὀρτυγίῃ. Il s'agit de l'île de Délos. Homère connaît les deux noms de cette île, et les emploie indifféremment. Voyez les vers VI, 162 et XV, 404. — Ἁγνή. Apion écrivait ἁγνῇ au datif, épithète de l'île et non de la déesse. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : Ἀπίων τὸ ἁγνή περισπᾷ κατὰ δοτικὴν, ἀκούων ἐν Ὀρτυγίῃ ἁγνῇ. Cette correction était puérile. Rien n'est plus commun, dans la poésie d'Homère, que la duplication des épithètes.

124. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers XXIV, 759 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes des vers VI, 205 et 428 de l'*Iliade*.—Quelques anciens regardaient les vers 123-124 comme interpolés, parce que, selon eux, c'est Apollon, et non pas Diane, qui fait périr de mort subite les hommes. Eustathe, qui mentionne et approuve cette observation, croit que l'athétèse s'appliquait à tout le passage, 121-124; et Dugas Montbel le répète d'après Eustathe. C'est évidemment une erreur. Mais il est certain que, si l'on retranche les vers 123-124, l'histoire est mutilée, et qu'elle ne correspond plus à celle qui va suivre. Au reste, voici la note de Didyme (*Scholies* H, P et Q) sur les vers 123-124 : οὐδέποτε ἐν Ὁμήρῳ ἡ Ἄρτεμις ἄρρενας φονεύει· διό τινες ἀθετοῦσι τοὺς στίχους, εἰ μὴ ἄρα τῆς ἱστορίας μέμνηται ὡς τὸν Ὠρίωνα πλημμελοῦντα εἰς αὐτὴν ἠμύνατο ἡ Ἄρτεμις. Au lieu de μέμνηται, qui se rapporte à Homère, les *Scholies* Q donnent μέμνηνται, qui se rapporterait à τινές. Avec cette leçon, la remarque εἰ μὴ ἄρα.... serait une réfutation de l'athétèse, et Didyme rappellerait la tradition d'après laquelle Orion avait été réellement l'objet de la vengeance personnelle de Diane, tradition rapportée dans la scholie dont nous avons donné, au vers 121, le commencement et les derniers mots, et que nous complétons ici : ἔνθα (c'est-à-dire ἐν Δήλῳ) τὴν ἀμαλλοτόρον Οὖπιν ἰδὼν ἠθέλησε βιάσασθαι. ἐφ' ᾧ ὀργισθεῖσα ἡ θεὸς ἀναιρεῖ αὐτόν. Il est vrai qu'on peut dire qu'Euphorion a pris cette légende à des sources posthomériques. Mais il y a moyen de combattre l'athétèse par une raison générale. Ce n'est qu'en vertu d'une induction plus ou moins fondée qu'on assigne à Diane un rôle différent de celui d'Apollon. Nulle part Homère ne dit expressément que Diane tue seulement des femmes. De quel droit voulons-nous qu'il ne lui soit jamais arrivé de tuer un homme? Cette raison suffit à Bothe; et elle est, ce semble, parfaitement suffisante : « .. . requiro locum, in quo id « diserte dictum sit, isto modo Apollinem « viros tantum, feminasque Dianam inter- « ficere creditos fuisse. Imo promiscue illi « occidunt utrumque genus. Nam quod « Orionem occisum dicunt a Diana irata, « alienum est, neque ad iram faciunt ἀγανὰ « βέλεα. » — Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait mis entre crochets les vers 123-124. Mais ce n'est pas sur la prétendue impropriété du vers 124 qu'il fonde son athétèse : « These lines are probably « an interpolation of some Syracusan, who « found the name Ὀρτυγίη in Homer,... « and wished to glorify his city and Arte- « mis by enshrining its local legend here.» Cette idée, que Hayman développe longuement, est tout à fait inadmissible. L'interpolateur aurait perdu son temps et sa peine; car il n'y a personne qui, en voyant ici le nom d'Ortygie, ait pensé à une autre île que Délos, même ignorât-il la légende que nous a transmise Euphorion. Peu im-

῝Ως δ' ὁπότ' Ἰασίωνι ἐϋπλόκαμος Δημήτηρ,
ᾧ θυμῷ εἴξασα, μίγη φιλότητι καὶ εὐνῇ
νειῷ ἔνι τριπόλῳ· οὐδὲ δὴν ἦεν ἄπυστος
Ζεύς, ὅς μιν κατέπεφνε βαλὼν ἀργῆτι κεραυνῷ.
῝Ως δ' αὖ νῦν μοι ἀγᾶσθε, θεοί, βροτὸν ἄνδρα παρεῖναι.
Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα περὶ τρόπιος βεβαῶτα
οἶον, ἐπεί οἱ νῆα θοὴν ἀργῆτι κεραυνῷ
Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.
῎Ενθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·

portent les témoignages de Pindare et autres sur l'Ortygie de Syracuse et sur le culte sicilien d'Artémis. Un lecteur d'Homère savait bien qu'Homère n'a pu parler de Syracuse.

125. Ἰασίωνι. Cet Iasion, ou Iasius, était un laboureur crétois; c'est de lui et de Cérès que naquit Plutus, le dieu de la richesse. Hésiode, *Théogonie*, vers 969 : Δημήτηρ μὲν Πλοῦτον ἐγείνατο, δῖα θεάων, Ἰασίῳ ἥρωϊ μιγεῖσ' ἐρατῇ φιλότητι, Νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ. Le sens de ce mythe n'était pas difficile à deviner. Il est nettement déterminé par Porphyre (*Scholies* E) : ὁ Ἰασίων γεωργὸς ἦν, καὶ ἐδίδου αὐτῷ ἡ γῆ καρπὸν περιττὸν εἰσαεὶ ἐμφοροῦσα, καὶ ἦν πλούσιος. ἔλεγον οὖν αὐτὸν συνευνάζεσθαι τῇ γῇ, καὶ διὰ τοῦτο διδόναι αὐτῷ τὴν εὐφορίαν.

127. Νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, dans une jachère trois fois retournée, c'est-à-dire dans un champ reposé pour mieux produire, et préparé à la semaille par un triple labour. Voyez les vers XVIII, 541-542 de l'*Iliade*, et la note sur le second de ces deux vers. Il n'est pas étonnant que l'expression νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ se retrouve textuellement dans Hésiode, puisque la νειὸς τρίπολος était la perfection dans l'art de cultiver la terre. L'union de Cérès et du laboureur ne pouvait avoir d'autre théâtre qu'un champ parfaitement ameubli.

128. Ὅς μιν κατέπεφνε. D'après ceci, Iasion était bien un simple mortel. Hellanicus dit qu'il était fils de Jupiter et d'une Crétoise nommée Électre. Mais Jupiter n'aurait pas tué son propre fils. Aussi les *Scholies* H, P et Q mentionnent-elles, avant la légende rapportée par Hellanicus, une tradition qui s'accorde mieux avec la mort d'Iasion par la main de Jupiter : οὗτος Κρὴς τὸ γένος, Κατρέος καὶ Φρονίας υἱός. Jupiter, en tuant le fils de Catrée et de Phronia, exerce une vengeance personnelle; car la Cérès d'Homère est une des épouses de Jupiter, et non pas une ancienne amante depuis longtemps délaissée. C'est donc un acte de vraie jalousie qu'accomplit le dieu tout-puissant.

129. Ἀγᾶσθε. Il y a ici, dans les *Scholies* P, une note d'Hérodien sur la quantité de ἄγαμαι. La note est incomplète et altérée; mais on voit, par ce qui en subsiste, qu'Hérodien regardait la syllabe γα comme longue ou brève à volonté, et que le τόφρα οἱ ἠγάασθε du vers 122 était cité par Hérodien comme un exemple légitime.

130. Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα. Calypso se vante. Elle a donné l'hospitalité à Ulysse; mais ce n'est point Calypso qui l'a préservé de la mort. Ulysse s'était sauvé lui-même. Voyez son récit, VII, 244-258 et XII, 447-450. Seulement Calypso est femme, encore que déesse, et elle ne manque pas l'occasion de se rendre plus intéressante.

132. Ἔλσας. Zénodote écrivait ἐλάσας, ce qui affaiblit l'expression. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἔλσας μὲν τὸ συντρέψας, ἐλάσας δὲ τὸ ἐκ χειρὸς πλήξας. — Ἐκέασσε. Ancienne variante, ἐκέδασσε.

133-134. Ἔνθ' ἄλλοι.... Voyez plus haut les vers 110-111 et les notes sur ces deux vers. La plupart des éditeurs mettent entre crochets les vers 133-134; mais cette condamnation est sans motif. La note d'Aristonicus, que nous avons transcrite à propos de l'athétèse des vers 105-111, témoigne

τὸν δ' ἄρα δεῦρ' ἄνεμός τε φέρων καὶ κῦμα πέλασσεν.
Τὸν μὲν ἐγὼ φιλεόν τε καὶ ἔτρεφον, ἠδὲ ἔφασκον
θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήρων ἤματα πάντα.
Ἀλλ' ἐπεὶ οὔπως ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο
οὔτε παρεξελθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἁλιῶσαι,
ἐρρέτω, εἴ μιν κεῖνος ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει,
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. Πέμψω δέ μιν οὔπη ἔγωγε·
οὐ γάρ μοι πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,
οἵ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Αὐτάρ οἱ πρόφρων ὑποθήσομαι, οὐδ' ἐπικεύσω,
ὥς κε μάλ' ἀσκηθὴς ἣν πατρίδα γαῖαν ἵκηται.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
Οὕτω νῦν ἀπόπεμπε, Διὸς δ' ἐποπίζεο μῆνιν,
μήπως τοι μετόπισθε κοτεσσάμενος χαλεπήνῃ.

formellement contre elle, puisque Aristonicus dit que les vers 110-111 sont les vers 133-134 transportés hors de leur place. Hayman et La Roche ont supprimé les crochets, comme l'avait fait Bothe avant eux. Ils ont eu bien raison.

136. Ἀγήρων, *vulgo*, ἀγήραον. Dindorf, Fæsi et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque.

137-138. Ἀλλ' ἐπεὶ οὔπως ... Voyez plus haut les vers 103-104 et les notes sur ces deux vers.

139. Ἐρρέτω a pour sujet Ὀδυσσεύς sous-entendu. — Κεῖνος, *ille*, le maître. — Ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει. Ces deux synonymes, qui équivalent au superlatif de l'idée exprimée par chacun d'eux, sont souvent joints ensemble à la fin du vers. Voyez l'*Iliade*, VI, 349; X, 130, etc. On les reverra dans l'*Odyssée*, X, 531.

140. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον se rapporte à ἐρρέτω. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ ἑξῆς, ἐρρέτω πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. τὰ δὲ ἄλλα ὡς διὰ μέσου διορθωτέον. Il est évident d'ailleurs que ἐρρέτω est dans son sens propre : *abeat in malam rem*, qu'il devienne ce qu'il pourra. L'interprétation de Bothe, *eat in pontum, naviget mare*, ne tient pas compte de la valeur réelle de ἐρρέτω, et supprime le sentiment de colère et de dépit, si naturel chez une femme qui perd son amant. Le mot κεῖνος lui-même marque le dépit et la colère.

141. Πάρα est dans le sens de πάρεισι : *adsunt*, sont là; sont à ma disposition.

143. Οὐδ' ἐπικεύσω confirme l'assurance contenue dans πρόφρων ὑποθήσομαι. Rien n'est plus commun, dans le style d'Homère, que l'enchérissement par le tour négatif. Cependant quelques anciens terminaient la phrase à ἐπιθήσομαι, et ils faisaient dépendre le vers 144 uniquement de οὐδ' ἐπικεύσω. Cette explication semble bien forcée. Je dois dire que Nicanor (*Scholies* P, Q et T) ne la rejette point. Il la donne seulement en seconde ligne : τὸ ἑξῆς, ὑποθήσομαι ὥς κε μάλ' ἀσκηθής· τὸ δὲ οὐδ' ἐπικεύσω διὰ μέσου. δύναται καὶ ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγινώσκεσθαι, οὐδ' ἐπικεύσω ὥς κε μάλ' ἀσκηθής, οὐκ ἀποκρύψομαι πῶς ἂν σωθείη.

146. Νῦν doit être pris dans le sens de δή, comme s'il y avait νυν enclitique. Les deux mots ne sont distincts, chez Homère, que selon la place qu'ils occupent : c'est le même mot, long ou bref au besoin. Hérodien (*Scholies* P) : τὸ νῦν ἔφαμεν ἐκτείνεσθαι παρὰ τῷ ποιητῇ, εἰ μὴ μέτρον κωλύοι. — Ἐποπίζεο, *verere*, respecte. Le verbe ἐποπίζομαι ne se trouve point ailleurs; mais ὀπίζομαι est assez fréquent chez Homère.

Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κρατὺς Ἀργειφόντης·
ἡ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα πότνια Νύμφη
ἤϊ', ἐπειδὴ Ζηνὸς ἐπέκλυεν ἀγγελιάων.
Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον· οὐδέ ποτ' ὄσσε
δακρυόφιν τέρσοντο, κατείβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν
νόστον ὀδυρομένῳ, ἐπεὶ οὐκέτι ἥνδανε Νύμφη.
Ἀλλ' ἤτοι νύκτας μὲν ἰαύεσκεν καὶ ἀνάγκῃ
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ·
ἤματα δ' ἂμ πέτρῃσι καὶ ἠϊόνεσσι καθίζων,
δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων,
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.
Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσεφώνεε δῖα θεάων·
Κάμμορε, μή μοι ἔτ' ἐνθάδ' ὀδύρεο, μηδέ τοι αἰὼν

149. **Ἡ δ(έ), *illa autem*, quant à elle. L'expression est déterminée par πότνια Νύμφη.**

150. **Ἤϊ(ε), *ibat*, allait : se rendit.**

151-152. **Οὐδέ ποτ' ὄσσε δακρυόφιν τέρσοντο. Il n'y a pas de contradiction entre ceci et ce qu'Homère fait dire à Ménélas, IV, 103, qu'on se lasse bien vite de se désoler. La douleur d'Ulysse ne ressemble à aucune des douleurs passagères de notre vie. Elle est sans espoir, partant inconsolable. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ἐν ἄλλοις (IV, 103) φησίν, Αἰψηρὸς δὲ κόρος πέλεται κρυεροῖο γόοιο. εἰ τοίνυν οὕτως ἀδιαλείπτως κλαίει, ὅρα τὴν ὑπερβολὴν λύπης.**

152. **Κατείβετο (*diffluebat*) est amené par δάκρυσι. L'existence d'Ulysse se fond et s'en va à mesure que les ruisseaux de larmes découlent de ses yeux. *Scholies* T : ἐν δάκρυσιν ἀνηλίσκετο. L'explication ἐφθείρετο et la traduction *consumebatur* ne donnent pas l'image, et elles n'expriment que le sens dérivé. — Αἰών. Ameis remarque que ce nominatif, chez Homère, est toujours au sixième pied du vers, sauf une seule fois, *Iliade*, XIX, 27.**

153. **Οὐκέτι. Quelques anciens l'expliquaient par κατ' οὐδέν. Mais il est difficile d'admettre qu'Ulysse n'eût pas été, au moins pendant quelque temps, sous le charme. Laissons donc à οὐκέτι sa signification ordinaire. Calypso *ne* plaît *plus* à celui qu'elle aime. *Scholies* P et Q : ἤρεσκε γὰρ αὐτῷ πρότερον ἀναλαβοῦσα αὐτὸν ἐκ τοῦ ναυαγίου, κατέχουσα δέ, οὐκέτι.**

155. **Παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ. Construisez : οὐκ ἐθέλων παρὰ ἐθελούσῃ. Cette sorte d'hyperbate est ce que les Alexandrins nommaient inversion ionienne. *Scholies* P : ἀντιστροφὴ Ἰωνική.**

156. **Ἂμ πέτρῃσι, c'est-à-dire ἀνὰ πέτραις, *vulgo* ἐν πέτρῃσι. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : ἂμ πέτρῃσι, αἱ Ἀριστάρχου. Ameis dit avec raison qu'elle est bien plus expressive que la vulgate.**

157-158. **Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι.... Voyez plus haut les vers 83-84 et les notes sur ces deux vers. Le premier manque ici dans la plupart des manuscrits, et peut en effet disparaître sans beaucoup de dommage. Mais, dès qu'on l'a laissé plus haut, il n'y a guère de raison de l'évincer plus bas. Hayman, qui avait mis des crochets au vers 83, n'en met point ici au vers 157, malgré l'exemple de tous les éditeurs; et voici comment il justifie cette apparente contradiction : « The line is here retained, « since the structure admits it with perfect « ease : two participial clauses left asyn- « deta are not uncommon. » Quant au vers 158, c'est ce vers qui a indûment fourni, selon Aristonicus (*Scholies* H), le vers 84 : ἐντεῦθεν εἰς τὸ ὀλίγον ἀνωτέρω μετάκειται ὁ στίχος.**

160-161. **Κάμμορε, μή μοι.... Remar-**

φθινέτω· ἤδη γάρ σε μάλα πρόφρασσ' ἀποπέμψω.
Ἀλλ' ἄγε, δούρατα μακρὰ ταμὼν, ἁρμόζεο χαλκῷ
εὐρεῖαν σχεδίην· ἀτὰρ ἴκρια πῆξαι ἐπ' αὐτῆς
ὑψοῦ, ὥς σε φέρῃσιν ἐπ' ἠεροειδέα πόντον.
Αὐτὰρ ἐγὼ σῖτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρὸν
ἐνθήσω μενοεικέ', ἅ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι·
εἵματά τ' ἀμφιέσω, πέμψω δέ τοι οὖρον ὄπισθεν,
ὥς κε μάλ' ἀσκηθὴς σὴν πατρίδα γαῖαν ἵκηαι,
αἴ κε θεοί γ' ἐθέλωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
οἵ μευ φέρτεροί εἰσι νοῆσαί τε κρῆναί τε.
    Ὣς φάτο· ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

quez le silence de Calypso au sujet de l'ordre qu'elle a reçu. De même qu'elle s'est vantée, vers 130, d'avoir sauvé la vie à Ulysse, de même elle veut avoir l'air de lui rendre spontanément la liberté. Didyme (*Scholies* P et Q) : δαιμονίως ἀποκρύπτει τὸ πρόσταγμα, ἐξιδιοποιουμένη τὴν εὐεργεσίαν.

161. Πρόφρασσ(α), comme plus haut πρόφρων, vers 143. On a vu la forme πρόφρασσα dans l'*Iliade*, X, 290. On la verra deux fois encore dans l'*Odyssée*, X, 386 et XIII, 391. Dans ce dernier exemple, comme dans celui-ci, il pourrait y avoir πρόφρων, le féminin ordinaire; ce qui prouve que πρόφρασσα était d'usage courant, et non pas seulement une ressource métrique. — Quelques-uns prétendent que πρόφρασσα est pour προφράζουσα. Même dans cette hypothèse, le mot n'est toujours qu'un synonyme de πρόφρων féminin; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Rien n'empêche que πρόφρασσα vienne de φρήν, tout aussi bien que πρόφρων, puisque les Éoliens disent φρασί au lieu de φρεσί, et que φρεσί dérive de φρασί.

163. Ἴκρια, *tabulata*, un plancher suspendu : un tillac. Voyez plus bas, vers 252-253, la description du travail d'Ulysse, et les notes sur ce passage.

164. Ὑψοῦ, selon quelques anciens, doit être séparé de ἐπ' αὐτῆς et rattaché à φέρῃσιν. Nicanor dit (*Scholies* P et Q) qu'il vaut mieux le rapporter à ce qui précède, et il en donne une excellente raison : βέλτιον τὸ ὑψοῦ τοῖς ἄνω συνάπτειν. ἐπεὶ γὰρ περὶ τοῦ πλάτους εἶπεν εὐρεῖαν σχεδίην, ἀναγκαῖον καὶ περὶ τοῦ βάθους εἰπεῖν. La vaste plate-forme à fleur d'eau trouve ainsi son contraste dans le petit plancher suspendu. — Φέρῃσιν a pour sujet σχεδίη sous-entendu.

166. Λιμόν, le besoin. Il s'agit de la faim et de la soif, et non pas de la faim seule. Aristonicus (*Scholies* P) note cet emploi de λιμός dans le sens de la privation générale des choses essentielles à la vie : (ἡ διπλῆ,) ὅτι καὶ ἐπὶ δίψης ὁ λιμός.

168. Ἵκηαι. Aristophane de Byzance écrivait ἵκοιο. Mais la leçon ἵκηαι a été préférée avec raison par Aristarque, puisqu'il y a, au vers 144, ἵκηται, et non ἵκοιτο. Les deux vers doivent se ressembler le plus possible, *mutatis mutandis*.

170. Κρῆναι. La leçon κρῖναι des éditions antérieures à celle de Wolf n'était qu'une faute d'iotacisme commise par les copistes byzantins. Il s'agit de l'accomplissement de la pensée; et κρῖναι ne donne encore que la pensée elle-même. Eustathe et trois manuscrits ont κρῆναι, la vraie leçon.

171. Ῥίγησεν. Ulysse est méfiant de sa nature; et, comme il ignore les desseins de Jupiter, il soupçonne Calypso de vouloir le perdre. On est dans la mauvaise saison; et un radeau, même dans la bonne, n'est pas un moyen de navigation des plus rassurants. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : κινεῖ αὐτὸν πρὸς τὸ δεδιέναι καὶ ἡ ὥρα

Ἄλλο τι δὴ σὺ, θεὰ, τόδε μήδεαι οὐδέ τι πομπὴν,
ἥ με κέλεαι σχεδίῃ περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης,
δεινόν τ' ἀργαλέον τε· τὸ δ' οὐδ' ἐπὶ νῆες ἐῖσαι
ὠκύποροι περόωσιν, ἀγαλλόμεναι Διὸς οὔρῳ.
Οὐδ' ἂν ἐγὼν ἀέκητι σέθεν σχεδίης ἐπιβαίην,
εἰ μή μοι τλαίης γε, θεὰ, μέγαν ὅρκον ὀμόσσαι,
μήτι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ Καλυψὼ, δῖα θεάων,
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ἦ δὴ ἀλιτρός γ' ἐσσὶ, καὶ οὐκ ἀποφώλια εἰδὼς,

τοῦ ἔτους καὶ ὁ τρόπος τῆς πορείας. ὅτι γὰρ τοιοῦτον ἦν τὸ κατάστημα δῆλον κἀκ τοῦ παρὰ Καλυψοῖ πῦρ καίεσθαι ἐπὶ τῆς ἐσχάρας, καὶ παρὰ Φαίαξι, καὶ παρὰ Εὐμαίῳ.

173. Τόδε est pris adverbialement : ici; en ceci; dans ce que tu proposes.

174. Κέλεαι est dissyllabe par synizèse.

175. Δεινόν τ' ἀργαλέον τε. D'après les observations de Didyme, ces deux épithètes se rapportent à l'état actuel de la mer, et non à sa nature habituelle. C'est seulement dans ce qui suit qu'il y a une allusion à cette nature inhospitalière. Ulysse fait un raisonnement *a fortiori :* « Quand le temps est beau, quand les vents sont favorables, les navires les mieux construits ne se hasardent jamais dans ces parages; et tu parles d'un radeau pour traverser d'effrayants espaces par le mauvais temps, au souffle des tempêtes! » — Ἐπί doit être joint au verbe περόωσιν. Il y ajoute l'idée de la vaste surface qui serait sillonnée par les navires.

176. Ἀγαλλόμεναι. Homère prête un sentiment aux navires. Ils sont tout fiers de bien marcher. Eustathe : ὅρα τὸ ἀγαλλόμεναι ὡς ἐπὶ ἐμψύχων τῶν νηῶν λεχθέν.

177. Ἀέκητι σέθεν, *invita te*, malgré toi, c'est-à-dire sinon sur ton ordre formel. Le tour négatif, chez Homère, est toujours l'expression la plus forte de la pensée.

178. Μέγαν ὅρκον, le grand serment, c'est-à-dire le serment par le Styx. Voyez plus bas les vers 185-186.

179. Ἄλλο. Ici et au vers 187, Aristophane de Byzance lisait ἄλλοις, leçon qui ne donne guère de sens, même avec le commentaire qu'y joignait le critique, et que nous a conservé Didyme (*Scholies* H, P et Q) : Ἀριστοφάνης, ἄλλοις γράφει. οἷον, σώζειν μὲν ἐμὲ, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις κακόν μοι τὶ βουλεύειν. Nauck pense que ἄλλοις est une faute de copiste, et que la vraie leçon d'Aristophane est ἄλλως. Cet adverbe équivaut en effet à ἐν τοῖς ἄλλοις. Mais de toute façon ἄλλο est bien préférable. Ulysse est malheureux par le fait de Calypso; il craint quelque nouvelle calamité venant de la même source. Le contexte ne se prête pas à l'antithèse supposée par Aristophane de Byzance.

182. Ἀλιτρός n'a pas toujours un sens odieux; car Minerve, dans l'*Iliade*, VIII, 361, applique cette qualification à Jupiter lui-même, uniquement parce que Jupiter ne fait pas tout ce qu'elle désire. Ce mot fait corps avec ἐσσί, et ἀλιτρός ἐσσι équivaut simplement à ἁμαρτάνεις. Nous dirions très-bien, en français, *tu me fais tort*, au lieu de dire, *tu te trompes sur mes intentions*; et c'est là tout à fait, ce me semble, ἀλιτρός ἐσσι. — Καί n'est pas ici une simple copule. Il équivaut à καίπερ ou καίτοι : *quamvis*, encore que. — Οὐκ ἀποφώλια εἰδώς, sachant des choses non sottes, c'est-à-dire expérimenté entre tous. Le mot ἀποφώλια est synonyme de ἀπαίδευτα, et il est évident que la négation va mieux avec ce mot qu'avec le participe εἰδώς. Que si on veut à toute force entendre, οὐκ εἰδὼς ἀποφώλια, le sens sera moins précis, mais restera au fond le même. — L'interprétation du vers 182, telle que je viens de la donner, est celle qui prévalait chez les anciens. On la trouve sous plusieurs formes dans les abondantes

οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεῦσαι.
Ἴστω νῦν τόδε Γαῖα, καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν,
καὶ τὸ κατειϐόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅστε μέγιστος

scholies qui nous ont été conservées sur ce vers, et particulièrement dans la longue note où Porphyre (*Scholies* T) résume les discussions des enstatiques et des lytiques au sujet de ἀλιτρός. Voici la solution des difficultés soulevées par les enstatiques : ῥητέον οὖν ὅτι εἰς ὅρκον προκαλουμένου τὴν Καλυψὼ τοῦ Ὀδυσσέως,... φησὶν ἐκείνη ἀλιτρὸν ὄντα, τουτέστι διαμαρτάνοντα τῆς ἀληθείας καὶ σφαλλόμενον, καίπερ οὐκ ἀπαίδευτα εἰδότα. τὸν γὰρ ἀπαίδευτον οὐκ ἀπεικὸς ὄντα σφάλλεσθαι, τὸν δὲ πεπαιδευμένον θαυμαστὸν ὄντα σφαλῆναι. θαυμάζουσα οὖν λέγει, ἦ δὴ ἀλιτρός ἐσσι, ἀντὶ τοῦ, εἰ ἄρα σφαλερὸς, καίπερ οὐκ ἀπαίδευτος ὤν. — L'adjectif ἀποφώλιος, dans un autre passage de l'*Odyssée*, XI, 249, est synonyme de μάταιος, *irritus*, sans résultat; et c'est là, selon quelques-uns, le sens primitif. Aussi proposent-ils, pour étymologie, ἀπό et ὄφελος. Les anciens, au contraire, regardaient ἀπαίδευτος comme le sens primitif, et ils expliquaient ἀποφώλιος, les uns par φωλεός, les autres par φαίνω. *Scholies* P et V : ἀπαίδευτα. φωλεοὶ γὰρ τὰ παιδευτήρια. ἢ ἃ οὐκ ἄν τις ἀποφήναιτο, ὡς ἄρρητα ἢ ἀσύνετα. Mais ces deux étymologies sont aussi peu vraisemblables l'une que l'autre. En réalité, on ignore d'où vient ἀποφώλιος, bien qu'il n'y ait aucun doute sur sa double signification. Le contexte seul, à défaut de la tradition antique, suffirait à en déterminer le sens exact, et ici et dans l'autre passage. — Didyme (*Scholies* B) admet l'étymologie ἀπό et φωλεός, ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisqu'il veut absolument rendre compte du sens ἀπαίδευτος. Mais son interprétation du vers 182 ne laisse d'ailleurs rien à désirer : φωλεοὺς ἔλεγον οἱ παλαιοὶ τὰ παιδευτήρια. ἀποφώλια οὖν τὰ ἀπαίδευτα. καίτοι οὐκ ἀποφώλια εἰδὼς οὐδ' ἀπαίδευτος ὤν, ἀλιτρὸς γέγονας καὶ ἥμαρτες τοῦτο εἰπών. — Je rappelle l'interprétation vulgaire : *Projecto improbus et non incallida sciens*. Ceux des anciens qui entendaient ἀλιτρός à peu près comme le rend *improbus* (malin, rusé) avaient du moins une excuse qui manque aux modernes, c'est qu'ils lisaient τ(ε) au lieu de γ(ε), ce qui réduisait καί, au moins en apparence, à l'état de copule. Cependant, même avec cette leçon, Porphyre maintenait à καί le sens de *quoique* : τὸ δὲ ἀμφίϐολον ἐποίησεν ὁ πλεονασμὸς τοῦ τε καὶ ἔλλειψις τοῦ περ Au reste, l'emploi de καί pour καίπερ n'est pas rare dans la diction homérique. Nous avons vu par exemple, *Iliade*, IX, 655 : Ἕκτορα, καὶ μεμαῶτα, μάχης σχήσεσθαι ὀΐω.

183. Οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεῦσαι, *qualem jam hunc sermonem induxisti in animum proloqui*, vu ce langage que tu as jugé à propos de (me) tenir. — Quelques anciens séparaient le vers 182 du vers 183 par un point, et non par la simple diastole ou virgule. Avec cette ponctuation, οἷον est exclamatif, et δή équivaut à γάρ (*etenim*, en effet). C'est l'explication que préfère Nicanor (*Scholies* P) : ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγινώσκειν βέλτιον, ἵνα θαυμασμὸν μᾶλλον παραστήσωμεν. Des deux façons le sens est au fond le même. Il y a pourtant des exemples homériques qui semblent prouver que la seconde phrase tient à la première. Hayman : « Οἷον δὴ.... ἀγορεῦσαι, « this is a mere expansion of οἷ' ἀγορεύεις « of δ (IV) 611, and stands in similar « connexion with the phrase next before « it. » On se rappelle aussi le passage de l'*Iliade*, VI, 166 : τὸν δὲ ἄνακτα χόλος λάϐεν, οἷον ἄκουσεν. De même que, dans cet exemple, οἷον équivaut à διότι τοιαῦτα (*quia talia*), de même ici οἷον équivaut à *quia talem*.

184-186. Ἴστω νῦν τόδε.... On a vu cette formule de serment dans l'*Iliade*, XV, 36-38. Virgile, dans plusieurs passages de l'*Énéide*, s'est inspiré de ces trois vers. Je rappelle les imitations les plus littérales. XII, 176 : « Esto nunc Sol testis, et hæc « mihi terra vocanti. » XII, 197 : « ....Terram, mare, sidera juro. » XII, 814-816 : « Adjuro Stygii caput implacabile fontis, « Una superstitio superis quæ reddita divis. » VI, 323-324 : « ....Stygiamque « paludem, Di cujus jurare timent et fallere numen. »

185. Ὕδωρ. Ancienne variante, ὕδατος.

ὅρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν,
μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.
Ἀλλὰ τὰ μὲν νοέω καὶ φράσσομαι, ἅσσ' ἂν ἐμοί περ
αὐτῇ μηδοίμην, ὅτε με χρειὼ τόσον ἵκοι·
καὶ γὰρ ἐμοὶ νόος ἐστὶν ἐναίσιμος, οὐδέ μοι αὐτῇ
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο δῖα θεάων
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.
Ἶξον δὲ σπεῖος γλαφυρὸν θεὸς ἠδὲ καὶ ἀνήρ·
καί ῥ' ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου, ἔνθεν ἀνέστη
Ἑρμείας· Νύμφη δ' ἐτίθει πάρα πᾶσαν ἐδωδήν,
ἔσθειν καὶ πίνειν, οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἔδουσιν.
Αὐτὴ δ' ἀντίον ἷζεν Ὀδυσσῆος θείοιο·
τῇ δὲ παρ' ἀμβροσίην δμωαὶ καὶ νέκταρ ἔθηκαν.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
τοῖς ἄρα μύθων ἦρχε Καλυψώ, δῖα θεάων·

187. Μήτι σοι αὐτῷ.... Voyez plus haut le vers 179 et la note sur ce vers.

189. Ὅτε, *quando*, comme *si quando* : dans le cas où.

191. Ἐλεήμων. C'est le seul passage d'Homère où se trouve cet adjectif.

193-194. Θεοῖο et θεός. On a vu θεός au féminin dans l'*Iliade*, I, 516. Le mot ἄνθρωπος, générique opposé à θεός, est aussi des deux genres. En latin même, *homo* est quelquefois du féminin.

196. Ἐτίθει πάρα, c'est-à-dire παρετίθει : *apponebat*, servait; lui servit. Hérodien (*Scholies* P) : ἀναστρεπτέον τὴν πρόθεσιν. — Πᾶσαν équivaut à παντοίην : de toute sorte.

197. Ἔσθειν καὶ πίνειν, *ad comedendum et bibendum*, pour qu'il mangeât et bût. — Οἷ(α) se rapporte à l'idée générale contenue dans πᾶσαν ἐδωδήν, qui désigne à la fois les aliments solides et les aliments liquides, comme on le voit par ἔσθειν καὶ πίνειν.

199. Παρ(ά) doit être joint à ἔθηκαν : *apposuerunt*, servirent. — Ἀμβροσίην. En sa qualité de déesse, Calypso ne peut manger que de l'ambroisie. Les anciens remarquaient, à ce propos, combien Homère a soin d'être fidèle au caractère et à la nature de ses personnages. On dirait en effet qu'il va au-devant des chicanes du genre de celles que lui ont intentées Zoïle et les autres enstatiques. Didyme (*Scholies* P) : πιθανῶς καὶ περὶ τροφῶν διέστειλεν, ἵνα μὴ ἐπιζητῶμεν εἰ ταὐτὰ προσεφέροντο. — Δμωαί. La déesse, pour faire honneur à Ulysse, l'a servi de ses propres mains; mais, dès qu'il s'agit d'elle-même, elle se retrouve maîtresse de maison et elle se fait servir.

200. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Ce vers revient fréquemment chez Homère, car le poëte fait souvent manger ses personnages. On a déjà vu ce vers plusieurs fois dans l'*Odyssée* : I, 149; IV, 67 et 218. On le reverra un plus grand nombre de fois encore.

201. Ποτῆτος. Il va sans dire que Calypso buvait du nectar.

202. Τοῖς, *inter eos*, entre eux : entre eux deux. Dans les vers analogues, τοῖς désigne plusieurs personnes, et même d'ordinaire une assemblée. Mais ce n'est pas une raison pour contester, comme on l'a

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὕτω δὴ οἶκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
αὐτίκα νῦν ἐθέλεις ἰέναι; Σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπης.
Εἴγε μὲν εἰδείης σῇσι φρεσὶν ὅσσα τοι αἶσα
κήδε' ἀναπλῆσαι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι,
ἐνθάδε κ' αὖθι μένων σὺν ἐμοὶ τόδε δῶμα φυλάσσοις,
ἀθάνατός τ' εἴης, ἱμειρόμενός περ ἰδέσθαι
σὴν ἄλοχον, τῆς αἰὲν ἐέλδεαι ἤματα πάντα.
Οὐ μέν θην κείνης γε χερείων εὔχομαι εἶναι,
οὐ δέμας, οὐδὲ φυήν· ἐπεὶ οὔπως οὐδὲ ἔοικεν
θνητὰς ἀθανάτῃσι δέμας καὶ εἶδος ἐρίζειν.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Πότνα θεά, μή μοι τόδε χώεο· οἶδα καὶ αὐτὸς
πάντα μάλ', οὕνεκα σεῖο περίφρων Πηνελόπεια

fait, qu'Homère ait pu se servir de ce pluriel à propos d'un dialogue à deux interlocuteurs. Aristarque s'est contenté de signaler ceci comme une particularité de diction; car la note qu'on lit dans les *Scholies* P est d'Aristonicus, et doit être complétée comme il suit : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ἑνὸς πρὸς ἕνα διαλεγομένου φησὶ, τοῖς ἄρα μύθων ἦρχε. Il y a, VII, 47, un exemple pareil à celui-ci.

204. Οὕτω δή, *siccine*, ainsi donc. Voyez le vers II, 158 de l'*Iliade*, qui est identique à celui-ci, et où le sens de οὕτω δή est nettement déterminé par l'exclamation ὢ πόποι du vers précédent. Nicanor (*Scholies* B et E) : προσῆκται δὲ ὁ λόγος ἐν ἐπερωτήσει.

205. Αὐτίκα νῦν. Calypso fait allusion, selon Didyme (*Scholies* B et E), au mauvais temps qu'il fait sur la mer : ἤγουν ἐν καιρῷ χειμῶνος. Cette note, qu'on mêle à celle de Nicanor sur le mouvement de la phrase, s'applique très-mal au vers 204, et ne convient qu'ici. Voyez les observations de Didyme sur le vers 171. — Καὶ ἔμπης, *etiam omnino*, c'est-à-dire *nihilominus* : néanmoins; malgré le chagrin que me cause ton départ. Apollonius : ἔμπης· ποτὲ μὲν ὅμως, σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπης· ποτὲ δὲ ἐπὶ τοῦ ὁμοίως ἢ ἐπίσης.

206. Εἴγε μέν. Bekker, εἰ μήν, correction amenée par son digamma, car il écrit ϝειδείης. — Τοι, *tibi*, à toi. — Αἶσα, sous-entendu ἐστί : *fatale est*, il est absolument inévitable.

207. Ἀναπλῆσαι. Ancienne variante, ἀνατλῆναι. La vulgate est bien préférable. Le malheur sera pour Ulysse comme une coupe qu'il lui faudra remplir jusqu'aux bords. Cette image correspond à l'expression moderne *vider la coupe du malheur*; car on ne remplit une coupe que pour la vider ensuite.

208. Σὺν ἐμοί, *vulgo* παρ' ἐμοί. Fæsi, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon de la paradose alexandrine, leçon attestée par Didyme et par Nicanor. Didyme (*Scholies* M) : σὺν ἐμοί δὲ, οὐ παρ' ἐμοί. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ σὺν ἐμοί τοῖς ἑξῆς συναπτέον, ἐπὶ δὲ τὸ φυλάσσοις βραχὺ διασταλτέον. — Τόδε δῶμα φυλάσσοις, tu garderais cette demeure : tu resterais toujours ici.

212. Οὐ δέμας, οὐδὲ φυήν. Agamemnon s'est servi des mêmes termes en parlant de Chryséis comparée à Clytemnestre, *Iliade*, I, 115.

216. Οὕνεκα équivaut à ὅτι : *quod*, que. Bothe : « Ita loquuntur per ellipsin « pro οὗ (hoc est τούτου) ἕνεκα ὡς, « quasi dicas ἀσυνδέτως : *novi ipse omnia* « *propter hoc, te inferior est*, pro *quod te* « *inferior est;* cujusmodi etiam ratio est « τοῦ ὅτι, hoc est ὅ τι. »

εἶδος ἀκιδνοτέρη μέγεθός τ' εἰσάντα ἰδέσθαι·
ἡ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως.
Ἀλλὰ καὶ ὣς ἐθέλω καὶ ἐέλδομαι ἤματα πάντα
οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι.
Εἰ δ' αὖ τις ῥαίῃσι θεῶν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
τλήσομαι ἐν στήθεσσιν ἔχων ταλαπενθέα θυμόν·
ἤδη γὰρ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα
κύμασι καὶ πολέμῳ· μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.
Ὣς ἔφατ'· ἠέλιος δ' ἄρ' ἔδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν·
ἐλθόντες δ' ἄρα τώγε μυχῷ σπείους γλαφυροῖο
τερπέσθην φιλότητι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
αὐτίχ' ὁ μὲν χλαῖνάν τε χιτῶνά τε ἕννυτ' Ὀδυσσεύς·
αὐτὴ δ' ἀργύφεον φᾶρος μέγα ἕννυτο Νύμφη,

217. Ἀκιδνοτέρη, *deterior*, moins distinguée. — D'après la tradition des plus anciens commentateurs d'Homère, le mot ἀκιδνός signifie proprement *faible*. Les Alexandrins l'expliquent par *vil*, ce qui est au fond le même sens. Didyme (*Scholies* M et V) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι, ἀσθενεστέρα, οἱ δὲ, εὐτελεστέρα. καὶ γὰρ ἐν ἄλλοις (*Odyssée*, XVIII, 130), Οὐδὲν ἀκιδνότερον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο, ἀντὶ τοῦ εὐτελέστερον. νῦν δὲ οἱ γλωσσογράφοι ἀπέδοσαν αὐτὸ ἀσθενεστέραν. — Homère n'a jamais employé que le comparatif de ἀκιδνός, et encore dans l'*Odyssée* seulement. Bothe propose pour étymologie ἀ privatif et κεδνός : *non bonus*, c'est-à-dire *malus*, *pravus*, etc.; ce qui est certainement l'idée contenue dans ἀκιδνός. — Εἰσάντα. Ancienne variante, εἰς σῶμα, ou, suivant Porson, εἰς ὦπα, qui est la leçon d'Eustathe. La leçon d'Aristarque, dans les *Scholies* H et P, est donnée en deux mots, εἰς ἄντα. La Roche est le seul éditeur qui ait admis cette orthographe, laquelle n'est probablement qu'une fantaisie de Byzantin. Si on lit en deux mots, εἰς doit être joint au verbe : εἰσιδέσθαι ἄντα. Des deux façons le sens est le même.

221. Εἰ δ' αὖ τις ῥαίῃσι. On a vu, I, 168, εἰ avec le subjonctif, leçon reconnue légitime par les Alexandrins. La correction proposée, ἂν au lieu de αὖ, est donc inutile, et la variante plus ou moins ancienne ῥαίσειε n'est elle-même qu'une correction que rien n'exigeait. Quant à αὖ, le contexte prouve que ce n'est point, quoi qu'on en ait dit, un mot parasite. Ulysse a beaucoup et longtemps souffert par suite de haines divines; il montrera le même courage qu'autrefois, s'il lui faut *derechef* subir les coups de quelque dieu.

223. Πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα, *vulgo* πολλ' ἔπαθον καὶ πολλ' ἐμόγησα. Je rétablis, comme Bekker, Ameis et La Roche, la leçon d'Aristarque.

224. Μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω. Construisez : καὶ τόδε γενέσθω μετὰ τοῖσι.

226-227. Ἐλθόντες et μένοντες. Le duel, chez Homère, s'accorde régulièrement avec le pluriel, et non pas seulement pour les besoins de la versification. Aussi la leçon μένοντε, adoptée par plusieurs éditeurs, n'est-elle qu'une mauvaise correction de scribe byzantin.

230. Φᾶρος. Ce mot est un terme général qui désigne toute grande pièce d'étoffe. On l'a vu, II, 97, dans le sens de linceul. Il signifie ordinairement un manteau d'homme. Appliqué au vêtement de dessus que portaient les femmes, il est synonyme de πέπλος. Didyme (*Scholies* P) : ἐνήλλαξε τὴν τάξιν, ὅτι κοινότερον νῦν τὸν πέπλον φᾶρος εἴρηκεν. Cet usage par-

λεπτὸν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἰξυῖ
καλὴν, χρυσείην· κεφαλῇ δ' ἐφύπερθε καλύπτρην·
καὶ τότ' Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μήδετο πομπήν.
Δῶκε μέν οἱ πέλεκυν μέγαν, ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν,
χάλκεον, ἀμφοτέρωθεν ἀκαχμένον· αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
στειλειὸν περικαλλὲς ἐλάϊνον, εὖ ἐναρηρός·
δῶκε δ' ἔπειτα σκέπαρνον ἐΰξοον· ἦρχε δ' ὁδοῖο
νήσου ἐπ' ἐσχατιῆς, ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,
κλήθρη τ' αἴγειρός τ' ἐλάτη τ' ἦν οὐρανομήκης,
αὖα πάλαι, περίκηλα, τά οἱ πλώοιεν ἐλαφρῶς.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ δεῖξ' ὅθι δένδρεα μακρά πεφύκει,

ticulier de φᾶρος ne se trouve qu'ici, et X, 543, où le vers est répété.

232. Ἐφύπερθε, *vulgo* ἐπέθηκε, comme au vers X, 545. La vulgate paraît n'être qu'une correction imaginée pour donner plus de précision au style. Cependant les anciens préféraient généralement cette leçon à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : αἱ Ἀριστάρχου, ἐφύπερθε· αἱ εἰκαιότεραι, ἐπέθηκε. Voyez la note des vers X, 543-545.

234. Δῶκε μέν οἱ. La leçon δῶκέν οἱ est une correction toute récente, imaginée par ceux qui croient que οἱ avait le digamma. Elle n'est autorisée par aucun témoignage antique, ni par aucun des manuscrits; et δῶκε δ(έ), vers 235, ne laisse guère de doute sur la légitimité de δῶκε μέν. — Ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν, *habilem in manibus*, bien maniable. Voyez la note du vers XVIII, 600 de l'*Iliade*. Quelques-uns rapportent, mais à tort, ἐν παλάμῃσιν à δῶκε.

236. Στειλειόν, en prose στελεός : un manche. Hérodien (*Scholies* P et Q) admet qu'on peut sous-entendre indifféremment ἦν ou ἔδωκε. Mais αὐτὰρ ἐν αὐτῷ appelle presque de toute nécessité le verbe substantif.

237. Σκέπαρνον. Les deux consonnes σκ, au commencement d'un mot, ne font point position, et laissent à la brève qui précède sa quantité naturelle. Voyez la note sur πεδίον.... Σκαμάνδριον, *Iliade*, II, 465. Là où on la trouve longue, elle ne l'est devenue que par le fait de la césure, et non par l'influence des deux consonnes.

240. Αὖα πάλαι,... Il n'y a aucune contradiction, quoi qu'on en ait dit, entre ceci et l'idée de végétation exprimée par πεφύκει. Parmi les arbres qui *avaient poussé* dans l'endroit où Calypso mène Ulysse, il y en a qui sont secs comme il y en a qui sont verts. C'est des premiers qu'il est question ici. Ulysse n'a que faire des autres. — Non-seulement le vers 240 n'est pas un de ceux qu'Aristarque avait obélisés, mais il est un de ceux sur lesquels nous avons le plus de documents antiques, les uns relatifs à αὖα, les autres relatifs à περίκηλα. Ceux-ci sont les plus importants. *Scholies* P : Ἀρίσταρχος, ὥσπερ ξηρὰ ἐκδεχόμενος, τὰ περικεκαυμένα ὑπὸ ἡλίου. Χρύσιππος δὲ διῄρει, περὶ κῆλα, περισσῶς ξηρά. *Scholies* E, P et Q : διχῶς, περίκηλα καὶ περὶ κῆλα, περισσῶς κεκαυμένα ὑπὸ ἡλίου, οὐκέτι θάλλοντα οὐδὲ ὑγρά. Ces deux notes proviennent certainement du commentaire de Didyme. Apollonius : περισσῶς ξηρά. Eustathe : περισσῶς κατεσκληκότα, ἢ ἄγαν ἐπιτήδεια εἰς τὸ κῆαι, καί εἰσι ταὐτὰ τὰ αὖα πάλαι καὶ τὸ περίκηλα. En effet κᾶλον ou κῆλον, sous-entendu ξύλον, signifie du bois sec, du bois bon à brûler, et il se rattache au verbe καίω.

241-242. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Bothe fait sur ces deux vers les observations critiques que voici : « Aut nihil ego sentio, aut hic « turbatum est; neque id uno modo. Nam

ἡ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψώ, δῖα θεάων.
Αὐτὰρ ὁ τάμνετο δοῦρα· θοῶς δέ οἱ ἤνυτο ἔργον.
Εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα, πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ,
ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἴθυνεν.
Τόφρα δ' ἔνεικε τέρετρα Καλυψώ, δῖα θεάων·
τέτρηνεν δ' ἄρα πάντα καὶ ἥρμοσεν ἀλλήλοισιν·

« ista ὄθι.... πεφύκει habenda sunt pro « interpretatione, quæ ex margine irrepsit; metricus autem nescio quis male « feriatus addidit αὐτάρ et δῖα θεάων, « itaque ex uno versu, eoque eleganti, « effecit duo inertes, tali dignos artifice. « Placuerunt tamen isti versus librariis, « qui et centies legissent apud Homerum « αὐτὰρ ἐπειδή, et sæpius hoc ipso loco « illud Καλυψώ, δῖα θεάων, quorumque « sensus ita occalluisset, ut vel insipidam « repetitionem verborum ὅθι.... πεφύκει « tolerabilem esse judicarent. Scilicet hoc, « opinor, dixit poeta : Ἐπειδὴ δεῖξ', ἡ « μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψώ· Αὐτὰρ ὁ « τάμνετο, etc. Asyndeton aptum rei ac« celerandæ; ἐπειδή primo versu positum, « ut φ (XXI) 25, *Iliade*, χ (XXII) 379, « ψ (XXIII) 2; Καλυψώ per se dictum « est, epitheto adjecto nullo, ut η (VII) « 260. » Ce sont là de pures chicanes; et la correction proposée est détestable. Aussi les éditeurs qui sont venus après Bothe n'ont-ils tenu aucun compte de son opinion. Tout ce qu'on peut dire contre les vers 241-242, c'est qu'il ne nous reste, à leur sujet, aucun document alexandrin. Ils n'en sont pas pour cela plus mauvais, ni moins bien à leur place.

242. Ἡ.... Καλυψώ, elle, (à savoir) Calypso.

244. Εἴκοσι.... πάντα, vingt en tout, c'est-à-dire au nombre de vingt. Voyez les vers de l'*Iliade* VII, 164 et XVIII, 373. — Πελέκκησεν, il dégrossit. Ulysse se sert de la hache à long manche pour ébrancher les arbres et leur donner la première façon. — Χαλκῷ c'est-à-dire τῷ πελέκει, et non point τῷ σκεπάρνῳ. La doloire, simple ou double (besaiguë), ne sert qu'à aplanir les surfaces ébauchées à la hache.

245. Ξέσσε, il polit, c'est-à-dire il aplanit avec la doloire (τῷ σκεπάρνῳ). La traduction exacte est *dolavit*, et non *lævigavit*; car Ulysse ne se sert point du rabot. — Ἐπὶ στάθμην, au cordeau. Voyez la note sur στάθμη, *Iliade*, XV, 410. L'explication de Didyme se retrouve ici deux fois dans les *Scholies*, mais en substance seulement. *Scholies* P, Q et V : ὑπομεμιλτωμένον σχοινίον. *Scholies* P et V : τεκτονικὴν σπάρτον.

246. Τόφρα, *interea*, pendant ce temps, c'est-à-dire tandis qu'il était occupé à cette besogne. — Τέρετρα, *terebras*, des tarières. C'est là du moins le sens propre. Mais Ulysse va se servir de clous, et Homère ne dit pas que Calypso ait apporté des clous. On doit donc prendre le pluriel τέρετρα dans l'acception étymologique : tout ce qui sert à percer le bois. De cette façon, Calypso a apporté tout à la fois et des tarières et des clous. Didyme (*Scholies* V) : τέρετρα· πάντα τὰ διατρῆσαι δυνάμενα, γομφωτήρια καὶ τρύπανα.

247-248. Τέτρηνεν δ' ἄρα πάντα.... Ces deux vers, selon Aristophane de Byzance, signifient l'un et l'autre la même chose, et ils avaient été marqués, par ce critique, le premier du sigma, le second de l'antisigma. Didyme (*Scholies* B, P et Q) : Ἀριστοφάνης τὸ αὐτὸ ᾤετο περιέχειν ἀμφω. διὸ τῷ μὲν σίγμα, τῷ δὲ ἀντίσιγμα ἐπιτίθησιν. Je crois que les deux signes d'Aristophane servaient purement et simplement à constater la tautologie; mais on peut soutenir qu'ils laissaient l'option au lecteur entre les deux vers, et qu'Aristophane était d'avis de supprimer ou l'un ou l'autre. En effet, nous n'avons aucun renseignement sur la signification précise du sigma et de l'antisigma employés par le prédécesseur d'Aristarque. Voyez le tome II de l'*Iliade*, page 532. Quoi qu'il en soit, Aristophane se trompait sur le fond des choses. Aristarque montre parfaitement qu'il n'y a point tautologie, et que le travail exprimé au vers 248 est l'achèvement nécessaire de celui qui s'est fait au vers 347, et non une opération identique. Didyme (*Scholies* B, H, M, P, Q et T) : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος φησι διὰ τοῦ πρώτου τὸ μὲν τέλειον τῆς ἀρ-

γόμφοισιν δ' ἄρα τήνγε καὶ ἁρμονίῃσιν ἄρασσεν.
Ὅσσον τίς τ' ἔδαφος νηὸς τορνώσεται ἀνήρ,
φορτίδος εὐρείης, εὖ εἰδὼς τεκτοσυνάων,
τόσσον ἔπ' εὐρεῖαν σχεδίην ποιήσατ' Ὀδυσσεύς.
Ἴκρια δὲ στήσας, ἀραρὼν θαμέσι σταμίνεσσιν,

μογῆς μὴ εἶναι, ἀλλ', ὡς ἄν τις εἴποι, ἁρμόζοντα κατεσκεύασε, καὶ πρὸς ἄλληλα συγκαταγαγὼν ἐσκέψατο εἰ ἁρμόζει ἀλλήλοις. τῷ δὲ ἑξῆς συνέκλεισε καὶ κατεγόμφωσε. διὰ γὰρ τοῦ ἄρασσε τὸ τέλος τῆς ἁρμογῆς παρέστησε. — 247. Πάντα, sous-entendu δούρατα ou δοῦρα : toutes les poutres.

248. Γόμφοισιν. Il s'agit de vrais clous, ou, si l'on veut, de chevilles de métal, qu'Ulysse enfonce dans les trous percés à la tarière. Voyez plus haut, vers 246, la note sur τέρετρα. Cependant quelques anciens prenaient le mot γόμφοισιν dans une acception générale, comme indiquant tout ce qui sert à lier des pièces de bois ensemble, et à en faire une charpente. *Scholies* V : οἷς ἁρμόζεται τὰ ξύλα πρὸς ἄλληλα. ἢ πασσάλοις, ἢ πλατέσιν ἐπιούροις, ἢ σφήναις. La paraphrase d'Aristarque, συνέκλεισε καὶ κατεγόμφωσε, confirme l'explication qui sort naturellement de la note de Didyme sur τέρετρα. Aristarque n'a pu entendre συνεγόμφωσε qu'au sens vulgaire, ce qui exclut les traverses, les coins, les pieux, et même les chevilles de bois. — Τήνγε, c'est-à-dire σχεδίην : le radeau. — Ἁρμονίῃσιν (*compagibus*) doit être joint, dans l'explication, à γόμφοισιν. C'est un ἓν διὰ δυοῖν. *Par des clous et par un assemblage* signifie *en assemblant les poutres avec des clous.* — Ἄρασσεν, il martela. La vulgate ἄρηρεν a été abandonnée par tous les éditeurs récents, même par Dindorf, qui l'avait encore maintenue dans l'Homère-Didot. En effet ἄρηρεν, d'après tous les exemples homériques, est intransitif, et la traduction *coagmentavit* ne saurait être exacte. Cette leçon est ancienne, car on la trouve dans Apollonius, et non pas seulement dans Eustathe. Elle n'en est pas meilleure; et ἥρμοσε, quoi qu'en dise Apollonius, n'est qu'un équivalent arbitraire de ἄρηρεν, ou, comme on écrivait aussi, de ἄραρεν, de ἀρήρει. Au contraire, ἄρασσεν est tout à fait le mot propre, dès qu'il s'agit de clous à enfoncer. Eschyle, *Prométhée*, vers 58 : ἄρασσε μᾶλλον, σφίγγε. — Apollonius donne aussi ἄρασσεν, mais il a eu tort de ne l'avoir point préféré. Je remarque d'ailleurs qu'Homère, ayant mentionné les clous apportés par Calypso, avait dit par là même qu'Ulysse serait pourvu d'un marteau.

249. Ἔδαφος νηός, la partie fondamentale d'un navire, c'est-à-dire une carène. Didyme (*Scholies* H, Q, T et V) : τὸ κατώτατον κύτος τῆς νηός, ἣν νῦν καλοῦσι γάστραν. Le mot propre d'Homère, pour désigner la carène, est τρόπις. Voyez plus haut, vers 130. — Τορνώσεται est au subjonctif, pour τορνώσηται : a arrondi; arrondit. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : περιγράψηται καὶ περιορίσηται, ὡς ἐπὶ τοῦ τορνώσαντο δὲ σῆμα (*Iliade*, XXIII, 255). — Quelques-uns regardent τορνώσεται comme un futur de l'indicatif.

250. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηός. Voyez les vers IX, 322-323.

251. Τόσσον ἐπ(ί) pour ἐπὶ τόσον : *in tantum*, en dimension pareille. — Ποιήσατ(ο). Ancienne variante, τορνώσατο.

252. Ἴκρια, *tabulata*, un tillac. Il s'agit de l'estrade de la poupe, sur laquelle se tenait debout le pilote, pour manœuvrer le gouvernail. Eustathe : τό τε ἐπὶ πρύμνης κατάστρωμα, ἐφ' οὗ ὁ κυβερνήτης ἱκνεῖται, ὡς καὶ ἡ Ἰλιὰς (XV, 676) δηλοῖ. — Les *Scholies* E expliquent ἴκρια comme si le radeau d'Ulysse était un navire entièrement ponté : τὰ ἐπιτεταμένα ξύλα ἀπὸ πρύμνης ἕως πρῴρας. Mais cette explication serait encore fausse, même avec un navire proprement dit. Il n'y avait pas, au temps d'Homère, de navire entièrement ponté. L'avant et l'arrière avaient chacun leur tillac; mais le milieu était ouvert, et c'est là qu'étaient établis les bancs de rameurs. Voyez la note sur le passage allégué par Eustathe. Ulysse, qui sera seul sur son radeau, n'a que faire d'un tillac de proue, c'est-à-dire d'une estrade destinée aux chefs et aux passagers. — Quant à l'étymologie donnée par Eustathe,

ποίει· ἀτὰρ μακρῇσιν ἐπηγκενίδεσσι τελεύτα.
Ἐν δ' ἱστὸν ποίει καὶ ἐπίκριον ἄρμενον αὐτῷ·
πρὸς δ' ἄρα πηδάλιον ποιήσατο, ὄφρ' ἰθύνοι.
Φράξε δέ μιν ῥίπεσσι διαμπερὲς οἰσυΐνῃσιν,
κύματος εἶλαρ ἔμεν· πολλὴν δ' ἐπεχεύατο ὕλην.

on la trouve deux fois dans les *Scholies*, et elle provient du commentaire de Didyme; mais elle n'a d'autre raison qu'une trompeuse apparence. Curtius rapporte ἴκρια (*Verschlag*, *Gerüst*, *Verdeck*) à la racine ἰκ, latin *ic*, qui contient l'idée de frapper (*ico*, *ictus*); et en effet, c'est en frappant qu'on rapproche et qu'on assemble les madriers, qu'on en fait une charpente, une estrade, un tillac. — Σταμίνεσσιν, *trabibus*, au moyen de poutres. Ce sont les bois debout, les membrures qui soutiennent le plancher suspendu, l'estrade du pilote, le tillac. Didyme (*Scholies* B, E, H, Q et V) : σταμίνεσσι δὲ τοῖς ἐπιμηκέσι ξύλοις καὶ στήμονος τάξιν ἐπέχουσιν, ἃ παρατίθεται τοῖς ἰκρίοις ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν πρὸς τὸ ἑστάναι· ἢ τοῖς ὀρθοῖς ξύλοις, οἷς τὰ πηδάλια πήσσεται. La deuxième explication est insuffisante; car les pièces de bois auxquelles est fixé le gouvernail ne sont qu'une portion de la charpente totale du tillac.

253. Ποίει, c'est-à-dire ἐποίει : *faciebat*, ou *fecit*, il fit. Même dans la langue ordinaire, on mettait l'imparfait pour désigner l'exécution des œuvres d'art. Les statues qui ont une inscription portent toutes, *un tel faisait* (ἐποίει). — Μακρῇσιν ἐπηγκενίδεσσι, par de longs madriers, c'est-à-dire en posant un plancher sur les bois debout. Didyme (*Scholies* B, E, H, P, Q et T) : ταῖς διατεταμέναις σανίσι, κατὰ μετάθεσιν τοῦ ν, οἷον ἐπενδοχίδεσσι, ταῖς ἐπικειμέναις δοκοῖς. L'étymologie est plus que douteuse, mais le sens est incontestable. Apollonius : τῆς σχεδίας τὰ διηνεκῆ ξύλα. — Le mot ἐπηγκενίς paraît dérivé du verbe ἐπενέγκω. *Scholies* B, E, H, P, Q et T : τὸ δ' ἐπηγκενίς οὕτω σχηματίζει ὁ Ἀπολλώνιος· ἐνέγκω, ἐπενεγκίς, καὶ ἐν ὑπερβιβασμῷ καὶ ἐκτάσει ἐπηνεγκίς καὶ ἐπηγκενίς. Cette étymologie a été reproduite par l'auteur du *Grand Étymologique* et par Eustathe. Curtius, *Racine* ἐνεκ, ne la repousse point. — Au lieu de ἐπηγκενίδεσσι, Rhianus écrivait ἐπηγκανίδεσσι, correction uniquement destinée à mieux faire ressortir le sens. Didyme (*Scholies* P) : ἐπηγκενίδεσσι. οὕτως Ἀρίσταρχος. Ῥιανὸς δὲ, ἐπηγκανίδεσσι· ἤγουν ταῖς μακραῖς καὶ ἐκτεταμέναις. Sous-entendez σανίσι, comme il faut le sous-entendre pour rendre compte de ἐπηγκενίδεσσι lui-même.

254. Ἐν, dedans : dans le radeau. — Ἐπίκριον, *antennam*, une vergue. Didyme (*Scholies* P, Q et V) : τὴν κεραίαν, τὸ πλάγιον ξύλον τοῦ ἱστοῦ, ᾧ προσδέδεται τὸ ἄρμενον (la voile).

255. Πρὸς δ(έ), expression adverbiale : et en outre. — Ποιήσατο dans le sens propre : *sibi fecit*, et non pas simplement *fecit*. C'est lui-même qui manœuvrera ce gouvernail. — Ὄφρ' ἰθύνοι, sous-entendu σχεδίην, τὴν σχεδίαν.

256. Ῥίπεσσι.... οἰσυΐνῃσιν, *cratibus vimineis*, avec des claies d'osier. Le mot ῥίψ signifie proprement une brindille : jonc, roseau, osier, ou toute autre tige mince. Le pluriel indique un assemblage de pareilles tiges, par conséquent une claie, des claies. Didyme (*Scholies* B, E, Q et T) : ψιαθώδεσι πλέγμασι. ἱμαντώδες δὲ φυτὸν ἡ οἰσυΐα, θρύῳ ὁμοία. γίνεται δὲ (le sujet est τὸ ῥίπεσσι) ἀπὸ τοῦ ῥίπτω. L'étymologie proposée par Didyme n'est point exacte; car ῥίπτω se rattache à la racine ῥεπ ou ϝρεπ, et ῥίψ à la racine ῥιπ. Curtius rapproche de ῥίψ le latin *scirpus*, qui a un sens analogue.

257. Ἔμεν, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : *ut essent*, pour qu'elles fussent. — Ὕλην, du lest. *Scholies* V : ἔρεισμα τῆς σχεδίας. Le mot ὕλη est ici dans un sens très-général; car on ne peut pas supposer qu'Ulysse ait lesté son radeau uniquement avec des troncs d'arbres ou des branchages. C'est déjà l'équivalent de *matière*, de *matériaux*, sens où on le rencontre si souvent dans la langue ordinaire. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : ξύλα, λίθους, ψάμμον, πρὸς τὸ μὴ εὐρίπιστον εἶναι τοῖς πνεύμασιν, ἐλαφρὰν οὖσαν.

Τόφρα δὲ φάρε' ἔνεικε Καλυψὼ, δῖα θεάων,
ἱστία ποιήσασθαι· ὁ δ' εὖ τεχνήσατο καὶ τά.
Ἐν δ' ὑπέρας τε κάλους τε πόδας τ' ἐνέδησεν ἐν αὐτῇ·
μοχλοῖσιν δ' ἄρα τήνγε κατείρυσεν εἰς ἅλα δῖαν.
Τέτρατον ἦμαρ ἔην, καὶ τῷ τετέλεστο ἅπαντα·
τῷ δ' ἄρα πέμπτῳ πέμπ' ἀπὸ νήσου δῖα Καλυψὼ,
εἵματά τ' ἀμφιέσασα θυώδεα, καὶ λούσασα.
Ἐν δέ οἱ ἀσκὸν ἔθηκε θεὰ μέλανος οἴνοιο
τὸν ἕτερον, ἕτερον δ' ὕδατος μέγαν· ἐν δὲ καὶ ᾖα

258. Φάρε(α), des étoffes, c'est-à-dire de la toile. Voyez plus haut la note du vers 230.

259. Ἱστία ποιήσασθαι, *ut sibi vela conficeret*, pour s'en faire des voiles, ou une voile. Voyez plus haut, vers 257, la note sur ἔμεν, et, vers 255, la note sur ποιήσατο. — Καὶ τά, *et illa*, elles aussi : les voiles (ou la voile) comme le reste.

260. Ὑπέρας, les deux cordages qui suspendent la vergue par ses deux bouts; κάλους, les cordages qui servent à larguer ou à carguer la voile; πόδας, les deux boulines. Didyme (*Scholies* B, E, H, P, Q et T) : τὰ ἄνω εἰς ἄκρον ἑκατέρωθεν τοῦ κέρατος δύο σχοινία δι' ὧν μετάγεται τὸ κέρας ὑπέρας καλεῖ. κάλους δὲ, τὰ ἐν μέσῳ τοῦ κέρατος ἀνάγοντα καὶ κατάγοντα τὸ ἄρμενον. πόδας δὲ, τὰ κάτω ἑκατέρωθεν δύο σχοινία πρὸς πρῷραν καὶ πρύμναν ἀναδεσμοῦντα τὸ ἄρμενον. Ces explications se retrouvent sous plusieurs formes, soit dans les mêmes *Scholies*, soit dans les *Scholies* H et V, mais avec des suppressions ou des additions peu intelligentes. Ainsi les *Scholies* P, Q et V enregistrent l'opinion de ceux qui faisaient de πόδας les câbles du mât : οἷς συνέχεται ἀπὸ πρῴρας καὶ πρύμνης ὁ ἱστός. Mais ces deux câbles se nommaient πρότονοι. Voyez, *Iliade*, I, 434, la note sur προτόνοισιν. Même en latin, les deux boulines s'appellent les pieds de la voile : *pedes*. Si Homère avait voulu parler des câbles du mât, il en aurait parlé au vers 254. Mais il n'y avait aucune nécessité pour lui de le faire. Dès que le radeau d'Ulysse a un mât, on est bien sûr que ce mât est assujetti par des câbles. Les πρότονοι sont sous-entendus. — Ἐν αὐτῇ, c'est-à-dire ἐν σχεδίῃ, ἐν τῇ σχεδίᾳ.

261. Τήνγε, c'est-à-dire σχεδίην, τὴν σχεδίαν.

262. Τέτρατον ἦμαρ ἔην,... Nous sommes ici en plein merveilleux. L'ouvrage qu'Homère vient de décrire n'a pas pu être accompli en quatre jours par un homme seul. Il est même difficile de croire qu'un homme seul ait suffi pour mettre à flot un radeau formé de poutres et chargé d'un lest pesant. Quelle que fût l'adresse d'Ulysse et sa prodigieuse vigueur, tout cela dépasse les limites de la vraisemblance. Mais rien n'empêche de supposer que le héros a été assisté, durant ses quatre jours de travail, par quelque puissance divine. — Τῷ équivaut à ὑπὸ τοῦ : par lui ; par Ulysse.

263. Τῷ.... πέμπτῳ, sous-entendu ἤματι : le cinquième jour. Il n'y a aucun inconvénient à négliger τῷ dans la traduction ; mais l'expression signifie, en réalité, *illo die, scilicet quinto*. Voyez la note du vers I, 54 de l'*Iliade*. — Πέμπτῳ πέμπ(ε). Les Grecs ont eu de tout temps le goût des allitérations. Cependant elles sont assez rares dans Homère, pour que celle-ci ait été signalée, au passage, par les Alexandrins que compile Eustathe.

264. Ἀμφιέσασα..., καὶ λούσασα. Il y a hystérologie; car on ne s'habille qu'après être sorti du bain.

266. Μέγαν. Cette outre, d'après les habitudes consacrées dans le mélange de l'eau avec le vin, devait être le triple de la première. Didyme (*Scholies* P et T) : μέγαν· διὰ τὸ τριπλάσιον τοῦ οἴνου δεῖν εἶναι. — Ἐν, c'est-à-dire ἐνέθηκε. — Ἦα,

κωρύκῳ· ἐν δέ οἱ ὄψα τίθει μενοεικέα πολλά·
οὖρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιαρόν τε.
Γηθόσυνος δ' οὔρῳ πέτασ' ἱστία δῖος Ὀδυσσεύς.
Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ ἰθύνετο τεχνηέντως,
ἥμενος· οὐδέ οἱ ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν,
Πληϊάδας τ' ἐσορῶντι καὶ ὀψὲ δύοντα Βοώτην,
Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν,
ἥτ' αὐτοῦ στρέφεται καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει,
οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο·
τὴν γὰρ δή μιν ἄνωγε Καλυψώ, δῖα θεάων,
ποντοπορευέμεναι ἐπ' ἀριστερὰ χειρὸς ἔχοντα.
Ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέεν ἤματα ποντοπορεύων·
ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα

c'est-à-dire ἤϊα : *viatica*, des provisions de bouche pour le voyage. La plupart des manuscrits donnent ἤϊα, écriture adoptée autrefois par tous les éditeurs, et que La Roche seul de nos jours a conservée. Avec cette leçon, le vers est hypermètre. Mais il suffit de se souvenir que le mot, dans l'alphabet de seize lettres, était ΕΑ, Ε représentant à la fois ε, η, ει, εΐ, ῃ et ηΐ, pour comprendre qu'on le lisait, selon le besoin, dissyllabe ou trissyllabe, et que ᾗα est une orthographe aussi légitime que ἤϊα.

267. Κωρύκῳ, dans un sac de peau. Apollonius : κωρύκῳ· θυλάκῳ. Hésychius : κώρυκος, θυλάκιον. ἔστι δὲ δερμάτινον ἀγγεῖον, ὅμοιον ἀσκῷ. *Scholies* B et E : οἱονεὶ χώρυκός τις ὤν, παρὰ τὸ χωρεῖν, καὶ κώρυκος. σημαίνει δὲ τὸν θύλακον.

268. Ἀπήμονα, *innocuum*, non nuisible, c'est-à-dire favorable.

269. Γηθόσυνος.... Voyez Virgile, *Énéide*, I, 35.

270-275. Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ.... Ces vers ont été imités par Virgile, *Énéide*, V, 852-853 et III, 513-517.

272. Πληϊάδας τ' ἐσορῶντι. Porphyre, Πληιάδας εἰσορόωντι. Aristarque paraît avoir écrit d'abord Πληϊάδας τε ὁρῶντι ou τ' ὁρόωντι, puis s'être fixé à la leçon qui est devenue notre vulgate; mais on n'a rien d'assuré à ce sujet, car la note de Didyme (*Scholies* H) sur les deux leçons d'Aristarque est mutilée, et n'a conservé que la formule διχῶς αἱ Ἀριστάρχου. Quelques anciens mettaient le participe à l'accusatif, ἐσορῶντα, ὁρόωντα. Mais cette licence grammaticale était tout à fait gratuite. La Roche : « Restat ut τε ὁρῶντι, quod exhi« bent IN, vel τ' ὁρόωντι in altera Ari« starchi scriptum fuisse statuamus; nam « de accusativo hoc loco cogitari non po« test, quamvis eum præeunte dativo ab « Aristarcho admissum esse sciamus. »

273-275. Ἄρκτον θ', ἣν καὶ.... Voyez les vers XVIII, 487-489 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers.

276. Τήν (elle, la Grande-Ourse) dépend du participe ἔχοντα.

277. Ἐπ' ἀριστερὰ χειρός équivaut à ἐπὶ ἀριστερὰν χεῖρα. Ulysse va d'occident en orient. — Χειρός. Ancienne variante, νηός. Cette leçon ne change rien au sens, car la gauche du navire est la gauche du pilote à la barre du gouvernail.

279. Ὀκτωκαιδεκάτῃ. On a déjà vu, dans l'*Iliade*, XXI, 46, le féminin δυωδεκάτῃ après le neutre ἤματα. Voyez la note sur ce passage. — On ne peut guère calculer le chemin que parcourait Ulysse en un jour de navigation. Il est pourtant manifeste, d'après ceci, qu'Ulysse a fait une très-longue route, et que, s'il faut chercher quelque part Ogygie, ce n'est pas dans le voisinage des côtes de l'Italie méridionale.

γαίης Φαιήκων, ὅθι τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ·
εἴσατο δ', ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.
Τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων ἀνιὼν κρείων Ἐνοσίχθων

280. Ὅθι τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ, là où (ces montagnes) étaient le plus proche de lui, c'est-à-dire celles des montagnes qui n'étaient pas trop loin pour être hors de vue. La traduction vulgaire, *qua proximum erat illi*, ne donne aucun sens raisonnable, tandis qu'en faisant de ἄγχιστον un adverbe, et en rapportant πέλεν à ὄρεα, toute difficulté disparaît. Hayman : « Where « they (ὄρεα) came the nearest to him. « Ἄγχιστον is adverbial. Nitzsch remarks, « somewhat hypercritically, that not the « nearest but the highest mountains are « first seen ; but why may not the nearest « happen in poetry to be also the highest? « Besides, if they are more remote, the « state of the atmosphere (ἠεροειδέϊ πόν- « τῳ) may prevent their appearing to the « eye. » — Deux notes des *Scholies* P et Q nous apprennent que certains critiques anciens prenaient ὅθι comme adverbe de temps, et que ces critiques étaient des hommes de l'école d'Aristarque : οἱ Ἀριστάρχου (Buttmann, οἱ Ἀριστάρχειοι). De cette façon, le sens était très-satisfaisant : *quum in proximo* (*ea terra*) *fuit illi*. Mais ὅθι n'est et ne peut être qu'un adverbe de lieu; et en faire un synonyme de ὅτε, c'est donner une explication de pure fantaisie. — Bothe propose de lire : ὅ τί τ' ἄγχιστον πέλεν αὐτῷ, *et quidquid proximum erat illi*, (non-seulement les montagnes, mais encore) toute la partie du rivage qu'Ulysse avait en face de lui. Mais la leçon ὅθι est établie par trop de témoignages, pour qu'il nous reste autre chose à faire qu'à la bien interpréter.

281. Ὡς ὅτε, sous-entendu εἴδεται. Il vaut mieux remplir l'ellipse que de regarder ὅτε comme redondant. — Ῥινόν, un bouclier. Une île montueuse ne peut pas être comparée à une peau : ῥινόν ne peut donc être ici que dans son sens dérivé. Bothe : « Clipeo Ulysses comparavit Phæaciam propter montes eminentes ex terra « in modum umbonis cui velut circumja- « cet clipeus sicut planitiæ littoraque mon- « tibus circumjacent. » — Comme c'est le seul passage où Homère se serve du neutre ῥινόν au lieu du féminin ῥινός, quelques anciens se sont imaginé que ce n'était pas le même mot; et comme ῥινόν, dans le dialecte des Œnotriens, signifiait un nuage, une vapeur, ils ont adopté ce sens. *Scholies* P, Q et T : ἔνιοι δὲ ῥινόν κατὰ τοὺς Οἰνωτροὺς τὸ νέφος. *Scholies* P : ῥινὸν λέγει τὴν ἀχλύν. *Scholies* P et Q : ἐφάνη ὡς ἀχλὺς ἡ γῆ. Aller chercher en Illyrie l'explication d'un terme d'Homère, c'est faire un étrange voyage, surtout quand ce qu'on en rapporte ne vaut pas, à beaucoup près, ce qu'on a sous la main. — On peut très-bien admettre la leçon ὥστε ῥινός, car la lettre ρ a souvent la valeur d'une consonne double, et peut rendre longue par position la finale de ὥστε. Quant à la leçon ὡς ὅτ' ἐρινόν, au sujet de laquelle il y a tant de bavardage dans les *Scholies*, tout ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle est inepte. Une île et un figuier, sauvage ou non, ou même un arbre quelconque, n'ont absolument rien de commun pour l'aspect. Ameis a essayé de prouver le contraire; mais il n'y a pas réussi. — Ceux qui attribuent à Aristarque cette absurde leçon ne le font que parce qu'ils ont légèrement lu les *Scholies*. Aristarque n'est mentionné, dans le vaste fatras relatif au vers 281, qu'à propos du genre de ἐρινόν, qui n'est pas conforme à l'usage, puisqu'on dit ordinairement ἐρινός au masculin. Aristarque et Hérodien, suivant les *Scholies* P, Q et T, étaient en désaccord sur la question, l'un admettant la forme neutre, l'autre la rejetant. Ceci nous renvoie à l'*Iliade*. Le mot ἐρινεός, en prose ἐρινός, s'y trouve plusieurs fois, mais toujours à l'accusatif, ἐρινεόν, et sans aucune épithète. De là l'incertitude par rapport au genre, et la divergence d'opinion entre Aristarque et Hérodien. Du reste, c'est au disciple, et non au maître, qu'on donne raison. — Fæsi propose d'écrire : ὅτε τε ῥίον ἠεροειδέϊ πόντῳ. Cette correction est aussi mauvaise qu'inutile.

282-283. Τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων.... Bothe : « Mire acervata homœoteleuta, et quidem « vasto sono tonantia. » Cette observation est sans fondement. Une seule des six finales soi-disant tonantes est accentuée; et l'effet d'harmonie signalé par Bothe était

τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν· εἴσατο γάρ οἱ
πόντον ἐπιπλώων· ὁ δ' ἐχώσατο κηρόθι μᾶλλον,
κινήσας δὲ κάρη προτὶ ὃν μυθήσατο θυμόν·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ μετεβούλευσαν θεοὶ ἄλλως
ἀμφ' Ὀδυσῆϊ, ἐμεῖο μετ' Αἰθιόπεσσιν ἐόντος·
καὶ δὴ Φαιήκων γαίης σχεδὸν, ἔνθα οἱ αἶσα
ἐκφυγέειν μέγα πεῖραρ ὀϊζύος, ἥ μιν ἱκάνει·
ἀλλ' ἔτι μέν μίν φημι ἅδην ἐλάαν κακότητος.

absolument nul pour l'oreille. — 282. Ἐξ Αἰθιόπων ἀνιών. Voyez, vers I, 22-25, ce que Neptune était allé faire en Éthiopie. D'après la route qui l'amène en face d'Ulysse, il vient de chez les Éthiopiens d'Orient, et non de chez ceux d'Occident. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ποίων; τῶν ἀνατολικῶν. ἐκεῖθεν γὰρ τὸν ἀπὸ δυσμῶν ἐρχόμενον εὐχερῶς ὁρᾷ. — C'est au vers I, 24 qu'Homère distingue les deux peuples de l'Éthiopie.

283. Σολύμων est le génitif de Σόλυμα, le nom même des montagnes, et non pas le génitif de Σόλυμοι, le nom du peuple qui les habitait. Ainsi ἐκ Σολύμων ὀρέων ne signifie pas *e Solymorum montibus*, mais *e Solymis montibus*. Les monts Solymes faisaient partie de la chaîne du Taurus, et s'étendaient en Cilicie et en Pisidie. *Scholies* P et T : τῆς Κιλικίας εἰσί (le sujet est τὰ Σόλυμα). *Scholies* T et V : Σόλυμα, ὄρη τῆς Πισιδίας. Il a été question des Solymes-peuple, *Iliade*, VI, 184. — Εἴσατο γάρ οἱ, *apparuit enim illi*, car il lui apparut : car Ulysse tomba alors sous les regards de Neptune.

284. Μᾶλλον, davantage : plus que jamais; outre mesure; excessivement. Voyez le vers XXI, 136 de l'*Iliade*. Hayman : « Μᾶλλον adds an indefinite vehemency to « ἐχώσατο. »

285. Κινήσας δὲ κάρη.... On a vu ce vers deux fois dans l'*Iliade*, XVII, 200 et 442. On le reverra plus bas, vers 376, et ailleurs encore dans l'*Odyssée*.

286. Μετεβούλευσαν.... ἄλλως, ont quitté leur première résolution pour en prendre une autre. Auparavant les dieux laissaient faire Neptune; aujourd'hui ils ont à cœur le retour d'Ulysse. *Scholies* B : εἰς τὸ νοστῆσαι δηλονότι, ἐπεὶ συνέθεντό μοι τοῦτον ἐκτοπίσαι. *Scholies* P et Q : μετεμελήθησαν, μετέγνωσαν. πρώην γὰρ οἱ θεοὶ ἠμέλουν αὐτοῦ.

288. Σχεδόν, sous-entendu ἐστί : il est proche. — Ἔνθα οἱ αἶσα, sous-entendu ἐστί : là où c'est sa destinée.

289. Πεῖραρ ὀϊζύος, c'est-à-dire τέλος ὀϊζύος, c'est-à-dire ὀϊζύν : *calamitatem*, la terrible infortune. Voyez ὀλέθρου πείρατα, *Iliade*, VI, 143, et la note sur cette expression. — Ἥ μιν ἱκάνει, *quæ illum persequitur*, qui s'acharne après lui.

290. Μέν a ici le sens de μήν. — Ἅδην ἐλάαν κακότητος, que je pousse tant et plus dans la misère : que je vais combler de tous maux. Cette explication n'est point arbitraire; car rien n'est plus commun, chez Homère, qu'un verbe de mouvement suivi du génitif. La traduction vulgaire, *abunde miseriarum subiturum*, ne fausse pas précisément la pensée; mais elle ne rend pas un compte exact du rapport des mots grecs entre eux, ni surtout de la signification réelle de ἐλάαν. Hérodien (*Scholies* B, P et Q) : δασέως τὸ ἅδην ἀντὶ τοῦ λίαν ἀθρόως. τὸ δὲ ἐλάαν κακότητος δηλοῖ τὸ κόρον σχεῖν τῆς κακίας. ὁ δὲ νοῦς, οἶμαι αὐτὸν ἐμφορηθήσεσθαι δυστυχίας ἑτέρας. Hérodien semble avoir pris ἐλάαν comme intransitif, et lui donner pour sujet μιν exprimé, et non ἐμέ sous-entendu; mais le sens, des deux façons, est exactement le même. — On pourrait croire, d'après l'expression κόρον σχεῖν, qu'Hérodien lisait ἐάαν ou ἀάαν, comme quelques-uns voulaient qu'on lût, *Iliade*, XIII, 315, ἐάσουσι ou ἀάσουσι, de ἄω, rassasier. Mais il manque évidemment un mot après τόδε, et l'explication porte, non pas sur ἐλάαν κακότητο; seulement, mais sur l'expression entière, ἅδην ἐλάαν κακότητος. — Quant à l'orthographe de ἅδην, l'usage qui lui donne l'esprit doux est con-

Ὣς εἰπὼν σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον
χερσὶ τρίαιναν ἑλών· πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
παντοίων ἀνέμων· σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
Σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἔπεσε Ζέφυρός τε δυσαὴς,
καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων.
Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγὼ δειλὸς, τί νύ μοι μήκιστα γένηται;

traire à la tradition légitime; et c'est avec raison que Bekker, Fæsi, Ameis et La Roche ont rétabli l'esprit rude d'Aristarque, d'Hérodien, de toute l'école alexandrine, et même d'un assez grand nombre de manuscrits.

292-293. Ἀέλλας παντοίων ἀνέμων, les tempêtes des vents de toute espèce, c'est-à-dire les tempêtes que soulèvent les vents venant de tous les côtés à la fois.

293. Σύν doit être joint à κάλυψεν : συνεκάλυψε, il enveloppa.

294. Οὐρανόθεν. Ancienne variante, οὐρανόθι. Cette leçon est inadmissible; car les nuages qui enveloppent la terre et la mer, et qui causent la profonde obscurité qu'Homère nomme *la nuit*, sont descendus du ciel, et ne sont plus suspendus comme en temps ordinaire. On se rappelle que les nuages sont, suivant Homère, les portes mêmes du ciel. Voyez les vers V, 749-751 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers. — Didyme (*Scholies* H et T) rappelle ici, d'après l'observation si souvent répétée par Aristarque, que le ciel et l'Olympe ne sont jamais confondus l'un avec l'autre dans la poésie d'Homère : οὐκ εἶπε δὲ ὀρώρει Ὀλυμπόθεν. Cette note confirmerait la vulgate, quand même οὐρανόθεν serait contestable; mais il ne l'est point. — Νύξ. Virgile emploie aussi le mot *nuit*, à propos de l'obscurité produite par d'épais nuages. *Énéide*, I, 89 : « ... ponto nox incubat « atra; » III, 198-199 : « Involvere diem « nimbi, et nox humida cælum Abstulit; » V, 10-11 : « Olli cæruleus supra caput ad- « stitit imber, Noctem hiememque ferens, « et inhorruit unda tenebris. »

295. Σύν doit être joint à ἔπεσε, et συνέπεσε équivaut à συνέπεσον : *una ingruerunt*. Quelques anciens écrivaient même ἔπεσον, au lieu de ἔπεσε. Mais cette correction grammaticale fait tort à la diction d'Homère. Virgile dit, il est vrai, dans son imitation du passage (*Énéide*, I, 85), *una Eurusque Notusque ruunt*; mais lui-même aurait pu dire, *una Eurusque Notusque ruit*. S'il a préféré le pluriel, c'est uniquement pour une raison d'harmonie; car *ruit* est sec et maigre, comparé à *ruunt*. — Δυσαής. Le Zéphyre d'Homère est le vent d'ouest, et un vent de tempête. Voyez la note du vers II, 147 de l'*Iliade*.

296. Αἰθρηγενέτης, comme αἰθρηγενής : né de la région supérieure de l'air, c'est-à-dire soufflant d'en haut. Voyez la note sur αἰθρηγενής, *Iliade*, XV, 171. — Au lieu de αἰθρηγενέτης, Aristophane de Byzance et Rhianus écrivaient αἰθρηγενής. C'était sans nul doute une correction destinée à rétablir l'unité dans la diction homérique. Mais la forme αἰθρηγενέτης est irréprochable; et il n'y a aucune raison pour condamner ce mot, bien qu'il soit un ἅπαξ εἰρημένον.

299. Δειλός, infortuné. Voyez la note du vers V, 574 de l'*Iliade*. Didyme (*Scholies* E) : δυστυχής, κατὰ συγκοπὴν τοῦ δείλαιος. — Μήκιστα est pris adverbialement, comme s'il y avait μηκίστως ou ἐπὶ μήκιστον : au plus long, c'est-à-dire à la fin, enfin. C'est le *denique* de Virgile, dans une interrogation analogue : « Quid « misero mihi denique restat? » (*Énéide*, II, 70.) — Quelques anciens expliquaient μήκιστα comme s'il y avait μείζονα, c'est-à-dire μείζονα κακά. Mais cette explication est tout arbitraire. D'autres écrivaient μήχιστα par un χ, et faisaient de ce mot un synonyme de μηχαναί (moyens de se

Δείδω μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν,
ἥ μ' ἔφατ' ἐν πόντῳ, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἱκέσθαι,
ἄλγε' ἀναπλήσειν· τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Οἵοισιν νεφέεσσι περιστέφει οὐρανὸν εὐρὺν
Ζεύς, ἐτάραξε δὲ πόντον, ἐπισπέρχουσι δ' ἄελλαι
παντοίων ἀνέμων. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος.
Τρισμάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
ἤματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·
νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

tirer d'affaire). Ceci était plus arbitraire encore que la réduction du superlatif au sens d'un comparatif. J'ajoute que ces deux explications supposent que τί νυ équivaut à πῶς, ce qui est à peu près inadmissible.

300. Θεά. Voyez plus haut, vers 206-210, les paroles de Calypso.

302. Ἀναπλήσειν. Ancienne variante, ἀναπλῆσαι. Quant au sens de ἄλγε' ἀναπλήσειν, voyez plus haut la note du vers 207.

303. Οἵοισιν. Quelques-uns ne mettent qu'une virgule après τελεῖται, et font de οἵοισιν un relatif. L'exclamation semble préférable.

304. Ζεύς. Ulysse ignore que c'est Neptune qui a soulevé la tempête, et il la rapporte naturellement au maître souverain des airs. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : κατὰ τὴν κοινὴν δόξαν εἰς Δία ἀναφέρει τὴν αἰτίαν τοῦ χειμῶνος.

304-305. Ἄελλαι παντοίων ἀνέμων. Voyez plus haut la note des vers 292-293.

305. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος. On a vu dans l'*Iliade*, XIII, 773, νῦν τοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος, et, dans la note sur ce passage, l'explication de σῶς par Didyme : à qui il ne manque rien ; bien sûr et bien certain.

306-307. Τρισμάκαρες.... Virgile, *Énéide*, I, 94-95, a imité ce mouvement.

306. Τότ(ε), alors, c'est-à-dire pendant le siége d'Ilion.

310. Περὶ Πηλεΐωνι θανόντι. Voyez les vers XXIV, 37-42. — Ce combat était raconté avec détail dans l'*Éthiopide* d'Arctinus, comme on le voit par l'analyse que Proclus nous a laissée de ce poëme. C'est Ajax qui portait le cadavre, et Ulysse qui repoussait les assaillants : καὶ περὶ τοῦ πτώματος γενομένης ἰσχυρᾶς μάχης, Αἴας ἀνελόμενος ἐπὶ τὰς ναῦς κομίζει Ὀδυσσέως ἀπομαχομένου τοῖς Τρωσίν. Il y a, dans les *Scholies* B, P et Q, une note d'Aristonicus, qui intervertit le rôle des deux héros : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ὑπερεμάχησαν τοῦ σώματος Ἀχιλλέως Ὀδυσσεὺς καὶ Αἴας. καὶ ὁ μὲν ἐβάστασεν, ὁ δ' Αἴας ὑπερήσπισεν, ὡς καὶ ἐπὶ Πατρόκλῳ. Quoi qu'il en soit, Arctinus, dans le récit du combat, avait certainement imité le passage du chant XVII de l'*Iliade* auquel Aristonicus fait allusion.

311. Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, de cette façon j'aurais obtenu des honneurs funèbres. *Scholies* E : οὕτως ἂν ἠξιώθην ἐνταφίων. — Ἦγον, célébreraient ou auraient célébré. Comparez l'expression ἄγειν ἑορτήν.

312. Νῦν δέ με.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXI, 281. Ici il y a, dans les *Scholies* Q, une note sur λευγαλέῳ θανάτῳ, expression qui désignait, selon les glossographes, la mort par submersion : τὸν ἐν ὑγρῷ. Mais il vaut mieux l'entendre, dit le scholiaste, dans le sens de mort funeste : ἄμεινον δὲ ὀλέθριον, παρὰ τὸν λοιγόν.

Ὣς ἄρα μιν εἰπόντ' ἔλασεν μέγα κῦμα κατ' ἄκρης,
δεινὸν ἐπεσσύμενον, περὶ δὲ σχεδίην ἐλέλιξεν.
Τῆλε δ' ἀπὸ σχεδίης αὐτὸς πέσε, πηδάλιον δὲ
ἐκ χειρῶν προέηκε· μέσον δέ οἱ ἱστὸν ἔαξεν
δεινὴ μισγομένων ἀνέμων ἐλθοῦσα θύελλα·
τηλοῦ δὲ σπεῖρον καὶ ἐπίκριον ἔμπεσε πόντῳ.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόβρυχα θῆκε πολὺν χρόνον, οὐδὲ δυνάσθη

Cette note, comme toutes celles où sont cités les glossographes, provient du commentaire d'Aristarque, au moins pour le fond des choses; car παρὰ τὸν λοιγόν est du grec de Byzantin, et Aristarque avait dit, sans nul doute : παρὰ τοῦ λοιγός. — Quant à l'étymologie donnée par le critique alexandrin, elle n'est point inexacte; mais les lexicographes modernes n'ont pas tort non plus de regarder λευγαλέος comme une forme développée de λυγρός (comparez πικρός et πευκάλιμος). En effet, Curtius rapporte λυγρός, ainsi que λευγαλέος et λοιγός, à la racine λυγ, sanscrit *rug*, latin *lug*, qui contient l'idée de tristesse, de deuil et de mort : *lugeo*, *lugubris*, *luctus*. En sanscrit, *rug*, *rugâ* signifie maladie; *rugâmi*, tourmenter, et *rôgajâmi*, tuer. — Ἀλῶναι. Démétrius Ixion écrivait ὀλέσθαι, correction sans objet, et qui affaiblirait le style du poëte.

313. Κατ' ἄκρης, *a vertice*, d'en haut. Virgile, *Énéide*, I, 114-116 : « ....ingens a « vertice pontus In puppim ferit. » L'explication des *Scholies* P, κατὰ κεφαλήν, suppose la leçon κατὰ κράς, ou, selon l'orthographe de Zénodote, κατὰ κρής. Mais cette leçon est inadmissible; car l'accusatif de κράς est κρᾶτα (voyez VIII, 92), et κρής ne peut lui-même être qu'un nominatif masculin, sans compter que c'est une forme qui n'appartient pas à la langue d'Homère. Voyez la note sur κρατός, *Iliade*, I, 530.

314. Ἐπεσσύμενον. Aristarque regardait ce mot comme un participe parfait, qu'il faudrait écrire paroxyton; et cette idée, qui n'est point exacte, lui avait fait préférer la leçon ἐπισσύμενον, c'est-à-dire ἐπισύμενον, participe aoriste. Buttmann : « Nimirum ob accentum, qui in participio « perfecto penultimam, in aoristo autem « (ἐσσύμην, σύμενος) tertiam a fine oc- « cupat. Nunc ἐσσύμενος referendum est « ad illa ἐληλάμενος, ἀκαχήμενος, de qui- « bus vide *Grammaticam* meam, etc. » Ce sont là de vrais participes présents, restes de l'ancienne conjugaison en μι tombée en désuétude.

315. Αὐτὸς πέσε. Rhianus écrivait αὐτὸν βάλε, leçon approuvée par Didyme (*Scholies* B, H, P et Q) : Ῥιανὸς, αὐτὸν βάλε. τὸ κῦμα δηλονότι· ὃ καὶ ἄμεινον. ἀντιστρόφως δὲ ἡρμήνευσεν. οὐ γὰρ πρότερον ἔπεσεν, εἶτα ἀφῆκε τὸ πηδάλιον. Le motif de préférence allégué par Didyme sent par trop son grammairien. Il n'y a, dans la vulgate, aucune incongruité logique. Les deux faits marqués par πέσε et προέηκε sont simultanés évidemment; mais, partout où sont deux idées, il faut bien qu'un des deux verbes soit placé avant l'autre. La particule δέ n'est qu'une simple copule : elle signifie *et*, elle ne signifie pas *ensuite*.

317. Δεινή. Ancienne variante, δίνη, ou plutôt δίνῃ au datif, comme on le voit par cette note de Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : τινὲς οὕτως, σὺν τῇ δίνῃ τῶν ὑδάτων ἐλθοῦσα ἡ τῆς συμμίξεως τῶν ἀνέμων θύελλα. Quant au nominatif δίνη, il ne pourrait s'expliquer qu'en mettant une virgule après ἀνέμων, et en faisant de ἐλθοῦσα θύελλα une apposition. Mais δίνη et δίνῃ paraissent n'être primitivement que des fautes de copistes, et ne datent que du temps où l'on a commencé à confondre les sons ει et ι. L'écriture archaïque ΔΕΝΕ n'a jamais pu se lire δι à la première syllabe.

318. Σπεῖρον, l'étoffe, c'est-à-dire la voile. — Ἐπίκριον, la vergue. Voyez plus haut, vers 254, la note sur ce mot. Didyme (*Scholies* B, P et T) : σπεῖρον τὸ ἱστίον, ἐπίκριον δὲ τὸ κερατάριον.

319. Ὑπόβρυχα, selon Buttmann, est pour ὑπόβρυχον, accusatif de ὑπόβρυχος. Les anciens n'étaient pas d'accord sur la nature du mot. Les uns en faisaient un

αἶψα μάλ' ἀνσχεθέειν μεγάλου ὑπὸ κύματος ὁρμῆς·
εἵματα γάρ ῥ' ἐβάρυνε, τά οἱ πόρε δῖα Καλυψώ.
Ὀψὲ δὲ δή ῥ' ἀνέδυ, στόματος δ' ἐξέπτυσεν ἅλμην
πικρήν, ἥ οἱ πολλὴ ἀπὸ κρατὸς κελάρυζεν.
Ἀλλ' οὐδ' ὧς σχεδίης ἐπελήθετο, τειρόμενός περ,
ἀλλὰ μεθορμηθεὶς ἐνὶ κύμασιν ἐλλάβετ' αὐτῆς·
ἐν μέσσῃ δὲ καθῖζε, τέλος θανάτου ἀλεείνων.
Τὴν δ' ἐφόρει μέγα κῦμα κατὰ ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα.
Ὡς δ' ὅτ' ὀπωρινὸς Βορέης φορέῃσιν ἀκάνθας
ἂμ πεδίον, πυκιναὶ δὲ πρὸς ἀλλήλῃσιν ἔχονται·
ὣς τὴν ἂμ πέλαγος ἄνεμοι φέρον ἔνθα καὶ ἔνθα·
ἄλλοτε μέν τε Νότος Βορέῃ προβάλεσκε φέρεσθαι,

adverbe; les autres supposaient un adjectif ὑπόβρυξ. Hérodien (*Scholies* B, E, P et Q) laisse le choix libre, et ne prononce que sur l'accent : εἴτε ἐπίρρημα εἴτε ἀπὸ τοῦ βρύξ (lisez ὑπόβρυξ) προπαροξυνθήσεται. De toute façon, le sens est le même; car *sub aqua* et *submersum*, c'est tout un. Il s'agit d'Ulysse, et non point, quoi qu'en disent quelques-uns, de l'antenne.—Θῆκε a pour sujet θύελλα. — Οὐδὲ δυνάσθη, *vulgo* οὐδ' ἐδυνάσθη. — Les anciens supposaient une forme δυνάζω, δυνάζομαι. Les modernes font de ἐδυνάσθην un des quatre aoristes de δύναμαι.

320. Ἀνσχεθέειν, *emergere*, revenir sur l'eau. Quelques anciens identifiaient, mais à tort, ἀνσχεθέειν à ἀντισχεῖν. Il est pour ἀνασχεθεῖν, en grec ordinaire ἀνασχεῖν, lequel équivaut ici à ἀναδῦναι. C'est aussi par ἀναδῦναι qu'on expliquait d'ordinaire ἀνσχεθέειν. — Ὑπὸ κύματος ὁρμῆς, sous l'impétuosité de la vague, c'est-à-dire n'ayant pas assez de force pour vaincre les vagues qui l'avaient submergé.

322. Ἀνέδυ, *emersit*, il revint sur l'eau. Ici nous avons le mot propre.

322-323. Ἐξέπτυσεν ἅλμην πικρήν. Virgile, *Énéide*, V, 182 : « Et salsos ri-« dent revomentem pectore fluctus. »

323. Κελάρυζεν dit plus que *defluebat* (découlait) : l'eau tombe avec bruit. Eustathe : τὸ δὲ κελαρύζειν ὠνοματοπεποίηται, ἦχον δηλοῦν ὑγροῦ ἠρέμα ῥοιζοῦντος ἐν τῷ καταρρεῖν. Voyez l'*Iliade*, IX, 812; XI, 813; XXI, 261.

325. Μεθορμηθείς, c'est-à-dire ὁρμηθεὶς μετὰ αὐτήν : s'étant élancé à sa poursuite. La traduction *impetu facto* est insuffisante. — Ἐλλάβετ' αὐτῆς. C'est tout à fait l'expression française *il s'en saisit* : il saisit le radeau pour s'y établir.

327. Κατὰ ῥόον. Aristophane de Byzance, καταρρόον.

328. Ὀπωρινός, soufflant pendant la récolte des fruits, c'est-à-dire soufflant avec violence. L'ὀπώρη n'est point notre automne, sinon au sens étymologique du mot latin *autumnus*. C'est la saison chaude de juillet à septembre, et, pour les contrées homériques, le temps des grandes tempêtes. Didyme (*Scholies* V) : ὀπωρινὸς ὁ ἐν τῷ καιρῷ τῆς ὀπώρας, ὅ ἐστιν ἐν τῷ θέρει, πνέων. *Scholies* B et P : σφοδρότατοι δὲ οἱ ἐτήσιοι. — Ἀκάνθας est pris dans son sens étymologique (tout ce qui est pointu), et il désigne aussi bien les brindilles que les épines proprement dites et les ronces. On voit rarement rouler de vraies épines.

329. Ἔχονται a pour sujet ἄκανθαι sous-entendu. Pour compléter la pensée, il faut ajouter : ἐν τῷ φορεῖσθαι (pendant que le vent les entraîne). Alors les brindilles forment comme un paquet ou un fagot, ce qui justifie la comparaison. Un radeau est un fagot de poutres.

330. Ἂμ πέλαγος.... Remarquez l'exacte correspondance des termes de la comparaison. — La finale du mot πέλαγος est longue ici par le fait de la césure.

ἄλλοτε δ' αὖτ' Εὖρος Ζεφύρῳ εἴξασκε διώκειν.
Τὸν δὲ ἴδεν Κάδμου θυγάτηρ, καλλίσφυρος Ἰνώ,
Λευκοθέη, ἣ πρὶν μὲν ἔην βροτὸς αὐδήεσσα,
νῦν δ' ἁλὸς ἐν πελάγεσσι θεῶν ἒξ ἔμμορε τιμῆς.
Ἣ ῥ' Ὀδυσῆ' ἐλέησεν ἀλώμενον, ἄλγε' ἔχοντα·
[αἰθυίῃ δ' εἰκυῖα ποτὴν ἀνεδύσετο λίμνης,]

332. Ζεφύρῳ εἴξασκε, sous-entendu αὐτήν (*Zephyro permittebat illam*), et διώκειν comme ὥστε διώκειν (*ut persequeretur*, c'est-à-dire *persequendam*) : abandonnait le radeau à la poursuite du Zéphyre. Les fréquentatifs προβάλεσκε et εἴξασκε indiquent que le manége se répétait souvent.

333-334. Ἰνώ, Λευκοθέη. Le premier de ces deux noms est celui que portait la fille de Cadmus pendant sa vie mortelle; le second est celui d'Ino devenue déesse. Comme presque tous les noms des divinités marines citées par Homère, Λευκοθέη est une épithète significative : la blanche déesse; la déesse brillante. Nulle part Homère ne dit comment la femme a été changée en déesse; et rien ne s'oppose à ce qu'on admette ici le mythe vulgaire. La seule chose importante à remarquer, c'est qu'il n'y a pas d'autre exemple, chez Homère, d'une créature mortelle passée à l'état de divinité proprement dite.

334. Πρίν, auparavant : avant d'être déesse. — Αὐδήεσσα est amené par βροτός. Il n'y faut pas chercher plus de finesse qu'à l'épithète μερόπων, si souvent jointe à ἀνθρώπων. Ainsi βροτὸς αὐδήεσσα (mortelle parlante) signifie vraie mortelle, simple mortelle. L'épithète caractéristique insiste sur l'idée contenue dans βροτός. — Aristote changeait αὐδήεσσα en οὐδήεσσα : habitante de la terre. Cette correction est tout à fait inadmissible, et Chaméléon est le seul ancien qui l'ait adoptée. — Quelques anciens expliquaient αὐδήεις par διαβόητος, ἐπίφημος, ἔνδοξος, et remplaçaient ainsi par une banalité le signe propre de l'espèce humaine.

335. Ἁλὸς ἐν πελάγεσσι. Le mot πέλαγος est ici dans son sens étymologique : vague qui frappe, vague soulevée. Le sens de mer n'est qu'une extension, qu'un sens dérivé. Curtius rattache πέλαγος à la racine πλαγ ou πλακ, qui contient l'idée de frapper : πλήσσω, ἐπλάγην. Ameis : « πέλαγος, die schlagende Woge, die « Flut. » Ce commentateur ajoute : « En effet, c'est dans la tempête que Leucothée vient en aide aux nochers. » — Θεῶν ἒξ, de la part des dieux : par la volonté des dieux. — Quelques anciens rapportaient θεῶν à τιμῆς, et joignaient la préposition au verbe : ἐξέμμορε. Cette leçon est notre vulgate. Elle a été conservée par Bekker, Fæsi, Hayman, et rejetée par Dindorf, Ameis et La Roche. Il vaut certainement mieux donner à ἒξ une valeur que de l'absorber dans le verbe. — Τιμῆς n'a pas besoin de θεῶν pour qu'on sache que la part d'honneur accordée à Ino est une participation à la vie divine.

336. Ἐλέησεν. Les enstatiques demandaient pourquoi c'est Leucothée seule qui prend pitié d'Ulysse. Les lytiques répondaient : parce qu'elle a été femme, et parce qu'elle a un cœur de femme. Porphyre (*Scholies* Q) : διὰ τί αὕτη μόνη οἰκτείρει τὸν Ὀδυσσέα; λύεται δὲ ἐκ τῆς λέξεως. φησὶ γὰρ αὐτὴν ἄνθρωπον εἶναι πρότερον. ὡς ὁμοιοπαθὴς οὖν ἄνθρωπος εἰκότως οἰκτείρει τὸν Ὀδυσσέα. οὐκ ἐναντιοῦται οὖν Ποσειδῶνι. κἀκεῖνος γὰρ οἶδεν ὅτι δεῖ σωθῆναι αὐτόν. La dernière remarque répond à une autre difficulté soulevée par les enstatiques : « Comment Leucothée se met-elle en opposition avec son chef? » Il n'y a point d'opposition. Neptune sait qu'Ulysse ne doit pas périr. Il laisse donc la déesse secourable aux naufragés remplir son office ordinaire.

337. Αἰθυίῃ δ' εἰκυῖα.... Ce vers manquait dans la plupart des manuscrits antiques. On le regardait généralement comme une interpolation. Un diascévaste l'a probablement façonné à l'aide des vers 352-353. Cependant Aristarque a pensé qu'on pouvait à la rigueur le laisser dans le texte. Il n'a même point mis d'obel. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : οὐκ ἐφέρετο ἐν τοῖς πλείοσι. Ἀρίσταρχος περὶ μὲν τῆς ἀτεθήσεως διστάζει, γράφει δὲ....

Ἷζε δ' ἐπὶ σχεδίης πολυδέσμου, εἶπέ τε μῦθον·
Κάμμορε, τίπτε τοι ὧδε Ποσειδάων ἐνοσίχθων

ἔοικε δὲ ὁ στίχος ἐκ τῶν ὕστερον εἰρημένων ὑπό τινος παρεμβεβλῆσθαι· αὐτὴ δ' ἀψ ἐς πόντον..... Ce vers présente d'ailleurs toute sorte de difficultés; et, comme il n'ajoute rien d'important au récit, on a raison, je crois, de le mettre entre crochets. Mais il faut l'expliquer tout de même. Grâce à Dieu, les secours sont abondants. — Αἰθυίῃ εἰκυῖα ne signifie point que Leucothée a pris la forme d'un plongeon, d'une poule d'eau, mais qu'elle fait ce qu'eût fait l'oiseau même. C'est une comparaison, et rien de plus. *Semblable à un plongeon* équivaut à *légère comme un plongeon*. En effet, Leucothée va parler à Ulysse; ce qui prouve qu'elle n'est point un oiseau. *Scholies* P, Q et T : οὐ τῷ σώματι, ἀλλὰ τῷ τάχει τῇ αἰθυίᾳ εἰκυῖα, οὐ μεταβαλοῦσα τὸ σῶμα πρὸς τὸ ὄρνεον, ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀνάδυσιν ᾗ εἰκῶν. *Scholies* B, P, Q et T : οὐ μεταμεμόρφωται ἄρα εἰς αἴθυιαν, ἀλλὰ δίκην αἰθυίας ἀνῆλθεν. οὐ γὰρ ἂν διελέγετο τῷ Ὀδυσσεῖ, οὐδὲ ἐδίδου αὐτῷ τὸ κρήδεμνον. Les *Scholies* E donnent la même explication, et renvoient au vers 51, où l'on a vu une comparaison tout à fait semblable : λάρῳ ὄρνιθι ἐοικώς. Voyez les notes sur ce passage. Un autre exemple (*Iliade*, V, 778), cité par les *Scholies* E, se rapporte moins directement à la question : πελειάσιν ἴθμαθ' ὁμοῖαι. Il est impossible de supposer là une métamorphose. Les *Scholies* E citent encore deux exemples, tous deux de l'*Odyssée* : ὄρνις δ' ὡς ἀνοπαῖα διέπτατο, I, 20; φήνῃ εἰδομένη, III, 372. Le premier va bien ici, mais le second n'y va pas du tout. Voyez les notes sur chacun d'eux. — Ποτήν, *vulgo* ποτῇ. Didyme (*Scholies* V) : σὺν τῷ ν γραπτέον, ἵν' ᾖ πτῆσιν καὶ τὴν ὁρμήν. Cette leçon a le grand avantage de faire disparaître toute équivoque. Avec le datif on ne sait si ποτῇ se rapporte à εἰκυῖα ou au verbe. Ceux des anciens qui admettaient la leçon ποτῇ déterminaient le sens au moyen de l'hypodiastole ou virgule. Nicanor (*Scholies* P et T) dit que quelques-uns mettent la virgule avant ποτῇ : c'est nous dire qu'il la mettait après ce mot : τινὲς εἰς τὸ εἰκυῖα στίζουσιν, ἵν' ᾖ, πετομένη ἀνῆλθεν ἐκ τῆς λίμνης. Il est probable que ceux qui ponctuaient ainsi entendaient, par εἰκυῖα, une véritable métamorphose. L'éditeur de l'Homère-Didot, qui met une virgule après εἰκυῖα, n'est que conséquent avec lui-même, quand il traduit ce mot par *assimilata*, et non par *similis*. Quoi qu'il en soit, le mot ποτή, ποτῆς est un ἅπαξ εἰρημένον. — Ἀνεδύσετο. La note de Didyme sur l'athétèse du vers, que j'ai citée plus haut, est altérée après γράφει δέ, à l'endroit où j'ai mis des points; car elle donne ὑπεδύσατο comme leçon d'Aristarque. Cette leçon est absolument impossible, puisqu'il s'agit d'émersion. Buttmann suppose qu'Aristarque lisait ἐπεδύσατο. Mais il le suppose tout gratuitement, ou plutôt en se fondant sur deux idées fausses, l'une que ποτῇ se rapporte au verbe, l'autre que Leucothée ne sort point de l'eau : « Et sane dea neque ἀναδύεσθαι, « cui pugnat illud ποτῇ, neque ὑποδύεσθαι « poterat. An igitur ἐπιδύεσθαι mergo- « rum motum illum significabat quo advo- « lantes aquam attingunt et innatant ei? » Il est probable qu'Aristarque lisait, comme ont fait après lui tous les Alexandrins, ἀνεδύσετο, et qu'il s'agissait, dans la note de Didyme, non pas d'un υ, mais d'un ε, c'est-à-dire de l'orthographe particulière aux aoristes de δύομαι et de ses composés : ce sont, comme on sait, des imparfaits, tirés du futur pris comme présent. La leçon ἀνεδύσετο est excellente. Toutes les déesses marines habitent au fond de la mer. Leucothée ne vient sur la mer que si ses fonctions l'y appellent. Il n'y a pas perpétuellement des favoris des dieux à sauver. — Λίμνης, *e gurgite*, des profondeurs de la mer. Ameis, *aus der Tiefe*. Cette explication fait disparaître l'apparente étrangeté du mot λίμνης. La mer la plus violemment soulevée ne l'est qu'à une très-petite profondeur : tout le reste est une masse calme. Les anciens expliquaient λίμνης en supposant que la mer se calme à l'instant où paraît la déesse. C'était la réponse des lytiques à la question des enstatiques sur le mot. Porphyre (*Scholies* P et Q) : πῶς τὸ τεταραγμένον πέλαγος λίμνην φησί; ὅτι πρὸς τιμὴν τῆς θεοῦ πρὸς τὸ παρὸν ἐγαληνίασε. L'hypothèse n'est point très-forcée; mais elle est absolument inutile.

339. Τοι, *tibi*, contre toi.

ὠδύσατ' ἐκπάγλως, ὅτι τοι κακὰ πολλὰ φυτεύει;
Οὐ μὲν δή σε καταφθίσει, μάλα περ μενεαίνων.
Ἀλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξαι, δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·
εἵματα ταῦτ' ἀποδὺς, σχεδίην ἀνέμοισι φέρεσθαι
κάλλιπ' · ἀτὰρ χείρεσσι νέων, ἐπιμαίεο νόστου
γαίης Φαιήκων, ὅθι τοι μοῖρ' ἐστὶν ἀλύξαι.
Τῆ δὲ, τόδε κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοιο τανύσσαι
ἄμβροτον· οὐδέ τί τοι παθέειν δέος οὐδ' ἀπολέσθαι.
Αὐτὰρ ἐπὴν χείρεσσιν ἐφάψεαι ἠπείροιο,
ἂψ ἀπολυσάμενος βαλέειν εἰς οἴνοπα πόντον,
πολλὸν ἀπ' ἠπείρου, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι.

340. Ὅτι correspond à ὧδε : *ita.... ut*, si.... que.

342. Ὧδ' ἔρξαι, *sic fac*, fais comme je vais te dire. *Scholies* H : τὸ δὲ ὧδ' ἔρξαι ἀντὶ τοῦ οὕτω; ἔρδε. *Scholies* V : ἔρξαι, πρᾶξον. ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστακτικοῦ. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. —Ἀπινύσσειν, *prudentia carere*, manquer de sagesse. *Scholies* B et E : μωραίνειν, ἀπὸ τοῦ πινυτός ὁ φρόνιμος.

344. Χείρεσσι dépend de νέων (nageant), et non de ἐπιμαίεο, qui a un sens tout moral. De là notre virgule. C'est surtout avec les bras qu'on nage; et ce sont les mains qui impriment la direction. — Ἐπιμαίεο, aspire à : tâche d'atteindre. *Scholies* H et T : ἐφίεσο.

345. Γαίης, *ad terram*, en abordant à la terre. C'est le génitif du but, si fréquent chez Homère; car γαίης ne dépend ni de ἐπιμαίεο ni de νόστου. Quand Ulysse sera dans le pays des Phéaciens, il ne sera pas encore de retour.

346. Τῆ, *accipe*, prends. Voyez dans l'*Iliade*, XIV, 219, la note sur ce mot. *Grand Étymologique* Miller : Κύκλωψ, τῆ, πίε (IX, 347). ἀντὶ τοῦ λάβε. — Κρήδεμνον. L'espèce de voile désigné par ce mot était une longue bande d'étoffe. Ce sera une ceinture de sauvetage. Voyez la note du vers I, 334. Les anciens notaient ceci comme une des plus heureuses inventions d'Homère. *Scholies* P, Q et T : τὸ μὲν ἵνα ἀξιόπιστος ὁ λόγος γένηται ἐπὶ τοσοῦτον διανηχομένου τοῦ Ὀδυσσέως· τὸ δὲ πρὸς ἀσφάλειαν αὐτῷ ἔμελλεν, ὥσπερ σύμβολον τῆς θείας βοηθείας. — Στέρνοιο. Ancienne variante, στέρνοισι, qu'Aristarque a rejetée, après l'avoir adoptée d'abord. Didyme (*Scholies* H et P) : διχῶς αἱ Ἀριστάρχειαι. — Τανύσσαι, comme l'indique son accent, est à l'infinitif, mais dans le sens de l'impératif. *Scholies* P : τὸ δὲ τανύσσαι ἀπαρέμφατον, διὰ τὸ βαλέειν (vers 349).

347. Δέος, sous-entendu ἔστω. Ancienne variante, κακόν, sous-entendu ἐστί. La vulgate est plus claire, et semble plus naturelle. Le *non metus* de Virgile (*Énéide*, I, 548) est probablement un souvenir du passage d'Homère, et confirme la leçon.

349. Ἂψ doit être joint à βαλέειν : *rejicere* (*oportet*), c'est-à-dire *rejice*, rejette. *Scholies* H, P et Q : πάλιν τοῖς ἀπαρεμφάτοις ἀντὶ προστακτικῶν χρῆται. λέγει δὲ ὅτι ῥίπτων τὸ ἱμάτιον ἀποστραφήσεται. — Ἀπολυσάμενος, sous-entendu le mot κρήδεμνον.

350. Πολλόν est adverbe de lieu : *longe*, loin; bien loin. *Scholies* P : μακρὸν ἀπὸ τῆς γῆς. *Scholies* B, P, Q et T : ἵνα μὴ τὸ κῦμα ἐκβράσῃ αὐτὸ εἰς τὴν γῆν. — Ἀπονόσφι τραπέσθαι (*seorsum te averte*) ne signifie point qu'Ulysse doit détourner la tête en lançant le voile à la mer, mais qu'aussitôt le voile lancé, il tournera le dos à la mer et se dirigera d'un autre côté. Le mot πολλόν, sans cela, n'aurait point de sens. Il faut expliquer ici comme on est bien forcé de le faire au vers X, 528, où τραπέσθαι est suivi des mots ἱέμενος ποταμοῖο ῥοάων, et où il s'agit d'une chose qui n'a pu être accomplie en détournant la tête. L'exemple de Virgile, *transque caput jace, nec respexeris* (*Bucoliques*,

Ὣς ἄρα φωνήσασα θεὰ κρήδεμνον ἔδωκεν·
αὐτὴ δ' ἂψ ἐς πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα,
αἰθυίῃ εἰκυῖα· μέλαν δέ ἑ κῦμα κάλυψεν.
Αὐτὰρ ὁ μερμήριξε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγώ, μή τίς μοι ὑφαίνῃσιν δόλον αὖτε
ἀθανάτων, ὅτε με σχεδίης ἀποβῆναι ἀνώγει.
Ἀλλὰ μάλ' οὔπω πείσομ', ἐπεὶ ἑκὰς ὀφθαλμοῖσιν
γαῖαν ἐγὼν ἰδόμην, ὅθι μοι φάτο φύξιμον εἶναι.
Ἀλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξω, δοκέει δέ μοι εἶναι ἄριστον·
ὄφρ' ἂν μέν κεν δούρατ' ἐν ἁρμονίῃσιν ἀρήρῃ,
τόφρ' αὐτοῦ μενέω καὶ τλήσομαι ἄλγεα πάσχων·
αὐτὰρ ἐπὴν δή μοι σχεδίην διὰ κῦμα τινάξῃ,
νήξομ'· ἐπεὶ οὐ μέν τι πάρα προνοῆσαι ἄμεινον.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ὦρσε δ' ἐπὶ μέγα κῦμα Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

VIII, 402), ne s'applique point ici, quoi qu'en disent Bothe, Hayman et d'autres. Ulysse ne doit point voir ce que deviendra le voile; mais il le lancera à toute volée, par conséquent la face à la mer. Aussi Ameis, qui cite plus haut *non metus*, s'est-il bien gardé de citer ici *transque caput jace, nec respexeris*.

352. Ἄψ. Ancienne variante, αἶψ(α).

353. Αἰθυίῃ εἰκυῖα, comme un plongeon. Voyez plus haut, vers 337, l'explication de εἰκυῖα. Ameis : « εἰκυῖα, *vergleichbar*, « nicht von einer Verwandlung. »

356. Μή, *ne* ou *ne forte* : j'ai bien peur que. — Αὖτε, *rursus*, de nouveau : comme cela m'est déjà arrivé. Ancienne variante, ἄλλον.

357. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Aristophane de Byzance faisait des deux syllabes ὅ τε deux mots; ce qui signifie, selon Porson, ὅς τε, c'est-à-dire ὅς, *qui*, lequel, et, selon Buttmann, διό, ὅ étant neutre, et non masculin. De toute façon le sens reste exactement le même. — Ameis et La Roche écrivent ὅ τε.

358. Οὔπω, chez Homère, est souvent une négation absolue : *non omnino;* mais il a ici le même sens que dans le grec ordinaire : *nondum*, pas encore. Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐκ εἰς ἅπαντα καταφρονεῖ τῆς ὑποθήκης, ἀλλ' εἰς δευτέραν ἐλπίδα αὐτῷ χρήσασθαι τῷ κρηδέμνῳ. — Ἑκάς, à grande distance, c'est-à-dire à une distance beaucoup trop grande pour que j'essaye de gagner le bord à la nage.

359. Φύξιμον est pris substantivement : *effugium*, un moyen d'échapper à la mort; la vie sauve; le salut. Le mot est un ἅπαξ εἰρημένον.

362. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici.

363. Διὰ.... τινάξῃ, *discusserit*, aura violemment désagrégé.

364. Πάρα, c'est-à-dire πάρεστι, πάρεστί μοι : *adest mihi*, je suis en état. Hérodien (*Scholies* H, M et T) : ἀναστρεπτέον τὴν πάρα. δηλοῖ γὰρ τὸ πάρεστιν· ἐπεὶ οὐδέν μοι πάρεστιν ἄμεινον προνοήσασθαι. — Cobet suppose, d'après les termes de cette note, que le vrai texte d'Homère est ἐπεὶ οὐ μέν μοί τι, les deux syllabes πει et οὐ n'en faisant qu'une par synizèse. Cette conjecture, comme le remarque Dindorf, est assez plausible : *non improbabilis*.

365. Ἕως ὁ.... Voyez l'*Iliade*, I, 193, et les notes sur ce vers.

366. Δ(έ) équivaut à τότε : *tum*, alors. — Ἐπὶ doit être joint à ὦρσε : ἐπῶρσε,

δεινόν τ' ἀργαλέον τε, κατηρεφές· ἤλασε δ' αὐτόν.
Ὡς δ' ἄνεμος ζαὴς ἠΐων θημῶνα τινάξῃ
καρφαλέων, τὰ μὲν ἄρ τε διεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλῃ·
ὣς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασ'. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ἀμφ' ἑνὶ δούρατι βαῖνε, κέληθ' ὡς ἵππον ἐλαύνων·
εἵματα δ' ἐξαπέδυνε, τά οἱ πόρε δῖα Καλυψώ.
Αὐτίκα δὲ κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοιο τάνυσσεν,
αὐτὸς δὲ πρηνὴς ἁλὶ κάππεσε, χεῖρε πετάσσας,

immisit, lança sur (le radeau). La préposition ἐπί ne souffre point l'anastrophe, et ἔπι n'est jamais que pour ἔπεστι. Telle est la règle alexandrine.

367. Κατηρεφές. La vague est tellement énorme que le radeau disparaît complétement dessous : il en est couvert comme d'un toit. De là l'expression. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ὑψηλὸς ὥστε σκεπάσαι αὐτόν. — Ἤλασε δ' αὐτόν. Le sujet est κῦμα. La vague balaye Ulysse.

368. Ἠΐων θημῶνα, un tas de menue paille. Il s'agit d'un de ces amas de paille légère, de balle, qui se forment quand on vanne le grain, quand le πτύον, la pelle de bois qui est le van homérique, lance en l'air le grain qui vient d'être dépiqué. — Le mot θημῶνα est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont l'explication n'offre aucune difficulté. La racine est évidemment θε, qui contient l'idée de poser. — Quelques anciens voyaient ici, dans ἠΐων, un autre mot que cet ἤϊα qui signifie provisions de voyage, puis vivres quelconques, puis pâture des animaux. *Scholies* B, P et T : ἤϊα δὲ τα ἄχυρα παρὰ τὸ πανταχόθεν ἰέναι διὰ τὴν ἀσθένειαν. Cette étymologie se trouve aussi, mais en d'autres termes, dans les *Scholies* B et V. Mais, dès que ἤϊα signifie pâture d'animal, rien n'empêche qu'il signifie fourrage, et par suite paille quelconque. C'est ainsi qu'expliquent les modernes; et ils ont raison. Mais ce qu'ils disent, Aristarque et les siens l'avaient dit avant eux. Didyme (*Scholies* P et Q) : πάντα κοινῶς τὰ σιτία τινῶν ἤϊα Ὅμηρος καλεῖ. οὕτως γοῦν καὶ τὰς ἐλάφους εἴρηκεν αἵ τε καθ' ὕλην θώων παρδαλίων τε λύκων τ' ἤϊα πέλονται (*Iliade*, XIII, 102-103). καὶ τὰ ἄχυρα δὲ σιτία ζῴων τινῶν εἴη. — La quantité du mot ἠΐων peut s'expliquer, ou en supposant que η devient bref par l'influence de la voyelle qui le suit, ou, ce qui vaut mieux, en prenant ηϊ pour une seule syllabe. Ameis : ἠΐων *zweisilbig*. Il me semble même qu'on devrait écrire ᾐων, et que l'ι des manuscrits n'est qu'un iota adscrit qu'on aurait dû souscrire. Voyez plus haut, vers 266, la note sur ᾖα.

370. Διεσκέδασ(ε) a pour sujet Ποσειδάων. Neptune produit cet effet au moyen de la grande vague.

371. Ἀμφ' ἑνὶ δούρατι βαῖνε, enfourchait une poutre : enfourcha une des poutres du radeau disjointes par la grande vague. — Κέλη(τα). Les héros d'Homère ne montent jamais à cheval, sauf le cas de nécessité. Mais cette comparaison prouve qu'Homère connaissait l'usage du cheval de selle, ou plutôt l'usage du cheval monté à cru. Aristarque (*Scholies* P, Q et T) : οἶδε μὲν ὁ ποιητὴς τὸν κέλητα, οὐκ εἰσάγει δὲ τοὺς ἥρωας αὐτῷ χρωμένους, εἰ μὴ ἐξ ἀνάγκης ἐν τῇ Δολωνείᾳ τὸν Διομήδην. Voyez la note du vers X, 513 de l'*Iliade*. — Le mot κέλης n'est nulle part qu'ici chez Homère ; mais le poëte a employé le verbe κελητίζειν dans une comparaison, que l'on fait bien de rapprocher de celle-ci. Voyez la note sur κελητίζειν *Iliade*, XV, 679. D'après la diple citée dans cette note, nous avons la certitude que la scholie relative à κέλη(τα) est une citation d'Aristarque. — Ὡς.... ἐλαύνων équivaut à ὥσπερ ὁ ἐλαύνων. La comparaison porte sur le coureur; celle des montures est sous-entendue. On ne peut pas expliquer : ἐλαύνων δόρυ ὥσπερ ἵππον κέλητα. En effet, la poutre n'obéit point à Ulysse.

374. Πρηνής, *pronus*, la tête en avant.

νηχέμεναι μεμαώς· ἴδε δὲ κρείων Ἐνοσίχθων,
κινήσας δὲ κάρη προτὶ ὃν μυθήσατο θυμόν·
Οὕτω νῦν κακὰ πολλὰ παθὼν ἀλόω κατὰ πόντον,
εἰσόκεν ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι μιγείης·
ἀλλ' οὐδ' ὥς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι κακότητος.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους,
ἵκετο δ' εἰς Αἰγάς, ὅθι οἱ κλυτὰ δώματ' ἔασιν.
Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διός, ἄλλ' ἐνόησεν·
ἤτοι τῶν ἄλλων ἀνέμων κατέδησε κελεύθους,
παύσασθαι δ' ἐκέλευσε καὶ εὐνηθῆναι ἅπαντας·
ὦρσε δ' ἐπὶ κραιπνὸν Βορέην, πρὸ δὲ κύματ' ἔαξεν,

Ulysse ne plonge pas, et n'a nul besoin de plonger. Ce n'est que le mouvement nécessaire pour se mettre à la nage. — Ἀλί, comme εἰς ἅλα : dans la mer.

377. Ἀλόω, *erra*, erre : nage au hasard. Ulysse a bien aperçu de très-loin la terre ; mais il est tout désorienté, depuis qu'il n'est plus sur son radeau. Sans le secours de Minerve, il serait indéfiniment ballotté. C'est ce qu'espère Neptune.—Hérodien fait de ἀλόω une diérèse de ἀλῶ (*Scholies* P et T) : διαίρεσίς ἐστι τοῦ ἀλῶ, διὸ βαρυτόνως ἀναγνωστέον. On peut aussi regarder ἀλόω comme une simple variante de prononciation, ἀλάου étant identique, dans l'ancienne écriture, à ἀλάω, et l'influence de l'ω ayant changé α en ο.

378. Ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι. Il s'agit des Phéaciens. Voyez plus haut les vers 34-35 et les notes sur ces deux vers. L'ancienne variante, Φαιήκεσσι, n'était qu'une simple glose de ἀνθρώποισι.

379. Ὥς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι. Les digammistes sont dans leur droit quand ils écrivent Ϝέολπα. Mais on se demande ce que devient leur théorie sur l'hiatus, dès qu'ils laissent πα-ο dans le vers ; et ils l'y laissent. — Σε.... ὀνόσσεσθαι, *te parvi pensurum*, que tu ne seras point satisfait. Neptune parle ironiquement. Il estime qu'Ulysse en a assez. — Κακότητος, génitif causal : *quod attinet ad calamitatem*, en fait de maux soufferts. Quelques-uns font de κακότητος le complément du verbe ; mais ὄνομαι s'emploie ou absolument, ou avec l'accusatif. — D'après une autre explication antique, le texte serait ὀνήσεσθαι. *Scholies* B : ἀπόνασθαί σε, ἤτοι ὠφεληθῆναί σε τῆς κακότητος τῆς σῆς ἕνεκα, ἤτοι τῆς κακουργίας, ὅτι ἐφόνευσας τὸν ἐμὸν υἱόν. Mais les mots qui précèdent cette explication, ἢ ὀνόσσεσθαι καὶ ἀπόνασθαί σε, prouvent qu'on ne l'a imaginée que par suite d'une idée fausse, celle de l'identité de ὄνομαι et de ὀνίνημι.

381. Αἰγάς. C'est Éges en Achaïe. Voyez la note du vers XIII, 21 de l'*Iliade*.

382. Κούρη. Bothe change ce mot en θυγάτηρ, pour perfectionner le vers : *vitato homœoteleuto, numerisque venustioribus quam vulgatæ scripturæ*. Cette correction est arbitraire, et par conséquent illégitime. — Ἄλλ(ο), autre chose, c'est-à-dire un autre dessein, un dessein conforme à ce qu'exigeait la circonstance.

383. Ἀνέμων.... κελεύθους. On a vu, *Iliade*, XIV, 17, ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα. La route que suit chaque vent est prise pour le souffle même qui suit cette route. Le souffle est entravé ; c'est comme si la route était obstruée. Cependant κατέδησε ne signifie point *obstruxit*, mais *devinxit*. L'image est hardie ; mais le sens n'offre aucune difficulté. *Scholies* E : κατέπαυσε τὰς πνοάς.

384. Ἅπαντας, sous-entendu τοὺς ἄλλους. Borée continue de souffler. Seulement il va redoubler d'énergie.

385. Ὦρσε δ' ἐπί, c'est-à-dire ἐπῶρσε δέ. Voyez plus haut la note du vers 365. — Πρό, devant (Ulysse). — Ἔαξεν. Ancienne variante, ἔαγεν.

ἕως ὅγε Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μιγείη
Διογενὴς Ὀδυσεὺς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.
Ἔνθα δύω νύκτας δύο τ' ἤματα κύματι πηγῷ
πλάζετο· πολλὰ δέ οἱ κραδίη προτιόσσετ' ὄλεθρον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' Ἠὼς,
καὶ τότ' ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη
ἔπλετο νηνεμίη· ὁ δ' ἄρα σχεδὸν εἴσιδε γαῖαν,
ὀξὺ μάλα προϊδὼν, μεγάλου ὑπὸ κύματος ἀρθείς.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀσπάσιος βίοτος παίδεσσι φανήῃ
πατρὸς, ὃς ἐν νούσῳ κῆται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
δηρὸν τηκόμενος, στυγερὸς δέ οἱ ἔχραε δαίμων,
ἀσπάσιον δ' ἄρα τόνγε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν·

386. Ἕως, *donec*, jusqu'à ce que. — Au lieu de ἕως ὅγε, quelques anciens écrivaient ὅπκως (afin que).

388. Κύματι πηγῷ, *in fluctu denso*, dans l'énorme vague : poussé par les grandes vagues que soulevait Borée. — Les glossographes expliquaient ici le mot πηγῷ de plusieurs manières, mais toutes également fausses et inadmissibles. Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι μέλανι καὶ ἰσχυρῷ, ψυχρῷ, ἀδιαλύτῳ. τινὲς δὲ γαληναίῳ. κρεῖσσον δὲ εὐπαγεῖ, εὐτραφεῖ καὶ εὐμεγέθει. Voyez, *Iliade*, IX, 124, la note sur l'épithète πηγούς appliquée à des chevaux.

389. Πλάζετο, *errabat*, il errait : il allait où le portait le flot. Ulysse ne se dirige point ; il nage, il se tient à la surface de l'eau, voilà tout. *Scholies* B, P, Q et T : καὶ πῶς κύματι πηγῷ ἐπλάζετο ; δῆλον οὖν ὅτι τὰ τῶν ἄλλων ἀνέμων κύματα ἔπαυσε, μόνον δὲ βορρᾶν ἀφῆκε πνεῖν. Cette note est l'abrégé d'une autre plus longue qui la suit, et qui est de Porphyre. Il s'agit d'une difficulté soulevée par les enstatiques et résolue par les lytiques. — Aristarque regardait ici πλάζετο comme équivalant à ἐπλήζετο et comme synonyme de ἐπλήσσετο. Didyme (*Scholies* P et Q) semble adopter cette explication ; car il remarque simplement qu'elle n'est pas admise par tout le monde : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος τὸ πλάζετο, Αἰολικῶς ἐκτείνων τὸ α, ἐπὶ τοῦ ἐπλήσσετο λαμβάνει, ἔνιοι δὲ ἐπὶ τοῦ ἐπλανᾶτο. L'explication de ceux-ci est bien plus naturelle, et c'est avec raison qu'elle a prévalu.

391. Ἡ δέ, *vulgo* ἡδέ. Je rétablis, comme Ameis et La Roche, l'écriture d'Aristarque. Le sens y gagne en énergie. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος ἡ δέ, ἄρθρον δεχόμενος τὸ ἡ. οἱ δὲ (ἠδέ) ἀντὶ τοῦ καί. Il semble aussi qu'après ἄνεμος μέν, ἡ δέ vaut mieux grammaticalement que ἠδέ.

392. Νηνεμίη, apposition à γαλήνη. — Σχεδόν, près : à peu de distance.

393. Μεγάλου.... κύματος. Le vent ne souffle plus, mais la vague est encore soulevée. Didyme (*Scholies* B, E et H) : πολλάκις δὲ μετὰ τὴν τῶν ἀνέμων λῆξιν, τὸ ἐνδόσιμον τοῦ πνεύματο; ἔτι ἐπεγείρει κύματα. Si Homère avait dit γαλήνη absolument, il y aurait ici quelque difficulté ; mais νηνεμίη a précisé la nature du calme. Didyme (mêmes *Scholies*) : γαλήνη ἀνέμων, οὐ κύματος. — Ὑπό. Aristophane de Byzance et Rhianus, ἐπί. La vulgate, qui est la leçon d'Aristarque, exprime mieux le mouvement qui porte Ulysse en haut de la vague.

394. Βίοτος, la vie, c'est-à-dire le retour à la santé, la convalescence.

395. Κῆται au subjonctif, *vulgo* κεῖται à l'indicatif.

396. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεί.

397. Ἀσπάσιον est adverbe, comme ἀσπαστόν au vers suivant : *grate*, à sa pleine satisfaction.

ὡς Ὀδυσεῖ ἀσπαστὸν ἐείσατο γαῖα καὶ ὕλη·
νῆχε δ', ἐπειγόμενος ποσὶν ἠπείρου ἐπιϐῆναι.
Ἀλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,
καὶ δὴ δοῦπον ἄκουσε ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης
(ῥόχθει γὰρ μέγα κῦμα ποτὶ ξερὸν ἠπείροιο
δεινὸν ἐρευγόμενον, εἴλυτο δὲ πάνθ' ἁλὸς ἄχνῃ·
οὐ γὰρ ἔσαν λιμένες νηῶν ὄχοι, οὐδ' ἐπιωγαί,
ἀλλ' ἀκταὶ προϐλῆτες ἔσαν σπιλάδες τε πάγοι τε),
καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,

398. Ὀδυσεῖ, *vulgo* Ὀδυσῆ(ϊ), la finale élidée. Mais l'élision de l'ι au datif singulier est rare chez Homère. La leçon Ὀδυσεῖ est antique. Elle a été admise par Bekker, Ameis et La Roche. D'ailleurs l'écriture archaïque ΟΔΥΣΕ se lit aussi bien Ὀδυσεῖ que Ὀδυσῆ', puisque Ε valait ε, η, ει et ηι, et même se nommait εἶ.

399. Ποσίν dépend de ἐπιϐῆναι.

400. Βοήσας, comme βοήσας τις : un homme qui crie. Il s'agit de la distance où porte la voix vigoureusement lancée. Didyme (*Scholies* E et V) : ὥστε ἐξακουστὸν γενέσθαι βοήσαντά τινα. En effet γέγωνε, qui signifie proprement la même chose que ἐϐόησε, équivaut ici à εἰς ἀκοὰς ἐγένετο (*Scholies* B), et peut très-bien se traduire par *exaudiri solet*, *exauditur*.

401. Καὶ δή correspond à ὅτε, et équivaut à τότε δή : *tum igitur*, alors donc. — Δοῦπον (un retentissement) est pris d'une manière absolue; car θαλάσσης dépend de σπιλάδεσσι. — Ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης, contre les falaises de la mer : contre les rochers à pic qui bordaient la mer.

402. Ῥόχθει.... Le poëte explique le δοῦπον du vers précédent. Les anciens admiraient ce mot ῥόχθει. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὴν πρὸς τὰς πέτρας ἀντίκρουσιν τοῦ κύματος διὰ τοῦ ῥήματος παρεστήσατο. *Scholies* E : τραχὺ γὰρ τὸ ρ, τὸ θ, τὸ χ. Denys d'Halicarnasse cite le vers 402 parmi ses exemples d'harmonie imitative, et il insiste spécialement sur la valeur expressive du premier mot. Mais pourtant Homère, en employant ῥόχθει, s'est simplement servi du terme propre. On verra le présent ῥοχθεῖ, XII, 60. L'admiration doit donc se reporter sur l'instinct poétique du peuple grec, l'inventeur du terme. — C'est à force de répéter le vers 402 que Démosthène, suivant Zosime, un de ses biographes, se guérit de son traulisme, c'est-à-dire de son impuissance à prononcer le son *r*. — Γάρ. Apollonius lisait δέ, leçon adoptée par Ameis. Le sens reste le même, puisque ce δέ serait explicatif, et qu'il équivaudrait à γάρ. Ce qui a fait imaginer la leçon δέ, c'est le γάρ du vers 404. Mais cette répétition n'a rien de choquant. — Ξερόν pour ξηρόν. Cette forme ne se trouve nulle part ailleurs. On sait que la lettre primitive E était longue ou brève à volonté.

404. Νηῶν ὄχοι équivaut à ἔχοντες ou mieux συνέχοντες τὰς ναῦς. C'est l'explication la plus naturelle. La traduction *navium capaces* est donc exacte pour le sens. Nos expressions françaises, *abris des vaisseaux*, *refuges des vaisseaux*, ne donnent que des significations dérivées. — Ἐπιωγαί est, comme ὄχοι, un ἅπαξ εἰρημένον, mais non moins facile à expliquer. En effet on verra, XIV, 533, ἰωγή dans le sens incontestable d'abri. L'ἐπιωγή, sans être un port proprement dit, est un endroit où les navires sont en sûreté. — Porphyre discute longuement (*Scholies* P, Q et T) sur ἐπιωγαί. Je ne cite que sa conclusion : ἐπιωγαὶ οὖν ῥηθήσονται τόποι ἀλίμενες μὲν, δυνάμενοι δὲ διὰ τὴν ἐκ τῶν ἀνέμων σκέπην δέξασθαι νῆας. Ce sont des baies ou des rades. Porphyre voit, dans ἰωγή, ἰωή et ἄγνυμι. Cela est fort contestable; mais si le sens *brise-vent* ne sort pas de l'étymologie, il est certainement contenu dans l'idée fournie par ἰωγή et ἐπιωγή.

406-407. Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος.... On a vu plus haut ces deux vers, 297-298.

ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
"Ω μοι, ἐπειδὴ γαῖαν ἀελπέα δῶκεν ἰδέσθαι
Ζεύς, καὶ δὴ τόδε λαῖτμα διατμήξας ἐπέρασσα,
ἔκϐασις οὔ πῃ φαίνεθ' ἁλὸς πολιοῖο θύραζε·
ἔκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι ὀξέες, ἀμφὶ δὲ κῦμα
βέϐρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη·
ἀγχιϐαθὴς δὲ θάλασσα, καὶ οὔπως ἔστι πόδεσσιν
στήμεναι ἀμφοτέροισι καὶ ἐκφυγέειν κακότητα.
Μή πώς μ' ἐκϐαίνοντα βάλῃ λίθακι ποτὶ πέτρῃ
κῦμα μέγ' ἁρπάξαν· μελέη δέ μοι ἔσσεται ὁρμή.
Εἰ δέ κ' ἔτι προτέρω παρανήξομαι, ἤν που ἐφεύρω
ἠϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης,

408. Γαῖαν ἀελπέα, *terram insperatam*, la terre que je désespérais de voir.

409. Τόδε. Ulysse est dans l'eau. Il est donc bien en droit de dire, τόδε λαῖτμα, ce gouffre-ci : la vaste et profonde mer où je suis. — Ἐπέρασσα, *vulgo* ἐτέλεσσα. Je rétablis, avec La Roche, la leçon alexandrine. Elle est attestée par une note de Nicanor (*Scholies* H) sur la ponctuation du vers. Ameis écrit ἐπέρησα. Au reste, la vulgate donne le même sens; car ce qu'Ulysse a accompli, c'est la traversée du gouffre.

410. Φαίνε(ται), *apparet*, se montre. — Ἁλός dépend de θύραζε : hors de la mer, c'est-à-dire pour sortir de la mer.

411. Ἔκτοσθεν, en avant (de la terre), c'est-à-dire en face de moi. — Πάγοι, sous-entendu εἰσί. — Ἀμφί, à l'entour : autour de ces rochers.

412. Βέϐρυχεν, le parfait dans le sens du présent. — Ῥόθιον est adjectif, et il se rapporte à κῦμα. Le mot ῥόθιος indique à la fois le choc violent et le retentissement du bruit. La traduction *impetuosus* est insuffisante. Comme le verbe ῥοχθέω, c'est une onomatopée. Didyme (*Scholies* B, E, P et V) : τὸ μετὰ πολλοῦ ῥοίζου φερόμενον καὶ ὁρμητικόν. ἐκ τοῦ γινομένου ἤχου τὸ σημαινόμενον. — Ἀναδέδρομε a aussi le sens du présent : court en haut, c'est-à-dire s'allonge, se dresse.

413. Ἀγχιϐαθής équivaut à βαθεῖα ἄγχι τῆς ἠπείρου, sous-entendu ἐστί : est profonde près de la terre. Didyme (*Scholies* P et V) : ἡ ἐγγὺς τῆς γῆς βάθος ἔχουσα.

414. Κακότητα doit être suivi du point en bas, et non du point en haut. Nicanor (*Scholies* P) : ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον (il s'agit du vers 415). μάλα γὰρ αὐτοῦ τὴν εὐλάϐειαν κομματικῶς λεγόμενον παρίστησι. C'est donc à tort que Dindorf et d'autres mettent seulement le point en haut.

415. Μή πως, *ne forte*, j'ai bien peur que. Le verbe δείδω, sous-entendu ici, est exprimé quatre vers plus bas. Hayman dit que μή anticipe δείδω, comme dans les vers 467-473. Cette considération est inutile. Le poëte varie ses formes, voilà tout. On a vu μή, vers 356, dans le même sens qu'ici μή πως, et il n'y a aucun δείδω dans son voisinage. — Λίθακι est un ἅπαξ εἰρημένον, mais qui s'explique de lui-même. C'est un synonyme de τραχείᾳ. Un rocher raboteux a sa surface comme garnie de cailloux. Didyme (*Scholies* E) : τῇ μικροὺς λίθους ἐχούσῃ ἐξέχοντας, τουτέστι τῇ τραχείᾳ πέτρᾳ.

416. Ἔσσεται n'est point pour εἴη ἄν. C'est le futur même. Ulysse a une certitude morale.

417. Προτέρω, *ulterius*, plus loin. — Παρανήξομαι, *præternabo*, je nagerai (je nage) de côté, c'est-à-dire parallèlement au rivage.

418. Ἠϊόνας, des grèves. *Grand Étymologique* Miller : ἠϊών· ὁ αἰγιαλός· Ἠϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης. — Παραπλῆγας, battues de côté, c'est-à-dire ne se dressant point directement contre le flot. Ce sont les ri-

δείδω μή μ' ἐξαῦτις ἀναρπάξασα θύελλα
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρῃ βαρέα στενάχοντα,
ἠέ τί μοι καὶ κῆτος ἐπισσεύῃ μέγα δαίμων
ἐξ ἁλός, οἷά τε πολλὰ τρέφει κλυτὸς Ἀμφιτρίτη·
οἶδα γὰρ ὥς μοι ὀδώδυσται κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
τόφρα δέ μιν μέγα κῦμα φέρε τρηχεῖαν ἐπ' ἀκτήν.
Ἔνθα κ' ἀπὸ ῥινοὺς δρύφθη, σὺν δ' ὀστέ' ἀράχθη,
εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης,
τῆς ἔχετο στενάχων, εἵως μέγα κῦμα παρῆλθεν.
Καὶ τὸ μὲν ὧς ὑπάλυξε· παλιρρόθιον δέ μιν αὖτις

vages bas, par opposition aux falaises. Le mot est un ἅπαξ εἰρημένον, comme παρανήξομαι lui-même.

419-420. Ἀναρπάξασα.... Voyez les vers IV, 515-516.

421. Δαίμων, un dieu. Ulysse pense à Neptune.

422. Ἐξ ἁλός. Il s'agit de cette mer où Ulysse se trouve en ce moment, de la mer voisine des côtes; car c'est dans des grottes ou des trous qu'habitaient les κήτεα. La mer des monstres marins est dite par opposition à la mer poissonneuse ou haute mer, dont il vient d'être question au vers 420. — Au lieu de ἐξ ἁλός, Aristarque lisait, selon les *Scholies* H, εἰν ἁλί. La note de Didyme est altérée. Au lieu de εἰν ἁλὶ, οἷα, c'est probablement εἰνάλιον, ἅ qu'il faut lire. Alors Aristarque aurait fait une correction, à l'aide du vers IV, 443. Mais cela même est douteux. En effet nous avons ici une diple d'Aristonicus (*Scholies* H, P et Q), qui consacre la vulgate : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐν θαλάττῃ ὢν λέγει, ἐξ ἁλός. Il est vraisemblable qu'Aristarque avait seulement indiqué εἰνάλιον, ἅ, ou, si l'on veut, εἰν ἁλὶ, οἷα, comme des corrections possibles, sinon désirables. — Κλυτός est au féminin. On a vu, *Iliade*, II, 742, κλυτὸς Ἱπποδάμεια. Homère dit aussi κλυτή, comme les autres poëtes.— Ἀμφιτρίτη. Amphitrite est ici, comme au vers III, 91, la mer elle-même. Aristarque (*Scholies* H, P et Q) : ἡ μεγάλη θάλασσα. ἡ δὲ διπλῆ, πρὸς τὸ σχῆμα.

423. Ὥς μοι ὀδώδυσται, *quanto odio me persequatur*, de quelle haine acharnée me poursuit. Didyme (*Scholies* B, P et T) : τὸ θέμα ὀδύω ὡς τανύω, ὤδυσται καὶ Ἀττικῶς ὀδώδυσται.— Il est probable que le poëte, en mettant ce mot dans la bouche d'Ulysse, a voulu jouer sur le nom du héros. Eschyle joue de même sur le nom de Polynice, et Sophocle sur celui d'Ajax.

424. Ἕως ὁ.... Voyez plus haut le vers 365 et la note sur ce vers.

425. Δέ, dans les phrases de ce genre, était regardé comme redondant par la plupart des anciens. C'était, selon Aristarque, une reprise. Voyez la note sur le signe du vers II, 189 de l'*Iliade*. On peut rendre δέ ici par *eh bien!*

426. Ἀπό doit être joint à δρύφθη, et σύν à ἀράχθη. — Ὀστέ(α) est à l'accusatif comme ῥινούς.

427. Ἐπὶ φρεσὶ θῆκε. Sous-entendu τι, une pensée, le moyen de salut dont Ulysse va user. On a vu τις sous-entendu au vers 400.

428. Δέ marque ici la conséquence : *porro*, or donc.

430. Τό, lui, c'est-à-dire le flot, la grande vague. — Ὡς, *sic*, de cette façon. Ceux qui écrivent ὧς circonflexe, comme fait Bekker, sont dans leur droit; mais ceux qui conservent l'orthographe ordinaire n'ont pas tort non plus, car l'accentuation du mot était à volonté. Hérodien (*Scholies* B, P et T) : τινὲς περιέσπασαν τὸ ὧς,... ἔνιοι δὲ ὤξυναν. — Παλιρρό-

πλῆξεν ἐπεσσύμενον, τηλοῦ δέ μιν ἔμβαλε πόντῳ.
Ὡς δ' ὅτε πουλύποδος, θαλάμης ἐξελκομένοιο,
πρὸς κοτυληδονόφιν πυκιναὶ λάϊγγες ἔχονται·
ὣς τοῦ πρὸς πέτρῃσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν
ῥινοὶ ἀπέδρυφθεν· τὸν δὲ μέγα κῦμα κάλυψεν.
Ἔνθα κε δὴ δύστηνος ὑπέρμορον ὤλετ' Ὀδυσσεύς,
εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Κύματος ἐξαναδύς, τάτ' ἐρεύγεται ἤπειρόνδε,

θιον se rapporte au nominatif κῦμα sous-entendu. La vague, qui a passé par-dessus la tête d'Ulysse, reflue bruyamment, après s'être heurtée aux rochers du rivage.

431. Ἐπεσσύμενον est au nominatif, comme παλιρρόθιον. C'est le flot qui est en mouvement, et non Ulysse.—Démétrius Ixion écrivait ἀπεσσύμενον. Correction inutile, et même nuisible; car l'idée contenue dans ἀπό est déjà exprimée par παλιρρόθιον, et celle que contient ἐπί ajoute un trait au tableau. Non-seulement la vague reflue violemment, mais elle reflue violemment *sur Ulysse*.

432-435. Ὡς δ' ὅτε.... Didyme (*Scholies* E) : ὥσπερ οἱ πολύποδες ἀποσπώμενοι τῶν πετρῶν ἀντιλαμβάνεσθαι εἰώθασι ταῖς κοτυληδόσι καρτερῶς, οὕτως ἀντείχετο ταῖς χερσὶ καὶ προσπεφύκει ὁ Ὀδυσσεύς, ὥστε καὶ ἀποξέσαι αὐτοῦ μέρος τι τοῦ δέρματος, καὶ προσείχετο τῇ πέτρᾳ. La comparaison, comme le remarquait Aristarque, porte uniquement sur la force d'adhérence, puisque les effets de l'arrachement ne sont point semblables : le poulpe emporte avec lui des parcelles du rocher, tandis qu'Ulysse laisse au rocher une partie de la peau de ses mains. Eustathe : φασὶ γοῦν οἱ παλαιοὶ ὅτι ἡ παραβολικὴ ἐνταῦθα ὁμοίωσις πρὸς μόνον γίνεται τὸ στερρὸν τῆς ἀντοχῆς. ὡς γὰρ ὁ πολύπους αἴρει τι τῶν λίθων ἀντεχόμενος, οὕτως Ὀδυσσεὺς ἀφίησί τι τοῦ κατὰ τὰς χεῖρας ῥινοῦ πρὸς τῇ πέτρᾳ· καὶ μία αἰτία ἀμφοῖν..., ἡ βιαία δηλαδὴ ἀντοχὴ τῶν κοτυληδόνων καὶ τῶν χειρῶν. La même observation se trouve dans les *Scholies* Q, sous la rubrique σημειοῦνταί τινες.

432. Πουλύποδος.... ἐξελκομένοιο dépend de κοτυληδονόφι. Ce n'est point un génitif absolu. — Le polype dont il est question ici est le poulpe ordinaire, et non pas la grande pieuvre ou encornet. On le mange. C'est ce qui explique comment Homère l'a vu arracher. On ne se donne pas toujours la peine de l'arracher; on lui coupe les tentacules, plus ou moins près de l'adhérence. Le poulpe est un mollusque octapode. C'est même sous le nom d'ὀκτάπους qu'on le désignait spécialement. Didyme (*Scholies* V) : τοῦ ὀκτάποδος. εἶδος δὲ ἰχθύος ὁ ὀκτάπους. — Θαλάμης, du gîte : de son gîte.

433. Κοτυληδονόφιν pour κοτυληδόνοσι. Les tentacules ou pieds du poulpe sont creux et se terminent en godet. De là l'emploi du mot κοτυληδών. L'adhérence est produite par un effet de succion. — Λάϊγγες, *calculi*, des pierrailles. C'est un diminutif de λᾶς ou λάας, synonyme de λίθος. Didyme (*Scholies* P et Q) : λάϊγγες· τὰ μικρὰ λιθάρια, ἢ μικρὰ ψηφίδια. — Ἔχονται, *hærent*, restent attachées.

434. Τοῦ, de lui : d'Ulysse.

435. Ῥινοί, des peaux, c'est-à-dire une partie de l'épiderme.

436. Ὑπέρμορον. Ancienne variante, ὑπὲρ μόρον en deux mots. Voyez la note du vers I, 34.

437. Εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε. Ancienne variante : εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεά. Ce n'était qu'une correction, pour rendre le texte semblable à ce qu'on a vu plus haut, vers 427. — Ἐπιφροσύνην, de la circonspection : présence d'esprit et prudence. *Scholies* H : σύνεσιν, ἐπίνοιαν.

438. Τάτ(ε) se rapporte à κύματα sous-entendu, ou, si l'on veut, au sens pluriel contenu dans κύματος. L'ancienne correction τό τ(ε) est inutile. On ne doit pas non plus prendre τάτ(ε) comme adverbe. C'est un conjonctif : *quæ*, lesquels. L'explication *qua is fluctus* est inexacte. *Scholies* B :

νῆχε παρὲξ, ἐς γαῖαν ὁρώμενος, εἴ που ἐφεύροι
ἠϊόνας τε παραπλῆγας λιμένας τε θαλάσσης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο
ἶξε νέων, τῇ δή οἱ ἐείσατο χῶρος ἄριστος,
λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο·
ἔγνω δὲ προρέοντα, καὶ εὔξατο ὃν κατὰ θυμόν·
Κλῦθι, ἄναξ, ὅτις ἐσσί· πολύλλιστον δέ σ' ἱκάνω,
φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς.
Αἰδοῖος μέν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
ἀνδρῶν ὅστις ἵκηται ἀλώμενος, ὡς καὶ ἐγὼ νῦν
σόν τε ῥόον σά τε γούναθ' ἱκάνω, πολλὰ μογήσας.
Ἀλλ' ἐλέαιρε, ἄναξ· ἱκέτης δέ τοι εὔχομαι εἶναι.
Ὣς φάθ'· ὁ δ' αὐτίκα παῦσεν ἑὸν ῥόον, ἔσχε δὲ κῦμα·

ὁ ἀναδύνων ἐκ τοῦ κύματος, τῶν κυμάτων ἐκείνων ἅτινα ἀποπτύονται καὶ ἐξερεύγονται εἰς τὴν ἤπειρον. Ulysse ne reste point dans la vague qui l'a entraîné, et qui le rejetterait sur le rivage.

439. **Νῆχε παρέξ**, il nageait parallèlement (au rivage). Voyez plus haut, vers 417, la note sur παρανήξομαι. *Scholies* P : ὀξύτονον τὸ παρέξ, μεθ' ὃ βραχὺ διασταλτέον. δηλοῖ τὸ παρενήχετο. La première observation est d'Hérodien, la seconde de Nicanor, et la troisième d'Aristarque ou de Didyme.

440. **Ἠϊόνας τε....** Voyez plus haut le vers 418 et la note sur ce vers.

441. **Ποταμοῖο.** Homère ne nomme point ce fleuve. Le nom de Soson que lui donnaient les anciens n'était que l'expression du fait de sa conduite envers Ulysse. Il sauve le héros : σώζω, Σώσων.

442. **Τῇ**, *ubi*, et non *ibi*. C'est un relatif, et la phrase continue. Voyez VII, 281.

443. **Λεῖος πετράων**, *lævis scopulorum*, non raboteux de rochers, c'est-à-dire sans rochers, facilement abordable. — **Ἐπὶ.... ἦν**, *inerat*, y était.

444. **Δέ** correspond à ὅτε δή, vers 441, et il a le sens de τότε : alors.

445. **Ὅτις ἐσσί**, *quisquis es*, qui que tu sois : quel que soit ton nom ; sous quelque nom qu'on t'invoque. — **Πολύλλιστον**, *multis precibus* (*meis*) *expetitum*, que j'implore par de ferventes prières. Il paraît que plusieurs voulaient qu'on lût πολύλλιστος au nominatif; car Didyme *Scholies* P et T) insiste particulièrement sur l'orthographe : οὕτω πολύλλιστον, κατ' αἰτιατικήν.

446. **Ἐνιπάς.** Ulysse sait que c'est à Neptune qu'il doit toutes ses misères; et en disant, *les menaces*, il entend, *le courroux*. C'est le conséquent pour l'antécédent. Mais rien n'empêche de supposer, si l'on veut, une distraction du poëte, qui se souvient des vers 290 et 377, et qui fait parler son héros comme il parlerait lui-même.

447. **Μέν** est dans le sens de μήν, et il équivaut à πάντως : *omnino*, en tous lieux et en tout temps.

448. **Ἀνδρῶν ὅστις**, *hominum quicumque*, tout homme qui.

449. **Σόν τε ῥόον σά τε γούνα(τα)**, et ton courant et tes genoux. Remarquez l'identification du fleuve et du dieu de ce fleuve. On a vu la même chose pour ce qui concerne le Scamandre, *Iliade*, XXII, 212. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : μιᾷ δεήσει καὶ τὴν φύσιν τοῦ ῥεύματος καὶ τὸ σῶμα συνέπλεξεν. — **Ἱκάνω** a un sens moral en même temps qu'un sens physique : c'est ce que prouve tout le vers suivant.

450. **Ἀλλ(ά)**, eh bien donc! — **Δέ** est explicatif, et il équivaut à γάρ. — **Εὔχομαι εἶναι.** Voyez la note du vers I, 180.

πρόσθε δέ οἱ ποίησε γαλήνην, τὸν δ' ἐσάωσεν
ἐς ποταμοῦ προχοάς· ὁ δ' ἄρ' ἄμφω γούνατ' ἔκαμψεν,
χεῖράς τε στιβαράς· ἁλὶ γὰρ δέδμητο φίλον κῆρ.
Ὤδεε δὲ χρόα πάντα· θάλασσα δὲ κήκιε πολλὴ
ἂν στόμα τε ῥῖνάς θ'· ὁ δ' ἄρ' ἄπνευστος καὶ ἄναυδος
κεῖτ' ὀλιγηπελέων, κάματος δέ μιν αἰνὸς ἵκανεν.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἔμπνυτο καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,
καὶ τότε δὴ κρήδεμνον ἀπὸ ἕο λῦσε θεοῖο.
Καὶ τὸ μὲν ἐς ποταμὸν ἁλιμυρήεντα μεθῆκεν·

452. Πρόσθε δέ οἱ, comme πρὸ δέ, vers 385 : et devant lui; et devant Ulysse.

453. Ἐς ποταμοῦ προχοάς, *ad fluvii ostia*, c'est-à-dire *ad sua ostia :* en lui permettant d'arriver jusqu'à son embouchure. Aristarque (*Scholies* B, E, P et Q) fait remarquer la forme de l'expression : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀντὶ ἀντωνυμίας τὸ ὄνομα. οὐ γὰρ εἶπεν, εἰς τὰς ἑαυτοῦ προχοάς. ἡ διπλῆ οὖν παράκειται πρὸς τὸ τῆς ἑρμηνείας ἴδιον. La dernière phrase de la scholie est une réflexion byzantine; mais c'est par cette réflexion même que nous savons d'où vient ce qui la précède. — Ἔκαμψεν. Ulysse dit, VII, 283, en parlant de ce qu'il fit alors : ἐκ δ' ἔπεσον, et je tombai. Il a perdu tout ressort; il se laisse aller : on va voir κεῖτ(ο), vers 457. Didyme (*Scholies* E) : τὰ γὰρ νεῦρα ἀπὸ πολλοῦ κρύους ἀκινητοῦσιν. ἵνα γοῦν μὴ κρατηθῶσιν αὐτῷ ταῦτα ἔκαμψεν.

455 Ὤδεε, *tumebat*, il était gonflé. Quelques anciens lisaient le mot sans ι, et le prenaient dans le sens de ὦζεν. Mais il s'agit d'un homme tout meurtri; et l'odeur marine est ici sans importance aucune. — Θάλασσα, la mer, c'est-à-dire l'eau de mer. — Κήκιε, *manabat*, dégouttait. Apollonius rapproche ἀνεκήκιεν, *Iliade*, VII, 262. Il n'y a qu'un simple écoulement dans les deux cas. *Scholies* B : ἀπὸ τοῦ κίω, τὸ παραγίνομαι.

456. Ῥῖνάς θ'· ὁ δ' ἄρ' ἄπνευστος. Il y a eu probablement une correction, et le vrai texte semble avoir été, avec hiatus : ῥῖνάς τε· ὁ δ' ἄπνευστος.

457. Ὀλιγηπελέων, *viribus defectus*, anéanti. — Δέ explicatif : car.

458. Ἔμπνυτο, *vulgo* ἄμπνυτο. Je rétablis la leçon d'Aristarque, comme nous l'avons fait au vers de l'*Iliade*, XXII, 475, qui est identique à celui-ci. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἀπὸ ἕο, c'est-à-dire ἀφ' ἑαυτοῦ. On a vu, *Iliade*, V, 343, ἕο pour ἑαυτῆς, après l'avoir vu, II, 239, comme masculin. La forme primitive σϝέο fait très-bien comprendre la quantité de πο devant ἕο, Ameis : « Stabile Dehnung des Endvocals « vor dem Genetiv ἕο, der ursprünglich « σϝέο lautete. » Le ϝέο de Bekker et de Hayman n'a jamais existé. — Θεοῖο, de la déesse : de Leucothée. La première pensée du héros, c'est de se conformer aux recommandations de sa bienfaitrice. Didyme (*Scholies* P, R et T) : ἐν πρώτοις μέμνηται τῶν ἐντολῶν τῆς εὐεργέτιδος.

460. Ἁλιμυρήεντα, *in mare fluentem*, qui coule dans la mer. Voyez la note du vers XXI, 190 de l'*Iliade*. Ameis restreint le sens de cette épithète à l'embouchure du fleuve : *maris æstu oppletus* (*meerflutig*). Mais l'exemple que nous venons de rappeler prouve qu'elle s'applique d'une façon générale. Eustathe : ὅτι ἁλιμυρήεντα, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι ποταμὸν λέγει, τὸν εἰς ἅλα μυρόμενον, ἤγουν κατά τινα ποιὸν ἦχον ῥέοντα. Les *Scholies* P et Q donnent une explication semblable; mais la note d'Eustathe est le texte même d'Aristarque : il n'y manque que le signe en tête, ou les mots ἡ διπλῆ. — Il y a, dans les *Scholies* E, une explication par ὁμοῦ et ῥεῖν, ce qui restreint le sens à l'embouchure; mais on lit, aussitôt après : ἢ τὸν εἰς ἅλα μυρόμενον. Le verbe μύρομαι est synonyme de ῥεῖν, que le courant fasse bruit ou non. — Μεθῆκεν. Si Ulysse détournait la tête, le poëte n'aurait pas manqué de le dire. Voyez plus haut, vers 350, la note su

ἂψ δ' ἔφερεν μέγα κῦμα κατὰ ῥόον· αἶψα δ' ἄρ' Ἰνὼ
δέξατο χερσὶ φίλῃσιν· ὁ δ' ἐκ ποταμοῖο λιασθεὶς
σχοίνῳ ὑπεκλίνθη, κύσε δὲ ζείδωρον ἄρουραν·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγώ, τί πάθω; τί νύ μοι μήκιστα γένηται;
Εἰ μέν κ' ἐν ποταμῷ δυσκηδέα νύκτα φυλάσσω,
μή μ' ἄμυδις στίβη τε κακὴ καὶ θῆλυς ἐέρση
ἐξ ὀλιγηπελίης δαμάσῃ κεκαφηότα θυμόν·
αὔρη δ' ἐκ ποταμοῦ ψυχρὴ πνέει ἠῶθι πρό.
Εἰ δέ κεν ἐς κλιτὺν ἀναβὰς καὶ δάσκιον ὕλην,
θάμνοις ἐν πυκινοῖσι καταδράθω, εἴ με μεθείη
ῥῖγος καὶ κάματος, γλυκερὸς δέ μοι ὕπνος ἐπέλθῃ,

ἀπονόσφι τραπέσθαι. Cette recommandation de s'en aller va s'accomplir.

461. Ἄψ, *retro*, c'est-à-dire *in mare* : dans la mer. — Ἔφερεν, sous-entendu αὐτό. — Κατὰ ῥόον. Anciennes variantes, κατάρροον et κατ' ἂρ ῥόον.

462. Ἐκ ποταμοῖο, hors du fleuve : pour quitter le fleuve. — Λιασθείς est exactement synonyme de ἀπονόσφι τραπείς. Ulysse obéit à l'ordre contenu dans le vers 350.

463. Σχοίνῳ, comme ἐν σχοίνῳ, ἐν σχοίνοις : dans les joncs. — Ὑπεκλίνθη. Il se penche vers la terre pour la baiser, mais ne s'y couche point. La traduction *incubuit* force le sens.

465. Μήκιστα, *denique*, enfin. Voyez plus haut, vers 299, la note sur ce mot.

466. Ἐν ποταμῷ, dans le fleuve, c'est-à-dire sur le bord du fleuve, dans les joncs du rivage. Voyez le vers XVIII, 521 de l'*Iliade*. — Νύκτα, une nuit : pendant une nuit. — Φυλάσσω, *vulgo* φυλάξω. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος, φυλάσσω, ἐν παρατάσει, καὶ προσυπακούει τὸ ἐμαυτόν. τὸ ἑξῆς, μή με δαμάσῃ. En définitive, les deux leçons donnent exactement le même sens.

467. Μή, j'ai peur que. Voyez plus haut, vers 415, la note sur μή πως. Le verbe δείδω est exprimé devant μή, au vers 473. — Ἄμυδις, *simul*, tout à la fois. Ameis : « Ein pluralischer Instrumental, « gleichsam *unitis viribus*, zumal. » — Στίβη, le froid du matin. Voyez XVII, 25. Didyme (*Scholies* P et Q) : ἡ ἑωθινὴ ψύχρα, ἡ πάχνη. τῶν ἅπαξ δὲ εἰρημένων ἡ λέξις. Peut-être ne devrait-on pas compter le mot parmi les ἅπαξ εἰρημένα, le second exemple étant différent du premier, et lui servant de commentaire. — Θῆλυς est souvent du féminin chez Homère. Voyez VI, 122; X, 527 et 572. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, V, 269; X, 216; XIX, 97; XXIII, 409. Il signifie ici *abondante*, et par conséquent très-dangereuse. Didyme (*Scholies* V) l'explique par θάλλουσα.

468. Ἐξ ὀλιγηπελίης dépend de κεκαφηότα θυμόν et non de δαμάσῃ, et le régime de δαμάσῃ est μ(ε), et non θυμόν, qui équivaut à κατὰ θυμόν. On a vu κεκαφηότα θυμόν (souffle haletant, épuisement de forces), *Iliade*, V, 698. Nous complétons la note de ce passage. Didyme (*Scholies* E) : ἐκπεπνευκότα· κάπος (lisez κάφος) γὰρ τὸ πνεῦμα.

469. Δ(έ) est explicatif ou confirmatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεί. Quelques anciens, au lieu de αὔρη δ' ἐκ, lisaient αὔρη γάρ. Mais cette correction est inutile. — Ἐκ ποταμοῦ, d'un fleuve. Ulysse parle en général. S'il s'agissait du fleuve près duquel il se trouve, le futur πνεύσει serait indispensable. — Ἠῶθι πρό, à l'aurore en avant, c'est-à-dire avant l'aurore, avant qu'il fasse jour.

471. Εἰ, comme en latin *si forte* : pour voir si; pour tâcher que.

472. Ἐπέλθῃ dépend de εἰ.... κεν, c'est-à-dire ἥν, début de la phrase : εἰ δέ

δείδω μὴ θήρεσσιν ἕλωρ καὶ κύρμα γένωμαι.
Ὣς ἄρα οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι·
βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ὕλην· τὴν δὲ σχεδὸν ὕδατος εὗρεν
ἐν περιφαινομένῳ· δοιοὺς δ' ἄρ' ὑπήλυθε θάμνους,
ἐξ ὁμόθεν πεφυῶτας· ὁ μὲν φυλίης, ὁ δ' ἐλαίης.
Τοὺς μὲν ἄρ' οὔτ' ἀνέμων διάει μένος ὑγρὸν ἀέντων,
οὔτε ποτ' ἠέλιος φαέθων ἀκτῖσιν ἔβαλλεν,
οὔτ' ὄμβρος περάασκε διαμπερές· ὣς ἄρα πυκνοὶ
ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδίς· οὓς ὑπ' Ὀδυσσεὺς

κεν.... καταδράθω.... γλυκερὸς δὲ ὕπνος ἐπέλθῃ μοι.

474. Ὣς ἄρα οἱ.... Voyez le vers V, 458 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

475. Βῆ ῥ' ἴμεν. Ancienne variante, βῆ δ' ἴμεν. — Σχεδὸν ὕδατος, près de l'eau : à peu de distance du fleuve.

476. Ἐν περιφαινομένῳ, *in conspicuo*, sur une hauteur. Le participe est au neutre, et pris substantivement. Il est inutile de rien sous-entendre. Ulysse sera abrité, puisqu'il sera sous bois, et il pourra au besoin voir venir bêtes ou gens.

477. Ἐξ ὁμόθεν, pléonasme du même genre que ἐξ οὐρανόθεν, *Iliade*, VIII, 19. *Scholies* P : πλεονάζει ἡ ἐξ πρόθεσις. Cependant, comme le participe ἐκπεφυώς existe chez Homère, *Iliade*, XI, 40, on peut rattacher ἐξ à πεφυῶτας. Le sens reste exactement le même : *ex eodem loco enata*, poussés à la même place, c'est-à-dire l'un contre l'autre. — La leçon πεφυῶτας paraît être une correction d'Aristarque, au lieu de γεγαῶτας, la vulgate des rhapsodes. C'est ainsi du moins que j'entends cette note de Didyme (*Scholies* H et Q) : ἐν τοῖς ὑπομνήμασι, γεγαῶτας. En effet γεγαώς ne peut se dire que de l'homme et des animaux ; et, si Aristarque a cité dans son commentaire la leçon γεγαῶτας, c'est comme un fait paléographique, et non point pour regretter sa forclusion du texte. — Ὁ μέν (l'un) sous-entendu ἦν. Suivant quelques anciens, il ne fallait pas de point après πεφυῶτας, et la phrase continuait par le nominatif. Nicanor (*Scholies* P et Q) : τὸ δὲ σχῆμα ἀντίπτωσις, ἵν' ᾖ, τὸν μὲν φυλίης, τὸν δ' ἐλαίης. ἢ στικτέον μετὰ τὸ πεφυῶτας, ἵνα ἐν τοῖς ἑξῆς λείπῃ τὸ ἦν ῥῆμα, ὁ μὲν φυλίης ἦν, ὁ δὲ ἐλαίης. — Φυλίης, *oleastri*, d'olivier sauvage. Selon quelques-uns, c'était un olivier à fruit, mais d'un feuillage particulier. *Scholies* B, P, Q et T : φυλία εἶδος ἐλαίας, μυρρίνης ὅμοια φύλλα ἐχούσης. οἱ δὲ τὸ ἀγριέλαιον λέγουσιν. C'est la deuxième interprétation qui a été adoptée seule par Apollonius.

478. Μέν a ici le sens de μήν. Didyme (*Scholies* P) : ἀντὶ τοῦ δή· ἢ συνέσταλται Ἰακῶς. — Ὑγρόν est pris adverbialement, et il dépend de ἀέντων. — Nicanor (*Scholies* P et Q) dit qu'on doit mettre une virgule après μένος, pour rendre le sens immédiatement visible : ἀμφίβολον· ὑγρὸν μένος, ἢ ὑγρὸν ἀέντων,... τῆς ἀμφιβόλου (λέξεως ἡ) διαστολὴ ἡμᾶς ἀπαλλάττει. — L'expression ἀνέμων μένος ὑγρὸν ἀέντων se retrouve au vers 868 de la *Théogonie* d'Hésiode.

479. Ἔβαλλεν, sous-entendu διαμπερές, qui est exprimé au vers suivant. Le soleil frappait bien le feuillage, mais ne le pénétrait pas.

480. Ὥς, *adeo*, tellement.

481. Ἀλλήλοισιν dépend de ἐπαμοιβαδίς : entrelacés l'un dans l'autre. Didyme (*Scholies* V) : ἐπιπεπλεγμένοι ἐναλλάξ. — Ἔφυν. La finale est brève de nature ; et c'est la césure seule qui la rend longue ici. Hérodien (*Scholies* P) : τὸ ἔφυν συσταλτέον. Buttmann : « Hoc vult : syllabam « ut brevem esse pronuntiandam, ut sola « cæsura metrum fulciat. Recte. Nam ἔφῦν « (finale longue) pro tertia plurali æque « mendosum foret atque ἔθην, ἔβην pro « ἔθεν, ἔβαν. Pronuntiandum igitur ἔφῠν « ἐπαμοιβαδίς, plane ut βέλος ἐχεπευκές. » L'exemple cité par Buttmann se trouve dans l'*Iliade*, I, 51. — Ὑπ(ό) ap-

δύσετ'. Ἄφαρ δ' εὐνὴν ἐπαμήσατο χερσὶ φίλῃσιν
εὐρεῖαν· φύλλων γὰρ ἔην χύσις ἤλιθα πολλή,
ὅσσον τ' ἠὲ δύω ἠὲ τρεῖς ἄνδρας ἔρυσθαι
ὥρῃ χειμερίῃ, εἰ καὶ μάλα περ χαλεπαίνοι.
Τὴν μὲν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
ἐν δ' ἄρα μέσσῃ λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.
Ὡς δ' ὅτε τις δαλὸν σποδιῇ ἐνέκρυψε μελαίνῃ,
ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, ᾧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι,
σπέρμα πυρὸς σώζων, ἵνα μή ποθεν ἄλλοθεν αὔοι·

partient au verbe δύσετ(ο) : ὑπεδύσετο, *subiit*, il se rendit dessous.

482. Εὐνὴν ἐπαμήσατο, il se récolta une couche, c'est-à-dire il se fit une couche en ramassant du feuillage.

483. Ἤλιθα πολλή, extrêmement abondante. Voyez la note du vers XI, 677 de l'*Iliade*. Le mot ἤλιθα, selon les anciens, n'est autre chose que ἅλις avec un suffixe. Didyme (*Scholies* E) : ἀπὸ τοῦ ἅλις καὶ τοῦ θα ἐπιτατικοῦ μορίου.

484-485. Ὅσσον τ' ἠὲ δύω.... Ces deux vers ont été retranchés par Payne Knight, et Dugas Montbel approuve la suppression. Ce dernier dit que les anciens critiques n'ont rien de relatif à l'authenticité du passage. C'est une erreur. Voici un premier témoignage d'authenticité. Nicanor (*Scholies* P et Q) : ἐὰν ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνῶμεν τοῖς ἑξῆς συνάπτοντες, ἔσται καθολικὸς ὁ λόγος, ὅτι τοσαῦτα ἦν τὰ φύλλα ὥστε καὶ δύο καὶ τρεῖς καλύψασθαι. ἐὰν δὲ ὡς διὰ μέσου κείμενον διορθῶμεν, ἔσται τοσαῦτα φύλλα ἐπιβεβλημένος ὅσον δύο ἢ τρεῖς καλύψαι, πλεῖον τῶν δεόντων δηλονότι. Cette note porte sur la question de savoir si l'on doit mettre un point ou une virgule après πολλή, c'est-à-dire si la phrase φύλλων γάρ.... est ou n'est pas une parenthèse. Si les vers 484-485 avaient été obélisés, Nicanor ne se serait pas donné la peine qu'il vient de prendre avec eux. En tous cas, il est évident que Nicanor n'avait pas souscrit à la condamnation. Les deux vers sont naïfs, voilà tout.

484. Ὅσσον τ(ε).... ἔρυσθαι, de façon à couvrir. Ici c'est Hérodien (*Scholies* P) qui témoigne de l'authenticité, et non plus Nicanor : προπαροξυτόνως, ἵνα σημαίνῃ παρατατικόν.

485. Χαλεπαίνοι a pour sujet ὥρη χειμερίη sous-entendu. Didyme enfin (*Scholies* B, E, Q et T) témoigne à son tour de l'authenticité : ἡ ὥρα. ἤτοι χαλεπῶς ὑπὸ ῥίγους διατεθείη. La première explication est bien préférable. Eustathe : τὸ δὲ χαλεπαίνειν ἀφελῶς καὶ γλυκέως ἐρρέθη ἐπὶ χειμερίας ὥρας, ὡς εἴπερ καὶ αὐτὴ ἔμψυχος ἦν. Cette réflexion vient de bonne source ; et je suis presque tenté d'ajouter le nom d'Aristarque à ceux de Didyme, Hérodien et Nicanor.

486. Τήν, c'est-à-dire εὐνήν.

488. Ὡς δ' ὅτε τις. C'est le même mouvement qu'au vers III, 33 de l'*Iliade*. — Δαλόν, *torrem*, un tison. Le sens de torche est un sens dérivé. Didyme (*Scholies* H et T) : κεκαυμένον ξύλον. — Σποδιῇ, dans la cendre : sous la cendre. C'est un adjectif féminin pris substantivement. C'est ainsi que ὑγρή, chez Homère, est synonyme de θάλασσα. *Scholies* H : σποδῷ.

489. Πάρα pour πάρεισι : *adsunt*, sont là. — Γείτονες ἄλλοι, non pas d'autres voisins, puisqu'il n'en a aucun, mais d'autres hommes qui soient ses voisins : des hommes dans son voisinage. De là cette prévoyance du campagnard. Didyme (*Scholies* Q) : ἄκρως τῇ ἐπεξεργασίᾳ. οὐ γὰρ ἐν τῇ πόλει χρεία ταύτης τῆς προνοίας.

490. Σπέρμα πυρός. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 110-111 : πυρὸς πηγήν. C'est évidemment un souvenir d'Homère. Didyme (*Scholies* B, E, H, P, Q et T) : πρὸς τοῦτο καὶ ὁ Αἰσχύλος ἀντεμηχανήσατο εἰπὼν πηγὴν πυρὸς ἐν Προμηθεῖ δεσμώτῃ. — Ἵνα, selon Ameis, est adverbe, et signifie *in quo loco*, dans un endroit où. Il est plus naturel de lui laisser le même sens que deux vers plus bas : *ut*, afin que. En faisant un voyage, le campa-

ὣς Ὀδυσεὺς φύλλοισι καλύψατο· τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη
ὕπνον ἐπ' ὄμμασι χεῦ', ἵνα μιν παύσειε τάχιστα
δυσπονέος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

gnard finirait par se procurer du feu; mais il veut être dispensé du voyage : ἵνα μή.... αὔοι, pour n'avoir point à allumer, sous-entendu πῦρ. — Αὔοι, *vulgo* αὔῃ. Didyme (*Scholies* P et V) : αὔοι· ἐξάπτοι. Notre vulgate est une correction maladroite et inutile de Démétrius Ixion. Didyme (*Scholies* H et P) : ὁ Ἰξίων, αὔῃ. Quelques-uns donnaient l'esprit rude à αὔω, et La Roche a adopté cette orthographe. Il écrit αὔῃ.

492. Παύσειε a pour sujet ὕπνος sous-entendu.

493. Δυσπονέος, génitif de δυσπονής. Cette forme ne se trouve que chez Homère. Le mot ordinaire est δύσπονος.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ζ.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΑΦΙΞΙΣ ΕΙΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Minerve apparaît en songe à Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve près duquel dort Ulysse (1-47). — Nausicaa suit le conseil de la déesse, et, la besogne achevée, elle joue à la paume avec ses compagnes (48-109). Réveil d'Ulysse; fuite des jeunes filles à son aspect; Nausicaa écoute les prières du suppliant (110-185). Elle y répond avec bonté, et donne ordre à ses suivantes de le traiter comme un hôte (186-250). Ulysse se rend des bords du fleuve à la ville des Phéaciens; il s'arrête dans un petit bois consacré à Minerve, et il implore la déesse qui a toujours été sa protectrice (251-331).

Ὣς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος· αὐτὰρ Ἀθήνη
βῆ ῥ' ἐς Φαιήκων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε·
οἳ πρὶν μέν ποτ' ἔναιον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ,
ἀγχοῦ Κυκλώπων, ἀνδρῶν ὑπερηνορεόντων,

1. Ἔνθα καθεῦδε. Zénodote écrivait ἔνθ' ἐκάθευδε.

2. Ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, accablé par le sommeil et la fatigue. Il faut traduire littéralement; car le sommeil est un effet de la volonté de Minerve. La fatigue seule l'aurait fait dormir sans doute, mais non pas aussi profondément. — On discute sur l'étymologie de ἀρημένος, mais le sens du mot n'est pas douteux. Voyez dans l'*Iliade*, XVIII, 435, la note sur ce mot. Horace, *Odes*, III, IV, 11, a dit, *ludo fatigatumque somno*. C'est bien un souvenir de ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, mais appliqué très-librement, et dont on ne peut rien conclure pour l'interprétation correcte de l'expression d'Homère. — Αὐτάρ correspond au μέν du premier vers.

4. Πρὶν.... ποτ(έ), *olim aliquando*, au temps jadis. — Εὐρυχόρῳ semble une épithète de contrée, et non de ville. Voyez le vers IV, 635. Cependant un exemple de l'*Iliade*, II, 498, permet de prendre, si l'on veut, Hypérie pour une ville. Mais, ville ou non, Hypérie n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Suivant quelques-uns, c'est Camarine; suivant d'autres, c'est une des îles voisines de la Sicile. — Je n'ai pas besoin de faire observer que la fontaine Hypérie de l'*Iliade* (VI, 457) n'a rien à voir ici.

5. Ἀγχοῦ s'applique mieux à un voisinage immédiat dans la même contrée qu'à un voisinage maritime. D'ailleurs les Cyclopes d'Homère ne sont point des navigateurs; et une île, même très-rapprochée de leur pays, aurait été à l'abri de leurs déprédations. — Ἀνδρῶν ὑπερηνορεόντων,

οἵ σφεας σινέσκοντο, βίηφι δὲ φέρτεροι ἦσαν.
Ἔνθεν ἀναστήσας ἄγε Ναυσίθοος θεοειδής,
εἷσεν δὲ Σχερίῃ, ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων·
ἀμφὶ δὲ τεῖχος ἔλασσε πόλει, καὶ ἐδείματο οἴκους,
καὶ νηοὺς ποίησε θεῶν, καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἤδη Κηρὶ δαμεὶς Ἄϊδόσδε βεβήκει·
Ἀλκίνοος δὲ τοτ' ἦρχε, θεῶν ἄπο μήδεα εἰδώς.
Τοῦ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα.
Βῆ δ' ἴμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ᾧ ἔνι κούρη

apposition à Κυκλώπων. Les Cyclopes d'Homère sont des hommes.

6. Δέ est explicatif et a le sens de γάρ.

7. Ναυσίθοος. Il était fils de Neptune et de Péribée. Voy. VII, 56-57. Les Phéaciens d'Homère sont des navigateurs, et le poëte donne à presque tous des noms tirés de leur occupation favorite.

8. Σχερίῃ. Voyez le vers V, 34 et la note sur ce vers. — Aristarque (*Scholies* E, P et Q) rejette l'opinion de ceux qui faisaient de l'île des Phéaciens une contrée réelle : (ἡ διπλῆ,) ὅτι Σχερία ὠνομάσθη ἡ τῶν Φαιάκων γῆ καὶ οὐ Κέρκυρα, καὶ ὅτι ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Didyme (*Scholies* E et Q) dit la même chose, et constate que la leçon vulgaire, εἷσεν δ' ἐν Σχερίῃ, n'est qu'une correction plus ou moins ancienne : αὕτη δὲ ἡ Σχερίη ἐστὶν ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Ἀρίσταρχος, εἷσεν δὲ Σχερίῃ. — Ἀλφηστάων. Voyez la note du vers I, 349. Cette épithète ne pouvant avoir qu'un sens favorable, ne concerne point les Cyclopes, mais l'espèce humaine en général, dont les Phéaciens sont maintenant aussi isolés que des Cyclopes eux-mêmes. — L'expression ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων prouve bien que Schérie n'est point Corcyre, puisque Corcyre n'est qu'à peu de distance des autres îles ioniennes et du continent. Rien n'empêche d'ailleurs d'entendre ici, par Schérie, la ville des Phéaciens elle-même. La ville et l'île porteraient le même nom, ce qui était l'ordinaire en Grèce, et ce qu'on a vu pour Ithaque.

9. Ἀμφὶ δέ.... Entre ce vers et le précédent, Barnes intercale celui-ci, sur l'autorité d'une citation de Plutarque : Ἀνθρώπων ἀπάνευθε, πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ. Mais il est évident que Plutarque a cité de mémoire, en l'altérant, le vers 204, et qu'il ne manque rien ici au texte d'Homère.

10. Θεῶν. Rhianus, θεοῖς. — Καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας. Les anciens faisaient remarquer la concision avec laquelle Homère retrace en quelques mots toutes les circonstances essentielles de la fondation d'une ville, et ils rapprochaient ce passage des vers IX, 593-594 de l'*Iliade*, où il s'agit du contraire, c'est-à-dire d'une ville détruite par les ennemis. Didyme (*Scholies* P et Q) : τάχιστα ἐδήλωσε πόλεως κατασκευὴν ἐν ἑνὶ διστίχῳ. καὶ τοὐναντίον, Ἄνδρας μὲν κτείνουσι,... ἐν δυσὶ γὰρ στίχοις πόλιν διασκαπτομένην ἐδήλωσε.

11. Ἀλλ' ὁ μὲν.... On a vu ce vers ailleurs, III, 410.

12. Ἦρχε, commandait, c'est-à-dire était roi. C'est le seul passage d'Homère où ἄρχω, sans complément, signifie commander. — Θεῶν ἄπο, *a diis*, de la part des dieux, c'est-à-dire par un bienfait des dieux. — Μήδεα, *consilia*, de sages pensées. Ameis demande qu'on explique comme s'il y avait εἰδὼς τὰ μήδεα τὰ ἀπὸ θεῶν. Mais l'exemple du vers 18, Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι, montre que θεῶν ἄπο dépend de εἰδώς plutôt que de μήδεα. Des deux façons, c'est d'une sagesse divine qu'il s'agit.

13. Μέν est dans le sens de μήν. Didyme (*Scholies* H) : ὁ μέν ἀντὶ τοῦ δή.

15. Ὧ ἔνι. Hérodien (*Scholies* P): ἀναστρεπτέον τὸ ἔνι· ἔστι γάρ, ἐν ᾧ. ἡ δὲ ἐν πλεονάσασα τῷ ι ἀνεστράφη.

κοιμᾶτ' ἀθανάτῃσι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη,
Ναυσικάα, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·
πὰρ δὲ δύ' ἀμφίπολοι, Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι,
σταθμοῖιν ἑκάτερθε· θύραι δ' ἐπέκειντο φαειναί.
Ἡ δ' ἀνέμου ὡς πνοιὴ ἐπέσσυτο δέμνια κούρης·
στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν,
εἰδομένη κούρῃ ναυσικλειτοῖο Δύμαντος,
ἥ οἱ ὁμηλικίη μὲν ἔην, κεχάριστο δὲ θυμῷ.
Τῇ μιν ἐεισαμένη προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ναυσικάα, τί νύ σ' ὧδε μεθήμονα γείνατο μήτηρ;
Εἵματα μέν τοι κεῖται ἀκηδέα σιγαλόεντα·
σοὶ δὲ γάμος σχεδόν ἐστιν, ἵνα χρὴ καλὰ μὲν αὐτὴν
ἕννυσθαι, τὰ δὲ τοῖσι παρασχεῖν οἵ κέ σ' ἄγωνται.

18. Πὰρ δέ, et auprès, c'est-à-dire près d'elle, dans la même chambre. — Δύ(ο). Les princesses, chez Homère, ont d'ordinaire deux suivantes avec elles pour les accompagner pendant le jour. Voyez I, 331; *Iliade*, III, 143, et ailleurs. On voit ici les deux suivantes garder la princesse pendant la nuit même. — Χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι. Tout est merveilleux dans le palais d'Alcinoüs. Les servantes mêmes ont été l'objet de faveurs divines.

19. Σταθμοῖιν ἑκάτερθε, de chaque côté des deux jambages de porte, c'est-à-dire l'une à droite et l'autre à gauche de la porte. Didyme (*Scholies* Q) : σταθμοὶ λέγονται τὰ ἑκατέρωθεν τῶν θυρῶν ὄρθια ξύλα τὰ ἀνέχοντα τὰς φλιάς. La finale du mot σταθμοῖιν est brève de nature. Voyez la note sur ἔφυν, V, 481. — Θύραι, *fores*, les battants de la porte. — Ἐπέκειντο, étaient fermés. Eustathe : κεκλεισμέναι ἦσαν. Ailleurs, *Iliade*, V, 751, Homère emploie ἐπιθεῖναι dans le sens de fermer. Voyez la note sur ce vers. En français, dans le langage familier, on dit, *la porte est contre* ou *est tout contre* : c'est exactement ἐπίκειται.

20. Ἀνέμου ὡς πνοιή. Elle passe par le trou de la courroie qui servait, du dehors, à manœuvrer le verrou. Voyez le vers IV, 802 et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : νοητέον παρεισδῦσαν πάλιν τὴν θεὸν παρὰ κληῖδος ἱμάντα.

21. Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ.... C'est le même vers que dans le passage analogue, IV, 803.

22. Ναυσικλειτοῖο. Ancienne variante, ναυσὶ κλειτοῖο en deux mots.

23. Ὁμηλικίη, comme ὁμῆλιξ. Voyez, IV, 49, la note sur ὁμηλικίη.

24. Τῇ μιν.... Construisez : Ἀθήνη γλαυκῶπις ἐεισαμένη τῇ προσέφη μιν.

25. Ὧδε μεθήμονα, *sic negligentem*, négligente à tel point.

26. Τοι va avec κεῖται, et non avec εἵματα. Il ne s'agit pas uniquement des robes de la jeune fille. Voyez plus bas, vers 28.

27. Ἵνα est adverbe, et équivaut à ἐν ᾧ, à καὶ ἐν τῷ γάμῳ : et le jour où tu te marieras. — Καλά, sous-entendu εἵματα.

28. Τὰ δέ correspond à καλὰ μέν : c'est donc comme s'il y avait καλὰ δέ. Il faut que ces habits-là aussi soient bien beaux et bien nets. — Τοῖσι.... οἵ κέ σ' ἄγωνται, *illis qui te ducant* (*uxorem*), à ceux qui t'emmèneront épouse : aux parents de ton futur époux. Suivant quelques anciens, ce pluriel ne désignait que le futur époux seul. *Scholies* B : ἐκείνοις παρασχεῖν, ἤτοι τῷ γαμβρῷ. τὸ πληθυντικὸν ἀντὶ ἑνικοῦ Ἀττικῶς. Rien n'est moins vraisemblable; et il n'y a aucune raison de ne pas prendre les mots dans leur sens propre. C'est ce que fait Didyme (*Scholies* Q et T) : ὡς τοιούτου ὄντος τοῦ ἔθους, τὰς νύμφας τοῖς τοῦ νυμφίου πα-

Ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει
ἐσθλή, χαίρουσιν δὲ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.
Ἀλλ' ἴομεν πλυνέουσαι ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν·
καί τοι ἐγὼ συνέριθος ἅμ' ἕψομαι, ὄφρα τάχιστα
ἐντύνεαι· ἐπεὶ οὔτοι ἔτι δὴν παρθένος ἔσσεαι.
Ἤδη γάρ σε μνῶνται ἀριστῆες κατὰ δῆμον
πάντων Φαιήκων, ὅθι τοι γένος ἐστὶ καὶ αὐτῇ.
Ἀλλ' ἄγ', ἐπότρυνον πατέρα κλυτὸν ἠῶθι πρό,
ἡμιόνους καὶ ἅμαξαν ἐφοπλίσαι, ἥ κεν ἄγῃσιν
ζῶστρά τε καὶ πέπλους καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα.

ρέγειν ἐσθῆτας. Il s'agit, pour la mariée, d'avoir un brillant cortége. Le même critique remarque (mêmes *Scholies*) que le poëte a pris ses précautions pour qu'on ne s'étonne point quand Nausicaa donnera des habits d'homme à Ulysse : ταῦτα δὲ τὰ τῆς ἀνδρικῆς ἐσθῆτος προοικονομεῖ, ἵνα ἐξ αὐτῶν λάβῃ τι ὁ Ὀδυσσεύς. — Quant à ἄγωνται pour ἄγωνται γυναῖκα, il ne fait pas plus de difficulté que *ducere*, en latin, pour *ducere uxorem*.

29. Ἐκ.... τούτων, par là, c'est-à-dire à mettre de beaux habits. — Τοι est affirmatif, et non plus pronom; car la chose est dite en général. — Φάτις. Suivant Callistrate, la leçon primitive était χάρις, et φάτις est une correction d'Aristophane de Byzance. Si c'est une correction, elle est parfaite; car le mot χάρις n'avait guère de sens, surtout comme l'entendait Callistrate : joie. Didyme (*Scholies* H et P) : Καλλίστρατος δὲ, χάρις, ἀντὶ τοῦ χαρά. μεταποιῆσαι δέ φησι τὸν Ἀριστοφάνην, φάτις. — Ἀνθρώπους ἀναβαίνει, monte parmi les hommes : va croissant par le monde. *Scholies* P : ἀναβιβάζει, αὔξει.

30. Πατήρ, un père; μήτηρ, une mère. Le père et la mère de Nausicaa sont compris dans le nombre, mais non pas spécialement désignés.

31. Ἴομεν pour ἴωμεν.

32. Καί τοι ἐγώ.... Construisez : καὶ ἐγὼ ἕψομαι ἅμα τοι (c'est-à-dire σοι) συνέριθος (sous-entendu ἐσομένη). — Συνέριθος est proprement celle qui file la laine avec une autre. Par extension, c'est une compagne de travail, quelle que soit la nature du travail. Didyme (*Scholies* E) : κυρίως ἡ συνεργοῦσα εἰς τὰ ἔρια. ἐκ τούτου γοῦν καὶ ὁ ἁπλῶς βοηθός.

33. Ἐντύνεαι est trissyllabe par synizèse. Suivant quelques anciens, la syllabe τυ était prise comme brève, et le vers commençait par un dactyle. Il vaut mieux laisser au mot sa quantité naturelle. L'exemple ἔσσεαι, dans le vers même, justifie ceux qui admettent la synizèse. — Il faut sous-entendre, avec ἐντύνεαι, un complément direct, ταῦτα par exemple, car le verbe n'est point intransitif. *Scholies* E et Q : κατασκευάσειας, πλύνειας, κοσμήσειας, κομίσειας. — Ἔτι. La finale est longue par l'effet de la césure. — Ἔσσεαι, dissyllabe par synizèse.

35. Πάντων Φαιήκων dépend de ἀριστῆες. — Ὅθι (*ubi*, où) équivaut à ἐν ᾧ δήμῳ. — Τοι, *tibi*, à toi. — Γένος doit être entendu dans le sens de noble race, de noblesse. Voyez l'exemple μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν, *Iliade*, VI, 209. — Bekker a rejeté au bas de la page le vers 35; mais il ne donne aucune raison de cette athétèse. Hayman lui-même n'a pas mis de crochets.

36. Ἠῶθι πρό. Voyez, V, 469, la note sur cette expression.

37. Ἄγῃσιν pour ἄγῃ, c'est-à-dire ἄγοι : c'est le subjonctif à la place de l'optatif. Didyme (*Scholies* P) : ἀντὶ τοῦ ἄγοι. ὑποτακτικὸν ἀντὶ εὐκτικοῦ.

38. Ζῶστρά τε. Ancienne variante, ζῶνας. Il ne s'agit point de ceintures. Les ceintures ne se lavaient pas, car elles étaient brodées. Il s'agit de tous les vêtements que l'on ceint, que l'on fixe au corps avec une ceinture. En opposition à πέ-

Καὶ δὲ σοὶ ὧδ' αὐτῇ πολὺ κάλλιον ἠὲ πόδεσσιν
ἔρχεσθαι· πολλὸν γὰρ ἀπὸ πλυνοί εἰσι πόληος.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
Οὔλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
ἔμμεναι· οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται, ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη·
τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα.

πλους, les ζῶστρα désignent des vêtements d'homme. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὰ πρὸς τὴν ζώνην ἐπιτήδεια, πάντα ἅ ἐστι ζώσασθαι, οἷον χιτῶνας καὶ τὰ τοιαῦτα. πέπλους δὲ τὰ γυναικεῖα ἐνδύματα καὶ ἐμπερονήματα. ἅπαξ δὲ ἐνταῦθα τὰ ζῶστρα λέγεται.

39. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή. — Ὧδ(ε), ainsi, c'est-à-dire en voiture. — Κάλλιον, sous-entendu ἐστί : il est plus convenable.

40. Πολλὸν.... ἀπὸ.... πόληος, bien loin de la ville. — Hérodien (*Scholies* P) changeait ici l'accentuation de ἀπό, à cause de sa signification : βαρυτονητέον τὴν ἄπο· σημαίνει γὰρ τὸ ἄπωθεν. — Πλυνοί, les pierres où on lave, c'est-à-dire le lavoir. Didyme (*Scholies* B) : οἱ λίθοι ἐν οἷς πλύνουσιν. ἐκ μέρους δὲ πάντα τὸν τόπον φησί.

42. Φασί (on dit) marque que le poëte n'invente pas, mais qu'il parle d'après la tradition générale. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : διὰ δὲ τοῦ φασί τὴν ἐκ προγόνων παράδοσιν ἐμφαίνει, καὶ οὐχ ἤδη πλάσμα τοῦ ποιητοῦ τὸ τοῦ Ὀλύμπου. — Αἰεί (*in æternum*) doit être joint à ἀσφαλές.

43. Τινάσσεται a pour sujet Ὄλυμπος, bien que la description ne s'applique point à la montagne tout entière, mais seulement à la partie de la montagne qui est habitée par les dieux.

44. Οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται, *neque nix ingruit* (*illi*), et il n'y tombe point de neige. — L'Olympe, dans l'*Iliade*, est appelé ἀγάννιφος, et ses sommets sont couverts de neiges éternelles. Mais la contradiction n'est qu'apparente. L'épithète indique ce qu'on voit d'en bas; la description se rapporte à ce que personne n'a jamais vu, aux palais construits par Vulcain dans la région fantastique des sommets délicieux. Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T) : ἀχιόνιστον μὲν αὐτὸν ἀπὸ τῶν ἀνωτέρω μερῶν λέγει, ἀγάννιφον δὲ ἀπὸ τῶν κατωτέρω, τὸν μετὰ τὰ νέφη τόπον, ὡςὅταν τὸ δόρυ ποτὲ μὲν ἀπὸ τοῦ δένδρου μελίαν τὸ ὅλον, χάλκεον δὲ ἀπὸ μέρους λέγῃ. Lehrs : « Sic explicuisse Aristarchum « non potest dubium esse; nec quid Wœlc« kerum in ea explicatione offendat (p. 6) « intelligo. Finxit Homerus Olympum ex« tra nubes cacominibus eminentem; quæ « infra nubes sunt cacumina hominum ocu« lis exposita et nive tecta; quæ ultra « nubes ab hominum oculis remota, ibi « deorum domicilia, ibi æterna claritas. » L'Olympe de l'*Odyssée* est le même que celui de l'*Iliade*. Voyez la note du vers V, 50. — Αἴθρη. Rhianus, αἰθήρ.

45. Ἀνέφελος. La syllabe initiale des mots qui commencent par trois brèves est souvent allongée par Homère : ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, Πριαμίδης, etc. Il y a d'ailleurs des exemples de ν pris comme lettre double. Ces deux raisons suffisent. — Ameis pense que νεφέλη commençait primitivement par deux consonnes, et il cite à l'appui de sa conjecture l'adjectif δνοφερός. Mais la grammaire comparative montre que les deux mots n'ont rien de commun. Le correspondant sanscrit de νέφος et νεφέλη est *nabhas*, qui commence par une consonne simple. — Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) complète, à propos de l'épithète ἀνέφελος, ses observations sur l'Olympe d'Homère : νεφελῶν χωρίς. ἡ γὰρ κορυφὴ ἡ τοῦ Ὀλύμπου ἐπουράνιος καλεῖται. ὁ δὲ οὐρανὸς ὑφ' Ὁμήρου ἀπὸ τῶν νεφελῶν ἕως τοῦ κατηστερισμένου τόπου συνωνύμως αὐτῷ τῷ κατηστερισμένῳ καλεῖται.

46. Τῷ ἔνι. Rhianus, τῇ ἔνι, c'est-à-dire ἐν ᾗ αἴγλῃ : et dans cette brillante

Ἔνθ' ἀπέβη Γλαυκῶπις, ἐπεὶ διεπέφραδε κούρῃ.
  Αὐτίκα δ' Ἠὼς ἦλθεν ἐύθρονος, ἥ μιν ἔγειρεν
Ναυσικάαν εὔπεπλον· ἄφαρ δ' ἀπεθαύμασ' ὄνειρον.
Βῆ δ' ἴμεναι διὰ δώμαθ', ἵν' ἀγγείλειε τοκεῦσιν,
πατρὶ φίλῳ καὶ μητρί· κιχήσατο δ' ἔνδον ἐόντας.
Ἡ μὲν ἐπ' ἐσχάρῃ ἧστο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν,
ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα· τῷ δὲ θύραζε

lumière. La vulgate est bien préférable : et sur l'Olympe; ou simplement, *et là.* — Lucrèce, III, 18-22, a imité en vers admirables tout ce passage relatif au séjour des dieux : « Apparet divum numen sedes« que quietæ, Quas neque concutiunt venti, « neque nubila nimbis Adspergunt, neque « nix acri concreta pruina Cana cadens « violat, semperque innubilus æther In« tegit et large diffuso lumine ridet. » — Hayman met entre crochets les six vers d'Homère, 42-47. Il les regarde comme une interpolation, très-ancienne sans doute, mais enfin une interpolation. Toute son argumentation contre eux repose sur la présence du mot φασί : « This word seems « to condemn the whole of this fine pas« sage as an interpolation, although a « very early one. Homer's wiew of Olym« pus as the dwelling of the gods has a « fulness of objectivity inconsistent with « it. » Cette raison n'est pas bonne, et la note de Didyme sur le vers 42 la réfute pertinemment. Mais Hayman semble n'avoir pas lu seulement une des scholies relatives aux six beaux vers qu'il lui a plu de condamner.

47. Ἔνθ(α), *eo*, là, c'est-à-dire sur l'Olympe. Voyez plus haut, vers 41-42, ἀπέβη.... Οὔλυμπόνδ(ε). — Γλαυκῶπις, sans Ἀθήνη, comme au vers VIII, 406 de l'*Iliade*. — Διεπέφραδε, sous-entendu ταῦτα. Le verbe φράζω, chez Homère, signifie *ostendere*, montrer. Voyez la note des vers XIV, 499-500 de l'*Iliade*. La déesse s'en va *après ces explications données* à la jeune fille. — Κούρῃ. Ancienne variante, πάντα, correction suggérée par le vers XVII, 590, ou par un passage de l'*Iliade*, XX, 340.

48. Ἐύθρονος. Cette épithète désigne le siége du char de la déesse, et non point un trône proprement dit. Voyez la note du vers VIII, 535 de l'*Iliade*. Didyme (*Scholies* E, P et V) insiste particulièrement ici sur le vrai sens : θρόνον νῦν τὸν ἁρμάτειον λέγει τῆς Ἠοῦς. οὐ γάρ ἐστιν ἑδραία ἡ θεὸς αὕτη ἡ νῦν εἰρημένη. — Μιν (elle) est expliqué au vers suivant par Ναυσικάαν. On a vu un exemple tout à fait analogue, I, 194-195. Voyez aussi τοκεῦσιν, vers 50, suivi de son commentaire, πατρὶ φίλῳ καὶ μητρί.

49. Ἀπεθαύμασ(ε) a pour sujet Ναυσικάα sous-entendu. L'étonnement de la jeune fille tient à la précision avec laquelle tous les détails du songe restent présents à son esprit. Elle est émerveillée. Elle sent qu'il y a là quelque chose de divin. Didyme (*Scholies* P et T) : διὰ τὸ ἐναργές. Cette explication est justifiée par les vers IV, 840-841.

50. Διά, *vulgo* κατά. La Roche : « διὰ « non κατὰ scribendum; cf. δ, 679 : βῆ « δ' ἴμεν ἀγγελέων διὰ δώματα Πηνελο« πείῃ, ρ, 479 : μή σε νέοι διὰ δώματ' ἐ« ρύσσωσ'. κατὰ δώματα est in domo. » Dindorf seul a conservé κατά.

51. Ἔνδον, c'est-à-dire ἐν δώμασι.

52. Ἐπ' ἐσχάρῃ. La reine aimait à se tenir près du feu. Voyez plus bas, vers 305. Calypso travaille aussi près du feu, V, 59-62. Hayman croit que la reine se met près du feu pour voir clair plutôt que pour se chauffer : *not so much perhaps for warmth as for light*. Mais il fait frais le matin, et nous sommes à une heure où il fait jour. L'exemple de Calypso prouve que Hayman se trompe.

53. Ἠλάκατα, la laine qui garnit la quenouille. *Scholies* B : ἠλάκατα τὰ ἔρια, ἠλακάτη δὲ τὸ ξύλον ἐν ᾧ τυλίσσονται τὰ ἔρια. — Στρωφῶσ(α), *versans*, faisant tourner, c'est-à-dire filant. — Ἁλιπόρφυρα, d'après l'étymologie, désigne la couleur de la mer agitée, et par conséquent une couleur sombre, probablement le violet. C'est

ἐρχομένῳ ξύμϐλητο μετὰ κλειτοὺς βασιλῆας
ἐς βουλὴν, ἵνα μιν κάλεον Φαίηκες ἀγαυοί.
Ἡ δὲ μάλ' ἄγχι στᾶσα φίλον πατέρα προσέειπεν·
Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δή μοι ἐφοπλίσσειας ἀπήνην
ὑψηλὴν, εὔκυκλον, ἵνα κλυτὰ εἵματ' ἄγωμαι
ἐς ποταμὸν πλυνέουσα, τά μοι ῥερυπωμένα κεῖται;
Καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ ἔοικε μετὰ πρώτοισιν ἐόντα
βουλὰς βουλεύειν καθαρὰ χροῒ εἵματ' ἔχοντα.
Πέντε δέ τοι φίλοι υἷες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,
οἱ δύ' ὀπυίοντες, τρεῖς δ' ἠίθεοι θαλέθοντες·

de la laine violette que file la femme de Ménélas, IV, 135 : ἰοδνεφὲς εἶρος. — Il ne s'agit pas ici de la pourpre de Tyr ni de l'écarlate. Eustathe : τὰ ὅμοια τῇ πορφυρούσῃ ἁλί. Il entend, μέλανα, ce qui force le sens. Il ajoute : ἢ τὰ ἐκ θαλασσίας πορφύρας. Mais c'est là une explication inventée par ceux qui ne tenaient pas compte de la signification propre du verbe πορφύρω. Voyez la note du vers IV, 427. — 53-54. Θύραζε ἐρχομένῳ, au moment où il allait sortir. — Μετά dépend de ἐρχομένῳ, et marque la direction vers un but : pour joindre. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἐρχομένῳ πρὸς τοὺς κλειτοὺς βασιλῆας. — Βασιλῆας, les grands de l'État. Voyez la note du vers I, 394.

55. Ἐς βουλήν, au conseil. *Scholies* B : τὸ βουλευτήριον λέγει νῦν. — Ἵνα, adverbe : *quo*, là où. — Κάλεον, *vocare solebant*, c'est-à-dire *de more opperiebantur eum :* l'attendaient à l'ordinaire. Il n'y a point ici d'affaire spéciale, ni de convocation particulière. C'est le train habituel du gouvernement. Ameis : « Das Imperfect « schildert die allgemeine Gewohnheit, « ohne Bezug auf den vorliegenden Fall. » Cette excellente observation est empruntée à Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐχ ὅτι νῦν τοιοῦτόν τι ἦν ὥστε χρείαν εἶναι τοῦ βασιλέως, ἀλλ' οἷόν που ἔδει ἀπαντᾶν ὅπου αὐτὸν ἐκάλει τὰ πράγματα διὰ τὴν ἀρχήν.

57. Πάππα. On a vu, *Iliade*, V, 408, le verbe παππάζω (dire papa). Didyme (*Scholies* E) : τέττα φίλου, ἄττα τροφέως, ἠθεῖε ἀδελφοῦ, πάππα πατρός. Tous ces exemples sont homériques. — Οὐκ ἂν δή μοι ἐφοπλίσσειας, ne pourrais-tu bien me faire préparer? je désire que tu me fasses préparer. — Ἐφοπλίσσειας. Rhianus, ἐφοπλίσσειαν, sous-entendu δμῶες. Cette leçon ôte au texte sa précision et sa vivacité. — Ἀπήνην. C'est le même véhicule que celui du vers 37 : ἄμαξαν, un chariot à quatre roues, la voiture de transport, distincte de ἅρμα ou δίφρος, le char rapide à deux roues.

58. Κλυτά, épithète de nature. Il ne s'agit pas de l'état actuel des vêtements. *Scholies* E : οὐ τὰ τότε, ἀλλὰ τὰ φύσει. ὡς ἐπὶ τοῦ φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην, οὐ τὴν τότε, ἀλλὰ τὴν φύσει· καὶ ἐπὶ τοῦ πλήθει δή μοι νεκύων ἐρατεινὰ ῥέεθρα (*Iliade*, XXI, 218). Cette observation est d'Aristarque lui-même. Voyez la note sur le premier passage cité, *Iliade*, VIII, 555.

59. Μοι.... κεῖται. Il ne s'agit pas uniquement des habits de Nausicaa, mais de tous ceux dont elle a, comme elle dit au vers 65, le souci et par conséquent la responsabilité. — Ῥερυπωμένα, selon Didyme (*Scholies* P et Q), est un redoublement régulier, quoiqu'il n'y ait pas d'exemple analogue chez Homère : μόνος ἐστὶν οὗτος· παρακείμενος παρὰ τῷ ποιητῇ ἀπὸ τοῦ δεδιπλασιασμένος. ἔστι δὲ καὶ παρ' Ἀνακρέοντι τὸ ῥεραπισμένῳ νώτῳ.

60. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή. — Μετὰ πρώτοισιν, parmi les premiers, c'est-à-dire au milieu des grands de l'État. — Ἐόντα. Ancienne variante, ἐόντι. Avec cette leçon, μετὰ πρώτοισιν ἐόντι devrait être mis entre deux virgules.

61. Χροΐ, sur le corps. Ce datif est un véritable locatif.

63. Οἱ δύ(ο), apposition partitive à πέν-

οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἵματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι· τὰ δ' ἐμῇ φρενὶ πάντα μέμηλεν.
Ὣς ἔφατ'· αἴδετο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι
πατρὶ φίλῳ· ὁ δὲ πάντα νόει, καὶ ἀμείβετο μύθῳ·
Οὔτε τοι ἡμιόνων φθονέω, τέκος, οὔτε τευ ἄλλου.
Ἔρχευ· ἀτάρ τοι δμῶες ἐφοπλίσσουσιν ἀπήνην
ὑψηλήν, εὔκυκλον, ὑπερτερίῃ ἀραρυῖαν.
Ὣς εἰπὼν δμώεσσιν ἐκέκλετο· τοὶ δὲ πίθοντο.

τε.. . υἷες : les uns (au nombre de) deux, c'est-à-dire dont deux. On a vu la même forme de style avec l'accusatif, *Iliade*, XX, 271. — Ὀπυίοντες, ayant femme.

64. Οἱ δ(έ), et ceux-ci : et mes jeunes frères. Nausicaa n'a pas à s'occuper des vêtements de ses frères mariés.

64-65. Αἰεὶ ἐθέλουσι.... Construisez : ἐθέλουσιν ἔρχεσθαι ἐς χορὸν ἔχοντες αἰεὶ εἵματα νεόπλυτα.

65. Ἐς χορόν. Les Phéaciens d'Homère étaient très-amis de la joie, et leurs jeunes gens excellaient à la danse. Voyez les vers VIII, 258-265. Didyme (*Scholies* H, P et T) : ἁβροδίαιτοι γὰρ ὄντες οἱ Φαίακες καθ' ἡμέραν ἐχόρευον. — Τὰ δ(ὲ).... πάντα, *hæc autem omnia*, or toutes ces choses : or tout ce qui concerne les habits de notre famille.

66. Αἴδετο γάρ.... On se rappelle que son amie du songe a uniquement insisté (vers 28) sur la nécessité d'être prête pour la noce prochaine. Nausicaa allègue des prétextes, et elle tait la vraie raison.

67. Νόει, *intelligebat*, comprenait, c'est-à-dire a deviné.

69. Ἔρχευ, va, c'est-à-dire fais-en à ton gré. Ameis complète l'idée par *zu Wagen*. C'est trop préciser. Nausicaa n'ira à la voiture qu'après être allée chercher les habits.

70. Ὑπερτερίῃ ἀραρυῖαν, munie d'une plate-forme. Apollonius : ὑπερτερίη· τὸ πῆγμα τῆς ἁμάξης. Il est évident que ὑπερτερίη désigne le plancher rectangulaire établi sur les deux essieux ; car ce mot ne signifie pas autre chose que la partie supérieure. Il n'est point question de coffre, quoi qu'en disent Bothe et tant d'autres ; et l'exemple de l'*Iliade*, XXIV, 189, n'a que faire ici. L'explication donnée par Apollonius est la seule admissible. C'est la seule qu'on trouve ici dans les *Scholies* ; et elle y est sous quatre rédactions différentes. *Scholies* B, P, et V : ὑπερτερίῃ ἀραρυῖαν· τῷ πλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ τῇ ἁμάξῃ πρὸς τὸ πλείονα βάρη φέρειν. *Scholies* E et Q : τῷ πλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ ἄνωθεν εἰς τὸ δέχεσθαι τὰ ἐντιθέμενα. *Scholies* V : ὑψηλοτάτῳ, ὃ καὶ πλινθίον καλεῖται. *Scholies* B, E, Q et V : ἢ τῷ ὑπεράνω τῆς ἁμάξης τετραγώνῳ ξύλῳ δεχομένῳ τὸ ἐντιθέμενον φορτίον. — La première de ces rédactions doit être celle de Didyme, car elle est la plus complète. Elle nous fait comprendre pourquoi Alcinoüs mentionne la plate-forme. Si la voiture n'était qu'un simple train de quatre roues, elle ne serait bonne qu'à transporter des troncs d'arbres ou d'autres fardeaux longs posant sur les deux essieux. La quatrième note commence par ἢ, ce qui suppose que l'explication qui reste était précédée d'une autre. Cette autre était probablement l'identification de l'ὑπερτερίη et de la πείρινς. Mais cette identification, adoptée par les Byzantins, ne repose que sur le faux rapprochement du passage de l'*Iliade* avec celui-ci. Le coffre ou la manne que Priam fait attacher sur son ἅμαξα ne fait point partie intégrante de sa voiture, tandis que l'ὑπερτερίη fait partie intégrante de la voiture d'Alcinoüs. Nausicaa n'a pas besoin de coffre pour mener des étoffes à la rivière ; et en effet, au vers 75, elle les pose simplement sur la voiture. Priam, au contraire, ne pourrait emporter les trésors de diverse nature qu'il destine à Achille, s'il n'avait un coffre ou une manne pour les contenir. Voyez la description de ces trésors, *Iliade*, XXIV, 229-234.

Οἱ μὲν ἄρ' ἐκτὸς ἄμαξαν ἐΰτροχον ἡμιονείην
ὅπλεον, ἡμιόνους θ' ὕπαγον ζεῦξάν θ' ὑπ' ἀπήνῃ·
κούρη δ' ἐκ θαλάμοιο φέρεν ἐσθῆτα φαεινήν.
Καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν ἐϋξέστῳ ἐπ' ἀπήνῃ·
μήτηρ δ' ἐν κίστῃ ἐτίθει μενοεικέ' ἐδωδὴν
παντοίην, ἐν δ' ὄψα τίθει, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν
ἀσκῷ ἐν αἰγείῳ (κούρη δ' ἐπεβήσετ' ἀπήνης)·
δῶκεν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,
εἵως χυτλώσαιτο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.
Ἡ δ' ἔλαβεν μάστιγα καὶ ἡνία σιγαλόεντα,
μάστιξεν δ' ἐλάαν· καναχὴ δ' ἦν ἡμιόνοιϊν·
αἱ δ' ἄμοτον τανύοντο, φέρον δ' ἐσθῆτα καὶ αὐτήν,

72. Ἐκτός, dehors, c'est-à-dire devant la porte. — Ἡμιονείην. Ancienne variante, ἡμιόνοιϊν, complément indirect de ὅπλεον.

73. Ὅπλεον, *vulgo* ὥπλεον. La Roche a rétabli l'orthographe d'Aristarque. Rappelons ici ce principe, que l'augment, chez Homère, est l'exception, et non point la règle. — Ὕπαγον, comme ailleurs ὕπαγον ζυγόν : amenèrent sous le joug.

74. Ἐσθῆτα, *vestem*, le linge. — Φαεινήν, épithète de nature. Aristarque faisait ici les mêmes observations qu'au vers 58, et citait les mêmes passages. — Quelques anciens voyaient dans φαεινήν un synonyme de λεπτήν, qualité qui persiste, quelle que soit la propreté de l'étoffe. Mais cette identification de sens est arbitraire, et tout à fait inutile, après l'exemple de l'épithète κλυτά (vers 58).

75. Κατέθηκεν. Aristophane de Byzance, κατέθηκαν, sous-entendu οἱ δμῶες. On dit qu'au vers précédent il lisait φέρον au lieu de φέρεν : alors il devait lire aussi κούρῃ ou κοῦραι, au lieu de κούρη. Au reste, φέρεν et κατέθηκεν ne signifient pas nécessairement que Nausicaa fait seule la besogne : elle apporte, et fait apporter; elle met, et fait mettre.

76. Ἐν κίστῃ. Il s'agit d'un petit panier ou d'une petite corbeille, que Nausicaa prendra à côté d'elle, et non pas de la πείρινς, qu'on attachait au besoin sur la voiture.

79. Ὑγρὸν ἔλαιον. On a vu, V, 458, ὑγρὸν ὕδωρ. Virgile a dit *maria humida* et *humida stagna*. — Quelques anciens voulaient que l'épithète, à côté de ἔλαιον, eût un sens actif. *Scholies* E : τὸ ὑγροποιόν, ὡς τὸ χλωρὸν δέος (*Iliade*, X, 476). C'est là une pure subtilité; et rien n'empêche de prendre le mot au propre, comme avec ὕδωρ et comme dans les exemples de Virgile.

80. Εἵως, *ut*, afin que. Didyme (*Scholies* V) : νῦν ἀντὶ τοῦ ὅπως. C'est ainsi que ὄφρα, synonyme de ἕως, *dum* ou *donec*, signifie souvent ἵνα ou ὅπως (*ut*). Voyez la note du vers IV, 800. — Χυτλώσαιτο n'est pas suffisamment rendu par *ungeretur*. Il faut y ajouter : *post balneum*. C'est l'onction après le bain. Didyme (*Scholies* V) : λουσαμένη ἀλείψαιτο. χυτλὸς γὰρ τὸ μεθ' ὕδατος ἔλαιον. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*, et c'est celle que donne aussi Apollonius.

83. Ἄμοτον, suivant Aristarque, est synonyme de ὑγιῶς, et, selon d'autres anciens, il équivaut à ἀπλήρωτον, ἀκόρεστον. Mais il est douteux que ἄμοτον se rattache à μότος, et encore plus qu'il vienne de ἄω. Quelques étymologistes le dérivent de la racine μα, et rendent l'adjectif ἄμοτος par *valde citatus*, *vehemens*, ce qui s'accorde très-bien avec le sens que le contexte exige pour l'adverbe ἄμοτον. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 440, ἄμοτον μεμαυῖα : faisant les plus énergiques efforts. — Φέρον δ(έ), et elles emportaient. Les mules courent, car elles n'ont pas un énorme fardeau. — Ἐσθῆτα. Voyez plus haut la note du vers 74 sur ce mot.

οὐχ οἴην· ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι κίον ἄλλαι.
Αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλέ' ἵκοντο,
ἔνθ' ἦτοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ
καλὸν ὑπεκπρορέει, μάλα περ ῥυπόωντα καθῆραι·
ἔνθ' αἵγ' ἡμιόνους μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπήνης.
Καὶ τὰς μὲν σεῦαν ποταμὸν πάρα δινήεντα,
τρώγειν ἄγρωστιν μελιηδέα· ταὶ δ' ἀπ' ἀπήνης
εἵματα χερσὶν ἕλοντο, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ·
στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς, ἔριδα προφέρουσαι.

84. Κίον ne signifie point qu'elles marchaient : joint à ἅμα, il dit seulement qu'elles allaient de compagnie, qu'elles accompagnaient. Elles sont sur la voiture, comme l'indiquent les mots φέρον.... οὐκ οἴην. L'exemple du vers 319, par lequel Ameis justifie sa traduction *zu Fusse*, ne s'applique point ici. Voyez plus bas la note sur ce vers. — Ἀμφίπολοι.... ἄλλαι, d'autres (jeunes filles, ses) suivantes. Voyez la note des vers I, 132-133.

85. Αἱ, et plus bas, vers 88, αἵγ(ε) : elles; Nausicaa et ses femmes.

86. Ἔνθ(α), *ubi*, à l'endroit où. — Ἦτοι est opposé à δ(έ), et par conséquent équivaut à μέν. — Πλυνοί. Voyez plus haut, vers 40, la note sur ce mot. Homère décrit dans l'*Iliade*, XXII, 153-155, le lavoir des femmes de Troie aux Deux-Sources. — Ἐπηετανοί, *perennes*, où l'eau ne tarit jamais. Les explications πολλοί et συνεχεῖς, données par quelques anciens, étaient tout arbitraires. Il faut laisser au mot son sens propre.

87. Ὑπεκπρορέει. La traduction *profluebat* suppose que le verbe grec est à l'imparfait, pour ὑπεκπροέρρει, en concordance avec ἦσαν. Il n'en est rien. Aristarque (*Scholies* Q) : σημειωτέον τὸ ἀσύντακτον τῶν χρόνων. Cette note signifie que ὑπεκπρορέει est au présent de l'indicatif. Elle devrait avoir une diple en tête, ou bien les mots ἡ διπλῆ. C'est ce qu'on voit par les termes d'une note où se trouve la même remarque (*Scholies* P) : σημειωτέον τὴν ἐναλλαγὴν τῶν χρόνων, οὐ μὲν ἦσαν, οὐ δὲ ῥέει. πρὸς ὃ ἡ διπλῆ. — Quelques modernes proposent d'écrire ὑπεκπρόρεεν, l'imparfait même; mais cette correction est un perfectionnement inutile. — Μάλα περ ῥυπόωντα, *etiam admodum sordidata*, le linge même le plus sale. — Καθῆραι, comme ὥστε καθῆραι, en état de nettoyer. — Au lieu de ῥυπόωντα participe, quelques anciens lisaient ῥυπόεντα, adjectif.

88. Ἔνθ(α), *ibi*, là. Nicanor (*Scholies* P) : ἡ ἀνταπόδοσις, ἔνθ' αἵγ' ἡμιόνους μὲν, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου. — Ὑπεκπροέλυσαν, dételèrent et dégagèrent du joug. La traduction *solverunt* est incomplète. Didyme (*Scholies* B, H, P et V) : ἡ μὲν ὑπό τὴν ἀπόζευξιν δηλοῖ, ἡ δὲ πρό τὴν εἰς τοὔμπροσθεν ἔλασιν τῶν ἡμιόνων. — Ἀπήνης. Ancienne variante, ἁμάξης.

89. Σεῦαν, *egerunt*, elles poussèrent. Les mules resteraient immobiles, si un coup du plat de la main sur leur croupe ne les avertissait qu'elles sont libres. — Πάρα. Aristarque faisait toujours subir l'anastrophe aux prépositions qui y sont sujettes, lorsqu'elles se trouvaient entre le substantif et l'adjectif. Hérodien (*Scholies* P) : παρά Ἀρίσταρχος ἀναστρέφει, τοῖς κυριωτέροις συντάσσων τὰς προθέσεις.

90. Ἄγρωστιν ne désigne point ici une herbe spéciale, puisque nous sommes dans une prairie, et que les mules ne passent point pour choisir beaucoup parmi les herbes. La traduction *gramen* est donc excellente. Le mot ἄγρωστις, dans la langue ordinaire, est le nom du chiendent; mais ce mot n'est primitivement qu'un terme général, et signifie tout ce qui pousse dans les champs sans être semé.

91. Ἐσφόρεον.... ὕδωρ, c'est-à-dire φόρεον ἐς ὕδωρ. Didyme (*Scholies* B, E et P) : εἰς τὸ ὕδωρ ἔφερον τὰ ἱμάτια.

92. Στεῖβον, elles foulaient avec les pieds. — Ἐν βόθροισι, dans les creux

Αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε κάθηράν τε ῥύπα πάντα,
ἑξείης πέτασαν παρὰ θῖν' ἁλός, ἧχι μάλιστα
λάϊγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα.
Αἱ δὲ λοεσσάμεναι καὶ χρισάμεναι λίπ' ἐλαίῳ,
δεῖπνον ἔπειθ' εἵλοντο παρ' ὄχθῃσιν ποταμοῖο·
εἵματα δ' ἠελίοιο μένον τερσήμεναι αὐγῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτου τάρφθεν δμωαί τε καὶ αὐτή,
σφαίρῃ ταὶ δ' ἄρ' ἔπαιζον, ἀπὸ κρήδεμνα βαλοῦσαι·
τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς.
Οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα,

c'est-à-dire dans les bassins de pierre, dans les auges à laver. — *Scholies* B et Q : βόθροισι · τοῖς πλυνοῖς, ταῖς δεξαμεναῖς. — Θοῶς, si l'on ne ponctue point, peut se rapporter indifféremment à στεῖβον ou à προφέρουσαι. Quelques-uns de ceux qui ponctuent mettent la virgule après βόθροισι. Il vaut mieux la mettre après θοῶς. Nicanor (*Scholies* P) : βέλτιον τοῖς ἡγουμένοις συναπτέον.— Ἔριδα προφέρουσαι, *certamen proferentes*, rivalisant : s'évertuant à l'envi.

94. Πέτασαν, sous-entendu εἵματα.

95. Ἀποπλύνεσκε a le sens du plus-que-parfait; car, si la mer lavait maintenant les cailloux, ils ne pourraient pas servir à étendre le linge. On l'étend sur la grève sèche. — Ancienne variante, ἀποπτύεσκε. La vulgate est préférable, car elle précise l'endroit de la grève.

96. Λίπ' ἐλαίῳ. Voyez la note III, 466.

98. Τερσήμεναι, c'est-à-dire τερσῆναι : d'être séchés. Aristarque fait observer (*Scholies* P) qu'Homère ne se sert pas du même mot pour ce qui sèche au vent et pour ce qui sèche au soleil : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὰ τοιαῦτα τηρεῖ. τὸ μὲν γὰρ ἐν ἡλίῳ ξηρᾶναι τερσῆναι λέγει, τὸ δὲ ἐν ἀνέμῳ ψῦξαι · τοὶ δ' ἱδρῶ ἀπεψύχοντο χιτώνων (*Iliade*, XI, 621).

99. Τάρφθεν, c'est-à-dire ἐτάρφθησαν : furent rassasiées. Voyez la note XIX, 213.

100. Ταὶ δ(έ) équivaut à τότε αὗται : alors elles. Les leçons ταί γ(ε) ou ταίγ(ε) et ταί τ(ε) sont mauvaises. Didyme (*Scholies* H et P) : πᾶσαι διὰ τοῦ δ. La Roche : *id est omnia exemplaria recensionis Aristarcheæ*. Buttmann : « Ceterum ratio « grammatica solum ταὶ δέ tuetur, ut δέ « sit notum illud in apodosi. Contra τε « locum non habet, quoniam neque copu- « lat hic, neque ταί hic est relativum, sed « demonstrativum, cui pleonasticum τε ad- « hærere non solet. » C'est donc à tort que Bekker écrit ταί γ(ε), Dindorf ταίγ(ε), Hayman ταί τ(ε). Je rétablis, comme Ameis et La Roche, la vulgate, c'est-à-dire cette fois la leçon d'Aristarque.

101. Μολπῆς, le jeu. Voyez la note sur μολπῇ, *Iliade*, I, 472. C'est ici surtout que l'explication donnée par Aristarque est vraiment incontestable. Didyme (*Scholies* P) : τῆς παιδιᾶς · ὡς ἐπὶ τοῦ κυνῶν μέλπηθρα γενέσθαι (*Iliade*, XIII, 233) καὶ δηΐῳ μέλπεσθαι Ἄρηϊ (*Iliade*, VII, 241). Voyez les notes sur les deux passages cités. Mais nous avons ici, dans les *Scholies* B, E, H, P et Q, une diple d'Aristonicus, c'est-à-dire l'explication d'Aristarque lui-même : (ἡ διπλῆ, ὅτι) μεταβαλὼν τὸ σφαίρῃ ταὶ δ' ἄρ' ἔπαιζον, εἶπε Τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς, πᾶσαν παιδιὰν μολπὴν λέγων. οἱ δὲ νεώτεροι τὴν ᾠδήν. ὅτι δὲ οὐχ ᾖδεν ἡ Ναυσικάα, ἀλλ' ἐσφαίριζε, δηλοῖ τὸ Σφαῖραν ἔπειτ' ἔρριψε μετ' ἀμφίπολον βασίλεια (plus bas, vers 115).

102. Εἶσι, *incedit*, s'avance.— Κατ' οὔρεος, du haut d'une montagne. Ancienne variante, κατ' οὔρεα : à travers les montagnes. La vulgate donne une image bien plus frappante; car ceux qu'on voit d'en bas descendre une montagne paraissent à l'œil plus grands que nature. C'est une observation que fait Ameis, bien qu'il ne compare point les deux leçons, mais pour rendre un compte exact du génitif : « Das Her-

ἢ κατὰ Τηΰγετον περιμήκετον ἢ Ἐρύμανθον,
τερπομένη κάπροισι καὶ ὠκείῃς ἐλάφοισιν·
τῇ δέ θ' ἅμα Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
πασάων δ' ὑπὲρ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
ῥεῖά τ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δέ τε πᾶσαι·
ὣς ἥ γ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πάλιν οἶκόνδε νέεσθαι,
ζεύξασ' ἡμιόνους, πτύξασά τε εἵματα καλά·
ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὡς Ὀδυσεὺς ἔγροιτο, ἴδοι τ' εὐώπιδα κούρην,
ἥ οἱ Φαιήκων ἀνδρῶν πόλιν ἡγήσαιτο.
Σφαῖραν ἔπειτ' ἔρριψε μετ' ἀμφίπολον βασίλεια·

« abschreiten vom Berge nemlich laest die « Gestalt noch groesser erscheinen. » Rien n'est plus connu ni plus incontestable. — Virgile, *Énéide*, I, 498-502, a imité la comparaison d'Homère, en l'appliquant à la reine Didon.

103. Τηΰγετον. Le Taygète est une des montagnes de Laconie. — Ἐρύμανθον. L'Érymanthe est une montagne d'Arcadie.

104. Τερπομένη κάπροισι, faisant sa joie des sangliers, c'est-à-dire chassant avec passion les sangliers.

106. Ἀγρονόμοι, habitantes des champs. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : παροξυτόνως, αἱ ἐν ἀγρῷ νέμουσαι· οὐ γὰρ νεμόμεναι· τινὲς δὲ ἀγρόνομοι λέγουσι. — Γέγηθε, le parfait dans le sens du présent : *gaudet*, se réjouit. Latone est fière de la majestueuse beauté de sa fille. — Mégaclide donnait comme il suit le vers 106 : Ἀγρόμεναι παίζουσιν ἀνὰ δρία παιπαλόεντα. Si Virgile a connu cette leçon, il s'est bien gardé de la prendre pour le vrai texte d'Homère, et surtout de sacrifier la belle image de la joie maternelle de Latone : c'est celle qu'il a le plus complaisamment caressée. Il en a même fait un vers tout entier : « Latonæ tacitum pertentant gau- « dia pectus. »

108. Ῥεῖά τ(ε). Ancienne variante, ῥεῖα δ(έ). Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως διὰ τοῦ τε αἱ Ἀριστάρχειοι καὶ σχεδὸν πᾶσαι.

109. Ἡ (elle, c'est-à-dire Nausicaa) n'est point l'article de παρθένος, mais παρθένος ἀδμής commente ἥ. — Ἀδμής, *intacta*, qui n'est point encore au pouvoir d'un époux. L'épithète n'est point surabondante; car παρθένος comme le latin *puella*, se dit aussi bien d'une jeune femme que d'une jeune fille. — Les anciens regardaient la comparaison qu'on vient de lire comme la perfection même de la poésie d'Homère. Didyme (*Scholies* P) : κατὰ πάντα ἀπαράλλακτος ἡ εἰκών.

110. Ἔμελλε (elle se disposait) a pour sujet Ναυσικάα sous-entendu.

111. Ζεύξασ(α), ayant attelé ou ayant fait atteler, et πτύξασα, ayant plié ou ayant fait plier, ne doivent point être séparés de ἔμελλε, et ils désignent ce que Nausicaa est dans l'intention de faire : quand elle aurait fait atteler; quand elle aurait fait plier. Ce qui prouve avec évidence qu'il ne s'agit point d'une chose accomplie, c'est que Nausicaa et ses suivantes jouent encore à la paume.

112. Ἄλλ(ο), autre chose : un nouveau dessein.

113. Ὡς, *ut*, c.-à-d. *scilicet ut :* savoir, que. Homère développe le mot ἄλλ(ο).

114. Πόλιν, comme πόλινδε : *ad urbem*, pour gagner la ville. C'est ce qu'on nomme l'accusatif du but.

115. Ἔπειτ(α), sur ces entrefaites, c'est-à-dire à ce moment. — Βασίλεια, la prin-

ἀμφιπόλου μὲν ἅμαρτε, βαθείῃ δ' ἔμβαλε δίνῃ·
αἱ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄϋσαν. Ὁ δ' ἔγρετο δῖος Ὀδυσσεύς·
ἑζόμενος δ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
Ὤ μοι ἐγώ, τέων αὖτε βροτῶν ἐς γαῖαν ἱκάνω;
Ἦ ῥ' οἵγ' ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,
ἦε φιλόξεινοι, καί σφιν νόος ἐστὶ θεουδής;
Ὥς τέ με κουράων ἀμφήλυθε θῆλυς ἀϋτή,
Νυμφάων, αἳ ἔχουσ' ὀρέων αἰπεινὰ κάρηνα,

cesse. Le mot n'est qu'un adjectif, avec lequel Homère sous-entend indifféremment γυνή ou κούρη : femme royale, ou fille royale; reine, ou princesse.

116. Ἔμβαλε, sous-entendu σφαῖραν. La prétendue variante ἔμπεσε, sous-entendu σφαῖρα, est une correction moderne. — Δίνῃ, *in vorticem*, dans le courant du fleuve. Didyme (*Scholies* Q et V) : τῇ τῶν ὑδάτων συστροφῇ.

117. Αἱ, elles : Nausicaa et ses suivantes. — Ἐπὶ μακρόν, de manière à porter au loin : à pleine voix. — Ὁ δ(έ), quant à lui, (savoir) δῖος Ὀδυσσεύς.

118. Ἑζόμενος, se mettant sur son séant. — Ὥρμαινε, il roulait, sous-entendu ταῦτα, ou plutôt τοιάδε (ceci, ce que je vais dire).

119. Τέων est monosyllabe par synizèse. — Αὖτε, *rursus*, cette fois-ci encore. Ulysse n'en est pas à son premier naufrage. Il faut donc prendre αὖτε dans son sens propre, et non pas le réduire à la valeur d'une simple particule.

120. Ἦ, *vulgo* ἦ. Hérodien (*Scholies* P) : ὡς διαπορητικὸν περισπᾶται. — Οὐδὲ δίκαιοι, et non justes, c'est-à-dire et pleins d'iniquité. L'expression négative, chez Homère, a toujours un sens très-énergique. Ici οὐδὲ δίκαιοι enchérit sur ὑβρισταί et sur ἄγριοι.

121. Θεουδής, craignant les dieux : plein de piété. Cet adjectif n'a de commun avec θεοειδής que l'apparence. Il est pour θεοδεής, mais non pas au sens de δεισιδαίμων, qui se prend toujours en mauvaise part. Les explications θεοαδής et θεοῦ ἔχων αὐδήν sont tout arbitraires. On les trouve dans les *Scholies*, à côté de la fausse identification avec θεοειδής. Mais les *Scholies* donnent aussi la vraie explication : θεοδεής et θεοσεβής. C'est celle qui prévalait chez les Alexandrins, et qu'a recueillie Hésychius. Buttmann a eu bien raison de la remettre en lumière.

122. Ὥς τε comme ὡς : *quoniam*, parce que. Voyez la note du vers I, 227. — Ameis, ici comme là, prend ὡς dans le sens de *quasi*. Avec cette explication, il faut construire : ἀϋτὴ ὥς τε ἀϋτὴ κουράων.... ἀμφήλυθέ με. Je préfère, ici comme là, l'interprétation alexandrine. Elle est en effet plus simple et plus naturelle. L'autre explication suppose tout à la fois asyndète et hyperbate. — Θῆλυς, comme θήλεια. Voyez la note sur ce mot, V, 467. — Ἀϋτή. La prétendue variante ἀϋτμή n'est qu'un lapsus de scribe antique.

123-124. Νυμφάων, αἵ..... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page, et quelques éditeurs, approuvant l'athétèse, les ont mis entre crochets. Il est certain que ces deux vers ne sont pas indispensables. On discute aussi sur la propriété de l'expression κουράων Νυμφάων, mais à tort : Νυμφάων n'est qu'une apposition explicative. Ulysse a entendu des voix jeunes et fraîches, des voix de jeunes filles, et il suppose que ces jeunes filles sont des nymphes. Rien de plus naturel qu'une pareille supposition. Tout est plein de dieux, comme dit Bothe, chez les hommes des temps héroïques : *deorum omnia plena apud priscos illos*. Ulysse dira tout à l'heure, vers 149 : θεός νύ τις, ἦ βροτός ἐσσι; Didyme (*Scholies* H et P) fait remarquer que l'endroit où se trouve Ulysse est un désert : ἐπεὶ γὰρ ἐν ἐρημίᾳ ἐστίν, ἧκεν ἐπὶ ταύτην τὴν ὑπόνοιαν ὅτι ὄντως Νύμφαι εἰσίν. Cette observation lève toute difficulté. Que si Homère s'attarde sur l'idée, il ne fait là que ce qui lui est habituel; et le deuxième vers est aussi bien à sa place que le premier, quoi qu'en dise Hayman, un de ceux

καὶ πηγὰς ποταμῶν, καὶ πίσεα ποιήεντα.
Ἦ νύ που ἀνθρώπων εἰμὶ σχεδὸν αὐδηέντων;
Ἀλλ' ἄγ', ἐγὼν αὐτὸς πειρήσομαι ἠδὲ ἴδωμαι.
  Ὣς εἰπὼν θάμνων ὑπεδύσετο δῖος Ὀδυσσεύς·
ἐκ πυκινῆς δ' ὕλης πτόρθον κλάσε χειρὶ παχείῃ
φύλλων, ὡς ῥύσαιτο περὶ χροΐ μήδεα φωτός.
Βῆ δ' ἴμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος ἀλκὶ πεποιθὼς,

qui admettent l'athétèse de Bekker. — On a vu deux vers analogues, *Iliade*, XX, 8-9.

124. Πίσεα. L'ancienne variante πείσεα n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. Curtius rattache le mot πῖσος à la même racine que πίνω, c'est-à-dire à πο et πι, qui contiennent l'idée d'humidité. La plupart des anciens expliquaient aussi πῖσος par πίνω, boire, être abreuvé d'eau.

125. Ἦ. Ancienne variante, ἦ. Hérodien (*Scholies* P) : ὁ ἦ περισπᾶται, τὸ δὲ εἰμί ἐγκλίνεται σημαῖνον τὸ ὑπάρχω. Voyez plus haut, vers 120, la note sur ἦ. — Αὐδηέντων. Voyez, au vers V, 334, la note sur le mot αὐδήεσσα. Didyme (*Scholies* V) : ἐμφώνων, ἐνάρθρῳ φωνῇ χρωμένων.

126. Πειρήσομαι est au subjonctif, pour πειρήσωμαι : il faut que je m'assure. C'est ce que prouve ἴδωμαι. Ameis : ἀλλ' ἄγε *mit imperativischem Conjunctiv*. La traduction *experiar et videbo* est manifestement fausse.

127. Θάμνων ὑπεδύσετο doit s'expliquer ici dans un sens opposé à ὑπήλυθε θάμνους et à οὖς ὑπ(ὸ).... δύσετ(ο), V, 476 et 481-482. Le verbe, par lui-même, signifie seulement qu'Ulysse se baisse pour passer sous le fourré : avec le génitif, le mouvement se fait du dedans au dehors. Ameis : « er tauchte *unter* den Gesträuchen « *hervor*. » Hayman : « the genitive θάμ- « νων is that of local removal, just as the « accusative is that of motion towards. » *Scholies* V : ὑπεξῆλθεν. Dans les *Scholies* P, ὑπεδύσετο est expliqué par ἀνέδυ, et le vers V, 337 y est cité. Il est probable que Didyme, dont ces deux notes sont des extraits, avait dit pourquoi ὑποδύομαι semblait avoir changé de signification; car ce n'est qu'une simple apparence.

128. Κλάσε a le sens du plus-que-parfait : il avait brisé. C'est bien sûr avant de sortir du fourré qu'Ulysse s'est procuré le rameau.

129. Φύλλων dépend de πτόρθον, et πτόρθον φύλλων équivaut à πτόρθον φυλλώδη : un rameau feuillu. Nicanor (*Scholies* B) : τὸ ἑξῆς, πτόρθον, ὅ ἐστι κλάδον, φύλλων. — Ὡς ῥύσαιτο, sous-entendu πτόρθος, et non point πτόρθῳ : afin qu'il lui servît à cacher. — Περὶ χροΐ, selon Didyme (*Scholies* B et T), dépend de μήδεα φωτός : ὅπως σκεπάσειεν ὁ πτόρθος τὰ ἐν τῷ σώματι αἰδοῖα τοῦ ἀνδρός. Mais rien n'empêche, ce semble, de le rapporter à ῥύσαιτο. Seulement περὶ χροΐ ne signifie point *circa corpus*. Le rameau sert de voile, et non de ceinture. Traduisez : sur son corps, c'est-à-dire dans une partie de son corps. — Μήδεα φωτός, *pudenda viri*, les choses qu'un homme doit cacher. Si le sujet de ῥύσαιτο était Ὀδυσσεύς, il y aurait μήδεα sans φωτός, comme on le voit au vers XVIII, 67.

130-134. Ὥστε λέων.... La comparaison ne porte que sur la nécessité qui force Ulysse à quitter son abri, comme le lion à sortir de son repaire. Voyez plus bas, vers 136. Mais le poëte est poëte, et il s'amuse à peindre le lion et à le suivre dans sa course. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : πρὸς τὴν ὑπομονὴν ἡ εἰκὼν, ὅτι πᾶσα ἀνάγκη ἐγένετο τῷ Ὀδυσσεῖ ἐξελθεῖν, ὡς καὶ τῷ λέοντι. — On a vu dans l'*Iliade*, XVII, 61, le premier vers de la comparaison, sauf qu'il y a ὡς δ' ὅτε τίς τε au lieu de βῆ δ' ἴμεν, ὥστε.

130. Ὀρεσίτροφος ἀλκὶ πεποιθώς. Il ne faut point de virgule entre les deux expressions, parce que l'une et l'autre se rapportent à λέων. Avec la virgule, ἀλκὶ πεποιθώς se rapporterait à βῆ δ' ἴμεν. Dans l'exemple de l'*Iliade*, XVII, 61, la virgule n'a pas d'inconvénient, parce qu'il n'y a qu'un seul sujet, le lion.

ὅστ' εἶσ' ὑόμενος καὶ ἀήμενος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
δαίεται· αὐτὰρ ὁ βουσὶ μετέρχεται ἢ ὀΐεσσιν,
ἠὲ μετ' ἀγροτέρας ἐλάφους· κέλεται δέ ἑ γαστὴρ,
μήλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν·
ὣς Ὀδυσεὺς κούρῃσιν ἐϋπλοκάμοισιν ἔμελλεν
μίξεσθαι, γυμνός περ ἐών· χρειὼ γὰρ ἵκανεν.
Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φάνη, κεκακωμένος ἅλμῃ·
τρέσσαν δ' ἄλλυδις ἄλλη ἐπ' ἠϊόνας προὐχούσας·
οἴη δ' Ἀλκινόου θυγάτηρ μένε· τῇ γὰρ Ἀθήνη
θάρσος ἐνὶ φρεσὶ θῆκε, καὶ ἐκ δέος εἵλετο γυίων.
Στῆ δ' ἄντα σχομένη· ὁ δὲ μερμήριξεν Ὀδυσσεὺς,

131. Εἶσ(ι), marche, c'est-à-dire s'élance dehors. Aristarque écrivait toutes les lettres du mot, et il laissait au lecteur à faire la synizèse. Didyme (*Scholies* H et P) : ἐκ πλήρους τὸ εἶσι αἱ Ἀριστάρχου. On suppose que c'était pour plus de clarté; mais ce n'est qu'une supposition. Ici, avec ou sans iota, il n'y a pas moyen de se tromper. — Ὑόμενος καὶ ἀήμενος. Les intempéries ajoutent à sa fureur.

132. Δαίεται est au singulier, parce que le duel ὄσσε est du neutre. — Αὐτὰρ ὁ βουσί. Rhianus, αὐτὰρ βουσί.

133. Κέλεται δέ ἑ γαστήρ. Virgile, *Énéide*, IX, 340 : « Suadet enim vesana « fames. »

134. Μήλων πειρήσοντα,... Voyez le vers XII, 301 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Πυκινόν, où aucun passage n'est laissé ouvert. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸν ἠσφαλισμένον ὑπὸ φυλάκων. Le même (*Scholies* P) : ὡς καὶ ῥινοῖσι πυκινὴν ἀσπίδα (*Iliade*, XXIII, 804).

135. Ἔμελλεν, se disposait à.

136. Ἵκανεν, sous-entendu αὐτόν : fondait sur lui, c'est-à-dire le poussait à le faire, l'y forçait.

137. Σμερδαλέος. Les textes antiques donnaient deux variantes, rejetées l'une et l'autre par Aristarque comme des expressions impropres. Didyme (*Scholies* H et P): λευγαλέος, κακῶς· Ζηνόδοτος δὲ, ἀργαλέος, κακῶς. — Κεκακωμένος, mis à mal, c'est-à-dire défiguré. Il s'agit particulièrement des cheveux et de la barbe.

138. Ἄλλη. Ancienne variante, ἄλλῃ adverbe. Cette leçon a été formellement condamnée par Aristarque. Didyme (*Scholies* P) : χωρὶς τοῦ ἰῶτα τὸ ἄλλη. — Ἐπ' ἠϊόνας προὐχούσας, sur les rivages avancés, c'est-à-dire sur les promontoires : sur les rochers qui bordaient la mer. Eustathe explique προὐχούσας par προκειμένας, ce qui ne donne aucune idée nette, car cette épithète pourrait s'appliquer aux bords du fleuve aussi bien qu'aux bords de la mer; or c'est des bords du fleuve que se sauvent les jeunes filles. Didyme (*Scholies* B) : προβεβλημένας, προεχομένας, ἤτοι πρὸς τὰ ὑψηλότερα μέρη τῶν ὀρῶν.

140. Ἐκ doit être joint au verbe : ἐξείλετο, dans le sens du plus-que-parfait. — Γυίων peut être pris pour le corps en général; mais il s'agit ici des jambes particulièrement. Nausicaa attend Ulysse de pied ferme.

141. Στῆ δ' ἄντα σχομένη, *stetit autem contra*, *continens se*, or elle resta là en face (de lui) sans bouger. Le verbe στῆ est la contre-partie de τρέσσαν, vers 138. Quant à σχομένη, il équivaut évidemment à σχοῦσα ἑαυτήν. — Quelques anciens faisaient des difficultés sur ce passage, qui n'en présente aucune. C'est qu'ils voulaient sauver la pudeur de Nausicaa. Mais l'exemple ἄντα παρειάων σχομένη .... κρήδεμνα, I, 334, n'a que faire ici. Nicanor lui-même (*Scholies* P et Q) n'ose pas dire qu'ils ont tort, et reste perplexe entre le sens naturel de la phrase et leurs hypothèses pudibondes : ἀμφίβολος ἡ στιγμὴ καὶ ἡ διάνοια. ἢ γὰρ ἔστη ἐπισχοῦσα ἑαυτὴν τῆς φυγῆς· καθ' ἣν διάνοιαν χωριστέον ἑκάτερον· οἱ δὲ λείπειν φασὶ

ἢ γούνων λίσσοιτο λαβὼν εὐώπιδα κούρην,
ἢ αὔτως ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μειλιχίοισιν
[λίσσοιτ', εἰ δείξειε πόλιν καὶ εἵματα δοίη].
Ὣς ἄρα οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
λίσσεσθαι ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μειλιχίοισιν,
μή οἱ γοῦνα λαβόντι χολώσαιτο φρένα κούρη.
Αὐτίκα μειλίχιον καὶ κερδαλέον φάτο μῦθον·
Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις ἢ βροτός ἐσσι;
Εἰ μέν τις θεός ἐσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε, Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,

τὰς χεῖρας, ἵν' ᾖ παραβαλλομένη τὰς χεῖρας ἐπὶ τὸ κρήδεμνον. οἱ δέ φασι τὸ κρήδεμνον λείπειν, τουτέστι περικαλυψαμένη ὑπ' αἰδοῦς. On voit, du reste, que Nicanor donne tout d'abord la vraie explication.

142. Ἠ équivaut à πότερον, par suite de la signification même de μερμήριξεν.— Γούνων dépend de λαβών. Didyme (*Scholies* P et T) : τὸ ἑξῆς, ἢ γούνων λαβὼν λίσσοιτο.

143. Αὔτως (*vulgo* αὕτως), *sic*, comme il était, c'est-à-dire debout. Didyme (*Scholies* P) : οὕτως ὡς ἔχει σχήματος. — Ἀποσταδά, en s'arrêtant à distance.

144. Λίσσοιτ', εἰ.... Ce vers a été condamné par Aristarque et par son école, comme une interpolation maladroite. En effet il ne s'agit pas de ce qu'Ulysse va demander à Nausicaa, mais uniquement de l'attitude dans laquelle le suppliant fera sa requête. C'est ce que démontrent les vers 145-148. Didyme (*Scholies* H et P) : περιττὸς ὁ στίχος. οὐ γὰρ περὶ τῆς διανοίας αὐτῆς διστάζει, ἀλλὰ πῶς παρακαλέσει, πλησίον σταίη, ἢ ἀφεστηκὼς αὐτῆς. καὶ Ἀθηνοκλῆς δὲ ὑπώπτευσε τὸν στίχον. — Le critique nommé dans la dernière phrase était de Cyzique. Il avait une grande réputation comme homérisant; car Athénée va jusqu'à dire qu'il l'emportait sur Aristarque même : μᾶλλον Ἀριστάρχου κατακούων τῶν Ὁμηρικῶν ἐπῶν. — Cependant le vers 144 ne dit rien d'absurde; et l'on comprend très-bien que Ameis et d'autres ne l'aient pas mis entre crochets. — Εἰ δείξειε.... Cette phrase dépend du premier λίσσοιτο aussi bien que du second; car c'est l'objet de la prière, et cet objet reste le même, quelle que soit d'ailleurs l'attitude du suppliant.

145. Ὣς ἄρα οἱ φρονέοντι.... Voyez le vers XIII, 458 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

147. Λαβόντι a un sens conditionnel : s'il saisissait.

148. Κερδαλέον est pris en bonne part : *sollertem*, adroit. Voyez la note sur κέρδιστος, *Iliade*, VI, 153.

149. Γουνοῦμαί σε dans le sens figuré : je t'implore. Bien qu'Homère emploie assez souvent au figuré les mots γουνάζομαι et γουνοῦμαι, les anciens n'ont pas eu tort de remarquer combien ici l'expression est heureuse. *Scholies* H et Q : τὸ μὲν ἅπτεσθαι τῶν γονάτων παρῃτήσατο. ὅπερ δὲ οὐκ ἔπραξε τῷ ἔργῳ, τοῦτο τῷ λόγῳ προβάλλεται φανερὰν καθιστὰς τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἅψασθαι παρῃτήσατο. Le reste de la note, sur la beauté de l'exorde d'Ulysse, est déclamatoire et sort de quelque vulgaire rhéteur; mais ce qu'on vient de lire est probablement une citation d'Aristarque. — Ἠ. Ancienne variante, ἦ périspomène, orthographe approuvée par Hérodien (*Scholies* P) : τὸν ἢ ὁ Ἀσκαλωνίτης περισπᾷ ἐρωτηματικὸν νομίζων· ὃ καὶ χαριέστερον. Mais il est difficile d'admettre que le mot, à cette place, soit autre chose qu'une disjonctive. L'interrogation est dans le ton; Ulysse ne l'exprime point, et il n'a pas besoin de l'exprimer. Il est vrai que les anciens n'avaient pas le point d'interrogation. C'est ce qui explique l'idée d'écrire ἦ périspomène, afin d'indiquer le mouvement. Avec le point d'interrogation, cet artifice n'a plus aucune utilité.

εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἐίσκω·
εἰ δέ τίς ἐσσι βροτῶν, οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν,
τρισμάκαρες μὲν σοίγε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς
αἰὲν ἐϋφροσύνῃσιν ἰαίνεται εἵνεκα σεῖο,
λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.
Κεῖνος δ' αὖ πέρι κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.
Οὐ γάρ πω τοιοῦτον ἴδον βροτὸν ὀφθαλμοῖσιν,
οὔτ' ἄνδρ' οὔτε γυναῖκα· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.
Δήλῳ δή ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ

152. Εἶδός τε.... Voyez le vers II, 58 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : ἐκ τριῶν πεποίηται τὸν ἔπαινον, κάλλους, μεγέθους, εὐεξίας σώματος. φυὴ γάρ ἐστιν ἡ ἐκ πάντων μελῶν ἀναλογία· φυήν γε μὲν οὐ κακός ἐστι μηρούς τε κνήμας τε (*Odyssée*, VIII, 134-135).

153. Οἵ, *vulgo* τοί. Les exemples de l'*Iliade*, VI, 142 et XXIV, 67 prouvent que la leçon τοί n'est qu'une correction par laquelle on a voulu faire concorder verbalement la phrase avec celle du vers 150. — Ameis a écrit οἵ.

156. Αἰὲν ἐϋφροσύνῃσιν. Ancienne variante, αἰὲν ἐν εὐφροσύνῃσιν. Cette leçon était rejetée par les Alexandrins, Homère faisant toujours, selon eux, la diérèse ἐϋ dans le substantif εὐφροσύνη. Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐδέποτε γὰρ Ὅμηρος ἀδιαιρέτως τὴν εὐφροσύνην φησί.

157. Λευσσόντων, (eux) voyant, c'est-à-dire quand ils voient. Rien n'empêchait le poëte de dire λεύσσουσιν, qui continuerait grammaticalement la phrase ; mais le génitif constitue explication, et exprime plus que le simple fait d'ouvrir les yeux. — Εἰσοιχνεῦσαν, fréquentatif : toutes les fois qu'elle entre. Le féminin est amené par le sexe de la personne, en dépit de l'accusatif neutre fourni par l'image. Il est inutile de rien sous-entendre, et de prendre τοιόνδε θάλος comme apposition au prétendu σέ dont Homère n'a aucun besoin.

158. Πέρι, adverbe. Voyez la note du vers V, 36. On peut alléguer ici, contre cette leçon, que l'idée contenue dans πέρι adverbe est la même que celle qui est exprimée plus loin par ἔξοχον ἄλλων. Mais il ne faut nullement s'étonner qu'un suppliant entasse éloges sur éloges. Remarquez que le superlatif μακάρτατος est grammaticalement suffisant, et que ἔξοχον ἄλλων est lui-même un pléonasme.

159. Σ(ε) dépend de ἀγάγηται. — Ἐέδνοισι, *sponsalibus donis*, par les présents nuptiaux, c'est-à-dire en faisant des cadeaux à tes parents pour t'obtenir en mariage. Voyez l'explication de ἄλοχος πολύδωρος, *Iliade*, VI, 394. — Βρίσας, ayant eu du poids : ayant fait pencher la balance en sa faveur.

160. Τοιοῦτον ἴδον. Dans l'hypothèse du digamma, le vers serait faux. Bekker écrit τοῖον Ϝεῖδον, d'autres τοιόνδε Ϝίδον. La dernière correction est la plus naturelle, non-seulement à cause du τοιόνδε du vers 157, mais parce qu'elle dispense de recourir à l'augment, et qu'elle conserve le dactyle, au lieu de le changer en spondée.

161. Οὔτ' ἄνδρ' οὔτε.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 142.

162. Δήλῳ, comme ἐν Δήλῳ : à Délos. C'est le seul passage des deux épopées d'Homère où il soit question de cette île sous son nom ordinaire. On a vu Délos sous celui d'Ortygie, *Odyssée*, V, 123, et ce nom sera répété plus tard, XV, 404. Voyez les notes sur ces deux passages. L'*Hymne à Apollon Délien* est entièrement consacré aux gloires de la patrie des enfants de Latone. — Παρὰ βωμῷ. L'arbre couvrait l'autel de son ombre. D'après une citation de Plutarque, Ulysse aurait dit,

φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα
(ἦλθον γὰρ καὶ κεῖσε, πολὺς δέ μοι ἕσπετο λαός,
τὴν ὁδόν, ᾗ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι)·
ὣς δ' αὔτως καὶ κεῖνο ἰδὼν ἐτεθήπεα θυμῷ
δήν, ἐπεὶ οὔπω τοῖον ἀνήλυθεν ἐκ δόρυ γαίης,

παρὰ νηῷ. Cette prétendue leçon n'est qu'un lapsus de la mémoire du citateur.

163. Φοίνικος.... ἔρνος, une pousse de palmier : une tige de palmier. — Νέον est adverbe, et non point adjectif. Il faut le joindre au participe ἀνερχόμενον. Aristarque, ici comme au vers de l'*Iliade* IX, 446, explique νέον par νεωστί. — Ἀνερχόμενον est parfaitement commenté par Aristarque (*Scholies* B, P et Q) : ὅμοιον τῷ ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἶσος (*Iliade*, XVIII, 56). τὸ δὲ ἀνερχόμενον τήν τε ἤδη ὑπάρχουσαν ἀκμὴν καὶ τὴν ἐλπίδα τῆς ἐσομένης αὐξήσεως ὑποβάλλει. — D'après les termes mêmes de la description, le palmier dont parle Ulysse ne saurait être celui de Latone, sous lequel étaient nés Apollon et Diane. Aristarque (mêmes *Scholies*) : οὐ τὸν ἐπὶ τῇ Λητοῖ ἀναδοθέντα φοίνικά φησιν. La première de ces deux notes doit être complétée par ces mots en tête, ἡ διπλῆ, ὅτι, et la seconde par καὶ ὅτι, aussi en tête. Celle-ci réfute l'opinion vulgaire sur le palmier de Délos, opinion mentionnée dans les *Scholies* E et V : λέγει δὲ τὸν ἀναδοθέντα φοίνικα τῇ Λητοῖ, οὗ καὶ ἐφαψαμένη ἀπεκύησε. — Le choix de l'arbre qui sert de comparaison n'a pas besoin d'être justifié, puisqu'il s'agit d'une taille svelte et gracieuse. *Scholies* B et P : τοιοῦτο δὲ παρέλαβε δένδρον, ὅπερ αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ φυσικὴν ἔχει τὴν ὀρθότητα.

164. Πολὺς δέ μοι ἕσπετο λαός. Ulysse, en parlant ainsi, se fait connaître incontinent pour un grand personnage. Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) : πιθανῶς δὲ ἐμφαίνει ἑαυτὸν εἶναί τινα τῶν ἐπιφανῶν, ἵνα μὴ δοκῇ φορτηγός τις ἢ κωπηλάτης εἶναι. — Le peuple dont parle Ulysse, ce n'était pas seulement son petit corps d'armée, c'était toute l'armée des confédérés, au retour du siége de Troie, ou au moins une grande partie de cette armée. — D'après Lycophron, les Grecs avaient touché à Délos, en se rendant à Troie; mais Homère ignore cette tradition, et les expressions ᾗ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι ne peuvent s'appliquer qu'au voyage de retour. — Ἕσπετο. Ancienne variante, ἔπλετο, expression tout à fait impropre.

165. Τὴν ὁδόν, suivant Ameis, doit être rattaché à ἦλθον. Mais l'exemple de l'*Iliade*, VI, 292, prouve que τὴν ὁδόν équivaut à ἐν ἐκείνῃ τῇ ὁδῷ : dans le fameux voyage. Peu importent les passages où ὁδόν est joint directement à ἔρχομαι. Ceci est un cas spécial, et, comme on dit, une expression faite. — Ἧ δὴ μέλλεν, *vulgo* ᾗ δὴ ἔμελλεν. Ancienne variante, ᾗ δ' ἤμελλεν. Aristarque (*Scholies* P) : ᾗ δὴ μέλλεν. (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ ἤμελλεν· Ἀττικῶν γάρ ἐστι τῶν μεταγενεστέρων. — Je lis cette scholie avec la correction de Bekker, τὸ ἤμελλεν au lieu de τὸ μέλλεν. Autrement elle n'a aucun sens. Les Attiques ne disent pas μέλλεν, et le poëte a dit μέλλεν, I, 232. Il est singulier que La Roche ne se soit point aperçu de l'absurdité, et qu'il ait maintenu dans le vers la vulgate ἔμελλεν, sur la prétendue autorité d'Aristonicus : οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ μέλλεν. On rend tout parfaitement clair, en faisant de la diple une protestation contre la leçon ᾗ δ' ἤμελλεν. Avec cette leçon même, δ(έ) avait le sens de δή. — Hayman écrit ᾗ δὲ ἔμελλεν. Si δέ n'est pas une faute d'impression pour δή, on peut bien dire que cette correction est plus que bizarre, surtout chez un digammiste, chez un ennemi des hiatus. Je suppose, du reste, qu'il entend son δέ comme le δή auquel il a jugé à propos de le substituer.

166. Καί, aussi, c'est-à-dire comme maintenant, comme en ta présence. *Scholies* P : ὥσπερ σὲ θαυμάζω. — Κεῖνο, c'est-à-dire φοίνικος ἔρνος, et avec une épithète emphatique : le magnifique palmier. — Ἐτεθήπεα, *obstupueram*, j'avais été émerveillé : je suis resté en extase.

167. Δήν, ἐπεί. Il paraît que quelques anciens rapportaient δήν à ce qui suit; car Nicanor (*Scholies* P) prémunit les lecteurs contre cette fausse idée : μετὰ τὸ δήν διασταλτέον. ἐπὶ πολὺ γάρ φησι τεθαυμακέ-

ὡς σὲ, γύναι, ἄγαμαί τε τέθηπά τε, δείδια δ' αἰνῶς
γούνων ἅψασθαι· χαλεπὸν δέ με πένθος ἱκάνει.
Χθιζὸς ἐεικοστῷ φύγον ἤματι οἴνοπα πόντον·
τόφρα δέ μ' αἰεὶ κῦμα φόρει κραιπναί τε θύελλαι,
νήσου ἀπ' Ὠγυγίης· νῦν δ' ἐνθάδε κάββαλε δαίμων,
ὄφρ' ἔτι που καὶ τῇδε πάθω κακόν· οὐ γὰρ ὀΐω
παύσεσθ', ἀλλ' ἔτι πολλὰ θεοὶ τελέουσι πάροιθεν.
Ἀλλά, ἄνασσ', ἐλέαιρε· σὲ γὰρ κακὰ πολλὰ μογήσας
ἐς πρώτην ἱκόμην, τῶν δ' ἄλλων οὔτινα οἶδα
ἀνθρώπων, οἳ τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν.
Ἄστυ δέ μοι δεῖξον, δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι,

ναι τὸ φυτόν. — Δόρυ, bois, c'est-à-dire arbre. C'est le seul passage d'Homère où δόρυ désigne le bois encore vivant.

168. Τέθηπα. *Scholies* P, Q et V : σημειοῦνταί τινες ὅτι τὸ μὲν ἄγαμαι ἀντὶ τοῦ θαυμάζω, τὸ δὲ τέθηπα ἀντὶ τοῦ ἐκπέπληγμαι. Cette note est une citation d'Aristarque ; et, au lieu de σημειοῦνταί τινες ὅτι, on devrait écrire : ἡ διπλῆ, ὅτι. — En latin et en français, on traduit le parfait τέθηπα par un présent : *obstupeo*, je suis émerveillé ; je reste en extase. — Le complément σέ dépend de ἄγαμαι seul ; car τέθηπα est intransitif. Voyez plus haut ἐτεθήπεα, vers 166. De même τεθηπώς, ταφών, etc. — Δείδια δ' αἰνῶς, *vulgo*, δείδιά τ' αἰνῶς. Voyez l'*Iliade*, XIII, 481 et XXIV, 358.

171. Κῦμα φόρει. Dindorf, κῦμ' ἐφόρει. Tous les autres éditeurs ont conservé l'orthographe d'Aristarque. — Φόρει est au singulier à cause de κῦμα, après lequel il vient immédiatement ; mais il est aussi le verbe de θύελλαι, et il équivaut à φόρεον. Nos auteurs classiques du grand siècle ont souvent des phrases du genre de celle d'Homère. Aujourd'hui ces formes sont rares. On les évite parce qu'elles prêtent à l'amphibologie.

172. Κάββαλε. Ancienne variante, κάμβαλε. Ameis et La Roche ont adopté cette orthographe, que Bekker avait déjà préférée à la vulgate.

173. Ὄφρ' ἔτι που. Dindorf, ὄφρα τί που. Cette leçon n'est qu'une correction byzantine, ou un lapsus de scribe alexandrin. Elle affaiblit la pensée ; car πάθω κακόν dit absolument est bien plus énergique que πάθω τι κακόν, et ἔτι (encore) ajoute à καὶ τῇδε (même ici).

174. Παύσεσθ(αι) a pour sujet κακόν sous-entendu. — Πολλά, c'est-à-dire πολλὰ κακά : beaucoup de maux. — Τελέουσι est au futur : accompliront, c'est-à-dire me feront endurer. — Πάροιθεν, *prius*, auparavant, c'est-à-dire avant que j'en aie fini avec le malheur. L'explication εἰς τὸ μετέπειτα (*Scholies* B, P et T) donne un sens moins précis.

175-176. Σὲ.... ἐς πρώτην, c'est-à-dire ἐς σὲ πρώτην.

176. Τῶν.... ἄλλων οὔτινα, personne excepté toi. Littéralement : pas un de ceux qui ne sont pas toi.

177. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν équivaut à τήνδε γῆν καὶ τὴν πόλιν τῆσδε γῆς : cette contrée et la ville de cette contrée. C'est par syllepse qu'Ulysse dit *cette ville*, puisqu'il ne voit en ce moment que la contrée. La preuve incontestable que la ville est trop loin pour être visible, c'est qu'Ulysse ajoute, ἄστυ δέ μοι δεῖξον.

178. Δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι. Remarquez la délicatesse du suppliant. Le seul besoin qu'il demande à satisfaire, c'est ce qu'exige la pudeur. Au reste, tout le discours, d'un bout à l'autre, est un chef-d'œuvre, et répond admirablement à ce que le poëte nous annonçait avant de faire parler son héros. *Scholies* P et Q : ὅλον τὸν λόγον τοῦ Ὀδυσσέως ἀκόλουθον τῇ ὑποσχέσει πεποίηκεν Ὅμηρος· μειλίχιον, ὅτι θεραπεύσας εἰς οἶκτον ἐκίνησε, κερδαλέον δὲ, ὅτι μικρὰ μὲν ᾔτει, μεγάλα δὲ

εἴ τί που εἴλυμα σπείρων ἔχες ἐνθάδ' ἰοῦσα.
Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς,
ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὀπάσειαν
ἐσθλήν· οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον,
ἢ ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχητον
ἀνὴρ ἠδὲ γυνή, πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσιν,
χάρματα δ' εὐμενέτῃσι· μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί.

ἐδήλου. καλῶς δὲ καὶ περὶ τῶν τροφῶν ἀπεσιώπησεν.

179. Εἴλυμα σπείρων désigne l'espèce du ῥάκος sollicité par Ulysse. C'est le linge grossier dans lequel il suppose que Nausicaa avait enveloppé les étoffes destinées au blanchissage. *Scholies* E : εἴ πού σοι εὐτελὲς ῥάκιον τὴν ἄλλην ἐσθῆτα φρουρεῖν προβέβλητο, τοῦτο δός μοι ἵνα ἀμπίσχωμαι.

180. Σοὶ δὲ θεοὶ.... Plaute, dans le *Pseudolus*, IV, I, 25-26, a traduit le vers d'Homère : « Tantum tibi boni di im- « mortales duint, quantum tu tibi optes. »

181. Ἄνδρα τε καὶ οἶκον ne restreint pas l'idée contenue dans le vers précédent. Ulysse choisit, parmi les souhaits que peut former une jeune fille, celui qui occupe toujours la place la plus importante. Les autres sont sous-entendus. — Quelques anciens mettaient un point après μενοινᾷς, et rapportaient ἄνδρα τε καὶ οἶκον à ὀπάσειαν. Nicanor (*Scholies* P) admet indifféremment les deux leçons : ἤτοι στικτέον κατὰ τὸ τέλος τοῦ στίχου, ἵν' ᾖ ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἕκαστον τῶν ἑξῆς ἐν κεφαλαίῳ, ἢ μέχρι τοῦ καὶ οἶκον στικτέον, τὰ δὲ ἄλλα ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς. L'explication vulgaire paraît pourtant préférable; et Didyme (*Scholies* E et V) l'avait préférée : συνετῶς Ὀδυσσεὺς ταῦτα συνεύχεται ἃ μόνα διὰ φροντίδος οἴεται εἶναι αὐτῇ. — Ὁμοφροσύνην, la concorde, c'est-à-dire un parfait accord avec ton époux. Le sens est précisé par la phrase suivante.

182. Οὐ équivaut à οὐκ ἐστί ou mieux à οὐδέν ἐστι : il n'y a rien.

182-183. Τοῦγε.... ἢ ὅτ(ε), que ceci (à savoir), que lorsque. En effet, τοῦγε est identique à ἢ τόγε, et ἢ ὅτε en est la reprise naturelle.

183. Νοήμασιν. Nicanor (*Scholies* H et P) mettait une virgule après ce mot : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ νοήμασι· σαφέστερον γὰρ οὕτως. Il est pourtant difficile de ne pas rapporter νοήμασιν à ὁμοφρονέοντε. La virgule semble donc inutile.

184-185. Πόλλ' ἄλγεα..., apposition à l'idée de la concorde entre époux. — Quelques-uns mettent un point après γυνή, et sous-entendent, *alors naissent*, ou autre chose de ce genre. Mais il n'y a rien à sous-entendre, et la virgule suffit. On a vu ou l'on verra des appositions analogues, III, 51; IV, 197; XXIV, 735.

185. Μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί, et ce sont eux-mêmes surtout qui témoignent, c'est-à-dire et personne mieux qu'eux ne saurait dire combien sont heureux les effets de la concorde. — Le mot ἔκλυον est fréquent chez Homère, et n'y a jamais d'autre sens que *audire solent*. Ceux qui ne ferment point l'oreille ou ne sont point sourds sont des témoins qu'il est permis d'invoquer. Ainsi *testantur* est un légitime équivalent de ἔκλυον. L'interprétation que je donne est justifiée par le μάλιστα δέ κ' αὐτὸς ἀνέγνω de l'*Iliade*, XIII, 734. Le passage qui se termine par cette phrase est aussi la mention d'une vertu sociale et de ses bons effets; et ἀνέγνω, dans la réflexion, est tout à fait l'analogue de ἔκλυε. Les *Scholies* rendent ἔκλυον par αἰσθάνονται. Rien n'empêche d'admettre l'équivalence, bien qu'un peu lointaine. Mais l'explication d'Eustathe, ἐξάκουστοι ἐγένοντο, est purement arbitraire. C'est en vain que Boissonade et Dugas Montbel rapprochent de μάλιστα κλύειν le latin *bene audire*. Le grec εὖ ἀκούειν ne prouve pas davantage; car μάλιστα n'est point κάλλιστα. D'ailleurs l'idée de bonne réputation est déjà exprimée par le fait du dépit des malveillants et de la satisfaction des amis. — Bothe rejette, comme grammaticalement impossible, l'explication de Boissonade et de Dugas Montbel; mais il admet avec eux qu'il s'agit de renommée. Il pro-

Τὸν δ' αὖ Ναυσικάα λευκώλενος ἀντίον ηὔδα·
Ξεῖν', ἐπεὶ οὔτε κακῷ οὔτ' ἄφρονι φωτὶ ἔοικας,
Ζεὺς δ' αὐτὸς νέμει ὄλβον Ὀλύμπιος ἀνθρώποισιν,
ἐσθλοῖς ἠδὲ κακοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἑκάστῳ·
καί που σοὶ τάδε δῶκε, σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης·
νῦν δ', ἐπεὶ ἡμετέρην τε πόλιν καὶ γαῖαν ἱκάνεις,
οὔτ' οὖν ἐσθῆτος δευήσεαι οὔτε τευ ἄλλου,
ὧν ἐπέοιχ' ἱκέτην ταλαπείριον ἀντιάσαντα.
Ἄστυ δέ τοι δείξω, ἐρέω δέ τοι οὔνομα λαῶν.
Φαίηκες μὲν τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν·
εἰμὶ δ' ἐγὼ θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
τοῦ δ' ἐκ Φαιήκων ἔχεται κάρτος τε βίη τε.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμφιπόλοισιν ἐϋπλοκάμοισι κέλευσεν·
Στῆτέ μοι, ἀμφίπολοι· πόσε φεύγετε φῶτα ἰδοῦσαι;
Ἦ μή πού τινα δυσμενέων φάσθ' ἔμμεναι ἀνδρῶν;

pose de lire ἔκλεον, au lieu de ἔκλυον. Mais Homère dit κλέομαι, et non κλέω.— Bothe a été pris de scrupule; et, dans ses *Addenda*, il dit : « Scribamus minore ne« gotio : μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτῷ, *et* « *maxime propter hoc* (αὐτῷ, τούτῳ, τῇ « ὁμοφροσύνῃ) *perhiberi* seu commemo« rari *solent*. » Cette nouvelle leçon est moins plausible encore que la correction première. Le changement de αὐτοί en αὐτῷ est inutile, puisque, s'ils sont renommés, ce ne peut être qu'à raison de leur concorde; et ce changement laisse subsister la difficulté relative au sens de μάλιστα ἔκλυον.

187. Ἐπεί. On peut expliquer cette conjonction par une proposition sous-entendue : « Je vais te répondre. » On peut aussi supposer qu'il y a anacoluthe, et que le mot δ(έ), au vers 190, est la reprise de la phrase, et signifie *eh bien donc*. — Didyme (*Scholies* P et Q) regarde ici ἐπεί comme une simple formule : οὐδὲν ἀποδίδωσι τῷ ἐπεί ὁ ποιητής. Mais d'autres anciens supposaient que Ζεὺς δ' αὐτός équivaut à Ζεὺς γὰρ αὐτός, et sous-entendaient, après le compliment : « résigne-toi à ton sort. » *Scholies* P : ἀπὸ κοινοῦ τὸ, τλῆθι, τοῦ γὰρ Ζεύς. Voyez, à propos d'exordes analogues à celui-ci, les notes III, 103 et IV, 204.

188. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains (et non par aucun intermédiaire). On se rappelle les deux tonneaux, ou plutôt les deux jarres, dont parle Achille dans l'*Iliade*, XXIV, 527-533.

189. Ἑκάστῳ, (*scilicet*) *unicuique* (*eorum*), oui, à tous sans exception. On a vu la même apposition, I, 349.

190. Τάδε δῶκε, *vulgo* τάγ' ἔδωκε. Bekker et d'autres, τάδ' ἔδωκε. Le sens est le même de toute façon : ἐκεῖνα τὰ κακά, les terribles maux qui t'affligent. — Σὲ δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπης. Voyez le vers III, 209 et la note sur τετλάμεν.

191. Πόλιν καὶ γαῖαν, hystérologie. Ulysse est dans la contrée, mais non encore dans la ville.

193. Ὧν ἐπέοι(κε), dont il convient, sous-entendu μὴ δεύεσθαι (que ne manque point). — Ἀντιάσαντα, qui est venu à la rencontre, c'est-à-dire dont on a entendu la prière.

195. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν. Voyez plus haut la note du vers 177.

197. Τοῦ δ' ἐκ.... ἔχεται, c'est-à-dire ἔχεται δὲ ἐκ τοῦ : et de lui dépend. Didyme (*Scholies* B et P) : ἐκ τοῦδε ἀνήρτηται τὰ πράγματα τῶν Φαιάκων, ὅ ἐστιν εἰς τοῦτον.

200. Ἦ μή που.... φάσθ(ε), est-ce que par hasard vous ne pensez pas? c'est-à-dire

Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ διερὸς βροτὸς, οὐδὲ γένηται,
ὅς κεν Φαιήκων ἀνδρῶν ἐς γαῖαν ἵκηται,
δηϊοτῆτα φέρων· μάλα γὰρ φίλοι ἀθανάτοισιν.
Οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος.
Ἀλλ' ὅδε τις δύστηνος ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκάνει,

ne dois-je pas croire que vous pensez? — Bothe, qui trouve absurde cette façon d'interroger, propose de changer ἦ en εἰ. Mais il n'y a pas, dans Homère, de leçon plus certaine que celle qui déplaît à Bothe. Hérodien (*Scholies* H et P) : περισπαστέον τὸ ἦ, τὸ δὲ μὴ ὀξυτονητέον. Le mot φάσθ(ε) signifie proprement vous vous dites à vous-mêmes, par conséquent vous pensez. Didyme (*Scholies* Q et V) : ὑπολαμβάνετε. — Quelques anciens écrivaient φᾶσθε properispomène; Hérodien (*Scholies* H et Q) dit même que cette orthographe prévaut de son temps; mais il admet, avec Tyrannion, qu'on doit écrire φάσθε, puisqu'on fait ἀπόφασθε (*Iliade*, IX, 649) proparoxyton.

201-203. Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνήρ.... Cette phrase n'est point une maxime générale. Il s'agit uniquement d'Ulysse. Nausicaa explique pourquoi Ulysse n'est pas à craindre : « Cet homme, (qui n'est qu'un) mortel fugitif, n'est et ne saurait être en état de venir apporter la guerre dans le pays des Phéaciens. » C'est ainsi que l'explique Ameis; et cette explication a l'avantage de s'accorder parfaitement et avec ce qui précède et avec tout ce qui suit : « Nicht ist dieser Mann (Odysseus) der « flüchtige Sterbliche, noch wird er (der « flüchtige Sterbliche) überhaupt erstehen « (zu α 396), der als Feind kæme. — διερός, « wie ι 43, von δίεσθαι, flüchtig, der uns « gottgeliebten und fernwohnenden ohne « unser Geleit (η 197, ν 71) entrinnen « kœnnte. » — Karl Lehrs donne ici à διερός un sens actif, et laisse à οὐδὲ γένηται ὅς.... une portée générale : « Non est iste « vir fugator homo (h. e. non is est quem « fugere opus sit); neque omnino erit qui « improbo consilio ad Phæaces accedere « audeat. » Mais il vaut mieux que διερός ait ici le même sens qu'au vers IX, 43, où il signifie *fugax;* et, dès que le premier membre de phrase s'applique à Ulysse, on ne voit pas pourquoi le second ne s'appliquerait point à lui. — Curtius rattache διερός à la racine δι, qui marque la crainte. C'est la justification de ce que Lehrs a écrit sur ce mot. Les anciens rattachaient διερός à διαίνω. Alors le sens propre serait *moite :* de là on dérivait la signification ζῶν, vivant (humide, plein de sève, plein de vie). Aristarque expliquait, ici : « Jamais homme, soit mortel vivant, soit mortel à naître, ne pourrait venir nous faire la guerre. » Mais Lehrs a montré, par des preuves sans réplique, que διερός ne pouvait pas signifier ζῶν. Voyez sa *Dissertatio* II, c. 1, à la fin du chapitre. — Callistrate changeait ici διερός en δυερός : *infelix*, infortuné. Cette correction est arbitraire; mais elle montre du moins que Callistrate ne faisait pas de la phrase une généralité (sinon de la phrase entière, pour sûr du premier membre). Quelques autres donnaient à διερός des significations en rapport avec l'idée *cet homme n'est point un malfaiteur :* βλαπτικός, πειρατικός, πειρατής. Mais il est évident que ces interprétations ne s'appuyaient sur aucune raison grammaticale.

203. Δηϊοτῆτα φέρων. C'est comme s'il y avait δυσμενὴς ἐών, ou plutôt c'est le commentaire de ce que ferait l'ennemi supposé. — Φίλοι. Selon les modernes, il faut sous-entendre εἰσὶν οὗτοι. Didyme (*Scholies* P) sous-entend ἐσμέν (nous sommes); ce qui paraît préférable. En effet, Nausicaa parle ensuite à la première personne : οἰκέομεν.

205. Ἔσχατοι, οὐδέ τις.... Il est impossible que la contrée dont Nausicaa parle ainsi soit autre chose qu'une île purement imaginaire. Aristarque (*Scholies* P et T) le fait observer de nouveau : (ἡ διπλῆ,) ὅτι σαφῶς ἐνταῦθα ἐκτετοπισμένην που καὶ ἐσχάτην τὴν τῶν Φαιάκων χώραν ὑφίσταται, οὐ τὴν Κέρκυραν.

206. Ἀλλ(ά). C'est comme si Nausicaa disait : « Non, ce n'est point un ennemi. »

τὸν νῦν χρὴ κομέειν· πρὸς γὰρ Διός εἰσιν ἅπαντες
ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.
Ἀλλὰ δότ', ἀμφίπολοι, ξείνῳ βρῶσίν τε πόσιν τε·
λούσατέ τ' ἐν ποταμῷ, ὅθ' ἐπὶ σκέπας ἔστ' ἀνέμοιο.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἔσταν τε καὶ ἀλλήλῃσι κέλευσαν·
κὰδ δ' ἄρ' Ὀδυσσῆ' εἷσαν ἐπὶ σκέπας, ὡς ἐκέλευσεν
Ναυσικάα, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·
πὰρ δ' ἄρα οἱ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἵματ' ἔθηκαν·
δῶκαν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,
ἤνωγον δ' ἄρα μιν λοῦσθαι ποταμοῖο ῥοῇσιν.
Δή ῥα τότ' ἀμφιπόλοισι μετηύδα δῖος Ὀδυσσεύς·
Ἀμφίπολοι, στῆθ' οὕτω ἀπόπροθεν, ὄφρ' ἐγὼ αὐτὸς

207. Τὸν νῦν. Callistrate, τῷ μιν. Avec cette leçon, il faudrait un point après ἱκάνει.

208. Ὀλίγη τε φίλη τε. Le premier se rapporte à celui qui donne, le second à celui qui reçoit. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) : ὀλίγη μὲν τῷ διδόντι, φίλη δὲ τῷ λαμβάνοντι. ἡ γὰρ ἔνδεια καὶ τὸ ὀλίγον φίλον ἡγεῖται. Achille dit, *Iliade*, I, 167, en parlant de sa part du butin, ὀλίγον τε φίλον τε.

210. Ἐπί doit être joint au verbe : ἔπεστι, se trouve.

211. Ἔσταν. Elles ont dû suspendre leur fuite, dès que Nausicaa leur a dit στῆτέ μοι, et écouter ses paroles; de sorte que ἔσταν a le sens du plus-que-parfait. Mais c'est après que Nausicaa leur a parlé qu'elles se concertent pour faire le service de baigneuses : ἀλλήλῃσι κέλευσαν. Car ce colloque ne peut avoir d'autre but qu'une distribution de rôles.

212. Κὰδ doit être joint au verbe : καθεῖσαν, *collocaverunt*, elles établirent. — Ἐπὶ σκέπας, à l'endroit abrité.

214. Εἵματ(α), vêtements, c'est-à-dire comme vêtements, c'est-à-dire pour se vêtir. On verra plusieurs fois, dans l'*Odyssée*, le mot εἵματα ainsi employé : VII, 334; X, 542; XIV, 132, etc.

215. Δῶκαν δὲ.... Nausicaa s'est servie de l'expression λούσατε, vers 210. Quelques-uns concluaient de là que ce verbe n'est point au propre dans les passages où l'on voit des princesses baignant les hôtes de la famille, et que tout se bornait de leur part à fournir ce qui était indispensable pour le bain. *Scholies* P, Q et T : οὐκ ἄρα οὐδὲ Νέστορος θυγάτηρ Τηλέμαχον ἔλουσεν, οὐδὲ Ἑλένη Ὀδυσσέα. νῦν οὖν εἰπούσης τῆς Ναυσικάας, λούσατε ἐν ποταμῷ, οὐχ ὡς παρακούσασαι, ἀλλ' ὡς τούτου ὄντος τοῦ λοῦσαι, τὸ παρασχεῖν τὰ λουτρὰ, παρατιθέασιν ἔλαιον αὐτῷ. Il est probable qu'on aura voulu justifier Homère du reproche d'indécence porté par Zénodote, ou par quelque autre délicat, à propos des vers III, 464-468 et IV, 252-253. Mais cette apologie est inadmissible. Les termes d'Homère sont tellement précis, dans ces deux passages, qu'il n'y a aucun moyen d'équivoquer sur le sens. Aussi n'avons-nous point cherché à faire dire au poëte autre chose que ce qu'il dit. Voyez les notes sur les deux passages cités. Ici les ordres de Nausicaa ne s'exécutent point à la lettre, parce qu'Ulysse n'est point dans une baignoire.

216. Ἤνωγον.... Elles veulent s'épargner la peine de descendre dans l'eau. — Ῥοῇσιν, c'est-à-dire ἐν ταῖς ῥοαῖς.

217. Δή ῥα τότ(ε). Ulysse entre tout à fait dans la pensée des jeunes filles; et ce *donc alors* indique, ce semble, que ce qu'il va dire n'a d'autre but que de leur ôter le remords d'avoir à demi contrevenu aux ordres de leur maîtresse.

218. Οὕτω, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire comme vous voilà. Ulysse les prie de ne pas approcher davantage. Didyme

ἅλμην ὤμοιϊν ἀπολούσομαι, ἀμφὶ δ' ἐλαίῳ
χρίσομαι· ἦ γὰρ δηρὸν ἀπὸ χροός ἐστιν ἀλοιφή.
Ἄντην δ' οὐκ ἂν ἔγωγε λοέσσομαι· αἰδέομαι γὰρ
γυμνοῦσθαι κούρῃσιν ἐϋπλοκάμοισι μετελθών.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἀπάνευθεν ἴσαν, εἶπον δ' ἄρα κούρῃ.
Αὐτὰρ ὁ ἐκ ποταμοῦ χρόα νίζετο δῖος Ὀδυσσεὺς
ἅλμην, ἥ οἱ νῶτα καὶ εὐρέας ἄμπεχεν ὤμους·
ἐκ κεφαλῆς δ' ἔσμηχεν ἁλὸς χνόον ἀτρυγέτοιο.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα λοέσσατο καὶ λίπ' ἄλειψεν,
ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσαθ' ἅ οἱ πόρε παρθένος ἀδμής,

(*Scholies* P, M et T) : δεικτικῶς, οὕτως ὡς ἔχετε· ὡς κἂν τῷ, Ἥφαιστε, πρόμολ' ὧδε (*Iliade*, XVIII, 392). Voyez la note sur le passage cité. — Ὄφρ(α), *dum*, tandis que.

220. Ἦ γὰρ δηρὸν..., car depuis longtemps, certes, l'onction est loin de mon corps : car il y a bien longtemps que je ne me suis frotté d'huile. *Scholies* B : πολὺς γὰρ καιρός ἐστιν ὅτε οὐκ ἠλειψάμην. J'explique ἀπό en lui-même. Quelques-uns le joignent à ἐστίν : c'est le même sens, mais affaibli.

221. Ἄντην, *coram*, en (votre) présence. Ce n'est qu'un prétexte pour les dispenser du service commandé par Nausicaa. Cette considération lève toute difficulté, beaucoup mieux que les hypothèses résumées comme il suit dans les *Scholies* Q et T : ταῦτα μάχονται τῷ ὑπὸ παρθένων ποιεῖν λουόμενον. λύοιτο δ' ἂν τῇ λέξει, προσέθηκε γὰρ μετελθών, οἷον ξένος ὤν. τάχα δ' οὐδ' ὅλως παρθένοι λούουσι. λέγεται γάρ, τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν, ἀλλ' οὐχὶ κοῦραι. καὶ περὶ τῆς Ἥβης γὰρ ἀμφισβητεῖται εἰ παρθένος ἦν. καὶ ἡ Ἑλένη λούοιτ' ἂν Ὀδυσσέα. Cette note est trop incohérente pour être textuellement de Porphyre; mais ce sont les *Questions homériques* de Porphyre qui en ont fourni la matière. La citation doit être τοὺς δ' ἐπεὶ.... Voyez XVII, 88. Telle qu'elle est, il faudrait la rapporter au vers XXIV, 587 de l'*Iliade;* mais là il s'agit du cadavre d'Hector. On se souvient qu'Ulysse s'est laissé laver par Calypso, V, 264. — Οὐκ ἂν ἔγωγε λοέσσομαι. Didyme (*Scholies* P) : περιττεύει τὸ ἄν, ἢ τὸ λοέσσομαι ἀντὶ τοῦ λοεσσαίμην τέτακται.

222. Γυμνοῦσθαι, *nudari*, de me mettre nu. Ulysse ne se regarde pas comme nu, tant qu'il tient devant lui son voile de feuillage. — Κούρῃσιν. Ulysse ne manque pas de se servir du terme le plus honorable, bien qu'il sache que les femmes auxquelles il s'adresse ne sont que de simples servantes.

223. Εἶπον.... κούρῃ, dirent à la jeune fille : dirent à Nausicaa qu'Ulysse n'avait pas besoin d'elles. Elles vont au-devant des reproches que Nausicaa pourrait leur faire.

224. Αὐτὰρ ὁ ἐκ. Les hiatus de ce genre, entre le premier et le deuxième pied ne sont pas rares chez Homère.

224-225. Χρόα νίζετο.... ἅλμην. Les verbes καθαίρω, λούω, et autres analogues, peuvent se construire avec deux accusatifs; mais on a vu plus haut, vers 219, ἅλμην ὤμοιϊν ἀπολούσομαι.

225. Ἄμπεχεν, enveloppait : couvrait partout.

226. Ἔσμηχεν, il enleva en frottant. Le sens propre de σμήχω est fourbir. On a vu, *Iliade*, XIII, 342, θωρήκων τε νεοσμήκτων. — Χνόον, l'ordure. Il s'agit surtout de l'écume. Eustathe : χνόος ἡ ἀκαθαρσία κατὰ τοὺς παλαιούς, ἤγουν ἡ ἐν ἄλλοις ἁλὸς ἄχνη. Le mot χνόος se rattache à la même racine que κνάω, racler.

227. Πάντα, tout, c'est-à-dire son corps tout entier. Voyez plus haut, vers 224, χρόα νίζετο. — Λίπ' ἄλειψεν, *oleo unxit*, eut frotté d'huile. Voyez la note du vers X, 577 de l'*Iliade*.

228. Ἀμφὶ δὲ.... Quelques anciens met-

τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
μείζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα, κὰδ δὲ κάρητος
οὔλας ἧκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας.
Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει·
ὣς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις.
Ἕζετ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,
κάλλεϊ καὶ χάρισι στίλβων· θηεῖτο δὲ κούρη.
Δή ῥα τότ' ἀμφιπόλοισιν ἐϋπλοκάμοισι μετηύδα·
Κλῦτέ μευ, ἀμφίπολοι λευκώλενοι, ὄφρα τι εἴπω.
Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
Φαιήκεσσ' ὅδ' ἀνὴρ ἐπιμίσγεται ἀντιθέοισιν·
πρόσθεν μὲν γὰρ δή μοι ἀεικέλιος δέατ' εἶναι,
νῦν δὲ θεοῖσιν ἔοικε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
Αἲ γὰρ ἐμοὶ τοιόσδε πόσις κεκλημένος εἴη,

taient un point à la fin de ce vers, et regardaient δέ comme redondant; mais la ponctuation vulgaire paraît bien préférable. Pourtant Nicanor (*Scholies* Q) laisse le choix au lecteur : ἄδηλον ποῦ ἐστὶν ἀνταπόδοσις, πότερον εἰς τὸ τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκε, καὶ ὑποστικτέον εἰς τὸ ἀδμής, ἢ ἀποδοτέον ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσατο, τοῦ δέ πλεονάζοντος.

229-235. Τὸν μὲν Ἀθηναίη.... Virgile, *Énéide*, I, 592-597, a imité ce passage.

231. Οὔλας.... κόμας, une épaisse chevelure bouclée. — Ὁμοίας. La comparaison porte sur la touffe, et non sur la couleur. Ameis : « In Bezug auf die reiche « Fülle und das Lockige des Haares. »

232. Περιχεύεται. Il s'agit d'un travail d'orfévrerie analogue à celui dont il est question, IV, 615-616 : ἀργύρεος δὲ ἔστιν ἅπας (ὁ κρητήρ), χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται. L'or est appliqué, soudé ou incrusté comme ornement.

233. Δέδαεν, *docuit*, a enseigné.

234. Τέχνην παντοίην. Il faut restreindre l'expression à ce qui concerne l'orfévrerie en tout genre. *Scholies* Q : χρυσοχοϊκὴν δηλόνοτι· οὐ γὰρ τέχνην παντοίην. — Χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει équivaut à ὥστε τελείειν χαρίεντα ἔργα. Homère se contente de juxtaposer l'effet à la cause; mais l'artiste ne fait des chefs-d'œuvre que parce qu'il a eu des dieux pour maîtres. Il ne faut donc pas prendre la phrase comme une continuation de la proposition principale, ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται.

235. Τῷ, à lui : à Ulysse.

238. Μετηύδα a pour sujet κούρη, c'est-à-dire Ναυσικάα.

239. Κλῦτέ μευ. Ancienne variante, κλῦτέ μοι.

240. Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, non contre la volonté de tous les dieux : c'est par la volonté de quelqu'un des dieux.... que.

241. Ἐπιμίσγεται. Ancienne variante, ἐπιμίξεται, leçon adoptée par Ameis.

242. Δέατ(ο), *videbatur*, il avait l'air : il faisait l'effet. Didyme (*Scholies* T et V) : ἐδόκει, ἐφαίνετο. Ancienne variante, δόατ(ο). — Buttmann rattache le verbe δέαμαι à δαῆναι. Curtius le dérive de la même source que δέελος, δῆλος. Il identifie même δοάσσατο, et par conséquent δόατο, à δέατο. La racine est διϜ, sanscrit *div*, qui contient l'idée de lumière.

244-245. Αἲ γὰρ ἐμοὶ.... Aristarque avait obélisé ces deux vers, probablement διὰ τὸ ἀπρεπές. Il admettait pourtant qu'on laissât en place le premier, à cause

ἐνθάδε ναιετάων, καί οἱ ἅδοι αὐτόθι μίμνειν.
Ἀλλὰ δότ', ἀμφίπολοι, ξείνῳ βρῶσίν τε πόσιν τε.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἄρα τῆς μάλα μὲν κλύον, ἠδὲ πίθοντο·
πὰρ δ' ἄρ' Ὀδυσσῆϊ ἔθεσαν βρῶσίν τε πόσιν τε.
Ἤτοι ὁ πῖνε καὶ ἦσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς
ἁρπαλέως· δηρὸν γὰρ ἐδητύος ἦεν ἄπαστος.
Αὐτὰρ Ναυσικάα λευκώλενος ἄλλ' ἐνόησεν·
εἵματ' ἄρα πτύξασα τίθει καλῆς ἐπ' ἀπήνης,

d'un exemple fourni par le poëte Alcman. Dans ce cas, le second ne pouvait être condamné que pour des raisons grammaticales. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἄμφω μὲν ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος, διστάζει δὲ περὶ τοῦ πρώτου, ἐπεὶ καὶ Ἀλκμὰν αὐτὸν μετέβαλε παρθένους λεγούσας εἰσάγων· Ζεῦ πάτερ, αἲ γὰρ ἐμὸς πόσις εἴη. Au lieu de μετέβαλε, Dindorf propose de lire μετέλαβε, parce que le passage d'Alcman est un emprunt beaucoup plus qu'une imitation. — Les anciens ont beaucoup disputé sur les deux vers 244-245. *Scholies* E et T : δοκοῦσιν οἱ λόγοι ἀπρεπεῖς παρθένῳ εἶναι καὶ ἀκόλαστοι. λύουσι δὲ ἐκ τοῦ προσώπου. ὑπόκεινται γὰρ τρυφῶντες οἱ Φαίακες καὶ παντάπασιν ἀβροδίαιτοι. Ἔφορος μέντοι τοὔμπαλιν ἐπαινεῖ τὸν λόγον ὡς ἐξ εὐφυοῦς πρὸς ἀρετὴν ψυχῆς. Cette note provient des *Questions homériques* de Porphyre. Les mêmes choses sont dites (*Scholies* Q et T), mais plus brièvement, dans une autre note, dont la forme semble dénoter uno citation de quelque ancien lytique : Ἔφορος ἐπαινεῖ τὸν λόγον ὡς ἐξ εὐφυοῦς πρὸς ἀρετὴν ψυχῆς. ἐγὼ δὲ τοῦτο πρὸς τὸ ἀβροδίαιτον τῶν Φαιάκων δίδωμι. Quant aux difficultés d'explication que présente le passage, Didyme (*Scholies* H, Q et T) les a supérieurement résolues : εἴθε τις ἐκ τῶν Φαιάκων ὅμοιος τῷ Ὀδυσσεῖ ἀνήρ μου εἴη κεκλημένος, ἢ αὐτῷ τῷ Ὀδυσσεῖ ἅδοι ἐνταῦθα μίμνειν, ἵν' ᾖ ὁ καί ἀντὶ τοῦ ἤ, ὡς ἐν τῷ· ἤτοι ὁ μὲν πρώτῃσι καὶ ὑστατίῃσι βόεσσιν αἰὲν ὁμοστιχάει (*Iliade*, XV, 634-635). — 244. Τοιόσδε, un homme tel, c'est-à-dire un homme aussi distingué que celui-là. — Κεκλημένος εἴη, pût être nommé.

245. Ἐνθάδε ναιετάων équivaut à εἴς τις τῶν ναιεταόντων ἐνθάδε. Voyez plus haut la paraphrase de Didyme. — Καί n'est pas la copule simple, c'est le rappel du souhait αἲ γάρ, avec l'addition *et de plus*. Voilà comment Didyme a pu dire que καί est pour ἤ. Il n'y a rien de plus commun, dans toutes les langues, que la confusion des deux idées *et encore*, *ou encore*. C'est la proposition exprimée qui fait comprendre si le lien est une conjonctive ou une disjonctive. — Οἱ, à lui-même : à celui-là même que voilà. — Μίμνειν. Nausicaa sous-entend : afin qu'il pût être nommé mon époux. — On comprend que le vers 245, qui en définitive manque de netteté, ait été condamné par Aristarque. Bekker le retranche de son texte. Ce vers peut en effet disparaître à peu près sans dommage. Cependant les anciens n'admettaient pas tous l'athétèse; et quelques-uns même alléguaient, en faveur du second souhait, une raison plus ou moins plausible. *Scholies* B : τοῦτο δὲ λέγει ἡ Ναυσικάα, ἐπειδὴ οὐκ ἐμνήστευον οἱ Φαίακες ἐξ ἑτέρας γῆς.

248. Ὀδυσσῆϊ ἔθεσαν. Remarquez l'hiatus ϊ-ε et l'allongement de la brève devant une voyelle même. De pareils faits détruisent toute la valeur pratique attribuée au digamma. Voyez VIII, 224; X, 523; XI, 28, etc.

250. Ἐδητύος dépend de ἄπαστος.

251. Ἄλλ(ο), autre chose : une chose qui n'avait plus rapport aux besoins d'Ulysse. Nausicaa pense au retour, comme le prouvent les deux vers qui vont suivre.

252. Πτύξασα. Nausicaa prend certainement part à la besogne; mais ce n'est pas elle seule qui plie le linge. Elle fait plier aussi et surtout. Même observation pour le verbe τίθει, et pour ζεῦξεν au vers suivant. Voyez plus haut la note du vers 75.

ζεῦξεν δ' ἡμιόνους κρατερώνυχας· ἂν δ' ἔϐη αὐτή.
Ὤτρυνεν δ' Ὀδυσῆα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ὄρσεο δὴ νῦν, ξεῖνε, πόλινδ' ἴμεν, ὄφρα σε πέμψω
πατρὸς ἐμοῦ πρὸς δῶμα δαΐφρονος, ἔνθα σέ φημι
πάντων Φαιήκων εἰδησέμεν ὅσσοι ἄριστοι.
Ἀλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρδειν· δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·
ὄφρ' ἂν μέν κ' ἀγροὺς ἴομεν καὶ ἔργ' ἀνθρώπων,
τόφρα σὺν ἀμφιπόλοισι μεθ' ἡμιόνους καὶ ἅμαξαν
καρπαλίμως ἔρχεσθαι· ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω.
Αὐτὰρ ἐπὴν πόλιος ἐπιϐείομεν, ἣν πέρι πύργος
ὑψηλός, καλὸς δὲ λιμὴν ἑκάτερθε πόληος,
λεπτὴ δ' εἰσίθμη· νῆες δ' ὁδὸν ἀμφιέλισσαι
εἰρύαται· πᾶσιν γὰρ ἐπίστιόν ἐστιν ἑκάστῳ.

256. Ἐμοῦ. Zénodote avait corrigé, on ne sait pourquoi, ἐμοῦ en ἐμεῦ. Aristarque (*Scholies* H et Q) rejette cette correction, sur l'autorité des textes antiques : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη,) ὅτι ἐν πᾶσι φέρεται ἐμοῦ, ἀλλ' οὐκ ἐμεῦ.

257. Πάντων Φαιήκων dépend de ὅσσοι. — Ἄριστοι, sous-entendu εἰσί.

258. Ἀλλὰ.... Voyez le vers V, 342 et es notes sur ce vers. Ici nous avons (*Scholies* Q et T) une note d'Aristarque : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ἀντὶ τοῦ παρατακτικοῦ τοῦ ἔρδε (il s'agit de l'infinitif ἔρδειν). τὸ δὲ οὐκ ἀπινύσσειν, οὐκ ἀπίνυτος εἶναι, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (XV, 10) κῆρ ἀπινύσσων, τὸ κῆρ ἀπίνυτος ὤν.

259. Ὄφρ' ἂν μέν κ(ε), comme au vers V, 361. — Ἀγρούς équivaut à κατ' ἀγρούς, à δι' ἀγρῶν. Nous disons, en français, *courir les champs*. — Ἴομεν est au subjonctif, pour ἴωμεν. — Ἔργ' ἀνθρώπων, les travaux des hommes, c'est-à-dire les cultures, les terres cultivées.

261. Ἔρχεσθαι, comme plus haut ἔρδειν, vers 258, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

262. Αὐτάρ équivaut à une phrase entière en opposition à καρπαλίμως ἔρχεσθαι (par exemple, *suspends ta marche*), à moins qu'on ne suppose anacoluthe après ἐπιϐείομεν. Il est difficile d'admettre, comme faisaient quelques anciens, que la phrase, interrompue après ce mot, se renoue à ξεῖνε, vers 289, ou à δήεις, vers 291, et qu'il y ait une parenthèse de vingt-huit ou même de trente vers. — Ἐπιϐείομεν pour ἐπιϐῶμεν. — Πύργος, un rempart. C'est la partie pour le tout.

263. Ἑκάτερθε πόληος, de chaque côté de la ville. Ce ne peut être le même port. Ce sont deux ports, l'un d'un côté de la ville et l'autre de l'autre. La ville est située sur une presqu'île, cela est évident.

264. Λεπτὴ δ' εἰσίθμη, sous-entendu ἐστί : et l'accès est étroit, c'est-à-dire et l'on arrive à la ville par une étroite bande de terre entre les deux ports. — Ὁδόν, comme καθ' ὁδόν, le long de la route, c'est-à-dire des deux côtés de l'isthme qui sépare les deux ports.

265. Εἰρύαται, sont remisés. On tirait les navires sur le rivage. Ameis fait dépendre ὁδόν de εἰρύαται : bordent la route comme une ligne de défense. Mais νῆες εἰρύαται signifie, chez Homère, *naves subductæ sunt*. Voyez l'*Iliade*, I, 485 ; IV, 248 ; XVIII, 69. Les deux explications reviennent en définitive au même. — Πᾶσιν pourrait avoir un sens général, et désigner un remisage appartenant à l'État. Voilà pourquoi la jeune fille ajoute ἑκάστῳ. Eustathe : τὸ δὲ ἑκάστῳ πρὸς λόγου ἀσφάλειαν πρόσκειται. οὐ γὰρ πᾶσι κοινὸν ἦν ἓν μόνον ἐπίστιον, ἀλλ' ἰδίᾳ ἑκάστῳ. Chaque Phéacien a sur la grève d'un des deux ports son remisage de navires. — Ἐπίστιον signifie proprement station. Rien n'empêche de supposer que

Ἔνθα δέ τέ σφ' ἀγορή, καλὸν Ποσιδήϊον ἀμφίς,
ῥυτοῖσιν λάεσσι κατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα.
Ἔνθα δὲ νηῶν ὅπλα μελαινάων ἀλέγουσιν,
πείσματα καὶ σπεῖρα, καὶ ἀποξύνουσιν ἐρετμά.
Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι μέλει βιὸς οὐδὲ φαρέτρη,
ἀλλ' ἱστοὶ καὶ ἐρετμὰ νεῶν καὶ νῆες ἐΐσαι,
ᾗσιν ἀγαλλόμενοι πολιὴν περόωσι θάλασσαν·
τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα, μή τις ὀπίσσω
μωμεύῃ (μάλα δ' εἰσὶν ὑπερφίαλοι κατὰ δῆμον),
καί νύ τις ὧδ' εἴπῃσι κακώτερος ἀντιβολήσας·

chacun des remisages est un hangar; mais il est plus probable que les navires étaient en plein air. Les confédérés, après dix ans de séjour sur le rivage de Troie, n'avaient pas construit un seul hangar pour abriter leurs navires; et la seule précaution qu'Hésiode recommande, c'est qu'on ôte la bonde du navire à sec, afin que la pluie ait un écoulement.

266. Ἔνθα δέ τε, et là aussi, c'est-à-dire dans ces parages, en avant de la ville et près des deux ports. — Σφ(ι), à eux : aux Phéaciens. — Ἀγορή, sous-entendu ἐστί : il y a une place d'assemblée. Cette place est sur la grève, comme celle qui servait aux délibérations des confédérés de l'*Iliade*. Ce qui suit ne laisse aucun doute sur ce point. — Καλὸν Ποσιδήϊον. On se rappelle que les Phéaciens avaient de vrais temples (νηούς, vers 10). L'épithète καλόν ne s'applique bien qu'à un édifice. — Ἀμφίς, aux environs de. Les Phéaciens avaient mis leur agora dans le τέμενος du dieu qu'ils révéraient particulièrement, dans l'enceinte même des terrains consacrés à Neptune.

267. Ῥυτοῖσιν λάεσσι, de pierres traînées : d'énormes blocs. Didyme (*Scholies* V) : τοῖς ἑλκυσμένοις, ἐκ δὲ τούτου μεγάλοις. Cette explication est paraphrasée dans les *Scholies* E : τοῖς μὴ δυναμένοις ἐπ' ὤμων φέρεσθαι, ἀλλὰ ἑλκομένοις διὰ τὸ μέγεθος. — Κατωρυχέεσσ(ι) montre qu'il s'agit du dallage de la place, et non des pierres qui servaient de siéges (VIII, 6). Les blocs, comme le dit l'épithète, sont enterrés : on n'en voit que la surface. — Ἀραρυῖα, arrangée, c'est-à-dire pavée.

268. Ἔνθα δέ, et là : et sur la place d'assemblée. Ajoutez : qui est le chantier de marine en même temps que l'agora. — Ἀλέγουσιν, on s'occupe de : il y a des Phéaciens travaillant à.

269. Ἀποξύνουσιν. Bekker et d'autres, ἀποξύουσιν, correction de Buttmann. Cette correction, quelque légitime qu'elle paraisse, doit pourtant être rejetée. La Roche : *omni caret librorum auctoritate*.

273. Τῶν, desquels (Phéaciens). Nausicaa parle évidemment de ceux qui travaillent aux agrès, dans le chantier de marine Il faut qu'elle passe près d'eux pour rentrer dans la ville. — Ameis entend τῶν d'une façon plus générale : τῶν ἀγαλλομένων.... *von diesen auf ihre Schiffahrt stolzen Phæaken*. D'autres l'entendent absolument, de tous les Phéaciens quelconques. — Ἀδευκέα, sans douceur, c'est-à-dire aigre. Voyez, IV, 489, la note sur ἀδευκέϊ. — Ὀπίσσω, *a tergo*, par derrière, c'est-à-dire quand j'aurai passé près de lui en ta compagnie.

275-288. Καί νύ τις ὧδ' εἴπῃσι.... Ces quatorze vers ont été obélisés par Aristarque, comme inconvenants et inutiles. *Scholies* H et Q : ἀθετοῦνται στίχοι ιδ' ἕως ἀνδράσι μίσγηται, ὡς ἀνοίκειοι τῷ ὑποκειμένῳ προσώπῳ. εἴρηται οὖν τοῦτο διὰ τῶν πρὸ αὐτῶν β' στίχων, τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα. Le développement est en effet d'une extrême naïveté; mais ce n'est pas là, tant s'en faut, une légitime raison d'athétèse. La suppression des vers 275-288 n'aurait pas même pour résultat de remédier au défaut de liaison qu'on remarque dans le discours de Nausicaa. Dès qu'on admet la description qui précède ces quatorze vers,

Τίς δ' ὅδε Ναυσικάᾳ ἕπεται καλός τε μέγας τε
ξεῖνος; ποῦ δέ μιν εὗρε; πόσις νύ οἱ ἔσσεται αὐτῇ.
Ἦ τινά που πλαγχθέντα κομίσσατο ἧς ἀπὸ νηὸς
ἀνδρῶν τηλεδαπῶν· ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσίν·
ἤ τίς οἱ εὐξαμένῃ πολυάρητος θεὸς ἦλθεν
οὐρανόθεν καταβάς, ἕξει δέ μιν ἤματα πάντα.
Βέλτερον, εἰ καὐτή περ ἐποιχομένη πόσιν εὗρεν
ἄλλοθεν· ἦ γὰρ τούσδε γ' ἀτιμάζει κατὰ δῆμον
Φαίηκας, τοί μιν μνῶνται πολέες τε καὶ ἐσθλοί.
Ὣς ἐρέουσιν, ἐμοὶ δέ κ' ὀνείδεα ταῦτα γένοιτο.
Καὶ δ' ἄλλῃ νεμεσῶ, ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι,
ἥδ' ἀέκητι φίλων, πατρὸς καὶ μητρὸς ἐόντων,
ἀνδράσι μίσγηται πρίν γ' ἀμφάδιον γάμον ἐλθεῖν.

on n'a guère de motif pour ne pas les admettre eux-mêmes. Dugas Montbel, qui fait une observation de ce genre, dit pourtant, un peu plus loin : « Au reste, si tout « ce passage doit être retranché, comme « cela est probable. » Mais les notes de Dugas Montbel sont pleines de contradictions. En général, cet éditeur adopte les opinions de Payne Knight, et Payne Knight avait approuvé l'athétèse. — 275. Κακώτερος, *ignobilior*, appartenant à la populace.

278. Ἦ, *vulgo* ἤ. La disjonctive ne convient nullement. Le médisant supposé poursuit sa pensée. Hérodien (*Scholies* B) : βεβαιωτικῶς ἀναγνωστέον.

279. Ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσίν. Les Phéaciens habitent une île en dehors du monde connu. C'est là une idée qu'Homère reproduit sous toutes les formes.

280. Ἤ. Ici c'est bien la disjonctive. Hérodien (*Scholies* H) : οὗτος ὀξύνεται, ὁ δὲ ἑξῆς (le ἦ du vers 283) περισπᾶται. — Ἤ τίς οἱ. Hermann, ἤ νύ οἱ. Bekker, ἦέ τις, sans οἱ. C'est le prétendu ϝοι qui a fait imaginer ces corrections. Or ce mot n'a jamais existé en grec, et la vulgate est excellente.

281. Ἕξει, possédera, c'est-à-dire aura pour femme. Voyez ἔχεις Ἑλένην, IV, 569.

282. Βέλτερον, tant mieux. Ameis dit que cette expression ressemble à ἄλγιον, vers IV, 292. C'est une erreur. Voyez la note sur ἄλγιον. — Καὐτή (*etiam ipsa*), et non κ' αὐτή pour κεν αὐτή, comme on lit dans l'Homère-Didot. — Ἐποιχομένη, courant çà et là : dans ses courses hors de la ville.

286. Καὶ δ(έ) est dans le sens de καὶ δή. — Ἄλλῃ, sous-entendu κούρῃ. — Νεμεσῶ est au subjonctif, et dans le sens du conditionnel : je m'indignerais.

287. Ἥδ(έ). Ancienne variante, ἥ τ(ε), ou ἥτ(ε) en un seul mot. La vulgate est la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : ψιλωτέον τὸ ἥτ' (lisez ἥδ'), ἵν' ᾖ οὕτως, καὶ ἄλλην νεμεσῶ ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι καὶ ἀέκητι γονέων ἀνδράσι μίσγηται. Ἀρίσταρχος. — Φίλων, des amis, c'est-à-dire de ses proches, de sa famille. Ce n'est point une épithète à πατρὸς καὶ μητρός, et il faut absolument une virgule avant πατρός. Nicanor (*Scholies* H) : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φίλων. — Πατρὸς καὶ μητρὸς ἐόντων, quand père et mère sont vivants. Nausicaa insiste sur l'idée de désobéissance. Ce n'est pas une répétition ; car la jeune fille pourrait dépendre d'un frère, ou de quelque autre tuteur. Dans ce cas, le crime serait moindre.

288. Ἀνδράσι μίσγηται, après ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι, ne peut se rapporter qu'à l'inconvenance, pour une jeune fille, de se montrer, sur un chemin public, en compagnie d'un homme. Il fallait toute l'ineptie et l'ignorance d'un bel esprit du

Ξεῖνε, σὺ δ' ὦχ' ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὄφρα τάχιστα
πομπῆς καὶ νόστοιο τύχῃς παρὰ πατρὸς ἐμοῖο.
Δήεις ἀγλαὸν ἄλσος Ἀθήνης ἄγχι κελεύθου,
αἰγείρων· ἐν δὲ κρήνη νάει, ἀμφὶ δὲ λειμών·
ἔνθα δὲ πατρὸς ἐμοῦ τέμενος τεθαλυῖά τ' ἀλωή,
τόσσον ἀπὸ πτόλιος ὅσσον τε γέγωνε βοήσας·
ἔνθα καθεζόμενος μεῖναι χρόνον, εἰσόκεν ἡμεῖς
ἄστυδε ἔλθωμεν καὶ ἱκώμεθα δώματα πατρός.
Αὐτὰρ ἐπὴν ἡμέας ἔλπῃ ποτὶ δώματ' ἀφῖχθαι,
καὶ τότε Φαιήκων ἴμεν ἐς πόλιν, ἠδ' ἐρέεσθαι
δώματα πατρὸς ἐμοῦ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτ' ἐστί, καὶ ἂν πάϊς ἡγήσαιτο
νήπιος· οὐ μὲν γάρ τι ἐοικότα τοῖσι τέτυκται
δώματα Φαιήκων, οἷος δόμος Ἀλκινόοιο

dix-septième siècle pour soutenir que Nausicaa dit une obscénité.

289. Ὦχ(α), *vulgo* ὧδ(ε). Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, σὺ δ' ὦχ' ἐμέθεν. Je rétablis, avec Ameis, la leçon d'Aristarque. On a vu, *Iliade*, II, 26 : νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα.

290. Ἐμοῖο. Zénodote écrivait ἐμεῖο, et cette leçon, bien que rejetée par Aristarque, était restée dans les κοιναί. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ζηνόδοτος ἐμεῖο, καὶ ἐπεκράτησεν.

291. Κελεύθου. Ancienne variante, θαλάσσης.

291-292. Ἄλσος.... αἰγείρων, un bois de peupliers.

292. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans ce bois de peupliers. — Ἀμφὶ δέ, et alentour, c'est-à-dire sur les deux bords du ruisseau formé par la source. — Λειμών, sous-entendu ἐστί.

293. Ἔνθα δέ. Ancienne variante, ἐνθάδε en un seul mot. — Τέμενος, le domaine. Voyez les vers VI, 194-195 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers. — Τεθαλυῖά τ' ἀλωή ne désigne pas une chose distincte de celle que désigne le mot τέμενος. La première expression nommait la chose, la seconde expression la caractérise. Il s'agit d'une terre plantée d'arbres fruitiers et bien cultivée. Didyme (*Scholies* E et V) : τέμενος λέγεται ἡ ἀποτετμημένη γῆ κατὰ τιμήν, δενδροφόρου γῆς ἢ ἀμπελοφόρου ἢ σιτοφόρου. τὸ δὲ τεθαλυῖα ἡ θάλλουσα καὶ πλήθουσα φυτοῖς.

294. Ὅσσον τε γέγωνε βοήσας, à la distance où peut se faire entendre un homme qui crie. Voyez la note du vers V, 400. Didyme (*Scholies* H et Q) : λείπει τὸ τις, ὅσον τις βοήσας ἠκούσθη.

295. Χρόνον, un temps, c'est-à-dire pendant quelque temps.

297. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. — Δώματ' ἀφῖχθαι. Aristophane de Byzance, δώματα ἵχθαι.

298. Καὶ τότε, eh bien alors. — Ἐρέεσθαι. Ancienne variante, ἔρχεσθαι. Je n'ai pas besoin de remarquer que l'infinitif, comme trois mots plus haut ἴμεν et trois vers plus haut μεῖναι, a ici le sens de l'impératif.

300. Δ(έ), au reste. Ce qui va suivre montre qu'Ulysse n'aura pas même besoin de demander son chemin, mais non pas que Nausicaa ait eu tort de dire ἐρέεσθαι δώματα πατρὸς ἐμοῦ. Ainsi la correction ἔρχεσθαι était mauvaise. — Καί équivaut à ὥστε καί : tellement que même.

301-302. Τοῖσι.... οἷος δόμος Ἀλκινόοιο, c'est-à-dire δώμασιν Ἀλκινόου, οἷός ἐστι δόμος Ἀλκινόου. *Scholies* Q : προειπὼν δὲ δώματα ἐπήνεγκε δόμος, πρὸς ὃ ἡ διπλῆ. D'après ces derniers mots, la note provient d'Aristarque, et

ἥρωος. Ἀλλ' ὁπότ' ἄν σε δόμοι κεχύθωσι καὶ αὐλή,
ὦκα μάλα μεγάροιο διελθέμεν, ὄφρ' ἂν ἵκηαι
μητέρ' ἐμήν· ἡ δ' ἧσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ,
ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα, θαῦμα ἰδέσθαι,
κίονι κεκλιμένη· δμωαὶ δέ οἱ εἵατ' ὄπισθεν.
Ἔνθα δὲ πατρὸς ἐμοῖο θρόνος ποτικέκλιται αὐτῇ,
τῷ ὅγε οἰνοποτάζει ἐφήμενος, ἀθάνατος ὥς.
Τὸν παραμειψάμενος μητρὸς περὶ γούνασι χεῖρας
βάλλειν ἡμετέρης, ἵνα νόστιμον ἦμαρ ἴδηαι
χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐσσί.
[Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέῃσ' ἐνὶ θυμῷ,
ἐλπωρή τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐϋκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.]
  Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἵμασεν μάστιγι φαεινῇ

devrait être rédigée ainsi : ἡ διπλῆ, ὅτι προειπὼν.....

303. Ἥρωος. La seconde syllabe compte pour une brève, comme si ω était à la fin du mot devant un mot commençant par une voyelle. On a vu βέβληαι dactyle, *Iliade*, XI, 380; υἱός, iambe plusieurs fois, et mainte licence analogue. Il paraît cependant qu'ici on ne devrait point avoir ἥρωος dactyle, mais ἥρως spondée. C'est la seule écriture que connaisse Nicanor (*Scholies* B); et cet ἥρως peut être indifféremment, selon lui, ou un génitif pour ἥρωος, comme ἥρῳ au datif pour ἥρωϊ, ou un vocatif s'adressant à Ulysse, ce qui suppose un point à la fin du vers 302 : εἰ μὲν πρὸς γενικὴν ἀφορῷς, μὴ στίξῃς εἰς τὸ Ἀλκινόοιο· εἰ δὲ πρὸς κλητικὴν, στίξον, ἵνα ᾖ πρὸς Ὀδυσσέα ὁ λόγος λέγων, ἀλλὰ ὦ ἥρως. — Δόμοι.... καὶ αὐλή est une sorte d'hystérologie, car on passe par la cour pour entrer dans la maison.

304. Μεγάροιο, la grande salle. C'est là que se tenaient les hommes. Les femmes n'y venaient que par occasion.

305. Ἐπ' ἐσχάρῃ. Voyez la note du vers 52.

306. Ἠλάκατα στρωφῶσ' ἁλιπόρφυρα. Voyez les notes du vers 53.

307. Κίονι κεκλιμένη. C'est le dossier du fauteuil qui est appuyé à la colonne.

308. Αὐτῇ, *vulgo* αὐγῇ, c'est-à-dire πυρὸς αὐγῇ. Mais la leçon αὐτῇ paraît bien préférable. C'est comme s'il y avait θρόνῳ αὐτῆς.

309. Τῷ.... ἐφήμενος, sur lequel assis : et assis sur ce trône. — Ἀθάνατος ὥς. On supposait les immortels passant de longues heures à boire.

310. Περί, *vulgo* ποτί. De toute façon, la préposition doit être jointe au verbe βάλλειν.

311. Βάλλειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἡμετέρης doit être entendu au propre; car Nausicaa n'est pas l'unique enfant d'Arété. Elle a des frères.

311-312. Ἴδηαι χαίρων équivaut à χαίρῃς ἰδών : tu aies le bonheur de voir.

313-315. Εἴ κέν τοι.... Ces trois vers appartiennent au chant VIII, 75-77, et c'est à tort qu'on les a transportés ici, où ils n'ont que faire. Depuis longtemps ils sont mis entre crochets par tous les éditeurs sans exception.

316. Μάστιγι φαεινῇ. On a vu plusieurs fois, dans l'*Iliade*, μάστιγα φαεινήν : X, 500; XIX, 395; XXIII, 384. Il est probable que l'épithète, assez bizarre en apparence, se rapporte aux ornements dont on décorait le manche, plutôt qu'au poli ou à la couleur de la courroie. Le *fouet d'or* de Jupiter est un fouet à manche d'or. Voyez la note du vers VIII, 44 de l'*Iliade*.

ἡμιόνους· αἱ δ' ὦκα λίπον ποταμοῖο ῥέεθρα.
Αἱ δ' εὖ μὲν τρώχων, εὖ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν.
Ἡ δὲ μάλ' ἡνιόχευεν, ὅπως ἅμ' ἑποίατο πεζοὶ
ἀμφίπολοί τ' Ὀδυσεύς τε· νόῳ δ' ἐπέβαλλεν ἱμάσθλην.
Δύσετό τ' ἠέλιος, καὶ τοὶ κλυτὸν ἄλσος ἵκοντο
ἱρὸν Ἀθηναίης, ἵν' ἄρ' ἕζετο δῖος Ὀδυσσεύς.
Αὐτίκ' ἔπειτ' ἠρᾶτο Διὸς κούρῃ μεγάλοιο·
Κλῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη·
νῦν δή πέρ μευ ἄκουσον, ἐπεὶ πάρος οὔποτ' ἄκουσας
ῥαιομένου, ὅτε μ' ἔρραιε κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.
Δός μ' ἐς Φαίηκας φίλον ἐλθεῖν ἠδ' ἐλεεινόν.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη·

318. Αἱ. Bothe propose de lire ἄν, pour éviter la répétition de αἱ. Mais cette répétition est intentionnelle, quoi qu'il en dise; et αἱ signifie ici *ces bonnes mules*, car tout le vers est à leur éloge. — Τρώχων. Callistrate, τρεχέτην. C'était sans doute une ancienne glose passée dans le texte de quelques manuscrits. Homère dit τρωχάω et τροχάω, aussi bien que τρέχω. On verra τροχόωντα, XV, 451. — Πλίσσοντο πόδεσσιν est opposé à τρώχων, et il désigne l'allure ordinaire. Les mules de Nausicaa vont, selon le besoin, ou au trot ou au pas; mais elles ont le trot allongé et le pas allongé : εὖ μέν et εὖ δέ. — Le verbe πλίσσομαι se rattache à la racine πλεκ, qui contient l'idée de plier. C'est le mouvement du jarret, c'est la marche ordinaire. Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T) : Καλλίστρατος, αἱ δ' εὖ μὲν τρεχέτην. τὸ δὲ πλίσσοντο βάδην διέτρεχον. ὥστε τὸ ὅλον εἶναι, εὖ μὲν ἐτρόχαζον, εὖ δὲ βάδην ᾔεσαν. *Scholies* P, Q et T : πλίξ τὸ βῆμα. πλίσσοντο οὖν ἀντὶ τοῦ ἐβηματιζον. ἐπαινεῖ τοίνυν καὶ τὸν δρόμον καὶ τὴν τῶν ποδῶν κίνησιν. — C'est le seul passage des poëmes d'Homère où se trouve le verbe πλίσσομαι.

319. Μάλ(α) a ici le même sens à peu près que νόῳ au vers suivant : avec soin; avec adresse; avec art. Didyme (*Scholies* V) : νῦν ἐπιστημόνως. — Ὅπως ἅμ' ἑποίατο πεζοί. Cette mention prouve que les compagnes de Nausicaa ne sont pas venues à pied de la ville au lavoir. La jeune fille, à l'aller, a mis son attelage au trot. Voyez plus haut les vers 81-84 et les notes sur deux de ces vers.

320. Νόῳ, avec réflexion, c'est-à-dire habilement, artistement. — Ἐπέβαλλεν ἱμάσθλην, elle lançait la courroie : elle donnait du fouet. Didyme (*Scholies* V) : τεχνικῶς ἤλαυνεν.

321. Δύσετο. Il est inutile de subtiliser sur ce mot, comme font les critiques alexandrins dans les deux notes qui nous ont été conservées. *Scholies* P et V : νῦν πρὸς δυσμὰς ἀπέκλινεν· ἡμέρας γὰρ ἔτι οὔσης εἰσέρχεται Ὀδυσσεὺς, παρὸ καὶ ἀχλὺν αὐτῷ καταχέει. *Scholies* P, Q et T : καὶ πῶς ἀχλὺν ἐπιχέει τῷ Ὀδυσσεῖ Ἀθηνᾶ ἅπαξ ἑσπέρας οὔσης; τὸ δύσετο οὖν, πρὸς δυσμὰς ἀπέκλινεν. Le verbe a ici le même sens que partout. La difficulté soulevée par les enstatiques (καὶ πῶς ἀχλὺν...) n'est pas sérieuse, puisqu'on voit encore clair, surtout dans certaines saisons, longtemps après que le soleil est couché. Voyez la note du vers VII, 15. — Τοί, eux Ulysse et les jeunes filles.

322. Ἵν(α), adverbe : *ubi*, là où.

324. Κλῦθί μευ,... On a vu ce vers ailleurs, IV, 762.

327. Ἐλεεινόν, *miserandum*, accueilli avec pitié. — Le vers 327, sauf un mot changé, ressemble au vers XXIV, 309 de l'*Iliade*. Voy. la deuxième note sur ce vers.

328. Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος·... On a vu ce vers, III, 385, et plusieurs fois dans l'*Iliade*.

αὐτῷ δ' οὔπω φαίνετ' ἐναντίη· αἴδετο γάρ ῥα
πατροκασίγνητον· ὁ δ' ἐπιζαφελῶς μενέαινεν
ἀντιθέῳ Ὀδυσῆϊ, πάρος ἣν γαῖαν ἱκέσθαι.

329. Αὐτῷ, à lui-même, c'est-à-dire à ses yeux, visiblement, en propre personne. — Αἴδετο. Ancienne variante, ἅζετο. Le sens est le même.

330. Πατροκασίγνητον, le frère de (son) père : son oncle paternel; Neptune. — Δ(έ) est explicatif, et il a le sens de γάρ. — Ἐπιζαφελῶς, suivant Hérodien (*Scholies* P), devrait avoir l'accent aigu sur la pénultième : Ἀρίσταρχος περισπᾷ τὸ ζαφελῶς (lisez τὸ ἐπιζαφελῶς), καὶ οὕτως ἐπεκράτησεν. ἔδει δὲ βαρυτόνως.

331. Ἀντιθέῳ.... On a vu ce vers, I, 21. — Payne Knight prétend que ce vers et les trois précédents ont été intercalés à l'époque de la division du poëme en vingt-quatre parties, afin qu'il y eût une sorte de pause après la prière d'Ulysse, et que le chant IV ne se terminât pas brusquement. Dugas Montbel, comme à son ordinaire, approuve la suppression faite par Payne Knight. Il est certain que le premier vers du chant VII pourrait immédiatement suivre le vers 327 du chant VI. Il n'est pas moins certain que les derniers vers du chant VI ne sont ni d'Aristophane de Byzance ni d'Aristarque. N'y eût-il que la note d'Hérodien sur ἐπιζαφελῶς, nous serions sûrs qu'ils ne sont point une interpolation, et qu'ils proviennent de textes antérieurs à l'école d'Alexandrie; mais il y a en outre deux notes de Didyme, l'une sur le vers 329, l'autre sur le vers 330 : la première signale la variante ἅζετο, au lieu de αἴδετο, et la seconde commente πατροκασίγνητον. J'ajoute qu'un interpolateur n'aurait pas écrit, au vers 330, ἐπιζαφελῶς. Il aurait exactement copié la fin du vers I, 20, pour être tout à fait homérique : ὁ δ' ἀσπερχὲς μενέαινεν.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Η.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΕΙΣΟΔΟΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ.

Minerve, sous la figure d'une jeune Phéacienne, conduit Ulysse au palais d'Alcinoüs (1-77). Description du palais (78-132). Ulysse demande et reçoit l'hospitalité (133-225). Il raconte les aventures de son dernier voyage (226-297). Témoignages de bienveillance dont le comble Alcinoüs (298-333). Repos d'Ulysse (334-347).

Ὣς ὁ μὲν ἔνθ' ἠρᾶτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
κούρην δὲ προτὶ ἄστυ φέρεν μένος ἡμιόνοιϊν.
Ἡ δ' ὅτε δὴ οὗ πατρὸς ἀγακλυτὰ δώμαθ' ἵκανεν,
στῆσεν ἄρ' ἐν προθύροισι· κασίγνητοι δέ μιν ἀμφὶς
ἵσταντ' ἀθανάτοις ἐναλίγκιοι· οἵ ῥ' ὑπ' ἀπήνης
ἡμιόνους ἔλυον, ἐσθῆτά τε ἔσφερον εἴσω.
Αὐτὴ δ' ἐς θάλαμον ἑὸν ἤϊε· δαῖε δέ οἱ πῦρ
γρηῢς Ἀπειραίη, θαλαμηπόλος Εὐρυμέδουσα,

1. Ἔνθα, là, c'est-à-dire à l'endroit où il s'était assis. Voyez les vers VI, 322-327.

2. Μένος ἡμιόνοιϊν, la vigueur des deux mules, c'est-à-dire les deux mules vigoureuses. Voyez la note I, 409.

5. Ὑπ(ό) doit être joint à ἔλυον du vers suivant : ὑπέλυον, dételèrent.

6. Ἐσθῆτα dans un sens collectif, comme au vers VI, 74 : le linge; les vêtements blanchis.—Bothe est choqué de l'imperfection de la phrase, et il propose de lire : ἡμιόνους τ' ἐλύοντ' ἐσθῆτά τε.... Il dit qu'Homère, quand deux choses se font simultanément, ou répète τε, ou met τε.... καί. Il dit aussi que l'harmonie est alors mieux soutenue. La correction est absolument impossible; car le mot ἐσθῆτα se prononçait Ϝεσθῆτα au temps d'Homère. On en est sûr. Comparez le latin *vestis*. Mais, si les digammistes ont ici gain de cause, l'hiatus qui suit aussitôt leur est fort désagréable, car ils ont les hiatus en horreur.

7. Δαῖε δέ οἱ πῦρ. La fraîcheur du soir suffit pour expliquer la chose; mais nous voyons, au vers 13, que le feu servait aussi à préparer des aliments pour Nausicaa. — Quelques anciens concluaient de ce feu, comme de celui près duquel se tenait la reine, qu'on était en hiver : διὰ τὸ εἶναι χειμῶνα (*Scholies* B). La besogne faite par Nausicaa et ses suivantes prouve le contraire; et l'on a vu, VI, 98, l'action d'un chaud soleil. On est en été, ou à peine au commencement de l'automne, et de l'automne grec, qui est notre canicule. D'ailleurs il fait nuit, et le feu sert aussi à éclairer la chambre. Ameis : *sowol zum Wærmen als auch zum Leuchten*.

8. Ἀπειραίη, d'Apira. C'est perdre son temps que de chercher à savoir si Apira est une ville, et dans quelle contrée se

τήν ποτ' Ἀπείρηθεν νέες ἤγαγον ἀμφιέλισσαι·
Ἀλκινόῳ δ' αὐτὴν γέρας ἔξελον, οὕνεκα πᾶσιν
Φαιήκεσσιν ἄνασσε, θεοῦ δ' ὣς δῆμος ἄκουεν·
ἣ τρέφε Ναυσικάαν λευκώλενον ἐν μεγάροισιν.
Ἥ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, καὶ εἴσω δόρπον ἐκόσμει.
Καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς ὦρτο πόλινδ' ἴμεν· αὐτὰρ Ἀθήνη
πολλὴν ἠέρα χεῦε φίλα φρονέουσ' Ὀδυσῆϊ,
μή τις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
κερτομέοι τ' ἐπέεσσι, καὶ ἐξερέοιθ' ὅτις εἴη.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἐραννήν,

trouvait cette ville. Apira, ville, île ou pays, appartient à la géographie fantastique des contes. — Quelques anciens regardaient Ἀπειραίη comme identique à Ἠπειραίη : du continent, c'est-à-dire Thesprotienne. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, contre laquelle proteste la quantité, et qui d'ailleurs n'éclaircit guère la question.

9. Ἤγαγον, avaient amenée. Eustathe: ἢ μάχης νόμῳ, ἢ κατὰ ἐμπορίαν. La seconde explication est préférable; car les Phéaciens n'étaient point des pirates. Voyez le vers VI, 270. L'emploi des armes, d'après ce passage, leur était inconnu. Bothe : « Servas illi coemerant in Apira, ex iisque « Eurymedusam, insignem pulchritudine et « artibus, dono dederunt Alcinoo, honoris « causa. Mulierum omnis generis haud me« diocre commercium fuisse apud Phæaces « eleganter et delicate viventes, facile exis« timari potest. »

10. Ἔξελον, on mit de côté : on avait choisi.

12. Τρέφε, nourrissait, c'est-à-dire avait nourri, avait élevé. Il s'agit des soins donnés durant l'enfance, et non de l'allaitement. Les reines elles-mêmes allaitaient leurs enfants. On a vu, I, 435, ἔτρεφε, en parlant des soins donnés à Télémaque par la vieille Euryclée, qui avait été, vingtcinq ou trente ans auparavant, la *nourrice* de son père, et qui n'avait pas davantage allaité ce premier nourrisson, étant restée vierge. Voyez les vers I, 430-433.

13. Ἥ οἱ πῦρ ἀνέκαιε,... Zénodote condamnait ce vers, à cause de la répétition de ce qui a été dit au vers 7, et parce que εἴσω est, selon lui, un terme impropre. Didyme (*Scholies* H et P) : ἀθετεῖ Ζηνόδοτος. ἤδη γὰρ εἶπε δαῖε δέ οἱ πῦρ. καὶ διὰ τὴν διαφορὰν τοῦ εἴσω πρὸς τοῦ ἔνδον. La première raison d'athétèse n'est fondée que sur le goût particulier de Zénodote, l'impitoyable ennemi des répétitions. La deuxième n'est fondée sur rien; car εἴσω, chez Homère, est trèssouvent adverbe, et on vient encore de voir, au vers 6, ce mot employé absolument. Il est vrai que là il y a mouvement, et que ἔνδον serait impropre. Mais on a vu, III, 427-428, εἴπατε δ' εἴσω δμωῇσιν, où εἴσω a tout à fait le sens de ἔνδον.

14. Αὐτὰρ Ἀθήνη. Ancienne variante, ἀμφὶ δ' Ἀθήνη, leçon adoptée par Ameis. C'est celle de nos anciennes éditions. Mais ce n'était qu'une correction quelconque, comme on va voir.

15. Χεῦε est dit d'une manière générale; mais c'est Ulysse qu'enveloppe le nuage, comme le fait observer Aristarque (*Scholies* P, Q et T), ce ne sont pas les Phéaciens : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεῖ περιέθηκε σκότος, οὐ τοῖς Φαίαξιν, ὡς ἐν τοῖς ἑξῆς Ζηνόδοτος. L'erreur même de Zénodote et l'observation d'Aristarque établissent avec certitude la leçon αὐτὰρ Ἀθήνη. Car ἀμφὶ δ' Ἀθήνη supprimerait toute difficulté de sens, et forcerait de rapporter le verbe à Ulysse : ἀμφέχευε Ὀδυσσεῖ πολλὴν ἠέρα. C'est ce qui m'a fait dire que ἀμφὶ δ(έ) n'était qu'une correction. — Vénus, dans Virgile, imite le procédé de Minerve, *Énéide*, I, 415-418, et pour des raisons semblables à celles que va donner Homère : *cernere ne quis*, etc.

18. Ἐραννήν, aimable. C'est l'épithète

ἔνθα οἱ ἀντεϐόλησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
παρθενικῇ εἰκυῖα νεήνιδι, κάλπιν ἐχούσῃ.
Στῆ δὲ πρόσθ' αὐτοῦ· ὁ δ' ἀνείρετο δῖος Ὀδυσσεύς·
Ὦ τέκος, οὐκ ἄν μοι δόμον ἀνέρος ἡγήσαιο
Ἀλκινόου, ὃς τοῖσδε μετ' ἀνθρώποισιν ἀνάσσει;
Καὶ γὰρ ἐγὼ ξεῖνος ταλαπείριος ἐνθάδ' ἱκάνω,
τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· τῷ οὔτινα οἶδα
ἀνθρώπων, οἳ τήνδε πόλιν καὶ ἔργα νέμονται.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι, ξεῖνε πάτερ, δόμον ὅν με κελεύεις
δείξω, ἐπεί μοι πατρὸς ἀμύμονος ἐγγύθι ναίει.

qu'Homère a donnée à la ville de Calydon, *Iliade*, IX, 531 et 577. L'adjectif ἐραννός n'est qu'une forme abrégée de ἐρατεινός, très-fréquent dans les deux poëmes, tandis que ἐραννήν, dans l'*Odyssée*, est un ἅπαξ εἰρημένον.

19. Θεά. De même que l'ombre du soir, favorable à Ulysse, est un nuage dont Minerve a enveloppé le héros, de même la jeune fille qui montre à Ulysse le chemin du palais ne peut être que sa divine protectrice en personne. Didyme (*Scholies* P) : κόρη τις, ἣν θεὰν ὀνομάζει διὰ τὸ δεῖξαι αὐτῷ τὴν ὁδόν.

20. Κάλπιν ἐχούσῃ. Elle est censée aller chercher de l'eau à la fontaine. Voyez le vers VI, 292. — Le mot κάλπις ne se trouve que cette fois chez Homère; mais il n'est pas très-rare chez les poëtes postérieurs.

22. Οὐκ ἄν μοι.... ἡγήσαιο, ne pourrais-tu me servir de guide? Aristophane de Byzance donnait l'interrogation sous une forme non négative : ἦ ῥά νύ μοι.... — Δόμον, vers la maison : pour que je gagne la maison. — Ἀνέρος, devant le nom propre, est un vrai titre d'honneur. Ulysse dit, *la maison du seigneur Alcinoüs*.

23. Μετ(ά), *inter*, parmi. — Ἀνάσσει, commande : est roi.

25. Τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης, d'une terre étrangère bien loin (d'ici). Voyez la note du vers I, 270 de l'*Iliade*. Aristarque (*Scholies* E, M, P et T) répète ici son explication : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὴν πολὺ ἀφεστῶσαν γῆν, οὐ τὴν Πελοπόννησον, ὡς οἴονται οἱ νεώτεροι.

26. Καὶ ἔργα νέμονται. Ancienne variante, καὶ γαῖαν ἔχουσιν. Avec cette leçon, le vers est identique à celui qu'on a vu ailleurs, VI, 177. Il est donc probable que cette leçon n'est qu'une correction de grammairien. Elle est du reste fort inutile, puisque ἔργα, c'est la terre cultivée, et que τήνδε πόλιν καὶ (τάδε) ἔργα νέμονται dit la même chose que τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν, et d'une façon plus concrète et plus précise, par conséquent plus poétique.

28. Πάτερ. Ulysse n'est pas un vieillard, et Minerve l'a même rajeuni; mais sa taille et son air majestueux impriment le respect. La jeune fille le traite comme un dieu ou un roi. — Ὅν με κελεύεις, sous-entendu δεῖξαι.

29. Δείξω, je montrerai, c'est-à-dire il ne m'en coûtera guère de montrer. Ce sens est évident, sans quoi ἐπεί ferait entendre que, si la maison d'Alcinoüs n'était pas voisine de celle du père de la jeune fille, celle-ci ne se dérangerait pas pour l'y conduire. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : δείξω (au lieu de ἡγεμονεύσω) προσαγωγὸν πάνυ. οὐ γὰρ τὴν ἰδίαν χρείαν καταλιποῦσα ὑπουργήσειν φησίν, ἀλλὰ τῆς αὐτῆς ὁδοῦ δείξειν τὸ ζητούμενον.— Μοι πατρός équivaut à πατρὸς ἐμοῦ, et près de mon père signifie près de la maison de mon père. — Ναίει a pour sujet δόμος Ἀλκινόου sous-entendu : la maison d'Alcinoüs est située.

Ἀλλ' ἴθι σιγῇ τοῖον, ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω·
μηδέ τιν' ἀνθρώπων προτιόσσεο μηδ' ἐρέεινε.
Οὐ γὰρ ξείνους οἵδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,
οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.
Νηυσὶ θοῇσιν τοίγε πεποιθότες ὠκείῃσιν
λαῖτμα μέγ' ἐκπερόωσιν, ἐπεί σφισι δῶκ' Ἐνοσίχθων·
τῶν νέες ὠκεῖαι ὡσεὶ πτερὸν ἠὲ νόημα.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.
Τὸν δ' ἄρα Φαίηκες ναυσικλυτοὶ οὐκ ἐνόησαν,
ἐρχόμενον κατὰ ἄστυ διὰ σφέας· οὐ γὰρ Ἀθήνη
εἴα ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεός, ἥ ῥά οἱ ἀχλὺν

30. Τοῖον, *taliter*, comme je vais dire : comme tu vas voir qu'il le faut. *Scholies* P : ὥς σοι δεικνύω. Cette explication vaut mieux que l'autre, οὕτως ὡς ἔχεις, donnée pourtant la première par les *Scholies* P.

31. Μηδὲ.... προτιόσσεο, ne regarde pas fixement. *Scholies* P : μηδὲ πρός τινα ἀνθρώπων ἐνατένιζε.

32-33. Οὐ γὰρ ξείνους.... Les enstatiques signalaient ici une contradiction, puisque les Phéaciens sont très-hospitaliers, et qu'Ulysse n'aura point à se plaindre d'eux, bien au contraire. Les lytiques répondaient qu'il ne s'agit ici que de la populace, et non pas des grands, auxquels seuls Ulysse doit avoir affaire, et que d'ailleurs il importe qu'Ulysse arrive tout droit chez Alcinoüs. Porphyre (*Scholies* E et V) : ζητοῦσί τινες πῶς ἐν τοῖς ἑξῆς φιλοξενωτάτους λέγει τοὺς ἀνθρώπους. καὶ φαμὲν ἢ τὸν μὲν ναυτικὸν ὄχλον εἶναι τῷ ὄντι ἀηδῆ, τοὺς δὲ βασιλεῖς φιλοξένους· ἢ ἵνα φυλάξηταί τινος πυθέσθαι καὶ πρὸς ἕτερον καταχθῆναι.

33. Ἔλθοι. Ancienne variante, ἔλθῃ, leçon adoptée par Bekker et par Jacob La Roche.

34. Θοῇσιν et ὠκείῃσιν sont absolument synonymes. Cette répétition d'idée équivaut au superlatif de l'une ou de l'autre des deux épithètes. C'est comme si l'une ou l'autre était exprimée deux fois : manière de faire entendre le superlatif dont nous faisons quelquefois usage. Dire *un grand, grand vaisseau*, c'est dire un vaisseau immense.

35. Λαῖτμα, comme ailleurs λαῖτμα θαλάσσης : le gouffre de la mer. L'épithète μέγ(α) complète l'idée : la mer vaste et profonde. — Δῶκ(ε), sous-entendu λαῖτμα ἐκπερᾶν.

36. Ὡσεὶ.... νόημα. On a vu dans l'*Iliade*, XV, 80-83, une course rapide comparée à la rapidité avec laquelle on se porte ici ou là par la pensée. Voyez les notes sur ce passage. — Payne Knight retranche le vers 36, qu'il regarde comme une glose passée dans le texte. Cette suppression est tout à fait arbitraire. Ce n'est pas à l'expression proverbiale que les Grecs attribuaient l'origine du vers, c'est au vers qu'ils attribuaient l'origine du proverbe. Didyme (*Scholies* B, E et T) : ἐντεῦθεν τὸ παροιμιῶδες, διέπτατο δ' ὥστε νόημα. Une autre note de Didyme (*Scholies* E) justifie la comparaison : τὸ γὰρ ἐνθύμημα καὶ τὰ πόρρω φαντάζεται. Il est probable que le critique citait pour preuve l'exemple ἔνθ' εἴην, ἢ ἔνθα, qui achèverait très-bien la phrase.

37-38. Ὣς ἄρα.... On a vu ces deux vers, II, 405-406 et III, 29-30.

40. Ἐρχόμενον.. διὰ σφέας, s'avançant à travers eux-mêmes, c'est-à-dire bien qu'il marchât au milieu d'eux.

41. Ἥ ῥά οἱ ἀχλύν. Zénodote, ἥ σφισιν ἀχλύν. C'était une correction destinée à faire concorder le texte avec l'explication que Zénodote avait donnée du vers 15. Mais

θεσπεσίην κατέχευε, φίλα φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.
Θαύμαζεν δ' Ὀδυσεὺς λιμένας καὶ νῆας ἐΐσας,
αὐτῶν θ' ἡρώων ἀγορὰς καὶ τείχεα μακρὰ,
ὑψηλὰ, σκολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ βασιλῆος ἀγακλυτὰ δώμαθ' ἵκοντο,
τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Οὗτος δή τοι, ξεῖνε πάτερ, δόμος ὅν με κελεύεις
πεφραδέμεν· δήεις δὲ Διοτρεφέας βασιλῆας
δαίτην δαινυμένους· σὺ δ' ἔσω κίε, μηδέ τι θυμῷ
τάρβει· θαρσαλέος γὰρ ἀνὴρ ἐν πᾶσιν ἀμείνων
ἔργοισιν τελέθει, εἰ καί ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι.
Δέσποιναν μὲν πρῶτα κιχήσεαι ἐν μεγάροισιν·
Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον, ἐκ δὲ τοκήων

cette correction est inadmissible; car le vers 143, comme le fait observer Aristarque (*Scholies* H et P), prouve que c'est d'Ulysse qu'il s'agit : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι) Ζηνόδοτος ἧ σφισιν ἀχλύν γράφει, οὐκ εὖ. ἐν γὰρ τοῖς ἑξῆς φησίν· Καὶ τότε δή ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ.

43. Θαύμαζεν, admirait. L'imparfait indique que c'est en marchant vers la ville.

44. Ἡρώων. Ce sont les mêmes qu'Homère appelle plus loin βασιλῆας, vers 49. — Ἀγοράς. Il n'y avait qu'une place d'assemblée. Le pluriel est amené par l'idée de la fréquence des réunions qui se tenaient sur cette place. — Τείχεα, les remparts (de la ville).

45. Σκολόπεσσιν. Homère ne parle point de fossé. Il ne s'agit donc pas d'une palissade du genre de celle qui formait la première défense du camp des Grecs. Ce sont des pieux qui garnissent le haut de la muraille, des chevaux de frise qui ajoutent aux difficultés de l'escalade. Les Phéaciens n'ont rien à craindre de personne; mais le souvenir de leurs anciens malheurs les a rendus prudents.

47. Τοῖσι, *inter eos*, entre eux, c'est-à-dire entre eux deux, et par conséquent en s'adressant à lui. Voyez la note du vers V, 202. Aristarque (*Scholies* P) note le fait grammatical, et il ajoute que le δέ qui suit τοῖσι est redondant : (ἡ διπλῆ,) ὅτι δύο ὄντων τοῖσι εἶπε, καὶ (ὅτι) περισσὸς ὁ δέ. Mais rien n'empêche d'expliquer δέ dans le sens de *tum* (alors).

49. Πεφραδέμεν, *monstrare* (*tibi*), de te montrer. Voyez la note du vers I, 273. — Βασιλῆας, les rois, c'est-à-dire les grands de la nation. Voyez le vers I, 394.

51. Θαρσαλέος, qui n'a pas peur. Le mot est tout à fait en bonne part. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ὁ πεπαρρησιασμένος καὶ εὔτολμος, οὐχ ὁ θρασύς· ἐκεῖνος γὰρ ἀναιδής.

52. Εἰ καί ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι, quand même il viendrait d'un endroit quelconque, c'est-à-dire fût-il complétement étranger dans le pays où il se trouve. Ancienne variante, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἔλθοι : vînt-il du bout du monde. Le sens, des deux façons, reste le même. — Payne Knight, Dugas Montbel et Bekker suppriment, mais sans raison sérieuse, le vers 52.

53. Πρῶτα, d'abord, c'est-à-dire sans t'arrêter auprès de personne autre. — Κιχήσεαι, tu iras trouver. La traduction *invenies* (tu trouveras) n'est point exacte, puisqu'il faut traverser la salle du festin pour arriver à l'endroit où se tient la reine. Didyme (*Scholies* V) prétend même que κιχήσεαι équivaut ici à ἱκετεύσεις, tu supplieras : οὐ γὰρ καταλήψεσθαι σημαίνει.

54. Ἐπώνυμον, exprimant la qualité comme ferait un surnom : bien assorti à son caractère. La traduction *inditum* n'offre ici aucun sens. L'adjectif ἀρητός signifie

τῶν αὐτῶν οἵπερ τέκον Ἀλκίνοον βασιλῆα.
Ναυσίθοον μὲν πρῶτα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
γείνατο καὶ Περίβοια, γυναικῶν εἶδος ἀρίστη,
ὁπλοτάτη θυγάτηρ μεγαλήτορος Εὐρυμέδοντος,
ὅς ποθ' ὑπερθύμοισι Γιγάντεσσιν βασίλευεν.
Ἀλλ' ὁ μὲν ὤλεσε λαὸν ἀτάσθαλον, ὤλετο δ' αὐτός·
τῇ δὲ Ποσειδάων ἐμίγη, καὶ ἐγείνατο παῖδα
Ναυσίθοον μεγάθυμον, ὃς ἐν Φαίηξιν ἄνασσεν·
Ναυσίθοος δ' ἔτεκεν Ῥηξήνορά τ' Ἀλκίνοόν τε.
Τὸν μὲν ἄκουρον ἐόντα βάλ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
νυμφίον, ἐν μεγάρῳ μίαν οἴην παῖδα λιπόντα,
Ἀρήτην· τὴν δ' Ἀλκίνοος ποιήσατ' ἄκοιτιν,
καί μιν ἔτισ' ὡς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,

precabilis; et la reine Arété a le cœur tendre aux suppliants. C'est ainsi que le nom de Démosthène (force du peuple), qu'avait reçu à sa naissance l'orateur athénien, s'est trouvé par le fait un éponyme, un surnom exprimant le caractère. Didyme (_Scholies_ B, P, Q et T) : ἐπώνυμόν ἐστι τὸ ἀπὸ γενέσεως μὲν αὐτομάτως τεθὲν, ὕστερον δὲ κατὰ τύχην δοκοῦν τεθεῖσθαι, ὡς τὸ Δημοσθένης, οἷον τὸ τοῦ δήμου σθένος. — Τοκήων, d'après ce qui suit, signifie les aïeuls paternels, et non point le père et la mère. Arété n'était point la sœur d'Alcinoüs, mais sa nièce. Les enstatiques, alléguant le sens propre de τοκεύς, prétendaient mettre le poëte en contradiction avec lui-même. Les lytiques répondaient qu'on dit souvent nos pères pour dire nos ancêtres, et que _parents_ est ici pour _grands-parents_. Porphyre (_Scholies_ E, P et Q) : τοῦτο μάχεται τοῖς ἑξῆς. τὴν μὲν γὰρ λέγει Ῥηξήνορος, τὸν δὲ Ναυσιθόου. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως. τὸ γὰρ τοκήων δηλοῖ καὶ τὸ προγόνων. καὶ γὰρ τοὺς πατέρας ἐπὶ τῶν προγόνων τάττουσιν.

60. Ἀλλ' ὁ μὲν ὤλεσε.... Bothe suppose qu'après ce vers il y en avait un autre, aujourd'hui perdu, où le poëte faisait connaître comment avaient péri Eurymédon et son peuple. Mais les géants étaient des brutes, et ils ont été exterminés par des populations civilisées. C'est là évidemment la tradition que rappelle le poëte, et cette tradition n'était ignorée de personne. Le vers est donc parfaitement clair, et n'a besoin d'aucun complément.

61. Τῇ, c'est-à-dire Περιβοίῃ.

64. Τόν, c'est-à-dire Ῥηξήνορα. — Ἄκουρον, sans enfant mâle : ἀ privatif et κοῦρος. Ce sens est manifeste, d'après le vers suivant.—Les enstatiques faisaient une chicane à l'occasion du mot ἄκουρον. Mais cette chicane était aussi peu fondée que celle qu'ils faisaient sur τοκήων. Porphyre (_Scholies_ B, E, P et Q) : τοῦτο ἐναντίον τῶν ἐπιφερομένων μίαν οἴην παῖδα λιπόντα Ἀρήτην. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως. τὸ γὰρ ἄκουρον οὐκ ἐκδεκτέον ἄπαιδα, ἀλλὰ οὐκ ἔχοντα κοῦρον, ὅ ἐστιν ἄρρενα παῖδα. — Βάλ(ε).... Ἀπόλλων signifie que Rhéxénor avait été frappé de mort subite. Voyez les vers XXIV, 758-759 de l'_Iliade_ et les notes sur ces deux vers.

65. Νυμφίον, jeune marié, c'est-à-dire marié depuis trop peu de temps pour laisser une famille nombreuse. Didyme (_Scholies_ B, E, P, Q et T) : τὸ δὲ νυμφίον ἀντὶ τοῦ νέον, οὐ πολὺν χρόνον ἀπὸ τοῦ γάμου βιώσαντα. ἅπαξ δὲ εἴρηται ἡ λέξις. —Je mets la virgule après νυμφίον, et non après μεγάρῳ. Cette ponctuation est bien préférable. Voyez XI, 68, et le vers XIV, 485 de l'_Iliade_. Elle a été adoptée par Ameis. C'est celle qu'indique Nicanor (_Scholies_ P et T), et il l'appuie d'une ex-

ὅσσαι νῦν γε γυναῖκες ὑπ' ἀνδράσιν οἶκον ἔχουσιν.
Ὣς κείνη πέρι κῆρι τετίμηταί τε καὶ ἔστιν
ἔκ τε φίλων παίδων ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο
καὶ λαῶν, οἵ μίν ῥα θεὸν ὣς εἰσορόωντες
δειδέχαται μύθοισιν, ὅτε στείχῃσ' ἀνὰ ἄστυ.
Οὐ μὲν γάρ τι νόου γε καὶ αὐτὴ δεύεται ἐσθλοῦ·
οἷσίν τ' εὖ φρονέῃσι καὶ ἀνδράσι νείκεα λύει.

cellente raison : βραχὺ δὲ διασταλτέον μετὰ τὸ νυμφίον. βέλτιον γὰρ τὸ ἐν μεγάρῳ τοῖς ἑξῆς· προσνέμειν, ἵνα δηλωθῇ ὅτι παρθένον αὐτὴν ἀπέλιπεν.

68. Ὑπ' ἀνδράσιν, sous des époux : sous la loi d'un époux. Ancienne variante, ἐπ' ἀνδράσιν, leçon tout à fait mauvaise.

69-74. Ὣς κείνη.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces six vers comme une interpolation : athétèse tout arbitraire, et que n'a adoptée aucun des éditeurs venus depuis.

69. Πέρι est adverbe : *eximie*, extraordinairement. C'est un des passages où la leçon vulgaire περὶ κῆρι fait perdre à l'expression la moitié de sa force. Dans l'Homère-Didot, la traduction *ex animo* est en désaccord avec le texte, où on lit πέρι adverbe. Voyez la note du vers V, 36. — Τετίμηταί τε καὶ ἔστιν, sous-entendu τετιμημένη ou τιμήεσσα. L'exemple ζώει τε καὶ ἔστιν, c'est-à-dire ζώει τε καί ἐστι ζῶν, XXIV, 263, prouve que c'est une expression redoublée, par conséquent l'idée d'honneur portée à toute son excellence. Il est donc inutile de sophistiquer sur ἔστιν, ou de changer, comme Bothe le propose, τε καὶ ἔστιν en τοκάεσσιν. J'ajoute que la leçon πέρι se trouve confirmée par le superlatif poétique de la fin du vers.

72. Δειδέχαται μύθοισιν, d'après ce qui précède, doit être pris dans le sens le plus favorable : *excipiunt vocibus faustis*, comblent de bénédictions. Il ne s'agit pas de conversations entre les passants et la reine, cela est évident. Didyme (*Scholies* P) : ἐκδέχονται ἐπαίνοις.

73. Οὐ.... τι, nullement. — Καὶ αὐτή, *et ipsa*, quant à elle : en ce qui la concerne personnellement; considérée en elle-même.

74. Οἷσίν τ' εὖ φρονέῃσι. Anciennes variantes, ᾗσίν τ' εὖ φρονέῃσι et ᾗσί τ' εὖ φρονέῃσι. Ameis a préféré la dernière leçon. Mais les deux variantes ne sont que des corrections, et des corrections inutiles; car, en disant καὶ ἀνδράσι (*etiam viris*, fût-ce des hommes), le poëte a fait comprendre que cet arbitrage s'appliquait surtout aux femmes. *Scholies* B, P, Q et T : τοσαύτῃ συνέσει φησὶ κεχρῆσθαι τὴν Ἀρήτην ὁ ποιητής, ὥστε καὶ στάσεις ἀνδρῶν δύνασθαι αὐτὴν διαλύειν. τὸ δὲ καὶ ἀνδράσιν ὡς ἐν ἐπιτάσει παρέλαβε. τὸ γὰρ γυναικῶν νείκεα λύειν ἁρμόζει γυναιξίν. Il y a, dans les mêmes *Scholies* et dans les *Scholies* H, une note d'après laquelle ᾗσίν τ' εὖ aurait été la leçon des textes les plus estimés (αἱ χαριέστεραι). Que cette note soit ou non de Didyme, celle que nous venons de transcrire est évidemment la pure tradition aristarchienne. Je dois seulement faire observer qu'avec la leçon ᾗσιν, le vers ne s'applique plus qu'à des querelles de ménage : τὰ πρὸς τοὺς ἄνδρας νείκεα. Alors le mot καί, devant ἀνδράσι, n'est plus que la copule. — Quoi qu'il en soit, les enstatiques trouvaient détestable une justice qui ne s'appliquait point également à tout le monde, mais aux seuls amis de la reine. *Scholies* T : ὡς γελοίως τοῦτο· οὐ γὰρ τῷ δικαίῳ, ἀλλὰ τοῖς φίλοις φησὶν αὐτὴν (νείκεα) διαλύειν. Cette phrase a tout à fait l'air d'être de la main de Zoïle. On répondait sans doute qu'un arbitre bénévole n'offre jamais ses services qu'à ceux qui ne lui sont point indifférents. — Je n'ai point cité la variante ᾗσίν τ' εὐφροσύνῃσι. Cette leçon ne se trouve que dans la Romaine. Ce n'est pas même une correction. C'est une inadvertance de copiste, et rien de plus; ou, si l'on veut, c'est une correction faite par un ignorant qui ne comprenait pas le subjonctif φρονέῃσι.

Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέῃσ' ἐνὶ θυμῷ,
ἐλπωρή τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.
Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον, λίπε δὲ Σχερίην ἐρατεινήν·
ἵκετο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην,
δῦνε δ' Ἐρεχθῆος πυκινὸν δόμον. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Ἀλκινόου πρὸς δώματ' ἴε κλυτά· πολλὰ δέ οἱ κῆρ
ὥρμαιν' ἱσταμένῳ, πρὶν χάλκεον οὐδὸν ἱκέσθαι.
Ὥστε γὰρ ἠελίου αἴγλη πέλεν ἠὲ σελήνης,
δῶμα καθ' ὑψερεφὲς μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐληλάδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο·
χρύσειαι δὲ θύραι πυκινὸν δόμον ἐντὸς ἔεργον·
σταθμοὶ δ' ἀργύρεοι ἐν χαλκέῳ ἕστασαν οὐδῷ,

75-77. Εἴ κέν τοι.... Ces trois vers qu'on a vus mal placés ailleurs, VI, 313-315, sont ici à leur place.

80. Ἀθήνην, Athènes. Aristarque (*Scholies* H) signale cette particularité d'orthographe : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ἑνικῶς τὰς Ἀθήνας. D'autres anciens regardaient le vers comme interpolé. *Scholies* H et P : ὑποπτεύεται ὁ τόπος, ὡς καὶ Χαῖρίς φησιν ἐν Διορθωτικοῖς. Ceux-là entendaient, au vers suivant, Ἐρεχθῆος δόμον comme une périphrase du nom d'Athènes. *Scholies* E, H, P, T et V : ἀπὸ μέρους τὰς Ἀθήνας.

81. Δόμον doit être pris dans son sens propre et concret. Il s'agit du temple où Minerve et Érechthée étaient σύνναοι, et qui était à la place même où est encore le Parthénon. Voyez la légende d'Érechthée, *Iliade*, II, 547-551.

83. Χάλκεον οὐδόν. Nous sommes ici dans un monde tout imaginaire. Il faut donc prendre au propre les expressions seuil de bronze, portes d'or, etc , sans plus marchander que s'il s'agissait du palais même de Jupiter.

84-85. Ὥστε γάρ.... Voyez les vers IV, 45-46, et la note sur ces deux vers.

86. Χάλκεοι est dissyllabe par synizèse. — Ἐληλάδατ(ο), *vulgo* ἐρηρέδατ(ο). Ancienne variante, ἐληλέδατ(ο). Buttmann, ἐληλέατ(ο). La vulgate provient évidemment d'une confusion; car ἐρηρέδατ(ο), qui est excellent au vers 95, ne vaut rien ici. Toutes les autres leçons ne sont que le même mot, avec des nuances dans l'orthographe; et ce mot est le terme propre : *ducti erant*, offraient une surface continue. Voyez ἕρκος ἐλήλαται, vers 113. Didyme (*Scholies* B et E) : ἐληλάδατο· Ἰωνικῶς ἀντὶ τοῦ ἐληλασμένοι ἦσαν καὶ παρατεταμένοι.

87. Ἐς μύχον ἐξ οὐδοῦ, depuis le seuil jusqu'à l'appartement le plus reculé, c'est-à-dire partout dans le palais. Didyme *Scholies* B) : ὅλος γὰρ ὁ οἶκος χαλκός.— Περὶ δέ, et alentour, c'est-à-dire formant couronne, faisant saillie en haut du mur extérieur. — Θριγκός, une frise, ou, si l'on veut, un entablement. Le mot corniche serait un anachronisme. — Κυάνοιο, de métal bleu. On ignorera éternellement ce qu'était le cyane d'Homère. Le nom n'indique que la couleur du métal. Voyez les notes des vers XI, 24 et 26 de l'*Iliade*.

88. Θύραι, des portes, c'est-à-dire deux battants. Il ne s'agit que de la porte d'entrée. — Δόμον ἐντὸς ἔεργον, protégeaient la maison en dedans, c'est-à-dire la fermaient à l'entrée, ou simplement fermaient la maison, servaient à fermer la maison.

ἀργύρεον δ' ἐφ' ὑπερθύριον, χρυσέη δὲ κορώνη.
Χρύσειοι δ' ἑκάτερθε καὶ ἀργύρεοι κύνες ἦσαν,
οὓς Ἥφαιστος ἔτευξεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν,
δῶμα φυλασσέμεναι μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
ἀθανάτους ὄντας καὶ ἀγήρως ἤματα πάντα.
Ἐν δὲ θρόνοι περὶ τοῖχον ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο διαμπερὲς, ἔνθ' ἐνὶ πέπλοι
λεπτοὶ ἐύννητοι βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν.
Ἔνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἑδριόωντο
πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχεσκον.
Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι ἐϋδμήτων ἐπὶ βωμῶν

90. Ἐφ' équivaut à ἐπῆν. — Ὑπερθύριον, un linteau. *Scholies* P : τὸ ἐπικείμενον ταῖς θύραις, εἰς ὃ οἱ ἄνω στρόφιγγες ἐναρμόζονται. — Κορώνη, un anneau. Voyez la note du vers I, 441. Chacun des deux battants avait son anneau, qui servait à le manœuvrer.

91. Ἑκάτερθε, *utrinque*, de chaque côté (de la porte).

93. Φυλασσέμεναι, c'est-à-dire φυλάσσειν, ὥστε φυλάσσειν : pour garder; afin qu'ils gardassent. Ces chiens étaient vivants, comme les jeunes filles d'or qui sont les servantes de Vulcain, *Iliade*, XVIII, 417-421. — Quelques anciens ramenaient à la vraisemblance les chiens d'Alcinoüs, en expliquant φυλασσέμεναι par ὥστε δοκεῖν φυλάσσειν. Mais cette interprétation est tout arbitraire. Et puis, à quoi bon la vraisemblance sur un point, quand tout le reste est en plein merveilleux ?

94. Ἀθανάτους.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et quelques-uns approuvent la condamnation. Ils ne voient là qu'une maladroite falsification du vers V, 136. On peut n'être pas de leur avis.

95. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans la grande salle. — Ἐρηρέδατ(ο), étaient à poste fixe. Ancienne variante, ἐληλέδατ(ο), expression tout à fait impropre. Voyez plus haut la note du vers 86 sur ἐληλάδατ(ο). Didyme (*Scholies* H) : ἐνηρμοσμένοι ἦσαν ἐρεισθέντες ὡς ἐμπεπηγότες εἰς τὸν τοῖχον.

96. Ἐς μύχον, jusqu'au fond (de la grande salle). L'expression est particularisée par le fait de la description même. — Ἔνθ(α) équivaut à ἐν οἷς θρόνοις, sur lesquels siéges. — Ἐνί doit être joint au verbe βεβλήατο du vers suivant : ἐμβεβλήατο, ἐμβεβλημένοι ἦσαν.

97. Λεπτοὶ ἐύννητοι doit être pris comme une seule expression : d'étoffe tissée avec un fil très-fin.

98. Ἔνθα, là, c'est-à-dire dans ces fauteuils.

99. Ἐπηετανόν, d'un bout à l'autre de l'année. — Ἔχεσκον, ils avaient sans cesse (de quoi boire et manger).

100-102. Χρύσειοι.... Lucrèce, livre II, vers 23-25 : « Si non aurea sunt juvenum « simulacra per ædes Lampadas igniferas « manibus retinentia dextris, Lumina noc« turnis epulis ut suppeditentur. » C'est presque la traduction littérale du passage d'Homère, sauf la négation nécessaire à l'idée du poëte latin.

100. Ἐπὶ βωμῶν, sur des piédestaux. Zénodore dans Miller : βωμὸς, συνήθως μὲν ἐφ' οὗ ἐπιθύουσι, παρ' Ὁμήρῳ δὲ τέθειται καὶ ἐπὶ τῆς βάσεως, ἀπὸ τοῦ βεβηκέναι. Voyez dans l'*Iliade*, VIII, 441, la note sur ἂμ βωμοῖσι. La traduction *super aras* ne donne donc nul sens raisonnable. Le mot βωμός désigne tout ce qui s'élève au-dessus du sol; et la signification *autel* n'en est qu'une acception particulière. — Ancienne variante, βουνῶν, leçon rejetée par les critiques alexandrins. *Scholies* P : Ὅμηρος γὰρ βωμοὺς τὰς βάσεις φησί. J'ajoute que βουνός n'existe même pas chez Homère.

ἕστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.
Πεντήκοντα δέ οἱ δμωαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες,
αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἔπι μήλοπα καρπὸν,
αἱ δ' ἱστοὺς ὑφόωσι καὶ ἠλάκατα στρωφῶσιν
ἥμεναι, οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο·
καιρουσσέων δ' ὀθονέων ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον.

102. **Φαίνοντες**, *illucentes*, fournissant de la lumière. — Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire quand il faisait nuit.

103. **Πεντήκοντα.... γυναῖκες.** Il y a aussi cinquante femmes dans le palais d'Ulysse, XXII, 421. Virgile, *Énéide*, I, 703, attribue à Didon le même nombre de servantes. — Οἱ, à lui : à Alcinoüs. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 103, et Nicanor (*Scholies* P et Q) ne désapprouve pas cette ponctuation : εἰ δέ τῳ προσκόπτοιτο, στιζέτω ἐπὶ τοῦ γυναῖκες, ἵνα λείπῃ τὸ ἦσαν, τὸ δὲ ἑξῆς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς.

104. **Μύλης.** Ancienne variante, μύλοις, qui paraît n'être qu'une faute d'iotacisme. — Ἐπί, *vulgo* ἔπι. Bien que la préposition soit après son régime, il faut lui laisser son accent, car elle est de celles qui ne souffrent point l'anastrophe. Il ne faut écrire ἔπι, selon Aristarque, que dans le sens de ἔπεστι. — Μήλοπα καρπόν, le blond froment. Porphyre (*Scholies* E et Q) : οὐκ ἔστι τὸ, αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἐπὶ μήλοπα καρπόν, τὸ ἐκ τῶν μήλων ἔριον, ὥς τινες οἴονται, ἀλλὰ μήλοπα καρπὸν ἔφη τὸν μήλῳ ἐμφερῆ κατὰ τὴν χροιάν.

105. **Ὑφόωσι**, de ὑφάω pour ὑφαίνω. Les anciens notaient, dans la phrase, l'emploi du présent au lieu de l'imparfait. *Grand Étymologique* Miller : ὑφόωσιν, ἀντὶ τοῦ ὕφαινον · ἐνήλλαξε δὲ τοὺς χρόνους· αἱ δ' ἱστοὺς ὑφόωσι.

106. **Οἷά τε φύλλα.** La comparaison porte sur la mobilité des feuilles de l'arbre. Les tisseuses et les fileuses ont les mains dans une perpétuelle activité, comme le feuillage du peuplier est dans un mouvement perpétuel. Quoi qu'en disent quelques anciens, il ne peut s'agir du nombre, à supposer même que les trois quarts des femmes du palais fussent au métier et à la quenouille.

107. **Καιρουσσέων**, trissyllabe par synizèse, *vulgo* καιροσέων. Ameis et Hayman, καιροσσέων. L'orthographe vulgaire est attribuée à Aristarque ; mais, d'après le texte même de la scholie où se trouve cette attribution, la forme καιροσέων est impossible, puisque l'adjectif est καιρόεις, de καῖρος (la trame). Jacob La Roche : « Καῖρος, a quo ductum esse volunt καιροσέων, facit καιρόεις, καιρόεσσα, καιροεσσέων, et per synæresim καιρουσσέων, cujus synæreseos exempla sunt apud Homerum λωτοῦντα vel λωτεῦντα M 283 ; τιμῆς I 605 ; τιμῆντα Σ 475 ; τεχνῆσσαι η 110 ; apud posteriores, etc. In antiquissimis exemplaribus ΚΑΙΡΟΣΕΟΝ scriptum erat, quod eodem jure in καιρουσσέων convertere possumus, quo ΜΕΤΕΡ. » La Roche aurait même pu dire que la lecture la plus naturelle de ΡΟ était ρου, car οὗ était le nom même de la lettre ο, avant que l'oméga fût en usage. Quelle que soit l'orthographe qu'on adopte, le sens reste le même. Didyme (*Scholies* E, P, Q et T) : εὐύφῶν, εὖ κεχαιρωμένων. La trame des étoffes est très-fine et très-serrée. C'est cette excellence qu'exprime nécessairement l'épithète, sans quoi elle ne dirait rien, puisque toute étoffe a une trame. — Ὀθονέων, trissyllabe par synizèse. — Ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον, sous-entendu ὡς. Ce n'est qu'une simple comparaison. L'étoffe est si brillante, qu'elle reluit comme si le tissu dégouttait d'huile. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XVIII, 596. Didyme (*Scholies* P) : λείπει ὡς. — D'après une autre explication ancienne, ἀπολείβεται signifierait, *refuse de suinter*, sous-entendu : tant le tissu est serré. Cette explication est tout arbitraire. L'exemple des tuniques de l'*Iliade* ne laisse guère de doute sur l'ellipse de ὡς, ou de tel mot analogue.

Ὅσσον Φαίηκες περὶ πάντων ἴδριες ἀνδρῶν
νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαυνέμεν, ὣς δὲ γυναῖκες
ἱστῶν τεχνῆσσαι· πέρι γάρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη
ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς.
Ἔκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων
τετράγυος· περὶ δ' ἕρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.
Ἔνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκασι τηλεθόωντα,
ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
συκέαι τε γλυκεραὶ, καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι.
Τάων οὔποτε καρπὸς ἀπόλλυται οὐδ' ἀπολείπει,

108. Ἴδριες, sous-entendu εἰσί : sont habiles.

109. Ὡς correspond à ὅσσον, et il équivaut à τόσον, ou même à τοσοῦτον. Didyme (*Scholies* V) : νῦν τὸ ὡς ἀντὶ τοσοῦτον. — Δέ n'est point redondant. Il signifie *etiam*, aussi.

110. Ἱστῶν τεχνῆσσαι, sous-entendu εἰσί : sont des artistes en fait de tissus. Le mot τεχνῆσσαι est pour τεχνήεσσαι. *Scholies* M et V : τεχνίτιδες. La vulgate ἱστὸν τεχνῆσαι n'est qu'une fausse transcription du vieux texte ΗΙΣΤΟΝ ΤΕΚΗΝΕΣΑΙ. Le sens, avec cette leçon, reste le même; mais la phrase est boiteuse. Avec τεχνῆσσαι, on a un exact correspondant à ἴδριες. — Πέρι, adverbe : par excellence.

111. Ἔργα τ' ἐπίστασθαι.... On a vu ce vers appliqué à Pénélope, II, 117.

112. Ὄρχατος, un jardin. Le mot signifie, au propre, plantation alignée. Ici nous avons un verger, une vigne et un potager. Didyme (*Scholies* V) : ἡ ἐπὶ στίχον καὶ ἐν τάξει τῶν ἀμπέλων φυτεία ὄρχατος λέγεται, ἢ κῆπος.

113. Τετράγυος, de quatre gyes, c'est-à-dire dont chaque côté avait un gye de longueur. Eustathe : οὗ ἑκάστη τῶν τεσσάρων πλευρῶν γύην εἶχεν. C'était l'explication alexandrine; car Eustathe termine la phrase par φασί. D'après les Alexandrins, le gye équivalait à deux stades. *Scholies* B, E et M : ὁ δὲ γύης δύο στάδια ἔχει. Le jardin d'Alcinoüs était donc très-vaste; et la traduction de τετράγυος par *quatuor jugerum* le restreint aux proportions d'un enclos fort modeste. En réalité, on ignore la signification précise du mot τετράγυος. Mais un jardin de quatre arpents, de quelque arpent qu'on se serve pour mesurer, c'est trop peu ici. — Περί, alentour, c'est-à-dire faisant du jardin un enclos. — Ἀμφοτέρωθεν signifie que la clôture est continue, puisque partout on la trouve à droite et à gauche. Didyme (*Scholies* V) : νῦν πανταχόθεν. Il y a d'autres explications; mais celle-là est excellente. Le poëte, en effet, dit ἀμφοτέρωθεν, parce qu'il se met à la place d'Ulysse ou de tout autre qui voit l'enclos du dehors. Chacun des quatre côtés lui offre, à droite et à gauche la barrière qui enferme le carré.

114. Ἔνθα, là, c'est-à-dire à l'intérieur du jardin. — Πεφύκασι, leçon d'Hérodien, *vulgo* πεφύκει. Presque tous les derniers éditeurs ont rétabli la leçon alexandrine.

116. Συκέαι, dissyllabe par synizèse. — Γλυκεραί. Cette épithète, comme le remarque Didyme (*Scholies* B, E, P et T) n'est point une expression banale, ni non plus celle qui caractérise les poiriers et les pommiers, ni non plus celle qui va être jointe au nom de l'olivier; c'est la chose même : οὐ κυκλικῶς τὰ ἐπίθετα προσέρριπται, ἀλλ' ἑκάστου δένδρου τὸ ἰδίωμα διὰ τοῦ ἐπιθέτου προστετήρηται. κάλλος μὲν γὰρ πρόσεστι ταῖς μηλέαις ἐπικειμένου τοῦ καρποῦ, τῶν δὲ συκῶν γλυκὺς ὁ καρπὸς, ἐλαίας δὲ ἀειθαλὴς ἡ φύσις. Didyme (mêmes *Scholies*) remarque aussi l'effet harmonieux des desinences en αι à dessein multipliées : ἐκόσμησε δὲ τὴν ἐπαγγελίαν καὶ ἡ ὁμοιοκαταληξία τῶν λέξεων.

χείματος οὐδὲ θέρευς, ἐπετήσιος· ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ
Ζεφυρίη πνείουσα τὰ μὲν φύει, ἄλλα δὲ πέσσει.
Ὄγχνη ἐπ' ὄγχνῃ γηράσκει, μῆλον δ' ἐπὶ μήλῳ,
αὐτὰρ ἐπὶ σταφυλῇ σταφυλή, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ.
Ἔνθα δέ οἱ πολύκαρπος ἀλωὴ ἐρρίζωται·
τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ
τέρσεται ἠελίῳ, ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγόωσιν,
ἄλλας δὲ τραπέουσι· πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν,
ἄνθος ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν.

118. Ἐπετήσιος, *perennis*, d'un bout à l'autre de l'année.

119. Ζεφυρίη, sous-entendu αὔρα : le souffle du Zéphyre. Il ne faut pas s'étonner de la quantité de la première syllabe. Quand un mot commence par trois brèves, Homère fait toujours la première longue. Voyez ἀπονέεσθαι, par exemple, II, 195. Il est inutile de supposer, comme on le faisait à propos de ὄφιν, *Iliade*, XII, 208, que le φ est pour πφ. Le son ε était primitivement, comme α et ι, un son commun. D'après les règles de la transcription, il aurait fallu écrire Ζηφυρίη. Mais on comprend très-bien pourquoi les Alexandrins ont mis un epsilon.

120. Γηράσκει, vieillit, c'est-à-dire simplement mûrit.

122. Οἱ, comme au vers 103 : à Alcinoüs. — Ἀλωή, d'après ce qui suit, signifie une vigne, et ἐρρίζωται (a été enracinée) équivaut à πεφύτευται, est plantée.

123. Ἕτερον μὲν θειλόπεδον. Ce n'est pas sur le même cep que se trouve le raisin à ses divers états. La vigne a autant de parties distinctes qu'il y a d'états distincts de la grappe. La première partie de la vigne, celle dont il s'agit ici, nous montre les raisins achevant de mûrir au soleil. Dans une autre, on vendange; dans une autre, la vendange vient d'être faite, etc. *Scholies* B, Q et T : τὸ δὲ ἀδιάλειπτον τῆς σταφυλῆς θέλων σημᾶναι, φησὶν ὡς τὸ μὲν αὐτῆς πατεῖται, ἄλλο ψύχεται, ἄλλο τρυγᾶται, ἄλλο περκάζει, ἄλλο ὀμφακίζει, ἵνα δι' ὅλου ἔτους αὐτῶν ἀπολαύωσιν. — Le mot θειλόπεδον, d'après les mêmes *Scholies*, est identique à εἰλόπεδον, et signifie un terrain en plein soleil : τὸ πέδον τὸ ἔχον εἵλην ἡλίου. Ce mot est très-clair, si on l'entend par opposition au sol du verger, qui est couvert d'ombre par les arbres. Il n'est, en définitive, qu'un synonyme de ἀλωή, et c'est ἕτερον uniquement qui particularise. Tous les sens particuliers qu'on a imaginés pour expliquer θειλόπεδον n'expliquent rien du tout, tandis que, si ἕτερον μὲν θειλόπεδον est identique à ἑτέρη μὲν ἀλωή, tout se suit sans difficulté. — Au lieu de μέν θειλόπεδον, Bekker écrit μέν θ' εἰλόπεδον. Peut-être est-ce la vraie orthographe. Mais on ne saurait le démontrer.

124. Ἑτέρας, sous-entendu σταφυλάς, c'est-à-dire σταφυλὰς ἑτέρου θειλοπέδου : les raisins d'une autre partie de la vigne.

125. Ἄλλας, d'autres : les raisins de la partie vendangée. C'est la troisième partie de la vigne. — Τραπέουσι, on foule. *Scholies* E et Q : πατοῦσιν. Il ne s'agit que de l'opération peinte par Virgile, *Géorgiques*, II, 7-8 : « .... nudataque musto « Tinge novo mecum dereptis crura co- « thurnis. » Parler de pressoir, ce serait faire un anachronisme. Le verbe τραπέουσι indique qu'on retourne la grappe en tous sens, afin d'en exprimer tout le suc. — Πάροιθε, en avant, c'est-à-dire dans la partie antérieure de la vigne. C'est le quatrième θειλόπεδον. — Ὄμφακες εἰσιν, sous-entendu σταφυλαί : les raisins sont verts.

126. Ἄνθος ἀφιεῖσαι, poussant fleur. La vigne ne fleurit que quand la grappe est entièrement formée. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 125, et rapportaient ἄνθος ἀφιεῖσαι aux raisins du cinquième θειλόπεδον, ceux qui commencent à varier, comme disent les vignerons, c'est-à-dire à passer au noir. Ils

Ἔνθα δὲ κοσμηταὶ πρασιαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
παντοῖαι πεφύασιν, ἐπηετανὸν γανόωσαι·
ἐν δὲ δύω κρῆναι, ἡ μέν τ' ἀνὰ κῆπον ἅπαντα
σκίδναται, ἡ δ' ἑτέρωθεν ὑπ' αὐλῆς οὐδὸν ἵησιν
πρὸς δόμον ὑψηλόν, ὅθεν ὑδρεύοντο πολῖται.
Τοῖ' ἄρ' ἐν Ἀλκινόοιο θεῶν ἔσαν ἀγλαὰ δῶρα.
Ἔνθα στὰς θηεῖτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα ἑῷ θηήσατο θυμῷ,

donnaient par conséquent au participe ἀφιεῖσαι la signification du passé; car le raisin, avant de varier, reste longtemps vert. Il nous paraît fort étrange d'admettre l'hyperbate ἄνθος ἀφιεῖσαι ἕτεραι δ(έ), quand tout est si net avec la ponctuation ordinaire; et pourtant Nicanor (*Scholies* P et Q) ne se prononce point contre cette explication si forcée : ἐὰν δὲ στίξωμεν εἰς τὸ εἰσί, τὸ δὲ ἄνθος ἀφιεῖσαι τοῖς ἑξῆς συνάψωμεν, ἔσται ὁ νοῦς οὕτως· τινὲς αὐτῶν περκάζουσι, τὸ ἄνθος καὶ τὸ θερμὸν τῆς αὐξήσεως λήγουσαι καὶ πεπαινόμεναι. — Ἕτεραι est employé dans son sens propre, relativement à ὄμφακες : c'est une des deux espèces de raisins non encore mûrs ; mais, relativement à l'ensemble du passage, il équivaut à ἄλλαι, c'est-à-dire à σταφυλαὶ ἄλλου θειλοπέδου, τουτέστι τοῦ πέμπτου. La longue note des *Scholies* P, Q et T sur l'emploi de ἕτερος dans Homère est le développement d'une diple d'Aristarque, conservée dans les *Scholies* P : (ἡ διπλῆ) πρὸς τὸ ἕτερον (vers 123), ὅτι ἐπὶ δύο. ἐπὶ δὲ τοῦ τρίτου, ἄλλας. Cela est vrai grammaticalement; mais les enstatiques n'avaient pas tort de faire remarquer la valeur du dernier ἕτεραι dans la suite des idées, dans le compte total.

127. Ἔνθα, là, c'est-à-dire dans l'enclos. La place occupée par le potager est déterminée par les derniers mots du vers : παρὰ νείατον ὄρχον, *juxta extremum (vitium) ordinem*, près de la dernière rangée des ceps, c'est-à-dire attenant à la vigne.

129. Ἐν δέ, et dedans : et dans le potager. Les arbres fruitiers et la vigne n'ont pas besoin d'arrosage.

130. Ἑτέρωθεν, dans un autre sens, c'est-à-dire sortant du potager et coulant devant la maison.

131. Ὅθεν équivaut à ἐξ ἧς κρήνης: et c'est à cette fontaine que.

132. Θεῶν.... δῶρα. On voit que le poëte n'a aucune prétention de nous faire croire qu'il décrive des réalités du monde ordinaire. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : δαιμονίως κατέφυγεν ἐπὶ τὴν θείαν ἐξουσίαν, ὅτι ταῦτα παρῆν Ἀλκινόῳ θεῶν δωρησαμένων. — Ἔσαν. Homère, avec les pluriels neutres, met indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez le vers I, 135 de l'*Iliade*.

133-134. Ἔνθα στάς.... On a vu ces deux vers, V, 75-76, appliqués à Mercure. Ces vers sont bien placés dans les deux passages. Ils ne présentent ici aucune difficulté, puisqu'il fait encore jour au dehors du palais. Toutes les chicanes que Dugas Montbel a soulevées à leur sujet sont sans fondement. Elles proviennent uniquement de ce qu'il a pris le vers VI, 321 dans le sens de nuit close, et le nuage dont Minerve a enveloppé Ulysse comme une image pour peindre l'obscurité dont profite le voyageur. — Je ne parle pas des raisons par lesquelles il a voulu prouver que tout ce qu'on vient de lire, à partir du vers 82, est une interpolation. Dire, par exemple, que les héros d'Homère ne mangeaient avec leur pain que des viandes rôties, c'est affirmer une chose absolument invraisemblable. Ceux qui sont campés devant Troie sont réduits à la chair des bœufs et des moutons, voilà tout ce qu'on peut conclure du silence d'Homère sur les autres mets. Mais il est question, dans l'*Iliade* même, de la culture des fèves et des pois, XIII, 590; de celle du pavot, VIII, 306 ; d'un remarquable usage de l'oignon, XI, 630. Homère sous-entend perpétuellement une foule de choses. « Suppléons les sous-entendus, disait Aristarque, et ne tirons pas, du

καρπαλίμως ὑπὲρ οὐδὸν ἐβήσετο δώματος εἴσω.
Εὗρε δὲ Φαιήκων ἡγήτορας ἠδὲ μέδοντας
σπένδοντας δεπάεσσιν ἐϋσκόπῳ Ἀργειφόντῃ,
ᾧ πυμάτῳ σπένδεσκον, ὅτε μνησαίατο κοίτου.
Αὐτὰρ ὁ βῆ διὰ δῶμα πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς,
πολλὴν ἠέρ' ἔχων, ἥν οἱ περίχευεν Ἀθήνη,
ὄφρ' ἵκετ' Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον βασιλῆα.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' Ἀρήτης βάλε γούνασι χεῖρας Ὀδυσσεύς·
καὶ τότε δή ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ.
Οἱ δ' ἄνεῳ ἐγένοντο δόμον κάτα, φῶτα ἰδόντες·
θαύμαζον δ' ὁρόωντες· ὁ δὲ λιτάνευεν Ὀδυσσεύς·
    Ἀρήτη, θύγατερ Ῥηξήνορος ἀντιθέοιο,
σόν τε πόσιν σά τε γούναθ' ἱκάνω, πολλὰ μογήσας,
τούσδε τε δαιτυμόνας· τοῖσιν θεοὶ ὄλβια δοῖεν

silence sur un objet, des conséquences en contradiction avec les inductions naturelles. » Voyez la note sur τήθεα, *Iliade*, XVI, 747. Aussi Athénée est-il dans le vrai, quand il dit, I, 24 F, d'après Aristarque sans nul doute : παρετίθετο δὲ τοῖς ἥρωσι δειπνοῦσι καὶ λάχανα. ὅτι δὲ οἴδασι τὰς λαχανείας, δῆλον ἐκ τῶν παρὰ νείατον ὄρχον κοσμητῶν πρασιῶν (*Odyssée*, VII, 127).

138. Ὦ πυμάτῳ.... Aristarque (*Scholies* P) : ἐπεὶ ὀνειροπομπὸς καὶ ὑπνοδότης. ἡ δὲ διπλῆ πρὸς τὸ ἔθος, καὶ ὅτι κοίτου ἀρσενικῶς φησί.

140. Ἔχων, ayant (autour de lui). — Ἣν οἱ περίχευεν. Aristarque (*Scholies* H et P) revient encore sur l'erreur de Zénodote à propos du nuage : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεῖ περιέχεεν, οὐ τοῖς Φαίαξιν, ὡς Ζηνόδοτος. Ici il ne pouvait s'agir des Phéaciens. Dans l'hypothèse de Zénodote, le nuage venait de passer des Phéaciens à Ulysse.

141. Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον. Le roi buvait assis au foyer près de la reine. Voyez les vers VI, 308-309.

142. Ἀμφί doit être joint au verbe βάλε : ἀμφέβαλε, *circumjecit*, jeta autour.

143. Αὐτοῖο dépend de πάλιν χύτο, et non de ἀήρ. On a oublié, dans l'Homère-Didot, de traduire le pronom, qui n'est pourtant pas un mot inutile, puisqu'il désigne la personne qu'abandonne le nuage en se dissipant. On a vu, dans l'*Iliade*, πάλιν τράπεθ' υἱος ἑῆος, XVIII, 138, et, XX, 439, Ἀχιλλῆος πάλιν ἔτραπε. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif de la séparation.

144. Οἱ, eux, c'est-à-dire les convives parmi lesquels Ulysse avait passé sans être vu, et aussi le roi et la reine. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : εἰκότως ἐθαύμαζον ὅτι προσιόντα οὐκ εἶδον. L'expression δόμον κάτα prouve qu'il ne s'agit pas uniquement du roi et de la reine; ce qui est confirmé plus loin. Ainsi le foyer était situé au fond de la grande salle. Sans cela les convives ne verraient point Ulysse, et ne s'émerveilleraient point. — Ἰδόντες indique la première vue, et ὁρόωντες, au vers suivant, l'acte continu d'une sorte d'examen.

145. Δὲ λιτάνευεν, *vulgo* δ' ἐλλιτάνευεν, correction byzantine.

146. Θύγατερ Ῥηξήνορος. Ulysse a appris de Minerve le nom du père d'Arété. Voyez plus haut les vers 63-66.

148. Ὄλβια est pris adverbialement : *feliciter*, dans le bonheur. Quelques anciens lui laissaient son sens ordinaire, et mettaient un point après δοῖεν. Nicanor (*Scholies* B, P, Q et T) approuve cette ponctuation ; mais il admet aussi la ponc-

ζωέμεναι, καὶ παισὶν ἐπιτρέψειεν ἕκαστος
κτήματ' ἐνὶ μεγάροισι, γέρας θ' ὅ τι δῆμος ἔδωκεν.
Αὐτὰρ ἐμοὶ πομπὴν ὀτρύνετε πατρίδ' ἱκέσθαι
θᾶσσον· ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἄπο πήματα πάσχω.
Ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετ' ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν,
πὰρ πυρί· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε γέρων ἥρως Ἐχένηος,
ὃς δὴ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν
καὶ μύθοισι κέκαστο, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ἀλκίνο', οὐ μέν τοι τόδε κάλλιον οὐδὲ ἔοικεν,
ξεῖνον μὲν χαμαὶ ἧσθαι ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν·
οἵδε δὲ σὸν μῦθον ποτιδέγμενοι ἰσχανόωνται.
Ἀλλ' ἄγε δὴ ξεῖνον μὲν ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου
εἷσον ἀναστήσας· σὺ δὲ κηρύκεσσι κέλευσον
οἶνον ἐπικρῆσαι, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ

tuation vulgaire : ἐν τῷ ὄλβια δοῖεν ἡ στιγμή. λοιπὸν λέγει ποῖα ὄλβια ζωέμεναι.... ἤτοι συναπτέον, ἵν' ᾖ ὀλβίως ζῆν. La seconde explication est bien plus naturelle que l'autre, et par conséquent beaucoup préférable.

149. Ἐπιτρέψειεν. Ancienne variante, ἐπιτρέψειαν. Des deux façons, il faut ajouter : en mourant. Il s'agit d'une transmission d'héritage. — Ἕκαστος, avec le verbe au singulier, est pour ἕκαστος αὐτῶν. Avec le verbe au pluriel, c'est notre gallicisme : qu'ils transmettent *chacun* à leurs enfants. Suivant Aristarque, le singulier est préférable. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως, ἐπιτρέψειεν, αἱ Ἀριστάρχου.

151. Ὀτρύνετε, hâtez, c'est-à-dire préparez le plus tôt possible. *Scholies* V : ἐπείξατε, παρορμήσατε. — Ἱκέσθαι, comme ὥστε ἱκέσθαι : pour que je gagne.

152. Θᾶσσον se rapporte à ὀτρύνετε. Voyez X, 72; XVI, 130; XX, 154. — φίλων ἄπο, loin de (mes) amis. Hérodien (*Scholies* P) : ἀναστρεπτέον τὴν ἀπό (c'est-à-dire reculer l'accent et écrire ἄπο). δηλοῖ γὰρ τὸ ἄπωθεν.

153. Ἐπ' ἐσχάρῃ. Le foyer est le sanctuaire de la religion de l'hospitalité. Voyez le vers XIV, 159.

154. Οἱ, comme au vers 144 : les assistants.

155. Ἐχένηος. Ancienne variante, Ἀλιθέρσης.

156. Προγενέστερος. Bekker, προγενέστατος. Ce n'est qu'une correction tout arbitraire.

157. Παλαιά τε πολλά τε, c'est-à-dire πολλὰ παλαιά. Cependant on peut, si l'on veut, distinguer les deux idées. Voyez la note du vers II, 188.

159. Οὐ μέν τοι τόδε. Ancienne variante, οὐ μὲν καὶ τόγε. Mais la vulgate est préférable; car τοι (*tibi*) précise la réflexion. — Κάλλιον dit plus que ne dirait καλόν. Traduisez : cela n'est pas bien beau à toi.

161. Ἰσχανόωνται, *continent se*, ne bougent pas.

163. Σὺ δέ correspond à ξεῖνον μέν du vers 160.

163-164. Κέλευσον οἶνον ἐπικρῆσαι. Les cratères étaient vides, puisqu'on venait de faire la dernière libation. Voyez plus haut les vers 137-138.

σπείσομεν, ὅσθ' ἱκέτῃσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ·
δόρπον δὲ ξείνῳ ταμίη δότω ἔνδον ἐόντων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,
χειρὸς ἑλὼν Ὀδυσῆα δαΐφρονα ποικιλομήτην
ὦρσεν ἀπ' ἐσχαρόφιν, καὶ ἐπὶ θρόνου εἷσε φαεινοῦ,
υἱὸν ἀναστήσας ἀγαπήνορα Λαοδάμαντα,
ὅς οἱ πλησίον ἷζε, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν.
Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων.
Αὐτὰρ ὁ πῖνε καὶ ἦσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
καὶ τότε κήρυκα προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·
Ποντόνοε, κρητῆρα κερασσάμενος μέθυ νεῖμον
πᾶσιν ἀνὰ μέγαρον, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ
σπείσομεν, ὅσθ' ἱκέτῃσιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.
Ὣς φάτο· Ποντόνοος δὲ μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα·

165. Σπείσομεν est au subjonctif, pour σπείσωμεν.

166. Ἔνδον ἐόντων, comme παρεόντων, I, 140. Voyez la note sur cette expression. *Scholies* B : ἀπὸ τῶν ἐόντων βρωμάτων ἔνδον δότω τῷ ξένῳ φαγεῖν. L'autre explication donnée par les mêmes *Scholies*, ἡ ταμίη ἡ οὖσα ἀπὸ τῶν ἐόντων ἔνδον δούλων, ne supporte pas l'examen.

167. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, le noble Alcinoüs. Il n'y a pas ici, comme au vers II, 409, de raison pour entendre à la lettre l'expression d'Homère.

168. Χειρός, par la main.

170. Υἱὸν ἀναστήσας. Les anciens notaient la délicatesse du procédé. *Scholies* T : τῶν μὲν ἄλλων οὐδένα ἀποκλίνει, τὸν δὲ υἱὸν τὸν μάλιστα ἀγαπώμενον. τὰ γὰρ ὑπηρετικὰ τῶν ἐπιταγμάτων μάλιστα τοῖς στεργομένοις ἐπιτάττειν εἰώθαμεν διὰ τὸ πρόδηλον εἶναι τὴν εἰς αὐτοὺς εὔνοιαν.

171. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Φιλέεσκεν a pour sujet Ἀλκίνοος. Le fréquentatif est intraduisible; mais il augmente encore l'idée contenue dans le superlatif μάλιστα. Alcinoüs aime ce fils au delà de toute expression; et voilà pourquoi Laodamas est assis près de son père. La phrase explicative dit plus que s'il y avait καὶ ὃν μάλιστα φιλέεσκεν.

172-176. Χέρνιβα.... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. Les *Scholies* H, P, Q et T disent qu'ici le vers 174 était taxé d'interpolation. Mais le motif d'athétèse allégué dans cette note n'a aucun rapport avec ce qu'on lit dans le vers 174. Il est évident que la scholie n'est point à sa place. Tout se passe ici exactement comme dans le passage du chant Ier auquel je renvoie. On trouvera plus loin, à propos du vers 232, la scholie que nous ne donnons point ici.

177. Αὐτὰρ ὁ.... On a vu ce vers ailleurs, VI, 249.

180-181. Ἵνα καὶ Διί.... Voyez plus haut les vers 164-165 et la note sur le second de ces deux vers.

νώμησεν δ' ἄρα πᾶσιν, ἐπαρξάμενος δεπάεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πίον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Νῦν μὲν δαισάμενοι κατακείετε οἴκαδ' ἰόντες·
ἠῶθεν δὲ γέροντας ἐπὶ πλέονας καλέσαντες,
ξεῖνον ἐνὶ μεγάροις ξεινίσσομεν, ἠδὲ θεοῖσιν
ῥέξομεν ἱερὰ καλά· ἔπειτα δὲ καὶ περὶ πομπῆς
μνησόμεθ', ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἄνευθε πόνου καὶ ἀνίης
πομπῇ ὑφ' ἡμετέρῃ ἣν πατρίδα γαῖαν ἵκηται
χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐστίν·
μηδέ τι μεσσηγύς γε κακὸν καὶ πῆμα πάθῃσιν,
πρίν γε τὸν ἧς γαίης ἐπιβήμεναι· ἔνθα δ' ἔπειτα
πείσεται ἅσσα οἱ Αἶσα κατὰ Κλῶθές τε βαρεῖαι
γεινομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.

183. Νώμησεν.... Voyez III, 340, et la note du vers I, 471 de l'*Iliade*. — Nicanor (*Scholies* P) mettait une virgule au milieu du vers, dont le sens est en effet plus net ainsi : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ πᾶσιν.

184. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers III, 342 et la note sur ce vers.

185. Δ(έ) équivaut à τότε : *tum*, alors.

188. Δαισάμενοι κατακείετε. Didyme (*Scholies* P) : εὐωχησάμενοι καθευδήσατε. ἐκ τοῦ κῶ, κείω.

189. Ἐπί doit être joint à καλέσαντες, et ἐπικαλέσαντες équivaut à προσκαλέσαντες. Didyme (*Scholies* P) : ἐπί· ἀντὶ τῆς πρός.

190. Ξεινίσσομεν. Ce verbe et les deux suivants, ῥέξομεν et μνησόμεθ(α), sont des futurs proprement dits, et non des subjonctifs poétiques. Alcinoüs rappelle ce qui se fait toujours en pareille occurrence.

192. Μνησόμεθ(α). Ancienne variante, φρασσόμεθ(α). — Ὁ ξεῖνος (*ille hospes*), d'après la force du prétendu article : l'hôte dont nous avons à prendre soin.

194. Χαίρων.... Voyez le vers VI, 312 et la note sur ce passage. Quoique χαίρων soit précédé de ἵκηται, et non plus de ἴδηται, il doit se traduire de même dans les deux circonstances.

195. Μεσσηγύς, dans l'intervalle, c'est-à-dire d'ici là, d'aujourd'hui à son retour dans sa patrie.

196. Τόν n'est point redondant. Il rappelle l'idée exprimée plus haut, vers 192, par ὁ ξεῖνος. — Ἔνθ(α), là, c'est-à-dire une fois dans sa patrie.

197. Κατά doit être joint à νήσαντο du vers suivant. La leçon Κατακλῶθες est fausse. Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T) : τὸ δὲ κατά πρὸς τὸ νήσαντο. — Κλῶθες, les Fileuses, c'est-à-dire les Parques. Dans le mythe vulgaire, il n'y a qu'une fileuse, Clotho. Les deux autres sœurs ont chacune un rôle spécial. Le terme vague dont se sert le poëte prouve que le mythe n'était point encore dégagé, et qu'on n'avait point encore fixé le nombre des Parques ni leurs noms. Homère dit ordinairement la Parque au singulier, Μοῖρα. Quant à la forme du mot Κλῶθες, voici comment Didyme (mêmes *Scholies*) en rendait compte : τὸ δὲ Κλῶθες μεταπλασμός ἐστι τοῦ Κλωθοί, ἀπ' εὐθείας τῆς Κλωθώ, ὡς Σαπφώ, Κλωθοί ὡς Σαπφοί.

198. Γεινομένῳ.... On a vu un vers

Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθεν,
ἄλλο τι δὴ τόδ' ἔπειτα θεοὶ περιμηχανόωνται.
Αἰεὶ γὰρ τὸ πάρος γε θεοὶ φαίνονται ἐναργεῖς
ἡμῖν, εὖτ' ἔρδωμεν ἀγακλειτὰς ἑκατόμβας·
δαίνυνταί τε παρ' ἄμμι καθήμενοι, ἔνθα περ ἡμεῖς.
Εἰ δ' ἄρα τις καὶ μοῦνος ἰὼν ξύμβληται ὁδίτης,
οὔτι κατακρύπτουσιν, ἐπεί σφισιν ἐγγύθεν εἰμὲν,
ὥσπερ Κύκλωπές τε καὶ ἄγρια φῦλα Γιγάντων.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνο', ἄλλο τί τοι μελέτω φρεσίν· οὐ γὰρ ἔγωγε
ἀθανάτοισιν ἔοικα, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
οὐ δέμας οὐδὲ φυήν, ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν·
οὕστινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας οἰζὺν

presque identique, *Iliade*, XX, 128, et un autre, XXIV, 210. Le mot γεινομένῳ se rapporte à οἱ du vers précédent.

199. Εἰ δέ τις.... Voyez aussi l'*Iliade*, VI, 128. — Εἰλήλουθεν n'a point pour sujet τις, mais ὁ ξεῖνος sous-entendu. C'est ce que prouve le vers que je viens de rappeler, où il y a εἰλήλουθας. — Je ne parle pas de la variante κατ' οὐρανόν, attribuée à Aristarque. Nul doute que ce ne soit une erreur d'écriture. Mais cette variante est certainement antérieure aux Byzantins. *Scholies* H et P : γράφουσι, κατ' οὐρανὸν, ἵν' ᾖ τῶν κατὰ τὸν οὐρανόν. Elle est tout à fait mauvaise.

200. Ἄλλο τι, quelque chose d'autre, c'est-à-dire quelque chose d'extraordinaire, puisque les dieux ne se déguisent jamais pour les Phéaciens. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : εἰ δὲ θεὸς ὢν ἀνθρωπόμορφος ἥκει, ξένον τι οἱ θεοὶ βουλεύονται. οὐδέποτε γὰρ οἱ θεοὶ ἀλλοιόμορφοι ἡμῖν ἐφαίνοντο, ἀλλ' ἀναφανδόν. οὐ μόνον δὲ, φησὶν, ἐν θυσίαις ἀναφανδὸν ἡμῖν φαίνονται, ἀλλὰ καὶ ἰδίᾳ. — Τόδε est pris adverbialement, comme au vers V, 173 : ici; en ceci.

201. Ἐναργεῖς. Ancienne variante, ἐναργές.

202. Εὖτ' ἔρδωμεν. C'est le seul exemple, chez Homère, de εὖτε sans ἄν suivi du subjonctif.

203. Ἔνθα περ ἡμεῖς, sous entendu καθήμεθα. L'expression équivaut à ἐν τοῖς ἡμετέροις μεγάροις (dans nos salles de réunion).

204. Τις, sous-entendu ἡμῶν. — Ξύμβληται, sous-entendu αὐτοῖς. — Ὁδίτης équivaut à ἐν τῇ ὁδῷ.

205. Ἐπεί σφισιν ἐγγύθεν εἰμέν, parce que nous leur sommes proche : parce que nous sommes de leur famille. Ici le sens est évident, et il ne peut pas y avoir, comme pour ἀγχίθεοι, V, 35, deux interprétations différentes.

206. Ὥσπερ, de même que, c'est-à-dire au même titre que. Ce titre c'était celui d'enfants de la Terre. Quelques anciens entendaient : comme les Cyclopes sont de la famille des géants. Cette explication est inadmissible; car elle suppose que Κύκλωπές τε καὶ Γίγαντες équivaut à Γίγασιν ἐγγύθεν εἰσί, tandis que la phrase ne peut être complétée que par θεοῖς ἐγγύθεν εἰσί.

208. Ἄλλο τι, une autre chose : une idée autre que celle qui t'est venue que je pouvais bien être un dieu. La phrase équivaut à μὴ μελέτω σοι τοῦτο, ne te tourmente pas de cette idée.

211-212. Οὕστινας..., *quoscumque hominum nostis maxime subeuntes miseriam, illis...*, c'est-à-dire *infelicissimum quemque conferte, nemo me infelicior est.* Nicanor (*Scholies* P) : στικτέον εἰς τὸ βροτοῖσιν. τὸ οὕστινας ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς. ὑποστικτέον δὲ εἰς τὸ ἀνθρώπων. Il faut

ἀνθρώπων, τοῖσίν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην.
Καὶ δ' ἔτι κεν καὶ μᾶλλον ἐγὼ κακὰ μυθησαίμην,
ὅσσα γε δὴ ξύμπαντα θεῶν ἰότητι μόγησα.
Ἀλλ' ἐμὲ μὲν δορπῆσαι ἐάσατε, κηδόμενόν περ·
οὐ γάρ τι στυγερῇ ἐπὶ γαστέρι κύντερον ἄλλο
ἔπλετο, ἥτ' ἐκέλευσεν ἕο μνήσασθαι ἀνάγκῃ,
καὶ μάλα τειρόμενον καὶ ἐνὶ φρεσὶ πένθος ἔχοντα·
ὣς καὶ ἐγὼ πένθος μὲν ἔχω φρεσίν, ἡ δὲ μάλ' αἰεὶ
ἐσθέμεναι κέλεται καὶ πινέμεν, ἐκ δέ με πάντων
ληθάνει ὅσσ' ἔπαθον, καὶ ἐνιπλησθῆναι ἀνώγει.
Ὑμεῖς δ' ὀτρύνεσθαι ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν,
ὥς κ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐμῆς ἐπιβήσετε πάτρης,
καίπερ πολλὰ παθόντα· ἰδόντα με καὶ λίποι αἰὼν

en effet que la ponctuation montre que οὕστινας commence une phrase particulière, et qu'il ne dépend point de βροτοῖσιν.

213. Καὶ δ(ε), dans le sens de καὶ δή. — Μᾶλλον. Ancienne variante, πλείον(α). Des deux façons le sens est le même; car μᾶλλον signifie plus qu'un autre, plus que tous les maux que raconterait un infortuné quelconque.

215. Ἀλλ(ά) tient lieu d'une phrase entière: mais ce n'est pas en ce moment que je suis en état de vous raconter mes souffrances, car je suis affamé. — Δορπῆσαι. Ancienne variante, δειπνῆσαι. Mais il s'agit du repas du soir, du souper.

216. Ἐπὶ γαστέρι κύντερον est beaucoup plus fort que γαστέρος κύντερον. Ulysse veut caractériser l'importunité par excellence. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : οὐδὲν τῆς γαστρὸς ἐπάνω βέβηκεν εἰς ἀναίδειαν.

217. Ἔπλετο et ἐκέλευσεν, l'aoriste d'habitude, que nous rendons par le présent. — Ἕο est au féminin, et équivaut à ἑαυτῆς. Voyez, V, 459, la note sur ἀπὸ ἕο. Ameis écrit ἐκέλευσε ἕο. Mais cette leçon est inadmissible, à moins qu'on n'admette le barbarisme de Bekker, ϝέο. La finale de ἐκέλευσε ne serait pas moins longue que celle de ἐκέλευσεν, devant σϝέο, et c'est σϝέο que supposent ces paroles d'Ameis : ἕο *ist stets digammiert*. Voyez la note que j'ai citée de lui à propos de ἀπὸ ἕο, V, 459.

220-221. Ἐκ.... ληθάνει a le sens actif : *oblivisci facit*, fait oublier. On a vu ἐκλέλαθον pris activement, *Iliade*, II, 600; et ἐκληθάνω n'est, comme ἐκλανθάνω, qu'une forme allongée de ἐκλήθω.

221. Ἐνιπλησθῆναι, *vulgo* ἐνιπλήσασθαι. Je rétablis, comme l'a fait Ameis, la leçon d'Aristarque. Athénée, qui cite le vers, écrit ἐνιπλησθῆναι. Le sens, de toute façon, est absolument le même.

222. Ὑμεῖς δ(έ) correspond à ἐμὲ μέν du vers 215. — Ὀτρύνεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *festinate*, hâtez-vous. Zénodote remplaçait l'expression homérique par la forme vulgaire; mais Aristarque (*Scholies* P) rejette bien loin cette correction : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη,) ὅτι ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστακτικοῦ, ὅπερ ἀγνοῶν Ζηνόδοτος γράφει ὀτρύνεσθε.

223. Τὸν δύστηνον, *illum infaustum*, le plus infortuné des hommes. Car τόν est emphatique, et rappelle tout ce qu'Ulysse a dit, vers 211-214. C'est ici un des exemples les plus caractéristiques du rôle important que joue, chez Homère, le prétendu article. La traduction *infaustum*, sans *illum*, ne donne pas même la moitié de l'idée exprimée par Ulysse.

224. Παθόντα· ἰδόντα. Remarquez la place respective des deux participes, et

κτῆσιν ἐμὴν, δμῶάς τε καὶ ὑψερεφὲς μέγα δῶμα.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον, ἠδὲ κέλευον
πεμπέμεναι τὸν ξεῖνον, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πίον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
οἱ μὲν κακκείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος.
Αὐτάρ ὁ ἐν μεγάρῳ ὑπελείπετο δῖος Ὀδυσσεύς·
πὰρ δέ οἱ Ἀρήτη τε καὶ Ἀλκίνοος θεοειδὴς
ἥσθην· ἀμφίπολοι δ' ἀπεκόσμεον ἔντεα δαιτός.

leur consonnance. Ameis : « ἰδόντα und « παθόντα bilden hier durch ihre Stellung « einen wirkungsvollen Gleichklang. » — Il paraît que quelques anciens mettaient un point après le vers 223, et une virgule seulement après παθόντα. Cette ponctuation faisait grand tort au poëte. Nicanor (*Scholies* B et P) : βέλτιον τοῖς ἄνω συνάπτειν τὸ πολλὰ παθόντα, ἀφ' ἑτέρας δὲ ἀρχῆς προφέρεσθαι τὸ ἰδόντα με. — Καὶ λίποι αἰών, *vel relinquat vita*, que même la vie abandonne, c'est-à-dire la mort dût-elle saisir.

225. Κτῆσιν ἐμήν dépend de ἰδόντα. De même δμῶας et δῶμα.

226. Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα.... On a vu ce vers, IV, 673. Ici je mets une virgule après ἐπήνεον, parce que κέλευον n'est plus la fin d'une phrase. Quelques anciens y mettaient même un point, et Nicanor (*Scholies* P) laisse le choix de la ponctuation : οἱ μὲν ἔστιξαν ἐπὶ τὸ ἐπήνεον, οἱ δὲ συνῆψαν ἠδὲ κέλευον πεμπέμεναι. Avec le point, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν ne se rapporte plus qu'à κέλευον seul. Il vaut mieux, je crois, que l'explication rende compte des deux verbes; et c'est à ἐπήνεον qu'elle se rattache, ce semble, encore plus qu'à κέλευον. Dans l'ordre logique des idées, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν devrait suivre immédiatement ἐπήνεον. Mais le poëte a été entraîné, par le souvenir de son vers IV, 673, à cette légère hystérologie.

228. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 184 et la note sur ce vers.

229. Οἱ μὲν.... Voyez le vers I, 424 et la note sur ce vers. — Οἱ μέν (les uns) désigne tous les convives sans exception, même les fils du roi, puisqu'il ne reste avec Ulysse qu'Alcinoüs et Arété. Les fils du roi sont allés se coucher dans les pavillons de la cour du palais. Au moins Homère le donne-t-il à entendre; car, en disant οἶκόνδε aussi bien pour eux que pour les Phéaciens qui rentrent en ville, il dit évidemment que leurs logis ne sont point dans le palais même. On se rappelle le pavillon de Télémaque, I, 425-426.

230. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par δῖος Ὀδυσσεύς.

232. Ἀπεκόσμεον ἔντεα δαιτός, *auferebant arma convivii*, faisaient disparaître les armes du festin : enlevèrent tous les ustensiles qui avaient servi au festin. Apollonius rend ἀπεκόσμεον par ἀπετίθεντο, συνέστειλαν. Didyme (*Scholies* V) dit que ἔντεα δαιτός doit être pris dans le sens le plus général : τὰ ὅπλα τῆς εὐωχίας, οἷον τραπέζας καὶ τὰ τοιαῦτα. Plusieurs scholies restreignent le sens à la vaisselle; mais on enlevait aussi les tables. Il s'agit donc, dans ἔντεα δαιτός, de tout le mobilier à l'usage des convives. C'est ainsi que *les armes de Cérès*, chez Virgile, désignent les ustensiles pour faire le pain, *Énéide*, I, 177. — L'enlèvement de la vaisselle et des tables ne se faisait d'ordinaire qu'après le départ de tous les convives. Or la salle n'est point vide encore. Voilà ce que fait observer la note d'athétèse donnée par les *Scholies* au vers 174 : ἀθετεῖται τὸ ἔπος ὡς ἀσύμφωνον τῇ τοῦ Ὁμήρου συνηθείᾳ. οὐ γὰρ ποιεῖ τὰς τραπέζας ἀφαιρουμένας παρόντων τῶν δαιτυμόνων, ἀλλὰ μετὰ τὴν ἀπαλλαγήν. Cette note s'applique très-bien au vers 232; et c'est même le seul vers auquel on puisse l'appliquer. — Dugas Montbel approuve l'athétèse. Mais il suffit de remarquer que le roi, la reine et leur hôte ne sont pas proprement dans la salle; qu'ils sont près du foyer, et que les serviteurs, pour faire leur service, n'ont nul besoin qu'ils aient quitté la place. Le

Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·
ἔγνω γὰρ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἵματ' ἰδοῦσα
καλά, τά ῥ' αὐτὴ τεῦξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν·
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ξεῖνε, τὸ μέν σε πρῶτον ἐγὼν εἰρήσομαι αὐτή·
Τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν; Τίς τοι τάδε εἵματ' ἔδωκεν;
Οὐ δὴ φῇς ἐπὶ πόντον ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκέσθαι;
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀργαλέον, βασίλεια, διηνεκέως ἀγορεῦσαι
κήδε', ἐπεί μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες·
τοῦτο δέ τοι ἐρέω, ὅ μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλᾷς.
Ὠγυγίη τις νῆσος ἀπόπροθεν εἰν ἁλὶ κεῖται,

critique voit aussi, dans la manière dont les choses sont exprimées, une preuve d'interpolation. L'exemple XIX, 61-62, où il y a, non point ἀπεκόσμεον, mais ἀπὸ ... ᾖρεον, non point ἔντεα δαιτός, mais τραπέζας καὶ δέπα démontre, selon lui, que le vers 232 n'est point d'Homère. Cet argument est mauvais; car le poëte, quelque souvent qu'il se répète lui-même, n'est pas absolument tenu de se répéter toujours. Quant aux scrupules de Dugas Montbel sur l'emploi de ἀπεκόσμεον et de ἔντεα δαιτός, ils n'ont aucun fondement. Le mot ἀπεκόσμεον est un terme très-bien fait; et, puisque ἔντεα et ὅπλα sont absolument synonymes, il n'est pas plus extraordinaire de dire ἔντεα δαιτός que νηὸς ὅπλα. On a vu que Didyme et Apollonius ne font aucunes réserves grammaticales.

234. Ἔγνω.... ἰδοῦσα, elle connut ayant vu, c'est-à-dire elle avait reconnu à leur couleur et à leur forme. — Εἵματ' ἰδοῦσα. Cet exemple montre que si, dans certains cas, Homère prononçait encore le digamma, il y en a d'autres où certainement il le supprimait. Le vers est impossible avec Ϝιδοῦσα. Il est vrai que Payne Knight supprime le vers; mais Bekker lui-même le laisse dans le texte. Le digammiste par excellence écrit, comme tout le monde, εἵματ' ἰδοῦσα.

235. Τεῦξε. Les chicanes faites contre la propriété de ce terme par Payne Knight et Dugas Montbel sont des chicanes, et rien de plus. C'est le verbe ὑφαίνω, quoi qu'ils en disent, qui serait ici le terme impropre, ou du moins une expression insuffisante. Un habit n'est pas une simple pièce d'étoffe. Il a une façon. C'est parce que la reine a travaillé à la façon des habits de ses fils, qu'elle reconnaît si bien ces habits.

236. Καί μιν.... Ce vers n'est point inutile. Dugas Montbel dit, d'après Payne Knight, qu'il fait double emploi avec le vers 233. Mais il n'y a nullement répétition à dire : « Arété prit la parole; et, pour telle et telle raison, c'est à Ulysse qu'elle s'adressa. » Payne Knight retranche le vers 236 comme les deux précédents. Ni l'une ni l'autre athétèse n'offre un caractère sérieux de légitimité.

237. Τὸ.... πρῶτον, avant tout, c'est-à-dire pour mes premières questions.

238. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Voyez la note du vers I, 170.

239. Οὐ δὴ φῇς, ne disais-tu donc pas? Arété interprète ce qu'Ulysse a dit plus haut, vers 152. — Le mot φῆς est pour ἔφης. Hérodien (*Scholies* P et Q) : ὅτε ἄνευ τοῦ ι (γράφεται), παρατατικός ἐστιν Ἰακῶς ἐκ τοῦ ἔφης γεγονώς, καὶ περισπᾶται. L'ancienne variante φῇς, avec l'iota souscrit, est au présent, et non plus à l'imparfait; mais le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même.

241. Ἀργαλέον, βασίλεια,... Virgile, *Énéide*, II, 3, s'est inspiré de ce mouvement (*infandum*, *regina*, etc.); mais sa phrase n'a que cela de commun avec celle d'Homère. — Ἀργαλέον, sous-entendu

ἔνθα μὲν Ἄτλαντος θυγάτηρ, δολόεσσα Καλυψώ,
ναίει ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεός· οὐδέ τις αὐτῇ
μίσγεται, οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἀλλ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐφέστιον ἤγαγε δαίμων
οἶον, ἐπεί μοι νῆα θοὴν ἀργῆτι κεραυνῷ
Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.
Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·
αὐτὰρ ἐγὼ τρόπιν ἀγκὰς ἑλὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,
ἐννῆμαρ φερόμην· δεκάτῃ δέ με νυκτὶ μελαίνῃ
νῆσον ἐς Ὠγυγίην πέλασαν θεοί, ἔνθα Καλυψὼ
ναίει ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεός· ἥ με λαβοῦσα

ἐστί : il est difficile, c'est-à-dire je ne viendrais point à bout.

245. Ἔνθα, *ubi*, οὗ. — Δολόεσσα, surtout dans la bouche d'Ulysse, n'a point un sens infamant. Il ne s'agit que des adroits stratagèmes de la déesse. La ruse, chez Homère, est une vertu plutôt qu'un vice. Voyez, *Iliade*, VI, 153, la note sur κέρδιστος. Ameis : « Listige Klugheit ist « bei Homer kein unbedingter Tadel. » *Scholies* T : καὶ μὴν οὐκ ἦν φαρμακίς, ἀλλ' ὅτι αὐτὸν ἦγεν ἐξαπατῶσα καὶ ἀφῄρει τὸν νόστον.

246-247. Αὐτῇ μίσγεται, se mêle à elle, c'est-à-dire la visite. On a vu ἀνδράσι μίσγηται, VI, 288, pour désigner simplement une jeune fille marchant dans la rue en compagnie d'un homme.

247. Οὔτε θεῶν.... Le vers se termine par quatre spondées.

248. Τὸν δύστηνον. Voyez plus haut la note du vers 223. — Ἐφέστιον, au foyer, c'est-à-dire dans la demeure de Calypso. Elle fera d'Ulysse son hôte. Didyme (*Scholies* V) : ἐπὶ τὴν οἰκίαν αὐτῆς ἐπιξενωθησόμενον.

249-251. Οἶον, ἐπεὶ.... Voyez les vers V, 131-133.

250. Ἔλσας, de εἴλω. Ancienne variante, ἐλάσας.

251-258. Ἔνθ' ἄλλοι.... Aristarque avait obélisé ces huit vers. Les obels sont conservés dans le manuscrit d'où l'on a tiré les *Scholies* M. Les *Scholies* H et P donnent la note d'Aristonicus, à propos du mot ἀπέφθιθεν : ὡς κόσμηθεν (pour ἐκοσμήθησαν). ἀθετοῦνται δὲ στίχοι η'. ὕστερον γὰρ ταῦτα λέγεται. εἰ δὲ προείρητο, οὐκ ἂν ἐπαλιλλόγει. Le passage auquel renvoie Aristonicus est à la fin du chant XII, vers 447-453. Il n'est pas identique à celui-ci, à peine lui est-il analogue. La note d'athétèse est sans nul doute incomplète ; car la prétendue répétition ne prouve rien du tout. On accusait probablement Ulysse de se faire trop valoir, et de dire des choses inutiles. Mais cette prolixité même a sa raison, et milite en faveur des huit vers. *Scholies* T : τὰ γὰρ οὕτως ἐνδείκνυται ὅτι πάντων τῶν πραγμάτων προτέθεικε τὸν νόστον, ἵνα μᾶλλον ὑπακούσῃ Ἀλκίνοος. Voyez aussi, dans la note sur μένον ἔμπεδον, vers 259, une preuve directe de l'authenticité des vers 251-258.

251. Ἔνθ(α), alors, c'est-à-dire lorsque Jupiter eut brisé le navire. — Ἀπέφθιθεν. Ancienne variante, ἀπέφθιθον, leçon qui suppose une forme φθίθω. *Grand Étymologique* Miller : ἀπέφθιθον· ἀπέφθιθον ἐσθλοὶ ἑταῖροι· ἀπὸ τοῦ φθίθω.

252. Τρόπιν ne peut pas signifier ici la quille entière. Il s'agit de la pièce de bois sur laquelle on construit la quille, c'est-à-dire de la poutre de fond. Didyme (*Scholies* P, Q et V) : τὸ κατώτατον μέρος τῆς νηός, περὶ ὃ σχίζεται τὸ κῦμα.

253. Δέ με. Ancienne variante, δ' ἐν. La vulgate est bien préférable, car avec elle il n'y a rien à sous-entendre.

255. Ἥ, *illa*, elle. Il n'y a un accent dans le texte qu'à cause de με. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ ἥ με λαβοῦσα βέλτιον ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγιγνώσκειν, αὕτη μ' ἑλοῦσα. Si, comme font presque

ἐνδυκέως ἐφίλει τε καὶ ἔτρεφεν, ἠδὲ ἔφασκεν
θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήρων ἤματα πάντα·
ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθεν.
Ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον· εἵματα δ' αἰεὶ
δάκρυσι δεύεσκον, τά μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ὄγδοόν μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ἦλθεν,
καὶ τότε δή μ' ἐκέλευσεν ἐποτρύνουσα νέεσθαι,
Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης ἢ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῆς.

tous les éditeurs, on ne met qu'une virgule après θεός, ἢ a l'accent par lui-même, et c'est le conjonctif. Le sens est identique dans les deux cas. Le mouvement seul diffère. — Λαβοῦσα équivaut à ὑποδεξαμένη : ayant recueilli.

257. Ἀγήρων, *vulgo* ἀγήραον. Aristophane de Byzance et Aristarque écrivaient ἀγήρων.

258. Οὔποτε.... ἔπειθεν. La signification qui se présente naturellement tout d'abord, c'est qu'Ulysse ne veut point accepter les conditions mises par Calypso à l'immortalité qu'elle lui promet, et qu'il préfère à cette immortalité sa famille et sa patrie. Cependant nous voyons, par les débats des enstatiques et des lytiques sur ce passage, que les anciens entendaient tout autrement la chose. C'est Jupiter seul, disaient-ils, qui peut conférer à un mortel le privilége de ne point mourir; d'où les lytiques inféraient qu'Ulysse ne se laisse point séduire, parce qu'il sait que la deesse ment, ou du moins qu'elle se fait illusion à elle-même sur son pouvoir propre ou sur son crédit auprès du dieu tout-puissant. Porphyre (*Scholies* P, Q et T) : καὶ διὰ τί μὴ βεβούληται; ἔοικε διὰ τὸ, οὔποτ' ἔπειθε. δῆλον οὖν οὐ τὸ μὴ θέλειν γενέσθαι ἀθάνατος, ἀλλὰ τὸ μὴ πιστεῦσαι αὐτῇ τοιαῦτα λεγούσῃ. ἡ μὲν γὰρ ἔφασκε ποιήσειν, ὁ δὲ οὐκ ἐπίστευεν. ἀλλ' οὐχὶ πιστεύων παρῃτεῖτο. ᾔδει γὰρ ὡς σοφὸς ὅτι ἀθανασίαν οὐχ αἱ τοιαῦται δαίμονες χαρίσαιντ' ἄν, ἀλλὰ τοῦ Διὸς ἂν εἴη καὶ τῶν ἔργων ἀπέφυκεν ἀπαθανατίζειν. Remarquez que Jupiter lui-même, malgré tout son désir, ne prévalait pas toujours contre la loi qui nous condamne tous à la mort. On se souvient de son impuissance à propos de Sarpédon, *Iliade*, XVI, 433-434. — Οὔποτε. Ancienne variante, οὔτι τε.

259. Ἔνθα, là, c'est-à-dire dans la demeure de Calypso. — Μένον ἔμπεδον, je résistais sans fléchir, c'est-à-dire je repoussai toutes les offres de la déesse. Si l'on admet l'athétèse des vers 251-258, Ulysse dit simplement qu'il est resté sans bouger; et les deux mots grecs se prêtent en effet à cette interprétation. Mais, si l'expression μένον ἔμπεδον n'a qu'un sens matériel, rien n'amène plus l'idée de la désolation d'Ulysse; elle vient là sans qu'on l'attende. Quoi de plus naturel, au contraire, que de voir le héros, soumis chaque jour à une torture morale, se soulager en versant des larmes?

261. Ὄγδοον est dissyllabe par synizèse. Bekker et d'autres écrivent ὀγδόατον. Alors c'est la syllabe δή qui se fond avec la première de ce mot. Bothe laisse ὄγδοον, mais en le changeant de place : Ἀλλ' ὅτε δή μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ὄγδοον ἦλθεν. Il renvoie à sa note sur le vers XI, 438 de l'*Iliade;* mais cette note ne prouve nullement que sa correction ait la moindre utilité. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser la vulgate. Ameis et La Roche l'ont rétablie comme nous.

262. Νέεσθαι, *proficisci*, de partir.

263. Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης.... Nicanor dit (*Scholies* P, Q et T) qu'il ne faut pas de virgule après ἀγγελίης, afin qu'on voie bien l'ignorance d'Ulysse à l'égard des motifs de la conduite de Calypso : διστακτικῶς λέγει. διὸ ὑφ' ἓν ἀναγνωστέον τὸν στίχον. οὐδὲ γὰρ ᾔδει εἰ ὁ Ζεὺς ἔπεμψε τὸν Ἑρμῆν. On se rappelle en effet que Calypso, V, 160-161, a parlé comme si la pitié seule la faisait agir. Ulysse se doute qu'elle mentait; il soupçonne la vérité; mais toute affirmation lui est impossible. — Ἢ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῆ; équivaut à ἢ καὶ ὅτι νόος.... : ou bien parce que sa

Πέμπε δ' ἐπὶ σχεδίης πολυδέσμου· πολλὰ δ' ἔδωκεν,
σῖτον καὶ μέθυ ἡδύ· καὶ ἄμβροτα εἵματα ἕσσεν·
οὖρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιαρόν τε.
Ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλέον ἤματα ποντοπορεύων·
ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα
γαίης ὑμετέρης· γήθησε δέ μοι φίλον ἦτορ
δυσμόρῳ· ἦ γὰρ ἔμελλον ἔτι ξυνέσεσθαι ὀϊζυῖ
πολλῇ, τήν μοι ἐπῶρσε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
ὅς μοι ἐφορμήσας ἀνέμους κατέδησε κέλευθον,
ὦρινεν δὲ θάλασσαν ἀθέσφατον· οὐδέ τι κῦμα
εἴα ἐπὶ σχεδίης ἀδινὰ στενάχοντα φέρεσθαι.
Τὴν μὲν ἔπειτα θύελλα διεσκέδασ'· αὐτὰρ ἔγωγε
νηχόμενος τόδε λαῖτμα διέτμαγον, ὄφρα με γαίῃ
ὑμετέρῃ ἐπέλασσε φέρων ἄνεμός τε καὶ ὕδωρ.
Ἔνθα κέ μ' ἐκβαίνοντα βιήσατο κῦμ' ἐπὶ χέρσου,

pensée avait changé ; ou bien parce qu'elle avait changé de sentiment. Homère se borne à juxtaposer le motif ; c'est à nous de rétablir le sens causal.

264. Πολλά, selon quelques anciens, était adverbe, et il n'y avait point de virgule après ἔδωκεν. Nicanor (*Scholies* P) rejette cette interprétation comme fausse ; car il dit que la virgule est indispensable : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἔδωκε, τὴν λύσιν τῶν ἑξῆς. La virgule fait entendre : et elle (me) donna beaucoup de choses, savoir. — Ἔδωκεν, sous-entendu μοι.

266. Οὖρον δὲ.... Voyez le vers V, 268 et la note sur ce vers.

267-268. Ἑπτὰ δὲ.... Voyez les vers V, 278-279 et la note sur le second de ces deux vers.

268. Ὀκτωκαιδεκάτῃ, sous-entendu ἡμέρῃ. Remarquez ce féminin après ἤματα. Quand le substantif n'est pas exprimé, Homère ne sous-entend jamais la forme neutre.

269. Γαίης ὑμετέρης. Ancienne variante, γαίης Φαιήκων, comme au vers V, 280.

270. Δυσμόρῳ n'est point en contradiction avec γήθησε. La joie est l'impression actuelle ; l'épithète se rapporte à ce qui va arriver. — Ξυνέσεσθαι ὀϊζυῖ, habiter avec le chagrin, c'est-à-dire être en proie à l'infortune. Bothe : « Metaphora Græcis « valde usitata, quemadmodum et ξυνοικεῖν et similia quædam verba usurpare « solent, cum dicunt ea quæ cuipiam evenere, vel quibus utcumque afficitur. » On peut aussi entendre ξυνέσεσθαι ὀϊζυῖ d'une lutte contre le malheur ; mais ce n'est plus qu'un sens dérivé.

272. Κέλευθον, *vulgo* κέλευθα. Les deux leçons donnent le même sens : *iter*, c'est-à-dire *iter meum*, mon voyage. Le passage n'a rien de commun au fond avec ce qu'on a vu au vers V, 383. — Bothe écrit κελεύθου, sous-entendu με. Cette correction est inutile, et d'ailleurs tout arbitraire.

273. Οὐδέ τι, expression adverbiale : *neque ullo pacto*.

274. Εἴα, sous-entendu με.

276. Τόδε λαῖτμα ne s'explique pas aussi bien ici qu'au vers V, 409. Il faut supposer qu'Ulysse tend le doigt du côté où est la mer, ou que *ce gouffre* signifie le gouffre d'ici, c'est-à-dire la mer qui baigne votre île. — Διέτμαγον, je fendis : j'ai fendu. C'est bien le terme propre, avec νηχόμενος. La traduction *emensus sum* ne donne que le conséquent. — Ὄφρα, *donec*, jusqu'à ce que.

277. Ὑμετέρῃ.... On a vu, III, 300, un vers semblable à celui-ci.

πέτρης πρὸς μεγάλῃσι βαλὸν καὶ ἀτερπέϊ χώρῳ·
ἀλλ' ἀναχασσάμενος νῆχον πάλιν, ἕως ἐπῆλθον
ἐς ποταμόν, τῇ δή μοι ἐείσατο χῶρος ἄριστος,
λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο.
Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων· ἐπὶ δ' ἀμβροσίη νὺξ
ἤλυθ'· ἐγὼ δ' ἀπάνευθε Διιπετέος ποταμοῖο
ἐκβάς, ἐν θάμνοισι κατέδραθον, ἀμφὶ δὲ φύλλα
ἠφυσάμην· ὕπνον δὲ θεὸς κατ' ἀπείρονα χεῦεν.
Ἔνθα μὲν ἐν φύλλοισι, φίλον τετιημένος ἦτορ,
εὗδον παννύχιος καὶ ἐπ' ἠῶ καὶ μέσον ἦμαρ·
δείλετό τ' ἠέλιος, καί με γλυκὺς ὕπνος ἀνῆκεν.
Ἀμφιπόλους δ' ἐπὶ θινὶ τεῆς ἐνόησα θυγατρὸς
παιζούσας, ἐν δ' αὐτὴ ἔην εἰκυῖα θεῇσιν.
Τὴν ἱκέτευσ'· ἡ δ' οὔτι νοήματος ἤμβροτεν ἐσθλοῦ,

279. Βαλόν, sous-entendu με : m'ayant jeté. — Ἀτερπεῖ, désagréable, c'est-à-dire inabordable. Voyez la description faite par Ulysse lui-même, V, 410-416. Il est inutile de supposer, comme faisaient quelques anciens, que ἀτερπέϊ est une métathèse pour ἀτρεπέϊ, sans issue. On doit se rappeler que les expressions négatives, en grec comme en latin, surtout chez Homère, ont un sens extrêmement énergique, et qu'elles disent infiniment plus qu'elles ne semblent dire.

280. Ἕως ἐπῆλθον. Voyez le vers IV, 90, et la note sur ἕως ὁ, *Iliade*, I, 193.

281-282. Ἐς ποταμόν,... Voyez les vers V, 442-443 et les notes sur ces deux vers.

283. Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων, et je tombai reprenant courage, c'est-à-dire et je tombai, puis repris courage. Voyez les vers V, 456-459. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ἐμαυτὸν ἐπεγείρων καὶ τὴν ψυχὴν συλλέγων καὶ ἐμαυτὸν ἀνακτώμενος. — Quelques-uns entendaient θυμηγερέων dans le sens de λειποψυχῶν, sans doute à cause de ὀλιγηπελέων, vers V, 457. Mais la composition du mot est incompatible avec cette interprétation; et, si Ulysse reste étendu sans connaissance, on ne voit pas comment il peut quitter les bords du fleuve et aller se coucher sous bois.

284. Διιπετέος ποταμοῖο. Voyez, IV, 477, la note sur cette expression.

285. Ἐκβάς, comme ἐκ.... λιασθείς, V, 462. — Nicanor dit (*Scholies* H et P) qu'il faut une virgule après ἐκβάς, et je la mets pour plus de clarté, malgré l'exemple de tous les éditeurs modernes : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἐκβάς.

289. Δείλετο, était à son déclin. La vulgate δύσετο est absurde, à moins qu'on ne donne arbitrairement à ce mot le sens de δείλετο même. C'est ce que font tous les éditeurs qui l'ont conservée, bien que partout, chez Homère, δύσετο soit au propre, et signifie la descente sous l'horizon. Voyez la note du vers VI, 321. Bothe et Ameis écrivent δείλετο. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος γράφει δείλετο, ὅ ἐστιν εἰς δείλην ἐκλίνετο· πρὸ δυσμῶν γὰρ, φησὶ, συνέτυχε τῇ Ναυσικάᾳ ὁ Ὀδυσσεύς. Eustathe : Ἀρίσταρχος οὐ γράφει δύσετο, ἀλλὰ δείλετο, ὅ ἐστιν εἰς δύσιν ἀπέκλινε. *Etymologicum magnum :* ἐχρῆν δείλετο, εἰς δείλην ἐτράπη· ἡμέρα γὰρ ἦν ἔτι. — La Roche croit que δείλετο n'est qu'une conjecture d'Aristarque, et voilà pourquoi il garde δύσετο. Bothe est bien plus dans le vrai quand il dit qu'Aristarque a trouvé sa leçon ailleurs que dans son esprit : *non excogitatam quidem ab illo, opinor, sed repertam in codicibus.*

291. Παιζούσας. Voyez le vers VI, 100.

292. Τὴν ἱκέτευσ(α), je me suis fait son

ὡς οὐκ ἂν ἔλποιο νεώτερον ἀντιάσαντα
ἐρξέμεν· αἰεὶ γάρ τε νεώτεροι ἀφραδέουσιν.
Ἥ μοι σῖτον ἔδωκεν ἅλις ἠδ' αἴθοπα οἶνον,
καὶ λοῦσ' ἐν ποταμῷ, καί μοι τάδε εἵματ' ἔδωκεν.
Ταῦτά τοι, ἀχνύμενός περ, ἀληθείην κατέλεξα.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Ξεῖν', ἤτοι μὲν τοῦτό γ' ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν
παῖς ἐμή, οὕνεκά σ' οὔτι μετ' ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν
ἦγεν ἐς ἡμέτερον· σὺ δ' ἄρα πρώτην ἱκέτευσας.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἥρως, μή μοι τοὔνεκ' ἀμύμονα νείκεε κούρην·

suppliant. — Ἤμβροτεν, comme ἥμαρτε : manqua. Voyez la note du vers V, 287.

293. Ὡς équivaut à οἷον : *qualiter*, d'une telle façon que. — Οὐκ ἂν ἔλποιο est dit en général, et non par rapport à Alcinoüs. C'est comme s'il y avait οὐκ ἄν τις ἔλποιτο : on n'espérerait pas; on ne s'attendrait pas. — Ἄν, suivant les digammistes, est long, parce que l'on disait Ϝέλποιο. — Νεώτερον ἀντιάσαντα. Ulysse se sert du masculin, parce qu'il parle de la jeunesse en général, et non pas des jeunes filles seulement.

294. Ἐρξέμεν· αἰεί.... Payne Knight supprime ce vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. La raison donnée par celui-ci, c'est qu'au vers de l'*Iliade* III, 108, Aristarque avait condamné une pensée du même genre que la réflexion αἰεὶ γάρ τε.... Mais les circonstances ne sont pas les mêmes, et Aristarque ne niait point la vérité de la maxime : il n'en blâmait que l'application. D'ailleurs l'athétèse à laquelle se réfère Dugas Montbel n'est point fondée. Voyez la note des vers III, 108-110 de l'*Iliade*. — Ἐρξέμεν. Ancienne variante, ῥεξέμεν.

295. Ἥ μοι. Le mot ἥ n'a l'accent qu'à cause de l'enclitique μοι. C'est un démonstratif (*illa*), et non un conjonctif.

296. Λοῦσ(ε), elle fit baigner. Voyez les vers VI, 201-216. Ici il n'y a pas moyen de prendre le verbe dans son sens littéral, puisque Nausicaa n'a fait que donner un ordre. Mais cet exemple ne prouve rien contre les passages d'Homère où λούω signifie réellement laver, baigner, quelque indécence que des Alexandrins délicats aient signalée dans ces passages. Voyez la note du vers VI, 216.

297. Ἀληθείην, apposition à ταῦτα : comme vérité; en conformité parfaite avec la vérité.

299. Τοῦτο, en ceci : en ce que je vais dire. — Ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν, n'a pas vu ce qui était bienséant, c'est-à-dire a manqué à son devoir.

300. Οὕνεκα, *quia*, à savoir que. — Les anciens admiraient la générosité du caractère d'Alcinoüs. Non-seulement le roi ne trouve pas mauvais que sa fille ait fait du bien à un infortuné, mais la seule pensée qui lui vient, c'est qu'elle aurait pu et dû lui en faire davantage. *Scholies* T : τέλειον καὶ μεγαλοπρεπὲς τὸ ἦθος τοῦ Ἀλκινόου τοσοῦτον ἀπέσχε τοῦ μέμψασθαι μικροψύχως τὴν θυγατέρα ἐν τῇ δόσει τῶν ἱματίων, ὡς μᾶλλον αἰτιᾶσθαι ὡς ἐξέλιπεν εὐεργετοῦσα.

301. Ἐς ἡμέτερον, sous-entendu δῶμα : dans notre maison. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεί : en effet; puisque. — Πρώτην ἱκέτευσας. On se rappelle qu'Ulysse a dit, VI, 175-176 : σὲ.... ἐς πρώτην ἱκόμην. A titre de première suppliée, Nausicaa devait, selon Alcinoüs, donner tout ce qu'elle pouvait au suppliant.

303. Μοι est explétif comme dans notre phrase, *prends-moi le bon parti*. On ne peut pas entendre, *à cause de moi;* car Ulysse va dire incontinent, τοὔνεκ(α) : pour cela; pour sa conduite envers moi. — Νείκεε. Ancienne variante, νείκεο.

ἡ μὲν γάρ μ' ἐκέλευε σὺν ἀμφιπόλοισιν ἕπεσθαι·
ἀλλ' ἐγὼ οὐκ ἔθελον δείσας αἰσχυνόμενός τε,
μή πως καὶ σοὶ θυμὸς ἐπισκύσσαιτο ἰδόντι·
δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Ξεῖν', οὔ μοι τοιοῦτον ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ
μαψιδίως κεχολῶσθαι· ἀμείνω δ' αἴσιμα πάντα.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,

304-305. Ἡ μὲν γάρ μ' ἐκέλευε.... Ulysse ne dit pas la vérité, puisqu'au contraire Nausicaa lui a recommandé de ne pas entrer en ville avec elle. Elle a même très-longuement déduit les motifs de cette recommandation. Voyez les vers VI, 261-296. Mais on peut dire qu'ici le mensonge d'Ulysse est une bonne action, puisqu'il calme la colère d'Alcinoüs contre une fille qui n'a commis aucun crime, bien au contraire, sinon aux yeux d'un observateur trop rigide des lois de l'hospitalité. *Scholies* E, P et Q : ψεύδεται μὲν, ἀλλ' ἀναγκαίως ὑπὲρ τοῦ μὴ βλάψαι τινά. ἰδὼν δὲ τὴν γνώμην τοῦ βασιλέως ἐπὶ τὸ φιλανθρωπότερον ῥέπουσαν ἀμφότερα πράττει. τὴν μὲν γὰρ πρόνοιαν τῆς παρθένου ἐξιδιοποιεῖται, τὴν δὲ φιλανθρωπίαν ἐκείνης οὐκ ἀφαιρεῖται. *Scholies* P et T : δαιμονίως δὲ καὶ ἑαυτὸν τῷ ἁμαρτήματι συμπεριέλαβεν. Cette dernière réflexion est probablement un débris de la note d'Aristarque sur ce passage.

307. Φῦλ' ἀνθρώπων, après la première personne εἰμέν, signifie : nous qui appartenons à l'humaine espèce; nous autres de la gent mortelle.

309. Φίλον κῆρ, sous-entendu ἐστί. Ancienne variante, νόημα.

310. Μαψιδίως κεχολῶσθαι est le commentaire de τοιοῦτον. C'est comme s'il y avait, ὥστε κεχολῶσθαι μαψιδίως. — Ἀμείνω δ' αἴσιμα πάντα, sous-entendu ἐστί : *potiora autem sunt honesta omnia*, mais il n'y a rien avant un devoir quelconque. Nous disons nous-mêmes, sans verbe, *le devoir avant tout*. — Les modernes ont expliqué de plusieurs manières différentes la maxime d'Alcinoüs. Mais les anciens la prennent dans un sens tout à fait général; et les vers 299-300 prouvent qu'ils ont raison, car Alcinoüs a dit là ἐναίσιμον, comme il dit ici αἴσιμα.

311-316. Αἲ γὰρ, Ζεῦ.... Dugas Montbel dit qu'Aristarque avait supprimé ces six vers. C'est une erreur. Aristarque doutait de leur authenticité; mais il n'affirmait pas qu'ils ne fussent point d'Homère. Il les condamnait pour son compte; il les obélisait, et les déclarait bons à ôter, fussent-ils même authentiques. Mais il les avait laissés dans son texte. Didyme (*Scholies* P) : τούς ἕξ Ἀρίσταρχος διστάζει Ὁμήρου εἶναι. εἰ δὲ καὶ Ὁμηρικοί, εἰκότως αὐτοὺς περιαιρεθῆναί φησι. πῶς γὰρ ἀγνοῶν τὸν ἄνδρα μνηστεύεται αὐτῷ τὴν θυγατέρα καὶ οὐ προτρεπόμενος, ἀλλὰ λιπαρῶν; — Le mot περιαιρεθῆναι fait allusion aux enstatiques, qui biffaient les six vers. Cette fois-ci Aristarque leur donnait raison. Les lytiques alléguaient pourtant, contre la sentence de condamnation, des arguments à peu près péremptoires. Plus d'un héros antique est devenu gendre de roi dans des conditions analogues à celles où se trouve présentement Ulysse. Après les soins qu'a pris Minerve, VI, 229-235, pour embellir son favori, on devrait peu s'étonner, ce semble, qu'Ulysse eût le même succès qu'un Bellérophon, un Tydée, un Polynice. Porphyre (*Scholies* T) : ἄτοπος, φασίν, ἡ εὐχή· μὴ γὰρ ἐπιστάμενος ὅστις ἐστὶ μηδὲ πειραθεὶς, εὔχεται σύμβιον αὐτὸν λαβεῖν καὶ γαμβρὸν ποιήσασθαι. Le même (*Scholies* P, Q et T) : ἐκεῖνο δὲ ῥητέον, ὅτι παλαιὸν ἔθος τὸ προκρίνειν τοὺς ἀρίστους τῶν ξένων, καὶ δι' ἀρετὴν αὐτοῖς ἐκδιδόναι τὰς θυγατέρας, ὡς καὶ ἐπὶ Βελλεροφόντου, Τυδέως, Πολυνείκους. οὐ γὰρ εἰς τὸν πλοῦτον ἀφεώρων οἱ παλαιοί, ἀλλ' εἰς τὴν ἀρετὴν τὴν ἀπὸ τῆς ὄψεως· βασιλῆϊ

τοῖος ἐὼν οἷός ἐσσι, τά τε φρονέων ἅτ' ἐγώ περ,
παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,
αὖθι μένων· οἶκον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην,
εἴ κ' ἐθέλων γε μένοις· ἀέκοντα δέ σ' οὔτις ἐρύξει
Φαιήκων· μὴ τοῦτο φίλον Διὶ πατρὶ γένοιτο.
Πομπὴν δ' ἐς τόδ' ἐγὼ τεκμαίρομαι, ὄφρ' εὖ εἰδῇς,
αὔριον ἔς· τῆμος δὲ σὺ μὲν δεδμημένος ὕπνῳ
λέξεαι, οἱ δ' ἐλόωσι γαλήνην, ὄφρ' ἂν ἵκηαι
πατρίδα σὴν καὶ δῶμα, καὶ εἴ πού τοι φίλον ἐστίν,
εἴπερ καὶ μάλα πολλὸν ἑκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης·

γὰρ ἀνδρὶ ἔοικας (*Odyssée*, XXIV, 253)· γενεῇ δὲ Διὸς μεγάλοιο ἔϊκτην (IV, 27)· οἵ τε ἀνάκτων παῖδές ἐασιν (XIII, 223)· ἐπεὶ οὔ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν (IV, 64). — Quelques-uns disaient que le souhait d'Alcinoüs n'est qu'une feinte, et que le roi veut simplement s'assurer si son hôte lui a menti en racontant qu'il avait refusé d'être l'époux d'une déesse. Mais le caractère d'Alcinoüs est la franchise même, et cette explication doit être rejetée. Au reste, sauf Payne Knight et Dugas Montbel, il n'y a pas un éditeur moderne qui ait admis l'athétèse d'Aristarque. Quant à la suppression de tout le passage jusqu'au vers 333 inclusivement, telle que l'a exécutée Payne Knight et approuvée Dugas Montbel, il est inutile de la discuter. On verra plus loin l'inanité de quelques-uns de leurs griefs.

312. Οἷος a ici la première syllabe brève, comme si elle était une finale devant un mot commençant par une voyelle. Payne Knight et Dugas Montbel n'admettent pas cette quantité. Ils ont tort. Voyez, *Iliade*, VI, 130, la note sur υἱός.

313. Ἐχέμεν et καλέεσθαι dépendent de l'idée contenue dans αἲ γάρ (je forme un souhait; ce que je désire, c'est que), et σύ est sous-entendu : puisses-tu posséder; puisses-tu être appelé.

314. Δοίην, sans κε, est un pur souhait, et non pas une promesse. Alcinoüs ne dit pas *je donnerai*, ni même *je donnerais*, mais *je voudrais avoir à donner*.

315. Εἴ κ(ε). Ancienne variante, αἴ κ(ε).

316. Μὴ τοῦτο.... est encore un souhait : nous en préserve Jupiter! Littéralement : que cela ne soit pas agréable à Jupiter! Ameis : « Μή bis γένοιτο, wie unser volksthümliches : das verhüte Gott! » L'explication vulgaire, *cela déplairait à Jupiter*, ne ressort nullement du vrai sens des mots de la phrase.

317. Ἐς τόδ(ε), à ceci, c'est-à-dire au jour que je vais indiquer.

318. Αὔριον ἐς, comme ἐς αὔριον : au jour de demain. Dans l'écriture continue, ΑΥΡΙΟΝΕΣΤΗΜΟΣ pouvait se ponctuer de deux manières; et quelques-uns lisaient αὔριον· ἐς τῆμος, notre vulgate. — Payne Knight dit que ἐς τῆμος, qu'on ne trouve nulle autre part, montre la main maladroite de l'interpolateur. Cette prétendue expression montre seulement l'irréflexion des copistes et des éditeurs. Le ἐς τόδ(ε) du vers 317 n'a son commentaire satisfaisant que dans αὔριον ἐς. C'est ce que dit formellement Nicanor (*Scholies* P et T) : βέλτιον δὲ τοῖς ἄνω συνάπτειν. On a vu ἀγορὴν ἐς, III, 137. — Τῆμος, alors, c'est-à-dire quand nous serons à demain.

319. Λέξεαι, tu te coucheras : tu n'auras qu'à reposer paisiblement sur le navire. — Οἱ, eux : les matelots phéaciens. — Ἐλόωσι. Ancienne variante, ἐλάσουσι, la forme ordinaire du futur. — Γαλήνην, comme διὰ γαλήνην : par une mer sans orages.

321. Ἑκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης. Il s'agit du *quelque part* où Ulysse pourrait avoir la fantaisie de se rendre. Alcinoüs, en mentionnant l'Eubée comme le pays lointain par excellence, confirme une fois de plus l'opinion d'Aristarque sur l'île des Phéaciens. Ce ne peut être Corcyre.

τήνπερ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι, οἵ μιν ἴδοντο
λαῶν ἡμετέρων, ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν
ἦγον, ἐποψόμενον Τιτυὸν, Γαιήϊον υἱόν.
Καὶ μὲν οἱ ἔνθ' ἦλθον, καὶ ἄτερ καμάτοιο τέλεσσαν
ἤματι τῷ αὐτῷ καὶ ἀπήνυσαν οἴκαδ' ὀπίσσω.
Εἰδήσεις δὲ καὶ αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶν ὅσσον ἄρισται
νῆες ἐμαὶ, καὶ κοῦροι ἀναρρίπτειν ἅλα πηδῷ.
  Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
εὐχόμενος δ' ἄρα εἶπεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
  Ζεῦ πάτερ, αἴθ' ὅσα εἶπε τελευτήσειεν ἅπαντα
Ἀλκίνοος· τοῦ μέν κεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν
ἄσβεστον κλέος εἴη, ἐγὼ δέ κε πατρίδ' ἱκοίμην.
  Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

322-323. Οἵ μιν ἴδοντο λαῶν ἡμετέρων, ceux de nos gens qui l'ont vue.

323-324. Ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν ἦγον.... On ignore absolument le mythe auquel Alcinoüs fait allusion.

324. Γαιήϊον υἱόν. C'est le seul passage d'Homère où il s'agisse de la Terre personnifiée. Dugas Montbel voit là une preuve d'interpolation. Cette preuve n'aurait de valeur que si le culte de la Terre était d'époque posthomérique. Or il est le plus ancien de tous les cultes ; et c'est au hasard seul qu'il faut attribuer l'absence de Γαῖα parmi les nombreuses divinités que cite Homère.

325. Καὶ μέν, dans le sens de καὶ μήν : et pourtant; et malgré la distance. — Οἱ, eux : nos Phéaciens. — Ἔνθ(α), là : en Eubée. — Τέλεσσαν, ils atteignirent le but : ils firent le voyage jusqu'en Eubée.

326. Ἤματι τῷ αὐτῷ se rapporte en même temps aux deux trajets, aller et retour. Voilà pourquoi on ne met pas de virgule entre αὐτῷ et ἀπήνυσαν. — Ἀπήνυσαν a exactement le même sens que τέλεσσαν. Mais οἴκαδ' ὀπίσσω indique que le but est en sens inverse, et qu'ils reviennent au point de départ. Il est inutile de rien sous-entendre, ni avec l'un des deux verbes ni avec l'autre. — Au lieu de ἀπήνυσαν, quelques anciens lisaient ἀπήγαγον. Cette leçon suppose νῆα sous-entendu. — Il est inutile, je crois, de faire observer que, Schérie fût-elle Corcyre, le voyage en Eubée, aller et retour, eût été encore, pour des navires ordinaires, un assez long voyage. Mais les navires des Phéaciens sont des êtres surnaturels, rapides comme le vent, et ne déviant jamais. Il ne leur en coûte pas plus pour aller au bout du monde et en revenir, qu'il n'en coûtait, par exemple, pour faire la traversée d'Aulis à Chalcis et retour, ce fameux voyage maritime du poëte Hésiode.

327. Ἄρισται, sous-entendu εἰσί. Le lemme des *Scholies* V donne la leçon ἄριστα, avec κάλλιστα pour glose. Mais il n'est pas aisé de comprendre comment cet adverbe pouvait se construire dans la phrase.

328. Πηδῷ, avec le plat de la rame. D'après l'expression ἀναρρίπτειν ἅλα, il s'agit ici des avirons, et non du gouvernail, bien que πηδόν soit au fond le même que πηδάλιον. J'ajoute que les navires des Phéaciens n'avaient point de gouvernail, et n'avaient nul besoin d'en avoir, puisqu'ils se dirigeaient d'eux-mêmes droit au but. Didyme (*Scholies* V) : πηδῷ· νῦν οὐ πηδαλίῳ, οὐ γὰρ ἔχουσι πηδάλια, ἀλλὰ κώπαις.

330. Εὐχόμενος.... Anciennes variantes du vers : ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν et εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.

331. Αἴθ' ὅσα. Ancienne variante, αἴθ' ὡς.

Κέκλετο δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἀμφιπόλοισιν
δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἕσασθαι.
Αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάροιο, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ στόρεσαν πυκινὸν λέχος ἐγκονέουσαι,
ὄτρυνον Ὀδυσῆα παριστάμεναι ἐπέεσσιν·
  Ὄρσο κέων, ὦ ξεῖνε· πεποίηται δέ τοι εὐνή.
Ὣς φάν· τῷ δ' ἀσπαστὸν ἐείσατο κοιμηθῆναι.
Ὣς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ·
Ἀλκίνοος δ' ἄρα λέκτο μυχῷ δόμου ὑψηλοῖο·
πὰρ δὲ γυνὴ δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.

335. Ἀμφιπόλοισιν. Ancienne variante, ἐν μεγάροισιν.

336-339. Δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ.... Voyez IV, 297-300, et les notes des vers XXIV, 644-647 de l'*Iliade*.

340. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Ce vers ressemble, *mutatis mutandis*, au vers de l'*Iliade*, XXIV, 648. On a vu là que ἐγκονέουσαι signifie *festinantes*, c'est-à-dire *festinanter* : en diligence.

341. Ὄτρυνον Ὀδυσῆα. Ameis et La Roche, ὄτρυνον δ' Ὀδυσῆα, leçon de quelques manuscrits. Cette leçon serait bonne, si elle était autorisée par les *Scholies*, puisque δέ peut signifier *alors*. Mais ce n'est probablement qu'une correction métrique de quelque Byzantin, et cette correction est inutile.

342. Ὄρσο, comme ὄρσεο, VI, 255. — Κέων, comme κείων : *decubiturus*, ou *dormiturus*. On a vu souvent κακκείοντες. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

345. Τρητοῖς.... Voyez le vers III, 399 et les notes sur ce vers.

346-347. Ἀλκίνοος δ' ἄρα... . On a vu deux vers analogues, III, 402-403.

347. Πόρσαινε, *vulgo* πόρσυνε. Ce sont deux formes du même mot. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* P) : πόρσαινε ἐν ταῖς Ἀριστάρχου. L'*Hymne à Cérès* donne πορσαίνουσιν au vers 156.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Θ.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Assemblée des Phéaciens, et banquet en l'honneur d'Ulysse (1-45). L'aède Démodocus (46-103). Luttes gymniques (104-255). La danse et le chant ; récit des amours de Mars et de Vénus (256-369). La danse seule (370-384). Présents des Phéaciens à Ulysse (385-469). Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois ; il se décèle par son émotion en écoutant ce récit, et Alcinoüs le prie de conter ses aventures (470-586).

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ὤρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆς ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο·
ἂν δ' ἄρα Διογενὴς ὦρτο πτολίπορθος Ὀδυσσεύς.
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο
Φαιήκων ἀγορήνδ', ἥ σφιν παρὰ νηυσὶ τέτυκτο.
Ἐλθόντες δὲ καθῖζον ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ.... Anciennes variantes : σύστασις τοῦ Ὀδυσσέως πρὸς τοὺς Φαίακας, et τῶν παρ' Ἀλκίνῳ προδιήγησις. — Le mot σύστασις signifie entente, accord, et ici l'action de se rendre quelqu'un favorable. Le titre dit qu'Ulysse se concilie l'estime et l'affection des Phéaciens. — D'après une scholie sur le vers XXIII, 843 de l'*Iliade*, lequel n'est autre que le vers VIII, 193 de l'*Odyssée* transporté à tort dans l'autre poëme, le chant avait un titre fort simple, et qui est probablement le plus antique, *la Phéacie* : μετενήνεκται ὁ στίχος ἀπὸ τῆς Φαιακίας.

1. Ἦμος.... Le deuxième chant commence par le même vers, un de ceux qui sont communs aux deux poëmes homériques. Voyez la note sur ce vers, *Iliade*, I, 477.

2. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, la force sacrée d'Alcinoüs, c'est-à-dire le noble Alcinoüs. Voyez la note du vers VII, 167.

3. Ἄν, c'est-à-dire ἀνά, doit être joint à ὦρτο.

4. Τοῖσιν est pour τῷ, puisqu'ils ne sont que deux. Voyez les notes des vers V, 202 et VII, 47. Aristarque (*Scholies* H) explique ici le pluriel comme dans ces deux passages : (ἡ διπλῆ, ὅτι) πληθυντικῷ ἐχρήσατο ἀντὶ ἑνικοῦ τῷδε. Cependant les exemples ne sont pas identiques. Aussi quelques-uns prenaient-ils τοῖσιν au propre ; car les fils d'Alcinoüs devaient être levés, et ils accompagnaient sans doute leur père. *Scholies* Q : νοητέον κατὰ τὸ σιωπώμενον καὶ τοὺς Ἀλκινόου υἱοὺς ἐγηγέρθαι. Il est permis d'hésiter entre les deux interprétations.

5. Ἀγορήνδ(ε), pour aller à la place d'assemblée. C'est cette partie du τέμενος de Neptune, dont il a été question aux vers VI, 266-267.

6. Ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν, sur des pierres polies : sur des siéges de marbre.

πλησίον· ἡ δ' ἀνὰ ἄστυ μετῴχετο Παλλὰς Ἀθήνη,
εἰδομένη κήρυκι δαΐφρονος Ἀλκινόοιο,
νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα·
καί ῥα ἑκάστῳ φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον·
Δεῦτ' ἄγε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
εἰς ἀγορὴν ἰέναι, ὄφρα ξείνοιο πύθησθε,
ὃς νέον Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἵκετο δῶμα,
πόντον ἐπιπλαγχθείς, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος.
Ὣς εἰποῦσ' ὄτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Καρπαλίμως δ' ἔμπληντο βροτῶν ἀγοραί τε καὶ ἕδραι
ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρα θηήσαντο ἰδόντες
υἱὸν Λαέρταο δαΐφρονα. Τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη
θεσπεσίην κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις·
καί μιν μακρότερον καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι,
ὥς κεν Φαιήκεσσι φίλος πάντεσσι γένοιτο,
δεινός τ' αἰδοῖός τε, καὶ ἐκτελέσειεν ἀέθλους
πολλούς, τοὺς Φαίηκες ἐπειρήσαντ' Ὀδυσῆος.

7. Πλησίον, comme πλησίοι ἀλλήλων (*Iliade*, VI, 245) : près l'un de l'autre, ou plutôt à côté l'un de l'autre. — Ἡ (*illa*, elle) est expliqué plus loin par Παλλὰς Ἀθήνη.

9. Νόστον.... On a vu ce vers, VI, 14.

10. Ἑκάστῳ φωτί, d'après le vers suivant, doit être restreint aux chefs du peuple.

12. Ἰέναι ne dépend point de δεῦτε. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ξείνοιο, comme περὶ ξείνοιο : au sujet d'un étranger. Didyme (*Scholies* T) : ἐλλείπει ἡ περί, ἵνα ᾖ περὶ τοῦ ξένου. οὐ γὰρ αὐτὸς διαλέγεται ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας, ἀλλὰ κρεῖττον ἡγήσατο σιωπᾶν.

16. Ἀγοραί τε καὶ ἕδραι équivaut à αἱ ἕδραι τῆς ἀγορᾶς. C'est un ἓν διὰ δυοῖν. Le pluriel ἀγοραί est évidemment, comme le dit Aristarque (*Scholies* H), pour le singulier : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀντὶ ἑνικοῦ τοῦ ἀγορά. προεῖπε γοῦν εἰς ἀγορὴν ἰέναι (vers 12)· καὶ Ἔνθάδε τέ σφ' ἀγορή, καλὸν Ποσιδήϊον ἀμφίς (VI, 266).

17. Θηήσαντο dit plus que *contemplèrent*, et ἰδόντες n'est point redondant. A la vue d'Ulysse, les Phéaciens sont saisis, et ils l'admirent tout béants. Didyme (*Scholies* Q) : σαφῶς νῦν τὸ ἐθηήσαντο ἀντὶ τοῦ ἐθαύμασαν· ἐπιφέρει γοῦν, ἰδόντες. La fin de la note est dans les *Scholies* H : κινοῦνται γὰρ ὄχλοι πρὸς τὰς ὄψεις.

19-20. Θεσπεσίην κατέχευε.... Voyez les vers VI, 229-230.—Les verbes κατέχευε et θῆκεν ont le sens du plus-que-parfait; car l'œuvre de Minerve est accomplie depuis la veille.

22. Ἐκτελέσειεν dépend, comme γένοιτο, de ὥς κεν : *ut perficeret*, pour qu'il vînt à bout.

22-23. Ἀέθλους πολλούς. Ulysse ne prend part qu'à une joute; mais, quelle que fût la lutte à laquelle il eût pris part, Minerve l'avait mis en état d'être vainqueur. Voilà ce que dit le poëte; et l'emploi du pluriel était indispensable pour rendre cette idée. Aussi n'a-t-on besoin ni de supposer, comme faisait Cratès, qu'il s'agisse, dans ἀέθλους πολλούς, des combats futurs d'Ulysse à Ithaque, ni de prononcer, avec Zénodote, l'athétèse contre le vers 23, ni de prendre le pluriel ἀέθλους dans le sens du singulier ἄεθλον, ce qui

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Ξεῖνος ὅδ', οὐκ οἶδ' ὅστις, ἀλώμενος ἵκετ' ἐμὸν δῶ,
ἠὲ πρὸς ἠοίων ἢ ἑσπερίων ἀνθρώπων·
πομπὴν δ' ὀτρύνει, καὶ λίσσεται ἔμπεδον εἶναι.
Ἡμεῖς δ', ὡς τὸ πάρος περ, ἐποτρυνώμεθα πομπήν.
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος, ὅτις κ' ἐμὰ δώμαθ' ἵκηται,
ἐνθάδ' ὀδυρόμενος δηρὸν μένει εἵνεκα πομπῆς.
Ἀλλ' ἄγε, νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν
πρωτόπλοον· κούρω δὲ δύω καὶ πεντήκοντα
κρινάσθων κατὰ δῆμον, ὅσοι πάρος εἰσὶν ἄριστοι.
Δησάμενοι δ' εὖ πάντες ἐπὶ κληῖσιν ἐρετμὰ

n'est pas possible à côté de πολλούς, et ce qu'on a pourtant proposé. — Je cite les notes où sont consignés ces expédients inutiles. *Scholies* Q et V : πληθυντικῶς εἶπε τὸν τοῦ δίσκου ἆθλον. Κράτης δὲ τοὺς κατὰ Ἰθάκην ἤκουσε πόνους. *Scholies* H et Q : ἀθετεῖ Ζηνόδοτος. οὐ γὰρ πολλοὺς ἐτέλεσεν ἐν Φαιακίᾳ, ἀλλ' ἐδίσκευε μόνον. C'est Zénodote seul qui pouvait prendre ἀέθλους dans un sens vague, et par conséquent le réduire à la valeur d'un singulier, si besoin était. — Tous les éditeurs récents, et Bekker lui-même, reconnaissent l'authenticité des vers 22-23, niée par Payne Knight, Dugas Montbel et Bothe.

24. Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἤγερθεν.... Voyez le vers II, 9 et la note sur ce vers.

25-27. Τοῖσιν.... Voyez les vers VII, 185-187 et la note sur le premier de ces trois vers.

28. Οὐκ οἶδ' ὅστις, je ne sais qui, c'est-à-dire dont j'ignore le nom, la race et la patrie. L'expression grecque se prend en bonne part, et n'a pas, comme son correspondant français, un sens méprisant.

30. Πομπὴν δ' ὀτρύνει, *deductionem autem flagitat*, or il sollicite avec instance qu'on le reconduise. — Ἔμπεδον εἶναι a pour sujet πομπήν, c'est-à-dire ἐκείνην τὴν πομπήν.

31. Ὡς τὸ πάρος περ, comme par le passé, c'est-à-dire suivant notre antique usage. *Scholies* H : ὡς ἐξ ἀρχῆς ἡμῖν ἔθος. — Ἐποτρυνώμεθα est dans son sens propre : *maturemus*, préparons bien vite. Au vers précédent, ὀτρύνει a pour paraphrase, dans les *Scholies* H, ἐσπουδασμένως αἰτεῖ, et ἐποτρυνώμεθα, dans les mêmes *Scholies* et dans les *Scholies* Q, ἐσπουδασμένως ποιήσωμεν.

32. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ, car jamais, au grand jamais. La répétition de la négation signifie négation par excellence. On a vu οὐδέ répété, *Iliade*, V, 22 et VI, 130.

33. Εἵνεκα πομπῆς, au sujet du retour par aide, c'est-à-dire en attendant qu'on le reconduise.

34. Ἀλλ' ἄγε,... Voyez le vers I, 141 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

35. Κούρω. Voyez plus bas la note du vers 48.

36. Κρινάσθων, *eligantur*, soient choisis. Ameis fait de κρινάσθων un impératif moyen, et il lui donne κούρω pour complément : « soll man sich (*sibi*) wæhlen, wozu « κούρω das Object ist. » Des deux façons le sens est le même; mais l'interprétation vulgaire semble préférable. D'ailleurs c'est celle des anciens. *Scholies* P : ἐπιλεχθήτωσαν. — Ἄριστοι. Il s'agit de l'excellence dans l'art de faire marcher un navire ; et le mot πάρος dit que cette habileté a fait ses preuves.

ἔκβητ'· αὐτὰρ ἔπειτα θοὴν ἀλεγύνετε δαῖτα,
ἡμέτερόνδ' ἐλθόντες· ἐγὼ δ' εὖ πᾶσι παρέξω.
Κούροισιν μὲν ταῦτ' ἐπιτέλλομαι· αὐτὰρ οἱ ἄλλοι
σκηπτοῦχοι βασιλῆες ἐμὰ πρὸς δώματα καλὰ
ἔρχεσθ', ὄφρα ξεῖνον ἐνὶ μεγάροισι φιλέωμεν·
μηδέ τις ἀρνείσθω· καλέσασθε δὲ θεῖον ἀοιδὸν,
Δημόδοκον· τῷ γάρ ῥα θεὸς πέρι δῶκεν ἀοιδὴν
τέρπειν, ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν ἀείδειν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο
σκηπτοῦχοι· κῆρυξ δὲ μετῴχετο θεῖον ἀοιδόν.
Κούρω δὲ κρινθέντε δύω καὶ πεντήκοντα
βήτην, ὡς ἐκέλευσ', ἐπὶ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,
νῆα μὲν οἵγε μέλαιναν ἁλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν·
ἐν δ' ἱστόν τε τίθεντο καὶ ἱστία νηῒ μελαίνῃ,
ἠρτύναντο δ' ἐρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν,
πάντα κατὰ μοῖραν· ἀνὰ θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν.
Ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὥρμισαν· αὐτὰρ ἔπειτα
βάν ῥ' ἴμεν Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἐς μέγα δῶμα.
Πλῆντο δ' ἄρ' αἴθουσαί τε καὶ ἕρκεα καὶ δόμοι ἀνδρῶν

38. Θοήν, l'adjectif pour l'adverbe : incontinent. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἀντὶ τοῦ θοῶς, ὡς λῦσαν ἀγορὴν αἰψηρήν. Voyez, II, 257, la note sur le passage cité.

39. Ἡμέτερόνδ(ε), sous-entendu δῶμα ou δῶ. Il paraît, d'après le lemme des *Scholies* V, qu'on lisait aussi ἡμέτερον δῶ, avec synizèse de δῶ ἐλ.

40. Κούροισιν. Ce sont les cinquante-deux du vers 35. — Οἱ ἄλλοι, ces autres-là, c'est-à-dire, vu le verbe à la seconde personne, vous autres.

44. Θεός, une divinité, c'est-à-dire la Muse. Voyez plus bas, vers 63. — Πέρι, adverbe : *excellenter*, comme à pas un.

45. Τέρπειν équivaut à ὥστε τέρπειν : *ut oblectet*, afin qu'il charme. — Ὅππῃ signifie *quandocumque* et *quocumque modo*. Démodocus charme, toutes les fois qu'il chante, et quel que soit le sujet de son chant. — Ἐποτρύνῃσιν, sous-entendu αὐτόν.

46. Ὣς ἄρα.... On a vu ce vers ailleurs, II, 413.

48. Κούρω δὲ.... Le poëte prend pour sujet le premier mot du nombre, et non point le nombre entier. De là le duel. Didyme (*Scholies* H) : τὸ κρινθέντε πρὸς τοὺς δύο.

49. Ἐπὶ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο. Ancienne variante, ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.

50. Αὐτὰρ.... Voyez le vers IV, 428 et la note sur ce vers.

51-55. Νῆα μὲν.... Voyez les vers IV, 780-783 et 785, et les notes sur ces cinq vers.

57. Ἕρκεα, les clôtures, c'est-à-dire la cour du palais.—Δόμοι, les appartements, c'est-à-dire les salles. — Ἀνδρῶν dépend de πλῆντο. Cependant quelques anciens le rapportaient à δόμοι, et ils expliquaient

[ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρ' ἔσαν νέοι ἠδὲ παλαιοί].
Τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος δυοκαίδεκα μῆλ' ἱέρευσεν,
ὀκτὼ δ' ἀργιόδοντας ὕας, δύο δ' εἰλίποδας βοῦς·
τοὺς δέρον ἀμφί θ' ἕπον, τετύκοντό τε δαῖτ' ἐρατεινήν.
Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν, ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,
τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε·
ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.
Τῷ δ' ἄρα Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον
μέσσῳ δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας·
κὰδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν,

δόμοι ἀνδρῶν par ἀνδρῶνες. Mais cette explication n'est pas naturelle; et c'est probablement le mot ἀνδρών, ἀνδρῶνος, mot inconnu d'Homère, qui l'a seul suggérée.

58. Ἀγρομένων· πολλοὶ.... Ce vers a été façonné avec celui qu'on a vu plus haut, vers 17, et un autre qu'on a vu, IV, 720. Les *Scholies* et Eustathe ne le connaissent point, et il n'existe que dans un petit nombre de manuscrits. Bien que formé d'éléments très-bons dans leur premier emploi, il est détestable, et aussi plat qu'inutile. Tous les éditeurs, sauf Boissonade et Bothe, le regardent comme interpolé. Eux seuls le trouvent tolérable, sinon de tous points parfait. — Δ(έ) n'a plus le même sens qu'au vers 17. Il est explicatif, et il équivaut ici à γάρ.

59. Τοῖσιν, pour eux, c'est-à-dire pour ses futurs convives.

61. Τοὺς δέρον est dit par syllepse, car on n'écorchait que les bœufs et les moutons. Didyme (*Scholies* Q) : συλληπτικῶς. σύες γὰρ οὐκ ἐκδέρονται. — Ἀμφί θ' ἕπον est pour ἄμφεπόν τε. — Entre ce vers et le suivant, quelques manuscrits donnent le prétendu vers que voici : Δημόδοκον λιγύφωνον ἐόντα θεῖον ἀοιδόν. Il est inutile, je pense, de démontrer que ces cinq mots grecs n'ont rien à faire ici dans le texte d'Homère.

63. Πέρι, comme au vers 44. — Δίδου δ(έ), sous-entendu αὐτῷ : et pourtant elle lui avait donné. — Ἀγαθόν τε κακόν τε. Les enstatiques regardaient ceci, surtout avec le commentaire ajouté au vers suivant par le poëte, comme un démenti à ce grand amour exprimé par πέρι ἐφίλησε. *Scholies* E : οὔκουν, ὦ Ὅμηρε, θαυμασίως αὐτὸν ἡ Μοῖρα (lisez ἡ Μοῦσα, car on ne peut admettre ἡ Μοῖρα comme une vraie leçon, à cause du sentiment, la Μοῖρα étant l'insensibilité absolue) ἐφίλησεν, εἰ τῶν ὀφθαλμῶν μὲν ἐστέρησεν, ἀοιδὴν δὲ ἀντὶ τούτου ἐχαρίσατο, ὥσπερ δῆτα καὶ σὲ ὕστερον. L'observation est juste peut-être; mais Homère était bien libre de penser autrement que nous, à supposer que nous ne nous méprenions pas sur sa pensée. Voyez la note du vers suivant.

64. Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε. Si l'on prend à la lettre l'expression d'Homère, les enstatiques n'ont pas tort de s'indigner contre la Muse. Mais il faut entendre simplement, je crois, que la Muse fut impuissante à empêcher Démodocus de perdre la vue. Le poëte le dit d'une façon très-vive, voilà tout. Comment prêterait-il à la Muse une férocité inexplicable? Démodocus n'est point un Thamyris, et elle n'a aucune vengeance à exercer contre l'aède. — Les anciens regardaient généralement ce passage d'Homère comme une allusion à son propre sort. C'est bien plutôt ce passage qui a donné naissance à la légende de la cécité d'Homère.

66. Ἐρείσας a, comme θῆκε, θρόνον pour complément. Voyez, VII, 95, la disposition des siéges.

67. Κάδ, c'est-à-dire κατά, doit être joint à κρέμασεν.— Κρέμασεν est la leçon d'Aristarque. Celle d'Aristophane de Byzance était δῆσεν. Le sens des deux verbes diffère peu; mais κατεκρέμασε est plus précis que κατέδησε, et aussi plus poétique. Il y a tableau. On voit la phorminx suspendue au-dessus de la tête de l'aède.

αὐτοῦ ὑπὲρ κεφαλῆς, καὶ ἐπέφραδε χερσὶν ἑλέσθαι
κῆρυξ· πὰρ δ' ἐτίθει κάνεον καλήν τε τράπεζαν,
πὰρ δὲ δέπας οἴνοιο, πιεῖν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
Μοῦσ' ἄρ' ἀοιδὸν ἀνῆκεν ἀειδέμεναι κλέα ἀνδρῶν,
οἴμης τῆς τότ' ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἵκανεν·
νεῖκος Ὀδυσσῆος καὶ Πηλείδεω Ἀχιλῆος,
ὥς ποτε δηρίσαντο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ
ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν· ἄναξ δ' ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
χαῖρε νόῳ, ὅ τ' ἄριστοι Ἀχαιῶν δηριόωντο.
Ὣς γάρ οἱ χρείων μυθήσατο Φοῖβος Ἀπόλλων

68. Αὐτοῦ, adverbe : là-même; précisément. — Ἐπέφραδε χερσὶν ἑλέσθαι, montra à prendre avec les mains, c'est-à-dire lui indiqua où elle était, afin qu'il pût la dépendre au moment de s'en servir.

69. Πάρ, auprès, c'est-à-dire près de lui, ou plutôt devant lui. De même au vers suivant.

70. Πιεῖν, comme ὥστε πιεῖν. — Horace, *Épîtres*, I, XIX, 6 : « Laudibus arguitur vini vinosus Homerus. »

71-72. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Voyez les vers I, 149-150 et les notes sur ces deux vers.

73. Ἀνῆκεν. Ancienne variante, ἐνῆκεν.

74. Οἴμης τῆς, comme ἧς οἴμης : duquel sujet de chants. Ameis : « οἴμης τῆς « zu κλέος von welcher Gesangsweise, « *cujus cantilenæ*, eine attractio inversa, « wie bei Verg. *Æn.* I, 573, *urbem quam « statuo vestra est*, für *quam urbem.* » Il vaut mieux expliquer de cette façon que de supposer, comme on fait d'ordinaire, une préposition sous-entendue : *e cantione, cujus;* explication qui peut d'ailleurs se soutenir. Οἴμης est paraphrasé, dans les *Scholies*, par διὰ οἴμης et ἀπὸ τῆς οἴμης. Ceux qui expliquent ainsi mettent une virgule après οἴμης.

75. Νεῖκος (*contentionem*) dépend de ἀειδέμεναι. C'est une apposition à κλέα ἀνδρῶν, ou plutôt c'est la particularisation de cette expression générale. Parmi les sujets de chants que fournissent les κλέα ἀνδρῶν, c'est-à-dire les légendes du siége de Troie, le poëte choisit d'abord la querelle d'Ulysse et d'Achille. Cette querelle, d'après les traditions recueillies par les Alexandrins, s'était émue à propos des moyens de prendre enfin la ville, et elle était postérieure à tous les faits contenus dans l'*Iliade*. Achille voulait une attaque de vive force, Ulysse l'emploi de la ruse.

78. Νόῳ, dans l'esprit, c'est-à-dire intérieurement. — Ὅ τ(ε), comme ὅ ou ὅτι, τε étant explétif : *propter quod*, par la raison que. L'orthographe vulgaire ὅτ(ε) en un seul mot (*quum*, lorsque) affaiblit la pensée en lui ôtant sa précision. — Ce n'est point un mauvais sentiment qui fait qu'Agamemnon se réjouit, c'est parce qu'il voit dans la querelle des deux héros l'accomplissement de l'oracle relatif à la prise de Troie. Cette lutte de paroles devait être le prélude du triomphe définitif. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ Ἀγαμέμνων ἔχαιρεν ἐν τῷ νῷ ἡσύχως βλέπων τὴν φιλονεικίαν τοῦ Ὀδυσσέως καὶ τοῦ Ἀχιλλέως, διὰ τὴν τῆς Τροίας ἅλωσιν. τότε γὰρ πέπρωτο κρατηθῆναι τὴν Τροίαν ὅτε φιλονεικήσουσιν οἱ ἄριστοι. — Les enstatiques accusaient Agamemnon de bassesse de cœur; mais c'était là une pure chicane, comme on le voit par le texte même d'Homère. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύουσι δὲ ἐκ τῆς λέξεως. Il est vrai que les vers 79-80 sont un peu vagues; mais il est impossible de n'y pas voir une raison justificative de la joie qu'éprouve le roi des rois.

79. Ὣς, ainsi : qu'il en serait ainsi

Πυθοῖ ἐν ἠγαθέῃ, ὅθ' ὑπέρβη λάϊνον οὐδὸν
χρησόμενος· τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πήματος ἀρχὴ
Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλάς.
Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,
πορφύρεον μέγα φᾶρος ἑλὼν χερσὶ στιβαρῇσιν,
κὰκ κεφαλῆς εἴρυσσε, κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα·
αἴδετο γὰρ Φαίηκας ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λείβων.
Ἤτοι ὅτε λήξειεν ἀείδων θεῖος ἀοιδός,
δάκρυ' ὀμορξάμενος κεφαλῆς ἄπο φᾶρος ἕλεσκεν,
καὶ δέπας ἀμφικύπελλον ἑλὼν σπείσασκε θεοῖσιν.

c'est-à-dire qu'une violente querelle éclaterait entre héros avant la prise de la ville assiégée. — Οἱ dépend tout à la fois et de χρείων et de μυθήσατο. — Χρείων pour χρέων, comme χράων : rendant un oracle. — Λάϊνον οὐδόν. On entrait dans le temple, pour pouvoir entendre la Pythie; car elle prophétisait assise à l'intérieur sur la cortine. Voyez la première scène des *Euménides* d'Eschyle.

81-82. Χρησόμενος· τότε.... Ces vers manquaient dans quelques éditions antiques, et plusieurs Alexandrins les regardaient comme interpolés *Scholies* H : ἐν ἐνίαις τῶν ἐκδόσεων οὐκ ἐφέροντο· διὸ ἀθετοῦνται. Ce n'est là évidemment qu'un débris de la note de Didyme sur ces deux vers. Le critique avait mentionné, sans nul doute, par leur nom ou par le nom de leurs auteurs, les éditions où les deux vers faisaient défaut, et dit de qui était l'athétèse. Cette athétèse n'a pu être universelle; et l'on pourrait affirmer, je crois, qu'Aristarque n'avait point obélisé les vers 81-82. Il n'y a rien, dans ces deux vers, qui présente aucune difficulté sérieuse.

81. Τότε, alors, c'est-à-dire au temps où il consultait l'oracle. — Κυλίνδετο πήματος ἀρχή. On a vu, II, 463, τοῖσιν γὰρ μέγα πῆμα κυλίνδεται. Le mot πήματος désigne la guerre de Troie dans son ensemble et dans ses conséquences. Cette guerre a été presque aussi désastreuse pour les Grecs que pour les Troyens. C'est très-peu de temps avant le départ d'Aulis qu'Agamemnon était allé à Pytho s'informer de l'avenir. L'expression κυλίνδετο (roulait, s'approchait rapidement) le dit formellement. Ainsi, c'est au bout de dix ans que le chef de l'armée voyait s'accomplir l'événement annoncé par l'oracle. Il ne comptait pas sa propre querelle avec Achille, parce que l'oracle, en disant *les héros*, semblait l'avoir excepté lui-même.

82. Διά, en conséquence de.

85. Κὰκ κεφαλῆς, du haut de (sa) tête, c'est-à-dire en tirant sur son visage le pan de manteau dont sa tête était couverte. Il est impossible, quoi qu'en disent les *Scholies* H, de prendre κάκ (κατά) dans le sens de περί. Quant à la traduction de κὰκ κεφαλῆς par *super caput*, elle est tout à fait arbitraire.

87. Ἤτοι ὅτε équivaut à ὅτε μέν, comme on le voit par αὐτὰρ ὅτ(ε), c'est-à-dire ὅτε δέ, vers 90. *Scholies* B : τὸ ἤτοι ἀντὶ τοῦ μέν. — Θεῖος. Ancienne variante, δῖος.

88. Δάκρυ(α). Bekker et d'autres, δάκρυ au singulier, mais dans le sens du pluriel. — Ἀπό, *vulgo* ἀπο. La préposition doit être jointe au verbe : ἀφέλεσκεν. Hérodien (*Scholies* H) : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν ἀπό.

89. Σπείσασκε est bien un fréquentatif, comme plus haut ἀφέλεσκεν, comme plus bas γοάασκεν, puisque la chose se fait plus d'une fois. Elle se renouvelle à chaque rhapsodie; et l'aède, d'après le vers 90, en a chanté plusieurs, toutes empruntées, cela va sans dire, aux κλέα ἀνδρῶν Les larmes d'Ulysse en font foi. — Il est à regretter que le poete ne nous apprenne point quels avaient été les sujets particuliers de chacune des rhapsodies chantées à la suite de la première. Nous aurions là sans doute d'aussi curieux renseignements que celui qui précède et que ceux

Αὐτὰρ ὅτ' ἂψ ἄρχοιτο, καὶ ὀτρύνειαν ἀείδειν
Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἐπεὶ τέρποντ' ἐπέεσσιν,
ἂψ Ὀδυσεὺς κατὰ κρᾶτα καλυψάμενος γοάασκεν.
Ἔνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,
Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,
ἥμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν.
Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·
   Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
ἤδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν ἐΐσης
φόρμιγγός θ', ἣ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλείῃ·
νῦν δ' ἐξέλθωμεν καὶ ἀέθλων πειρηθῶμεν
πάντων, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπῃ οἷσι φίλοισιν,
οἴκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων
πύξ τε παλαιμοσύνῃ τε, καὶ ἅλμασιν ἠδὲ πόδεσσιν.
   Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο.
Κὰδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν,

qui seront fournis plus tard par d'antres chants de Démodocus.

91. Οἱ ἄριστοι, *illi optimates*, les grands qui étaient là. — Τέρποντ' ἐπέεσσιν, ils se réjouissaient de récits, c'est-à-dire ils étaient passionués pour les chants épiques. Quelques-uns sous-entendent αὐτοῦ : rien de moins nécessaire.

92. Ἄψ. Aristophane de Byzance écrivait αἶψ(α).

94. Ἐπεφράσατ(ο), *animadvertit*, remarqua.

98. Κεκορήμεθα θυμόν, nous sommes rassasiés quant au cœur, c'est-à-dire nous voilà bien rassasiés. La traduction *saturavimus animum* est inexacte, car κεκορήμεθα ne peut point avoir un sens actif. — Ἐΐσης est l'épithète de δαιτός.

101. Πάντων. Les jeux des Phéaciens sont en petit nombre. Les enstatiques demandaient pourquoi. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre ; car les Phéaciens menaient une vie trop molle pour ressembler complétement aux Grecs. Porphyre (*Scholies* E et Q) : διὰ τί οἱ Φαίακες εὐωχηθέντες ἠγωνίζοντο γυμνικὸν ἀγῶνα, δρόμον καὶ δίαυλον καὶ οὐ τὴν ἄλλην ἄθλησιν; παντελῶς γὰρ ἀπόνων ἀνθρώπων ταῦτα. Ἴσως δὲ ἁρμόττον τοῖς ἤθεσι δέον ποιεῖν, ἐπειδὴ μίμησις ἡ ποίησις, οὕτω πεποίηκεν. ὅτι δὲ τοιοῦτοι δῆλον. ἔφασαν γὰρ (248)· Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη κίθαρίς τε χοροί τε. — Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, le noble étranger.

102. Ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων. Alcinoüs croit à cette supériorité. Il sera détrompé dès la première épreuve; et voilà pourquoi il parlera modestement plus tard des pugiles et des lutteurs de son pays. Porphyre (*Scholies* H et Q) : καὶ πῶς φησίν· Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί (246); ἐν ὅσῳ τοίνυν ἄπειροί εἰσιν Ὀδυσσέως, οἴονται νικᾶν ἅπαντας ἐν τούτοις, ὅτε δὲ τῇ πείρᾳ δείξας ἑαυτὸν Ὀδυσσεὺς ἐκαυχήσατο περὶ τῶν ἄλλων ἄθλων μόνον παραιτησάμενος τὸν δρόμον, ἀντιμεταλαβὼν τὰ ἐγκώμια Ἀλκίνους φησίν· Ἀλλὰ ποσί.... (247-249).

103. Παλαιμοσύνῃ, *vulgo* παλαισμοσύνῃ. Voyez la note du vers XXIII, 701 de l'*Iliade*.

104. Ὣς ἄρα.... Voyez plus haut le vers 46 et la note sur ce vers.

105. Κὰδ δ' ἐκ.... Voyez plus haut le vers 67 et les notes sur ce vers.

Δημοδόκου δ' ἕλε χεῖρα, καὶ ἔξαγεν ἐκ μεγάροιο
κῆρυξ· ἦρχε δὲ τῷ αὐτὴν ὁδὸν ἥνπερ οἱ ἄλλοι
Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἀέθλια θαυμανέοντες.
Βὰν δ' ἴμεν εἰς ἀγορήν, ἅμα δ' ἕσπετο πουλὺς ὅμιλος,
μυρίοι· ἂν δ' ἵσταντο νέοι πολλοί τε καὶ ἐσθλοί.
Ὦρτο μὲν Ἀκρόνεώς τε καὶ Ὠκύαλος καὶ Ἐλατρεύς,
Ναυτεύς τε Πρυμνεύς τε καὶ Ἀγχίαλος καὶ Ἐρετμεύς,
Ποντεύς τε Πρωρεύς τε, Θόων, Ἀναβησίνεώς τε,
Ἀμφίαλός θ', υἱὸς Πολυνήου Τεκτονίδαο·
ἂν δὲ καὶ Εὐρύαλος, βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ,
Ναυβολίδης θ', ὃς ἄριστος ἔην εἶδός τε δέμας τε
πάντων Φαιήκων μετ' ἀμύμονα Λαοδάμαντα.
Ἂν δ' ἔσταν τρεῖς παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,
Λαοδάμας θ' Ἅλιός τε καὶ ἀντίθεος Κλυτόνηος·
οἱ δ' ἤτοι πρῶτον μὲν ἐπειρήσαντο πόδεσσιν.
Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· οἱ δ' ἅμα πάντες
καρπαλίμως ἐπέτοντο κονίοντες πεδίοιο.

106. Ἔξαγεν, sous-entendu αὐτόν.

107. Αὐτὴν ὁδὸν ἥνπερ, par la même route par laquelle. — Οἱ ἄλλοι, sous-entendu ἦρχον.

108. Οἱ ἄριστοι explique οἱ ἄλλοι, qui lui-même explique le τοί du vers 104. Il s'agit des convives d'Alcinoüs. Les convives marchent à la suite du roi et de son hôte; mais ils marchent avant le héraut et Démodocus. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le poëte, qui vient de dire ἦρχε (*præibat*), n'exprime pas le verbe qui indiquerait leur mouvement. Quant à la propriété du terme ἦρχε, appliquée au héraut conduisant l'aveugle, il suffit d'un instant de réflexion pour la constater. Le héraut a le pas ferme, l'aveugle a le pas hésitant. Sans la main qui le soutient et le dirige, l'aveugle tâtonnerait avec lenteur. Il est comme à la remorque du héraut. — Θαυμανέοντες, participe futur de θαυμαίνω, forme épique pour θαυμάζω, comme χειμαίνω pour χειμάζω, ὀνομαίνω pour ὀνομάζω : *admiraturi*, afin d'admirer. *Scholies* P : θεασόμενοι, θαυμάσαι μέλλοντες.

110. Ἂν δ' ἵσταντο, pour ἀνίσταντο δέ, sous-entendu ἀγωνισόμενοι. Tout le monde est assis. Le poëte ne l'a pas dit; mais cela est évident, ou plutôt la disjonctive δέ le suppose de toute nécessité. Ceux qui se lèvent sont les jeunes gens disposés à prendre part aux exercices.

111-119. Ὦρτο μὲν Ἀκρόνεώς τε.... Homère donne à presque tous les Phéaciens, en leur qualité d'hommes de mer, des noms significatifs empruntés à la mer, ou aux vaisseaux, ou à la navigation.

115. Ἂν δέ, c'est-à-dire ἀνέστη δέ.

118. Ἂν δ' ἔσταν, pour ἀνέσταν δέ.

120. Ἐπειρήσαντο πόδεσσιν, s'essayèrent par les pieds, c'est-à-dire luttèrent à la course.

122. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine. Les Alexandrins, et Aristarque lui-même (*Scholies* Q), expliquaient cette sorte de génitifs par une préposition sous-entendue : (ἡ διπλῆ, ὅτι) λείπει ἡ διά. ἐν τῷ πεδίῳ κόνιν ἐγείροντες. ὡς τὸ Ἄργεος ἦεν Ἀχαιϊκοῦ (III, 251) ἀντὶ τοῦ ἐν Ἄργει. Cette hypothèse est absolument inutile.

Τῶν δὲ θέειν ὄχ' ἄριστος ἔην Κλυτόνηος ἀμύμων·
ὅσσον τ' ἐν νειῷ οὖρον πέλει ἡμιόνοιϊν,
τόσσον ὑπεκπροθέων λαοὺς ἵκεθ', οἱ δὲ λίποντο.
Οἱ δὲ παλαιμοσύνης ἀλεγεινῆς πειρήσαντο·
τῇ δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπεκαίνυτο πάντας ἀρίστους.
Ἅλματι δ' Ἀμφίαλος πάντων προφερέστατος ἦεν.
δίσκῳ δ' αὖ πάντων πολὺ φέρτατος ἦεν Ἐλατρεύς·
πὺξ δ' αὖ Λαοδάμας, ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντες ἐτέρφθησαν φρέν' ἀέθλοις,
τοῖς ἄρα Λαοδάμας μετέφη παῖς Ἀλκινόοιο·
Δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, εἴ τιν' ἄεθλον
οἶδέ τε καὶ δεδάηκε· φυήν γε μὲν οὐ κακός ἐστιν,
μηρούς τε κνήμας τε καὶ ἄμφω χεῖρας ὕπερθεν,
αὐχένα τε στιβαρὸν μέγα τε σθένος· οὐδέ τι ἥβης
δεύεται, ἀλλὰ κακοῖσι συνέρρηκται πολέεσσιν.
Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι κακώτερον ἄλλο θαλάσσης,
ἄνδρα γε συγχεῦαι, εἰ καὶ μάλα καρτερὸς εἴη.

123. Τῶν, de ceux-là : des jeunes gens qui avaient couru. — Θέειν, à courir : dans cette course. — Ἔην, fut. Les deux vers suivants prouvent que la course est terminée. La traduction *erat* est inexacte, puisqu'elle suppose que la course dure encore.

124. Οὖρον.... ἡμιόνοιϊν : un sillon de deux mules, un sillon tracé par une charrue attelée de deux mules. Il est impossible de déterminer, même approximativement, la distance indiquée par l'expression d'Homère. Voyez la note du vers X, 351 de l'*Iliade*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la distance était considérable, et que le vainqueur avait laissé les autres bien loin derrière lui.

125. Λαούς, les gens, c'est-à-dire les assistants. Le coureur était revenu au point de départ, à la νύσσα, à la barrière en deçà de laquelle se trouvaient les spectateurs.

126. Οἱ δέ. Ce sont d'autres jeunes gens que ceux qui ont couru. — Παλαιμοσύνης. Voyez plus haut la note du vers 103.

127. Τῇ, c'est-à-dire ἐν παλαιμοσύνῃ : à la lutte. — Ἀπεκαίνυτο, vainquit. *Scholies* E et Q) : ἐνίκα, καταχρηστικῶς. En effet, d'après le sens propre, ἀποκαίνυμαι signifie tuer son adversaire.

128. Ἦεν, fut. Voyez plus haut, vers 122, la note sur ἔην.

129. Ἦεν, comme au vers précédent.

130. Ἐτέρφθησαν φρέν(α), ils se furent réjouis quant au diaphragme : ils en eurent pris à cœur joie. La traduction *oblectaverunt animum* est fausse, puisque le verbe est au passif et ne peut gouverner φρέν(α).

133. Τὸν ξεῖνον. Le prétendu article est ici un signe d'honneur, comme au vers 101. — Ἐρώμεθα, εἰ, hiatus analogue à celui qu'on a vu au vers I, 60.

136-137. Οὐδέ τι ἥβης δεύεται équivaut à οὔπω γέρων ἐστί. Ulysse est dans la maturité de l'âge; c'est un quinquagénaire, et il paraît avoir quarante ans pour le moins, car Laodamas va lui dire : ξεῖνε πάτερ.

137. Συνέρρηκται, il a été brisé. Horace a dit, *Satires*, I, I, 4 : *fractus membra*. Nous disons couramment, *je suis brisé de fatigue*.

139. Συγχεῦαι dépend de κακώτερον,

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Λαοδάμα, μάλα τοῦτο ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπες.
[Αὐτὸς νῦν προκάλεσσαι ἰὼν καὶ πέφραδε μῦθον.]
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο,
στῆ ῥ' ἐς μέσσον ἰών, καὶ Ὀδυσσῆα προσέειπεν·
Δεῦρ' ἄγε καὶ σύ, ξεῖνε πάτερ, πείρησαι ἀέθλων,
εἴ τινά που δεδάηκας· ἔοικε δέ σ' ἴδμεν ἀέθλους.
Οὐ μὲν γὰρ μεῖζον κλέος ἀνέρος, ὄφρα κεν ᾖσιν,
ἤ ὅ τι ποσσίν τε ῥέξῃ καὶ χερσὶν ἑῇσιν.
Ἀλλ' ἄγε πείρησαι, σκέδασον δ' ἀπὸ κήδεα θυμοῦ·
σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δηρὸν ἀπέσσεται, ἀλλά τοι ἤδη
νηῦς τε κατείρυσται, καὶ ἐπαρτέες εἰσὶν ἑταῖροι.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Λαοδάμα, τί με ταῦτα κελεύετε κερτομέοντες;

et équivaut à ὥστε συγχεῦαι : pour anéantir. Le verbe signifie proprement embrouiller, confondre; mais celui qui ne sait plus comment s'en tirer est réduit tout à fait à rien.

142. Αὐτὸς νῦν.... Ce vers n'était point dans le texte d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : οὗτος ὁ στίχος ἐν ταῖς Ἀρισταρχείαις οὐ φέρεται. Une autre note, dans les mêmes *Scholies*, nous apprend que le vers ne se trouvait pas non plus chez Zénodote ni chez Aristophane de Byzance. Quelques-uns le regardent comme utile, et même comme indispensable. C'est dire beaucoup trop. Les premières paroles de Laodamas, δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, suffisent très-bien pour expliquer son allocution à Ulysse; et Euryale a bien pu se contenter d'une réflexion morale. — Bekker rejette le vers au bas de la page; Dindorf et Fæsi le mettent entre crochets. — Προκάλεσσαι ἰών, allant provoque, c'est-à-dire va provoquer, sous-entendu αὐτόν. — Πέφραδε μῦθον. Voyez, I, 273, la note sur πέφραδε.

144. Στῆ. Ancienne variante, βῆ.

146. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἴδμεν, infinitif épique pour εἰδέναι : *scire*, savoir; ἴδμεν ἀέθλους, être habile aux exercices. — Les digammistes supposent que la leçon primitive était ἔϝοικε σε ϝίδμεν, et que δέ n'est qu'une correction amenée par l'élision de σε devant ἴδμεν. Mais δέ est indispensable.

147. Κλέος, sous-entendu ἐστί.—Ὄφρα κεν ᾖσιν, tant qu'il est : tant qu'il vit. *Scholies* T : ἕως ἂν ζῇ.

148. Ἤ ὅ τι.... ῥέξῃ, que ce qu'il a pu accomplir. On doit tenir compte de la valeur du subjonctif.

149. Θυμοῦ dépend de la préposition ἀπό.

150. Δ(έ) comme plus haut, vers 146. — Ὁδός, le voyage : le retour en ton pays. — Τοι, *tibi*, pour toi.

153. Κελεύετε. Ce pluriel n'a rien d'extraordinaire. Ulysse a peut-être entendu les paroles de Laodamas et d'Euryale. S'il ne les a pas entendues, il a vu l'entretien de Laodamas avec ses amis. Il devine donc que le jeune homme, en s'adressant à lui, ne lui parle pas uniquement en son propre nom. — C'est une bien bizarre idée que celle de trouver dans κελεύετε κερτομέοντες, comme fait Dugas Montbel, l'analogue de notre politesse moderne, qui dit *vous* au lieu de *tu*. Ulysse commence par s'adresser à Laodamas, puis il s'adresse à toute la jeunesse phéacienne. La réponse y gagne en vivacité et en intérêt. Didyme (*Scholies* E): ἀπὸ ἑνικοῦ δὲ εἰς πληθυντικὸν μετέβη, πάλιν τὸ ποικίλον τῆς ποιητικῆς ἐνδεικνύμενος.

Κήδεά μοι καὶ μᾶλλον ἐνὶ φρεσὶν ἤπερ ἄεθλοι,
ὃς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα·
νῦν δὲ μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ νόστοιο χατίζων
ἧμαι, λισσόμενος βασιλῆά τε πάντα τε δῆμον.
Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο νείκεσέ τ' ἄντην·
Οὐ γάρ σ' οὐδέ, ξεῖνε, δαήμονι φωτὶ ἐΐσκω
ἄθλων, οἷά τε πολλὰ μετ' ἀνθρώποισι πέλονται,
ἀλλὰ τῷ, ὅσθ' ἅμα νηῒ πολυκληῗδι θαμίζων,
ἀρχὸς ναυτάων, οἵτε πρηκτῆρες ἔασιν,
φόρτου τε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος ᾖσιν ὁδαίων

154. Καί, selon les Alexandrins, est redondant. *Scholies* H : περιττὸς ὁ καί. Il vaut mieux pourtant lui donner une valeur dans la phrase. Ulysse contemple des jeux; son âme est donc occupée jusqu'à un certain point par l'idée de jeux; mais combien ne l'est-elle pas *encore plus* (καὶ μᾶλλον) par le souvenir des misères essuyées! C'est là ce qu'il dit. — Ἐνὶ φρεσίν, sous-entendu ἐστί ou εἰσί, les pluriels neutres, chez Homère, amenant indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez plus bas, vers 160, πέλονται après πολλά.

155. Μάλα πολλὰ πάθον.... Voyez le vers V, 223 et la note sur ce vers.

156. Μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ, parmi votre assemblée : dans votre assemblée.

158. Νείκεσέ τ' ἄντην. Ancienne variante, φώνησέν τε. La vulgate est bien préférable, non pas seulement à cause de ce qu'Euryale va dire, mais parce que tout à l'heure, vers 141, il a applaudi Laodamas disant qu'Ulysse n'était qu'un débris de héros. L'injure qu'il avait faite par derrière à l'hôte d'Alcinoüs, il la lui fait en pleine face : ἄντην.

159. Οὐ.... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32.

160. Ἄθλων est au neutre, comme on le voit par οἷά τε πολλά, et il dépend de δαήμονι.

161. Ὅσθ' ἅμα. Ancienne variante, ὃς θαμά, lecture peu admissible, car θαμὰ θαμίζων serait pour le moins bizarre.

162-163. Ἀρχὸς ναυτάων.... ᾖσιν, *princeps nautarum sit*, serait un chef de matelots. L'emploi du subjonctif est nécessaire; car Euryale sous-entend : à supposer que tu sois l'honneur d'être un chef. L'ancienne variante εἶσιν (va, voyage) n'est qu'une correction irréfléchie, suggérée par οἵτε.... ἔασιν. Mais les exemples diffèrent du tout au tout. Euryale sait de science certaine quel est le métier des ναῦται, ayant vu les marins à l'œuvre; mais il ignore quel est celui d'Ulysse, et il ne peut faire, à ce sujet, que des conjectures. La leçon ᾖσιν est d'ailleurs certifiée par Hérodien, à propos du vers X, 38 de l'*Iliade*. Si la variante εἶσι n'était pas mentionnée dans les *Scholies* H, on aurait presque le droit de la prendre pour un simple fait d'iotacisme. Ameis et La Roche ont rétabli ᾖσιν, c'est-à-dire la vulgate, inconsidérément proscrite.

162. Πρηκτῆρες, *negociatores*, des trafiquants. Homère emploie d'ordinaire le mot vague πρηκτήρ avec un complément qui en précise la signification; mais ici le sens est déterminé par le contexte. Voyez κατὰ πρῆξιν, III, 72.

163. Φόρτου τε μνήμων se rapporte à ἀρχὸς ναυτάων, et désigne une des plus importantes fonctions de ce chef de trafiquants.— C'est par erreur que certains interprètes, même chez les anciens, ont entendu φόρτου τε μνήμων comme s'il y avait ἢ φόρτου μνήμων, et ont fait ainsi d'une épithète un personnage. Le texte ne se prête point à cette création. Il n'y a sur le navire qu'un comptable, l'homme responsable du navire, le capitaine marchand. Quant à savoir si ce comptable a son registre uniquement dans sa tête, le mot μνήμων ne laisse guère de doute; et

κερδέων θ' ἁρπαλέων· οὐδ' ἀθλητῆρι ἔοικας.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ξεῖν', οὐ καλὸν ἔειπες· ἀτασθάλῳ ἀνδρὶ ἔοικας.
Οὕτως οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδοῦσιν
ἀνδράσιν, οὔτε φυὴν οὔτ' ἂρ φρένας οὔτ' ἀγορητύν.
Ἄλλος μὲν γὰρ εἶδος ἀκιδνότερος πέλει ἀνήρ,
ἀλλὰ θεὸς μορφὴν ἔπεσι στέφει· οἱ δέ τ' ἐς αὐτὸν
τερπόμενοι λεύσσουσιν· ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει
αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν·

la simplicité du négoce, dans les temps héroïques, confirme l'induction fondée sur le mot. A quoi bon des livres de compte? mais à quoi bon surtout ce teneur de livres, ce γραμματεύς inventé par les interprètes dont nous avons l'écho plusieurs fois répété dans les *Scholies*? Il est vrai que les *Scholies* donnent l'explication naturelle un plus grand nombre de fois encore. Elle est dans les *Scholies* E, P et V, et chaque fois avec une rédaction double, par exemple : ἐπιμελόμενος τῶν φορτίων, ἢ μνημονεύων ἕκαστον πόσου ἦν ἄξιον. — Ἐπίσκοπος. Aristophane de Byzance lisait ἐπίστροφος. La leçon d'Aristarque, notre vulgate, a l'avantage de la clarté. Voyez la note du vers I, 177. — Ὁδαίων. Ancienne variante, ἑταίρων. Ici encore la vulgate est la meilleure leçon. Puisque le capitaine est ἀρχὸς ναυτάων, dire qu'il est ἐπίσκοπος ἑταίρων, c'est dire des paroles plus qu'inutiles. Ὁδαίων, par opposition à ce qui suit, désigne les marchandises proprement dites, soit exportées, soit importées par le navire. Il s'agit du trafic légal d'échange, présidé par le capitaine.

164. Κερδέων est dissyllabe par synizèse. — Ἁρπαλέων. Les trafiquants sur mer ne se faisaient aucun scrupule d'exercer la piraterie quand ils en trouvaient l'occasion. Voyez les vers III, 72-74 et la note sur ce passage. — Οὐδ(έ) équivaut à οὐ γάρ.

165. Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα.... Ce vers, *mutatis mutandis*, est banal dans l'*Iliade*, et date sans doute des premiers aèdes de l'épos.

166. Οὐ καλόν, une chose non belle, une violente injure.

167. Οὕτως, ainsi, c'est-à-dire par conséquent. Ulysse reconnaît la justesse du proverbe, d'après ce qu'il voit dans la personne d'Euryale. Le sens de οὕτως est évident par lui-même; cependant le poëte donnera plus bas, vers 176-177, un commentaire complet de l'idée exprimée ici par ce mot. — Χαρίεντα, sous-entendu πάντα : toutes les choses aimables; toutes les qualités. L'idée est indiquée par πάντεσσι, et précisée par ἄλλος μέν (vers 169) et ἄλλος δ' αὖ (vers 174). Ameis : « Körperliche und geistige Vorzüge sind nicht « immer in einem und demselben Subjecte « vereinigt. »

168. Ἀγορητύν, le talent de parler en public. Didyme (*Scholies* V) : δημηγορίαν.

169. Γὰρ εἶδος, *vulgo* γάρ τ' εἶδος. La Roche : « γάρ scripsi cum Bekkero; τε « enim, quod in sententiis locum non ha- « bet, hoc loco additum est, ut ante se « γάρ produceret, quod propter digam- « mum opus non est. » On peut même dire que γάρ, chez Homère, est long ou bref à volonté.

170. Μορφήν, la beauté. Voyez, XI, 367, μορφὴ ἐπέων. — Ἔπεσι, sous-entendu αὐτοῦ : à ses paroles; à son éloquence. — Στέφει, donne pour ornement. On explique, d'ordinaire : *formam illius eloquentiæ ornat*. Mais μορφή ne peut être pris en mauvaise part, quand il est sans épithète; et l'exemple cité, μορφὴ ἐπέων, est tout à fait décisif. Des deux façons Ulysse dit la même chose; mais la première explication est bien préférable. Voyez plus bas les notes du vers 175. — Οἱ δέ, et eux, c'est-à-dire et les gens.

172. Αἰδοῖ μειλιχίῃ, avec une douce modestie. — Μετά doit être joint au verbe : μεταπρέπει, il se distingue parmi.

ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστυ θεὸν ὣς εἰσορόωσιν.
Ἄλλος δ' αὖ εἶδος μὲν ἀλίγκιος ἀθανάτοισιν·
ἀλλ' οὔ οἱ χάρις ἀμφιπεριστέφεται ἐπέεσσιν.
Ὡς καὶ σοὶ εἶδος μὲν ἀριπρεπὲς, οὐδέ κεν ἄλλως
οὐδὲ θεὸς τεύξειε· νόον δ' ἀποφώλιός ἐσσι.
Ὤρινάς μοι θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν,
εἰπὼν οὐ κατὰ κόσμον· ἐγὼ δ' οὐ νῆϊς ἀέθλων,
ὡς σύγε μυθεῖαι, ἀλλ' ἐν πρώτοισιν ὀΐω
ἔμμεναι, ὄφρ' ἥβῃ τε πεποίθεα χερσί τ' ἐμῇσιν.
Νῦν δ' ἔχομαι κακότητι καὶ ἄλγεσι· πολλὰ γὰρ ἔτλην,
ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων.
Ἀλλὰ καὶ ὣς, κακὰ πολλὰ παθὼν, πειρήσομ' ἀέθλων·
θυμοδακὴς γὰρ μῦθος· ἐπώτρυνας δέ με εἰπών.

174. Ἄλλος δ' αὖ correspond à ἄλλος μέν du vers 169. La vulgate αὖτ', au lieu de αὖ, est une correction ancienne, mais absolument inutile, quand même on ne dirait pas Ϝεῖδος.

175. Οἱ.... ἐπέεσσιν, aux paroles à lui, c'est-à-dire à son langage. — Χάρις ἀμφιπεριστέφεται correspond exactement à μορφὴν στέφει, et prouve que μορφήν est dans un sens figuré, comme οἱ ἐπέεσσιν prouve que ἔπεσι, au vers 170, est pour ἔπεσιν αὐτοῦ. Au lieu de περιστέφεται, quelques anciens lisaient περιστρέφεται. Mais cette leçon est évidemment défectueuse. La grâce et la beauté sont des couronnes, et non pas des servantes.

176-177. Οὐδὲ.... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32. — Κεν ἄλλως.... τεύξειε, façonnerait autrement, c'est-a-dire pourrait faire un homme plus beau que toi. Ulysse exagère le compliment, pour se donner le droit de répondre franchement à l'insolence du jeune beau fier de ses avantages. Didyme (*Scholies* T) : οὐδ' ἂν θεὸς, ἐπιβαλλόμενος κατασκευάσαι καλὸν, καλλίονα κατασκευάσειε. οὐκ ἐβουλήθη δὲ παντάπασιν λυπῆσαι τὸ μειράκιον, ἀλλὰ τὸ κάλλος ἐπαινῶν οὐκ ἐπαινεῖ τὸν νοῦν.

179. Οὐ νῆϊς, sous-entendu εἰμί.

180. Μυθεῖαι pour μυθέαι, qu'on a vu, II, 202 : *fabularis*, tu bavardes. Les deux formes, dans l'écriture primitive, sont identiques, ΜΥΘΕΑΙ, et elles ne diffèrent que par la prononciation de la lettre εἶ (Ε), qui était, à volonté, diphthongue ou voyelle simple, *e* bref ou *e* long.

181. Ἔμμεναι a le sens de l'imparfait, comme l'indiquent ὄφρ(α) et surtout νῦν δέ. Ulysse ne se vante pas d'être encore aujourd'hui ce qu'il a été jadis; mais il croit avoir conservé suffisamment sa vigueur première pour être en état de donner une leçon à des impertinents. — Πεποίθεα, le plus-que-parfait dans le sens de l'imparfait.

182. Ἔχομαι, je suis en proie à. Ancienne variante, ἄχομαι. *Grand Étymologique* Miller : ἄχομαι· τὸ λυποῦμαι· νῦν δ' ἄχομαι κακότητι, πλεονασμῷ τοῦ θ ἄχθομαι. Le verbe ἄχομαι se trouve en effet dans l'*Odyssée*, XVIII, 256 et XIX, 129, mais sans complément aucun : νῦν δ' ἄχομαι.

183. Πείρων, passant à travers. Aristarque (*Scholies* Q) fait observer que πείρω et περάω, malgré leur synonymie dans bien des cas, sont deux verbes distincts : (ἡ διπλῆ, ὅτι) πείρων οὐκ ἔστιν ἀπὸ τοῦ περῶ πλεονασμῷ τοῦ ι. οἶδε γὰρ καὶ τὸ πεῖρε κέλευθον (*Odyssée*, II, 434).

185. Θυμοδακής, sous-entendu ἦν, ou plutôt ἐστί, car Ulysse ressent encore la morsure dans son âme. — Eschyle dit, *Agamemnon*, vers 744, δηξίθυμος, et Simonide

Ἦ ῥα, καὶ αὐτῷ φάρει ἀναΐξας λάβε δίσκον
μείζονα καὶ πάχετον, στιβαρώτερον οὐκ ὀλίγον περ,
ἢ οἵῳ Φαίηκες ἐδίσκεον ἀλλήλοισιν.
Τόν ῥα περιστρέψας ἧκε στιβαρῆς ἀπὸ χειρός·
βόμβησεν δὲ λίθος· κατὰ δ' ἔπτηξαν ποτὶ γαίῃ
Φαίηκες δολιχήρετμοι, ναυσίκλυτοι ἄνδρες,
λᾶος ὑπὸ ῥιπῆς· ὁ δ' ὑπέρπτατο σήματα πάντα,
ῥίμφα θέων ἀπὸ χειρός· ἔθηκε δὲ τέρματ' Ἀθήνη,
ἀνδρὶ δέμας εἰκυῖα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Καί κ' ἀλαός τοι, ξεῖνε, διακρίνειε τὸ σῆμα

de Céos, δακέθυμος. — Μῦθος, sous-entendu σοῦ. — Εἰπών, *locutus*, par ton langage.

186. Αὐτῷ φάρει, sous-entendu σύν : avec le manteau même, c'est-à-dire sans prendre la peine d'ôter son manteau pour avoir le bras plus libre.

187. Καὶ πάχετον (et énorme) amplifie le comparatif μείζονα, comme οὐκ ὀλίγον περ (pas peu certes, c'est-à-dire énormément) amplifie le comparatif στιβαρώτερον. — Quelques-uns prétendent que le mot πάχετος ne peut être qu'un substantif; et ils proposent de lire : καὶ πάχετος στιβαρώτερον, *et crassitudine graviorem*. Cette correction est tout arbitraire, et parfaitement inutile; car πάχετος adjectif n'est pas plus extraordinaire que περιμήκετος, qu'on a vu au vers VI, 103, et qui est aussi dans l'*Iliade*.

188. Ἦ (que) se rapporte à la fois aux deux comparatifs, μείζονα et στιβαρώτερον. — Ἐδίσκεον a le sens du plus-que-parfait. Voyez plus haut le vers 129. — Ἀλλήλοισιν, entre eux.

189. Τόν, lui : le disque. — Περιστρέψας, ayant fait tourner autour de sa tête. Cette circonstance, comme dit Aristarque (*Scholies* E et V), suppose que le disque avait une corde pour le manœuvrer : (ἡ διπλῆ,) ὅτι ὁ δίσκος ἐκ μέσου σχοῖνον εἶχεν. C'était d'ailleurs une pierre, comme on va le voir; et une pierre qu'on pourrait saisir avec la main ne serait pas très-lourde, fût-ce même du porphyre.

190. Λίθος, la pierre, c'est-à-dire le disque. Le σόλος de métal, qui sert de disque dans les jeux de l'*Iliade*, XXIII, 826, est une exception. On jouait toujours avec un disque de pierre. — Κατὰ δ' ἔπτηξαν ποτὶ γαίῃ. Il y a une sorte de saisissement, et toutes les têtes s'inclinent, comme pour laisser passer le projectile qui bruit. Ce trait est pris sur nature.

192. Λᾶος ὑπὸ ῥιπῆς, sous le mouvement violent de la pierre, c'est-à-dire par l'effet du bruissement de la pierre lancée à toute force. — Ὁ (*ille*) rappelle tout à la fois λᾶας, λίθος et δίσκος, les trois synonymes. Traduisons: le disque. — Σήματα πάντα, toutes les marques, c'est-à-dire tous les points où l'on avait marqué la portée du disque des Phéaciens, chaque fois qu'il avait été lancé. *Scholies* T : πολλοὶ γὰρ προεδίσκευσαν. Au lieu de σήματα, quelques anciens lisaient βήματα, mot qui ne présente ici aucune signification raisonnable. — Au lieu de πάντα, Ameis et La Roche lisent πάντων. Cette leçon est ancienne; mais ce n'est qu'une correction inutile. — On se rappelle que le vers 192 se trouve, mais à tort, dans l'*Iliade*. Voyez plus haut la note sur le titre du chant.

193. Ἔθηκε a le sens du plus-que-parfait; car le jeu du disque eût été terminé sans l'intervention d'Ulysse. On a vu, vers 129, Élatrée déclaré vainqueur. — Τέρματα (les portées) est synonyme de σήματα. C'est l'antécédent à la place du conséquent.

195. Τοι, *tibi*, pour toi, c'est-à-dire de façon à constater ta victoire. — Τὸ σῆμα, cette marque. Le marqueur fait pour le coup d'Ulysse la même opération que celles qui rappellent chacun des coups précédents. Il plante probablement un piquet,

ἀμφαφόων· ἐπεὶ οὔτι μεμιγμένον ἐστὶν ὁμίλῳ,
ἀλλὰ πολὺ πρῶτον· σὺ δὲ θάρσει τόνδε γ' ἄεθλον·
οὔτις Φαιήκων τόδε γ' ἵξεται οὐδ' ὑπερήσει.
Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
χαίρων οὕνεχ' ἑταῖρον ἐνηέα λεῦσσ' ἐν ἀγῶνι.
Καὶ τότε κουφότερον μετεφώνεε Φαιήκεσσιν·
Τοῦτον νῦν ἀφίκεσθε, νέοι· τάχα δ' ὕστερον ἄλλον
ἥσειν ἢ τοσσοῦτον ὀΐομαι ἢ ἔτι μᾶσσον.
Τῶν δ' ἄλλων ὅτινα κραδίη θυμός τε κελεύει,
δεῦρ' ἄγε, πειρηθήτω, ἐπεί μ' ἐχολώσατε λίην,
ἢ πὺξ ἠὲ πάλῃ ἢ καὶ ποσίν, οὔτι μεγαίρω,

puis il montre ce piquet. Le prétendu article a donc ici une signification très-réelle et très-précise.

196. Ὁμίλῳ, sous-entendu σημάτων : à la foule des marques. Les Phéaciens étant pour la plupart d'égale force, il y avait beaucoup de marques proche les unes des autres. Celle d'Élatrée était probablement la seule qui fût un peu loin hors du tas. L'aveugle de qui parle Minerve, conduit vers la marque d'Ulysse et l'ayant touchée de la main, aurait beau chercher alentour, sa main ne trouverait rien. Voilà comment il n'est pas même besoin de l'œil pour reconnaître qu'Ulysse est vainqueur. *Scholies* T : οὐκ ἐν τῷ πλήθει τῶν σημείων, ἀλλὰ δι' αὐτὸ, ἤτοι προὖχον πολύ.

197. Τόνδε γ' ἄεθλον, du moins quant à ce combat. *Scholies* Q : θάρσει ἐπὶ τῷ ἄθλῳ. ἡ δὲ σύνταξις Ἀττική.

198. Τόδε γ(ε), *vulgo* τόνγ(ε). La vulgate suppose ἄεθλον sous-entendu, ce qui ne donne aucun sens net, ou δίσκον, ce qui est clair pour le sens, mais parfaitement arbitraire. Avec τόδε γ(ε), on ne peut sous-entendre que σῆμα. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* M) : τόδε γ' ἵξεται, Ἀρίσταρχος. Ameis et La Roche ont rétabli avant moi cette leçon. — Ὑπερήσει, futur de ὑπερίημι : lancera au delà ; dépassera avec son disque.

199. Ὣς φάτο· γήθησεν.... On a vu ce vers, VII, 329.

200. Ἑταῖρον. Il est absurde de supposer, comme faisaient quelques anciens, que Minerve a pris la figure d'un des amis d'Ulysse, et non celle du marqueur des Phéaciens. C'est uniquement au langage du prétendu marqueur qu'Ulysse reconnaît un ami, et peut-être même soupçonne une assistance divine. — Ἐνηέα, suivant Zoïle, était le nom de cet ami d'Ulysse rêvé ici par les enstatiques, heureux de prêter au poëte une complète ineptie. Didyme (*Scholies* P) : ἐνηέα, τὸν προσηνῆ· ὁ δὲ Ζωΐλος.... ὡς ὄνομα ὑπέλαβεν.

201. Κουφότερον, d'un cœur plus léger, c'est-à-dire avec une pleine assurance.

202. Τοῦτον, sous-entendu δίσκον : ce disque, c'est-à-dire le point qu'a atteint ce disque. Ulysse a ramassé son disque; il le tient par la corde, en s'adressant aux Phéaciens. Nul doute ici sur le sens : il est déterminé par celui du verbe. On pourrait bien sous-entendre λίθον, qui est identique à δίσκον, mais non pas τὸν τόπον, quoi qu'en disent les *Scholies* T et V, ni surtout quoi qu'en disent les *Scholies* T, τὸν ἆθλον. — Τάχα, tout à l'heure. — Ὕστερον, adverbe : *denuo*, pour recommencer. — Ἄλλον, un autre, c'est-à-dire un disque quelconque, fût-il même plus lourd que celui-ci.

203. Ἥσειν a pour sujet ἐμέ sous-entendu. — Τοσοῦτον, adverbe : tout autant, c'est-à-dire aussi loin que le premier. — Μᾶσσον, adverbe : plus loin (que le premier).

205. Πειρηθήτω a pour sujet οὗτος sous-entendu. — Ἐπεί μ' ἐχολώσατε λίην est la justification du défi, et forme une sorte de parenthèse.

πάντων Φαιήκων, πλήν γ' αὐτοῦ Λαοδάμαντος.
Ξεῖνος γάρ μοι ὅδ' ἐστί· τίς ἂν φιλέοντι μάχοιτο;
Ἄφρων δὴ κεῖνός γε καὶ οὐτιδανὸς πέλει ἀνὴρ,
ὅστις ξεινοδόκῳ ἔριδα προφέρηται ἀέθλων,
δήμῳ ἐν ἀλλοδαπῷ· ἕο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει.
Τῶν δ' ἄλλων οὔ πέρ τιν' ἀναίνομαι οὐδ' ἀθερίζω,
ἀλλ' ἐθέλω ἴδμεν καὶ πειρηθήμεναι ἄντην.
Πάντα γὰρ οὐ κακός εἰμι, μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἄεθλοι.
Εὖ μὲν τόξον οἶδα ἐΰξοον ἀμφαφάασθαι·
πρῶτός κ' ἄνδρα βάλοιμι ὀϊστεύσας ἐν ὁμίλῳ
ἀνδρῶν δυσμενέων, εἰ καὶ μάλα πολλοὶ ἑταῖροι
ἄγχι παρασταῖεν καὶ τοξαζοίατο φωτῶν.
Οἷος δή με Φιλοκτήτης ἀπεκαίνυτο τόξῳ,

207. Πάντων Φαιήκων doit être joint à τῶν δ' ἄλλων, et non pas être expliqué à part comme une reprise de la phrase. — Αὐτοῦ, lui-même, c'est-à-dire lui seul. Il semble qu'Ulysse devrait excepter aussi les deux frères de Laodamas qui sont parmi les jouteurs, Halius et Clytonée. Mais Ulysse ne les connaît point. Il connaît Laodamas, pour l'avoir vu assis à côté de son père, et pour avoir entendu son père, VII, 170, lui dire de céder sa place à l'hôte de la famille.

208. Φιλέοντι. Laodamas avait gracieusement obéi à son père, et fait honneur à Ulysse. Cela va de soi; Homère l'a naturellement sous-entendu. Un fils du sage et aimable Alcinoüs, surtout l'enfant préféré, ne peut être qu'une noble nature. Le poëte donne à Laodamas, vers 117, l'épithète d'irréprochable. Il s'agit là de la beauté du jeune homme; mais la beauté, chez Homère, est presque toujours unie à la perfection morale. L'exemple d'Euryale est une de ces exceptions qui, selon le proverbe, confirment la règle.

211. Ἕο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει, car il mutile tout ce qui lui appartient en propre, c'est-à-dire car il dégrade ainsi ses plus nobles qualités.

213. Ἀλλ(ά), bien au contraire. — Ἐθέλω, je veux : je désire. — Ἴδμεν, comme au vers 146, est à l'infinitif : connaître. Le complément sous-entendu est τινά (le Phéacien quelconque qui osera se présenter).

214. Πάντα est pris adverbialement : tout à fait. — Κακός, inhabile. — Μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἄεθλοι, c'est-à-dire ἐν τοῖς ἄθλοις ὅσοι εἰσὶ μετ' ἀνδράσι. Quelques-uns expliquent πάντα comme un adjectif, qui, précisé par ce qui suit, équivaut à πάντας τοὺς ἄθλους, c'est-à-dire ἐν πᾶσι τοῖς ἄθλοις. La litote est plus expressive avec l'autre explication : je ne suis pas absolument incapable, c'est-à-dire apprenez que j'excelle. En disant ὅσσοι, Ulysse a dit tous les exercices; et πάντα, s'il signifie πάντας τοὺς ἄθλους, n'est qu'un pléonasme, qu'une perte sèche pour l'ensemble de la pensée.

215. Τόξον. La finale est longue si l'on prononce Ϝοῖδα, ou si l'on donne au ν, comme il l'a souvent, la valeur d'une lettre double. Bothe propose de lire τόξου.... ἐΰξόου. Cette correction est absolument inutile.

216. Ἄνδρα, un homme, c'est-à-dire mon homme.

217. Ἑταῖροι, des amis, c'est-à-dire des compagnons d'armes à moi.

218. Ἄγχι, proche, c'est-à-dire à mes côtés. — Φωτῶν dépend de τοξαζοίατο, et désigne le but des flèches : *in viros*, contre des guerriers, c'est à-dire contre des ennemis.

219. Φιλοκτήτης. On se rappelle que

δήμῳ ἔνι Τρώων, ὅτε τοξαζοίμεθ' Ἀχαιοί.
Τῶν δ' ἄλλων ἐμέ φημι πολὺ προφερέστερον εἶναι,
ὅσσοι νῦν βροτοί εἰσιν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες.
Ἀνδράσι δὲ προτέροισιν ἐριζέμεν οὐκ ἐθελήσω,
οὔθ' Ἡρακλῆϊ, οὔτ' Εὐρύτῳ Οἰχαλιῆϊ,
οἵ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἐρίζεσκον περὶ τόξων.
Τῷ ῥα καὶ αἶψ' ἔθανεν μέγας Εὔρυτος, οὐδ' ἐπὶ γῆρας
ἵκετ' ἐνὶ μεγάροισι· χολωσάμενος γὰρ Ἀπόλλων
ἔκτανεν, οὕνεκά μιν προκαλίζετο τοξάζεσθαι.
Δουρὶ δ' ἀκοντίζω, ὅσον οὐκ ἄλλος τις ὀϊστῷ.
Οἴοισιν δείδοικα ποσὶν μή τίς με παρέλθῃ
Φαιήκων· λίην γὰρ ἀεικελίως ἐδαμάσθην

ce héros est caractérisé, dans l'*Iliade*, II, 719, par l'expression τόξων εὖ εἰδώς.

222. Ὅσσοι ne se trouve que cette fois devant νῦν βροτοί εἰσιν. Partout ailleurs il s'agit de la qualité, οἵ, οἷοι : ici il s'agit du nombre.

223. Προτέροισιν, antérieurs, c'est-à-dire de l'âge qui a précédé celui-ci. Les deux héros cités par Ulysse appartiennent à la génération immédiatement antérieure à celle des guerriers du siége de Troie. Philoctète a été l'ami et l'héritier d'Hercule, et Hercule était le contemporain d'Eurytus. — Ἐριζέμεν, lutter contre. — Οὐκ ἐθελήσω, je ne voudrai pas, c'est-à-dire je ne saurais, je n'aurais pu. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἀντὶ τοῦ οὐ δυνήσομαι, ὡς τὸ οὐδ' ἔθελε προρέειν (*Iliade*, XXI, 366).

224. Ἡρακλῆϊ. On a vu, VI, 248, Ὀδυσσῆϊ avec la finale longue devant une voyelle. Ici, le cas est moins extraordinaire, parce qu'il y a diastole, soit qu'on la marque ou non, entre Ἡρακλῆϊ et οὔτε. Hérodien (*Scholies* Q) : ποιητικῶς ἐξέτεινε τὸ ι τοῦ Ἡρακλῆϊ, ὅτι εἰς μέρος λόγου λήγει καὶ κοινή ἐστιν. — Οἰχαλιῆϊ, l'Œchalien : le roi d'Œchalie. L'Œchalie d'Eurytus était en Thessalie, comme cela est formellement constaté dans l'*Iliade*, II, 730. Voyez aussi, *Iliade*, II, 595, la note sur Οἰχαλίηθεν.

225. Ἐρίζεσκον est au pluriel par syllepse, car il ne s'applique exactement qu'à Eurytus seul. Hercule était bien en état d'en faire autant qu'Eurytus; mais il ne l'a point fait. Aristarque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) συλληπτικῶς· οὐ γὰρ Ἡρακλῆς ἤρισε περὶ τοξικήν τινι, ὁ δὲ Εὔρυτος Ἀπόλλωνι ἤρισεν. διὸ καὶ ταχέως ἀπέθανε πρὸ τοῦ δέοντος καιροῦ. J'emprunte cette note aux *Scholies* E et P. La même observation se trouve dans les *Scholies* Q, mais embrouillée à travers des citations plus ou moins altérées.

226. Τῷ, c'est pourquoi. — Αἶψ(α), bien vite, c'est-à-dire d'une mort prématurée. Voyez la diple d'Aristarque citée au vers 225. Quelques anciens entendaient : aussitôt après la provocation. *Scholies* Q : ἢ μᾶλλον ὅτι ἤρισεν αἶψα ἀπέθανεν. Mais le fréquentatif ἐρίζεσκον et l'imparfait προκαλίζετο prouvent qu'Eurytus ne périt qu'à la suite de plusieurs bravades.

226-227. Ἐπί doit être joint à ἵκετ(ο): ἐφίκετο, atteignit.

228. Ἔκτανεν. D'après une tradition des poëtes postérieurs à Homère, Eurytus fut tué par Hercule pour avoir refusé de lui donner sa fille Iole. D'après une autre tradition encore, l'arc dont se servait Eurytus lui avait été donné par Apollon, ce qui exclut aussi l'idée du défi mentionné par Homère. Cet arc joue un grand rôle dans l'*Odyssée*; car le fameux arc d'Ulysse n'est autre chose que l'arc d'Eurytus, donné à Ulysse par Iphitus, fils du roi d'Œchalie. Voyez les vers XXI, 32-38.

230. Οἴοισιν.... ποσίν, aux seuls pieds, c'est-à-dire à la course seulement.

κύμασιν ἐν πολλοῖς, ἐπεὶ οὐ κομιδὴ κατὰ νῆα
ἦεν ἐπηετανός· τῷ μοι φίλα γυῖα λέλυνται.
 Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·
Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἀμειβόμενος προσέειπεν·
 Ξεῖν', ἐπεὶ οὐκ ἀχάριστα μεθ' ἡμῖν ταῦτ' ἀγορεύεις,
ἀλλ' ἐθέλεις ἀρετὴν σὴν φαινέμεν, ἥ τοι ὀπηδεῖ,
χωόμενος ὅτι σ' οὗτος ἀνὴρ ἐν ἀγῶνι παραστὰς
νείκεσεν· ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν βροτὸς οὔτις ὄνοιτο,
ὅστις ἐπίσταιτο ᾗσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν·
ἀλλ' ἄγε, νῦν ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὄφρα καὶ ἄλλῳ
εἴπῃς ἡρώων, ὅτε κεν σοῖς ἐν μεγάροισιν
δαινύῃ παρὰ σῇ τ' ἀλόχῳ καὶ σοῖσι τέκεσσιν,
ἡμετέρης ἀρετῆς μεμνημένος, οἷα καὶ ἡμῖν

232. Κύμασιν ἐν πολλοῖς. On se rappelle ce qu'Ulysse a raconté aux Phéaciens, VII, 276-286, au sujet des efforts qui l'avaient épuisé.

232-233. Ἐπεὶ οὐ κομιδὴ κατὰ νῆα ἦεν ἐπηετανός, parce que je n'ai pas eu jusqu'au bout les ressources qu'on a sur un vaisseau, c'est-à-dire parce que mon radeau a été brisé en mer par la tempête, et que j'ai été plusieurs jours sans manger ni boire, tout en luttant contre les flots pour sauver ma vie. Avec cette explication, κομιδή garde son sens propre, et ἐπηετανός (*perennis*) a un de ses plus naturels sens dérivés. Si l'on n'entend pas κατὰ νῆα d'un navire en général, et ἦεν comme ἦν μοι, on fait dire à Ulysse des absurdités, puisque Calypso avait parfaitement approvisionné le radeau, et pour un très-long voyage. Sans la tempête, Ulysse serait frais et dispos; car il n'aurait pas eu faim, et il ne se serait pas épuisé, dans les flots, à nager pour gagner terre. — Bekker rejette les vers 232-233 au bas de la page, et il les remplace par celui-ci, qu'il a façonné avec la première moitié de l'un et la seconde moitié de l'autre : Κύμασιν ἐν πολλοῖς· τῷ μοι φίλα γυῖα λέλυνται.

234. Ὣς ἔφαθ'· οἱ.... Ce vers est très-fréquent dans l'*Iliade*. On le reverra dans l'*Odyssée*; on l'y a déjà vu presque en entier, VII, 393.

236. Ἐπεί. Voyez la note du vers VI, 187.

237. Ἥ τοι ὀπηδεῖ, qui t'accompagne dont tu es doué.

238. Ἐν ἀγῶνι, dans l'assemblée.

239-240. Ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν.... Construisez : ὡς οὔτις βροτός, ὅστις ἂν ἐπίσταιτο ᾗσι φρεσὶ βάζειν ἄρτια, ὄνοιτο σὴν ἀρετήν.

240. Ἐπίσταιτο. Ancienne variante, ἐπισταίη. Cette variante est le lemme des *Scholies* V; mais la glose εἰδείη prouve qu'on en faisait un synonyme de ἐπίσταιτο.—La finale de ἐπίσταιτο est longue devant ᾗσι par la force de l'esprit rude, et non point, quoi qu'en disent Bekker et Ameis, à cause du digamma. Il y avait primitivement un digamma, mais dans l'intérieur du mot; et c'est un sigma que représente l'esprit rude. La forme primitive de ὅς ou ἑός est σεϝός, et non pas ϝός ou ϝεός. Voyez la note du vers de l'*Iliade*, XIV, 92, lequel est identique à celui-ci.

241-242. Ἀλλ' ἄγε, νῦν.... C'est la contre-partie des vers 101-103.

241. Καί, *etiam*, aussi, c'est-à-dire à ton tour. — Ἄλλῳ. Ancienne variante, ἄλλοις.

243. Δαινύῃ. Quelques-uns pensent qu'on devrait écrire δαινύεαι. Mais la pénultième peut être prise comme longue, soit à cause de l'accent, soit en vertu de la liberté dont le poëte en use avec les deux voyelles dont la quantité est variable.

244-245. Οἷα.... ἔργα dépend de εἴπῃς, vers 242.

Ζεὺς ἐπὶ ἔργα τίθησι διαμπερὲς ἐξέτι πατρῶν.
Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί,
ἀλλὰ ποσὶ κραιπνῶς θέομεν καὶ νηυσὶν ἄριστοι·
αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη κίθαρίς τε χοροί τε,
εἵματά τ' ἐξημοιβὰ λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.
Ἀλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες ὅσσοι ἄριστοι,
παίσατε, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπῃ οἷσι φίλοισιν,
οἴκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων
ναυτιλίῃ καὶ ποσσὶ, καὶ ὀρχηστυῖ καὶ ἀοιδῇ.
Δημοδόκῳ δέ τις αἶψα κιὼν φόρμιγγα λίγειαν
οἰσέτω, ἥ που κεῖται ἐν ἡμετέροισι δόμοισιν.
Ὣς ἔφατ' Ἀλκίνοος θεοείκελος· ὦρτο δὲ κῆρυξ
οἴσων φόρμιγγα γλαφυρὴν δόμου ἐκ βασιλῆος.
Αἰσυμνῆται δὲ κριτοὶ ἐννέα πάντες ἀνέσταν

245. Ἐπί doit être joint au verbe : ἐπιτίθησι, impose. Mais, comme il ne 'agit que de besognes agréables, le mot *imposer* n'a pas son sens ordinaire, qui est presque toujours en mauvaise part. — Ἐξέτι πατρῶν, *ab usque patribus*, depuis les pères mêmes, c'est-à-dire de tout temps. Eustathe : ἐκ προγόνων ἀνέκαθεν.

247. Ἀλλὰ ποσὶ.... Construisez : ἀλλὰ θέομεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ἄριστοι νηυσίν. Il n'y a rien de sous-entendu, car la répétition de θέομεν est inutile. — Bothe propose de lire θεέμεν à l'infinitif, ce qui rendrait en effet l'explication grammaticale plus évidente : ἀλλὰ ἄριστοι θεέμεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ναυσί. Mais rien n'autorise cette correction ; et, si Homère avait voulu mettre l'infinitif, il aurait dit θείειν, et non θεέμεν, qu'il ne dit jamais. La traduction *et navibus optimi sumus* suppose εἰμέν sous-entendu, ce qui est tont arbitraire, et ce qui ôte à l'expression sa vivacité et sa vérité même, car la vitesse des navires phéaciens est incomparable. Cependant quelques anciens admettaient cette ellipse. *Scholies* Q : τὸ εἰμέν ἐν τῷ ἄριστοι ἀπὸ κοινοῦ λαμβάνεται.

249. Ἐξημοιβά signifie que les Phéaciens aimaient à faire plusieurs toilettes par jour. Sans cela, avoir des habits de rechange ne dirait rien de particulier. Didyme (*Scholies* T) : ἕτερα ἐξ ἑτέρων μεταβαλλόμενα ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἡμέρας, ὅ ἐστι περιουσίας δεῖγμα καὶ εὐπαθείας. — Εὐναί. Horace, *Épîtres*, I, II, 29-30, commente ainsi cette expression : *juventus, cui pulcrum fuit in medios dormire dies*. Mais il est évident qu'Alcinoüs ne parle pas uniquement de faire la grasse matinée ; et je n'ai pas besoin de dire ce qu'il entend aussi par εὐναί. Eustathe : δηλοῖ γὰρ οὐχ ἁπλῶς κοίτας, ἀλλὰ καί τι πλέον, εἰ χρὴ σεμνῶς φράσαι τὸ ἄσεμνον.

250. Βητάρμονες, d'après sa composition même, est un synonyme de ὀρχησταί. Didyme (*Scholies* V) : ὀρχησταὶ, ἀπὸ τοῦ βαίνειν ἁρμοδίως.

251. Παίσατε. Ancienne variante, παίξατε. Zénodote, qui aimait le duel, avait changé παίσατε en παίσατον : οὐ κακῶς, disent les *Scholies* H et Q. Il est manifeste pour moi que la négation est de trop ; car Aristarque, dans tous les cas analogues, disait κακῶς, et Didyme n'a pu dire οὐ κακῶς.

251-252. Ὥς χ' ὁ ξεῖνος.... Voyez les vers 101-102 et la note sur ὁ ξεῖνος.

254. Αἶψα κιών, allant en hâte : se dépêchant.

255. Κεῖται, se trouve. La traduction *jacet* est inexacte, puisque la lyre est suspendue à une colonne. Voyez plus haut, vers 105 et 66-67.

258. Ἐννέα πάντες, tous au nombre de

δήμιοι, οἳ κατ' ἀγῶνας ἐῢ πρήσσεσκον ἕκαστα·
λείηναν δὲ χορὸν, καλὸν δ' εὔρυναν ἀγῶνα.
Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λίγειαν
Δημοδόκῳ· ὁ δ' ἔπειτα κί' ἐς μέσον· ἀμφὶ δὲ κοῦροι
πρωθῆβαι ἵσταντο, δαήμονες ὀρχηθμοῖο·
πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσίν. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.
Αὐτὰρ ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν ἀείδειν,
ἀμφ' Ἄρεος φιλότητος ἐϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης·
ὡς τὰ πρῶτα μίγησαν ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισιν

neuf, c'est-à-dire neuf en tout. Voyez l'*Iliade*, VII, 161 et XIX, 247. On verra dans l'*Odyssée*, XXIV, 60 : Μοῦσαι δ' ἐννέα πᾶσαι.

259. Δήμιοι doit être joint à κριτοί : *lecti publici*, c'est-à-dire *lecti e populo*, choisis parmi le peuple, c'est-à-dire parmi les assistants vulgaires. Aucun des neuf n'est des convives d'Alcinoüs. Didyme (*Scholies* T) : οἱ ἐκ τοῦ δήμου παντὸς ἐπίλεκτοι, οὐχὶ οἱ βασιλεῖς. — Πρήσσεσκον. Ce fréquentatif indique que les ésymnètes ont des fonctions plus ou moins permanentes, et qu'on n'a pas eu besoin de choisir ce jour-là même les neuf qui vont faire leur office.

260. Λείηναν, ils aplanirent : ils firent aplanir. — Χορόν, une place de danse. Didyme (*Scholies* T) : οὐ ταῖς ἑαυτῶν χερσὶν, ἀλλὰ προέτευξαν τοῖς ἄλλοις. χορὸν δὲ τὸν λεῖον τόπον, ἐν ᾧ ἔμελλον ὀρχεῖσθαι. — Εὔρυναν. Ancienne variante, εὔρυνον.

262. Ἀμφί, à l'entour : autour de lui. Démodocus, qui est le musicien, se trouve ainsi au milieu des danseurs, dont il règle les mouvements.

263. Πέπληγον δὲ χορόν, et ils frappaient le sol aplani. Homère parle au propre, tandis que le *plaudunt choreas* de Virgile (*Énéide*, VI, 644) est une expression figurée. Mais cette expression figurée n'en est pas moins un souvenir du passage d'Homère. C'est ce que prouve le mot *pedibus* qui la précède.

265. Μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν. D'après ceci, Démodocus ne donne que la cadence ; et l'exercice est une danse proprement dite. Bothe : « Dicit poeta simplicem « saltationem ad citharam et cantum citha- « rœdi, non ὑπόρχημα, quo cantum ex- « primebant mimice. » Voyez la danse simple dans l'*Iliade*, XVIII, 604-605, et dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 280. Didyme (*Scholies* T) : ἦν δέ τις ῥυθμοῦ ὁμίλησις ἐναρμονίου ὑπὸ τῆς λέξεως. ἄτοπον γὰρ μιμεῖσθαι μοιχείαν. La dernière observation s'adresse à ceux qui croyaient que la danse des jeunes Phéaciens était un hyporchème, et que le sujet de cette mimique était le chant des aventures de Mars et de Vénus.

266. Αὐτὰρ signifie *postea* : puis ensuite, c'est-à-dire après que la danse eut cessé. La traduction *sed* (or) mène à cette fausse idée, que la danse a lieu pendant le récit épique. — Ὁ, lui : Démodocus. — Φορμίζων. Voyez la note I, 155.

267. Ἀμφ(ί), au sujet de. — Φιλότητος, régime de ἀμφί. Bothe propose de lire φιλότητα, mais uniquement pour éviter l'accumulation des génitifs ; car ἀμφί est identique à περί, et a aussi les trois cas. Mais la leçon φιλότητος, harmonieuse ou non, est la seule que semblent avoir connue les anciens.

268. Ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισιν. Dans l'*Iliade*, XVIII, 382, la femme de Vulcain se nomme Charis, et cette Charis est une épouse irréprochable, et qui n'a rien de commun avec l'Aphrodite dont il s'agit ici. Mais Charis, ou si l'on veut Aglae, une des Charites, n'est devenue la femme de Vulcain qu'après le divorce du forgeron et de l'amante de Mars. Voyez la note sur le vers XVIII, 382 de l'*Iliade*.

λάθρῃ· πολλὰ δ' ἔδωκε, λέχος δ' ᾔσχυνε καὶ εὐνὴν
Ἡφαίστοιο ἄνακτος· ἄφαρ δέ οἱ ἄγγελος ἦλθεν
Ἥλιος, ὅ σφ' ἐνόησε μιγαζομένους φιλότητι.
Ἥφαιστος δ', ὡς οὖν θυμαλγέα μῦθον ἄκουσεν,
βῆ ῥ' ἴμεν ἐς χαλκεῶνα, κακὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων·
ἐν δ' ἔθετ' ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα, κόπτε δὲ δεσμοὺς
ἀρρήκτους, ἀλύτους, ὄφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε δόλον, κεχολωμένος Ἄρει,
βῆ ῥ' ἴμεν ἐς θάλαμον, ὅθι οἱ φίλα δέμνι' ἔκειτο·
ἀμφὶ δ' ἄρ' ἑρμῖσιν χέε δέσματα κύκλῳ ἁπάντῃ·
πολλὰ δὲ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο,

269. Ἔδωκε a pour sujet Ἄρης sous-entendu. Quant au complément indirect, c'est évidemment αὐτῇ, ou Ἀφροδίτῃ.

270. Οἱ, à lui : à Vulcain.

271. Ἥλιος. C'est le seul passage d'Homère où l'on voie cette forme. Didyme (*Scholies* P et V) : ἐνταῦθα τρισυλλάβως λέγει τὸν θεόν. Le même (*Scholies* H) : ἅπαξ δὲ εἴρηται Ἥλιος· Ἠέλιος γαρ ἀεί φησιν Ἰακῶς, τὸ η εἰς ηε. — Μιγαζομένους est aussi un ἅπαξ εἰρημένον. Il y en a plusieurs autres dans le chant de Démodocus; et ces formes insolites sont un des arguments que font valoir les critiques qui contestent l'authenticité de cet épisode. — Σφ(ε), eux deux : les deux amants.

273. Χαλκεῶνα, trissyllabe par synizèse. — La forge de Vulcain, selon Homère, était dans la maison même du dieu, sur un des sommets de l'Olympe. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 148 et 369-371. — Κακά, des choses terribles : une terrible vengeance.

274. Κόπτε, il battait, c'est-à-dire il façonna au marteau.

275. Ἀρρήκτους,... On a vu ce vers, *Iliade*, XIII, 37. — Μένοιεν. Le sujet sous-entendu est αὐτοί : eux, c'est-à-dire Mars et Vénus. On ne peut pas dire ici, comme dans le passage de l'*Iliade*, que le verbe a le sens d'attendre; car les deux amants resteront là bien malgré eux. D'ailleurs μένοιεν, ici, n'a pas de complément.

276. Δόλον, le piége. — Ἄρει. C'est le seul passage où l'on trouve, chez Homère, ce datif dissyllabe. Le poëte dit partout Ἄρεϊ ou Ἄρηϊ. Mais on n'en peut rien conclure contre la forme Ἄρει. L'écriture primitive elle-même, ΑΡΕ, se lisait *ad libitum*, selon la mesure du vers; et c'est par un pur hasard sans doute que le vers ne l'a exigé qu'une seule fois dissyllabe.

277. Φίλα δέμνι(α), son lit.

278. Ἀμφί doit être joint au verbe : ἀμφέχεε, *circumfundebat* ou *circumfudit*. Le datif ἑρμῖσιν dépend de ἀμφέχεε : il répandit autour des étais, c'est-à-dire il attacha autour des quatre pieds du lit. — Δέσματα, des liens, c'est-à-dire les liens qui assujettissaient le filet par le bas. Ce sens est indiqué par le vers suivant, où il s'agit du filet proprement dit. — Κύκλῳ ἁπάντῃ ne peut se rapporter, ce semble, qu'à la portion des liens que Vulcain a enroulée autour de chacun des quatre pieds du lit. Si le lit était entouré partout de fils montant de bas en haut, il serait complétement inaccessible, et Vulcain aurait travaillé sans résultat. Cependant, comme rien ne coûte bien cher, en fait de merveilleux, on admettra, si l'on veut, que le lit est entouré de fils, mais que ces fils laisseront l'accès libre, sauf à rendre impossible la sortie. Ils sont intelligents, puisqu'ils feront d'eux-mêmes l'office que leur a assigné Vulcain.

279. Πολλά, sous-entendu δέσματα : beaucoup de liens. C'est le filet même. — Μελαθρόφιν est au génitif, et il dépend de ἐκ, contenu dans ἐξεκέχυντο. Le filet est suspendu en l'air. Les δέσματα d'en bas serviront à le faire descendre. *Scholies* B, E et Q : πολλὰ δὲ καὶ ἄνωθεν ἐκ τῆς ὀροφῆς ἐξήρτηντο, ἵνα δίκην παγίδος ἐμπέσοι αὐτοῖς.

ἠΰτ' ἀράχνια λεπτά, τάγ' οὔ κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο,
οὐδὲ θεῶν μακάρων· πέρι γὰρ δολόεντα τέτυκτο.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα δόλον περὶ δέμνια χεῦεν,
εἴσατ' ἴμεν ἐς Λῆμνον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
ἥ οἱ γαιάων πολὺ φιλτάτη ἐστὶν ἁπασέων.
Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχε χρυσήνιος Ἄρης,
ὡς ἴδεν Ἥφαιστον κλυτοτέχνην νόσφι κιόντα·
βῆ δ' ἴμεναι πρὸς δῶμα περικλυτοῦ Ἡφαίστοιο,
ἰσχανόων φιλότητος ἐϋστεφάνου Κυθερείης.
Ἡ δὲ νέον παρὰ πατρὸς ἐρισθενέος Κρονίωνος
ἐρχομένη κατ' ἄρ' ἕζεθ'· ὁ δ' εἴσω δώματος ᾔει,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρί, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε·

280. Ἠΰτ' ἀράχνια, comme des fils d'araignée. Il ne s'agit point du filet lui-même, mais des δέσματα qui le tiennent suspendu. — Τάγ(ε), ou τά γ(ε) en deux mots : *quæ*, ou *quæ quidem*. C'est le conjonctif.

281. Πέρι, adverbe : *perquam*, ou *valde*. Cet adverbe se rapporte à δολόεντα, et lui donne la valeur d'un superlatif. — Τέτυκτο a pour sujet δέσματα sous-entendu.

282. Πάντα δόλον désigne tout l'ensemble du piége.

283. Εἴσατ(ο), *visus est*, il sembla : il se donna l'air de. — Ἐς Λῆμνον, à Lemnos. L'île de Lemnos était le séjour favori de Vulcain. C'est là qu'il était tombé, quand son père l'avait pris par le pied et lancé hors de l'Olympe. Les Sintiens, habitants de l'île, l'avaient recueilli, et lui avaient à peu près sauvé la vie. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 591-593 et les notes sur ces trois vers. Ici le poëte parle de la ville principale, qui portait le même nom que l'île. Cette ville, d'après ce qu'on verra plus bas, vers 294, était la capitale des Sintiens.

284. Ἐστὶν ἁπασέων. Anciennes variantes, ἔσκεν ἁπασέων et ἔπλετο πασέων. — Ἁπασέων est trissyllabe par synizèse.

285. Ἀλαὸς σκοπιήν, *vulgo* ἀλαοσκοπίην. Voyez la note du vers X, 515 de l'*Iliade*. La Roche a rétabli ici la leçon d'Aristarque. — Ἀλαός, l'adjectif pour l'adverbe : en aveugle.

288. Ἰσχανόων, aspirant à. Didyme (*Scholies* T) : πάνυ ἐπισχόμενος τῆς ἐπιθυμίας. — Κυθερείης. Ancienne variante, Ἀφροδίτης. Cette variante est probablement une correction de quelque critique alexandrin, motivée sur ce que Vénus, dans l'*Iliade*, n'a jamais le nom de Cythérée. A ce compte, il faudrait aussi changer, XVIII, 193, Κυθέρεια en Ἀφροδίτη, ou, comme fait Payne Knight, supprimer ce vers, ainsi que toute la phrase dans laquelle il se trouve.

289. Παρά, de chez.

290. Ἐρχομένη équivaut à ἐλθοῦσα, et même à ἀνελθοῦσα : étant revenue. *Scholies* P : ἀντὶ ἐλθοῦσα. On a vu, II, 30, ἐρχομένοιο dans le sens de ἀνερχομένοιο. Voyez la note sur ce vers. Vénus est rentrée dans le palais qu'elle habite avec Vulcain. — Ὁ, lui, c'est-à-dire Mars.

291. Ἔν τ' ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

292. Δεῦρο, *huc*, ou mieux *illuc*. Il montre le lit. — Φίλη. Ancienne variante γύναι, terme impropre, puisque γύνη, dans la langue épique, est l'opposé de θεά. — Τραπείομεν, métathèse pour ταρπείομεν, ταρπῶμεν. Voyez la note du vers III, 441 de l'*Iliade*. Cette métathèse n'est pas plus extraordinaire que celles qu'on a dans ἔπραθον, dans ἔδραχον, dans ἔδρα-

οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλά που ἤδη
οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.
Ὣς φάτο· τῇ δ' ἀσπαστὸν ἐείσατο κοιμηθῆναι.
Τὼ δ' ἐς δέμνια βάντε κατέδραθον· ἀμφὶ δὲ δεσμοὶ
τεχνήεντες ἔχυντο πολύφρονος Ἡφαίστοιο·
οὐδέ τι κινῆσαι μελέων ἦν οὐδ' ἀναεῖραι.
Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, ὅτ' οὐκέτι φυκτὰ πέλοντο.
Ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
αὖτις ὑποστρέψας, πρὶν Λήμνου γαῖαν ἱκέσθαι·
Ἠέλιος γάρ οἱ σκοπιὴν ἔχεν, εἶπέ τε μῦθον.
[Βῆ δ' ἴμεναι πρὸς δῶμα, φίλον τετιημένος ἦτορ.]
Ἔστη δ' ἐν προθύροισι, χόλος δέ μιν ἄγριος ᾕρει·
σμερδαλέον δὲ βόησε, γέγωνέ τε πᾶσι θεοῖσιν·
Ζεῦ πάτερ, ἠδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,

θον, dans ἤμβροτον. La traduction *convertamur* n'est point exacte. Le vrai sens est *gaudeamus*, mettons-nous en joie. Les *Scholies* H répètent ici l'explication d'Aristarque : ἀντὶ τοῦ τερφθῶμεν. — L'expression λέκτρονδε, qui précède τραπείομεν, ne fait point difficulté. Δεῦρο a indiqué un mouvement, et λέκτρονδε a dit le but de ce mouvement. — Εὐνηθέντε, *vulgo* εὐνηθέντες. Je rétablis, comme La Roche, le duel qui est dans les deux passages de l'*Iliade* analogues à celui-ci.

294. Μετὰ Σίντιας. Voyez plus haut, vers 283, la note sur ἐς Λῆμνον. — Ἀγριοφώνους. Porson proposait de changer ce mot en ἀκριτοφώνους. Mais les Sintiens, d'après leur nom même, sont des brigands; ce sont tout au moins des barbares, des étrangers non Grecs. Il est plus naturel de leur prêter une langue sauvage que d'en faire des bavards.

296. Ἀμφί doit être joint à ἔχυντο, et αὐτοῖς est sous-entendu. Voyez plus haut, vers 278, la note sur ἀμφί.

296-297. Δεσμοὶ.... Ἡφαίστοιο, les liens de Vulcain : le filet forgé par Vulcain. Remarquez que le filet fonctionne seul, sans que personne soit là pour le manœuvrer. Il est intelligent, comme le sont la plupart des ouvrages de Vulcain. Voyez la note du vers VII, 93, sur les chiens d'or d'Alcinoüs.

297. Τεχνήεντες, l'adjectif pour l'adverbe : avec art; en perfection. Autrement, après tout ce qu'on a vu plus haut, le mot ne serait plus qu'une épithète un peu banale.

298. Ἦν, comme ἐξῆν, sous-entendu αὐτοῖς.

299. Ὅτ(ε), comme ὅ dans le sens de ὅτι : que. On écrit aussi ὅ τ(ε) en deux mots. Avec les verbes qui signifient voir, savoir et autres analogues, Homère met ὅ et non ὅτι, et d'ailleurs la finale de ὅτι ne s'élide jamais. — Φυκτά, des moyens de fuir : toute fuite quelconque. — Πέλοντο. Rhianus, πέλοιτο.

300. Σφ(ι), à eux.—Ἀμφιγυήεις, *utrimque agilibus brachiis instructus*, l'artisan habile par excellence, c'est-à-dire Vulcain. Ici le mot est pris substantivement. C'est l'épithète caractéristique remplaçant le nom propre. Voyez, pour le sens de Ἀμφιγυήεις, la note du vers I, 607 de l'*Iliade*. Ameis a adopté le sens proposé par Lehrs, et que je regarde comme le vrai : *der armkræftige Werkmeister*.

302. Οἱ, pour lui. — Εἶπέ τε μῦθον, et dit le récit : et lui conta la chose.

303. Βῆ δ' ἴμεναι.... Ce vers, absolument inutile ici, a été emprunté à un autre passage de l'*Odyssée*, II, 298.

306. Ζεῦ πάτερ,... On a vu ailleurs ce vers, V, 7

δεῦθ', ἵνα ἔργα γελαστὰ καὶ οὐκ ἐπιεικτὰ ἴδησθε·
ὡς ἐμὲ χωλὸν ἐόντα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη
αἰὲν ἀτιμάζει, φιλέει δ' ἀΐδηλον Ἄρηα,
οὕνεχ' ὁ μὲν καλός τε καὶ ἀρτίπος, αὐτὰρ ἔγωγε
ἠπεδανὸς γενόμην· ἀτὰρ οὔτι μοι αἴτιος ἄλλος,
ἀλλὰ τοκῆε δύω· τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελλον.
Ἀλλ' ὄψεσθ', ἵνα τώγε καθεύδετον ἐν φιλότητι,
εἰς ἐμὰ δέμνια βάντες· ἐγὼ δ' ὁρόων ἀκάχημαι.
Οὐ μέν σφεας ἔτ' ἔολπα μίνυνθά γε κειέμεν οὕτω,
καὶ μάλα περ φιλέοντε· τάχ' οὐκ ἐθελήσετον ἄμφω
εὕδειν· ἀλλά σφωε δόλος καὶ δεσμὸς ἐρύξει,
εἰσόκε μοι μάλα πάντα πατὴρ ἀποδώσει ἔεδνα,
ὅσσα οἱ ἐγγυάλιξα κυνώπιδος εἵνεκα κούρης·
οὕνεκά οἱ καλὴ θυγάτηρ, ἀτὰρ οὐκ ἐχέθυμος.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀγέροντο θεοὶ ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ·
ἦλθε Ποσειδάων γαιήοχος· ἦλθ' ἐριούνης
Ἑρμείας· ἦλθεν δὲ ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων.

307. Δεῦ(τε), comme δεῦρο ἴτε : *huc adeste*, venez céans. — Ἔργα γελαστά. Ancienne variante, ἔργ' ἀγέλαστα. L'expression ironique est bien préférable. C'est d'ailleurs la leçon d'Aristarque et d'Hérodien. *Scholies* H : γελαστά· οὕτως ὀξυτόνως Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

310. Ἀρτίπος. Ancienne variante, ἄλκιμος.

311. Αἴτιος, sous-entendu ἐστί.

312. Τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελλον, lesquels devaient ne pas engendrer, c'est-à-dire et ils auraient bien dû ne pas me donner la vie.

313. Ὄψεσθ(ε), impératif aoriste : voyez. — Ἵνα, adverbe : *ubi*, en quel endroit.

315. Σφεας est monosyllabe par synizèse. — Μίνυνθά γε, *vel paululum*, ne fût-ce qu'un instant.— Κειέμεν, avoir envie de dormir. — Οὕτω, de cette façon, c'est-à-dire dans ma chambre et sur mon lit.

316. Καὶ μάλα περ φιλέοντε, quoique aimant beaucoup tous deux, c'est-à-dire malgré la passion dont ils brûlent l'un pour l'autre. — Τάχ(α), bientôt : tout à l'heure.

317. Δόλος καὶ δεσμός, la ruse et le lien, c'est-à-dire le filet qui les enlace.

318. Πατήρ, le père, c'est-à-dire mon beau-père. C'était en même temps son propre père; mais Vulcain parle comme mari de Vénus. — Ἀποδώσει ἔεδνα. Le poëte met dans le monde des dieux les mœurs qui régnaient de son temps parmi les hommes. Vulcain fiancé a donné des ἔεδνα à Jupiter pour avoir Vénus; Vulcain mari outragé rentrera, en vertu de la loi sur le divorce, en possession de ses ἔεδνα. Porphyre (*Scholies* T) : τί γὰρ δέονται χρημάτων οἱ θεοὶ, ἵνα καὶ οὗτος τὰ ἔεδνα ἀπαιτῇ; τὸ ὅλον οὖν κατὰ τοὺς ἀνθρωπίνους λόγους ἔγκειται. Cette note donne la réponse des lytiques à une question des enstatiques.

320. Οὕνεκα se rapporte à ἀποδώσει, et non à ἐγγυάλιξα.

321. Οἱ (eux) est déterminé par le mot θεοί. — Χαλκοβατὲς δῶ. Tous les palais des dieux étaient construits en métal, à plus forte raison celui du constructeur; car tous étaient l'ouvrage de Vulcain. Voyez l'*Iliade*, I, 606-608.

Θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῖ οἴκοι ἑκάστη.
Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοὶ, δωτῆρες ἑάων·
ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,
τέχνας εἰσορόωσι πολύφρονος Ἡφαίστοιο.
Ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
  Οὐκ ἀρετᾷ κακὰ ἔργα· κιχάνει τοι βραδὺς ὠκὺν,
ὡς καὶ νῦν Ἥφαιστος ἐὼν βραδὺς εἷλεν Ἄρηα,
ὠκύτατόν περ ἐόντα θεῶν οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
χωλὸς ἐὼν, τέχνῃσι· τὸ καὶ μοιχάγρι' ὀφέλλει.
  Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Ἑρμῆν δὲ προσέειπεν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων·

324. Αἰδοῖ, par honte : par un sentiment de pudeur. — Οἴκοι doit être joint à μένον.

325. Δωτῆρες ἑάων, dispensateurs des biens. Voyez, *Iliade*, XXIV, 528, la note sur ἑάων. Ameis et La Roche écrivent ce mot avec un esprit rude. Cette fausse orthographe est indiquée dans une note des *Scholies* B; mais cette note ne saurait être attribuée à Hérodien, car elle dit des choses absurdes : ἑόν τὸ ἀγαθὸν δασύνεται, ἀφ' οὗ καὶ θεός· ἑόν τὸ ἴδιον ψιλοῦται, ἀφ' οὗ καὶ τεόν.

326. Ἄσβεστος.... Voyez le vers I, 599 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

327. Τέχνας εἰσορόωσι, *artes inspicientibus*, contemplant le piége. Il faut supposer que Vulcain en a rendu les fils visibles, malgré leur prodigieuse ténuité; car il a été dit, vers 280-281, qu'un dieu même ne les verrait pas, et les deux amants ne les ont pas vus, puisqu'ils s'y sont laissé prendre.

328. Ὧδε δέ τις.... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Iliade*.

329. Οὐκ ἀρετᾷ, ne prospèrent point. *Scholies* B : οὐκ ἀρετὴν ἔχει ἡ κακοεργία. — Τοι, adverbe : en effet.

332. Τέχνῃσι. Il faut répéter le verbe εἷλεν. — Τό est pris adverbialement, et il équivaut à δι' ὅ : c'est pourquoi. — Μοιχάγρι(α), l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Didyme (*Scholies* B) : τὰ ὑπὲρ ἀγρεύσεως, ὅ ἐστι συλλήψεως, μοιχῶν ἐκτινύμενα. ὁμοίως ζωάγρια, βοάγρια, ἀνδράγρια. — Ὀφέλλει, exige avec excès, c'est-à-dire va exiger, en la portant au taux le plus exorbitant. Vulcain ne l'a point dit; mais les dieux supposent naturellement qu'il usera de tout son droit. — On explique d'ordinaire comme si ὀφέλλει était pour ὀφείλει, et l'on sous-entend Ἄρης comme sujet du verbe : aussi Mars doit-il l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Cette explication paraît avoir été admise par les anciens, concurremment avec celle qui sort du sens vrai de ὀφέλλει. Porphyre (*Scholies* T) : εἰ ἐπὶ τοῦ Ἡφαίστου, οὐ πρότερον ἀπολύσω αὐτὸν πρὶν ἀποδοῦναι ἡμῖν ὡς πλεῖστα· εἰ δ' ἐπὶ τοῦ Ἄρεος, ὁ Ἄρης ἐπὶ τῇ μοιχείᾳ ἁλοὺς ταύτην ὤφληκε τὴν δίκην.

333-342. Ὣς οἱ μὲν.... Ces dix vers manquaient dans plusieurs textes antiques; et c'est leur indécence qui les avait fait supprimer. Didyme (*Scholies* H) semble approuver cette suppression : ἐν ἐνίοις ἀντιγράφοις οἱ δέκα στίχοι οὐ φέρονται, διὰ τὸ ἀπρέπειαν ἐμφαίνειν. νεωτερικὸν γὰρ τὸ φρόνημα. Je suis convaincu que cette note est incomplète; car il est probable que l'athétèse avait été prononcée, contre le passage, par Zénodote et par Aristophane de Byzance, puis par Aristarque lui-même. — Ces dix vers avaient été violemment attaqués par Zoïle; mais Zoïle ne niait point qu'ils fussent d'Homère; bien loin de là, puisqu'il faisait honte au poëte de les avoir composés. Les lytiques justifiaient Homère par des raisons plus ou moins plausibles. Porphyre (*Scholies* T, suite de la note citée à propos du vers 332) : ἐπιτιμᾷ δὲ αὐτοῖς ὁ Ζωΐλος, ἄτοπον εἶναι λέγων γελᾶν μὲν ἀκολάστως τοὺς θεοὺς

Ἑρμεία, Διὸς υἱὲ, διάκτορε, δῶτορ ἐάων,
ἦ ῥά κεν ἐν δεσμοῖς ἐθέλοις κρατεροῖσι πιεσθεὶς
εὕδειν ἐν λέκτροισι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ;
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα διάκτορος Ἀργειφόντης·
Αἲ γὰρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἄπολλον.
Δεσμοὶ μὲν τρὶς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν,
ὑμεῖς δ' εἰσορόῳτε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι,
αὐτὰρ ἐγὼν εὕδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.
Ὣς ἔφατ'· ἐν δὲ γέλως ὦρτ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Οὐδὲ Ποσειδάωνα γέλως ἔχε, λίσσετο δ' αἰεὶ
Ἥφαιστον κλυτοεργὸν ὅπως λύσειεν Ἄρηα·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι αὐτὸν ὑπίσχομαι, ὡς σὺ κελεύεις,
τίσειν αἴσιμα πάντα μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
Μή με, Ποσείδαον γαιήοχε, ταῦτα κέλευε·
δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.

ἐπὶ τοῖς τοιούτοις, τὸν δ' Ἑρμῆν εὔχεσθαι ἐναντίον τοῦ πατρὸς, καὶ τῶν ἄλλων θεῶν ὁρώντων, δεδέσθαι σὺν τῇ Ἀφροδίτῃ. οὐκ εἰσὶ δὲ οἱ ποιητικοὶ θεοὶ φιλόσοφοι, ἀλλὰ παίζονται· ἀλλὰ καὶ τὸ κάλλος ἠθέλησε δηλῶσαι τῆς Ἀφροδίτης ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 155-157) ἐπαινοῦντες οἱ δημογέροντες. — Le vers 333 est un de ceux qu'Homère a le plus souvent répétés. Dugas Montbel remarque qu'on le trouve partout où les critiques anciens ont signalé quelque interpolation un peu notable, et il l'appelle un vers de suture. Il renvoie notamment au vers IV, 620 de l'*Odyssée*. Mais cet exemple ne justifie point son dire. Voyez les notes sur les quatre vers qui suivent celui-là.

335. Διὸς υἱὲ,... L'accumulation des épithètes marque évidemment une intention ironique.

340. Ἀμφίς, *utrimque*, c'est-à-dire *utrumque*, comme s'il y avait ἄμφω : elle et moi.

343. Ἐν doit être joint à ὦρτ(ο) : ἐνῶρτο.... θεοῖσιν, s'éleva parmi les dieux.

344. Οὐδέ est là dans son sens propre : *non autem*, ou *sed non*. — Ἔχε. Ancienne variante, ἕλε. — Αἰεί, sans cesse : avec instance. Ce rôle est bien dans le caractère du personnage. Bothe : « Non ridet « Neptunus senior, et avunculus Martis. »

345. Ὅπως, *ut*, afin que.

346. Προσηύδα a pour sujet Ποσειδάων sous-entendu.

347. Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι. Nicanor (*Scholies* H) : εἰς τὸ λῦσον ἡ στιγμή. — Τοι (*tibi*) dépend de τίσειν, et αὐτόν est le sujet de cet infinitif. — Αὐτόν, lui-même : Mars en personne.

348. Αἴσιμα πάντα, *æqua omnia*, tout ce qui est conforme au bon droit.

350. Ταῦτα, *ista*, cette sottise.

351. Δειλαί τοι.... D'après la réflexion que va faire Vulcain, cette phrase signifie, littéralement : misérables vraiment pour cautionner sont les cautions mêmes des misérables. Vulcain entend : tu fais une promesse au nom d'un vaurien; mais je n'ai aucune garantie qu'il la tiendra, puisque c'est un vaurien; il ne se croira point engagé par ta parole, et moi je serai une dupe, car je n'ai aucun recours contre toi. Cette explication, quoi qu'en disent quelques modernes, est la seule qui

Πῶς ἂν ἐγώ σε δέοιμι μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
εἴ κεν Ἄρης οἴχοιτο, χρέος καὶ δεσμὸν ἀλύξας;
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
Ἥφαιστ', εἴπερ γάρ κεν Ἄρης χρεῖος ὑπαλύξας
οἴχηται φεύγων, αὐτός τοι ἐγὼ τάδε τίσω.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε τεὸν ἔπος ἀρνήσασθαι.
Ὣς εἰπὼν δεσμὸν ἀνίει μένος Ἡφαίστοιο.
Τὼ δ' ἐπεὶ ἐκ δεσμοῖο λύθεν, κρατεροῦ περ ἐόντος,
αὐτίκ' ἀναΐξαντε, ὁ μὲν Θρῄκηνδε βεβήκει,

sorte naturellement du contexte, et qui s'accorde avec le sens rigoureux des termes. Elle est cinq ou six fois répétée dans les *Scholies*. C'est celle de Porphyre. *Scholies* M : οὐ μόνον τὰ τῶν δειλῶν πράγματα κακά, ἀλλὰ καὶ αἱ ἐγγύαι κακαί, ὡς ὁ Πορφύριος. On a, je crois, dans les *Scholies* B et H, la note même de Porphyre : καὶ τὸ ἐν Δελφοῖς ἐπίγραμμα, ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα. σκληρὸν δὲ τοῦτο καὶ οὐκ ἀνθρώπινον τὸ πᾶσαν ἐγγύην ἀναιρεῖν, κἂν πατέρα τις ἐγγυήσασθαι βούληται. ὁ δὲ Ὅμηρος ἄλλῃ διανοίᾳ κέχρηται, ὅτι τῶν δειλῶν καὶ εὐτελῶν εὐτελεῖς ὀφείλουσιν εἶναι καὶ αἱ ἐγγύαι. ἀντὶ τοῦ, μείζων εἶ, ὦ Πόσειδον, ἢ κατὰ τὸ ἀπαιτεῖσθαι παρ' ἐμοῦ· ὡς δηλοῖ καὶ τὸ ἑξῆς, πῶς ἂν ἐγώ σε δέοιμι καὶ καταλάβοιμι; — Les mots ἐγγύαι et ἐγγυάασθαι sont l'un et l'autre, chez Homère, des ἅπαξ εἰρημένα.

352. Δέοιμι, selon quelques anciens, était pour ζήοιμι. *Grand Étymologique* Miller : πῶς ἂν ἐγώ σε δέοιμι, ἀντὶ τοῦ εὑρίσκοιμι, ἀπὸ τοῦ· δήεις τόν γε σύεσσι (XIII, 407). Mais rien n'empêche de laisser δέοιμι à δέω, lier : *obligurim*. C'est évidemment le sens moral, et non le sens physique. Cependant quelques anciens prenaient δέοιμι comme s'il y avait δεσμήσαιμι. Aristarque, au contraire, rendait δέοιμι par εὐθύνοιμι. Vulcain a trop le respect de l'âge et de la parenté pour se plaindre de ne pouvoir mettre Neptune dans un filet (*Scholies* E : καθὰ τὸν Ἄρην). — C'est par erreur qu'on attribue à Aristarque une prétendue leçon πῶς ἂν σ' εὐθύνοιμι, au lieu de πῶς ἂν ἐγώ σε δέοιμι. La Roche : « Errant qui de diversa « Aristarchi scriptura cogitant; nam εὐθύ- « νοιμι nihil aliud est quam explicatio « Aristarchi, quæ discrepat a vulgata in- « terpretatione δεσμεύοιμι quæ est etiam « apud Apoll. Soph. 57, 30 et Hesychium, « I, 474. » — D'après la variante φέριστε à la place de δέοιμι, Ameis conjecture qu'Aristarque ne mettait pas θεοῖσιν dans le vers, et qu'il le lisait comme ceci : Πῶς ἂν ἐγὼ σὲ, φέριστε, μετ' ἀθανάτοισι δέοιμι.

353. Χρέος καὶ δεσμόν, hystérologie. Le reniement de la dette suivrait la délivrance.

355. Γάρ, eh bien! Cette traduction équivaut à la proposition implicitement contenue dans le mot γάρ : je m'engage personnellement. — Χρεῖος est à l'accusatif, pour χρέος. Ancienne variante, χρείως, correction métrique inutile. Au reste, l'écriture primitive ΚΗΡΕΟΣ peut se lire indifféremment χρέος, χρέως, χρεῖος et χρείως, et les Grecs admettaient la forme τὸ χρέως.

356. Τοι, *tibi*, à toi. — Τάδε, ces choses : la dette de Mars.

358. Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε, *non licet neque decet*, il n'est ni permis ni séant : je ne puis à aucun titre. — Τεὸν ἔπος, ta parole : ta garantie.

359. Δεσμόν, *vulgo* δεσμῶν, sous-entendu αὐτούς. Notre vulgate n'est qu'une ancienne correction métrique, d'ailleurs parfaitement inutile, et qui ôte à l'expression sa simplicité et sa netteté. — Μένος Ἡφαίστοιο, comme Ἥφαιστος. Il est inutile de supposer un effort quelconque.

361. Βεβήκει. Bekker et Ameis, βεβή-

ἡ δ' ἄρα Κύπρον ἵκανε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη,
ἐς Πάφον· ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.
Ἔνθα δέ μιν Χάριτες λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ
ἀμβρότῳ, οἷα θεοὺς ἐπενήνοθεν αἰὲν ἐόντας,
ἀμφὶ δὲ εἵματα ἕσσαν ἐπήρατα, θαῦμα ἰδέσθαι.
Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
τέρπετ' ἐνὶ φρεσὶν ᾗσιν ἀκούων, ἠδὲ καὶ ἄλλοι
Φαίηκες δολιχήρετμοι, ναυσίκλυτοι ἄνδρες.
Ἀλκίνοος δ' Ἅλιον καὶ Λαοδάμαντα κέλευσεν

κειν. Il n'y a aucune raison de ne pas conserver ici l'orthographe vulgaire; car on ne peut supposer une influence à la voyelle qui commence le vers 362.

362. Κύπρον. Il s'agit de l'île en général, et non de la ville du même nom. C'est ce qu'indique ἐς Πάφον. *Scholies* H : ἀπὸ γενικοῦ εἰς τὸ εἰδικόν.

363. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. Didyme (*Scholies* H) : ὁ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ, ἔνθα γάρ οἱ. — Οἱ, sous-entendu ἐστί : *ei est*, elle a. — Τέμενος. Voyez la note du vers VI, 293 sur ce mot. — Le vers appliqué ici à Vénus est appliqué dans l'*Iliade*, VIII, 48, sauf Γάργαρον au lieu de ἐς Πάφον, à Jupiter Idéen. — Il ne s'agit point de temple, quoi qu'en disent les traducteurs, ni même d'image figurée. Didyme (*Scholies* E et T) : παρὰ Παφίοις οὐκ ἔστιν Ἀφροδίτης ἄγαλμα, τέμενος δὲ μόνον καὶ βωμός. ἐμπείρως οὖν Ὅμηρος εἰπὼν ἐς Πάφον ἐπάγει, ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.

365. Οἷα (*qualia*) se rapporte tout à la fois à l'une et à l'autre des deux opérations qui font la peau nette et luisante, λοῦσαν et χρῖσαν. — Ἐπενήνοθεν, *gratiam addunt*, embellissent. Le verbe, dans ce passage, a un sens actif, à moins qu'on ne fasse dépendre l'accusatif de ἐπί, qui y est contenu. On expliquerait alors θεοὺς ἐπενήνοθεν par *diis illucent*, ou par quelque chose d'analogue. C'est ici pareillement qu'on s'aperçoit de l'identité primitive de ἐπενέθω et ἐπανθέω. Voyez, *Iliade*, II, 219, la note sur ἐπενήνοθε.

367. Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς.... Voyez plus haut le vers 83.

368. Τέρπετ(ο) doit être joint à ἀκούων : *delectabatur audiens*, écoutait avec plaisir. — Ἄλλοι, sous-entendu ἐτέρποντο ἀκούοντες.

370. Ἀλκίνοος δ' Ἅλιον. Il semble bizarre que ce vers ne soit pas après le vers 265, et que le chant de Démodocus se trouve intercalé entre deux danses. Bothe : « Carmen de Martis furto, si genuinum est, « ut esse arbitror, solus id canit Demodo« cus, postquam Phæaces desierunt saltare. « Nam post versum 265 inserendos esse « puto 370-473, dein ponendos 266-369 « et 3 proxime sequentes, quos versus ex« cipiant 474 et reliqui hujus libri sine « interruptione. Ita hæc apte cohærent, « primo juvenibus Phæaciis chorum du« centibus, deinde solis saltantibus Alcinoi « filiis, quibus antevertere cantorem, quam« vis honoratissimum, haud decet; tum « canente Demodoco, denuo producto, ut « futurum esse significat rex 429, inter « epulas, a quibus nec carmen longius ab« horret, nec in hilaritatem jocosque com« positum. Certe qui Margiten reperit, « ejus ne hæc quidem indigna sunt ingenio « atque arte, patris tragœdiæ comœdiæ« que, et totius poeseos. Fuerunt tamen « jam olim (v. Schol. Comici ad *Pac.* 779), « qui damnarent hanc narrationem de Mar« tis amoribus, illegitimis illis quidem, sed « punitis, cum impunita Jovis aliorumque « deorum atque heroum furta plurima pa« tienter ferrent. Platonem autem, *Polit.* « III, p. 390, C, et philosophos ejus« modi mythos omnes rejicere, tanquam « improbos et obscœnos, consentaneum « fuit. Quorum philosophorum, antiquita« tis ignarorum, non magis habenda ratio « est, quam Heraclidis Pontici et aliorum, « qui hanc fabulam allegorice exponunt. « Iterum dico : nativi sunt mores ævi he-

μουνὰξ ὀρχήσασθαι, ἐπεί σφισιν οὔτις ἔριζεν.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν σφαῖραν καλὴν μετὰ χερσὶν ἕλοντο,
πορφυρέην, τήν σφιν Πόλυβος ποίησε δαΐφρων,
τὴν ἕτερος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιόεντα,
ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁ δ' ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἀερθεὶς,
ῥηϊδίως μεθέλεσκε, πάρος ποσὶν οὖδας ἱκέσθαι.

« roici, nec ad censuram seriorum tempo- « rum revocandi. Præterea liberiores su- « mus inter pocula, nec Phæacum regina, « populi minime severi, aut ejus filia fron- « tem contraxisse putandæ sunt, cum au- « dirent versus Homerici plenos spiritus et « leporis (cf. Virg. *Georg.* IV, 345-348). « Multoque etiam minus hæc pertinent ad « fidem Penelopæ, ab omni contagione « flagitii abstinendam, aut punitionem an- « cillarum Ulyssis, quemadmodum et hic « poeta punitos narrat adulteros. At verba « quædam in hisce deprehendit, aut de- « prehendere sibi visus est, P. Knightius, « quibus alias abstinet Homerus. Scilicet « hic tantum dixit μοιχάγρια et ἐγγύη, « quia hic tantum istæ res aguntur in utro- « que carmine. Semel quoque dixit Πάφον « et μιγάζομαι, ut tot alia verba. Quod « vero attinet ad formas nominum Ἄρει et « Ἑρμῆς, fallitur vir doctus, etc. Quæ « cum ita sint, quidni patiamur deos ri- « dere Martem et Venerem, Vulcani arte « irretitos, sicut Vulcanum ipsum rident « claudicantem? Nisi quis forte est, qui ne « id quidem sinat fieri, sed ridentibus ac- « clamet illud Satirici, *lusco qui poscit* « *dicere : Lusce!* sane censeo hæc ser- « vanda esse suo loco, nec in hymnos re- « ferenda, ut Knightio Nitzschioque visum « est; velimque generatim minus pronos « esse interpretes Homeri ad vituperan- « dum ea, quæ non illius, sed ipsorum « moribus atque ingenio repugnant. » Ces observations sont très-judicieuses; et il est à remarquer que l'opinion de Bothe sur l'authenticité du chant de Démodocus a prévalu. Ceux mêmes qui veulent que ce chant ait été tiré d'un hymne à Vulcain sont forcés de reconnaître qu'il est plus ancien, par la langue et par le style, qu'aucun des hymnes homériques que nous connaissons, et que les traces de l'usage du digamma y sont aussi fréquentes pour le moins que n'importe où dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. La seule objection un peu sérieuse est celle qui concerne le caractère du récit : « Jamais, dit Dugas Montbel, Homère ne raille les dieux; et les plaisanteries de Mercure et d'Apollon sur la déconvenue de Mars ne sont nullement dans le goût de sa poésie. » L'exemple des risées dont Vulcain est l'objet, quand il s'avise de faire l'office d'échanson des dieux, prouve que cette affirmation est beaucoup trop absolue. Et puis nous sommes ici chez les Phéaciens, et non point dans la Sparte de Lycurgue, ni dans l'école de Pythagore. Mais rien n'empêche de croire que, si le chant de Démodocus est authentique, il serait mieux à sa place un peu plus loin. Encore y a-t-il quelque excès et quelque iniquité à exiger qu'un poëte, fût-ce le plus parfait des poëtes, soit partout irréprochable. Homère a bien le droit d'avoir quelque distraction, ou même de se tromper dans la disposition des parties. Disons, si nous voulons, en termes d'Horace, qu'il a sommeillé un instant.

371. Ἐπεί σφισιν οὔτις ἔριζεν, parce que personne ne luttait contre eux, c'est-à-dire parce qu'ils l'emportaient, dans cet exercice, sur tous les autres jeunes gens.

373. Πόλυβος. Je n'ai pas besoin de faire observer que Polybe est un nom banal chez Homère. Le poëte le donne ici au bourrelier quelconque qui a façonné la belle balle rouge, comme il l'a donné à l'Égyptien quelconque de qui Ménélas a été l'hôte aux bords du Nil.

374. Ῥίπτασκε, lançait chaque fois. Le fréquentatif est bien l'expression propre. — Ποτ νέφεα σκιόεντα. Cette hyperbole, réduite à la réalité, signifie que le joueur lançait très-haut la balle.

375. Ἰδνωθεὶς ὀπίσω, s'étant courbé en arrière. On voit le mouvement, et l'on comprend que la balle monte, comme on dit, à perte de vue. — Ὁ δ(έ) est opposé à ἕτερος.

376. Μεθέλεσκε, sous-entendu αὐτήν : la saisissait chaque fois. Le fréquentatif

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σφαίρῃ ἀν' ἰθὺν πειρήσαντο,
ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ταρφέ' ἀμειβομένω· κοῦροι δ' ἐπελήκεον ἄλλοι,
ἑστεῶτες κατ' ἀγῶνα, πολὺς δ' ὑπὸ κόμπος ὀρώρει.
Δὴ τότ' ἄρ' Ἀλκίνοον προσεφώνεε δῖος Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
ἠμὲν ἀπείλησας βητάρμονας εἶναι ἀρίστους,
ἠδ' ἄρ' ἑτοῖμα τέτυκτο· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.
Ὣς φάτο· γήθησεν δ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,
αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

correspond à celui du vers 274. Chaque fois que la balle redescend, le second joueur fait un bond, et la happe en l'air. On doit supposer qu'il la lance à son tour, et que l'autre à son tour la happe au vol. Les rôles alternent, tant que dure l'exercice. C'est en cela que cet exercice diffère de notre jeu de paume, et même, quoi qu'en dise Dugas Montbel, de notre jeu de ballon. — Πάρος ποσὶν οὖδας ἱκέσθαι, avant d'avoir atteint le sol avec les pieds, c'est-à-dire pendant la durée du bond même.

377. Ἀν' ἰθύν, de front, c'est-à-dire en face l'un de l'autre. L'expression se rapporte aux deux joueurs, et non à la balle. Lancer la balle en droite ligne, la traduction vulgaire, est une locution vide de sens, tandis que rien n'est plus clair que ἀν' ἰθύν, appliqué à deux hommes qui la lancent et la reçoivent alternativement. — Quelques anciens faisaient de ἀνιθύν un seul mot, un adverbe, et cet adverbe, selon eux, contenait ἄνω, et non ἀνά préposition. Alors il ne pouvait s'agir que de la balle, puisque c'est en haut qu'on la lance. Mais l'adverbe ἀνιθύν n'est qu'une hypothèse, et une hypothèse aussi invraisemblable qu'inutile. Voy. ἀν' ἰθύν, *Iliade*, XXI, 303, et la note sur cette expression.

379. Ταρφέ(α), pluriel neutre pris comme adverbe : fréquemment. — Ἀμειβομένω, faisant un mutuel échange, c'est-à-dire prenant la place l'un de l'autre. Les deux danseurs font le contraire de ce que faisaient les deux joueurs de balle, et ἀμειβομένω précise rigoureusement, ce semble, le sens de ἀν' ἰθύν. Tout à l'heure, ils étaient constamment en face l'un de l'autre; maintenant, ce ne sont que tours et détours. Didyme (*Scholies* V) : πυκνῶς πλέκοντες εἰς ἀλλήλους ἐναλλασσόμενοι.

380. Ἑστεῶτες, trissyllabe par synizèse, *vulgo* ἑσταότες, correction byzantine. — Κατ' ἀγῶνα équivaut à ἐν χορῷ : sur la place de danse. Il s'agit des jeunes gens qui ont dansé en troupe, vers 262-265. — Ὑπό doit être joint à ὀρώρει. — Κόμπος. Ancienne variante, δοῦπος, terme impropre, car il n'y a que des éclats de voix, et non un heurt bruyant ou une chute retentissante. — Ὀρώρει. L'orthographe de Bekker et d'Ameis, ὀρωρειν, est d'autant plus inadmissible ici, que le vers suivant commence par une consonne. Voyez plus haut la note du vers 361.

382. Λαῶν (*inter cives*), comme s'il y avait ἀνδρῶν ou Φαιάκων.

383. Ἠμέν est en correspondance avec ἠδ(έ) du vers suivant : d'un côté,... de l'autre. Quelques-uns écrivent ἦ μέν et ἦ δ(έ), *sane quidem* et *sane vero;* mais cette orthographe n'est pas bonne, et elle prête au langage une emphase inutile. — Ἀπείλησας est pris en bonne part : *professus es*, tu as déclaré. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 863 et la note sur ce vers.

384. Ἑτοῖμα τέτυκτο, sous-entendu ταῦτα : ce que tu affirmais s'est accompli à nos yeux. J'entends ἑτοῖμα comme le latin *prompta*, *in promptu*, et je ne l'absorbe point dans la signification de τέτυκτο. La traduction *hæc effecta sunt* fait tort à Homère du plus vif de son expression. — L'accentuation homérique, ἑτοῖμα propérispomène, est confirmée ici par Hérodien

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
ὁ ξεῖνος μάλα μοι δοκέει πεπνυμένος εἶναι.
Ἀλλ' ἄγε οἱ δῶμεν ξεινήϊον, ὡς ἐπιεικές.
Δώδεκα γὰρ κατὰ δῆμον ἀριπρεπέες βασιλῆες
ἀρχοὶ κραίνουσι, τρισκαιδέκατος δ' ἐγὼ αὐτός·
τῶν οἱ ἕκαστος φᾶρος ἐϋπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα
καὶ χρυσοῖο τάλαντον ἐνείκατε τιμήεντος.
Αἶψα δὲ πάντα φέρωμεν ἀολλέα, ὄφρ' ἐνὶ χερσὶν
ξεῖνος ἔχων ἐπὶ δόρπον ἴῃ χαίρων ἐνὶ θυμῷ.
Εὐρύαλος δέ ἑ αὐτὸν ἀρεσσάσθω ἐπέεσσιν
καὶ δώρῳ· ἐπεὶ οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπῄνεον ἠδὲ κέλευον·
δῶρα δ' ἄρ' οἰσέμεναι πρόεσαν κήρυκα ἕκαστος.
Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
τοιγὰρ ἐγὼ τὸν ξεῖνον ἀρέσσομαι, ὡς σὺ κελεύεις.
Δώσω οἱ τόδ' ἄορ παγχάλκεον, ᾧ ἔπι κώπη

(*Scholies* H) : οὕτως ὁ τόνος, οὐ προπαροξυτόνως.

388. Ὁ ξεῖνος est plus que nulle part ailleurs dans un sens honorifique : notre noble hôte. — Μάλα doit être joint à πεπνυμένος, car πεπνυμένος seul ne serait qu'un compliment un peu médiocre.

390-391. Δώδεκα.... D'après ces deux vers, le gouvernement des Phéaciens est une oligarchie, présidée par un chef qui n'est que le premier parmi ses égaux.

390. Κατὰ δῆμον dépend de κραίνουσι qui est au vers suivant.

392-393. Τῶν.... ἕκαστος.... ἐνείκατε, chacun d'eux apportez, c'est-à-dire que chacun de vous apporte.

392. Οἱ, à lui : à notre hôte.

394. Ἀολλέα, *vulgo* ἀολλέες. La vulgate ne s'explique pas très-bien, tandis que la leçon d'Aristarque est de la plus parfaite clarté. Didyme (*Scholies* V) : ὁμοῦ συναχθέντα, ἀθρόα. C'est quelque faux métricien, ennemi des hiatus, qui a remplacé ἀολλέα par ἀολλέες. — Ἐνὶ χερσίν est dit au figuré. Voyez plus bas, vers 418.

395. Ἔχων, sous-entendu ταῦτα, πάντα ταῦτα.

396. Ἑ αὐτόν, c'est-à-dire ici τὸν ξεῖνον. Remarquez l'écriture en deux mots. Remarquez aussi que ἑ n'a pas d'accent. *Scholies* H : Ἀρίσταρχος τὴν ἑ ἐγκλίνει καὶ Ἡρωδιανός.

397. Οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν. On se rappelle le discours d'Euryale, vers 159-164.

398. Ὣς ἔφαθ'· οἱ.... On a vu ce vers, IV, 673.

399. Οἰσέμεναι, pour apporter : pour aller chercher et remettre à l'hôte. — Κήρυκα, un héraut : son héraut.

400. Τόν, lui : Alcinoüs.

401. Λαῶν, comme plus haut, vers 382.

402. Τὸν ξεῖνον. C'est surtout ici que les traducteurs font tort à Homère, en supprimant l'idée d'honneur contenue dans le prétendu article.

403. Ἔπι, pour ἔπεστι. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ἀναστροφὴ τῆς λέξεως. Ceci veut dire que ᾧ ἔπι n'est point pour ἐφ' ᾧ, et que le verbe est exprimé. En effet, la préposition ἐπί, dans l'orthographe alexandrine, ne souffre point l'anastrophe, et ἔπι, chez Homère, est toujours pour ἔπεστι.

ἀργυρέη, κολεὸν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος
ἀμφιδεδίνηται· πολέος δέ οἱ ἄξιον ἔσται.
Ὣς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει ξίφος ἀργυρόηλον,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε· ἔπος δ' εἴπερ τι βέβακται
δεινὸν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἄελλαι.
Σοὶ δὲ θεοὶ ἄλοχόν τ' ἰδέειν καὶ πατρίδ' ἱκέσθαι
δοῖεν, ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἄπο πήματα πάσχεις.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Καὶ σὺ, φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ὄλβια δοῖεν,
μηδέ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο
τούτου, ὃ δή μοι δῶκας, ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμφ' ὤμοισι θέτο ξίφος ἀργυρόηλον.
Δύσετό τ' ἠέλιος, καὶ τῷ κλυτὰ δῶρα παρῆεν·
καὶ τάγ' ἐς Ἀλκινόοιο φέρον κήρυκες ἀγαυοί·
δεξάμενοι δ' ἄρα παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,
μητρὶ παρ' αἰδοίῃ ἔθεσαν περικαλλέα δῶρα.
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο·
ἐλθόντες δὲ καθῖζον ἐν ὑψηλοῖσι θρόνοισιν.

404. Κολεόν. L'ancienne variante κολεός semble n'être qu'une mauvaise correction; car Homère ne connaît que la forme neutre κολεόν ou κουλέον. — Ἐλέφαντος, le génitif de la matière : d'ivoire; fait d'un morceau d'ivoire.

405. Ἀμφιδεδίνηται· πολέος.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 562.

406. Ἐν χερσί, sous-entendu Ὀδυσσέως.

408. Πάτερ ὦ ξεῖνε, comme ξεῖνε πάτερ, vers 145. — Ἔπος δ' εἴπερ τι, c'est-à-dire εἴπερ δὲ ἔπος τι. — Βέβακται a été prononcé. Il est inutile de sous-entendre ὑπ' ἐμοῦ.

409. Τό, c'est-à-dire τοῦτο τὸ ἔπος. — Φέροιεν ἀναρπάξασαι, emportent après avoir saisi, c'est-à-dire saisissent et emportent.

411. Ἐπειδὴ δηθὰ.... Voyez le vers VII, 152 et la note sur ce vers.

413. Καὶ σὺ, φίλος,... Voyez le vers I, 301 et la note sur ce vers.

414. Ξίφεος dépend de ποθή.

415. Ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν, ayant donné satisfaction par les paroles, c'est-à-dire après les excuses que tu viens de m'adresser. Ulysse dit que les excuses à elles seules suffisent; mais c'est un pur compliment, et il accepte très-bien le cadeau avec elles.

416. Ἀμφ' ὤμοισι θέτο. Le baudrier portait sur l'épaule droite.

417. Δύσετό τ' ἠέλιος, καί, et le soleil se coucha, et; c'est-à-dire, à l'heure où le soleil disparut. — Τῷ.... παρῆεν, *ei præsto erant*, étaient à sa disposition : lui avaient été remis.

420. Μητρὶ παρ' αἰδοίῃ indique la place où l'on dépose toutes ces richesses. C'est au fond de la grande salle, près du foyer. — Δῶρα dépend tout à la fois et de δεξάμενοι et de ἔθεσαν.

421. Τοῖσιν. Il s'agit d'Ulysse et des convives ordinaires d'Alcinoüs, comme on le verra par le vers suivant.

422. Ὑψηλοῖσι. Chaque siége avait un escabeau pour les pieds. Voyez I, 131.

Δή ῥα τότ' Ἀρήτην προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·
  Δεῦρο, γύναι, φέρε χηλὸν ἀριπρεπέ', ἥτις ἀρίστη·
ἐν δ' αὐτῇ θὲς φᾶρος ἐΰπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα.
Ἀμφὶ δέ οἱ πυρὶ χαλκὸν ἱήνατε, θέρμετε δ' ὕδωρ,
ὄφρα λοεσσάμενός τε, ἰδών τ' εὖ κείμενα πάντα
δῶρα, τά οἱ Φαίηκες ἀμύμονες ἐνθάδ' ἔνειχαν,
δαιτί τε τέρπηται καὶ ἀοιδῆς ὕμνον ἀκούων.
Καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλεισον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω,
χρύσεον, ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἤματα πάντα
σπένδῃ ἐνὶ μεγάρῳ Διί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν.
  Ὣς ἔφατ'· Ἀρήτη δὲ μετὰ δμωῇσιν ἔειπεν,
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν ὅττι τάχιστα.
Αἱ δὲ λοετροχόον τρίποδ' ἵστασαν ἐν πυρὶ κηλέῳ·
ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἑλοῦσαι.
Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.
Τόφρα δ' ἄρ' Ἀρήτη ξείνῳ περικαλλέα χηλὸν
ἐξέφερεν θαλάμοιο, τίθει δ' ἐνὶ κάλλιμα δῶρα,
ἐσθῆτα χρυσόν τε, τά οἱ Φαίηκες ἔδωκαν·

424. Ἥτις ἀρίστη, sous-entendu ἐστί.

425. Αὐτῇ. Bekker et Hayman, αὐτή, comme au vers 441. C'est une correction arbitraire. — Θὲς φᾶρος.... Alcinoüs fournit sa part de roi. Voyez plus haut, vers 392.

426. Ἀμφί va avec πυρί, comme on le voit par le vers 434. Quelques anciens entendaient, ἀμφί οἱ : à son intention. *Scholies* B : ἀμφὶ δέ οἱ· ἕνεκα δὲ αὐτοῦ. On peut aussi joindre ἀμφί au verbe. Dans ce cas-là, on en ferait autant plus bas, vers 434. — Χαλκόν, la matière pour l'objet : un chaudron. Ce sera, selon l'usage, un chaudron à trois pieds.

427. Εὖ κείμενα, bien placés : bien serrés dans le coffre. Voyez plus bas, vers 439-440.

428. Οἱ, pour lui. Il n'y a point ici de préposition. Cette circonstance semble prouver que οἱ, au vers 426, a son sens par lui-même, et sans aucun rapport avec ἀμφί.

429. Ἀοιδῆς ὕμνον. C'est le seul passage d'Homère où se trouve le mot ὕμνος. Bothe propose de lire ἀοιδῆς οἶμον. Mais rien n'autorise cette correction ; et il est impossible de comprendre pourquoi Homère n'aurait pu dire ἀοιδῆς ὕμνον : débit cadencé d'un récit d'aède. — Le mot ὕμνος, selon les étymologistes modernes, se rapporte à la racine ὑφ, et signifie proprement tissu. Mais rien n'est moins sûr que cette étymologie.

430. Τόδ(ε). Alcinoüs montre la coupe. — Ἐμόν. Il ne s'agit pas d'une coupe quelconque plus ou moins précieuse, mais de la coupe même dont se servait Alcinoüs.

431-432. Ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος.... On a vu, IV, 591-592, le même sentiment.

435-437. Αἱ δὲ λοετροχόον.... Ces trois vers ont été empruntés, *mutatis mutandis*, à l'*Iliade*, XVIII, 346-348.

436. Ἐν δ(έ), et dedans : et dans le vase. — Ὑπὸ δέ, et dessous : et sous le vase.

439. Θαλάμοιο, du magasin : de la chambre où étaient serrés les trésors de la maison. Voyez, II, 337, la note sur θάλαμον. — Ἐνί, dedans : dans ce coffre.

ἐν δ' αὐτὴ φᾶρος θῆκεν καλόν τε χιτῶνα,
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον,
μή τίς τοι καθ' ὁδὸν δηλήσεται, ὁππότ' ἂν αὖτε
εὕδῃσθα γλυκὺν ὕπνον, ἰὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
αὐτίκ' ἐπήρτυε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλεν
ποικίλον, ὅν ποτέ μιν δέδαε φρεσὶ πότνια Κίρκη.
Αὐτόδιον δ' ἄρα μιν ταμίη λούσασθαι ἀνώγει,
ἔς ῥ' ἀσάμινθον βάνθ'· ὁ δ' ἄρ' ἀσπασίως ἴδε θυμῷ

443. Ἴδε πῶμα, vois le couvercle, c'est-à-dire occupe-toi de la fermeture du coffre. Nous disons, dans le même sens, *voir à quelque chose*. — Ἐπὶ.... ἴηλον, jette par-dessus, c'est-à-dire assujettis le couvercle au moyen de. — Δεσμόν, un nœud. Voyez plus bas, vers 446-448.

444. Τοι (*tibi*) est le complément indirect de δηλήσεται, et non, quoi qu'en disent les traducteurs, son complément direct. — Δηλήσεται est au subjonctif, pour δηλήσηται. Il faut sous-entendre τὰ ἐν τῇ χηλῷ, ou l'équivalent. On peut aussi prendre δηλήσεται dans un sens absolu; et alors τοι signifie en ce qui te concerne, c'est-à-dire dans tes biens. Voyez, XIII, 123, la note sur δηλήσαιτο.

444-445. Ὁππότ' ἂν αὖτε εὕδῃσθα, lorsque pour ta part tu dormirais, c'est-à-dire quand tu céderas à la nécessité de dormir, et que tu ne veilleras plus sur ton coffre. Il est évident que le mot αὖτε ne peut signifier ici de nouveau. Bothe en conclut qu'il faut corriger le texte, et écrire ἀν' αὐτῇ, c'est-à-dire ἀνὰ αὐτῇ, ἐν τῇ ὁδῷ. Mais αὖτε, surtout chez Homère, a plus d'un sens; et celui que je propose, le mot *rursus* lui-même l'a quelquefois en latin.

445. Ἰών, allant, c'est-à-dire en voguant, pendant que tu vogueras. On peut s'étonner qu'Arété suppose des Phéaciens capables de dévaliser un hôte. Mais les Phéaciens d'Homère ne sont point des êtres parfaits, témoin les paroles de Nausicaa, VI, 273-288, et l'insolence d'Euryale, VIII, 159-164. Il ne faut jamais présenter d'appât trop facile aux convoitises, et l'excès de précaution n'est souvent qu'une sage prudence.

447-448. Δεσμὸν.... ποικίλον, un nœud compliqué. Les compagnons d'Ulysse avaient trouvé le moyen de délier l'outre d'Éole, et Ulysse s'en était fort mal trouvé. Voilà pourquoi, selon quelques anciens, il s'était fait donner une leçon par Circé, sur la manière de nouer les cordes et les courroies. Cette observation est répétée trois fois dans les *Scholies*. La première note, et la plus courte, paraît être de Didyme (*Scholies* E) : ἐπεὶ πρότερον οἱ ἑταῖροι ἔλυσαν τὸν ἀσκόν.

448. Φρεσί peut être rapporté ou à Circé ou à Ulysse. Si on le rapporte à Circé, il signifie avec adresse. Si on le rapporte à Ulysse, il signifie dans l'esprit, dans son esprit, dans son intelligence, et il marque que la leçon de Circé n'a point été vaine, qu'Ulysse en a conservé le souvenir, qu'il sait parfaitement ce qui lui a été enseigné par la déesse. Le premier sens est le plus naturel et le plus simple. Ameis cependant préfère l'autre : « Φρεσί « im Geiste, mit welchem er die Belehrung aufnahm. » — Je n'ai pas besoin de remarquer que φρεσί ne peut être rattaché à πότνια, épithète d'honneur qui va toujours seule.

449. Αὐτόδιον, *illico*, sur-le-champ, c'est-à-dire aussitôt qu'il eut achevé le nœud. Didyme (*Scholies* E) : ἐξ αὐτῆς ἐκείνης τῆς ὁδοῦ, οὐκ ἀλλαχοῦ που παραχωρηθέντα· ἢ αὐτοδίως. πρὶν ἀλλαχοῦ πορευθῆναι μετὰ τὸ δῆσαι τὸ κιβώτιον. Le latin *e vestigio*, synonyme de *illico*, est une image analogue à celle qu'il y a dans αὐτόδιον. Nous avons nous-mêmes l'expression adverbiale *de ce pas*.

450. Ἀσπασίως ἴδε θυμῷ, il vit dans

θερμὰ λοέτρ', ἐπεὶ οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν,
ἐπειδὴ λίπε δῶμα Καλυψοῦς ἠϋκόμοιο·
τόφρα δέ οἱ κομιδή γε θεῷ ὣς ἔμπεδος ἦεν.
Τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμωαὶ λοῦσαν καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δέ μιν χλαῖναν καλὴν βάλον ἠδὲ χιτῶνα,
ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βὰς ἄνδρας μέτα οἰνοποτῆρας
ἤϊε· Ναυσικάα δὲ, θεῶν ἄπο κάλλος ἔχουσα,
στῆ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο·
θαύμαζεν δ' Ὀδυσῆα ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα,
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Χαῖρε, ξεῖν', ἵνα καί ποτ' ἐὼν ἐν πατρίδι γαίῃ
μνήσῃ ἐμεῦ, ὅτι μοι πρώτῃ ζωάγρι' ὀφέλλεις.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ναυσικάα, θύγατερ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
οὕτω νῦν Ζεὺς θείη, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης,
οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι·
τῷ κέν τοι καὶ κεῖθι θεῷ ὣς εὐχετοῴμην

l'esprit avec plaisir : il éprouva intérieurement du plaisir en voyant.

451. Οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν équivaut à οὔτι θαμά γε ἐκομίσθη : *neutiquam curatus erat frequenter*, il lui était rarement arrivé d'être l'objet de pareils soins.

452. Ἐπειδή. Voyez, pour la quantité de ce mot, la note du vers IV, 13.

453. Τόφρα, durant ce temps, c'est-à-dire lorsqu'il vivait chez Calypso.

454. Τὸν δ' ἐπεὶ.... Voyez le vers IV, 49 et la note sur ce vers.

455. Δέ, et : et après que. Nicanor (*Scholies* H) : ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ καί. εἰς τὸ χιτῶνα ὑποστικτέον.

456. Ἄνδρας.... οἰνοποτῆρας, les buveurs de vin, c'est-à-dire les convives. Bothe : *convivas, a parte, quemadmodum* συμπόσιον *dicitur convivium*. Les convives étaient déjà en place. Voyez plus haut, vers 422. D'après le vers 470, ils n'avaient pas même attendu, pour commencer à manger et à boire, le retour de l'hôte d'Alcinoüs. Cependant on peut discuter sur ce point, et leur attribuer plus de politesse. Voyez les notes du vers 470.

457. Θεῶν ἄπο, comme au vers VI, 12 : par un bienfait des dieux.

458. Στῆ ῥα.... On a vu ce vers, I, 333. Il est inutile, je crois, de chercher pourquoi Nausicaa vient jusqu'à la porte, et n'avance pas plus loin. Elle est à la fois curieuse et timide, voilà tout.

459. Ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα. Ancienne variante, ἐπεὶ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν.

462. Ἐμεῦ, *vulgo* ἐμεῖ(ο). — Ζωάγρι' ὀφέλλεις. Ici, ὀφέλλεις est évidemment dans le sens de ὀφείλεις. Voyez χρεῖος ὀφέλλεται, III, 367. Mais cet exemple ne prouve rien contre l'explication que nous avons donnée de μοιχάγρι' ὀφέλλει. Voyez plus haut, vers 332, la note sur ὀφέλλει. Peut-être devrait-on lire ici ὀφείλει, et surtout, III, 367, ὀφείλεται, à cause des nombreux exemples homériques χρεῖος ὀφείλετο.

465. Οὕτω, *sic*, comme tu viens de dire.

466. Οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι.... On a vu ce vers, III, 233 et V, 220. Ici il sert à préciser le sens de οὕτω.

467. Τῷ, alors, c'est-à-dire si j'avais ce bonheur. — Καὶ κεῖθι, là aussi, c'est-à-

αἰεὶ ἤματα πάντα· σὺ γάρ μ' ἐβιώσαο, κούρη.
Ἦ ῥα, καὶ ἐς θρόνον ἷζε παρ' Ἀλκίνοον βασιλῆα.
Οἱ δ' ἤδη μοίρας τ' ἔνεμον κερόωντό τε οἶνον.
Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδὸν,
Δημόδοκον λαοῖσι τετιμένον· εἷσε δ' ἄρ' αὐτὸν
μέσσῳ δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας.
Δὴ τότε κήρυκα προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεὺς,
νώτου ἀποπροταμὼν (ἐπὶ δὲ πλεῖον ἐλέλειπτο)
ἀργιόδοντος ὑὸς, θαλερὴ δ' ἦν ἀμφὶς ἀλοιφή·
Κῆρυξ, τῆ δὴ, τοῦτο πόρε κρέας, ὄφρα φάγῃσιν,
Δημοδόκῳ, καί μιν προσπτύξομαι, ἀχνύμενός περ.

dire dans ma patrie comme ici même : faisant là ce que maintenant je fais ici. — Θεῷ ὥς, comme à une déesse. Il vaut mieux prendre θεῷ pour un féminin, que de se servir du mot abstrait *divinité*.

468. Ἐβιώσαο, de βιόομαι : tu fis vivre, c'est-à-dire tu as préservé de la mort. Ulysse reconnaît pleinement la dette que lui rappelle Nausicaa.

470. Οἱ, eux, c'est-à-dire les serviteurs. Ce sens, d'après le contexte, est le seul qu'on puisse donner ici. — Ἤδη, déjà, c'est-à-dire avant qu'Ulysse fût venu s'asseoir. Mais on peut prendre ἤδη comme ἤδη νῦν, et faire commencer la distribution des parts au moment même où Ulysse prend place au festin. Alors les deux imparfaits ἔνεμον et κερόωντο auraient la valeur de deux aoristes. — Le premier sens me paraît plus naturel. Voyez la note du vers 456. — Μοίρας, les parts : la portion de viande de chaque convive. Zénodore dans Miller : μοῖρα ἡ εἱμαρμένη (c'est le sens ordinaire), καὶ ἡ διανομή (ici)· τίθεται δὲ καὶ ἀντὶ τοῦ κατ' ἀξίαν (Voyez l'*Iliade*, I, 286).

471. Κῆρυξ.... C'est la reproduction du vers 62.

473. Μέσσῳ.... C'est la reproduction du vers 66.

475. Νώτου, génitif partitif : un morceau du filet. — Ἐπί, soit qu'on l'explique comme adverbe, soit qu'on le joigne au verbe, signifie *adhuc*, encore. — Πλεῖον, davantage, c'est-à-dire plus qu'Ulysse n'en avait coupé. La grosse part du filet est restée sur le plat. D'après ceci, les convives étaient munis de couteaux. Il est évident aussi que le filet de porc dont Ulysse taille un morceau pour Démodocus est la portion de viande (μοῖρα) qu'on lui a servie à lui-même. C'est le filet qu'on servait aux hôtes, et en général à tout convive qu'on avait à cœur d'honorer. Ulysse trouve indigne que Démodocus soit réduit à quelque bas morceau, et le fait participer à l'honneur dont il a été l'objet lui-même. Voyez l'*Iliade*, VIII, 321, et le passage de Virgile cité dans la note sur ce vers.

476. Ἀμφίς, *utrimque*, des deux côtés, c'est-à-dire en dessus et en dessous : la graisse de dessus est du lard, et celle de dessous de la graisse proprement dite. La traduction *circum* n'est point exacte ici. Didyme (*Scholies* H) : ἀμφοτέρωθεν τῆς ῥάχεως ἦν πολὺ λίπος.

477. Τῆ, tiens. Voyez, V, 346, la note sur ce mot. — Ὄφρα φάγῃσιν a le même complément que πόρε. Ulysse veut que Démodocus mange comme lui du filet. La traduction en apparence littérale, *afin qu'il mange*, dit une absurdité; car Démodocus a une part de viande, puisqu'il est un des convives. Le vers 480 dit formellement qu'il s'agit de faire honneur à Démodocus, et non de l'empêcher d'avoir faim.

478. Προσπτύξομαι est au subjonctif, pour προσπτύξωμαι, et, comme φάγῃσιν, il dépend de ὄφρα. Ici le verbe προσπτύσσομαι (*complecti*) a un sens purement moral (honorer); car Ulysse ne va point embrasser Démodocus, et ne quitte pas même sa place pour aller converser avec lui.

Πᾶσι γὰρ ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισιν ἀοιδοὶ
τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, οὕνεκ' ἄρα σφέας
οἴμας Μοῦσα δίδαξε, φίλησε δὲ φῦλον ἀοιδῶν.
  Ὣς ἄρ' ἔφη· κῆρυξ δὲ φέρων ἐν χερσὶν ἔθηκεν
ἥρῳ Δημοδόκῳ· ὁ δ' ἐδέξατο, χαῖρε δὲ θυμῷ.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
δὴ τότε Δημόδοκον προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
  Δημόδοκ', ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων·
ἢ σέγε Μοῦσα δίδαξε, Διὸς παῖς, ἢ σέγ' Ἀπόλλων.
Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις,
ὅσσ' ἔρξαν τε πάθον τε καὶ ὅσσα μόγησαν Ἀχαιοί,
ὥστε που ἢ αὐτὸς παρεὼν ἢ ἄλλου ἀκούσας.

479. Πᾶσι, comme ἐν πᾶσι, comme παρὰ πᾶσι.

480. Σφέας est monosyllabe par synizèse.

481. Οἴμας, les sujets de chants. Voyez plus haut la note du vers 74. Homère lui-même ne se regardait que comme un écolier répétant les paroles de la Muse. Voyez l'invocation de l'*Odyssée* et les notes sur les vers I, 1 et 10. — Μοῦσα δίδαξε, *vulgo* Μοῦσ' ἐδίδαξε. De même plus bas, vers 488.

483. Ἥρῳ pour ἥρωϊ. On a vu cette forme du datif, *Iliade*, VIII, 453.

484-485. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα.... Voyez les vers IV, 67-68 et la note sur ces deux vers.

488. Ἢ σέγε.... Malgré l'asyndète, il est évident que ce vers est le commentaire de l'expression αἰνίζομ(αι). On ne doit pas expliquer ἤ.... ἤ par *soit que* répété, par *ou.... ou bien*. Aussi Nicanor a-t-il eu soin (*Scholies* H) de faire observer qu'il faut un point à la fin du vers 487 : ἐνταῦθα τέλεια ἡ στιγμή.

489. Λίην est pris en bonne part, comme quelquefois *nimis* en latin. Il faut le joindre à κατὰ κόσμον, dont il porte la valeur au superlatif : dans la perfection.

490. Ὅσσ' ἔρξαν.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, mais sans dire pourquoi. Payne Knight l'avait retranché ainsi que le suivant, uniquement parce que ὅσσα se lie mal avec οἶτον. Cette raison est mauvaise. Le poëte, après avoir parlé d'une façon générale, en disant οἶτον, énumère *toutes les choses que* contient cette expression, tous les exploits, toutes les souffrances, tous les travaux des confédérés. Rien de plus régulier qu'un pareil accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. — Ἔρξαν τε πάθον τε, *vulgo* ἔρξαν τ' ἔπαθόν τε. — — Ὅσσα μόγησαν, *vulgo* ὅσσ' ἐμόγησαν. Dès qu'on est sûr que, partout où la vulgate donne πόλλ' ἐμόγησα, Aristarque écrivait πολλὰ μόγησα, on l'est aussi, à ce qu'il semble, qu'il écrivait ici ὅσσα μόγησαν. Cependant La Roche, qui corrige τ' ἔπαθον en τε πάθον, laisse la vulgate. C'est une contradiction. Voyez plus haut le vers 155.

491. Ὥστε, *tanquam*, comme. — Που, *sane*, à n'en guère douter. — Αὐτός, *ipse*, en personne. — Παρεών, étant présent : ayant assisté aux événements ; témoin oculaire. Voyez plus haut le premier chant de Démodocus et son effet sur l'âme d'Ulysse, vers 73-95. — Ἄλλου, comme παρ' ἄλλου, sous-entendu παρεόντος : de la bouche d'un témoin oculaire. — Quelques-uns mettent un point en haut à la fin du vers 490. Avec cette ponctuation, ὥστε signifie *ita ut*, et les deux participes ne s'expliquent plus, sinon en sous-entendant deux fois ἐγένου. Cela est, ce semble, à peu près inadmissible.

Ἀλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον
δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
ὅν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλῳ ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεύς,
ἀνδρῶν ἐμπλήσας, οἵ ῥ' Ἴλιον ἐξαλάπαξαν.
Αἴ κεν δή μοι ταῦτα κατὰ μοῖραν καταλέξῃς,
αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν μυθήσομαι ἀνθρώποισιν,
ὡς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὤπασε θέσπιν ἀοιδήν.
Ὣς φάθ'· ὁ δ' ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν,
ἔνθεν ἑλών, ὡς οἱ μὲν ἐϋσσέλμων ἐπὶ νηῶν

492. **Μετάβηθι**, porte-toi ailleurs : passe à un autre sujet ; laisse les dieux et leurs amours, et reviens à ces récits de la guerre de Troie où tu excelles. — Ἵππου κόσμον, la disposition du cheval, c'est-à-dire le stratagème du cheval. Il ne s'agit point de la construction de cette machine, mais de son emploi militaire. Voyez plus bas, vers 500-503.

493. Σὺν Ἀθήνῃ, d'après quelques anciens, appartient à la phrase suivante, et se rapporte à Ulysse. Nicanor (*Scholies* E) : τοῦτό·τινες τοῖς ἑξῆς συνάπτουσιν. Cette construction est bien forcée. Il est beaucoup plus naturel de rapporter σὺν Ἀθήνῃ à l'artiste. Tous les artistes sont les disciples de Minerve, et c'est toujours grâce à elle qu'ils font leurs chefs-d'œuvre. Sans son aide, ils ne sont rien. Voyez II, 116-117 ; VI, 233-234 ; XX, 72 ; *Iliade*, V, 59-61 et IX, 390.

494. Ὅν, comme τόν au vers précédent. Il s'agit toujours du cheval. — Δόλῳ, *vulgo* δόλον, apposition à ἵππον. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης, δόλῳ. Avec cette leçon, le vers n'offre aucune difficulté, puisque l'action d'Ulysse est toute morale. Avec δόλον, il semble dire qu'Ulysse agit personnellement dans la translation. Aussi Bothe, qui ne connaissait que la vulgate, trouve-t-il le vers inepte et le met-il entre crochets : « Versus ineptus et procul dubio spurius ; « neque enim Ulysses equum ligneum duxit « in arcem Trojæ, sed fecerunt id ipsi Trojani. » Cependant, même avec la vulgate, on peut donner un sens raisonnable ; car un cheval-ruse, un cheval-stratagème, c'est un cheval qu'on fait entrer par ruse ; et δόλον donne à entendre ἤγαγε comme s'il y avait δόλῳ ἤγαγε. Mais il vaut mieux avoir un texte pur de toute équivoque.

497. Αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν. Ancienne variante, αὐτίκα καὶ πᾶσιν, leçon adoptée par Ameis, mais non par La Roche.

498. Ὡς, que. Nous disions autrefois *comme*, dans le même sens qu'a ici ὡς, et nous disons encore familièrement *comme quoi*. — Τοι (*tibi*, à toi) dépend de ὤπασε, et non de πρόφρων, simple qualificatif.

499. Θεοῦ équivaut à ἐκ θεοῦ. Il s'agit de l'inspiration. *Scholies* T : ἐκ θεοῦ ἐμπνευσθείς. *Scholies* H, P et Q : ἀπὸ τῆς Μούσης ἐμπνευσθείς. On peut entendre, par θεοῦ, soit la Muse, soit Apollon. Voyez plus haut, vers 488. Mais c'est plutôt la Muse. Voyez plus haut, vers 481. — Quelques anciens rapportaient θεοῦ à ἤρχετο. Mais Démodocus n'a pas commencé son premier chant par une invocation à quelque dieu, et ici encore il va entrer incontinent dans son sujet : ἔνθεν ἑλών, ὡς οἱ μὲν.... L'usage des rhapsodes n'a que faire ici, et ne prouverait rien d'ailleurs en présence d'un texte aussi formel que celui qui va suivre. — Φαῖνε, *exhibebat*, il mettait au jour : il déploya devant ses auditeurs. Ce qui n'existait que dans l'imagination de l'aède sera en effet comme visible quand l'aède aura chanté. Eustathe : ἐξ ἐνδιαθέτου καὶ κρυπτοῦ εἰς προφορὰν ἐξέφαινε, σκεψάμενος πρῶτον, εἶτα ἐκφήνας. Les exemples ironiques de Phèdre et de La Fontaine, *vocem ostendere*, et *montrer sa belle voix*, n'ont qu'une apparente ressemblance avec la majestueuse expression d'Homère, φαῖνε δ' ἀοιδήν.

500-501. Ἐπί doit être joint à βάντες, et ἐν à βαλόντες.

βάντες ἀπέπλειον, πῦρ ἐν κλισίῃσι βαλόντες,
Ἀργεῖοι· τοὶ δ' ἤδη ἀγακλυτὸν ἀμφ' Ὀδυσῆα
εἵατ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, κεκαλυμμένοι ἵππῳ·
αὐτοὶ γάρ μιν Τρῶες ἐς ἀκρόπολιν ἐρύσαντο.
Ὣς ὁ μὲν ἑστήκει· τοὶ δ' ἄκριτα πόλλ' ἀγόρευον
ἥμενοι ἀμφ' αὐτόν· τρίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή,
ἠὲ διαπλῆξαι κοῖλον δόρυ νηλέϊ χαλκῷ,
ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρης,
ἢ ἐάαν μέγ' ἄγαλμα, θεῶν θελκτήριον εἶναι·
τῇπερ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν.
Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ
δουράτεον μέγαν ἵππον, ὅθ' εἵατο πάντες ἄριστοι

502. Ἀργεῖοι, apposition à οἱ μέν, ou plutôt explication de οἱ (*illi*, eux). — Τοὶ δ(έ) est opposé à οἱ μέν et à Ἀργεῖοι, qui sont l'armée, et il désigne la troupe de braves commandée par Ulysse et enfermée dans le cheval de bois.

503. Ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, dans l'assemblée des Troyens : entourés des Troyens assemblés autour du cheval. Ce sens est évident, d'après ce qui va être dit, vers 505-510; et ἐν ἀγορῇ désigne non-seulement la place, mais encore la foule qui couvre la place.

505. Ὁ, lui : le cheval. — Τοί, eux : les Troyens.

506. Ἀμφ' αὐτόν, *vulgo* ἀγχ' αὐτοῦ. La leçon d'Aristarque, adoptée par tous les éditeurs récents, a un sens plus précis. La foule n'est pas seulement auprès, elle est tout à l'entour.

508. Ἐρύσαντας. Ancienne variante, ἐρύσαντες. Grammaticalement il devrait y avoir ἐρύσασι. Mais ἐρύσαντας ou ἐρύσαντες est le sujet de βαλέειν, et c'est l'infinitif qui permet de ne pas tenir compte du datif σφισίν. — Ἐπ' ἄκρης, au point culminant : tout en haut de la citadelle. Ancienne variante, ἐπ' ἄκρας, même sens. C'est probablement une correction à cause du mouvement. Mais on a vu, III, 170-171, νεοίμεθα.... ἐπὶ Ψυρίης.

509. Ἢ ἐάαν. Ameis écrit ἠὲ ἐᾶν. Il motive cette correction sur ce que ἐάω commençait primitivement par une consonne. C'est là une pure hypothèse. Remarquez que Bekker lui-même laisse ἢ ἐάαν, et n'a point osé dire ἠὲ ϝεᾶν. — Μέγ' ἄγαλμα ne dépend pas immédiatement de ἐάαν. C'est une apposition à κοῖλον δόρυ, c'est-à-dire ἵππον, qu'il faut tout aussi bien sous-entendre avec ἐάαν qu'avec βαλέειν. La traduction de ἄγαλμα par *simulacrum* est donc fausse; et μέγ' ἄγαλμα signifie *magnum donum* (comme une majestueuse offrande). — Θεῶν θελκτήριον εἶναι, pour être un moyen de charmer les dieux : afin de rendre ainsi les dieux favorables au peuple troyen.

510. Τῇπερ δή, à quoi précisément : et c'est là précisément à quoi. On peut séparer τῇ de περ, et sous-entendre βουλῇ : et c'est précisément à cette résolution que. Le sens serait exactement le même. *Scholies* Q : ᾗτινι βουλῇ καὶ μετέπειτα ἔμελλε τελειωθήσεσθαι τὸ ἐᾶν αὐτὸν θελκτήριον εἶναι. εἶπε γάρ, τρίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή. Remarquez que le commentateur dit αὐτόν, c'est-à-dire τὸν ἵππον, et non pas αὐτό, c'est-à-dire τὸ ἄγαλμα. — Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré les arguments allégués contre cette résolution. — Τελευτήσεσθαι, devoir aboutir. — Ἔμελλεν a pour sujet sous-entendu τὸ πρᾶγμα ou τὰ πράγματα. La traduction *decretum erat* force le sens. Le verbe ἔμελλεν n'exprime qu'un fait. C'est au vers suivant qu'il s'agira de la nécessité de ce fait.

511. Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, car périr était le sort, c'est-à-dire car leur sort les destinait à périr.

512. Ὅθ(ι), *ubi*, c'est-à-dire *in quo* : dans lequel.

Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.
Ἤειδεν δ' ὡς ἄστυ διέπραθον υἷες Ἀχαιῶν,
ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες.
Ἄλλον δ' ἄλλῃ ἄειδε πόλιν κεραϊζέμεν αἰπήν·
αὐτὰρ Ὀδυσσῆα προτὶ δώματα Δηϊφόβοιο
βήμεναι, ἠΰτ' Ἄρηα, σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ.
Κεῖθι δὴ αἰνότατον πόλεμον φάτο τολμήσαντα,
νικῆσαι καὶ ἔπειτα, διὰ μεγάθυμον Ἀθήνην.
Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.
Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπεσοῦσα,
ὅστε ἑῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,
ἄστεϊ καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ·
ἡ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντα ἰδοῦσα,
ἀμφ' αὐτῷ χυμένη λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὄπισθεν
κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον ἠδὲ καὶ ὤμους

513. Ἀργείων.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 273.

516. Πόλιν κεραϊζέμεν, dévaster la ville, c'est-à-dire dévastant la ville. Didyme (*Scholies* Q) : τὴν πόλιν πορθοῦντα καὶ διαφθείροντα.

518. Βήμεναι dépend de ἄειδε, et, comme κεραϊζέμεν, il a le sens du participe : marchant.

519. Κεῖθι, là, c'est-à-dire à la maison de Déiphobe. Déiphobe était, après son frère Hector, le plus brave des Troyens; et, depuis la mort du grand chef, c'est lui qui commandait leur armée. Voilà pourquoi Ulysse et Ménélas se chargent spécialement d'avoir raison de lui.

520. Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré une terrible résistance. De même qu'au vers 510, καί a une signification très-énergique. — Ἔπειτα, ensuite, c'est-à-dire après la lutte. — Διά, *per*, à l'aide de.

521. Ταῦτ' ἄρ' ἀοιδὸς... C'est la répétition du vers 83.

522. Τήκετο, *tabescebat*, se fondait, c'est-à-dire versait des larmes en abondance. Voyez τήκετο δὲ χρώς, XIX, 204, et la comparaison d'ensuite, empruntée à la fonte des neiges. Le poëte dit là que les joues de Pénélope se fondent en eau, au lieu de dire simplement qu'elles sont baignées de larmes. C'est ici la même hyperbole.

523. Κλαίῃσι est employé absolument, et πόσιν dépend de ἀμφιπεσοῦσα. Didyme (*Scholies* Q) : τὸν ἄνδρα περιπτυξαμένη, περιχυθεῖσα αὐτῷ.

524. Πρόσθεν πόλιος. Ancienne variante, προπάροιθε πόλιος, comme au vers II, 811 de l'*Iliade*. Avec cette leçon, πόλιος serait dissyllabe par synizèse. On verra plus loin, vers 560 et 574, πόλιας dissyllabe.

525. Τεκέεσσιν. Callistrate remplaçait ici les enfants par les épouses, ὤρεσσιν, à cause du passage de l'*Iliade*, V, 486, où il s'agit de la défense organisée par Hector. Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατος, ἄστεϊ καὶ ὤρεσσιν, ὡς τὸ ἀμυνέμεναι ὤρεσσιν.

526. Τόν, lui : son époux. — Ἀσπαίροντα ἰδοῦσα, *vulgo* ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα, mauvaise correction métrique.

527. Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη, comme plus haut πόσιν ἀμφιπεσοῦσα. Elle tient le corps étroitement embrassé. — Οἱ δέ. Il s'agit des ennemis.

εἴρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζύν·
τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί·
ὣς Ὀδυσεὺς ἐλεεινὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶβεν.
Ἔνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,
Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,
ἥμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν.
Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·
Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
Δημόδοκος δ' ἤδη σχεθέτω φόρμιγγα λίγειαν·
οὐ γάρ πως πάντεσσι χαριζόμενος τάδ' ἀείδει.
Ἐξ οὗ δορπέομέν τε καὶ ὤρορε θεῖος ἀοιδός,
ἐκ τοῦδ' οὔπω παύσατ' ὀϊζυροῖο γόοιο
ὁ ξεῖνος· μάλα πού μιν ἄχος φρένας ἀμφιβέβηκεν.

529. Εἴρερον εἰσανάγουσι, sous-entendu αὐτήν : l'emmènent en captivité. Apollonius explique εἴρερον par δουλείαν. Le terme propre est αἰχμαλωσίαν, plusieurs fois répété dans les *Scholies;* car il s'agit d'une captive de guerre. — Le mot εἴρερος ne se trouve nulle part ailleurs, ni chez Homère, ni chez aucun autre poëte; mais le contexte ne laisse aucun doute sur sa signification. La philologie comparative confirme l'explication qui se présente d'elle-même. Curtius rattache εἴρερος à la racine σερ, ἐρ ou ἑρ, qui contient l'idée de lien ou de chaîne. Ainsi εἴρερος serait identique au latin *servitium*. — Quelques-uns veulent que εἰς, dans εἰσανάγουσι, n'ait pas une valeur propre, et que εἴρερον soit le complément du verbe même. Alors εἴρερος serait adjectif des deux genres, et cette forme grecque correspondrait à *servus* et *serva*. — Ἐχέμεν, pour avoir, c'est-à-dire pour endurer, pour qu'elle endure, pour qu'elle y ait à endurer.

530. Τῆς (d'elle) dépend de παρειαί. — Ἄχεϊ, par une douleur : par l'effet d'une douleur. — Φθινύθουσι équivaut à τήκονται : se fondent, c'est-à-dire sont baignées de larmes. Voyez plus haut la note du vers 522.

531. Ἐλεεινόν est l'épithète de δάκρυον, et non un adverbe. L'expression ἐλεεινὸν δάκρυον correspond à l'expression ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ.

532-536. Ἔνθ' ἄλλους.... Voyez plus haut les vers 93-97 et la note sur le vers 94.

537. Ἤδη, comme ἤδη νῦν : *jam nunc*, ou simplement *nunc*, maintenant. On ne peut pas, comme au vers 470, hésiter sur le sens. — Σχεθέτω a le sens actif : *cohibeat*, que (Démodocus) arrête; que Démodocus fasse taire.

538. Οὐ γάρ πως, *vulgo* οὐ γάρ πω. Ameis : « οὐ γάρ πως, *nequaquam enim*, « ist bei Homer von οὐ γάρ πω, *nondum* « *enim*, stets unterschieden. » La Roche : « οὐ γάρ πως libri fere omnes. Cf. Ξ, 63 : « οὐ γάρ πως βεβλημένον ἔστι μάχεσθαι.... οὐ γὰρ πω, quo Homerus sæpius utitur, *nondum enim* significat. » Homère distingue de même οὔπως et οὔπω. La correction est d'autant plus nécessaire ici qu'on va avoir, deux vers plus bas, οὔπω (*nondum*, pas encore). — Πάντεσσι dépend de χαριζόμενος. — Τάδ(ε), ces choses : de pareils sujets.

539. Ὤρορε, a pris l'essor. Rien n'empêche de conserver, dans la traduction, l'image du mouvement exprimé par le verbe.

540. Ἐκ τοῦδ(ε). Bekker, Ameis et Fæsi écrivent τοῦ δ(έ) en deux mots. Avec cette orthographe, δέ signifie *eh bien!*

541. Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, notre cher hôte. — Μάλα. Ancienne variante, μέγα. — Ἀμφιβέβηκεν, a marché autour : a enveloppé; enveloppe.

Ἀλλ' ἄγ', ὁ μὲν σχεθέτω, ἵν' ὁμῶς τερπώμεθα πάντες,
ξεινοδόκοι καὶ ξεῖνος· ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.
Εἵνεκα γὰρ ξείνοιο τάδ' αἰδοίοιο τέτυκται,
πομπὴ καὶ φίλα δῶρα, τά οἱ δίδομεν φιλέοντες.
Ἀντὶ κασιγνήτου ξεῖνός θ' ἱκέτης τε τέτυκται
ἀνέρι, ὅστ' ὀλίγον περ ἐπιψαύῃ πραπίδεσσιν.
Τῷ νῦν μηδὲ σὺ κεῦθε νοήμασι κερδαλέοισιν
ὅττι κέ σ' εἴρωμαι· φάσθαι δέ σε κάλλιόν ἐστιν.
Εἴπ' ὄνομ' ὅττι σε κεῖθι κάλεον μήτηρ τε πατήρ τε,
ἄλλοι θ', οἳ κατὰ ἄστυ καὶ οἳ περιναιετάουσιν.
Οὐ μὲν γάρ τις πάμπαν ἀνώνυμός ἐστ' ἀνθρώπων,
οὐ κακὸς, οὐδὲ μὲν ἐσθλὸς, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται·
ἀλλ' ἐπὶ πᾶσι τίθενται, ἐπεί κε τέκωσι, τοκῆες.
Εἰπὲ δέ μοι γαῖάν τε τεὴν δῆμόν τε πόλιν τε,
ὄφρα σε τῇ πέμπωσι τιτυσκόμεναι φρεσὶ νῆες.
Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι κυβερνητῆρες ἔασιν,

542. Ὁ, lui : l'aède. — Σχεθέτω n'a pas de complément comme au vers 537; et la traduction *cesset* est exacte, car c'est lui-même qu'il arrêtera cette fois.—Ὁμῶς, *pariter*, sans exception.

544. Τάδ(ε) se rapporte à ce qui suit : les choses que je vais dire.

546. Ἀντί, *instar*, l'équivalent. — Τέτυκται, a été fait, c'est-à-dire est d'après la loi de nature. Il y a une idée morale dans l'emploi de ce verbe au lieu de ἐστί. Du moins a-t-on le droit de le supposer.

547. Ὅστ(ε) se rapporte à ἀνέρι. — Ἐπιψαύῃ, *attingat*, ait contact avec. Apollonius : ἐπιθιγγάνῃ. — Au lieu de ἐπιψαύῃ, quelques anciens lisaient ἐπιψαύει. Bien que la finale ε de l'écriture archaïque fût indifféremment ει ou ῃ, le subjonctif paraît préférable. — Πραπίδεσσι, l'intelligence. Alcinoüs suppose qu'il n'y a qu'une brute qui soit étrangère à ce sentiment de fraternité.

548. Τῷ, ainsi donc. — Σύ, toi. Il s'adresse à Ulysse. — Νοήμασι κερδαλέοισιν, par des pensées rusées, c'est-à-dire en usant d'artifice.

550. Ὅττι, selon lequel : par lequel; dont. — Κεῖθι, là-bas : dans ta patrie.— Κάλεον, dissyllabe par synizèse.

551. Οἵ, sous-entendu εἰσίν. — Bekker et Fæsi écrivent οἱ sans accent. Alors c'est ὄντες qui est sous-entendu.

552. Ἀνώνυμος est dans le sens propre : n'ayant pas de nom. — Ἀνθρώπων dépend de οὐ.... τις.

553. Οὐ κακὸς,... Ce vers, *mutatis mutandis*, est emprunté à l'*Iliade*, VI, 489. — Μέν, dans le sens de μήν. — Κακός signifie ici de basse extraction, et ἐσθλός noble, tandis que, dans le vers de l'*Iliade*, il s'agit du lâche et du brave. — Ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται. On donnait le nom à l'enfant le jour même de sa naissance, comme va le dire lui-même Alcinoüs.

554. Ἐπὶ doit être joint à τίθενται, et ὄνομα est sous-entendu. — Τοκῆες. Ancienne variante, γονῆες. Ce n'était probablement qu'une correction de quelque délicat, choqué du rapprochement de τοκῆες et de τέκωσι.

556. Τιτυσκόμεναι, visant le but : se dirigeant vers le but assigné. — Φρεσί, avec intelligence. Cet exemple, où le sens de φρεσί est manifeste, justifie notre préférence pour l'explication vulgaire de cette expression au vers 448.

557-563. Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι.... Cette description prouve, comme le remarque

οὐδέ τι πηδάλι' ἔστι, τάτ' ἄλλαι νῆες ἔχουσιν·
ἀλλ' αὐταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν,
καὶ πάντων ἴσασι πόλιας καὶ πίονας ἀγροὺς
ἀνθρώπων· καὶ λαῖτμα τάχισθ' ἁλὸς ἐκπερόωσιν,
ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμέναι· οὐδέ ποτέ σφιν
οὔτε τι πημανθῆναι ἔπι δέος οὔτ' ἀπολέσθαι.
[Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε πατρὸς ἐγὼν εἰπόντος ἄκουσα
Ναυσιθόου, ὃς ἔφασκε Ποσειδάων' ἀγάσασθαι
ἡμῖν, οὕνεκα πομποὶ ἀπήμονές εἰμεν ἁπάντων.

Didyme (*Scholies* T), que nous sommes dans une contrée toute fantastique, et qu'il est inutile de chercher où donc pourrait bien être située l'île de Schérie : τοῦτο φανερὸν ὅτι ἐκτετόπισται ἡ πλάνη· διὸ μὴ χρῄζειν τὰς ναῦς τῶν κυβερνητῶν, ἀλλ' αὐτὰς τὸν πλοῦν ἐπίστασθαι.

559. Ἴσασι. On a vu ce mot, II, 211, avec la première syllabe brève. Ici et au vers suivant, cette syllabe est longue. La voyelle ι, chez Homère, est à volonté, à moins qu'elle ne soit pour ιι, comme dans δῖος.

560. Πόλιας est dissyllabe par synizèse. Bothe propose de lire πόλεις, et Bekker écrit πόλις. Ces corrections sont inutiles. Voyez plus haut la note du vers 524.

562. Ἠέρι καὶ νεφέλῃ est un ἓν διὰ δυοῖν : d'un impénétrable nuage. Alcinoüs dit que les navires des Phéaciens sont absolument invisibles.

562-563. Οὐδέ ποτέ σφιν.... Construisez : οὐδέ ποτε δέος ἔπι (ἔπεστι) σφιν, οὔτε πημανθῆναί τι, οὔτ(ε) ἀπολέσθαι.

564-571. Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε.... Ces huit vers étaient regardés par Aristarque comme une interpolation. Il les avait marqués d'obels avec astérisques, parce qu'ils sont empruntés, sauf les sutures d'adaptation, à un autre passage du poëme. Eustathe : σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι ἐνταῦθα μὲν τὸ κατὰ τὸν χρησμὸν χωρίον ὀβελίσκους ἔχει μετὰ ἀστέρων, δι' ὧν δηλοῦται ὡς ἐνταῦθοι μὲν οὐ καλῶς κεῖνται τὰ ἔπη, ἀλλαχοῦ δὲ ἄριστα ἔχει. Eustathe donne les motifs d'athétèse; mais nous les connaissons par une rédaction plus sûre que son résumé. Didyme (*Scholies* T) : ἀθετοῦνται. οἰκειότερον γὰρ ἐν τοῖς ἑξῆς XIII, 173-178), ὅταν ἴδωσι τὴν ναῦν ἀπολελιθωμένην ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος ἐκ τοῦ ἀποτελέσματος, ὥσπερ ὁ Κύκλωψ ὑπὸ τοῦ.... ἀναμιμνήσκεται (Preller : hoc est postquam fata per Ulyssem expleta erant, *Od*. I, 506, seqq.), καὶ ἡ Κίρκη· ἦ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι (X, 330) καὶ ἐνταῦθα δὲ παλιλλογοῦνται. εἰ δὲ ἔμαθε Ὀδυσσεὺς τὸν χρησμόν, οὐκ ἂν αὐτοῖς ἐμήνυσε τὰ ὑπὲρ αὐτοῦ, οὐδὲ Ἀλκίνοος ἔπεμψεν αὐτὸν ὑπερβολῇ φιλοξενίας. ἀλλὰ καὶ εὐχὴ γέγονε τοῦ Κύκλωπος· ὀψὲ κακῶς ἔλθοι νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης (IX, 534-535). ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ἴσως ἔχαιρον τῇ πηρώσει τοῦ Κύκλωπος, δι' αὐτῶν (il s'agit du peuple des Cyclopes) ἀναγκασθέντες μετοικῆσαι. Il est certain que les huit vers sont mal placés, et qu'ils disent ici des choses dont on n'a maintenant que faire. J'approuve donc Bekker de les avoir rejetés au bas de la page; et, malgré l'exemple des plus récents éditeurs, je n'hésite point à les mettre entre crochets.

564. Τόδ(ε), ceci : ce que je vais dire. — Ὥς se rapporte aussi à ce qui va suivre : *sic*, comme voici.

565-570. Ναυσιθόου,... Ces six vers, sauf deux modifications légères au premier et au dernier, se retrouveront au chant XIII, 173-178.

565. Ἀγάσασθαι. Ancienne variante, ἀγάσεσθαι. Le mot est pris en mauvaise part : s'être courroucé. Didyme (*Scholies* V) : ἄγαν ὀργισθῆναι. Voyez le vers IV, 181 et la note sur ce vers.

566. Ἀπήμονες, ne causant point de dommage, c'est-à-dire, selon la force de l'expression négative, faisant toujours une navigation heureuse. — Ἁπάντων dépend de πομποί, et désigne les étrangers reconduits chez eux par les Phéaciens.

Φῆ ποτὲ Φαιήκων ἀνδρῶν εὐεργέα νῆα
ἐκ πομπῆς ἀνιοῦσαν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ
ῥαισέμεναι, μέγα δ' ἧμιν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψειν.
Ὣς ἀγόρευ' ὁ γέρων· τὰ δέ κεν θεὸς ἢ τελέσειεν,
ἤ κ' ἀτέλεστ' εἴη, ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ.]

567. **Φῆ**, selon les anciens, a pour sujet Ποσειδάων sous-entendu, et, selon les modernes, Ναυσίθοος. — Ποτέ (*aliquando*) se rapporte à la destruction du navire, et non au verbe φῆ. — Au lieu de ποτέ oxyton, Ameis écrit ποτε enclitique. Avec cette leçon, l'adverbe dépend de φῆ. C'est l'orthographe et l'interprétation que préféraient quelques anciens. *Scholies* H et Q : ὅτι ὁ Ποσειδῶν εἶπέ ποτε ὅτι φθερῶ τὴν εὐεργέα τῶν Φαιήκων νῆα, ὀργιζόμενος διὰ τὸ πλεῖν τούτων τὰς νῆας ἀπήμονας, φθόνῳ πάντως βαλλομένας.

569. Ῥαισέμεναι. Il est étrange, disait Aristarque, qu'Ulysse ait connaissance de cette prédiction, et que pourtant il ne laisse pas ignorer aux Phéaciens la haine que lui porte Neptune; il l'est bien plus encore que les Phéaciens, après ses aveux, s'exposent à l'accomplissement de la menace. Cet argument est un de ceux qui militent avec le plus d'évidence contre l'authenticité des huit vers. Voyez plus haut la note de Didyme sur le passage entier. Cependant quelques-uns repoussaient l'argument, et prétendaient que la générosité des Phéaciens ne dépasse pas les bornes; qu'ils ont promis de reconduire Ulysse; que leur devoir est d'être fidèles, coûte que coûte, à la parole donnée. Porphyre (*Scholies* H et Q) : ἄλογον δοκεῖ πῶς ἀκούσας ὁ Ὀδυσσεὺς τὴν Ποσειδῶνος γνώμην ἔτι διηγήσασθαι μέλλει ὅτι ἐν προσκρούσει γέγονε τῷ θεῷ. διὸ δεῖ ὑποπτεύειν τοὺς στίχους τούτους. φαμὲν οὖν ὅτι ὑποσχόμενος ἤδη Ἀλκίνους τὴν πομπὴν, οἱ δὲ ἀγαθοὶ τὰς ὑποσχέσεις οὐκ ἀνακαλαίουσιν. — Avec Ποσειδάων pour sujet de φῆ, ῥαισέμεναι s'explique par lui-même. Si Ναυσίθοος est le sujet de φῆ, ῥαισέμεναι a son sujet sous-entendu, Ποσειδῶνα. — Au lieu de ῥαισέμεναι, quelques anciens lisaient ῥαίσεσθαι, et d'autres ῥαίσασθαι, mais dans le sens de l'actif, ce qui est indispensable, vu la suite.—Ἡμίν, pour la quantité, ἧμιν ayant la finale longue. Cette licence, rare chez Homère, est très-fréquente chez les poëtes dramatiques. Quelques anciens écrivaient ἧμιν, orthographe adoptée par La Roche. Mais, dès qu'on garde l'esprit rude, l'accent doit rester sur la finale. Autrement, Homère aurait dit, ἄμμιν.—D'après une foule d'exemples du datif employé pour le génitif, on est en droit d'expliquer ἧμιν.... πόλει comme s'il y avait πόλει ἡμῶν, πόλει ἡμετέρῃ. Mais rien n'empêche d'entendre ἡμίν à part, ou d'en faire le complément indirect du verbe : ***nobis obducere montem circa urbem***, nous couvrir la ville de l'ombre d'une montagne. — Πόλει. Bekker, πόλι, correction arbitraire et inutile.

570. Ὁ γέρων. Il ne peut s'agir ici que de Nausithoüs.

570-571. Τὰ δέ κεν θεός.... Ceci a été ajouté pour rendre l'interpolation moins intolérable; et c'est sur ces deux vers que se fondaient spécialement les partisans de l'authenticité du passage. Pourquoi Alcinoüs, disaient-ils, ne croirait-il pas que la menace de Neptune est chose sans conséquence, puisqu'elle date de très-longtemps, et qu'elle ne s'est jamais accomplie? Les Phéaciens ont maintes fois impunément reconduit des étrangers dans leur patrie; Neptune s'est résigné sans doute à leur privilége d'impunité, et à l'impuissance de ses tempêtes contre leurs navires. *Scholies* T : τὰ πρὸ πολλοῦ γὰρ παραδεδομένα μαντεύματα ἤδη ἕωλα ἐδόκει, καὶ οὐ πάντως ᾤετο ὑπὸ τούτου συντεθήσεσθαι. πολλοὺς δὲ ἀποστολῆς τετυχηκότας, ἅμα δὲ τοῦ ναυαγίου σεσωσμένους ὁρῶν, ἐνόμιζεν ὡς ἄρα καὶ ἡ ὀργὴ τοῦ Ποσειδῶνος πέπαυται.

571. Ἤ κ' ἀτέλεστ' εἴη, ou elles seront sans accomplissement. Il est dit, dans les *Scholies* V, que εἴη est pour ἐάσει. Entendez par là que, si le sujet grammatical n'est plus θεός, mais τά, c'est toujours de la volonté du dieu qu'il s'agit. C'est d'ailleurs ce qu'exprime formellement ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ, ***ut ei placitum est (in) animo*** (suivant sa fantaisie). — Quelques-

Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
ὅππῃ ἀπεπλάγχθης τε καὶ ἅστινας ἵκεο χώρας
ἀνθρώπων, αὐτούς τε πόλιάς τ' εὖ ναιεταώσας·
ἠμὲν ὅσοι χαλεποί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι·
οἵ τε φιλόξεινοι, καί σφιν νόος ἐστὶ θεουδής.
Εἰπὲ δ', ὅ τι κλαίεις καὶ ὀδύρεαι ἔνδοθι θυμῷ,
Ἀργείων Δαναῶν ἠδ' Ἰλίου οἶτον ἀκούων.
Τὸν δὲ θεοὶ μὲν τεῦξαν, ἐπεκλώσαντο δ' ὄλεθρον
ἀνθρώποις, ἵνα ᾖσι καὶ ἐσσομένοισιν ἀοιδή.
Ἦ τίς τοι καὶ πηὸς ἀπέφθιτο Ἰλιόθι πρὸ
ἐσθλὸς ἐών, γαμβρὸς ἢ πενθερός, οἵτε μάλιστα
κήδιστοι τελέθουσι, μεθ' αἷμά τε καὶ γένος αὐτῶν;
Ἠ τίς που καὶ ἑταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδώς,

uns supposent que l'explication des *Scholies* V se rapporte à une ancienne leçon, qui serait εἰῷ. Ce n'est qu'une hypothèse.

572. Ἀλλ' ἄγε.... Ce vers est fréquent chez Homère. On l'a vu, I, 69, 206, 224, etc.

573. Ὅππῃ est adverbe de manière : de quelle façon. Sans cela il ferait double emploi avec ce qui suit. D'ailleurs Ulysse expliquera, IX, 259-262, la manière dont il a été séparé de la flotte grecque.

574. Αὐτούς et πόλιας développent l'idée contenue dans χώρας, et il est absolument inutile de sous-entendre aucun verbe. Αὐτούς τε πόλιάς τ' εὖ ναιεταώσας est une apposition; car toute contrée a en général des habitants et des villes. — Le mot πόλιας, comme plus haut, vers 560, est dissyllabe par synizèse.

575-576. Καὶ ἄγριοι.... Voyez les vers VI, 120-121 et les notes sur ces deux vers.

577. Ὅ τι, *quidnam*, pour quelle raison.

578. Ἀργείων Δαναῶν, des Argiens enfants de Danaüs. Avec l'ancienne ponctuation, Ἀργείων, Δαναῶν, ἠδ', le vers présente une difficulté, puisque Ἀργεῖοι et Δαναοί, comme noms de peuples, sont termes absolument synonymes. — Bothe propose de lire ἀχρεῖον, au lieu de Ἀργείων. Mais il n'y a aucune difficulté, dès que Δαναῶν n'est plus qu'une épithète patronymique; et l'on ne voit pas bien de quel droit Alcinoüs blâmerait, par un mot d'acception mauvaise, une douleur dont il ignore les motifs. — Bekker change Ἀργείων en ἡρώων, ce qui est purement arbitraire. Il change aussi ἠδ(έ) en καί, ce qui ne l'est pas moins; mais ἠδ' ϝιλίου serait impossible, et il tient à son digamma.

579. Τόν, c'est-à-dire τὸν οἶτον, τοῦτον τὸν οἶτον. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. En prose, la phrase serait subordonnée; et, au lieu de ἐπεκλώσαντο δ(έ), il y aurait, οἳ ἐπεκλώσαντο : lesquels avaient décrété. — Ὄλεθρον, la mort violente : les catastrophes où l'on périt.

580. Ἦσι pour ᾖ : *sit*, *soit*. — Καὶ ἐσσομένοισιν, même à ceux qui seront : à la postérité même. Voyez, *Iliade*, VI, 358, ἀοίδιμοι ἐσσομένοισιν.

582. Ἐσθλὸς ἐών, étant brave, c'est-à-dire victime de sa bravoure. La ponctuation vulgaire, virgule à la fin du vers 581, puis ἐσθλὸς ἐὼν γαμβρός sans virgule, met une platitude là où il y a réellement une beauté. — Γαμβρὸς ἢ πενθερός. Alcinoüs particularise : par exemple, un gendre ou un beau-père. La signification de γαμβρός est précisée par ce qui suit.

583. Μεθ' αἷμά τε καὶ γένος αὐτῶν, après le sang et la race d'eux-mêmes, c'est-à-dire après les parents de leur sang et de leur race. Il s'agit des hommes en général; on peut donc dire, si l'on veut, *notre* au lieu de *leur*. Quant à l'ancienne variante ἀνδρῶν, au lieu de αὐτῶν, elle semble être plutôt une glose qu'une leçon proprement dite.

ἐσθλός; Ἐπεὶ οὐ μέν τι κασιγνήτοιο χερείων
γίγνεται, ὅς κεν ἑταῖρος ἐὼν πεπνυμένα εἰδῇ.

585. Ἐσθλός est pris ici dans son sens moral le plus élevé et le plus étendu : *eximius*, distingué; plein de toutes sortes de vertus. — Οὐ.... τί.... χερείων, nullement inférieur à, c'est-à-dire aussi précieux que. *Scholies* T : δαιμονίως ἐνέστησε τὰ τῆς φιλίας. ἀγαθὸς γὰρ φίλος εὑρεθεὶς οὐδὲν ἀδελφοῦ οὔτε ἐν τῇ χρείᾳ οὔτε ἐν τῇ ἡδονῇ διαφέρει. — Il est habituel, chez Homère, que ἐπεὶ οὐ ne compte que pour deux syllabes. Ameis conjecture qu'il en était de même primitivement dans ce vers-ci, et que la vraie leçon est ἐπεὶ οὐ μέν τοί τι κασιγνήτοιο. Mais c'est forcer les droits de la critique que d'exiger des poëtes une absolue conformité avec eux-mêmes. Les nôtres ne se gênent pas pour faire, selon le besoin du vers, *hier* monosyllabe ou dissyllabe; et ils ont bien d'autres licences analogues.

586. Πεπνυμένα. Ancienne variante, κεχαρισμένα, correction suggérée par le vers 584. Cette correction était mauvaise; car πεπνυμένα dit tout à la fois et ce qui est dans κεχαρισμένα, et ce qui est dans ἐσθλός. — Εἰδῇ, orthographe d'Aristarque. Tyrannion et d'autres anciens écrivaient εἴδῃ paroxyton.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ I.

ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΛΟΓΟΙ. ΚΥΚΛΩΠΕΙΑ.

Commencement des récits d'Ulysse, qui remplissent quatre chants entiers. Le héros se fait connaître (1-38). Il raconte son départ de Troie et ses aventures en Thrace (39-61). Tempête au cap Malée; le vent pousse Ulysse loin de sa route, et le fait aborder au pays des Lotophages (62-104). Du pays des Lotophages, Ulysse est porté à celui des Cyclopes (105-192). Il pénètre, avec douze de ses compagnons, dans l'antre de Polyphème (193-286). Le festin du cyclope anthropophage (287-344). Ulysse enivre Polyphème et lui crève son œil (345-412). Il s'échappe de la prison du monstre avec ses compagnons survivants (413-566).

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
ἤτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν ἀοιδοῦ
τοιοῦδ', οἷος ὅδ' ἐστί, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδήν.
Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι,

ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΛΟΓΟΙ signifie récits pour Alcinoüs, c'est-à-dire récits faits par Ulysse à Alcinoüs. Ce titre ne s'applique donc pas uniquement au chant neuvième, puisque Ulysse continuera de raconter jusqu'à la fin du douzième chant. Nous voyons, par les *Scholies*, qu'on le donnait proprement à l'ensemble des chants IX-XII. On disait aussi ἀπόλογος au singulier, et il y avait encore un autre titre général, mais fort vague, et qui exprime moins bien ce dont il s'agit : I-M. Ἀλκίνου ἀπόλογος ἢ ἀπόλογοι, ἢ, τὰ τοῦ Ὀδυσσέως παρὰ Ἀλκίνῳ. — Je laisse, pour obéir à l'usage, Ἀλκίνου ἀπόλογοι comme titre apparent du chant neuvième. Il y en a un, dans les *Scholies*, qui vaut mieux que celui-là : τὰ περὶ Κίκονας καὶ Λωτοφάγους καὶ Κύκλωπας. Mais les *Scholies* ajoutent : ἄλλως. Κυκλώπεια. D'après ceci, le chant IX a dû être habituellement désigné par le nom de *Cyclopée* tout seul; et en effet, les deux premiers récits sont trop courts pour avoir jamais été de vraies rhapsodies. Ils ne sont que des préludes de la rhapsodie proprement dite, l'aventure d'Ulysse chez Polyphème.

2. Ἀλκίνοε.... Voyez le vers VIII, 382 et la note sur ce vers.

3-4. Τόδε καλὸν.... Voyez les vers I, 370-371 et les notes sur ces deux vers.

5-8. Οὐ γὰρ.... Dans un des manuscrits de Milan, ces quatre vers sont obélisés. Il est impossible de prendre ce fait pour une athétèse sérieuse; car, si l'on supprimait les vers 5-8, il faudrait supprimer les trois qui suivent. Mais le passage a été blâmé par Platon au livre III de la *République*;

ἢ ὅτ' εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κάτα δῆμον ἅπαντα,
δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ,
ἥμενοι ἑξείης, παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσσων
οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν·
τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἴδεται εἶναι.
Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στονόεντα
εἴρεσθ', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω·
τί πρῶτόν τοι ἔπειτα, τί δ' ὑστάτιον καταλέξω;
Κήδε' ἐπεί μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες.
Νῦν δ' ὄνομα πρῶτον μυθήσομαι, ὄφρα καὶ ὑμεῖς

les obels sont probablement un souvenir de cette condamnation morale. Platon eût-il raison contre Homère, et il a parfaitement tort, cela ne prouverait rien en faveur de l'athétèse : bien au contraire, puisque Platon admet les vers pour authentiques.

6. Ἢ ὅτ' εὐφροσύνη, *vulgo* ἢ ὅταν εὐφροσύνη. — Ἔχῃ κάτα, c'est-à-dire κατέχῃ. Anciennes variantes du vers attribuées à Ératosthène, l'une par Athénée, Ἢ ὅταν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κακότητος ἀπούσης, et l'autre par Eustathe, Ἢ ὅτ' εὐφροσύνη μὲν ἔχει κακότητος ἀπάσης. La dernière variante est altérée, et ἀπάσης est évidemment une faute de copiste, pour ἀπούσης, car ἀπάσης n'a ici aucun sens. Le verbe ἔχειν, sans complément, signifie régner; on peut donc entendre ἔχῃ et ἔχει. Ameis écrit même, dans son texte, ἔχῃ κατὰ δῆμον, et non κάτα, ce qui l'oblige à rendre ἔχῃ par *sich hælt*, *herrscht*. Le sens reste le même au fond qu'en lisant ἔχῃ κάτα, c'est-à-dire κατέχῃ.

7. Ἀκουάζωνται, ont le plaisir d'écouter. Ameis : « Ἀκουάζομαι gilt als ein « Intensivum *gern hœren* zu ἀκούω. » Voyez le vers XIII, 9.

8. Παρά, *juxta*, à portée : sous leur main; devant eux.

10. Φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ, hystérologie. L'échanson remplit de vin les coupes, avant de les apporter aux convives.

11. Τοῦτό τί μοι.... Construisez : τοῦτο εἴδεταί μοι ἐνὶ φρεσὶν εἶναι κάλλιστόν τι. Quelques-uns prennent τι comme adverbe : εἴδεταί τι, paraît en quelque sorte. Mais une des plus belles choses, et la chose qui a bien l'air d'être la plus belle de toutes, c'est tout un au fond.

12-13. Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα.... Hayman remarque avec raison que Virgile s'est directement inspiré de ce passage, et qu'il introduit le récit de son héros de la même façon qu'Homère avait amené celui d'Ulysse : « The Virgiliam lines, *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros* and « *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*, *Æn.* II 10 and 3, are plainly mo« delled from these, as of course is the « whole arrangement by which the Æneid « embodies the narrative of the sack of « Troy, etc. »

12. Ἐμὰ κήδεα.... στονόεντα, mes chagrins pleins de gémissements : les malheurs qui me font tant gémir.

13. Ὄφρ(α) marque seulement l'effet produit, et non pas une intention : question d'où il résultera que.

14. Τί πρῶτόν τοι ἔπειτα. Ancienne variante, τί πρῶτον, τί δ' ἔπειτα. Mais τοι (*tibi*) est tout naturel dans la phrase, sinon indispensable. — Πρῶτον et ὑστάτιον ne sont point ici des adverbes. Ils sont adjectifs, et ils qualifient τι.

15. Κήδε' ἐπεί μοι.... On a vu ce vers ailleurs, VII, 242. Quelques anciens ne mettaient pas de point après καταλέξω, en mettaient un après κήδε(α), ponctuation blâmée par Nicanor (*Scholies* H) : οὐ δεῖ στίζειν εἰς τὸ κήδεα, ἀλλ' ὑφ' ἓν ἀναγινώσκειν.

16. Πρῶτον, adverbe : pour commencer le récit.

εἴδετ', ἐγὼ δ' ἂν ἔπειτα φυγὼν ὕπο νηλεὲς ἦμαρ
ὑμῖν ξεῖνος ἔω, καὶ ἀπόπροθι δώματα ναίων.
Εἴμ' Ὀδυσεὺς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν
ἀνθρώποισι μέλω, καί μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει.
Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον· ἐν δ' ὄρος αὐτῇ,
Νήριτον εἰνοσίφυλλον ἀριπρεπές· ἀμφὶ δὲ νῆσοι
πολλαὶ ναιετάουσι μάλα σχεδὸν ἀλλήλῃσιν,
Δουλίχιόν τε Σάμη τε καὶ ὑλήεσσα Ζάκυνθος.
Αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
πρὸς ζόφον (αἱ δέ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε),

17. Εἴδετ(ε) est au subjonctif, pour εἴδητε. — Φυγὼν ὕπο, c'est-à-dire ὑποφυγών. Voyez des tmèses analogues, *Iliade*, XV, 700 et XVI, 805.

18. Ἔω, c'est-à-dire ὦ, dépend, comme εἴδετ(ε), de ὄφρα. — Καί, encore que.

19. Εἴμ' Ὀδυσεὺς.... ὅς. Il faut sous-entendre οὗτος, ou plutôt ἐκεῖνος. En effet, la phrase revient à dire : « Cet Ulysse que vient de célébrer votre aède, c'est moi-même en personne. » — Πᾶσι se rapporte à ἀνθρώποισι, et non à δόλοισιν. C'est ce que démontre la fameuse expression, Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα, XII, 70 : Argo à qui tous s'intéressent, c'est-à-dire le navire Argo fameux dans tout l'univers. — Δόλοισιν équivaut à διὰ δόλους : par des ruses ; par mes stratagèmes. L'explication que je donne du vers 19 est incontestable, quoi qu'en disent les traducteurs et les modernes commentateurs. *Scholies* T : οὗτος ἐκεῖνός εἰμι Ὀδυσσεὺς, περὶ οὗ πρόσθεν ἠκούετε ἐν τῇ ἀοιδῇ. *Scholies* B, H et Q : ἐν ἀνθρώποις διὰ τοὺς δόλους ἀπόκειμαι, ἤτοι ἐν τοῖς ἁπάντων στόμασίν εἰμι διὰ τοὺς δόλους. παρεῖται ἡ διά, καὶ ἡ δοτικὴ ἀντὶ αἰτιατικῆς κεῖται· διὰ δόλους γὰρ μέλω. *Scholies* Q : ὅστις ἐγὼ ἐν πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις διὰ φροντίδος εἰμὶ ποιεῖν δόλους, οἵ μου τὸ κλέος μέχρι τοῦ οὐρανοῦ ἀνήγαγον. *Scholies* B : πᾶσιν ἀνθρώποις μέλω ἐν δόλοις, ἤτοι ἐν ἐπιμελείᾳ εἰμὶ ὡς δόλοις πρέπων στρατιωτικοῖς.

20. Καί μευ.... La phrase n'est que juxtaposée ; mais c'est en réalité comme s'il y avait, καὶ οὗ (et duquel). Cette renommée qui atteint au ciel, c'est celle de l'inventeur des stratagèmes, et surtout celle du héros qui a pris Troie par la ruse. Quand Énée dit (*Énéide*, I, 382) en apparence la même chose qu'Ulysse, il ne s'agit que du vague retentissement d'un nom. Ici la chose est spécialisée par ce qui précède. *Scholies* B et Q : διὰ δόλους ἔνδοξός εἰμι. ὁ γὰρ δόλος καὶ ἐπὶ ἀγαθοῦ τάσσεται· νῦν δὲ ἐπὶ ἐγκωμίου τοῦτο λέγει· ὑπερβολὴ γὰρ δόξης τὸ μέχρι θεῶν ἐφθακέναι τὸ κλέος.

21. Εὐδείελον. Voyez la note du vers I, 167. — Ἐν.... αὐτῇ, sous-entendu ἐστί : ἔνεστιν αὐτῇ.

22. Ἀμφί, alentour : autour de l'île d'Ithaque, ou plutôt dans son voisinage.

23. Ναιετάουσι (*habitantur*) équivaut à κεῖνται : sont situées. En effet, il s'agit uniquement de la position des îles ; mais l'image des habitants ne gâte pas l'expression, bien au contraire.

24. Δουλίχιόν τε.... Voyez le vers I, 146 et les notes sur ce vers.

25-26. Αὐτὴ δὲ.... Construisez : αὐτὴ δὲ κεῖται χθαμαλὴ εἰν ἁλί, πανυπερτάτη πρὸς ζόφον. — Αὐτὴ δέ, quant à elle-même : Ithaque, pour ce qui la concerne. — Χθαμαλὴ.... κεῖται (gît basse) est précisé par εἰν ἁλί (dans la mer). Ulysse dit que les rivages de l'île ne sont pas très-élevés au-dessus du niveau de la mer. — Πανυπερτάτη.... πρὸς ζόφον, tout à fait au point le plus avancé vers le couchant. Ulysse dit que l'île d'Ithaque est la plus occidentale des quatre îles qu'il vient de nommer. — On s'accorde aujourd'hui sur le vrai sens de ce passage. Mais il ne faut pas croire que l'honneur d'avoir fini par

τρηχεῖ', ἀλλ' ἀγαθὴ κουροτρόφος· οὔτοι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.
Ἦ μέν μ' αὐτόθ' ἔρυκε Καλυψὼ, δῖα θεάων,
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·
ὣς δ' αὔτως Κίρκη κατερήτυεν ἐν μεγάροισιν,
Αἰαίη δολόεσσα, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·
ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον.
Ὣς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκήων

l'entendre appartienne à nos contemporains. Notre interprétation était banale dans l'école d'Alexandrie. *Scholies* T : χθαμαλὴ, ὡς πρὸς ὕψος. πανυπερτάτη δὲ ὡς πρὸς σύγκρισιν τῶν κατειλεγμένων, ὅτι ὑπέρκειται ἐκείνη ἐν τοῖς δυτικοῖς μέρεσιν ὑπὲρ πασῶν τῶν παρακειμένων ταπεινότερον. Les mêmes choses se retrouvent en substance dans les *Scholies* E, Q et V. Mais les anciens ont beaucoup disputé sur les vers 25-26, et il y a aussi à leur sujet, dans les scholies et ailleurs, des divagations analogues à celles de Mme Dacier ou de tel autre moderne. — 26. Αἱ δέ, c'est-à-dire αἱ γὰρ ἄλλαι νῆσοι : car les autres îles; car Dulichium, Samé et Zacynthe. — Ἄνευθε (*seorsum*) indique une distance quelconque, et n'est point en contradiction avec le mot ἀμφί du vers 22. — Πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε, expression dédoublée : vers le soleil levant.

27. Ἀγαθὴ κουροτρόφος, bonne nourrice de jeunes guerriers, c'est-à-dire nourrissant une nombreuse population d'hommes braves.

28. Ἧς γαίης, que sa terre : que la terre de la patrie. D'après le tour personnel de la phrase, ἐμῆς γαίης était l'expression régulière. Mais il s'agit d'un sentiment universel. Ulysse parle pour tout homme digne de ce nom, et non pas pour lui seul. Didyme (*Scholies* T) : οὐκ εἶπεν ἐμῆς, ἵνα καθολικώτερος γένηται ὁ λόγος περὶ τῆς τῶν καθ' ἕκαστον ἀνθρώπων πατρίδος, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις (vers 34), ὡς οὐδὲν γλύκιον. — Bothe propose d'écrire τῆς au lieu de ἧς, non qu'il voie aucune difficulté dans ἧς, mais parce que la pensée générale se retrouve plus bas, et qu'ici, selon lui, il ne doit s'agir que d'Ithaque : τῆς γαίης, c'est-à-dire ταύτης τῆς γαίης. Le raisonnement est bizarre; car ἧς πατρίδος au vers 34 prouve pour ἧς γαίης au vers 28, et non pas contre. Nous n'avons point à perfectionner la poésie d'Homère, si tant est que supprimer une répétition d'idée, ce soit la perfectionner, et non lui nuire. L'amour de la patrie est un sentiment qui déborde dans l'âme d'Ulysse; le héros ne se tient donc pas de répéter que rien n'est plus doux et plus cher à l'homme que la patrie.

29. Αὐτόθ(ι), là-même, c'est-à-dire près d'elle. Le terme vague dont se sert Ulysse est précisé au vers suivant par ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι.

30. Ἐν σπέσσι.... On a vu ce vers, I, 15. Quelques-uns le mettent ici entre crochets. Mais sa suppression nuit au sens, non-seulement parce que αὐτόθι a besoin de commentaire, mais parce qu'il faut qu'Alcinoüs sache pourquoi Ulysse était retenu par Calypso. L'absence du vers dans la plupart des manuscrits prouve, mais voilà tout, qu'il y a eu des anciens qui ne voulaient pas de λιλαιομένη πόσιν εἶναι deux fois dit en trois vers.

32. Αἰαίη, l'Éenne, c'est-à-dire la déesse de l'île d'Éa. Voyez X, 135; XI, 70; XII, 3. Quelques anciens expliquaient Αἰαίη par Κολχική. Cette explication a été suggérée par le nom d'Éétès, père de Médée; mais s'il y a, dans le caractère de Médée et celui de Circé, quelque chose de commun, elles ne sont point sœurs, ni même parentes, et il n'y a qu'un rapport fortuit entre le nom du roi Éétès et celui de l'île d'Éa. — Λιλαιομένη πόσιν εἶναι. La situation d'Ulysse avec Circé avait été exactement la même qu'elle fut ensuite avec Calypso. De là suit la convenance, sinon la nécessité de la répétition.

34-36. Ὣς οὐδὲν.... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page, et Fæsi les a

γίγνεται, εἴπερ καί τις ἀπόπροθι πίονα οἶκον
γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκήων.
Εἰ δ' ἄγε τοι καὶ νόστον ἐμὸν πολυκηδέ' ἐνίσπω,
ὅν μοι Ζεὺς ἐφέηκεν ἀπὸ Τροίηθεν ἰόντι.
Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν,
Ἰσμάρῳ· ἔνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς·
ἐκ πόλιος δ' ἀλόχους καὶ κτήματα πολλὰ λαβόντες
δασσάμεθ', ὡς μή τίς μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.
Ἔνθ' ἤτοι μὲν ἐγὼ διερῷ ποδὶ φευγέμεν ἡμέας
ἠνώγεα· τοὶ δὲ μέγα νήπιοι οὐκ ἐπίθοντο.

mis entre crochets. Bekker dit, dans son *Annotatio* : « 34-6. ὀβελίζονται. 35. 36. « omittit codex Phillips. » Les obels sont dans un manuscrit de Milan, mais fort mal placés, car il y en a un au vers 33, et il n'y en a point au vers 36. Fussent-ils là où Bekker les suppose, et les trois vers manquassent-ils ailleurs encore que dans le manuscrit de Phillips, le passage n'en serait pas moins beau ni moins digne d'Homère. L'athétèse de Bekker est absolument inadmissible. — Je ne dis rien de ceux qui voudraient retrancher non-seulement les vers 34-36, mais les cinq qui précèdent (29-33). C'est de la déraison. — 34. Ὡς, *adeo*, tellement. — Ἧς πατρίδος, comme ἧς γαίης au vers 28. Ici on ne peut pas contester le mot ἧς, car εἴπερ καί τις montre que la pensée est générale, et que γλύκιον est une ellipse pour γλύκιον παντί τινι, γλύκιον ἀνθρώπῳ.

35. Εἴπερ καί, *etiamsi*, quand bien même. — Ἀπόπροθι, *procul*, loin, c'est-à-dire loin de son pays.

37. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 271. — Τοι, *tibi*, à toi. — Ἐνίσπω, le subjonctif dans le sens du futur : je vais raconter. Voyez, I, 1, la note sur ἔννεπε. — Au lieu de ἐνίσπω, quelques anciens lisaient ἐνίψω, le futur proprement dit.

38. Ἀπὸ Τροίηθεν, pléonasme (comme ἀπ' οὐρανόθεν, XI, 18, ou comme ἐξ ἁλόθεν, *Iliade*, XXI, 335) : hors de la Troade.

39. Κικόνεσσι. Les Cicons habitaient la Thrace, dans la vallée de l'Hèbre, et Ismare était leur capitale. C'est chez eux que les poëtes postérieurs à Homère ont localisé la légende d'Orphée. Ils étaient les alliés des Troyens. Voyez l'*Iliade*, II, 846 et XVII, 73.

40. Ἰσμάρῳ, apposition à Κικόνεσσι, comme ἐς Πάφον, VIII, 363, à Κύπρον. — Αὐτούς, eux-mêmes, c'est-à-dire les habitants mâles de la ville. — Ulysse continue la guerre de Troie, même après qu'Ilion a péri. Il tire vengeance d'ennemis des Grecs, d'amis déclarés des Troyens.

42. Ἴσης. sous-entendu μοίρης : d'une part égale ; de sa part légitime.

43. Διερῷ ποδί, d'un pied rapide. Voyez la note des vers VI, 201-203. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

44. Ἠνώγεα, trissyllabe par synizèse. — Τοί, eux : mes compagnons. — Οὐκ ἐπίθοντο. Les enstatiques trouvaient ici Homère en contradiction avec lui-même « Quoi ! disaient-ils, Ulysse ne sait pas se faire obéir de ses propres compagnons ! Mais alors comment croire qu'il ait ramené à l'ordre, un bâton en main, les soldats devant Troie ? Ton héros, ô poëte, n'est que le plus vulgaire des hommes. » Les lytiques répondaient qu'autre chose est d'avoir affaire à des soldats découragés ou à des soldats triomphants. Les compagnons d'Ulysse ne sont pas les seuls victorieux qui se soient signalés par leur impertinence. Porphyre (*Scholies* Q) : ἐναντία, φησὶ (Ζωΐλος?), λέγει ἑαυτῷ ὁ Ὅμηρος. ἐν μὲν γὰρ Ἰλιάδι παράγει τὸν Ὀδυσσέα τύπτοντα καὶ τοὺς μηδὲν αὐτῷ προσήκοντας τῶν στρατιωτῶν· Ὃν δ' αὖ δήμου.... (*Iliade*, II, 198-199). καὶ ταῦτα ποιῶν ἔπειθεν. ἐνταῦθα δὲ οὐδὲ τῶν ἰδίων

Ἔνθα δὲ πολλὸν μὲν μέθυ πίνετο, πολλὰ δὲ μῆλα
ἔσφαζον παρὰ θῖνα καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς.
Τόφρα δ' ἄρ' οἰχόμενοι Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν,
οἵ σφιν γείτονες ἦσαν ἅμα πλέονες καὶ ἀρείους,
ἤπειρον ναίοντες, ἐπιστάμενοι μὲν ἀφ' ἵππων
ἀνδράσι μάρνασθαι, καὶ ὅθι χρὴ πεζὸν ἐόντα.
Ἦλθον ἔπειθ', ὅσα φύλλα καὶ ἄνθεα γίγνεται ὥρῃ,
ἠέριοι· τότε δή ῥα κακὴ Διὸς αἶσα παρέστη
ἡμῖν αἰνομόροισιν, ἵν' ἄλγεα πολλὰ πάθοιμεν.
Στησάμενοι δ' ἐμάχοντο μάχην παρὰ νηυσὶ θοῇσιν·

ἄρχειν δύναται, οὐ γὰρ αὐτῷ πείθονται ἀποπλεῖν. στρατηγοῦ δέ ἐστι κακοῦ τὸ καταφρονεῖσθαι. οὔτε οὖν λέγειν δεινὸς ἦν (ἔπειθε γὰρ ἂν) οὔτε δόξῃ μέγας, ἐδέδιε γάρ· οὔτε μὴν χρηστὸς, ἠροῦντο γάρ. ἐροῦμεν οὖν ὅτι εὐθὺς ἀπὸ τῆς νίκης ὄντες οἱ ἑταῖροι ἐγαυρίων τῇ τύχῃ. τοιαῦτα δέ τινα καὶ Ἀγαμέμνων πέπονθεν. ἠναντιοῦντο γὰρ αὐτῷ πολλάκις Ἕλληνες.

47. Τόφρα δ(έ), or durant cela, c'est-à-dire pendant qu'ils banquetaient. — Οἰχόμενοι.... γεγώνευν, s'en allant criaient : s'en allaient criant; criaient partout au secours. — Κικόνεσσι dépend de γεγώνευν : (s'adressant) aux Cicons. — Les enstatiques, ici encore, trouvaient Homère en faute. Les Cicons de la ville sont massacrés; comment peuvent-ils appeler au secours les Cicons de la campagne? Porphyre (*Scholies* B et Q) : πῶς οἱ ἀπολλύμενοι Κίκονες βοὰν εἶχον; La réponse n'était pas difficile à trouver. La question, en effet, ne reposait que sur une équivoque. Les Cicons dont il s'agit ici sont tous des Cicons de la campagne; et Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν équivaut à Κίκονες γεγώνευν ἀλλήλοις. Voyez, III, 272, ἐθέλων ἐθέλουσαν.

48. Οἵ se rapporte également et à Κίκονες et à Κικόνεσσι. C'est pour l'avoir appliqué uniquement à Κικόνεσσι, que les enstatiques ont vu, dans Κίκονες, les habitants d'Ismare; et c'est pour avoir cru qu'il s'agissait des Ismariens, que certains lytiques faisaient la mauvaise réponse citée par Porphyre (*Scholies* B et Q) : ἐν τῷ πορθεῖσθαι ἐβόων, ἤκουσαν δέ οἱ γείτονες. Cette explication ne tient pas compte de οἰχόμενοι, et elle supprime la mutualité indiquée par le rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι. — On rendrait compte de οἰχόμενοι, sinon du rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι, en entendant par Κίκονες les Ismariens échappés au massacre. Mais pas un Ismarien n'a échappé au massacre. Cela est faux, certes, mais Ulysse le dit; et ce que nous avons à expliquer, ce sont les paroles d'Ulysse. Nous pouvons supposer, si nous voulons, que les habitants de la banlieue d'Ismare ont été avertis par des Ismariens; mais Ulysse ne le dit pas. Les Cicons de la campagne savent que la ville a été prise et saccagée par des Grecs, voilà tout. Mais les vaisseaux grecs sont à la côte; les Grecs eux-mêmes sont sur le rivage; le mouvement dans la campagne a même dû commencer dès le moment où Ulysse et les siens ont débarqué et ont attaqué la ville.

49. Ἤπειρον ναίοντες est dit par opposition aux Ismariens, dont la ville était sur la mer. *Scholies* B et Q : οἱ τὴν ἤπειρον οἰκοῦντες, ὅ ἐστι μεσόγειοι. οἱ γὰρ πορθηθέντες παραθαλάσσιοι ἦσαν. — Ἀφ' ἵππων, en parlant d'un peuple thrace, doit peut-être s'entendre au propre. Mais cette expression, dans la langue d'Homère, signifie, partout ailleurs, du haut d'un char.

50. Καὶ ὅθι χρή, et là où il faut : et au besoin. — Πεζὸν ἐόντα est le sujet de l'infinitif sous-entendu, μάρνασθαι.

51. Ὅσα équivaut à ὅσοι et se rapporte à τοσοῦτοι sous-entendu : aussi nombreux que les.... qui.

52. Ἠέριοι, *matutini*, à l'aube.

54-55. Στησάμενοι.... Ces deux vers sont empruntés, sauf modification, à l'*Iliade*, XVIII, 533-534. — Μάχην dépend

βάλλον δ' ἀλλήλους χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν.
Ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα δ' ἀλεξόμενοι μένομεν πλέονάς περ ἐόντας·
ἦμος δ' Ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε,
καὶ τότε δὴ Κίκονες κλῖναν δαμάσαντες Ἀχαιούς.
Ἓξ δ' ἀφ' ἑκάστης νηὸς ἐϋκνήμιδες ἑταῖροι
ὤλονθ'· οἱ δ' ἄλλοι φύγομεν θάνατόν τε μόρον τε.
Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

tout à la fois et de στησάμενοι et de ἐμάχοντο.

55. Ἀλλήλους, les uns les autres, c'est-à-dire les ennemis frappant mes compagnons et mes compagnons frappant les ennemis. Le mot ἀλλήλους indique que le sujet de βάλλον est double, et que ce verbe ne se rapporte plus, comme ἐμάχοντο, aux ennemis seuls.

56. Ὄφρα μὲν.... Voyez l'*Iliade*, VIII, 66, et la note sur ce vers.

58. Ἦμος.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 779, et la note sur ce vers.

59. Κλῖναν, firent pencher : mirent en déroute. *Scholies* T : κλιθῆναι ἠνάγκασαν. — Ἀχαιούς dépend tout à la fois et de κλῖναν et de δαμάσαντες.

60. Ἓξ δ' ἀφ' ἑκάστης νηός, or six de chaque navire. Si l'on prend l'expression au pied de la lettre, il y a ici absolue invraisemblance. Aussi Zoïle et beaucoup d'autres n'ont-ils pas manqué de crier à l'absurde! et de rappeler le poëte au sens commun. Porphyre (*Scholies* H et Q) : πολλοὶ κατηγόρουν τοῦ ἀπιθάνου, ὧν εἷς ἐστὶ καὶ Ζωΐλος. ἄτοπον γὰρ ἡγοῦνται μήτε πλέονας μήτε ἐλάττους ἀνῃρῆσθαι ἀφ' ἑκάστης νηός, ἀλλ' ἴσους ὡς ἀπὸ τοῦ ἐπιτάγματος. χρὴ δὲ τὰ πλάσματα πιθανὰ εἶναι. — Ulysse avait douze vaisseaux. Voyez l'*Iliade*, II, 637. Voyez aussi plus bas, vers 159. Il a perdu soixante-douze de ses compagnons. Quand il veut reprendre la mer, qu'il fait l'appel, et qu'il distribue les rameurs sur les bans, il lui manque six rameurs par chaque vaisseau; et c'est là simplement ce qu'Homère a voulu dire. Telle était l'explication donnée par les lytiques. — On peut, si l'on veut, s'en tenir à la lettre. Un fait merveilleux de plus ou de moins, dans une épopée, cela ne tire guère à conséquence. Mais, comme Ulysse ne fait aucune remarque sur la bizarre exactitude de la proportion, et qu'il dit purement et simplement la chose, il est probable que le poëte, en disant six de chaque navire, n'a vraiment dit qu'un nombre général, peu facile à exprimer autrement qu'en prose. Cratès était un bien misérable commentateur d'Homère. Cette fois du moins il avait très-bien parlé; et sa réponse à Zoïle ne peut que lui faire honneur. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύει δὲ ὁ Κράτης οὕτως. βούλεται Ὅμηρος ἑβδομήκοντα δύο ἀπολωλότας σημᾶναι. πεζὸν μὲν τὸ φάναι, ἀπώλοντο οἱ ἑβδομήκοντα δύο, καὶ σχεδὸν ἀδύνατον εἰπεῖν εἶναι ποιητικὸν διὰ τὸ μέτρον. δώδεκα γὰρ νεῶν οὐσῶν καὶ ἀπολομένων ἑβδομήκοντα δύο, εἴτε ἐκ μιᾶς νεὼς ἁπάντων εἴτε ἐκ πλειόνων, μηκέτι εἶναι τὸν ἀριθμὸν τῶν στρατιωτῶν πλήρη ἐν ἑκάστῳ πλοίῳ. ὅτε γὰρ ἔμελλον ἀποπλεῖν, τότε ἐξ ὀνόματος καλῶν πάντας, καὶ εὑρὼν τοὺς λείποντας, ἀναγκαίως ἐμέρισεν εἰς τὰς ναῦς ἐξ ἴσης. ἐνέλιπον δὲ ἓξ εἰς ἑκάστην ναῦν ἐρέται.

61. Οἱ δ' ἄλλοι, quant à ceux qui n'étaient pas du nombre, c'est-à-dire quant à nous autres qui n'avions pas péri dans le combat.

62. Προτέρω, *ulterius*, plus loin, c'est-à-dire reprenant la route qui nous éloignait de la Troade. — Πλέομεν est à l'imparfait.

62-63. Ἀκαχήμενοι ἦτορ est expliqué par φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους, et ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο est une sorte de parenthèse. Les deux sentiments sont simultanés; le poëte les rapproche par l'expression, et il laisse à notre esprit le soin de rétablir l'or-

Οὐδ' ἄρα μοι προτέρω νῆες κίον ἀμφιέλισσαι,
πρίν τινα τῶν δειλῶν ἑτάρων τρὶς ἕκαστον ἀῦσαι,
οἳ θάνον ἐν πεδίῳ, Κικόνων ὕπο δῃωθέντες·
Νηυσὶ δ' ἐπῶρσ' ἄνεμον Βορέην νεφεληγερέτα Ζεὺς
λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
Αἱ μὲν ἔπειτ' ἐφέροντ' ἐπικάρσιαι, ἱστία δέ σφιν
τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἲς ἀνέμοιο.
Καὶ τὰ μὲν ἐς νῆας κάθεμεν, δείσαντες ὄλεθρον,

dre naturel des motifs. Didyme (*Scholies* T) : ἀκαχήμενοι διὰ τοὺς ἀπολωλότας, ἄσμενοι διὰ τὸ σεσῶσθαι αὐτούς.

64. Οὐδ(έ), *non tamen*.

65. Πρίν τινα.... ἕκαστον ἀῦσαι, avant d'avoir appelé à haute voix un chacun. — Τῶν δειλῶν ἑτάρων, de ces infortunés amis. Le mot δειλός, chez Homère, n'a pas toujours un sens infamant. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XXII, 31 et XXIII, 65 et les notes sur ces deux vers. — Tout le monde se rappelle les passages où Virgile, *Énéide*, III, 67 et VI, 505, semble avoir imité, à propos de Polydore et de Déiphobe, ce qu'Homère vient de dire à propos des morts laissés en Thrace par Ulysse. Cet appel trois fois répété avait pour but de faire rentrer dans la patrie les âmes de ceux dont on ne pouvait ramener les corps. Didyme (*Scholies* H) : τῶν ἀπολομένων ἐν ξένῃ γῇ τὰς ψυχὰς εὐχαῖς τισιν ἐπεκαλοῦντο ἀποπλέοντες οἱ φίλοι εἰς τὴν ἐκείνων πατρίδα, καὶ ἐδόκουν κατάγειν αὐτοὺς πρὸς τοὺς οἰκείους. — Quelques anciens disent qu'Ulysse, en appelant les morts, songeait aussi à se faire entendre des vivants qui auraient pu rester en arrière, et à les sauver des ennemis. Mais tous les vivants sont ralliés, et il ne s'agit, dans le texte, que d'une pure cérémonie religieuse.

68. Λαίλαπι θεσπεσίῃ, avec un tourbillon divin, c'est-à-dire en lui imprimant l'irrésistible violence d'une tempête. *Scholies* T : ἐλλείπει ἡ σύν πρόθεσις, σὺν λαίλαπι. λαῖλαψ δὲ ὁ μεθ' ὑετοῦ σφοδρὸς ἄνεμος. — Σύν doit être joint à κάλυψεν : *cooperuit*, couvrit complétement.

69. Γαῖαν ὁμοῦ.... On a vu ce vers ailleurs, V, 294.

70. Αἱ, c'est-à-dire νῆες : les navires. — Ἐπικάρσιαι, *præcipites*, la poupe en l'air. Il est impossible, d'après l'exemple ἐπὶ κάρ, *Iliade*, XVI, 292, d'entendre autrement le mot ἐπικάρσιαι. L'interprétation d'Apollonius, ἐπικάρσια, πλάγια, οὐ κατ' εὐθύ, est tout à fait arbitraire. Eustathe : οὐ πλάγιαι νῦν, ὁμοίως τῷ ἐγκάρσιοι, ἀλλ' ἐπὶ κεφαλὴν, διὰ τὴν ἐκ τοῦ σφοδροῦ πνεύματος τῶν ἱστιῶν πολλὴν ἔντασιν. καί ἐστιν ὅμοιον τῷ ἐπὶ κάρ, ὡς τὸ ἐξ ὀρέων ἐπὶ κάρ. — Le mot ἐγκάρσιος, qui n'est point homérique, ne prouve rien du tout pour ἐπικάρσιος. Hérodote, IV, 101, oppose, en parlant de la Scythie, τὰ ἐπικάρσια à τοῖς ὀρθίοις. Mais cet exemple, par lequel on prétend justifier l'explication d'Apollonius, confirme, au contraire, celle d'Eustathe; car *pronus* seul peut être opposé à *erectus*, et *pronus* n'est qu'un équivalent adouci de *præceps*. L'explication d'Eustathe n'est pas seulement la plus conforme à la diction d'Homère; elle est aussi, quoi qu'en aient dit quelques modernes, la plus conforme à la nature des choses. Ameis : « ἐπικάρσιαι, auf den « Kopf, *vornüber gebeugt*, indem Wind « und Wogen das Hinterschiff hoch em- « porhoben. »

71. Τριχθά τε καὶ τετραχθά, le nombre déterminé pour le nombre indéterminé. Nous disons, avec l'hyperbole au lieu de la litote : en mille morceaux. — Remarquez l'harmonie du vers. Elle est même plus caractérisée que celle que nous notions, *Iliade*, III, 363, où nous avons vu τριχθά τε καὶ τετραχθά. Ici, les trois sifflantes des deux mots qui suivent achèvent la sensation : nous entendons la rupture et le déchirement de la toile.

αὐτὰς δ' ἐσσυμένως προερέσσαμεν ἤπειρόνδε.
Ἔνθα δύω νύκτας δύο τ' ἤματα συνεχὲς αἰεὶ
κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' Ἠώς,
ἱστοὺς στησάμενοι ἀνά θ' ἱστία λεύκ' ἐρύσαντες
ἥμεθα· τὰς δ' ἄνεμός τε κυβερνῆταί τ' ἴθυνον.
Καί νύ κεν ἀσκηθὴς ἱκόμην ἐς πατρίδα γαῖαν,
ἀλλά με κῦμα ῥόος τε, περιγνάμπτοντα Μάλειαν,
καὶ Βορέης ἀπέωσε, παρέπλαγξεν δὲ Κυθήρων.
Ἔνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην ὀλοοῖς ἀνέμοισιν
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα· ἀτὰρ δεκάτῃ ἐπέβημεν
γαίης Λωτοφάγων, οἵτ' ἄνθινον εἶδαρ ἔδουσιν.

73. Προερέσσαμεν, *vulgo* προερύσσαμεν. Dindorf seul, parmi les récents éditeurs, a conservé la vulgate. — Didyme (*Scholies* M) : προερέσσαμεν διὰ τοῦ ε Ἀρίσταρχος. Il s'agit de gagner le rivage, et non point de tirer les navires hors de la mer. Mais la vulgate ne donne pas un sens absurde ; car, après avoir gagné le rivage en faisant force de rames (διὰ τὸ προερέσσειν), on a dû les tirer hors de la mer. Avec la leçon d'Aristarque, on a le sens actuel; avec la vulgate, on a le sens virtuel ou prégnant.

74. Συνεχές, dactyle. Voyez l'*Iliade*, XII, 26, et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Odyssée*, VI, 45, la note sur ἀνέφελος. — Suivant quelques modernes, la forme primitive de συνεχές serait συνσεχές, c'est-à-dire un dactyle véritable. Cela est possible ; mais il est certain qu'Homère disait συνεχές, et que l'allongement de la première syllabe est une licence poétique.

75. Κείμεθ(α) doit être pris littéralement : *jacebamus*, nous restions couchés par terre. — Θυμὸν ἔδοντες. Voyez l'*Iliade*, VI, 202, et la note sur ce vers.

77. Ἀνά doit être joint à ἐρύσαντες. — Ἱστία. Ce sont ou des voiles qu'on a pu raccommoder, ou des voiles qu'on avait en réserve pour s'en servir au besoin.

78. Ἥμεθα, nous nous assîmes : nous prîmes chacun nos places sur les navires. — Τάς, c'est-à-dire νῆας : les navires. — Ameis voit une intention dans le rhythme pesant du vers, qui se termine par trois spondées. Mais les vers de ce genre sont trop fréquents chez Homère, pour qu'on attribue à aucun d'eux un mérite spécial d'harmonie expressive.

80. Περιγνάμπτοντα, doublant, c'est-à-dire quand je doublais, quand je m'apprêtais à doubler. — Μάλειαν, Malée : le cap Malée. Voyez la note du vers III, 287. Dans les deux passages où il a été question de ce cap, le nom est au pluriel. La note des *Scholies* B, E et Q relative à cette particularité grammaticale est une diple d'Aristarque à laquelle on a ôté sa tête, ἡ διπλῆ, ὅτι : νῦν ἑνικῶς Μάλειαν, ἑτέρωθι δὲ πληθυντικῶς.

81. Ἀπέωσε a pour sujets κῦμα, ῥόος et Βορέης. De même παρέπλαγξεν.

82. Ἔνθεν, de là : des parages du cap Malée et de la Laconie.

84. Γαίης Λωτοφάγων. Je ne crois pas que le pays des Lotophages ait une réalité géographique quelconque. Mais rien n'empêche de le placer, comme on fait généralement, dans l'Afrique septentrionale. Ce qui est certain, c'est que ce pays, selon le poëte, n'est pas très-éloigné de celui des Cyclopes. Admettons que c'est la Libye proprement dite. — Le nom du peuple signifie mangeurs de lotus. Je n'ai pas besoin de faire observer que le lotus dont ce peuple faisait sa nourriture n'a de commun que le nom avec l'herbe dont il a été question, IV, 603, qui n'est qu'une espèce de trèfle. D'ailleurs on verra plus loin,

Ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ·
αἶψα δὲ δεῖπνον ἕλοντο θοῇς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τε πασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος,
δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας,
οἵτινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,
ἄνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἅμ' ὀπάσσας.
Οἱ δ' αἶψ' οἰχόμενοι μίγεν ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν·
οὐδ' ἄρα Λωτοφάγοι μήδονθ' ἑτάροισιν ὄλεθρον
ἡμετέροις, ἀλλά σφι δόσαν λωτοῖο πάσασθαι.
Τῶν δ' ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,

vers 94, que c'était un fruit. — Ἄνθινον εἶδαρ, une nourriture fleurie, c'est-à-dire un fruit de couleur vermeille. Cette explication est celle qui s'accorde le mieux avec le vers 94, et surtout avec les habitudes de la pensée du poëte. Homère a dit Lotophages ; et, bien que ce mot s'entende de lui-même, il répète, sous forme poétique, l'idée contenue dans le mot, et qui est celle d'un fruit servant de nourriture. C'est une tautologie, ou plutôt une insistance du genre de celle qu'on a vue, I, 299-300, la plus frappante que je connaisse chez Homère. On peut sans doute prendre ἄνθινον εἶδαρ dans le sens plus étendu de nourriture végétale; mais le nom du peuple semble dire que les Lotophages vivaient uniquement de lotus. — Quelques-uns prenaient à la lettre l'expression ἄνθινον εἶδαρ, et y voyaient le lotus d'eau, ou nénuphar d'Égypte. Ils concluaient de là que le pays des Lotophages ne doit point être cherché en Libye. *Scholies* Q : μέχρι δὲ νῦν Αἰγύπτιοι βοτάνην ξηραίνοντες ἀλοῦσι καὶ πέττοντες ἐσθίουσιν. Mais ni la graine du lotus d'eau, ni la pulpe de sa racine, ni aucun mets fourni par ce lotus, n'a jamais mérité le titre de fruit doux comme miel. Ce titre convient plus ou moins à la jujube ; et, comme le jujubier se nommait lotus, et qu'il est un arbuste épineux, on a supposé que οἵτ' ἄνθινον est une faute de copiste, et qu'il faut lire οἳ ἀκάνθινον. Mais cette correction, préconisée par Bothe, est inadmissible, et ne ferait qu'obscurcir le texte.

85. Ἐπ' ἠπείρου. On conclut de cette expression que le pays des Lotophages n'était pas une île, l'île de Méninx (Zerbi), comme le voulaient quelques-uns, à l'entrée de la petite Syrte. Mais ἤπειρος, par opposition à la mer, est une terre quelconque. Une île ne se révèle point comme île, quand on ne fait qu'y toucher; et Ulysse n'a fait que toucher au pays des Lotophages. Voyez la répétition du passage, VIII, 56-58, à propos d'une île, celle où habitait Éole, νῆσος Αἰολίη.

88. Προΐειν, première personne de l'imparfait de προΐημι. *Scholies* V : προέπεμπον. — Πεύθεσθαι ἰόντας, pour s'informer allant : pour aller s'informer.

89. Ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες, développement de l'idée contenue dans ἀνέρες. Manger du pain est, pour Homère, le signe propre de l'humanité. Ses dieux n'en mangent point. Voyez l'*Iliade*, VI, 341. Mais le développement a ici une importance spéciale, puisque les Lotophages font exception, et pourtant ne sont pas des sauvages. *Scholies* T : ἵνα ἀπροσδόκητόν τι ἐπαγάγῃ· οὐ γὰρ ἦσαν σῖτον ἔδοντες.

90. Τρίτατον, troisième : avec eux deux. — Κήρυ(κα), un héraut, c'est-à-dire un homme officiel, chargé de parler en mon nom. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ κῆρυξ ἔμφασιν εἶχε βασιλικῆς καὶ δημοσίας πρεσβείας.

91. Μίγεν, se mêlèrent, c'est-à-dire entrèrent en rapport avec.

93. Λωτοῖο, génitif partitif : du lotus. — Πάσασθαι, à goûter. Ce verbe, chez Homère, n'a jamais le sens de goinfrerie. Il est ici dans son acception propre ; plus haut, vers 87, il signifie manger. Les trois Grecs ont dîné ; c'est par plaisir qu'ils prennent du fruit, et non pour se repaître.

94. Μελιηδέα καρπόν, le fruit doux

οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι·
ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν
λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν νόστου τε λαθέσθαι.
Τοὺς μὲν ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄγον κλαίοντας ἀνάγκη,
νηυσὶ δ' ἐνὶ γλαφυρῇσιν ὑπὸ ζυγὰ δῆσα ἐρύσσας.
Αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἑταίρους
σπερχομένους νηῶν ἐπιβαινέμεν ὠκειάων,
μή πώς τις λωτοῖο φαγὼν νόστοιο λάθηται.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον, καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ.
Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων,

comme miel. L'épithète n'est pas déplacée, s'il s'agit de la jujube. Mais les effets produits par le lotus disent assez que le fruit ainsi nommé par Homère est bien autre chose qu'une baie sucrée. Restons dans le merveilleux, et ne cherchons point à savoir quel était le fruit qui faisait perdre le souvenir de la patrie. C'est le lotus d'Homère qui a fait donner à la jujube son nom grec ; ce n'est pas la jujube qui a fourni à Homère son lotus.

95. Πάλιν (en revenant sur ses pas) se rapporte tout à la fois aux deux infinitifs ; et il y a hystérologie dans la phrase, car, pour rendre compte d'une commission, il faut être de retour.

96. Βούλοντο au pluriel, après ἤθελεν au singulier ; l'accord avec l'idée, après l'accord grammatical : ὅστις est un collectif, et les trois Grecs ont dû manger du lotus.

96-97. Αὐτοῦ.... μενέμεν, rester là : rester dans ce pays.

97. Λωτὸν ἐρεπτόμενοι. Homère s'est servi de cette expression, *Iliade*, II, 776, en parlant des chevaux qui broutent le lotus herbe. Il en abuse ici ; mais, après ce qui précède, on voit très-bien comment on doit l'entendre.

98. Ἐγὼν.... ἄγον. Ulysse sous-entend une phrase, comme souvent cela nous arrive, quand la chose omise se supplée pour ainsi dire d'elle-même. Ulysse, ne voyant pas revenir ses trois hommes, est allé en personne chez les Lotophages. — Ἀνάγκῃ doit être joint à ἄγον.

99. Δῆσα et ἐρύσσας ont l'un et l'autre pour complément αὐτούς sous-entendu, ou, si l'on veut, le même τούς que ἄγον.

100. Τοὺς ἄλλους (eux les autres), à savoir, ἐρίηρας ἑταίρους.

102. Μή πώς τις, *vulgo* μή πώ τις. Voyez la note du vers VIII, 538.

103-104. Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον.... On a vu deux vers semblables, IV, 579-580.

105. Ἔνθεν δὲ.... Voyez plus haut le vers 62 et les notes sur ce vers.

106-107. Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν.... ἱκόμεθ(α), puis nous arrivâmes dans le pays des Cyclopes. Je ferais volontiers, à propos du pays des Cyclopes, la même observation qu'à propos du pays des Phéaciens et de celui des Lotophages. C'est une contrée toute fantastique. La tradition qui place les Cyclopes dans la Sicile n'est qu'une pure hypothèse; mais cette hypothèse est tout à fait plausible, si les Lotophages étaient un peuple de la Libye. Homère n'en souffle mot; la tradition s'est faite après lui. Didyme (*Scholies* H) : ἐν Σικελίᾳ ὑποτίθενται οἱ νεώτεροι τοὺς Κύκλωπας. Admettons que les Cyclopes d'Homère habitaient la Sicile. Ulysse, d'après cette supposition, les a trouvés sur la côte occidentale. On verra un peu plus loin que ce n'est pas uniquement parce que cette côte fait face à l'Afrique, et qu'il est tout naturel que, venant d'Afrique, il l'ait rencontrée la première. — Ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων. Ces épithètes ne font que répéter, en d'autres termes, ce qu'Homère a

ἱκόμεθ', οἵ ῥα θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν,
οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν·
ἀλλὰ τάγ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται,
πυροὶ καὶ κριθαὶ ἠδ' ἄμπελοι, αἵτε φέρουσιν
οἶνον ἐριστάφυλον, καί σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει.
Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες·
ἀλλ' οἵγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
παίδων ἠδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν.

dit, VI, 5-6, du caractère des Cyclopes. Il faut donc prendre à la lettre les deux adjectifs. C'est abuser de ce qu'Homère dira plus bas, que de faire des Cyclopes un peuple modèle, et chez qui Polyphème seul fût une exception. Cependant les *Scholies* nous montrent que cette opinion était dominante chez les anciens. Didyme lui-même (*Scholies* V) l'accepte comme la mieux fondée, et il donne à ὑπερφιάλων, à ἀθεμίστων même, un sens favorable : δίκαιοι οὗτοι πλὴν Πολυφήμου. ὅθεν τὸ μὲν ὑπερφιάλων, νῦν μεγάλων, τὸ δὲ ἀθεμίστων, μὴ ἐχόντων χρείαν νόμων διὰ τὸ θεμιστεύειν ἕκαστον παίδων ἠδ' ἀλόχων (vers 114-115). Didyme va jusqu'à justifier leur violence envers les Phéaciens : πῶς οὖν ἠδίκουν τοὺς Φαίακας καὶ ἐλύπουν; διὰ τὸ ἀνόμοιον τῆς πολιτείας. Ceci est un pur sophisme; et ce qui précède n'est guère moins inadmissible. Voyez les notes qui vont suivre.

107. Θεοῖσι πεποιθότες, se fiant aux dieux, c'est-à-dire s'en remettant, pour leur subsistance, aux soins des dieux, c'est-à-dire, purement et simplement, comptant sur la nature. Il n'y a ici aucune idée morale. Rien ne prouve que ces hommes, si bien traités par la nature, en sachent le moindre gré aux dieux. Ils sont forts, ils sont robustes, de grande taille, et ils ont tout à souhait : ce serait une merveille qu'ils ne fussent pas fiers et brutaux. Ils l'ont été jadis (VI, 5-6); ils le sont encore aujourd'hui. La légende en fera plus tard de dignes frères de Polyphème; en attendant, ce sont des barbares, ou même plutôt des sauvages.

109. Τάγ(ε), ces choses-ci : les choses que je vais dire, froment, orge, ceps de vigne. — Ἄσπαρτα καὶ.... Construisez : φύονται πάντα ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα. Ceci nous met dans une contrée idéale, aussi fantastique que celle des Lotophages. Ce sera, si l'on veut, la Sicile, mais une Sicile inventée par le poëte. Même en Sicile, ce n'est pas sans un certain travail que les hommes obtiennent de la terre le pain et le vin.

111. Καί σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει, c'est-à-dire καὶ ὄμβρος Διὸς ἀέξει οἶνον αὐταῖς. En prose, au lieu de καί σφιν, il y aurait καὶ αἷς, et la phrase serait subordonnée, et non coordonnée ou juxtaposée. — Quelques anciens rapportaient σφιν aux Cyclopes, et prenaient ἀέξει dans un sens général : fait pousser le blé, l'orge et les raisins. Avec cette explication, la phrase existe *per se*, et doit être séparée par un point en haut. *Scholies* P : ἀέξει αὐτὰ αὐτοῖς, ἤτοι τοῖς Κύκλωψι. Mais l'usage homérique donne bien plus de vraisemblance à l'explication par καὶ αἷς et οἶνον. C'est au vers 358, et non ici, que σφιν se rapporte aux Cyclopes.

114. Θεμιστεύει constate seulement le fait de l'absence de tribunaux publics. Dès qu'il n'y en a point, chaque père de famille est juge des membres de sa famille : quant à être un juste juge, c'est une autre affaire. Le père exerce le droit de vie et de mort; voilà tout. Ameis : « θεμιστεύει, « das heisst hat das Recht über Leben « und Tod. » C'est donc tout gratuitement qu'on a pris θεμιστεύει pour un éloge des Cyclopes. Ces troglodytes sont des juges; les Germains étaient des juges aussi, et n'en étaient pas moins des brutaux. Les *Scholies* T disent, ὅσιον βασιλεύει. Laissons βασιλεύει, mais rayons ὅσιον. — Οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι. Chaque famille vit à part, absolument à part de toutes les au-

Νῆσος ἔπειτα λάχεια παρὲκ λιμένος τετάνυσται,
γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀποτηλοῦ,
ὑλήεσσ' · ἐν δ' αἶγες ἀπειρέσιαι γεγάασιν
ἄγριαι · οὐ μὲν γὰρ πάτος ἀνθρώπων ἀπερύκει ·
οὐδέ μιν εἰσοιχνεῦσι κυνηγέται, οἵτε καθ' ὕλην
ἄλγεα πάσχουσιν, κορυφὰς ὀρέων ἐφέποντες.
Οὔτ' ἄρα ποίμνῃσιν καταΐσχεται οὔτ' ἀρότοισιν,
ἀλλ' ἥγ' ἄσπαρτος καὶ ἀνήροτος ἤματα πάντα

tres. Une pareille insociabilité prouve que, si les Cyclopes ne sont pas des brutes, il ne s'en faut pas de beaucoup. Pourtant Didyme (*Scholies* Q) croit que ceci ne fait point tort à l'explication donnée par les panégyristes des Cyclopes : οὐ φροντίζουσιν ἀλλήλων ὅσον ἕνεκεν ὑποταγῆς. ἕκαστος γὰρ αὐτοκράτωρ ἐστὶ καὶ οὐχ ὑποτάσσεται τῷ ἑτέρῳ. ἔπειτα τοῦ Πολυφήμου κράζοντος ἦλθον πάντες.

116. Νῆσος. Dès qu'on admet que les Cyclopes habitent la Sicile, il est naturel, comme nous l'avons dit, de les placer sur la côte occidentale ; l'île dont il s'agit ici en fait même une nécessité. Ce n'est que dans le voisinage de cette côte qu'il y a des îles répondant plus ou moins à la description de celle-ci. Ainsi donc celle-ci sera une des îles Égades. Si le nom d'Égades est un mot grec, il signifie les Iles-aux-Chèvres, du moins selon toute vraisemblance ; et l'on va voir, vers 118-119, que les chèvres abondent dans l'île où abordent Ulysse et ses compagnons. — Λάχεια, *hirsuta*, aux collines rocheuses. C'est le sens le plus vraisemblable. La plupart des modernes expliquent ainsi. — Les anciens croyaient que λάχεια signifie fertile ; mais ils ne le croyaient que parce qu'ils tiraient λάχεια de λαχαίνω, étymologie apparente. La fertilité n'a rien à voir ici, ni surtout dans l'autre passage, X, 509, où nous verrons encore λάχεια. Une île aux chèvres est une île de roches et de broussailles. C'est le caractère général que peint l'épithète ; c'est ce qui apparaît tout d'abord, même de loin. On rattache λάχεια à la même racine que ἐλαχύς et *levis*, sanscrit *laghus* et *raghus ;* ce qui donne, comme sens primitif, le contraire de εὔγεως, suggéré par λαχαίνω. — Au lieu de ἔπειτα λάχεια, Zénodote écrivait ἔπειτ' ἐλαχεῖα. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ζηνόδοτος τὴν βραχεῖαν, γράφων διὰ τοῦ ε. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, et ici et au vers X, 509. Dindorf : « non dubitandum quin vulgata hic ut « alibi plerumque, ubi lectio Zenodotea « diserte memoratur, probata fuerit Aris- « tarcho. » — Bekker a admis la leçon de Zénodote. Ici ἐλαχεῖα ne ferait point difficulté, sauf pourtant la bizarrerie du rapprochement d'un pareil mot avec τετάνυσται, deux termes contradictoires (le court qui est long). On peut même dire qu'Eschyle, le plus homérisant des poëtes, autorise ἐλαχεῖα, *Perses*, vers 447-448 : νῆσός τις ἐστὶ.... βαιά, soit qu'il ait lu réellement ἐλαχεῖα dans son modèle, soit qu'il ait pris λάχεια comme identique à ἐλαχεῖα. Mais, au vers X, 509, où Bekker écrit aussi ἐλαχεῖα, cette épithète n'offre aucun sens. — Παρὲκ λιμένος τετάνυσται doit être suivi d'une virgule, sinon la phrase dirait une chose en contradiction avec la description même d'Homère. Le port n'est pas dans le pays des Cyclopes, mais dans l'île. Ulysse dit : « Une île s'allonge formant un port. » En effet, quand on entre dans le port, on a l'île devant soi, et par conséquent elle est παρὲκ λιμένος, en dehors du port, autour du port. *Scholies* T : λιμένος · τοῦ ἐν αὐτῇ. Ameis seul a mis la vraie ponctuation. Tous les autres éditeurs portent la virgule jusque après Κυκλώπων.

120. Μιν, elle, c'est-à-dire l'île. — Εἰσοιχνεῦσι, *intrare solent*, fréquentent.

121. Ἐφέποντες, *lustrantes*, parcourant en tous sens.

122. Καταΐσχεται (*occupatur*) a pour sujet ἡ sous-entendu (αὕτη ἡ νῆσος).

ἀνδρῶν χηρεύει, βόσκει δέ τε μηκάδας αἶγας.
Οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρῃοι,
οὐδ' ἄνδρες νηῶν ἔνι τέκτονες, οἵ κε κάμοιεν
νῆας ἐϋσσέλμους, αἵ κεν τελέοιεν ἕκαστα,
ἄστε' ἐπ' ἀνθρώπων ἰκνεύμεναι· οἷά τε πολλὰ
ἄνδρες ἐπ' ἀλλήλους νηυσὶν περόωσι θάλασσαν·
οἵ κέ σφιν καὶ νῆσον ἐϋκτιμένην ἐκάμοντο.
Οὐ μὲν γάρ τι κακή γε, φέροι δέ κεν ὥρια πάντα·
ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἁλὸς πολιοῖο παρ' ὄχθας
ὑδρηλοί, μαλακοί· μάλα κ' ἄφθιτοι ἄμπελοι εἶεν.
Ἐν δ' ἄροσις λείη· μάλα κεν βαθὺ λήϊον αἰεὶ
εἰς ὥρας ἀμῷεν, ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας.

124. Χηρεύει, est veuve : est absolument vide.

125. Πάρα pour πάρεισι. — Μιλτοπάρῃοι. C'est l'épithète des vaisseaux d'Ulysse dans l'*Iliade*, II, 637.

126. Ἔνι est pour ἔνεισι. — Οἵ κε κάμοιεν, qui puissent travailler : capables de construire.

127. Αἵ κεν τελέοιεν ἕκαστα, qui puissent accomplir chaque chose : propres à satisfaire à tous les besoins.

128. Οἷά τε πολλά, expression adverbiale : comme bien souvent; comme d'ordinaire.

129. Ἐπ' ἀλλήλους, sous-entendu ἰκνεύμενοι : pour se visiter mutuellement.

130. Οἵ ne porte ici l'accent que comme suivi de κε. C'est le démonstratif : ces hommes; des hommes capables de construire des vaisseaux; des artisans industrieux. — Κέ σφιν.... ἐκάμοντο, leur auraient façonné. — Καὶ νῆσον, même l'île : l'île elle-même. — Ἐϋκτιμένην, bien bâtie, c'est-à-dire en y construisant des maisons, en la rendant habitable.

131. Κακή, mauvaise, c'est-à-dire stérile. Sous-entendez ἐστί. — Φέροι δέ κεν, elle pourrait même produire.

132. Ἐν, c'est-à-dire ἔνεισι : là sont; il y a dans l'île.

133. Εἶεν, sous-entendu ἐν αὐτῇ. Ajoutez l'idée : si l'on y en plantait.

134. Ἐν, sous-entendu αὐτῇ. — Λείη, sous-entendu κεν εἴη : serait facile.

134-135. Κεν.... ἀμῷεν, on moissonnerait (si on labourait).

135. Ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας (ἐστί), parce que la graisse est en abondance sous le sol, c'est-à-dire parce qu'il y a sous la surface du sol une terre extrêmement propre à être fécondée. — On explique ordinairement πῖαρ comme adjectif (*pinguе*, gras), et on écrit ὕπ(ο), qui est alors pour ὕπεστι : parce que le sol est très-gras en dessous. Mais cette explication, qui donne au fond le même sens que la première, ne repose que sur une hypothèse. Le mot πῖαρ est toujours et partout un substantif. On dit que ὑπ' οὖδας est impossible, n'y ayant point ici de mouvement. Rien de moins fondé qu'une pareille assertion, comme le prouvent, entre autres exemples, ἔκειτο ὑπὸ θρόνον, XXII, 362, et, XXIV, 234, στὰς δ' ἄρ' ὑπὸ βλωθρὴν ὄγχνην. — Au lieu de ὑπ' οὖδας, quelques anciens écrivaient ἐπ' οὖδας, ce qui peut s'expliquer, mais ce qui ôte l'image du labour implicitement rappelée par ὑπό. — Il n'y a aucune contradiction entre ce qu'on vient de lire, vers 131-135, et le caractère général de l'île. Ulysse décrit la plaine d'alluvion qui s'étend du pied des collines rocheuses à la mer. Je remarque aussi que l'importance donnée à cette description prouve que l'île est mieux qu'un îlot; que la leçon ἐλαχεῖα n'est point exacte, même au vers 116; que τετάνυσται, dans ce vers, est dit au propre, et qu'il n'est pas

Ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ἵν' οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν,
οὔτ' εὐνὰς βαλέειν, οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι,
ἀλλ' ἐπικέλσαντας μεῖναι χρόνον, εἰσόκε ναυτέων
θυμὸς ἐποτρύνῃ καὶ ἐπιπνεύσωσιν ἀῆται.
Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ,
κρήνη ὑπὸ σπείους· περὶ δ' αἴγειροι πεφύασιν.
Ἔνθα κατεπλέομεν, καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν
νύκτα δι' ὀρφναίην· οὐδὲ προὐφαίνετ' ἰδέσθαι·
ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ Σελήνη
οὐρανόθεν προὔφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν.
Ἔνθ' οὔτις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν·
οὔδ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
εἰσίδομεν, πρὶν νῆας ἐϋσσέλμους ἐπικέλσαι.
Κελσάσῃσι δὲ νηυσὶ καθείλομεν ἱστία πάντα·
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης·
ἔνθα δ' ἀποβρίξαντες ἐμείναμεν Ἠῶ δῖαν.

réduit au sens de κεῖται ou de ἐστί, que lui assignerait ἐλαχεῖα.

136. Ἐν, c'est-à-dire ἔνεστι τῇ νήσῳ : il y a dans cette île. Voyez plus haut, vers 116, la note sur παρὲκ λιμένος. — Δέ, or. Ulysse revient, après digression, à ce qu'il a dit dès les premiers mots relatifs à l'île.

137. Εὐνάς. Il s'agit des blocs de pierre dont on se servait, avant l'invention des ancres, pour fixer les navires. C'est par un pur anachronisme que beaucoup d'anciens faisaient ici de εὐνάς l'équivalent de σιδηρᾶ ἀγκύρια. A peine peut-on accorder, comme le font quelques modernes, qu'on en était déjà aux masses de fer au lieu de blocs de pierre. Le fer était trop rare et trop précieux pour être employé à de pareils usages. Songez que le σόλος d'Achille, *Iliade*, XXIII, 826-835, est décrit comme un vrai trésor, et que cette masse de fer était si petite qu'elle servait de disque à jouer, et que Polypœtès la lance aussi loin qu'un bouvier peut lancer sa trique. Ce σόλος même n'aurait pas suffi au quart de la moindre εὐνή. — On a vu εὐνάς dans la même acception qu'ici, *Iliade*, I, 436. Cette acception n'a rien d'absolument extraordinaire. *Scholies* Q : διὰ τὸ εὐνάζεσθαι ὑπὸ τούτων τὰ πλοῖα καὶ ἠρεμεῖν.

138. Ναυτέων, dissyllabe par synizèse.

140. Ἐπὶ κρατὸς λιμένος, à la tête du port, c'est-à-dire au fond du port.

142. Ἔνθα, *huc*, vers cet endroit, c'est-à-dire poussés vers cet excellent mouillage. — Ἡγεμόνευεν, sous-entendu ἡμῖν : nous guidait; fut certainement notre guide.

143. Οὐδέ équivaut à οὐ γάρ. — Προὐφαίνετ(ο), *illucebat*, il y avait du jour. — Ἰδέσθαι, comme ὥστε ἰδέσθαι : pour voir; pour qu'on fût suffisamment en état de se diriger.

144. Περὶ νηυσί, *vulgo* παρὰ νηυσί, leçon évidemment mauvaise. Didyme (*Scholies* H) : οὕτως, περὶ νηυσί. — Ἀὴρ.... βαθεῖ(α), un nuage profond : un épais brouillard.

145. Προὔφαινε, sous-entendu ἡμῖν : nous éclairait.

146. Ἔνθ(α), *ibi*, là : quand nous étions déjà dans le port. — Τὴν νῆσον, *illam insulam*, la bienheureuse île. Le mot τήν est emphatique, et il équivaut à ἐκείνην.

148. Ἐπικέλσαι est intransitif, et il a νῆας pour sujet et non pour régime. C'est ce que montre, au vers suivant, κελσάσῃσι δὲ νηυσί.

150. Ἐκ doit être joint à βῆμεν : nous débarquâmes.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
νῆσον θαυμάζοντες, ἐδινεόμεσθα κατ' αὐτήν.
Ὦρσαν δὲ Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
αἶγας ὀρεσκῴους, ἵνα δειπνήσειαν ἑταῖροι.
Αὐτίκα καμπύλα τόξα καὶ αἰγανέας δολιχαύλους
εἱλόμεθ' ἐκ νηῶν, διὰ δὲ τρίχα κοσμηθέντες
βάλλομεν· αἶψα δ' ἔδωκε θεὸς μενοεικέα θήρην.
Νῆες μέν μοι ἕποντο δυώδεκα, ἐς δὲ ἑκάστην
ἐννέα λάγχανον αἶγες· ἐμοὶ δὲ δέκ' ἔξελον οἴῳ.
Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἥμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Οὐ γάρ πω νηῶν ἐξέφθιτο οἶνος ἐρυθρός,
ἀλλ' ἐνέην· πολλὸν γὰρ ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἕκαστοι
ἠφύσαμεν, Κικόνων ἱερὸν πτολίεθρον ἑλόντες.
Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντων,
καπνόν τ' αὐτῶν τε φθογγὴν ὀΐων τε καὶ αἰγῶν.
Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,

152. Ἦμος.... On a vu ce vers, II, 1, et c'est un des plus souvent répétés chez Homère.

153. Ἐδινεόμεσθα, nous tourbillonnions : nous courions de tous côtés.

156. Αὐτίκα, incontinent, c'est-à-dire aussitôt que nous aperçûmes ce gibier.

157. Διά doit être joint à κοσμηθέντες. — Τρίχα, en trois : en trois troupes.

158. Βάλλομεν est à l'imparfait : *jaculabamur*, nous lancions des traits; nous attaquâmes les chèvres.

159. Ἐς δὲ ἑκάστην. Ameis, ἐν δὲ ἑκάστῃ, leçon donnée par plusieurs manuscrits. La Roche dit, à propos de cette leçon : *non male*; mais il a gardé lui-même la vulgate.

161. Ὣς τότε.... On a vu ce vers, *Iliade*, I, 601. — Πρόπαν ἦμαρ, tout le reste du jour. Voyez dans l'*Iliade*, I, 472, la note sur πανημέριοι.

163. Νηῶν dépend de ἐξέφθιτο, et non de οἶνος.

164. Ἐνέην, sous-entendu νηυσί. — Ἕκαστοι, apposition au sujet contenu dans ἠφύσαμεν.

166. Ἐλεύσσομεν, nous portions les yeux.

167. Καπνόν τ(ε), c'est-à-dire καὶ ἐς καπνόν. — Αὐτῶν, d'eux-mêmes : des Cyclopes. — Φθογγήν, c'est-à-dire ἐς φθογγήν. Le poëte est amené à rapporter poétiquement à la vue l'opération de l'ouïe. Il n'y a rien à sous-entendre, et l'on ne peut rien sous-entendre. Le verbe λεύσσειν signifie les deux choses par syllepse, comme plus haut δαινύμενοι, *mangeant*, signifie aussi, par le fait du complément μέθυ ἡδύ, *buvant*. — D'après les *Scholies* E, le vers 167 est entièrement spondaïque : σπονδεῖος ὅλος ὁ στίχος. Ceci suppose qu'on lisait οἴων dissyllabe, et qu'on supprimait τε devant καί. La suppression de τε faussait le vers, car αἴξ n'a jamais été ni Ϝαίξ ni σαίξ, et ὀΐων trissyllabe est plus naturel que οἴων dissyllabe, puisque la forme primitive est ὀϜίων.

168-170. Ἦμος δ' ἠέλιος.... On a vu

καὶ τότ' ἐγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·
Ἄλλοι μὲν νῦν μίμνετ', ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι·
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηΐ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισιν
ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι οἵτινές εἰσιν·
ἤ ῥ' οἵγ' ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,
ἦε φιλόξεινοι, καί σφιν νόος ἐστὶ θεουδής.
Ὣς εἰπὼν ἀνὰ νηὸς ἔβην· ἐκέλευσα δ' ἑταίρους
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ', ἐγγὺς ἐόντα,
ἔνθα δ' ἐπ' ἐσχατιῇ σπέος εἴδομεν, ἄγχι θαλάσσης,
ὑψηλόν, δάφνῃσι κατηρεφές· ἔνθα δὲ πολλὰ
μῆλ', ὄϊές τε καὶ αἶγες ἰαύεσκον· περὶ δ' αὐλὴ
ὑψηλὴ δέδμητο κατωρυχέεσσι λίθοισιν,

ces trois vers, sauf une variante, *Iliade*, I, 475-477. On les reverra dans l'*Odyssée*.

472. Ἐμοί est possessif : mes.

473. Αὐτὰρ ἐγώ.... On a vu un vers semblable, *Iliade*, I, 183. — Ἐμοῖς ἑτάροισιν est restreint ici aux hommes qui montent le vaisseau commandé personnellement par Ulysse.

474. Τῶνδ(ε). On ne voit pas les hommes. Ulysse montre seulement la côte d'où partent les bruits où se mêlent leurs voix, bruits qui sortent des cavernes habitées. Ainsi τῶνδ' ἀνδρῶν signifie les gens du pays que voilà.

475-476. Ἤ ῥ' οἵγ' ὑβρισταί τε.... Voyez les vers VI, 120-121 et les notes sur ces deux vers. Ici l'interrogation n'est plus directe ; aussi écrivons-nous ἤ au premier vers, et non plus ἦ.

477. Ἀνά doit être joint à ἔβην.

478. Ἀμβαίνειν, sous-entendu νηός. — Ἀνά doit être joint à λῦσαι.

479. Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον.... Voyez plus haut les vers 103-104.

481. Τὸν χῶρον, cet endroit, c'est-à-dire le pays dont il a été question au vers 166.

482. Ἔνθα est adverbe de lieu, et δ(έ) signifie *tum* (alors). — Σπέος εἴδομεν. Les digammistes, qui ne peuvent pas écrire ici Ϝείδομεν, supposent que la vraie leçon est εὕρομεν. Mais ce n'est qu'une supposition. — Ἄγχι θαλάσσης n'est point en contradiction avec ἐπ' ἐσχατιῇ. Le domaine de Polyphème est au bord de la mer ; mais il faut le traverser tout entier pour arriver à la caverne. Ulysse voit la caverne au delà de la plage, et de la cour, et des arbres même dont la caverne est ombragée.

483. Ἔνθα, là : dans cette caverne.

484. Μῆλ(α) est le terme général ; ὄϊες et αἶγες spécifient. — Ἰαύεσκον, dormaient chaque nuit. Ulysse dit que la caverne est une grande étable. Le fréquentatif indique l'usage, et non pas le fait actuel ; car les brebis et les chèvres sont au pâturage ; leurs petits seuls sont dans l'étable. — Περί, alentour, c'est-à-dire formant une enceinte devant la caverne. — Αὐλή, une cour. On verra plus loin, vers 238-239, à quoi servait cette cour. C'était un parc pour les mâles, boucs et béliers.

485. Δέδμητο. Aristophane de Byzance, βέβλητο, leçon dont le sens n'est pas aisé à déterminer ici.

485-486. Κατωρυχέεσσι λίθοισιν.... L'enceinte du parc est formée par une clôture continue, les blocs de pierre enracinés dans le sol fermant l'intervalle d'un arbre à l'autre. *Scholies* T : ἐκ διαστήμα-

μακρῇσίν τε πίτυσσιν ἰδὲ δρυσὶν ὑψικόμοισιν.
Ἔνθα δ' ἀνὴρ ἐνίαυε πελώριος, ὅς ῥά τε μῆλα
οἶος ποιμαίνεσκεν ἀπόπροθεν· οὐδὲ μετ' ἄλλους
πωλεῖτ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐὼν ἀθεμίστια ᾔδη.
Καὶ γὰρ θαῦμα τέτυκτο πελώριον, οὐδὲ ἐῴκει
ἀνδρί γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίῳ ὑλήεντι
ὑψηλῶν ὀρέων, ὅ τε φαίνεται οἶον ἀπ' ἄλλων.
Δὴ τότε τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἑταίρους
αὐτοῦ πὰρ νηΐ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ κρίνας ἑτάρων δυοκαίδεκ' ἀρίστους
βῆν· ἀτὰρ αἴγεον ἀσκὸν ἔχον μέλανος οἴνοιο,
ἡδέος, ὅν μοι δῶκε Μάρων, Εὐάνθεος υἱός,
ἱρεὺς Ἀπόλλωνος, ὃς Ἴσμαρον ἀμφιϐεϐήκει,

τος τῶν δένδρων πεφυκότων, τὸ μεταξὺ τῶν λίθων πληρούντων.

187. Ἔνθα, comme au vers 183 : dans la caverne. — Ἐνίαυε, habitait. Homère n'a pas besoin de mettre le fréquentatif, quand il s'agit du maître. Les brebis et les chèvres pourraient dormir dehors; le maître dort dans ce qui est sa maison. Cependant on peut dire que ἐνίαυε, entre ἰαύεσκον et ποιμαίνεσκεν, équivaut à un fréquentatif, et qu'on voit de suite que l'homme n'est pas nécessairement là.

188. Ἀπόπροθεν, à distance, c'est-à-dire loin des autres Cyclopes.

189. Ἀθεμίστια ᾔδη doit être pris dans le sens le plus énergique : il avait un caractère féroce.

190. Καὶ γάρ (et en effet) relie ce qui suit à ἀνήρ.... πελώριος du vers 187. — Θαῦμ(α), *monstrum*, un être extraordinaire. — Τέτυκτο a pour sujet ὁ ἀνήρ (cet homme), évidemment sous-entendu.

192. Ὅ τε comme ὅ : qui. La vulgate ὅτε en un seul mot (*quando*) prête au ῥίον un mouvement qu'il ne peut avoir. — Οἶον ἀπ' ἄλλων, seul loin d'autres, c'est-à-dire complétement isolé. Ulysse ne pense qu'à un sommet unique, et non pas à un sommet se détachant du milieu de tant ou tant d'autres.

193. Τοὺς ἄλλους est dit par opposition aux douze qui marcheront avec Ulysse.

194. Αὐτοῦ, là-même : sur le bord de la mer. — Ἔρυσθαι, de garder. On peut considérer comme intentionnelle la répétition νηΐ, νῆα. Bothe : « Ἐμφατικῶς ingeminat nomen navis, in qua futura ei « salus, maximum periculum adeunti. »

195. Δυοκαίδεκ(α). Pourquoi douze précisément, et non pas moins ou davantage. C'est là une question que posaient les enstatiques; et les lytiques, au lieu de hausser les épaules, prenaient la peine d'y répondre. Ils disaient même, à ce sujet, des choses qui ne sont pas inutiles. Porphyre (*Scholies* T) : διὰ τί δώδεκα; καὶ γὰρ ὀλίγοι, ἵνα μὴ δοκῇ ὡς ἐπὶ λῃστείαν ἥκειν· ἐλάττους δὲ πάλιν οὐκ ἦγεν, ἵνα μὴ εὐκαταφρόνητος εἶναι δόξῃ.

196. Ἀσκὸν.... οἴνοιο. Nouvelle question des enstatiques. Les lytiques répondent qu'Ulysse veut se faire bien venir, si brutes que puissent être les individus à qui il aura affaire. Porphyre (*Scholies* T) : τὸν δὲ ἀσκὸν οἰκεῖον ἐφόδιον λαμϐάνει, τὸν οἶνον, πρὸς ποιμενικοὺς καὶ ἀγρίους ἄνδρας.

198. Ὅς a pour sujet Ἀπόλλωνος, et non ἱερεύς. — Ἴσμαρον. Virgile, *Géorgiques*, II, 37-38 : « juvat Ismara Baccho « conserere. » C'est un souvenir du passage relatif au vin de Maron d'Ismare. — Ἀμφιϐεϐήκει (*tuebatur*) signifie seulement qu'Ismare adorait Apollon comme son dieu tutélaire; car le dieu a laissé détruire la ville. On a vu ἀμφιϐέϐηκας, à propos d'Apollon même, *Iliade*, II, 37; et Homère, dans l'*Iliade* encore, V, 299, expli-

οὕνεκά μιν σὺν παιδὶ περισχόμεθ' ἠδὲ γυναικὶ
ἁζόμενοι· ᾤκει γὰρ ἐν ἄλσεϊ δενδρήεντι
Φοίβου Ἀπόλλωνος. Ὁ δέ μοι πόρεν ἀγλαὰ δῶρα·
χρυσοῦ μέν μοι δῶκ' εὐεργέος ἑπτὰ τάλαντα·
δῶκε δέ μοι κρητῆρα πανάργυρον· αὐτὰρ ἔπειτα
οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι δυώδεκα πᾶσιν ἀφύσσας
ἡδὺν, ἀκηράσιον, θεῖον ποτόν· οὐδέ τις αὐτὸν
ἠείδη δμώων οὐδ' ἀμφιπόλων ἐνὶ οἴκῳ,
ἀλλ' αὐτὸς ἄλοχός τε φίλη ταμίη τε μί' οἴη.
Τὸν δ' ὅτε πίνοιεν μελιηδέα οἶνον ἐρυθρὸν,
ἓν δέπας ἐμπλήσας ὕδατος ἀνὰ εἴκοσι μέτρα
χεῦ'· ὀδμὴ δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρητῆρος ὀδώδει,

que comment ἀμφιβαίνω (marcher autour) signifie protéger.

199. Οὕνεκα, parce que : en récompense de ce que. — Σὺν παιδί (*cum filio*), *vulgo* σὺν παισί (*cum liberis*). Didyme (*Scholies* H) : σὺν παιδί, Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης. — Bothe dit qu'il vaut mieux conserver la vulgate, puisqu'on ne sait rien sur Maron et sa famille; et il ajoute que les deux critiques alexandrins se sont sans doute trompés, en prenant un sigma pour un delta, deux lettres dont la ressemblance, dit-il, est très-grande dans certains manuscrits. La dernière observation n'est vraie que pour l'écriture byzantine : dans l'écriture alexandrine, même cursive, le delta et le sigma n'ont rien de commun. Quant à la première observation, notre ignorance ne prouve rien du tout. Les Alexandrins savaient certainement que la tradition ne donnait à Maron qu'un enfant; car Maron est un personnage dont avaient parlé les poëtes. Nous avons, dans les *Scholies* H et Q, une note à son sujet, qui n'est autre chose qu'un extrait du commentaire d'Aristarque, diple relative à ἱερεὺς Ἀπόλλωνος : ταῦτα σημειοῦνταί τινες πρὸς τὸ μὴ παραδιδόναι Ὅμηρον Διόνυσον οἴνου εὑρετὴν, τὸν δὲ Μάρωνα οὐ Διονύσου, ἀλλ' Ἀπόλλωνος ἱερέα, δι' ὅλης τῆς ποιήσεως οἴνου μνημονεύων. ἡ δ' ἀπότασις πρὸς Ἡσίοδον λέγοντα τὸν Μάρωνα εἶναι Οἰνοπίωνος τοῦ Διονύσου. Une autre note alexandrine (*Scholies* H et Q) dit qu'Évanthès, le père de Maron, était fils de Bacchus, et que la femme de Maron se nommait Œderque. Porphyre est nominativement cité dans cette note. Non-seulement les Alexandrins ont dû connaître que Maron n'avait qu'un enfant, mais ils ont dû connaître le nom de cet enfant, comme ils connaissaient celui du père et celui de la mère. Ce qui est certain, c'est qu'ils le savaient unique, et qu'ils n'avaient aucun doute sur son sexe, bien que παῖς soit du féminin autant que du masculin. *Scholies* H et Q : ὅτι περιεσώσαμεν αὐτὸν καὶ τὴν αὐτοῦ γυναῖκα σὺν τῷ παιδὶ αὐτοῦ.

204. Δυώδεκα πᾶσιν, au nombre de douze. Voyez, V, 244, la note sur εἴκοσι πάντα.

205. Αὐτόν, lui, c'est-à-dire ce vin.

206. Ἠείδη, connaissait, c'est-à-dire était dans le secret du lieu où était caché ce vin.

208. Τόν est emphatique, et signifie déjà, à lui seul, que ce vin était le vin par excellence, une boisson digne des dieux; et μελιηδέα οἶνον ἐρυθρόν est une apposition confirmative. — Πίνοιεν a pour sujet, non pas, comme le dit Eustathe, τινές sous-entendu, mais Maron et les siens. Il n'y avait qu'eux seuls qui en bussent.

209-210. Ἓν δέπας.... Construisez : ἐμπλήσας (Μάρων) ἓν δέπας χεῦε (τὸν οἶνον) ἀνὰ εἴκοσι μέτρα ὕδατος.

210. Κρητῆρος est le grand vase plein d'eau où Maron a versé une seule coupe de son vin.

θεσπεσίη· τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν.
Τοῦ φέρον ἐμπλήσας ἀσκὸν μέγαν· ἐν δὲ καὶ ᾖα
κωρύκῳ· αὐτίκα γάρ μοι ὀΐσατο θυμὸς ἀγήνωρ
ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκήν,
ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα οὔτε θέμιστας.
  Καρπαλίμως δ' εἰς ἄντρον ἀφικόμεθ', οὐδέ μιν ἔνδον
εὕρομεν, ἀλλ' ἐνόμευε νομὸν κάτα πίονα μῆλα.
Ἐλθόντες δ' εἰς ἄντρον ἐθηεύμεσθα ἕκαστα·
ταρσοὶ μὲν τυρῶν βρῖθον, στείνοντο δὲ σηκοὶ
ἀρνῶν ἠδ' ἐρίφων· διακεκριμέναι δὲ ἕκασται
ἔρχατο· χωρὶς μὲν πρόγονοι, χωρὶς δὲ μέτασσαι,
χωρὶς δ' αὖθ' ἕρσαι· ναῖον δ' ὀρῷ ἄγγεα πάντα,

211. Τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν, alors il n'eût point été agréable de s'abstenir, c'est-à-dire on buvait avec un extrême plaisir ce vin ainsi trempé, mais d'un parfum et d'un goût délicieux. — Aristarque (*Scholies* H, Q et V) dit que le poëte rend vraisemblable l'effet que produira le vin de Maron, bu pur, sur un colosse tel que Polyphème : (ἡ διπλῆ, ὅτι) τοῦτο προῳκονόμησεν, ἵνα μὴ ζητῶμεν πῶς ὁ τηλικοῦτος ἐκορέσθη.

212. Τοῦ (οἴνου) dépend de ἀσκόν. Voyez plus haut, vers 196.

212-213. Ἐν δὲ καὶ ᾖα κωρύκῳ. Voyez les vers V, 266-267 et les notes sur ces deux vers. Mais, dans cet exemple, ἐν se rapporte au radeau, tandis qu'ici il faut y attacher κωρύκῳ : φέρον ἐν κωρύκῳ, ou, si l'on veut, ἐνέφερον κωρύκῳ.

213. Ὀΐσατο, devina. *Scholies* T : εἰκάζει ἐκ τοῦ μεγέθους τοῦ σπηλαίου μέγαν τινὰ, καὶ ἄγριον εἶναι ἐκ τοῦ ἐπ' ἐσχατιὰν οἰκεῖν. De là l'idée de se servir du vin de Maron.

214. Ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, qu'un homme allait survenir, c'est-à-dire que j'allais avoir affaire à quelque individu.

215. Οὔτε δίκας.... enchérit sur ἄγριον. Le tour négatif, chez Homère, donne toujours l'idée la plus énergique. On a vu ἀθεμίστια, vers 189, désigner non pas seulement l'injustice, mais la férocité.

216. Οὐδέ, au sens étymologique : *non autem*. — Μιν, lui : l'individu en question. — L'ancienne variante οὐδέ τιν' ἔνδον manque de précision, et n'amène pas bien ἐνόμευε.

217. Ἐνόμευε a pour sujet ὁ ἀνήρ sous-entendu. — Νομὸν κάτα, au pâturage : dans le pâturage.

219. Τυρῶν dépend de βρῖθον. — Στείνοντο, étaient encombrées : regorgeaient, — Σηκοί, les étables. On va voir qu'il y en avait plusieurs.

220. Ἕκασται. Le féminin est tout naturel ; car on ne conservait qu'un petit nombre de mâles. On mangeait presque tous les agneaux et les chevreaux. Nous avons ici (*Scholies* H) une diple d'Aristarque, comme cela est manifeste d'après le tour même de la note : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἄνω ἰδίως ἀρσενικὰ προτάξας (vers 217), κατ' ἐπικράτειαν τοῦ θηλυκοῦ ἐπήνεγκε τὸ διακεκριμέναι δὲ ἕκασται.

221. Ἕρχατο. Chacune des trois catégories qu'Ulysse va énumérer avait son σηκός, son étable particulière, son compartiment dans l'étable générale, en un mot était parquée. C'est ce que dit ἕρχατο, autrement εἰργμέναι ἦσαν. Hérodien (*Scholies* H) : ψιλωτέον τὸ ἔρχατο. ἀπὸ γὰρ τοῦ εἶρκτο ἐστὶ κατὰ Ἰωνικὸν ὑπερσυντελικὸν παθητικῶς γενόμενον. — Μέτασσαι est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont la signification est déterminée par sa position entre πρόγονοι et ἕρσαι. Ce sont les petits d'âge moyen. *Scholies* V : μεσήλικες.

222. Ἕρσαι, les rosées, c'est-à-dire les plus tendres, les petits nouveau-nés. Quelques anciens écrivaient ἕρσαι avec l'esprit

γαυλοί τε σκαφίδες τε, τετυγμένα, τοῖς ἐνάμελγεν.
Ἔνθ' ἐμὲ μὲν πρώτισθ' ἕταροι λίσσοντ' ἐπέεσσιν,
τυρῶν αἰνυμένους ἰέναι πάλιν· αὐτὰρ ἔπειτα
καρπαλίμως ἐπὶ νῆα θοὴν ἐρίφους τε καὶ ἄρνας
σηκῶν ἐξελάσαντας, ἐπιπλεῖν ἁλμυρὸν ὕδωρ·
ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην (ἦ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν),
ὄφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι, καὶ εἴ μοι ξείνια δοίη.

doux. Mais cette accentuation n'est propre qu'à la forme ionienne ἕερσαι. — L'expression figurée d'Homère est restée après lui dans la poésie grecque. Eschyle, *Agamemnon*, vers 124, l'applique aux lionceaux mêmes : δρόσοι λεόντων. Je n'ai pas besoin de remarquer que δρόσος n'est pas seulement un synonyme de ἕρση, mais qu'au fond il lui est identique. Voyez Curtius, au mot ἕρση. — Ναῖον. Anciennes variantes, νᾶον et νᾶεν. Ce n'est qu'une différence d'orthographe; car ναῖον ne peut signifier ici *habitabant*. Il s'agit de la plénitude des vases qui débordent de liquide (*diffluebant*). *Grand Étymologique* Miller : νᾶεν δ' ὀρῷ ἄγγεα, περιερρεῖτο. L'expression ναῖον.... ἄγγεα est absolument synonyme de ἄγγεα δεύει, qu'on a vu dans l'*Iliade*, II, 471 et XVI, 643. — Didyme (*Scholies* H) nous apprend qu'Aristarque écrivait ναῖον.

223. Γαυλοί τε σκαφίδες τε, apposition à ἄγγεα. — Τετυγμένα. Ces vases, quels qu'ils soient, et d'après cette épithète même, supposent un commencement d'industrie. Polyphème a donc des outils pour creuser le bois ou la pierre. C'était là, suivant les enstatiques, une contradiction avec ce qu'Homère a dit de l'absolue barbarie des Cyclopes; et les lytiques ne savaient trop que répondre à cette accusation. Porphyre (*Scholies* T) : πῶς δὲ ἔχει ποιμενικὰ ἀγγεῖα, μήτε τεκτόνων ὄντων μήτε λιθοξόων; τί δὲ καὶ κισσύβιον; ἴσως ἀγροικότερον ἑαυτῷ κατεσκεύασεν. — Τοῖς, comme ἐν οἷς : dans lesquels.

224. Πρώτισ(τα) correspond à ἔπειτα, et ne dépend point de λίσσοντ(ο). Il y aurait deux opérations : enlèvement de fromages, enlèvement de chevreaux et d'agneaux. Les hommes se chargeraient d'abord de fromages, puis ils feraient sortir le bétail. Je remarque, à ce propos, que τυρῶν, bien que partitif, signifie une quantité énorme; car il y en avait tant et tant qu'on n'en pouvait emporter que la moindre part. *Scholies* T : ὅσον ἕκαστος ἐδύνατο φέρειν βάρος τῶν εὑρεθέντων τυρῶν, τοσοῦτον ἐκέλευόν με, φησίν, οἱ ἑταῖροι ἀποφέρειν.

228. Ἀλλ' ἐγὼ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, V, 201 et XXII, 103. — Ce qu'Ulysse a vu dans la caverne n'annonce nullement que celui qui l'habite soit un être féroce, ni surtout un anthropophage. Voilà ce que répondaient les lytiques, à propos de son imprudence. Porphyre (*Scholies* T) : διὰ τί οὖν κινεῖ τὸν Ὀδυσσέα πρὸς τὸ μὴ πεισθῆναι τοῖς ἑταίροις συμβουλεύουσι φυγεῖν; ὅτι γενόμενος ἐν τῷ σπηλαίῳ οὐδεμίαν βίου θηριώδους ὑπόνοιαν ἔλαβε. D'ailleurs le repentir exprimé par Ulysse suffit à la justification du poëte, qui n'a nulle prétention à faire de son héros un homme complétement impeccable.

229. Ὄφρ' αὐτόν τε.... Ces raisons sont naïves, sans aucun doute, mais non point absurdes. Pourquoi ne pas faire connaissance avec un homme peut-être d'aimable compagnie? pourquoi surtout lui voler son bien? Si Ulysse a mal parlé déjà de Polyphème, c'est par prolepse, comme disaient les lytiques, c'est d'après ce qui a suivi sa résistance aux prières de ses compagnons. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἄλογον εἰπόντα λογίσασθαι τὸν ἀφιξόμενον ἄγριον εἶναι, τοιαῦτα προσδοκᾶν παρ' αὐτοῦ. ἡ δὲ λύσις ἐκ τῆς λέξεως. προληπτικῷ γὰρ τρόπῳ χρῆται, ἃ μετὰ ταῦτα ἔγνω ταῦτα ἐν ἀρχῇ τιθείς. Le même (*Scholies* Q) : ποῖον ξένιον ἤλπιζε λαβεῖν παρὰ ἀνθρώπου θησαυροὺς μὴ ἔχοντος, τυροὺς δὲ μόνον καὶ γάλα βλέπων; δεῖ δὲ τὰς κατηγορίας ποιεῖν οὐκ ἐκ τῶν ἀποβάντων· ἄδηλον γὰρ εἰ ἐπιεικὴς ἦν ἀνήρ. — Εἰ, comme *si forte* en latin : pour savoir si.

Οὐδ' ἄρ' ἔμελλ' ἑτάροισι φανεὶς ἐρατεινὸς ἔσεσθαι.
Ἔνθα δὲ πῦρ κήαντες ἐθύσαμεν, ἠδὲ καὶ αὐτοὶ
τυρῶν αἰνύμενοι φάγομεν· μένομέν τέ μιν ἔνδον
ἥμενοι, ἕως ἐπῆλθε νέμων· φέρε δ' ὄβριμον ἄχθος
ὕλης ἀζαλέης, ἵνα οἱ ποτιδόρπιον εἴη.
Ἔντοσθεν δ' ἄντροιο βαλὼν ὀρυμαγδὸν ἔθηκεν·
ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ' ἐς μυχὸν ἄντρου.
Αὐτὰρ ὅγ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλασε πίονα μῆλα,
πάντα μάλ' ὅσσ' ἤμελγε, τὰ δ' ἄρσενα λεῖπε θύρηφιν,
ἀρνειούς τε τράγους τε, βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς.
Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὑψόσ' ἀείρας,

230. Οὐδ(έ), comme au vers 216 : *non autem*. — Ἑτάροισι dépend de ἐρατεινός. — Φανείς, ayant apparu, c'est-à-dire une fois là devant nous.

231. Ἐθύσαμεν. Il ne s'agit point d'un sacrifice, mais des prémices du repas, des θυηλαί jetées dans le feu, c'est-à-dire, ici, de la combustion de quelques morceaux de fromage. *Scholies* H : ἐθύσαμεν ἀπὸ τῶν τυρῶν. παλαιὸν γὰρ ἔθος τὸ τῶν ἀπαρχῶν θύειν· ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς (*Iliade*, IX, 220). Ce qu'on vient de lire est une diple d'Aristarque. Voyez la note sur le passage de l'*Iliade* qui y est cité. — Athénée, V, 7 : καὶ πρὸ τοῦ θοινᾶσθαι δὲ ἃ δεῖ ποιεῖν ἡμᾶς διδάσκει πάλιν Ὅμηρος, ἀπαρχὰς τῶν βρωμάτων νέμειν τοῖς θεοῖς. οἱ γοῦν περὶ τὸν Ὀδυσσέα καίπερ ὄντες ἐν τῷ τοῦ Κύκλωπος σπηλαίῳ, ἐνθάδε πῦρ.... καὶ ὁ Ἀχιλλεὺς καίπερ ἐπειγομένων τῶν πρέσβεων, ὡς ἐν μέσαις νυξὶν ἡκόντων, ὅμως θεοῖσι δὲ θῦσαι ἀνώγει.

232. Φάγομεν et μένομεν sont à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste.

233. Ἕως, *donec*, jusqu'au moment où. — Quant à ce qui concerne la quantité, voyez la note I, 193 de l'*Iliade*. On se rappelle que la plupart des éditeurs récents écrivent, dans tous les passages de ce genre, εἷος au lieu de ἕως. — Νέμων, *pascens*, menant (son) troupeau.

234. Ποτιδόρπιον, *ad cœnam*, pour le repas du soir, c'est-à-dire pour l'éclairer à son repas du soir. Il ne s'agit point de préparer des aliments. Polyphème ne fait point de cuisine. Didyme (*Scholies* H) : ἵν' αὐτῷ δειπνοῦντι ἐπιδείπνιον φῶς παρείη. — Quelques-uns écrivaient, en deux mots, ποτὶ δόρπιον. Mais cette orthographe est impossible, car le substantif δόρπιον n'existe pas.

235. Βαλών, sous-entendu ἄχθος. *Scholies* V : δηλονότι τὴν συρφετώδη ὕλην.

236. Ἀπεσσύμεθ(α), nous nous retirâmes en toute hâte. L'équivalence ἀπεχωρήσαμεν, donnée par les *Scholies* Q, est insuffisante. Il faut ajouter l'idée de précipitation.

238. Πάντα μάλ' ὅσσ' ἤμελγε. Il s'agit des femelles, brebis et chèvres.

239. Ἔντοθεν, *vulgo* ἔκτοθεν. La vulgate ne donne aucun sens raisonnable, à moins qu'on n'explique à part αὐλῆς comme génitif local, et ἔκτοθεν comme adverbe ; car les mâles laissés en dehors de la caverne sont nécessairement dans la cour, dans le parc décrit aux vers 184-186. La correction ἔντοθεν, admise par Bekker et d'autres, a tous les caractères de l'évidence. Ceux qui, pour garder ἔκτοθεν, traduisent αὐλῆς par le mot *étable*, font une hypothèse, et ne tiennent aucun compte de la disposition des lieux.

240. Θυρεόν, dissyllabe par synizèse. — Il est bizarre, disaient les enstatiques, que Polyphème ait laissé sa porte ouverte pendant son absence, et qu'il la ferme maintenant. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre. Porphyre (*Scholies* T) : πῶς δὲ οὐκ ἄλογον, ὅτε μὲν ἠρημωμένον ἦν τὸ σπήλαιον, ἄθυρον αὐτὸ καταλιπεῖν, ἔνδον δὲ γενόμενον ἐπικλείειν; καὶ τοῦτο πρὸς τὸν μῦθον. ὑπὲρ τοῦ μὴ δια-

ὄβριμον· οὐκ ἂν τόνγε δύω καὶ εἴκοσ' ἄμαξαι
ἐσθλαί, τετράκυκλοι, ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν·
τόσσην ἠλίβατον πέτρην ἐπέθηκε θύρῃσιν.
Ἑζόμενος δ' ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,
πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἧκεν ἑκάστῃ.
Αὐτίκα δ' ἥμισυ μὲν θρέψας λευκοῖο γάλακτος,
πλεκτοῖς ἐν ταλάροισιν ἀμησάμενος κατέθηκεν·
ἥμισυ δ' αὖτ' ἔστησεν ἐν ἄγγεσιν, ὄφρα οἱ εἴη
πίνειν αἰνυμένῳ, καί οἱ ποτιδόρπιον εἴη.

δρᾶναι τοὺς ξένους, ἢ ἵνα μὴ ἐπεισελθῇ τὰ ἄρσενα. La dernière raison est excellente; mais la première est inadmissible, puisque Polyphème n'a pas encore aperçu les étrangers. — Le mot θυρεός (pierre de porte) n'est au fond qu'un adjectif, et λίθος doit être sous-entendu.

241-242. Οὐκ ἂν τόνγε.... Ainsi Polyphème a plus de force à lui seul que n'en auraient quarante-quatre chevaux. La comparaison de ce géant avec une moutagne est donc à peine une hyperbole; mais il est difficile de comprendre que Polyphème, qui doit avoir des bras et des mains proportionnés à l'énormité de sa taille, puisse traire des brebis et des chèvres sans aucune proportion avec lui, puisqu'elles ne sont peu s'en faut que des animaux ordinaires.

242. Τετράκυκλοι. Remarquez la licence métrique; car α est bref de nature. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette l'influence de l'accent sur la quantité de la deuxième syllabe. — La prétendue leçon τεσσαράκυκλοι n'est qu'une mauvaise correction moderne. Homère ne connaît que la forme τετράκυκλος, qu'il emploie partout, sauf ici, avec les deux premières brèves.

243. Ἠλίβατον, dressée en hauteur. — Θύρῃσιν, comme souvent en français notre mot *porte*, désigne l'ouverture, la baie qui sert d'entrée. Eustathe : τὴν τοῦ σπηλαίου εἴσοδον, ἤτοι τὸ περὶ αὐτὴν διάστημα θύραν ὁ ποιητὴς λέγει.

244. Ἤμελγεν. La pierre levée ne ferme pas hermétiquement l'ouverture, puisque Polyphème voit assez clair, dans la caverne, pour traire ses brebis et ses chèvres. — Ὄϊς est à l'accusatif pluriel, pour ὄϊας.

245. Πάντα est pris comme adverbe : absolument. Polyphème s'en tire aussi bien que ferait le pâtre le plus expérimenté. — Ὑπό doit être joint à ἧκεν : ὑφῆκε, il envoya dessous, c'est-à-dire il laissa venir dessous, car il n'y a que le petit qui ait l'instinct de distinguer sa mère et la mère celui de reconnaître son petit. Didyme (*Scholies* T) : ὑπελθεῖν εἴασεν. οὐ γὰρ ἤδη τὸ ἑκάστης ἔκγονον. — Ἔμβρυον, un petit : son petit. Suivant quelques-uns, le mot est masculin chez Homère. On n'en sait rien; car il ne se trouve qu'ici, et dans les deux passages de ce chant où la phrase est textuellement répétée. — Une chose à noter, c'est le sens homérique du mot. Didyme (*Scholies* P et V) : Ὅμηρος γὰρ ὑπέναντι τῆς συνηθείας βρέφος μὲν λέγει τὸ κατὰ γαστρὸς (*Iliade*, XXIII, 266), ἔμβρυον δὲ τὸ νεογνὸν, ἢ τὸ τέκνον. On peut affirmer, je crois, d'après ceci, que Didyme n'admettait pas la forme ὁ ἔμβρυος. D'ailleurs l'analogie, ainsi que l'usage postérieur à Homère, est en faveur de τὸ ἔμβρυον.

246. Θρέψας, ayant épaissi, c'est-à-dire ayant fait cailler, ayant réduit en fromage. *Scholies* Q : πήξας, τυροποιήσας. — Γάλακτος dépend de ἥμισυ.

247. Ἀμησάμενος. Ancienne variante, πονησάμενος, le ν étant retranché à la finale du mot qui précède. Mais cette leçon n'est probablement qu'une correction inspirée par le vers 250. Je remarque aussi que le mot ἀμησάμενος est dans son sens propre : ayant recueilli. *Scholies* T : ἅμα συναγαγών.

249. Ποτιδόρπιον (pour le repas du soir) n'est plus, comme au vers 234, dans un sens accessoire, mais il est dit au propre, puisque l'objet est un aliment et doit être consommé.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα,
καὶ τότε πῦρ ἀνέκαιε καὶ εἴσιδεν, εἴρετο δ' ἡμέας·
Ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; Πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα;
Ἤ τι κατὰ πρῆξιν, ἦ μαψιδίως ἀλάλησθε,
οἷά τε ληϊστῆρες ὑπεὶρ ἅλα, οἵ τ' ἀλόωνται
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες;
Ὣς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν, αὐτόν τε πέλωρον.
Ἀλλὰ καὶ ὥς μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ἡμεῖς τοι Τροίηθεν ἀποπλαγχθέντες Ἀχαιοὶ
παντοίοις ἀνέμοισιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θαλάσσης,
οἴκαδε ἱέμενοι, ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα
ἤλθομεν· οὕτω που Ζεὺς ἤθελε μητίσασθαι.
Λαοὶ δ' Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος εὐχόμεθ' εἶναι,
τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος ἐστίν·
τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν καὶ ἀπώλεσε λαοὺς

250. Τὰ ἃ ἔργα, *illa sua opera*, ses travaux dont je viens de parler. C'est de σπεῦσε que dépendent ces accusatifs.

251. Καί est une reprise, comme s'il y avait anacoluthe. — Πῦρ ἀνέκαιε. Ceci montre que le feu dont il est question au vers 231 était éteint. En effet c'est le matin qu'il avait été allumé, et nous sommes dans l'après-midi. — Εἴσιδεν, sous-entendu ἡμέας : il nous eut sous le regard ; son regard tomba sur nous. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. La Roche écrit ἥμεας.

252-255. Ὦ ξεῖνοι,... Voyez les vers III, 71-74 et les notes sur ces quatre vers. — On se rappelle les opinions contraires d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque à leur sujet.

256. Αὖτε, *rursus*, de nouveau, c'est-à-dire comme à l'arrivée du géant. Voyez plus haut, vers 236.

257. Δεισάντων, génitif absolu : parce que nous avions peur de. La phrase est plus expressive que s'il y avait δείσασιν, appelé par ἡμῖν.

259. Τοι, suivant quelques-uns, est adverbe. Il vaut mieux y voir un datif, dût-on le traiter comme redondant. Mais il ne l'est pas : c'est une insinuation, et il a, dans la phrase, une valeur morale.

261. Ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα équivaut à ἄλλυδις ἄλλῃ, car les deux termes mis en parallèle sont synonymes. C'est un tour poétique au lieu de l'expression vulgaire. *Scholies* Q : ἐκ παραλλήλου τὸ αὐτό. τὰ γὰρ δύο ἓν σημαίνουσιν.

262. Μητίσασθαι, dans les *Scholies* V, a pour glose ἐργάσασθαι. En effet il indique ici l'accomplissement du dessein, et non pas le dessein seulement. Les deux choses, quand il s'agit de Jupiter, n'en font qu'une.

263. Λαοί dans le sens militaire : des soldats. — Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος. Ulysse veut faire impression sur l'esprit de Polyphème. Voilà pourquoi il se recommande, lui et ses compagnons, du grand chef des peuples. *Scholies* Q : ἴσως ἵνα φοβηθῇ ἀνελεῖν αὐτὸν τοῦτό φησι.

264. Τοῦ δὴ.... Construisez : τοῦ δὴ κλέος ὑπουράνιον νῦν γέ ἐστι μέγιστον, duquel certainement la gloire sous le ciel est aujourd'hui la plus grande, c'est-à-dire celui de tous les héros d'aujourd'hui dont la gloire s'étend certainement le plus loin sur la terre.

πολλούς· ἡμεῖς δ' αὖτε κιχανόμενοι τὰ σὰ γοῦνα
ἱκόμεθ', εἴ τι πόροις ξεινήϊον, ἠὲ καὶ ἄλλως
δοίης δωτίνην, ἥτε ξείνων θέμις ἐστίν.
Ἀλλ' αἰδεῖο, φέριστε, θεούς· ἱκέται δέ τοί εἰμεν.
Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἱκετάων τε ξείνων τε,
ξείνιος, ὃς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλέϊ θυμῷ·
Νήπιός εἰς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας,
ὅς με θεοὺς κέλεαι ἢ δειδίμεν ἢ ἀλέασθαι.
Οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιόχου ἀλέγουσιν,
οὐδὲ θεῶν μακάρων· ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰμεν.
Οὐδ' ἂν ἐγὼ Διὸς ἔχθος ἀλευάμενος πεφιδοίμην
οὔτε σεῦ οὔθ' ἑτάρων, εἰ μὴ θυμός με κελεύοι.

266. Ἡμεῖς δ' αὖτε, quant à ce qui nous concerne. — Κιχανόμενοι équivaut à παραγενόμενοι, et il y a un adverbe sous-entendu : *huc appulsi*, jetés sur ces parages. *Scholies* T : καταλαβόντες τὸν τόπον τοῦτον. — Τὰ σὰ γοῦνα dépend de ἱκόμεθ(α), et τά (*illa*) indique tout à la fois et le geste d'Ulysse et son respect en paroles pour Polyphème.

267. Ἱκόμεθ(α) équivaut à ἱκέται ἐσμέν, avec l'idée de mouvement vers l'objet.

268. Ἥτε.... θέμις ἐστίν, *qui mos est*, selon l'usage consacré.

269. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

271. Ξείνιος.... Ce vers, à en croire Payne Knight et Dugas Montbel, n'est qu'une redondance, une répétition inutile. Bekker le rejette au bas de la page, sans doute pour la même raison. Les autres éditeurs ne partagent nullement cet avis. — Αἰδοίοισιν ne particularise point : tous les hôtes sont respectés, et le titre de respectable leur est commun à tous.

272. Νηλέϊ θυμῷ. Aristote s'est demandé comment il pouvait se faire qu'un fils de Neptune fût Cyclope et quasi bête sauvage. Homère ne fournit point de réponse à de pareilles questions; mais il y a, dans quelques-unes des traditions recueillies par le poëte, des faits non moins étranges. On peut dire que Neptune, c'est la mer, et que, comme la mer, il procrée des monstres. Porphyre (*Scholies* H et Q) : ζητεῖ Ἀριστοτέλης πῶς ὁ Κύκλωψ ὁ Πολύφημος μήτε πατρὸς ὢν Κύκλωπος, Ποσειδῶνος γὰρ ἦν, μήτε μητρὸς, Κύκλωψ ἐγένετο. αὐτὸς δὲ ἑτέρῳ μύθῳ ἐπιλύεται. καὶ γὰρ ἐκ Βορέου ἵπποι γίνονται, καὶ ἐκ Ποσειδῶνος καὶ τῆς Μεδούσης ὁ Πήγασος ἵππος. τί δ' ἄτοπον ἐκ Ποσειδῶνος τὸν ἄγριον τοῦτον γεγονέναι; ὥσπερ καὶ τὰ ἄλλα ἐξ αὐτοῦ ἀναλόγως τῇ θαλάσσῃ ἄγρια γεννᾶται ἢ τερατώδη ἢ παρηλλαγμένα.

273. Νήπιός εἰς, tu es un sot. La seconde personne singulière de εἰμί est enclitique, même sous sa forme archaïque et régulière. — Ἤ, ou bien. Ancienne variante, ἦ interrogatif. Hérodien (*Scholies* H) : βαρυντέον τὸν η. διαζευκτικὸς γάρ ἐστι· οὐ γὰρ ἐρωτᾷ, ἀλλ' ἀποφαίνεται ὅτι ἢ δι' ἀπειρίαν ὡς ἂν μακρόθεν ἐληλυθὼς τὰ Κυκλώπων ἀγνοεῖς.

274. Ἀλέασθαι, d'éviter, c'est-à-dire de ne point braver.

275-276. Οὐ γὰρ Κύκλωπες.... Ceci embarrasse fort ceux qui expliquaient θεμιστεύει, au vers 114, dans un sens favorable. Aussi disent-ils, pour tâcher de rester dans la vraisemblance, que Polyphème calomnie les Cyclopes. *Scholies* V : ἀσεβὴς ὢν ὁ Πολύφημος διαβάλλει καὶ τοὺς λοιπούς.

276. Φέρτεροι, plus forts, c'est-à-dire plus puissants qu'eux. Apollonius : φέρτερος· κρείσσων.

277. Ἔχθος. Ancienne variante, ἄχθος, leçon évidemment défectueuse.

Ἀλλά μοι εἴφ' ὅπῃ ἔσχες ἰὼν εὐεργέα νῆα,
ἤ που ἐπ' ἐσχατιῆς ἢ καὶ σχεδόν, ὄφρα δαείω.
Ὣς φάτο πειράζων· ἐμὲ δ' οὐ λάθεν εἰδότα πολλά·
ἀλλά μιν ἄψορρον προσέφην δολίοις ἐπέεσσιν·
Νέα μέν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

279. Εἴφ' ὅπῃ, c'est-à-dire εἰπὲ ὅπῃ. — Ἔσχες ἰών, *inhibuisti veniens*, tu as fait stationner en abordant : tu as laissé stationnant sur la côte. On doit supposer que le navire, après avoir débarqué Ulysse et les douze, est allé s'abriter à quelque distance ; autrement Polyphème l'aurait vu, en revenant avec son troupeau.

280. Ἤ.... ἤ, *utrum.... an*. Anciennes variantes, ᾗ.... ᾗ, double interrogation, ᾗ.... ἤ, l'interrogation puis la conjonction. Hérodien (*Scholies* H) est pour l'interrogation double : περισπαστέον τὸν δεύτερον η. τινὲς δὲ ὤξυναν.

281. Ὣς φάτο πειράζων. Nicanor (*Scholies* H) mettait le point avant πειράζων, et non après : εἰς δὲ τὸ ὣς φάτο στικτέον. ἦθος γὰρ ἐμποιεῖ τὰ ἐπιφερόμενα. Avec la ponctuation vulgaire, la phrase est moins expressive sans doute, mais elle est plus naturelle. — Ἐμὲ.... εἰδότα πολλά, moi sachant beaucoup de choses : un homme sage expérimenté tel que moi.

282. Ἄψορρον, en sens contraire de la vérité. Cette explication est quatre fois répétée dans les *Scholies* avec des différences dans les termes. On reconnaît, à la forme d'une de ces notes (*Scholies* H), une citation d'Aristarque. Je rétablis l'en-tête : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἄψορρον πάλιν οὐχ ἁπλῶς, ἀλλ' ὀπισθόρμητον τὸ ἀνάπαλιν τῆς ἀληθείας. Polyphème veut savoir la vérité (πειράζων) ; mais Ulysse a tout intérêt à ne pas la lui dire.

283. Νέα, monosyllabe par synizèse. Suivant d'autres, νέα μέν est un anapeste, c'est-à-dire l'exact équivalent du dactyle, puisque l'anapeste n'est qu'un dactyle retourné. On ignore comment scandait Aristarque ; mais on sait qu'il lisait νέα. Didyme (*Scholies* H) : νέα μέν μοι, οὕτως Ἀρίσταρχος. — Bothe, qui aime à donner des leçons à Aristarque, propose une correction pour rétablir, du moins telle est sa prétention, la vulgate antique : « Ponamus « hoc, νῆα μὲν κατέαξε. Trochæum pede « primo hexametri Aristarchus haud fe- « rens scripsit νέα, ut νέες et νέας, infer- « sitque pronomen metri gratia. At semper « poeta dixit νῆα, nec placet ita depro- « perari vocem gravissimam. » Bothe cite plusieurs exemples de vers d'Homère commençant par un trochée : ἕως ὁ, ὅστις οἱ τ' ἐπέοικε, πολλὰ λισσομένω, etc. Puis il ajoute : « Anapæstus ille Aristarchi et per « se durus est, et durior in verbis pluri- « bus, quem semel sibi Homerus indulsit « (*Iliade*, XVII, 461). » Tout cela est fort peu réfléchi, et montre combien la science moderne est quelquefois mal fondée dans son outrecuidance. Tous les manuscrits des ἀρχαῖαι donnaient uniformément ΝΕΑ, par l'excellente raison que Η, jusqu'à la fin du cinquième siècle, n'était point une lettre alphabétique. Le ΝΗΑ des κατὰ ἄνδρα, c'est-à-dire des textes postérieurs à l'archonte Euclide, n'avait aucune autorité par lui-même, puisque la lecture de ΝΕΑ était primitivement à volonté. Dire qu'Homère a toujours dit νῆα, c'est affirmer ce qu'on ignore, puisque le son Ε était indifféremment long ou bref. On ne voit donc pas pourquoi Aristarque aurait voulu avoir un anapeste plutôt qu'un trochée, lui qui a laissé, dans Homère, tant de vers commençant ou semblant commencer par un trochée, tandis qu'il y en a si peu, s'il y en a, qui commencent par un anapeste. Voyez la note du vers IX, 5 de l'*Iliade*. L'exemple cité par Bothe (*Iliade*, XVII, 461) est ῥέα μέν, qui précisément n'est point un anapeste, puisque ῥέα est ordinairement monosyllabe. Ce mot n'est pas plus dissyllabe dans le passage cité, que dans cet autre, οὐδέ κέ μιν ῥέα, *Iliade*, XII, 381. Il est tout à fait vraisemblable qu'Aristarque faisait νέα monosyllabe, et que νέα μέν, au même titre que ῥέα μέν, était pour lui un spondée. J'ajoute que νέα, prononcé d'une seule émission de voix, donne le son νῆ, et que νῆ et νῆα, c'est tout un à l'oreille, ou à peu près, la finale non accentuée ne sonnant guère plus que notre *e* muet, dont

πρὸς πέτρῃσι βαλὼν ὑμῆς ἐπὶ πείρασι γαίης,
ἄκρῃ προσπελάσας· ἄνεμος δ' ἐκ πόντου ἔνεικεν·
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν τοῖσδε ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.
  Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείϐετο νηλέϊ θυμῷ·
ἀλλ' ὅγ' ἀναΐξας ἑτάροις ἐπὶ χεῖρας ἴαλλεν·
σὺν δὲ δύω μάρψας ὥστε σκύλακας ποτὶ γαίῃ
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
Τοὺς δὲ διὰ μελεϊστὶ ταμὼν ὁπλίσσατο δόρπον·
ἤσθιε δ' ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν,
ἔγκατά τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μυελόεντα.
Ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χεῖρας,
σχέτλια ἔργ' ὁρόωντες· ἀμηχανίη δ' ἔχε θυμόν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν,
ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων καὶ ἐπ' ἄκρητον γάλα πίνων,
κεῖτ' ἔντοσθ' ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων.
Τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατὰ μεγαλήτορα θυμὸν,
ἆσσον ἰὼν, ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,

nous tenons si peu de compte, là même où il a une valeur. Enfin νέα monosyllabe n'est pas plus extraordinaire que κρέα monosyllabe, qu'on va voir un peu plus bas, vers 347. — Ameis pense que plusieurs anciens lisaient νῆ' ἀμὴν κατέαξε, ou νῆα ἐμήν μοι ἔαξε. Mais ce n'est qu'une simple conjecture.

284. Ὑμῆς, comme ὑμετέρης.

285. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἐκ πόντου dépend de ἄνεμος : le vent soufflant de la mer. — Ἔνεικεν, sous-entendu αὐτήν : l'a emporté à la côte.

286. Αὐτάρ correspond à μέν, qui est au vers 283.

288. Ἐπί doit être joint à ἴαλλεν.

289. Σύν doit être joint à μάρψας : ayant empoigné à la fois, c'est-à-dire en se servant de la main droite pour l'un et de la main gauche pour l'autre.

290. Κόπτ(ε). Ancienne variante, κόψ(ε). — Ἐκ doit être joint à ῥέε.

291. Διά doit être joint à ταμών. Ainsi Polyphème avait un instrument tranchant. Supposons, si l'on veut, que c'est un couteau de pierre. — Ὁπλίσσατο δόρπον se rapporte uniquement au soin que prend l'anthropophage de mettre les deux cadavres en morceaux. Il ne fait pas même rôtir les chairs avant de les dévorer.

292. Οὐδ' ἀπέλειπεν, sous-entendu τι : et ne laissa rien; sans rien laisser. C'est une sorte de parenthèse, et les trois accusatifs suivants dépendent de ἤσθιε. La ponctuation vulgaire les fait dépendre de ἀπέλειπεν, par la suppression de la virgule après ce mot. C'est une fausse interprétation; c'est du moins une altération du style d'Homère.

294. Ἀνεσχέθομεν, nous tenions en haut : nous élevions. — Διί, vers Jupiter.

295. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

297. Ἀνδρόμεα. *Grand Étymologique* Miller : ἄνδρομος καὶ ἐν παραγωγῇ ἀνδρόμεος· ὅθεν ψωμοί τ' ἀνδρόμεοι (voyez plus bas, vers 374), καὶ ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων.

297. Ἐπ(ί) doit être joint à πίνων : buvant par-dessus.

298. Τανυσσάμενος, s'étant allongé : étendu tout de son long.

299. Τόν (lui) dépend de l'infinitif οὐτάμεναι, qui est au vers 304.

οὐτάμεναι πρὸς στῆθος, ὅθι φρένες ἧπαρ ἔχουσιν,
χεῖρ' ἐπιμασσάμενος· ἕτερος δέ με θυμὸς ἔρυκεν.
Αὐτοῦ γάρ κε καὶ ἄμμες ἀπωλόμεθ' αἰπὺν ὄλεθρον·
οὐ γάρ κεν δυνάμεσθα θυράων ὑψηλάων
χερσὶν ἀπώσασθαι λίθον ὄβριμον ὃν προσέθηκεν.
Ὣς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἠῶ δῖαν.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καὶ τότε πῦρ ἀνέκαιε καὶ ἤμελγε κλυτὰ μῆλα,
πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἧκεν ἑκάστῃ.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα,
σὺν δ' ὅγε δὴ αὖτε δύω μάρψας ὁπλίσσατο δεῖπνον.
Δειπνήσας δ' ἄντρου ἐξήλασε πίονα μῆλα,
ῥηϊδίως ἀφελὼν θυρεὸν μέγαν· αὐτὰρ ἔπειτα
ἂψ ἐπέθηχ', ὡσεί τε φαρέτρῃ πῶμ' ἐπιθείη.
Πολλῇ δὲ ῥοίζῳ πρὸς ὄρος τρέπε πίονα μῆλα
Κύκλωψ· αὐτὰρ ἐγὼ λιπόμην κακὰ βυσσοδομεύων,

302. Χεῖρ' est pour χειρί : avec la main. L'élision de l'ι au datif singulier est rare; mais il n'y a aucun doute ici. *Scholies* H : χειρί τὸ πλῆρες. En effet, dans tous les exemples où ἐπιμαίομαι a les deux régimes, l'accusatif est le nom de la chose, et le nom de l'instrument est au datif. — Ἐπιμασσάμενος, ayant palpé, c'est-à-dire ayant cherché en tâtant l'endroit favorable. — « Comment se fait-il, disaient les enstatiques, que Polyphème n'ait pas désarmé Ulysse et ses compagnons? » Les lytiques attribuaient cet oubli et cette imprudence à la passion du monstre pour la chair fraîche : il n'a eu qu'une seule pensée, celle de faire un bon souper. Porphyre (*Scholies* Q) : διὰ τί μὴ ἔλαβεν ἐξ αὐτῶν ὁ Κύκλωψ τὰ ξίφη καὶ ἀπεγύμνωσεν αὐτούς; τῆς ἐπιβουλῆς ἴσως ἔλαθεν αὐτὸν πρὸς τὴν βορὰν ἐπειγόμενον. Disons plutôt qu'il en est ainsi parce qu'ainsi le contait la tradition ou ainsi l'a voulu le caprice du poëte. — Θυμός, sentiment, c'est-à-dire pensée, réflexion. Didyme (*Scholies* V) : νῦν λογισμός.

306. Ὣς, *itaque*, par conséquent.

308. Καὶ τότ(ε), eh bien alors.—Κλυτά, à la voix bruyante : qui bêlent. Voyez la note du vers XIV, 361 de l'*Iliade*. La traduction *egregia* est arbitraire; et *inclyta*, qui donnerait le sens dérivé, est inadmissible. Il faut donc remonter au sens primitif du mot.

309. Πάντα.... Voyez plus haut le vers 245 et les notes sur ce vers.

310. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 250 et la note sur ce vers.

311. Σὺν.... μάρψας, comme au vers 289. — Δὴ αὖτε, dissyllabe par synizèse. — Δεῖπνον, et non plus δόρπον comme au vers 291. C'est le repas de jour, le déjeuner ou le dîner; j'entends, le dîner à l'ancienne mode.

314. Ἐπέθη(κε), sous-entendu θυρεόν. Cette fois Polyphème a une raison de ne pas laisser sa porte ouverte. —Ἐπιθείη a pour sujet τις sous-entendu. La comparaison est empruntée à un objet étranger au Cyclope; ce n'est donc plus de lui qu'il s'agit.

315. Πολλῇ δὲ ῥοίζῳ, puis avec un énorme sifflement, c'est-à-dire en sifflant bruyamment. *Scholies* P et V : ῥοίζῳ· ἀσήμῳ φωνῇ, συριγμῷ. Ce sifflement était mêlé des sons inarticulés *sitt*, *psitt*, au moins selon toute vraisemblance. Voyez le *Cyclope* d'Euripide, vers 49. La traduction *multo strepitu* manque de précision, et se rapporterait plutôt au troupeau piétinant et bêlant qu'au pâtre lui-même.

εἴ πως τισαίμην, δοίη δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
Ἥδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή.
Κύκλωπος γὰρ ἔκειτο μέγα ῥόπαλον παρὰ σηκῷ,
χλωρὸν, ἐλαΐνεον· τὸ μὲν ἔκταμεν, ὄφρα φοροίη
αὐανθέν. Τὸ μὲν ἄμμες ἐΐσκομεν εἰσορόωντες,
ὅσσον θ' ἱστὸν νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης,
φορτίδος εὐρείης, ἥτ' ἐκπεράᾳ μέγα λαῖτμα·
τόσσον ἔην μῆκος, τόσσον πάχος εἰσοράασθαι.
Τοῦ μὲν ὅσον τ' ὄργυιαν ἐγὼν ἀπέκοψα παραστὰς,
καὶ παρέθηχ' ἑτάροισιν, ἀποξῦσαι δ' ἐκέλευσα.
Οἱ δ' ὁμαλὸν ποίησαν· ἐγὼ δ' ἐθόωσα παραστὰς
ἄκρον, ἄφαρ δὲ λαβὼν ἐπυράκτεον ἐν πυρὶ κηλέῳ.
Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκα καταχρύψας ὑπὸ κόπρῳ,
ἥ ῥα κατὰ σπείους κέχυτο μεγάλ' ἤλιθα πολλή·
αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κλήρῳ πεπαλάσθαι ἄνωγον,

317. Εἴ πως, *si forte*, pour tâcher que. — Τισαίμην, sous-entendu αὐτόν. On a vu, III, 197, ἐτίσατο πατροφονῆα. — Εὖχος, la gloire, c'est-à-dire la victoire sur l'ennemi. Voyez l'*Iliade*, VII, 154.

318. Ἥδε.... On a vu ce vers, avec οἱ au lieu de μοι, *Iliade*, II, 5.

320. Χλωρόν, vert, c'est-à-dire depuis peu coupé.

321-322. Ἐΐσκομεν (*assimilabamus*) est précisé par ὅσσον (τε), sous-entendu ἐστί.

322. Νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης, d'un noir navire à vingt rames. — L'adjectif ἐεικόσορος et les autres analogues se rattachent à la racine ἐρ, ου, si l'on veut, à ἔρειν et ἐρέσσω. Ameis : « ἐεικόσορος ist « von ἔρειν ἐρέσσω gebildét, indem die « Endung -ος den Wurzelvocal ε sich assi- « miliert hat, wie in den spætern τρια- « κόντορος, πεντηκόντορος, wo Herodot « -τερος hat. »

323. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηός. Quelques-uns intercalent une virgule après φορτίδος. Le sens reste le même au fond ; mais l'expression y perd. Je suis sûr qu'Aristarque mettait ici l'hyphen. Voyez le vers V, 250.

324. Τόσσον se rapporte à ῥόπαλον sous-entendu, sujet de ἔην. — Μῆκος, en longueur. — Πάχος, en épaisseur. C'est par erreur que quelques-uns prennent μῆκος et πάχος pour des nominatifs.

325. Τοῦ, de lui : du bâton; de la trique.—Ὅσον τ' ὄργυιαν, *quantum ulnam*, une brasse de long : la longueur d'une brasse.

327. Ὁμαλὸν ποίησαν est une périphrase pour ἀπόξυσαν (ἀπέξυναν). Ils enlèvent les nœuds et l'écorce du morceau d'olivier. — Ἐθόωσα, j'aiguisai. *Scholies* P : ἐπώξυνα. Le complément est sous-entendu, comme avec ποίησαν. C'est ξύλον, ou τὸ ἀπὸ ῥοπάλου.

328. Ἄκρον, à l'extrémité: par un bout. — Ἐπυράκτεον (*adurebam*) indique l'opération de durcir au feu, et s'applique à la pointe. *Scholies* P et V : ἐπύρουν εἰς τὸ δαλὸν ποιῆσαι.

329. Τό, lui : le pieu.

330. Κατὰ σπείους, du haut en bas de la caverne : par toute la caverne. — Μεγάλ(α) est pris adverbialement, et il dépend de κέχυτο. Il a le même sens qu'ailleurs μεγαλωστί chez Homère. Voyez κεῖσο μέγας μεγαλωστί, XXIV, 40, expression empruntée à l'*Iliade*, XVI, 776 et XVIII, 26. — Ἤλιθα πολλή. Voyez la note du vers V, 483.

331. Τοὺς ἄλλους équivaut à ἐμοὺς

ὅστις τολμήσειεν ἐμοὶ σὺν μοχλὸν ἀείρας
τρῖψαι ἐπ' ὀφθαλμῷ, ὅτε τὸν γλυκὺς ὕπνος ἱκάνοι.
Οἱ δ' ἔλαχον, τοὺς ἄν κε καὶ ἤθελον αὐτὸς ἑλέσθαι,
τέσσαρες, αὐτὰρ ἐγὼ πέμπτος μετὰ τοῖσιν ἐλέγμην.
Ἑσπέριος δ' ἦλθεν καλλίτριχα μῆλα νομεύων·
αὐτίκα δ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλασε πίονα μῆλα,
πάντα μάλ'· οὐδέ τι λεῖπε βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς,
ἤ τι ὀϊσάμενος, ἤ καὶ θεὸς ὣς ἐκέλευσεν.
Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὑψόσ' ἀείρας,
ἑζόμενος δ' ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,
πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἧκεν ἑκάστῃ.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα,
σὺν δ' ὅγε δὴ αὖτε δύω μάρψας ὁπλίσσατο δόρπον.
Καὶ τότ' ἐγὼ Κύκλωπα προσηύδων ἄγχι παραστὰς,
κισσύβιον μετὰ χερσὶν ἔχων μέλανος οἴνοιο·
  Κύκλωψ, τῆ, πίε οἶνον, ἐπεὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα·

ἑταίρους. Hayman : « τοὺς ἄλλους, not in « contrast with those of 326 (ἑτάροισιν) « but meaning all except myself. » — Πεπαλάσθαι, *vulgo* πεπαλάχθαι. Didyme (*Scholies* H et M) : Ἀρίσταρχος πεπαλάσθαι. Voyez, *Iliade*, VII, 171, la note sur πεπάλασθε.

332. Ἐμοὶ σύν, *mecum*, avec moi. — Μοχλόν, la barre : le pieu.

333. Ἐπ(ί) doit être joint à τρῖψαι : ἐπιτρῖψαι ὀφθαλμῷ, faire peser sur l'œil en appuyant, c'est-à-dire tâcher d'enfoncer dans l'œil. La vulgate τρῖψαι ἐν ὀφθαλμῷ ne s'explique pas aussi bien. Didyme (*Scholies* M) : ἐπ' ὀφθαλμῷ διὰ τοῦ π Ἀρίσταρχος. Je rétablis, avec Fæsi et Ameis, la leçon d'Aristarque. — Τόν, lui : Polyphème.

334. Οἱ δ' ἔλαχον, τούς..., or, ceux-là furent désignés par le sort, lesquels j'aurais précisément voulu choisir moi-même.

335. Ἐλέγμην, je me comptai. Le mot ἐλέγμην appartient à λέγω, et n'a rien de commun avec ἑλέσθαι. La traduction *delectus sum* est absolument fausse. D'ailleurs Ulysse, qui a dit ἐμοὶ σύν, est forcément le chef, quels que soient les quatre choisis par le sort.

336. Ἦλθεν, il vint : il revint.

338. Ἔντοθεν, *vulgo* ἔκτοθεν. Voyez plus haut la note du vers 239.

339. Ὥς (ainsi) dépend de ἐκέλευσεν. La mesure prise par le Cyclope de ne pas laisser les mâles dans la cour fournira aux prisonniers les moyens de fuir. Aussi Ulysse a-t-il raison de noter spécialement cette circonstance, et de l'attribuer à l'inspiration de quelque divinité favorable à lui-même et à ses compagnons. *Scholies* Q : οἰκονομικῶς, ἵνα καὶ οἱ ἄρσενες δυνηθῶσι διασῶσαι καὶ ἐξαγαγεῖν τοὺς ἑταίρους.

340. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 240 et la note sur ce vers.

341-342. Ἑζόμενος.... Voyez plus haut les vers 244-245 et les notes sur ces deux vers.

343. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Voyez plus haut le vers 250 et la note sur ce vers.

344. Σὺν δ' ὅγε.... Voyez plus haut le vers 311 et les notes sur ce vers. Ici, comme au vers 291, Ulysse dit δόρπον. C'est le repas du soir.

347. Τῆ, prends. Voyez, V, 346, la note sur ce mot. — Κρέα, monosyllabe par synizèse.

ὄφρ' εἰδῇς, οἷόν τι ποτὸν τόδε νηῦς ἐκεκεύθει
ἡμετέρη· σοὶ δ' αὖ λοιβὴν φέρον, εἴ μ' ἐλεήσας
οἴκαδε πέμψειας· σὺ δὲ μαίνεαι οὐκέτ' ἀνεκτῶς.
Σχέτλιε, πῶς κέν τίς σε καὶ ὕστερον ἄλλος ἵκοιτο
ἀνθρώπων πολέων; ἐπεὶ οὐ κατὰ μοῖραν ἔρεξας.
  Ὣς ἐφάμην· ὁ δὲ δέκτο καὶ ἔκπιεν· ἥσατο δ' αἰνῶς
ἡδὺ ποτὸν πίνων, καί μ' ᾔτεε δεύτερον αὖτις·
  Δός μοι ἔτι πρόφρων, καί μοι τεὸν οὔνομα εἰπὲ
αὐτίκα νῦν, ἵνα τοι δῶ ξείνιον ᾧ κε σὺ χαίρῃς.
Καὶ γὰρ Κυκλώπεσσι φέρει ζείδωρος ἄρουρα
οἶνον ἐριστάφυλον, καί σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει·
ἀλλὰ τόδ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρός ἐστιν ἀπορρώξ.
  Ὣς φάτ'· ἀτάρ οἱ αὖτις ἐγὼ πόρον αἴθοπα οἶνον·
τρὶς μὲν ἔδωκα φέρων, τρὶς δ' ἔκπιεν ἀφραδίῃσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωπα περὶ φρένας ἤλυθεν οἶνος,
καὶ τότε δή μιν ἔπεσσι προσηύδων μειλιχίοισιν·
  Κύκλωψ, εἰρωτᾷς μ' ὄνομα κλυτόν; αὐτὰρ ἐγώ τοι

348. Τόδε, que voilà.

349. Λοιβήν, une libation. Ulysse traite Polyphème comme un dieu. Il feint d'avoir pris au sérieux les vantardises du personnage. Voyez plus haut, vers 275-276. — Εἰ, *si* ou *si forte* : pour voir si; dans l'espoir que. Voyez plus haut, vers 229.

351. Καὶ ὕστερον, encore plus tard, c'est-à-dire comme je fais maintenant. — Ἵκοιτο équivaut à ἱκέτης ἔλθοι πρός. Voyez plus haut la note du vers 267.

352. Πολέων de πολύς, qui est régulièrement décliné chez Homère. — Bekker rejette au bas de la page le vers 352; mais on ignore pourquoi.

353-354. Ἥσατο.... πίνων, il eut plaisir à boire. *Grand Étymologique* Miller : ἥδω, ἥδομαι καὶ ἥδεται, καὶ ἥσατο δ' αἰνῶς ἡδὺ ποτὸν πίνων.

356. Ἵνα τοι δῶ ξείνιον, afin que je te donne un cadeau d'hospitalité. Le Cyclope parle ironiquement. Voyez plus bas, vers 369-370.

357. Φέρει, produit.

358. Οἶνον. .. Voyez plus haut le vers 111. Mais σφιν, ici, se rapporte nécessairement aux Cyclopes, puisque les vignes ne sont pas nommées.

359. Τόδ(ε), ceci : ce qui vient de passer par mon gosier. — Ἀπορρώξ, un écoulement. Le mot est au propre; et la traduction *surculus*, ou même *particula* ne rend point la pensée. Voyez le vers X, 514, et la note sur ce même vers, *Iliade*, II, 755.

360. Ὣς φάτ'· ἀτάρ οἱ. Ancienne variante, ὣς ἔφατ'· αὐτάρ οἱ. — Αὖτις ἐγώ. Bekker, ἐγὼν αὖτις. Cette correction a pour but de mettre un dactyle de plus dans le vers. Elle avait été proposée par G. Hermann.

362. Περί doit être joint à ἤλυθεν, et φρένας indique l'endroit où le vin a tout pénétré, tout imbibé.

364. Κλυτόν est dit au sens étymologique : qui se fait entendre, c'est-à-dire qu'on prononce quand il s'agit de moi. On a vu κλυτά, vers 308, dans le sens étymologique, mais actif; ici il est pour ainsi dire passif. Ici l'explication est confirmée (*Scholies* Q) par Aristarque lui-même : (ἡ διπλῆ, ὅτι) κλυτόν οὐκ ἔνδοξον, ἀλλ' ἐξ

ἐξερέω· σὺ δέ μοι δὸς ξείνιον, ὥσπερ ὑπέστης.
Οὖτις ἔμοιγ' ὄνομα· Οὖτιν δέ με κικλήσκουσιν
μήτηρ ἠδὲ πατὴρ ἠδ' ἄλλοι πάντες ἑταῖροι.
  Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλέϊ θυμῷ·
Οὖτιν ἐγὼ πύματον ἔδομαι μετὰ οἷς ἑτάροισιν,
τοὺς δ' ἄλλους πρόσθεν· τὸ δέ τοι ξεινήϊον ἔσται.
  Ἦ, καὶ ἀνακλινθεὶς πέσεν ὕπτιος· αὐτὰρ ἔπειτα
κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα· κὰδ δέ μιν ὕπνος
ᾕρει πανδαμάτωρ· φάρυγος δ' ἐξέσσυτο οἶνος
ψωμοί τ' ἀνδρόμεοι· ὁ δ' ἐρεύγετο οἰνοβαρείων.
Καὶ τότ' ἐγὼ τὸν μοχλὸν ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς,
εἵως θερμαίνοιτο· ἔπεσσί τε πάντας ἑταίρους
θάρσυνον, μή τίς μοι ὑποδείσας ἀναδύη.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ὁ μοχλὸς ἐλάϊνος ἐν πυρὶ μέλλεν
ἅψεσθαι, χλωρός περ ἐών, διεφαίνετο δ' αἰνῶς,
καὶ τότ' ἐγὼν ἆσσον φέρον ἐκ πυρός, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
ἵσταντ'· αὐτὰρ θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων.
Οἱ μὲν μοχλὸν ἑλόντες ἐλάϊνον, ὀξὺν ἐπ' ἄκρῳ,
ὀφθαλμῷ ἐνέρεισαν· ἐγὼ δ' ἐφύπερθεν ἐρεισθεὶς

οὗ καλοῦμαι, ὅ ἐστιν ἐπώνυμον, ὡς καὶ Ἴβυκος κλυτὸς ὄρθρος, ὁ καλούμενος. Voyez la note du vers XIV, 361 de l'*Iliade*.

366. Οὖτις nom propre suit la règle des noms propres, et pour la déclinaison et pour l'accentuation. Il n'en reste pas moins significatif, comme s'il était encore οὔτις. Hérodien (*Scholies* Q) : προπερισπαστέον νῦν τὸ ὄνομα. ἐπὶ δὲ τοῦ οὔτις με κτείνει (vers 408) παροξυντέον· ὡς δύο γὰρ μέρη λόγου παραλάμβάνεται.— Οὖτιν, accusatif de Οὖτις Οὔτιδος.

370. Τόδε τοι ξεινήϊον ἔσται (*hoc tibi hospitale munus erit*) est le commentaire de ἵνα τοι δῶ ξείνιον, vers 355. — Au lieu du futur ἔσται, quelques anciens lisaient ἔστω.

371. Πέσεν ὕπτιος. Il est ivre (οἰνοβαρείων, vers 374).

372. Κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα. Virgile, *Énéide*, III, 631 : « Cervi« cem inflexam posuit, jacuitque. »

374. Ἀνδρόμεοι. Voyez plus haut la note du vers 297.

375. Τὸν μοχλόν, *illum vectem*, la barre dont j'ai parlé : notre pieu aiguisé et durci.

376. Εἵως, *donec*, jusqu'à ce que. Ancienne variante, εἵπως : pour faire que.

377. Μοι, comme dans prends-*moi* le bon parti. Il faut le joindre à ἀναδύη. — Ὑποδείσας, orthographe d'Aristarque, *vulgo* ὑποδδείσας. — Ἀναδύη à l'optatif, pour ἀναδυίη, *vulgo* ἀναδύῃ au subjonctif. La Roche : « ἀναδύῃ.... ferri non po« test. » Bekker et Ameis avaient déjà rétabli l'optatif.

378. Ὁ μοχλός, notre pieu. Voyez plus haut la note du vers 375.

379. Ἅψεσθαι, s'enflammer. — Διεφαίνετο, il luisait, c'est-à-dire il était brûlant comme un fer rouge.

380. Φέρον, j'apportais : je l'apportai.— Ἐκ πυρός, hors du feu : l'ayant tiré du feu.

381. Ἐνέπνευσεν, sous-entendu ἡμῖν.

383. Ὀφθαλμῷ. Polyphème n'avait qu'un

δίνεον. Ὡς ὅτε τις τρυπῷ δόρυ νήϊον ἀνὴρ
τρυπάνῳ, οἱ δέ τ' ἔνερθεν ὑποσσείουσιν ἱμάντι
ἁψάμενοι ἑκάτερθε, τὸ δὲ τρέχει ἐμμενὲς αἰεί·
ὣς τοῦ ἐν ὀφθαλμῷ πυριήκεα μοχλὸν ἑλόντες

œil, cela est incontestable; mais était-il simplement borgne, ou bien l'œil unique était-il un trait particulier de sa nature. La question nous paraît étrange, habitués que nous sommes à la tradition vulgaire sur les Cyclopes. Cette tradition remonte très-haut chez les Grecs. Hésiode, *Théogonie*, vers 144, explique le nom des Cyclopes par κύκλος et ὤψ, et il représente ces hommes comme n'ayant qu'un œil au milieu du front (*Théogonie*, vers 144-145) : Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὕνεκ' ἄρα σφέων Κυκλοτερὴς ὀφθαλμὸς ἕεις ἐνέκειτο μετώπῳ. Cependant quelques anciens prétendaient que les Cyclopes d'Homère sont des hommes comme les autres, bien que plus grands et plus forts, et que c'est par accident que Polyphème a perdu un de ses deux yeux. *Scholies* M : ὁ Κύκλωψ, κατὰ μὲν Ὅμηρον, οὐχ ἦν μονόφθαλμος φύσει, ἀλλὰ κατά τινα συντυχίαν τὸν ἕτερον τῶν ὀφθαλμῶν ἀποβεβλήκει. δύο γὰρ ὀφρύας εἶχε· φησὶ γάρ· Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὗσεν ἀϋτμή (vers 389). L'emploi du pluriel pour le singulier est si fréquent en poésie, que ὀφρύας ne prouve absolument rien contre l'unité d'œil. Si Polyphème était borgne par accident, Ulysse en aurait fait la remarque. Dès qu'Ulysse ne dit rien, c'est qu'il n'a rien à dire. Les Phéaciens connaissaient parfaitement les Cyclopes; et leur dire, *Polyphème n'avait qu'un œil*, c'eût été une pure tautologie, puisque Cyclope signifie, d'après la tradition, qui n'a qu'un œil. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas faire remonter à Homère, et au delà, une tradition enregistrée par Hésiode. De cette façon, tout est parfaitement clair et suivi dans le récit d'Ulysse.— Il est très-possible que Κύκλωψ, comme le veulent quelques-uns, ne soit pas un mot grec; mais ce qui est évident, c'est que les Grecs y ont vu κύκλος et ὤψ, et que leur imagination a tiré de cette étymologie le peuple fantastique des Cyclopes et la légende de Polyphème. — Ἐνέρεισαν. Ancienne variante, ἐνείρυσαν, leçon détestable. L'expression ἐνέρεισαν (appuyèrent en faisant entrer dans) correspond bien mieux à τρῖψαι ἐπί, ou τρῖψαι ἐν, du vers 333. — Ἐρεισθείς, *vulgo* ἀερθείς. Didyme (*Scholies* M) : ἐρεισθείς Ἀρίσταρχος. Ameis a rétabli avec raison la leçon d'Aristarque. On voit le charpentier penché et appuyé sur l'outil qu'il manœuvre.

384. Τρυπῷ, de τρυπόω (τρυπάω), optatif présent, troisième personne du singulier. *Scholies* B : ἀντὶ τοῦ τρυπᾷ, ἀπὸ τοῦ τρυπῶμι, εὐκτικῶς. — Hayman conteste cette explication, et il fait de τρυπῷ le subjonctif de τρύπωμι : τρυπώῃ, τρυπῷ, comme διδώῃ, διδῷ. Mais les anciens n'ont point connu de τρύπωμι, et cette forme semble une invention aussi peu naturelle que peu nécessaire.

385. Οἱ δέ τ(ε), et (que) les autres : et que les aides du charpentier. — Ἔνερθεν, d'en bas. Le charpentier est monté sur la poutre, et ses aides sont des deux côtés de la poutre, les pieds sur le sol.—Ὑποσσείουσιν, sous-entendu τρύπανον : agitent la tarière, c'est-à-dire impriment à la tarière un mouvement rapide. La préposition ὑπό, qui est dans le verbe, se rapporte à l'instrument, ἱμάντι : au moyen de la courroie. La tarière a une sorte de tambour, auquel est solidement fixée par son milieu une courroie, dont la moitié s'enroule dans un sens et l'autre moitié dans le sens contraire. La tarière n'a pas de bras, et n'en peut avoir, à cause de la rapidité de son mouvement alterne. Elle a une tête cylindrique. C'est proprement un foret. Le maître a pour office d'appuyer sur la tête, et de maintenir perpendiculaire la tige de l'instrument. — Ἱμάντι. Apollonius, ἱμᾶσιν. Euripide semble avoir lu de même. *Cyclope*, vers 460-461 : Ναυπηγίαν δ' ὡς εἴ τις ἁρμόζων ἀνὴρ Διπλοῖν χαλινοῖν τρύπανον κωπηλατεῖ. On peut en effet considérer à part chacune des deux moitiés de la courroie.

387. Ἑλόντες, ayant pris, c'est-à-dire tenant. Ancienne variante, ἔχοντες. Eustathe dit que ἔχοντες était la leçon d'Aristarque. C'est une erreur. Aristarque écri-

δινέομεν, τὸν δ' αἷμα περίρρεε θερμὸν ἐόντα.
Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὗσεν ἀϋτμὴ,
γλήνης καιομένης· σφαραγεῦντο δέ οἱ πυρὶ ῥίζαι.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἠὲ σκέπαρνον
εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα,
φαρμάσσων· τὸ γὰρ αὖτε σιδήρου γε κράτος ἐστίν·
ὣς τοῦ σίζ' ὀφθαλμὸς ἐλαϊνέῳ περὶ μοχλῷ.
Σμερδαλέον δὲ μέγ' ᾤμωξεν· περὶ δ' ἴαχε πέτρη·
ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ'. Αὐτὰρ ὁ μοχλὸν
ἐξέρυσ' ὀφθαλμοῖο πεφυρμένον αἵματι πολλῷ·
τὸν μὲν ἔπειτ' ἔρριψεν ἀπὸ ἕο χερσὶν ἀλύων.

vait ἑλόντες, mais en reconnaissant que ce mot et ἔχοντες, c'était tout un pour le sens. Didyme (*Scholies* H) : τὸ δὲ ἑλόντες Ἀρίσταρχος ἀντὶ τοῦ ἔχοντες. Ceci ne veut pas dire qu'Aristarque aurait corrigé ἔχοντες en ἑλόντες. La note, d'après sa forme même, est exégétique, et non pas critique. Le mot ἀντί, dans la langue des Alexandrins, indique toujours équivalence.

388. Δινέομεν est à l'imparfait. — Τόν, c'est-à-dire μοχλόν. *Scholies* B et Q : τὸν μοχλὸν λέγει. — Αἷμα περίρρεε. On discutait ici la question de savoir si le sang a dû couler d'un œil qu'on brûle en le perçant. Porphyre (*Scholies* B et Q) : φασὶ δὲ οἱ ἰατροὶ ὅτι οἱ καιόμενοι αἷμα οὐκ ἀποβάλλουσι, φρυττομένων τῶν σαρκῶν. ῥητέον οὖν ὅτι οὐκ ἔφθασεν ἀποφρυγῆναι τὰ ἐν βάθει ἀγγεῖα. La réponse est juste; car le pieu mouvant ne cautérise guère, tout en rompant de nombreux vaisseaux sanguins. — Ἐόντα. Bekker, ἰόντα, correction arbitraire et mauvaise.

389. Ἀμφί, adverbe : tout autour, c'est-à-dire entièrement. — Ὀφρύας, le pluriel pour le singulier, puisque Polyphème n'avait qu'un sourcil. Voyez plus haut, vers 383, la note sur ὀφθαλμῷ. J'ajoute que, dans l'hypothèse des deux sourcils, εὗσεν ne pourrait être vrai que pour l'un des deux, celui du bon œil; car l'autre, vu l'énormité de la tête de Polyphème, aurait été protégé par la distance. Ceci milite encore contre l'opinion qui faisait de Polyphème un borgne par accident. — Ἀϋτμή, la vapeur, c'est-à-dire la chaleur brûlante du pieu. Le mot *vapor*, en latin, est souvent synonyme de *calor*. C'est l'effet pour la cause.

390. Οἱ, à elle : à la pupille.

392. Μεγάλα, adverbe : violemment.

393. Φαρμάσσων, médicamentant, c'est-à-dire pour faire subir au fer l'action fortifiante de cette trempe. *Scholies*, V : στερροποιῶν, στομῶν, στομοποιῶν. — Τό, cela : l'action de tremper; la trempe. — Αὖτε, à son tour, c'est-à-dire comme le fer est la force de l'homme. Voyez l'*Iliade*, III, 62. Il n'est nullement besoin de changer le mot αὖτε en αὐτό, comme le veut Bothe, ni même de lui donner arbitrairement, comme font les traducteurs, le sens de *deinde*, qu'il n'a pas. Ameis : « αὖτε, « wieder, wie das Eisen die Kraft des « Mannes. »

394. Τοῦ, de lui : de Polyphème.

395. Σμερδαλέον (d'une façon épouvantable) caractérise le fait exprimé par μέγ' ᾤμωξεν. — Πέτρη, le rocher, c'est-à-dire la caverne.

398. Χερσίν, selon quelques modernes, doit être joint à ἀλύων, et χερσὶν ἀλύων signifie se démenant des bras comme un fou. Mais ἀλύω, chez Homère, est toujours employé absolument; et ἀλύων est exactement en grec ce que *amens* est en latin. L'interprétation vulgaire, ἔρριψε χερσίν, est la plus naturelle. — Ἀλύων. C'est le seul passage d'Homère où la seconde syllabe du verbe ἀλύω soit employée comme longue; mais rien n'est plus fréquent, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, que υ long devant une voyelle. On a vu, VII, 74, un vers qui se termine par λύει.

Αὐτὰρ ὁ Κύκλωπας μεγάλ' ἤπυεν, οἵ ῥά μιν ἀμφὶς
ᾤκεον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας.
Οἱ δὲ βοῆς ἀΐοντες ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος·
ἱστάμενοι δ' εἴροντο περὶ σπέος, ὅττι ἑ κήδοι·
  Τίπτε τόσον, Πολύφημ', ἀρημένος ὧδ' ἐβόησας
νύκτα δι' ἀμβροσίην, καὶ ἀΰπνους ἄμμε τίθησθα;
Ἦ μή τίς σευ μῆλα βροτῶν ἀέκοντος ἐλαύνει;
Ἦ μή τίς σ' αὐτὸν κτείνει δόλῳ ἠὲ βίηφιν;
  Τοὺς δ' αὖτ' ἐξ ἄντρου προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·
Ὦ φίλοι, Οὖτίς με κτείνει δόλῳ, οὐδὲ βίηφιν.
  Οἱ δ' ἀπαμειβόμενοι ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·
Εἰ μὲν δὴ μή τίς σε βιάζεται, οἷον ἐόντα,
νοῦσόν γ' οὔπως ἔστι Διὸς μεγάλου ἀλέασθαι·

399. Μεγάλ(α), adverbe : à grands cris. — Μιν ἀμφίς, comme ἀμφί μιν : autour de lui; dans son voisinage. Ils habitaient assez loin de lui, ou plutôt Polyphème habitait assez loin d'eux; mais la voix de Polyphème est si forte, qu'ils entendent l'appel comme s'ils étaient de véritables voisins. Porphyre (*Scholies* B et Q) : καίτοι οὐ περὶ αὐτὸν ᾤκουν, ἀλλ' ἀπάνευθεν τούτου καὶ ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος. λύει δὲ τὴν ἀπορίαν τὸ μέγα βοᾶν αὐτὸν καὶ ἐν ἐρημίᾳ εἶναι καὶ διὰ τοῦτο ἐξακούεσθαι.

402. Περὶ σπέος doit être joint à ἱστάμενοι. S'ils entraient dans la caverne, c'en serait fait d'Ulysse et des siens. Aussi restent-ils dehors. Cela est fort invraisemblable; mais, sans cette invraisemblance, il n'y aurait plus d'*Odyssée*. Porphyre (*Scholies* B et Q) : οὐκ εἰσῆλθον δὲ ἐν τῷ σπηλαίῳ. τὸ γὰρ εἰσελθεῖν ὄλεθρον τῶν ὄντων ἐποίει, καὶ ἀνῄρει τὴν ὑπόθεσιν τῆς πάσης ὑποθέσεως.

403. Τόσον, si fort. — Πολύφημ(ε). Jusqu'à présent, Ulysse, en parlant de Polyphème, disait, *le Cyclope*. Désormais il le désignera par son nom, et dès le vers 408. Didyme (*Scholies* K et Q) : ἐνταῦθα τὸ ὄνομα ἀπὸ τῶν εἰδότων ἀκούει ὁ Ὀδυσσεύς. ὅθεν πρότερον Κύκλωπα ὀνομάζων ὕστερον τοὔνομα λέγει. — Ὧδ(ε), *sic*, comme tu fais. Cet adverbe se rapporte à ἐβόησας.

404. Ἀμβροσίην. Ancienne variante, ὀρφναίην.

405. Ἦ μή τις.... βροτῶν.... ἐλαύνει, n'est-ce pas quelqu'un des mortels qui...? Voyez la note du vers VI, 200.

406. Κτείνει, *vulgo* κτείνῃ. Avec le subjonctif, μή signifie *ne* (de peur que). Mais il est évident que les deux interrogations doivent être semblables, et que, si l'on écrit ici κτείνῃ, il faut écrire, au vers précédent, ἐλαύνῃ. L'exemple VI, 200 prouve que l'indicatif est excellent dans les deux cas. — Je rappelle que ῃ et ει s'écrivaient Ε l'un et l'autre, et que nous sommes en droit, partout où il y a profit, de mettre l'un à la place de l'autre.

408. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem*, et non point. C'est ainsi que le prend Polyphème. Mais les Cyclopes, qui ont entendu οὔτις, prennent οὐδέ dans le sens vulgaire. Ils croient que Polyphème a dit : « Personne ne me tue par ruse ni par violence. » Les traductions sont impuissantes à rendre l'équivoque; car *Personne me tue* et *Personne ne me tue* sont deux choses entièrement contraires.

411. Νοῦσον.... Διός. Ils croient que Polyphème crie parce qu'il est malade; ils lui prêchent la résignation, puisqu'il n'en peut mais, ou le recours à son protecteur naturel. — Parce que les Cyclopes nomment Jupiter, quelques anciens en concluaient que Polyphème a parlé trop généralement

ἀλλὰ σύγ' εὔχεο πατρὶ Ποσειδάωνι ἄνακτι.
῟Ως ἄρ' ἔφαν ἀπιόντες· ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ,
ὡς ὄνομ' ἐξαπάτησεν ἐμὸν καὶ μῆτις ἀμύμων.
Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνῃσιν,
χερσὶ ψηλαφόων, ἀπὸ μὲν λίθον εἷλε θυράων,
αὐτὸς δ' εἰνὶ θύρῃσι καθέζετο, χεῖρε πετάσσας,
εἴ τινά που μετ' ὄεσσι λάβοι στείχοντα θύραζε·
οὕτω γάρ πού μ' ἤλπετ' ἐνὶ φρεσὶ νήπιον εἶναι.
Αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ὄχ' ἄριστα γένοιτο,
εἴ τιν' ἑταίροισιν θανάτου λύσιν ἠδ' ἐμοὶ αὐτῷ
εὑροίμην· πάντας δὲ δόλους καὶ μῆτιν ὕφαινον,
ὥστε περὶ ψυχῆς· μέγα γὰρ κακὸν ἐγγύθεν ἦεν.
῞Ηδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή.

au vers 275, et qu'il leur a prêté sans raison son impiété. Mais dire une maladie de Jupiter, ce n'est pas s'incliner devant Jupiter, c'est simplement exprimer un fait, puisque le mal comme le bien vient de Jupiter.

412. Ἀλλὰ σύγ' εὔχεο.... A la suite de ce vers, quelques manuscrits en donnaient un autre, d'ailleurs absolument inutile : Τοῦ γὰρ δὴ παῖς ἐσσί, πατὴρ δὲ σὸς εὔχεται εἶναι. Celui-ci est copié, sauf deux mots, du vers 519 : Τοῦ γὰρ ἐγὼ παῖς εἰμι,...

413. Ἀπιόντες. Dès qu'il n'y a là ni voleurs ni assassins, les Cyclopes n'y ont que faire. Mais il est bizarre que Polyphème n'ait pas répondu à leur réflexion, et qu'il ne leur ait pas dit, *Personne est quelqu'un*. Ici encore la tradition, absurde ou non absurde, mène le poëte. — Les lytiques supposaient que Polyphème, tout entier à ses atroces souffrances, n'a pas bien entendu la voix des Cyclopes. Porphyre (*Scholies* Q) : εἰκότως ὁ Κύκλωψ ἀλγῶν οὐκ ἀντήκουσεν αὐτῶν λεγόντων, ἐπεὶ ἔλεγεν ἂν εὐθὺς ὅτι καὶ ἄνθρωπος Οὖτις οὕτω λεγόμενος ἔβλαψε. γέγονε δὲ ἐκ τῆς ὁμωνυμίας ἡ ἀπάτη. κἀκεῖνοι νομίζοντες λῃστὰς εἶναι τοὺς ἐπηρεάζοντας αὐτὸν παραγεγόνασιν, εὑρόντες δὲ οὐδένα, ἀφοσιωσάμενοι ἀνεχώρησαν.

414. Ὄνομ(α).... ἐμόν, mon nom, c'est-à-dire le nom que je m'étais donné. — Il est inutile, je crois, de démontrer que Οὖτις n'est pas le vrai nom d'Ulysse, ni même son surnom. Ptolémée Héphestion est le seul ancien qui ait pris ὄνομα ἐμόν au pied de la lettre. Il expliquait Οὖτις par οὖς, et il disait qu'Ulysse avait dû être surnommé ainsi parce qu'il avait de grandes oreilles : διότι ὦτα μεγάλα εἶχεν.

416. Ἀπό doit être joint au verbe εἷλε : ἀφεῖλε.

417. Εἰνὶ θύρῃσιν, dans la porte, c'est-à-dire occupant l'entrée de la caverne.

418. Εἰ.... που λάβοι, pour tâcher de saisir.

419. Οὕτω.... νήπιον, sot à ce point : sot au point de vouloir sortir. — Ἤλπετ(ο). Quand le mot est écrit en toutes lettres, on ne met pas d'augment. Mais on pourrait confondre ici l'imparfait avec le présent, s'il n'y avait pas ce signe de reconnaissance. De là cette exception unique admise par les Alexandrins. Ameis : « um zum Unter- « schied von dem Præsens ἔλπετ' (φ 157) « das Imperfectum hœrbar zu machen. »

420. Ὄχ' ἄριστα, tout ce qu'il y a de meilleur. Voyez le vers III, 129 et les notes sur ce vers.

422. Δέ est explicatif : en conséquence.

423. Ὥστε περὶ ψυχῆς, *utpote de vita*, s'agissant de la vie. Ce n'est pas une comparaison, c'est la chose même. — Μέγα.... κακόν, le grand mal : la mort.

424. Ἥδε.... Répétition du vers 318.

Ἄρσενες οἴιες ἦσαν ἐύτρεφέες, δασύμαλλοι,
καλοί τε μεγάλοι τε, ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχοντες·
τοὺς ἀκέων συνέεργον ἐϋστρεφέεσσι λύγοισιν,
τῇς ἔπι Κύκλωψ εὗδε πέλωρ, ἀθεμίστια εἰδὼς,
σύντρεις αἰνύμενος· ὁ μὲν ἐν μέσῳ ἄνδρα φέρεσκεν,
τὼ δ' ἑτέρω ἑκάτερθεν ἴτην, σώοντες ἑταίρους.
Τρεῖς δὲ ἕκαστον φῶτ' ὄϊες φέρον· αὐτὰρ ἔγωγε
(ἀρνειὸς γὰρ ἔην, μήλων ὄχ' ἄριστος ἁπάντων)
τοῦ κατὰ νῶτα λαβὼν, λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἐλυσθεὶς
κείμην· αὐτὰρ χερσὶν ἀώτου θεσπεσίοιο
νωλεμέως στρεφθεὶς ἐχόμην τετληότι θυμῷ.
Ὣς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἠῶ δῖαν.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠὼς,
καὶ τότ' ἔπειτα νομόνδ' ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα,
θήλειαι δ' ἐμέμηκον ἀνήμελκτοι περὶ σηκούς·
οὔθατα γὰρ σφαραγεῦντο. Ἄναξ δ' ὀδύνῃσι κακῇσιν
τειρόμενος πάντων ὀΐων ἐπεμαίετο νῶτα
ὀρθῶν ἑσταότων· τὸ δὲ νήπιος οὐκ ἐνόησεν,

425. Οἴιες, *vulgo* ὄϊες. Didyme (*Scholies* B, H et Q) : Ἀρίσταρχος, οἴιες. Il est difficile, en effet, que ὄϊες, malgré son accent, puisse compter pour un dactyle, ou qu'on admette dans le vers un tribraque. — Ἦσαν, (*ibi*) *erant*, il y avait. Tous les béliers n'étaient pas dans les mêmes conditions. Ulysse ne parle que des plus forts.

428. Τῇς ἔπι, c'est-à-dire ἐφ' αἷς. — Πέλωρ, apposition à Κύκλωψ. — Εἰδώς. Bekker εἰδός, correction arbitraire et tout à fait inutile.

429. Σύντρεις, trois ensemble : trois par trois. — Ὁ.... ἐν μέσῳ, celui du milieu. — Φέρεσκεν, le fréquentatif parce que le fait se renouvelait à chaque triade de béliers. Cela recommence huit fois, puisque quatre des douze compagnons d'Ulysse avaient été mangés.

430. Σώοντες, préservant, c'est-à-dire servant de rempart à.

432. Ἔην, (*ibi*) *erat*, il y avait. Voyez plus haut, vers 425, la note sur ἦσαν.

433. Τοῦ, de lui : de ce bélier. — Κατά doit être joint à λαβών. — Λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἐλυσθείς. *Grand Étymologique* Miller : λασίην τὴν δασεῖαν· ἐλυσθεὶς δὲ κατενεχθεὶς, ἀπὸ τοῦ ἔλω ἐλύω, ὡς ἕλκω ἑλκύω.

434. Χερσίν se rapporte à ἐχόμην, qui est au vers suivant. — Ἀώτου, par la toison. On a vu, I, 443, οἰὸς ἀώτῳ.

436. Ὥς, ainsi, c'est-à-dire dans cette posture.

438. Ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα, les moutons s'élançaient pour sortir.

439. Περὶ σηκούς dépend de ἐμέμηκον.

440. Σφαραγεῦντο, gargouillaient, c'est-à-dire étaient engorgées. *Scholies* H et Q : ἐκπεπλησμένα ἦσαν.

442. Ὀρθῶν ἑσταότων, debout sur leurs pieds. Quand trois béliers passent, ils marchent à l'ordinaire ; c'est tout ce que dit ὀρθῶν ἑσταότων. *Scholies* B : κατὰ τὴν οἰκείαν τάξιν βηματούντων καὶ τότε, ὅπερ ὀρθὸν λέγει· οὐ γὰρ πλαγίως ἢ ὑπτίως ἑστώτων ἐψηλάφει. — La traduction *erecte stantium* ferait croire qu'ils se dressent sur les pieds de derrière. Mais alors

ὡς οἱ ὑπ' εἰροπόκων ὀΐων στέρνοισι δέδεντο.
Ὕστατος ἀρνειὸς μήλων ἔστειχε θύραζε,
λάχνῳ στεινόμενος, καὶ ἐμοὶ πυκινὰ φρονέοντι.
Τὸν δ' ἐπιμασσάμενος προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·
Κριὲ πέπον, τί μοι ὧδε διὰ σπέος ἔσσυο μήλων
ὕστατος; Οὔτι πάρος γε λελειμμένος ἔρχεαι οἰῶν,
ἀλλὰ πολὺ πρῶτος νέμεαι τέρεν' ἄνθεα ποίης,
μακρὰ βιβάς· πρῶτος δὲ ῥοὰς ποταμῶν ἀφικάνεις·
πρῶτος δὲ σταθμόνδε λιλαίεαι ἀπονέεσθαι
ἑσπέριος· νῦν αὖτε πανύστατος. Ἦ σύγ' ἄνακτος
ὀφθαλμὸν ποθέεις, τὸν ἀνὴρ κακὸς ἐξαλάωσεν
σὺν λυγροῖς ἑτάροισι, δαμασσάμενος φρένας οἴνῳ,
Οὖτις, ὃν οὔπω φημὶ πεφυγμένον εἶναι ὄλεθρον.
Εἰ δὴ ὁμοφρονέοις ποτιφωνήεις τε γένοιο
εἰπεῖν, ὅππῃ κεῖνος ἐμὸν μένος ἠλασκάζει·

Polyphème porterait naturellement une de ses mains sur le ventre, et il découvrirait le stratagème.

443. Οἱ, datif moral. — Δέδεντο. Il faut supposer que la toison est d'une prodigieuse épaisseur, puisque Polyphème, en passant les mains sur le dos des béliers, ne sent pas les liens qui les attachent trois par trois, et qui soutiennent l'homme porté par chaque triade.

444. Ἀρνειός, (mon) bélier.

445. Λάχνῳ, comme λάχνῃ : par le poil; par sa laine. Ancienne variante, λαχμῷ, qui paraît n'être qu'une mauvaise orthographe; car on l'expliquait comme λάχνῳ. *Scholies* M : λαχμὸν λέγει νῦν τὴν ἐκ τῆς λάχνης λασιότητα. οἱ δὲ παλαιοί φασι κάλλιον ἐνταῦθα λάχνῳ κατὰ Ἡρωδιανόν. — Στεινόμενος, gêné, c'est-à-dire chargé outre mesure. — Καὶ ἐμοί, et par moi : et par le poids de mon corps.

447. Ὧδε, *sic*, comme tu fais maintenant. — Διὰ σπέος, en traversant la caverne, c'est-à-dire pour arriver à la porte, pour sortir.

448. Πάρος γε, du moins auparavant : jusqu'à ce jour du moins. — Λελειμμένος.... οἰῶν, laissé en arrière des brebis : à la suite du troupeau.

450. Μακρὰ βιβάς. C'est le héros du troupeau, et le poëte le traite en héros. L'expression est assez fréquente dans l'*Iliade*. Homère dira encore dans l'*Odyssée*, XI, 53, en parlant de l'âme d'Ajax : μακρὰ βιβῶσα.

452. Πανύστατος, sous-entendu ἐσσί. — Ἦ, sans doute : pour certain. Ceux qui mettent un point d'interrogation après ποθέεις affaiblissent la pensée. Polyphème est convaincu de l'intention du bélier. — Ἄνακτος, du maître : de ton maître. C'est ici un des passages où les digammistes sont en défaut. Aussi corrigent-ils σύγ(ε) en σύ : ἦ σὺ Ϝάνακτος.

454. Δαμασσάμενος est dans le sens actif. — Φρένας, comme au vers 362. Il s'agit d'un effet tout physique.

455. Οὖτις, apposition à ἀνὴρ κακός : ce scélérat de Personne. — Εἶναι. Ancienne variante, ἔμμεν(αι).

456. Εἰ δή, si seulement, c'est-à-dire ah! je voudrais que. — Ὁμοφρονέοις, sous-entendu ἐμοί.

457. Εἰπεῖν, pour dire : pour me révéler. La naïveté de Polyphème choquait beaucoup les dédaigneux contemporains d'Aristarque; mais le grand critique ne partageait pas leur sentiment. C'est ce qu'on voit par cette note (*Scholies* Q),

τῷ κέ οἱ ἐγκέφαλός γε διὰ σπέος ἄλλυδις ἄλλῃ
θεινομένου ῥαίοιτο πρὸς οὔδεϊ, κὰδ δέ κ' ἐμὸν κῆρ
λωφήσειε κακῶν, τά μοι οὐτιδανὸς πόρεν Οὖτις.
Ὣς εἰπὼν τὸν κριὸν ἀπὸ ἕο πέμπε θύραζε.
Ἐλθόντες δ' ἠβαιὸν ἀπὸ σπείους τε καὶ αὐλῆς,
πρῶτος ὑπ' ἀρνειοῦ λυόμην, ὑπέλυσα δ' ἑταίρους.
Καρπαλίμως δὲ τὰ μῆλα ταναύποδα, πίονα δημῷ,
πολλὰ περιτροπέοντες ἐλαύνομεν, ὄφρ' ἐπὶ νῆα
ἱκόμεθ'· ἀσπάσιοι δὲ φίλοις ἑτάροισι φάνημεν,
οἳ φύγομεν θάνατον· τοὺς δὲ στενάχοντο γοῶντες.
Ἀλλ' ἐγὼ οὐκ εἴων, ἀνὰ δ' ὀφρύσι νεῦον ἑκάστῳ,

qui est manifestement un débris de son commentaire : δοκεῖ δὲ βουκολικὸν εἶναι τοῖς νεωτέροις τὸ πρὸς κριὸν διαλέγεσθαι. δαιμονίως δὲ ὑπὸ Ὁμήρου πρώτου κατώρθωται τὸ αὐτοῖς τοῖς ζώοις ὡς φρονοῦσι διαλέγεσθαι, ὡς Ἕκτωρ (*Iliade*, VIII, 185-197). Voyez la note sur le passage cité de l'*Iliade*.

458. Τῷ, par cela : grâce à cette révélation. — Οἱ (à lui : à Personne) dépend de ῥαίοιτο.

459. Θεινομένου, génitif explicatif. Voyez la note du vers VI, 157 sur λευσσόντων. — Quelques-uns font dépendre θεινομένου de ἐγκέφαλος. D'autres le prennent comme un équivalent du datif θεινομένῳ. D'autres, au contraire, font de οἱ l'équivalent de αὐτοῦ, et l'accordent avec θεινομένου. De toute façon le sens est le même; mais il vaut mieux voir dans le génitif une intention poétique qu'un fait purement grammatical.

460. Οὐτιδανός.... Οὖτις. La consonnance n'est pas fortuite; et le poëte, qui a prêté à la brute anthropophage une sorte d'attendrissement, lui prête maintenant de l'esprit. Les choses n'en valent pas pis, bien au contraire. Bothe : « Versus suavissimi qui Homerum sonant, non ἀνθρωποφάγον. »

462. Ἐλθόντες, nominatif absolu : quand nous fûmes arrivés. — Ἠβαιόν (un peu) se trouve toujours, sauf ici, dans l'expression οὐδ' ἠβαιόν, et à la fin du vers. — Ἀπό, à distance.

463. Ὑπ(ὸ).... λυόμην, je me dégageais de dessous. — Ὑπέλυσα. Les compagnons d'Ulysse sont attachés, et ne peuvent pas se dégager eux-mêmes.

464. Τά est emphatique, et il équivaut à ἐκεῖνα. Jamais Ulysse n'avait vu de si beaux moutons. — Ταναύποδα, allonge-pieds : à la marche rapide. *Scholies* H : τὰ τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα. Cette épithète indique le contraste du trottinement des moutons avec le pas lent des bœufs. Mêmes *Scholies :* οὐκ εἱλοῦντα ὡς οἱ βόες. — Quelques anciens expliquaient ταναύποδα par ἰσχνόποδα : aux pieds maigres, aux jambes sèches. Mêmes *Scholies :* ταναύποδα· τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα, ἢ ἰσχνόποδα ἢ τανύποδα· ταναὸν γὰρ τὸ ἐπίμηκες. ἢ τουναντίον νεύοντα τοὺς πόδας κατὰ τὸν ἑλιγμὸν τῆς πορείας, οὐκ εἱλοῦντα ὡς οἱ βόες. — L'explication par ἰσχνόποδα est inadmissible. L'épithète n'est pas une épithète de nature; elle exprime une action. Quant à la forme du mot, αυ est pour ἀϝ, comme dans αὐΐαχοι, *Iliade*, XIII, 41. On disait primitivement ταναϝός, et non ταναός.

465. Πολλὰ περιτροπέοντες. Ils évitent de suivre la route directe, afin de dépister ceux qui pourraient courir après eux.

467. Δέ indique que τούς est opposé à οἳ φύγομεν θάνατον, et qu'il désigne les quatre victimes de Polyphème.

468. Οὐκ εἴων doit être joint à κλαίειν. Ulysse a peur que cette douleur bruyante n'avertisse trop tôt Polyphème. — Ἀνά appartient au verbe : ἀνένευον, je fis le signe de la défense. On verra plus bas, vers 490, le signe contraire : κρατὶ κατανεύων.—Quelques-uns ne mettent pas de virgule après

κλαίειν· ἀλλ' ἐκέλευσα θοῶς καλλίτριχα μῆλα
πόλλ' ἐν νηῒ βαλόντας ἐπιπλεῖν ἁλμυρὸν ὕδωρ.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἀλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,
καὶ τότ' ἐγὼ Κύκλωπα προσηύδων κερτομίοισιν·
Κύκλωψ, οὐκ ἄρ' ἔμελλες ἀνάλκιδος ἀνδρὸς ἑταίρους
ἔδμεναι ἐν σπῆϊ γλαφυρῷ κρατερῆφι βίηφιν.
Καὶ λίην σέγ' ἔμελλε κιχήσεσθαι κακὰ ἔργα,
σχέτλι', ἐπεὶ ξείνους οὐχ ἅζεο σῷ ἐνὶ οἴκῳ
ἐσθέμεναι· τῷ σε Ζεὺς τίσατο καὶ θεοὶ ἄλλοι.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δ' ἔπειτα χολώσατο κηρόθι μᾶλλον·
ἧκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο·
κὰδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρῴροιο
[τυτθόν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἱκέσθαι].
Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης·

ἑκάστῳ. Avec cette ponctuation, κλαίειν dépend de ἀνένευον, et οὐκ εἴων sous-entend l'infinitif de στενάχοντο ou celui de γόωντες. Le sens, au fond, est identique, et les anciens admettaient les deux explications.

469. Ἀλλ(ά), en outre. — Ἐκέλευσα. Ce commandement se fait aussi par signe, ou tout au moins à voix basse. *Scholies* B et Q : καὶ τοῦτο διὰ νεύματος.

470. Ἐν doit être joint à βαλόντας : ἐμβαλόντας, ayant embarqué. Ulysse fait embarquer tous les béliers qui ont servi au sauvetage; et le mot πολλ(ά) s'applique au nombre total, qui est assez considérable. Il y en a vingt-cinq. Ameis : « πολλά die « vielen, die sie abgeschnitten hatten. »

471-472. Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον.... Répétition des vers 103-104.

473. Ἀλλ' ὅτε.... Voyez le vers V, 400 et la note sur ce vers. — Ἀπῆν est ici à la première personne.

474. Κερτομίοισιν, comme ailleurs κερτομίοις ἐπέεσσιν. — D'après ceci, le navire s'est avancé jusqu'en face de la caverne de Polyphème.

475. Ἀνάλκιδος ἀνδρός est dit ironiquement, et correspond à l'expression ἀνὴρ κακός, dont s'est servi Polyphème, vers 453. Rien de plus naturel que cette vengeance de la langue, mais aussi rien de plus imprudent. Les lytiques répondaient qu'Homère peint un homme, et non un philosophe. Porphyre (*Scholies* H) : δοκεῖ μὲν φιλονεικότερον ποιεῖν καὶ ἐναλλάττεσθαι· ἀλλὰ τοῦτο πρὸς παραμυθίαν τοῖς ἠδικημένοις παρέπεται.

477. Κακὰ ἔργα, (tes) méfaits, c'est-à-dire la conséquence de tes méfaits, la punition de tes crimes. Nous disons, par une figure analogue : « Le crime retombe sur la tête du scélérat. »

478. Ξείνους dépend de ἐσθέμεναι.

480. Μᾶλλον, dans plusieurs phrases analogues, équivaut à un superlatif; mais il est ici dans son sens propre. Polyphème était déjà furieux ; les paroles d'Ulysse le rendent plus furieux encore.

482. Προπάροιθε se rapporte à l'endroit où tombe le bloc.

483. Τυτθὸν,... Ce vers est déplacé ici. On le verra à sa vraie place un peu plus bas, vers 540. Aristarque mettait ici l'astérisque et l'obel, ou plutôt l'obel avec astérisque; mais je reproduis les termes dans l'ordre où les donne Eustathe : ἀστέρα ἔχει μετὰ ὀβελοῦ.

τὴν δ' ἂψ ἤπειρόνδε παλιρρόθιον φέρε κῦμα,
πλημυρὶς ἐκ πόντοιο, θέμωσε δὲ χέρσον ἱκέσθαι.
Αὐτὰρ ἐγὼ χείρεσσι λαβὼν περιμήκεα κοντὸν
ὦσα παρέξ· ἑτάροισι δ' ἐποτρύνας ἐκέλευσα
ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν,
κρατὶ κατανεύων· οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ δὶς τόσσον ἅλα πρήσσοντες ἀπῆμεν,

485. Τήν désigne le navire. — Ἄψ, *vulgo* αἶψ(α). La leçon d'Aristarque, rétablie par Ameis et d'autres, est bien préférable à la vulgate. Le mouvement imprimé à la mer par la chute du bloc a poussé le navire vers le large; le navire est ramené en arrière par le flot.

486. Πλημυρὶς ἐκ πόντοιο, apposition à παλιρρόθιον.... κῦμα. — Θέμωσε.... ἱκέσθαι, força (le navire) d'atteindre: poussa le navire tout près de. Didyme (*Scholies* V) : ἐγγίσαι ἐποίησε τῇ γῇ. C'est l'explication même d'Aristarque. *Scholies* H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀποδέδωκεν οὕτως, ἤγγισε δὲ τῇ χέρσῳ. Le scholiaste croit que ἤγγισε, dans la phrase d'Aristarque, se rapporte à θέμωσε uniquement, et il ajoute : Καλλίστρατος δὲ ἀντὶ τοῦ ἐποίησε, παρὰ τὸ θεῖναι παραγώγως. Mais Callistrate n'est point en contradiction avec Aristarque; car ἤγγισε représente θέμωσε.... ἱκέσθαι, et équivaut par conséquent à ἱκέσθαι ἐποίησε. On ne peut pas tirer θεμόω de θεῖναι, sans nul doute; mais θεῖναι et θεμόω proviennent l'un et l'autre du radical θε, et l'explication de θεμόω par τίθημι a le caractère de l'évidence.—C'est arbitrairement que quelques-uns, pour augmenter l'énergie de l'expression, traduisaient θέμωσε par ἠνάγκασε, par ἐβιάσατο. C'est bien, au fond, l'idée d'Homère; mais Homère sous-entend cette idée, et n'indique que ce qui est visible, l'action de la vague. — Les lexicographes ont adopté l'explication obliger, forcer, mais comme sens dérivé seulement. Ils se sont bien gardés surtout de donner l'absurde étymologie par laquelle on prétendait (*Scholies* K et Q) justifier cette explication : ἀπὸ τῆς Θέμιδος ἡ μεταφορὰ τῆς καταναγκαζούσης τῷδε τάδε ποιεῖν. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent le vers 486 comme interpolé; mais l'unique raison qu'ils allèguent, c'est que πλημμυρίς (πλημυρίς) et θέμωσε sont des ἅπαξ εἰρημένα. Un vers accepté par Aristarque, Callistrate, Didyme, etc., un vers excellent d'ailleurs, n'a pas besoin qu'on prouve son authenticité. — Bothe croit qu'au lieu de θέμωσε, mot inconnu, on devrait écrire θόωσε, qui signifierait ici *incitavit*. On a vu θόωσα, vers 327, cela est vrai; mais l'écriture θέμωσε est confirmée par tous les témoignages, quoi qu'en dise Bothe. Il s'agit de l'expliquer, non de la changer; et les anciens l'ont très-bien expliquée.

488. Ὦσα a pour complément νῆα sous-entendu. — Παρέξ, *aliorsum*, dans une autre direction : à distance de la côte.

489. Ὑπέκ doit être joint à φύγοιμεν.

490. Κατανεύων. La seconde syllabe est brève et n'est pas accentuée. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette que le υ était doublé dans la prononciation ou comptait pour une lettre double, comme quelquefois δ, λ, μ, et surtout ρ. Si κατά était séparé de νεύων, il n'y aurait point de difficulté; mais les deux composants sont inséparables. — Προπεσόντες correspond à ἐμβαλέειν κώπῃς (*incumbere remis*), et marque le mouvement instantané du corps de chaque rameur : ils ont l'air de tomber en avant.

491. Δὶς τόσσον se rapporte à ἀπῆμεν, et la distance double dont parle ici Ulysse est dite par comparaison avec celle d'où il a interpellé la première fois Polyphème, et qui était la portée ordinaire de la voix. Voyez plus haut, vers 473-474. — Πρήσσοντες. Rhianus, πλήσσοντες. Cette variante n'est probablement qu'une correction. Mais ἅλα πρήσσοντες s'explique sans difficulté, dès qu'on se rappelle les exemples πρήσσειν κέλευθον, πρήσσειν ὁδοῖο, etc. Faire la mer est une ellipse, et signifie avancer sur mer.

καὶ τότε δὴ Κύκλωπα προσηύδων· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·
Σχέτλιε, τίπτ' ἐθέλεις ἐρεθιζέμεν ἄγριον ἄνδρα;
Ὃς καὶ νῦν πόντονδε βαλὼν βέλος ἤγαγε νῆα
αὖτις ἐς ἤπειρον, καὶ δὴ φάμεν αὐτόθ' ὀλέσθαι.
Εἰ δὲ φθεγξαμένου τευ ἢ αὐδήσαντος ἄκουσεν,
σύν κεν ἄραξ' ἡμέων κεφαλὰς καὶ νήϊα δοῦρα,
μαρμάρῳ ὀκριόεντι βαλών· τόσσον γὰρ ἵησιν.
Ὣς φάσαν, ἀλλ' οὐ πεῖθον ἐμὸν μεγαλήτορα θυμόν·
ἀλλά μιν ἄψορρον προσέφην κεκοτηότι θυμῷ·
Κύκλωψ, αἴ κέν τίς σε καταθνητῶν ἀνθρώπων
ὀφθαλμοῦ εἴρηται ἀεικελίην ἀλαωτὺν,
φάσθαι Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον ἐξαλαῶσαι,
υἱὸν Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἔνι οἰκί' ἔχοντα.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οἰμώξας ἠμείβετο μύθῳ·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δή με παλαίφατα θέσφαθ' ἱκάνει.
Ἔσκε τις ἐνθάδε μάντις ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,

492. **Καὶ τότε δή**, *vulgo* καὶ τότ' ἐγώ. Didyme (*Scholies* M) : καὶ τότε δή Ἀρίσταρχος. — Προσηύδων équivaut à προσαυδᾶν ἤθελον, car Ulysse s'apprête seulement à parler. — Les enstatiques demandaient pourquoi Ulysse veut parler, puisqu'il est, d'après le vers 473, hors de la portée de la voix, et pourquoi il a réellement parlé (vers 502-505), et comment surtout Polyphème a pu l'entendre distinctement, le comprendre, lui répondre (vers 507-521). Les lytiques disaient que le vers 473 ne s'applique qu'à la voix ordinaire; qu'Ulysse avait la voix forte, et qu'il l'a élevée autant que besoin était, etc.; mais la meilleure raison qu'ils aient donnée, c'est que Polyphème n'est plus, comme la première fois, à l'entrée de sa caverne, et qu'il s'est rapproché du rivage. Homère ne mentionne point le fait; mais le fait est aussi certain que si Homère l'avait mentionné. Porphyre (*Scholies* H et Q) : πῶς δὲ ἤκουσεν ἔτι Πολύφημος διπλάσιον αὐτοῦ ἀποστάντος; καὶ φαμὲν ὅτι οὐκ ἦν ἴσως πολὺ τὸ διάστημα.... δυνατὸν οὖν ἐπιτείνοντα τὴν βοὴν ἀκουσθῆναι.... ἦν δὲ καὶ μεγαλόφωνος Ὀδυσσεὺς, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 221)· ἀλλ' ὅτε δὴ ὄπα τὴν (lisez δή ῥ' ὄπα τε) μεγάλην. ἄμεινον δὲ εἰπεῖν ὡς τὸ μὲν πρῶτον ἀπὸ τοῦ σπηλαίου ἤκουσεν αὐτοῦ, τὸ δὲ δεύτερον ἀπὸ τῆς θαλάσσης καὶ τοῦ αἰγιαλοῦ.

495. **Βαλὼν βέλος**, ayant lancé (son) arme de jet : avec le rocher qu'il a lancé. Apollonius : βέλος πᾶν τὸ βαλλόμενον, κἂν λίθος εἴη.

496. **Ὀλέσθαι** a pour sujet ἡμέας sous-entendu.

497. **Φθεγξαμένου** et **αὐδήσαντος** ne sont point synonymes, du moins ici : l'un indique une clameur, l'autre désigne la simple parole.

498. **Σύν** doit être joint à *ἄραξ(ε)*.

499. **Τόσσον.... ἵησιν**, tellement fort il lance : tant ce qu'il lance est énorme et porte loin.

504. **Φάσθαι**, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἐξαλαῶσαι a pour complément σέ sous-entendu.

505. **Υἱὸν....** Tout ce vers est une apposition à Ὀδυσσῆα.

507. **Με** est le complément du verbe ἱκάνει.

Τήλεμος Εὐρυμίδης, ὃς μαντοσύνῃ ἐκέκαστο,
καὶ μαντευόμενος κατεγήρα Κυκλώπεσσιν·
ὅς μοι ἔφη τάδε πάντα τελευτήσεσθαι ὀπίσσω,
χειρῶν ἐξ Ὀδυσῆος ἁμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς.
Ἀλλ' αἰεί τινα φῶτα μέγαν καὶ καλὸν ἐδέγμην
ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκήν·
νῦν δέ μ' ἐὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκικυς
ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν, ἐπεί μ' ἐδαμάσσατο οἴνῳ.
Ἀλλ' ἄγε δεῦρ', Ὀδυσεῦ, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θείω,
πομπήν τ' ὀτρύνω δόμεναι κλυτὸν Ἐννοσίγαιον·
τοῦ γὰρ ἐγὼ παῖς εἰμί, πατὴρ δ' ἐμὸς εὔχεται εἶναι·
αὐτὸς δ', αἴ κ' ἐθέλῃσ', ἰήσεται, οὐδέ τις ἄλλος
οὔτε θεῶν μακάρων οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Αἲ γὰρ δὴ ψυχῆς τε καὶ αἰῶνός σε δυναίμην
εὖνιν ποιήσας πέμψαι δόμον Ἄϊδος εἴσω,
ὡς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' Ἐνοσίχθων.

510. Κατεγήρα. Si les Cyclopes méprisaient les dieux, ils respectaient les interprètes des dieux; mais la superstition s'allie parfaitement à l'impiété. *Scholies* Q : ἐκ τούτου νοητέον ὅτι δεισιδαίμονες οἱ Κύκλωπες, ὅτι ὑπήκουον βουλήμασι θεῶν, καὶ οὐκ ἀπέκτεινον τοὺς προλέγοντας αὐτοῖς τινὰ παρὰ θεῶν ἐσόμενα. — Κυκλώπεσσιν, comme ἐν Κυκλώπεσσιν : parmi les Cyclopes.

511. Τάδε πάντα, toutes ces choses-ci : ce qui m'arrive aujourd'hui.

512. Ἁμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς, (à savoir,) que je serais privé de la vue. — Au lieu de ἁμαρτήσεσθαι, quelques modernes proposent de lire ἀμερθήσεσθαι, correction assez plausible. Mais la vulgate s'explique très-bien.

513. Αἰεί se rapporte à ἐδέγμην.

514. Ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι.... Répétition du vers 214.

515. Νῦν δέ, or voilà que. — Ἐών, sous-entendu φώς : un individu qui est. — Ὀλίγος. Ulysse, pour un géant comme Polyphème, n'est qu'un nain, bien que μέγας et καλός autant qu'homme au monde. — Ἄκικυς. Ancienne variante, ἀεικής. Mais ἀεικής n'ajoutait rien à οὐτιδανός, tandis que ἄκικυς exprime la faiblesse physique, complément de la nullité morale.

516. Ἀλάωσεν et ἐδαμάσσατο. Anciennes variantes, ἀλάωσας et ἐδαμάσσαο, à la seconde personne. Avec cette leçon, le sujet sous-entendu est σύ (toi).

517. Δεῦρ(ο), comme δεῦρ' ἴθι, viens ici. — Πάρ doit être joint à θείω.

518. Πομπήν dépend de δόμεναι. — Δόμεναι. Le complément indirect est exprimé au membre de phrase précédent : τοι, à toi.

519. Τοῦ γάρ.... Voyez plus haut la note du vers 412.

520. Αὐτός, lui-même. — Ἰήσεται, sous-entendu ἐμέ.

521. Οὔτε θεῶν.... Ce vers se termine par quatre spondées.

525. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire aussi sûr que. — Οὐδ' Ἐνοσίχθων. Cette affirmation d'Ulysse à Polyphème s'explique tout simplement par le fait que jamais œil crevé et vidé n'est redevenu ou ne redeviendra un œil. Ulysse parle le langage humain, voilà tout. Les enstatiques voyaient, dans ses paroles, une bravade insensée ;

Ὣς ἐφάμην· ὁ δ' ἔπειτα Ποσειδάωνι ἄνακτι
εὔχετο, χεῖρ' ὀρέγων εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα·
Κλῦθι, Ποσείδαον γαιήοχε, κυανοχαῖτα·
εἰ ἐτεόν γε σός εἰμι, πατὴρ δ' ἐμὸς εὔχεαι εἶναι,
δὸς μὴ Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον οἴκαδ' ἱκέσθαι
[υἱὸν Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἔνι οἰκί' ἔχοντα].
Ἀλλ' εἴ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐϋκτίμενον καὶ ἑὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,
ὀψὲ κακῶς ἔλθοι, ὀλέσας ἄπο πάντας ἑταίρους,
νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης, εὕροι δ' ἐν πήματα οἴκῳ.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Κυανοχαίτης.
Αὐτὰρ ὅγ' ἐξαῦτις πολὺ μείζονα λᾶαν ἀείρας,
ἧκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἶν' ἀπέλεθρον·
κὰδ δ' ἔβαλεν μετόπισθε νεὸς κυανοπρῴροιο

mais ici les philosophes mêmes sont intervenus pour justifier le poëte. Antisthène dit qu'Ulysse a parfaitement raison, puisque Neptune n'entend rien à l'art de guérir. Aristote dit que Neptune pourrait faire le miracle, mais qu'il ne le voudra point, parce que l'anthropophage n'a que ce qu'il mérite. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : διὰ τί Ὀδυσσεὺς πρὸς τὸν Κύκλωπα οὕτως ἀνοήτως εἰς τὸν Ποσειδῶνα ὠλιγώρησεν τῷ λόγῳ εἰπών· Ὡς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' Ἐνοσίχθων; Ἀντισθένης μέν φησι διὰ τὸ εἰδέναι ὅτι οὐκ ἦν ἰατρὸς ὁ Ποσειδῶν, ἀλλ' ὁ Ἀπόλλων (Παιήων serait plus exact)· Ἀριστοτέλης δὲ, οὐχ ὅτι οὐ δυνήσεται, ἀλλ' ὅτι οὐ βουληθήσεται διὰ τὴν πονηρίαν τοῦ Κύκλωπος. On objecte à Aristote qu'alors Neptune a tort de persécuter Ulysse comme il le fait; et Aristote ne se tire de l'objection que par un pur sophisme : « Le Cyclope, dit-il, méritait un châtiment; mais Ulysse n'était pas en droit de l'infliger. C'est pour avoir empiété sur l'autorité de Neptune qu'Ulysse est justement en butte à la colère du dieu. » Aristote ajoutait que les compagnons d'Ulysse ne sont pas eux-mêmes sans reproche. Ceci s'applique aux intentions qu'ils manifestent, vers 225-227, et au vol de fromages du vers 232. Porphyre (*Scholies* H, M et T) : διὰ τί οὖν ὁ Ποσειδῶν ὠργίσθη.... διὰ τὴν τύφλωσιν (*Odyssée*, I, 69)...; λύων δὲ ὁ Ἀριστοτέλης φησὶ μὴ ταυτὸν εἶναι ἐλευθέρῳ πρὸς δοῦλον καὶ δούλῳ πρὸς ἐλεύθερον, οὐδὲ τοῖς ἐγγὺς τῶν θεῶν οὖσι πρὸς τοὺς ἄπωθεν. ὁ δὲ Κύκλωψ ἦν μὲν ζημίας ἄξιος, ἀλλ' οὐκ Ὀδυσσεῖ κολαστέος, ἀλλὰ τῷ Ποσειδῶνι, εἰ πανταχοῦ νόμιμον τῷ διαφθειρομένῳ βοηθεῖν, τῷ υἱῷ, καὶ ἦρχον ἀδικίας οἱ ἑταῖροι.

527. Χεῖρ(ε), les deux mains.

529. Εἰ ἐτεόν γε.... Il y a un souvenir de ce passage, au vers IV, 323 des *Géorgiques* : « Si modo, quem perhibes, pater « est Thymbræus Apollo. »

531. Υἱὸν Λαέρτεω,...: Répétition inutile du vers 505.

532-533. Ἀλλ' εἴ οἱ.... On a vu ces deux vers ailleurs, V, 414-415.

534. Ὀλέσας ἄπο, pour ἀπολέσας : ayant perdu.

535. Οἴκῳ dépend de ἐν, ou, suivant d'autres, ἐν est adverbe et οἴκῳ en précise le sens.

537. Ὅγ(ε), lui : Polyphème.

538. Ἧκ' ἐπιδινήσας,... Voyez le vers VII, 269 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

539. Μετόπισθε. Ancienne variante, προπάροιθε. Avec cette leçon, le vers était identique au vers 482, et le vers 540 n'avait plus de sens. Il est probable que προπάροιθε n'était ici qu'une distraction de copiste.

τυτθόν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἱκέσθαι.
Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης·
τὴν δὲ πρόσω φέρε κῦμα, θέμωσε δὲ χέρσον ἱκέσθαι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφικόμεθ', ἔνθα περ ἄλλαι
νῆες ἐΰσσελμοι μένον ἀθρόαι, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
εἵατ' ὀδυρόμενοι, ἡμέας ποτιδέγμενοι αἰεί·
νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν ἐν ψαμάθοισιν,
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλόντες
δασσάμεθ', ὡς μήτις μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.
Ἀρνειὸν δ' ἐμοὶ οἴῳ ἐϋκνήμιδες ἑταῖροι,
μήλων δαιομένων, δόσαν ἔξοχα· τὸν δ' ἐπὶ θινὶ
Ζηνὶ κελαινεφέϊ Κρονίδῃ, ὃς πᾶσιν ἀνάσσει,
ῥέξας μηρί' ἔκαιον· ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν,
ἀλλ' ὅγε μερμήριζεν ὅπως ἀπολοίατο πᾶσαι
νῆες ἐΰσσελμοι καὶ ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι.
Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἥμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ·
ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,

540. Τυτθόν,... Voyez plus haut le vers 483 et la note sur ce vers.

541. Ἐκλύσθη.... On a vu aussi plus haut ce vers à la suite du précédent.

542. Θέμωσε.... ἱκέσθαι. Voyez plus haut, vers 486, la note sur cette expression.

545. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

547. Ἐκ δὲ καὶ.... Voyez plus haut le vers 150 et la note sur ce vers.

549. Δασσάμεθ', ὡς.... Voyez plus haut le vers 42 et la note sur ce vers.

550. Ἀρνειόν, comme τὸν ἀρνειόν. Il ne s'agit pas d'un bélier quelconque, mais de celui du vers 432, de celui qui avait servi au salut personnel d'Ulysse.

551. Μήλων δαιομένων, génitif absolu: dans le partage du bétail. — Ἔξοχα, *eximie*, par honneur. Les autres n'ont qu'un morceau de viande chacun; Ulysse seul a une bête entière. — La traduction *insuper* n'est point exacte. Elle suppose que chacun a un mouton pour le moins, et qu'Ulysse a le bélier outre son lot. Mais il n'y a que vingt-cinq bêtes; et ἑταῖροι, dans la phrase, signifie tous les compagnons d'Ulysse, les hommes des douze navires. Tous seront les convives du festin qui remplira le reste de la journée. Voyez plus bas, vers 556-557.

553. Ῥέξας, ayant offert en sacrifice.

554. Ἀλλ' ὅγε, *vulgo* ἀλλ' ἄρα. La vulgate n'est évidemment qu'une correction destinée à faire disparaître la répétition. Mais cette répétition est précisément ce qui fait la force expressive de la phrase.

555. Ἐμοί, comme au vers 172 : mes.

556-557. Ὣς τότε.... Voyez plus haut les vers 161-162 et les notes sur le premier de ces deux vers.

558-560. Ἦμος.... Voyez plus haut les vers 168-170 et la note sur ces trois vers.

δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

562-564. Αὐτούς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez plus haut les vers 178-180 et les notes sur les deux premiers de ces trois vers.

565-566. Ἔνθεν δὲ προτέρω.... Voyez plus haut les vers 62-63 et les notes sur ces deux vers.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ K.

ΤΑ ΠΕΡΙ ΑΙΟΛΟΥ ΚΑΙ ΛΑΙΣΤΡΥΓΟΝΩΝ ΚΑΙ ΚΙΡΚΗΣ.

Séjour d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île d'Éole; le roi de l'île donne à Ulysse une outre où sont enfermés tous les vents (1-24). Départ pour Ithaque; la tempête déchaînée; retour chez Éole; colère du maître des vents (25-79). Les Lestrygons anthropophages; ils détruisent les vaisseaux d'Ulysse, sauf un seul, et massacrent la plupart de ses compagnons (80-132). Arrivée dans l'île de Circé; ceux qu'Ulysse envoie à la découverte sont changés en pourceaux (133-260). Ulysse échappe aux prestiges de Circé, et force la déesse de rendre à ses compagnons leur figure (261-399). Séjour dans l'île; Circé avertit Ulysse d'avoir à se rendre au pays des morts, pour y consulter l'âme de Tirésias (400-549). Circonstances du départ (550-574).

Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν
Αἴολος Ἱπποτάδης, φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ· πᾶσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος

ΤΑ ΠΕΡΙ.... Ancienne variante, Κίρκης νίπτρα.

1. Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ(α), puis nous arrivâmes à l'île d'Éole. D'après ceux qui localisent les contrées visitées par Ulysse, l'île d'Éole est une des îles Éoliennes; ils disent même laquelle de ces îles : Lipara. En réalité il n'y a de commun, entre les îles Éoliennes et l'île d'Éole, qu'une apparence. L'île d'Éole est absolument fantastique; elle l'est autant et plus que celle de Schérie même. Ameis : « Αἰολίην, ein neues Wunderland. » Aristarque (*Scholies* B, Q et V) avait reconnu l'impossibilité de l'identification vulgairement admise, et même celle d'une localisation quelconque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) οὐ τὰς Αἰόλου νήσους νῦν λεγομένας, ἀλλά τινα ἄλλην ἐκτετοπισμένην νῆσον λέγει.

2. Αἴολος Ἱπποτάδης. Le nom d'Éole et celui de son père sont significatifs. Ameis : « der Name der Windwarts Αἴολος (von « αἰόλος) und seines Vaters Ἱππότης be- « ziehen sich auf die Beweglichkeit. » — Φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν. Ceci indique nettement qu'Éole n'est pas un dieu. Après Homère, sa légende se complétera, et il deviendra ce qu'il est chez les autres poëtes, et surtout chez Virgile. Les îles Éoliennes seront alors son royaume.

3. Πλωτῇ, flottante. C'est évidemment là un conte du même genre que celui qu'on faisait sur Délos. L'épithète doit être prise dans son sens littéral. *Scholies* H et M : ἔνιοι μὲν τὴν ἐμπλεομένην, οἷον τὴν ἐν πλεομένοις τόποις κειμένην νῆσον,... ὁ δὲ Ἀρίσταρχος πλωτῇ ἀντὶ τοῦ φορητῇ, οἷον περιφερομένῃ, ὡς ποτὲ μὲν ἐν τοῖς δεξιοῖς

χάλκεον ἄρρηκτον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη.
Τοῦ καὶ δώδεκα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,
ἓξ μὲν θυγατέρες, ἓξ δ' υἱέες ἡβώοντες.
Ἔνθ' ὅγε θυγατέρας πόρεν υἱάσιν εἶναι ἀκοίτις.
Οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρι κεδνῇ
δαίνυνται· παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται·
κνισῆεν δέ τε δῶμα περιστεναχίζεται αὐλῇ
ἤματα· νύκτας δ' αὖτε παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν
εὕδουσ' ἔν τε τάπησι καὶ ἐν τρητοῖς λεχέεσσιν.
Καὶ μὲν τῶν ἱκόμεσθα πόλιν καὶ δώματα καλά.
Μῆνα δὲ πάντα φίλει με καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα,
Ἴλιον, Ἀργείων τε νέας, καὶ νόστον Ἀχαιῶν·
καὶ μὲν ἐγὼ τῷ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα.

μέρεσι, ποτὲ δὲ ἐν τοῖς ἀριστεροῖς ὁρᾶσθαι, οἷον δή τι καὶ περὶ τὴν Δῆλον ἱστορεῖ Πίνδαρος, λέγων οὕτως· ἦν γὰρ τὸ πάροιθε φορητὰ κυμάτεσσι Δᾶλος παντοδαπῶν τ' ἀνέμων ῥιπαῖς. — Μιν πέρι, autour d'elle : autour de cette île. — 3-4. Τεῖχος χάλκεον. Dès qu'on admet le merveilleux, il n'y a aucune raison pour réduire ce mur d'airain à une simple figure, et pour l'identifier avec les falaises dont l'île est bordée. Les falaises bordent l'île, et le mur d'airain surmonte les falaises.

4. Ἄρρηκτον est l'épithète de τεῖχος χάλκεον, et non pas de τεῖχος seul; c'est pourquoi je lis ὑφ' ἕν, c'est-à-dire sans virgule après χάλκεον. Si l'on entend, par χάλκεον, dur comme l'airain, il faut une virgule entre les deux épithètes. Dans ce cas-là aussi, δ(έ) est explicatif et équivaut à γάρ. Mais le sens littéral, je le répète, est bien autrement préférable.

6. Ἓξ μὲν.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 604, à propos de Niobé.

7. Ἔνθ(α) me paraît signifier *alors donc*, *en conséquence*. Fæsi et Kayser prennent le mot pour un adverbe de lieu : dans l'île même. Mais c'est plutôt une formule de liaison entre les idées. Ameis est à peu près de cet avis : « Ἔνθα ist das « *da* des epischen Fortschritts. » — Ἀκοίτις est pour ἀκοίτιας, accusatif pluriel. Au nominatif singulier, le mot est proparoxyton; mais ici la finale est longue.

10. Κνισῆεν (*nidore plenum*) indique qu'on est perpétuellement occupé à rôtir des viandes pour fournir à ces perpétuels festins. — Αὐλῇ, datif local : dans la cour. Ulysse dit qu'en entrant dans la cour, on entend le bruit des festins retentir de tous les côtés du palais. — Quelques-uns prennent αὐλῇ dans le sens de αὐλήσει (du son des flûtes); mais c'est une explication tout arbitraire. D'autres changent αὐλῇ en αὐλῷ. D'autres proposent de lire αὐδῇ. La vérité est que le passage n'offre aucune difficulté.

11. Ἤματα et νύκτας sont pris adverbialement : pendant les jours, pendant les nuits; de jour, de nuit; le jour, la nuit.

12. Ἔν τε τάπησι καὶ ἐν.... λεχέεσσιν, une seule chose en deux expressions : sur des lits couverts de tapis.

13. Μέν est dans le sens de μήν. — Τῶν, d'eux : d'Éole et de ses enfants. — Ἱκόμεσθα πόλιν. Ils sont entrés dans le port, seul point par où l'île soit abordable. — Δώματα καλά. Ancienne variante, τείχεα μακρά.

14. Πάντα se rapporte à μῆνα, et il équivaut à ὅλον : un mois entier. — Ἕκαστα dit en bloc ce qui sera dit en détail au vers suivant.

16. Καὶ μέν, comme au vers 13; *vulgo* αὐτάρ. La vulgate paraît être une correction de Chalcondyle, ou de quelqu'un des derniers Byzantins. — Τῷ, à lui : à Éole.

Ἀλλ᾽ ὅτε δὴ καὶ ἐγὼν ὁδὸν ᾔτεον ἠδὲ κέλευον
πεμπέμεν, οὐδέ τι κεῖνος ἀνήνατο, τεῦχε δὲ πομπήν.
Δῶκέ μοι ἐκδείρας ἀσκὸν βοὸς ἐννεώροιο,
ἔνθα δὲ βυκτάων ἀνέμων κατέδησε κέλευθα·
κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων,
ἠμὲν παυέμεναι ἠδ᾽ ὀρνύμεν, ὅν κ᾽ ἐθέλῃσιν.
Νηῒ δ᾽ ἐνὶ γλαφυρῇ κατέδει μέρμιθι φαεινῇ
ἀργυρέῃ, ἵνα μή τι παραπνεύσῃ ὀλίγον περ·
αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἀῆναι,
ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς· οὐδ᾽ ἄρ᾽ ἔμελλεν
ἐκτελέειν· αὐτῶν γὰρ ἀπωλόμεθ᾽ ἀφραδίῃσιν.
  Ἐννῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἦμαρ·
τῇ δεκάτῃ δ᾽ ἤδη ἀνεφαίνετο πατρὶς ἄρουρα,
καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν ἐγγὺς ἐόντες.

17. Καὶ ἐγών, sous-entendu ἐξερείνων : questionnant à mon tour.

19. Δῶκέ μοι ἐκδείρας. Ameis et La Roche : δῶκε δέ μ᾽ ἐκδείρας. Mais ils prennent μ᾽ dans le sens de μοι, comme il se trouve au vers IV, 367. Cette correction, inspirée par la fausse leçon des manuscrits, δῶκε δέ μοι ἐκδείρας, n'a pour but que d'éviter l'asyndète; mais l'asyndète est loin d'être ici un défaut : *asyndeton epexegeticum*, comme dit Bothe. Il est très-fréquent chez Homère dans les cas analogues. C'est l'équivalent de notre parenthèse. — Ἀσκόν dépend tout à la fois et de δῶκε et de ἐκδείρας, et ἐκδείρας ἀσκόν équivaut à ἀσκὸν δρατόν : *utrem excoriatum*, une outre de cuir frais. Bothe : « Quem modo excoriari jusserat ad « usum illum; non veterem minus soli- « dum. » La même chose était mieux dite dans les *Scholies* B : διὰ τὸ στερρὸν καὶ ἀρραγὲς τοιοῦτον ἀσκὸν δέδωκεν. — Βοός dépend de ἀσκόν. — Ἐννεώροιο, quadrisyllabe par synizèse. — Homère dit un bœuf de neuf ans, pour dire un bœuf parvenu à toute sa taille, et il fait comprendre ainsi que l'outre était de la plus grande dimension possible. Il a dit auparavant, par ἐκδείρας, que cette outre était d'une extrême solidité.

20. Ἔνθα, là : dans cette outre. — Βυκτάων, mugissants. Le mot βύκτης se rattache à βύζω, ou plutôt provient, comme βύζω, de l'onomatopée βῦ.

23. Κατέδει, sous-entendu ἀσκόν. C'est cette circonstance qui explique l'erreur des compagnons d'Ulysse (vers 35). Si l'outre n'avait pas été fixée au navire, ils l'auraient soupesée, et ils se seraient bien vite aperçus, à sa légèreté, qu'elle ne contenait ni or ni argent. Didyme (*Scholies* V) : προῳκονόμησεν, ἵνα τῷ δεσμῷ ἀπατηθῶσιν οἱ ἑταῖροι. καὶ γὰρ οὐδὲ ἐκ τῆς κουφότητος ἦν γνωρίσαι. προσεδέδετο γάρ. Éole avait fait avec sa μέρμις un nœud plus ou moins savant. Voyez VIII, 443 et 447-448.

24. Παραπνεύσῃ a pour sujet τι, et ὀλίγον περ est une expression adverbiale.

25. Πνοιὴν Ζεφύρου. C'était le vent d'ouest, et par conséquent le vent favorable. Eustathe : ἀφίεται πνέειν Ζέφυρος, οἷα ἐπιτήδειος πρὸς τὸν εἰς Ἰθάκην πλοῦν.

26. Αὐτούς, nous-mêmes : mes compagnons et moi.

27. Αὐτῶν dépend de ἀφραδίῃσιν, et il désigne les compagnons seuls.

28. Ὁμῶς, également, c'est-à-dire sans désemparer. — Πλέομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

30. Πυρπολέοντας. Il s'agit des bergers qui font des feux dans la montagne. Ces feux étaient les phares primitifs. Voyez l'*Iliade*, XIX, 375-378. — Ἐόντες, *vulgo* ἐόντας. *Scholies* H : ἐόντες ἡμεῖς.

Ἔνθ' ἐμὲ μὲν γλυκὺς ὕπνος ἐπήλυθε κεκμηῶτα·
αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τῳ ἄλλῳ
δῶχ' ἑτάρων, ἵνα θᾶσσον ἱκοίμεθα πατρίδα γαῖαν.
Οἱ δ' ἕταροι ἐπέεσσι πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον,
καί μ' ἔφασαν χρυσόν τε καὶ ἄργυρον οἴκαδ' ἄγεσθαι,
δῶρα παρ' Αἰόλου μεγαλήτορος Ἱπποτάδαο·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
Ὢ πόποι, ὡς ὅδε πᾶσι φίλος καὶ τίμιός ἐστιν
ἀνθρώποις, ὅτεών τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται.
Πολλὰ μὲν ἐκ Τροίης ἄγεται κειμήλια καλὰ
ληΐδος· ἡμεῖς δ' αὖτε ὁμὴν ὁδὸν ἐκτελέσαντες
οἴκαδε νισσόμεθα κενεὰς σὺν χεῖρας ἔχοντες.
Καὶ νῦν οἱ τάδε δῶκε χαριζόμενος φιλότητι
Αἴολος. Ἀλλ' ἄγε θᾶσσον ἰδώμεθα ὅττι τάδ' ἐστὶν,

32. Πόδα νηός désigne ici le gouvernail.

33. Δῶ(κα), comme ἐνώμων, a pour complément πόδα νηός. *Scholies* H : οὐδὲ ἄλλῳ τινὶ τῶν ἐμῶν φίλων τὸ πηδάλιον ἐνεχείρισα.

36. Δῶρα, apposition à χρυσόν τε καὶ ἄργυρον. — Αἰόλου, ici et au vers 60, compte pour trois longues, à moins qu'on n'admette, comme faisaient les Alexandrins, l'existence du vers lagare. Ces deux exemples sont analogues à celui du vers XV, 66 de l'*Iliade*, où Ἰλίου compte aussi pour trois longues. Il est vrai que ι est une voyelle commune, tandis que ο est toujours bref. Mais ο et ω, dans l'écriture archaïque, n'étaient point distincts, et la lettre *ou* (O) a été longtemps commune. On peut donc dire que la pénultième de Αἰόλου, comme celle de Ἰλίου, est allongée par l'accent. On peut dire aussi que la lettre λ était doublée dans la prononciation, ou qu'elle prenait la valeur d'une lettre double. Cette dernière explication est la plus vraisemblable. Hayman : « The liquid letters and σ so easily double « themselves to the ear, that a slight stress « of the voice in recitation would produce « the effect. » Hayman cite deux exemples d'Eschyle assez concluants : Ἱππομέδοντος et Παρθενοπαῖος (*les Sept*, vers 483 et 542), où les syllabes πο et θε comptent comme longues. — La correction Αἰολόθι, proposée par Bothe, n'est ni vraisemblable ni utile. Je ne parle pas de celle de Payne Knight, ΑἰϜόλοϜο. Voyez plus bas la note du vers 60.

38. Ὡς, comme, dans le sens de combien. — Τίμιος. Ancienne variante, τιμῆς, c'est-à-dire τιμήεις. Peut-être la vulgate n'est-elle qu'une correction, grâce à laquelle on a remplacé une forme rare par la forme vulgaire, et aussi réparé la négligence métrique des trois spondées.

39. Γαῖαν ἵκηται. Ancienne variante, δώμαθ' ἵκηται.

40. Ἐκ Τροίης, de Troade. — D'après une note des *Scholies* Q, note fort altérée d'ailleurs, on croit qu'Aristarque écrivait Τροΐης en trois syllabes, et qu'il rapportait cet adjectif à ληΐδος. Mais cette leçon n'a point prévalu dans son école même.

41. Ληΐδος dépend de κειμήλια. — Ἐκτελέσαντες. Zénodote, ἐκτελέοντες.

42. Σύν doit être joint à ἔχοντες.

43. Τάδε. Ils montrent l'outre. Elle est pleine, selon eux, de trésors. De là ce pluriel. — Hérodien écrivait τάγε, qui ne change rien au sens.

44. Ὅττι τάδ' ἐστίν, quelle chose sont ces choses : en quoi consistent ces trésors. *Scholies* Q : τί εἰσι καὶ κατὰ τὴν ποσότητα. ὅθεν καὶ ἐπεξηγήσατο, ὅσσος τις....

ὅσσος τις χρυσός τε καὶ ἄργυρος ἀσκῷ ἔνεστιν.
 Ὣς ἔφασαν· βουλὴ δὲ κακὴ νίκησεν ἑταίρων·
ἀσκὸν μὲν λῦσαν, ἄνεμοι δ' ἐκ πάντες ὄρουσαν.
Τοὺς δ' αἶψ' ἁρπάξασα φέρεν πόντονδε θύελλα
κλαίοντας, γαίης ἄπο πατρίδος· αὐτὰρ ἔγωγε
ἐγρόμενος κατὰ θυμὸν ἀμύμονα μερμήριξα
ἠὲ πεσὼν ἐκ νηὸς ἀποφθίμην ἐνὶ πόντῳ,
ἦ ἀκέων τλαίην καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.
Ἀλλ' ἔτλην καὶ ἔμεινα· καλυψάμενος δ' ἐνὶ νηῒ
κείμην· αἱ δ' ἐφέροντο κακῇ ἀνέμοιο θυέλλῃ
αὖτις ἐπ' Αἰολίην νῆσον· στενάχοντο δ' ἑταῖροι.
 Ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ·
αἶψα δὲ δεῖπνον ἕλοντο θοῇς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τε πασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος,
δὴ τότ' ἐγὼ κήρυκά τ' ὀπασσάμενος καὶ ἑταῖρον,
βῆν εἰς Αἰόλου κλυτὰ δώματα· τὸν δ' ἐκίχανον
δαινύμενον παρὰ ᾗ τ' ἀλόχῳ καὶ οἷσι τέκεσσιν.
Ἐλθόντες δ' ἐς δῶμα, παρὰ σταθμοῖσιν ἐπ' οὐδοῦ
ἑζόμεθ'· οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον, ἔκ τ' ἐρέοντο·
 Πῶς ἦλθες, Ὀδυσεῦ; Τίς τοι κακὸς ἔχραε δαίμων;

45. Ὅσσος τις..., explication de ὅττι τάδ' ἐστίν. Ce vers a été supprimé par Payne Knight; et Dugas Montbel allègue, en faveur de cette suppression, les *Scholies de Milan*, c'est-à-dire la note même qu'on vient de lire. Il y voit que *le vers* 45 *a été* ajouté après coup. Il a pris le verbe ἐπεξηγέομαι (expliquer) pour ἐπεισάγομαι (être intercalé).

46. Νίκησεν sans complément : triompha. — Ἑταίρων dépend de βουλὴ κακή.

47. Ἐκ doit être joint à ὄρουσαν.

51. Πεσών, étant tombé, c'est-à-dire m'étant précipité.

52. Τλαίην, *sustinerem*, je supporterais : je me résignerais.

53. Καλυψάμενος. Ulysse est désespéré ; mais il ne veut pas qu'on voie sa douleur, et il se couvre la tête, comme il l'a fait dans une autre circonstance, VIII, 85.

54. Αἱ, c'est-à-dire νῆες ἐμαί : mes navires.

56-58. Ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου.... Voyez les vers IX, 85-87 et la note sur le premier de ces trois vers.

59. Ὀπασσάμενος, ayant pris pour m'accompagner.

60. Αἰόλου. Voyez plus haut la note du vers 36. Ici nous avons deux notes antiques relatives à la forme du vers. *Scholies* B : ὁ στίχος λαγαρός ἐστιν. *Scholies* H et Q : ὁ στίχος σφηκώδης. σφηκῶδες δέ ἐστι τὸ ἐλλεῖπον ἐν μέσῳ τοῦ στίχου χρόνου, ὡς ἐνταῦθα. χρῄζει γὰρ ὁ δεύτερος πούς χρόνου. τὸ γὰρ α ιο τροχαῖός ἐστιν. ἀλλὰ τὸ ο μονόχρονον ὡς δίχρονον λαμβάνομεν. Remarquez l'expression σφηκώδης, synonyme de λαγαρός. Le vers est, comme la guêpe, étranglé au corsage. C'est Hérodien évidemment qui a fourni la matière de ces deux notes.

62. Ἐς δῶμα, παρά. Ancienne variante, ἀνὰ δώματ' ἐπί.

64. Ἔχραε, assaillit : a fondu sur.

Ἦ μέν σ' ἐνδυκέως ἀπεπέμπομεν, ὄφρ' ἀφίκοιο
πατρίδα σὴν καὶ δῶμα, καὶ εἴ πού τοι φίλον ἐστίν.
Ὣς φάσαν· αὐτὰρ ἐγὼ μετεφώνεον, ἀχνύμενος κῆρ·
Ἄασάν μ' ἕταροί τε κακοὶ πρὸς τοῖσί τε ὕπνος
σχέτλιος. Ἀλλ' ἀκέσασθε, φίλοι· δύναμις γὰρ ἐν ὑμῖν.
Ὣς ἐφάμην μαλακοῖσι καθαπτόμενος ἐπέεσσιν·
οἱ δ' ἄνεῳ ἐγένοντο· πατὴρ δ' ἠμείβετο μύθῳ·
Ἔρρ', ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζωόντων·
οὐ γάρ μοι θέμις ἐστὶ κομιζέμεν οὐδ' ἀποπέμπειν
ἄνδρα τόν, ὅς κε θεοῖσιν ἀπέχθηται μακάρεσσιν.
Ἔρρ', ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπεχθόμενος τόδ' ἱκάνεις.
Ὣς εἰπὼν ἀπέπεμπε δόμων βαρέα στενάχοντα.
Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ.
Τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίης ἀλεγεινῆς,
ἡμετέρῃ ματίῃ, ἐπεὶ οὐκέτι φαίνετο πομπή.

65. Ὄφρ' ἀφίκοιο. Ancienne variante, ὄφρ' ἂν ἵκηαι.

66. Πατρίδα σὴν.... On a vu ailleurs ce vers, VIII, 320.

68. Πρὸς τοῖσί τε, *præterque eos*, et outre mes amis.

70. Καθαπτόμενος est pris en bonne part, comme καθάπτεσθαι, *Iliade*, I, 582. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque καθάπτομαι signifie simplement *aggredi*, aborder. C'est le contexte qui précise. Cependant Zénodote n'admettait que le sens défavorable, qui en effet est le plus fréquent. Aussi faisait-il ici une correction. Didyme (*Scholies* H) : Ζηνόδοτος μαλακοῖσιν ἀμειβόμενος γράφει. La note continue ainsi : καὶ ἔστι χαριεστάτη ἡ γραφή· οὐ καθάπτεται γὰρ αὐτὸν, ἀλλ' ἱκετεύει. La Roche croit que c'est encore Didyme qui parle ; mais l'exemple de l'*Iliade*, que je viens de citer, prouve que cela est impossible. Ces paroles sont une réflexion du transcripteur, quelque ignorant des bas siècles.

72. Ἔρρ(ε), *abi in malam rem*. C'est notre *va-t'en au diable!* Didyme (*Scholies* Q) : μετὰ φθορᾶς ἀναχώρει. — Ἐκ νήσου ne dépend pas de ἔρρε, et c'est pour cela que je l'en sépare à l'aide d'une virgule. Voyez plus bas, vers 75. L'idée de mouvement est implicitement contenue dans ἐκ. Nous disons, sans verbe, *hors d'ici!* La traduction *abi ex insula* supprime les trois quarts de la pensée d'Éole, et réduit presque à rien sa colère.

74. Τόν équivaut à τοιοῦτον οἷός ἐστιν : tel qu'est celui.

75. Ἔρρ', ἐπεὶ.... Les enstatiques s'étonnaient de la naïveté d'Ulysse : « Singulière façon, disaient-ils, de se recommander auprès des Phéaciens! » Les lytiques répondaient qu'Ulysse n'est point un coupable, mais une victime, et que ses hôtes n'en seront que mieux disposés pour lui. Porphyre (*Scholies* H et T) : καὶ πῶς ἤμελλεν ἀπὸ Φαιάκων τυχεῖν κομιδῆς, ταῦτα καθ' ἑαυτοῦ λέγων; ἀλλ' ἀπέδειξε τοὺς ἑταίρους αἰτίους ὄντας· ἐλεεινότερον οὖν ἑαυτὸν ἀποδείκνυσιν. — Τόδ(ε), adverbe : *huc*, ici. Voyez la note du vers I, 409.

77. Ἔνθεν δὲ.... Voyez le vers IX, 62 et les notes sur ce vers, déjà répété depuis.

79. Ματίῃ est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est manifeste. *Scholies* B et Q : ματαιότητι, φρενοβλαβείᾳ, ματαιολογίᾳ, ματαιοπραγίᾳ. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ ματῶ ματία, ὡς ἁμαρτῶ ἁμαρτία. ἔστι δὲ Ὁμηρικόν. La dernière observation si-

Ἑξῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἦμαρ·
ἑβδομάτῃ δ' ἱκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον,
Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, ὅθι ποιμένα ποιμὴν
ἠπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει.
Ἔνθα κ' ἄϋπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθούς,
τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυφα μῆλα νομεύων·
ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

gnifie qu'Homère est le seul poëte qui ait employé le mot ματίη.

80. Ἑξῆμαρ.... Voyez plus haut le vers 28 et les notes sur ce vers. Il n'y a de changé que la première syllabe.

81. Λάμου est le nom du fondateur de la ville, si l'on écrit, au vers suivant, Τηλέπυλον par une majuscule. Mais les anciens ne s'accordaient pas sur le sens; et l'on voit, par les *Scholies*, que la plupart faisaient de τηλέπυλον un adjectif, et de Λάμου le nom de la ville elle-même. *Scholies* B et Q : Λάμου.... πτολίεθρον· περιφραστικῶς τὴν Λάμον, ὡς καὶ Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν (*Iliade*, V, 642), τὴν Ἴλιον. Cette explication est répétée trois ou quatre fois sous diverses formes. Mais l'autre est plus simple et plus naturelle. Elle est aussi la plus sûre, si l'on s'en rapporte aux mythologues, puisqu'ils font de Lamus un homme, un héros, un fils de Neptune.

82. Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, apposition explicative à Λάμου.... πτολίεθρον. — Ceux qui faisaient de τηλέπυλον un adjectif avaient quelque peine à lui donner un sens net. *Scholies* V : μεγάλην. τῶν γὰρ τοιούτων πολὺ διεστᾶσιν αἱ πύλαι.... οἱ δὲ τηλέπυλόν φασι μακρόπυλον, οὐ τῷ διαστήματι, ἀλλὰ τῷ πλάτει τῆς πύλης ἢ τῷ μήκει. — Ὅθι se rapporte à la contrée, et non à la ville : pays où. — Ποιμένα ποιμήν. Ici Homère appelle du même nom tout pâtre quelconque, le bouvier comme le berger. *Scholies* V : καταχρηστικῶς εἴρηκε ποιμένα καὶ τὸν βουκόλον.

83. Ἠπύει, salue de la voix. Ameis : « *anruft*, zum Gruss. » — Εἰσελάων, *intro agens*, quand il ramène (le bétail) à l'étable. Sous-entendez ἐξελάοντα : menant (le bétail) dehors. — Ὑπακούει, répond, c'est-à-dire salue à son tour. Ils se rencontrent nécessairement sur le chemin. Ameis : « antwortet, erwidert den Gruss « beim Zusammentreffen. » Il y a d'autres explications du vers 83; mais toutes sont fort obscures et peu satisfaisantes.

84. Ἄϋπνος. Ancienne variante, ἄοχνος. — Δοιοὺς.... μισθούς, deux salaires : un double salaire. Dans les autres pays cela n'est pas possible, la journée n'étant pas assez longue pour que les brebis aient fini de paître et rentrent à l'étable, au moment où les bœufs sortent de l'étable et vont au pâturage. Chez les Lestrygons, la journée est tellement longue que la besogne du berger est terminée quand celle du bouvier commence.

85. Τὸν μὲν.... τὸν δ(έ), sous-entendu μισθόν. Ulysse détaille ce qu'il vient d'exprimer d'une façon générale. — Βουκολέων.... μῆλα νομεύων. D'après les habitudes de notre pensée, il y a ici une véritable hystérologie, puisque les bœufs paissent le soir, après la grande chaleur, et les moutons le matin et pendant le jour. Mais Homère nomme invariablement le jour après la nuit (voyez le vers suivant et plus haut le vers 28); et nommer le travail du soir avant celui du matin lui est aussi naturel qu'à nous le paraît la mention du matin avant celle du soir. Chez nous, les bœufs paissent impunément la journée entière; dans les contrées du Midi, les seules que connaisse Homère, on les fait paître le soir et même la nuit, parce qu'ils souffriraient trop de la chaleur et des insectes ailés. *Scholies* H : νυκτὸς μὲν βουκολοῦσι διὰ τοὺς μύωπας, οἵτινες ἐν ἡμέρᾳ τοὺς ταύρους ἐνοχλοῦσιν.

86. Ἐγγὺς γὰρ..., car les routes de la nuit et du jour sont proches (l'une de l'autre), c'est-à-dire car le lever du soleil suit presque immédiatement son coucher. De cette façon le crépuscule du soir et celui du matin se confondent. Homère connaît va-

Ἔνθ' ἐπεὶ ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν, ὃν πέρι πέτρη
ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν,
ἀκταὶ δὲ προβλῆτες ἐναντίαι ἀλλήλῃσιν
ἐν στόματι προὔχουσιν, ἀραιὴ δ' εἴσοδός ἐστιν·

guement les jours polaires du solstice d'été, et il les attribue en permanence à la fabuleuse contrée des Lestrygons; il attribuera de même en permanence à la fabuleuse contrée des Cimmériens les nuits polaires de la fin de décembre. — Le passage est expliqué de diverses façons dans les *Scholies*, et plusieurs de ces explications sont à peu près absurdes; mais il y en a une qui est tout à fait conforme à celle que je viens de donner. *Scholies* P : τοῦ γὰρ ἡλίου ὄντος ἐν θερινῷ τροπικῷ τοὺς ἀρκτῴους ἀνθρώπους μεγίστην τὴν ἡμέραν ἔχειν, καὶ μὴ ἔχειν νύκτα· τὴν γὰρ νύκτα μόνον μιᾶς ὥρας διάστημα εἶναι.... περὶ τούτων καὶ Ὅμηρος τῶν τόπων μνημονεύει νῦν. L'honneur de cette explication est attribué à Cratès, qu'on n'est guère habitué à voir si net et si raisonnable. Didyme (*Scholies* H et V) : Κράτης δέ φησι κατὰ τὴν τοῦ δράκοντος αὐτοὺς κατηστερίσθαι κεφαλήν, περὶ ἧς Ἄρατος λέγει· Κείνη που κεφαλὴ τῇ νείσεται ἧχί περ ἄκραι Μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλῃσιν. ὥστε πλείω μὲν εἶναι τὴν ἡμέραν ὀλίγην δὲ τὴν νύκτα, ὡς ἀνάπαλιν παρὰ τοῖς Κιμμερίοις (XI, 14-15). εἴ τις οὖν δύναται διαγρυπνεῖν, διττοὺς κομίζεται μισθούς. Le témoignage relatif à Cratès se retrouve, mais verbeusement développé, dans les *Scholies* Q, dans les *Scholies* H elles-mêmes avant la note de Didyme. Ce que les modernes ont inventé de mieux n'est ni aussi complet ni aussi satisfaisant. — L'explication d'Eustathe, adoptée jusqu'à ces derniers temps, donne un sens ridicule : « Car les pâturages du jour et ceux de la nuit sont très-près de la ville. » C'est dans les mêmes pâturages qu'on mène les moutons le matin, les bœufs le soir. Il ne s'agit donc point de deux sortes de pâturages, ni du peu de temps qu'il faut pour se rendre au pâturage des bœufs comme à celui des moutons. Il s'agit d'une journée assez longue pour que le même homme, après avoir gagné son salaire de berger, puisse gagner ensuite, à titre de bouvier, un second salaire. Rien de plus simple, dans le pays des Lestrygons, puisque les moutons ont fini de paître quand les bœufs vont commencer, et que le bouvier sort, peu s'en faut, quand le berger rentre, puisqu'ils se saluent au passage. Voyez plus haut les notes du vers 83. Le pâtre qui ramène les moutons pourrait donc chasser les bœufs ensuite; et la seule difficulté qu'il y ait, pour être à la fois berger et bouvier, c'est de se passer de sommeil. — Ceux qui n'admettaient pas l'explication de Cratès préféraient sans doute, au vers 84, la leçon ἄοχνος. En effet, ἄϋπνος ne va bien qu'avec l'idée d'une journée de travail longue de près de vingt-quatre heures. Si la nuit noire durait seulement cinq ou six heures, le berger-bouvier ne serait point ἄϋπνος. S'il lui faut être ἄϋπνος, c'est qu'il n'y a point ou presque point de nuit noire.

87. Κλυτόν, épithète d'honneur. D'après la description, il s'agit d'un beau port, d'un port magnifique. S'il n'est pas renommé, il est digne de l'être, en tant du moins que sûr abri pour les navires. — Suivant quelques anciens, Ulysse parle ironiquement, car ce port va lui être funeste. *Scholies* T : εἰρωνικῶς, ἔνθα τοὺς ἑταίρους ἀπώλεσεν. Cette ironie serait absolument perdue pour les auditeurs, et une prolepse sans motif est absolument inadmissible.

88. Τετύχηκε, parfait intransitif : fut, c'est-à-dire se dressait.

90. Ἐν στόματι, à la bouche : à l'entrée du port. *Scholies* H : ἐν τῇ εἰσβολῇ τοῦ λιμένος. — Ἁραίη avec l'esprit rude, *vulgo* ἀραίη avec l'esprit doux. Hérodien (*Scholies* H) : δασυντέον τὸ ἁραίη. Dindorf : « hoc placuisse Aristarcho colligi « potest ex schol. *Il.* E 425. » En effet, dans ce passage de l'*Iliade*, χεῖρα ἀραιήν, l'hiatus se comprend beaucoup mieux avec l'esprit rude qu'avec l'esprit doux. — Bekker écrit ici ϝαραιή et là ϝαραιήν. Mais rien n'est moins prouvé que la légitimité de ce digamma.

ἔνθ' οἵγ' εἴσω πάντες ἔχον νέας ἀμφιελίσσας.
Αἱ μὲν ἄρ' ἔντοσθεν λιμένος κοίλοιο δέδεντο
πλησίαι· οὐ μὲν γάρ ποτ' ἀέξετο κῦμά γ' ἐν αὐτῷ,
οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον· λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.
Αὐτὰρ ἐγὼν οἶος σχέθον ἔξω νῆα μέλαιναν,
αὐτοῦ ἐπ' ἐσχατιῇ, πέτρης ἐκ πείσματα δήσας·
ἔστην δὲ, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.
Ἔνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα,
καπνὸν δ' οἶον ὁρῶμεν ἀπὸ χθονὸς ἀΐσσοντα.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας,
οἵτινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,
ἄνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἅμ' ὀπάσσας.
Οἱ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ὁδὸν, ᾗπερ ἄμαξαι
ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.
Κούρῃ δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὑδρευούσῃ,
θυγατέρ' ἰφθίμῃ Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο.
Ἡ μὲν ἄρ' ἐς κρήνην κατεβήσετο καλλιρέεθρον
Ἀρτακίην· ἔνθεν γὰρ ὕδωρ προτὶ ἄστυ φέρεσκον·

91. Οἵγ(ε).... πάντες. Ulysse parle de ses compagnons.

93. Ἐν αὐτῷ, c'est-à-dire ἐν τῷ λιμένι : dans ce port.

95. Αὐτὰρ ἐγών est opposé à αἱ μέν. — Σχέθον ἔξω, je tenais en dehors : je mouillai hors du port. C'est là ce qui explique son salut. *Scholies* Q : προοικονομεῖ τὸν τρόπον τῆς φυγῆς τοῦ Ὀδυσσέως. Voyez plus bas, vers 131-132.

96. Αὐτοῦ (adverbe) est commenté par ἐπ' ἐσχατιῇ. Le navire d'Ulysse est à l'extrémité d'un des deux promontoires qui formaient l'entrée du port. — Ἐκ doit être joint à δήσας.

98. Βοῶν.... ἔργα, labours; ἀνδρῶν.... ἔργα, plantations, c'est-à-dire vignes et jardins. *Scholies* B : βοῶν ἔργα ἡ ἠροτριασμένη γῆ, ἀνδρῶν δὲ ἀμπελὼν καὶ τὰ τοιαῦτα.

99. Καπνὸν δ' οἶον ὁρῶμεν. La ville n'est pas à une grande distance.

100-102. Δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους.... Voyez les vers IX, 88-90 et les notes sur ces trois vers.

103. Ἧπερ. Ancienne variante, ᾗ κεν.

104. Ὕλην (*lignum*), comme ὕλης au vers IX, 234, désigne le bois de chauffage.

106. Θυγατέρ(ι). Remarquez l'élision de ι au datif singulier. Elle est assez rare. — Ἰφθίμῃ. Il est incroyable que cette fille n'ait rien d'extraordinaire dans sa personne, et surtout qu'elle mérite une épithète d'honneur. Elle doit pourtant tenir plus ou moins de son père et de sa mère, qui sont d'énormes colosses et des anthropophages.

108. Ἀρτακίην. Les anciens disputaient sur la question de savoir comment Ulysse a pu connaître le nom de la fontaine. La note relative à ce sujet est très-altérée dans les *Scholies* H, Q et V. Dans les *Scholies* T, on lit : οἶδε τὸ ὄνομα τῆς κρήνης παρὰ Κίρκης μαθών. Il est inutile de recourir à cette information surnaturelle. Dès qu'Ulysse raconte ce qui est arrivé à ses trois envoyés, c'est que les survivants lui ont raconté leurs aventures. C'est par eux qu'il a connu le nom de la fontaine, comme aussi, sans nul doute, celui de la

οἱ δὲ παριστάμενοι προσεφώνεον, ἔκ τ' ἐρέοντο
ὅστις τῶνδ' εἴη βασιλεὺς καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι.
Ἡ δὲ μάλ' αὐτίκα πατρὸς ἐπέφραδεν ὑψερεφὲς δῶ.
Οἱ δ' ἐπεὶ εἰσῆλθον κλυτὰ δώματα, τὴν δὲ γυναῖκα
εὗρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφήν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.
Ἡ δ' αἶψ' ἐξ ἀγορῆς ἐκάλει κλυτὸν Ἀντιφατῆα,
ὃν πόσιν, ὃς δὴ τοῖσιν ἐμήσατο λυγρὸν ὄλεθρον.
Αὐτίχ' ἕνα μάρψας ἑτάρων ὡπλίσσατο δεῖπνον·
τὼ δὲ δύ' ἀΐξαντε φυγῇ ἐπὶ νῆας ἱκέσθην.
Αὐτὰρ ὁ τεῦχε βοὴν διὰ ἄστεος· οἱ δ' ἀΐοντες
φοίτων ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος,
μυρίοι, οὐκ ἄνδρεσσιν ἐοικότες, ἀλλὰ Γίγασιν.

ville, celui du peuple, celui du roi. Aristarque doit avoir donné cette raison. J'en juge ainsi par la dernière phrase de la note altérée : ἢ κατὰ τὸ σιωπώμενον παρὰ τῶν φυγόντων μαθόντες παρὰ τῆς Κίρκης ἐπύθοντο. Il y a là une des formules habituelles d'Aristarque, et l'indication de la manière dont Ulysse a dû être renseigné. Circé confirmera seulement la chose. Voyez plus bas les notes du vers 117. — Φέρεσκον a pour sujet sous-entendu θυγατέρες Λαιστρυγόνων.

110. Τῶνδ(ε), de ces gens-là : des hommes de ce pays. — Τοῖσιν équivaut à οἷστισι : *qualibus*, à quelle sorte d'hommes. Ancienne variante, οἷσιν. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ τ, καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι, ἀντὶ τοῦ τίνων.

111. Ἐπέφραδεν, montra. Voyez la note du vers I, 273.

112. Κλυτά, épithète d'honneur. La maison est un palais. Voyez plus haut la note du vers 87. — Τήν (elle) est expliqué par γυναῖκα : la femme de la maison ; la reine. — Δέ équivaut à τότε : alors. — Quelques anciens faisaient de τήν un simple article, et regardaient le mot δέ comme redondant. Nous maintenons τήν dans son droit, et nous rappelons que les phrases du genre de celle-ci étaient marquées de l'antisigma par Aristarque, autrement dit qu'il les regardait comme des anacoluthes. Voyez l'*Appendice II* de l'*Iliade*, et la note du vers II, 189 de ce poëme.

113. Ὅσην τ' ὄρεος κορυφήν, c'est-à-dire τόσην ὅση τ' ὄρεος κορυφή ἐστι. On a vu une comparaison hyperbolique du même genre à propos de Polyphème, IX, 189-191 : ἐώκει.... ῥίῳ ὑλήεντι ὑψηλῶν ὀρέων. — Κατά doit être joint à ἔστυγον.

114. Ἡ, elle : la reine. — Κλυτόν, comme κλυτά au vers 112, ne s'applique qu'à l'aspect extérieur.

115. Τοῖσιν, à eux : à mes trois amis.

116. Αὐτίχ' ἕνα.... Voyez les vers IX, 311 et 344. — Δεῖπνον. Ancienne variante, δόρπον.

117. Τὼ δὲ δύ(ο), quant aux autres deux : quant aux deux survivants. — Φυγῇ dépend de ἱκέσθην. — Ἐπὶ νῆας est dit en général; mais, comme il est évident qu'Ulysse a choisi pour envoyés des hommes de son propre vaisseau, c'est sur le vaisseau d'Ulysse que les deux survivants se réfugient. Homère ne le dit pas; mais c'est comme s'il l'avait dit. Il n'y a guère de cas où puisse s'appliquer mieux le principe d'Aristarque sur les faits sous-entendus comme allant de soi. Voyez plus haut la note du vers 108 sur Ἀρτακίην.

118. Ὁ, lui : Antiphate. — Βοήν, le cri de guerre. — Οἱ (eux) est déterminé au vers suivant par ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες.

119. Φοίτων, allaient : accouraient. — Ἴφθιμοι, comme ἰφθίμῃ au vers 106, comme κλυτά au vers 112, comme κλυτόν au vers 114, s'applique à ce qu'on voit, et non au caractère. Ces géants ont très-grande mine.

120. Ἐοικότες. Il ne s'agit que de la taille.

Οἵ ῥ' ἀπὸ πετράων ἀνδραχθέσι χερμαδίοισιν
βάλλον· ἄφαρ δὲ κακὸς κόναβος κατὰ νῆας ὀρώρει
ἀνδρῶν τ' ὀλλυμένων νηῶν θ' ἅμα ἀγνυμενάων·
ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.
Ὄφρ' οἱ τοὺς ὄλεκον λιμένος πολυβενθέος ἐντός,

121. Οἵ ῥ(α). Le mot οἵ est pour οἱ, et ne porte l'accent qu'à cause de l'enclitique. Il est démonstratif, et il marque même l'emphase, comme s'il y avait ἐκεῖνοι : ces monstrueux personnages. — Ἀπὸ πετράων, du haut des rochers. — Ἀνδραχθέσι, de ἀνήρ et de ἄχθος : qu'un homme ne pourrait soulever sans peine. Ce sont d'énormes blocs.

122. Κακὸς κόναβος κατά, remarquable exemple d'harmonie expressive.

123. Ἀνδρῶν et νηῶν dépendent de κόναβος. — Le vers 123 n'est guère moins remarquable, par son harmonie, que le vers 122.

124. Ἰχθῦς est à l'accusatif pluriel. — Δ(έ), ensuite, c'est-à-dire après être descendus des rochers. — Πείροντες, sous-entendu αὐτούς : les transperçant, c'est-à-dire harponnant leurs cadavres. — Δαῖτα, comme festin : pour s'en faire un festin. — Φέροντο, *sibi auferebant*, et non pas simplement *ferebant*. Chacun s'est approprié son poisson ou ses poissons. — Le vers, tel qu'on vient de le lire, et tel que je viens de l'expliquer, n'offre aucune difficulté d'aucun genre. Mais tout change dès qu'on prend ἰχθῦς pour le nominatif ἰχθύες, et non pour l'accusatif ἰχθύας. Alors πείροντες ne peut signifier que traversant le port à la nage pour ramasser les cadavres. *Scholies* V : ἀντὶ τοῦ νηχόμενοι καὶ περῶντες ὥσπερ ἰχθύες. Mais des géants comme les Lestrygons n'ont aucun besoin de se jeter à la nage, dans une eau où ils n'en auraient peut-être pas à mi-jambe, et où les épaves, même les plus éloignées, sont à la portée de leur main, sur les vaisseaux disloqués. Aussi les *Scholies* V ajoutent-elles incontinent : ἢ διαπείροντες ὡς ἰχθύας. — Les mêmes *Scholies* indiquent la variante σπαίροντες, au lieu de πείροντες. Mais σπαίροντες ne pouvait donner ici aucun sens. Il est probable que le prétendu σπαίροντες s'est substitué à l'ancienne leçon ἀσπαίροντας, leçon qui supprime ὣς, mais qu'on peut du moins entendre. Ce serait une métaphore, et non plus une comparaison; ou, si l'on veut, le signe de la comparaison serait sous-entendu. — On attribue à Aristarque une autre variante, εἴροντες. Mais c'est par erreur. La leçon εἴροντες est d'Aristophane de Byzance. Didyme (*Scholies* H) : Ἀριστοφάνης· ἰχθῦς δ' ὣς εἴροντες. Eustathe : εἰ δὲ γράφεται, ἰχθῦς ὣς εἴροντες..., ὁ νοῦς αὐτοῦ οὕτως, ὡς ἰχθῦς αὐτοὺς συνείροντες καὶ ὁρμαθοὺς ποιοῦντες ἔφερον εἰς τοὺς οἴκους. — La Roche croit que la vraie leçon est σπαίροντας, dans le sens de ἀσπαίροντας, car il regarde la suppression de la particule ὣς comme impossible, et n'admet ἀσπαίροντας que comme glose. Il s'appuie d'une des explications d'Eustathe : ὡς ἰχθῦς ἀσπαίροντας αὐτοὺς ἐδαίνυντο. Mais pourquoi ne pas s'en tenir à πείροντες dans son sens vulgaire? Eustathe : διαπείροντες τριαίναις ἤ τισιν ἑτέροις ἀπωξυμμένοις ὀργάνοις. Bothe, après avoir cité cette explication, ajoute : « Recte; nec Homerus « magis quam Attici dicit ἰχθῦς pro « ἰχθύες. » — Le dernier mot du vers, dans quelques textes antiques, était πένοντο, et non φέροντο. Mais, à supposer que les Lestrygons fissent plus ou moins de cuisine, ce n'est ni en ce moment ni en ce lieu qu'ils s'occuperaient à dépecer ou à rôtir leur proie. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, φέροντο. Il est certain aussi qu'Aristarque prenait ἰχθῦς pour un accusatif, et non pour un nominatif; car ce qu'on lit dans les *Scholies* T, à propos de φέροντο, provient évidemment du commentaire d'Aristarque, ou de quelqu'une des dissertations du critique alexandrin sur le texte d'Homère : ἔφερον εἰς οἶκον ἵνα φάγωσιν. δῆλον δὲ ἐκ τούτου ὅτι ᾔδεσαν ἰχθύων τροφήν. οἰκεῖον δὲ ἡ εἰκών, ἐπεὶ ἐκ θαλάσσης ἐλάμβανον ἰχθύων τρόπον καὶ κατήσθιον. La réflexion sur l'ichthyophagie doit être une citation textuelle. Voyez dans l'*Iliade*, XVI, 747, la note sur τήθεα.

125. Ὄφρ(α), tandis que. — Οἱ dé-

τόφρα δ' ἐγὼ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
τῷ ἀπὸ πείσματ' ἔκοψα νεὸς κυανοπρῴροιο.
Αἶψα δ' ἐμοῖς ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν·
οἱ δ' ἅλα πάντες ἀνέρριψαν, δείσαντες ὄλεθρον.
Ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας
νηῦς ἐμή· αὐτὰρ αἱ ἄλλαι ἀολλέες αὐτόθ' ὄλοντο.
Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.
Αἰαίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν
Κίρκη ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα,
αὐτοκασιγνήτη ὀλοόφρονος Αἰήταο·

signe les Lestrygons, et τούς les compagnons d'Ulysse.

126. Τόφρα δ(έ), pléonasme expressif : à ce moment même.

126-127. Ἐγὼ ξίφος.... Virgile, *Énéide*, IV, 579-580, a imité ce passage.

127. Τῷ, c'est-à-dire ξίφει : d'un coup d'épée. — Ἀπό doit être joint à ἔκοψα.

129. Ἐμβαλέειν.... Voyez le vers IX, 489 et la note sur ce vers.

130. Ἅλα.... ἀνέρριψαν, firent jaillir la mer : firent force de rames. On a vu, VII, 328, ἀναρρίπτειν ἅλα πηδῷ. Cet exemple prouve que les anciennes variantes ἅμα et ἄρα, données ici par les *Scholies* H, sont de fausses leçons. Cependant elles ont été en faveur. Eustathe ne connaît même pas la leçon ἅλα, puisqu'il remarque que ἀνέρριψαν est dit elliptiquement cette fois-ci : ὅρα τὸ ἀνέρριψαν ἐλλιπῶς λεχθέν. ἀλλαχοῦ δὲ ἐντελῶς ἐγράφη ἀνερρίπτουν ἅλα πηδῷ. On verra, XIII, 78, l'exemple cité par Eustathe. — Callistrate et Rhianus écrivaient comme Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατος δὲ καὶ Ῥιανὸς διὰ τοῦ λ, οἱ δ' ἅλα πάντες.

131. Πέτρας, les rochers, c'est-à-dire le cap où le navire avait été amarré en avant du port. — Quelques-uns entendaient πέτρας comme χερμάδια : les blocs lancés par les Lestrygons. Mais la distinction faite au vers 121 proteste contre cette synonymie. *Scholies* B, H et Q : τὰς τοῦ στόματος πέτρας, οὐ τὰς βαλλομένας.

133-134. Ἔνθεν.... Voyez les vers IX, 62-63 et les notes sur ces deux vers, déjà répétés, IX, 565-566.

135. Αἰαίην.... νῆσον, l'île Éenne, c'est-à-dire l'île d'Éa. Ameis : « Αἰαίη ist mit « seinem Substantiv νῆσος verbunden, wie « *Sicula tellus*, *Africa terra*, *urbs Ro-* « *mana*. » L'île d'Éa n'a pas plus de réalité qu'aucune des merveilleuses contrées jusqu'ici décrites par Ulysse. Les poëtes postérieurs à Homère la placent près des côtes d'Italie, et l'identifient même avec le promontoire de Circé, qu'on supposait avoir été jadis une île. C'est sur les côtes d'Italie que Virgile fait reconnaître par Énée le séjour de la déesse magicienne. *Scholies* Q et V : ταύτην (τὴν νῆσον) ἔνιοί φασι τὸ νῦν Κίρκαιον πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ. Cette note est pour sûr de Didyme. Elle fait connaître que ce critique n'admettait point, quant à lui, la localisation d'Éa.

136. Κίρκη. Il va sans dire qu'Ulysse n'a connu Circé et tout ce qui la concerne que par le fait de son séjour dans l'île d'Éa ; mais la prolepse est toute naturelle, pour la clarté du récit. — Αὐδήεσσα, à la voix articulée. Voyez, V, 334, la note sur cette épithète. Ici encore Aristote lisait οὐδήεσσα, et quelques-uns entendaient αὐδήεσσα comme un synonyme de ἔνδοξος (célèbre).

137. Αἰήταο. On suppose que cet Éétès, frère de Circé, est le même que Éétès, père de Médée. Cela constitue une chronologie fort bizarre ; car il y a bien longtemps que la Toison d'or a été conquise. D'ailleurs

ἄμφω δ' ἐκγεγάτην φαεσιμβρότου Ἠελίοιο
μητρός τ' ἐκ Πέρσης, τὴν Ὠκεανὸς τέκε παῖδα.
Ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηῒ κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
ναύλοχον ἐς λιμένα, καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.
Ἔνθα τότ' ἐκβάντες, δύο τ' ἤματα καὶ δύο νύκτας
κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' Ἠώς,
καὶ τότ' ἐγὼν ἐμὸν ἔγχος ἑλὼν καὶ φάσγανον ὀξὺ,
καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἐς περιωπὴν,
εἴ πως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν ἐνοπήν τε πυθοίμην.
Ἔστην δὲ, σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν,
καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Κίρκης ἐν μεγάροισι, διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.
Μερμήριξα δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν
ἐλθεῖν ἠδὲ πυθέσθαι, ἐπεὶ ἴδον αἴθοπα καπνόν.
Ὧδε δέ μοι φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
πρῶτ' ἐλθόντ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης
δεῖπνον ἑταίροισιν δόμεναι, προέμεν τε πυθέσθαι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,
καὶ τότε τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, μοῦνον ἐόντα,

Circé est déesse, tandis que Médée et son père ont été de simples mortels. Enfin il y a loin de l'île d'Éa en Colchide. Je ne vois là qu'une ressemblance de noms. Mais je me contente de signaler les difficultés de l'identification des deux Éétès. Celui dont il est question ici n'est connu que par ce passage. Son nom Αἰήτης est tiré de Αἶα, qui est celui de l'île de Circé, à moins qu'on ne le fasse venir de αἶα pour γαῖα, γῆ, la terre. Ameis : « der Bruder der « Kirke Αἰήτης ist unser *Erdmann*. »

138. Ἐκγεγάτην. Ancienne variante, ἐκγέγατον. *Petit Étymologique* Miller : ἐκγέγατον· ἄμφω.... μέσος παρακείμενος τρίτον πρόσωπον τῶν δυϊκῶν ἐστὶν ἀπὸ τοῦ γείνω ὁ μέσος παρακείμενος γέγονα, ὡς κείρω κέκορα, καὶ τὸ δυϊκὸν γεγόνατον, καὶ ἐν συγκοπῇ γέγατον, καὶ μετὰ τῆς ἐκ ἐκγέγατον.

139. Πέρσης. Cette Persé, fille de l'Océan, est connue d'Hésiode; car il donne à Hécate (*Théogonie*, vers 411) le surnom de Perséide, c'est-à-dire fille de Persé.

143-144. Κείμεθ', ὁμοῦ.... Voyez les vers IX, 75-76 et les notes sur le premier de ces deux vers.

147. Ἔργα.... βροτῶν, des cultures. — Ἐνοπήν, sous-entendu βροτῶν.

148. Ἔστην.... C'est la répétition textuelle du vers 97.

153. Ὧδε δέ μοι.... Ce vers, sauf variante, est souvent répété chez Homère. Voyez V, 474.

154. Ἐλθόντ(α), sous-entendu ἐμέ, est le sujet des deux infinitifs δόμεναι et προέμεν.

155. Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : pour chercher des nouvelles.

156. Ἦα, j'étais. — Κιών, allant, c'est-à-dire dans mon trajet pour revenir. — Νεός dépend de σχεδόν.

157. Ὀλοφύρατο. Ulysse revient pour faire une distribution de vivres. Ceci sup-

ὅς ῥά μοι ὑψίκερων ἔλαφον μέγαν εἰς ὁδὸν αὐτὴν
ἧκεν· ὁ μὲν ποταμόνδε κατήϊεν ἐκ νομοῦ ὕλης,
πιόμενος· δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἠελίοιο.
Τὸν δ' ἐγὼ ἐκβαίνοντα κατ' ἄκνηστιν μέσα νῶτα
πλῆξα· τὸ δ' ἀντικρὺ δόρυ χάλκεον ἐξεπέρησεν·
κὰδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίῃσι μακὼν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.
Τῷ δ' ἐγὼ ἐμβαίνων δόρυ χάλκεον ἐξ ὠτειλῆς
εἰρυσάμην· τὸ μὲν αὖθι κατακλίνας ἐπὶ γαίῃ
εἴασ'· αὐτὰρ ἐγὼ σπασάμην ῥῶπάς τε λύγους τε·

pose que les vivres n'abondaient pas sur le navire, et que le chef croyait sa présence indispensable pour empêcher tout gaspillage. *Scholies* Q et T : ἴσως διὰ τὸ ὀλίγα εἶναι τὰ σιτία αὐτὸς ἐφύλασσεν. L'expression ὀλοφύρατο confirme cette explication. Si les vivres étaient en abondance, Ulysse ne regarderait pas comme un bienfait spécial de quelque dieu, ni surtout comme le soulagement d'une vraie infortune, la chance de rapporter au vaisseau sa charge de venaison. — Μοῦνον ἐόντα, étant seul, c'est-à-dire tandis que je me livrais tristement à mes réflexions, n'ayant là personne pour les interrompre. C'est la pensée qui sort du contexte. Si l'on ne voit qu'un fait dans μοῦνον ἐόντα, c'est alors une pure tautologie; car Ulysse vient de dire qu'il n'avait pas encore rejoint ses compagnons.

159. Ἐκ νομοῦ ὕλης, du pâturage de la forêt, c'est-à-dire de la forêt où il venait de paître.

160. Πιόμενος, *potaturus*, afin de boire. — Δή, sans doute. Zénodote, δήν (depuis longtemps). Ulysse donne l'explication probable de la soif qui fait descendre l'animal dans la plaine; voilà tout. Il ignore depuis quand dure cette soif; mais on est au milieu du jour, et il suppose naturellement que le cerf a bien chaud, qu'il est en proie aux ardeurs du soleil. Didyme (*Scholies* Q et V) : τὸν ἔλαφόν φησιν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἐκκεκαῦσθαι καὶ ὡς ἐν πυρὶ γεγονέναι, διὸ καὶ ἐπὶ τὸν ποταμὸν κατιέναι τοῦ πιεῖν ἕνεκα. — On a cité, à propos de ce vers, l'expression biblique *desiderat cervus ad fontes aquarum*.

161. Ἐκβαίνοντα, sortant : au moment où il sortait de dessous bois. — Κατ' ἄκνηστιν, à l'épine dorsale. Il n'y a aucun doute sur le sens, puisque μέσα νῶτα indique exactement la place où le cerf est frappé (accusatif de la partie). *Scholies* H et Q : δεῖ γινώσκειν ὅτι αὐτὸς ἐπεξηγεῖται τί ἐστιν ἄκνηστις, διὰ τοῦ εἰπεῖν μέσα νῶτα, ἤτοι ἡ ῥάχις. Le mot ἄκνηστις se rattache à la même racine que ἄκανος et ἄκαινα (*spina*), et n'est qu'une métaphore des plus simples. Il n'a qu'une ressemblance fortuite avec ἀ privatif et κῆστις, et il ne vient point de κνάω. Aristarque admettait, comme tous les anciens, cette apparente étymologie; et c'est ce qui lui a fait dire que ἄκνηστις, par lui-même, ne désignait pas spécialement l'épine dorsale, puisqu'un cerf ne peut non plus se gratter la hanche et la nuque que le dos. Didyme (*Scholies* H et Q) : καταχρηστικῶς φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος ἐπὶ τῶν θηρίων εἶναι τὴν ἄκνηστιν. οὐ γὰρ αὐτὴν μόνην ἀδυνατοῦσι κνήσασθαι, ἀλλὰ καὶ τὴν ὀσφῦν καὶ τὸν τράχηλον.

163. Κὰδ.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 469, et la note sur ce vers, que nous retrouverons encore ailleurs, XIX, 454. La traduction de μακών par *porrectus* ne convient pas beaucoup à propos d'un cerf, et *mugiens* n'est guère plus exact. Didyme (*Scholies* B, Q et V) prend ici μακών dans son sens primitif et vague. Le cerf pousse un cri d'agonie : ὠνοματοπεποίηκε τὴν λέξιν, οἷον ποιὰν φωνὴν ἄσημον ἀποτελέσας.

164. Τῷ, sur lui : sur le corps du cerf. — Ἐμβαίνων, comme en prose εἰσβαίνων. Didyme (*Scholies* H) prémunit le lecteur contre toute idée de correction : διὰ τοῦ μ ἐν πάσαις, ἐπιβὰς, πλησιάσας, ὡς τὸ λὰξ ἐν στήθεσι βάς (*Iliade*, VI, 65).

165. Τό, c'est-à-dire δόρυ. — Αὖθι est paraphrasé par ἐπὶ γαίῃ.

166. Εἴασ(α). Ulysse reprendra sa lance

πεῖσμα δ', ὅσον τ' ὄργυιαν, ἐϋστρεφὲς ἀμφοτέρωθεν,
πλεξάμενος, συνέδησα πόδας δεινοῖο πελώρου.
Βῆν δὲ καταλοφάδεια φέρων ἐπὶ νῆα μέλαιναν,
ἔγχει ἐρειδόμενος, ἐπεὶ οὔ πως ἦεν ἐπ' ὤμου
χειρὶ φέρειν ἑτέρῃ· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.
Κὰδ δ' ἔβαλον προπάροιθε νεός, ἀνέγειρα δ' ἑταίρους
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·
Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πω καταδυσόμεθ', ἀχνύμενοί περ,
εἰς Ἀΐδαο δόμους, πρὶν μόρσιμον ἦμαρ ἐπέλθῃ.
Ἀλλ' ἄγετ', ὄφρ' ἐν νηῒ θοῇ βρῶσίς τε πόσις τε,
μνησόμεθα βρώμης μηδὲ τρυχώμεθα λιμῷ.
Ὣς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο·
ἐκ δὲ καλυψάμενοι παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο
θηήσαντ' ἔλαφον· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὁρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,

quand il aura le cerf sur sa nuque, et elle lui servira de bâton (vers 170).

167. Πεῖσμα dépend de πλεξάμενος.

168. Δεινοῖο πελώρου. Le cerf était d'une taille extraordinaire. Voyez plus bas, vers 171.

169. Καταλοφάδεια, adverbe : sur la nuque. Didyme (*Scholies* V) : κατὰ λόφου καὶ αὐχένος.—La deuxième syllabe du mot compte comme longue, soit parce qu'on prononçait κατά à part, soit parce qu'on doublait le λ dans la prononciation, soit parce que le λ équivalait au besoin à une lettre double. — Φέρων, sous-entendu πέλωρον ou ἔλαφον.

170. Ἦεν, comme ἐξῆν : *licebat*, il était possible. Aristophane de Byzance lisait εἶχον, et d'autres εἶχεν. C'est le même sens au fond qu'avec ἦεν : *poteram; fieri poterat*.

171. Φέρειν, sous-entendu πέλωρον ou ἔλαφον, comme au vers 169. — Ἑτέρῃ, en prose τῇ ἑτέρᾳ. Il s'agit du bras gauche et de l'épaule gauche. Didyme (*Scholies* Q et T) : οὐκ ἠδυνάμην γὰρ τῇ ἀριστερᾷ χειρὶ κατὰ τοῦ ἑνὸς ὤμου φέρειν τὸν ἔλαφον. Ulysse porte son cerf comme on porte un veau. Le chasseur porte un chevreuil sur l'épaule gauche; mais le cerf est beaucoup trop lourd pour être porté ainsi. — Ameis cite les chasseurs de chamois, qui font la même chose qu'Ulysse; mais cela provient des chemins par où ils marchent, et où ils ont besoin de tenir l'alpenstock à deux mains. L'exemple des bouchers et du veau rend mieux compte de la chose.

173. Ἄνδρα ἕκαστον est une apposition à ἑταίρους.

174. Οὐ γάρ πω. Ancienne variante, οὐ γάρ πως, leçon qui ne donne pas un sens net. — Il y a ici une note, dans les *Scholies* H et Q, à propos de l'exorde, elliptique ou non, où γάρ figure, et qui est si fréquent chez Homère : τινές φασιν ὅτι ἀπὸ τοῦ γάρ ἤρξατο. ἐγὼ δὲ οἴομαι ὅτι ἡ σύνταξις οὕτως ἔχει. ὁ ἀλλὰ ἀντὶ τοῦ δή· ὦ φίλοι ἄγετε δή, ὄφρ' ἐν νηῒ βρῶσίς τε πόσις τε, μνησόμεθα βρώμης. οὐ γάρ πω καταδυσόμεθα, ἤτοι κατελευσόμεθα.... εἰς Ἀΐδαο δόμους, πρὶν.... Voyez la note du vers I, 337.

176. Ὄφρ(α), tant que.

177. Μνησόμεθα est au subjonctif, pour μνησώμεθα.

179. Ἐκ doit être joint à καλυψάμενοι. Ils s'étaient couchés en attendant Ulysse, le manteau sur la tête et sur les yeux. Ils se lèvent à sa voix, rejettent le manteau et regardent.

181. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers IV, 47 et la note sur ce vers.

χεῖρας νιψάμενοι τεύχοντ' ἐρικυδέα δαῖτα.
Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἥμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καὶ τότ' ἐγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·
[Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἑταῖροι.]
Ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπῃ ζόφος οὐδ' ὅπῃ Ἠώς,
οὐδ' ὅπῃ Ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,
οὐδ' ὅπῃ ἀννεῖται· ἀλλὰ φραζώμεθα θᾶσσον,
εἴ τις ἔτ' ἔσται μῆτις· ἐγὼ δ' οὐκ οἴομαι εἶναι.
Εἶδον γὰρ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν
νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται·
αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ κεῖται· καπνὸν δ' ἐνὶ μέσσῃ
ἔδρακον ὀφθαλμοῖσι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.
Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
μνησαμένοις ἔργων Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο,
Κύκλωπός τε βίης μεγαλήτορος, ἀνδροφάγοιο.
Κλαῖον δὲ λιγέως, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες·
ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

183-187. Ὣς τότε.... Répétition des vers IX, 556-560. Voyez les notes sur ce passage.

188. Καὶ τότ' ἐγὼν.... Répétition du vers IX, 171 — Rhianus, δὴ τότ' ἐγώ, et μῦθον au lieu de πᾶσιν.

189. Κέκλυτέ μευ.... Ce vers est inutile. Ce qu'il dit est implicitement contenu dans le début du vers suivant. Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατός φησιν ὡς ὑπό τινος ὁ στίχος προτέτακται ἀγνοοῦντος τὸ Ὁμηρικὸν ἔθος, ὡς θέλει ἄρχεσθαι ἀπὸ τοῦ γάρ.

190. Οὐ γάρ. Voyez plus haut le vers 174 et la note sur ce vers. — Ζόφος signifie l'occident et Ἠώς l'orient. Zénodore dans Miller : ἔτι τίθεται (ἠὼς) καὶ τοπικῶς ἐπὶ τῆς ἀνατολῆς· οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπῃ.... ζόφον δὲ λέγει τὴν δύσιν, ἠῶ δὲ τὴν ἀνατολήν.

191. Εἶσ(ι) est au présent : marche, c'est-à-dire descend.

192. Ἀννεῖται pour ἀνανέεται, de ἀνανέομαι : remonte.

193. Εἰ, comme *si forte* : pour voir si. — Εἶναι a pour sujet l'accusatif μῆτιν sous-entendu.

194. Σκοπιήν dépend de ἐς, et le régime de εἶδον est νῆσον.

195. Ἐστεφάνωται, est en couronne, c'est-à-dire fait cercle.

199. Μνησαμένοις, s'étant souvenus : parce qu'ils se souvenaient.

200. Μεγαλήτορος est pris en mauvaise part : au cœur violent; à l'impitoyable caractère. Bothe : « commune epitheton fortium virorum, quamvis improborum. » — Ἀνδροφάγοιο. Ancienne variante, ἀνδροφόνοιο.

202. Ἀλλ(ὰ).... γάρ, *at enim*, au reste.

Αὐτὰρ ἐγὼ δίχα πάντας ἐϋκνήμιδας ἑταίρους
ἠρίθμεον, ἀρχὸν δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ὄπασσα·
τῶν μὲν ἐγὼν ἦρχον, τῶν δ' Εὐρύλοχος θεοειδής.
Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλομεν ὦκα·
ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος μεγαλήτορος Εὐρυλόχοιο.
Βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῷγε δύω καὶ εἴκοσ' ἑταῖροι
κλαίοντες· κατὰ δ' ἄμμε λίπον γοόωντας ὄπισθεν.
Εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.
Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἠδὲ λέοντες,
τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

203. Δίχα, en deux moitiés, c'est-à-dire en deux troupes d'égal nombre.

204. Ἠρίθμεον est trissyllabe par synizèse. Bothe propose d'écrire ἠρίθμευν. Cette correction est inutile; car εον, prononcé d'une seule émission de voix, est identique à ευν. — Ici le mot *compter* est synonyme de *partager*. C'est l'antécédent pour le conséquent. — Ἀμφοτέροισιν, à ceux d'une moitié et à ceux de l'autre : à chacune des deux troupes.

206. Κλήρους.... On a vu deux fois dans l'*Iliade*, III, 316 et XXIII, 861, un vers presque semblable. — Εὐρύλοχος. Euryloque était le beau-frère d'Ulysse. Voyez plus bas la note du vers 441.

208. Δύω καὶ εἴκοσ(ι). On se rappelle que le navire d'Ulysse a perdu six hommes à Ismare. Aristarque concluait, du chiffre indiqué ici, que ce navire portait cinquante hommes au départ de Troie, sans compter Ulysse et Euryloque. *Scholies* Q : ἓξ γὰρ ἀφ' ἑκάστης νεὼς ἀπολομένων περιελείποντο μδ', ὧν οἱ ἡμίσεις εἰσὶ κϐ'. C'est par Eustathe que nous savons de qui est ce calcul, qu'il commente verbeusement : πεντήκοντα εἶναί φασιν οἱ παλαιοὶ τοὺς ἐξ ἀρχῆς τῷ Ὀδυσσεῖ συμπλέοντας ἐν τῇ κατ' αὐτὸν νηΐ, στοχαζόμενοι οὕτως....

209. Κατά doit être joint à λίπον.

212. Μιν se rapporte à δώματα, ou plutôt à l'idée qui s'exprime indifféremment, en poésie, par δῶμα ou par δώματα, c'est-à-dire à l'habitation. Quelques-uns rapportaient μιν à Circé ; mais Circé est au fond du palais, et non au milieu de ses bêtes. Cependant les anciens admettaient les deux explications. *Scholies* Q : ἀπὸ τοῦ πληθυντικοῦ τοῦ δώματα πρὸς ἑνικὸν τὸ δῶμα ὑπήντησεν, ὡς τό· ἐξ ἑτέρων ἕτερ' ἐστίν (XVII, 266)· εἶτα ἐπιφέρει (XVII, 268)· οὐκ ἄν τίς μιν ἀνήρ. ἢ περὶ αὐτὴν τὴν Κίρκην. La première partie de cette note est une diple d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἡ διπλῆ, ὅτι). La seconde partie provient des gloses banales à l'usage des écoliers alexandrins. Aristarque, suivant sa coutume, s'est borné à constater le phénomène grammatical. Mais nous sommes bien en droit d'ajouter que c'est un πρὸς τὸ σημαινόμενον. Ameis : « μιν bezieht sich auf « den Einheisbegriff δώματα, *circa universas ædes*. Sie fanden die Thiere draussen. »

213. Αὐτή, elle-même, c'est-à-dire en usant sur eux de son pouvoir. — Κατέθελξεν. On se rappelle les beaux vers de Virgile, *Énéide*, VII, 15-19 : « Hinc exau-« diri gemitus, etc. » Voyez aussi Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 248, et tout son récit imité d'Homère. — Il ne s'agit point d'animaux sauvages apprivoisés par les prestiges de la déesse, mais d'hommes changés en animaux sauvages tout en conservant leur douceur humaine. Virgile commente admirablement l'expression d'Homère : « Quos « hominum ex facie dea sæva potentibus « herbis Induerat Circe in vultus ac terga « ferarum. » Didyme (*Scholies* H et T) : οὐκ ἐξ ἀγρίων τιθασεύουσα, ἀλλ' ἐξ ἀνθρώπων θῆρας ποιήσασα. Ainsi κατέθελξεν désigne tout à la fois et la métamorphose physique des hommes en bêtes et la métamorphose morale de ces bêtes en animaux

Οὐδ' οἵγ' ὡρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα τοίγε
οὐρῇσιν μακρῇσι περισσαίνοντες ἀνέσταν.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀμφὶ ἄνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα
σαίνωσ'· αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ·
ὣς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἠδὲ λέοντες
σαῖνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.
Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο·
Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπὶ καλῇ,
ἱστὸν ἐποιχομένης μέγαν, ἄμβροτον, οἷα θεάων
λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Πολίτης, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
ὅς μοι κήδιστος ἑτάρων ἦν κεδνότατός τε·
Ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποιχομένη μέγαν ἱστὸν
καλὸν ἀοιδιάει (δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν),
ἢ θεὸς ἠὲ γυνή· ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον.
Ὣς ἄρ' ἐφώνησεν· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς,
καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες ἀϊδρείῃσιν ἕποντο·
Εὐρύλοχος δ' ὑπέμεινεν, ὀϊσάμενος δόλον εἶναι.
Εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε·
ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρὸν

caressants. Zénodore dans Miller : θέλγω, ἐπὶ τοῦ τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα καθίστασθαι πρὸς τὸ χεῖρον καὶ ἀλλοιοῦσθαι, οἷον ἐπὶ τῶν μεταμεμορφωμένων παρὰ τῆς Κίρκης· λαμβάνεται δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ τέρπειν· ἀλλά τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ (XII, 44).—214. Ἀλλ' ἄρα, bien au contraire.

216. Ἀμφὶ ἄνακτα, autour de (leur) maître. — Ἰόντα, comme ἀνιόντα : revenant. Le sens est déterminé par la forme de l'adverbe δαίτηθεν.

219. Τοί, eux : Euryloque et ses compagnons. — Ἔδεισαν, *vulgo* ἔδδεισαν. Le doublement du δ est inutile.

220. Ἐν προθύροισι. Ancienne variante, εἰνὶ θύρῃσι.

221. Ἔνδον doit être joint au participe.

224. Πολίτης. Ce personnage n'est connu que par ce qu'Ulysse raconte ici.

226. Γάρ. Voyez plus haut les vers 174 et 189 et les notes sur ces deux vers.

227. Δάπεδον, la partie pour le tout. Il s'agit de l'appartement de Circé.

231. Κάλει, sous-entendu αὐτούς : les invitait ; les pria d'entrer. Avec καλεῦντες, au vers 229, il n'y a rien de sous-entendu et le verbe est dans son sens propre ; ici c'est un sens dérivé.

232. Ὀϊσάμενος δόλον εἶναι. Euryloque est un homme réfléchi. Des loups et des lions doux comme des chiens, cela lui semble plus qu'extraordinaire. De là ses soupçons. Didyme (*Scholies* B, H, Q et V) : ὑπέλαβε δόλον εἶναι.... ἀπὸ τῆς τῶν θηρίων ἡμερότητος. Les *Scholies* T donnent la note même d'Aristarque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀπὸ τῆς ἡμερότητος τῶν θηρίων ὁ Εὐρύλοχος ὑπέμεινεν ὀϊσάμενος δόλον εἶναι.

234. Ἐν doit être joint à ἔκυκα. C'est

οἴνῳ Πραμνείῳ ἐκύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτῳ
φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοίατο πατρίδος αἴης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
ῥάβδῳ πεπληγυῖα, κατὰ συφεοῖσιν ἐέργνυ.
Οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὡς τὸ πάρος περ.
Ὣς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο· τοῖσι δὲ Κίρκη

un cycéon que Circé leur prépare. Voyez la description du cycéon d'Hécamède, *Iliade*, XI, 638-640. Là comme ici il y a dans le breuvage du fromage et de la farine; le miel seul y manque. Aussi ne faut-il pas s'étonner que quelques-uns aient imaginé de transporter ici, entre les vers 233 et 234, le vers 316 *mutatis mutandis* : Τεῦξε δὲ τοῖς χυκεῶ χρυσέῳ δέπᾳ, ὄφρα πίοιεν.

235. Οἴνῳ Πραμνείῳ. Voyez, dans le passage de l'*Iliade* que je viens de citer, le vers XI, 639 et la note sur ce vers. Là l'expression *vin de Pramné* indique un lieu d'origine, et probablement un cru des environs de Smyrne. Ici le terme est au figuré : un vin semblable, par la couleur, le bouquet et la saveur, au vin de Pramné. Les deux exemples seront identiques, si l'on admet, avec quelques anciens, que Pramné indique un cépage, quelle que soit la contrée où on le cultive. *Scholies* H, Q et V : λέγεται δὲ πραμνεία ἄμπελος ὡς καὶ Θασία καὶ μελίκηρις. En Italie, au temps de Virgile, on faisait du vin de Thasos et du vin d'Égypte. Voyez les *Géorgiques*, II, 91-92. C'est dans le midi de la France qu'on fait presque tout le vin de Madère qui se boit aujourd'hui, et nos meilleurs vins de Champagne proviennent de la Bourgogne et de la Franche-Comté. — Σίτῳ, à la nourriture, c'est-à-dire à ce breuvage. Il y a, comme on dit, à boire et à manger, tant le breuvage est épais. De là l'expression d'Ulysse. Bothe : « σῖτον dicit eam potionem a parte « majore casei, farinæ et mellis; nam « alias σῖτος et οἶνος inter se opponun- « tur. » Le mot ἔκπιον, vers 237, ne laisse aucun doute sur cette explication.

236. Φάρμακα, selon quelques-uns, a un sens moral : *incantamenta*, des charmes. Bien que ἀνέμισγε indique une opération manuelle, l'exemple de Virgile (*Géorgiques*, III, 283), *miscueruntque herbas et non innoxia verba*, pourrait appuyer cette explication. Mais le φάρμαχ' ἔδωκεν du vers 213 ne permet point de l'adopter. Il y a des sucs végétaux.

238. Κατά doit être joint à ἐέργνυ.

240. Δέμας, ancienne variante, πόδας. C'est la leçon que préférait Zénodote. Le motif de cette préférence n'est pas douteux. C'est que δέμας, chez Homère, sauf ici et au vers XVII, 307, est toujours dit du corps humain en vie, tandis que σῶμα désigne indifféremment tout cadavre d'homme ou d'animal. Zénodore dans Miller : δέμας καὶ σῶμα· τὸ δὲ δέμας ἐπὶ τῶν ζώντων λαμβάνει ὁ ποιητής, καὶ ἐτυμολογεῖται παρὰ τοῦ δῶμα εἶναι τῆς ψυχῆς· τὸ δὲ σῶμα ἐπὶ τῶν νεκρῶν καὶ τῶν πτωμάτων, τῶν τε ἀνθρώπων καὶ τῶν ἀλόγων ζώων. — Αὐτάρ est disjonctif, et il correspond au μέν du vers précédent.

241. Κλαίοντες. C'est ici que s'applique la plaisanterie de Zoïle, *gorets larmoyants*, χοιρίδια κλαίοντα, citée par Longin (*Sublime*, IX, 14). Le mot de Zoïle a pu faire rire; mais les métamorphosés, qui ont conscience de leur misère, ont parfaitement le droit de pleurer. — Ἐέρχατο équivaut à εἰργμένοι ἦσαν : *conclusi fuerant*, avaient été enfermés.

241-243. Τοῖσι δὲ Κίρκη.... D'après Didyme (*Scholies* H, Q et V), le vers 242 ne se trouvait point dans Aristarque, et Callistrate le donnait d'une façon toute différente de ce que nous lisons : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον. ὁ δὲ Καλλίστρατος ἀντ' αὐτοῦ γράφει· Παντοίης ὕλης ἐτίθει μελιηδέα καρπόν. ἄχυλον δέ φησι τὸν τῆς πρίνου καρπὸν, βάλανον δὲ τὸν τῆς δρυός. Si l'on retranche le vers 242, la phrase d'Ulysse n'a plus de sens, à moins qu'on n'écrive, au vers 241, δῶκε δὲ Κίρκη (conjecture de Nitzsch), ou quelque chose d'analogue. Dugas Montbel croit

παρ δ' ἄκυλον βάλανόν τ' ἔβαλεν καρπόν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
Εὐρύλοχος δ' ἂψ ἦλθε θοὴν ἐπὶ νῆα μέλαιναν,
ἀγγελίην ἑτάρων ἐρέων καὶ ἀδευκέα πότμον.
Οὐδέ τι ἐκφάσθαι δύνατο ἔπος, ἱέμενός περ,
κῆρ ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὠΐετο θυμός.
Ἀλλ' ὅτε δή μιν πάντες ἀγασσάμεθ' ἐξερέοντες,
καὶ τότε τῶν ἄλλων ἑτάρων κατέλεξεν ὄλεθρον·
Ἤομεν, ὡς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμά, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·
εὕρομεν ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα καλὰ
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.
Ἔνθα δέ τις μέγαν ἱστὸν ἐποιχομένη λίγ' ἄειδεν,
ἢ θεὸς ἠὲ γυνή· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς,
καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες ἀϊδρείῃσιν ἕποντο·
αὐτὰρ ἐγὼν ὑπέμεινα, ὀϊσάμενος δόλον εἶναι.
Οἱ δ' ἅμ' ἀϊστώθησαν ἀολλέες, οὐδέ τις αὐτῶν
ἐξεφάνη· δηρὸν δὲ καθήμενος ἐσκοπίαζον.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ περὶ μὲν ξίφος ἀργυρόηλον

que c'est le vers 243 qu'Aristarque n'a pas connu. Mais la note de Didyme n'a rien de commun avec ce vers, et elle ne peut s'appliquer qu'au vers 242.

242. Πάρ doit être joint à ἔβαλεν.

243. Χαμαιευνάδες. La diphthongue αι est brève par l'effet de la voyelle dont elle est suivie, comme si les deux composants étaient deux mots encore distincts. C'est un fait métrique analogue, mais avec résultat tout opposé, à celui que nous avons noté plus haut, vers 169, pour καταλοφάδεια.

244. Ἄψ, *vulgo* αἶψ(α). Avec la vulgate même, ἄψ ou πάλιν est nécessairement sous-entendu, ou ἦλθε équivaut à ἐπανῆλθε. Voyez plus bas, vers 260, la note sur δηρόν.

246. Οὐδέ est dans le sens étymologique : *non autem*.

247. Ἐν peut indifféremment ou être pris comme adverbe (en dedans), ou être joint à πίμπλαντο.

248. Ὠΐετο, *meditabatur*, préparait. — Θυμός (son) âme. Euryloque est hors d'état de faire autre chose que pleurer et gémir.

249. Ἀγασσάμεθ(α). Ancienne variante, ἀγαζόμεθ(α).

250. Ὄλεθρον. Euryloque est persuadé qu'ils sont morts.

252. Εὕρομεν. Bothe : « asyndeton stric-« tim narrantis, ut in re trepida. » Le vers 252 est une répétition, *mutatis mutandis*, du vers 210.

253. Ξεστοῖσιν.... Répétition textuelle du vers 211. Ici on le met entre crochets; mais il est aussi bien à sa place ici que là.

254-258. Ἔνθα δέ τις.... Répétition des vers 226-232, sauf suppressions et changements. Voyez les notes sur ce passage.

260. Δηρόν, longtemps. Cette expression justifie la leçon ἄψ du vers 244, au au lieu de αἶψ(α). — Καθήμενος, restant là : attendant.

261. Περί doit être joint à βαλόμην.

ὤμοιϊν βαλόμην, μέγα, χάλκεον, ἀμφὶ δὲ τόξα·
τὸν δ' ἂψ ἠνώγεα αὐτὴν ὁδὸν ἡγήσασθαι.
Αὐτὰρ ὅγ' ἀμφοτέρῃσι λαβὼν ἐλλίσσετο γούνων
[καί μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα]·
Μή μ' ἄγε κεῖσ' ἀέκοντα, Διοτρεφὲς, ἀλλὰ λίπ' αὐτοῦ·
οἶδα γὰρ ὡς οὔτ' αὐτὸς ἐλεύσεαι, οὔτε τιν' ἄλλον
ἄξεις σῶν ἑτάρων· ἀλλὰ ξὺν τοίσδεσι θᾶσσον
φεύγωμεν· ἔτι γάρ κεν ἀλύξαιμεν κακὸν ἦμαρ.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Εὐρύλοχ', ἤτοι μὲν σὺ μέν' αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ χώρῳ,
ἔσθων καὶ πίνων, κοίλῃ παρὰ νηῒ μελαίνῃ·
αὐτὰρ ἐγὼν εἶμι· κρατερὴ δέ μοι ἔπλετ' ἀνάγκη.
Ὣς εἰπὼν παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλον, ἰὼν ἱερὰς ἀνὰ βήσσας,
Κίρκης ἵξεσθαι πολυφαρμάκου ἐς μέγα δῶμα,
ἔνθα μοι Ἑρμείας χρυσόρραπις ἀντεβόλησεν
ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, νεηνίῃ ἀνδρὶ ἐοικὼς,
πρῶτον ὑπηνήτῃ, τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη·

262. Ἀμφὶ δέ correspond à περὶ μέν, et il équivaut à ἀμφεβαλόμην δέ.

263. Τόν, lui : Euryloque. — Ἠνώγεα, trissyllabe par synizèse.

265. Καί μ' ὀλοφυρόμενος.... Ce vers, emprunté à un autre passage, II, 362, est inutile ici.

268. Ἄξεις, de ἄγω : tu mèneras, c'est-à-dire tu ramèneras. — Σῶν. D'après les *Scholies* H, Aristarque expliquait ce mot par σῶον (sain et sauf), et par conséquent le rapportait à ἄλλον. Il est certain qu'Aristarque lisait σῶν au lieu de σόον, *Iliade*, I, 117. Mais cela n'a rien de commun avec ce passage-ci; et σῶν se lie trop naturellement à ἑτάρων pour qu'on puisse le considérer comme autre chose que le génitif pluriel de σός. Il est probable que la note des *Scholies* H est incomplète, et que Didyme avait remarqué, mais en passant, que σῶν était l'orthographe d'Aristarque pour σόον, et qu'on pourrait, au besoin, joindre σῶν à ἄλλον, que quelques-uns même avaient eu cette idée.

271. Τῷδ' ἐνὶ χώρῳ, commentaire de l'adverbe αὐτοῦ.

273. Εἶμι, j'irai : je veux aller. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἔπλετ(ο) est dans le sens de πέλεται. — Ἀνάγκη. Il s'agit d'une nécessité morale, du besoin irrésistible qu'on sent d'accomplir un devoir.

275. Ἔμελλον, selon quelques-uns, doit être joint à ἰών et non à ἵξεσθαι, et ils suppriment toute ponctuation dans le vers. Alors ἵξεσθαι est pour ὥστε ἵξεσθαι. Cette explication est arbitraire. Elle ôte d'ailleurs toute précision au style : *jam eram profectus.... accessurus*, comme on lit dans la dernière traduction latine. Les moments doivent être distingués. Ce n'est pas au commencement du trajet qu'Ulysse rencontre Mercure. Voyez plus bas, vers 282, la note sur οἶδ(ε).

277. Ἔνθα, alors. — Μοι doit être expliqué avec ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, et il ne faut point de virgule après ἀντεβόλησεν.

279. Πρῶτον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 348. Là aussi il s'agit d'une apparition de Mercure sous forme humaine.

ἔν τ᾽ ἄρα μοι φῦ χειρί, ἔπος τ᾽ ἔφατ᾽ ἔκ τ᾽ ὀνόμαζεν·
Πῇ δὴ αὖτ᾽, ὦ δύστηνε, δι᾽ ἄκριας ἔρχεαι οἶος,
χώρου ἄϊδρις ἐών; Ἕταροι δέ τοι οἵδ᾽ ἐνὶ Κίρκης
ἔρχαται, ὥστε σύες, πυκινοὺς κευθμῶνας ἔχοντες.
Ἦ τοὺς λυσόμενος δεῦρ᾽ ἔρχεαι; Οὐδέ σέ φημι
αὐτὸν νοστήσειν, μενέεις δὲ σύγ᾽ ἔνθα περ ἄλλοι.
Ἀλλ᾽ ἄγε δή σε κακῶν ἐκλύσομαι, ἠδὲ σαώσω·
τῆ, τόδε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δώματα Κίρκης
ἔρχευ, ὅ κέν τοι κρατὸς ἀλάλκῃσιν κακὸν ἦμαρ.
Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα δήνεα Κίρκης.
Τεύξει τοι κυκεῶ, βαλέει δ᾽ ἐν φάρμακα σίτῳ·
ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ὧς θέλξαι σε δυνήσεται· οὐ γὰρ ἐάσει
φάρμακον ἐσθλόν, ὅ τοι δώσω· ἐρέω δὲ ἕκαστα.
Ὁππότε κεν Κίρκη σ᾽ ἐλάσῃ περιμήκεϊ ῥάβδῳ,
δὴ τότε σὺ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ

280. Ἔν τ᾽ ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

281. Δή αὖτ(ε) avec synizèse, *vulgo* δ᾽ αὖτ(ε), mais δ(έ) dans le sens de δή. — Αὖτ᾽, ὦ. Ancienne variante, αὔτως ou plutôt αὔτως. C'était probablement une correction de Zénodote. Voyez la note XI, 93. Mais αὖτ(ε) s'explique très-bien dans le sens de *autem;* je ne dis pas dans celui de *rursus* (à ton tour, toi aussi), à cause de οἶος, les premiers ayant marché en troupe.

282. Τοι (*tibi*) dépend de ἔρχαται (*conclusi sunt*). — Οἵδ(ε) équivaut à un adverbe; car ce que Mercure montre, ce ne sont pas les porcs eux-mêmes, mais leur étable. Mercure dit : « Voilà où tu trouveras tes amis enfermés. » — Ἐνὶ Κίρκης, sous-entendu δώμασι.

283. Ὥστε σύες, *utpote porci*, en qualité de porcs. C'est la réalité même, et non pas une comparaison.

284. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem, sed non.* La négation porte sur le verbe νοστήσειν. — Φημί, j'affirme : c'est chose sûre.

285. Ἔνθα περ ἄλλοι, sous-entendu μένουσι.

286. Ἠδὲ σαώσω ne fait point tautologie. C'est le résultat. Je mets une virgule après ἐκλύσομαι, pour bien préciser.

287. Τῆ, prends, c'est-à-dire je vais te donner quelque chose. Il ne donnera l'objet qu'après avoir parlé. On a vu τῆ, V, 346 et IX, 347.

288. Ὅ est conjonctif, et il se rapporte à φάρμακον. — Κρατός, comme ἀπὸ κρατός.

289. Ὀλοφώϊα. Voyez la note du vers IV, 410. Mais ici le mot est adjectif, et non plus substantif.

290. Τεύξει τοι κυκεῶ, elle te préparera un cycéon. Voyez plus haut la note du vers 234. — Κυκεῶ, comme κυκειῶ qu'on a vu dans l'*Iliade*, XI, 641, est une apocope. La forme pleine est κυκεῶνα, κυκειῶνα. Didyme (*Scholies* V) : κυκεῶ· κυκεῶνα κατὰ ἀποκοπήν. — Ἐν doit être joint à βαλέει : ἐμβαλεῖ, elle jettera dans. — Φάρμακα et σίτῳ. Voyez plus haut, vers 235 et 236, les notes relatives à ces deux expressions.

291. Οὐδ᾽ ὧς, pas même ainsi. — Θέλξαι, avoir enchanté, c'est-à-dire métamorphoser. Voyez plus haut, vers 213, la note sur κατέθελξεν. — Ἐάσει a pour sujet φάρμακον ἐσθλόν.

292. Φάρμακον ἐσθλόν, un bon remède, c'est-à-dire un préservatif. — Ἕκαστα, tout en détail : tout ce que tu auras à faire.

Κίρκῃ ἐπαΐξαι, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων.
Ἡ δέ σ' ὑποδείσασα κελήσεται εὐνηθῆναι·
ἔνθα σὺ μηκέτ' ἔπειτ' ἀπανήνασθαι θεοῦ εὐνήν,
ὄφρα κέ τοι λύσῃ θ' ἑτάρους αὐτόν τε κομίσσῃ·
ἀλλὰ κέλεσθαί μιν μακάρων μέγαν ὅρκον ὀμόσσαι,
μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο,
μή σ' ἀπογυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείῃ.
Ὣς ἄρα φωνήσας πόρε φάρμακον Ἀργειφόντης,
ἐκ γαίης ἐρύσας, καί μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξεν.
Ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος·
μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν

295. Ἐπαΐξαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ὥστε.... μενεαίνων, comme tâchant : faisant mine de vouloir.

296. Ὑποδείσασα, *vulgo* ὑποδδείσασα. — Σ(έ) dépend de κελήσεται : *te jubebit*, elle t'invitera.

297. Ἔνθα, alors. — Ἔπειτ(α). Ce mot, chez Homère, se trouve assez souvent dans la même phrase que ἔνθα. Voyez III, 408 et 495; V, 73; VII, 196, etc. — Ἀπανήνασθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

298. Αὐτόν τε κομίσσῃ, sous-entendu σέ : et qu'elle te traite bien toi-même.

299. Κέλεσθαι est aussi pour l'impératif.—Μακάρων μέγαν ὅρκον doit être pris au propre, puisque Circé est une déesse. Elle jurera donc par le Styx. Cependant quelques anciens expliqueraient ici comme au vers II, 377, où θεῶν μέγαν ὅρκον signifie qu'Euryclée jure par les dieux. Voyez la note sur ce vers. *Scholies* Q : ἢ τῶν θεῶν τὸν ὅρκον, ἢ εἰς τοὺς θεούς.

300. Μήτι.... Ce vers, sauf le changement du pronom, est le même qu'on a vu, V, 179. Au lieu de σοι, Ameis et La Roche lisent τοι.

301. Ἀπόγυμνωθέντα (*denudatum*) se rapporte particulièrement aux armes. Tant que le héros peut mettre l'épée à la main, il est sûr de tout braver, même l'effet des prestiges magiques. *Scholies* B et Q : ἀπογυμνωθέντα· τοῦ ξίφους δηλονότι, (ὡς) καὶ γυμνὸς ἄτερ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος (*Iliade*, XXI, 50)· οὐ γὰρ ἐσθῆτός φησι. Rien n'empêche pourtant de supposer qu'Ulysse ôtera aussi ses vêtements; et plusieurs, entre autres Bekker, prennent ἀπογυμνωθέντα dans son sens propre. — Κακόν (*ignavum*) et ἀνήνορα (*enervem*) expriment tous deux la même idée, le second avec plus d'énergie encore que le premier. — Quelques anciens entendaient, par ἀνήνορα, la métamorphose en bête. *Scholies* T : μηδεμίαν ἀνδρείαν ἔχοντα, ἢ μηκέτι ἄνδρα, ἀλλὰ θηρίον. La première explication est la seule vraiment satisfaisante.

303. Φύσιν, la nature, c'est-à-dire la vertu. — Ἔδειξεν, il montra, c'est-à-dire il expliqua.

304. Ἔσκε a pour sujet τὸ φάρμακον sous-entendu : cette plante salutaire était. — Ἄνθος, quant à la fleur : par sa fleur.

305. Μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί. Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 292 : *moly vocant Superi*. Remarquez qu'Ulysse ne nous dit point quel nom le moly portait parmi les hommes. Il est donc absolument inutile de chercher si la plante décrite plus haut correspond à quelque réalité. *Scholies* T : οὐκέτι προσέθηκε παρὰ ἀνθρώποις ὀνομάζεσθαι, ὑπὲρ τοῦ μὴ ζητεῖν ἡμᾶς τὴν ῥίζαν. — Les allégoristes anciens n'ont pas manqué de se donner ici carrière. Le moly, selon eux, est l'instruction. La racine de la plante est noire, parce qu'on ne voit clair dans la science qu'après avoir étudié. Les fleurs blanches comme lait symbolisent l'éclat lumineux des connaissances acquises par l'étude. La science est entourée de difficultés, et c'est ce qu'exprime le poëte en parlant de la difficulté de se mettre en possession du moly. Cette explication se

ἀνδράσι γε θνητοῖσι· θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.
Ἑρμείας μὲν ἔπειτ' ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὄλυμπον,
νῆσον ἀν' ὑλήεσσαν· ἐγὼ δ' ἐς δώματα Κίρκης
ἤϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.
Ἔστην δ' εἰνὶ θύρῃσι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο·
ἔνθα στὰς ἐβόησα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς.
Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς,
καὶ κάλει· αὐτὰρ ἐγὼν ἑπόμην, ἀκαχήμενος ἦτορ.
Εἷσε δέ μ' εἰσαγαγοῦσα ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,
καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν·
τεῦξε δέ μοι κυκεῶ χρυσέῳ δέπα, ὄφρα πίοιμι·
ἐν δέ τε φάρμακον ἧκε, κακὰ φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν,
ῥάβδῳ πεπληγυῖα ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ἔρχεο νῦν συφεόνδε, μετ' ἄλλων λέξο ἑταίρων.

rattachait au mythe qui fait de Mercure ou Hermès un Thoth inventeur des arts. Ce mythe est inconnu à Homère, du moins à l'Homère de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* mais nous le trouverons dans les *Hymnes*. — Χαλεπόν. Ulysse ne dit point ἀδύνατον, parce qu'il peut y avoir tel favori des dieux qui jouisse de ce privilége. — Ὀρύσσειν. Pour se servir du moly, il faut l'avoir en main; pour l'avoir en main, il faut l'avoir arraché de terre; pour l'arracher de terre, il faut l'avoir trouvé. Ainsi μῶλυ χαλεπόν ἐστιν ὀρύσσειν (le moly est difficile à arracher) ou χαλεπόν ἐστιν ὀρύσσειν μῶλυ (il est difficile d'arracher le moly) revient exactement à cette idée : « N'a pas du moly qui veut. » *Pauci quos æquus amavit....* Aussi Aristarque entend-il par ceci (*Scholies* Q) que le moly est inconnu aux hommes : (ἡ διπλῆ, ὅτι) οὐκ εἶπε πῶς καλεῖται παρ' ἀνθρώποις· ἐπήγαγε γοῦν ὅτι ἄγνωστόν ἐστιν ἀνθρώποις. Ceux qui prenaient matériellement les choses disaient que la plante tient si fort en terre que la vigueur d'un homme ne suffit point pour la déraciner, ou encore qu'on est exposé à périr si on la déracine. Mais ce ne sont là que des rêves, que de subtiles absurdités.

306. Δύνανται. Ancienne variante, ἴσασιν, même sens.

307. Ἑρμείας.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 694.

308. Ἀν(ά), au travers de, c'est-à-dire en traversant.

309. Ἤια· πολλὰ δέ μοι.... Voyez le vers IV, 427 et la note sur ce vers.

310. Εἰνὶ θύρῃσι (aux portes) équivaut à ἐν προθύροισι (vers 220), puisque les battants sont fermés. — Quelques manuscrits, après le vers 310, répètent le vers 220; mais ce vers est inutile ici.

311. Ἐβόησα. Ancienne variante, ἤϋσα, souvenir du vers XI, 10 de l'*Iliade*. Bekker a adopté cette leçon.

312-313. Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα.... Voyez plus haut les vers 230-231 et la note sur le second de ces deux vers.

314. Ἐπὶ θρόνου dépend de εἷσε.

315. Καλοῦ,... Voyez le vers I, 131 et la note sur ce vers.

316. Κυκεῶ comme au vers 290, pour κυκεῶνα. — Δέπα, contraction pour δέπαϊ : dans une coupe. Nous verrons σέλα pour σέλαϊ, XXI, 246. On a vu dans l'*Iliade*, XI, 385, κέρα pour κέραϊ.

317. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans le cycéon. Voyez les vers 235-236 et 290.

318. Οὐδέ μ' ἔθελξεν, et qu'elle ne m'eut point charmé, c'est-à-dire sans que j'eusse été métamorphosé.

320. Λέξο, couche-toi. Didyme (*Scho-*

Ὣς φάτ'· ἐγὼ δ' ἄορ ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
Κίρκῃ ἐπήϊξα, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων.
Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ὑπέδραμε, καὶ λάβε γούνων,
καί μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τίς πόθεν εἶς ἀνδρῶν; Πόθι τοι πόλις ἠδὲ τοκῆες;
Θαῦμά μ' ἔχει ὡς οὔτι πιὼν τάδε φάρμακ' ἐθέλχθης.
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος ἀνὴρ τάδε φάρμακ' ἀνέτλη,
ὅς κε πίῃ καὶ πρῶτον ἀμείψεται ἕρκος ὀδόντων.
[Σοὶ δέ τις ἐν στήθεσσιν ἀκήλητος νόος ἐστίν.]
Ἦ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι πολύτροπος, ὅντε μοι αἰεὶ

lies H) : οὕτως Ἀρίσταρχος δισσυλλάβως τὸ λέξο. Cette note signifie que d'autres lisaient λέξεο trissyllabe, mais en faisant synizèse de la voyelle finale avec la syllabe initiale du mot suivant. — Buttmann trouve le vers défectueux avec la ponctuation ordinaire : « nimis diu invenustum hoc asyn- « deton in Homeri textu relictum est, ἔρ- « χεο συφεόνδε, λέξο pro quo jungendum « est συφεόνδε λέξο, ut λέξομαι εἰς εὐνήν ». (XVII, 102.) Cette correction est inutile, et elle n'a été adoptée par personne. Mais laissons Buttmann aux mains d'un de ses compatriotes. Ameis : « ἔρχεο und λέξο, « ein stetiges epexegetisches Asyndeton « zwischen zwei Imperativen, wo der erste « Imperativ das allgemeine Gebot, der « zweite das besondere enthælt. »

322. Ὥστε κτάμεναι. Voyez plus haut la note du vers 295.

323. Ὑπέδραμε, elle courut dessous, c'est-à-dire elle se baissa pour éviter le coup. Les dieux et les déesses pouvaient être blessés, comme le prouve l'exemple de Mars et de Vénus au chant V de l'*Iliade*.

324. Καί μ' ὀλοφυρομένη. Aristophane de Byzance, καί με λισσομένη. Didyme (*Scholies* H) approuve cette leçon, à cause du ton des paroles de Circé : Ἀριστοφάνης, καί με λισσομένη. καὶ ἔστιν οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή· οὐδὲν γὰρ ὀλοφυρτικὸν λέγει καὶ ἐπάγει. Mais Circé a peur, comme le prouve sa posture suppliante. Elle parle avec émotion, et voilà ce que dit ὀλοφυρομένη.

325. Τίς πόθεν.... Voyez le vers I, 170 et la note sur ce vers.

326. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire en voyant que. — Bekker a changé ὡς en πῶς, correction tout à fait inutile. — Οὔτι porte sur le verbe ἐθέλχθης.

327. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ. Voyez, à propos de la négation doublée, la note des vers III, 27-28.

328. Πρῶτον, une fois. — Ἀμείψεται est au subjonctif pour ἀμείψηται : qu'il (leur) a fait franchir. Voyez l'*Iliade*, IX, 409. D'après cet exemple de l'*Iliade*, quelques anciens concluaient qu'ici ἀμείψεται est intransitif, et que τάδε φάρμακ(α) est son sujet et non plus son régime. *Scholies* Q : διαβῇ, παρέλθῃ· τὰ φάρμακα δηλονότι, ὡς τὸ δοῦρα σέσηπεν (*Iliade*, II, 138). Des deux façons le sens revient au même, et le poison est avalé; mais l'explication vulgaire semble la plus naturelle.

329. Σοὶ δέ τις.... Ce vers semble avoir été façonné à l'aide de celui qu'on lit dans l'*Iliade*, III, 63. Il s'applique très-mal ici, car les enchantements de Circé n'avaient d'effet que sur les corps. Voyez plus haut, vers 240. Aussi Aristarque prononçait-il l'athétèse. On le sait par une note des *Scholies* H : ὁ Σιδώνιός φησιν ἀθετεῖσθαι τὸν στίχον. Mais on le sait bien mieux encore par une autre note des *Scholies* H, Q et T, relative au vers 240, et qui est une diple d'Aristonicus, c'est-à-dire un extrait d'Aristarque : (ἡ διπλῆ) πρὸς τὴν ἑξῆς ἀθέτησιν, ὅτι τὸ σῶμα μόνον ἠλλοιοῦτο, ἡ δὲ ψυχὴ ἔμενεν ἀμετάβλητος. πῶς οὖν ἂν λέγοι, Σοὶ δέ τις.... (vers 329), ὡς καὶ τοῦ νοῦ ἠλλοιωμένου;

330. Ἦ, assurément. *Scholies* H : ἀποφαντικῶς ἀντὶ τοῦ ὄντως. — Πολύτροπος. Voyez, I, 1, la note sur πολύτροπον.

φάσκεν ἐλεύσεσθαι χρυσόρραπις Ἀργειφόντης,
ἐκ Τροίης ἀνιόντα θοῇ σὺν νηῒ μελαίνῃ.
Ἀλλ' ἄγε δὴ κολεῷ μὲν ἄορ θέο, νῶϊ δ' ἔπειτα
εὐνῆς ἡμετέρης ἐπιβείομεν, ὄφρα μιγέντε
εὐνῇ καὶ φιλότητι πεποίθομεν ἀλλήλοισιν.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ὦ Κίρκη, πῶς γάρ με κέλεαι σοὶ ἤπιον εἶναι;
ἥ μοι σῦς μὲν ἔθηκας ἐνὶ μεγάροισιν ἑταίρους,
αὐτὸν δ' ἐνθάδ' ἔχουσα δολοφρονέουσα κελεύεις
ἐς θάλαμόν τ' ἰέναι καὶ σῆς ἐπιβήμεναι εὐνῆς,
ὄφρα με γυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείῃς.
Οὐδ' ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι τεῆς ἐπιβήμεναι εὐνῆς,
εἰ μή μοι τλαίης γε, θεά, μέγαν ὅρκον ὀμόσσαι,
μήτι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.
Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυεν, ὡς ἐκέλευον.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον,
καὶ τότ' ἐγὼ Κίρκης ἐπέβην περικαλλέος εὐνῆς.
Ἀμφίπολοι δ' ἄρα τέως μὲν ἐνὶ μεγάροισι πένοντο
τέσσαρες, αἵ οἱ δῶμα κάτα δρήστειραι ἔασιν.
Γίγνονται δ' ἄρα ταίγ' ἔκ τε κρηνέων ἀπό τ' ἀλσέων,

333. **Κολεῷ, datif local : dans le fourreau. — Ἄορ θέο, mets-toi le glaive : mets ton glaive.**

334. **Ἡμετέρης est amené par νῶϊ, et s'applique au partage futur de la couche. On peut cependant, à la rigueur, prendre ἡμετέρης comme un synonyme poétique de ἐμῆς.**

335. **Πεποίθομεν est au subjonctif, pour πεποίθωμεν.**

337. **Γάρ ajoute à l'énergie de l'interrogation. Il équivaut au français *dis-moi;* et πῶς γάρ signifie *de quel front*. — Κέλεαι, dissyllabe par synizèse.**

341. **Γυμνωθέντα.... Voyez plus haut le vers 301 et les notes sur ce vers.**

342. **Οὐδ(έ) au sens étymologique : *non autem*, ou mieux *sed non*.**

343-344. **Εἰ μή μοι.... Voyez les vers V, 178-179 et les notes sur ces deux vers.**

347. **Ἐπέβην.... εὐνῆς. Suivant quelques auteurs, un fils naquit de cette union. Ce fils, nommé Télégonus, fut parricide sans le savoir, au moins d'après la tradition consacrée par le poëte Eugamon de Cyrène. Voyez, dans le *Cycle épique*, l'analyse de la *Télégonie*. Mais Homère est en contradiction avec l'auteur de la *Télégonie*, au moins quant à ce qui concerne la mort d'Ulysse. Voyez les vers XI, 134-136 et les notes sur ce passage.**

348. **Τέως, monosyllabe par synizèse. — Au lieu de τέως μέν, on lisait, dans certains textes antiques, κεδναί, épithète de ἀμφίπολοι.**

349. **Δρήστειραι, travailleuses. *Scholies* Q : ὑπηρέτιδες, διάκονοι, ὑπουργοί. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ δρῶ τὸ πράττω. C'est un synonyme de ἀμφίπολοι.**

350. **Γίγνονται, elles proviennent : elles sont nées. — Κρηνέων et ἀλσέων sont dissyllabes par synizèse.**

ἔκ θ' ἱερῶν ποταμῶν, οἵτ' εἰς ἅλαδε προρέουσιν.
Τάων ἡ μὲν ἔβαλλε θρόνοις ἔνι ῥήγεα καλά,
πορφύρεα καθύπερθ', ὑπένερθε δὲ λῖθ' ὑπέβαλλεν·
ἡ δ' ἑτέρη προπάροιθε θρόνων ἐτίταινε τραπέζας
ἀργυρέας, ἐπὶ δέ σφι τίθει χρύσεια κάνεια·
ἡ δὲ τρίτη κρητῆρι μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα
ἡδὺν ἐν ἀργυρέῳ, νέμε δὲ χρύσεια κύπελλα·
ἡ δὲ τετάρτη ὕδωρ ἐφόρει καὶ πῦρ ἀνέκαιεν
πολλὸν ὑπὸ τρίποδι μεγάλῳ· ἰαίνετο δ' ὕδωρ.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ ζέσσεν ὕδωρ ἐνὶ ἤνοπι χαλκῷ,
ἔς ῥ' ἀσάμινθον ἕσασα λό' ἐκ τρίποδος μεγάλοιο,
θυμῆρες κεράσασα, κατὰ κρατός τε καὶ ὤμων,

351. Ἔκ θ' ἱερῶν.... Zénodote supprimait ce vers; mais Aristarque l'avait maintenu dans le texte. Didyme (*Scholies* H et Q) : οὐδὲ γράφει Ζηνόδοτος. Ἀρίσταρχος, οἵτ' εἰς ἅλαδε. περισσὴ δὲ ἡ εἰς. Le texte de cette note est fort altéré dans les manuscrits; mais la restitution en est très-facile. Il n'y a doute que pour le premier mot, car quelques-uns changent οὔτε, la leçon fautive, en οὕτω. Alors il ne s'agirait que d'une différence de lecture, d'une variante, et non de la suppression du vers. On suppose que Zénodote supprimait εἰς, et qu'il écrivait οἵτε ἅλαδε. Mais je m'assure que Zénodote aurait reculé devant cette licence métrique, plutôt que devant un pléonasme tout à fait homérique. On comprend beaucoup mieux que Zénodote ait appliqué au vers 351 son principe favori : διὰ τὸ περισσόν. Il a dû penser que le vers 350 était bien suffisant pour expliquer l'origine de quatre naïades ou dryades.

352. Τάων, c'est-à-dire ἀμφιπόλων ou δρηστειρῶν.

353. Λῖ(τα), un tapis. Voyez I, 130.

354. Τραπέζας. Il y a deux siéges, et une table devant chacun des deux.

355. Ἐπί doit être joint à τίθει : ἐπετίθει, elle mettait (elle mit) dessus. — Κάνεια. Ancienne variante, κύπελλα, ce qui suppose évidemment, au vers 357, κάνεια. Cette permutation n'était pas bonne; car les coupes sont mieux à leur place après la préparation du vin.

359. Ἰαίνετο a ici la première syllabe longue à cause de l'augment, ou, si l'on veut, parce que l'iota, chez Homère, est long ou bref à volonté.

360. Αὐτὰρ.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVIII, 349.

361. Ἕσασα, ayant envoyé : ayant fait entrer. — Λό(ε), elle lavait : elle lava. Le complément ἐμέ (moi) est sous-entendu, et avec le participe et avec le verbe. — Ἐκ, en tirant de : avec l'eau qu'elle puisait dans.

362. Θυμῆρες. Ancienne variante, θυμαρές. Hérodien (*Scholies* P) : τὸ μὲν θυμῆρες προπερισπωμένως, τὸ δὲ θυμαρές ὀξυτόνως. γράφεται γὰρ ἀμφότερον. C'est le même mot, avec une nuance dans l'orthographe et dans l'accentuation. — Quelques-uns rapportent θυμῆρες à ὕδωρ sous-entendu. Il vaut mieux le prendre adverbialement : *suaviter*, d'une façon délicieuse. — Κεράσασα, ayant fait le mélange, c'est-à-dire ayant transvasé l'eau bouillante du trépied dans l'eau froide de la baignoire. C'est au résultat du mélange que s'applique l'idée de délice. — Κατὰ κρατός τε καὶ ὤμων dépend du verbe λόε. Ceux qui ne mettent point de virgule après κεράσασα rendent l'explication absolument impossible, à moins qu'on ne donne à ce participe un sens de fantaisie. Ce n'est pas traduire, c'est inventer, que de rendre le vers comme l'a fait le dernier traducteur latin : *suavi fusa* (*aqua*) *per caputque et humeros*.

ὄφρα μοι ἐκ κάματον θυμοφθόρον εἵλετο γυίων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δέ με χλαῖναν καλὴν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα·
εἷσε δέ μ' εἰσαγαγοῦσα ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,
καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν.
[Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
Σῖτον δ' αἰδοίη ταμίη παρέθηκε φέρουσα,
εἴδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων.]
Ἐσθέμεναι δ' ἐκέλευεν· ἐμῷ δ' οὐχ ἥνδανε θυμῷ·
ἀλλ' ἥμην ἄλλο φρονέων, κακὰ δ' ὄσσετο θυμός.
Κίρκη δ' ὡς ἐνόησεν ἔμ' ἥμενον, οὐδ' ἐπὶ σίτῳ
χεῖρας ἰάλλοντα, κρατερὸν δέ με πένθος ἔχοντα,
ἄγχι παρισταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τίφθ' οὕτως, Ὀδυσεῦ, κατ' ἄρ' ἕζεαι ἶσος ἀναύδῳ,
θυμὸν ἔδων, βρώμης δ' οὐχ ἅπτεαι οὐδὲ ποτῆτος;
Ἦ τινά που δόλον ἄλλον ὀΐεαι; Οὐδέ τί σε χρὴ

363. Ὄφρα, *donec*, jusqu'à ce que. — Ἐκ doit être joint à εἵλετο : ἐξείλετο, elle eut enlevé.

364-365. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Répétition des vers III, 466-467. Voyez la note sur le second de ces deux vers.

366-367. Εἷσε.... Voyez plus haut les vers 314-315 et les notes sur ces deux vers. — Ici le mot δέ, au vers 366, est une reprise, et il équivant exactement à τότε : *tum*, alors.

368-372. Χέρνιβα.... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. La répétition est fort maladroite, et ce passage n'a que faire ici. Aussi tout le monde met-il les vers 368-372 entre crochets. Il y a contradiction, par exemple, entre ἐτάνυσσε τράπεζαν du vers 370 et ce qu'on a lu au vers 354 : ἐτίταινε τραπέζας.

373. Ἐκέλευεν a pour sujet Κίρκη sous-entendu.

374. Ἄλλο φρονέων en deux mots, *vulgo* ἀλλοφρονέων en un seul mot. Mais ἀλλοφρονέων signifie *mente alienatus* (en délire). Voyez l'*Iliade*, XXIII, 698. Ici c'est l'expression propre. Ulysse a l'esprit ailleurs; il pense à autre chose qu'aux mets qui sont devant lui : ἄλλο φρονεῖ. — Il y a longtemps qu'on s'est aperçu de la distinction à faire. Eustathe : τινὰ τῶν ἀντιγράφων, ἄλλα φρονέων. Ceux qui mettaient ἄλλα voulaient empêcher toute confusion; mais cette correction est inutile, et la séparation des mots suffit. — Ὄσσετο. Ancienne variante, ᾤετο.

376. Κρατερόν. Ancienne variante, στυγερόν. — Δέ a un sens très-énergique : et au lieu de cela. Aussi le sujet est-il répété (με) devant ἔχοντα.

377. Ἄγχι παρισταμένη. Ancienne variante, ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη.

378. Κατ(ά) doit être joint à ἕζεαι : καθέζῃ.

379. Θυμὸν ἔδων. Voyez, IX, 75, la note sur θυμὸν ἔδοντες.

380. Ἦ, est-ce que. Hérodien (*Scholies* H) : περισπαστέον τὸ ἦ· διαπορητικὸν γάρ ἐστι. Cependant la plupart des

δειδίμεν· ἤδη γάρ τοι ἀπώμοσα καρτερὸν ὅρκον.
  Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ὦ Κίρκη, τίς γάρ κεν ἀνὴρ, ὃς ἐναίσιμος εἴη,
πρὶν τλαίη πάσσασθαι ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
πρὶν λύσασθ' ἑτάρους καὶ ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι;
Ἀλλ' εἰ δὴ πρόφρασσα πιεῖν φαγέμεν τε κελεύεις,
λῦσον, ἵν' ὀφθαλμοῖσιν ἴδω ἐρίηρας ἑταίρους.
  Ὣς ἐφάμην· Κίρκη δὲ διὲκ μεγάροιο βεβήκει,
ῥάβδον ἔχουσ' ἐν χειρὶ, θύρας δ' ἀνέῳγε συφειοῦ,
ἐκ δ' ἔλασεν σιάλοισιν ἐοικότας ἐννεώροισιν.
Οἱ μὲν ἔπειτ' ἔστησαν ἐναντίοι· ἡ δὲ δι' αὐτῶν
ἐρχομένη προσάλειφεν ἑκάστῳ φάρμακον ἄλλο.
Τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον, ἃς πρὶν ἔφυσεν
φάρμακον οὐλόμενον, τό σφιν πόρε πότνια Κίρκη·
ἄνδρες δ' ἂψ ἐγένοντο, νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν,
καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μείζονες εἰσοράασθαι.
Ἔγνωσαν δέ με κεῖνοι, ἔφυν τ' ἐν χερσὶν ἕκαστος.
Πᾶσιν δ' ἱμερόεις ὑπέδυ γόος, ἀμφὶ δὲ δῶμα

éditeurs ne mettent pas de point et virgule après ὀίεαι, et font de ἦ une affirmation (*certes*, sans nul doute). — Οὐδέ, comme au vers 242 : *non autem*, ou *sed non*.

383. Γάρ, comme au vers 337. — Κεν doit aller avec τλαίη du vers suivant.

385. Πρὶν λύσασθ(αι) avant d'avoir délivré pour lui-même : avant de s'être donné la satisfaction de délivrer. — Ἰδέσθαι (d'avoir vu) a, comme λύσασθ(αι), ἑτάρους pour complément.

386. Πρόφρασσα, bienveillante : d'un cœur sincère. Voyez la note du vers V, 161.

387. Λῦσον, comme ἴδω, a pour complément ἑταίρους.

388. Ὣς ἐφάμην. Ancienne variante, ὣς ἄρ' ἔφην.

390. Ἐκ δ' ἔλασεν, puis elle chassa dehors : puis elle en fit sortir mes compagnons. — Ἐοικότας, ayant figure de. — Ἐννέωροισιν, quadrissyllabe par synizèse. Le mot signifie que ce sont des porcs de la plus forte taille. Voyez plus haut, vers 19, la note sur ἐννεώροιο.

392. Ἄλλο, autre, c'est-à-dire ayant une puissance tout à fait contraire à celle de la drogue qui lui avait servi pour changer les hommes en porcs.

393. Τῶν. Aristophane de Byzance écrivait τοῖς, correction destinée à mieux marquer le sens.

394. Πότνια Κίρκη. Ancienne variante, δῖα θεάων, comme au vers 400.

395. Ἂψ ἐγένοντο, *vulgo* αἶψ' ἐγένοντο. La vulgate est insuffisante, puisqu'il s'agit du retour à la forme première. D'ailleurs αἶψ(α) n'est point la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, ἂψ ἐγένοντο.

396. Εἰσοράασθαι, à être vus, c'est-à-dire d'aspect, de forme extérieure.

397. Ἔφυν τ' ἐν χερσίν, sous-entendu ἐμαῖς : ils s'attachèrent à mes mains; ils me serraient les mains. — Ἕκαστος indique que pas un ne manqua de faire. Le mot est une apposition distributive à ἐκεῖνοι.

398. Γόος. Ils pleurent en poussant des cris de joie.

σμερδαλέον κανάχιζε· θεὰ δ' ἐλέαιρε καὶ αὐτή.
Ἡ δέ μευ ἄγχι στᾶσα προσηύδα δῖα θεάων·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἔρχεο νῦν ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.
Νῆα μὲν ἄρ πάμπρωτον ἐρύσσατε ἤπειρόνδε,
κτήματα δὲ σπήεσσι πελάσσατε ὅπλα τε πάντα·
αὐτὸς δ' ἂψ ἰέναι καὶ ἄγειν ἐρίηρας ἑταίρους.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ·
βῆν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.
Εὗρον ἔπειτ' ἐπὶ νηῒ θοῇ ἐρίηρας ἑταίρους,
οἴκτρ' ὀλοφυρομένους, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντας.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἄγραυλοι πόριες περὶ βοῦς ἀγελαίας,
ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσωνται,
πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντίαι· οὐδ' ἔτι σηκοὶ
ἴσχουσ', ἀλλ' ἁδινὸν μυκώμεναι ἀμφιθέουσιν
μητέρας· ὣς ἐμὲ κεῖνοι, ἐπεὶ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,

399. Ἐλέαιρε. La déesse avait été forcée de leur rendre leur figure ; elle cède à son émotion : elle devient toute pitié et toute bienveillance.

400. Δῖα θεάων. Ancienne variante, πότνια Κίρκη, comme au vers 394.

403. Ἠπειρόνδε, sur le rivage. Tout ce qui n'est pas mer est ἤπειρος.

404. Κτήματα δὲ σπήεσσι, *vulgo* κτήματα δ' ἐν σπήεσσι. Anciennes variantes, κτήματα δὲ σπείεσσι et δ' ἐν σπείεσσι. La Roche : « Lectio δὲ σπήεσσι ad Aristarchum referri potest, nec displicet; « πελάζειν enim semper dativo jungitur « sine præpositione. » — Σπήεσσι, dans des grottes, c'est-à-dire à l'abri sous quelqu'un des rochers creux du rivage. — Πελάσσατε, déposez. Le verbe n'indique que le mouvement pour transporter les objets, pour les approcher du lieu; mais le sens est manifeste. C'est, comme on dit, l'antécédent à la place du conséquent. Didyme (*Scholies* V) : νῦν ἀντὶ τοῦ ἀπόθεσθε.

405. Ἰέναι et ἄγειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

410. Ἄγραυλοι, parquées dans la campagne. — Πόριες, comme πόρτιες : des génisses. Le féminin est le terme général. Il comprend toutes les bêtes à cornes non adultes. Il s'agit ici des veaux de lait, mâles et femelles indistinctement. — Quelques-uns écrivaient πόρτιες, dissyllabe par synizèse. Mais la forme πόρις est très-légitime; car la racine est πορ, et le τ n'est point essentiel au suffixe.

411. Ἐλθούσας ἐς κόπρον, parties pour l'endroit au fumier, c'est-à-dire quand elles reviennent au parc où sont restés les veaux. Hayman : κόπρον, *the farm-yard*. C'est l'explication antique. *Scholies* B : κόπρον· τὴν βουστασίαν.

412. Σκαίρουσιν. Bekker, σκαίρωσιν, correction arbitraire et inutile. — Ἐναντίαι, à l'encontre, c'est-à-dire courant au-devant de leurs mères.

413. Ἴσχουσ(ι), sous-entendu πόριας. Dès que les veaux voient ou entendent le troupeau qui revient du pâturage, ils cherchent à franchir les barrières du parc, pour être plus tôt avec leurs mères. — Μυκώμεναι se rapporte au nominatif πόριες sous-entendu.

414. Ἐμέ dépend de la préposition ἀμφί sous-entendue; car ἔχυντο correspond à ἀμφιθέουσιν et équivaut par conséquent à ἀμφέχυντο.

δακρυόεντες ἔχυντο· δόκησε δ' ἄρα σφίσι θυμὸς
ὣς ἔμεν, ὡς εἰ πατρίδ' ἱκοίατο καὶ πόλιν αὐτὴν
τρηχείης Ἰθάκης, ἵνα τε τράφεν ἠδὲ γένοντο·
καί μ' ὀλοφυρόμενοι ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
 Σοὶ μὲν νοστήσαντι, Διοτρεφές, ὣς ἐχάρημεν,
ὡς εἴτ' εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα πατρίδα γαῖαν·
ἀλλ' ἄγε, τῶν ἄλλων ἑτάρων κατάλεξον ὄλεθρον.
 Ὣς ἔφαν· αὐτὰρ ἐγὼ προσέφην μαλακοῖς ἐπέεσσιν·
Νῆα μὲν ἂρ πάμπρωτον ἐρύσσομεν ἤπειρόνδε,
κτήματα δὲ σπήεσσι πελάσσομεν ὅπλα τε πάντα·
αὐτοὶ δ' ὀτρύνεσθε ἐμοὶ ἅμα πάντες ἕπεσθαι,
ὄφρα ἴδηθ' ἑτάρους ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,
πίνοντας καὶ ἔδοντας· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχουσιν.
 Ὣς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο·
Εὐρύλοχος δέ μοι οἶος ἐρύκανε πάντας ἑταίρους

416. Ὣς ἔμεν, ὡς εἰ, que c'était de même que si : que leur bonheur était aussi grand que si. — Αὐτήν, *vulgo* αὐτῶν. Notre vulgate n'est qu'une ancienne correction, d'ailleurs fort inutile, puisque la ville dont il s'agit ne peut être que leur ville. Ulysse a bien le droit de parler d'une façon plus générale; car cette ville, c'est sa ville à lui, autant et plus qu'à eux. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, πόλιν αὐτήν.

417. Ἵνα τ(ε), où : dans laquelle. On a vu déjà, IV, 85, ἵνα suivi de la particule redondante. — Τράφεν ἠδὲ γένοντο, hystérologie. Voyez la note du vers IV, 723.

418. Καί μ' ὀλοφυρόμενοι.... Voyez plus haut le vers 324.

419. Σοί dépend de ἐχάρημεν.

420. Εἴτ(ε), comme εἰ au vers 416. — Bothe propose de supprimer le vers 420; mais il ne dit point quel sens peut avoir, après cette suppression, ὡς ἐχάρημεν. Le vers, froid ou non (*frigidissimus*, selon Bothe), est absolument indispensable.

421. Ὄλεθρον. Ulysse est revenu seul; ils croient que les autres sont morts.

423-424. Νῆα μὲν.... Voyez plus haut les vers 403-404 et les notes sur ces deux vers.—Ἐρύσσομεν et πελάσσομεν au subjonctif, pour ἐρύσσωμεν et πελάσσωμεν.

425. Ὀτρύνεσθε ἐμοὶ ἅμα πάντες ἕπεσθαι, *vulgo* ὀτρύνεσθ' ἵνα μοι ἅμα πάντες ἕπησθε. La Roche : « duo tantum « exstiterunt variæ lectiones, altera ὀτρύ« νεσθ' ἵνα μοι.... ἕπησθε, altera ὀτρύ« νεσθε ἐμοὶ.... ἕπεσθαι : scripturæ ἕπε« σθε et ἕποισθε ex itacismo pendentes « accipiendæ sunt pro ἕπεσθαι et ἕπησθε. » Bekker, avant Ameis et La Roche, avait déjà rétabli le texte véritable. On a vu plusieurs fois, dans l'*Iliade*, ὀτρύνομαι (se hâter) avec l'infinitif, et l'on reverra encore cette construction dans l'*Odyssée*, XVII, 182.

427. Πίνοντας.... C'est, *mutatis mutandis*, le vers VII, 99; mais ἐπηετανόν est ici au figuré, et ne désigne qu'une extrême abondance. Les compagnons d'Ulysse en auraient, au besoin, pour une année entière.

428. Ὣς ἐφάμην· οἱ.... Répétition du vers 178.

429. Ἐρύκανε, retenait, c'est-à-dire tâcha de retenir. *Scholies* H : λείπει τὸ λέγων. D'après cette note, le vers 430 n'existait point dans la paradose alexandrine. En effet, ce vers est inutile à la clarté du sens, et il nuit à la rapidité du style. D'ailleurs il manque dans la plupart des manuscrits.

[καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα]·
Ἆ δειλοί, πόσ' ἴμεν; Τί κακῶν ἱμείρετε τούτων,
Κίρκης ἐς μέγαρον καταβήμεναι; Ἥ κεν ἅπαντας
ἢ σῦς ἠὲ λύκους ποιήσεται ἠὲ λέοντας,
οἵ κέν οἱ μέγα δῶμα φυλάσσοιμεν καὶ ἀνάγκῃ·
ὥσπερ Κύκλωψ ἔρξ', ὅτε οἱ μέσσαυλον ἵκοντο
ἡμέτεροι ἕταροι, σὺν δ' ὁ θρασὺς εἵπετ' Ὀδυσσεύς·
τούτου γὰρ καὶ κεῖνοι ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγε μετὰ φρεσὶ μερμήριξα,
σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ,
τῷ οἱ ἀποπλήξας κεφαλὴν οὖδάσδε πελάσσαι,

430. Καί σφεας.... Voyez le vers IV, 77 et la note sur ce vers.

431. Πόσ' ἴμεν; où allons-nous? Voyez πόσε φεύγετε; VI, 199. Mais il est évident que l'indicatif présent ἴμεν a le sens du futur. Quelques-uns prétendent expliquer ἴμεν comme un infinitif. Mais c'est là une idée absolument fausse. On n'interroge pas en grec par l'infinitif. En tout cas il n'y en a point d'exemple chez Homère. — Κακῶν.... τούτων. Euryloque rappelle ce qu'il a raconté, vers 251-260.

432. Καταβήμεναι équivaut à διὰ τὸ καταβῆναι, par le fait d'être descendus : en commettant l'imprudence de descendre. C'est, comme parlent les grammairiens, un infinitif expexégétique. — Ἅπαντας, sous-entendu ἡμᾶς : tous tant que nous sommes. En effet, il dit plus loin φυλάσσοιμεν, la première personne du pluriel.

433. Ποιήσεται. Les enstatiques s'étonnaient qu'Euryloque pût parler avec cette assurance, n'ayant pas assisté à la métamorphose de ses compagnons. Les lytiques répondaient que le caractère des loups et des lions qu'il a vus aux portes du palais lui a révélé le pouvoir terrible de la déesse. Voyez plus haut la note du vers 232. Porphyre (*Scholies* H et Q) : ἀπορήσειε δ' ἄν τις πῶς ὁ Εὐρύλοχος ταῦτα λέγει μὴ εἰσελθὼν εἰς τὴν Κίρκην. ἀλλὰ ῥητέον ὅτι ἐστοχάσατο ἀπὸ τῶν πρὸ τῆς θύρας προσσαινόντων αὐτῷ ἀνθρωπίνως.

434. Οἱ, pour elle. — Καὶ ἀνάγκῃ, même de force, c'est-à-dire bon gré mal gré.

435. Οἱ μέσσαυλον, la bergerie à lui, c'est-à-dire sa bergerie. Voyez, *Iliade*, XXIV, 29, la note sur οἱ μέσσαυλον. Les deux vers ont leur dernière partie absolument semblable. Voyez aussi, *Iliade*, XXIV, 19, la note sur ἀεικείην.... χροΐ. Homère emploie souvent le datif dans le sens du génitif. On peut même expliquer, au vers 434, οἱ comme dépendant de δῶμα. Mais il vaut mieux laisser à οἱ sa valeur propre, car la phrase a ainsi plus d'énergie.

436. Σύν peut être joint à εἵπετ(ο), ou pris adverbialement, comme s'il y avait ἅμα, c'est-à-dire σὺν αὐτοῖς. — Δ(έ), sous-entendu ὅτε : et que. — Ὁ θρασὺς.... Ὀδυσσεύς, c'est-à-dire Ὀδυσσεὺς ἐκεῖνος ὁ θρασύς. Euryloque regarde Ulysse comme le plus audacieux des hommes, et par suite comme le plus imprudent. Ceux-là même qui traduisent ὁ par *hic* ne rendent pas exactement la pensée; mais ceux qui en font un simple article la faussent, ou plutôt la suppriment.

437. Καὶ κεῖνοι (eux aussi) fait entendre que bien d'autres avaient déjà péri victimes des folles imprudences d'Ulysse. On n'est guère habitué à voir Ulysse sous un pareil jour. Mais Euryloque a des raisons graves pour parler ainsi. D'ailleurs il est presque l'égal d'Ulysse, étant le mari de sa sœur Ctimène. La rude franchise de son langage n'a donc rien d'extraordinaire.

440. Τῷ, avec lui : avec ce glaive. — Οἱ, à lui : à Euryloque. — Ἀποπλήξας leçon d'Aristarque, *vulgo* ἀποτμήξας. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

καὶ πηῷ περ ἐόντι μάλα σχεδόν· ἀλλά μ' ἑταῖροι
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·
  Διογενὲς, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, εἰ σὺ κελεύεις,
αὐτοῦ πὰρ νηΐ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·
ἡμῖν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὰ πρὸς δώματα Κίρκης.
  Ὣς φάμενοι παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.
Οὐδὲ μὲν Εὐρύλοχος κοίλῃ παρὰ νηῒ λέλειπτο,
ἀλλ' ἕπετ'· ἔδεισεν γὰρ ἐμὴν ἔκπαγλον ἐνιπήν.
  Τόφρα δὲ τοὺς ἄλλους ἑτάρους ἐν δώμασι Κίρκη
ἐνδυκέως λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ·
ἀμφὶ δ' ἄρα χλαίνας οὔλας βάλεν ἠδὲ χιτῶνας·
δαινυμένους δ' εὖ πάντας ἐφεύρομεν ἐν μεγάροισιν.
Οἱ δ' ἐπεὶ ἀλλήλους εἶδον φράσσαντό τ' ἐσάντα,
κλαῖον ὀδυρόμενοι, περὶ δὲ στεναχίζετο δῶμα.
Ἡ δέ μευ ἄγχι στᾶσα προσηύδα δῖα θεάων·
  Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μηκέτι νῦν θαλερὸν γόον ὄρνυτε· οἶδα καὶ αὐτὴ
ἠμὲν ὅσ' ἐν πόντῳ πάθετ' ἄλγεα ἰχθυόεντι,
ἠδ' ὅσ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου.
Ἀλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον,

441. Καὶ πηῷ περ ἐόντι μάλα σχεδόν, bien qu'étant (mon) parent de très-proche. *Scholies* B : γαμβρῷ μοι ὄντι ἐπὶ τῇ ἀδελφῇ Κτιμένῃ.

442. Μειλιχίοις.... Répétition du vers IX, 493.

443. Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν, et la traduction *sinemus* n'est point exacte. L'impératif ἡγεμόνευ(ε), qui correspond à ἐάσομεν, prouve bien que ἐάσομεν n'est pas un futur, et qu'il signifie *laissons*.

444. Αὐτοῦ.... Voyez le vers IX, 494 et les notes sur ce vers.

447. Οὐδέ, *non autem*, ou *sed non*. — Μέν, comme μήν : pourtant.

448. Ἕπετ(ο), sous-entendu ἡμῖν : il nous suivit. — Ἔδεισεν, *vulgo* ἔδδεισεν. Voyez plus haut, vers 219, la note sur ἔδεισαν.

450. Λοῦσεν et ἔχρισεν n'indiquent qu'un ordre de la déesse à ses femmes. Voyez la note du vers VIII, 296. *Scholies* B : λούσασθαι ἐκέλευσε. μετωνυμία δὲ ὁ τρόπος. — Λιπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers III, 466.

451. Ἀμφὶ.... Répétition du vers IV, 50.

452. Εὖ, ou selon d'autres ἑό, se rapporte à δαινυμένους. — Εὖ πάντας. Ancienne variante, ἄρα τούς γε.

453. Τ' ἐσάντα. Anciennes variantes, τε πάντα et τε θυμῷ.

455-456. Ἡ δέ μευ.... Répétition des vers 400-401. Le deuxième vers manque ici dans la plupart des manuscrits, mais on n'en voit pas bien la raison.

457. Θαλερόν. Aristophane de Byzance, στυγερόν, leçon qui ne déplaît point à Didyme (*Scholies* H) : Ἀριστοφάνης, στυγερὸν γόον. καὶ οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή.

459. Ὅσ(α) est pris adverbialement, ou équivaut à καθ' ὅσα, et le complément de ἐδηλήσαντ(ο) est ὑμᾶς sous-entendu. Voyez le vers XI, 401.

εἰσόκεν αὖτις θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι λάϐητε,
οἷον ὅτε πρώτιστον ἐλείπετε πατρίδα γαῖαν
τρηχείης Ἰθάκης· νῦν δ' ἀσκελέες καὶ ἄθυμοι,
αἰὲν ἄλης χαλεπῆς μεμνημένοι· οὐδέ ποθ' ὑμῖν
θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, ἐπειὴ μάλα πολλὰ πέποσθε.
  Ὣς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.
Ἔνθα μὲν ἤματα πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν
ἥμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ' ἔτραπον ὧραι,
[μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἤματα μακρὰ τελέσθη,]
καὶ τότε μ' ἐκκαλέσαντες ἔφαν ἐρίηρες ἑταῖροι·
  Δαιμόνι', ἤδη νῦν μιμνήσκεο πατρίδος αἴης,
εἴ τοι θέσφατόν ἐστι σαωθῆναι, καὶ ἱκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.
  Ὣς ἔφαν· αὐτὰρ ἔμοιγ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.

462. Οἷον ὅτε, tel que quand : tel que vous l'aviez au moment où. — Ἐλείπετε, dans le sens propre de l'imparfait : vous quittiez.

463. Ἀσκελέες καὶ ἄθυμοι, sous-entendu ἐστέ (vous êtes).

465. Θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, sous-entendu ἐστί. — Πέποσθε, vous avez souffert. Voyez la note du vers III, 99 de l'*Iliade*. Ancienne variante, πέπασθε, même sens que πέποσθε. Les Alexandrins semblent avoir admis indistinctement les deux orthographes.

467. Εἰς ἐνιαυτόν n'a aucun rapport avec ἐπηετανόν du vers 427, sinon que le bien-être dont il est question là les a engagés à prolonger leur séjour dans l'île de Circé. Ce n'est point à leur premier repas qu'ils ont dit : « Restons ici jusqu'à l'année prochaine. » — L'expression τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν se trouve aussi dans Hésiode, *Théogonie*, vers 740. C'est un de ces lieux communs poétiques comme il y en a en assez grand nombre chez Homère, et qui étaient un héritage des aèdes. Voyez plus bas la note du vers 470.

468. Ἥμεθα, δαινύμενοι.... Répétition du vers IX, 162.

470. Μηνῶν.... Hésiode, *Théogonie*, vers 59 : Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἤματα πόλλ' ἐτελέσθη. On suppose que c'est avec ce vers qu'a été façonné celui que nous mettons ici entre crochets. — Le vers 470 est à coup sûr une interpolation, car il est absolument inutile. Mais le vers d'Hésiode se trouve textuellement dans deux autres passages de l'*Odyssée* (XIX, 153 et XXIV, 143), où il ne fait, ce semble, pas trop mauvaise figure. Voyez les notes sur ces deux passages. D'ailleurs il ne faut pas dire qu'Hésiode a copié Homère. Les vers du genre de celui ou de ceux dont il s'agit sont vieux comme la poésie grecque ellemême. Ils datent du temps des aèdes; ils sont un legs des Thamyris, des Phémius, des Démodocus. — Περί doit être joint à τελέσθη. — Ἤματα μακρά, les longs jours. On est alors au solstice d'été, dans la belle saison, dans le temps le plus favorable pour aller sur mer.

471. Ἐκκαλέσαντες. Ils profitent d'un moment où Circé n'est point là. Voyez plus bas, vers 486.

474. Οἶκον ἐς ὑψόροφον. Ancienne variante, οἶκον ἐϋκτίμενον, leçon adoptée par Bothe et Dindorf.

475-479. Ὣς ἔφαν· αὐτὰρ.... Le premier de ces vers est la répétition du vers 406, et les autres, sauf le dernier, sont identiques à ce qu'on a vu plus haut,

Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἥμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
οἱ μὲν κοιμήσαντο κατὰ μέγαρα σκιόεντα.
  Αὐτὰρ ἐγὼ Κίρκης ἐπιβὰς περικαλλέος εὐνῆς,
γούνων ἐλλιτάνευσα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
  Ὦ Κίρκη, τέλεσόν μοι ὑπόσχεσιν ἥνπερ ὑπέστης,
οἴκαδε πεμψέμεναι· θυμὸς δέ μοι ἔσσυται ἤδη,
ἠδ' ἄλλων ἑτάρων, οἵ μευ φθινύθουσι φίλον κῆρ
ἀμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι, ὅτε που σύ γε νόσφι γένηαι.
  Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δῖα θεάων·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μηκέτι νῦν ἀέκοντες ἐμῷ ἐνὶ μίμνετε οἴκῳ·

vers 483-486, et déjà auparavant, IX, 556-559. Wolf a mis ce passage entre crochets, et presque tous les éditeurs ont fait comme lui. Il semble pourtant que le vers 475 dit une chose utile, en nous apprenant l'effet produit sur Ulysse par les observations de ses amis. Je ne crois pas inutile non plus que l'on sache comment s'est passé le temps, depuis leur discours jusqu'au moment du coucher. Les vers 478-479 sont une transition toute naturelle pour nous montrer Ulysse allant rejoindre Circé dans sa chambre. Si l'on supprime le passage, le héros n'a pas plutôt entendu la requête de ses amis, qu'il part se coucher. Cela est bien brusque, et fort peu dans les habitudes d'Homère. Je regarde donc les vers 475-479 comme parfaitement à leur place, sinon comme indispensables. Voilà pourquoi, malgré tant d'exemples contraires, je ne mets pas de crochets.

481. Γούνων ἐλλιτάνευσα. Voyez les vers VII, 142 et 145. Il fait sa prière par les genoux, c'est-à-dire en tenant embrassés les genoux de la déesse, à la façon des suppliants. Voyez l'*Iliade*, vers XXIV, 357. Didyme (*Scholies* Q): διὰ τῶν γουνάτων τῆς Κίρκης λιτὴν ἐποίησα καὶ παράκλησιν. ἀντὶ τοῦ, τῶν γονάτων ἀψάμενος.

482. Καί μιν.... On met ce vers entre crochets parce qu'il manque dans quelques manuscrits. Mais il n'est pas plus inutile ici que dans une foule d'autres passages. C'est la formule habituelle pour annoncer un discours.

485. Ἄλλων ἑτάρων, sous-entendu θυμός. — Il ne faut pas s'étonner de voir ici le génitif, quand il y a le datif au vers précédent θυμός μοι, c'est-à-dire θυμός μου, le datif pour le génitif, et non ἔσσυταί μοι. Voyez plus haut la note du vers 435.

486. Ἀμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι,... Ulysse ment, afin d'apitoyer la déesse. Ses compagnons se sont bornés à le rappeler une seule fois à lui-même, et sans aucun des signes de douleur dont il parle ici. Cependant quelques anciens supposaient son langage absolument sincère. Dans cette hypothèse, les vers 472-474 ne sont qu'un résumé de plaintes souvent répétées, et les vers 482-486 résument pareillement les supplications maintes fois adressées par Ulysse à Circé. *Scholies* H : δῆλον ὅτι Ὀδυσσεὺς πολλάκις τοῦτο ἱκέτευσεν. Il est bien plus simple de supposer un artifice oratoire. Les compagnons d'Ulysse ont vu qu'il fait beau temps, et voilà tout. Ils commencent peut-être à s'ennuyer de leurs banquets sans fin; mais ils n'ont aucune raison de pleurer ni de gémir. — Ἀμφ' ἐμ(έ), autour de moi, c'est-à-dire quand je suis avec eux. La suite complète la pensée : et seul avec eux.

ἀλλ' ἄλλην χρὴ πρῶτον ὁδὸν τελέσαι, καὶ ἱκέσθαι
εἰς Ἀΐδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,
ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο,
μάντηος ἀλαοῦ, τοῦτε φρένες ἔμπεδοί εἰσιν·
τῷ καὶ τεθνηῶτι νόον πόρε Περσεφόνεια,
οἴῳ πεπνῦσθαι· τοὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσιν.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·
κλαῖον δ' ἐν λεχέεσσι καθήμενος, οὐδέ τι θυμὸς
ἤθελ' ἔτι ζώειν καὶ ὁρᾶν φάος ἠελίοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τε κορέσθην,
καὶ τότε δή μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

490. Ἀλλ' ἄλλην. Homère aime les allitérations. Celle de ἀλλά et ἄλλος est restée jusqu'au bout agréable à l'oreille des Grecs. — Χρή, sous-entendu ὑμᾶς : il vous faut. Mais l'expression a un sens très-énergique, et marque une vraie nécessité.

492. Ψυχῇ, à l'âme. — Χρησομένους, pour demander un oracle. — Θηβαίου Τειρεσίαο. Grâce à l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, Tirésias est un des personnages les plus fameux de la mythologie. — Les enstatiques demandaient pourquoi Circé, qui sait tout, oblige Ulysse à un pareil voyage. Les lytiques répondaient que les oracles de Circé seraient suspects à Ulysse, au lieu qu'il ne doutera point avec Tirésias. Porphyre (*Scholies* Q et V) : διὰ τί οὖν οὐχ αὐτὴ μαντεύεται; ὅτι οὐκ ἂν ἐπίστευσεν Ὀδυσσεὺς ἐρώσης αὐτῆς.

493. Μάντηος, *vulgo* μάντιος, un trochée au premier pied tenant lieu d'un spondée par licence; car il est absolument impossible d'admettre, avec Barnes, que les deux premières syllabes de ἀλαοῦ soient équivalentes à deux longues.

494. Καὶ τεθνηῶτι, quoique mort: bien qu'il ne soit plus un homme vivant sur la terre.

495. Οἴῳ est au datif par attraction, et οἴῳ πεπνῦσθαι équivaut à ὥστε οἷον πεπνῦσθαι : en sorte que seul (entre tous les morts) il ait la sagesse. Même quand on ne met point de virgule après Περσεφόνεια, c'est ainsi qu'on doit expliquer; car πόρε τῷ οἴῳ νόον πεπνῦσθαι ne donne aucun sens réel.—La sagesse qui fait la supériorité de Tirésias, c'est la connaissance de l'avenir. Les autres morts ne sont pas dénués d'intelligence; mais ils n'ont que des facultés vulgaires, au prix de celles de Tirésias. *Scholies* T : Ἀρίαιθός φησιν Ἥραν μεταβουλεύουσαν ἐπὶ τῷ πηρῶσαι αὐτὸν αἰτεῖσθαι παρὰ Περσεφόνης ὥστε εἶναι αὐτῷ καὶ ἀποθανόντι τὴν μαντικήν. περὶ τῆς τέχνης οὖν μόνον λέγει οἴῳ πεπνῦσθαι. οἱ δὲ ἄλλοι φρένας μὲν εἶχον, τέχνην δὲ οὔ.—C'était certainement un grand honneur pour Tirésias d'être resté après sa mort tout ce qu'il avait été par l'esprit durant sa vie. Mais sa science de l'avenir ne pouvait pas lui être d'un grand usage. Les morts n'ont d'existence qu'au passé; et l'on ne cite pas beaucoup de vivants qui aient fait, pour avoir ses oracles, un voyage au pays des morts. — Τοὶ δέ, quant à eux, c'est-à-dire quant aux autres morts, sauf Tirésias. — Σκιαὶ ἀΐσσουσιν, ils voltigent ombres, c'est-à-dire ils ne sont que des ombres voltigeantes. Remarquez qu'Ulysse, en parlant de Tirésias, s'est servi du mot ψυχή, et non du mot σκιά. Le devin n'est pas une ombre sans consistance, mais une âme complète, bien que cette âme n'habite plus un vrai corps. *Scholies* Q : οἱ δὲ ἄλλοι νεκροὶ πλὴν τοῦ Τειρεσίου σκιαί εἰσι καὶ ὡς σκιαὶ ὁρμῶσι, καθάπερ αὗται παρέπονται τοῖς κινουμένοις. Cicéron, *de Divinatione*, I, 40, a très-nettement traduit le vers d'Homère : « solum « sapere, ceteros umbrarum vagari modo. »

496-499. Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ.... Répétition des vers IV, 538-541, sauf un seul mot changé (λεχέεσσι mis à la place de ψαμάθοισι).

Ὦ Κίρκη, τίς γὰρ ταύτην ὁδὸν ἡγεμονεύσει;
Εἰς Ἄϊδος δ' οὔπω τις ἀφίκετο νηῒ μελαίνῃ.
Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δῖα θεάων·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μήτι τοι ἡγεμόνος γε ποθὴ παρὰ νηῒ μελέσθω·
ἱστὸν δὲ στήσας ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πετάσσας
ἧσθαι· τὴν δέ κέ τοι πνοιὴ Βορέαο φέρῃσιν.
Ἀλλ' ὁπότ' ἂν δὴ νηῒ δι' Ὠκεανοῖο περήσῃς,
ἔνθ' ἀκτή τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης,
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι·
νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὠκεανῷ βαθυδίνῃ,
αὐτὸς δ' εἰς Ἀΐδεω ἰέναι δόμον εὐρώεντα.
Ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσιν
Κώκυτός θ', ὃς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ·
πέτρη τε ξύνεσίς τε δύω ποταμῶν ἐριδούπων·

501. Τίς γάρ, et qui donc. Voyez plus haut, vers 337, la note sur γάρ.

502. Εἰς Ἄϊδος, ellipse. On vient de voir, au vers 491, l'expression complète, εἰς Ἀΐδαο δόμους. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — A la suite du vers 502, quelques-uns mettaient celui-ci : Ζωὸς ἐών· χαλεπὸν δὲ τάγε ζωοῖσιν ὁρᾶσθαι. C'était un emprunt fait au chant qui va suivre. Voyez le vers XI, 156.

505. Παρὰ νηΐ dépend de μελέσθω.

507. Ἧσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même plus bas, vers 511 et 512. — Τήν, c'est-à-dire νῆα : le navire. — Πνοιὴ Βορέαο. Ceci suppose qu'ils navigueront dans la direction du sud.

508. Ὠκεανοῖο. Il s'agit du grand fleuve qui entoure le disque de la terre. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 607. — Puisque Ulysse doit traverser l'Océan pour arriver au pays des ombres, il s'ensuit que ce pays, selon Homère, appartenait à un autre monde que la terre proprement dite.

509. Ἔνθ(α), sous-entendu ἐστί : là où se trouve. — Λάχεια. Voyez, IX, 116, la note sur ce mot.

510. Ὠλεσίκαρποι, stériles. Il n'y a point de saule portant des fruits. L'épithète ne peut donc être entendue à la lettre. Elle signifie seulement que la fleur, une fois tombée, ne laisse rien après elle, et que l'arbre ne donne aucun fruit. *Scholies* B, Q et V : ἀποβάλλουσι γὰρ τὸ ἄνθος πρὶν πεπανθῇ. Il serait d'ailleurs singulier qu'il y eût, dans la région des ombres, autre chose que des arbres stériles. Didyme (*Scholies* H, T et V) : οἰκείως δὲ ἀγόνοις φυτοῖς ἐχρήσατο. οἰκεῖα γὰρ νεκροῖς τὰ ἄκαρπα.

511. Αὐτοῦ, adverbe. — Κέλσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même ἰέναι au vers suivant.

513. Ῥέουσιν, le pluriel entre deux sujets au singulier. C'est ce qu'on appelait le tour d'Alcman, à cause de sa fréquence dans les vers de ce lyrique. Didyme (*Scholies* H et Q) : τοῦτο καλεῖται Ἀλκμανικὸν, οὐχ ὅτι Ἀλκμὰν πρῶτος αὐτῷ ἐχρήσατο, ἀλλ' ὅτι πολύ ἐστι παρ' αὐτῷ, οἷον· Κάστωρ ὠκέων πώλων ἐλατῆρες καὶ Πολυδεύκης. Voyez l'*Iliade*, XX, 138, et la note sur ce vers. Nous avons vu pareillement le duel entre deux singuliers, *Iliade*, V, 774.

514. Στυγός dépend de ὕδατος. Voyez l'*Iliade*, II, 755, et la note sur ce vers. Quelques-uns regardent cette mythologie des trois fleuves de l'Enfer comme postérieure au siècle d'Homère, et ils proposent de supprimer la phrase. C'est là une pure hypothèse.

515. Πέτρη τε ξύνεσίς τε, sous-entendu

ἔνθα δ' ἔπειθ', ἥρως, χριμφθεὶς πέλας, ὥς σε κελεύω,
βόθρον ὀρύξαι, ὅσον τε πυγούσιον ἔνθα καὶ ἔνθα·
ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὴν χεῖσθαι πᾶσιν νεκύεσσιν,
πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,
τὸ τρίτον αὖθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ παλύνειν·
Πολλὰ δὲ γουνοῦσθαι νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,
ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη,
ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρήν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·
Τειρεσίῃ δ' ἀπάνευθεν ὄϊν ἱερευσέμεν οἴῳ,
παμμέλαν', ὃς μήλοισι μεταπρέπει ὑμετέροισιν.
Αὐτὰρ ἐπὴν εὐχῇσι λίσῃ κλυτὰ ἔθνεα νεκρῶν,
ἔνθ' ὄϊν ἀρνειὸν ῥέζειν θῆλύν τε μέλαιναν,
εἰς Ἔρεβος στρέψας, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι,
ἱέμενος ποταμοῖο ῥοάων· ἔνθα δὲ πολλαὶ

ἐστί : il y a un rocher et le confluent, c'est-à-dire il y a un rocher au pied duquel se trouve le confluent des deux fleuves et de l'Achéron. C'est, comme on dit, une chose en deux, un ἓν διὰ δυοῖν. — Δύω ποταμῶν, des deux fleuves : du Pyriphlégéton et du Cocyte. — Ἐριδούπων. Ancienne variante, ἐριμύκων.

517. Ὀρύξαι, et plus bas χεῖσθαι, παλύνειν, etc., comme plus haut κέλσαι et ἰέναι. L'infinitif est dans le sens de l'impératif. — Ὅσον τε πυγούσιον, d'une coudée environ. — Ἔνθα καὶ ἔνθα, dans un sens et dans un autre : en longueur et en largeur. *Scholies* B, Q et V : εἰς πλάτος καὶ εἰς μῆκος.

518. Ἀμφ' αὐτῷ, c'est-à-dire ἀμφὶ τῷ βόθρῳ, autour de cette fosse : sur le bord de la fosse. Ce qu'on versera ainsi coulera dedans. — Χοήν. Le mot χοή désigne spécialement les libations funèbres. Les autres se nomment σπονδή ou λοιβή.

519. Μελικρήτῳ. Il ne s'agit point d'hydromel, mais d'un simple mélange de miel et de lait.

520. Ἐπί peut être joint à παλύνειν. Pourtant il vaut mieux l'expliquer comme adverbe : par-dessus.

521. Γουνοῦσθαι, supplie. Voyez la note du vers VI, 149. — Ἀμενηνά, sans consistance. Ce ne sont que des ombres. Didyme (*Scholies* V) : ἀσθενῆ, μένος οὐκ ἔχοντα, ἢ σώματος δύναμιν, ἀπὸ τοῦ μονηὴν ἔχειν ἐκεῖ τὴν ψυχήν. Homère donne aux songes la même épithète qu'aux ombres des morts, XIX, 562 : πύλαι ἀμενηνῶν.... ὀνείρων. Ce sont aussi, selon l'expression de Virgile (*Énéide*, VI, 297), *tenues sine corpore vitæ*. — Dans la supplication, on parle, on fait des promesses. De là ἐλθών et ῥέξειν : promettant d'immoler à ton retour.

523. Ἐσθλῶν, de bonnes choses : de riches offrandes. On jetait dans le bûcher des habits, des meubles, des armes, des animaux vivants, etc.

524. Ὄϊν est au masculin : un mouton, et même un bélier. Voyez plus bas, vers 527 et 572.

526. Κλυτά est dans son sens ordinaire. Les morts auxquels Ulysse adressera ses prières sont des héros et des femmes de héros ; partant ils sont célèbres.

527. Ἔνθ(α), alors. — Θῆλυν, accusatif féminin, sous-entendu ὄϊν.

528. Εἰς Ἔρεβος, vers l'Érèbe, c'est-à-dire du côté où se trouve l'habitation des ombres. Bothe : « Erebus sedes est Inferorum quibus sacra facit. » — Στρέψας, sous-entendu αὐτούς : les ayant tournés, c'est-à-dire en leur tenant la tête tournée. — Αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, puis retire-toi à distance. Voyez, V, 350, la note sur ἀπονόσφι τραπέσθαι.

529. Ποταμοῖο. Il s'agit du fleuve par

ψυχαὶ ἐλεύσονται νεκύων κατατεθνηώτων.
Δὴ τότ' ἔπειθ' ἑτάροισιν ἐποτρῦναι καὶ ἀνῶξαι
μῆλα, τὰ δὴ κατάκειτ' ἐσφαγμένα νηλέϊ χαλκῷ,
δείραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,
ἰφθίμῳ τ' Ἀΐδῃ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·
αὐτὸς δὲ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
ἧσθαι, μηδὲ ἐᾶν νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα
αἵματος ἄσσον ἴμεν πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.
Ἔνθα τοι αὐτίκα μάντις ἐλεύσεται, ὄρχαμε λαῶν,
ὅς κέν τοι εἴπῃσιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα·
Ὣς ἔφατ'· αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἠώς.
Ἀμφὶ δέ με χλαῖνάν τε χιτῶνά τε εἵματα ἕσσεν·
αὐτὴ δ' ἀργύφεον φᾶρος μέγα ἕννυτο νύμφη,
λεπτὸν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἰξυῖ
καλὴν, χρυσείην· κεφαλῇ δ' ἐπέθηκε καλύπτρην.
Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ δώματ' ἰὼν ὄτρυνον ἑταίρους

excellence, c'est-à-dire de l'Océan. Ceux qui entendent, par αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, qu'Ulysse doit tourner sa tête du côté de l'Océan pendant qu'il égorgera ses moutons, ou aussitôt après les avoir égorgés, traduisent ἱέμενος comme ὀρεγόμενος, et lui font seulement tendre les bras vers l'Océan. — Ἔνθα, là, c'est-à-dire près de la fosse qui aura reçu les libations et le sang. Voyez les vers XI, 36-37. On peut aussi prendre ἔνθα comme adverbe de temps : alors, c'est-à-dire après que les moutons auront été égorgés.

530. Νεκύων κατατεθνηώτων. L'épithète est purement poétique, comme souvent chez Homère. C'est le fait, la nature. On verra la même expression, XI, 37, 541, 564, 567, XII, 10 et ailleurs. On en a vu plusieurs fois de semblables dans l'*Iliade* : VI, 71 ; VII, 409; X, 343, etc.

532. Μῆλα dépend de κατακῆαι.—Κατάκειτ(αι), *vulgo* κατέκειτ(ο). L'imparfait s'explique mal. D'ailleurs il est évident que l'idée appelait κείμενα, et qu'Ulysse ne donne qu'un équivalent de κείμενα, difficile à placer devant ἐσφαγμένα.

533. Δείραντας à l'accusatif, comme sujet de la proposition infinitive.

536. Ἧσθαι, reste-là. Il ne s'agit pas de la posture, car Ulysse sera certainement debout. On dira qu'Aristarque, s'il était conséquent, devait prendre le mot au propre : assieds-toi. En effet, il a obélisé le vers II, 255 de l'*Iliade* à cause de ἧσαι, Thersite ayant parlé debout. Mais les deux exemples diffèrent. Ulysse sera immobile, tandis que Thersite s'est donné beaucoup de mouvement.

537. Τειρεσίαο πυθέσθαι, d'avoir obtenu de Tirésias des informations : d'être en possession des oracles de Tirésias.

538. Ἔνθα, alors.

539-540. Ὅς κέν τοι.... Répétition des vers IV, 389-390. Seulement ὅς est ici conjonctif, et non plus démonstratif.

542. Ἀμφί doit être joint à ἕσσεν.—Εἵματα, apposition, ou, si l'on veut, le terme général résumant les deux termes particuliers.

543-545. Αὐτή.... Voyez les vers V, 230-232 et les notes sur ce passage. On ignore si Aristarque, au vers 545, écrivait ἐπέθηκε ou ἐφύπερθε. Comme tous les éditeurs, nous laissons la vulgate.

μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·
Μηκέτι νῦν εὕδοντες ἀωτεῖτε γλυκὺν ὕπνον·
ἀλλ' ἴομεν· δὴ γάρ μοι ἐπέφραδε πότνια Κίρκη.
Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.
Οὐδὲ μὲν οὐδ' ἔνθεν περ ἀπήμονας ἦγον ἑταίρους.
Ἐλπήνωρ δέ τις ἔσκε νεώτατος, οὔτε τι λίην
ἄλκιμος ἐν πολέμῳ οὔτε φρεσὶν ᾗσιν ἀρηρώς·
ὅς μοι ἄνευθ' ἑτάρων ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,
ψύχεος ἱμείρων, κατελέξατο οἰνοβαρείων·
κινυμένων δ' ἑτάρων ὅμαδον καὶ δοῦπον ἀκούσας
ἐξαπίνης ἀνόρουσε, καὶ ἐκλάθετο φρεσὶν ᾗσιν
ἄψορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρήν·
ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν· ἐκ δέ οἱ αὐχὴν
ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Ἄϊδόσδε κατῆλθεν.
Ἐρχομένοισι δὲ τοῖσιν ἐγὼ μετὰ μῦθον ἔειπον·
Φάσθε νύ που οἶκόνδε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν
ἔρχεσθ'· ἄλλην δ' ἡμὶν ὁδὸν τεκμήρατο Κίρκη,
εἰς Ἀΐδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,

547. Μειλιχίοις.... Voyez plus haut le vers 173 et la note sur ce vers.

548. Ἀωτεῖτε.... ὕπνον. Voyez la note du vers X, 159 de l'*Iliade*.

549. Ἴομεν est au subjonctif, pour ἴωμεν. — Ἐπέφραδε, a montré (ce qu'il y avait à faire).

551. Μέν, dans le sens de μήν. — Ἔνθεν, de là : de chez Circé.

552. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ : en effet.

554. Ὅς, comme οὗτος. D'ordinaire on ne met qu'une virgule après ἀρηρώς, et alors ὅς reste conjonctif. — Ἐν, sur. Elpénor n'était pas dans le palais, mais sur la plate-forme du toit, où, comme s'exprime Ulysse, il était allé chercher le frais pour cuver son vin.

556. Ὅμαδον καὶ δοῦπον n'est point une tautologie. L'un indique le bruit des voix, l'autre celui des pas.

559. Κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν, c'est-à-dire ἔπεσε κατὰ τέγεος (ou κατέπεσε τέγεος) : ἀντικρύ *decidit tecto in præceps*, il tomba du toit la tête en bas. — J'écris, comme La Roche, κατ' ἀντικρύ en deux mots, et non καταντικρύ ou καταντικρύς, qui est un ἅπαξ εἰρημένον sans raison d'être, et qui nuit même à la netteté du sens. — Ἐκ doit être joint à ἐάγη.

560. Ἀστραγάλων dépend de ἐξεάγη. — Ameis prend ἐκ comme adverbe, et ἀστραγάλων comme un génitif local qui précise le sens de ἐκ. Les deux explications reviennent au même.

561. Ἐρχομένοισι, allant, c'est-à-dire au moment où ils quittaient le palais pour se rendre au rivage.

563. Ἔρχεσθ(αι), d'aller, c'est-à-dire de retourner. — Ἄλλην.... ὁδόν, un voyage autre, un voyage bien différent. — Ἡμίν a ici la finale brève, licence rare chez Homère, fréquente chez les tragiques. Bekker et d'autres écrivent ἧμιν, propérispomène. On verra encore ἡμίν avec la finale brève, au vers XI, 344. — Τεκμήρατο équivaut à τελέσαι ἐκέλευσε. Voyez le vers 490.

564-565. Εἰς Ἀΐδαο.... Voyez plus haut les vers 491-492 et les notes sur le second de ces deux vers.

ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο.
  Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·
ἑζόμενοι δὲ κατ' αὖθι γόων τίλλοντό τε χαίτας·
ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.
  Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης
ἤομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες,
τόφρα δ' ἄρ' οἰχομένη Κίρκη παρὰ νηῒ μελαίνῃ
ἀρνειὸν κατέδησεν ὄϊν θῆλύν τε μέλαιναν,
ῥεῖα παρεξελθοῦσα· τίς ἂν θεὸν οὐκ ἐθέλοντα
ὀφθαλμοῖσιν ἴδοιτ', ἢ ἔνθ' ἢ ἔνθα κιόντα;

566. Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν.... Répétition du vers 198.

567. Κατ' αὖθι, *vulgo* καταῦθι. Il vaut mieux écrire en deux mots, et donner ainsi à κατά une valeur propre : καθεζόμενοι δὲ αὖθι.

568. Ἀλλ' οὐ.... Voyez plus haut le vers 202 et la note sur ce vers.

571. Τόφρα δ(έ), alors précisément : à ce moment-là même. — Οἰχομένη équivaut à παρεξελθοῦσα du vers 573. Personne n'a vu Circé allant au vaisseau, ou retournant chez elle. C'est pour avoir trouvé près du vaisseau les deux futures victimes, qu'Ulysse affirme le voyage de la déesse. — Παρὰ νηῒ μελαίνῃ dépend de κατέδησεν.

573. Παρεξελθοῦσα, *clam prætergressa*, ayant passé inaperçue.

573-574. Τίς ἂν.... ἴδοιτ(ο), qui pourrait voir : quel mortel aurait la vue assez perçante pour distinguer...? — Les dieux d'Homère sont à volonté visibles ou invisibles pour les mortels. Voyez l'*Iliade*, I, 198 et passim.

574. Ἢ ἔνθ' ἢ ἔνθα κιόντα, allant soit dans un sens soit dans un autre. Circé avait passé deux fois, l'une pour aller au vaisseau, l'autre pour revenir chez elle.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Λ.

ΝΕΚΥΙΑ.

De l'île de Circé Ulysse se rend au pays habité par les morts (1-22). Accomplissement des cérémonies qu'avait prescrites Circé (23-50). Apparition d'Elpénor, d'Anticlée et de Tirésias. Le devin prédit à Ulysse les événements futurs (51-151). Anticlée, mère d'Ulysse, apprend à son fils ce qui s'est passé à Ithaque durant sa longue absence (152-224). Apparition des anciennes héroïnes (225-332). Apparition des héros morts, qui avaient été les compagnons d'Ulysse au siége de Troie; récit d'Agamemnon (333-466). Achille, Patrocle, Antilochus, le grand Ajax (467-567). Ulysse voit le juge Minos, le chasseur Orion; il raconte les supplices divers de Tityus, de Tantale, de Sisyphe, l'apothéose d'Hercule (568-627). Retour d'Ulysse à son vaisseau; le héros part du pays des morts (628-640).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἠδὲ θάλασσαν,
νῆα μὲν ἂρ πάμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἅλα δῖαν,
ἐν δ' ἱστὸν τιθέμεσθα καὶ ἱστία νηῒ μελαίνῃ·
ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν, ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ
βαίνομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.
Ἡμῖν δ' αὖ μετόπισθε νεὸς κυανοπρῴροιο
ἴκμενον οὖρον ἵει πλησίστιον, ἐσθλὸν ἑταῖρον,

ΝΕΚΥΙΑ. Ancienne variante, νεκυομαντεία. Quelques anciens donnaient au chant XXIV le titre νεκυία, au lieu de σπονδαί. Ceux-là devaient appeler νεκυομαντεία le chant XI. D'autres disaient, à propos du chant XI, νεκυία tout court ou προτέρα νεκυία, et νεκυία δευτέρα à propos du chant XXIV.

1. Αὐτὰρ.... Répétition du vers IV, 428.

2-3. Νῆα μὲν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IV, 577-578.

4. Ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν. Circé n'avait pas mis les deux bêtes à laine dans le vaisseau. Ceci suppose qu'elle les avait attachées auprès du vaisseau; et voilà pourquoi il faut les embarquer. — Τὰ μῆλα, *istas pecudes*, les bêtes à laine dont j'ai parlé : mon bélier et ma brebis. Voyez le vers X, 572.

5. Βαίνομεν.... Sauf le premier mot, c'est le vers X, 570.

7. Ἑταῖρον, ami, c'est-à-dire aide. Zénodore dans Miller : ἑταῖρος, ὁ φίλος καὶ ὁ συνεργός.

Κίρκη ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα.
Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα
ἥμεθα· τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.
Τῆς δὲ πανημερίης τέταθ' ἱστία ποντοπορούσης·
δύσετό τ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.
Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυρρόου Ὠκεανοῖο.
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,

8. **Κίρκη....** Voyez le vers X, 136 et la note sur ce vers.

9. **Ὅπλα** équivaut à περὶ τὰ ὅπλα, car πονέομαι avec l'accusatif signifie faire ou façonner, et ils ne font point, ils ne façonnent point. Ainsi πονήσαμενοι a son sens ordinaire : ayant pris de la peine; ayant travaillé. — Κατὰ νῆα dépend de πονησάμενοι, et non de ἥμεθα.

10. **Ἥμεθα· τὴν....** Voyez le vers IX, 78 et les notes sur ce vers. Ici il n'y a qu'un navire et qu'un pilote.

12. **Δύσετο....** Voyez le vers II, 388 et la note sur ce vers.

13. **Ἐς πείρα(τα).... Ὠκεανοῖο,** aux bornes de l'Océan, c'est-à-dire à l'autre rive du fleuve Océan. L'Océan a deux rives : d'un côté la terre du soleil et des vivants, de l'autre côté la terre des ténèbres et des morts. Quelques-uns entendent πείρατα Ὠκεανοῖο comme Ὠκεανὸν πείρατα : l'Océan qui forme les limites de la terre. Mais Ulysse, d'après les paroles mêmes de Circé (X, 508), a dû traverser l'Océan : ὁπότ' ἂν δὴ νηῒ δι' Ὠκεανοῖο περήσῃς. Ce n'est pas une simple induction, c'est un fait; car nous verrons Ulysse (vers 639-640) naviguer sur l'Océan, pour quitter le pays des ombres et retrouver la mer. Le pays des ombres n'est pas situé sur la terre des vivants. C'est l'autre monde.

14. **Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,** signifie le pays des ténèbres, le pays qu'habitent les morts. Le poëte se sert d'expressions concrètes, voilà tout. Il n'y a ni hommes, ni peuple, ni ville dans ce pays, et il ne peut y en avoir. Circé (X, 509) n'a parlé que d'une plage nue. — Le mot χίμμερος (*caligo*, ténèbres), qui est dans Lycophron, explique ce que sont en réalité les Cimmériens d'Homère. Leur nom, en français, pourrait être les *Enténébrés*. L'idée de chercher aucun rapport entre eux et les peuples du Bosphore cimmérien est absurde; plus absurde encore est celle qui les rattache aux Cimmériens d'Hérodote, ces terribles dévastateurs du royaume d'Ardys. Ameis : « Diese « *Mænner der Dunkelheit* sind als mythisches Wolk eine epische Personificierung der Eigenschaften, welche κ 512 ff. « dem Eingange ins unterirdische Todtenreich beigelegt werden. Sie bilden « den Gegensatz zum Mærchen in κ 86. » Le passage auquel renvoie Ameis dans sa dernière phrase est celui où Ulysse parle de la longueur du jour chez les Lestrygons. Voyez la note du vers X, 86. Nous allons avoir la nuit perpétuelle, comme nous avons eu là un jour à peu près perpétuel. — Cratès, au lieu de Κιμμερίων, lisait Κερβερίων, correction inspirée sans doute par le nom de Cerbère. Mais Homère ignore le nom du chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Iliade*, sur κύνα. Il ne connaît donc point de Cerbériens. Les *Scholies* H attribuent à Aristarque la leçon Κερβερέων. Cette leçon est fautive. Porson : *lege* Κερβερίων. Mais dès qu'on sait que Κερβερίων est une leçon de Cratès, on est bien sûr que ce n'est pas la leçon d'Aristarque. Il y a, dans les *Scholies* H, erreur de nom en même temps qu'erreur d'écriture. Peut-être est-ce Aristote, ou Aristophane de Byzance, qui avait fourni à Cratès son Κερβερίων, car il ne l'avait pas inventé. Didyme (*Scholies* P et V) : οἱ δὲ Κερβερίων, ὡς Κράτης. Le mot ὡς signifie *par exemple*, de sorte que οἱ δέ peut très-bien désigner les prédécesseurs de Cratès. — Il y a encore une autre variante antique, χειμερίων. Mais cet adjectif n'offre ici aucun sens, et n'est probablement qu'une mauvaise transcription de Κιμμερίων. — Si l'on tient absolument à localiser les Cimmériens, la meilleure place qu'on puisse leur assigner, c'est la région voisine du lac Averne. Dès qu'Homère, en dehors d'un

ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
οὔθ' ὁπότ' ἂν στείχῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,
οὔθ' ὅτ' ἂν ἂψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται·
ἀλλ' ἐπὶ νὺξ ὀλοὴ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.
Νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν· ἐκ δὲ τὰ μῆλα
εἱλόμεθ'· αὐτοὶ δ' αὖτε παρὰ ῥόον Ὠκεανοῖο
ἤομεν, ὄφρ' ἐς χῶρον ἀφικόμεθ', ὃν φράσε Κίρκη.
Ἔνθ' ἱερήϊα μὲν Περιμήδης Εὐρύλοχός τε
ἔσχον· ἐγὼ δ' ἄορ ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
βόθρον ὄρυξ', ὅσσον τε πυγούσιον ἔνθα καὶ ἔνθα·
ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὴν χεόμην πᾶσιν νεκύεσσιν,
πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,
τὸ τρίτον αὖθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνον.
Πολλὰ δὲ γουνούμην νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,
ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην, στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη,

cercle très-restreint, n'a aucune idée des distances réelles, il a bien pu mettre l'Italie au delà du fleuve Océan, c'est-à-dire en dehors du disque de la terre proprement dite. Il est très-possible en effet que les traditions infernales suggérées par les solfatares de la Campanie soient antérieures à Homère, et qu'elles eussent pénétré jusqu'en Ionie. Il n'y a aucune difficulté à admettre cette hypothèse, qui est celle de M. Ruelle, dans sa lettre *sur les Cimmériens d'Homère*. Mais ce n'est toujours qu'une hypothèse. — Δῆμός τε πόλις τε, sous-entendu ἐστί.

15. Ἠέρι.... Voyez le vers VIII, 562 et la note sur ce vers. Il n'y a de différence qu'au dernier pied. — Κεκαλυμμένοι, accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. — Αὐτούς, eux : les Enténébrés.

15-19. Οὐδέ ποτ' αὐτοὺς.... Virgile, *Géorgiques*, III, 357-359, applique ces images à la description des hivers de la Scythie.

16. Καταδέρκεται. Ancienne variante, ἐπιδέρκεται.

18. Ἀπ' οὐρανόθεν, pléonasme. C'est comme s'il y avait ἀπὸ οὐρανοῦ.

19. Ἐπί doit être joint à τέταται. — Νὺξ ὀλοή ne doit pas être pris à la rigueur, puisque cette nuit permet d'y voir assez pour se conduire, pour distinguer les objets, pour reconnaître les figures. C'est un crépuscule sombre, dans le genre de celui que peint Virgile, *Énéide*, VI, 270-272. — Δειλοῖσι βροτοῖσιν. Il ne s'agit point des Cimmériens, qui sont des morts, mais d'Ulysse et de ses compagnons, ou des malheureux qu'un funeste sort a pu conduire dans ces parages. — Quelques-uns, abusant du mot φαέθων (vers 16), disaient même que les Cimmériens ont le soleil, mais seulement un soleil terne et sans éclat. *Scholies* B, H et Q : ἐπιλάμπει μὲν ὁ ἥλιος τοὺς Κιμμερίους, οὐ φαέθων δέ. L'expression νὺξ ὀλοή, même dans le sens le plus mitigé, est en contradiction avec cette explication prétendue.

20. Ἐκ doit être joint à εἱλόμεθ(α).

22. Ὃν φράσε Κίρκη. Il s'agit des bosquets de Proserpine, et du rocher au pied duquel le Pyriphlégéthon et le Cocyte se jettent dans l'Achéron. Voyez X, 509-515.

23. Περιμήδης. Ce compagnon d'Ulysse, qui sera encore nommé, XII, 195, est inconnu d'ailleurs.

24. Ἔσχον, tenaient.

25-37. Βόθρον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 517-530. Voyez les notes sur ce passage.

ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρήν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·
Τειρεσίῃ δ' ἀπάνευθεν ὄϊν ἱερευσέμεν οἴῳ,
παμμέλαν', ὃς μήλοισι μεταπρέπει ἡμετέροισιν.
Τοὺς δ' ἐπεὶ εὐχωλῇσι λιτῇσί τε, ἔθνεα νεκρῶν,
ἐλλισάμην, τὰ δὲ μῆλα λαβὼν ἀπεδειροτόμησα
ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα κελαινεφές· αἱ δ' ἀγέροντο
ψυχαὶ ὑπὲξ Ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων·
νύμφαι τ' ἠΐθεοί τε πολύτλητοί τε γέροντες,

34. Ἔθνεα νεκρῶν, apposition explicative à τούς.

35. Δέ équivaut à τότε : alors.

35-36. Ἀπεδειροτόμησα ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα, si l'on subordonne les idées, équivaut à ἀπεδειροτόμησα (αὐτὰ) ὥστε αἷμα ῥέειν ἐς βόθρον. L'expression ἐς βόθρον est placée, pour ainsi dire, par anticipation, ou, comme disent les grammairiens, *sensu prægnanti*.

36. Αἱ (elles) est expliqué par ψυχαί. — Ἀγέροντο. C'est comme un essaim de mouches. Didyme (*Scholies* B et Q) : ὡς μυίας νομιστέον αὐτὰς ἥκειν ἐπὶ τὸ αἷμα. Les âmes veulent goûter au sang des victimes.

38-43. Νυμφαί τ' ἠΐθεοί τε.... Ces six vers ont été frappés d'athétèse par Zénodote et par Aristophane de Byzance, mais pour des raisons qui ne semblent pas très-concluantes. Didyme (*Scholies* H et Q) : οἱ ἓξ παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ Ἀριστοφάνει ἠθετοῦντο ὡς ἀσύμφωνοι πρὸς τὰ ἑξῆς. οὐ γὰρ μεμιγμέναι παραγίνονται αἱ ψυχαί· νῦν δὲ ὁμοῦ νύμφαι, ἠΐθεοι, γέροντες, παρθένοι. καὶ ἄλλως· οὐδὲ τὰ τραύματα ἐπὶ τῶν εἰδώλων ὁρᾶται. ὅθεν ἐρωτᾷ, τίς νύ σε Κὴρ ἐδάμασσε; τὸν Ἀγαμέμνονα. Cette logique est un peu hors de propos, appliquée à un tableau tout fantastique, et puis elle manque de base solide. La preuve qu'Ulysse voit d'abord une multitude confuse d'âmes sortant de l'Érèbe, est dans les vers mêmes qui précèdent le passage obélisé. Ou αἱ δ' ἀγέροντο ψυχαί est une expression vide de sens, ou elle signifie un essaim d'âmes. Voyez plus haut la note du vers 36. Quant à ce qui concerne les héros tués à la guerre, c'est leur gloire de se montrer tels que les a saisis la mort. L'exemple d'Agamemnon est très-mal choisi. Ce héros n'a aucun motif de faire parade de ses blessures : bien au contraire. Il les cache sous son manteau, et voilà pourquoi Ulysse ne les voit pas. — Jacob La Roche corrige, dans la première phrase de Didyme, ἠθετοῦντο en προηθετοῦντο, ce qui associe Aristarque à l'athétèse prononcée par ses deux devanciers. Une chose qui autorise à peu près cette correction, c'est la forme générale sous laquelle les *Scholies* V mentionnent l'athétèse, tout en répétant les griefs de Zénodote contre le passage : ἀθετοῦνται οὗτοι οἱ ἕξ, ὅτι οὔπω προσέρχονται· καὶ ὅτι ἀδύνατον φέρειν τὰς ψυχὰς τὰς τῶν σωμάτων πληγάς. Si Aristarque s'est fait siens ces pauvres raisonnements, tant pis pour Aristarque. Je préfère à son jugement celui de Virgile. Le grand poëte latin a trouvé si beaux les vers obélisés, qu'il les a traduits, que même il en a fait deux copies appropriées chacune à chacun de ses deux poëmes. Voyez les *Géorgiques*, IV, 471-472, 475-477, et l'*Énéide*, VI, 305-308. — Malgré la quasi-unanimité avec laquelle les éditeurs, à l'exemple de Wolf, mettent entre crochets les vers 38-43, je laisse dans le texte, purement et simplement, un passage qui n'est pas le moins précieux joyau de la *Nécyie*. Il y a longtemps que les lytiques ont protesté contre l'athétèse, et qu'ils en ont rejeté comme mal fondés les deux considérants. Eustathe, après avoir objecté, contre le premier des deux, que les ombres, dans les Enfers, sont l'exacte représentation des corps jadis vivants, ajoute, en désignant les lytiques par leur qualification même : οἱ δὲ λυτικοὶ περὶ μὲν τῶν πληγῶν λαλοῦσιν ὡς ἀνωτέρω ἐγράφη· περὶ δὲ τοῦ μήπω καιρὸν εἶναι προσιέναι τῷ βόθρῳ ψυχάς φασιν ὡς προανακεφαλαίωσις ταῦτα τῶν ῥηθησομένων εἰσί.

38. Νύμφαι (les jeunes femmes) est op-

παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι·
πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν,
ἄνδρες Ἀρηΐφατοι, βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες·
οἳ πολλοὶ περὶ βόθρον ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος
θεσπεσίῃ ἰαχῇ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει.
Δὴ τότ' ἔπειθ' ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
μῆλα, τὰ δὴ κατέκειτ' ἐσφαγμένα νηλέϊ χαλκῷ,
δείραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,
ἰφθίμῳ τ' Ἀΐδῃ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·
αὐτὸς δὲ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
ἥμην, οὐδ' εἴων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα
αἵματος ἄσσον ἴμεν, πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.
Πρώτη δὲ ψυχὴ Ἐλπήνορος ἦλθεν ἑταίρου·
οὐ γάρ πω ἐτέθαπτο ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης·
σῶμα γὰρ ἐν Κίρκης μεγάρῳ κατελείπομεν ἡμεῖς
ἄκλαυτον καὶ ἄθαπτον, ἐπεὶ πόνος ἄλλος ἔπειγεν.
Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδών, ἐλέησά τε θυμῷ,

posé à παρθενικαί (les jeunes filles). *Scholies* B : αἱ ἄνδρας ἔχουσαι. — Πολύτλητοι, *multa passi*, qui ont connu toutes les épreuves de la vie.

39. Παρθενικαί, comme παρθένοι. On peut sous-entendre κοῦραι.

42. Οἵ (lesquels) se rapporte au terme général νέκυες sous-entendu : et ces morts.

44-50. Δὴ τότ' ἔπειθ' ἑτάροισιν.... Voyez les vers X, 531-537 et les notes sur ce passage.

51-83. Πρώτη δὲ ψυχὴ Ἐλπήνορος.... Cet épisode a fourni à Virgile l'idée de celui de Palinure, *Énéide*, VI, 337-383. L'imitation est manifeste, même dans certains détails.

52-54. Οὐ γάρ πω.... Callistrate regardait ces trois vers comme interpolés, mais sans pourtant l'affirmer d'une façon absolue. Didyme (*Scholies* H et Q) : εἰ ἀποφαίνεται νῦν περὶ τοῦ θανάτου αὐτοῦ, πῶς ἑξῆς διστάζων φησί· πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον; διὸ ὁ Καλλίστρατος ἀθετεῖ, εἰ μὴ ἄρα φησὶν ὅτι, οὐκ ᾐσθόμεθα τὸν θάνατον. La contradiction n'est qu'apparente. Ulysse n'a point vu périr Elpénor, et ce n'est pas avec intention qu'il a laissé sans sépulture le cadavre d'un ami. Quand on s'est aperçu qu'Elpénor manquait à l'appel, on avait autre chose à faire qu'à s'occuper de ce personnage, vivant ou mort (X, 552-560); que si Ulysse parle maintenant du cadavre non enseveli, c'est pour mettre les faits dans leur ordre sous les yeux des Phéaciens. Il y a prolepse; car c'est par l'ombre d'Elpénor lui-même qu'Ulysse va savoir comment est mort son ami. La Roche pense qu'Aristarque aussi prononçait l'athétèse contre les vers 52-54 : « Aristarchum hos versus damnasse colligo ex adnotatione ad Ψ (*Iliade*, XXIII, 73) : ἡ « ἀναφορὰ πρὸς τὰ ἀθετούμενα ἐν τῇ Νεκυίᾳ. » Peu importe. Ici en effet, comme pour les vers 38-43, Aristarque aurait tort, à supposer qu'il ait prononcé la condamnation. Mais peut-être est-il innocent de l'une et de l'autre athétèse.

53. Σῶμα, le cadavre. Chez Homère, le corps vivant se nomme δέμας, et jamais σῶμα. Voyez le vers III, 23 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

54. Πόνος ἄλλος, un travail autre, c'est-à-dire un travail bien différent. Il s'agit du voyage au pays des Enténébrés.

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Ἐλπῆνορ, πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα;
Ἔφθης πεζὸς ἰὼν ἢ ἐγὼ σὺν νηῒ μελαίνῃ.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οἰμώξας ἠμείβετο μύθῳ·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἆσέ με δαίμονος αἶσα κακὴ καὶ ἀθέσφατος οἶνος·
Κίρκης δ' ἐν μεγάρῳ καταλέγμενος οὐκ ἐνόησα
ἄψορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρήν,
ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσον· ἐκ δέ μοι αὐχὴν
ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Ἄϊδόσδε κατῆλθεν.
Νῦν δέ σε τῶν ὄπιθεν γουνάζομαι, οὐ παρεόντων,
πρός τ' ἀλόχου καὶ πατρός, ὅ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα,
Τηλεμάχου θ', ὃν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες·

57. Πῶς, comment : par quel moyen.

58. Ἔφθης, tu es arrivé plus tôt. — Ἰών, *vulgo* ἐών. Didyme (*Scholies* H) : πᾶσαι ἰών γράφουσι. Il n'y a qu'une nuance d'expression. — Ἢ ἐγὼ σὺν νηῒ μελαίνῃ, que moi avec un vaisseau noir. Cela est naïf, mais non pas inepte. Dès que l'ombre est l'exacte image du corps, elle est pour les yeux le corps même. La première idée d'Ulysse, en présence d'une ombre, c'est de croire qu'elle vit et se meut à la façon du corps ; ce n'est qu'après réflexion qu'il aurait pu se dire : « Une ombre vole, et ne marche pas. » Mais il n'a point réfléchi ; il prend les ombres pour les personnes dont elles sont l'image ; son illusion est si complète, qu'il fera tous ses efforts pour saisir dans ses bras l'ombre de sa mère Anticlée. Il ne saura ce que sont vraiment les ombres qu'après avoir vu l'inanité de ses efforts, et surtout après les explications d'Anticlée (vers 216-222) sur la condition des âmes des morts.

59. Ὣς ἐφάμην· ὁ.... Répétition du vers IX, 506.

60. Διογενὲς.... Répétition du vers X, 504. Ce vers manque ici dans quelques manuscrits, et presque tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets. Il n'est pas plus déplacé ici qu'ailleurs : bien au contraire. Elpénor va demander une grâce à Ulysse. Un instinct naturel lui suggère de débuter par une flatterie au héros.

61. Ἆσε, de ἀάω, nuire, précipiter dans le malheur. Il est pour ἄασε. Voyez le vers X, 68.

62. Ἐν μεγάρῳ, comme ἐν δώμασι, X, 554 : sur le toit du palais.

63-65. Ἄψορρον.... Voyez les vers X, 558-560 et les notes sur ce passage.

66. Τῶν ὄπιθεν équivaut à πρὸς τῶν καταλελειμμένων οἴκοι : au nom de ceux que tu as laissés à Ithaque. — Οὐ παρεόντων, qui ne sont pas ici, c'est-à-dire qui vivent encore sur la terre. Didyme (*Scholies* H et Q) : λείπει ἡ πρός, ἵν' ᾖ πρὸς τῶν οὐ παρεόντων νῦν, ἀλλὰ καταλειφθέντων εἰς τὴν ἡμῶν οἰκίαν, ζώντων δ' ἔτι. ὑπὲρ τούτων οὓς ὄπισθεν ἑαυτοῦ κατέλιπες οἴκοι.

67-68. Πρός τ' ἀλόχου.... *Scholies* Q : οὐ προστίθησι τὴν μητέρα· ὁρᾷ γὰρ αὐτῆς τὴν ψυχήν. οὐδὲ περὶ τοῦ θανάτου αὐτῆς λέγει, ἵνα μὴ λυπήσῃ τὸν παρακαλούμενον.

68. Ἔλειπες, selon quelques anciens, n'était qu'une licence métrique pour ἔλιπες. *Scholies* B : διὰ τὸ μέτρον διφθογγογραφεῖται, ὀφεῖλον γράφεσθαι διὰ τοῦ ι. C'est là bien du scrupule, ou, si l'on veut, une vraie chicane. La perpétuelle confusion de l'imparfait et de l'aoriste, dans la diction d'Homère, prouve que ἔλειπες, bien qu'ayant le sens de l'aoriste, et même du parfait, est pourtant l'imparfait même. Voyez plus bas, vers 86, κατέλειπον (j'avais laissé).

οἶδα γὰρ ὡς ἐνθένδε κιὼν δόμου ἐξ Ἀΐδαο
νῆσον ἐς Αἰαίην σχήσεις εὐεργέα νῆα·
ἔνθα σ' ἔπειτα, ἄναξ, κέλομαι μνήσασθαι ἐμεῖο·
μή μ' ἄκλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν,
νοσφισθείς, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι,
ἀλλά με κακκῆαι σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοί ἐστιν,
σῆμά τέ μοι χεῦαι πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
ἀνδρὸς δυστήνοιο, καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι·
ταῦτά τέ μοι τελέσαι, πῆξαί τ' ἐπὶ τύμβῳ ἐρετμόν,
τῷ καὶ ζωὸς ἔρεσσον, ἐὼν μετ' ἐμοῖς ἑτάροισιν.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ταῦτά τοι, ὦ δύστηνε, τελευτήσω τε καὶ ἔρξω.
Νῶϊ μὲν ὣς ἐπέεσσιν ἀμειβομένω στυγεροῖσιν
ἥμεθ'· ἐγὼ μὲν ἄνευθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων,
εἴδωλον δ' ἑτέρωθεν ἑταίρου πόλλ' ἀγορεῦον.

69. Ἐνθένδε κιών. En effet, l'île d'Éa est sur la route d'Ithaque. Il faut bien que le vaisseau se ravitaille, et qu'Ulysse reçoive de Circé les renseignements dont il a besoin pour son voyage. Didyme (*Scholies* V) : χάριν τοῦ λαβεῖν ἐφόδια καὶ μαθεῖν περὶ τοῦ πλοῦ.

72. Ἰών, *profectus*, au départ. — Ὄπιθεν, par derrière : derrière toi. — Καταλείπειν, comme κατάλειπε.

73. Νοσφισθείς, *digressus* (*a me*), t'étant séparé de moi, c'est-à-dire sans t'être occupé de moi. Voyez plus bas, vers 425, νοσφίσατ(ο) dans le même sens moral. — Θεῶν μήνιμα. On doit la sépulture à ses proches et à ses amis. Si Ulysse ne remplissait pas son devoir envers Elpénor, il s'exposerait au ressentiment des dieux et encourrait quelque châtiment sévère. *Scholies* B : μὴ ὀργισθῶσι σὲ οἱ θεοὶ δι' ἐμὲ ἄταφον ἐαθέντα. Horace, *Odes*, I, XXVIII, 33-34 : « .... precibus non linquar inultis, « Teque piacula nulla resolvent. »

74. Κακκῆαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : brûle. Ancienne variante, κακκεῖαι. Il paraît même que quelques anciens écrivaient κάκκηαι à l'impératif, car Didyme (*Scholies* H et Q) se croit obligé de dire quelle est la vraie orthographe : ἡ κοινὴ κακκεῖαι, Ἀρίσταρχος κακκῆαι. προπερισπωμένως δέ· ἀπαρέμφατον γάρ ἐστιν.

75. Χεῦαι, comme κακκῆαι, a le sens de l'impératif.

76. Ἀνδρὸς δυστήνοιο dépend grammaticalement de σῆμα, et équivaut en réalité à un datif qui s'accorderait avec μοι : ou plutôt le génitif a été choisi à dessein, comme faisant mieux sentir que le datif l'obligation morale. Voyez, VI, 157, la note sur λευσσόντων. Eustathe : τὸ σχῆμά ἐστι σολοικοφανές. οὐκ ἔστι γὰρ κατειπεῖν τῶν οὕτω σχηματιζομένων σολοικισμὸν ἢ βαρβαρισμόν. A l'appui de cette observation, le commentateur cite *les anciens*, c'est-à-dire ici Aristarque : φασὶ γὰρ οἱ παλαιοί, πᾶν τοιοῦτο λάλημα ἤγουν σχῆμα ἁμάρτημά ἐστιν ἑκούσιον διὰ τέχνην, σολοικισμὸς δὲ ἁμάρτημα ἀκούσιον ἐξ ἀμαθίας λαληθέν. — Καί, *etiam*, même. — Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : de façon à être un témoignage.

80. Τοι (*tibi*) correspond à μοι (*mihi*) du vers 77.

81. Στυγεροῖσιν est dans un sens très-adouci : *tristibus*, tristes.

83. Ἀγορεῦον, *vulgo* ἀγόρευεν. Bekker et d'autres ont repris la leçon ἀγόρευεν, qui semble avoir été aussi la vulgate alexandrine, mais à laquelle Didyme (*Scholies* H)

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυίης,
Αὐτολύκου θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀντίκλεια,
τὴν ζωὴν κατέλειπον ἰὼν εἰς Ἴλιον ἱρήν.
Τὴν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδών, ἐλέησά τε θυμῷ·
ἀλλ' οὐδ' ὧς εἴων προτέρην, πυκινόν περ ἀχεύων,
αἵματος ἄσσον ἴμεν, πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.
Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο,
χρύσεον σκῆπτρον ἔχων, ἐμὲ δ' ἔγνω καὶ προσέειπεν·
[Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,]
τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε, λιπὼν φάος ἠελίοιο
ἤλυθες, ὄφρα ἴδῃ νέκυας καὶ ἀτερπέα χῶρον;

préférait déjà celle qui aujourd'hui prévaut : ἀγόρευεν· τινὲς εἰκαιότερον, ἀγορεῦον. En effet, le participe ἴσχων appelle naturellement un participe, et il vaut mieux, ce semble, que la phrase ne soit pas interrompue. Il est probable, comme le remarque Dindorf, que ceux qui écrivaient ἀγόρευεν changeaient ἴσχων en ἴσχον, afin d'avoir au moins une correspondance régulière.

84. Ἦλθε δ' ἐπί, c'est-à-dire ἐπῆλθε δέ : puis survint. La préposition ἐπί, placée après son verbe, ne souffre point l'anastrophe, sauf le cas extrêmement rare où elle le suit sans intermédiaire aucun. Voyez, XII, 313, la note d'Hérodien sur la différence de ὦρσεν ἔπι et ὦρσε δ' ἐπί, les deux leçons antiques de ce vers. — Ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυίης. Aristarque (*Scholies* B et Q) fait remarquer cette forme de style, la périphrase précédant le nom propre : (ἡ διπλῆ,) ὅτι πρὸς τὸ ἐκ περιφράσεως νοούμενον ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ μητρὸς κατατεθνηκυίας ἐστὶν ἡ Ἀντίκλεια.

85. Αὐτολύκου θυγάτηρ..., apposition à ψυχή. On verra, XIX, 394-466, des détails sur Autolycus et sur sa famille.

86. Ζωήν, vivante.

88. Προτέρην, l'adjectif pour l'adverbe. C'est comme s'il y avait πρότερον.

89. Αἵματος.... Voyez le vers X, 537 et la note sur ce vers.

90. Ἦλθε δ' ἐπί, comme au vers 84.— Ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο. Aristarque (*Scholies* H et Q) fait ici la même observation qu'au vers 84 : (ἡ διπλῆ,) ὅτι πάλιν πρὸς τὸ ἐκ τῆς περιφράσεως νοητὸν ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ Θηβαίου Τειρεσίου ἐστὶν ὁ Τειρεσίας. διὸ ἐπήνεγκεν ἔχων, οὐκ ἔχουσα.

91. Χρύσεον, dissyllabe par synizèse. —Ἔχων au masculin, au lieu du féminin, accord d'après l'idée. Voyez, au vers précédent, la diple d'Aristarque.

92. Διογενὲς.... Ce vers n'est ici d'aucun usage, vu la façon dont débute le discours : τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε.

93. Τίπτ(ε) porte sur ἤλυθες.—Αὖτ', ὦ. Zénodote, αὔτως. Ici le mot αὖτ(ε) a un sens moral, et il se rapporte au motif qui a pu amener Ulysse. Bothe : « τίπτ' αὖτ' ἤλυθες, *quid rursus venisti*, concise dictum est pro hoc vel quodam simili, « τίπτ' αὖτε νοήσας ἤλυθες, *quid cogitans*, « quidve struens, *denuo*, more tuo, *huc* « *advenisti?* .. Id cum minus intellexisset « Zenodotus, dedit τίπτ' αὔτως. » Ameis voit, dans αὖτε, quelque chose de plus matériel, et il le rapporte au fait de voyager dans un pays, puis dans un autre, dans celui des morts comme dans un autre : *wieder*, à son tour (*weil das Wandern zur Gewohnheit des Odysseus gehœrt*). Suivant l'explication vulgaire, αὖτε équivaut à δέ (*vero*), et par conséquent n'a aucune importance sérieuse dans la phrase, n'exprime même aucune idée réellement distincte.

94. Ἴδῃ, deuxième personne de ἴδωμαι : *videas*, tu voies. — Νέκυας dans un sens général : les morts, c'est-à-dire les âmes des morts.

Ἀλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξύ,
αἵματος ὄφρα πίω καί τοι νημερτέα εἴπω.
Ὣς φάτ'· ἐγὼ δ' ἀναχασσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον
κουλεῷ ἐγκατέπηξ'· ὁ δ' ἐπεὶ πίεν αἷμα κελαινόν,
καὶ τότε δή μ' ἐπέεσσι προσηύδα μάντις ἀμύμων·
Νόστον δίζηαι μελιηδέα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·
τὸν δέ τοι ἀργαλέον θήσει θεός· οὐ γὰρ ὀΐω
λήσειν Ἐννοσίγαιον, ὅ τοι κότον ἔνθετο θυμῷ,
χωόμενος ὅτι οἱ υἱὸν φίλον ἐξαλάωσας.
Ἀλλ' ἔτι μέν κε καὶ ὧς κακά περ πάσχοντες ἵκοισθε,
αἴ κ' ἐθέλῃς σὸν θυμὸν ἐρυκακέειν καὶ ἑταίρων,
ὁππότε κε πρῶτον πελάσῃς εὐεργέα νῆα
Θρινακίῃ νήσῳ, προφυγὼν ἰοειδέα πόντον,
βοσκομένας δ' εὕρητε βόας καὶ ἴφια μῆλα
Ἠελίου, ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.
Τὰς εἰ μέν κ' ἀσινέας ἐάᾳς νόστου τε μέδηαι,

96. **Αἵματος**, génitif partitif : du sang ; un peu de ce sang.

99. **Μάντις ἀμύμων**, apposition explicative à ὁ (*ille*, lui).

101. **Τόν**, lui : le retour. — **Τοι**, à toi. — **Θεός**, un dieu, c'est-à-dire Neptune.

102. **Λήσειν** a pour sujet σέ sous-entendu, c'est-à-dire τὸν νόστον σου. Didyme (*Scholies* F, H et T) : ὁ λόγος, οὐκ οἴω τὸν νόστον σου λήσειν Ποσειδῶνα. Ancienne variante, λήσεις. Avec cette leçon, ὀΐω serait entre deux virgules. — Ὅ (lequel) n'a d'accent qu'à cause de l'enclitique τοι (*tibi*, contre toi).

104. **Μέν**, dans le sens de μήν : pourtant. Construisez : ἀλλὰ μέν κεν ἵκοισθε ἔτι, καὶ ὧς, πάσχοντές περ κακά. Les persécutions de Neptune ne seront que des vexations inutiles. Seulement, comme on va voir, il y a une condition.

105. **Αἴ κ' ἐθέλῃς**, si tu es résolu. On peut même donner à l'expression un sens encore plus énergique : si tu viens à bout. Didyme (*Scholies* V) : ἐὰν δύνῃ.

107. **Θρινακίῃ νήσῳ**. L'île dont il s'agit est aussi fantastique que toutes celles où Homère a déjà conduit son héros. C'est uniquement à cause de son nom qu'on a supposé que c'était la Sicile. Mais la Thrinacie d'Homère n'est qu'un îlot inhabité ; et il n'est pas prouvé du tout que son nom soit identique à τρινακρία, l'épithète de la grande île. Si ce nom signifie *aux trois pointes*, et si c'est la Sicile qu'Homère a cru désigner, on peut dire qu'il la connaît parfaitement mal, et que la réalité, entre ses mains, est devenue une pure chimère. Voici, du reste, ce qu'on lit ici dans les *Scholies* B et V : Θρινακίῃ, τῇ Σικελίᾳ· ἐπεὶ τρία ἔχει ἀκρωτήρια, Πέλωρον, Πάχυνον, Λιλύβαιον. Les *Scholies* B ajoutent : καὶ ἔδει μὲν Τριναχρίαν λέγεσθαι, διὰ δὲ τὸ εὐφωνότερον οὕτως ὠνόμασται.

108. **Ἴφια**, comme ailleurs πίονα.

109. **Ἠελίου, ὃς....** On a vu un vers presque identique, *Iliade*, III, 177. — Je rappelle que le dieu Soleil, chez Homère, est un personnage distinct d'Apollon.

110. **Τάς** se rapporte grammaticalement à βόας, et par syllepse à μῆλα également. On ne doit pas voir dans ce féminin une distinction intentionnelle, bien que les compagnons d'Ulysse, une fois dans Thrinacie, ne touchent point au petit bétail. Tous les troupeaux du Soleil sont sacrés. — **Ἀσινέας**, trissyllabe par synizèse.

καί κεν ἔτ' εἰς Ἰθάκην κακά περ πάσχοντες ἵκοισθε·
εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον
νηΐ τε καὶ ἑτάροις· αὐτὸς δ' εἴπερ κεν ἀλύξῃς,
ὀψὲ κακῶς νεῖαι, ὀλέσας ἄπο πάντας ἑταίρους,
νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης· δήεις δ' ἐν πήματα οἴκῳ,
ἄνδρας ὑπερφιάλους, οἵ τοι βίοτον κατέδουσιν,
μνώμενοι ἀντιθέην ἄλοχον καὶ ἕδνα διδόντες.
Ἀλλ' ἤτοι κείνων γε βίας ἀποτίσεαι ἐλθών.
Αὐτὰρ ἐπὴν μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν
κτείνῃς ἠὲ δόλῳ ἢ ἀμφαδὸν ὀξέϊ χαλκῷ,
ἔρχεσθαι δὴ ἔπειτα, λαβὼν εὐῆρες ἐρετμόν,
εἰσόκε τοὺς ἀφίκηαι, οἳ οὐκ ἴσασι θάλασσαν
ἀνέρες, οὐδέ θ' ἅλεσσι μεμιγμένον εἶδαρ ἔδουσιν·

111. Καί, *etiam*, par suite.

112. Σίνηαι, sous-entendu τὰς βοῦς ἢ τὰ μῆλα — Τοι (à toi) dépend de τεκμαίρομ(αι), et non de ὄλεθρον.

114-115. Ὀψὲ κακῶς.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IX, 534-535. Voyez la note sur le dernier de ces deux vers. Νεῖαι, un des mots changés, est pour νέεαι, νέῃ, et il a le sens du futur, qu'on sous-entende ou non κε : tu reviendras.

116. Ἄνδρας ὑπερφιάλους, apposition explicative à πήματα. — Οἵ τοι βίοτον κατέδουσιν, qui te mangent la subsistance : qui dévorent tes biens. Au lieu de κατέδουσι, Aristophane de Byzance écrivait κατέδοιεν. Aristarque (*Scholies* H) rejette cette leçon : (ἡ διπλῆ), ὅτι οὐκ ἐνήλλακται ὁ χρόνος ὡς τὸ, σύν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν (*Iliade*, IV, 161).

118. Ἤτοι, pour sûr. Ceux qui écrivent ἤ τοι l'entendent de même.

120. Ἠὲ δόλῳ ἢ ἀμφαδόν ne signifie pas qu'Ulysse doive opter pour l'un ou l'autre moyen, mais bien qu'il les a tous les deux à sa disposition; en effet, il usera de l'un et de l'autre. Aussi les anciens disaient-ils, en forçant un peu la conséquence, qu'ici la disjonctive équivaut à la copule. Cette observation se trouve, dans les *Scholies*, sous trois formes différentes. Elle est vraie au fond, mais non absolument. Notre *soit.... soit*, dans certaines phrases, fait très-bien comprendre la valeur de ἠὲ.... ἢ dans celle-ci.

121. Ἔρχεσθαι dans le sens de l'impératif : pars; va en voyage. Il s'agit, d'après ce qui va suivre, d'un voyage à pied, et sur le continent. — Λαβὼν.... ἐρετμόν, ayant pris une rame. Ajoutez : sur ton épaule. Voyez plus bas, vers 128.

122. Τούς, sous-entendu ἄνδρας : *istos viros*, les hommes misérables : les barbares. Aristarque (*Scholies* H) donne le nom des contrées intérieures de l'Épire où a dû pénétrer Ulysse : (ἡ διπλῆ, ὅτι) εἰς Βουνίμαν, ἢ εἰς Κελκέαν. Eustathe : οἱ δὲ παλαιοὶ (Aristarque et son école) καί τινῶν τοπικῶν ὀνομάτων βαρβαροφώνους δούπους ἱστοροῦσι, Βουνίμαν λέγοντές τινα ἢ Κελκέαν, ἐν οἷς Ὀδυσσεὺς τὸν Ποσειδῶνα ἐτίμησεν. Pausanias, I, XII, entend le passage d'Homère comme s'il s'agissait des Épirotes en général; mais ceux de la côte n'étaient point étrangers à l'art de la navigation.

123. Ἀνέρες, apposition à οἵ. — Ἅλεσσι, de grains de sel. Ceci suppose qu'Ulysse devra s'avancer assez loin de la mer; car le sel est de transport facile, et c'est une denrée dont on ne se passe pas aisément. Il est bien probable aussi qu'Homère ne connaissait que le sel marin. — Les commentateurs grecs ont cherché ici des difficultés qui n'existent nullement. Eux, qui connaissaient le sel gemme et celui qu'on tire des sources salées, ils se sont dit qu'Homère n'avait pu parler de l'absolu non-usage du sel, et que Tirésias parlait seulement du sel

οὐδ' ἄρα τοίγ' ἴσασι νέας φοινικοπαρῄους,
οὐδ' εὐήρε' ἐρετμὰ, τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται.
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδὲς, οὐδέ σε λήσει·
ὁππότε κεν δή τοι ξυμβλήμενος ἄλλος ὁδίτης
φήῃ ἀθηρηλοιγὸν ἔχειν ἀνὰ φαιδίμῳ ὤμῳ,
καὶ τότε δὴ γαίῃ πήξας εὐῆρες ἐρετμὸν,
ῥέξας ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι,
ἀρνειὸν ταῦρόν τε, συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον,
οἴκαδ' ἀποστείχειν ἔρδειν θ' ἱερὰς ἑκατόμβας
ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
πᾶσι μάλ' ἑξείης· θάνατος δέ τοι ἐξ ἁλὸς αὐτῷ

marin. *Scholies* B et Q : τοῖς ἀπὸ θαλάσσης. εἰσὶ γάρ που καὶ ἐν μέσῃ ἠπείρῳ ἅλες ὀρυκτοί. Mais qui s'inquiète de savoir d'où vient le sel dont on fait usage? Comment Ulysse distinguera-t-il, à Bunima ou à Celcéa, si on mêle à la nourriture du sel marin ou du sel non marin? Au contraire, il s'apercevra, dès le premier coup de dent, que ce qu'il mange n'est point assaisonné. Cette objection toute naturelle avait sans doute frappé quelques esprits. Alors on s'est tiré d'affaire en prenant ἅλεσσι dans le sens général de comestibles marins, comme nous disons de la marée pour dire du poisson de mer. *Scholies* Q : τοῖς ἐκ θαλάσσης βρώμασιν, ἰχθύσιν, ὀστρέοις. ἐνδέχεται γὰρ ἅλα πήγνυσθαι καὶ παρὰ ἠπειρώταις. Cette explication est inadmissible, ne fût-ce qu'à raison du mot μεμιγμένον. Ce mot n'a un sens que s'il s'agit du sel même. On ne mêle pas la marée à la nourriture, on fait sa nourriture de la marée.

125. Τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται. C'est la seule fois qu'on trouve cette image chez Homère. Elle n'a pas la même exactitude que si Tirésias parlait des voiles. Mais la comparaison ne porte que sur le principe du mouvement, sur ce qui fait qu'un oiseau et un navire s'avancent, et elle est aussi vraie de la rame que des voiles mêmes.

126. Σῆμα δέ τοι.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 326.

128. Ἀθηρηλοιγόν, une pelle à vanner le grain. Le voyageur, qui n'a jamais vu de rame, prend pour un πτύον la rame qu'Ulysse porte sur son épaule. Sa question prouve à Ulysse une complète ignorance des choses de la mer. — Le mot ἀθηρηλοιγός signifie destruction des barbes de l'épi, et non destruction de la paille. Ce n'est donc pas du fléau qu'il s'agit. Homère ne connaît pas le fléau. D'ailleurs un fléau ne ressemble pas à une rame. Il s'agit donc de la pelle avec laquelle on jetait en l'air le grain dépiqué, mais encore mêlé de balle. Le vent emportait cette menue paille, barbes d'épi, pellicules, folioles, etc., tandis que le grain retombait pur sur l'aire. Voyez la note sur πτυόφιν, *Iliade*, XIII, 588. Hérodien (*Scholies* Q) : ἀθηρηλοιγόν· ὀξυτόνως. δηλοῖ δὲ τὸ πτύον. — Ἔχειν a pour sujet σέ sous-entendu : que tu portes.

129. Καὶ τότε δή, eh bien alors précisément. — Γαίῃ, comme ἐν γαίῃ : en terre. Voyez des exemples analogues, *Iliade*, V, 82; VII, 187; XIX, 222.

131. Συῶν est au féminin, car il s'agit des truies. — Κάπρον, un verrat. Ceux qui supposent qu'il s'agit d'un sanglier, et non d'un simple cochon mâle, imposent à Ulysse une condition impossible à remplir. Les sangliers adultes ne se laissent pas prendre, et, fussent-ils pris, ne seraient pas aisés à immoler en sacrifice.

132. Ἀποστείχειν et ἔρδειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

133. Ἀθανάτοισι.... Répétition textuelle du vers IV, 479.

134. Ἐξ ἁλός, sous-entendu γενομένῳ : ayant échappé à la mer; ayant survécu à tous les naufrages. Ancienne variante, ἔξαλος, épithète de θάνατος : une mort non maritime, une mort sur terre. Des

ἀβληχρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται, ὅς κέ σε πέφνῃ
γήρᾳ ὕπο λιπαρῷ ἀρημένον· ἀμφὶ δὲ λαοὶ
ὄλβιοι ἔσσονται· τὰ δέ τοι νημερτέα εἴρω.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Τειρεσίη, τὰ μὲν ἄρ που ἐπέκλωσαν θεοὶ αὐτοί·
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
μητρὸς τήνδ' ὁρόω ψυχὴν κατατεθνηυίης·
ἡ δ' ἀκέουσ' ἧσται σχεδὸν αἵματος, οὐδ' ἑὸν υἱὸν
ἔτλη ἐσάντα ἰδεῖν οὐδὲ προτιμυθήσασθαι.
Εἰπὲ, ἄναξ· πῶς κέν με ἀναγνοίη τὸν ἐόντα;
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Ῥηΐδιόν τοι ἔπος ἐρέω καὶ ἐπὶ φρεσὶ θήσω·
ὅντινα μέν κεν ἐᾷς νεκύων κατατεθνηώτων
αἵματος ἆσσον ἴμεν, ὁ δέ τοι νημερτὲς ἐνίψει·
ᾧ δέ κ' ἐπιφθονέοις, ὁ δέ τοι πάλιν εἶσιν ὀπίσσω.
Ὣς φαμένη ψυχὴ μὲν ἔβη δόμον Ἄϊδος εἴσω
Τειρεσίαο ἄνακτος, ἐπεὶ κατὰ θέσφατ' ἔλεξεν·

deux façons, le sens est le même. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἔξαλος, ὡς ἔκβιος, οἷον ἠπειρωτικὸς καὶ οὐ θαλάσσιος. — Ceux qui admettaient la tradition du poëte de la *Télégonie* entendaient ἐξ ἁλός comme s'il y avait ἐξ ἁλὸς γενόμενος (une mort sortie de la mer), à cause du κοντός dont Télégonus frappa son père. Mais Homère comme le prouvent les deux vers qui vont suivre, ignore absolument cette tradition, puisque Ulysse mourra très-vieux et de la mort la plus douce. Aussi Aristarque (*Scholies* Q) rejette-t-il la prétendue explication de ἐξ ἁλός par la perche du fils de Circé : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἐξ ἁλὸς ἔξω τῆς ἁλός. οὐ γὰρ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὰ κατὰ τὸν Τηλέγονον καὶ τὰ κατὰ τὸ κέντρον τῆς τρυγόνος.

135. Ἀβληχρὸς μάλα τοῖος équivaut au superlatif de ἀβληχρός : d'une parfaite douceur.

136. Γήρᾳ. Voyez, X, 316, la note sur δέπᾳ. — Ἀρημένον, *confectum*, à bout de forces. Voyez, V, 2, la note sur ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος. — Ἀμφὶ δέ, et alentour : et autour de toi ; et dans ton royaume.

137. Νημερτέα, qualificatif de τά. — Εἴρω, je dis. Voyez la note du vers II, 162.

139. Τά, ces choses, c'est-à-dire le sort que tu viens de me prophétiser. — Μέν dans le sens de μήν.

140. Ἀλλ' ἄγε.... Vers souvent répété chez Homère. Voyez la note I, 162.

141. Τήνδ(ε), *hancce*, que voici. Il montre l'ombre.

144. Τὸν ἐόντα équivaut à τοῦτον εἶναι : que je suis lui ; que je suis son fils.

146. Ῥηΐδιόν τοι ἔπος ἐρέω, je te dirai une parole facile, c'est-à-dire il n'y a aucune difficulté pour moi à répondre à ta question. — Ἐπί, *vulgo* ἐνί.

148. Ὁ δέ, *vulgo* ὅδε. De même au vers suivant. Dans toutes les phrases de ce genre, le pronom personnel est préférable au démonstratif, et δέ est la reprise de la phrase interrompue. Voyez, *Iliade*, II, 189, la note sur τὸν δ(έ). Tirésias ne désigne personne du doigt. Il parle d'une façon générale.

149. Ἐπιφθονέοις, sous-entendu ἆσσον ἴμεν. — Εἶσιν, *abibit*, s'en ira. Ajoutez : sans rien dire. Les autres seuls parleront.

151. Κατά doit être joint à ἔλεξεν.

αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, ὄφρ' ἐπὶ μήτηρ
ἤλυθε καὶ πίεν αἷμα κελαινεφές· αὐτίκα δ' ἔγνω,
καί μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τέκνον ἐμόν, πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα,
ζωὸς ἐών; χαλεπὸν δὲ τάδε ζωοῖσιν ὁρᾶσθαι.
Μέσσῳ γὰρ μεγάλοι ποταμοὶ καὶ δεινὰ ῥέεθρα·
Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα, τὸν οὔπως ἔστι περῆσαι
πεζὸν ἐόντ', ἢν μή τις ἔχῃ εὐεργέα νῆα.
Ἦ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκάνεις
νηΐ τε καὶ ἑτάροισι πολὺν χρόνον; Οὐδέ πω ἦλθες
εἰς Ἰθάκην, οὐδ' εἶδες ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκα;
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Μῆτερ ἐμή, χρειώ με κατήγαγεν εἰς Ἀΐδαο,
ψυχῇ χρησόμενον Θηβαίου Τειρεσίαο·
οὐ γάρ πω σχεδὸν ἦλθον Ἀχαιΐδος, οὐδέ πω ἀμῆς

152. Ἐπί doit être joint à ἤλυθε.

153. Ἔγνω, sous-entendu ἐμέ : elle me reconnut.

155. Πῶς ἦλθες. Voyez plus haut la note du vers 57.

156. Τάδε, ces choses-ci, c'est-à-dire le pays des morts.

157-159. Μέσσῳ γάρ.... Ces trois vers sont généralement regardés comme une interpolation. L'athétèse alexandrine nous est connue par deux mots dans les *Scholies* H (ἀθετοῦνται τρεῖς), et par cette note évidemment mutilée de Didyme (*Scholies* V) : ἀθετοῦνται. τὸ γὰρ ἑξῆς, μέσον Ὠκεανός. γελοῖον δὲ καὶ πεζὸν ἐόντα. Les trois vers sont naïfs, mais voilà tout. Je ne les mets donc pas entre crochets.

157. Μέσσῳ, *in medio*, dans l'intervalle, c'est-à-dire entre le pays des vivants et celui des morts. — Ποταμοί. Elle va nommer le fleuve Océan. On suppose que ceux qu'elle ne nomme pas sont les fleuves des Enfers. Mais Ulysse n'a point eu à les traverser. Quelques anciens, exagérant encore la naïveté de la bonne femme, ont songé qu'Anticlée s'est dit : « Mon fils est venu par le continent, par l'Italie sans doute; et il y a nombre de grandes rivières en Italie. » *Scholies* B et Q : ᾤετο γὰρ αὐτὸν ἐκ τῆς πατρίδος ἐληλυθέναι διὰ τῆς Ἰταλίας, ἧς μεταξὺ πολλοί εἰσι ποταμοί. Anticlée parle en général, d'après les probabilités.

158. Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα. Elle nomme l'Océan tout d'abord, parce qu'il est le fleuve des fleuves; et elle le nomme seul parce que les autres obstacles, en comparaison de celui-là, étaient d'insignifiantes barrières. Didyme (*Scholies* H et V) : οὐκ ἐπήγαγε δεύτερα καὶ τρίτα, ἅπερ δεῖ κατὰ τὸ σιωπώμενον ἐκδέξασθαι. ἢ οὕτως· οἷον ἵνα μὴ ἄλλον ποταμὸν ἢ ῥεῦμα λέγωμεν, αὐτὸν πρῶτον Ὠκεανόν. — Οὔπως ἔστι, il n'est nullement possible.

159. Πεζὸν ἐόντ(α), étant à pied : quand on est à pied. En effet, si les autres fleuves ont des gués, l'Océan n'en a pas; et il est si large qu'on ne peut le traverser, comme les autres, à la nage. La réflexion n'a donc rien de ridicule. Elle est même moins naïve que celle de Télémaque, I, 173 : οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὀΐομαι ἐνθάδ' ἱκέσθαι.

160. Ἀλώμενος est complété par πολὺν χρόνον.

161-162. Νηΐ τε..... Aristophane de Byzance prononçait l'athétèse contre ces deux vers; mais on ignore pour quel motif, car voici tout ce qui reste (*Scholies* H) de la note de Didyme : Ἀριστοφάνης ἀθετεῖ.

166. Ἀχαιΐδος est adjectif, et il s'ac-

γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχων ἀλάλημαι ὀϊζὺν,
ἐξ οὗ τὰ πρώτισθ' ἑπόμην Ἀγαμέμνονι δίῳ
Ἴλιον εἰς εὔπωλον, ἵνα Τρώεσσι μαχοίμην.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
τίς νύ σε Κὴρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;
Ἦ δολιχὴ νοῦσος; ἦ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν;
Εἰπὲ δέ μοι πατρός τε καὶ υἱέος, ὃν κατέλειπον,
ἢ ἔτι πὰρ κείνοισιν ἐμὸν γέρας, ἦέ τις ἤδη
ἀνδρῶν ἄλλος ἔχει, ἐμὲ δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.
Εἰπὲ δέ μοι μνηστῆς ἀλόχου βουλήν τε νόον τε,
ἠὲ μένει παρὰ παιδὶ καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσει,
ἢ ἤδη μιν ἔγημεν Ἀχαιῶν ὅστις ἄριστος.
Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ·
Καὶ λίην κείνη γε μένει τετληότι θυμῷ
σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· ὀϊζυραὶ δέ οἱ αἰεὶ
φθίνουσιν νύκτες τε καὶ ἤματα δακρυχεούσῃ.

corde avec γῆς. C'est dans le pays des Achéens que se trouvait Ithaque.

167. Αἰέν se rapporte à ἀλάλημαι et ὀϊζύν à ἔχων.

168. Ἐξ οὗ τὰ πρώτισ(τα), depuis l'instant même où. Voyez la note du vers I, 6 de l'*Iliade*.

169. Ἴλιον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVI, 576.

171. Κὴρ.... θανάτοιο dit plus que θάνατος, lequel n'indique autre chose que le fait. Ulysse veut connaître la cause de la mort, la Κήρ, le sort auquel a dû absolument céder la vie.

173. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers III, 280 et la note sur ce vers. *Scholies* B, H, Q et T : ἀγανοῖς, πραέσιν. οἱ γὰρ αἰφνίδιοι θάνατοι ἀνώδυνοί εἰσιν.

174. Πατρός, comme περὶ πατρός. — Ὅν. Aristophane de Byzance, οὕς, ou, selon Nauck, ὥς.

175. Ἦ équivaut à πότερον : *utrum*, si. — Ἐμὸν γέρας, sous-entendu ἐστί. Il s'agit de la dignité royale. Voyez le vers VII, 150.

176. Ἔχει a pour complément sous-entendu ἐμὸν γέρας à l'accusatif. — Οὐκέτι porte sur νέεσθαι.

178. Ἠέ, comme ἦ au vers 175.

180. Πότνια μήτηρ, apposition explicative à ἡ (elle).

181. Καὶ λίην, oui certes. Voyez la note du vers I, 46. — Κείνη γε. Les anciens faisaient remarquer l'empressement d'Anticlée à rassurer Ulysse au sujet de Pénélope, bien qu'Ulysse eût demandé d'abord des nouvelles de Laërte et de Télémaque. L'éloge d'une bru par sa belle-mère est toujours plus que mérité ; et Pénélope va grandir encore dans l'estime et l'affection de son époux. *Scholies* Q et T : εἰδὼς ὁ Ὀδυσσεὺς τὰς ἑκυρὰς ἐχθρωδῶς περὶ τὰς νυοὺς διακειμένας περὶ Πηνελόπης ὑστάτης ἠρώτησεν. ἡ δὲ εὐφραίνουσα τὸν υἱὸν περὶ πρώτης αὐτῆς ἀπεκρίνατο.

183. Δακρυχεούσῃ. Anticlée n'a pas besoin d'ajouter διὰ σέ, pour qu'Ulysse comprenne que Pénélope pleure l'absence de son époux. Au temps où nous sommes, elle n'est pas encore en butte aux passions des prétendants. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὑπὸ μνηστήρων ὀχλουμένη·

Σὸν δ' οὔπω τις ἔχει καλὸν γέρας· ἀλλὰ ἕκηλος
Τηλέμαχος τεμένεα νέμεται καὶ δαῖτας ἐίσας
δαίνυται, ἃς ἐπέοικε δικασπόλον ἄνδρ' ἀλεγύνειν·
πάντες γὰρ καλέουσι. Πατὴρ δὲ σὸς αὐτόθι μίμνει
ἀγρῷ, οὐδὲ πόλινδε κατέρχεται· οὐδέ οἱ εὐναὶ
δέμνια καὶ χλαῖναι καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα·
ἀλλ' ὅγε χεῖμα μὲν εὕδει ὅθι δμῶες ἐνὶ οἴκῳ,
ἐν κόνι ἄγχι πυρός, κακὰ δὲ χροῒ εἵματα εἷται·
αὐτὰρ ἐπὴν ἔλθῃσι θέρος τεθαλυῖά τ' ὀπώρη,
πάντῃ οἱ κατὰ γουνὸν ἀλωῆς οἰνοπέδοιο
φύλλων κεκλιμένων χθαμαλαὶ βεβλήαται εὐναί·
ἔνθ' ὅγε κεῖτ' ἀχέων, μέγα δὲ φρεσὶ πένθος ἀέξει,
σὸν νόστον ποθέων· χαλεπὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἱκάνει.
Οὕτω γὰρ καὶ ἐγὼν ὀλόμην καὶ πότμον ἐπέσπον·
οὔτ' ἔμεγ' ἐν μεγάροισιν ἐύσκοπος Ἰοχέαιρα
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν·
οὔτε τις οὖν μοι νοῦσος ἐπήλυθεν, ἥτε μάλιστα

οὐδέποτε γὰρ οἱ μνηστῆρες, οἵ γε μετὰ τέσσαρα ἔτη ἐπίασιν· ἀλλὰ σὲ ζητούσῃ. Cette observation est justifiée par les vers 184-186, puisque Télémaque jouit en paix des domaines paternels, tandis que plus tard la fortune d'Ulysse est dévastée par des envahisseurs.

185. Τεμένεα, trissyllabe par synizèse, *vulgo* τεμένη. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος τεμένεα. Cependant notre vulgate semble avoir été aussi la vulgate alexandrine. *Scholies* H et Q : σεσημείωται τὸ ὄνομα ἀδιαιρέτως ἐξενεχθέν.

187. Καλέουσι, sous-entendu αὐτόν : l'invitent. — Αὐτόθι est expliqué par ἀγρῷ, c'est-à-dire ἐν ἀγρῷ.

188. Οὐδέ οἱ εὐναί, sous-entendu εἰσίν : et il n'a pas pour couche.

190. Χεῖμα, en hiver. — Ὅθι δμῶες, sous-entendu εὕδουσιν.

191. Ἐν κόνι, sur la cendre. Aristarque (*Scholies* H) note cet emploi spécial du mot qui signifie poussière : (ἡ διπλῆ,) ὅτι τὴν ἀπὸ τῆς ἐσχάρας σποδὸν κόνιν εἴρηκεν. On a vu κόνιν αἰθαλόεσσαν, *Iliade*, XVIII, 23 ; mais l'adjectif détermine la nature de la poudre. — L'ancienne variante ἐν κόνει n'était qu'une correction inutile. On se rappelle les datifs κνήστι et μάστι. *Scholies* V : κόνις ἡ εὐθεῖα, κονίος, κόνιι καὶ κόνι. — Χροΐ, comme ailleurs περὶ χροΐ. — Εἷται. Les leçons ἧσται et ἧστο attribuées, dans les *Scholies* H, l'une à Zénodote et l'autre à Aristarque, sont des mots évidemment altérés.

193. Πάντῃ, partout, c'est-à-dire n'importe où.

194. Φύλλων κεκλιμένων, *ex foliis delapsis*, faites de feuilles tombées. *Scholies* V : κεκλιμένων· κεκλαδευμένων, πεπτωκότων.

196. Σὸν νόστον ποθέων. Ancienne variante, σὸν πότμον γοόων. — Ἐπί, *insuper*, en outre. — Ἱκάνει, sous-entendu αὐτόν.

197. Οὕτω, ainsi, c'est-à-dire par l'effet du même chagrin auquel ton père est en proie. — D'après une tradition postérieure à Homère, Anticlée se pendit de désespoir, sur une fausse nouvelle qui lui annonçait la mort de son fils. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὡς οἱ νεώτεροι, ὅτι ἑαυτὴν ἀνήρτησε Ναυπλίου ψευδῶς μηνύσαντος θάνατον Ὀδυσσέως. Voyez plus bas la note du vers 202.

τηκεδόνι στυγερῇ μελέων ἐξείλετο θυμόν·
ἀλλά με σός τε πόθος σά τε μήδεα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,
σή τ' ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμὸν ἀπηύρα.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας
μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἑλέειν κατατεθνηυίης.
Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἑλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,
τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῇ εἴκελον ἢ καὶ ὀνείρῳ
ἔπτατ'· ἐμοὶ δ' ἄχος ὀξὺ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Μῆτερ ἐμή, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἑλέειν μεμαῶτα,
ὄφρα καὶ εἰν Ἀΐδαο φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε
ἀμφοτέρω κρυεροῖο τεταρπώμεσθα γόοιο;
Ἦ τί μοι εἴδωλον τόδ' ἀγαυὴ Περσεφόνεια
ὄτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;
Ὣς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ·
Ὤ μοι, τέκνον ἐμόν, περὶ πάντων κάμμορε φωτῶν,

201. Ἐξείλετο est l'aoriste d'habitude. Il s'agit de l'effet ordinaire des grandes maladies.

202. Σός τε πόθος σά τε μήδεα, *tuumque desiderium tuæque curæ*, c'est-à-dire *et desiderium tui et circa te curæ :* et le regret de ne plus te voir et les inquiétudes sur ton sort. Nous avons ici, dans les *Scholies* H et Q, la note même d'Aristarque relative à la mort d'Anticlée : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐχ ὡς οἱ νεώτεροί φασιν, αὐτὴν ἀπάγξασθαι παρὰ Ναυπλίου πεπυσμένην τὴν Ὀδυσσέως τελευτήν. Aristarque explique ensuite comment est née la tradition d'après laquelle Anticlée se serait pendue : οἳ διεσφάλησαν ὑπὸ τοῦ λεγομένου παρὰ τοῦ συβώτου ὡς ἀπώλετο λευγαλέῳ θανάτῳ,... (XV, 359-360). Mais les termes précis dont se sert ici le poëte prouvent qu'Anticlée était morte de chagrin : διαρρήδην γὰρ νῦν ὁμολογεῖ τεθνηκέναι ἕνεκα τοῦ ποθεῖν τὸν Ὀδυσσέα.

203. Σή τ' ἀγανοφροσύνη est une attraction, et équivaut à καὶ πόθος σῆς ἀγανοφροσύνης.

204. Φρεσὶ μερμηρίξας, ayant résolu dans l'esprit, c'est-à-dire d'un cœur bien décidé.

206-208. Τρὶς μὲν.... Virgile a traduit ce passage, et l'a mis deux fois dans l'*Énéide :* II, 792-794 et VI, 700-702.

207. Εἴκελον, chose semblable. Anciennes variantes, ἴκελον et ἰκέλη.

208. Γενέσκετο, naissait chaque fois.— Μᾶλλον doit être entendu dans son sens propre. A chaque vain effort, la douleur d'Ulysse augmente. Il ne peut y avoir doute pour cet exemple-ci. Voyez la note du vers V, 284.

211. Φίλας s'accorde avec χεῖρε, et περί doit être joint à βαλόντε.

213. Ἦ τί μοι.... Construisez : ἢ Περσεφόνεια ἀγαυὴ ὄτρυνέ μοι εἴδωλόν τι τόδε; Ulysse croit d'abord que c'est sa mère en personne qui vient de lui parler. Il se demande maintenant si ce qu'il a devant les yeux n'est pas un pur fantôme, une trompeuse image. Le mot τόδε (*hocce*) est très-expressif : qui n'est que ceci; qui est le néant même.

214. Ὄφρ' ἔτι.... Répétition de ce qu'on a vu au vers IX, 13. Mais ὄφρ(α), ici, marque l'intention, et non pas seulement le résultat.

215. Ὣς.... Répétition du vers 180. Voyez la note sur ce vers.

οὔτι σε Περσεφόνεια, Διὸς θυγάτηρ, ἀπαφίσκει,
ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε τίς κε θάνησιν·
οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἶνες ἔχουσιν,
ἀλλὰ τὰ μέν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο
δαμνᾷ, ἐπεί κε πρῶτα λίπῃ λεύκ' ὀστέα θυμός·
ψυχὴ δ' ἠΰτ' ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται.
Ἀλλὰ φόωσδε τάχιστα λιλαίεο· ταῦτα δὲ πάντα
ἴσθ', ἵνα καὶ μετόπισθε τεῇ εἴπῃσθα γυναικί.
  Νῶϊ μὲν ὣς ἐπέεσσιν ἀμειβόμεθ'· αἱ δὲ γυναῖκες
ἤλυθον (ὄτρυνεν γὰρ ἀγαυὴ Περσεφόνεια),
ὅσσαι ἀριστήων ἄλοχοι ἔσαν ἠδὲ θύγατρες.
Αἱ δ' ἀμφ' αἷμα κελαινὸν ἀολλέες ἠγερέθοντο·
αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ἐρέοιμι ἑκάστην.
Ἥδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή·
σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ
οὐκ εἴων πιέειν ἅμα πάσας αἷμα κελαινόν.
Αἱ δὲ προμνηστῖναι ἐπήϊσαν, ἠδὲ ἑκάστη

218. Αὕτη, attraction. Il équivaut à τοῦτο : ceci, ou plutôt cela, c'est-à-dire cette chose qui te surprend, cette réduction à l'état d'ombre. — Δίκη, la condition. — Ὅτε τίς κε θάνῃσιν, *vulgo* ὅτε κέν τε θάνωσιν.

219. Ἔχουσιν, maintiennent. Eustathe : οὐ νεύροις ἔτι, κατὰ φύσιν ζωτικῶς διοικουμένοις, συνέχονται αἱ σάρκες καὶ τὰ ὀστᾶ. La traduction *habent* donne un sens ridicule. *Scholies* B : σημείωσαι ἐνταῦθα ὅτι τὰ νεῦρα ὡς κινήσεώς τε καὶ αἰσθήσεως ὄργανα τὸν ὅλον ἔχουσι τοῦ ζώου λόγον.

220. Τά, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui est matière.

221. Δαμνᾷ, ἐπεί κε. Ancienne variante, δάμναται, ὥς κε. Cette leçon était une correction faite, on ne sait pourquoi, par Cratès. — Πρῶτα, *semel*, une fois.

222. Ψυχὴ δ(έ) est opposé à τὰ μέν.

223. Φόωσδε, vers la lumière, c'est-à-dire pour retourner au pays des vivants. *Scholies* Q : ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ Ἅδου καὶ εἰς τὸ φῶς αὖθις ἐπανελθεῖν προθυμοῦ. En effet, λιλαίεο signifie tout à la fois et le désir d'un objet et l'effort pour atteindre cet objet.

224. Ἴσθ(ι), sache, c'est-à-dire retiens bien dans ta mémoire.

225. Αἱ (*illæ*) est une épithète d'honneur. Ameis entend *hæ*, dans le sens de *huc* : là. On peut aussi expliquer en faisant de γυναῖκες une apposition à αἱ, ou en traduisant αἱ par *d'autres*. Mais il n'est pas permis de prendre αἱ, comme le font les traducteurs, pour un simple article, pour un mot sans valeur.

227. Ἔσαν a le sens du plus-que-parfait : avaient été. La traduction *erant* ne fournit aucune idée à l'esprit. Ces femmes ne sont plus rien que des ombres.

230. Ἥδε δέ μοι.... Répétition du vers IX, 318.

231. Σπασσάμενος.... Répétition du vers X, 439.

232. Πιέειν, Ancienne variante, πίνειν, leçon adoptée par Ameis et par quelques autres.

233. Προμνηστῖναι, l'une après l'autre. Apollonius : ἀναδεχόμεναι ἀλλήλας,... οἷον προμενεστῖναι οὖσαι, ἀπὸ τοῦ ἀνα-

ὃν γόνον ἐξαγόρευεν· ἐγὼ δ' ἐρέεινον ἁπάσας.
Ἔνθ' ἤτοι πρώτην Τυρὼ ἴδον εὐπατέρειαν,
ἣ φάτο Σαλμωνῆος ἀμύμονος ἔκγονος εἶναι,
φῆ δὲ Κρηθῆος γυνὴ ἔμμεναι Αἰολίδαο·
ἣ Ποταμοῦ ἠράσσατ', Ἐνιπῆος θείοιο,
ὃς πολὺ κάλλιστος ποταμῶν ἐπὶ γαῖαν ἵησιν·
καί ῥ' ἐπ' Ἐνιπῆος πωλέσκετο καλὰ ῥέεθρα.
Τῷ δ' ἄρ' εἰσάμενος γαιήοχος Ἐννοσίγαιος
ἐν προχοῇς ποταμοῦ παρελέξατο δινήεντος·
πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα περιστάθη, οὔρεϊ ἶσον,

μένειν ἀλλήλας. *Scholies* V : ἐπὶ μίαν ἑξῆς. *Scholies* B et Q : μία καὶ μία κατὰ τάξιν. — Ἠδέ. Ancienne variante, ἡ δέ. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος ψιλοῖ.

235. Τυρώ. Cette héroïne a été mentionnée au vers II, 120. Elle n'est connue que par ce qui va suivre.

236. Σαλμωνῆος ἀμύμονος, après l'expression εὐπατέρειαν, prouve qu'Homère ignore la légende de Salmonée. Aristarque (*Scholies* Q et T) n'a pas manqué de noter cette particularité curieuse : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐχ ὑποτίθεται ἀσεβῆ τὸν Σαλμωνέα, ὡς οἱ νεώτεροι. οὐ γὰρ εὐπατέρειαν ἂν τὴν Τυρὼ εἶπεν, οὐδὲ ἀμύμονος πατρός. Quelques-uns, pour faire concorder le texte d'Homère avec la tradition vulgaire relative à Salmonée, changeaient ἀμύμονος en ἀτασθάλου. Mais cette correction était insuffisante. Didyme (*Scholies* H) : τινὲς ἀτασθάλου γράφουσι. πῶς οὖν οὐχὶ καὶ τὴν εὐπατέρειαν μετέθηκαν; En effet, Homère donne à Égisthe (I, 29), l'épithète ἀμύμων, et Égisthe n'était rien moins qu'un homme vertueux. Mais εὐπατέρεια fait incontestablement l'éloge du père de Tyro.

237. Κρηθῆος.... Αἰολίδαο. Salmonée était lui-même fils d'Éole; de sorte que Tyro était femme de son oncle paternel.

238. Ἐνιπῆος. Ceci place l'aventure en Thessalie. C'est en Élide que Salmonée s'est rendu célèbre par son impiété. Aussi quelques-uns voulaient-ils que cet Énipée fût une rivière d'Élide. *Scholies* V : Ἐνιπεὺς Ἤλιδος ποταμὸς καὶ Θεσσαλίας. Mais ce n'était qu'une supposition. D'ailleurs la description du fleuve ne peut s'appliquer qu'à l'Énipée de Thessalie, celui que Virgile nomme *altus* (*Géorgiques*, IV, 367). Voyez plus bas la note du vers 256.

239. Ὃς πολὺ κάλλιστος.... Homère parle de l'Axius, *Iliade*, II, 849, presque dans les mêmes termes. Cela prouve seulement que les deux fleuves, selon Homère, étaient très-beaux. Mais les logiciens ne voulaient pas qu'il y eût plus d'un κάλλιστος ποταμῶν. Les lytiques répondaient que l'éloge relatif à l'Axius se rapporte à la beauté de ses eaux, tandis qu'il s'agit ici de la beauté de l'Énipée en personne, du dieu fluvial aimé par Tyro. *Scholies* V : πῶς οὖν ἐν Ἰλιάδι ὁ Ἄξιος; ἢ τοῦ μὲν Ἀξίου τὸ ὕδωρ, τοῦ δὲ Ἐνιπέως τὸ σῶμα. ὅθεν καὶ ἐραστά. Cette discussion est longuement rapportée dans une note de Porphyre (*Scholies* H, Q et T). Mais c'étaient là de pures subtilités, comme les chicanes au sujet de Laodice et de Cassandre, qualifiées l'une et l'autre la plus belle des filles de Priam. Voyez l'*Iliade*, III, 124 et XIII, 365-366, et la note sur le premier de ces deux passages.

240. Καί ῥ(α), et par conséquent, c'est-à-dire et poussée par cet amour. — Πωλέσκετο a pour sujet Τυρώ sous-entendu. *Scholies* H : ἡ τοῦ Κρηθῆος γυνὴ περιεπόλει εἰς τὰ καλὰ ῥεῖθρα τοῦ Ἐνιπῆος ποταμοῦ ἔρωτι τούτου.

241. Τῷ.... εἰσάμενος, s'étant rendu semblable à lui : ayant pris la figure du dieu Énipée.

242. Παρελέξατο, sous-entendu αὐτῇ.

243-244. Κῦμα περιστάθη,... Virgile, *Géorgiques*, IV, 360-362 : « .... at illum « Curvata in montis faciem circumstetit « unda, Accepitque sinu vasto. »

κυρτωθὲν, κρύψεν δὲ θεὸν θνητήν τε γυναῖκα.
[Λῦσε δὲ παρθενίην ζώνην, κατὰ δ' ὕπνον ἔχευεν.]
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐτέλεσσε θεὸς φιλοτήσια ἔργα,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Χαῖρε, γύναι, φιλότητι, περιπλομένου δ' ἐνιαυτοῦ
τέξεις ἀγλαὰ τέκνα, ἐπεὶ οὐκ ἀποφώλιοι εὐναὶ
ἀθανάτων· σὺ δὲ τοὺς κομέειν ἀτιταλλέμεναί τε.
Νῦν δ' ἔρχευ πρὸς δῶμα, καὶ ἴσχεο μηδ' ὀνομήνῃς·
αὐτὰρ ἐγώ τοί εἰμι Ποσειδάων ἐνοσίχθων.
Ὣς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.
Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη Πελίην τέκε καὶ Νηλῆα,
τὼ κρατερὼ θεράποντε Διὸς μεγάλοιο γενέσθην
ἀμφοτέρω· Πελίης μὲν ἐν εὐρυχόρῳ Ἰαωλκῷ
ναῖε πολύρηνος, ὁ δ' ἄρ' ἐν Πύλῳ ἠμαθόεντι.
Τοὺς δ' ἑτέρους Κρηθῆϊ τέκεν βασίλεια γυναικῶν,
Αἴσονά τ' ἠδὲ Φέρητ' Ἀμυθάονά θ' ἱππιοχάρμην.
Τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον, Ἀσωποῖο θύγατρα,

245. Λῦσε δὲ.... Ce vers est interpolé. Zénodote ne l'avait pas dans son texte, et il a été obélisé par Aristarque, comme disant une chose absurde. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετεῖται· πρὸς τί γὰρ τῇ ἐρώσῃ καὶ ἑκουσίως βουλομένῃ μιγῆναι κατέχευεν ὕπνον; Ζηνόδοτος δὲ ἀγνοεῖ τὸν στίχον. Il y a aussi une difficulté dans le sens propre de παρθενίην ζώνην (ceinture virginale), puisque Tyro est une femme mariée. Mais on peut prendre à la rigueur le mot παρθένος, comme en latin *puella*, pour toute jeune femme aussi bien que pour toute jeune fille. Alors παρθενίην équivaudrait à γυναικείην.

249. Τέξεις. Quelques éditeurs, entre autres Bekker et Dindorf, ont adopté la mauvaise leçon τέξεαι, qui n'est qu'un caprice de Zénodote. — Ἀποφώλιοι. Ancienne variante, ἀνεμώλιοι. Didyme (*Scholies* H): τέξεις· οὕτως Ἀρίσταρχος. Ζηνόδοτος δὲ κακῶς, τέξεαι. τινὲς δὲ ἀνεμώλιοι εὐναὶ γράφουσιν, οὐκ εὖ.

250. Τούς, eux : les enfants qui naîtront. — Κομέειν et ἀτιταλλέμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

251. Ἴσχεο, contiens-toi, c'est-à-dire garde le silence. — Ὀνομήνῃς, sous-entendu ἐμέ.

252. Ἐγώ τοί εἰμι, je suis pour toi, c'est-à-dire sache que je suis.

253. Ὣς εἰπὼν.... Répétition textuelle du vers IV, 425.

255. Τώ est conjonctif : qui l'un et l'autre.

256. Ἐν.... Ἰαωλκῷ. Pélias reste dans son pays de naissance; son frère Nélée ira chercher fortune ailleurs. Le nom d'Iolcos prouve bien que la fille de Salmonée habitait la Thessalie.

257. Πολύρηνος, *vulgo* πολύρρηνος. Voyez la note du vers IX, 154 de l'*Iliade*.

258. Τούς, ceux-ci : ceux que je vais nommer. — Ἑτέρους, apposition explicative à τούς.

259. Αἴσονα. C'est le père de Jason. — Φέρητ(α). C'est le père d'Admète. — Ἀμυθάονα. C'est le père de Mélampus.

260. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après celle-là : or, après Tyro. C'est à tort qu'on écrit ici μέτ(α), bien que la préposition soit après son régime. Comme ἐπί, cette préposition ne souffre point l'anastrophe. Hérodien (*Scholies* H) : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν μετά πρόθεσιν. — Ἀσώποιο, de l'Asopus,

ἣ δὴ καὶ Διὸς εὔχετ' ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαῦσαι·
καί ῥ' ἔτεκεν δύο παῖδ', Ἀμφίονά τε Ζῆθόν τε,
οἳ πρῶτοι Θήβης ἕδος ἔκτισαν ἑπταπύλοιο,
πύργωσάν τ'· ἐπεὶ οὐ μὲν ἀπύργωτόν γε δύναντο
ναιέμεν εὐρύχορον Θήβην, κρατερώ περ ἐόντε.
Τὴν δὲ μετ' Ἀλκμήνην ἴδον, Ἀμφιτρύωνος ἄκοιτιν,
ἥ ῥ' Ἡρακλῆα θρασυμέμνονα, θυμολέοντα
γείνατ', ἐν ἀγκοίνῃσι Διὸς μεγάλοιο μιγεῖσα·
καὶ Μεγάρην, Κρείοντος ὑπερθύμοιο θύγατρα,
τὴν ἔχεν Ἀμφιτρύωνος υἱὸς μένος αἰὲν ἀτειρής.
Μητέρα τ' Οἰδιπόδαο ἴδον, καλὴν Ἐπικάστην,
ἣ μέγα ἔργον ἔρεξεν ἀϊδρείῃσι νόοιο,
γημαμένη ᾧ υἱεῖ· ὁ δ' ὃν πατέρ' ἐξεναρίξας
γῆμεν· ἄφαρ δ' ἀνάπυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποισιν.

c'est-à-dire du dieu de l'Asopus, cours d'eau qui est, comme on sait, une rivière de Béotie.

261. Καί (même) est dit par comparaison à ce qui était arrivé à Tyro; car Neptune est un personnage inférieur à Jupiter.

263. Οἳ πρῶτοι, qui les premiers, c'est-à-dire qui avant Cadmus. *Scholies* H : πρὸ τῆς Κάδμου ἐπιδημίας. La ville fondée par Amphion et Zéthus périt à la génération suivante. Elle fut seulement rétablie par Cadmus, qu'on regarde à tort comme le vrai fondateur. Aristarque (*Scholies* Q) a bien distingué les choses : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οἱ περὶ Ἀμφίονα ἐτείχισαν τὰς Θήβας διὰ τὸ δεδοικέναι τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τελευτὴν αὐτῶν κατασκαφείσης τῆς πόλεως ὑπὸ Εὐρυμάχου τοῦ Φλεγυῶν βασιλέως, Κάδμος ὕστερον ἐλθὼν ἀνέκτισε τὴν Θήβην. — Θήβης ἕδος, c'est-à-dire Θήβην. Nous disons nous-mêmes, à propos des villes fortes, la place de....

264. Μέν dans le sens de μήν.—Au lieu de οὐ μέν Aristophane de Byzance écrivait οὔ μιν.—On a vu, à propos du vers précédent, que Thèbes avait été détruite la première fois par Eurymaque et les Phlégyens. C'est contre ces ennemis que se précautionnaient Amphion et Zéthus. Didyme (*Scholies* V) : διὰ τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τὴν τελευτὴν αὐτῶν Εὐρύμαχος ἠρήμωσε τὰς Θήβας, ὥς φησι Φερεκύδης ἐν τῇ δεκάτῃ.

266. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après Antiope. Voyez plus haut la première des deux notes sur le vers 260.

267. Θρασυμέμνονα. Ancienne variante, κρατερόφρονα. Voyez l'*Iliade*, V, 639. L'adjectif θρασυμέμνων équivaut à θρασὺ μεμαώς : *audacter nitens*, c'est-à-dire *audaci fortitudine pollens*.

269. Καὶ Μεγάρην, sous-entendu ἴδον : puis je vis Mégare.

270. Τὴν ἔχεν, que posséda : dont fut époux; qui eut pour époux. — Ἀμφιτρύωνος υἱός, le fils d'Amphitryon, c'est-à-dire Hercule, qui passait pour fils d'Amphitryon. L'expression peut paraître bizarre, à trois vers de distance du passage où il est question de la naissance d'Hercule. Elle prouve seulement une habitude invétérée, à laquelle obéit le poëte. Hercule, pendant sa vie, était appelé fils d'Amphitryon. Ce titre, bien que faux, lui est resté après sa mort. Virgile lui-même le nomme *Amphitryoniades* (*Énéide*, VIII, 213). — Υἱός a ici la première syllabe brève. Voyez dans l'*Iliade*, VI, 130, la note sur ce mot.

271. Ἐπικάστην. C'est la Iocaste des poëtes tragiques. *Scholies* V : παρὰ τοῖς τραγικοῖς Ἰοκάστην.

272. Μέγα ἔργον en mauvaise part : une action épouvantable.

274. Γῆμεν, sous-entendu μητέρα. —

Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν Θήϐῃ πολυηράτῳ ἄλγεα πάσχων
Καδμείων ἤνασσε θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλάς·
ἡ δ' ἔϐη εἰς Ἀΐδαο πυλάρταο κρατεροῖο,
ἁψαμένη βρόχον αἰπὺν ἀφ' ὑψηλοῖο μελάθρου,
ᾧ ἄχεϊ σχομένη· τῷ δ' ἄλγεα κάλλιπ' ὀπίσσω
πολλὰ μάλ', ὅσσα τε μητρὸς Ἐρινύες ἐκτελέουσιν.
Καὶ Χλῶριν εἶδον περικαλλέα, τήν ποτε Νηλεὺς
γῆμεν ἑὸν διὰ κάλλος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἕδνα,

Ἄφαρ, *statim*, incontinent, c'est-à-dire très-peu de temps après le mariage. C'est bien en vain qu'on a cherché à faire concorder ceci avec la tradition qui a prévalu au théâtre. *Scholies* B : οὐχ εὐθέως· ἐπεὶ πῶς ἔσχε παῖδας; ἀλλ' ἐξαίφνης. Il s'agirait alors d'une révélation soudaine des forfaits d'OEdipe, mais postérieure de vingt ans et plus à leur accomplissement. Or le texte ne se prête nullement à cette explication. L'OEdipe d'Homère n'a point eu d'enfants, voilà la vérité; et ce n'est pas sur ce point seulement qu'Homère est en contradiction avec les tragiques. Tout ce qui va suivre, sauf la mort de Iocaste, est spécial à Homère. — Ἀνάπυστα.... θέσαν, rendirent parfaitement connus les faits : révélèrent ces horreurs abominables. Les anciens expliquaient ἀνάπυστα ou par le verbe ἀναπυνθάνομαι (s'informer, chercher à connaître), ou par un double ἀ privatif, comme s'il y avait ἀάπυστα, c'est-à-dire οὐκ ἄπυστα, et, par la force du tour négatif, un superlatif de πυστά. Des deux façons le sens est le même.

275. Ἄλγεα πάσχων. Il ne s'agit que de tortures morales. Voyez plus bas les vers 278-279.

276. Καδμείων ἤνασσε. Non-seulement OEdipe continua de régner sur Thèbes, mais il conserva la royauté jusqu'à sa mort. Nous avons vu dans l'*Iliade*, XXIII, 679-680, qu'il périt à la guerre, et que les Thébains lui firent de magnifiques funérailles. Je renvoie aux notes sur ce passage. Aristarque (*Scholies* B, H et Q) constate ici encore l'étrange contradiction d'Homère et des tragiques : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀγνοεῖ τὴν τύφλωσιν καὶ τὴν φυγὴν Οἰδίποδος. Puis il cite le passage de l'*Iliade* sur la mort et les funérailles d'OEdipe. — Ὀλοὰς διὰ βουλάς se rapporte à πάσχων, et non à ἤνασσε. Didyme (*Scholies* V) : τὸ ἑξῆς, ἄλγεα πάσχων θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς Καδμείων ἤνασσεν· οὐχὶ θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς ἤνασσεν. Les dieux punissaient les crimes même involontaires.

277. Εἰς Ἀΐδαο, dans (la demeure) de Pluton. — Πυλάρταο κρατεροῖο, ce ne sont pas deux épithètes distinctes, mais une idée unique avec modificatif : qui tient la porte solidement fermée; qui ne laisse s'échapper personne. C'est un des exemples où l'emploi de l'hyphen est signalé par Villoison. Voyez ses *Prolégomènes*, p. II. Apollonius confirme cette explication : μίαν διάνοιαν αἱρετέον διὰ τῶν δύο λέξεων. βούλεται γὰρ λέγειν, τοῦ τὰς πύλας ἐπαρτῶντος ἰσχυρῶς, οἷον ἐφαρμόζοντος. On a déjà vu πυλάρταο comme épithète de Ἀΐδαο, *Iliade*, VIII, 367. Voyez la note relative à ce sujet.

278. Αἰπύν a ici un sens moral, comme quand il est à côté de ὄλεθρον : funeste. — Μελάθρου est au propre, et désigne la poutre du plafond. Didyme (*Scholies* V) : νῦν δοκοῦ.

280. Μητρὸς Ἐρινύες, les Érinyes d'une mère, c'est-à-dire les déesses infernales qui punissent les enfants coupables envers leur mère. Voyez la note du vers II, 135. Il ne peut s'agir ici que des longs remords d'OEdipe. Périr à la guerre n'est point un châtiment. D'ailleurs un fait unique ne saurait répondre au pluriel ἄλγεα, surtout suivi de l'aggravation πολλὰ μάλα.

281. Χλῶριν. La mère de Nestor n'est connue que par ce qu'en va dire Ulysse.

282. Ἐπεὶ πόρε, après qu'il eut fourni (au père). Le fiancé achetait sa femme. Voyez la note du vers VI, 394 de l'*Iliade*. L'exemple que nous avons discuté, *Odyssée*, I, 277, est le seul qui soit plus ou moins sujet à contestation.

ὁπλοτάτην κούρην Ἀμφίονος Ἰασίδαο,
ὅς ποτ' ἐν Ὀρχομενῷ Μινυείῳ ἶφι ἄνασσεν·
ἡ δὲ Πύλου βασίλευε, τέκεν δέ οἱ ἀγλαὰ τέκνα,
Νέστορά τε Χρομίον τε Περικλύμενόν τ' ἀγέρωχον.
Τοῖσι δ' ἐπ' ἰφθίμην Πηρὼ τέκε, θαῦμα βροτοῖσιν,
τὴν πάντες μνώοντο περικτίται· οὐδ' ἄρα Νηλεὺς
τῷ ἐδίδου ὃς μὴ ἕλικας βόας εὐρυμετώπους
ἐκ Φυλάκης ἐλάσειε βίης Ἰφικληείης
ἀργαλέας· τὰς δ' οἶος ὑπέσχετο μάντις ἀμύμων
ἐξελάαν· χαλεπὴ δὲ θεοῦ κατὰ Μοῖρα πέδησεν,

283. Ἀμφίονος. Quelques anciens confondaient cet Amphion avec celui de Thèbes. Le nom patronymique Ἰασίδαο, et surtout le vers qui va suivre, ne permettent point cette identification, contre laquelle protestent Aristarque (*Scholies* B) et Didyme (*Scholies* V).

284. Μινυείῳ, *vulgo* Μινυηΐῳ. On a vu, *Iliade*, II, 511, Ὀρχομενὸν Μινύειον, et il n'y a aucun exemple d'une longue devenant brève devant ἶφι. Ce mot ἶφι est un de ceux qu'on regarde comme ayant eu le digamma initial. Cela est impossible s'il est, comme le veut Curtius, le datif de ἶφις, identique à ἴς, primitivement Ϝίς, latin *vis*. C'est le φ qui représente le digamma. Contentons-nous donc des deux faits qui condamnent la leçon Μινυηΐῳ.

285. Ἡ δὲ Πύλου βασίλευε, quant à elle, elle était reine de Pylos, c'est-à-dire elle fut femme du roi de Pylos. C'est la leçon et l'explication d'Hérodien. Aristarque ne mettait pas de point après ἄνασσεν, et il écrivait ici ἠδέ, conjonction. De cette façon, βασίλευε avait pour sujet ὅς, et ὅς ne se rapportait plus à Amphion, mais à Nélée. On comprend très-bien que l'orthographe d'Aristarque ait été rejetée par son école même. Nicanor (*Scholies* H), qui a l'air de l'admettre, donne ensuite les raisons alléguées contre elle par Hérodien, et qui ont prévalu : τὸ ἠδὲ Πύλου σύνδεσμος ἐπὶ Νηλέως ἀκουστέον, ὃς Ὀρχομενοῦ καὶ Πύλου ἐβασίλευσεν. οὕτως Ἀρίσταρχος· ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς ἐπὶ Χλωρίδος φησὶν, ἀντιδιαστέλλων τῷ πατρὶ, καὶ ἐπὶ θηλειῶν δὲ τάσσει τὸ βασίλευε· μητέρα δ', ἣ βασίλευεν (*Iliade*, VI, 425). Voyez la note sur le vers cité par Hérodien.

286. Νέστορά τε.... Dans l'*Iliade*, XI, 692, Nélée a douze fils. C'était là une de ces contradictions qui faisaient triompher les chorizontes. Voyez la solution de la difficulté par Aristarque, dans la note sur le vers de l'*Iliade* que je viens de citer. Cette solution se retrouve ici sous plusieurs formes. Aristarque l'avait empruntée aux lytiques. C'est du moins ce qui paraît d'après la note de Porphyre (*Scholies* H) : ἐναντία φαίνεται ταῦτα τῷ, δώδεκα γὰρ υἱέες ἦμεν. τρεῖς γὰρ εἴρηνται νῦν. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως· ἐνταῦθα γὰρ ἐκ τῆς Χλωρίδος τρεῖς γενέσθαι τῷ Νηλεῖ φησί. τί οὖν ἐκώλυε καὶ ἐξ ἑτέρων ἔχειν τοὺς λοιπούς;

287. Τοῖσι dépend de ἐπ(ί) : outre ceux-là : outre ces trois fils.

288. Οὐδ' ἄρα, *vulgo* οὐδέ τι. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἄρα. Ameis a rétabli la leçon d'Aristarque.

290. Φυλάκης. Phylacé était une ville de Thessalie, et c'est là qu'habitait Iphiclus, le fils de Phylacus, fondateur de cette ville. — Βίης Ἰφικληείης dépend de βόας. Ces troupeaux avaient été enlevés par Iphiclus à Tyro, mère de Nélée; ce qui explique pourquoi Nélée voulait l'en déposséder à son tour.

291. Ἀργαλέας, sous-entendu ἐλάσαι. Il s'agit de la difficulté de l'entreprise; car, comme on va le voir, Iphiclus et ses gens se tenaient sur leurs gardes. Didyme (*Scholies* B et V) : ἀργαλέαι γὰρ οὐχ αὐταὶ αἱ βόες, ἀλλ' αἱ περὶ αὐτὰς πραγματεῖαι καὶ σπουδαί. — Μάντις ἀμύμων. Ce devin était Mélampus, fils d'Amythaon. Voyez les vers XV, 225-236.

292. Κατά doit être joint à πέδησεν.

δεσμοί τ' ἀργαλέοι καὶ βουκόλοι ἀγροιῶται.
Ἀλλ' ὅτε δὴ μῆνές τε καὶ ἡμέραι ἐξετελεῦντο
ἂψ περιτελλομένου ἔτεος καὶ ἐπήλυθον ὧραι,
καὶ τότε δή μιν ἔλυσε βίη Ἰφικληείη,
θέσφατα πάντ' εἰπόντα· Διὸς δὲ τελείετο βουλή.
Καὶ Λήδην εἶδον, τὴν Τυνδαρέου παράκοιτιν,
ἥ ῥ' ὑπὸ Τυνδαρέῳ κρατερόφρονε γείνατο παῖδε,
Κάστορά θ' ἱππόδαμον καὶ πὺξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα,
τοὺς ἄμφω ζωοὺς κατέχει φυσίζοος αἶα·
οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες
ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
τεθνᾶσιν· τιμὴν δὲ λελόγχασιν ἶσα θεοῖσιν.
Τὴν δὲ μετ' Ἰφιμέδειαν, Ἀλωῆος παράκοιτιν,
εἴσιδον, ἣ δὴ φάσκε Ποσειδάωνι μιγῆναι·

293. Δεσμοί τ' ἀργαλέοι.... apposition explicative à θεοῦ.... Μοῖρα. La divinité hostile à Mélampus le fait saisir par les bouviers, qui le livrent enchaîné à leur maître. Properce, *Élégies*, II, IV, 7-10 : « Turpia « perpessus vates est vincla Melampus, Co« gnitus Iphicli surripuisse boves; Quem « non lucra, magis Pero formosa coegit, « Mox Amythaonia nupta futura domo. »

296. Διὸς δὲ τελείετο βουλή. Ancienne variante, Διὸς δὲ τέλεσσεν ἐφετμήν.

298. Τήν est dans le sens emphatique : la fameuse.

300. Καστορά θ' ἱππόδαμον.... Répétition du vers III, 237 de l'*Iliade*. — Πολυδεύκεα se scande comme s'il y avait Πολυδεύκη. — D'après les termes mêmes dont s'est servi Homère, les deux jumeaux étaient également fils de Tyndare; et c'est par une faveur purement gratuite que Jupiter leur accorda une demi-immortalité et des honneurs presque divins. C'est postérieurement à Homère qu'ils sont devenus des Dioscures et même des dieux, bien que n'ayant que cette immortalité incomplète. Aristarque (*Scholies* H) a noté cette divergence dans les traditions poétiques : (ἡ διπλῆ,) ὅτι οὐ παραδίδωσιν ἐκ Διὸς Κάστορα καὶ Πολυδεύκην, ἀλλ' ἐστὶ νεωτερικὰ ταῦτα.

310. Ζωούς est dit par opposition à νεκρούς. Leurs corps ne sont point sujets à décomposition; ce ne sont point des cadavres. Sans cela, l'alternative dont il va être question serait impossible. — Bekker a rejeté le vers 301 au bas de la page. C'est probablement parce que ce vers ne concorde pas entièrement avec celui dont il est presque la reproduction (*Iliade*, III, 243), et que ce qu'il dit est absurde en soi. Mais il s'agit ici d'un miracle.

302. Καὶ νέρθεν γῆς (même sous terre) se rapporte à τιμὴν.... ἔχοντες, et non à ζώουσ(ι). D'ordinaire, Jupiter ne s'occupe point de ceux qui sont dans le tombeau. — Πρός. Ancienne variante, παρά.

303. Ζώουσ(ι), sous-entendu ἐπὶ γῆς. Que serait-ce que la vie dans un tombeau? — Ἑτερήμεροι, de deux jours l'un. Ils sortent du tombeau un jour sur deux, et vivent sur terre comme avant leur mort; un jour sur deux pareillement le tombeau les possède, vivants puisqu'ils ne sont point cadavres, mais morts puisqu'ils sont absolument immobiles et que leur cœur ne bat point. *Scholies* B et Q : ἑτέραν παρ' ἑτέραν ἡμέραν οἱ δύο ἅμα. Cela est évidemment sous-entendu. La vie ne serait rien pour Castor sans Pollux, ni pour Pollux sans Castor.

305. Τὴν δὲ μετ(ά). Voyez plus haut la première note du vers 260.

καί ῥ' ἔτεκεν δύο παῖδε, μινυνθαδίω δὲ γενέσθην,
Ὦτόν τ' ἀντίθεον τηλεκλειτόν τ' Ἐφιάλτην·
οὓς δὴ μηκίστους θρέψε ζείδωρος ἄρουρα,
καὶ πολὺ καλλίστους μετά γε κλυτὸν Ὠρίωνα·
ἐννέωροι γὰρ τοίγε καὶ ἐννεαπήχεες ἦσαν
εὖρος, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.
Οἵ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην ἐν Ὀλύμπῳ
φυλόπιδα στήσειν πολυάϊκος πολέμοιο.
Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ
Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἴη.
Καί νύ κεν ἐξετέλεσσαν, εἰ ἥβης μέτρον ἵκοντο·
ἀλλ' ὄλεσεν Διὸς υἱός, ὃν ἠύκομος τέκε Λητώ,
ἀμφοτέρω, πρίν σφωϊν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους
ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθέϊ λάχνῃ.
Φαίδρην τε Πρόκριν τε ἴδον, καλήν τ' Ἀριάδνην,
κούρην Μίνωος ὀλοόφρονος, ἥν ποτε Θησεὺς
ἐκ Κρήτης ἐς γουνὸν Ἀθηνάων ἱεράων
ἦγε μέν, οὐδ' ἀπόνητο· πάρος δέ μιν Ἄρτεμις ἔκτα

307. Γενέσθην, ils furent.

309. Μηκίστους. Les enstatiques voyaient là une difficulté, à cause de Tityus, bien plus grand qu'eux. Mais, comme disaient les lytiques, Tityus n'est pas un simple mortel, et les fils d'Iphimédie sont deux mortels. Porphyre (*Scholies* H et V) : καὶ πῶς ὁ Τιτυὸς ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα (vers 577) ἐν Ἅδου ; γηγενὴς ἐκεῖνος, τούτους δὲ ἀντεξισάζει ἀνθρώποις.

311. Ἐννέωροι, à l'âge de neuf ans : quand ils n'avaient encore que neuf ans. *Grand Étymologique* Miller : ἔστιν οὖν παρὰ τοῦ ὧρος, ὃ σημαίνει τὸν ἐνιαυτόν. Le mot ἐννέωροι est trissyllabe par synizèse. — Καί, *etiam*, oui bien : exactement ; sans rien en rabattre.

312. Ἐννεόργυιοι, quadrisyllabe par synizèse.

313. Ἐν Ὀλύμπῳ dépend de στήσειν.

315-316. Ὄσσαν.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Ils avaient été obélisés par Aristarque ; mais beaucoup d'anciens n'approuvaient pas l'athétèse. Didyme (*Scholies* V) : ἀθετοῦνται δὲ ὡς ἀδύνατοι. ἀλλὰ μέμασαν, φησὶν, οὐκ ἔπραττον δέ. Il ne s'agit en effet que d'une folie d'outrecuidance. Cette justification du passage appartient aux lytiques. Eustathe : οἱ λυτικοί φασιν ὅτι μέμασαν οἱ παῖδες ποιῆσαι τὸ ἀδύνατον, οὐ μὴν ἔπραξαν. — Virgile, *Géorgiques*, I, 281-282, a presque littéralement traduit les deux vers d'Homère. — Il a été question d'Otus et d'Éphialte comme vainqueurs de Mars, *Iliade*, V, 385-387. Là, ils sont appelés fils d'Aloüs, parce que cet Aloüs était le mari de leur mère.

319. Ἀμφοτέρω, *ambos*, l'un et l'autre les deux frères.

320. Γένυς, accusatif pluriel, complément de πυκάσαι. On verra de même, au vers XXIV, 417, l'accusatif νέκυς pour νέκυας.

324. Μιν, elle, c'est-à-dire Ariadne. — Ἄρτεμις ἔκτα signifie qu'Ariadne mourut de mort subite. Voyez la note du vers III, 280. — Aristophane de Byzance écrivait, Ἄρτεμις ἔσχεν, c'est-à dire ἐπέσχε θανάτῳ. C'était le même sens.

Δίῃ ἐν ἀμφιρύτῃ, Διονύσου μαρτυρίῃσιν.
Μαῖράν τε Κλυμένην τε ἴδον, στυγερήν τ' Ἐριφύλην,
ἣ χρυσὸν φίλου ἀνδρὸς ἐδέξατο τιμήεντα.
Πάσας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
ὅσσας ἡρώων ἀλόχους ἴδον ἠδὲ θύγατρας·
πρὶν γάρ κεν καὶ νὺξ φθῖτ' ἄμβροτος· ἀλλὰ καὶ ὥρη
εὕδειν, ἢ ἐπὶ νῆα θοὴν ἐλθόντ' ἐς ἑταίρους
ἢ αὐτοῦ· πομπὴ δὲ θεοῖς ὑμῖν τε μελήσει.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·
κηληθμῷ δ' ἔσχοντο κατὰ μέγαρα σκιόεντα.
Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·
Φαίηκες, πῶς ὔμμιν ἀνὴρ ὅδε φαίνεται εἶναι
εἶδός τε μέγεθός τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἐίσας;
Ξεῖνος δ' αὖτ' ἐμός ἐστιν, ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς·

325. Δίῃ. C'est l'île qui fut plus tard Naxos. Didyme (*Scholies* Q et V) : Δία νῆσος πρὸς τῇ Κρήτῃ, ἥτις νῦν Νάξος καλεῖται. Ἱερὰ δὲ αὕτη τοῦ Διονύσου. — Διονύσου μαρτυρίῃσιν. Bacchus obtint l'aide de la déesse en accusant Ariadne de sacrilége. Didyme (*Scholies* V) : ἐπεὶ κατεμαρτύρησεν αὐτῆς ἀσέβειαν μιγείσης ἐν τῷ τεμένει αὐτοῦ τῷ Θησεῖ. D'après la tradition vulgaire, Bacchus est le sauveur et le consolateur d'Ariadne abandonnée.

326. Μαῖράν τε.... Cette Méra, fille de Prœtus, et cette Clymène, fille de Minyas, n'ont point de légende, au moins dans ce qui nous reste des traditions antiques. Ériphyle, au contraire, est une des héroïnes que la tragédie avait le plus souvent mises en scène.

327. Φίλου ἀνδρός, *pro suo marito*, en échange de son époux, c'est-à-dire pour livrer la vie de son époux. Cet époux était Amphiaraüs. Il fut vengé par son fils Alcméon. — Quelques anciens, au lieu de ἀντί, sous-entendaient κατά : il n'y a qu'une nuance entre les deux explications, car prendre parti contre quelqu'un, c'est souvent le trahir; mais ἀντί est le terme le plus expressif.

328. Οὐκ ἂν ἐγὼ.... Répétition de ce qu'on a vu ailleurs, IV, 240.

330. Φθῖτ(ο) est un aoriste. Voyez ἀποφθίμην, vers X, 51. — Ancienne variante, φθεῖτ(ο). *Scholies* Q : ἀντὶ τοῦ φθαρείη, οἷον παύσαιτο, ἀναλωθείη. *Scholies* V : ἐπιλίποι.

331. Ἐλθόντ(α) s'accorde avec ἐμέ, sujet sous-entendu de εὕδειν. — Ἐς ἑταίρους. Il donne le nom de compagnons aux hommes de l'équipage du navire qui doit le ramener à Ithaque.

332. Αὐτοῦ, *hic*, ici.

333. Ὣς.... Voyez le vers VIII, 234 et la note sur ce vers.

336. Πῶς.... εἶναι (comment être) équivaut à ποῖος ὤν, ou simplement à ποῖος : *qualis*, quel.

337. Ἐίσας, suivant quelques anciens, n'est pas ici comme ailleurs dans le simple sens de ἀγαθάς, de δικαίας. Il marque une comparaison, l'égalité, chez Ulysse, des qualités intérieures avec les avantages extérieurs. Il vaut donc mieux laisser à l'épithète sa valeur habituelle. C'est ἔνδον, c'est-à-dire τὰς ἔνδον οὔσας, qui caractérise le contraste des mérites opposés. L'excellence des uns et des autres, et par conséquent leur égalité entre eux, est constatée par la question même.

338. Δ(έ) a le sens de δή, et αὖτ(ε) signifie *quod ad me attinet*. Arété exprime sa satisfaction personnelle. C'est comme si elle disait, en réponse à sa propre question : « Cet homme est parfait, et j'en suis bien heureuse, car il est mon hôte. » Mais

τῷ μὴ ἐπειγόμενοι ἀποπέμπετε, μηδὲ τὰ δῶρα
οὕτω χρηΐζοντι κολούετε· πολλὰ γὰρ ὔμμιν
κτήματ' ἐνὶ μεγάροισι θεῶν ἰότητι κέονται.
    Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἥρως Ἐχένηος
[ὃς δὴ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν]·
    Ὦ φίλοι, οὐ μὰν ἡμίν ἀπὸ σκοποῦ οὐδ' ἀπὸ δόξης
μυθεῖται βασίλεια περίφρων· ἀλλὰ πίθεσθε.
Ἀλκινόου δ' ἐκ τοῦδ' ἔχεται ἔργον τε ἔπος τε.
    Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Τοῦτο μὲν οὕτω δὴ ἔσται ἔπος, αἴ κεν ἔγωγε
ζωὸς Φαιήκεσσι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω·
ξεῖνος δὲ τλήτω, μάλα περ νόστοιο χατίζων,
ἔμπης οὖν ἐπιμεῖναι ἐς αὔριον, εἰσόκε πᾶσαν

elle ajoute aussitôt : « Oui sans doute, il est mon hôte; mais il est aussi le vôtre, et vous devez être comme moi fiers de lui. » C'est là en effet l'interprétation la plus naturelle de ce vers, bizarrement torturé par quelques anciens; car ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς est pour ἀλλὰ ἕκαστος ὑμῶν ἔμμορε ταύτης τῆς τιμῆς : mais chacun de vous a part à ma prérogative. C'est là ce qui s'accorde le mieux avec tout le contexte. En effet, la conséquence de cette réflexion est ceci : « Traitez donc un pareil hôte d'une façon digne de lui et digne de vous; » et c'est là l'idée développée dans les trois vers qui vont terminer le discours d'Arété.

339. Ἐπειγόμενοι (*festinantes*) est dans un sens défavorable : avec trop de hâte. — Τὰ δῶρα, ces présents. Elle montre le coffre où Ulysse les a enfermés. Voyez les vers VIII, 439-448. Arété trouve que ce qu'on a fait est insuffisant. C'est là le sens de l'expression μηδὲ κολούετε τὰ δῶρα : et ne coupez point court à ces largesses. On connaît la force du tour négatif. Arété dit, en réalité : « Aux présents que voilà ajoutez encore d'autres présents; comblez-en votre hôte. »

340. Οὕτω se rapporte à χρηΐζοντι, et non à κολούετε.

343. Ὃς δὴ.... Répétition inutile du vers VII, 156. Il manque ici dans un grand nombre de manuscrits, et presque tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets.

344. Ἡμίν a ici la finale brève, contre l'usage presque constant du poëte. Voyez, X, 563, la note sur cette particularité. — Ἀπὸ σκοποῦ (*præter finem*) et ἀπὸ δόξης (*præter expectationem*) signifient, par le fait de la négation, *sagement* et *à propos*. — Le mot δόξα, chez Homère, a toujours son sens étymologique. Zénodore dans Miller : δόξα, παρὰ τῇ συνηθείᾳ τιμή, παρὰ δὲ τῷ ποιητῇ ἡ κατὰ τὴν ψυχὴν ἔννοια καὶ δόκησις. Voyez le vers X, 334 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

346. Τοῦδ(ε), que voici, c'est-à-dire qui m'entend et m'approuve. — Ἔχεται, *penes est*, est aux mains de. Voyez la note du vers VI, 197. — Ἔργον τε ἔπος τε, *factumque jussumque*, c'est-à-dire *jussum ut fiat* : le commandement d'exécuter; le pouvoir de régler ce qu'il y a à faire.

348. Τοῦτο.... ἔπος, cette parole, c'est-à-dire ce que vous venez d'entendre, ce qu'a proposé la reine et approuvé Échénéus. — Οὕτω δὴ ἔσται, sera certainement ainsi, c'est-à-dire s'accomplira pour sûr de point en point. — Αἴ κεν, restriction affirmative, comme notre *s'il plaît à Dieu*, notre *si j'y suis* et autres formules analogues. C'est forcer le sens que d'entendre, par αἴ κεν ἔγωγε.... ἀνάσσω, aussi vrai que je suis roi. Alcinoüs est plus modeste.

350. Τλήτω, *sustineat*, se résigne.

δωτίνην τελέσω· πομπὴ δ' ἄνδρεσσι μελήσει
πᾶσι, μάλιστα δ' ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ δήμῳ.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
εἴ με καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἀνώγοιτ' αὐτόθι μίμνειν,
πομπήν τ' ὀτρύνοιτε καὶ ἀγλαὰ δῶρα διδοῖτε,
καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον εἴη,
πλειοτέρῃ σὺν χειρὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἱκέσθαι·
καί κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἴην
πᾶσιν, ὅσοι μ' Ἰθάκηνδε ἰδοίατο νοστήσαντα.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Ὦ Ὀδυσεῦ, τὸ μὲν οὔτι σ' ἐΐσκομεν εἰσορόωντες
ἠπεροπῆά τ' ἔμεν καὶ ἐπίκλοπον, οἷά τε πολλοὺς
βόσκει γαῖα μέλαινα πολυσπερέας ἀνθρώπους,
ψεύδεά τ' ἀρτύνοντας, ὅθεν κέ τις οὐδὲ ἴδοιτο·
σοὶ δ' ἔπι μὲν μορφὴ ἐπέων, ἔνι δὲ φρένες ἐσθλαί·
μῦθον δ' ὡς ὅτ' ἀοιδὸς ἐπισταμένως κατέλεξας,
πάντων τ' Ἀργείων σέο τ' αὐτοῦ κήδεα λυγρά.

353. Πᾶσι,... Répétition du vers I, 359. — Τοῦ a le sens de ἐμοῦ, car Alcinoüs se montre lui-même par un geste. Voyez la première partie de la note des vers I, 356-359.

354-355. Τὸν.... Répétition des vers IX, 1-2. Voyez aussi la note VIII, 382.

356. Καὶ εἰς ἐνιαυτόν, même jusqu'à une année : durant une année entière.

357. Πομπήν τ' ὀτρύνοιτε. Ancienne variante, πομπὴ δ' ὀτρύνοιτο.

358. Καί, eh bien! — Τό, cela : cette condition. — Εἴη a pour sujet τό ou τοῦτο sous-entendu.

359. Πλειοτέρῃ σὺν χειρί, avec une main plus pleine, c'est-à-dire possesseur de richesses plus considérables. — Ἱκέσθαι dépend de κέρδιον εἴη. Aristophane de Byzance écrivait πλειοτέρῃς σὺν χερσί, peut-être à cause du pluriel qu'on a vu dans un passage opposé à celui-ci, X, 42 : κενεὰς σὺν χεῖρας ἔχοντες.

360. Καί (le premier) n'est pas une simple copule; il marque la conséquence, comme s'il y avait καὶ γάρ : et en effet. — Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 311, parle de la richesse comme Homère : πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

363. Τό (cela) est expliqué par ἔμεν, c'est-à-dire σὲ εἶναι (que tu étais). Il dépend de ἐΐσκομεν. — Σ(ἐ) dépend de εἰσορόωντες.

364. Οἷά τε, expression adverbiale : *qualiter*, ainsi que. — Πολλούς. Zénodote, πολλά. Avec cette leçon, οἷά τε a son sens ordinaire.

365. Πολυσπερέας, disséminés partout.

366. Ὅθεν (*unde*) équivaut à ἐξ ὧν : par suite desquels. Les mensonges de ces fourbes sont si bien ourdis, qu'on les prend pour la vérité. On a beau ouvrir les yeux, on est inévitablement dupe. — Ἴδοιτο. Ajoutez : ψεύδεα εἶναι.

367. Ἔπι est pour ἔπεστι, et ἔνι pour ἔνεστι. Hérodien (*Scholies* H) : ἀναστρεπτέον τὴν ἔπι καὶ τὴν ἔνι.

368. Ὡς ὅτ' ἀοιδός, comme quand un aède, c.-à-d. comme eût pu faire un aède. — Ἐπισταμένως se rapporte à κατέλεξας.

369. Κήδεα λυγρά, apposition à μῦθον.

Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
εἴ τινας ἀντιθέων ἑτάρων ἴδες, οἵ τοι ἅμ' αὐτῷ
Ἴλιον εἰς ἅμ' ἕποντο, καὶ αὐτοῦ πότμον ἐπέσπον.
Νὺξ δ' ἥδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος· οὐδέ πω ὥρη
εὕδειν ἐν μεγάρῳ· σὺ δέ μοι λέγε θέσκελα ἔργα.
Καί κεν ἐς ἠῶ δῖαν ἀνασχοίμην, ὅτε μοι σὺ
τλαίης ἐν μεγάρῳ τὰ σὰ κήδεα μυθήσασθαι.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
ὥρη μὲν πολέων μύθων, ὥρη δὲ καὶ ὕπνου·
εἰ δ' ἔτ' ἀκουέμεναί γε λιλαίεαι, οὐκ ἂν ἔγωγε
τούτων σοι φθονέοιμι καὶ οἰκτρότερ' ἄλλ' ἀγορεῦσαι,
κήδε' ἐμῶν ἑτάρων, οἳ δὴ μετόπισθεν ὄλοντο·

370. Ἀλλ' ἄγε.... Répétition textuelle du vers I, 169.

371-372. Οἵ τοι ἅμ' αὐτῷ Ἴλιον εἰς ἅμ' ἕποντο. Le premier ἅμ(α) signifie *cum*, avec (ἅμα τοι, *tecum*), et le second *simul*, en même temps. Ἴλιον εἰς est pour εἰς Ἴλιον.

372. Αὐτοῦ, adverbe : là-même, c'est-à-dire en Troade.

373. Νὺξ δ' ἥδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος, cette nuit est très-longue, prodigieusement longue. On concluait, d'après ceci, que nous sommes dans la saison des courts jours, probablement un peu au delà de l'équinoxe d'automne. En effet, il y a du feu chez Alcinoüs, et Ulysse est assis près du foyer. Les soirées sont déjà longues et fraîches, ce qui d'ailleurs n'empêche pas les jours d'être encore chauds, comme le prouve l'action du soleil sur le linge de Nausicaa, VI, 94-99. *Scholies* H et T : καὶ ἐντεῦθεν ἡ ὥρα φαίνεται φθινοπωρινὴ οὖσα. Cette note provient d'Aristarque, et elle devrait commencer par la formule ordinaire, ἡ διπλῆ, ὅτι. Cela est évident d'après la paraphrase qu'en fait Eustathe, et qui commence elle-même par ὅτι, débris de cette formule : ὅτι ἐθέλων ὁ ποιητὴς δηλῶσαι τὴν ὥραν ὅτε τὰ νῦν ποιούμενα γίνεται, καὶ ὅτι φθινόπωρον ἦν ἢ καὶ περαιτέρω τοιαύτης ὥρας, φησί· νὺξ δ' ἥδε....

374. Λέγε, raconte. Voyez la note du vers V, 5. — Θέσκελα ἔργα. Les aventures d'Ulysse sont en effet pleines de choses qui dépassent toute créance, qui ne sont pas du monde ordinaire de l'espèce humaine. De là l'épithète θέσκελα.

375. Καί (même) se rapporte à ἐς ἠῶ.

376. Τά (*illa*) est emphatique, et équivaut presque à θέσκελα.

379. Ὥρη μέν et ὥρη δέ, sous-entendu ἐστί. C'est une maxime générale. D'après ce qui suit, c'est la dernière partie de la maxime qu'Ulysse voudrait voir appliquer. — Il y a une explication ancienne qui réduit le vers à cette seule idée d'aller dormir. Cette explication est purement arbitraire. Aristarque ne l'admettait point. Didyme (*Scholies* H) : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἐν τῷ καθόλου, ὁ δὲ Σιδώνιος ἐλλειπτικῶς· ὥρη μὲν πολέων μύθων παύσασθαι, ὥρη δὲ καὶ ὕπνου μνήσασθαι.

381. Τούτων est au neutre, et il dépend de οἰκτρότερ(α). — Ἄλλ(α), d'autres choses : d'autres récits. — Ἀγορεῦσαι. Ancienne variante, ἀγορεύειν.

382. Κήδε' ἐμῶν ἑτάρων, apposition explicative de ἄλλα. — Μετόπισθεν, postérieurement, c'est-à-dire après la guerre. C'est ce que font voir les deux vers qui suivent; car οἵ, au vers 383, n'est que la répétition du conjonctif de ce vers-ci, et équivaut à la copule. *Scholies* Q : μετὰ τὸν πόλεμον. εἶτα ἐξηγεῖται τὸ μετόπισθεν, εἰπών· οἳ Τρώων....

οἳ Τρώων μὲν ὑπεξέφυγον στονόεσσαν ἀϋτήν,
ἐν νόστῳ δ' ἀπόλοντο κακῆς ἰότητι γυναικός.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ψυχὰς μὲν ἀπεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλῃ
ἁγνὴ Περσεφόνεια γυναικῶν θηλυτεράων,
ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδαο
ἀχνυμένη· περὶ δ' ἄλλαι ἀγηγέραθ'; ὅσσαι ἅμ' αὐτῷ
οἴκῳ ἐν Αἰγίσθοιο θάνον καὶ πότμον ἐπέσπον.
Ἔγνω δ' αἶψ' ἐμὲ κεῖνος, ἐπεὶ πίεν αἷμα κελαινόν·
κλαῖε δ' ὅγε λιγέως, θαλερὸν κατὰ δάκρυον εἴβων,
πιτνὰς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ὀρέξασθαι μενεαίνων·
ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἔτ' ἦν ἲς ἔμπεδος οὐδέ τι κῖκυς,
οἵη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.
Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Ἀτρεΐδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
τίς νύ σε Κὴρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;
Ἠὲ σέγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,

384. Κακῆς.... γυναικός. Il s'agit de Clytemnestre, qui fit périr Agamemnon et les amis d'Agamemnon. Hélène n'a rien à voir ici, ni surtout Cassandre, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Les vers 383-384 ne sont que l'annonce du récit qui va suivre. La cause des fausses hypothèses est le pluriel ἀπόλοντο, parce que l'idée de Clytemnestre ne rappelle, d'après les tragiques, qu'une seule mort de héros. Mais il y a eu, selon Homère, un vrai massacre. Voyez plus bas, vers 388-389 et 412-415.

385. Ἄλλῃ, *vulgo* ἄλλην. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Aristarque regarde ἄλλῃ comme la vraie leçon, et cite à ce sujet le vers IX, 458. Ameis et La Roche ont rétabli ἄλλῃ.

386. Γυναικῶν dépend de ψυχάς. — Θηλυτεράων. Voyez plus bas, vers 434, la même épithète expressive. On trouvera encore ailleurs cette alliance de mots : XV, 422; XXIII, 166; XXIV, 202.

387. Ἦλθε δ' ἐπί pour ἐπῆλθε δέ : alors survint.

388. Ἄλλαι, sous-entendu ψυχαί. — Ὅσσοι, apposition à ἄλλαι, équivaut à τουτέστι ψυχαὶ πάντων ὅσοι.

392. Πιτνὰς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ayant ouvert les bras vers moi. Agamemnon fait beaucoup plus que tendre ses mains vers Ulysse. Le participe πιτνάς appartient à πίτνημι, synonyme de πετάννυμι. Hérodien (*Scholies* H) : ὀξυτόνως τὸ πιτνάς.

393. Γάρ insiste sur la négation, et équivaut à πάντως. On sait que souvent cette conjonction représente une phrase entière. Ici la phrase pourrait être : « Je dois vous dire que. » — Οὐδέ τι. Quelques-uns écrivent, οὐδ' ἔτι. La vulgate donne un sens bien plus énergique (*neque ullo modo*). Atteindre le but est absolument impossible. — Κῖκυς, le mouvement qui atteint son but. Didyme (*Scholies* Q et V) : κίνησις μετὰ δυνάμεως. — La variante κηκίς n'est qu'une confusion produite chez les copistes par l'iotacisme.

395. Τόν dépend de ἰδών, et il est sous-entendu avec ἐλέησα.

398. Τίς νύ σε.... Voyez plus haut le vers 171 et la note sur ce vers.

399-401. Ἠὲ σέγ' ἐν νήεσσι.... Aristophane de Byzance regardait ces trois vers comme une interpolation. Ils ont été faits, selon lui, à l'aide de ceux qu'on va lire

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον ἀϋτμήν,
ἠέ σ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου,
βοῦς περιταμνόμενον ἠδ' οἰῶν πώεα καλά,
ἠὲ περὶ πτόλιος μαχεούμενον ἠδὲ γυναικῶν;
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὔτ' ἔμεγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,
ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον ἀϋτμήν,
οὔτε μ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου·
ἀλλά μοι Αἴγισθος τεύξας θάνατόν τε μόρον τε
ἔκτα σὺν οὐλομένῃ ἀλόχῳ, οἶκόνδε καλέσσας,
δειπνίσσας, ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.
Ὣς θάνον οἰκτίστῳ θανάτῳ· περὶ δ' ἄλλοι ἑταῖροι
νωλεμέως κτείνοντο, σύες ὣς ἀργιόδοντες,
οἵ ῥά τ' ἐν ἀφνειοῦ ἀνδρὸς μέγα δυναμένοιο
ἢ γάμῳ ἢ ἐράνῳ ἢ εἰλαπίνῃ τεθαλυίῃ.

plus bas, 406-408. Didyme (*Scholies* H) : οἱ ἠέ ἀθετοῦνται ὑπὸ Ἀριστοφάνους, ὡς ἀπὸ τῶν εἰρησομένων μετενεχθέντες. Cette condamnation n'est point fondée. On a vu plus haut, vers 172-173 et 198-199, deux passages qui se correspondent d'une façon tout à fait analogue aux questions 399-401 et aux réponses 406-408. C'était priver Homère d'une beauté. Rien n'est plus frappant et plus expressif que les interrogations d'Ulysse, sinon l'écho dont elles sont incontinent suivies. Aristarque et son école n'ont point adopté l'athétèse. — 399. Ἐν νήεσσι, sur des vaisseaux, c'est-à-dire pendant ta navigation.

400. Ἀργαλέων. Aristophane de Byzance, λευγαλέων. — Ἀμέγαρτον indique ici la violence. *Grand Étymologique* Miller : ἐκ δὲ τούτου (τοῦ μεγαίρω) τὸ ἀμέγαρτον, τοῦ ἀ ἐπιτατικοῦ νοουμένου, ἡνίκα δηλοῖ τὸ πολὺ καὶ μέγα. Le mot ἀμέγαρτος a quelquefois un sens moral. Voyez, XVII, 219, la note sur ἀμέγαρτε συβῶτα.

401. Ἠέ σ' ἀναρσιοι.... Répétition presque textuelle du vers X, 459.

402. Περιταμνόμενον, retranchant pour toi, c'est-à-dire dérobant.

403. Περὶ πτόλιος, au sujet d'une ville, c'est-à-dire pour t'emparer d'une ville. — Μαχεούμενον pour μαχούμενον, participe présent de μαχέομαι, épique pour μάχομαι. Hérodien (*Scholies* H) regarde μαχεούμενον comme une pure licence métrique : παράλογος ἡ διαίρεσις. θέλει γὰρ εἰπεῖν μαχόμενον· ἐπέκτασις οὖν γέγονε διὰ τὸ μέτρον.

406-408. Ἐν νήεσσι.... Voyez plus haut les vers 399-401 auxquels ceux-ci répondent, et les notes sur ces trois vers.

410. Ἔκτα, sous-entendu ἐμέ: me tua. — Σύν, avec, c'est-à-dire ayant pour complice. — Ἀλόχῳ, (ma) femme : Clytemnestre.

411. Δειπνίσσας,... Voyez le vers IV, 535 et la note sur ce vers.

412. Περί, alentour : autour de moi. — Ἄλλοι ἑταῖροι. Le second mot précise le sens du premier. Le massacre des autres convives porte uniquement sur les amis d'Agamemnon.

414. Οἵ, sous-entendu κτείνονται. Il y a des ellipses toutes semblables, *Iliade*, VIII, 306 et XVI, 407. On n'a donc pas besoin de supposer, comme font quelques-uns, qu'il manque un vers dans le texte entre 415 et 416. — Ἐν.... ἀνδρός, dans (la maison) d'un homme.

Ἤδη μὲν πολέων φόνῳ ἀνδρῶν ἀντεβόλησας,
μουνὰξ κτεινομένων, καὶ ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ·
ἀλλά κε κεῖνα μάλιστα ἰδὼν ὀλοφύραο θυμῷ,
ὡς ἀμφὶ κρητῆρα τραπέζας τε πληθούσας
κείμεθ' ἐνὶ μεγάρῳ, δάπεδον δ' ἅπαν αἵματι θῦεν.
Οἰκτροτάτην δ' ἤκουσα ὄπα Πριάμοιο θυγατρὸς,
Κασσάνδρης, τὴν κτεῖνε Κλυταιμνήστρη δολόμητις
ἀμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ἐγὼ ποτὶ γαίῃ χεῖρας ἀείρων
βάλλον ἀποθνήσκων περὶ φασγάνῳ· ἡ δὲ κυνῶπις
νοσφίσατ', οὐδέ μοι ἔτλη ἰόντι περ εἰς Ἀΐδαο

416. Ἀντεβόλησας, tu as assisté. Ancienne variante, ἀντεβόλησα (j'ai assisté). Le vers 418 prouve qu'il faut la seconde personne. Didyme (*Scholies* H) : οὕτως Ἀρίσταρχος· πρὸς γὰρ τὸν Ὀδυσσέα, ὡς καὶ τὸ ἑξῆς ὀλοφύραο θυμῷ.

417. Μουνάξ est opposé à ἐνὶ.... ὑσμίνῃ : d'un côté le meurtre simple, de l'autre la tuerie. C'est comme s'il y avait : κτεινομένων ἢ μουνὰξ ἢ ἐν ὑσμίνῃ. Mais il suffit de rendre καί par *atque etiam* (et aussi) pour faire comprendre qu'il y a ici deux idées, et non pas une idée unique. Les héros grecs tuaient souvent leur ennemi soit en embuscade, soit en combat singulier. Eustathe paraphrase μουνάξ par ἐν μονομαχίᾳ. Il faut ajouter : ἢ ἐν λόχῳ. Aussi les anciens n'affirmaient-ils point que μουνάξ désignât uniquement le combat singulier. *Scholies* B : ἴσως ἐν μονομαχίᾳ. Cela sous-entend l'autre façon de tuer son ennemi.

418. Κεῖνα (ces choses) est expliqué par ὡς et ce qui suit. — Μάλιστα dépend de ὀλοφύραο.

420. Δάπεδον, le sol, c'est-à-dire le pavé de la salle du festin. — Θῦεν, était agité, c'est-à-dire ruisselait. Ameis traduit par *dampfte, rauchte :* exhalait une vapeur, fumait. Le sens propre de θύω autorise l'explication; mais cette explication affaiblit singulièrement l'image.

423. Ἀμφ' ἐμοί, près de moi : à mes côtés. Cassandre avait été invitée au festin. On sait combien Eschyle et Sénèque se sont écartés de la tradition d'Homère. — Ποτὶ γαίῃ dépend de βάλλον, et χεῖρας ἀείρων marque le mouvement spasmodique des bras dans les convulsions de la mort.

424. Ἀποθνήσκων περὶ φασγάνῳ, mourant autour du glaive, c'est-à-dire mourant avec le glaive d'Égisthe entièrement enfoncé dans ma poitrine. Comparez περὶ δουρὶ ἤσπαιρ(ε) et περὶ δουρὶ πεπαρμένη (*Iliade*, XIII, 570-571 ; XXI, 577), et voyez la note sur le premier de ces deux passages. —D'après l'explication vulgaire, περὶ φασγάνῳ dépend de χεῖρας ἀείρων, et il s'agit du glaive d'Agamemnon : Agamemnon veut se mettre en défense. Mais il n'a pas même eu le temps d'avoir cette idée, au moins selon toute vraisemblance. Il est frappé à l'improviste, il tombe et expire; voilà tout. Il y a, dans les *Scholies*, trois explications du passage, entre autres celle-là. J'ai choisi celle qui m'a semblé la plus simple et la plus naturelle. C'est aussi celle qu'a adoptée Ameis, sauf pour χεῖρας ἀείρων, où il voit une sorte de supplication. Ce n'en est que l'apparence, car le mouvement est tout machinal. — Bothe explique la phrase en supposant qu'il y a triple hyperbate, et en construisant : αὐτὰρ ἐγὼ, ἀποθνήσκων ποτὶ γαίῃ, περίβαλλον χεῖρας ἀείρων φασγάνῳ. L'hypothèse est peu admissible, et le profit qu'on en pourrait tirer n'est pas très-évident. Je ne comprends rien, pour ma part, à cette explication. Bothe n'aurait pas mal fait de s'abstenir du sarcasme qu'il lance ici contre les scholiastes et contre Eustathe leur écho : « Fefellit bonos « viros oratio turbata et ὑπερβατή, quæ « congruit hisce rebus. »

425. Νοσφίσατ(ο), elle se retira à l'écart, c'est-à-dire elle m'abandonna. Voyez

χερσὶ κατ' ὀφθαλμοὺς ἑλέειν σύν τε στόμ' ἐρεῖσαι.
Ὣς οὐκ αἰνότερον καὶ κύντερον ἄλλο γυναικὸς
[ἥτις δὴ τοιαῦτα μετὰ φρεσὶν ἔργα βάληται]·
οἷον δὴ καὶ κείνη ἐμήσατο ἔργον ἀεικές,
κουριδίῳ τεύξασα πόσει φόνον. Ἦτοι ἔφην γε
ἀσπάσιος παίδεσσιν ἰδὲ δμώεσσιν ἐμοῖσιν
οἴκαδ' ἐλεύσεσθαι· ἡ δ' ἔξοχα λυγρὰ ἰδυῖα
οἷ τε κατ' αἶσχος ἔχευε καὶ ἐσσομένῃσιν ὀπίσσω
θηλυτέρῃσι γυναιξί, καὶ ἥ κ' εὐεργὸς ἔῃσιν.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ γόνον Ἀτρέος εὐρύοπα Ζεὺς

plus haut, vers 73, la note sur νοσφισθείς. Eustathe : ἡ δὲ γυνὴ ἐχωρίσθη, νόσφι γενομένη, καὶ μὴ τὰ ὅσια ἐπ' ἐμοὶ τελέσασα. Ce qui suit montre en effet qu'Agamemnon reproche à Clytemnestre de ne pas lui avoir rendu les derniers devoirs.

426. Κατ(ά) doit être joint à ἑλέειν : καθελεῖν. C'est le *premere oculos* des Latins. — Σύν doit être joint à ἐρεῖσαι.

427. Ὡς, *adeo*, tellement. — Οὐκ.... ἄλλο, sous-entendu ἐστί : il n'y a rien.

428. Ἥτις δή.... Vers inutile, ou même nuisible, et reconnu généralement comme tel par les anciens aussi bien que par les modernes. *Scholies* H : ἐν πολλοῖς οὐ φέρεται, ὡς ἐκλύων τὸν θυμόν· οὐ γὰρ ὅτι πρὸς θεραπείαν Ἀρήτης ὁ Ὀδυσσεύς· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον τῷ ὑποκρινομένῳ τὸ πρόσωπον Ἀγαμέμνονος περιίστασθαί τι εἰπεῖν. Cette note mal rédigée est probablement un débris de celle où Didyme avait mentionné l'athétèse du vers par Aristarque et les motifs de cette athétèse.

430. Ἦτοι ἔφην γε, et pourtant je me flattais.

432. Ἔξοχα se rapporte à ἰδυῖα, et non à λυγρά. — Λυγρὰ ἰδυῖα, *vulgo* λυγρ' εἰδυῖα, correction byzantine.

433. Οἷ τε.... καί, et sur elle-même.... et (sur). — Κατ(ά) doit être joint à ἔχευε.

434. Καί, même. — Ἥ se rapporte à γυναικί sous-entendu : sur la femme qui. — Εὐεργός, faisant de bonnes œuvres : vertueuse. Didyme (*Scholies* V) : σώφρων, καλὰ ἔργα πράσσουσα.

435-440. Ὣς ἔφατ'· αὐτάρ.... Aristophane de Byzance regardait ce passage comme interpolé. *Scholies* H : ἀθετοῦνται παρὰ Ἀριστοφάνει. Nous n'avons là probablement qu'une portion de la note de Didyme ; car il y a des obels, dans un des meilleurs manuscrits, aux six vers condamnés par Aristophane de Byzance. Ces obels proviennent sans doute d'Aristarque. Nous ne savons rien sur les motifs de l'athétèse; mais il n'est pas difficile de les deviner. On peut retrancher le discours d'Ulysse sans que la suite des idées paraisse en souffrir; et les réflexions que contient ce discours sont, pour Agamemnon, plus vraies que consolantes. La condamnation a dû être portée tout à la fois et διὰ τὸ περισσόν et διὰ τὸ ἀπρεπές. Seulement c'est là une rigueur excessive. Ces réflexions sur la cause des malheurs de la famille d'Atrée, Ulysse les a certainement faites en lui-même. Un poëte qui dit tout, et qui sait tout dire, a dû les lui faire exprimer. C'est la nature. Elles n'ont rien d'ailleurs qui puisse blesser Agamemnon. Si elles ne le consolent pas, au moins n'ajoutent-elles rien à ses misères. Il est trop bien édifié sur les choses mêmes, pour se choquer de paroles qui ne font, en définitive, que commenter sa propre pensée. Quant aux raisons grammaticales imaginées par quelques modernes pour confirmer l'athétèse antique, elles ne sont que de pures chimères. Voyez les notes qui vont suivre.

436. Γόνον Ἀτρέος est dit au propre, et non dans le sens de σέ. Ménélas a eu ses malheurs ; Oreste a eu ses malheurs. On ne doit donc pas dire que les Alexandrins ont vu, dans γόνον Ἀτρέος, un mo-

ἐκπάγλως ἤχθηρε γυναικείας διὰ βουλὰς
ἐξ ἀρχῆς· Ἑλένης μὲν ἀπωλόμεθ' εἵνεκα πολλοί·
σοὶ δὲ Κλυταιμνήστρη δόλον ἤρτυε τηλόθ' ἐόντι.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Τῷ νῦν μήποτε καὶ σὺ γυναικί περ ἤπιος εἶναι·
μή οἱ μῦθον ἅπαντα πιφαυσκέμεν, ὅν κ' εὖ εἰδῇς,
ἀλλὰ τὸ μὲν φάσθαι, τὸ δὲ καὶ κεκρυμμένον εἶναι.
Ἀλλ' οὐ σοίγ', Ὀδυσεῦ, φόνος ἔσσεται ἔκ γε γυναικός·
λίην γὰρ πινυτή τε καὶ εὖ φρεσὶ μήδεα οἶδεν
κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια.

tif de suspicion contre le vers. Cette expression fût-elle réellement pour σέ, on lui trouverait mainte forme analogue, non-seulement chez Homère, mais chez les poëtes dramatiques. Voyez, par exemple, IV, 254, Ὀδυσῆα pour αὐτόν.

437. Γυναικείας. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve l'adjectif γυναικεῖος. Payne Knight en conclut que le vers est interpolé. Mais il est évident que γυναικεῖος est un mot aussi vieux en grec que γυνή lui-même. Homère ne l'a point employé parce que le hasard l'a ainsi voulu. De tous les ἅπαξ εἰρημένα de l'*Odyssée*, c'est là peut-être le moins sujet à sérieuses difficultés.

438. Ἐξ ἀρχῆς (depuis le commencement) doit être restreint aux origines des maux d'Agamemnon et de Ménélas. Ce qui suit le prouve. Il ne s'agit point d'Aérope, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Homère ignore les horreurs d'Atrée et de Thyeste, si fameuses chez les tragiques. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 105-106 et la note sur ce passage. — Ἑλένης dépend de εἵνεκα.

441. Τῷ, *ideo*, par conséquent. Agamemnon tire la conclusion du discours d'Ulysse. Comme ce discours n'est lui-même qu'un commentaire du récit d'Agamemnon, et particulièrement des deux vers qui terminent ce récit, on peut dire qu'Agamemnon ne fait, en ce moment, qu'achever son récit par une affabulation bien naturelle. Il n'y a rien là qui justifie l'athétèse des vers 436-440. — Νῦν, maintenant, c'est-à-dire dorénavant. — Καὶ σύ, toi aussi, c'est-à-dire comme je ferais si j'étais à ta place. — Γυναικί περ a un sens restreint : même pour *ta femme*. Quelques-uns l'entendent, mais à tort, de toute femme en général. — Ἤπιος, en mauvaise part : trop débonnaire. — Εἶναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

442. Μή οἱ. Ancienne variante, μήθ' οἱ. Didyme (*Scholies* H) : τινὲς, μήθ' οἱ, κακῶς. — Μῦθον ἅπαντα, toute parole indistinctement : toute chose quelconque. — Πιφαυσκέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme εἶναι au vers précédent, et plus loin φάσθαι et εἶναι.

443. Φάσθαι.... D'après le mouvement de la phrase, les deux τό sont à l'accusatif; mais l'un dépend directement de φάσθαι (dis), et l'autre dépend d'une préposition sous-entendue; car κεκρυμμένον εἶναι ne peut guère avoir le sens actif, bien qu'au fond ce soit comme s'il y avait *cache*. Se renfermer absolument en soi à propos d'une chose, c'est faire un secret de cette chose. Didyme (*Scholies* H) : ἀλλὰ τὸ μὲν λέγε τῇ σῇ γυναικὶ, τὸ δὲ κρύπτε. Je remarque en passant que cette note justifie l'explication que nous avons donnée de γυναικί περ, vers 441. — Peut-être devrait-on écrire κεκρυμμένος εἶναι, d'après l'exemple πεφυλαγμένος εἶναι (*Iliade*, XXIII, 343). De cette façon, il serait certain sans conteste que le second τό n'est point le sujet du verbe εἶναι, ce que suppose la traduction *aliud vero et celatum sit*. Au lieu de cela, la question reste indécise. Ameis : « τὸ μέν und τὸ δέ, gleicher Casus? » Mais le sens, de toute manière, est au fond le même.

445. Πινυτή τε, sous-entendu ἐστί.

Ἡ μέν μιν νύμφην γε νέην κατελείπομεν ἡμεῖς,
ἐρχόμενοι πόλεμόνδε· πάϊς δέ οἱ ἦν ἐπὶ μαζῷ
νήπιος, ὅς που νῦν γε μετ' ἀνδρῶν ἵζει ἀριθμῷ,
ὄλβιος· ἦ γὰρ τόνγε πατὴρ φίλος ὄψεται ἐλθών,
καὶ κεῖνος πατέρα προσπτύξεται, ἣ θέμις ἐστίν.
Ἡ δ' ἐμὴ οὐδέ περ υἷος ἐνιπλησθῆναι ἄκοιτις
ὀφθαλμοῖσιν ἔασε· πάρος δέ με πέφνε καὶ αὐτόν.
[Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
κρύϐδην, μηδ' ἀναφανδά, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν
νῆα κατισχέμεναι· ἐπεὶ οὐκέτι πιστὰ γυναιξίν.]
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
εἴ που ἔτι ζώοντος ἀκούετε παιδὸς ἐμοῖο,
ἤ που ἐν Ὀρχομενῷ, ἢ ἐν Πύλῳ ἠμαθόεντι,

447. Ἡμεῖς, nous, c'est-à-dire toi et moi. Agamemnon était allé chercher Ulysse pour l'emmener à la guerre, et ils étaient partis d'Ithaque ensemble. Voyez les vers XXIV, 115-119.

449. Ὅς που, lequel sans doute. — Νῦν γε, maintenant du moins, c'est-à-dire à l'âge qu'il doit avoir aujourd'hui.

450. Ὄλϐιος, heureux, c'est-à-dire vivant dans le bien-être et les honneurs.

451. Ἣ θέμις ἐστίν. Voyez la note du vers III, 45.

452. Υἷος dépend de ἐνιπλησθῆναι : de m'être rassasié du fils, c'est-à-dire d'avoir joui de la vue de mon fils; car ὀφθαλμοῖσιν (par les yeux) précise la nature du plaisir dont Agamemnon a été privé.

453. Πάρος, auparavant : avant que j'eusse vu mon fils. — Καὶ αὐτόν, *vel ipsum*, c'est-à-dire *quamvis maritum*, quoique étant son mari. Quelques anciens regardaient le mot καί comme redondant. *Scholies* H : περιττὸς ὁ καί. Cela affaiblit beaucoup la pensée.

454-456. Ἄλλο δέ τοι.... Ces trois vers sont une interpolation médiocrement adroite. Ils manquaient dans la plupart des textes antiques, et ils paraissent avoir été obélisés par Aristarque. *Scholies* H : οὐδὲ οὗτοι ἐφέροντο ἐν τοῖς πλείστοις, ὡς μαχόμενοι τοῖς προκειμένοις. Cette note n'est qu'un débris de ce qu'a dû écrire Didyme, et les deux membres de phrase sont intervertis. Il faut lire sans doute : ἀθετοῦνται οὗτοι ὡς μαχόμενοι.... οὐδὲ ἐφέροντο.... sans compter les détails intercalés qu'on ne peut rétablir, même par conjecture, comme προηθετοῦντο..., Ῥιανὸς..., Καλλίστρατος, etc.

454. Ἄλλο.... Ce vers est d'ailleurs bien d'Homère. On l'a vu dans l'*Iliade*, I, 297 et *passim*; on le reverra dans l'*Odyssée*, XVI, 299.

455. Ἀναφανδά, comme ἀναφανδόν.

456. Κατισχέμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Πιστά est pris substantivement, et il a la valeur d'un singulier : *fides*, confiance. Il faut sous-entendre εἶναι δύναται, ou quelque chose d'équivalent. Eustathe : ταυτόν ἐστι τῷ, οὐκέτι πιστευτέον γυναιξί.

458. Που doit être joint à ζώοντος, et non à ἀκούετε. C'est ce que montre l'énumération suivante. Agamemnon est curieux de savoir avec précision *en quel endroit vit* son fils Oreste. — Ἔτι, encore, c'est-à-dire en ce moment. Cette explication du vers 458 rend le vers 461 parfaitement légitime, et le justifie du reproche que lui adressaient quelques anciens. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἐν Ὀρχομενῷ. Orchomène en Béotie était une ville sainte, où les persécutés trouvaient un refuge sous la protection des dieux. Didyme (*Scholies* B, H, Q et V) : διὰ τὴν ἀσυλίαν καὶ ἀσφάλειαν. — Ἐν Πύλῳ. Nestor avait été le plus fidèle ami d'Agamemnon.

ἤ που πὰρ Μενελάῳ ἐνὶ Σπάρτῃ εὐρείῃ·
οὐ γάρ που τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀρέστης.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ἀτρείδη, τί με ταῦτα διείρεαι; Οὐδέ τι οἶδα,
ζώει ὅγ' ἦ τέθνηκε· κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.
Νῶϊ μὲν ὣς ἐπέεσσιν ἀμειβομένω στυγεροῖσιν
ἕσταμεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.
Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
καὶ Πατροκλῆος, καὶ ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,
Αἴαντός θ', ὃς ἄριστος ἔην εἶδός τε δέμας τε
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.
Ἔγνω δὲ ψυχή με ποδώκεος Αἰακίδαο,
καί ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,

461. Οὐ γάρ που.... Appropriation du vers I, 196, où il était question d'Ulysse. La réflexion d'Agamemnon n'est pas indispensable; mais elle n'est nullement inepte, si l'on entend, au vers 458, που et ἔτι d'une façon convenable. Agamemnon, qui est aux Enfers, sait parfaitement qu'Oreste n'y est point, partant qu'il vit, qu'il se trouve quelque part sur la terre. Ceux qui prononçaient l'athétèse contre le vers 461 pour raison d'ineptie, croyaient évidemment qu'Agamemnon dit, au vers 458 : « Avez-vous quelque part entendu dire si mon fils est encore vivant? » Mais ils ne faisaient pas attention qu'un mort ne pourrait parler ainsi, puisque, sachant ceux qui sont morts, il sait ceux qui ne le sont pas. Il est très-possible qu'Aristarque ait regardé le vers 461 comme inutile; mais il est impossible que le motif d'athétèse mentionné dans les *Scholies* H ait été allégué par lui : ἀθετεῖται διὰ τὸ εὔηθες. εἰ γὰρ ἐπέπειστο ὅτι οὔπω τέθνηκε, πρὸς τί ἐρωτᾷ, ἢ (lisez εἴ) που ἔτι ζῶοντος ἀκούετε; Il est probable même que cette note, sauf le premier mot peut-être, ne provient point de Didyme. — Une chose curieuse, c'est que cette note, chez Dindorf, est au vers 458, et que l'éditeur des *Scholies* ne s'est point aperçu qu'elle n'avait là que faire, et qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'au vers 461. — Enfin nous avons la preuve que le vers 461 figurait dans le texte d'Aristarque; car Didyme (*Scholies* H) dit, à propos de la leçon vulgaire οὐ γάρ πω : οὐ γάρ που, αἱ Ἀριστάρχου.

463. Οὐδὲ équivaut à οὐ γάρ. Dès qu'il y a ignorance absolue, toute réponse est impossible, surtout à des questions précises, comme celles d'Agamemnon; et Ulysse, comme il le fait entendre, est trop sage pour dire des paroles inutiles.

464. Ζώει.... Voyez le vers IV, 837 et la note sur ce vers.

465. Νῶϊ μὲν.... Voyez plus haut le vers 81 et la note sur ce vers.

466. Ἕσταμεν.... Répétition, sauf le premier mot, du vers X, 570.

467. Ἦλθε δ' ἐπί, puis survint, c'est-à-dire puis survinrent; car le mot ψυχή est trois fois sous-entendu.

470. Τῶν ἄλλων.... Répétition d'un vers qu'on a vu deux fois dans l'*Iliade* (II, 674 et XVII, 280).

471. Ἔγνω.... με, me reconnut. Ajoutez : après avoir bu du sang des victimes. Voyez plus haut, vers 390. C'était la condition indispensable. Mais Ulysse suppose naturellement qu'on s'en souvient. *Scholies* B, H et Q : μεθὸ ἔπιε τοῦ αἵματος. ἔστι δὲ κατὰ τὸ σιωπώμενον διὰ τοῦ αἵματος. D'après la formule de la deuxième phrase de la note, il est évident pour moi que cette note est une citation textuelle

σχέτλιε, τίπτ' ἔτι μεῖζον ἐνὶ φρεσὶ μήσεαι ἔργον;
Πῶς ἔτλης Ἄϊδόσδε κατελθέμεν, ἔνθα τε νεκροὶ
ἀφραδέες ναίουσι, βροτῶν εἴδωλα καμόντων;
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ὦ Ἀχιλεῦ, Πηλέος υἱὲ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν,
ἦλθον Τειρεσίαο κατὰ χρέος, εἴ τινα βουλὴν
εἴποι, ὅπως Ἰθάκην ἐς παιπαλόεσσαν ἱκοίμην·
οὐ γάρ πω σχεδὸν ἦλθον Ἀχαιΐδος, οὐδέ πω ἁμῆς
γῆς ἐπέϐην, ἀλλ' αἰὲν ἔχω κακά· σεῖο δ', Ἀχιλλεῦ,
οὔτις ἀνὴρ προπάροιθε μακάρτατος οὔτ' ἄρ' ὀπίσσω.
Πρὶν μὲν γάρ σε ζωὸν ἐτίομεν ἶσα θεοῖσιν
Ἀργεῖοι, νῦν αὖτε μέγα κρατέεις νεκύεσσιν
ἐνθάδ' ἐών· τῷ μήτι θανὼν ἀκαχίζευ, Ἀχιλλεῦ.
Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·

d'Aristarque, et qu'on pourrait écrire en tête : ἡ διπλῆ, ὅτι.

474. Τίπτ(ε) n'est pas ici dans son sens ordinaire (*pourquoi*). Il doit être divisé dans l'explication en ses deux parties composantes, τί et ποτε : τί ἔργον μήσεαί ποτε ἔτι μεῖζον; et alors le futur μήσεαι a le sens du conditionnel. — Μεῖζον, sous-entendu τούτου : plus grande que l'œuvre que tu accomplis en ce moment. Achille trouve qu'Ulysse, en venant aux Enfers, a atteint le comble de l'audace. — Au lieu de μήσεαι, quelques anciens écrivaient μήδεαι. Mais ce présent ne donne aucun sens net.

475. Ἔνθα τε, comme ἔνθα : *ubi*, où.

476. Ἀφραδέες. Ancienne variante, ἀδρανέες. — Βροτῶν εἴδωλα καμόντων, apposition explicative à νεκροὶ ἀφραδέες.

478. Ὦ Ἀχιλεῦ,... Voyez le vers XVI, 21 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

479. Τειρεσίαο κατὰ χρέος, par besoin de Tirésias, c'est-à-dire parce que j'avais à consulter Tirésias. — La traduction de χρέος par *vaticinium* donne un sens raisonnable ; mais elle est tout à fait arbitraire, et n'a pour elle qu'une fausse apparence.

481. Οὐ γάρ πω.... Voyez plus haut le vers 166 et la note sur ce vers.

482. Σεῖο, que toi, c'est-à-dire en comparaison de toi.

483. Προπάροιθε et ὀπίσσω supposent deux verbes sous-entendus, l'un ἐγένετο et l'autre ἔσται. — Μακάρτατος. La substitution du superlatif au comparatif est intentionnelle. Ulysse, grâce à cette substitution et au tour négatif, dit à Achille : « Tu es par excellence, entre tous les mortels de tous les temps, le mortel le plus comblé de bonheur. » La correction de Bekker, μακάρτερος, n'est pas inutile seulement, elle est nuisible.

485. Νῦν αὖτε correspond à πρὶν μέν. — Μέγα κρατέεις (*potenter imperas*) ne signifie point une autorité à titre de roi des Enfers, puisque Achille n'est lui-même qu'une ombre; mais les ombres, vulgaires ou non, qui habitent l'Érèbe, reconnaissent la supériorité de celle d'Achille. Bothe : « Regnare dicit Achillem « apud inferos sicut olim in vita. » Dans la prairie d'asphodèle, il y a une image de la vie humaine, comme dans ces Champs Élysées que nous peint Virgile, *Énéide*, VI, 651-659; et tout s'y passe, entre les ombres, comme jadis sur la terre entre les hommes. — Νεκύεσσιν, datif local : parmi les morts. Ceux qui font de νεκύεσσιν le complément de κρατέεις n'ont pas réfléchi, et se sont laissé abuser par le vers 491. Le verbe κρατέω ne se construit point avec le datif.

486. Τῷ, c'est pourquoi

Μὴ δή μοι θάνατόν γε παραύδα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.
Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλῳ,
ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ᾧ μὴ βίοτος πολὺς εἴη,
ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.
Ἀλλ' ἄγε μοι τοῦ παιδὸς ἀγαυοῦ μῦθον ἔνισπε,
ἢ ἕπετ' ἐς πόλεμον πρόμος ἔμμεναι ἠὲ καὶ οὐχί.
Εἰπὲ δέ μοι, Πηλῆος ἀμύμονος εἴ τι πέπυσσαι,
ἢ ἔτ' ἔχει τιμὴν πολέσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,
ἦ μιν ἀτιμάζουσιν ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε,
οὕνεκά μιν κατὰ γῆρας ἔχει χεῖράς τε πόδας τε.
Οὐ γὰρ ἐγὼν ἐπαρωγὸς ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο,
τοῖος ἐών, οἷός ποτ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
πέφνον λαὸν ἄριστον, ἀμύνων Ἀργείοισιν.

489. Βουλοίμην κ(ε), j'aimerais mieux. Voyez la note du vers III, 232. — Ἐπάρουρος équivaut à γεωργός. Quelques anciens écrivaient Βουλοίμην κε πάρουρος, et ils faisaient de πάρουρος un synonyme de φύλαξ ou de ἀκόλουθος. Didyme a bien raison de dire (*Scholies* H), à propos de cette leçon : οὐκ εὖ. En effet, l'homme dont il va être question n'a qu'un aide de charrue. Les riches seuls ont des valets ou des gardes. — Ἄλλῳ pourrait suffire; mais il y a d'opulents campagnards chez qui la vie des serviteurs n'est point misérable. Aussi Achille ne s'en tient-il pas à l'idée d'être un manœuvre; il voudrait l'être dans les pires conditions. De là ce qui suit.

490. Βίοτος. La variante βίος, indiquée dans les *Scholies* H, n'est probablement qu'une glose; car on ne peut guère intercaler une particule entre μή et ce mot, comme l'exigerait la quantité.

491. Ἤ, *quam*, que. — Ἀνάσσειν est dit au propre, et non, comme κρατέεις au vers 485, dans un sens moral. Achille fait allusion à la puissance du roi des Enfers. Il ne voudrait pas même être Aïdès en personne. — On sait que Platon, dans sa *République*, s'indigne contre le sentiment prêté au héros par le poëte. Ce sentiment n'en est pas moins vrai, conforme à notre nature; et Virgile a bien fait de s'en inspirer, quand il dit, *Énéide*, VI, 436-437 : « ...., quam vellent æthere in « alto Nunc et pauperiem et duros per« ferre labores. »

492. Τοῦ παιδός équivaut à περὶ ἐμοῦ παιδός.

493. Ἤ.... ἠέ, *utrum.... an*, si.... ou bien si. — Ἔμμεναι, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : pour être. — Οὐχί, sous-entendu ἕπετο.

494. Πηλῆος, comme περὶ Πηλῆος.

495-496. Ἤ.... ἦ, si.... ou bien si.

495. Τιμήν, la royauté.

496. Ἀτιμάζουσιν a pour sujet Μυρμιδόνες sous-entendu. — Ἑλλάδα et Φθίην désignent tout à la fois et les deux principales villes du royaume de Pélée, et la contrée où elles se trouvent, c'est-à-dire l'Argos des Pélasges, autrement la Thessalie. Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les notes des vers II, 684 et IX, 395. Les *Scholies* B répètent encore ici ce qu'Aristarque a si souvent dit à propos de la Hellas d'Homère.

498. Οὐ γάρ. Zénodote, εἰ γάρ. Avec cette leçon, Achille exprimerait un souhait. — Ἐπαρωγός, sous-entendu εἰμί.

500. Λαὸν ἄριστον, selon Aristarque, désigne l'armée de Memnon. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος σὺν τῷ Μέμνονι ἀκούει. Mais rien n'empêche d'y voir une allusion à celle que commandait Hector lui-même dans la dernière bataille de l'*Iliade*.

Εἰ τοιόσδ' ἔλθοιμι μίνυνθά περ ἐς πατέρος δῶ,
τῷ κέ τεῳ στύξαιμι μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους,
οἳ κεῖνον βιόωνται, ἐέργουσίν τ' ἀπὸ τιμῆς.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Ἤτοι μὲν Πηλῆος ἀμύμονος οὔτι πέπυσμαι·
αὐτάρ τοι παιδός γε Νεοπτολέμοιο φίλοιο
πᾶσαν ἀληθείην μυθήσομαι, ὥς με κελεύεις·
αὐτὸς γάρ μιν ἐγὼ κοίλης ἐπὶ νηὸς ἐΐσης
ἤγαγον ἐκ Σκύρου μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
Ἤτοι ὅτ' ἀμφὶ πόλιν Τροίην φραζοίμεθα βουλάς,
αἰεὶ πρῶτος ἔβαζε καὶ οὐχ ἡμάρτανε μύθων·
Νέστωρ τ' ἀντίθεος καὶ ἐγὼ νικάσκομεν οἴω.
Αὐτὰρ ὅτ' ἐν πεδίῳ Τρώων μαρνοίμεθα χαλκῷ,
οὔποτ' ἐνὶ πληθυῖ μένεν ἀνδρῶν οὐδ' ἐν ὁμίλῳ,
ἀλλὰ πολὺ προθέεσκε, τὸ ὃν μένος οὐδενὶ εἴκων·
πολλοὺς δ' ἄνδρας ἔπεφνεν ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.
Πάντας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
ὅσσον λαὸν ἔπεφνεν ἀμύνων Ἀργείοισιν·

501. Τοιόσδ(ε), tel que je viens de dire. Ancienne variante τοῖος δ(έ) en deux mots. C'est à cette leçon que se rapporte une note des *Scholies* H : τὸ δέ ἀντὶ τοῦ γάρ· εἰ τοῖος γάρ. Mais l'asyndète est bien préférable, et pour la vivacité du style, et parce que τοιόσδ(ε) est plus précis que τοῖος. — Μίνυνθά περ, même peu de temps, c'est-à-dire ne fût-ce que pour quelques instants.

502. Τῷ, alors. — Στύξαιμι a le sens actif. — Μένος et χεῖρας sous-entendu ἐμόν et ἐμάς. — Au lieu de τῷ κέ τεῳ, Aristarque, selon les *Scholies* H, écrivait τῷ κε τέων. Avec cette leçon, l'explication grammaticale est à peu près impossible. Achille ne peut pas dire, en parlant de ses adversaires, χεῖρας ἀάπτους. Il y a eu probablement, chez le scribe, confusion d'orthographe, à cause de la ressemblance des mots τεωι et τεων dans l'écriture cursive.

503. Οἵ se rapporte à ἐκείνων, sous-entendu : des misérables qui. — Τιμῆς. Voyez plus haut la note du vers 495.

505. Πηλῆος. Voyez plus haut la note du vers 494.

506. Νεοπτολέμοιο. Voyez l'*Iliade*, XIX, 326-333, et la note sur ce passage.

508. Ἐκ Σκύρου. Voyez la même note.

509. Μετ(ά), vers.

510. Πόλιν Τροίην. Ici, comme au vers de l'*Iliade* I, 129, Aristarque écrivait Τροίην, adjectif. Voyez la note sur ce vers.

511. Οὐχ ἡμάρτανε μύθων signifie, d'après la force du tour négatif, que Néoptolème prononçait des discours pleins de sagesse.

512. Νικάσκομεν, nous l'emportions d'ordinaire. Ancienne variante, νεικέσκομεν, nous luttions d'ordinaire, c'est-à-dire nous rivalisions avec lui.

513. Μαρνοίμεθα. C'est arbitrairement que Wolf et d'autres ont rejeté cette forme et écrit μαρναίμεθα.

515. Ἀλλὰ πολὺ.... Voyez le vers XXII, 459 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

517. Πάντας. Répétition presque textuelle du vers 328 et du vers IV, 240.

518. Ὅσσον λαόν se rapporte à l'idée

ἀλλ' οἷον τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ,
ἥρω' Εὐρύπυλον· πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
Κήτειοι κτείνοντο, γυναίων εἵνεκα δώρων.
Κεῖνον δὴ κάλλιστον ἴδον μετὰ Μέμνονα δῖον.
Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, ὃν κάμ' Ἐπειός,
Ἀργείων οἱ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο·
[ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον ἠδ' ἐπιθεῖναι·]
ἔνθ' ἄλλοι Δαναῶν ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες
δάκρυά τ' ὠμόργνυντο, τρέμον θ' ὑπὸ γυῖα ἑκάστου·

générale contenue dans πάντας. Didyme (*Scholies* H) : πρὸς τὸ σημαινόμενον ἀπέδωκε πάντας ὅσσον λαόν.

519. Ἀλλ(ά), sous-entendu μυθήσομαι καὶ ὀνομήνω. — Οἷον, selon quelques anciens, est au neutre : de quelle manière. (*Scholies* Q) : ἀλλὰ μυθήσομαι οἵως τὸν Τηλεφιδην κατενήρατο. D'autres faisaient de οἷον une exclamation. Mêmes *Scholies* : θαυμαστικῶς δὲ τὸ οἷον. Mais il vaut mieux le rapporter comme un éloge (*qualem*) au fils de Télèphe. — Τόν (*illum*) est emphatique. — Τηλεφίδην. D'après la tradition, Télèphe avait quitté l'Arcadie pour s'établir en Mysie; et voilà comment les Cétéens, c'est-à-dire des Mysiens, étaient commandés par un petit-fils d'Hercule.

520. Εὐρύπυλον. Ce personnage a été célébré par les poëtes cycliques. D'après la *Petite Iliade*, c'est lui qui avait tué Machaon, fils d'Esculape.

521. Κήτειοι. Les Cétéens étaient une peuplade de la Mysie. — La plupart des anciens faisaient de κήτειοι un adjectif, synonyme de μεγάλοι. Didyme (*Scholies* V) donne une raison de préférer le sens vulgaire, c'est qu'Alcée dit Cétéen dans l'acception de Mysien : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι Μυσῶν ἔθνος τοὺς Κητείους· ἦν γὰρ ὁ Τήλεφος Μυσίας βασιλεὺς, καὶ Ἀλκαῖος δέ φησι τὸν Κήτειον ἀντὶ τοῦ Μυσόν. Mais d'après les *Scholies* B, H et Q, Aristarque ne croyait pas aux Cétéens. Les mêmes *Scholies* citent la variante κήδειοι, qui n'est pas absurde, et la variante χήτειοι, qui l'est incontestablement. — Γυναίων εἵνεκα δώρων suppose une histoire analogue à celle d'Eriphyle; car le poëte répète textuellement l'expression, XV, 247, à propos de la mort d'Amphiaraüs. Eurypyle aurait été trahi par sa mère Astyoché, sœur de Priam. Elle savait que son fils périrait, s'il allait à Ilion. Elle le laissa partir, séduite par les présents de son frère. Il y a d'autres explications, plus ou moins contestables. Celle-ci même n'agréait point à Strabon. Le grand géographe dit en propres termes qu'il ne comprend pas le vers 521, et que les grammairiens n'ont conté, à propos de ce vers, que de pures sornettes : οὔτε τοὺς Κητείους ἴσμεν οὕστινας δεξασθαι δεῖ, οὔτε τὸ γυναίων εἵνεκα δώρων. ἀλλὰ καὶ οἱ γραμματικοὶ μυθάρια παραβάλλοντες εὑρεσιλογοῦσι μᾶλλον ἢ λύουσι τὰ ζητούμενα.

522. Κεῖνον. Il s'agit d'Eurypyle.

523. Ἵππον. Il s'agit du cheval de bois. Voyez les vers IV, 272 et VIII, 492.

525. Ἠμὲν.... Ce vers, qui affaiblit la pensée, est une évidente interpolation. Il a été façonné à l'aide du vers V, 751 de l'*Iliade*, où l'on voit les Heures ouvrant et fermant les portes du ciel. Les anciens ont ignoré le vers 525, ou l'ont trouvé inconvenant. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον, ἔνια δὲ τῶν ὑπομνημάτων. περιγραπτέον ὡς ἀπρεπῆ. θυρωροῦ γὰρ ἔργον.

526. Δαναῶν ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες. Ancienne variante, πάντες κατὰ δούριον ἵππον Ἀχαιοί. Cette leçon est attribuée, dans les *Scholies* H, à Aristarque. Mais La Roche ne croit point que la note soit de Didyme; car il dit simplement : *Schol. H*. Sans cette incertitude, on ferait peut-être bien de substituer à la banalité Δαναῶν.... une hyperbole qui met bien en relief le caractère de Néoptolème.

527. Ὑπό est adverbe : *subtus*, par-dessous. — Γυῖα est le sujet du pluriel τρέμον.

κεῖνον δ' οὔποτε πάμπαν ἐγὼν ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
οὔτ' ὠχρήσαντα χρόα κάλλιμον, οὔτε παρειῶν
δάκρυ ὀμορξάμενον· ὁ δέ με μάλα πόλλ' ἱκέτευεν
ἱππόθεν ἐξίμεναι, ξίφεος δ' ἐπεμαίετο κώπην
καὶ δόρυ χαλκοβαρὲς, κακὰ δὲ Τρώεσσι μενοίνα.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπὴν,
μοῖραν καὶ γέρας ἐσθλὸν ἔχων ἐπὶ νηὸς ἔβαινεν
ἀσκηθὴς, οὔτ' ἄρ βεβλημένος ὀξέϊ χαλκῷ
οὔτ' αὐτοσχεδίην οὐτασμένος, οἷά τε πολλὰ
γίγνεται ἐν πολέμῳ· ἐπιμὶξ δέ τε μαίνεται Ἄρης.
Ὣς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο
φοίτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,
γηθοσύνη ὅ οἱ υἱὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι.

528. Πάμπαν est étroitement uni à la négation : *numquam omnino*.

529. Χρόα, quant à la peau, c'est-à-dire de visage. — Παρειῶν, comme ἀπὸ παρειῶν.

531. Ἐξίμεναι, comme ὥστε ἐξίμεναι: afin de sortir. Néoptolème est pressé d'en finir avec les Troyens, et il s'impatiente d'avoir à attendre le signal de la sortie générale. — Ancienne variante, ἐξέμεναι.

533. Ἀλλ' ὅτε.... On a vu, III, 130, un vers presque identique.

534. Μοῖραν indique la portion de butin revenant de droit à Néoptolème, et γέρας la récompense décernée à la valeur du jeune héros.

536. Οἷά τε πολλά, expression adverbiale : comme bien souvent.

537. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

539. Φοίτα. Ancienne variante, ᾤχετο. — Βιβᾶσα, *vulgo* βιβῶσα. La forme βιβᾶσα est justifiée par μακρὰ βιβάς, qu'on a vu au vers IX, 450, et qui est fréquent dans l'*Iliade*. — Κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα, à travers la prairie d'asphodèle. Le nom de la plante est proparoxyton (ἀσφόδελος), et ἀσφοδελός oxyton équivaut à ἀσφοδελώδης, à ἀσφοδέλους ἔχων. — Les bulbes d'asphodèle servaient de nourriture aux pauvres, comme on le voit par Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 40. On en mettait pour offrande sur la tombe des morts. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts, dans les Enfers, soit une plaine où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle. — Les anciens ont beaucoup discuté sur ἀσφοδελὸν λειμῶνα. *Scholies* H et Q : ὀξυτόνως. ἄδηλον δὲ πότερον σποδελὸν ἢ ἀσφοδελόν. λέγεται γὰρ καὶ χωρὶς τοῦ α. τινὲς δὲ γράφουσι σφοδελὸν, διὰ τὴν σποδὸν τῶν καιομένων νεκρῶν. ἄμεινον δὲ ἀσφοδελὸν, διὰ τὸ Περσεφόνης εἶναι λειμῶνα τὸν τόπον. εἶπε δὲ ἀσφοδελὸν τὸν τόπον τὸν ἔχοντα ἀσφόδελον, ἥτις ἐστὶ βοτάνη ὁμοία σκίλλῃ. Cette note composite est un peu incohérente; mais les pièces en proviennent de bonnes mains. Hérodien et Didyme y sont certainement pour la plus forte part. On va voir, par Eustathe, l'opinion de deux autres Alexandrins : ὀξύνεται δὲ ὁ Ὁμηρικὸς οὗτος ἀσφοδελὸς πρὸς διαστολὴν, ὡς περιεκτικὸς ὢν ἀσφοδέλων. ἀσφόδελος μὲν γὰρ προπαροξυτόνως τὸ φυτὸν κατὰ Ἐρέννιον Φίλωνα, ἀσφοδελὸς δὲ ὀξυτόνως ὁ αὐτοῦ τόπος. Τρύφων δὲ, φασὶ, προκρίνει ὁμοτονεῖν ἄμφω, ἐπεὶ πολλάκις ὁμότονα τοῖς περιέχουσι τὰ περιεχόμενα.

540. Γηθοσύνη, *læta*, joyeuse. Ancienne variante, γηθοσύνῃ, *præ gaudio*, de joie. Ce n'est point ici comme au vers XIII, 29 de l'*Iliade*, où nous avons dû préférer le substantif. Voyez la note sur ce vers. Nous avons ici (*Scholies* H) la note même d'Aristarque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) χωρὶς τοῦ ι, γηθοσύνη, ἀντὶ τοῦ χαίρουσα. — Ὅ, *quod*, que (ou, si l'on veut, de ce que,

Αἱ δ' ἄλλαι ψυχαὶ νεκύων κατατεθνηώτων
ἕστασαν ἀχνύμεναι, εἴροντο δὲ κήδε' ἑκάστη.
Οἴη δ' Αἴαντος ψυχὴ Τελαμωνιάδαο
νόσφιν ἀφεστήκει, κεχολωμένη εἵνεκα νίκης
τήν μιν ἐγὼ νίκησα δικαζόμενος παρὰ νηυσὶν,
τεύχεσιν ἀμφ' Ἀχιλῆος· ἔθηκε δὲ πότνια μήτηρ.
[Παῖδες δὲ Τρώων δίκασαν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.]
Ὡς δὴ μὴ ὄφελον νικᾶν τοιῷδ' ἐπ' ἀέθλῳ·
τοίην γὰρ κεφαλὴν ἕνεκ' αὐτῶν γαῖα κατέσχεν,

parce que). — Οἱ, d'après les habitudes de la diction d'Homère, doit être joint à υἱόν (le fils à lui, son fils), plutôt qu'à ἔφην ou à εἶναι.

541. Αἱ δ' ἄλλαι. Il s'agit des âmes nommées plus haut, vers 468-469, de celles qui étaient avec Achille devant Ulysse : *illæ autem, scilicet aliæ.*

542. Εἴροντο δὲ κήδεα, selon l'interprétation vulgaire, signifie, *narrabantque dolores.* Il vaut mieux laisser à εἴροντο son sens ordinaire, et entendre κήδεα comme s'il y avait κηδείους, περὶ κηδείους. Ulysse n'a rien à apprendre sur l'histoire de Patrocle ni sur celle d'Antilochus; mais Patrocle et Antilochus ont à cœur de savoir où en sont leurs proches et leurs amis. Bothe : « εἴροντο κήδεα, *sci-* « *scitabantur de curis* suis, h. e. de iis qui « curæ erant ipsis apud superos. » Ameis : « Fragten mich nach ihren Bekümmernis- « sen, das ist nach den Gegenstænden ihrer « Sorgen (auf der Oberwelt). » — Ἑκάστη. Il va y avoir une exception. Deux âmes seulement sont entrées en rapport avec Ulysse, l'âme de Patrocle et celle d'Antilochus.

543. Δ(έ) est tout à fait disjonctif : au contraire.

544. Ἀφεστήκει sans augment. Ancienne variante, ἀφειστήκει avec augment. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, ἀφεστήκει.

545. Τήν équivaut à τῇ : par laquelle. C'est ce que les grammairiens appellent l'accusatif du contenu.

546. Ἔθηκε, sous-entendu αὐτά : les proposa, c'est-à-dire les avait mises au concours. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Πότνια μήτηρ. C'est la mère d'Achille, Thétis.

547. Παῖδες.... Vers obélisé par Aristarque comme se rapportant à des traditions postérieures à Homère. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος. ἡ δὲ ἱστορία ἐκ τῶν κυκλικῶν. Voici, d'après le même critique (*Scholies* H, Q et V), comment les cycliques contaient la chose : φυλαττόμενος ὁ Ἀγαμέμνων τὸ δόξαι θατέρῳ χαρίσασθαι τῶν περὶ τῶν Ἀχιλλέως ὅπλων ἀμφισβητούντων, αἰχμαλώτους τῶν Τρώων ἀγαγὼν ἠρώτησεν ὑπὸ ὁποτέρου τῶν ἡρώων μᾶλλον ἐλυπήθησαν. εἰπόντων δὲ τὸν Ὀδυσσέα τῶν αἰχμαλώτων, δηλαδὴ ἐκεῖνον εἶναι τὸν ἄριστον κρίναντες τὸν πλεῖστα λυπήσαντα τοὺς ἐχθροὺς, ἔδωκεν εὐθὺς τῷ Ὀδυσσεῖ τὰ ὅπλα. — Παῖδες.... Τρώων, c'est-à-dire Τρῶες : des Troyens. Ces Troyens étaient des prisonniers du camp. Agamemnon leur demanda, comme on vient de voir, qui d'Ajax ou d'Ulysse avait fait le plus de mal à leur pays, et ils répondirent : Ulysse. — Bothe propose de lire παῖδες δ' ἡρώων, et il cite Ovide, *Métamorphoses,* XIII, 1 : « Con- « sedere duces. » Mais l'athétèse même prouve qu'on n'a jamais lu, chez les anciens, παῖδες δ' ἡρώων, car cette leçon n'eût offert aucune difficulté. — Παλλὰς Ἀθήνη doit s'entendre d'une présence réelle. Ulysse était le favori de Minerve. D'après les symbolistes, c'est une allégorie. Minerve est la sagesse, et la sagesse a présidé au jugement des armes.

548. Μή.... νικᾶν, ne pas vaincre : n'avoir pas été vainqueur. — Τοιῷδ' ἐπ' ἀέθλῳ. Ancienne variante, τοιῶνδ' ἐπ' ἀέθλων.

549. Τοίην.... κεφαλήν, une telle tête : un si grand héros. — Αὐτῶν, c'est-à-dire τευχέων.

Αἴανθ', ὃς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.
Τὸν μὲν ἐγὼν ἐπέεσσι προσηύδων μειλιχίοισιν·
  Αἶαν, παῖ Τελαμῶνος ἀμύμονος, οὐκ ἄρ' ἔμελλες
οὐδὲ θανὼν λήσεσθαι ἐμοὶ χόλου, εἵνεκα τευχέων
οὐλομένων; Τὰ δὲ πῆμα θεοὶ θέσαν Ἀργείοισιν·
τοῖος γάρ σφιν πύργος ἀπώλεο· σεῖο δ' Ἀχαιοὶ
ἶσον Ἀχιλλῆος κεφαλῇ Πηληϊάδαο
ἀχνύμεθα φθιμένοιο διαμπερές· οὐδέ τις ἄλλος
αἴτιος, ἀλλὰ Ζεὺς Δαναῶν στρατὸν αἰχμητάων
ἐκπάγλως ἤχθηρε, τεῒν δ' ἐπὶ μοῖραν ἔθηκεν.
Ἀλλ' ἄγε δεῦρο, ἄναξ, ἵν' ἔπος καὶ μῦθον ἀκούσῃς
ἡμέτερον· δάμασον δὲ μένος καὶ ἀγήνορα θυμόν.
  Ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας
ψυχὰς εἰς Ἔρεβος νεκύων κατατεθνηώτων.

550. Αἴαν(τα), apposition explicative à τοίην κεφαλήν. — Περί doit être joint les deux fois à τέτυκτο, et lui donner le sens de *præstantissimus fuerat* ou *fuit*, devant chacun des deux substantifs, εἶδος et ἔργα. Avec l'orthographe πέρι adverbe, l'explication revient au même. Le poëte a fait plus haut, vers 469, un portrait analogue d'Ajax, et suivi du même vers qu'on va lire.

551. Τῶν ἄλλων.... Voyez plus haut le vers 470 et la note sur ce vers.

553. Παῖ. On a remarqué que c'est le seul passage où Homère ne se serve point du mot υἱός, quand il dit *fils de Télamon*. Peut-être y a-t-il une intention caressante. — Οὐκ porte sur λήσεσθαι, et il est renforcé par οὐδέ.

554. Οὐδὲ θανών, pas même étant mort : pas même aux Enfers. — Ἐμοί (à mon égard) doit être rattaché à λήσεσθαι. — Τευχέων, dissyllabe par synizèse.

555. Τά, sous-entendu τεύχεα. — Πῆμα.... Ἀργείοισιν, apposition à τά.

556. Τοῖος.... πύργος. Voyez plus haut τοίην κεφαλήν. Ajax était, suivant Ulysse, une tour inexpugnable, un rempart qui mettait les Grecs à l'abri. — Σφιν doit être joint à ἀπώλεο, car il est inutile de sous-entendre ἐών ni γενόμενος. — Σεῖο (comme ἕνεκα σεῖο) dépend de ἀχνύμεθα.

557. Ἶσον.... κεφαλῇ équivaut à ἶσον ἢ ἕνεκα κεφαλῆς.

558. Φθιμένοιο se rapporte tout à la fois et à σεῖο et à Ἀχιλλῆος. — Διαμπερές dépend de ἀχνύμεθα.

559-560. Ἀλλὰ Ζεύς.... ἤχθηρε, simple juxtaposition d'idées, comme il s'en trouve si souvent chez Homère. Mais l'esprit supplée incontinent les intermédiaires logiques : αἴτιός ἐστιν, ὅς.

560. Ἐπί doit être joint à ἔθηκεν. — Μοῖραν équivaut ici à θάνατον.

561. Ἵν' ἔπος est très-embarrassant pour les digammistes ; car Homère prononçait, d'après leur théorie, Ϝέπος. Toute correction est impossible ; et cet exemple prouve que, si le poëte usait du digamma, il ne s'en gênait guère.

562. Ἡμέτερον, emphatique pour ἐμόν.

563. Οὐδὲν ἀμείβετο. Longin, dans le chapitre IX du *Sublime*, compte ce silence d'Ajax parmi les exemples de sublime : καὶ φωνῆς δίχα θαυμάζεταί ποτε ψιλὴ καθ' ἑαυτὴν ἔννοια δι' αὐτὸ τὸ μεγαλόφρον, ὡς τοῦ Αἴαντος ἐν Νεκυίᾳ σιωπὴ μέγα καὶ παντὸς ὑψηλότερον λόγου. Virgile, *Énéide*, VI, 469-472, a tiré des deux mots d'Homère un tableau complet, en appliquant à sa Didon pour Énée les sentiments d'Ajax pour Ulysse.

Ἔνθα χ' ὁμῶς προσέφη κεχολωμένος, ἤ κεν ἐγὼ τόν·
ἀλλά μοι ἤθελε θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν
τῶν ἄλλων ψυχὰς ἰδέειν κατατεθνηώτων.
Ἔνθ' ἤτοι Μίνωα ἴδον, Διὸς ἀγλαὸν υἱόν,
χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα, θεμιστεύοντα νέκυσσιν,
ἥμενον· οἱ δέ μιν ἀμφὶ δίκας εἴροντο ἄνακτα,

565. Ἔνθα, à ce moment. Selon d'autres, ἔνθα est adverbe de lieu : là, c'est-à-dire dans l'Érèbe. — Ὁμῶς. Ancienne variante, ὅμως. Hérodien (*Scholies* Q) : περισπαστέον· ἐπίρρημα γάρ. τῷ συνδέσμῳ οὐ χρῆται, ἀλλ' ἀντ' αὐτοῦ τῷ ἔμπης. Le seul exemple homérique de ὅμως se trouve dans l'*Iliade*, XII, 393; et la plupart des grammairiens voulaient que là-même on écrivît ὁμῶς. Ainsi ὁμῶς n'est qu'une affirmation. — Προσέφη, sous-entendu ἐμέ. — Ἤ, selon quelques anciens, se rapporte à ὁμῶς, et l'expression équivaut à ὁμοίως ὡς. C'est plutôt la disjonctive. Ulysse dit qu'il aurait insisté. — Τόν dépend de προσέφην sous-entendu. — Il y a au vers 564, dans les *Scholies* H, une note qui ne peut s'appliquer qu'au vers 565 : πόθεν τοῦτο οἶδεν; καὶ γὰρ ὁ Αἴας ἀπιὼν ᾤχετο. C'est évidemment une chicane des enstatiques à propos de la réflexion d'Ulysse. Les lytiques répondaient sans doute qu'Ulysse n'avait qu'à suivre Ajax dans l'Érèbe, pour le forcer à répondre, ne fût-ce que par des injures.

567. Ἰδέειν. Ce mot est d'une extrême importance. Dès qu'Ulysse veut seulement contempler les âmes, et non plus les interroger, il n'a plus besoin de rester vers la fosse. Il s'avance donc dans la prairie d'asphodèle, et assez loin dans l'Érèbe. Homère ne le dit point; mais il n'a pas même besoin de le dire, car les spectacles que décrira Ulysse prouvent que le héros s'est donné la peine que suppose ἤθελε θυμὸς.... ἰδέειν. Cette observation met à néant les principaux griefs allégués contre l'authenticité des soixante vers qui vont suivre. D'ailleurs, qu'importe, dans le fantastique, un peu plus ou un peu moins de vraisemblance?

568-627. Ἔνθ' ἤτοι.... Tout ce passage était obélisé par Aristarque, bien qu'Aristarque n'en contestât point les beautés. *Scholies* H : νοθεύεται μέχρι τοῦ· ὡς εἰπών.... καίτοι οὐκ ὄντες ἀγενεῖς περὶ τὴν φράσιν. ὑπὲρ δὲ τῆς ἀθετήσεως αὐτῶν λέγεται τοιάδε. πῶς οἶδε τούτους ἢ τοὺς λοιποὺς ἔσω τῶν Ἅδου πυλῶν ὄντας καὶ τῶν ποταμῶν; La dernière phrase de cette note se lit pareillement dans les *Scholies* T. C'est par le scholiaste de Pindare qu'on sait que cette note exprime l'opinion d'Aristarque. Citant, à propos d'un vers des *Olympiques*, I, 97, les vers d'Homère sur Tantale (plus loin, 583-584), il ajoute : πλὴν εἰ μὴ κατὰ Ἀρίσταρχον νόθα εἰσὶ τὰ ἔπη ταῦτα. Nous avons répondu plus haut à l'accusation portée par Aristarque, et sans faire autre chose que de nous en référer à ce principe si fréquemment appliqué par Aristarque lui-même : que bien souvent Homère sous-entend les faits dont l'accomplissement est impliqué dans son récit, puisque nous assistons à leurs conséquences. Quant aux griefs particuliers allégués contre tel et tel vers du passage, nous les discuterons au fur et à mesure.

569. Χρύσεον, dissyllabe par synizèse.

570. Ἥμενον. Il est évident que ce n'est point Minos qui est venu vers Ulysse, mais que c'est Ulysse qui s'est avancé jusqu'à un endroit où il a vu Minos sur son siége. Sans cela tout ceci est absurde; car, non-seulement Minos est assis, mais, comme on le voit au vers suivant, il est dans les Enfers mêmes, et entouré d'une foule immense de justiciables. Aristarque (*Scholies* H, Q et T) ne note que l'invraisemblance: οὐκ ἄρα ὑπεξῆλθεν ὁ Μίνως, ἵνα συνοφθῇ. ἄλογον γὰρ τὸ καὶ σὺν δικαζομένοις καὶ αὐτῷ δίφρῳ ἐξελθεῖν. Ce qui fait parler ainsi Aristarque, c'est qu'il suppose Ulysse immobile devant la fosse aux évocations. — Οἱ, eux, c'est-à-dire les justiciables dont il va être question. — Μιν dépend de ἀμφί. — Δίκας εἴροντο ἄνακτα, demandaient sentences au roi, c'est-à-dire se faisaient juger par Minos. Voyez plus haut, vers 541, la note sur εἴροντο. Ceux qui entendent, par δίκας εἴροντο, *causas dicebant*, font de ἄνακτα une apposition à μιν.

ἥμενοι ἑσταότες τε, κατ' εὐρυπυλὲς Ἄϊδος δῶ.
Τὸν δὲ μετ' Ὠρίωνα πελώριον εἰσενόησα,
θῆρας ὁμοῦ εἰλεῦντα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,
τοὺς αὐτὸς κατέπεφνεν ἐν οἰοπόλοισιν ὄρεσσιν,
χερσὶν ἔχων ῥόπαλον παγχάλκεον, αἰὲν ἀαγές.
Καὶ Τιτυὸν εἶδον, Γαίης ἐρικυδέος υἱόν,
κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα·
γῦπε δέ μιν ἑκάτερθε παρημένω ἧπαρ ἔκειρον,
δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο χερσίν·
Λητὼ γὰρ ἥλκησε, Διὸς κυδρὴν παράκοιτιν,
Πυθώδ' ἐρχομένην διὰ καλλιχόρου Πανοπῆος.

571. Ἥμενοι ἑσταότες τε. La foule est immense, et l'on ne passe au tribunal qu'à son tour. Ceux qui attendent le leur sont assis, ceux dont les noms ont été appelés sont debout. Cette explication vaut mieux que celle qui fait des ἥμενοι les assesseurs de Minos, ou que celle qui les transforme en grands personnages, traités avec distinction. Il n'y a point de privilégiés parmi les justiciables, tous égaux jusqu'au prononcé du jugement; et Minos, qui sait tout et qui est infaillible, n'a pas besoin d'assesseurs. Virgile, *Énéide*, VI, 431-433, s'est souvenu du passage d'Homère; mais son Minos est un préteur romain, opérant selon l'usage du Forum.

572. Τόν dépend de μετ(ά).

573. Θῆρας. Ce sont, bien entendu, des ombres. — Ὁμοῦ εἰλεῦντα. Le chasseur en a tant tué pendant sa vie, que leurs ombres forment des troupeaux. De là l'expression ὁμοῦ εἰλεῦντα. Il n'a pas à courir pendant des journées pour voir un lion ou un tigre. Les bêtes sont là à foison.

574. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains. — Κατέπεφνεν, tua, c'est-à-dire avait tuées jadis.

575. Χερσὶν ἔχων.... Il s'agit de la vraie massue, et non plus d'un fantôme. Sans cela il y aurait : χερσὶν ἔχοντα. — Aristarque (*Scholies* H et T) fait aux vers 572-575 des reproches du même genre que ceux qu'il adressait aux vers 568-571 : οὐδὲ ἐπὶ τούτου τετήρηται τὸ σύμφωνον· ἄλογον γὰρ τὸ ἐν Ἅιδου κυνηγετεῖν· πῶς τε ἅμα τῇ τῶν θηρίων ἀγέλῃ προῆλθε, καὶ διὰ τί; Il y a une excellente réponse dans les *Scholies* B, Q et T : c'est que les morts font aux Enfers ce qu'ils faisaient sur terre pendant leur vie : ὑποτίθεται τοὺς ἐν Ἅιδῃ τοιαῦτα πράττειν οἷα καὶ ἐν ζῶσιν ἐποίουν. Il va sans dire que les condamnés de Minos font exception. C'est cette idée d'Homère qui a fourni à Virgile, *Énéide*, VI, 642-665, une de ses plus belles pages.

576-579. Καὶ Τιτυὸν.... Ce passage a été imité par Virgile, *Énéide*, VI, 595-600.

577. Ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα. Aristarque dit avec raison (*Scholies* Q et T) que Tityus n'est certainement pas venu près de la fosse; mais il exagère, en disant qu'Ulysse n'a pas pu aller jusqu'à l'endroit où Tityus est enchaîné : καταγέλαστα καὶ ταῦτα, εἰ κατεστρωμένος ἐν τῷ δαπέδῳ προῆλθεν ἐπὶ τὸ σφάγιον. αὐτὸς γὰρ ὁ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἠδύνατο διαβῆναι ἐπὶ τὸ Ἔρεβος.

578. Γῦπε, deux vautours. Virgile n'en met qu'un seul. — Μιν et ἧπαρ, le nom de la personne et celui de la chose, dépendent également de ἔκειρον. Il est inutile de supposer que ἧπαρ soit pour καθ' ἧπαρ.

579. Δέρτρον ἔσω, comme εἰς δέρτρον. — Δύνοντες s'accorde avec le duel γῦπε. — Οὐκ ἀπαμύνετο χερσίν n'indique que le fait : la cause, c'est que les deux bras de Tityus étaient enchaînés.

580. Γάρ sous-entend une proposition entière : il subissait ce châtiment. — Ἥλκησε. Ancienne variante, ἥλκυσε, même sens propre. Voyez dans l'*Iliade*, VI, 465, la note sur ἑλκηθμοῖο.

581. Διά, par, c'est-à-dire en passant

Καὶ μὴν Τάνταλον εἰσεῖδον, χαλέπ' ἄλγε' ἔχοντα,
ἑστεῶτ' ἐν λίμνῃ· ἡ δὲ προσέπλαζε γενείῳ·
στεῦτο δὲ διψάων, πιέειν δ' οὐκ εἶχεν ἑλέσθαι.
Ὀσσάκι γὰρ κύψει' ὁ γέρων πιέειν μενεαίνων,
τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκετ' ἀναβροχέν· ἀμφὶ δὲ ποσσὶν
γαῖα μέλαινα φάνεσκε, καταζήνασκε δὲ δαίμων.
Δένδρεα δ' ὑψιπέτηλα κατὰ κρῆθεν χέε καρπόν,

par. — Πανοπῆος. La ville de Panopée, deux fois nommée dans l'*Iliade*, était en Phocide, sur la frontière de Béotie.

583. Ἑστεῶτ(α), *vulgo* ἑσταότ(α). Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Ἡ, c'est-à-dire λίμνη : le lac; l'eau du lac. — Προσέπλαζε est pour προσεπέλαζε.

584. Στεῦτο paraît signifier la même chose que ἵστατο. On se rappelle que le verbe στεῦμαι, dans l'*Iliade*, a toujours un sens moral. Voyez II, 597; III, 83; V, 832; IX, 241; XXI, 455, et les notes sur ces passages. Aussi Aristarque (*Scholies* V) n'a-t-il pas manqué de signaler la bévue du diascévaste, c'est-à-dire de l'interpolateur auquel il attribue les soixante vers obélisés : (ἡ διπλῆ, ὅτι) στεῦτο νῦν ἀντὶ τοῦ ἵστατο ἐπὶ τῶν ποδῶν. κέχρηται δὲ τῇ λέξει ὁ διασκευαστὴς παρὰ τὴν τοῦ ποιητοῦ συνήθειαν. Mais il suffit, pour rendre Homère conforme à lui-même, de tenir compte, au premier membre de phrase, de πιέειν exprimé au second. C'est ce que faisaient les aristarchiens opposés à l'athétèse. *Scholies* H : τὸ ἑξῆς, στεῦτο διψάων πιέειν, οὐκ εἶχε δὲ ἑλέσθαι (πιέειν). Cette explication a été adoptée par Fæsi, par Ameis et par Hayman. Ainsi στεῦτο signifie *appetebat* (*bibere*) : il tâchait de boire. — Πιέειν, comme ὥστε πιέειν. — Ἑλέσθαι, sous-entendu ὕδωρ.

587. Καταζήνασκε, sous-entendu αὐτήν : la desséchait chaque fois. — Δαίμων, une puissance divine.

588. Δένδρεα. « Un verger dans l'eau! disaient les enstatiques. Homère se moque de nous. » — « Homère, répondaient les lytiques, use de son droit de poëte. Il s'agit de punir efficacement Tantale, et non de peindre des réalités terrestres. » Porphyre (*Scholies* H et T) : καὶ πῶς ἵστατο ἐν ὕδατι τὰ δένδρα; φαμὲν ὅτι κατὰ φαντασίαν, πρὸς τιμωρίαν Ταντάλου. — Κατὰ κρῆθεν, *vulgo* κατάκρηθεν en un seul mot. Hérodien (*Scholies* H) : δισσυλλάβως καὶ προπερισπωμένως τὸ κατὰ κρῆθεν. Bekker écrit κατ' ἄκρηθεν. Mais cet ἄκρηθεν est un mot de son invention. — L'éternel argument d'Aristarque se retrouve ici : « Comment Tantale, son lac et ses arbres sont-ils venus vers la fosse? ou bien comment Ulysse a-t-il pu voir du dehors des choses qui sont dans les Enfers? *Scholies* H : οὐδὲ οὗτος δύναται σὺν λίμνῃ καὶ δένδροις ἐξεληλυθέναι ἐπὶ τὸ σφάγιον, ἢ πῶς ἔξωθεν τὰ ἔσω ἐθεώρει; — Χέε, versaient, c'est-à-dire laissaient prendre à profusion. — Καρπόν. Dugas Montbel fait ici, en faveur de l'athétèse, une observation plus spécieuse que fondée : « N'est-il pas surprenant que le supplice de Tantale consiste à ne pouvoir pas saisir les beaux fruits qui s'offrent à sa vue, dans un temps où il n'est jamais parlé de fruits dans les nombreux repas des héros? » Aristarque a répondu implicitement à cette question. Voyez, *Iliade*, XVI, 747, la note sur τήθεα. — Il y a une foule de choses que les Grecs mangeaient, et dont Homère ne parle point. Homère n'entre pas dans le détail des menus; voilà tout. Quand même les Grecs, ce qui n'est pas vraisemblable, auraient méprisé les fruits comme aliment ordinaire, soyez sûr qu'ils mangeaient des pommes, des poires, des figues, etc., ne fût-ce que par plaisir. Qu'est-ce donc quand le besoin les pressait? Nous savons qu'Hésiode parle de l'asphodèle comme d'une plante comestible. Voyez plus haut les notes du vers 539. Voudrait-on qu'Homère, au lieu de mettre devant Tantale des arbres chargés de fruits, eût représenté un mouton rôtissant à la broche? Mais c'est pour apaiser sa soif, autant que pour apaiser sa faim, que Tantale allonge les mains vers les fruits. Homère ne dit pas même qu'il ait faim. On est en droit de le supposer, et c'est ce

ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
συκέαι τε γλυκεραὶ, καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι·
τῶν ὁπότ' ἰθύσει' ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι,
τὰς δ' ἄνεμος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιόεντα.
  Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ἤτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε
λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι
ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ' ἀποστρέψασκε κραταιΐς·
αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.

qu'on fait; mais le supplice de Tantale, c'est spécialement la soif.

589-590. Ὄγχναι.... Voyez les vers VII, 115-116 et les notes sur ce passage.

591. Τῶν dépend de l'infinitif, et ἐπὶ.... μάσασθαι est pour ὥστε ἐπιμάσασθαι.

592. Δ(έ) correspond à ὁπότ(ε), et équivaut à τότε : alors. — Ῥίπτασκε, lançait chaque fois, c'est-à-dire ne manquait jamais d'enlever.

593. Σίσυφον εἰσεῖδον. C'est ici surtout que triomphait l'argument d'Aristarque fondé sur l'immobilité d'Ulysse. *Scholies* Q et T : πῶς δύναται σὺν τῷ λίθῳ καὶ τῇ ἀκρωρείᾳ, ἐφ' ᾗ ἀνεκύλιε τὸν λίθον, ἥκειν ἐπὶ τὰ σφάγια; A cet éternel argument s'en joignait un autre, emprunté sans nul doute aux chorizontes. C'est que Sisyphe est loué dans l'*Iliade*, et qu'Homère n'a pu se contredire au point de faire de cet homme un scélérat justement puni de ses crimes. Mêmes *Scholies :* πῶς τε κολάζεται ὁ ἐν Ἰλιάδι (VI, 153) κέρδιστος ὢν καὶ συνετώτατος; La contradiction n'est qu'apparente. Quand Sisyphe était admiré pour ses ruses, il n'avait point encore bravé Jupiter. Le sage, ou plutôt l'homme adroit, est devenu fou. Cela s'est vu, en ce monde, pour d'autres encore que Sisyphe.

594. Ἀμφοτέρῃσιν, sous-entendu χερσί : avec les deux bras.

595. Χερσίν τε ποσίν τε. Didyme (*Scholies* Q et T) : τοῖς μὲν ποσὶν ἀντιβαίνων εἰς τὴν γῆν, ταῖς δὲ χερσὶν ὠθῶν ἄνω τὸν λίθον.

596. Ἄνω ὤθεσκε, remarquable exemple d'hiatus intentionnel. C'est le type du *conati imponere* de Virgile. *Scholies* Q : τὸ ἔπος ὡς διὰ τῶν μακρῶν συλλαβῶν τὴν δυσχέρειαν ἐμφαῖνον. Cette observation est empruntée au περὶ ἑρμηνείας, attribué à Démétrius de Phalère. — Μέλλοι a pour sujet λᾶας sous-entendu.

597. Κραταιΐς, selon Aristarque et Hérodien, est un adverbe, et il équivaut à κραταιῶς. Avec cette explication, c'est encore λᾶας qui est le sujet de ἀποστρέψασκε, et ἀποστρέψασκε est intransitif. *Scholies* B, H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανὸς ὀξυτόνως κατὰ συστολὴν, ὡς λικριφίς, ἀμφουδίς, ἐπιρρηματικῶς. *Scholies* H et T : τότε ὁ λίθος ὑπέστρεφε κραταιῶς, ὅ ἐστι ταχέως. τὸ δὲ ὅλον ἐπὶ τοῦ λίθου ἀκουστέον, ὡς Ἀρίσταρχός φησι. Mais les anciens préféraient à cette explication celle de Ptolémée l'Ascalonite : κραταιΐς substantif, et, par conséquent, ἀποστρέψασκε verbe actif avec λᾶαν sous-entendu. L'existence du nom propre Κράταιΐς milite en faveur de celle du nom commun κραταιΐς. *Scholies* B, H et Q : ὁ δὲ Ἀσκαλωνίτης τὸ πλῆρες κραταιὰ ἴς· οἷον ἰσχυρὰ δύναμις· ᾧ ἐπείσθη καὶ ἡ συνήθεια. ἡ κραταιὰ δύναμις τοῦ λίθου, ὅ ἐστι τὸ βάρος. Cependant, même ainsi, quelques-uns laissaient ἀποστρέψασκε intransitif. *Scholies* Q : ὑπεστρέφετο ἡ δύναμις ἐκείνου. Voyez pour Κράταιΐς, nom propre, la note du vers XII, 124.

598. Κυλίνδετο. C'est spécialement d'après cet exemple qu'Aristarque écrit partout κυλίνδει baryton, et non pas κυλινδεῖ périspomène. *Grand Étymologique* Miller : Ἀρίσταρχος βαρυτονεῖ ὑγιῶς· κυλίνδετο γάρ φησιν, οὐχὶ ἐκυλινδεῖτο· ὁμοίως καὶ κυλινδομένη καὶ κυλίνδων. Voyez, I, 162, la note sur κυλίνδει. — Λᾶας ἀναιδής, la pierre impudente, c'est-à-dire

Αὐτὰρ ὅγ' ἂψ ὤσασκε τιταινόμενος· κατὰ δ' ἱδρὼς
ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.
Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἡρακληείην,
εἴδωλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
τέρπεται ἐν θαλίῃς, καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥβην,

la pierre qui ne respecte rien, la pierre cruelle. Voyez dans l'*Iliade*, IV, 521, la note sur cette expression, et dans l'*Iliade* encore, XIII, 139, la note sur ἀναιδέος πέτρης. Apollonius : ἀναιδής· μεταφορικῶς ὁ βίαιος καὶ σκληρός. Bothe : « Homeri artem, τὰ ἄψυχα ἔμψυχα dicentis, « hoc versu illustrat Aristoteles, *Rhet.* III, « 11, ut Clarkius annotavit; qui versus « præterea laudatur propter aptos rei nu- « meros. » Ceci se rapporte à un passage de Denys d'Halicarnasse, περὶ συνθέσεως, § 20 : οὐχὶ συγκατακεκύλισται τῷ βάρει τῆς πέτρας ἡ τῶν ὀνομάτων σύνθεσις, μᾶλλον δὲ ἔφθακε τὴν τοῦ λίθου φορὰν τὸ τῆς ἀπαγγελίας τάχος; C'est à peine si les exemples de Virgile, *Géorgiques*, III, 284 et *Énéide*, VI, 602, soutiennent la comparaison. Le vers par lequel Lucrèce a rendu, dans sa belle imitation, le mouvement d'Homère est lourd lui-même, malgré la rapidité du *raptim petit æquora campi.*

599. Ὤσασκε, comme plus haut ὤθεσκε, vers 596. — Τιταινόμενος est analogue à σκηριπτόμενος. — Κατά doit être joint à ἔρρεν : *defluebat*, découlait.

600. Κονίη, la poussière : un nuage de poussière. Il s'agit de la poussière soulevée par le mouvement de la pierre et par le piétinement de Sisyphe. — Ἐκ κρατός. Sisyphe, dans ses efforts, penche le corps en avant; sa tête est enveloppée par le nuage de poussière; le nuage, aux yeux du spectateur, semble sortir de sa tête. Cette explication est celle qui rend le mieux compte d'une poésie toute en images sensibles. On explique aussi ἐκ κρατός par *a capite*, ce qui signifie que le nuage montait plus haut que la tête du condamné. Bothe : « ἐκ κρατὸς, ἀπὸ κρατός, « *a capite ejus*, germanice *von seinem* « *Haupte empor*, non *ex capite*, ut inter- « pres. Voss : *und Staub umwœlkete das* « *Antlitz.* »

602. Εἴδωλον, par opposition à αὐτός, qui désigne la personne réelle. D'après ce qui suit, le fantôme d'Hercule est venu vers la fosse du sacrifice, et il a bu du sang. Le motif d'athétèse ne peut donc plus être le même que pour ce qui concerne les personnages qu'Ulysse n'a pu voir que dans l'Érèbe. Aristarque l'emprunte aux chorizontes; car les raisons qu'il fait valoir sont toutes fondées sur une contradiction entre les choses qu'on lit ici et celles qu'on a lues dans l'*Iliade*. La première, c'est qu'Hercule, pour le poëte de l'*Iliade*, n'a jamais été qu'un simple mortel. Voyez particulièrement le vers XVIII, 117 et les notes sur ce vers. La seconde, c'est que l'Hébé de l'*Iliade* est une jeune fille, et non une femme mariée. Voyez, IV, 2, la note sur Ἥβη. *Scholies* H, Q et T : (ἡ διπλῆ, ὅτι) καὶ τοῦτο νεωτερικόν. οὐ γὰρ οἶδε τὸν Ἡρακλέα ἀπηθανατισμένον, οὐδὲ τὴν Ἥβην γεγαμημένην, ἀλλὰ παρθένον. διὸ καὶ παρθενικὰ ἔργα ἀποτελεῖ· οἰνοχοεῖ γὰρ καὶ λούει. Il est vrai que plusieurs expliquaient allégoriquement le vers 603. *Scholies* H : ἔνιοι δὲ οὐ τὴν οἰνοχόον Ἥβην, ἀλλὰ τὴν ἑαυτοῦ ἀνδρείαν. Mais le vers s'y prête très-mal, à supposer qu'il s'y prête. — C'est encore aux chorizontes qu'Aristarque a emprunté l'observation suivante, consignée dans les *Scholies* B et Q : (ἡ διπλῆ,) ὅτι εἰς τρία διαιρεῖ, εἰς εἴδωλον, σῶμα, ψυχήν· τοῦτο δὲ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής. De même enfin pour celle-ci, *Scholies* H : (ἡ διπλῆ), ὅτι αὐτοὺς τὰ σώματα αὐτῶν φησὶν Ὅμηρος, (καὶ ὅτι) οὐκ ἂν δέοι σώματος ἐν θεοῖς. — Il y a bien d'autres poëtes qui n'ont pas été partout identiques à eux-mêmes. Il faut avouer pourtant que les contradictions sont ici assez graves pour qu'on soit en droit de les considérer comme autre chose que de simples distractions. Rien n'empêche donc qu'on regarde comme interpolés les vers en désaccord avec l'*Iliade*, sinon tout le passage relatif à Hercule. Voyez plus bas la note du vers 616.

603. Ἔχει, comme ἔχει γυναῖκα : il a pour femme. Voyez οὕνεκ' ἔχεις Ἑλένην, IV, 569.

[παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπεδίλου].
Ἀμφὶ δέ μιν κλαγγὴ νεκύων ἦν οἰωνῶν ὥς,
πάντοσ' ἀτυζομένων· ὁ δ' ἐρεμνῇ νυκτὶ ἐοικὼς,
γυμνὸν τόξον ἔχων καὶ ἐπὶ νευρῆφιν ὀϊστὸν,
δεινὸν παπταίνων, αἰεὶ βαλέοντι ἐοικώς.
Σμερδαλέος δέ οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν ἀορτὴρ,
χρύσεος ἦν τελαμὼν, ἵνα θέσκελα ἔργα τέτυκτο,
ἄρκτοι τ' ἀγρότεροί τε σύες χαροποί τε λέοντες,
ὑσμῖναί τε μάχαι τε, φόνοι τ' ἀνδροκτασίαι τε.
Μὴ τεχνησάμενος μηδ' ἄλλο τι τεχνήσαιτο,
ὃς κεῖνον τελαμῶνα ἑῇ ἐγκάτθετο τέχνῃ.

604. Παῖδα Διὸς.... Ce vers, d'après la tradition alexandrine, a été interpolé par Onomacrite. Didyme (*Scholies* B) : τοῦτον ὑπὸ Ὀνομακρίτου ἐμπεποιῆσθαί φασιν. ἠθέτηται δέ. — Il y a ici deux faits importants à noter : l'un, que l'épisode d'Hercule fait partie de l'*Odyssée* dès avant la première recension connue; l'autre, qu'Onomacrite se bornait à d'insignifiantes opérations, et que l'œuvre de construction rêvée par Wolf n'a rien de commun avec le modeste travail de complément ou de raccord exécuté par le diorthonte. Onomacrite était poëte; or le vers n'est pas même d'Onomacrite. L'interpolateur l'a tiré d'Hésiode, *Théogonie*, 952.

605. Κλαγγή est tout à la fois le sujet de νεκύων et celui de οἰωνῶν.

606. Ἀτυζομένων. Ancienne variante, ἀτυσσομένων. — Ὁ δ(έ), sous-entendu ἦν, exprimé plus haut. *Scholies* H : ἀπὸ κοινοῦ τὸ ἦν. Voyez, V, 477, la même ellipse. Il est donc bien inutile de changer plus bas, comme le propose Bothe, παπταίνων en πάπταινεν. — Νυκτὶ ἐοικώς, semblable à la nuit, c'est-à-dire ayant un aspect terrible. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers I, 47.

607. Γυμνόν, nu, c'est-à-dire tiré de son étui. — Νευρῆφιν pour νευρῇ.

608. Ἐοικώς. Bothe : « Excusanda est « simplicitas poetæ, idem vocabulum brevi « intervallo bis usurpantis. » Cette répétition n'a rien de choquant ; on pourrait même la regarder comme intentionnelle.

609-610 Σμερδαλέος.... Construisez : τελαμὼν χρύσεος, σμερδαλέος ἀορτὴρ, ἦν οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν. Le mot ἀορτήρ, ordinairement synonyme de τελαμών, lui sert ici de qualificatif : suspension; comme suspension. C'est le sens propre.

610. Ἵνα (*ubi*) équivaut à ἐν ᾧ : *in quo*, sur lequel. — Θέσκελα ἔργα est expliqué par les deux vers qui suivent. Ces ouvrages divins étaient des broderies. On se rappelle les broderies de la ceinture de Vénus, et celles de l'étoffe où Hélène avait représenté les batailles de Troie.

611. Χαροποί. Ancienne variante, χαλεποί.

613-614. Μὴ τεχνησάμενος.... Construisez : ὃς ἐγκάτθετο ἑῇ τέχνῃ κεῖνον τελαμῶνα μὴ τεχνήσαιτο μηδ' ἄλλο τι, τεχνησάμενος (κεῖνον τελαμῶνα). Le mot ὅς équivaut à εἴ τις, car il ne s'agit pas d'un artiste réel. Ulysse dit que celui qui serait venu à bout d'exécuter une pareille œuvre aurait atteint le point culminant de son art, et ne pourrait même s'y maintenir. La double négation insiste sur l'idée qu'un second chef-d'œuvre égal à celui-là serait impossible. Didyme (*Scholies* V) éclaircit la pensée par une comparaison : οἷον Φειδίας ἐποίησε τὸν Δία, τοιοῦτο οὐδὲν ἄλλο. εἰς ἐκεῖνον γὰρ τὸ πᾶν τῆς ἑαυτοῦ τέχνης κατέκλεισε.

614. Ὃς κεῖνον.... Ancienne variante, ὃς κείνῳ τελαμῶνι ἑὴν ἐγκάτθετο τέχνην. Les deux leçons donnent le même sens; car mettre son art dans une œuvre, ou tirer une œuvre de son art, au fond c'est tout un. Ulysse ne parle que de l'incubation de l'œuvre; mais ce que l'art conçoit, c'est pour en faire jouir les yeux.

Ἔγνω δ' αὐτίκα κεῖνος, ἐπεὶ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
καί μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἆ δείλ', ἦ τινὰ καὶ σὺ κακὸν μόρον ἡγηλάζεις,
ὅνπερ ἐγὼν ὀχέεσκον ὑπ' αὐγὰς ἠελίοιο.
Ζηνὸς μὲν παῖς ἦα Κρονίονος, αὐτὰρ ὀϊζὺν
εἶχον ἀπειρεσίην· μάλα γὰρ πολὺ χείρονι φωτὶ
δεδμήμην, ὁ δέ μοι χαλεποὺς ἐπετέλλετ' ἀέθλους.
Καί ποτέ μ' ἐνθάδ' ἔπεμψε κύν' ἄξοντ'· οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον
φράζετο τοῦδέ γέ μοι χαλεπώτερον εἶναι ἄεθλον.
Τὸν μὲν ἐγὼν ἀνένεικα καὶ ἤγαγον ἐξ Ἀΐδαο·
Ἑρμείας δέ μ' ἔπεμψεν ἰδὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν αὖτις ἔβη δόμον Ἄϊδος εἴσω.
Αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, εἴ τις ἔτ' ἔλθοι
ἀνδρῶν ἡρώων, οἳ δὴ τὸ πρόσθεν ὄλοντο.
Καί νύ κ' ἔτι προτέρους ἴδον ἀνέρας, οὓς ἔθελόν περ·
[Θησέα Πειρίθοόν τε, θεῶν ἐρικυδέα τέκνα·]

615. Ἔγνω. Ceci suppose qu'Hercule a bu du sang, et par conséquent qu'il est venu vers la fosse aux victimes. Cependant αὐτίκα semble dire que le héros n'est pas soumis à la nécessité de boire du sang pour jouir de ses facultés intellectuelles. On peut admettre, si l'on veut, qu'Ulysse a conversé avec Hercule dans la grande prairie. — Κεῖνος (*ille*) désigne Hercule, ou du moins le fantôme d'Hercule.

616. Ὀλοφυρόμενος. Aristarque signale ici une contradiction avec les vers 602-603. *Scholies* H, Q et T : ἐλέγχεται ἐκ τούτων τὰ προκείμενα περὶ τοῦ Ἡρακλέους εἰδώλου, αὐτὸς γὰρ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι. πῶς οὖν ὀλοφύρεται ὡς ἐν δεινοῖς ὤν; Aristarque a certainement raison. Il faut lui abandonner les vers 602-603, et nécessairement aussi le vers 604. L'épisode, débarrassé de cette superfétation, n'offre dès lors aucune difficulté. Hercule n'est plus qu'un mort ordinaire, comme Achille ou Orion. — Je croirais volontiers qu'Aristarque n'avait obélisé que les trois vers 602-604, et que c'est par erreur qu'on lui attribue l'athétèse de tout le passage relatif à Hercule. On a vu plus haut, dans la note générale, 568-627, que le grief fondamental était tiré de l'impossibilité, pour Ulysse, de voir ce qui se passait dans les Enfers. Or Hercule n'est point dans les Enfers en cet instant, puisqu'il y rentrera au vers 627.

618. Τινά se rapporte à κακὸν μόρον.

619. Ὀχέεσκον, je traînais partout.

621. Μάλα et πολύ se rapportent à χείρονι. — Φωτί. Ce mortel était Eurysthée. Voyez les vers XIX, 95-132 de l'*Iliade* et les notes sur ce passage.

623. Ἐνθάδ(ε), *huc*, ici, c'est-à-dire aux Enfers. — Κύν(α), le chien. Homère ne donne point de nom au chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Iliade*. — Ἄξοντ(α), devant mener, c'est-à-dire afin que j'emmenasse.

624. Τοῦδε, sous entendu ἀέθλου. — Χαλεπώτερον. Ancienne variante, κρατερώτερον, leçon adoptée par Ameis et par La Roche.

625. Τόν, lui, c'est-à-dire le chien.

626. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cette aide, Hercule ne serait pas revenu.

630. Ἔτι se rapporte à ἴδον.

631. Θησέα.... Plutarque, *Thésée*, XX, dit que ce vers, selon Héréas de Mégare,

ἀλλὰ πρὶν ἐπὶ ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν,
ἠχῇ θεσπεσίῃ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει,
μή μοι Γοργείην κεφαλὴν δεινοῖο πελώρου
ἐξ Ἀΐδεω πέμψειεν ἀγαυὴ Περσεφόνεια.
Αὐτίκ' ἔπειτ' ἐπὶ νῆα κιὼν, ἐκέλευον ἑταίρους
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῗσι καθῖζον.
Τὴν δὲ κατ' Ὠκεανὸν ποταμὸν φέρε κῦμα ῥόοιο,
πρῶτα μὲν εἰρεσίῃ, μετέπειτα δὲ κάλλιμος οὖρος.

a été introduit dans le texte par Pisistrate : Πεισίστρατον φησὶν Ἡρέας ὁ Μεγαρεὺς ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Ὁμήρου Νεκυίαν τὸ Θησέα.... On se rappelle que le seul passage de l'*Iliade* où Thésée soit nommé est un vers emprunté à Hésiode. Voyez la note sur ce vers, I, 265. Dans l'*Odyssée*, nous ne l'avons vu cité que comme ravisseur d'Ariadne, plus haut, vers 322-324; et il ne sera plus question de lui. Il est évident, d'après cela, que Thésée, au temps d'Homère, n'était pas en très-grand renom, et que sa légende ne s'est développée que plus tard. Elle est l'œuvre des poëtes cycliques, et surtout celle des tragiques d'Athènes. — Θεῶν.... τέκνα doit être entendu au propre; car Thésée passait pour fils de Neptune, et Pirithoüs pour fils de Jupiter. — Ἐρικυδέα. Ancienne variante, ἀριδείκετα. C'est la leçon de Plutarque, dans sa citation du vers.

632. Ἀλλά équivaut à εἰ μή : il y eut un obstacle, c'est que. — Πρίν, auparavant, c'est-à-dire avant que je pusse satisfaire ma curiosité. — Ἐπί doit être joint à ἀγείρετο.

633. Ἠχῇ.... Répétition presque textuelle du vers 43.

634. Δεινοῖο πελώρου, apposition à Γοργοῦς, génitif dont l'équivalent est exprimé par l'adjectif Γοργείην. Voyez le vers V, 741 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi une expression analogue, *Iliade*, II, 54, et la note sur cette expression. — La tête de Gorgone dont il s'agit dans l'*Iliade* n'est qu'une représentation figurée. Ici ce serait la tête elle-même. Mais une tête ne va point sans corps; et, si Ulysse dit la tête de la Gorgone, il entend le monstre tout entier. Telle est du moins l'explication de Didyme (*Scholies* H et Q) : αὐτὴν τὴν Γοργὼ, ὡς τὸ, τοίην γὰρ κεφαλήν (I, 343). γέλοιον δὲ δεδοικέναι τὴν κεφαλὴν τῆς Γοργόνης, ὥσπερ κεφαλῆς καθ' ἑαυτὴν ἐλθεῖν δυναμένης. Comme c'est par sa tête uniquement que la Gorgone était un objet de terreur, on comprend très-bien que le poëte n'ait mentionné que la tête du monstre. Homère semble ne connaître qu'une seule Gorgone; du moins il ignore les trois sœurs Sthéno, Euryale et Méduse. C'est tout arbitrairement qu'on suppose que sa Gorgone est Méduse. C'est quand il y a eu plusieurs Gorgones qu'on a dû imaginer des noms spéciaux pour chacune d'elles. La sienne est la Gorgone, et voilà tout.

635. Ἐξ Ἀΐδεω, *vulgo* ἐξ Ἄϊδος. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, ἐξ Ἀΐδεω. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

636. Ἐκέλευον. Ancienne variante, ὤτρυνον ou ὄτρυνον.

637-638. Αὐτούς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez les vers IX, 178-179 et les notes sur ces deux vers.

639. Τήν, c'est-à-dire νῆα : le navire.

640. Εἰρεσίῃ au datif, *vulgo* εἰρεσίη au nominatif. Eustathe : τὰ παλαιὰ τῶν ἀντιγράφων ἐν δοτικῇ πτώσει ἔχουσιν. Avec le nominatif, il faut sous-entendre φέρε. Ameis et La Roche ont adopté le datif. Bothe défend le nominatif par des raisons plus ou moins probantes : « nihil opus est « τῷ εἰρεσίῃ : pertinet enim φέρε ad εἰ« ρεσίη, suntque hæc superioribus subjecta « ἐπεξηγητικῶς. » — Κάλλιμος οὖρος, sous-entendu φέρε.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Μ.

ΣΕΙΡΗΝΕΣ, ΣΚΥΛΛΑ, ΧΑΡΥΒΔΙΣ, ΒΟΕΣ ΗΛΙΟΥ.

Ulysse revient à l'île d'Ea, et donne la sépulture à Elpénor (1-15). Recommandations adressées à Ulysse par Circé (16-141). Ulysse et ses compagnons échappent aux séductions des Sirènes (142-200). Le passage entre Charybde et Scylla (201-259). Arrivée dans l'île de Thrinacie et attentat sur les troupeaux du Soleil (260-373). Colère du Soleil; ses plaintes à Jupiter, qui lui promet satisfaction (374-396). Punition des coupables (397-419). Ulysse, porté sur un débris de son navire, aborde dans l'île d'Ogygie (420-453).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὠκεανοῖο
νηῦς, ἀπὸ δ' ἵκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο,
νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης
οἰκία καὶ χοροί εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο·

ΣΕΙΡΗΝΕΣ,... Ancienne variante, τὰ περὶ Σειρῆνας, καὶ Σκύλλαν, καὶ Χάρυϐδιν, καὶ βόας Ἡλίου.

2. Κῦμα θαλάσσης marque nettement la différence avec ῥόον Ὠκεανοῖο : là le courant d'un fleuve, ici la plaine d'eau avec ses vagues soulevées au gré du vent.

3. Νῆσόν τ' Αἰαίην. Bothe : νῆσον ἐς Αἰαίην. Ce n'est qu'une correction, d'ailleurs fort inutile.

3-4. Ὅθι τ' Ἠοῦς.... est dit par opposition au pays des ténèbres, d'où sort le navire. Ulysse et ses compagnons sont enfin dans une contrée où chaque jour on jouit de la lumière du soleil. Cette explication se trouve plusieurs fois dans les *Scholies*. La plus nette de ces notes (*Scholies* B) est probablement une citation textuelle d'Aristarque : ταῦτα ὡς πρὸς σύγκρισιν τοῦ ᾍδου. θέλει γὰρ εἰπεῖν ὅτι ἐκ τοῦ ᾍδου εἰς τὰ φωτεινὰ διήλθομεν. Cependant quelques-uns prenaient au pied de la lettre les expressions poétiques dont se sert Ulysse. — D'autres rapportaient ὅθι τ(ε) à ῥόον Ὠκεανοῖο, hyperbate absolument inadmissible : βιαιότερον ὑπερϐατῶς κολλῶντες, comme disent les *Scholies*. D'ailleurs l'Océan dont il s'agit ici est à l'occident, et non à l'orient. C'est celui où le soleil se couche, ce n'est pas celui d'où sort le soleil à son lever ; ou, pour parler exactement, c'est un segment du fleuve circulaire à l'opposite du segment où Homère place le point de départ du soleil pour sa course de chaque jour.

4. Χοροί, selon les anciens, est ici pour χῶροι, qui a le sens de χῶραι. C'est ainsi que εὐρύχορος, épithète de la terre, est évidemment pour εὐρύχωρος. Les lieux où habite l'Aurore sont simplement ceux qu'elle ne manque jamais d'éclairer à son heure. — Ameis veut que χοροί (places de danse) conserve son acception propre, à cause des jeux de la lumière naissante. Cela est peut-être quelque peu raffiné. — Ἀντολαί est au pluriel, parce que le soleil ne se lève pas toujours au même point de l'horizon.

νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν ἐν ψαμάθοισιν,
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἔνθα δ' ἀποβρίξαντες ἐμείναμεν Ἠῶ δῖαν.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν ἐς δώματα Κίρκης,
οἰσέμεναι νεκρὸν Ἐλπήνορα τεθνηῶτα.
Φιτροὺς δ' αἶψα ταμόντες, ὅθ' ἀκροτάτη πρόεχ' ἀκτή,
θάπτομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.
Αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρός τ' ἐκάη καὶ τεύχεα νεκροῦ,
τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες,
πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.
Ἡμεῖς μὲν τὰ ἕκαστα διείπομεν· οὐδ' ἄρα Κίρκην
ἐξ Ἀΐδεω ἐλθόντες ἐλήθομεν, ἀλλὰ μάλ' ὦκα
ἦλθ' ἐντυναμένη· ἅμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῇ
σῖτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἴθοπα οἶνον ἐρυθρόν.

5. **Νῆα μὲν....** Répétition textuelle du vers IX, 546.

6-8 **Ἐκ δὲ καὶ....** Voyez IX, les vers 150-152 et les notes sur ce passage.

9. **Προΐειν.** Ancienne variante, προΐην, leçon adoptée par Bekker.

10. **Οἰσέμεναι**, pour porter, c'est-à-dire pour rapporter.

11. **Ὅθ(ι)** se rapporte à θάπτομεν, et non à ταμόντες. — Πρόεχ(ε), intransitif.

12. **Θάπτομεν** est à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste. *Scholies* V : ἐκαίομεν. — Ἀχνύμενοι,... Répétition de ce qu'on a vu, X, 570.

14. **Ἐπί**, adverbe : dessus, c'est-à-dire au sommet. Quelques-uns joignent ἐπί à ἐρύσαντες. — Στήλην, selon certains modernes, n'est point dit au propre, mais il équivaut à ὡς στήλην; et c'est la rame qui, selon eux, tient lieu de cippe funéraire. Cette explication est inadmissible, vu l'effort indiqué par ἐρύσαντες, expression qui ne peut s'entendre que d'une pierre péniblement hissée de bas en haut. — Ἐρύσαντες. Le conséquent est sous-entendu. Une fois la pierre sur le tumulus, on la dresse debout. *Scholies* P et V : νῦν, στήσαντες.

15. **Εὐῆρες ἐρετμόν.** Zénodote, ἵνα σῆμα πέλοιτο. Il supprimait la rame, comme faisant double emploi avec la stèle. On voit par là que l'idée de faire de στήλην l'équivalent de ἐρετμόν est un peu extraordinaire; car Zénodote, au lieu de corriger le texte, n'aurait pas manqué d'y avoir recours.

16. **Τά**, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui concernait la sépulture. — Ἕκαστα, *singula*, dans l'ordre et sans rien oublier.

18. **Ἐντυναμένη**, comme ἐντύνασα ἓ αὐτήν, *Iliade*, XVI, 162 : s'étant préparée, c'est-à-dire ayant fait sa toilette; ou, selon l'explication vulgaire, s'étant munie de ce qu'il fallait pour faire accueil à ses hôtes. Les anciens admettaient les deux explications. La première semble préférable, à cause de l'exemple de Junon. Elle sort réellement de la nature du mot, tandis que l'autre n'est fondée que sur une induction. Toute femme qui doit paraître devant des hommes se met, comme on dit, sous les armes. Cela n'empêche pas Circé d'avoir songé à la réfection d'Ulysse et de ses compagnons. Mais le poëte n'a pas besoin de le dire. Ce qui suit l'exprime assez. C'est à titre de sous-entendu, et non de paraphrase du mot ἐντυναμένη, que je cite la note des *Scholies* B et H : εὐτρεπίσασα τὰ πρὸς τροφήν. — Αὐτῇ dépend de ἅμα.

Ἡ δ' ἐν μέσσῳ στᾶσα μετηύδα δῖα θεάων·
Σχέτλιοι, οἳ ζώοντες ὑπήλθετε δῶμ' Ἀΐδαο,
δισθανέες, ὅτε τ' ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι.
Ἀλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον
αὖθι πανημέριοι· ἅμα δ' ἠοῖ φαινομένηφιν
πλεύσεσθ'· αὐτὰρ ἐγὼ δείξω ὁδὸν ἠδὲ ἕκαστα
σημανέω, ἵνα μή τι κακορραφίῃ ἀλεγεινῇ
ἢ ἁλὸς ἢ ἐπὶ γῆς ἀλγήσετε πῆμα παθόντες.
Ὣς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.
Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἥμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
οἱ μὲν κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός·
ἡ δ' ἐμὲ, χειρὸς ἑλοῦσα, φίλων ἀπονόσφιν ἑταίρων
εἷσέ τε καὶ προσέλεκτο, καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα·
αὐτὰρ ἐγὼ τῇ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα.
Καὶ τότε δή μ' ἐπέεσσι προσηύδα πότνια Κίρκη·

22. Δισθανέες, deux fois mourants, c'est-à-dire ayant deux fois à passer par la mort. Circé considère le voyage aux Enfers comme une première mort. — Suivant quelques anciens, la forme δισθανέες était impossible, et le composé devait être séparé en ses deux éléments. *Scholies* Q : δὶς θανέες, οὕτως ἐν δυσὶ μέρεσι λόγου. φησὶ γὰρ Ἀπολλώνιος ὡς ὅτι δίς καὶ τρίς ἐν ταῖς συνθέσεσιν ἐκβάλλει τὸ σ, δίπους, τρίπους. Outre la difficulté d'admettre l'adjectif θανής, cette orthographe a l'inconvénient de s'appuyer sur une théorie contredite par les faits. *Scholies* B : ὥσπερ τὸ διώνυμος καὶ δισώνυμος, οὕτω καὶ τὸ διθανέες δισθανέες. τίθεται γὰρ τὸ σ καὶ εἰς ἀμφότερα, καὶ ὅταν μετὰ τὸ δι φωνῆεν ᾖ, καὶ ὅταν σύμφωνον. Si la théorie d'Apollonius était vraie, il vaudrait mieux écrire διθανέες, avec une licence métrique fréquente chez Homère, que δὶς θανέες en deux mots dont l'un est impossible. — Ὅτε τ(ε), comme ὅτε seul : *quando*, puisque.

23. Ἀλλ' ἄγετ', ἐσθίετε.... Répétition du vers X, 460.

24. Πανημέριοι. Voyez, III, 486, la note sur cette expression.

27. Ἁλός, génitif local : sur mer. Quelques-uns sous-entendent ἐπί, qui est exprimé devant γῆς. Le sens est le même des deux façons.—Ἀλγήσετε est au subjonctif, pour ἀλγήσητε. Aristarque (*Scholies* H) avait noté cette licence métrique : (ἡ διπλῆ,) ὅτι συνέσταλκεν ἀντὶ τοῦ ἀλγήσητε.

28. Ὥς.... Nouvelle répétition du vers II, 403.

29-32. Ὣς τότε.... Voyez les vers X, 476-479 et la note sur ce passage.

33. Ἐμέ appartient à εἷσε, et est sous-entendu avec ἑλοῦσα. Je marque le sens par la ponctuation.

34. Προσέλεκτο, elle se posa auprès, c'est-à-dire elle s'assit près de moi.—Quelques anciens faisaient de προσέλεκτο un synonyme de προσεῖπε. Mais cette explication était tout arbitraire; et d'ailleurs l'idée de parler est inutile devant ἐξερέεινεν, tandis que celle de s'asseoir est naturellement appelée par εἷσε.

35. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers presque semblable, X, 46.

Ταῦτα μὲν οὕτω πάντα πεπείρανται· σὺ δ' ἄκουσον,
ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω, μνήσει δέ σε καὶ θεὸς αὐτός.
Σειρῆνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἵ ῥά τε πάντας
ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφέας εἰσαφίκηται.
Ὅστις ἀϊδρείῃ πελάσῃ καὶ φθόγγον ἀκούσῃ
Σειρήνων, τῷ δ' οὔτι γυνὴ καὶ νήπια τέκνα
οἴκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάνυνται·
ἀλλά τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ,
ἥμεναι ἐν λειμῶνι· πολὺς δ' ἀμφ' ὀστεόφιν θὶς

37. **Ταῦτα**, ces choses, c'est-à-dire les aventures que tu viens de me raconter. Il s'agit du voyage aux Enfers. — **Πεπείρανται**, sont accomplies, c'est-à-dire tu n'as plus à t'en inquiéter.

38. **Ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω**. Les entastiques trouvaient étrange que Circé indiquât à Ulysse une route pleine de périls, au lieu de le laisser retourner par celle qui l'avait amené dans l'île d'Éa. Les lytiques répondaient que les deux routes étaient également dangereuses, et que Circé avait en définitive indiqué la meilleure, puisqu'elle en avait dit tous les dangers, et surtout puisqu'elle avait révélé à Ulysse les moyens de s'y soustraire. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἀπορία. διὰ τί ἡ Κίρκη, τοσούτων ὄντων τῶν κινδύνων τῷ Ὀδυσσεῖ ἐν τῷ οἴκαδε παρ' αὐτῆς ἀπόπλῳ, οὐχὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ἐκέλευε πλοῦν ὅνπερ ἦλθεν ἀποπλεῖν, ἀλλὰ κατὰ τὰς Σειρῆνας καὶ τὴν Σκύλλαν καὶ τὴν Χάρυβδιν συνεβούλευε ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν, καὶ παρὰ τὴν νῆσον ἐν ᾗ αἱ Ἡλίου βόες ἦσαν; ῥητέον οὖν ὅτι τῶν δύο ἀπόπλων χειρίστων ὄντων οὐδὲν ἡμάρτανεν ἡ Κίρκη συμβουλεύουσα τοῦτον ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν ἐν κακῶν ἐκλογῇ αἱρετώτερον ὄντα. οὐ γὰρ ἐξ ὧν ἀπειθήσαντες αὐτῇ ἠτύχησαν ἀποκτείναντες Ἡλίου βοῦς αἰτιᾶσθαι χρή, θεωρεῖν δὲ ὅτι, εἰ ἐπείσθησαν αὐτῇ, οὐδὲν ἂν παθόντες δεινὸν οἴκαδε ἀπῆλθον. Il y avait, ce me semble, une réponse plus simple et tout à fait péremptoire : c'est que le poëte avait une provision de légendes à mettre en œuvre, et qu'il fallait bien qu'Ulysse rencontrât sur sa route les merveilles dont Circé va l'entretenir. — **Θεός**, selon quelques anciens, désigne Neptune; mais d'autres auraient pu dire qu'il désigne le Soleil, ou Jupiter. Il ne faut donc point préciser. Circé, en disant un dieu, l'entend en général. Il y aura intervention divine, sanction divine.

39. **Σειρῆνας**. Les Sirènes d'Homère ne sont pas des monstres marins, mais des femmes. D'après le duel Σειρήνοιϊν, vers 52, elles sont deux seulement. — On suppose que l'île où elles attiraient les voyageurs était dans le voisinage des côtes méridionales de l'Italie; mais il est aussi impossible de la localiser exactement qu'aucune des contrées fantastiques où Homère fait voyager son héros. Le nom de Sirènes, donné aux îlots voisins du cap Minerve, ne prouve rien du tout. Ce sont des rochers stériles, et l'île des deux charmeresses a une prairie au bord de la mer (vers 45). Capri, ni même aucune des autres îles qu'on propose, ne répond point non plus à cette description.

40. **Ὅτις** (*quicumque*); ancienne variante, ὅ τε (*quique*), dans le même sens. — **Σφέας**, chez Homère, est partout monosyllabe; et il doit être pris comme tel ici même, malgré la voyelle qui le suit.

41. **Φθόγγον**. Au vers 198, il y a φθογγῆς, bien que rien n'empêchât l'usage du masculin φθόγγου. Les deux formes sont à volonté chez Homère.

42. **Δ(έ)** équivaut à τότε : alors.

43. **Παρίσταται** au singulier, et γάνυνται au pluriel. On se rappelle le fameux exemple, δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται, *Iliade*, II, 135.

44. **Ἀλλά τε**, bien au contraire, c'est-à dire au lieu de cela. — **Θέλγουσιν**, sousentendu αὐτόν.

45. **Ἀμφ(ί)**, adverbe : alentour, c.-à-d.

ἀνδρῶν πυθομένων, περὶ δὲ ῥινοὶ μινύθουσιν.
Ἀλλὰ παρὲξ ἐλάαν, ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλεῖψαι ἑταίρων,
κηρὸν δεψήσας μελιηδέα, μή τις ἀκούσῃ
τῶν ἄλλων· ἀτὰρ αὐτὸς ἀκουέμεν, αἴ κ' ἐθέλῃσθα.
Δησάντων σ' ἐν νηῒ θοῇ χεῖράς τε πόδας τε,
ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω,
ὄφρα κε τερπόμενος ὄπ' ἀκούῃς Σειρήνοιϊν.
Εἰ δέ κε λίσσηαι ἑτάρους λῦσαί τε κελεύῃς,
οἱ δέ σ' ἔτι πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι διδέντων.
Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ τάσγε παρὲξ ἐλάσωσιν ἑταῖροι,
ἔνθα τοι οὐκέτ' ἔπειτα διηνεκέως ἀγορεύσω,
ὁπποτέρη δή τοι ὁδὸς ἔσσεται, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς
θυμῷ βουλεύειν· ἐρέω δέ τοι ἀμφοτέρωθεν.

dans leur prairie. — Ὀστεόφιν est pour ὀστέων. — Θίς, un amas. *Grand Étymologique* Miller, article θίς : σημαίνει καὶ τὸν σωρόν· καὶ λέγεται ἀρσενικῶς· πολὺς δ' ἀμφ' ὀστεόφιν θίς, ἀντὶ τοῦ σωρός· καὶ γίνεται παρὰ τὸ θῶ τὸ τιθῶ θίς.

46. Ἀνδρῶν πυθομένων. Comment sont morts ces hommes dont les restes jonchent la prairie des Sirènes? Homère ne le dit point. Aristophane de Byzance suppose que le chant des Sirènes agissait comme un poison. Aristarque pense que leurs victimes mouraient d'inanition, oubliant sans doute le manger et le boire, à la façon des mélomanes dont Platon a immortalisé la métamorphose. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης φησὶ κατατηκομένους τῇ ᾠδῇ καὶ αἰφνιδίως ἐκλείποντας ἀπολέσθαι, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος διὰ τὴν τῶν ἀναγκαίων σπάνιν. — Περί, c'est-à-dire περί αὐτούς, ou, selon d'autres, περὶ τὰ ὀστέα. Des deux façons le sens est le même, puisque les hommes ne sont plus que des squelettes.

47. Ἐλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même pour le verbe suivant. — Ἐπί doit être joint à ἀλεῖψαι. Hérodien (*Scholies* H) note l'accent de ἀλεῖψαι, et la valeur de cet infinitif : περισπωμένως, ἵν' ᾖ ἀπαρέμφατον ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ τοῦ ἄλειψον.

48. Δεψήσας équivaut à μαλάξας : ayant amolli.

49. Ἀκουέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme au vers 47.

50. Δησάντων, impératif : qu'ils lient. — Quelques-uns ne mettent pas de virgule après ἀκουέμεν, ni de point après ἐθέλῃσθα, et ils expliquent ἀκουέμεν dans son sens propre et δησάντων comme un génitif absolu. Mais ἀνήφθω doit faire préférer l'autre explication.

51. Αὐτοῦ, c'est-à-dire ἱστοῦ, dont l'idée est contenue dans ἱστοπέδῃ. — Πείρατ(α) est le sujet de ἀνήφθω.

52. Σειρήνοιϊν. Aristarque (*Scholies* Q) dit que, d'après la tradition posthomérique, il y avait trois Sirènes: (ἡ διπλῆ,) ὅτι δύο καθ' Ὅμηρον αἱ Σειρῆνες, οὐ τρεῖς.

53-54. Εἰ δέ κε.... Aristophane prononçait l'athétèse contre ces deux vers, mais pour un faible motif. Didyme (*Scholies* H): ἀθετεῖ Ἀριστοφάνης. πρὸς τί γὰρ ἅπαξ δεδεμένον πάλιν δῆσαι κελεύει ; Mais quand un captif veut s'échapper, on resserre ses liens.

53. Κελεύῃς. Ancienne variante, κελεύεις.

54. Διδέντων, *vulgo* δεόντων. C'est le même sens : qu'ils lient. Le premier vient de δίδημι, le second de δέω. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει διδέντων, ὡς τιθέντων. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

57. Ἀλλὰ καί, mais bien.

58. Βουλεύειν, comme βούλευε : déli-

Ἔνθεν μὲν γὰρ πέτραι ἐπηρεφέες, προτὶ δ' αὐτὰς
κῦμα μέγα ῥοχθεῖ κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης·
Πλαγκτὰς δ' ἤτοι τάσγε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν.
Τῇ μέν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται, οὐδὲ πέλειαι
τρήρωνες, ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν,
ἀλλά τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λὶς πέτρη·
ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι.
Τῇ δ' οὔπω τις νηῦς φύγεν ἀνδρῶν, ἥτις ἴκηται,
ἀλλά θ' ὁμοῦ πίνακάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν
κύμαθ' ἁλὸς φορέουσι πυρός τ' ὀλοοῖο θύελλαι.

bère. — Ἀμφοτέρωθεν, de chaque côté, c'est-à-dire quelle route il y a d'un côté et quelle route il y a de l'autre. *Scholies* B et H : ἐκ θατέρου μέρους ἀμφοτέρας τὰς ὁδούς.

60. Μέγα est adverbe, et il se rapporte à ῥοχθεῖ.

61. Πλαγκτάς doit être expliqué, non point par l'adjectif πλαγκτός (errant), mais en rapportant le mot à la racine πλακ ou πλαγ, qui contient l'idée de frapper. En effet, d'après la description qui va suivre, les Planctes sont simplement des écueils battus par d'éternelles tempêtes. Remarquez aussi que le sens vulgaire de l'adjectif πλαγκτός n'est qu'un sens dérivé. On erre sur les flots parce que le navire subit les coups du vent et de la vague. Les anciens eux-mêmes avaient reconnu que πλήσσω et πλάζω, c'est au fond tout un. *Scholies* H : Πλαγκτὰς, διὰ τὸ προσπλήσσεσθαι αὐταῖς τὰ κύματα· οἱ δὲ νεώτεροι πλανηθέντες, Πλαγκτὰς ἤκουσαν παρὰ τὸ πλάζεσθαι εἰς ὕψος καὶ βάθος. Les *Scholies* B donnent la même explication. Cratès raffinait un peu au sujet des Planctes; mais enfin il les laissait immobiles. *Scholies* V : ὁ μὲν Κράτης, ὅτι πλάζεται περὶ αὐτὰς τὸ κῦμα, οἱ δὲ ὡς τὴν Δῆλον κινεῖσθαι καὶ φέρεσθαι. — Θεοὶ.... καλέουσιν. Ceci suppose que les hommes ignorent les Planctes, puisqu'ils ne leur ont point donné de nom. Ceux qui les cherchent perdent donc leur temps. *Scholies* V : ἄνθρωποι δὲ οὐδέν. κἀκ τούτου δῆλον ὅτι πέπλακεν. Eustathe : θεοὶ δὲ αὐτὰς οὕτω καλοῦσιν, ὡς ἀνθρώπων μήτε εἰδότων τὰς πλαστὰς ταύτας Πλαγκτὰς διὰ τὸ μυθικῶς ἐκτετοπισμένων, μήτε καλούντων.

62. Τῇ, par là : dans ces parages. — Ποτητά désigne des êtres ailés quelconques; mais il y a des oiseaux lourds, et même très-lourds. Voilà pourquoi Circé ajoute οὐδὲ πέλειαι τρήρωνες, qui rend sa pensée plus frappante. Le pigeon est un des oiseaux qui volent le mieux. — La correction πατητά (*euntia*), proposée par Bothe, est ridicule.

63. Ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν. Photius avait lu, dans Ptolémée Héphestion, qu'un jour Alexandre et Aristote discutèrent la question : διὰ τί ὁ ποιητὴς πελειάδας ἐποίησε τῆς τροφῆς τῶν θεῶν διακόνους; — Nous avons un assez grand nombre des absurdités imaginées par les anciens au sujet du vers 63. Mais il suffit de se rappeler que le pigeon a été longtemps chez les Grecs un oiseau sacré, pour être convaincu que les paroles d'Homère doivent être littéralement entendues, et qu'il ne s'agit ici ni des Pléiades, ni d'aucun profond mystère. C'était l'avis des gens raisonnables, dans l'antiquité même. *Scholies* H et Q : ἔδει τὰς περιστερὰς, ὡς ἀκεραίους καὶ ἀκάκους καὶ ὀξείας τῇ πτήσει, λέγεσθαι φέρειν τῷ Διὶ τὴν τροφὴν, ἥτις ἐστὶν ἀμβροσία.

64. Καί, même, c'est-à-dire malgré la rapidité de leur vol. — Τῶν, génitif partitif : quelqu'une d'entre elles.

65. Ἀλλ' ἄλλην, allitération familière de tout temps aux Grecs. — Εἶναι, comme ὥστε εἶναι.

66. Ἥτις. Ancienne variante, ὅστις, se rapportant à ἀνδρῶν.

Οἴη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς,
Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα·
καί νύ κε τὴν ἔνθ' ὦκα βάλεν μεγάλας ποτὶ πέτρας,
ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἰήσων.
Οἱ δὲ δύω σκόπελοι ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει
ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκεν
κυανέη· τὸ μὲν οὔποτ' ἐρωεῖ, οὐδέ ποτ' αἴθρη
κείνου ἔχει κορυφὴν οὔτ' ἐν θέρει οὔτ' ἐν ὀπώρῃ·
οὐδέ κεν ἀμβαίη βροτὸς ἀνήρ, οὐδ' ἐπιβαίη,
οὐδ' εἴ οἱ χεῖρές τε ἐείκοσι καὶ πόδες εἶεν·
πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξεστῇ εἰκυῖα.
Μέσσῳ δ' ἐν σκοπέλῳ ἐστὶ σπέος ἠεροειδές,

69. Κείνη est emphatique, et il est développé par πᾶσι μέλουσα.

70. Πᾶσι μέλουσα, à qui tout le monde s'intéresse, c'est-à-dire dont les aèdes chantent l'histoire. Voyez les vers IX, 19-20 et les notes sur ces deux vers. — Quelques anciens écrivaient ὑφ' ἕν, c'est-à-dire πασιμέλουσα en un seul mot, ἅπαξ εἰρημένον inutile et rejeté par Aristarque : c'est notre vulgate. Autre variante ancienne, ingénieuse peut-être, mais médiocrement sensée : Φασιμέλουσα, à qui le Phase doit ses peines. — Παρ' Αἰήταο πλέουσα, naviguant de chez Éétès, c'est-à-dire à son retour de Colchide. Il ne faut pas chicaner sur l'invraisemblance. Il ne faut pas non plus songer aux Symplégades. Un homme de Smyrne savait bien que les Symplégades sont à l'entrée du Bosphore de Thrace.

71. Βάλεν a pour sujet κύμαθ' ἁλός, exprimé au vers 68.

72. Φίλος, sous-entendu αὐτῇ. — Ἰήσων. Il est un peu singulier que certains modernes demandent la suppression des vers 69-72, sous prétexte que la légende des Argonautes a dû être inconnue à Homère. Mais le poëte qui connaît Pélias et Éson (XI, 254, 256, 259) connaît certainement Jason aussi, et n'ignore pas non plus les aventures de ce héros.

73. Οἱ δὲ δύω σκόπελοι, le nominatif au lieu du génitif. On a vu le même tour de phrase, I, 409. — La plupart des éditeurs mettent un point après σκόπελοι, et sous-entendent εἰσί. C'est là un expédient tout à fait inutile, comme le prouve le passage auquel je viens de renvoyer. — Il ne s'agit plus des Planctes, dont le nombre est indéfini ; et οἱ δέ est opposé à ἔνθεν μέν, vers 59. Circé a dit, vers 58, qu'elle décrirait les deux routes entre lesquelles Ulysse aurait à choisir. Elle vient de décrire la route par les Planctes ; elle va décrire l'autre route.

75. Τό, cela, c'est-à-dire le fait d'être enveloppé d'un noir nuage. Quelques anciens rapportaient τό à νέφος, suggéré par l'idée contenue dans νεφέλη. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*. Mais Aristarque la regarde comme arbitraire et fausse. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ἀρίσταρχος οὐ λέγει πρὸς τὸ νέφος τὴν ἀπότασιν εἶναι, ἀλλά φησιν ὅτι τοῦτο οὐδέποτε λήγει, τὸ κεκαλύφθαι τὸν σκόπελον τῷ νέφει.

76. Κείνου, de celui-là : de ce premier rocher.

77. Οὐδ' ἐπιβαίη, *vulgo* οὐ καταβαίη. La vulgate est une ancienne correction, du reste assez peu réfléchie. La descente n'a rien à voir ici, et οὐδ(έ) est à peu près indispensable. Circé insiste sur l'impossibilité de l'escalade, et voilà tout. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει οὐδ' ἐπιβαίη, τὸ ἄβατον αὐτῆς ὅλως παριστῶν. Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

80. Μέσσῳ δ' ἐν σκοπέλῳ. Il s'agit du milieu en hauteur.

πρὸς ζόφον εἰς Ἔρεβος τετραμμένον· ᾗπερ ἂν ὑμεῖς
νῆα παρὰ γλαφυρὴν ἰθύνετε, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.
Οὐδέ κεν ἐκ νηὸς γλαφυρῆς αἰζήϊος ἀνὴρ
τόξῳ ὀϊστεύσας κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο.
Ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη ναίει δεινὸν λελακυῖα·
τῆς ἤτοι φωνὴ μὲν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς,
γίγνεται, αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακόν· οὐδέ κέ τίς μιν
γηθήσειεν ἰδὼν, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν.
Τῆς ἤτοι πόδες εἰσὶ δυώδεκα πάντες ἄωροι,

81. Εἰς Ἔρεβος précise πρὸς ζόφον. Au fond, c'est la même idée : le couchant proprement dit, l'endroit où la nuit se fait ; et πρὸς ζόφον εἰς Ἔρεβος équivaut à πρὸς ζόφον ἠερόεντα, l'expression habituelle du poëte, quand l'idée se trouve à la fin du vers.

82. Παρά doit être joint à ἰθύνετε. — Ἰθύνετε est au subjonctif, pour ἰθύνητε. Bothe, qui propose de changer le mot ἄν en ἄρ', prend ἰθύνετε pour l'imparfait : *illuc eos navem direxisse ait, cum ad Inferos proficiscerentur*. C'est prêter à Homère une sorte de niaiserie. Ulysse et ses compagnons n'ont pas besoin qu'on leur explique de quel côté se trouve le couchant.

84. Κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο. Ceci peint tout à la fois et la prodigieuse hauteur à laquelle se trouve la caverne, et la prodigieuse longueur des cous du monstre, qui pêche dans la mer et qui happe les hommes sur les navires, sans que son corps bouge de la caverne. *Scholies* H : σχεδὸν ἔδειξε τὸ μῆκος τῶν δειρῶν (variante, πετρῶν) πηλίκον ἦν· ἡ δὲ μέση δεδυκυῖα τοῦ σπηλαίου ἐφικνεῖται τῶν παραπλεόντων τοσοῦτον ἀπεχόντων ὡς μηδὲ τόξευμα ἀφικνεῖσθαι ἀπὸ τῆς νεὼς εἰς αὐτάς (lisez εἰς αὐτό).

86-88. Τῆς ἤτοι φωνὴ.... Ces trois vers étaient obélisés par Aristarque. Le premier des trois semble en effet contredire ce qui précède. Un aboiement terrible est bien autre chose que la voix d'une chienne toute jeune. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς. πῶς γὰρ ἡ δεινὸν λελακυῖα δύναται νεογνοῦ σκύλακος φωνὴν ἔχειν ; Ceux qui admettaient l'authenticité du passage répondaient que Circé caractérise la nature et non l'intensité du son, et que ὅση équivaut à οἵα. Didyme encore : δύναται δὲ τὸ ὅση ἀντὶ τοῦ οἵα κεῖσθαι, ἵνα μὴ πρὸς τὸ μέγεθος, ἀλλὰ πρὸς τὴν ὁμοιότητα εἴη ἡ παραβολή. Cette réponse est très-bonne. Bothe : « Quasi vox talis monstri minus « terribilis fuerit propterea quod catuli « gannientis esse videbatur; quemadmo« dum infantis voce flentis allicere ho« mines dicitur crocodilus. »

87. Μιν dépend de ἰδών.

88. Οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν, pas même si un dieu venait en face, c'est-à-dire ce spectateur fût-il même un dieu. Homère dit qu'un dieu même aurait peur en voyant Scylla ; car le tour négatif, dans la diction du poëte, a toujours le sens le plus énergique. — Les anciens remarquent ici qu'Homère, pour porter une idée à son comble, ne manque jamais de faire intervenir la divinité. Ils rapprochent particulièrement deux passages où l'hyperbole est approbative ou admirative : *Iliade*, XIII, 127 et *Odyssée*, V, 74.

89. Πάντες, d'après le rhythme du vers, doit être joint à ἄωροι, et non à δυώδεκα. — Ἄωροι, hors de saison, c'est-à-dire dont Scylla ne se sert point, ou sans beauté, c'est-à-dire difformes. Le premier sens paraît préférable, puisque personne n'a jamais vu ces pieds-là et ne peut dire s'ils sont beaux ou laids, et que leur beauté ou leur laideur n'importent nullement. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser au mot ἄωρος son sens propre. Dès que le corps de Scylla est immobile dans son rocher, elle n'a que faire d'un moyen de locomotion ; elle l'a, mais n'en fait aucun usage. En effet, comme dit un ancien, il n'y a que ses cous qui soient en

ἓξ δέ τέ οἱ δειραὶ περιμήκεες· ἐν δὲ ἑκάστῃ
σμερδαλέη κεφαλή, ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες,
πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλεῖοι μέλανος θανάτοιο.
Μέσση μέν τε κατὰ σπείους κοίλοιο δέδυκεν·
ἔξω δ' ἐξίσχει κεφαλὰς δεινοῖο βερέθρου·
αὐτοῦ δ' ἰχθυάᾳ, σκόπελον περιμαιμώωσα,
δελφῖνάς τε κύνας τε, καὶ εἴ ποθι μεῖζον ἕλῃσιν
κῆτος, ἃ μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.
Τῇ δ' οὔ πώποτε ναῦται ἀκήριοι εὐχετόωνται
παρφυγέειν σὺν νηΐ· φέρει δέ τε κρατὶ ἑκάστῳ
φῶτ' ἐξαρπάξασα νεὸς κυανοπρῴροιο.
Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ.

mouvement. *Scholies* H et Q : ἐν τοῖς τραχήλοις γάρ ἐστιν ἡ πᾶσα ὁρμή. On ne suppose même que Scylla a des pieds, et au nombre de douze, que parce qu'elle a des têtes, et six têtes. Les *Scholies* donnent une trentaine d'interprétations différentes, mais toutes plus ou moins bizarres ou arbitraires. La seule chose à noter, c'est qu'on interaspirait ἄωροι avec l'esprit doux : ἄωροι. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ψιλωτέον τὰς δύο συλλαβάς. Cette orthographe excluait toute explication par ἀ privatif et ὁράω.

91. Κεφαλή. Homère a dit, au vers 85, que Scylla aboyait. On en a conclu que chacun des cous du monstre portait une tête de chien. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἔνθεν αὐτῇ κυνῶν μὲν κεφαλὰς οἱ νεώτεροι περιέπλασαν. La fameuse description de Virgile, *Énéide* (III, 424-428), a consacré cette erreur. Des chiens ne pêchent pas : or les gueules de Scylla pêchent, et elles engloutissent même les plus énormes poissons. Voyez plus bas, vers 95-97. Si les gueules de Scylla ressemblent à quelque chose, c'est à des gueules de crocodile. Homère a peut-être pensé au requin, à quelque dragon fabuleux; mais ce qu'on va lire prouve qu'il ne s'agit nullement de têtes de chien. — Ἐν, c'est-à-dire ἐν ἑκάστῃ κεφαλῇ.

94. Ἐξίσχει. Ancienne variante, ἓξ ἴσχει. Cette lecture est peu plausible; car ἐξέχω est ici le terme propre. Ameis : « mir « scheint ἓξ ἴσχει nur eine aus 90 entstandene alte Correctur zu sein. » — Βερέθρου. Ancienne variante, βαράθρου.

95. Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire dans la mer qui baigne le rocher.

97. Ἅ, lesquels. Ce pluriel suppose une ellipse : τῶν κητέων ou ἐν τοῖς κήτεσι.

98. Τῇ, comme au vers 62 : dans ces parages. Aristophane de Byzance, au lieu de τῇ δ(έ) lisait τήνδ(ε), complément direct de παρφυγέειν. — Πώποτε, malgré l'exemple de certains modernes, doit être écrit en un seul mot. Hérodien (*Scholies* H) : ὑφ' ἓν τὸ πώποτε. — Ἀκήριοι est dans son sens propre : sans morts, c'est-à-dire sans avoir perdu quelques-uns des leurs.

99. Παρφυγέειν est dit d'une manière absolue. C'est par erreur que les lexicographes donnent à παραφεύγω le datif pour régime. S'il avait un complément, ce complément serait à l'accusatif, comme en témoigne la variante du vers précédent. J'ajoute que cette variante prouve incontestablement que τῇ est adverbe. Si τῇ dépendait de παρφυγέειν, personne n'aurait jamais songé à préférer τήνδ(ε) à τῇ δ(έ), comme l'a fait Aristophane de Byzance. La traduction *huic,... se effugisse* ne s'appuie donc que sur une erreur. — Φέρει, elle emporte. — Κρατὶ ἑκάστῳ, datif de l'instrument : avec chaque tête.

101. Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον est opposé à ὁ μέν, vers 73. — Ὀδυσσεῦ doit être suivi d'un point, et non d'une virgule. La ponctuation vulgaire rend toute expli-

Πλησίον ἀλλήλων· καί κεν διοϊστεύσειας.
Τῷ δ' ἐν ἐρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς·
τῷ δ' ὑπὸ δῖα Χάρυϐδις ἀναρροιϐδεῖ μέλαν ὕδωρ.
Τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναροιϐδεῖ
δεινόν· μὴ σύγε κεῖθι τύχοις, ὅτε ῥοιϐδήσειεν·
οὐ γάρ κεν ῥύσαιτό σ' ὑπὲκ κακοῦ οὐδ' Ἐνοσίχθων.
Ἀλλὰ μάλα, Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα,
νῆα παρὲξ ἐλάαν, ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν
ἓξ ἑτάρους ἐν νηῒ ποθήμεναι ἢ ἅμα πάντας.

cation grammaticale impossible. Nicanor (*Scholies* Q) : μετὰ τὸ στίξαι τελείως εἰς τὸ Ὀδυσσεῦ, τὸ πλησίον ἀλλήλων ὡς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς προφερόμεθα, καὶ στίζομεν εἰς τὸ ἀλλήλων. λείπει δὲ τὸ εἰσί· πλησίον ἀλλήλων εἰσίν. εἶτα σαφηνίζει τὸ διάστημα.

102. Πλησίον ἀλλήλων. Sous-entendez : οἱ δύω σκόπελοί εἰσιν. Voyez la note de Nicanor sur la ponctuation du vers précédent. — On lit, dans les *Scholies* H, qu'Aristophane de Byzance écrivait πλησίον. Il faut changer ce πλησίον en πλησίοι, car Didyme ne peut pas avoir cité πλησίον comme variante, puisque c'est la leçon même d'Aristarque et de tous les aristarchiens. Si Aristophane de Byzance avait une leçon à lui, ce ne peut être que πλησίοι. — Διοϊστεύσειας. Ancienne variante, δὴ ὀϊστεύσειας. Cette leçon n'est pas bonne ; car l'idée exprimée par δι(ά) est indispensable ici. Il s'agit de la distance d'un rocher à l'autre, distance qui n'est qu'une portée de flèche. Didyme (*Scholies* B et Q) : ὀϊστῷ καταλάϐοις ἀπὸ σκοπέλου εἰς σκόπελον.

103. Ἐρινεός. Remarquez la nature de l'arbre, et les épithètes de cet arbre. Le poëte prépare à Ulysse un moyen de salut, et reste dans la plus stricte vraisemblance. *Scholies* Q : οἰκονομικῶς, ἵν' εἰς τοῦτον ἐκκρεμασθῇ ὁ Ὀδυσσεύς. διὸ καὶ τὸ μέγας πρόσκειται, ἵνα δυνηθῇ βαστάξαι τὸν κρεμάμενον ἥρωα. παρατετηρημένως δὲ οὐκ ἐλαίαν ἢ ἄλλο δένδρον, ἀλλ' ἐρινεὸν παρέλαϐεν, ὅσπερ εἴωθε καὶ ἐν κρημνοῖς φύεσθαι. Cette excellente note est probablement une citation d'Aristarque textuellement transcrite par Didyme.

104. Τῷ dépend de ὑπό. — Δῖα. Les monstres même les plus affreux sont pour Homère des êtres divins. D'ailleurs Charybde n'est point une créature mortelle. C'est donc chercher des difficultés à plaisir que de se choquer de l'épithète, comme ceux qui expliquaient ici δῖα par φοϐερά, en le rattachant à δέος. Cette dérivation est impossible. — Ἀναρροιϐδεῖ, engloutit. Ce sens est évident d'après l'opposition de ἀναροιϐδεῖ, au vers suivant, avec ἀνίησιν. Cependant tous les anciens n'étaient pas d'accord à ce sujet. C'est ce que signale évidemment Hérodien (*Scholies* H), à propos des particularités de l'accentuation du vers : ἀναρροιϐδεῖ περισπωμένως· τινὲς δὲ τὴν λέξιν περὶ τοῦ ἀναρριπτεῖ ἔταξαν. οὐκ ἀναστρεπτέον δὲ τὴν ὑπό πρόθεσιν. Mais peut-être la phrase intermédiaire est-elle altérée, et ne s'y agissait-il que d'accentuation. Homère dit ἀναρρίπτω et ἀναρριπτέω. On a pu supposer qu'il disait ἀναρροιϐδέω et ἀναρροίϐδω. C'est simplement cette dernière forme qu'Hérodien signalerait comme impossible.

105. Ἀνίησιν a pour complément μέλαν ὕδωρ sous-entendu. De même ἀναροιϐδεῖ. Virgile, *Énéide*, III, 421-423, traduit et développe la phrase d'Homère.

106. Δεινόν, selon Hayman, doit être pris comme une exclamation. Mais ce mot s'explique mieux au sens adverbial. L'exemple ἄλγιον (IV, 292), qu'allègue le commentateur, n'est pas identique.

108. Πεπλημένος, de πελάζω : t'étant approché. Quelques-uns mettent une virgule après πεπλημένος, et rapportent ὦκα à ἐλάαν. En général, les éditeurs ne mettent aucune ponctuation dans le vers. Mais il vaut mieux marquer à l'œil le mouvement de la pensée.

109. Ἐλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : pousse.

῟Ως ἔφατ᾽· αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀτυζόμενος προσέειπον·
Εἰ δ᾽ ἄγε δή μοι τοῦτο, θεὰ, νημερτὲς ἔνισπε,
εἴ πως τὴν ὀλοὴν μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυϐδιν,
τὴν δέ κ᾽ ἀμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ᾽ ἑταίρους.
῟Ως ἐφάμην· ἡ δ᾽ αὐτίκ᾽ ἀμείϐετο δῖα θεάων·
Σχέτλιε, καὶ δ᾽ αὖ τοι πολεμήϊα ἔργα μέμηλεν
καὶ πόνος· οὐδὲ θεοῖσιν ὑπείξεαι ἀθανάτοισιν;
Ἡ δέ τοι οὐ θνητὴ, ἀλλ᾽ ἀθάνατον κακόν ἐστιν,
δεινόν τ᾽ ἀργαλέον τε, καὶ ἄγριον οὐδὲ μαχητόν·
οὐδέ τίς ἐστ᾽ ἀλκή· φυγέειν κάρτιστον ἀπ᾽ αὐτῆς.
Ἢν γὰρ δηθύνῃσθα κορυσσόμενος παρὰ πέτρῃ,
δείδω μή σ᾽ ἐξαῦτις ἐφορμηθεῖσα κίχῃσιν
τόσσῃσιν κεφαλῇσι, τόσους δ᾽ ἐκ φῶτας ἕληται.
Ἀλλὰ μάλα σφοδρῶς ἐλάαν, βωστρεῖν δὲ Κράταιϊν,

111. Ἀτυζόμενος, *vulgo* ἀμειϐόμενος. La leçon ἀτυζόμενος est la seule que connaissent et expliquent les *Scholies*. Elle mérite la préférence; car Ulysse interrompt Circé, et il faut qu'on sache pourquoi il l'interrompt. Buttmann : « Perbona autem « lectio. Nam ἀμειϐόμενος non commode « adhibetur, nisi finito alterius sermone. « At Ulysses Circen interpellat. » Bothe et d'autres semblent reconnaître que Buttmann a raison; mais Fæsi seul, jusqu'ici, s'est décidé à rétablir ἀτυζόμενος.

112. Εἰ δ' ἄγε, eh bien! Voyez la note du vers II, 178

113. Εἴ πως.... ὑπεκπροφύγοιμι, à supposer que j'échappe à.

114. Τήν, l'autre, c'est-à-dire Scylla.

116. Δ(έ) est dans le sens de δή. Quelques-uns même écrivent δὴ αὖ avec synizèse. — Τοι (*tibi*) est le complément de μέμηλεν. — Πολεμήϊα ἔργα explique l'expression κ' ἀμυναίμην. Ulysse croit qu'il lui faudra se battre contre Scylla.

117. Θεοῖσιν ὑπείξεαι. Le verbe, chez Homère, est partout ὑποείκω sans élision, et l'on croit que εἴκω avait primitivement le digamma. Quelques-uns proposent donc de lire ici, θεοῖς ὑποείξεαι. Mais la racine de εἴκω peut être ἰκ aussi bien que Ϝικ, et ὑπείκω est aussi légitime que ὑποείκω.

118. Τοι (*tibi*) est explétif; car la chose n'est pas moins vraie pour tout autre que pour Ulysse. — Κακόν, un mal, c'est-à-dire un être malfaisant, un fléau destructeur.

119. Δεινόν τ' ἀργαλέον τε,... Cette accumulation d'épithètes à peu près synonymes justifie admirablement la conclusion de Circé : « Toute lutte est impossible. »

120. Κάρτιστον, sous-entendu ἐστι : le meilleur est; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est. Il paraît que les anciens ne s'accordaient pas sur la ponctuation du vers, ni par conséquent sur son interprétation. Cependant il est difficile de comprendre que ἀλκή ne soit pas séparé de φυγέειν. *Scholies* H : εἰς τὸ ἀλκὴ ἀνάπαυσις· εἶτα γνωμικώτερον τὸ ἑξῆς. Cette note est une paraphrase de celle de Nicanor (*Scholies* V), où la ponctuation est simplement indiquée : ἐνταῦθα στικτέον.

121. Κορυσσόμενος est dans le sens dérivé : t'équipant pour le combat.

122. Σ(έ) dépend de κίχῃσιν.

124-126. Ἀλλὰ μάλα.... Ces trois vers semblent en contradiction avec la nature de Scylla, telle que le poëte nous l'a décrite. Aussi ne s'étonne-t-on point qu'Aristarque les ait obélisés. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετοῦνται τρεῖς, ὅτι διὰ τούτων σημαίνει μὴ εἶναι τὴν Σκύλλαν σύμφυτον τῇ πέτρᾳ. Mais, en y réfléchissant bien, on se familiarise avec l'idée qu'un monstre tel que Scylla puisse avoir une mère suscep-

μητέρα τῆς Σκύλλης, ἥ μιν τέκε πῆμα βροτοῖσιν·
ἥ μιν ἔπειτ' ἀποπαύσει ἐς ὕστερον ὁρμηθῆναι.
  Θρινακίην δ' ἐς νῆσον ἀφίξεαι· ἔνθα δὲ πολλαὶ
βόσκοντ' Ἠελίοιο βόες καὶ ἴφια μῆλα,
ἑπτὰ βοῶν ἀγέλαι, τόσα δ' οἰῶν πώεα καλά,
πεντήκοντα δ' ἕκαστα· γόνος δ' οὐ γίγνεται αὐτῶν,
οὐδέ ποτε φθινύθουσι. Θεαὶ δ' ἐπιποιμένες εἰσίν,
Νύμφαι ἐϋπλόκαμοι, Φαέθουσά τε Λαμπετίη τε,
ἃς τέκεν Ἠελίῳ Ὑπερίονι δῖα Νέαιρα.
Τὰς μὲν ἄρα θρέψασα τεκοῦσά τε πότνια μήτηρ
Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπῴκισε τηλόθι ναίειν,
μῆλα φυλασσέμεναι πατρώϊα καὶ ἕλικας βοῦς.
Τὰς εἰ μέν κ' ἀσινέας ἐάᾳς νόστου τε μέδηαι,

tible d'être invoquée, c'est-à-dire ayant une forme plus ou moins analogue à la nôtre. Le Neptune d'Homère n'est-il pas le père d'une foule de monstres de toute espèce, et dont quelques-uns n'ont rien d'humain dans la forme même? — 124. Ἐλάαν et βωστρεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Κράταιϊν, proparoxyton, *vulgo* Κραταιΐν, oxyton. On se rappelle qu'Hérodien, XI, 597, prenait κραταιΐς comme adverbe. Il voudrait qu'ici cet adverbe fût substitué à l'accusatif du nom propre; puis il remarque (*Scholies* B, H et Q) que le nom propre ne peut pas être oxyton : ἄμεινον γράφειν κραταιΐς, ἀντὶ τοῦ ἰσχυρῶς, ὡς ἀλλαχοῦ τότ' ἀποστρέψασκε κραταιΐς, ἵνα λέγῃ, κραταιῶς ἐπιβοῶ τὴν μητέρα τῆς Σκύλλης. καὶ ὀξύνεται. ἐὰν δὲ ᾖ κύριον, προπαροξύνεται. Il est pourtant naturel que la mère de Scylla soit nommée par son nom. — Je n'ai pas besoin de dire que Cratéis est la force personnifiée. Le père de Scylla était une personnification assortie à la première : Δεῖμος, le dieu de la déroute, ce serviteur de Mars deux fois nommé dans l'*Iliade* (IV, 440 et XI, 49).

125. Πῆμα, apposition à μιν.

126. Ἐς ὕστερον (*denuo*) dépend de ὁρμηθῆναι.

127. Θρινακίην. Voyez la note du vers XI, 107.

130. Πεντήκοντα δ' ἕκαστα, et chacun d'eux (est) cinquante : et chaque troupeau se compose de cinquante têtes. — Il y a 350 bœufs et 350 moutons. Ce nombre correspond à celui des jours et des nuits d'une année lunaire grossièrement calculée, et l'on en conclut qu'il a une signification astronomique.

131. Ἐπιποιμένες est un composé du même genre que ἐπιβουκόλος, qu'on a vu, III, 422, et qu'on reverra encore.

133. Ὑπερίονι, fils d'Hypérion. Voyez la note du vers I, 8. On verra plus bas, vers 176, Ὑπεριονίδαο. — On cherche une signification allégorique aux noms des deux bergères; mais ces noms s'y prêtent fort peu. Il vaut mieux les prendre tels quels. — Les filles du Soleil et leur mère ne sont connues que par le mythe d'Homère. — Entre le vers 133 et le vers 134, quelques-uns plaçaient celui-ci : Αὐτοκασιγνήτη Θέτιδος λιπαροπλοκάμοιο.

134. Θρέψασα τεκοῦσά τε, hystérologie. Voyez, IV, 723, la note sur τράφεν ἠδὲ γένοντο.

135. Τηλόθι, loin, c'est-à-dire à une grande distance du pays qu'elle habitait elle-même, et où ses filles étaient nées. En effet, Thrinacie est dans les parages de l'Occident; et ce n'est qu'en Orient qu'on peut placer le séjour favori du Soleil. — L'adverbe dépend de ναίειν, et ναίειν équivaut à ὥστε ναίειν : *ut habitarent*, pour qu'elles habitassent.

137-141. Τὰς εἰ.... Voyez les vers XI, 110-114 et les notes sur ces cinq vers.

ἤ τ' ἂν ἔτ' εἰς Ἰθάκην κακά περ πάσχοντες ἵκοισθε·
εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον
νηΐ τε καὶ ἑτάροις· αὐτὸς δ' εἴ πέρ κεν ἀλύξῃς,
ὀψὲ κακῶς νεῖαι, ὀλέσας ἄπο πάντας ἑταίρους.
  Ὣς ἔφατ'· αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἠώς.
Ἡ μὲν ἔπειτ' ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχε δῖα θεάων·
αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆα κιὼν ὄτρυνον ἑταίρους
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.
Οἱ δ' αἶψ' εἴσβαινον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθῖζον·
ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἡμῖν δ' αὖ κατόπισθε νεὸς κυανοπρῴροιο
ἴκμενον οὖρον ἵει πλησίστιον, ἐσθλὸν ἑταῖρον,
Κίρκη ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα.
Αὐτίκα δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα
ἥμεθα· τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ·
  Ὦ φίλοι, οὐ γὰρ χρὴ ἕνα ἴδμεναι οὐδὲ δύ' οἴους
θέσφαθ' ἅ μοι Κίρκη μυθήσατο, δῖα θεάων·
ἀλλ' ἐρέω μὲν ἐγών, ἵνα εἰδότες ἤ κε θάνωμεν,
ἤ κεν ἀλευάμενοι θάνατον καὶ Κῆρα φύγοιμεν.
Σειρήνων μὲν πρῶτον ἀνώγει θεσπεσιάων

142. Ὣς.... On a vu ce vers, X, 541; on le reverra, XV, 56.

143. Ἀνὰ νῆσον. Circé quitte le rivage, et remonte l'île pour retourner dans son palais. Remarquez la sécheresse du récit. Ulysse n'a aucune affection pour la déesse, et la déesse n'en a guère davantage pour lui. La séparation d'Ulysse et de Calypso, V, 263-267, n'est pas non plus très-sentimentale; mais là du moins la déesse témoigne par des faits qu'Ulysse ne lui est pas indifférent.

144. Αὐτὰρ.... Ce vers est presque semblable à celui qu'on a vu, XI, 636.

145-147. Αὐτούς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez les vers IX, 178-180 et les notes sur ces trois vers. — Les éditeurs mettent ici le troisième vers entre crochets. Cette athétèse est sans motif, puisque les deux cas sont absolument semblables.

148-152. Ἡμῖν δ' αὖ.... Voyez les vers XI, 6-10 et les notes sur ces cinq vers. La seule différence qu'il y ait entre les deux passages est insignifiante : μετόπισθε et κατόπισθε, au premier vers.

154. Ὦ φίλοι,... Quelques-uns interpolaient encore, avant celui-ci, le vers X, 189 : Κέκλυτέ μευ....

157. Ἀλευάμενοι est dit d'une manière absolue. Les deux substantifs θάνατον et Κῆρα dépendent de φύγοιμεν. — Au lieu de φύγοιμεν, quelques-uns écrivaient φύγωμεν, pour établir une concordance plus complète entre les deux membres de phrase. Cette correction est inutile. Bothe : « Verum et permisceri solent hæc tempora, « et fieri potest, ut constructionem mutaverit poeta, vitaturus fortasse homœoteleuton. »

158. Θεσπεσιάων. Cette épithète est

φθόγγον ἀλεύασθαι καὶ λειμῶν' ἀνθεμόεντα.
Οἶον ἔμ' ἠνώγειν ὄπ' ἀκουέμεν· ἀλλά με δεσμῷ
δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ, ὄφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μίμνω,
ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω.
Εἰ δέ κε λίσσωμαι ὑμέας λῦσαί τε κελεύω,
ὑμεῖς δὲ πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι πιέζειν.
    Ἤτοι ἐγὼ τὰ ἕκαστα λέγων ἑτάροισι πίφαυσκον·
τόφρα δὲ καρπαλίμως ἐξίκετο νηῦς εὐεργὴς
νῆσον Σειρήνοιϊν· ἔπειγε γὰρ οὖρος ἀπήμων.
Αὐτίκ' ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη
ἔπλετο νηνεμίη, κοίμησε δὲ κύματα δαίμων.
Ἀνστάντες δ' ἕταροι νεὸς ἱστία μηρύσαντο,
καὶ τὰ μὲν ἐν νηῒ γλαφυρῇ θέσαν· οἱ δ' ἐπ' ἐρετμὰ
ἑζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ξεστῇς ἐλάτῃσιν.
Αὐτὰρ ἐγὼ κηροῖο μέγαν τροχὸν ὀξέϊ χαλκῷ
τυτθὰ διατμήξας χερσὶ στιβαρῇσι πίεζον.
Αἶψα δ' ἰαίνετο κηρὸς, ἐπεὶ κέλετο μεγάλη ἶς,

donnée aux Sirènes à cause de leur chant; et Σειρήνων θεσπεσιάων φθόγγον équivaut à φθόγγον θεσπέσιον Σειρήνων.

160. Ἠνωγειν, *vulgo* ἠνώγει. Aristarque mettait le ν devant une voyelle; et ὄψ ne paraît point avoir eu de digamma. Dindorf et Ameis écrivent ἠνώγειν.

161-164. Δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ,... Ulysse répète, *mutatis mutandis*, les vers 50-54. Voyez plus haut les notes sur ce passage. Quelques-uns obélisaient les vers 163-164. Didyme (*Scholies* H) : καὶ ἐνταῦθα οἱ δύο ὀβελίζονται ὡς ἀδικώτατοι. Les mots καὶ ἐνταῦθα font allusion à l'athétèse des vers 53-54 par Aristophane de Byzance. Voyez plus haut la note sur ces deux vers.

165. Τὰ ἕκαστα. Voyez plus haut les notes du vers 16.

167. Σειρήνοιϊν, des deux Sirènes. Voyez plus haut la note du vers 39. — Ἀπήμων, non nuisible, c'est-à-dire favorable. Ancienne variante, ἀμύμων.

168. Ἡ δέ, *vulgo* ἠδέ. Voyez la note du vers V, 391.

169. Νηνεμίη, apposition à γαλήνη. Virgile, *Énéide*, VII, 27 : « .... venti « posuere, omnisque repente resedit Fla« tus. » — Δαίμων, suivant quelques anciens, doit être pris au propre, et désigne Neptune. Il vaut mieux l'entendre d'une force divine qui s'exerçait dans ces parages, et qui s'exerçait sur tous les passants. Il faut bien que la mer soit calme, pour qu'on ne passe pas sans avoir entendu le chant des deux Sirènes.

170. Μηρύσαντο, carguèrent. C'est un ἅπαξ εἰρημένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. *Scholies* B et Q : συνέστειλαν. Didyme (*Scholies* V) ajoute : διὰ τῶν κάλων. Cette explication est excellente. Curtius rapproche en effet le mot μήρινθος, qui signifie une corde. Le verbe μηρύομαι n'est autre chose que la racine de ce mot, jointe à ἐρύομαι.

174. Πίεζον. Apion écrivait πιέζευν, leçon adoptée par quelques modernes. Mais Aristarque ne reconnaît point comme légitime la forme πιεζέω.

175. Μεγάλη ἶς. Il s'agit de l'action des mains d'Ulysse sur la cire. Eustathe : ἡ τῶν ἐμῶν δηλαδὴ στιβαρῶν χειρῶν, ἡ κατὰ τὸ πιέζειν. L'explication des *Scholies* H, ἡ θερμὴ δύναμις τοῦ πυρός, est inadmissible, à moins que l'on ne supprime

Ἠελίου τ' αὐγὴ Ὑπεριονίδαο ἄνακτος·
ἑξείης δ' ἑτάροισιν ἐπ' οὔατα πᾶσιν ἄλειψα.
Οἱ δ' ἐν νηΐ μ' ἔδησαν ὁμοῦ χεῖράς τε πόδας τε
ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνῆπτον·
αὐτοὶ δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς.
Ἀλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,
ῥίμφα διώκοντες, τὰς δ' οὐ λάθεν ὠκύαλος νηῦς
ἐγγύθεν ὀρνυμένη, λιγυρὴν δ' ἔντυνον ἀοιδήν·
  Δεῦρ' ἄγ' ἰών, πολύαιν' Ὀδυσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
νῆα κατάστησον, ἵνα νωϊτέρην ὄπ' ἀκούσῃς.
Οὐ γάρ πώ τις τῇδε παρήλασε νηῒ μελαίνῃ,

la copule au vers suivant, ce qui ferait de αὐγή une apposition à ἴς, ou bien qu'on ne prenne μεγάλη ἴς Ἠελίου τ' αὐγή pour un ἓν διὰ δυοῖν. Mais il y a deux actions, et non pas une seule; et c'est par celle des mains surtout que la cire s'est si promptement amollie : αἶψα δ' ἰαίνετο κηρός.

176. Ἠελίου.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ce vers comme interpolé, à cause de l'épithète patronymique et du titre de roi. Ils affirment, mais gratuitement, que le Soleil d'Homère n'est point fils d'Hypérion, et que sa qualification habituelle Ὑπερίων est une fausse orthographe. On doit, selon eux, écrire ὑπεριών, simple participe. Ils disent aussi qu'Homère n'a jamais appelé le Soleil ἄναξ. Mais, dès que le Soleil est un dieu, il n'y a aucune raison de s'étonner qu'Homère lui donne un titre commun à tous les dieux.

177. Ἐπ(ί) doit être joint à ἄλειψα.

178-179. Οἱ δ' ἐν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 50-51. Ici le mot πείρατ(α) est le complément du verbe, et non plus son sujet.

181. Ἀπῆν, ὅσσον, *vulgo* ἀπῆμεν, ὅσον. Notre vulgate est une ancienne correction suggérée par le pluriel διώκοντες. Cette correction était absolument inutile; car le sujet de ἀπῆν est ναῦς sous-entendu, et le navire porte les rameurs. Didyme (*Scholies* B et H) : τὸ μὲν ἀπῆν ἐπὶ τῆς νηός, τὸ δὲ διώκοντες ἐπὶ τῶν ἐρετῶν. οὐ γὰρ εἴρηκεν ἀπῆμεν. — Βοήσας, un homme qui crie. Voyez la note V, 400.

182. Διώκοντες s'explique πρὸς τὸ σημαινόμενον. *Scholies* H et Q : ἀπῆν ἡ ναῦς : νῦν δὲ οἱ ἐν τῇ νηΐ. προσεπάγει τὸ διώκοντες. Buttmann : « Homerus, si « revera junxit ἀπῆν-διώκοντες, *navem* et « *nautas* tanquam synonyma cogitavit. » La Roche, qui n'a aucun doute sur la leçon ἀπῆν, renvoie à l'exemple ἐλθόντες.... πρῶτος, IX, 462-463. Là ἐλθόντες est un nominatif absolu, et il équivaut à ἐλθόντων. Les anciens expliquaient de la même façon διώκοντες. *Scholies* H et Q : ἔθος ἔχει ἡ μετοχὴ τὸ αὐτὸ δύνασθαι τῷ ῥήματι μετὰ τοῦ ἐπειδή.... οὕτω καὶ ἐνταῦθα, ἐπειδή περ πάνυ ἐδίωκον, ἵν' ᾖ ὁ νοῦς οὕτως· ὅτε δὲ ἡ ναῦς ἀπῆν,... καὶ γὰρ ταχέως αὐτὴν ἤλαυνον. Il vaut mieux prendre ναῦς et ἐρεταί comme une seule et même idée. — Τάς, elles : les Sirènes.

184-191. Δεῦρ' ἄγ' ἰών.... Cicéron, dans le *de Finibus*, V, 18, a traduit et commenté ce célèbre passage. Ses vers rendent exactement l'original, mais ils ne sont pas d'une suprême élégance. Hayman, qui les transcrit cependant, les traite de lourde caricature d'un charmant original. Mais il faut tenir compte de l'époque où Cicéron les a composés.

184. Πολύαιν(ε), *multum laudate*, objet d'universelles louanges. Quelques anciens entendaient αἶνος, dans ce composé, comme un synonyme de μῦθος, parole, et appliquaient l'épithète à l'éloquence d'Ulysse. Apollonius : Ἀρίσταρχος, πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιε· οἱ δέ, πολύμυθε.

186. Νωϊτέρην confirme ce que nous a appris Σειρήνοιϊν, vers 167, c'est-à-dire qu'il n'y a que deux Sirènes. Didyme (*Scholies* H) : δύο φαίνονται καὶ ἐντεῦθεν.

πρίν γ' ἡμέων μελίγηρυν ἀπὸ στομάτων ὄπ' ἀκοῦσαι·
ἀλλ' ὅγε τερψάμενος νεῖται καὶ πλείονα εἰδώς.
Ἴδμεν γάρ τοι πάνθ' ὅσ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
Ἀργεῖοι Τρῶές τε θεῶν ἰότητι μόγησαν·
ἴδμεν δ' ὅσσα γένηται ἐπὶ χθονὶ πουλυϐοτείρῃ.
Ὣς φάσαν ἱεῖσαι ὄπα κάλλιμον· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ
ἤθελ' ἀκουέμεναι, λῦσαί τ' ἐκέλευον ἑταίρους,
ὀφρύσι νευστάζων· οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον.
Αὐτίκα δ' ἀνστάντες Περιμήδης Εὐρύλοχός τε
πλείοσί μ' ἐν δεσμοῖσι δέον μᾶλλόν τε πίεζον.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τάσγε παρήλασαν, οὐδ' ἔτ' ἔπειτα
φθογγῆς Σειρήνων ἠκούομεν οὐδέ τ' ἀοιδῆς,
αἶψ' ἀπὸ κηρὸν ἕλοντο ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι,
ὅν σφιν ἐπ' ὠσὶν ἄλειψ', ἐμέ τ' ἐκ δεσμῶν ἀνέλυσαν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, αὐτίκ' ἔπειτα
καπνὸν καὶ μέγα κῦμα ἴδον καὶ δοῦπον ἄκουσα·
τῶν δ' ἄρα δεισάντων ἐκ χειρῶν ἔπτατ' ἐρετμά·
βόμϐησαν δ' ἄρα πάντα κατὰ ῥόον· ἔσχετο δ' αὐτοῦ

187. Ἡμέων, dissyllabe par synizèse, dépend de στομάτων : des bouches de nous; de nos bouches. — Ὄπ(α) doit être joint à ἀπὸ στομάτων : la voix qui sort des bouches.

188. Νεῖται, *abit*, s'en va. Didyme (*Scholies* V) : ἀπέρχεται.

189. Τοι est adverbe.

194. Ὀφρύσι νευστάζων. Ameis s'étonne qu'Ulysse parle par signes : « Warum dieses? » *pourquoi cela?* Parce que ses compagnons sont sourds. Il le sait bien, puisque c'est par lui qu'ils le sont devenus. Bothe : « quoniam audire Ulyssis « vocem non poterant socii, auribus cera « obturatis. » — Οἱ δὲ προπεσόντες ἔρεσσον. Voyez, IX, 490, la note sur cette phrase.

196. Πίεζον, *vulgo* πιέζευν. Voyez plus haut la note du vers 174.

199. Ἀπό doit être joint à ἕλοντο : ἀφέλοντο. — Ἐμοί est adjectif.

200. Ὠσίν. On a vu οὔατα avec le même verbe, vers 47 et 177. — Au lieu de ὠσίν, quelques anciens lisaient, comme au vers 177, πᾶσιν, afin d'éviter l'emploi du datif attique. C'était un scrupule mal fondé; car ὠσίν est aussi ancien que οὐασίν, au moins dans la poésie. Ce n'était qu'une question de mètre.

201. Τὴν νῆσον, cette île.

202. Καπνόν signifie l'eau réduite en vapeur, et formant comme un nuage de fumée au-dessus des flots qui battent bruyamment le rocher. Voyez plus bas, vers 219. Il n'y a pas de feu ici. Ceux qui parlent de l'Etna à propos de cette fumée n'ont pas réfléchi que l'Etna n'est connu comme un volcan que depuis le temps d'Eschyle et de Pindare. On peut prendre καπνὸν καὶ μέγα κῦμα comme un ἓν διὰ δυοῖν : une grande vague surmontée d'épaisses vapeurs.

203. Τῶν δ' ἄρα.... Construisez : ἐρετμὰ δὲ ἄρα ἔπτατο ἐκ χειρῶν τῶν (c'est-à-dire τούτων, d'eux) δεισάντων.

204. Πάντα se rapporte à ἐρετμά, et il est le sujet de βόμϐησαν. Homère met indifféremment, avec le neutre pluriel, le verbe au pluriel ou au singulier. On le voit

νηῦς, ἐπεὶ οὐκέτ' ἐρετμὰ προήκεα χερσὶν ἔπειγον.
Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἰὼν ὄτρυνον ἑταίρους
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·
Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν·
οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπι κακόν, ἢ ὅτε Κύκλωψ
εἴλει ἐνὶ σπῆϊ γλαφυρῷ κρατερῆφι βίηφιν·
ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ βουλῇ τε νόῳ τε
ἐκφύγομεν, καί που τῶνδε μνήσεσθαι ὀΐω.
Νῦν δ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼ εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
Ὑμεῖς μὲν κώπῃσιν ἁλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν
τύπτετε κληΐδεσσιν ἐφήμενοι, αἴ κέ ποθι Ζεὺς
δώῃ τόνδε γ' ὄλεθρον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι·
σοὶ δὲ, κυβερνῆθ', ὧδ' ἐπιτέλλομαι· ἀλλ' ἐνὶ θυμῷ
βάλλευ, ἐπεὶ νηὸς γλαφυρῆς οἰήϊα νωμᾷς.
Τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε

ici d'un vers à l'autre. On l'a vu dans un seul et même vers, *Iliade*, II, 436. — Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire sans bouger aucunement de place.

206-207. Αὐτὰρ ἐγὼ.... Voyez les vers X, 546-547 et la note sur le second de ces deux vers.

208. Οὐ γάρ. Voyez la note du vers X, 474. Eustathe remarque, au vers précédent, que le poëte a fait l'ellipse de εἰπών. Cette observation s'applique également au vers X, 547, qui est suivi aussi d'un discours. On se souvient de même que le discours X, 431-437 ne doit point être précédé de la formule d'annonce, καί σφεας φωνήσας.... Voyez la note du vers X, 429.

209. Τόδε.... κακόν, ce mal-ci, ce danger-ci. — Ἔπι, c'est-à-dire ἔπεστι, sous-entendu ἡμῖν : *nobis instat*, nous menace. Anciennes variantes, ἔπει : *ingruit*, fond (sur nous) ; Zénodote, ἔχει : (nous) tient. Ameis et La Roche ont adopté ἔπει. Mais cette leçon paraît n'être qu'une faute d'iotacisme; et ἔπι donne, en définitive, le même sens que ἔπει. Didyme (*Scholies* V): ἔπι· ἐπέρχεται. — Quelques-uns croient qu'on devrait écrire ἔπει esprit doux et paroxyton, comme apocope de ἔπεισι. Mais cette hypothèse n'a point fait fortune.

210. Εἴλει, sous-entendu ἡμέας : nous enfermait; nous tenait enfermés.

212. Καί που.... Virgile, *Énéide*, I, 203 : « .... forsan et hæc olim meminisse « juvabit. » — Μνήσεσθαι a pour sujet sous-entendu ὑμέας selon les uns, ἡμέας selon les autres. Ceux-ci allèguent la première personne ἐκφύγομεν. On est libre, je crois, de choisir; mais *vous* semble ici plus naturel que *nous*.

213. Νῦν δ' ἄγε(τε). La formule, partout ailleurs, est ἀλλ' ἄγετε. — Ἐγώ, *vulgo* ἐγών. Le ν est inutile devant εἴπω, qui avait le digamma.

214. Ῥηγμῖνα, le brisant, c'est-à-dire les vagues qui déferlent.

215. Αἴ κέ ποθι, *si forte*, pour tâcher que. Ulysse pratique l'axiome : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

217. Κυβερνῆ(τα). D'après la tradition recueillie dans les *Scholies* H, ce pilote se nommait Mardon. — Ὧδ(ε), *sic*, comme je vais dire. — Ἀλλ(ά), eh bien donc. — Ἐνί doit être joint à βάλλευ, et τοῦτο ou τόδε est sous-entendu.

219. Καπνοῦ. Voyez plus haut la note du vers 202. C'est ici surtout que les deux expressions καπνοῦ et κύματος ne représentent qu'une seule idée, comme s'il y avait κυμάτος καπνώδους.

νῆα· σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μή σε λάθῃσιν
κεῖσ' ἐξορμήσασα, καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλῃσθα.
Ὣς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο.
Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην, ἄπρηκτον ἀνίην,
μή πώς μοι δείσαντες ἀπολήξειαν ἑταῖροι
εἰρεσίης, ἐντὸς δὲ πυκάζοιεν σφέας αὐτούς.
Καὶ τότε δὴ Κίρκης μὲν ἐφημοσύνης ἀλεγεινῆς
λανθανόμην, ἐπεὶ οὔτι μ' ἀνώγει θωρήσσεσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα, καὶ δύο δοῦρε
μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλών, εἰς ἴκρια νηὸς ἔβαινον
πρῴρης· ἔνθεν γάρ μιν ἐδέγμην πρῶτα φανεῖσθαι
Σκύλλην πετραίην, ἥ μοι φέρε πῆμ' ἑτάροισιν.
Οὐδέ πῃ ἀθρῆσαι δυνάμην· ἔκαμον δέ μοι ὄσσε
πάντῃ παπταίνοντι πρὸς ἠεροειδέα πέτρην.

220. Σκοπέλου. C'est le rocher de Scylla. Ancienne variante, σκοπέλων, leçon mauvaise. Didyme (*Scholies* H) : ἑνικῶς σκοπέλου, τῆς Σκύλλης. — Λάθῃσιν a pour sujet νηῦς sous-entendu.

221. Κεῖσ(ε), là-bas, c'est-à-dire sur les brisants.

222. Ὣς.... Répétition des vers X, 178 et 428.

223. Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην équivaut à ἔτι δὲ οὐκ ἐμυθεόμην Σκύλλην : du reste, je ne disais mot de Scylla. On ne peut pas traduire οὐκέτ(ι) par *ne.... plus*, puisque Ulysse, dans son discours sur les prédictions de Circé, n'a parlé que des Sirènes ; ni par *ne.... pas encore*, puisque Ulysse donne une excellente raison de son silence à l'égard de Scylla. Le *nondum* des premiers traducteurs latins n'a pas de sens. Le dernier traducteur latin a supprimé la difficulté ; car il rend οὐκέτ(ι) comme s'il y avait οὐ simplement : *non commemorabam*. — Ἄπρηκτον ἀνίην, apposition.

224. Δείσαντες, *veriti*, par l'effet de la peur. — Ἀπόληξειαν, *vulgo* ἀπολλήξειαν. Le doublement de la liquide est inutile.

225. Ἐντός, à l'intérieur : au fond du navire. — Σφέας, malgré sa position, est monosyllabe, ici comme partout. Les vers qui se terminent par trois spondées sont fréquents chez Homère. — Au lieu de ἐντὸς δὲ..., quelques anciens lisaient : συγκλείεσθαι αὐτοὺς ἐκέλευον. En effet, ces mots, qu'on lit dans les *Scholies* H, ne peuvent être qu'une variante, plus ou moins exactement transcrite. Il serait difficile de deviner comment on accordait ce membre de phrase avec ce qui précède.

226. Καὶ τότε δή. Ancienne variante, καὶ τότ' ἐγώ.

227. Λανθανόμην. L'explication des *Scholies* V, νῦν, ἑκὼν ἠμέλουν, est inadmissible. Ulysse était trop sage pour désobéir aux prescriptions de Circé. Il a une distraction de militaire. Il prend machinalement ses armes. — Οὔτι porte sur l'infinitif θωρήσσεσθαι.

228. Αὐτάρ correspond à μέν, qui se trouve au vers 226.

230. Πρῴρης, ou, comme on l'écrit vulgairement, πρώρης sans iota, est adjectif, et s'accorde avec νηός. On l'explique ordinairement comme un génitif local : *in prora*. C'est le seul passage d'Homère où il soit question du tillac d'avant, et où se trouve le mot πρῴρη. — Μιν est précisé par Σκύλλην πετραίην.

231. Φέρε se rapporte à ce qui est arrivé plus tard, et non à ce que pensait Ulysse sur le tillac d'avant. Le narrateur anticipe ici, comme souvent ailleurs, sur les faits qui lui sont connus.

233. Πέτρην. Ancienne variante, πόντον.

Ἡμεῖς δὲ στεινωπὸν ἀνεπλέομεν γοόωντες·
ἔνθεν μὲν Σκύλλη, ἑτέρωθι δὲ δῖα Χάρυϐδις
δεινὸν ἀνερροίϐδησε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ.
Ἤτοι ὅτ' ἐξεμέσειε, λέϐης ὣς ἐν πυρὶ πολλῷ
πᾶσ' ἀναμορμύρεσκε κυκωμένη· ὑψόσε δ' ἄχνη
ἄκροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔπιπτεν.
Ἀλλ' ὅτ' ἀναϐρόξειε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ,
πᾶσ' ἔντοσθε φάνεσκε κυκωμένη· ἀμφὶ δὲ πέτρη
δεινὸν ἐϐεϐρύχει· ὑπένερθε δὲ γαῖα φάνεσκεν
ψάμμῳ κυανέη· τοὺς δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει.
Ἡμεῖς μὲν πρὸς τὴν ἴδομεν δείσαντες ὄλεθρον·
τόφρα δέ μοι Σκύλλη κοίλης ἐκ νηὸς ἑταίρους
ἓξ ἕλεθ', οἳ χερσίν τε βίηφί τε φέρτατοι ἦσαν.
Σκεψάμενος δ' ἐς νῆα θοὴν ἅμα καὶ μεθ' ἑταίρους,

235. Ἔνθεν, sous-entendu ἦν.

238. Ὑψόσε se rapporte à ἔπιπτεν.

239. Σκοπέλοισιν.... ἀμφοτέροισιν. D'un côté le rocher de Scylla, de l'autre celui de Charybde.

240. Ὅτ' ἀναϐρόξειε.... C'est encore une anticipation, comme au vers 231. Ulysse ne voit ce phénomène que plus tard. Didyme (*Scholies* Q) : ταῦτα διὰ μέσου ἐξηγεῖται πρὸς τοὺς Φαίακας προληπτικῶς, ἅπερ ὕστερον μόνος ἐθεάσατο ναυαγήσας, ὁπότε τοῦ ἐρινεοῦ ἐξείχετο. οὐ γὰρ οἷόν τε νῦν, εἴ γε δι' ὀκτὼ ὡρῶν τὴν ἄμπωτιν καὶ πλήμμυραν ἀπεδίδου ἡ Χάρυϐδις.

241. Ἀμφί, adverbe : alentour; tout autour. Le bruit est intérieur; mais le rocher semble comme enveloppé d'un mugissement, si effroyable est la répercussion de ce bruit.

243. Κυανέη. Aristarque (*Scholies* Q) : (ἡ διπλῆ, ὅτι κυανέη) ἀντὶ κυανιζομένη, ὡς φοίνικι φαεινός (*Iliade*, VII, 305 et XV, 538). La correction de Bekker, κυανέῃ au datif, est tout à fait détestable. — Τούς, eux : mes compagnons.

244. Ἡμεῖς μέν. Ulysse reprend son récit suspendu après le vers 236. — Τήν, elle : Charybde. — Ἴδομεν. Ancienne variante, οἴομεν avec la première syllabe prise comme brève. C'était le même sens. *Scholies* M et V : οἴομεν· νῦν, ἀπεϐλέπομεν.

245. Κοίλης. Ancienne variante, γλαφυρῆς, leçon adoptée par Bekker et Ameis, probablement parce qu'elle met dans le vers un dactyle de plus. Les deux mots sont synonymes, et Homère les emploie concurremment.

246. Ἕξ. Chacune des têtes de Scylla enlève un homme. Les collecteurs de traditions antiques donnaient les prétendus noms des six victimes : Stésius, Orménius, Anchimus, Ornytus, Sinopus, Amphinomus. Cette liste a été empruntée par les Alexandrins à Phérécyde. *Scholies* H : οὕτως Φερεκύδης. Eustathe la donne, d'après ceux qu'il appelle les anciens (οἱ παλαιοί), c'est-à-dire les Alexandrins. Il place Amphinomus le troisième, et non le sixième; mais cette interversion n'a aucune importance, puisque les noms ne sont pas même dans l'ordre alphabétique. — Οἳ χερσίν τε.... Il est d'usage d'attribuer aux morts toute sorte de mérites. Didyme (*Scholies* Q et V) : πάντες ἐπαινοῦμεν τοὺς τελευτήσαντας.

247. Σκεψάμενος δ(ἐ), mais au moment où je portai mes regards. — Ἐς et με(τά) ont ici le même sens. Ulysse regardait en avant, pour tâcher d'apercevoir Scylla. Les cris de ses compagnons le font se re-

ἤδη τῶν ἐνόησα πόδας, καὶ χεῖρας ὕπερθεν,
ὑψόσ' ἀειρομένων· ἐμὲ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες
ἐξονομακλήδην, τότε γ' ὕστατον, ἀχνύμενοι κῆρ.
Ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προβόλῳ ἁλιεὺς περιμήκεϊ ῥάβδῳ
ἰχθύσι τοῖς ὀλίγοισι δόλον κατὰ εἴδατα βάλλων
ἐς πόντον προΐησι βοὸς κέρας ἀγραύλοιο,
ἀσπαίροντα δ' ἔπειτα λαβὼν ἔρριψε θύραζε·
ὣς οἵγ' ἀσπαίροντες ἀείροντο προτὶ πέτρας·
αὐτοῦ δ' εἰνὶ θύρῃσι κατήσθιε κεκληγῶτας,

tourner ; et il voit les six malheureux déjà à une grande hauteur. *Scholies* B : ἀντὶ τοῦ, ἀποβλεψάμενος ἐπὶ τὴν ναῦν καὶ ἐπὶ τοὺς ἑταίρους· προείρηκε γὰρ ὅτι ἀλλαχοῦ εἶχον τοὺς ὀφθαλμοὺς πλανωμένους πρὸς τὸ ζητῆσαι ποῦ ἐστιν ἡ Σκύλλα. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἡ διπλῆ, ὅτι).

248. Ὕπερθεν dépend de χεῖρας, et marque seulement la position des bras par rapport aux membres inférieurs. L'expression πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν est fréquente dans l'*Iliade*. C'est pour bien marquer le sens que j'ai mis une virgule après πόδας et une autre virgule à la fin du vers.

249. Ἐμέ dépend de καλεῦντες. On peut considérer φθέγγοντο καλεῦντες comme l'équivalent de φθεγγόμενοι ἐκάλουν. Ici encore nous avons (*Scholies* B), selon toute vraisemblance, une note d'Aristarque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀντὶ τοῦ, φθεγγόμενοι ἐκάλουν ἐξ ὀνόματος.

250. Ἐξονομακλήδην,.... Callistrate suspectait l'authenticité de ce vers. « Il est impossible, disait-il, que les victimes aient eu même le temps de se reconnaître avant d'être dans l'antre de Scylla. » Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατος ὑπονοεῖ τὸν στίχον, λέγων ἐκλύεσθαι τὸ τάχος τῆς ἁρπαγῆς.

251. Ἐπὶ προβόλῳ, comme πέτρῃ ἐπὶ προβλῆτι, *Iliade*, XVI, 407 : sur un rocher qui avance dans la mer.

252. Τοῖς ὀλίγοισι restreint ἰχθύσι à ceux des poissons qu'on peut enlever avec la ligne. C'est comme s'il y avait, τούτοις δηλονότι οἵ εἰσιν ὀλίγοι. Cependant c'est un des passages où l'on peut, à la rigueur, ne pas tenir compte de la valeur réelle du prétendu article. On ne pêche jamais les gros poissons à la ligne, au moins du haut d'un rocher. Il ne s'agit pas de ceux qu'on noie quand ils sont accrochés à l'hameçon, et qu'on tire ensuite à la main. Didyme (*Scholies* V) : τοῖς μικροῖς. τοὺς μεγάλους κυνηγοῦσι. — Δόλον, apposition à εἴδατα. — Κατά doit être joint à βάλλων. *Scholies* B : καταβαλὼν εἴδατα, δόλον ἰχθύσι. τὰ εἴδατα δέ φησι δόλον εἶναι. — Au lieu de εἴδατα, leçon d'Aristarque, Callistrate lisait δείλατα. Mais ce mot, qui n'est qu'une forme poétique de δελέατα, serait un pur synonyme de δόλον.

253. Βοὸς κέρας ἀγραύλοιο. Le plomb qui faisait descendre l'amorce à fond était dans un bout de corne, et c'est de la pointe du bout de corne que pendaient l'hameçon et l'appât. Voyez l'*Iliade*, XXIV, 80-82, et la note sur le second de ces trois vers. Les *Scholies* Q donnent ici, sous le nom même d'Aristarque, une explication analogue à la scholie anonyme que j'ai transcrite à propos de ce passage de l'*Iliade* : κέρας Ἀρίσταρχος τὸ κεράτινον συρίγγιον, ὃ ἐπιτιθέασι πρὸς τὸ μὴ ἐσθίεσθαι ὑπὸ τοῦ ἰχθύος τὴν ὁρμιάν.

254. Ἀσπαίροντα, sous-entendu ἰχθύν. Le pêcheur à la ligne ne prend qu'un poisson à la fois.

256-259. Αὐτοῦ.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces quatre vers comme une interpolation de quelque déclamateur. Ils prétendent que les mots δηϊοτῆτι et ἐξερεείνων sont des termes impropres. La critique générale et les deux critiques particulières sont également mal fondées. Pour la première, j'en appelle au goût du lecteur. Pour ce qui concerne les autres, voyez plus bas les notes sur les deux mots vitupérés.

356. Αὐτοῦ, adverbe, est précisé par

χεῖρας ἐμοὶ ὀρέγοντας ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.
Οἴκτιστον δὴ κεῖνο ἐμοῖς ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
πάντων, ὅσσα μόγησα πόρους ἁλὸς ἐξερεείνων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πέτρας φύγομεν δεινήν τε Χάρυϐδιν
Σκύλλην τ', αὐτίκ' ἔπειτα θεοῦ ἐς ἀμύμονα νῆσον
ἱκόμεθ'· ἔνθα δ' ἔσαν καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι,
πολλὰ δὲ ἴφια μῆλ' Ὑπερίονος Ἠελίοιο.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἔτι πόντῳ ἐὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ
μυκηθμοῦ τ' ἤκουσα βοῶν αὐλιζομενάων
οἰῶν τε βληχήν· καί μοι ἔπος ἔμπεσε θυμῷ
μάντηος ἀλαοῦ, Θηϐαίου Τειρεσίαο,
Κίρκης τ' Αἰαίης, οἵ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον
νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμϐρότου Ἠελίοιο.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ·
Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἑταῖροι,
ὄφρ' ὑμῖν εἴπω μαντήϊα Τειρεσίαο
Κίρκης τ' Αἰαίης, οἵ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον

εἰνὶ θύρῃσι. Scylla se fait un plaisir de donner son festin en spectacle à Ulysse. Voilà pourquoi elle n'a pas emporté ses victimes au fond de son antre. — Κεκληγῶτας, *vulgo* κεκλήγοντας. Les anciens admettaient les deux leçons; mais Hérodien (*Scholies* H) semble préférer κεκληγῶτας : ἐὰν διὰ τοῦ ω, προπερισπᾶται, ἐὰν δὲ διὰ τῶν ντ, ὡς λέγοντας. Sous-entendez, προπαροξύνεται.

257. Δηϊοτῆτι. Les victimes se débattent : par conséquent, le mot est dans son sens propre, et non dans la vague acception de malheur. Ameis : ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι, *im grausen Kampfe gegen die Skylla*.

259. Ἐξερεείνων est dans un sens dérivé, mais parfaitement légitime. Ulysse a exploré les mers; on pourrait même dire, en interprétant à la lettre, qu'il leur a demandé leurs secrets. Si l'on traduit ἐξερεείνων par *perlustrans*, c'est que *interrogans* ne donnerait qu'un sens confus. Le français traduit mieux ici que le latin.

260. Πέτρας désigne les Planctes. Voyez le vers XXIII, 327. D'après l'explication vulgaire, ce mot désigne Scylla et Charybde; et δεινήν τε Χάρυϐδιν Σκύλλην (τε) ne sont qu'une paraphrase. Bothe : « apposita ἐπεξηγετικῶς voci πέτρας. » Le passage auquel nous renvoyons ne permet point du tout d'en rester à cette interprétation.

261. Νῆσον. On se rappelle le nom de cette île : Thrinacie.

264. Πόντῳ, comme ἐν πόντῳ.

266. Βληχήν. Remarquez l'accusatif à la suite du génitif, comme compléments d'un même verbe. Bekker corrige l'irrégularité en changeant μυκηθμοῦ en μυκηθμόν. Mais cette correction est arbitraire et inutile.

266-267. Ἔπος.... Τειρεσίαο. Il s'agit spécialement des vers XI, 106-115.

267. Κίρκης τ(ε). Voyez plus haut, vers 127-141.

268. Οἵ.... ἐπέτελλον, *vulgo* ἥ.... ἐπέτελλεν. De même plus bas, vers 273.

269. Τερψιμϐρότου. Ancienne variante, φαεσιμϐρότου. De même plus bas, vers 274.

270. Δὴ τότ' ἐγὼν.... Répétition du vers 153.

271. Κέκλυτέ μευ.... On a vu ce vers, X, 189, rejeté comme inutile. Il est ici très-bien à sa place. De même plus bas, vers 340.

νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἠελίοιο·
ἔνθα γὰρ αἰνότατον κακὸν ἔμμεναι ἄμμιν ἔφασκεν.
Ἀλλὰ παρὲξ τὴν νῆσον ἐλαύνετε νῆα μέλαιναν.
Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ.
Αὐτίκα δ' Εὐρύλοχος στυγερῷ μ' ἠμείβετο μύθῳ·
Σχέτλιός εἰς, Ὀδυσεῦ· πέρι τοι μένος, οὐδέ τι γυῖα
κάμνεις· ἦ ῥά νυ σοίγε σιδήρεα πάντα τέτυκται,
ὅς ῥ' ἑτάρους καμάτῳ ἀδηκότας ἠδὲ καὶ ὕπνῳ
οὐκ ἐάᾳς γαίης ἐπιβήμεναι· ἔνθα κεν αὖτε
νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ λαρὸν τετυκοίμεθα δόρπον·
ἀλλ' αὔτως διὰ νύκτα θοὴν ἀλάλησθαι ἄνωγας,
νήσου ἀποπλαγχθέντας, ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.
Ἐκ νυκτῶν δ' ἄνεμοι χαλεποί, δηλήματα νηῶν,
γίγνονται· πῇ κέν τις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον,
ἤν πως ἐξαπίνης ἔλθῃ ἀνέμοιο θύελλα,
ἢ Νότου ἢ Ζεφύροιο δυσαέος, οἵτε μάλιστα

275. Ἔφασκεν. Ancienne variante, ἔφασκον et ἔφησαν.

276. Ἀλλά marque la conséquence : eh bien donc; ainsi donc. — Τὴν νῆσον, cette île-ci.

277. Ὣς.... Répétition du vers X, 498.

278. Εὐρύλοχος. C'était le beau-frère d'Ulysse. Voyez le vers X, 441 et la note sur ce vers. On a déjà vu Euryloque, X, 431-437, en hostilité ouverte contre son chef.

279. Εἰς est pour εἶς, c'est-à-dire εἶ : tu es. Il est enclitique comme toutes les autres personnes de l'indicatif du verbe εἰμί. — Πέρι pour περίεστι, c'est-à-dire περισσόν ἐστι : est supérieur à tout autre; n'a point d'égal. — Τοι pour σοί, le datif dans le sens du génitif. C'est comme s'il y avait μένος σοῦ ou τὸ σὸν μένος. On peut, si l'on veut, rattacher ce datif à ἐστί sous-entendu : est à toi par excellence. Mais de nombreux exemples homériques prouvent qu'il vaut mieux le rattacher au substantif.

281. Καμάτῳ se rapporte au passé et ὕπνῳ à l'avenir. Il s'agit du besoin de dormir qui suit la fatigue. Voyez, *Iliade*, X, 98, καμάτῳ ἀδηκότες ἠδὲ καὶ ὕπνῳ, et les notes sur cette expression. Nous avons vu dans l'*Odyssée*, VI, 2, ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος.

284. Αὔτως, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà, harassés comme nous le sommes. La traduction *temere et sine ratione* ne marque pas la suite des idées. — Au lieu de αὔτως, Zénodote écrivait οὕτως, correction mauvaise. — Ἀλάλησθαι, comme l'indique son accentuation, est un infinitif présent. Quelques anciens écrivaient, mais à tort, ἀλαλῆσθαι propérispomène. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ὁ Ἀσκαλωνίτης προπερισπᾷ, ἵν' ᾖ παρακειμένου χρόνου ἀπὸ τοῦ ἀλῶ, ὡς πεποιῆσθαι. δύναται προπαροξύνεσθαι ὡς Αἰολικὸν, ἵν' ᾖ ἀλάλησθαι ἐνεστῶτος χρόνου. τὸ θέμα ἄλημι ὡς τίθημι, ἄλεμαι ὡς τίθεμαι, καὶ διαπλασιασμὸς μετ' ἐπιτάσεως Αἰολικῆς ἀλάλημαι, ἀλάλησαι, ἀλάληται.

286. Ἐκ νυκτῶν doit être pris au propre, et non comme un synonyme de ἐν νυξί. Euryloque parle d'un phénomène qui est la conséquence de la disparition du soleil et du refroidissement de l'air. — Ἄνεμοι χαλεποί, selon Nicanor (*Scholies* H), doit être suivi d'un point : εἰς τὸ χαλεποί ἐστιν ἡ στιγμή. Avec cette ponctuation, il y a deux phrases : ἄνεμοί

χεῖρας ἐμοὶ ὀρέγοντας ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.
Οἴκτιστον δὴ κεῖνο ἐμοῖς ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
πάντων, ὅσσα μόγησα πόρους ἁλὸς ἐξερεείνων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πέτρας φύγομεν δεινήν τε Χάρυβδιν
Σκύλλην τ', αὐτίκ' ἔπειτα θεοῦ ἐς ἀμύμονα νῆσον
ἱκόμεθ'· ἔνθα δ' ἔσαν καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι,
πολλὰ δὲ ἴφια μῆλ' Ὑπερίονος Ἠελίοιο.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἔτι πόντῳ ἐὼν ἐν νηῒ μελαίνῃ
μυκηθμοῦ τ' ἤκουσα βοῶν αὐλιζομενάων
οἰῶν τε βληχήν· καί μοι ἔπος ἔμπεσε θυμῷ
μάντηος ἀλαοῦ, Θηβαίου Τειρεσίαο,
Κίρκης τ' Αἰαίης, οἵ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον
νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἠελίοιο.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ·
Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἑταῖροι,
ὄφρ' ὑμῖν εἴπω μαντήϊα Τειρεσίαο
Κίρκης τ' Αἰαίης, οἵ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον

αἰνὴ θύρῃσι. Scylla se fait un plaisir de donner son festin en spectacle à Ulysse. Voilà pourquoi elle n'a pas emporté ses victimes au fond de son antre. — Κεκληγῶτας, *vulgo* κεκλήγοντας. Les anciens admettaient les deux leçons; mais Hérodien (*Scholies* H) semble préférer κεκληγῶτας : ἐὰν διὰ τοῦ ω, προπερισπᾶται, ἐὰν δὲ διὰ τῶν ντ, ὡς λέγοντας. Sous-entendez, προπαροξύνεται.

257. Δηϊοτῆτι. Les victimes se débattent : par conséquent, le mot est dans son sens propre, et non dans la vague acception de malheur. Ameis : ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι, *im grausen Kampfe gegen die Skylla*.

259. Ἐξερεείνων est dans un sens dérivé, mais parfaitement légitime. Ulysse a exploré les mers; on pourrait même dire, en interprétant à la lettre, qu'il leur a demandé leurs secrets. Si l'on traduit ἐξερεείνων par *perlustrans*, c'est que *interrogans* ne donnerait qu'un sens confus. Le français traduit mieux ici que le latin.

260. Πέτρας désigne les Planctes. Voyez le vers XXIII, 327. D'après l'explication vulgaire, ce mot désigne Scylla et Charybde; et δεινήν τε Χάρυβδιν Σκύλλην (τε) ne sont qu'une paraphrase. Bothe : « apposita ἐπεξηγητικῶς voci πέτρας. » Le passage auquel nous renvoyons ne permet point du tout d'en rester à cette interprétation.

261. Νῆσον. On se rappelle le nom de cette île : Thrinacie.

264. Πόντῳ, comme ἐν πόντῳ.

266. Βληχήν. Remarquez l'accusatif à la suite du génitif, comme compléments d'un même verbe. Bekker corrige l'irrégularité en changeant μυκηθμοῦ en μυκηθμόν. Mais cette correction est arbitraire et inutile.

266-267. Ἔπος.... Τειρεσίαο. Il s'agit spécialement des vers XI, 106-115.

267. Κίρκης τ(ε). Voyez plus haut, vers 127-141.

268. Οἵ.... ἐπέτελλον, *vulgo* ἥ.... ἐπέτελλεν. De même plus bas, vers 273.

269. Τερψιμβρότου. Ancienne variante, φαεσιμβρότου. De même plus bas, vers 274.

270. Δὴ τότ' ἐγὼν.... Répétition du vers 153.

271. Κέκλυτέ μευ.... On a vu ce vers, X, 189, rejeté comme inutile. Il est ici très-bien à sa place. De même plus bas, vers 340.

νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἠελίοιο·
ἔνθα γὰρ αἰνότατον κακὸν ἔμμεναι ἄμμιν ἔφασκεν.
Ἀλλὰ παρὲξ τὴν νῆσον ἐλαύνετε νῆα μέλαιναν.
 Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ.
Αὐτίκα δ' Εὐρύλοχος στυγερῷ μ' ἠμείβετο μύθῳ·
 Σχέτλιός εἰς, Ὀδυσεῦ· πέρι τοι μένος, οὐδέ τι γυῖα
κάμνεις· ἦ ῥά νυ σοίγε σιδήρεα πάντα τέτυκται,
ὅς ῥ' ἑτάρους καμάτῳ ἀδηκότας ἠδὲ καὶ ὕπνῳ
οὐκ ἐάᾳς γαίης ἐπιβήμεναι· ἔνθα κεν αὖτε
νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ λαρὸν τετυκοίμεθα δόρπον·
ἀλλ' αὔτως διὰ νύκτα θοὴν ἀλάλησθαι ἄνωγας,
νήσου ἀποπλαγχθέντας, ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.
Ἐκ νυκτῶν δ' ἄνεμοι χαλεποί, δηλήματα νηῶν,
γίγνονται· πῆ κέν τις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον,
ἤν πως ἐξαπίνης ἔλθῃ ἀνέμοιο θύελλα,
ἢ Νότου ἢ Ζεφύροιο δυσαέος, οἵτε μάλιστα

275. Ἔφασκεν. Ancienne variante, ἔφασκον et ἔφησαν.

276. Ἀλλά marque la conséquence : eh bien donc; ainsi donc. — Τὴν νῆσον, cette île-ci.

277. Ὣς.... Répétition du vers X, 198.

278. Εὐρύλοχος. C'était le beau-frère d'Ulysse. Voyez le vers X, 441 et la note sur ce vers. On a déjà vu Euryloque, X, 431-437, en hostilité ouverte contre son chef.

279. Εἰς est pour εἷς, c'est-à-dire εἶ : tu es. Il est enclitique comme toutes les autres personnes de l'indicatif du verbe εἰμί. — Πέρι pour περίεστι, c'est-à-dire περισσόν ἐστι : est supérieur à tout autre; n'a point d'égal. — Τοι pour σοί, le datif dans le sens du génitif. C'est comme s'il y avait μένος σοῦ ou τὸ σὸν μένος. On peut, si l'on veut, rattacher ce datif à ἐστί sous-entendu : est à toi par excellence. Mais de nombreux exemples homériques prouvent qu'il vaut mieux le rattacher au substantif.

281. Καμάτῳ se rapporte au passé et ὕπνῳ à l'avenir. Il s'agit du besoin de dormir qui suit la fatigue. Voyez, *Iliade*, X, 98, καμάτῳ ἀδηκότες ἠδὲ καὶ ὕπνῳ, et les notes sur cette expression. Nous avons vu dans l'*Odyssée*, VI, 2, ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος.

284. Αὔτως, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà, harassés comme nous le sommes. La traduction *temere et sine ratione* ne marque pas la suite des idées. — Au lieu de αὔτως, Zénodote écrivait οὕτως, correction mauvaise. — Ἀλάλησθαι, comme l'indique son accentuation, est un infinitif présent. Quelques anciens écrivaient, mais à tort, ἀλαλῆσθαι propérispomène. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ὁ Ἀσκαλωνίτης προπερισπᾷ, ἵν' ᾖ παρακειμένου χρόνου ἀπὸ τοῦ ἀλῶ, ὡς πεποιῆσθαι. δύναται προπαροξύνεσθαι ὡς Αἰολικόν, ἵν' ᾖ ἀλάλησθαι ἐνεστῶτος χρόνου. τὸ θέμα ἄλημι ὡς τίθημι, ἄλεμαι ὡς τίθεμαι, καὶ διαπλασιασμὸς μετ' ἐπιτάσεως Αἰολικῆς ἀλάλημαι, ἀλάλησαι, ἀλάληται.

286. Ἐκ νυκτῶν doit être pris au propre, et non comme un synonyme de ἐν νυξί. Euryloque parle d'un phénomène qui est la conséquence de la disparition du soleil et du refroidissement de l'air. — Ἄνεμοι χαλεποί, selon Nicanor (*Scholies* H), doit être suivi d'un point : εἰς τὸ χαλεποί ἐστιν ἡ στιγμή. Avec cette ponctuation, il y a deux phrases : ἄνεμοί

νῆα διαραίουσι, θεῶν ἀέκητι ἀνάκτων;
Ἀλλ' ἤτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,
δόρπον θ' ὁπλισόμεσθα θοῇ παρὰ νηῒ μένοντες·
ἠῶθεν δ' ἀναβάντες ἐνήσομεν εὐρέϊ πόντῳ.
Ὣς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ᾔνεον ἄλλοι ἑταῖροι.
Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, ὃ δὴ κακὰ μήδετο δαίμων·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·
Εὐρύλοχ', ἦ μάλα δή με βιάζετε μοῦνον ἐόντα·
ἀλλ' ἄγε νῦν μοι πάντες ὀμόσσατε καρτερὸν ὅρκον,
εἴ κέ τιν' ἠὲ βοῶν ἀγέλην ἢ πῶϋ μέγ' οἰῶν
εὕρωμεν, μή πού τις ἀτασθαλίῃσι κακῇσιν
ἢ βοῦν ἠέ τι μῆλον ἀποκτάνῃ· ἀλλὰ ἕκηλοι
ἐσθίετε βρώμην, τὴν ἀθανάτη πόρε Κίρκη.
Ὣς ἐφάμην· οἱ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυον ὡς ἐκέλευον.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὄμοσάν τε τελεύτησάν τε τὸν ὅρκον,

εἰσι χαλεποί et δηλήματα νηῶν γίγνονται. Il vaut mieux laisser δηλήματα νηῶν entre deux virgules, comme apposition.

290. Διαραίουσι. Ancienne variante, διαρραίσουσι. — Θεῶν ἀέκητι, en dépit des dieux. Comparez l'expression ὑπὲρ μόρον, I, 34. Les dieux d'Homère sont naturellement amis de l'homme. Didyme (*Scholies* H) : θέλουσι γὰρ ἡμᾶς οἱ θεοὶ ὁρμισθέντας. θεοὶ δωτῆρες ἑάων (*Odyssée*, VIII, 325). — Au lieu de θεῶν et de ἀνάκτων, Zénodote écrivait φίλων et ἑταίρων. On ne voit pas bien quel sens il attribuait à son étrange leçon.

291. Ἀλλ' ἤτοι.... On a vu ce vers deux fois dans l'*Iliade*, VIII, 502 et IX, 65.

292. Ὁπλισόμεσθα est au subjonctif, pour ὁπλισώμεθα.

293. Ἐνήσομεν, d'après l'explication vulgaire, est au futur de l'indicatif. Mais c'est l'exemple I, 372 qui s'applique bien ici, et non l'exemple II, 295, dans lequel ἐνήσομεν est précédé du futur ἐπίοψομαι. Le complément νῆα est sous-entendu.

294. Ὥς.... Virgile, *Énéide*, XI, 132 : « Dixerat hæc, unoque omnes eadem ore « fremebant. » — Ἐπί doit être joint à ᾔνεον.

295. Ὃ est dans le sens de ὅτι. Voyez la note du vers III, 166, lequel est presque identique à celui-ci.

297. Βιάζετε μοῦνον ἐόντα. Zénodote, βιάζεσθ' οἶον ἐόντα, sans doute à cause de l'exemple βιάζεται οἶον ἐόντα, IX, 410. Mais Aristarque (*Scholies* H) maintient la forme active : (ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι) Ζηνόδοτος βιάζεσθ' οἶον ἐόντα, οὐ νοήσας ὅτι ποιητικῶς ἐσχημάτισται. La Roche : « unde apparet « Aristarchum culpæ tribuere Zenodoto, « quod non animadverterit, formam acti- « vam hoc loco pro media, quæ legitur ι « (IX) 410, βιάζεται οἶον ἐόντα, poeta- « rum more esse positam. » — La Roche garde οἶον, malgré l'hiatus τε-οι, sous prétexte qu'Aristarque ne l'a point blâmé, et que μοῦνον lui fait l'effet d'une glose : « de οἶον Aristarchus Zenodoto non obli- « quitur, idque retinui, nam μοῦνον glos- « sematis suspicionem præbet. » Mais μοῦνον n'est pas moins homérique ni moins poétique que οἶον, et il n'y a vraiment aucune raison de le chasser, dès surtout qu'on garde βιάζετε.

299. Εἴ κέ τιν' ἠὲ.... On a vu, *Iliade*, XV, 323, un vers presque identique.

303. Ὥς.... Répétition du vers X, 345, sauf changement nécessaire.

304. Αὐτὰρ.... Répétition du vers II, 378, sauf le changement du singulier en pluriel.

στήσαμεν ἐν λιμένι γλαφυρῷ εὐεργέα νῆα
ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο· καὶ ἐξαπέβησαν ἑταῖροι
νηός, ἔπειτα δὲ δόρπον ἐπισταμένως τετύκοντο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
μνησάμενοι δὴ ἔπειτα φίλους ἔκλαιον ἑταίρους,
οὓς ἔφαγε Σκύλλη γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλοῦσα·
κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος.
Ἦμος δὲ τρίχα νυκτὸς ἔην, μετὰ δ' ἄστρα βεβήκει,
ὦρσεν ἔπι ζαῆν ἄνεμον νεφεληγερέτα Ζεὺς
λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
νῆα μὲν ὡρμίσαμεν, κοῖλον σπέος εἰσερύσαντες·
ἔνθα δ' ἔσαν Νυμφέων καλοὶ χοροὶ ἠδὲ θόωκοι·

305. Γλαφυρῷ. L'adjectif γλαφυρός s'applique ordinairement aux objets de l'industrie humaine; mais Homère l'emploie aussi en parlant des ouvrages de la nature : ἐν σπῆϊ γλαφυρῷ, *Iliade*, XVIII, 402.

306. Γλυκεροῖο est dit par opposition à l'eau salée de la mer. Nous disons aussi de l'eau douce pour de l'eau de rivière.

308. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 150 et la note sur ce vers.

310. Οὕς dépend à la fois et de ἔφαγε et de ἑλοῦσα ou plutôt ἐξελοῦσα.

312. Τρίχα, dans la troisième partie. — Ἔην est dit absolument : c'était, c'est-à-dire on était, nous étions. La traduction *tertia pars noctis erat* ne tient pas compte de la nature du mot τρίχα, qui n'est qu'un adverbe. — Μετά doit être joint à βεβήκει, ou, comme l'écrivent quelques-uns, βεβήκειν.

313-315. Ὦρσεν ἔπι.... Voyez les vers IX, 67-69 et les notes sur ce passage. Il n'y a de changé que les premiers mots.

313. Ὦρσεν ἔπι, c'est-à-dire ἐπῶρσε. Ancienne variante, ὦρσε δ' ἐπί. Hérodien (*Scholies* H) : οὕτως χωρὶς τοῦ δέ Ἀρίσταρχος γράφει, καὶ ἀναστρεπτέον τὴν πρόθεσιν, ἐὰν δὲ μετὰ τοῦ δέ, οὐκ ἀναστρέφεται. Avec la leçon ὦρσε δ' ἐπί, δέ a le sens de τότε. — Ζαῆν, ancienne variante, ζαῆ. Hérodien (*Scholies* H) : ἔδει χωρὶς τοῦ ν, ζαῆ, ὡς ἀκραῆ Ζέφυρον (*Odyssée* II, 421). ἔστιν οὖν Αἰολικὸν τὸ μετὰ τοῦ ν, καὶ ἔδει αὐτὸ Αἰολικῶς βαρύνεσθαι.... ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησι περισπᾶσθαι, καὶ οὕτως ἔχει ἡ παράδοσις. — Je ne parle pas de la leçon ἐπιζαήν, donnée par quelques manuscrits. Ce n'est qu'une faute de copiste. — Ζεύς. Comme Jupiter n'a point encore de motif d'en vouloir à Ulysse et à ses compagnons, quelques anciens ont supposé qu'il s'agissait du Ζεύς de la mer, c'est-à-dire de Neptune. Mais Homère n'a jamais dit Jupiter marin ni Jupiter souterrain. Ces façons de parler n'appartiennent qu'à des poëtes bien postérieurs à Homère. Ici, Ζεύς est dans son sens primitif, et il s'agit d'un phénomène atmosphérique, d'une de ces tempêtes nocturnes dont parle Euryloque, vers 286-287. Cette tempête vient à son heure, et n'a rien de spécial à Ulysse ni aux siens.

316. Ἦμος.... Vers banal dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée*.

318. Χοροί, des places de danse. — Νυμφέων, dissyllabe par synizèse. — Θόωκοι, des siéges. Quand les nymphes ont dansé, elles s'asseyent autour de la grotte, sur les saillies inférieures du rocher, et elles jouissent de la fraîcheur de l'ombre et du ruisseau. Il y a ici, dans les *Scholies* Q, une citation textuelle d'Aristarque : (ἡ διπλῆ, ὅτι) ἀντὶ τοῦ θῶκοι καὶ καθέδραι, ὡς ὕδατος γλυκέος ἐκεῖ ῥέοντος. C'est

καὶ τότ' ἐγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·
Ὦ φίλοι, ἐν γὰρ νηῒ θοῇ βρῶσίς τε πόσις τε
ἔστιν, τῶν δὲ βοῶν ἀπεχώμεθα, μή τι πάθωμεν·
δεινοῦ γὰρ θεοῦ αἵδε βόες καὶ ἴφια μῆλα,
Ἠελίου, ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.
Ὣς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγήνωρ.
Μῆνα δὲ πάντ' ἄληκτος ἄη Νότος, οὐδέ τις ἄλλος
γίγνετ' ἔπειτ' ἀνέμων, εἰ μὴ Εὖρός τε Νότος τε.
Οἱ δ' εἵως μὲν σῖτον ἔχον καὶ οἶνον ἐρυθρὸν,
τόφρα βοῶν ἀπέχοντο, λιλαιόμενοι βιότοιο.
Ἀλλ' ὅτε δὴ νηὸς ἐξέφθιτο ἤϊα πάντα,
καὶ δὴ ἄγρην ἐφέπεσκον ἀλητεύοντες ἀνάγκῃ,
ἰχθῦς ὄρνιθάς τε, φίλας ὅ τι χεῖρας ἵκοιτο,
γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.
Δὴ τότ' ἐγὼν ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχον, ὄφρα θεοῖσιν
εὐξαίμην, εἴ τίς μοι ὁδὸν φήνειε νέεσθαι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ διὰ νήσου ἰὼν ἤλυξα ἑταίρους,

probablement de ce vers d'Homère que s'est inspiré Virgile, *Énéide* I, 167-168, pour écrire son *Intus aquæ dulces vivoque sedilia saxo, Nympharum domus.*

319. Πᾶσιν. Ancienne variante, μῦθον, leçon adoptée, on ne sait pourquoi, par Bekker, Ameis et La Roche. *Scholies* H : γρ. πᾶσιν. Il n'y a aucune différence entre ce vers-ci et le vers IX, 171 dont il est la répétition.

320. Γάρ. Voyez la note du vers X, 174. Les anciens faisaient ici de γάρ un synonyme de ἐπειδή. *Scholies* H : τὸ γάρ ἀντὶ τοῦ ἐπειδή. C'est encore là une diple d'Aristarque à laquelle il ne manque que la formule initiale (ἡ διπλῆ, ὅτι). Mais il est plus naturel de laisser à γάρ son sens propre, en sous-entendant ἐσθίετε καὶ πίνετε, ou une idée équivalente.

321. Τῶν, comme τῶνδε. Il les montre. La preuve en est dans αἵδε du vers suivant.

322. Θεοῦ, sous-entendu εἰσί : appartiennent à un dieu.

323. Ἠελίου,.... On a vu ce vers, sauf le cas et la personne, *Iliade*, III, 277.

324. Ὥς.... Voyez plus haut le vers 28 et la note sur ce vers.

325. Ἄληκτος, *vulgo* ἄλληκτος. Le doublement de la liquide est inutile.

326. Εἰ μή, *nisi*, si ce n'est, c'est-à-dire hormis, excepté.

330. Καὶ δή équivaut à τότε δή : *tum demum*, alors enfin. — Δή, selon Fæsi et Ameis, se confond par synizèse avec la première syllabe de ἄγρην, qui est longue. Voyez plus bas, vers 339, ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον. Cela vaut mieux que de supposer ἄγρην ïambe, et δή bref par l'influence de la voyelle dont il est suivi. On peut dire, il est vrai, que la voyelle α, chez Homère, est essentiellement *ad libitum*.

331. Ἰχθῦς.... Ce vers est une apposition explicative à ἄγρην.

332. Γναμπτοῖς.... Voyez le vers IV, 369 et la note sur ce vers. Il va sans dire qu'ici γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν se rapporte uniquement à ἐφέπεσκον ἰχθῦς. Bekker supprime le vers, sans doute à cause de la difficulté de ce rapport πρὸς τὸ σημαινόμενον. Mais ce n'est point une difficulté proprement dite.

335. Ἤλυξα ἑταίρους, j'eus évité mes compagnons : je fus hors de la vue de mes compagnons. *Scholies* V : ἐξέκλινα. *Scho-*

χεῖρας νιψάμενος, ὅθ' ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο,
ἠρώμην πάντεσσι θεοῖς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν.
Εὐρύλοχος δ' ἑτάροισι κακῆς ἐξήρχετο βουλῆς·
Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἑταῖροι·
πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσιν,
λιμῷ δ' οἴκτιστον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν.
Ἀλλ' ἄγετ', Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας
ῥέξομεν ἀθανάτοισι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
Εἰ δέ κεν εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα, πατρίδα γαῖαν,
αἶψά κεν Ἠελίῳ Ὑπερίονι πίονα νηὸν
τεύξομεν, ἐν δέ κε θεῖμεν ἀγάλματα πολλὰ καὶ ἐσθλά·
εἰ δὲ χολωσάμενός τι βοῶν ὀρθοκραιράων
νῆ' ἐθέλῃ ὀλέσαι, ἐπὶ δ' ἕσπωνται θεοὶ ἄλλοι,
βούλομ' ἅπαξ πρὸς κῦμα χανὼν ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσαι,
ἢ δηθὰ στρεύγεσθαι ἐὼν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ.
Ὣς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ᾔνεον ἄλλοι ἑταῖροι.
Αὐτίκα δ' Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας
ἐγγύθεν· οὐ γὰρ τῆλε νεὸς κυανοπρῴροιο
βοσκέσκονθ' ἕλικες καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι·

lies B, Q et V : ἐκτὸς ὄψεως αὐτῶν ἐγενόμην.

338. Γλυκὺν ὕπνον. C'est déjà pendant un sommeil de leur chef (X, 31) que les compagnons d'Ulysse ont commis une folie. Mais le premier sommeil était assez naturel, tandis que celui-ci ne vient guère à autre fin que de laisser le temps à Euryloque et aux autres de faire un mauvais coup. C'est à bon marché que le poëte obtient la vraisemblance.

340. Κέκλυτέ μευ.... Répétition textuelle du vers 271.

341. Πάντες.... θάνατοι, toutes les morts : tous les genres de mort.

343. Ἀρίστας dépend tout à la fois et de ἐλάσαντες et de ῥέξομεν. C'est comme s'il y avait ἐλάσομεν καὶ ῥέξομεν.... ἀρίστας βοῶν.

347. Θεῖμεν, pour θείημεν.

348. Χολωσάμενος se rapporte à Ἠέλιος sous-entendu, sujet de ἐθέλῃ.

349. Ἐπί doit être joint à ἕσπωνται : donnent leur assentiment.

350. Ἅπαξ (une fois pour toutes) se rapporte à l'infinitif. — Πρὸς κῦμα χανών, ayant béé au flot, c'est-à-dire gorgé d'eau salée, noyé dans la mer. — Ἀπό doit être joint à ὀλέσσαι.

351. Ἦ, comme μᾶλλον ἤ : plutôt que. Voyez la note du vers III, 232. — Στρεύγεσθαι, me consumer. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XV, 512.

352. Ὣς.... Voyez plus haut le vers 294 et la note sur ce vers.

354. Ἐγγύθεν. La phrase, suspendue après ce mot, reprendra au vers 356 : τὰς δὲ περίστησάν τε.... Je n'ai pas besoin de commenter ἐγγύθεν, puisque Ulysse le commente lui-même : οὐ γὰρ τῆλε.... Les troupeaux étaient sous les yeux mêmes des affamés. On se rappelle τῶν, vers 321, et αἶδε, vers 322.

355. Βοσκέσκον(το). Les vaches et les

τὰς δὲ περίστησάν τε καὶ εὐχετόωντο θεοῖσιν,
φύλλα δρεψάμενοι τέρενα δρυὸς ὑψικόμοιο·
οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκὸν ἐϋσσέλμου ἐπὶ νηός.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν,
μηρούς τ' ἐξέταμον κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν·
οὐδ' εἶχον μέθυ λεῖψαι ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν,
ἀλλ' ὕδατι σπένδοντες ἐπώπτων ἔγκατα πάντα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
μίστυλλόν τ' ἄρα τἆλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν.
  Καὶ τότε μοι βλεφάρων ἐξέσσυτο νήδυμος ὕπνος·
βῆν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,
καὶ τότε με κνίσης ἀμφήλυθεν ἡδὺς ἀϋτμή·
οἰμώξας δὲ θεοῖσι μετ' ἀθανάτοισι γεγώνευν·
  Ζεῦ πάτερ, ἠδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
ἦ με μάλ' εἰς ἄτην κοιμήσατε νηλέϊ ὕπνῳ,

moutons marchent en paissant, et ne restent pas toujours au même endroit. Le fréquentatif dit qu'on voyait d'ordinaire les vaches à très-peu de distance du rivage.

356. Τὰς δέ. Ancienne variante, τάσδε. Cette leçon est mauvaise; car elle fait disparaître le mot important, le signe de la reprise, δέ, qui est dans le sens de δή : ainsi donc. L'accusatif τάς, malgré la forme de la phrase, ne dépend que du premier verbe, περίστησαν. — Περίστησαν. On a vu, *Iliade*, II, 410, la même expression dans une circonstance analogue.

358. Οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκόν. C'est avec des grains d'orge pilée qu'on faisait les οὐλοχύται. Voyez la note du vers I, 449 de l'*Iliade*. On répandra sur les victimes, avant de les égorger, des feuilles de chêne comme οὐλοχύται. — Hayman suppose une intention particulière dans le choix de l'arbre dont les feuilles tiennent ici la place des grains d'orge pilée : c'est que le chêne porte des glands, nourriture primitive de l'homme.

359-361. Αὐτὰρ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 458-461 et les notes sur ce passage. Il y a la valeur d'un vers supprimée dans la reproduction, les vers 458-459 ayant perdu la fin de l'un et le commencement de l'autre : οὐλοχύτας προβάλοντο, αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καί.

362. Λεῖψαι, comme ὥστε λεῖψαι : pour faire des libations.

363. Ἐπώπτων, ils rôtissaient : ils firent rôtir.

364-365. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez les vers III, 461-462, et les notes des vers I, 464-465 de l'*Iliade*.

367. Βῆν δ' ἰέναι.... Répétition textuelle du vers X, 407.

368. Ἀλλ' ὅτε δὴ.... Voyez le vers X, 156 et les notes sur ce vers.

369. Ἡδὺς ἀϋτμή. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve ἡδύς employé comme féminin. Mais θῆλυς est souvent féminin dans l'*Iliade*; et nous l'avons vu une fois féminin dans l'*Odyssée* (V, 467).

370. Μετ(ά) doit être joint à γεγώνευν, car Ulysse n'est point parmi les dieux. Bothe : « Dixit μεταγεγωνεῖν, ut μεταυ-« δᾶν, μετειπεῖν, μεταφωνεῖν. Addenda « vox lexicis. »

371. Ζεῦ πάτερ,... Répétition textuelle du vers V, 7.

οἱ δ' ἕταροι μέγα ἔργον ἐμητίσαντο μένοντες.
'Ωκέα δ' Ἠελίῳ Ὑπερίονι ἄγγελος ἦλθεν,
Λαμπετίη τανύπεπλος, ὅ οἱ βόας ἔκταμεν ἡμεῖς.
Αὐτίκα δ' ἀθανάτοισι μετηύδα, χωόμενος κῆρ·
Ζεῦ πάτερ ἠδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
τῖσαι δὴ ἑτάρους Λαερτιάδεω Ὀδυσῆος,
οἵ μευ βοῦς ἔκτειναν ὑπέρβιον, ᾗσιν ἔγωγε
χαίρεσκον μὲν ἰὼν εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα,

373. Μεγά est pris en mauvaise part : énorme; abominable.

374. 'Ωκέα pour ὠκεῖα, comme dans l'épithète traditionnelle d'Iris, *Iliade*, II, 786 et *passim*. Mais ici l'adjectif doit être joint à ἦλθεν, et il équivaut à un adverbe : vint rapide; vint rapidement. Ancienne variante, ὠκύς. *Scholies* H : ἐν πολλοῖς, ὠκὺς δ' Ἠελίῳ, ἵν' ᾖ ὠκὺς ἄγγελος. Bothe : « conjectura, ni fallor, « ejus, quem offenderet ὠκέα, quod, vel « metri causa, celeris in re celeri, non « non erat mutandum. » D'ailleurs à quoi bon le masculin, puisque ἄγγελος est des deux genres? On peut aussi bien expliquer ἦλθεν ἄγγελος ὠκέα que ἦλθεν ὠκὺς ἄγγελος. Mais le datif Ἠελίῳ dépend de ἄγγελος, et non point de ἦλθεν. Le mot ἄγγελος (messagère, comme messagère) équivaut à ἀγγελέουσα : pour annoncer. La preuve en est dans ὅ (que) du vers suivant. — Le vers 374 a été, chez les anciens, l'objet de vives disputes. Porphyre (*Scholies* P et Q) : ἐναντίον τοῦτο τῷ Ἠέλιος θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις (*Iliade*, III, 277). ἀφ' ἑαυτοῦ γὰρ ἐρχῆν ἐγνωκέναι τὸν πάντα ἐφορῶντα. Cette objection des enstatiques est mal réfutée par les lytiques : λύοιτο δ' ἂν ἡ τῇ λέξει· τὸ γὰρ πάντα δηλοῖ τὰ πλεῖστα, ἄλλως τε οὐκ ἠγνόει τὸ πεπραγμένον Ἥλιος, ἀλλ' ἔδει ὡς ποιμαίνουσαν καὶ ταύτην ἀπαγγεῖλαι· ἢ τῷ καιρῷ λύεται, ὡς νυκτὸς ἐπιθεμένων τοῖς βουσὶ τῶν ἑταίρων. Il vaut mieux reconnaître la contradiction. Homère a dit, IV, 379, que les dieux savent tout; il vient même de répéter, XI, 323, ce qu'on a vu dans l'*Iliade*, III, 277. Mais ce ne sont là que des formules de piété, comme dit Ameis (*nur ein formelhafter Ausdruck des frommen Glaubens*). Dès que le poëte raconte, il les oublie, et il retombe en plein dans l'anthropomorphisme. Son Jupiter même ne sait pas tout, bien qu'il soit l'omniscient par excellence; et le Soleil va lui conter son aventure, comme si elle lui était absolument inconnue. Les poëmes homériques fourmillent de contradictions de ce genre. J'ajoute que l'humanité, même aujourd'hui, n'est guère plus logique qu'au temps d'Homère, et que notre pratique n'est pas toujours d'accord avec nos maximes. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent les vers 374-390 comme une interpolation. D'après ce principe d'athétèse, il faudrait supprimer la moitié de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

375. Ὅ, dans le sens de ὅτι. — Ἔκταμεν ἡμεῖς. Ancienne variante, ἔκταν ἑταῖροι. Didyme (*Scholies* H) : ἔκταμεν ἡμεῖς. οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. L'autre leçon est une correction imaginée par ceux qui s'étonnaient qu'Ulysse dit *nous*, à propos d'une action à laquelle il n'a pris aucune part. Mais cette syllepse est toute naturelle, et il n'y en a pas qui nous soit plus familière. Quel Français ne dit pas, *nous sommes fous?* On n'entend que cela, dans la bouche même des plus sages.

376. Μετηύδα a pour sujet Ἥλιος sous-entendu.

378. Τῖσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. D'après le vers qui précède, τῖσαι équivaut à τίσατε : punissez. Bien que Jupiter réponde seul, les autres dieux feront aussi quelque chose. Voyez plus bas, vers 394.

379. Ὑπέρβιον est pris adverbialement, et il équivaut à ἄγαν βιαίως : par une intolérable violence.

380-381. Χαίρεσκον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers XI, 17-18. Voyez la note sur le second de ces deux vers.

ἠδ' ὁπότ' ἂψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτραποίμην.
Εἰ δέ μοι οὐ τίσουσι βοῶν ἐπιεικέ' ἀμοιβήν,
δύσομαι εἰς Ἀΐδαο, καὶ ἐν νεκύεσσι φαείνω.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἠέλι', ἤτοι μὲν σὺ μετ' ἀθανάτοισι φάεινε
καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν·
τῶν δέ κ' ἐγὼ τάχα νῆα θοὴν ἀργῆτι κεραυνῷ
τυτθὰ βαλὼν κεάσαιμι μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.
Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἠϋκόμοιο·
ἡ δ' ἔφη Ἑρμείαο διακτόρου αὐτὴ ἀκοῦσαι.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,
νείκεον ἄλλοθεν ἄλλον ἐπισταδόν, οὐδέ τι μῆχος
εὑρέμεναι δυνάμεσθα· βόες δ' ἀποτέθνασαν ἤδη.
Τοῖσιν δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοὶ τέραα προὔφαινον·
εἷρπον μὲν ῥινοί, κρέα δ' ἀμφ' ὀβελοῖσι μεμύκει,
ὀπταλέα τε καὶ ὠμά· βοῶν δ' ὡς γίγνετο φωνή.
Ἐξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι

383. Φαείνω, je luis, c'est-à-dire je luirai. *Scholies* H : τὸ φαείνω ἐνεστῶτός ἐστιν ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. Mais le présent donne bien plus d'énergie à la menace.

386. Καὶ θνητοῖσι.... Répétition textuelle du vers III, 3.

387. Τῶν, d'eux : des compagnons d'Ulysse.

388. Τυτθά (*minutatim*, en pièces) dépend de κεάσαιμι. — Au lieu de τυτθά, Zénodote écrivait τριχθά, correction détestable.

389. Καλυψοῦς, comme ἀπὸ Καλυψοῦς. De même Ἑρμείαο, au vers suivant, est pour ἀφ' Ἑρμείαο.

390. Ἡ δ' ἔφη.... Calypso, en sa qualité de déesse, aurait dû savoir cela sans intermédiaire. C'est là encore une de ces contradictions dont j'ai parlé plus haut. Mais le poëte ne songe qu'à une chose, à donner au récit d'Ulysse la vraisemblance vulgaire. Ce que nous ne savons pas par nous-mêmes, nous ne le connaissons que par des témoignages. Ulysse cite ses autorités, le témoin oculaire et le témoin auriculaire.

392. Νείκεον, je gourmandais : je gourmandai. — Ἐπισταδόν, debout, c'est-à-dire en face.

393. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. On ne pouvait pas ranimer les victimes. — Ἀποτέθνασαν, *vulgo* ἀπετέθνασαν, correction byzantine. C'est bien un imparfait; mais qu'importe? Le verbe est en effet ἀποτέθνημι. *Grand Étymologique* Miller : τέθνημι. τὸ πληθυντικὸν τέθναμεν, τέθνατε, τεθνᾶσι· ὁ παρατατικὸς ἐτέθναμεν, ἐτέθνατε, ἐτέθνασαν, οἷον· βόες δ' ἀπετέθνασαν (ἀποτέθνασαν).

395. Ὀβελοῖσι μεμύκει, *vulgo* ὀβελοῖς ἐμεμύκει. Bekker et d'autres μεμύκειν.

396. Βοῶν δ' ὡς γίγνετο φωνή. Construisez : φονὴ δὲ γίγνετο ὡς (φωνὴ) βοῶν. Eustathe écrit ὥς, comme si φωνή était exprimé devant la conjonction. Cette leçon a été adoptée par Ameis et La Roche.

397-398. Ἐξῆμαρ.... δαίνυντ(ο). Il est singulier que les étranges phénomènes énumérés plus haut ne leur aient pas ôté l'appétit. La vraisemblance manque tout à fait. Mais Homère chante d'après une tradition, et la tradition disait : *les peaux ont rampé, les chairs ont beuglé.*

δαίνυντ', Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας·
ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,
καὶ τότ' ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων,
ἡμεῖς δ' αἶψ' ἀναβάντες ἐνήκαμεν εὐρέϊ πόντῳ,
ἱστὸν στησάμενοι ἀνά θ' ἱστία λεύκ' ἐρύσαντες.
  Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα,
δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.
Ἡ δ' ἔθει οὐ μάλα πολλὸν ἐπὶ χρόνον· αἶψα γὰρ ἦλθεν
κεκληγὼς Ζέφυρος, μεγάλῃ σὺν λαίλαπι θύων·
ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα
ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν, ὅπλα τε πάντα
εἰς ἄντλον κατέχυνθ'· ὁ δ' ἄρα πρύμνῃ ἐνὶ νηῒ
πλῆξε κυβερνήτεω κεφαλήν, σὺν δ' ὀστέ' ἄραξεν
πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς
κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν, λίπε δ' ὀστέα θυμὸς ἀγήνωρ.
Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε καὶ ἔμβαλε νηῒ κεραυνόν·
ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα, Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,
ἐν δὲ θεείου πλῆτο· πέσον δ' ἐκ νηὸς ἑταῖροι.

398. Ἐλάσαντες. Ancienne variante, ἐλόωντες. La répétition textuelle de l'expression employée plus haut, vers 343 et 353, est plus conforme aux habitudes d'Homère.

399. Δὴ ἕβδομον, synizèse.

401. Ἐνήκαμεν, sous-entendu νῆα : nous lançâmes le navire sur.

402. Ἱστὸν.... Répétition du vers IX, 77.

403. Τὴν νῆσον, cette île : Thrinacie.

406. Ἤχλυσε, fut couverte de ténèbres. Apollonius explique ἤχλυσε par ἐσκότισε, c'est-à-dire par un verbe actif. Cette explication suppose qu'il lisait πόντον, et non πόντος. Virgile, *Énéide*, I, 89 et III, 195 : *ponto nox incubat atra ; inhorruit unda tenebris.*

407. Ἡ se rapporte au navire.

410. Ἀμφοτέρους, celui de l'avant et celui de l'arrière.

411. Ὁ, c'est-à-dire ἱστός : le mât.

412. Σύν doit être joint à ἄραξεν : *comminuit*, broya.

413. Πάντ' ἄμυδις, *omnia simul*, tous d'un seul coup. — Ἀρνευτῆρι ἐοικώς. Le pilote a l'air de faire un plongeon dans la sentine. — On a vu le même vers, *Iliade*, XII, 385, à propos d'un guerrier lycien culbuté par le grand Ajax du haut de la muraille du camp. Voyez la note sur ce vers.

414. Κάππεσ' ἀπ' ἰκριόφιν.... Ce vers est lui-même une imitation du vers XII, 386 de l'*Iliade*. Le *pronusque magister Volvitur in caput* de Virgile (*Énéide*, I, 115-116) ne rend pas, à beaucoup près, toute l'image fournie par Homère.

415. Ἄμυδις, en même temps, c'est-à-dire au moment où le vent faisait rage. *Scholies* Q : ἅμα τῷ ταῦτα γενέσθαι ἐβρόντησε. La traduction *crebro* ne donne pas un sens raisonnable. Un seul coup suffit.

416. Ἡ, c'est-à-dire νηῦς : le navire.

417. Ἐν doit être joint à πλῆτο. — Πέσον δ' ἐκ νηός. Ils se jettent à l'eau

Οἱ δὲ κορώνῃσιν ἴκελοι περὶ νῆα μέλαιναν
κύμασιν ἐμφορέοντο· θεὸς δ' ἀποαίνυτο νόστον.
Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἐφοίτων, ὄφρ' ἀπὸ τοίχους
λῦσε κλύδων τρόπιος· τὴν δὲ ψιλὴν φέρε κῦμα.
Ἐκ δέ οἱ ἱστὸν ἄραξε ποτὶ τρόπιν· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
ἐπίτονος βέβλητο, βοὸς ῥινοῖο τετευχώς.
Τῷ ῥ' ἄμφω συνέεργον ὁμοῦ, τρόπιν ἠδὲ καὶ ἱστόν,
ἑζόμενος δ' ἐπὶ τοῖς φερόμην ὀλοοῖς ἀνέμοισιν.
Ἔνθ' ἤτοι Ζέφυρος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων·
ἦλθε δ' ἐπὶ Νότος ὦκα, φέρων ἐμῷ ἄλγεα θυμῷ·
ὄφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν.
Παννύχιος φερόμην, ἅμα δ' ἠελίῳ ἀνιόντι
ἦλθον ἐπὶ Σκύλλης σκόπελον δεινήν τε Χάρυβδιν.
Ἡ μὲν ἀνερροίβδησε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ·
αὐτὰρ ἐγὼ, ποτὶ μακρὸν ἐρινεὸν ὑψόσ' ἀερθεὶς,
τῷ προσφὺς ἐχόμην ὡς νυκτερίς· οὐδέ πῃ εἶχον

pour ne pas être asphyxiés par le soufre. *Scholies* B : ἔρριψαν ἑαυτοὺς εἰς τὴν θάλασσαν. Homère n'indique que le fait de la chute dans l'eau. On peut donc supposer, si l'on veut, que c'est la secousse qui les a précipités. Mais, si l'on fait attention à la place qu'ils occupaient dans le navire, on préférera l'autre explication. S'ils avaient été précipités, Ulysse l'aurait été aussi, et à plus forte raison, puisqu'il n'était pas assis comme eux sur les bancs.

419. Κύμασιν dépend de la préposition ἐν contenue dans ἐμφορέοντο. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

420. Ὄφρ(α), *donec*, jusqu'au moment où. — Ἀπό doit être joint à λῦσε.

421. Τήν, c'est-à-dire νῆα.

422. Ἐκ doit être joint à ἄραξε. — Οἱ, c'est-à-dire νηΐ. — Ἄραξε. Zénodote, ἔαξε. Cette correction avait pour but, sans nul doute, d'éviter une répétition de mot. Mais Aristarque et presque tous les anciens ont rejeté cette correction. Didyme (*Scholies* H) : αἱ Ἀριστάρχου καὶ αἱ πλείους, ἄραξε. — Le sujet de ἄραξε est κῦμα. Le flot a achevé sur le mât l'ouvrage du vent. — Ἐπ(ί) doit être joint à βέβλητο. — Αὐτῷ, c'est-à-dire ἱστῷ.

423. Ἐπίτονος. Selon les uns, le vers est acéphale et commence par un tribraque. Selon d'autres, ε est long par position, comme si le π était doublé. Voyez, IV, 13, la note sur ἐπειδή. Si l'on se rappelle que la lettre εἶ, c'est-à-dire E, était longue et brève, on ne s'étonnera pas plus de voir ἐπίτονος en tête d'un vers, que d'y voir ἀθάνατος, ἀκάματος, etc. — *Scholies* Q : ἐπίτονος· ὁ συνέχων τὸ κέρας κάλως.

424. Τῷ, c'est-à-dire ἐπιτόνῳ : à l'aide de la courroie d'antenne. — Συνέεργον est à la première personne : *colligabam*. Ulysse se fait une sorte de radeau.

425. Τοῖς désigne les deux objets liés ensemble.

427. Ἦλθε δ' ἐπί est pour ἐπῆλθε δέ. Voyez plus haut, vers 313, la note sur ὦρσεν ἔπι.

428. Ὄφρ(α), *ut*, afin que. Ulysse suppose au Notus une volonté hostile. — Τήν (*istam*) donne à ὀλοήν la valeur d'un superlatif, les deux mots étant synonymes.

431. Ἡ se rapporte à Charybde. Voyez plus haut le vers 236, presque identique à celui-ci.

432. Ποτὶ μακρὸν ἐρινεόν. Voyez plus haut le vers 103 et la note sur ce vers.

433. Τῷ, c'est-à-dire ἐρινεῷ. — Ὡς

οὔτε στηρίξαι ποσὶν ἔμπεδον οὔτ' ἐπιβῆναι·
ῥίζαι γὰρ ἑκὰς εἶχον, ἀπήωροι δ' ἔσαν ὄζοι,
μακροί τε μεγάλοι τε, κατεσκίαον δὲ Χάρυβδιν.
Νωλεμέως δ' ἐχόμην, ὄφρ' ἐξεμέσειεν ὀπίσσω
ἱστὸν καὶ τρόπιν αὖτις· ἐελδομένῳ δέ μοι ἦλθον
ὄψ'· ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἰζηῶν,
τῆμος δὴ τάγε δοῦρα Χαρύβδιος ἐξεφαάνθη.
Ἧκα δ' ἐγὼ καθύπερθε πόδας καὶ χεῖρε φέρεσθαι,
μέσσῳ δ' ἐνδούπησα παρὲξ περιμήκεα δοῦρα·
ἑζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν.
Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἔασε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε

νυκτερίς, sous-entendu ἔχεται. — Εἶχον, je pouvais.

435-436. Ῥίζαι.... Payne Knight et Dugas Montbel suspectent ces deux vers, mais sans donner aucun motif sérieux d'athétèse.

435. Εἶχον, se trouvaient. Ancienne variante, ἦσαν. Cette leçon a été sans doute imaginée pour éviter la répétition de εἶχον avec un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. La vulgate est confirmée par les *Scholies* V : εἶχον, ἀντὶ τοῦ ὑπῆρχον. — Ἀπήωροι, hors de portée en l'air.

437. Ὄφρ(α), *donec*, en attendant que.

438. Ἦλθον (ils vinrent, ils revinrent) a pour sujets sous-entendus ἱστός et τρόπις.

439. Ὄψ'· ἦμος. C'est le seul passage d'Homère où ἦμος ne soit pas au commencement du vers. Ameis pense qu'on devrait mettre le point en haut après ἦλθον, et rendre à ἦμος sa place accoutumée : ἦμος δ' ὄψ' ἐπὶ δόρπον.... Mais il suffit, ce semble, que ἦμος, pour être à sa place, soit au commencement d'une phrase ; et il y est.

441. Τῆμος, à cette heure, c'est-à-dire vers l'heure du souper, le soir au crépuscule. — Χαρύβδιος dépend de la préposition contenue dans ἐξεφαάνθη : apparurent hors de Charybde. — Au lieu de τῆμος δὴ τάγε ou τάδε, quelques anciens lisaient : καὶ τότε δή μοι. La leçon τῆμος.... est celle d'Aristarque. Elle est plus conforme à la symétrie habituelle d'Homère. Et puis τάγε ou τάδε contient une idée. Ulysse revoit enfin *ces chers* débris, qu'il a si impatiemment attendus.

442. Φέρεσθαι, comme ὥστε φέρεσθαι.

443. Μέσσῳ δ' ἐνδούπησα, et je retentis au milieu (du courant) : et je tombai en plein courant avec grand bruit. — Παρέξ, à côté de. *Scholies* B et Q : ἔπεσον πλησίον μὲν τῶν ξύλων, ἐκτὸς δὲ αὐτῶν, εἶτα ἐπινηξάμενος ἐγγὺς αὐτῶν ἐγενόμην καὶ κατέσχον.

444. Ἑζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι. Ulysse a repris sur son radeau la même position où il se trouvait au vers 425. — Διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν, je ramai avec mes mains. Il tâche de sortir le plus vite possible du détroit qui séparait Scylla et Charybde. Voyez plus haut, vers 234-235.

445-446. Σκύλλην.... Ces deux vers étaient regardés par quelques anciens comme une interpolation. *Scholies* Q : νοθεύονται δύο. τί γὰρ εἰ εἶδεν, ὅπου οὐ δύναται ὁρμᾶν ἡ Σκύλλα, ἀλλ' ἐνίδρυται τῷ σπηλαίῳ; ὡς ἐκ τῶν λόγων τῆς Κίρκης ἔστι μαθεῖν. εἰ γὰρ ἐβούλετο διὰ τῆς Χαρύβδεως πλεῖν ὁ Ὀδυσσεύς, οὐκ ἂν ἠδικήθη ὑπὸ τῆς Σκύλλης, ὡς ἀνῃρημένης τῷ σπηλαίῳ, ἢ τάχα, ἐμὲ οὐκ εἴασεν εἰς αὐτὴν ἰδεῖν, ἀλλὰ διεξεπέρασα. Les raisons de cette athétèse ne sont pas très-concluantes. Si Ulysse avait été poussé par le courant à portée des longs cous de Scylla, il aurait été enlevé. Il a eu la chance d'être poussé en sens contraire. Pourquoi n'attribuerait-il pas son salut à une protection divine? Les deux vers reviennent

εἰσιδέειν· οὐ γάρ κεν ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.
Ἔνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην, δεκάτῃ δέ με νυκτὶ
νῆσον ἐς Ὠγυγίην πέλασαν θεοὶ, ἔνθα Καλυψὼ
ναίει ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα,
ἥ μ' ἐφίλει τ' ἐκόμει τε. Τί τοι τάδε μυθολογεύω;
Ἤδη γάρ τοι χθιζὸς ἐμυθεόμην ἐνὶ οἴκῳ
σοί τε καὶ ἰφθίμῃ ἀλόχῳ· ἐχθρὸν δέ μοί ἐστιν
αὖτις ἀριζήλως εἰρημένα μυθολογεύειν.

à ceci : grâce au ciel, cette fois, je n'eus point affaire à Scylla; je ne l'aperçus pas même. Cela n'est nullement absurde; cela est même très-pertinent. Malgré l'exemple de Wolf et de tant d'autres, je me suis abstenu de mettre des crochets. — 445. Σκύλλην est le régime de εἰσιδέειν. Le sujet du verbe est ἐμέ sous-entendu.

447-448. Ἔνθεν.... Répétition, sauf le premier mot, des vers VII, 253-254.

449. Αὐδήεσσα. Voyez, sur ce mot, la note du vers X, 136.

451. Χθιζός. Voyez le récit, vers VII, 244-266.

453. Αὖτις se rapporte à μυθολογεύειν, et ἀριζήλως à εἰρημένα.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION A L'ODYSSÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

14076. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris.